



La guerre

George Sand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La guerre

Ce matin, j'étais un poète, un rêveur. Hier, je n'étais rien du tout, j'étais malade, abattu par la fièvre du beau et perfide mois de mai. Mon lourd sommeil s'était rempli d'un rêve monotone, obstiné. Je croyais marcher dans une foule armée, sous un ciel noir, par une nuit de raffales et de nuées. Des hommes noirs se pressaient à mes côtés, j'étais un homme noir moi-même. Nous avançons, parlant tous ensemble sans tumulte, mais avec feu, et nous nous disions tous, à chaque instant, les uns aux autres : « Avancons, serrons-nous, que personne ne s'arrête, que personne ne se retourne si ce n'est pour appeler, presser et encourager ceux que le vent et la nuit retardent. »

Et cette route sans fin était pleine, pleine à n'y pas mettre un piéton de phis. Pourtant des chariots, des canons, des chevaux, sillonnaient à chaque instant la vague humaine, et on les aidait à la traverser, et tout avançait comme par mi-

racle, la multitude augmentant toujours et touchant, comme un fleuve sombre, aux deux bouts du sombre horizon.

J'étais fatigué, mais la pensée de me reposer ne pouvait jamais me venir. Tout marchait, il fallait marcher, et dans cette foule sérieuse à l'œuvre, il y avait de la gaieté française, des rires et des mots. L'un disait: « Ce n'est pas nous qui peinons le plus, c'est la terre forcée de porter tant de monde, et pourtant elle ne dit rien. » — Un autre s'adressant à moi: « Tu vois bien que tant de jambes en mouvement ont la force de porter une armée. » Et,

dans le rêve, je trouvais un sens clair et juste k ces vagues plaisanteries. Je sentais que la force active s'impose fièrement k la force inerte, et que beaucoup de jambes portant beaucoup de cœurs, une légion marchait en effet plus vite et mieux qu'un seul homme.

A plusieurs reprises je m'éveillai et me demandai pourquoi, pour qui, avec qui j'avais fait tant de chemin. Le dormir et le rêver me répondaient, un instant après : « Va toujours, tu es un soldat. La nuit est longue et noire, la route se perd dans les ténèbres, mais là-bas, là-bas, au pointer du jour, tu verras l'Italie. »

Ce mot magique nous conduisait tous. « Ne vous inquiétez pas de niù, leur disais-je, j'ai la fièvre et ne sens plus mes niouvements ; mais vos jambes me portent et mon fusil tient tout seul sur mon épaule. Le vent qui passe étourdit mes oreilles, mais quelque chose parle dans ma tête et je suis une ombre, une âme qui va où vous allez. »

Quand vint le jour, je ne vis pas l'Italie, mais les horizons bleus de ma tranquille vallée. La fièvre était dissipée, le rêve évanoui, presque oublié, j'allai respirer les parfums de l'aubépine et marcher dans les mugets humides. Je n'étais plus un soldat, j'étais un rêveur, un poète.

Ou'ai-je à faire, disais-je, de m'ima[^]iner que ma pensée doit suivre cette armée? que m'importe, à moi qui ne peux rien pour elle et à qui les actes de la force sont à jamais interdits? Enfants et femmes, poètes et vieillards, goûtons le repos que le destin nous donne, ouLilions les grandes énergies de ce monde ; saluons le mois de mai, le rossignol et les primevères. Ce monde, il est fait pour nous, les faibles, des dons éternellement beaux de

l'éternellement jeune nature. Et que nous font à nous, artistes, les rois et les nations, les traités et les guerres, le bruit des armes et le canon des forteresses ? Tout cela n'empêchera pas ce brin d'herbe de se baigner en paix dans ce fdei d'eau ; et je rêvai tout éveillé que j'étais le J)iin d'iierbe, et que les armées jiassaient si loin, si loin de mon riv:ii;e, que je pouvais me desséchei' lii, aussi sourd, aussi iraïuiiuilt', aussi iiiiilTiTi'ul que je l'i'lai^ li; jiiur i|ui m"\ \it naître. Pijiirtail, quel(|ui' rlmse hallail dans iumii cœur malgré moi, et c'est rn valu (|iiie je me conseillais di'ive heureux et d'accepter les doux luisirs de la \ie. Tnul ii comp w- (enlit une voix clairi' ijni me ci'iaail : « i'.couie, l'eoule \ile, jr passe I .le jiasse et je j'is de ion monde de p[<'li' endormi. I.p vrai uionde que je conduis, c'est la pensée. Le tien n'est ilifun rêve. Ton Éden est vide, et la vie des choses sans celles des êli'es pensants, n'est qu'un néant paré pour quelques fêtes de spectres. Écoute et crois, je suis la voix de l'humanité qui s'éveille, je suis la fête et le chant, le cri et le cantique de la vie.» Alors, sans comprendre qu'elle était cette voix qui remplissait de sons éclatants la terre et les airs, je me sentis ému et je lui demandai : « Toi qui passes si vite, dis-moi qui tu es, où tu vas, et de ([uel droit tu nje dis d'ouvrir mon Ame à tes paroles. »

« .Je suis la guerre, répondit-elle, et je vais franchir les Alpes.

Tu me connais. Je t'ai bercé sur des champs de bataille, au ■bruit de mes tonnerres et de mes fanfares. Enfant de ce siècle, tu es né .au son du canon, et les premiers morts que tu as vus, avaient des balles ennemies dans le cœur ou dans la tête. Dans ce temps-là, on m'appeUdt la gloire et tu bégayas ■ce mot sans l'entendre. Aujourd'hui que tes cheveux blancliis- £ent et que ton pas se ralentit, lu veux quelque chose de plus qu'un mot sonore

pour me comprendre et me saluer : comprends et salue, je suis la fraternité sublime i

« Les peuples sont frères, les hommes doivent vivre en paix, la loi sans l'équité n'est qu'une chimère : je le sais mieux que toi, moi qui ai tant sacrifié de victimes humaines. Eh bien, c'est pour cela qu'aujourd'hui je suis debout ; c'est pour cela que je vais embraser le monde et armer encore les hommes contre les hommes, arroser de sang les fleurs des Alpes et les riches guérets de la Lombardie. C'est que le fort a voulu écraser le faible, et moi, l'esprit de lutte et de fierté, l'ange des rémunérations, j'ai secoué le sommeil de l'égoïste, j'ai suscité le vouloir des puissants, j'ai armé la France, j'ai parlé à l'intelligence des riches, à l'héroïsme du soldat, au cœur du peuple : et je vais défendre le faible, je vais délivrer l'opprimé, je vais rendre une terre volée à ses légitimes possesseurs, je vais secourir un peuple qui veut redevenir lui-même. Adieu, je suis pressée, rapide comme l'éclair, résolue comme la foi. Toi, pauvre poète, regarde fleurir les bluets et courir les nuages, puisque tu ne peux marcher dans mon chemin terrible ; mais que ton cœur me suive, ou qu'il se flétrisse comme le figuier de l'Évangile. »

La loi se perdit dans le lointain, et je sortis comme d'un nouveau rêve. Qui donc avait ainsi traversé ma paix intérieure, et emporté mon âme loin de son doux sanctuaire ? L'ange des

armées ? Je m'éveillais tout à fait. Cette voix qui m'avait fait entendre tant de choses, c'était celle d'un clairon qui passait Je long d'un mur de jardin. Rien de plus.

Rien de plus ! mais que fallait-il de plus pour comprendre ce que l'archange m'avait dit par cette voix claire et pénétrante ? Elle

passé, et des légions la suivent. Elle court, elle avance, et des milliers de héros volent, électrisés par ses vibrations énergiques. Oui, des héros! tous ces petits hommes, pâles encore, mal équipés, tous ces petits Français, dont le corps agile tient si peu de place au soleil, mais dont l'élan miraculeux soulève parfois le monde. Enfants de l'atelier ou de la charrue, ils s'en vont les yeux encore humides des pleurs du départ. — Eh mon Dieu, oui? quitter sa mère, sa fiancée, son champ, ses amis ! Quel déchirement, hélas ! Et que nous importe l'Italie? Que nous ont fait les Autrichiens? Combien d'années nous allons perdre ! Que de gêne chez nous où notre travail faisait tant besoin! Nous reviendrons estropiés, si nous revenons! — Oui, voilà ce que l'on disait hier; mais aujourd'hui le drapeau flotte et le clairon sonne ! On se hâte, on s'élance, on arrive; on sent déjà l'odeur de la poudre, on s'agit d'être des héros! Eh bien, la belle affaire ! nous y voilà, car nous sommes nés comme cela. Adieu les faiblesses et les attendrissements.

Il faut se battre ? Bien, allons ! ce n'est pas difficile, et, chose étrange! c'est une ivresse qui monte au cœur. Qui est-ce qui pleure? qui est-ce qui tremble parmi nous? Personne, voyez! Nous avons le sac sur le dos, nous sommes soldats, nous chantons, nous sommes fiers, nous sommes beaux ; le baptême du sang va laver tout, et l'égoïsme du paysan, et la gaucherie naïve du conscrit, et la légèreté française du jeune artisan des villes, et même l'inconduite de quelques-uns qui n'étaient

bons à rien, disait-elle, et qui rachètent ici leurs écarts et leurs fautes par un courage de lion. Oui, oui ! ici tout est vite effacé. Le dévouement ennoblit tout. Tenez ! la mort vole sur nos têtes :

tous, nous l'attendons de pied ferme, et ceux qu'elle emportera laisseront un nom purifié par le feu.

Enfants ! vous avez raison. Hier, vous étiez des hommes comme les autres, c'est-k-dire peu de chose ; aujourd'hui, vous voilà bénis, relevés, et le dernier d'entre vous est déjà mille fois plus que l'indifférent qui se croise les bras et qui raille.

Devant luie guerre qui n'a jiuur but (|u'une vaine gloire, il est permis au philosophe de dire, en voyant partir les jeunes soldats : « Voilà les victimes de l'orgueil et de l'ambition 1 » Mais ici, ce n'i>t piu.s [Dussil]le : c est uni; guerre sainte, et tout soldat deviét nu conlesseur de la Im nouvelle. Ou'il l'ompi'enur ou non sa mission ;i l'ieure du di'part, il lu retnplira, parce qii'il est île ci- 'itc i-ace qu'en un instant la Intle éjectrise, la vérité éclairf ri ^rlllll.ln^iasnll■ >anclili(-.

lioninif Jf nir ilisais cfla, mes \en\ Ionibrienl sur une petite planle i|ne j':l\ai^ air.h'hét-dans les senliei's du l'iemoul, il y a quatre ans, et qui a bien voulu prendre l'acine et revivre chez moi. Elle abonde dans les sables rouges du littoral génois. Elle est en fleur aujourd'hui, et elle est de la couleur sanguinolente des terrains qui l'ont produite. C'est le si'rapias conliyère. Sa corolle présente la forme d'un cœur, en effet ; un cœur sanglant comme celui de la pauvre Italie. Elle y croît sans culture. Nos soldats vont la briser sous leurs pieds sans la voir, et elle recevra des gouttes du sang français sur sa robe de pourpre. Chère petite fleur ! chère Italie ! je sentis mes yeu.\ pleins de larmes. Je plem^ais de ne pouvoir être un soldat !

Oui, chère Italie, sœur de la France, on naît chez nous avec

ton amour dans le cœur. C'est un instinct passionné qui lutte et qui souffre comme le tien lutte avec l'amour de la liberté. Quand on met le pied sur ton sol et que l'on te voit éteinte et comme morte sous le poids de l'étranger, on est tenté de te maudire et l'odeur de tes sépulcres vous navre et vous glace. Mais si tu fais un mouvement, si tes morts ressuscitent, si tes enfants accablés se relèvent, si tu jettes un cri d'appel et de détresse vers nous, à son tour, notre sang se ranime et bouillonne. Oui, c'est bien une voix du sang, et nous volons vers toi, entraînés par une puissance ([ui ne raisonne plus, et qui fait bien de ne pas raisonner.

Raisonner sur quoi ? Elle est tombée par sa faute, cette infortunée 'elle nous a méconnue souvent ". elle a été victime de mille erreurs'. elle a été égarée par la superstition, paralysée par le dr^m'il, muicuc par les lll■li(•e^' de son rlinial, endormie par lesponipcs de suu ciillr cl ruri;u('il de >o liuauz arts'^- Soit, t^'est possible; mais la voilli qui sduffi'p et i|ui crie. i;iiiende/.-\`i)iiis i (III l:i liiisp, nii l:i hirlinv, crllf reine déchue de l'anc-ien inonde, iTlle dée'sse dt' l'inlellit'.fnce, source iminorlrllle du feu sacré des nalinns ! (^nuruns, il iaul la sauver. Quelle âme française peut he leruier (juaiid celle jurande Niobé se tord sur son rocher, et lève vers le ciel ses beaux bras prêts à retomber pour jamais sur ses lianes pétrifiés ! .Marchons, et marchons vite ! Quel que soit le lendemain de la bataille et les secrètes pensées des divers champions qui s'unissent aujourd'hui pour la défendre, il ne s'agit pas de régler ses futures convenances, d'enchaîner les formes de son développement ; il s'agit de ne pas souffrir qu'on l'égorge ; il s'agit de la rendre à elle-même, et quiconque parle politique à cette heiu'e, quiconque a un système, un projet, un parti pris, une

arrière-pensée en dehors de la croisade, est un impie et un mauvais frère: n'est-ce pas, Garibaldi?

Courez donc, vous qui avez des ailes 1 Suivez ces démons de zouaves, orgueil de la guerre, — ces intrépides et agiles chasseurs de Vincennes que j'ai vus confusément dans mon rêve^ mêlés à l'immense ligne des fantassins de toute arme, ces fiers cavaliers, ces puissants artilleurs dont les chariots sonores faisaient trembler et gémir la terre, Et vous, pauvres petits paysans étonnés, coupez vos longs cheveux gaulois et allez en paix. Quand vous reviendrez, vous porterez haut la tête!

C'est que vous aurez vu là-bas de grandes choses. Si rien n'est plus déplorablement illogique que l'Italien asservi, rien n'est plus beau que de le contempler dans le retour de sa volonté et de sa force. Comme le Français, l'Italien ne sait rien être à demi. N'est-ce pas un tempérament d'artiste ? Vous ne le verrez jamais marcher droit et ferme sous le bâton comme les autres esclaves. 11 tombe ou il se couche par terre en disant : a C'est assez. Je suis perdu. Marchez-moi sur le corps Si mon âme n'est plus ici. » — Mais à la moindre lueur d'espoir, voilà ce moribond qui fait des miracles. Vraiment cette terre italienne est bien celle qui rendait la vie à Antée, et il ne sera pas possible de la réduire. Détrompez-vous, César allemand, le Vésuve est aux Alpes, et vous ne marcherez point là sans rencontrer l'éruption éternelle toujours grondant sous vos pieds incertains. Voyez déjà ce qui arrive ! Toute cette aristocratie de nom ou d'intelligence qui se lève, s'échappe, se dévoue, donnant tout à la sainte cause, corps et biens, au lieu de pactiser paisiblement avec l'oppresseur, c'est là un grand spectacle. Et cette France que l'on croyait morte aussi dans les tristes émotions du jeu, dans la soif de l'or, dans le luxe, dans la

stérile splendeur des monuments et des jardins, cette France matérialiste et railleuse qui se joue de tout et ne sait rien vouloir.... où est-elle aujourd'hui ?

Allez voir de l'autre côté des Alpes, si elle dort ou si elle existe, la vraie France de nos pères, la vieille gloire rajeunie et redorée par l'élan fraternel !

Son rôle recommence, ou plutôt il commence tout à fait, car c'est la première fois qu'elle a écrit sur son drapeau, en marchant vers l'Italie : « Tout pour elle et rien pour nous.' » Honte et malheur à nous si cette parole* n'était pas sincère ! mais elle l'est , le monde nouveau l'a dictée au génie de la guerre, et le Dieu des armées , qu'on invoque aussi dans le camp ennemi, l'entend et la bénit, car c'est sa cause même, c'est la cause de la divine équité qui est au bout de nos baïonnettes. Ne doutons pas, ou tout est perdu. Fermons nos oreilles et nos esprits à ceux qui raisonnent froidement devant la lutte grandiose que l'Europe attend pour être ou n'être pas. Ne nous souvenons pas d'hier, ne nous inquiétons pas de demain. Quels que soient nos théories et le libre sentiment de nos cœurs, vivons aujourd'hui ! Quel que soit le système qui nous gouverne, voulons avec lui ce qui est beau et juste. Il y a ici quelque chose en jeu (lui est plus fort que lui et nous. Il nous est permis de crier Vire l'Italie ! crions-le bien haut et de toute notre âme !

Amis, renoncerons-nous donc pour cela à nos croyances et à nos affections ? Non ! on ne change pas de religion à nos âges. Mais regardons justement ce qui se passe aujourd'hui en Italie. Toutes les opinions personnelles ont fait un religieux silence. Les souverains marchent à côté des Membres penseurs, et, dans les mêmes rangs, la monarchie absolue, et la monarchie constitu-

tionnelle, la république tempérée ou fédérative, et le radicalisme unitaire, vont combattre le même ennemi, refouler la même invasion. C'est là un fait grand comme le monde, et il semble que la main de Dieu se soit étendue pour confondre

dans une même tâche les croyants du passé avec ceux de l'avenir, les serviteurs du fait avec les apôtres de l'idée. C'est que le temps est peut-être venu où ceux qui voulaient marcher prudemment et ceux qui demandaient à courir seront contraints, par un mystérieux décret de là haut, à s'avancer du même pas vers un certain progrès dont les uns doivent se contenter pour un temps donné et auxquelles autres sont fatalement entraînés, dès aujourd'hui, à se soumettre. Un roi chevaleresque et un ministre patriote, deux grands cœurs en vérité, se sont rencontrés, et leur persistance héroïque a réveillé l'Italie. Ils ont appelé à eux ceux qui semblaient ne jamais devoir leur obéir, et quelque chose de magnanime, d'universel, de sacré, l'amour de la patrie, n'a fait tonte discussion de part et d'autre. Charité sainte! \uici luii J)remier ti'ioinplie depuis bien des siècles et c'est vraiment k; règne de Dieu qui commence. Et voici la France, habituée à recevoir de l'Italie le ■souffle des nouveautés divines, qui tressaille et bondit, en ■^'f'criaiil rnmiiii' elle .: n'e\am,iinons pas, agissons!

l.li l)icn,qui 1 <|u.' • (lit r.ivt'iiir, ciiirli|uesdéchiiieiii'nts, que! qups désillusions qui nous allt'udi'ut il faut bien en)iiv\ùirel s'y résigner d'avance, toute u-uvre humaine e>t soumise à cette loi implacable) , ceci est un grand moment dans l'histoire. Plaignons ceux qui ne le comprennent pas, et bénissons cette milice ardente qui, au péril de la vie, va résoudre le plus grand événement du siècle, tandis que nous regardons leurir les iris au bord des eaux et les fauvettes bâti- furtivement leurs nids sous la feuiUée nou-

velle. Ils souffrent déjà, nos martyrs de la cause sainte : les jours sont pluvieux et les nuits glacées. Ils dorment là-bas à même la terre, sous le dur climat des grandes Alpes ; ils souffrent et ils chantent, nous dit-on. Au matin, un rayon de soleil, entre deux nuées, ré-

jouit leurs yeux éblouis par les glaces éternelles des hautes cimes. C'est le soleil d'Italie, et, (quelque troublé qu'il soit par les caprices d'un printemps plus rude encore que le nôtre, il a un prestige qui réchauffe l'âme. Ils traversent des villes, des hameaux, on leur jette des fleurs, on les salue de cris passionnés, et ils ne sentent plus ni la fatigue de la veille, ni l'appréhension de celle du lendemain. C'est que, comme l'Italien, le Français vit par le cœur, et que ces rudes natures militaires sont les plus impressionnables qui existent. Le mépris de la douleur physique et de la mort, cette vertu des sauvages et des peuples fatalistes, n'est pas, comme on le croit, ce qui caractérise le soldat français. Il aime la vie; il la sent avec une intensité extraordinaire, et pourtant nul ne sait souffrir et mourir comme lui. C'est que les enfants de notre peuple ont l'enthousiasme qui donne du prix au sacrifice; c'est qu'ailleurs, c'est une forte machine (qui se brise, et que, chez nous, c'est une chaude existence qui se donne.

Gomme je pensais et parlais ainsi avec moi-même, je vis le brin d'herbe auquel, une heure auparavant, j'avais identifié mon humble destinée, se tordre sous un coup de vent et prendre, avec grâce et souplesse, toutes les attitudes de la fatigue et de la souffrance; mais, certain qu'il ne soutirait réellement pas, je le méprisai d'être insensible dans sa vaine beauté, et je remerciai Dieu de m' avoir fait vivre jusqu'à ce jour avec la conscience de mon être ; ce jour anniversaire douloureux d'un événement qui avait com-

mencé par un élan populaire aux cris de vive l'Halid et qui finit par une ivresse fatale où périt la liberté des deux peuples.

Aujourd'hui, en dépit de quelques timides protestations et de certaines méfiances mal raisonnées, ce cri suprême est

parti encore une fois du sein de la France. République ou monarchie, elle le jette vers les deux. Il a déjà franchi les monts et la mer, et le monde attentif l'écoute avec une émotion profonde.

Il l'écoute ; avec stupeur aussi; cela est si grand, si beau qu'il ne peut pas le croire. De l'autre côté du Rhin, on se demande si la Prusse est sincère. Noble Allemagne de Luther, de Leibnitz, de Goethe et de Lessing, peux-tu en douter? Marcheras-tu derrière l'Autriche dans cette expédition barbare qui a pour but la spoliation de la terre où fleurit l'orange. regorgement de la liberté de conscience et le triomphe de l'idée farouche qui dressa des potences et des bûchers à tes pères, les martyrs de la Réforme?

Est-ce possible que l'éternel malentendu des discussions politiques prolonge les luttes impies, fausse toutes les idées, dénature toutes les situations et pousse les peuples aux plus énormes, aux plus criminelles inconséquences morales? Non, nous ne pouvons le croire, nous qui, en dehors de toute polémique de parti, voyons dans la jeunesse allemande une autre sœur de la France et de l'Italie ! Philosophes, nos maîtres, étudiants, nos frères , est-ce vous qui fondrez sur Rome pour y forcer le pape à rallumer les bûchers de l'inquisition? Qu'est-ce que ce teutonisme dont on veut effrayer ici le groupe des esprits incertains ? Qu'est-ce que cet orgueil germanique, irrité, nous dit-on, de l'attitude généreuse de la France? Ah ! enfants de la vraie Allemagne, vous ne comprenez donc pas? Vous, les penseurs par excellence, vous ne

voyez donc pas clair dans les faits? Quelle est cette fatalité effroyable qui nous diviserait aujourd'hui, (lorsque vous devriez, comme nous, porter au delà des Alpes, le plus pur de votre sang pour le rachat de la liberté !

On craint chez vous, dit-on, que les armées françaises n'envahissent encore une fois votre sol sacré. Craignez ceux qui feignent de croire possible le retour de ces choses inouïes. La France sait bien ce qui l'a perdue, elle ne veut plus repasser par ces chemins perfides de la vaine et fausse gloire. Ce qu'elle fait aujourd'hui, c'est ce que vous feriez, si l'esprit de la Saint-Barthélemy, se réveillant en elle, elle voulait faire du chef de l'Église romaine le bourreau de tous les dissidents. Aujourd'hui pourtant sa pensée est claire, elle veut que toute croyance soit respectée, la foi catholique comme les autres, mais que rien ne soit imposé par la force brutale, les vexations, la spoliation, le cachot et les supplices. Voilà "ce qu'elle veut et même ce qui lui est permis de proclamer : et elle vous défie, vous nés des grandes protestations de la conscience, de jurer que le cri de vos consciences ne lui répond pas : vive donc l'Italie?

GEORGE SAND, Noli me tanger. 15 mai 1851.;

A L'ACADÉMIE

Sous ce titre piquant : les Femmes à l'Académie, un écrivain dont les initiales cachent un nom qui nous a été révélé, et qui, jusqu'à ce jour, nous était resté inconnu, présente agréablement la fiction d'une femme anonyme prononçant son discours de réception à l'Académie française, en l'an de grâce ... Un académicien, égale-

ment anonyme et fictif, M. *** répond à madame *** ; et ces deux discours, élégants, sérieux, aimables, fournissent l'étendue d'une jolie brochure qui se publie chez Dentu, et qui mérite d'attirer un instant l'attention du monde littéraire.

Donnons de sincères éloges à ce travail très-réussi, en ce sens qu'il soulève d'utiles réflexions, tout en récréant l'esprit. S'il ne fait pas triompher sa thèse, l'auteur prouve du

moins qu'il peut fort bien aspirer un jour pour son roinplo aux honneurs qu'il appelle aujourd'hui avec désintéressement sur d'autres têtes.

Analysons ensuite en peu de mots la séance imaginaire où madame ***, appelée par un vote unanime de l'illustre corps, accepte avec une dignité modeste la situation sans précédent qui lui est offerte. Elle remercie ses nouveaux confrères au nom du progrès que son élection signale dans les mœurs de son temps et que l'Académie de son temps est jalouse de servir et de proclamer".

M. ***, prenant la parole, déclare « que, plus heureusement inspirée qu'elle ne le fut En d'autres temps où , dominée par de fâcheux préjugés et d'injustes préventions, elle commit la faute de repousser de son sein de puissantes renommées, l'Académie, cette fois, n'a pas voulu s'exposer de nouveau à d'éternels regrets, « et qu'elle a rompu, en faveur des femmes, une tradition séculaire fondée sur un préjugé désormais évanoui.

Après avoir rappelé comme quoi, à l'époque de sa fondation, l'Académie, fort embarrassée de compléter son nombre voulu de quarante immortels, fut forcée de prendre, « pour décoration de son sanctuaire, » les grands seigneurs dont chaque homme de lettres était alors plus ou moins l'obligé, M. *** déplore l'article

de loi porté par le vieux Chapelain contre l'admission des femmes. 11 rappelle la sérieuse et bienfaisante influence de l'hôtel de Rambouillet. Tous, dit-il en parlant des plus illustres écrivains du grand siècle, doivent quelque chose à cette société

de feinmus célèbres, « la délicatesse de l'expression, la noblesse et la pureté des sentiments, la passion du beau, de l'idéal, de l'héroïsme. »

Après avoir nommé mademoiselle deScudéry, mesdames de Sévigné, de la Fayette, de Motteville, deTencin , de Staël, de Girardin, Amable Tastii, etc., et avoir omis, on ne sait pourquoi, mesdames de Genlis, de Souza, Cottin, Ch. Reybaud, Colet, Yalmore, et plusieurs autres femmes dont la prose ou les vers ont fait plus de bruit et de besogne que bon nombre d'académiciens déjà oubliés dans le court espace de deux siècles, M. *** fait ressortir la véritable question préparée par tant d'exemples : c'est que l'élément féminin est absolument nécessaire à la régénération de l'esprit et des mœurs en France; c'est que l'homme tend de plus en plus à s'isoler, à devenir positif, et à concentrer son activité dans le développement d'une l'acuité unique, l'art de tripler les capitaux.

« Nous ne voulons point, dit-il, faire ici le procès à ce siècle, qui, lui aussi, a sa grandeur; mais tout, ici-bas, a son expiation; et cette grandeur matérielle dont on ne cesse de nous vanter les merveilles, nous ne l'avons déjà que trop cruellement achetée au prix d'une décroissance morale aussi rapide qu'eïirayante. »

Tout est là, en etïet. Il est bien avéré que les hommes sont aux prises avec la question matérielle qui domine notre époque.

Mais quoi ! leur mission n'est-elle pas de suivre ce courant? Ce monde des faits industriels et financiers où s'ac-

complissent des progrès nécessaires au développement de la civilisation dans l'avenir, faut-il le maudire comme un fléau qui passe, et ne s'agirait-il pas plutôt de soutenir des énergies qui préparent à l'esprit la conquête du monde? Si l'homme, pris de fièvre en présence des prodiges promis à son activité, redevient un peu brutal et un peu sauvage, le devoir de la femme n'est-il pas d'adoucir sa tâche sans paralyser ses forces?

Toute grande dépense d'énergie a ses besoins de réaction, ne le sait-on pas? Ne peut-on pas dire que, si jamais époque n'eut plus d'essor vers le travail, jamais époque n'eut aussi plus d'aspirations vers les jouissances du repos? Ceci est une conséquence toute logique, toute légitime et naturelle.

D'où vient que l'aspiration aux jouissances du moment a tourné à la corruption et qu'elle menace de rompre tous les liens de la sociabilité, de l'amour, de l'amitié, de la famille? N'est-ce pas un peu la faute de l'autre sexe? Est-il vrai qu'il ait, comme le pense apparemment l'académicien de M. J. S., conservé pure dans quelques sanctuaires la tradition de l'idéal héroïque professé jadis à l'hôtel de Rambouillet?

Ces sanctuaires, en tout cas, sont rares, ou leur influence est médiocre, car la majorité des femmes de la génération présente se partage en deux camps : les dévotes et les mondaines. Les nulles ne comptent pas et n'ont jamais compté. Parmi celles-ci, beaucoup s'arrangent pour résoudre le problème de concilier le Dieu jaloux et le monde

tentateur. Rien n'est plus facile, du moment qu'on fait bon marché de la logique et qu'on ne se pique pas d'être bien d'accord avec soi-même. Mais tout ce qui a de l'élan et de la vitalité chez les femmes tend aussi à se manifester par quelque chose d'excessif, intolérance religieuse ou enivrement de luxe et de coquetterie. Il est évident que la femme suit le courant du siècle, qu'elle renonce à entretenir le feu sacré de l'idéal ou qu'elle le cherche dans une interprétation religieuse qui n'est pas celle de l'homme éclairé de son temps.

De là une sorte de divorce intellectuel produit par la même cause, par une cause que j'appellerai l'àpreté du siècle, une soif ardente de sécurité en même temps qu'une ardente audace d'entreprises, toutes les forces entraînées irrésistiblement vers l'avenir et se cramponnant au passé qui échappe, le présent trouble et un peu malsain, dévoré comme un mets sans saveur et dont on semble vouloir se repaître à la hâte entre la crainte et l'espérance.

Il est bien certain que, si les femmes pouvaient se préserver de cette fièvre et se faire anges pour purifier et ennoblir la société, tout serait pour le mieux ; mais nous craignons bien que le généreux appel de M. J. S. ne soit pas entendu de sitôt, et que l'Académie elle-même n'encourage, en aucune façon, les femmes à se faire apôtres du progrès.

Et, après tout, l'Académie a raison de ne pas le faire, car elle n'a pas mission de réformer les mœurs d'une manière directe , et elle n'a déjà que trop outre-passé son mandat

en laissant certain esprit de discussion pénétrer dans son sanctuaire. L'Académie Française est, en principe, une institution purement littéraire et nullement philosophique ou religieuse.

D'où vient qu'elle s'est détournée de son but? Cherchons-en la cause.

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'Académie française a perdu son capital de talent ou de génie, puisqu'elle compte encore sur sa liste tant de noms que, sous le rapport littéraire, tout le monde estime ou admire. En aucun temps la France n'a produit à la lois quarante génies de haut vol, et, dans tous les temps, quelques-uns de ces esprits de premier ordre ont mieux aimé se tenir à l'écart et conserver une entière indépendance que de se faire classer dans une série (quelconque. Qu'ils aient eu tort ou raison, ([u'ils se soient isolés par orgueil mal entendu ou par un véritable sentiment de leur dignité, là n'est pas la question. L'Académie a sa fierté ou son orgueil aussi. Elle n'offre pas ses fauteuils; elle veut qu'on se les dispute et qu'on les prenne d'assaut. Il n'y a donc pas de sérieux reproches à lui faire, quand elle laisse dehors les gens qui ne désirent pas entrer.

Lui reprochera-t-on, avec plus de justice, la tendance que, sans la lui reprocher, nous signalions tout h l'heure? Dira-t-on qu'elle est fort coupable d'avoir laissé troubler sa sereine atmosphère par des questions religieuses et politiques? Non, en vérité. Elle a subi la fatalité du progrès qui ne permet plus à l'esprit humain le culte étroit de l'art pour l'art. Au temps de sa fondation, l'Académie ne se

— 'I — trouva point aux prises avec des problèmes sociaux trop compliqués. La royauté héréditaire n'avait pas été contestée. La noblesse était encore un titre que les gens de lettres ne révoquaient pas en doute, puisqu'elle était leur protectrice et l'appui du développement de leur renommée. La religion officielle n'était en lutte qu'avec d'autres programmes religieux, appartenant

comme elle au christianisme. La philosophie indépendante n'avait pas encore arboré son drapeau. On pouvait donc se dire et se persuader que certaines questions ne seraient jamais soulevées dans le monde des lettres et que les opinions personnelles n'y seraient représentées que par des nuances. Dès lors la mission d'un jui-y purement littéraire était possible. La tolérance mutuelle pouvait s'exercer sans trop d'efforts. On pouvait, sans grand mérite, se dire que l'on passerait, à l'occasion, sur le fond pour juger seulement la question de forme.

Combien de temps l'Académie française put-elle vivre , sur cette illusion? L'étude de son histoire nous mènerait trop loin ; franchissons les temps écoulés et voyons-la aujourd'hui en face de l'esprit du xix^e siècle. Peut-elle s'abstenir de prendre part aux affirmations et aux négations tranchées qui l'agitent? j'en serai-elle pas déjà morte de belle mort dans l'opinion, si elle s'était bornée à mesurer des alexandrins et à ne pas faire un dictionnaire? Ne faut-il pas qu'elle aussi vive de la vie qui circule, et qu'en dépit de ses propres théories, elle s'inspire du milieu (qu'elle traverse et qui la féconde?

Ne lui demandons donc pas, nous qui lui reprochons d'être souvent en arrière du mouvement des idées, sa tendance irrésistible à se mêler au mouvement social. Qu'elle s'y mêle pour le retenir ou pour le pousser en avant, ceci est une question passagère, une question d'actualité : la véritable question débattue dans ces derniers temps par la critique est de savoir si l'Académie doit ou ne doit pas s'abstenir de juger les opinions, les tendances, la conscience des écrivains et des poètes.

Pour nous, il ne s'agit pas de savoir ce que doit faire et ce que doit être l'Académie, mais bien de savoir ce qu'elle peut être, et ce

qu'elle peut faire. Accordons-lui ce que souvent elle a refusé aux esprits indépendants, et reconnaissons qu'elle est forcée d'être ce qu'elle est, de faire ce qu'elle fait. 11 lui est absolument impossible de séparer l'art des éléments qui le font éclore et qui le font vivre, et ces éléments constitutifs, ces éléments vitaux, c'est la religion, c'est la société, c'est la philosophie, c'est la politique, c'est l'ensemble et le détail des fermentations de l'histoire contemporaine.

Les choses en sont venues à ce point, et ce n'est pas la faute de l'Académie. Elle a résisté, ou dit qu'elle résiste encore; du moins, elle nous révèle de temps en temps, par la bouche de ses élégants coryphées, le désir naïf de nous parquer dans l'aimable forteresse du vieux bon goût, et dans le jardin fleuri des douces habitudes. En d'autres termes, c'est le programme de certains éditeurs timorés qui, dans les temps de crise, proposent aux écri-

vains, — je n'invente pas, — des traités ainsi conçus : 31.*** s'engagera à nous faire un roman de mœurs qui ne Irai' tera ni de la religion, ni de la propriété, ni de la politique, ni de In famille, ni d'aucune question sociale à l'ordre du jour. Mais, comme les coryphées de l'Académie ne sont pas des éditeurs responsables, leur opinion personnelle perce à travers les conseils de leur prudence, et ils se hâtent d'ajouter à cet arrêt : Préservez-vous d'avoir une opinion nouvelle, ce corollaire très-significatif : L'absence d'opinion nouvelle, voilà l'opinion des honnêtes gens.

Le mot d'honnêtes gens revient souvent et textuellement en cette rencontre. Que tous les écrivains qui attaquent quoi que ce soit dans l'ordonnance actuelle de la société, abus, préjugés, erreurs, mauvaises coutumes ou idées fausses, se le tiennent donc pour dit. Ils sont de malhonnêtes gens. Certains académiciens

l'ont proclamé avec toute la courtoisie de style qui les caractérise, et la majorité a opiné du bonnet dans ce sens : Amen!

On pourr-ait remarquer que , dans cet anathème lancé sur les esprits passionnés pour le progrès, il y a beaucoup de passion, puisqu'on envient aux gros mots sous-entendus. Mais que personne ne s'en fâche! L'Académie, tout en se cramponnant à la mort, fait encore preuve de vie, et ce qu'elle compte encore d'âmes jeunes et de talents généreux proteste contre la majorité actuelle par des œuvres d'une vitalité féconde. La lutte règne donc là comme ailleurs, comme partout ! Quelque damasquinées et parées de rubans que soient les armes, on s'y porte des coups très-

prémédités et très-âpres. Les élections académiques, aujourd'hui dirigées dans le sens conservateur, peuvent demain prendre le courant contraire : qu'en faudra-t-il conclure ?

Ce que nous avons conclu d'avance. Il n'est plus possible que l'Académie soit un jury purement littéraire. Le progrès s'y oppose. Il n'y a plus de littérature, si l'esprit s'interdit la lutte et si le goût prétend proscrire la liberté de lutter. Donc, l'Académie est ou sera un corps politique, religieux, socialiste ou philosophique. — Elle est ou sera tout ce qu'on voudra, excepté l'Académie française, instituée pour distinguer, encourager et récompenser le talent. L'impartialité est une région inaccessible, une terre promise qu'elle ne saluera point avant l'accomplissement des temps, c'est-à-dire avant l'épuisement de nos incertitudes et de nos combats, de nos impatiences et de nos résistances, enfin avant le triomphe d'une certaine unité de tendances et de convictions comme il s'en rencontre de loin en loin dans l'histoire.

La place des femmes n'est donc pas plus à l'Académie de nos jours qu'elle n'est au Sénat, au Corps législatif ou dans les armées, et l'on nous accordera que ce ne sont point là des milieux bien appropriés au développement du genre de progrès qu'on les somme de réaliser.

Puisqu'il s'agit pour elles de ramener les bonnes mœurs et le charme de l'urbanité française par les grâces de l'esprit, par l'empire de la raison et par la douceur des relations, voyons si l'Académie française doit leur prêter l'appui de son autorité morale. Eh bien, nous pensons

qu'il est trop tard et (|np rAcadéiiiiii' no pont donner ce qu'elle n'a plus. Elle a perdu l'occasion en n'appelant pas h elle madame de Staël et ensuite Delphine Gay, cette jeune et belle musc qui réalisa un peu le type de Corinne. L'Empire et la Restauration permettaient encore ces quelques heures de recueillement, où l'on pouvait juger, sans passion, des ouvrages inspirés par le sentiment pur. Aujourd'hui, l'Académie éprouve le besoin de contenir tout ce qui lui paraît belliqueux ; demain peut-être, elle éprouvera celui de se rajeunir par des aspirations contraires; mais, dans cette balance agitée par les orages du dehors, elle ne peut plus peser le mérite intrinsèque de l'art, et elle y renonce avec une certaine vaillance dont nous ne lui savons pas mauvais gré, puisqu'elle nous affranchit on s'affranchissant elle-même.

Que gagneraient donc les femmes à être enrôlées dans cette phalange, dont le drapeau est un drapeau de guerre? Si leur mission est une mission de concorde et d'amour, laissons-leur l'illusion de la pureté des eaux de Castalie, ou disons-leur franchement que cette source ne peut plus couler pour elles. Il faut qu'elles rêvent encoi-e un paradis poétique en dehors de ce

monde, ou qu'elles abordent résolument le problème de la philosophie pratique. Dès qu'elles l'auront compris, elles verront clairement que les lettres sont une véritable république et que les sénats littéraires sont condamnés à disparaître dans un temps donné. Quand la poésie languit, c'est qu'elle est étouffée par des influences prosaïques et qu'elle a la poitrine oppressée

par quoique ambition étrangère à sa naliïro. Oiiand elle s'épanouit, c'est qu'elle a entendu sonner 1^{re} heure de l'indépendance et qu'elle a senti dans le public, son seul juge, le frémissement de la liberté rénovatrice. Jamais le désir d'arriver à l'Académie ne fera surgir un talent nouveau. Les dons de l'intelligence sont le produit plus ou moins spontané d'une culture sui generis que personne ne peut réglementer, et les traditions se brisent comme le verre là où le génie commence. Aucune récompense, aucun encouragement ne sert là où le feu sacré ne brûle pas. Le privilège d'appartenir à une assemblée d'élite n'est qu'un stimulant très - secondaire pour celui que stimule avant tout le besoin d'éclairer ou de charmer la multitude. Les lauriers du Parnasse sont passés de mode et l'homme n'a plus affaire aux dieux de l'Olympe, mais bien aux honunes de son temps, car les gloires consacrées par décret ne relèvent en somme que du public et de l'histoire.

L'horizon des gens de lettres s'est donc élargi, depuis . \e grand siècle, dans une proportion que l'Académie a dû suivre sans être enchaînée par l'esprit de corps. Recrutée précisément parmi ceux que le succès lui impose, elle a dû renoncer à tout privilège de maîtrise intellectuelle, et c'est bien en vain qu'elle prétendrait assurer le règne de la tradition, conserver les lois du langage et régler les formes de l'art. Elle n'y peut vraiment plus rien.

L'école romantique lui ayant fait violence, elle s'est jetée dès lois en pleine révolution, et, comme la liberté est une mère fé-

conde qui engendre toutes les formes de l'civeiir, il est bien évident que, si l'élément romantique avait conservé la majorité dans cette illustre assemblée, il lui faudrait déjà lutter aujourd'hui contre un élément nouveau, ou lui ouvrir les bras franchement. — Et cet élément nouveau, en supposant qu'il produisît encore une forte pléiade, comme celle dont Victor Hugo fut le chef géant, ne serait-il pas bientôt contesté dans ses arrêts et dans ses tendances par une école plus nouvelle encore? Le vrai beau, le moins beau, le plus, le moins, le peu et le beaucoup dans l'échelle de mérite des personnalités, toutes ces distinctions n'ont rien à voir devant la condition vitale et absolue, le droit de vivre et la liberté de marcher. Non, non! le temps n'est plus où quarante hommes célèbres, si imposants qu'on les supposât, pourraient diminuer la valeur d'un seul homme de talent secondaire, s'il plaisait à Dieu que cet homme émît, tant bien que mal, une idée neuve et généreuse.

Concluons de tout ceci que, comme bien d'autres grandeurs du passé, l'Académie française est une grandeur inutile et dès lors placée devant nous comme une lampe qui achève de brûler. Nous ne sommes point tenté de porter sur elle une main impie. Elle est un monument jadis dédié à la civilisation et qui la représente encore à certains égards, puisqu'elle abrite encore de nobles et grands esprits ; mais elle n'a plus sa raison d'être dans l'avenir, car elle est un reste de féodalité littéraire, et il ne lui suffirait plus de se borner à un rôle purement littéraire pour faire accepter son autorité. Le moindre écrivain a le droit

~ le, -

k (le protester coillro oll(> et (le proposer an public une manière d'émettre sa pensée que le public est seul compétent pour admettre ou pour rejeter. On a dit, dans les hautes régions de la philosopliie nouvelle, qu'un jour viendrait où chaque homme serait son propre Pape et son propre César. On peut dire dès aujourd'hui que chaque esprit un peu sérieux porte en soi sa propre Académie.

Et pourtant la fiction d'un do ces vénérables fauteuils est encore un objet d'envie, un sujet de dépit et d'amertume pour quelques hommes qui désirent cette faveur sans l'espérer, et qui crient que ces raisins-là sont trop verts. Pour tous ceux qui voient le progrès sous son véritable aspect, et pour les femmes, qu'il s'agit d'initier à la notion saine de ce progrès en voie de formation, il y a une formule plus respectueuse : c'est que ces raisins-là sont ti'op mûrs .

Xoliant, -20 mai mil

PROCOPE LE GPiAND

nlls (ronblenl cl confondent loas les droits « linmains, en disant qu'il ne faut pouhu obéir aux « rots, que tous tes biens doivent être coitmuns, ■ et que tous les hommes sont égaux. »

{Lettre du pape Martin Y au roi de Pologne.)

Nous avons promis à nos lecteurs, en terminant l'abrégé de l'histoire de Jean Ziska , un récit succinct de la vie de Procope, son élève dans l'ait de la guerre, et son successeur dans le commandement de l'armée Taborite. On lit peu aujourd'hui l'histoire des sectes qui ont précédé la Réfurr^e de Luther. Nous croyons pourtant cette étude fort curieuse, fort utile et intimement liée à

la solution des problèmes qui agitent les peuples d'aujourd'hui. Nous nous promettons de l'approfondir et de la développer ailleurs. L'esquisse rapide que nous allons tracer ne doit être considérée que comme un fragment d'une œuvre plus complète.

Ziska, Procope, sont deux soldats glorieux d'une cause glorieuse. Il faudrait expliquer Ziska et Procope par les doctrines qu'ils ont soutenues de leur épée, et pour lesquelles ils moururent. Comprendrait-on nos guerres de la Révolution, si on n'avait aucune lumière sur les principes de cette Révolution? Ne faut-il pas Voltaire et Rousseau pour expliquer la Convention, Danton et Robespierre ?

Les figures de Jean Huss, de Jéiônne de Prague, de Wicklef , devraient donc précéder celles de Ziska et de Procope. Mais les réformateurs du quinzième siècle avaient eu leurs devanciers au treizième et au quatorzième. D'ailleurs toute cette cause se rattachait à l'Évangile, au Christ. Voilà donc en première ligne le Christ et l'Évangile; là est la lumière qui devrait éclairer le sujet tout entier. On le voit, nous sentons bien, du moins, l'immense difficulté d'une pareille tâche; et on nous pardonnera si, dans Cette biographie comme dans la précédente, il s'agit plus des événements que de leur cause, plus d'histoire proprement dite que de théologie. Nous resserrons notre point de vue, pour pouvoir le remplir et pour être utile.

Avant de commencer, pourtant, nous prierons le lecteur de remarquer notre épigraphe ; car, à défaut de mieux, elle explique, quant à présent, ce que nous avons tenté déjà de faire reconnaître et toucher au doigt dans l'histoire de Ziska. Voici, dans son entier, le fragment authentique où nous avons puisé cette épigraphe. C'est un passage d'une lettre écrite par le pape Martin V

au roi de Pologne, en 1430, pour l'engagera se joindre à la croisade contre les hérétiques de Bohême. Ce prince lithuanien (Wladislas IV), très-récemment converti à la foi chrétienne, n'était probablement pas très-rompu aux subtilités théologiques. Aussi, le pape, jugeant à propos de lui

PROCOPE LE GRAND

parler clair et de ne pas équiviquer sur les mots, afin ' qu'il comprit l'importance de son alliance avec le sajiitslé;e et l'Emiire, s'exprimait en ces termes : « Ce n'est c pas seulement l'altération de la religi(.n qui doit animer . conlie eux un roi caliolique : la prudence le veut « ausi. Par les dogmes de ces gens-la, toute police est a renversée; l'autonié des rois est foulée aux pieds; ils «troublent et confondent tous les droits humains, en « disant qu'il ne faut obéir à aucune puissance, pas même a aux rois, que tous les biens doivent être communs, t et que tous les hommes sont égaux ! »

Voilà donc la di~pute tliéologique qui a paru si embrouillée, si ridicule et si méprisable aux écoles philosophiques du siècle dernier, résumée, jugée et comlamnée par le pape, en deux mots, yu'on ne dise donc plus que les hommes du passé se sont émus et ont lutté pour de vaines subtilités. Jean Huss et Jérôme de Prague ne sont pas les victimes volontaires d'un fol orgueil de rhéteurs, comme les écrivains orthodoxes ont osé le dire : ils sont les martyrs de la Liberté, de la Fraternité et de l'Égalité. Oui, nos pères, qui eux aussi avaient cette devise, portaient la sainte doctrine éternelle dans leur sein ; et la guerre des Hussites est, non-seulement dans ses détails, mais dans son essence, très-semblable à la Révolution française. Oui, comme nous l'avons déjà dit bien des fois, ce cris de révolte : la coupe au peuple ! était un

grand et impérissable symbole. Oui, ks saintes hérésies du moyen âge malgré tout le sang qu'elles ont fait couler, comme notre glorieuse Révolution malgré tout le sang qu'elle a versé, sont les hautes révélations de l'Esprit de Dieu, répandues sur tout un peui^le. Il faut avoir le courage de le dire et de le proclamer. Ce sang fatalement sacrifié, ces excès, ces délires, ces vertiges, ces crimes d'une nécessité mal comprise, tout ce mal qui \ient ternir la gloire de ces révolutions et en souiller les triomphes, ce mal n'est point dans leur principe : c'est un effet déplorable d'une cause à jamais sacrée.

.Mais d'où vient-il ce mal dont on accuse sans distinction et ceux qui le provoquent et ceux qui le rendent"? 11 vient de la lutte obstinée, des hostilités, des provocations iniques des ennemis de la lumière et de la Vérité di\ine. Plus profondément, sans doule,- il vient de l'épouvantable antagonisme des deux principes, le bien, et le mal. C'est peut-être ainsi que l'entendaient, dans leur origine, ces religions qui admettaient une lutte formidable entre le bon°et le mauvais Esprit. .Moins diaboliques que le Christiani-sir.e perversi , elles annonçaient la conversion et la réhaliilitction de l'Esprit du mal ; elles le réconciliaient, à la fin des siècles, avec le Dieu bon; elles prophétisaient peut-être ainsi sans le savoir la réconciliation de l'Humanité universelle, le triomphe miséricordieux de l'Égalité, la conversion et la réhabilitation des individus aujourd'hui rois, princes, pontifes, riches et nobles, esclaves de Satan, avec les peuples émancipés. Et si nous ne croyons pas un peu nous-mêmes à ce miracle de l'éternelle sagesse, de que! côté se tourneront nos espérances? Retourneronsnous aux fureurs du Taborisme, à la Jacquerie, aux persécutions, à l'holocauste effroyable de toute une caste, à la guillotine, qu'au lendemain de la Révolution nous aurions dû briser pour ne la relever jamais,

même pour les plus grands criminels? Non. Ces fureurs, quelque légitimes qu'elles aient pu sembler, dans les siècles d'ignorance et d'HS les jours de désespoir, n'ont point profité à nos pères. L'Église de Rome a longtemps expié les supplices des hérétiques. Les hérétiques, à leur tour, ont expié de farouches représailles. Et vous, qui avez frappé par le glaive, vous êtes gouvernés par le glaive 1

Nous n'étions pas mûrs pour faire féguer une vérité sans tache : on ne nous juge pas dignes d'être gouvernés par la vérité. On nous enferme dans des murailles, on nous entoure de canons et de forteresses. Nous n'avons donc pas vaincu ! Et dire que tous les hommes sont égaux, et que tous les biens doivent être communs à tous, en ce sens qu'ils doivent profiter à la communauté universelle, et par cette communauté, à chacun individuellement, est encore une hérésie condamnable et punissable, au nom du pape et du roi. La doctrine de l'Église, comme la doctrine du trône, est encore ce qu'elle était au temps de Martin V et de Sigismond; et il y a encore des croisades toutes prêtes* à se former contre nous, quand nous voudrions donner la coupe à tout le monde. Hâtons donc le triomphe de la Vérité, et faisons avancer ta loi de Dieu par les moyens conformes à la lumière de notre siècle et au respect de l'Humanité, telle qu'il nous est enfin accordé de la comprendre et de la connaître, après tant de siècles d'erreur et de misère. Admirons, dans le passé, la foi de nos pères les

hérétiques , jointe à tant d'audace et de force; mais enseignons a nos fils, avec la foi, le courage et la force, la douceur et la mansuétude.

La mission pacifique du Christ a porté de plus beaux fruits et transformé le monde plus profondément que les missions sanguinaires entreprises depuis en son nom. Les grands guerriers, les nobles champions de l'hérésie ont laissé des œuvres incomplètes, parce qu'ils ont versé le sang. L'Église est tombée au dernier rang dans l'esprit des peuples, parce qu'elle a versé le sang. L'Église n'est plus représentée que par des processions et des cathédrales, comme la royauté n'est plus représentée que par des citadelles et par des soldats. Mais l'Évangile , a doctrine de l'Égalité et de la Fraternité, est toujours -" t plus que jamais vivant dans l'âme du peuple. Et voyez ;' crucifié, il est toujours debout au sommet de nos édifices, il est toujours le drapeau de l'Église !

Il est là sur son gibet, ce Galiléen, cet esclave, ce lépreux, ce paria, cette misère, cette pauvreté, cette faiblesse, cette protestation incarnées! Il est là-haut ; - , non pas, comme ils le disent, dans les cieux inacces[^]^les, mais sur la terre, et comme planant au-dessus d'e- . , au sommet des temples , et sur la coupole des haut-lieux réservés à la prière et à la méditation. Sa prophétie s'est accomplie : il est remonté dans le Ciel , parce q'il est rentré dans l'Idéal. Et de l'Idéal il redescendra pour se manifester sur la terre, pour apparaître dans le réel. Et voilà pourquoi, depuis dix-huit siècles, il plane adoré sur nos têtes.

Étrange vicissitude de ta longue royauté, ô Christ I ô le plus petit, le plus pauvre, le plus humble, le plus méprisé et le plus méconnu des enfants du peuple ! La tyrannie des papes, la tyrannie des empereurs et des rois, celle de la noblesse, celle de l'hypo-

crisie, toutes les tyrannies ont conservé ton symbole, comme une protestation invincible des petits et des pauvres contre l'orgueil et la dureté des puissants et des riches. On traîne à l'échafaud un misérable que la brutalité de l'ignorance et le désespoir furieux de la misère ont poussé au crime; les lois religieuses et civiles le condamnent, la foule le contemple sans émotion, les gendarmes le lient, et le bourreau s'en empare. Un prêtre l'accompagne à l'échafaud, et lui présente un emblème. C'est une croix, c'est la figure d'un gibet! La société tue ce misérable, qu'elle a abandonné au mal, et qu'elle ne sait ni ne veut convertir. Et si une voix puissante comme celle de Christ s'élevait dans la foule pour crier que cet homme est moins coupable que la société, et que, par conséquent, la société n'a pas le droit de l'immoler; si le peuple, ému de cette parole, se soulevait; s'il renversait l'échafaud, s'il repoussait la soldatesque, s'il courait vers la demeure du souverain pour lui demander la grâce des criminels et les moyens d'empêcher de nouveaux crimes, du pain et de l'instruction pour tous, au nom de l'Egalité, au nom de l'Évangile, au nom du Christ... la soldatesque reviendrait plus nombreuse et mieux armée, elle disperserait l'émeute, elle saisirait ceux qui ne voudraient pas fuir, elle les remettrait à des geôliers; et ils comparaitraient devant des juges, et ils seraient accusés comme révolutionnaires, comme criminels de lèse-société. Et s'ils voulaient plaider leur cause, l'Évangile à la main, ils seraient condamnés à la prison, à l'exil, à la mort peut-être. Et là, sur l'échafaud, un prêtre viendrait encore leur montrer le gibet, l'instrument du supplice de cet homme divin qui crut à l'Egalité, et qui fut condamné et crucifié pour avoir pas ménagé les puissances de son temps, pour n'avoir pas redouté Caïphe et Pilate. O société inique et absurde ! où est donc la force, puisque toi-même tu courbes le front et plies le

PROCOPE LE GRAND

genou devant l'image du re|iréseilant et du révélateur de cette
Ductrine que tu coiulaniies! o Révélation de l'Égalité! quelle
n'est donc pas la (iiiissanfe, puisque tu triomphes encore dans
ton symbole, puisque tu prolestes toujours conire le mensonge
qui se pare de ton nom, puisque tu es toujours parmi nous sous
la figure d'une croix rayonnante, pour proclamer au monde que
ton règne, après deux mille ans, ne fait encore que de commencer
!

Procope était, comme Ziska, un gentilhomme bohème de médiocre fortune. Élevé et adopté par un oncle qui le destinait à l'état ecclésiastique, il voyagea en France, en Italie, en Espagne, et jusque dans la Terre-Sainte. A son retour, rasé et ordonné prêtre malgré lui, il quitta bientôt la soutane pour l'épée, et s'élança sous les étendarts de Ziska. On l'a déjà vu se distinguer en Moravie contre les Autrichiens et Jean, l'évêque de fer. A la mort du redoutable aveugle, il fut élu chef des Taborites. Ziska, comme nous l'avons vu dans le précédent récit, mourut en 1424, désignant lui-même pour son successeur Procope, surnommé Rase, ou le Rasé, à cause de la circonstance que nous venons de mentionner. Quant au surnom de Grand, peut-être ne fut-il donné d'abord à Procope qu'à cause de sa taille ei pour le distinguer d'un autre Procope surnommé le Petit, un des chefs des Orphelins. Toutefois l'historien Jacques Lenfant, qui a étudié et résumé les chroniques relatives à cette époque, affirme positivement que ce furent ses exploits militaires qui lui firent donner le nom de Grand.

Procope commença sa nouvelle carrière par une course eu Autriche et par la prise de plusieurs places , entre autres celle de ll-

raditz , qui était extrêmement forte, et où le combat fut acharné. La ville fut brûlée, et les habitants massacrés. Dans le même temps les Hussites firent une course dans la Misnie, avec quatre mille lances, c'est-à-dire seize à vingt mille hommes , et prirent une ' autre place forte avec la même fureur et les mêmes scènes de carnage. Harcelés de tous côtés, anathématisés par le concile de Sienne et menacés d'une nouvelle croisade, les Bohémiens obéissaient à la nécessité de poursuivre le terrible système de Ziska.

Martin V fit jouer tous les ressorts de la politique pour réunir tous les rois, tous les princes et tous les évêques de l'Allemagne et des pays slaves du nom chrétien, contre les Hussites, pour extirper l'indigne hérésie, et pour exterminer tous les hérétiques. 11 autorisa les princes de l'Église à lever des impôts extraordinaires pour les frais de la guerre sainte. Il écrivit à Sigismond qu'il devait, en cette circonstance, justifier sa qualité d'empereur, c'est-à-dire celle de défenseur de l'Église, que cette dignité lui impose. Enfin, il exhorta tous les souverains à oublier leurs propres querelles, et à se réconcilier pour l'amour de Dieu et pour l'extinction de l'hérésie.

A ces menaces, les Bohémiens répondirent « qu'on les « attaquait contre tout droit divin et humain; qu'on les « diffamait sans preuve, et sans avoir voulu les entendre; « qu'on ne pouvait, avec vérité, leur reprocher de croire à « autre chose qu'à la parole de Dieu, et aux symboles de « Nicée, de Constantinople, d'Éphèse, et de Chalcedoine ; « qu'ils étaient résolus de défendre cette foi, au péril de « leurs biens et de leurs vies ; qu'il n'y avait rien de « plus contraire à l'esprit du Christianisme que de vouloir les exterminer au gré du pape et de l'Empereur. « Enfin, que si on les at-

taquait encore, appuyés qu'ils se « croyaient du secours de Dieu, ils repousseraient la force « par la force, et que tout le monde, femmes et enfants, « ils feraient une résistance qui serait admirable à tout « l'univers. »

Les Bohémiens tinrent leur promesse, et cette résistance qu'ils annonçaient lut admirable en elfet. Mais ils devaient être vaincus un jour par la ruse des souverains, par leur propre lassitude, et surtout par leurs divisions de croyances et d'intérêts.

On n'a pas oublié que plusieurs sectes s'agitaient dans le sein du Hussilisme. Les armées de Ziska n'étaient pas, comme celles de tous les souverains de celte époque, des

troupes d'aventuriers mercenaires ayant pour unique but le pillage, et ne connaissant en campagne ni amis ni ennemis. Ces armées étaient de véritables sectes religieuses, qui considéraient la violence et la cruauté comme des devoirs sacrés, et le pillage comme l'unique moyen de pourvoir aux frais de la guerre nationale. S'il y avait du fanatisme et de la férocité dans cette doctrine militaire, il y avait du moins un sentiment élevé de la mission du guerrier chrétien. Dans ces époques de lutle ardenle, les hommes ne peuvent être grands que par la révolte et par la guerre. Jeanne d'Arc elle-même, cette figure angétique qui eiil pu se placer à côté de celle de Marie dans la divine épopée de Jésus, apparaît au moyen à^e sous la cuirasse et sous le casque, comme l'archange Michel, et c'est l'épée à la main qu'elle accomplit sa prédication sublime.

Mais si les sectes de Tabor étaient grandes et austères, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes suffisamment éclairées pour demeurer d'accord. Elles étaient parties en apparence de

Wicklef et de Jean Huss, mais quelques-unes de leurs doctrines remontaient jusqu'à Pierre Vaido et à Bérenger. Nous avons vu Ziska, en grand général et en politique habile, pactiser tantôt avec les Calixtins, tantôt avec les Catholiques, poursuivie les Picards ou prétendus tels, et ensuite les tolérer ou se faire tolérer par eux. L'espèce de scission qui s'opéra dans son armée, au lendemain de sa mort, montre bien la différence des opinions qu'il avait réussi à tenir unies pour l'action, grâce au prestige de sa gloire et à l'ascendant de sa parole concise, énergique et vaillante. Mais on ne doit pas oublier qu'il se souciait plus de la guerre que de la foi, et qu'il se sentit, vers la fin, dépassé dans le mal apparent par l'ardeur sauvage de ses troupes, dans le bien réel par l'enthousiasme reUgieux qui les animait. Il était mort, laissant la paix jurée, grâce à son habileté et aussi à sa clémence, entre toutes les branches du Hussilisme. Cette union ne pouvait durer. Les Orphelins, les Orébites, al les Taborites, en se constituant en trois corps et en se choisissant des chefs différents, avaient semblé prévoir qu'ils ne marcheraient pas d'accord, s'ils ne se séparaient dans le repos pour se retrouver sur la brèche et s'enlr' aider à l'heure du péril. Procope le Grand sentit qu'il fallait permettre cette division, et que sa mission était de cimenter au moins une alliance durable entre toutes ces forces de la résistance nationale. Il y travailla toute sa vie ; mais, plus rehgieux et peut-être plus sincère que Ziska, il n'abjura jamais sa croyance personnelle, et resta franc Picard envers et contre tous. Ce fut sa gloire et la cause de sa perte.

Il eut bientôt à continuer l'œuvre de Ziska dans le maintien (fune alliance plus difficile encore. Je veux parler de l'espèce de paix qui, en présence de l'ennemi commun, soit le pape, soit l'Empereur, ou les princes soulevés par eux, réunissait les diffé-

rentes sectes exaltées du Hussitisme d.^ Juste-milieu nobiliaire et bourgeois du temps. Les Orphelins ne tardèrent pas à rompre l'union avec ceux de Prague, c'est-à-dire avec les Calixtins. Fidèles au principe de faire avancer la loi de Dieu, et obéissant à la nécessité de constituer et de formuler leurs doctrines, tous les Hussites étaient d'accord sur un point admirable, mais dangereux dans la circonstance : c'était d'employer en discussions sur les matières de foi , en assemblées de docteurs et en synodes généraux ou particuliefi s, tout le temps qui n'était pas employé à la défense du pays et aux travaux de la guerre. Pe'ndant que le concile de Sienne mettait à prix le sang de la Bohême, on débattait en Bohême les plus hautes questions théologiques. Ce peuple qu'on traitait de barbare , de sanguinaire, d'impie et de débauché, offrait aux yeux du monde étonné le spectacle d'une Église nouvelle qui cherchait à réformer l'ancienne plus radicalement que les conciles œcuméniques, et qui, au milieu des ruines, et sous le feu de vin|;t puissances ennemies, s'efforçait de formuler et d'organiser les bases et la législation de la véritable religion évangélique. Le pape écrivait à l'Empereur qu'il ne concevait pas qu'il ne pût veuir à bout d'une hérésie réfugiée dans un petit coin du monde. Ce petit coin étai

PROCOPE LE GRAND

plus grand alors que le monde tout entier; et la vaste Réforme de Luther était là en germe, avec bien d'autres Réformes encore que l'Humanité accomplira sans aucun doute, et peut-être sans violence, dans un avenir plus ou moins prochain.

Il arriva donc que les docteurs Orphelins, maître Jean Przi-
bram , et maître Pierre de Wladowitz, ami de Jean Huss, se trou-
vèrent en dissidence sur les matières do foi avec le savant Wicklé-

fite Pierre Payne, dit [l'anglais, et maître Jean de l'ockisane, celui qui avait conclu la paix entre les Pragois et Ziska, et qui devait jouer encore un grand et fâcheux rôle dans cette révolution. On verra ailleurs quel était le fond de la dispute, et combien, sous ses formes ardues et mystérieuses en apparence, elle devait intéresser la religion et la politique de la nation. Les docteurs Orphelins furent mis en prison, puis élargis à la sollicitation de Rockisane; et la décision de l'assemblée fut que Payne et Przibram, chacun de leur côté, ne parleraient de l'Eucharistie que dans les termes de l'Écriture et des Pères : conclusion fort vague, car la discussion roulait sur ces textes mêmes et sur l'interprétation qu'on devait leur donner. On essaya de calmer les esprits par une mesure de haute tolérance, en défendant aux deux docteurs de se traiter mutuellement d'hérétiques, non plus que Jean 'Wicklef, Jean Uuss, et Jacobel. Mais si les Calixlins de Prague prenaient prudemment leur parti dans ces sortes de conflits dangereux, les Orphelins n'étaient pas d'humeur à transiger avec leurs doctrines ardentes et leur enthousiasme révolutionnaire. Leurs docteurs quittèrent Prague fort irrités, avec ceux des Pragois qui partageaient leurs sentiments, et ils allèrent trouver l'armée Orpheline dans son campement de chariots, ces villes ambulantes dont ils ne sortaient même pas pour se battre, ayant frappé d'interdit toutes les cités habitées par les autres hommes, on ne nous dit pas en vertu de quel préjugé fanatique ou de quelle protestation austère.

Aussitôt les Orphelins se mettent en campagne, ayant à leur tête Welichs et Piocope le Petit, vaillant homme de guerre. Ils livrent de terribles assauts à la ville pragoise de Litomils avec tant de furie, qu'on eût dit des démons sortis de l'enfer. La ville est emportée, ravagée, et arrosée de sang après une vigoureuse résis-

tance. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. Ensuite s'étant réunis à ceux des villes de Launi et de Zatec, ils allèrent se joindre à leurs frères les Taborites, qui étaient aux prises devant une ville autrichienne avec l'archiduc Albert. La ville fut prise et brûlée, mais le combat n'en fut que plus acharné avec les AuUi-chiens. Les Taborites y perdirent leurs chariots , et cependant ils en sortirent vainqueurs , après quoi, étant rentrée en Bohême malgré le grand froid (décembre 1425) ils allèrent tous ensemble tenter un coup de main sur Prague, liais les Pragois agirent avec Procope le Grand comme ils avaient fait avec zTska ; ils lui confièrent le salut de la patrie ; et Procope, apaisant les fureurs de son armée, conclut m\epaix éternelle entre toutes les sectes ennemies. De là, \\ al'a avec les siens prendre ses quartiers d'hiver à Klattau ; mais il n'y fut pas longtemps oisd. Dès le printemps, et tandis que les princes allemands rassemblaient leurs forces pour une attaque décisive , il alla aux frontières de la Misnie châlier deux généraux de l'électeur de Saxe, qui exerçaient d'horribles cruautés sur les Bohémiens uans ces parages. 11 reprit plusieurs places, puis courut au secours des Pragois, qui venaient d'éprouver un échec considérable devant Aussig.

Enfin , au mois de juin 1 426, arriva une armée allemande de cent mille hommes , commandée par plusieurs princes de l'Empire et burgraves considérables. Les Hussites , ayant à leur tête un Podiebrad , un seigneur de Waldstein et Procope le Grand, se retranchèrent, pour attendre le combat, dans une enceinte de cinq cents chariots liés ensemble de doubles chaînes. Les Allemands passèrent

'I tout un jour de chaleur excessive à briser ces chaînes avec des bâches à deux tranchants dont on les avait munis à cet eQ'el

pour la première fois. Les Bohémiens, à cuu

1 vert derrière leurs grands boucliers fichés en terre, les

laissèrent s'épuiser à ce travail ; et des que la cavalerie se présenta , ils la renversèrent avec leurs machines de guerre. Leurs fantassins étaient en outre armés d'une lance crochue de nouvelle invention , avec laquelle ils désarçonnaient les cavaliers. Le comliat fut acharné, et les Hussiles y perdirent trois mille hommes, perte considérable vu leur petit nombre; maisciiiquante mille Allemands périrent, dit-on, en Bohême, dans cette bataille et dans les diverses escarmouches qui harcelèrent leur fuite. La fleur de leur noblesse y demeura et fut ensevelie à Tœplilz sous des poiriers sauvages, qui, selon la tradition, ne portèrent jamais plus de fruit depuis ce temps-là. La même nuit qui vit cette déroute immense des Allemands, ceux des 'Taborites qui étaient restés occupés au siège d'Aussig emportèrent la place, la brûlèrent, et n'y laissèrent pas un èire vivant.

Après la bataille, l'armée Hussite, qui semblait ne pas connaître le repos et se fortifier dans les fatigues ei les cjmbats, fit encore d'autres exploits, et enleva d'autres places aux Catholiques. En général, les assiégés se défendaient en désespérés, sachant bien que les Taborites ne faisaient pas quartier aux vaincus. Mais, par exception, la ville de Mise se rendit à dix hommes commandes par un chef Taburite appelé Przibik Klenovky, et surnommé le héros invincible. En réponse aux reproches de couardise de leurs voisins de Pilsen, Ce chef, dirent ceux de Mise, ayaii une si longue épée,qu' elle pouvait atteindre d'une porte a l'autre.

Pendant que les Taborites étaient occupés dans l'intérieur du pays , on ravageait leurs frontières. L'archiduc d'Autriche assiégeait une place de Moravie dans laquelle Procope avait mis garnison; mais en apprenant l'approche du rasé, il s'en retira précipitamment, et Procope lui prit d'autres forteresses. Une seule fut opiniâtrement défendue par une jeune fille dont le père venait de mourir en lui confiant la garde de sa forteresse, jusqu'à l'arrivée d'un secours qu'on attendait des Catholiques. Le secours n'arriva point, les Taborites le détruisirent en chemin; mais l'héroïne résista quinze jours encore aux menaces et aux promesses de Procope. Lorsqu'elle vit tous ses murs démantelés, elle accepta une capitulation honorable, et se retira avec une partie des siens, sous l'escorte d'un des capitaines assiégeants, abandonnant toutefois les vivres et les munitions de guerre.

Les Allemands étaient encore une fois vaincus ; la discorde malheureusement reparut bientôt en Bohême.

On se rappelle Koribut, ce parent du roi de Pologne dont les Calixtins de Prague et les Catlioliv]ues de la Bohême avaient voulu faire un roi avant la mort de Zi>ka. Wladislas le leur avait envoyé dans un moment de dépit contre l'Empereur. Puis, s'étant réconcilié avec ce dernier, il l'avait rappelé. Mais Koribut, soit qu'il eût pris sincèrement parti pour cette nation héro'ique, soit qu'il n'eût pas renoncé à l'espoir de régner, était rentré en Bohême avec quelques troupes; et après avoir communié sous les deux espèces avec son monde, il faisait la guerre aux Allemands comme chef bohémien. Il accompagna les deux Procope dans une expédition qu'ils firent en Autriche, et d'où, après avoir ravagé le pays jusqu'aux bords du Danube, après avoir promené le 1er et la flamme dans l'Autriche, la Hongrie, la LuSace et la Silésie, les Ta-

borites et les Orphelins rapportèrent tant de butin que la Bohême se trouva un instant riche et l'armée pourvue de tout. Le bétail enlevé sur les terres ennemies était si considérable, qu'on achetait à cette époque en Bohême quinze bœufs pour deux écus. -

Mais Koribut était tombé dans la disgrâce de ces Calixtins qui l'avaient appelé quelques années auparavant contre le gré des Taborites. On ne sait pas bien les causes véritables de cette inconstance , mais on peut présumer que Koribut, qui était un rude soldat fort aimé désormais des Taborites , avait plutôt abandonné que repris ses projets de royauté , et que les Calixtins lui en faisaient un crime et une honte. S'il en est ainsi, leur conduite à son égard fut hypocritement odieuse. Ils l'accusèrent d'avoir négocié sa réconciliation avec Martin V, et de vouloir trahir la Bohême pour s'en faire le

PROCOPE LE GRAND

souverain catholique et absolu. En conséquence, ils publièrent que ses mœurs brutales et ses intrigues criminelles avec Rome le rendaient incapable et indigne de gouverner; et l'ayant atTublu par dérision d'un capuchon de moine, ils l'enfermèrent dans un couvent et ensuite dans la grande tour du château de Prague. Ce coup d'État souleva une grande indignation parmi les seigneurs catholiques qui voulaient qu'on respectât le San.' royal , et qui regardaient peut-être la monarchie tempérée de Koribut comme un contre-poids bientôt nécessaire au despotisme du juste-milieu Calixtin. Cette guerre de religion était aussi une guerre de castes. L'opinion calixtine réunissait le plus grand nombre de gentilshommes, caste qui occupait entre les seigneurs et le peuple une place analogue à celle de la bourgeoisie dans nos dernières révolutions. Cette opinion eut ses savants et ses martyrs, ses doctri-

naires et ses girondins; mais en général elle n'eut pas le plus beau rôle dans toute cette guerre; elle fit avorter tous les grands desseins de Ziska ; elle ne sut pas profiter de ses exploits. Brave et sanguinaire aussi quand elle défendait ses intérêts , elle devenait pusillanime, ingrate et rusée dès qu'elle les voyait menacés.

Ces rigueurs envers Koribut irritèrent aussi les Taborites et les Orphelins , qui l'avaient vu combattre hardiment avec eux contre les ennemis du payset s'exposer, pour la cause bohémienne, à la disgrâce de son parent le roi de Pologne , aux anathèmes du pape et aux fureurs de l'Autriche. On vit alors une de ces monstrueuses alliances qui s'opèrent dans les grandes crises politiques entre deux minorités désespérées. L'extrême gauche et l'extrême droite de la nation , les Catholiques et les Taborites de Prague se liguèrent pour délivrer Koribut et s'emparer de la métropole. Un coup de main fut tenté pendant la nuit, et jeta l'alarme dans la ville. La paix éternelle jurée par Procope n'avait pas duré plus que l'apparition des Allemands en Bohême. Mais Procope fut étranger à cette conspiration; et, d'ailleurs, les Calixtins avaient violé le pacte les premiers en violant le droit des gens dans la personne de Koribut, sans consulter la nation. Les bourgeois de Prague tendirent les chaînes des rues et repoussèrent l'attaque avec fureur; plusieurs seigneurs catholiques y périrent. Un d'entre eux, HIncko de Waldstein, le même qui commandait avec Procope dans la grande bataille contre les Allemands, fut assassiné et pendu au gibet par un scélérat qu'il avait récemment sauvé de la corde. Les Orphelins et les Taborites de Prague furent si horriblement massacrés, qu'il ne s'en sauva pas vingt. Le parti calixtin préludait, par ces actes de rigueur et de haine, à la grande hécatombe de jacobins et de montagnards qu'elle devait bientôt offrir à l'Allemagne pour rentrer en grâce auprès d'elle.

Le lendemain, tandis qu'on procédait à l'exécution des citoyens soupçonnés d'avoir pris part à la conspiration, on força Koribut à signer son abdication, et, on le renvoya secrètement sous bonne escorte jusqu'aux frontières de la Pologne.

Cependant la conduite ultérieure de ce prince nous démontre la sincérité de ses intentions. Il appela auprès de lui les principaux d'entre les Orphelins et les Taborites , et alla trouver le roi de Pologne , non pour rentrer en grâce avec lui et le saint-siège, mais pour lui demander hardiment secours et protection pour les libellés de la Bohême. Wladislas, qui ne se souciait plus de s'attaquer à l'Empereur et au pape, affecta un grand zèle pour la religion, et traita Koribut et ses adhérents comme des impies et des insensés. Tout ce qu'ils obtinrent de lui, ce fut de nouvelles promesses de les recommander à la miséricorde de Dieu et du saint-siège, s'ils voulaient se convertir. Koribut ne fléchit point , et s'emporta même jusqu'à menacer en termes peu diplomatiques le roi, les évêques, les églises de Pologne et jusqu'à saint Stanislas, patron du royaume, de la lureur des Taborites. Après cette sortie non équivoque, il fut foi ce de quitter la Pologne , oïi l'interdit et les menaces le poursuivaient de ville en ville , et il rentra en Bohême

avec ses jacobins pour se joindre à l'armée taborite. Étrange destinée d'un prince qui était venu chercher le pouvoir au milieu de cette révolution , qui avait combattu le peuple pour s'emparer de la couronne, et qui maintenant se jetait dans les bras de ce même peuple, calomnié et persécuté par ses premiers partisans, pour avoir passé à la république.

La guerre civile recommença donc avec fureur entre les modérés et les enthousiastes. Taborites , Orebités et Orphelins re-

priront plusieurs villes sur le jkste-milieu , ravagèrent tout le district de Pilsen, et maichèrent sur Prague pour l'assiéger de nouveau. Mais la publication d'une nouvelle croisade de Martin y et l'approche d'une nouvelle armée allcmjnnde engagèrent , comme de coutume, les Pragois à demander la paix. Ils le firent, cette fois , par l'intermédiaire du prêtre tabonte Goranda. Comme de coutume, les Taborites laissèrent apaiser leur ressentiment, et, en sauvant encore une fois la patrie, ils augmentèrent ce trésor d'in-gratitude qu'on amassait contre eux.

.\u milieu de juin 1127, l'armée allemande vint mettre le siège devant .Mise. Elle n'était composée cette fois que de quatre-vingt mille hommes. Pour vaincre une armée de dix-huit à vingt mille Bohémiens , c'était peu ; mais le pa|>e comptait sur l'énergie, l'habileté et le zèle du car Jinal Ue Winchester son légat , qui avait levé luimême les troupes en Angleterre, en Saxe, Franconie, Thuringe, Bavière, Carinthie, etc. L'électeur de Brandebourg commandait un des corps d'armée, et le cardinal en personne dirigeait le plus considérable. Sigismond ni aucun membre de sa famille ne se joignirent à cette seconde croisade ; ils avaient agi de même à l'égard delà précédente. D'une part, l'Empereur n'était pas fort bien réconcilié avec le saint-siège; de l'autre, il ne voulait plus se compromettre en personne contre ses futurs sujets. En avançant en âge , l'Empereur, qui s'était imaginé d'abord ne rencontrer qu'une poignée de mutins et n'avoir qu'à montrer sa belle personne , son épaisse barbe blonde et ses longs cheveux bouclés, ceints de la couronne de Charlemagne, pour faire tombera genoux les porte-fléaux et les cordonniers de la Bohême , avait fait bien des réflexions et profilé de ses rudes désastres. Il compreni'it enfin que l'intrigue et la désunion pouvaient seules corrompre ou paralyser ces fiers courages. Les prêtres taborites ,

peu touchés de sa beauté , l'avaient surnommé le Cheval roux de l'Apocalypse, comme ils appelaient le pape simoniac V Antéchrist. L'Antéchrist, en homme médiocre, se flattait toujours de réduire l'hérésie par la force des armes, et d'inaugurer les bûchers de l'inquisition sous les tilleuls de la Bohême. Mais le Cheval ro«x, meilleur politique, disait, sans s'émouvoir au récit des exploits de son peuple révolté : « Les Bohémiens ne seront vaincus que par les Bohémiens. » Amère et froide sentence, triste parole prophétique! Il se tenait donc désormais à l'écart, 'et laissait faire ; sachant bien que son jour viendrait, et qu'avec de la ruse il ferait oublier ce que ses commencements avaient eu d'impopulaire et d'odieux ; même il affectait de blâmer les croisades du pape et les ravages des gens de guerre, qui lui gâtaient et lui ruinaient à plaisir sa pauvre, ;a chère Bohême.

Dès que ceux de Prague eurent avis de l'arrivée des Allemands , ils envoyèrent en toute hâte demander secours à Procope le Grand et à toute sa bande de héros. Soit qu'en effet la marche des Taborites vers l'ennemi les contraignit de traverser Prague, soit que ces fières cohortes voulussent tirer une vengeance courtoise de leurs adversaires réconciliés, ils demandèrent le passage à travers la ville. On le leur accorda en tremblant, et en les conjurant de ne pas s'arrêter et de passer en bon ordre , sans commettre aucun acte de vengeance. Us le promirent, et défilèrent lentement avec leurs chariots. Procope vint le dernier avec sa cavalerie et les chariots d'élite. On avait en lui une telle confiance, qu'on le retint et le logea dans la ville avec son monde durant quelques jours. Plusieurs seigneurs catholiques , des grands de Bohême et de Moravie, se joignirent même à lui pour

PROCOPE LE GRAND

combattre l'ennemi commun. Ils eussent été moins hardis et moins patriotes s'il se fût agi, comme du temps de Ziska, d'aller à la rencontre de Sigismond. Mais cette armée de mercenaires, commandée par un légal, représentait à leurs yeux un ennemi moins redoutable, un maître moins légitime, le pape. L'Europe, la Germanie surtout, tendait à se séculariser, à s'affranchir du joug de Rome, ouvertement ou indirectement.

Ce récit est monotone à force de présenter durant quatorze ans les mêmes circonstances merveilleuses. C'est la sixième fois, et non la dernière, que la vieille société germanique vient battre de toutes ses forces ces murailles vivantes qui défendent la coupe, le mystérieux symbole des libertés de la Bohême; et cette fois encore ce petit coin du monde, si méprisé par le pape, sera la grande nation qui repoussera toutes les nations étrangères. Bien des siècles auparavant, les moines peuples de l'ancienne chevalerie avaient rêvé les légendes du saint Graal, la coupe eucharistique que les preux devaient chercher au fond des déserts, à travers tous les dangers, et voir une fois dans leur vie pour conquérir la gloire dans l'éternité. Mais au temps de la guerre des Hussites, l'esprit chevaleresque n'était plus dans les castes féodales. Le saint Graal était bien en Bohême, les Taborites en étaient bien les Temples jaloux, les austères défenseurs; mais les chevaliers de l'ancien monde ne savaient même plus vaincre les mécréants. Les Turcs menaçaient la Chrétienté, et la Chrétienté ne songeait qu'à lutter mollement contre une hérésie sortie de son sein. Il est vrai que la Chrétienté officielle, c'était la vieille société des castes, prête à se dissoudre, et que l'hérésie, la nouvelle Jérusalem, le nouveau saint Graal, c'était le Peuple, son esprit, son symbole, son avenir et ses destinées.

Cette sixième déroule des Allemands est plus fabuleuse que les précédentes. Les historiens l'ont comparée à celle de Cnissus chez les L'arthes, de Vexoris et de Darius chez les Scythes , et de Xerxes chez les Grecs. Les Bohémiens n'eurent qu'à se montrer inopinément sur la rive opposée de la rivière de Mise , où était établi le camp des Allemands occupés au siège de la ville. Une terreur panique s'empara de ceux-ci , et tout prit la fuite à leur seul aspect sans coup ferir, entraînant les chefs indignés et furieux , l'électeur de Brandebourg , celui de Tièves, et le cardinal de Winchester lui-même, qui faisait de vains efforts pour ranimer leur courage. Un immense butin abandonné fut la proie du vainqueur. 11 n'y eut si petit serviteur de la cause qui n'en tirât sa bonne part. « De l'aveu de plusieurs gentilhommes catholiques dont les familles sont à présent fort distinguées , dit l'historien dont nous suivons le récit , ce fut là le commencement de leur fortune. Les fuyards crurent s'être mis à couvert en gagnant la forêt de Tausch. Les vainqueurs les battirent en queue , et les paysans en assommèrent un bon nombre; les Bohémiens n'y perdirent que peu de gens. Quand on sut cette bonne nouvelle à Prague , on y chanta un Te Deum en grande solennité. Cependant l'armée victorieuse assiégea et prit après seize jours de siège Tausch , où s'était retiré le reste des fuyards. On y passa tout au fil de l'épée. » D'après ces récits, il ne serait rien échappé de cette armée de quatrevingts mille hommes

« Nous avons appris avec une sensible douleur la fuite honteuse des fidèles qui étaient allés en Bohême , » écrit le pape au légat consterné; mais il faut se raidir « avec plus de courage que jamais contre la disgrâce. » Prenez des mesures pour lever cet opprobre de dessus l'Église. «

Peu de temps après, le pape écrivait à ceux de Pilsen et de Carls-stein (où la religion catholique prévalait) : a Nous « avons appris par les lettres de notre cher frère Jean, cardinal-prêtre de Saint-Cyriaque (c'est Vévèque de fer) , | « que vous avez fait trêve avec les perfides et détestables ' « hérétiques , et qu'à Noël prochain il se trouvera des j « gens de part et d'autre pour entrer en conférence sur « la loi et sur l'Ecriture sainte à l'occasion de leurs er- « reurs. Nous ne doutons point que vous l'avez fait de ■

« bonne foi et à bonne intention ; mais il faut se conduire « avec beaucoup de précaution à l'égard de ces serpents « rusés et imbus du venin de Satan. Ce qu'ils en font « n'est pas dans le dessein de se convertir, mais de vous « pervertir par leurs sophismes et fourberies. Ils ont la « peau de l'agneau, mais ils ont les dents du loup, u C'est pourquoi nous vous prions, sans pourtant vous « rien enjoindre , que vous évitiez un pas si glissant, « de peur que vous ne tombiez. Evitez une telle entre- « vue et des disputes qui ne peuvent aboutir qu'à la « destruction de vos âmes. La foi catholique est bien « assez appuyée et confirmée par le sang des martyrs ; (i elle a été d'ailleurs éclaircie par tant de conciles , jiar t tant de décrets des saints papes et d'écrits des saints « docteurs, qix'i\ serait superflu de disputer davan- « tage. 11 est bien plus salutaire de s'en tenir à ce qu'ils « en ont décidé. Fuyez donc, encore une fois, cette con- (I férence où vous ne pouvez rien gagner et pouvez « beaucoup perdre. »

Ainsi toute la foi , toute la force de l'Eglise catholique en était réduite à ce point, que le pape suppliait les fidèles de ne point disputer, pour n'être pas vaincus ! 'Voilà l'extrémité où une poignée de plébéiens inspirés avaient amené la religion officielle! Et ce n'est pas la crainte de leurs armes qui fait reculer le pape dans

ce duel de l'esprit avec les Hussites; car \\ poursuit son plan d'extermination , et promet les secours de la force matérielle aux croyants, faute de pouvoir leur fournir les armes de l'intelligence, les forces vives de la doctrine ! « Soyez assurés, leur dit-il en terminant sa lettre , que a nous vous assisterons d'une telle manière, que l'or- « gueil des méchants sera brisé , et que non seulement o vous pourrez résister à leurs efforts, mais encore devenir a victorieux. »

Martin V en écrivit aussi à Jean de Fer, qui s'efforça d'empêcher la conférence , en faisant valoir ouvertement les mêmes raisons, Il publia un mandement dans son diocèse de Moravie pour ordonner de croire «le pur- « gatoire, la vénération des reliques, le culte des images, les indulgences et les ordres; et pour défendre, a sous peine d'excommunication , de lire les livres de « Jean Huss, de Wiclif et de Jacobel, qui ont été traduits en bohémien, de chanter les chansons défendues « comme étant ineptes, scandaleuses et séditeuses, « et surtout celles qui ont été faites contre le concile « de Constance , à la louange de Jean Huss et de Jérôme de Prague. » L'archiduc, de son côté, menaça de peines sévères ceux de ses sujets qui chanteraient lesdites chansons dans les places, dans les tavernes, et jusque dans les maisons particulières. Nous regrettons bien de n'avoir pas quelques-unes de ces chansons ineptes, pour savoir a quoi nous en tenir sur le goût littéraire du cardinal et de l'archiduc.

La conférence eut lieu, malgré toutes les prières et les défenses de l'Eglise. Un historien catholique, qui déclare qu'elle n'aboutit qu'à une division plus profonde dans les esprits, semble confesser pourtant que plusieurs Moraves s'y rendirent, et qu'ils y furent convertis au hussilisme, car il prend soin de dire que ce

furent de pauvres gens, de ceux, par conséquent, qui se vendent au plus olfrant. 11 assure qu'aucun grand de Moravie ne daigna s'y rendre , d'où il s'ensuit apparemment que la foi catholique lut sauvée en cette occurrence. De quel poids punirait être, en efi"et, la conversion des pauvres gens"? Les députés de Pilsen ne furent sans doute pas bien féroces , car ils obtinrent une nouvelle trêve.

Procope, après avoir séjourné quelque temps à Prague , pour y pacifier toutes choses autant qu'il put, alla assiéger Kolin, avec ceux de Prague. Mais la défense fut si vigoureuse, qu'il fallut appeler les Taborites et les Orphelins. Ils tiniiient par s'en rendre maîtres , mais non sans beaucoup de pertes et de revers. Procope y fui blessé d'une balle de plomb.

Au commencement de l'an 1428, il y eut en Bohême une nouvelle conférence pour pacifier les démêlés de religion , et formuler les dogmes hussitiques. Tout cet enfantement d'une nouvelle Église était laborieux et ne

PROCOPE LE GRAND

devait aboutir qu'à une immense élaboration de matériaux pour l'avenir. Les Orphelins, les Taboriles et les Calixtins formaient à cette époque trois partis bien lanchés. On connaît et on apprécie les dissentiments des deux dernières sectes , mais on ne sait pas quelles idées séparaient les Taborites des Orphelins. La partie la plus importante de cette révolution est encore enveloppée de nuages, les historiens s'étant beaucoup plus occupés des etlets que des causes. A la guerre , ils nous montrent constamment les Orphelins entreprenant les choses les plus téméraires, et sans doute avec moins de science et de tactique que les Taborites; car ils échouent souvent, éprouvent des pertes terribles, et

sont même raillés par les Taborites, qui , les voyant écrasés par leur faute au siège de Kolin, leur demandent s'ils ont eu une bonne Saint-Martin. Mais, en toute rencontre, ces mêmes Taborites volent à leur secours, et achèvent glorieusement ce qu'ils ont audacieusement commencé. Les Orphelins jouent là le rôle que les troupes régulières de Marie-Thérèse laissaient aux Pandours de la Croatie , dans les guerres contre Frédéric le Grand. Ce sont eux qui tentent les coups les plus insensés , qui se jettent dans l'eau , dans le feu , dans la glace, et qui, par leur fanatique mépris de la vie, rendent possible ce que la raison eût repoussé. Il est vrai que, sans Procope et sa cohorte invincible , à la fois prudente et acharnée, ces enthousiastes eussent été martyrs plus souvent que vainqueurs. Expliquera-t-on leurs querelles en temps de paix par la différence de leurs leinpiements et de leur conduite en temps de guerre? Ce serait expliquer le fait par le fait, et il est évident pour nous que cette fureur aveugle qui les poussait à sacrifier leurs vies, sang égaré pour les d.ingers formidables qu'ils attireraient sur le reste de l'armée, était le résultat de quelque croyance particulière, peut-être celle de la résurrection immédiate dans de nouveaux corps, qui avait été prêchée à couvert durant les dernières années de Ziska.

Quoi qu'il en soit , la conférence de Béraune remua chaudement la question du dogme de la transsubstantiation, et celle du libre arbitre , de la justification et de la prédestination. On ne nous dit pas quelle part y eurent les uns ou les autres. On nous montre Procope soutenant, sans défaillance et sans variation, la croyance des Picards Taborites, qu'on pourrait appeler aussi croyances Bérengariennes. Comme , depuis le commencement de la révolution , ces doctrines s'étaient puissamment élaborées dans les fortes intelligences des prêtres taborites , Coranda , Ja-

cobel , Biscupec et autres, et qu'ils firent encore des progrès dans la suite, nous les expliquerons en leur lieu, et nous suivrons rapidement les événements delà guerre.

Les Orphelins attaquant toujours, et les Taborites accourant toujours pour les sauver, l'armée révolutionnaire fit des expéditions formidables en Silésie et en Moravie. Douze villes furent brûlées , et le pays ravagé. La terreur fut portée jusqu'à Breslau. Après ISeissa, Bruna fut assiégée, et Procope y soutint un de ces terribles combats où l'engageait trop souvent la conliance fanatique des Orphelins. De là il retourna porter la désolation et l'épouvante jusqu'aux portes de Vienne. Mais, à son retour, il trouva une de ses meilleures places enlevée et rasée par la garnison allemande de Bechin. Il assiégea cette dernière place , et y éprouva une grande douleur. Jaroslas, son intime ami, l'unique frère de Ziska , fut tué à ses côtés. Enfin il enleva Bechin , et y mit garnison. Tabor, qui était située dans le voisinage, avait couru de grands dangers durant cette campagne. De leur côté, après un long siège et de grandes pertes, les Orphelins prirent Lichtemberg , et pénétrant dans le district de Glatz, y mirent tout à feu et à sang. Ils y soutinrent une bataille dans laquelle ils eussent succombé, sans l'arrivée du grand Procope , qui avait hérité de Ziska le don de porter toujours des coups décisifs. Mais, en somme , ces campagnes en Silésie et en Moravie furent presque aussi désastreuses qu'avantageuses aux Hussites. Ces races slaves, aux prises les unes contre

les autres, ne pouvaient s'étreindre mollement. Ce n'étaient pas là les timides croisés de Martin V, ces mercenaires allemands, qui fuyaient à la seule vue du bouclier hussitique. La famille slave eût conquis le monde à cette époque , si elle eût été

unie par une même foi. Le temps de Hunniade et de Scanderbeg approchait. Quelle croisade contre les Turcs, si Procope et Ziska l'eussent commencée!

Sigismond profita de l'hiver, qui ramenait et concentrait en Bohême tous les partis, pour envoyer une ambassade et proposer la paix. Procope reçut une députation à Taboi , et se flatta de négocier une réconciliation honorable. Il obtint un sauf-conduit, et alla trouver l'empereur en Autriche. Mais Sigismond ne voulut point se départir de son autorité , et Procope n'était pas homme à transiger avec la foi et l'honneur de sa patrie. Il revint irrité de l'obstination et de la folie de l'Empereur.

Cependant les deux villes de Prague (la vieille Prague et la nouvelle) exerçant de mortelles inimitiés l'une contre l'autre, Procope jugea bientôt qu'il devait faire tous ses efforts pour procurer la paix. Il proposa de recevoir Sigismond, à condition que lui et tous ses Hongrois voulussent suivre l'Écriture sainte , communier sous les deux espèces , et accorder aux Bohémiens toutes les grâces qu'ils lui demanderaient. Procope n'était pas l'homme des concessions, et ses bonnes intentions ne pouvaient combler un abîme. On accusait les Orphelins et les Taborites de rejeter tous les accommodements, pour perpétuer une guerre de rapines qui ne prolifait qu'à eux. Ces accusations étaient amères au cœur de Procope. Il envoya faire de nouvelles offres à l'Empereur, et ce dernier assembla une diète à Presbourg, où Procope se rendit à la tête de la députation des grands de Bohême et des seigneurs de Prague. Mais la timide politique des Calixtins voulait déborder la modeste et loyale contenance du rasé. Pendant les conférences de la diète , les États de Prague s'assemblèrent, et résolurent d'envoyer à l'Empereur des propositions qui sans doute

n'eussent pas été du goût de Procope; car les Orphelins et une partie des Taborites s'opposèrent à cette résolution , et proclamèrent avec une sainte fureur qu'un peuple libre n'avait pas besoin d'un roi. Les hostilités entre les partis des deux villes de Prague recommencèrent. Les négociations furent rompues, et Procope , averti sans doute de l'espèce de trahison qui tendait à le compromettre, revint à Prague sans rien conclure avec l'Empereur. 11 rétablit la paix dans la capitale, et se joignant aux Orphelins avec son armée, il résolut, pendant que les Orébités iraient fourrager les districts de Glatz, de faire irruption dans la Misnie. 11 harangua ses soldats en les appelant, comme faisait Ziska, ses très-chers frères, et les ayant enflammés de l'ardeur qui le remplissait, il passa l'Elbe et alla s'emparer de la vieille ville de Dresde. Repoussés par une surprise nocturne, les Bohémiens allèrent le long de l'Elbe, brûlant en chemin les pressoirs, dégageant les vignes et pillant les villages. Us entrèrent dans Meissen, et emprisonnèrent l'évêque Jean Hoffmann , qui avait voté la mort de Jean Huss à Constance. Us remplirent de terre les puits et les fosses métalliques de Scharffenberg, et bouchèrent les veines et canaux des mines. Après quoi ils continuèrent à remonter l'Elbe, pillant et brûlant tout, jusqu'à Torgau et à Magdebourg. De là , ils jetèrent un pont sur le fleuve, passèrent dans la Lusace et dans la marche de Brandebourg, réduisirent Guben en cendres, assiégèrent Gorlitz, et Bautschen , qui se défendit vigoureusement et finit par se racheter pour une forte somme, ils rentrèrent en Bohême à l'époque de Noël , avec de riches provisions; dès le commencement de 1430, ils s'apprêtèrent à de nouvelles excursions. Ils se partagèrent en diverses bandes dont chacune prit un nom particulier, collecteurs, petits chapeaux, petits cousins, troupes de loups, petits hommes chaussés, etc. Un renfort de Hussites de

Moravie vint les rejoindre après avoir enlevé la ville épiscopale de Jean de Fer et ravagé sa province. Ces bandes terribles réunies formaient une

PROCOPE LE GRAND

armée de vingt mille chevaux , et de trente mille hommes ' de pied , avec trois mille chariots armés de six, de huit, et même de quatorze chevaux. Ils étaient commandés par Procope le Russe, Guillaume de Kostka et Jean Zmrzlik. Ils firent une nouvelle incursion sur la Misnie, et retournèrent jusqu'au delà de Dresde. X Grimme et à Colditz près de Leipsick, ils battirent l'électeur de Brandebourg et repoussèrent une armée de confédérés, commandée par plusieurs princes et prélats qui venaient au secours de leur voisin. Mais la division était parmi ces seigneurs; l'empire germanique était en pleine dissolution, et la race allemande ne pouvait lutter contre les Bohémiens.

L'ivresse fanatique des Hussites augmentait avec leurs victoires. Ils prirent Euenbourg, ville impériale de la Misnie, et y exercèrent d'effrayantes représailles des bûchers de Jean et de Jérôme. La ville entière , avec la noblesse et les moines, fut à son tour un vaste bûcher. Parmi les vaincus , il y avait un bouffon qui s'écria : « Nous avons cuit l'oiseau, mais les Bohémiens nous donnent la sauce. » Allusion au nom de Huss, qui signifie l'oiseau.

Dans le Voigtland, après avoir brûlé quatre villes, ils assiégèrent Plauen et la traitèrent comme Altenbourg, Enfin, après avoir ravagé la Saxe et le duché de Cobourg, brûlé Culmbach, Bayreuth , forcé l'évêque de Bamberg à racheter sa ville pour neuf mille ducats d'or, arraché les mêmes actes de capitulation à l'électeur de Brandebourg, au duc de Bavière, au marquis d'Ansbach,

pach, à l'évêque de Salzbourg, etc., ils exigèrent dix mille ducats d'or de Nuremberg pour l'épargner, et ivulrèrent en Bohème au milieu de l'hiver. On compte « plus de cent places, tant « forts que villes, qui furent détruits dans cette expédic lion. »

14-29 et 1430 virent mourir deux des héros de cette hisloire : le premier fut Jaci bel ou Jacques de Mise, l'ami de Jean Huss et le principal instigateur de la révolution de Bohème, homme énnuent sous tous les rapports, et théologien redoutable a l'église romaine. Le second fut le cardinal évêque d'Olmutz, ce Jean de Prague ou Jean de Fer, prélat aux inclinations martiales, au courage de lion, mais dont la vaillante épée ne put servir la cause de Rome en proportion du mal que lui firent les écrits et les prédications de son compatriote Jacobel.

L'Empereur, épouvanté des progrès des Hussites, se rendit à Nuremberg, et y convoqua une diète qui dura huit mois. Presque tous les prélats et princes de l'Empire s'y rendirent, et il fut résolu une nouvelle expédition, que les historiens comptent pour la sixième, bien qu'elle soit effectivement la septième contre les Bohémiens. Le pape y envoya son légat pour prêcher en personne la croisade. La bulle de Martin contenait ces chefs principaux : « On accorde cent jours d'indulgences à ceux qui « assisteront aux prédications du légat. — Indulgence « pléiiiire tant à ceux qui se croiseront et qui iront à la « sainte guerre, soit tju'ils y airivent heureusement, soit « qu'ils meurent en chemin, qu'à ceux qui, n'étant pas « en état d'y aller eux-mêmes, y enverront à leurs « dépens ou aux dépens d'aulrui. — On remet soixante a jours de pénitence aux personnes de l'un et de l'autre « sexe qui, pendant l'expédition, feront des prières et « jeûneront pour son heureux succès. — On ordonne de o fournir des confesseurs aux croisés ,

soit séculiers , « soit réguliers, pour entendre leurs confessions et leur « donner l'absolution, quand même ils auraient usé de < violence contre des clercs ou des religieux, quand ils « auraient brûlé des églises ou commis d'autres sacri- « lèges, et même dans les cas réservés au siège apos- « tolique. On défend aux confesseurs de prendre des « croisés au delà d'un demi-gros de Bohème, pour la a confession, et cela quand on l'offrira et sans l'exiger. a —On dispense de leurs vœux ceux qui en auraient fait « pour quelque pèlerinage, comme à Rome ou à Saint- « Jacques de Compostelle, à condition que l'argent qu'ils f auraient pu dépenser en. ces voyages sera employé à la « croisade. »

Ce fut là le dernier acte de Martin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie , le 30 janvier 1431. On l'ensevelit dans un mausolée d'airain , avec ces paroles pour épi-

taphe : « Il fut la félicité de son temps, » ironie sanglante à la destinée de ces temps malheureux !

Dès le 6 mars, quatorze cardinaux élurent Eugène IV, en lui imposant des conditions de soumission qu'il ne tint pas mieux que son prédécesseur. Le cardinal Julien fut confirmé dans la charge de légal en Allemagne pour la réduction des Bohémiens, et envoya des lettres et mandements d'un langage si haineux et si fanatique, qu'on les croirait aussi bien émanés de Tabor ou du camp des Orphelins que de la chaire pontificale. Les damnables héiétiques y sont comparés à l'aspic, aux bêtes farouches, etc.; et au milieu de l'énergie d'expression que comportait une époque si tragique , ces pièces ont une éloquence ampoulée qui est aussi un des traits caractéristiques de 1 école apostolique et romaine au quinzième siècle.

Pendant les préparatifs de la guerre, Sigismond s'avança jusqu'à Egra , et envoya deux seigneurs à Prague pour faire une nouvelle tentative d'accommodement. Il comptait sur la lassitude et la démoralisation du juste-milieu. Il savait que le Hussitisme s'était effacé autant que possible dans l'esprit des gentilshommes de Bohême, sorte de bourgeoisie noble attachée à ses intérêts plus qu'à ses doctrines. Cependant il connaissait mal l'espèce de résistance sourde et tenace dont est capable une bourgeoisie en train de s'affranchir. Les quatre articles des Calixtins étaient moins pour eux, comme nous l'avons dit souvent, des articles de foi, que des droits politiques, et il n'était pas si facile de les leur enlever qu'on se l'imaginait. Les Taborites, plus courageux et plus croyants, consentaient à reconnaître Sigismond, à la condition qu'il observerait lesdits articles, non-seulement quant à la forme, mais quant au fond, et qu'il les entendrait dans les sens politique et religieux. Us s'obstinaient donc à le faire communier à leur façon , lui et toute sa grandesse hongroise et catholique. Quant aux Orphelins, inflexibles dans leur austère jacobinisme, ils ne voulaient aucune composition, et s'indignaient des illusions généreuses du candide Procope. Une députatiun à laquelle on a Ijoignit un prêtre taborite alla toutefois discuter avec l'Empereur pendant quinze jours; mais Sigismond avait besoin de nouvelles leçons pour s'amender et se convaincre de la nécessité des concessions. Il n'accordait rien, et pendant ce temps ses plénipotentiaires intriguaient à Prague pour semer la division et lui faire des créatures. Et pendant ce temps aussi, on prêchait la croisade, et ■ on armait tout l'Empire contre la Bohême. Les Orphelins s'écrièrent que les lenteurs de la conférence étaient un piège de Sigismo.ad pour les endormir et pour fondre sur eux à l'improviste. La méfiance et la peur relevèrent le courage des Calixtins.

Les députés furent rappelés, et quittèrent Sigismond avec cette protestation : « qu'on ne pouvait plus désormais « reprocher aux Bohémiens de ne vouloir pas terminer u par une paix loyale une guerre si désastreuse, puisqu'il « était notoire que c'était la faute des autres, et non la <i leur. »

Lorsqu'ils firent leur rapport à Prague, les seigneurs, consternés, appelèrent le peuple aux armes, et proclamèrent le danger de la patrie pendant la procession de la Fête-Dieu. Le peuple entra en fureur, et le Cheval roux fut chargé de mille malédictions nouvelles. Le juste-milieu envoya avertir les troupes de loups les petits cousins et toutes les bandes les plus effroyables des Taborites , des Orébités et des Orphelins. Elles s'étaient dispersées , sans s'inquiéter du résultat de la diète, dans de nouvelles expéditions à l'extérieur et aux frontières. Tous revinrent, et « mirent sous leurs pieds « leurs inimitiés et leurs discordes, pour ne penser plus « qu'au salut de leur patrie. Les grands de Bohême et de « .Moravies'unirent étroitement dans lamême vue, lesvilles a renouvelèrent leurs confédérations. Petits et grands, on « vit tout le monde s'armer avec une allégresse com- « mune. De sorte qu'eu fort peu de temps il se trouva, « à la revue qui fut faite dans le cercle de Pilsen , I « cinquante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux sous les armes, avec trois mille six cents chaiots.

« D'autre côté, on prit soin de garder les avenues. Les fjis-

PROCOPE LE GRAND

Ils arrivèrent à Bâle au nombre de trois cents... { Page 317}.

a triets de Zalec et de Laimi , celui de Gratz et plusieurs « villes frontières avaient l'œil sur la Moravie et sur l'.4uc(triche, pour fermer l'entrée à l'archiduc ou au capitaine « de Moravie.

Pendant que ces choses se passaient en Bo- « hême, le cardinal Julien se donnait tous les mouvements « imaginables pour animer le Qegme des Allemands. » 1 C'était une entreprise difQcile, comme le fait très-bien pressentir notre naïf historien, dont le vieux style est agréable , quand il n'est pas trop obscur. L'Allemagne embrassait froidement la querelle de Sigismond, et les terribles courses des hérétiques au coeur de ses plus riches provinces l'avaient frappée d'épouvante. C'était, parmi les, troupes des divers États, à qui n'entrerait pas la première en Bohême. L'archiduc devait faire une diversion par la Moravie, pour forcer l'ennemi à dégarnir ses autres frontières; mais Albert voulait que le cardinal vînt le joindre, et le cardinal n'y alla pas. Chacun voulait rester chez soi pour se défendre, trouvant que c'était bien assez d'em- [isarras, comme dirait notre auteur, sans aller chercher le danger au foyer de l'enfer. D'ailleurs plusieurs princes de l'Empire étaient occupés à se faire la guerre, et laissaient le légat prêcher celte morale : « Au nom du Christ

qui vous a enseigné la charité, ô mes frères! armez-vous et unissez -vous; car il y a du sang à verser en Bohême, et les hommes qui osent défendre leurs autels et leurs foyers attendent de votre mansuétude la mort et la damnation éternelles. »

Cette doctrine est pleinement développée dans toutes les lettres du savant et disert cardinal Julien. Il écrit aux Bohémiens au moment d'entrer en campagne , non pour leur promettre de n'y point entrer s'ils se réconcilient, mais pour les exhorter tendrement à se laisser convertir et persuader par -ne armée de cent trente mille hommes ; — « Revenez donc à l'Église, votre mère, et ne l'affligez a pas plus longtemps. Elle gémit, elle fond en larmes, elle « jeite des cris perçants. Revenez à nous, chers cœurs. « nous

irons au-devant de vous; nous nous jetterons à \os «cous, nous vous donnerons des vêtements nouveaux, « nous tuerons le veau gras, nous inviterons nos voisins « et nos amis (les cent trente mille mercenaires) pour se « réjouir avec nous du retour de nos enfants. Au fond, " pourquoi feriez-vous difficulté de revenir à nous? Ne « sommes-nous pas nés d'une même mère? N'avons-nous « pas la même foi chrétienne, la même parole, les mêmes

PROCOPE LE GRAND

« sacrements? Ne recevons-nous pas la même Écailure

« sainte? Qu'est-ce donc qui vous éloigne de nous?

B Nous vous le protestons la larme à l'œil, ce n'est « qu'à notre grand regret et par la plus cruelle nécessité « que nous nous armons contre vous. Nous y sommes « jiorités par l'amour de nos prochains, persécutés, déa pouillés, massacrés inhumainement /)ar les Bohé- « miens. » C'est à eux qu'il écrit aiiiiri à la seconde et à la tioisiènie personne en même temps. Massacrés par vous eût été trop impoli, apparemment... «Si vous rejetez o nos offres et nos invitations , ne nous imputez pas les « mallieuis de la i;uerr(', el ne vous en [irenez qu'au refus a. des gens qui veulent être plus sages qu'il ne faut « Croyez-vous que ces gens-là en sachent plus que l'an- « cienne Église et celle d'aujourd'hui? Qu'est-ce que a peuvent vous apprendre des gens de guerre, des pay- « sans, des bourgeois grossiers? Des gens sans lettres « sont-ils plus habiles que tant de docteurs, (|ue tant « d'académies où avaient fleuri les saintes lettres? Ecoua tez saint Augustin qui vous dit qu'il n'aurait pas cru « à l'Évangile sans le témoignage de l'Église, etc., etc. >:

Autant la lettre du cardinal, dit Jacques Lcnfant, est pathétique, insinuante et artificieuse (il aurait pu ajouter aristocratique), autant la réponse des Bohémiens est libre, ferme el même assez dure , mais nette et précise. La voici :

(i 11 est impossible, révérend père en Christ (c'est le a titre qu'on donnait à un simple prêtre), qu'une per- « sonne d'un aussi grand esprit et d'une aussi grande « autorité ignore que le Fils unique de Dieu, Notru-Sei- « giieur Jésus-Christ, pendant sa vie sur la terre, non- « seulement a ilonné aux honmies divers préceptes très- « salutaires, mais qu'il les a pratiqués lui-même; entre « lesquels ers quatre sont les principaux : \ ' que le vé- « né- rable sacrement du corps et du sang de Jésus- « Chrisi doit être administré sous tes deux espèces; « 2 " que la parole de Dieu doit se prêcher librement ' • « et selon la vérité; 3° qu'il faut punir les péchés pu- ' « bl'ics, commis sous prétexte de religion; 4° qu'il faut « ôter l'administration de la république aux eccléli sia- siiques. Ces quatre articles se prouvent clairement « par les Évangiles, par les Apôlres, ut par tous les saints (i Pères... Ils ont été reçus dans l'Église chrétienne, et « eardés fidèlement pendant quelques siècles , comme 1 « cela parait par les commentateurs et docteurs vraiment « catholiques. Mais ils ont été violés et supprimés par « nous ne savons quels petits prêtres, qui, dégénérant de (I la piété de leurs prédécesseurs, se sont éloignes de la « règle de l'ancienne Église, s'ingérant dans les alTaires « du^^siècle, enga- gés dans les embarras et les épines des ((richesses mondaines, el, ce qui est plus déplorable et « plus cuisant encore , croupis- sant dans la mollesse et u dans l'oisiveté , au grand et irréparable dommage des (I âmes fidèles.

« C'est pour cela que , tout indignes que nous sommes, mais appuyés des secours de Dieu, nous avons toujours travaillé, depuis plusieurs années, à les leur remettre sur pied, à les rétablir, à les éclaircir et à les faire observer et respecter, selon leur poids et leur mérite. Combien n'avons-nous point souffert d'inimicités, de liés, d'injures, fait de dépenses, enduré de fatigues, encouru de périls pour les soutenir, sans même épargner nos vies? Nous avons même demandé plusieurs fois avec instance d'être admis et écoutés publiquement, dans un concile libre, paisible et serein; mais tout cela inutilement jusqu'ici. Qui peut s'empêcher d'admirer la diligence et l'exactitude de vos pères, tantôt vantés, de vos prélats, et de l'Église romaine, à remédier aux maux de la chrétienté? Au lieu d'en empêcher que les vérités salutaires, annoncées et reçues avec tant d'éclat dans le monde, ne fussent ensevelies dans l'oubli, vous avez été les premiers à les négliger, surtout l'article de l'Eucharistie, où, depuis tant d'années, par le plus grand des sacrilèges, vous

AVEZ-VOUS ÉTRANGÉRISÉ LE CALICE AU PEUPLE, A OUI JÉSUS

« c'est l'a nonné. Comment avez-vous souffert cet

« abus? comment ne l'avez-vous pas vengé, pendant que vous étiez si soigneux de recevoir vos dîmes et vos impôts? Mais, sans parler ici de l'intérêt qu'a toute l'Église à ce rétablissement, pourquoi nous avez-vous refusé si opiniâtrement, à nous qui l'avons demandé avec tant d'instance, et à qui même vous l'auriez dû accorder, quand nous ne l'aurions pas demandé?

mandé, pour prévenir tant d'effusion de sang? Nous « Pi- saurions nous empêcher de croire qu'il y a là- « dessous quelque dessein caché.

« Considérez la chose de près. Ne valait-il pas mieux « rétablir une institution si utile, si nécessaire à l'Eglise, « que d'assembler, au péril de leurs vies, de leurs Etats « et de leurs âmes , el avec des frais immenses, tant de « rois, de princes et de peuples de diverses nations el de « diverseslangues? Et pourquoi? Pour amener le royaume a de Bohême à la religion romaine et à ses usages, rites « et constitutions ecclésiastiques. Mais vous avez beau « faire, ce royaume pirsistera dans la loi, et se reposera, « comme il fait, dans le sein de la Sainte Mère Église « orthodoxe, dont Jésus-Christ est le chef. Mais vous- « mêmes, tous tant que vous êtes, vous rendriez un « grand service à l'Eglise catholique, si vous vouliez « embrasser ces ventes salutaires. Car, ni vous, mon « très-cher père, ni vos adjudants, ne pourrez, selon le « droit et la raison, être juges de cette cause. Celte « sainte et éternelle loi dont Uieu lui-mêmi.' est l'auteur, « et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a confirmée par sa Cl vie et par sa mort, est très-juste par elle-même; et B il n'y a rien de plus indigne que de i)rétendre l'assua jettir au jugement arbitraire des hommes, sujets a la « mort et au péché, puisque saint Paul a dit : Anaihême u même a un ange du ciel qui annoncerait un autre a Évangile que celui que Jésus-Christ a enseigné. Le « cœur de l'homme abandonne souvent la vérité immuable m pour suivre la direction d'une raison qui peut s'égarer, « et qui s'égare en effet souvent. Nous n'avons donc « garde de commettre le jugement de notre cause à des « gens qui, ayant renonce à la piété, regardent cette « vérité comme une erreur manifeste, en traitant d'héreu tiques damnables ceux qui s'y attachent , et qui , outre «cela, sont nos enne-

mis déclarés. Pour nous, nous j sommes dans ce sentiment, que, dans un concile, il u ne doit y avoir d'autre autorité que celle de l'Écriture o sainte, qui est une règle très-certaine et le juge équi-
« table que Dieu a laissé au monde , qui n'est point u trompé et ne trompe point ; y joignant le témoignage « des saints docteurs, quand ils sont conformes a cette a règle divine; et quand l'Eglise l'aara reçue sur ce « pied-là, nous serons tous réunis ensemble. Alors, a toute l'Église militante, purgée de son mauvais levain, « reprendra sa première splendeur; la foi germera, la a paix fleurira, l'amour el la concorde régneront.

« Mais c'est ce qui n'arrivera pas par votre nouvelle « méthode , inconnue comme nous croyons aux Apùlres , « de venir contre nous avec tant de milliers de soldais à « qui les épées, les flèches et toutes sortes d'instrua menis de guerre tiennent lieu de l'Écriture et du rai- « sonnemenl. Sont-ce là des armes dont un père se sert « pour gagner ses enfants, comme vous nous appelez? a Mais pjisque vous avez choisi ces armes, nous en « avons aussi de même trempe , el nous sommes prêts a à en venir à un combat décisif. Si vous étiez entrés a chez nous comme saint Pierre entra chez Corneille, « vous y auriez sans doute fait de grands fruits, et a vous auriez réjoui les Pères de l'Église chrétienne; et < au lieu d'un veau Us auraient tué un bœuf gras, et ma vite leurs voisins à se réjouir avec eux. Toutes ces a choses bien pesées, on voit assez ce qui nous séiiare a les uns des autres, quoique nous ayons le même bapa tême. C'est que nous autres non - seulement nous a professons de bouche la religion, mais nous la pralia quons et l'exerçons en effet. Ainsi , nous vous prions « de nous écouter fraternellement , parce que la Jin du « monde approche, de vous joindre avec nous et de « marcher avec ardeur sur les liaces de

Jésus-Christ et « de ses disciples C'est par ce moyen que le peuple de

PROCOPE LE GRAND

« Christ reposera paisiblement dans les tabernacles de « l'espérance et obtiendra le salut éternel.

• A Praga, au mois de juillet 1431 . •

En même temps parut un Manifeste adressé, de la part des États de Bohême et de Moravie, à tous les rois, princes, comtes, marquis, etc., orthodoxes, où les quatre articles de foi religieuse et politique sont expliqués avec d'amples développements, et où , après avoir rappelé qu'on a toujours refusé de les entendre et de les discuter avec eux , les Bohémiens concluent ainsi :

O Jugez vous-mêmes si, après un refus si obstiné, o nous devons reconnaître de tels juges , principale- « ment les ecclésiastiques, qui, comme des écailles, se « tiennent serrés auprès de l'Empereur de peur que la « vérité ne pénètre. Cette obstination ne leur vient que « de leur orgueil et de leur arrogance. Oubliant l'humilité de leur profession, ils ne pensent , ils n'agissent « que dans la vue d'envahir tous les empires et tous les biens de la chrétienté. Pour y réussir, ils tournent à « tous vents, et l'ont de la foi chrétienne une boule qui « roule du côté que l'on veut. Au lieu d'imiter Jésus- « Christ et les Apôtres , ils nagent dans les délices et dans les voluptés de la chair. Comme des pourceaux, ils « foulent les choses saintes aux pieds; ils deviennent « les temples du Diable. Comme les sergents de l'Ante- « Christ, ils traitent (J'hérésie les vérités chrétiennes, et « il ne tient pas à eux que Jésus-Christ lui-même ne « soit hérétique. Quoique non plus qu'aux Juifs il ne « leur soit permis de faire mourir personne , ils

assas- « sinent par les traits empoisonnés de leurs langues; ils « le font à la lettre par cette croisade sanguinaire, et ils « vous ont engagé contre nous, ô rois et princes! comme « si vous étiez leurs vassaux ou plutôt leurs satellites et « leurs bourreaux. C'est pour vous y amorcer qu'ils vous « promettent la rémission de vos péchés qu'ils n'ont pas o pour eux-mêmes, beaucoup moins peuvent-ils donner « le salut éternel dont ils vous bercent dans leurs « diplômes mêlés de liel et de miel. »

Ce manifeste se termine par cette fière déclaration : a Si donc séduits par les artifices de vos petits prêtres, « vous faites irruption chez nous, les armes à la main, o appuyés sur le secours de celui dont nous défendons la « cause, nous repousserons la force par la force, et nous « nous vengerons des injures qui ne sont pas tant faites « il nous qu'à IXeu. Pour vous, la chair est votre bras ; « mais le nôtre, c'est le Dieu des armées qui combat pour « nous. A lui soient gloire et louanges dans tous les « siècles 1 »

Enfin la septième armée pénétra en Bohême, sous les ordres du cardinal Julien et de l'électeur de Brandebourg, qui avait reçu en grande solennité, à Nuremberg, Véténe dardbénit des mains de ce prélat. Frédéric le Belliqueux, électeur de Saxe, ainsi que plusieurs autres princes et évêques, venaient après eux, avec des renforts considérables. C'était la plus grosse armée qu'on eût encore envoyée contre les Hussites; mais on grossissait en vain le nombre des hommes , le courage allait diminuant toujours. La Bohême était regardée superstitieusement comme le tombeau de l'Allemagne , et , au son du tambour des Taborites, on croyait voir apparaître le spectre exterminateur de Ziska. On entra donc timidement sur cette terre glorieuse, en détachant force espions en avant, et on s'enfonça en tremblant dans ces montagnes du

Boëhmerwald où l'on s'attendait à mille embuscades. Procope, irrité de vaincre ces grandes armées sans les combattre, désirait les attirer à l'intérieur et les voir se réunir sous sa main terrible. Il s'avisa à cet effet d'un stratagème. Ce fut de tromper les espions, en leur faisant croire que la division s'était mise parmi les Hussites, que Prague abandonnait les Taborites , et que les Taborites , à leur tour, se séparaient des Orphelins. A cet \ effet, il fit faire aux divers corps de l'armée bohémienne diverses marches et contre-marches, qui semblaient annoncer l'incertitude et la désertion. En peu de jours les Impériaux furent persuadés qu'ils pouvaient hasarder

leurs forces à découvert, et qu'ils n'avaient à combattre que de paysans et des ouvriers mal armés et mal dirigés. Sur ces fausses nouvelles, l'armée hâta sa marche, chantant le triomphe avant la victoire. Après avoir traversé la forêt de Bohême, les Allemands allèrent assiéger Taschau sur la Mise. On les laissa s'y agglomérer et s'y installer; puis, tout à coup, Procope'fondit sur eux avec ses Taborites et les Orphelins. Ce fut le signal de la déroute la plus complète. Les Allemands épouvantés se répandirent au hasard dans le pays , ravageant tout sur leur passage , et se vengeant de leur honte par mille cruautés. Enfin, s'étant ralliés vers Taus (Tusta), dans le district de Pilsen , ils allèrent camper a Riesen-berg, château situé sur une haute montagne. Procope se dirigeait sur eux à grandes journées; mais dès qu'ils en eurent avis et des qu'ils apprirent le bon accord qui régnait parmi les Bohémiens pour les expulser, ils furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent vers la forêt, sans qu'il fût possible à leurs chefs de les rallier. C'est en vain que le cardinal leur adressa une harangue en beau style ; c'est en vain qu'il s'écria : « O Allemagne ! « 6 Allemagne l que diraient les .Arioviste, les Tuiscun « et les Arminius,

s'ils voyaient fuir ainsi leurs descen- « dants au seul nom de l'ennemi? o honte I ô infamie ! « nous fuyons la Bohème, mais la Bohème nous poursuiva vra et nous exterminera dans les lieux de nos retraites. c< Où seront les murailles qui pourront nous mettre à « couvert? Non, non, ce ne sont pas les murailles qui « défendent les hommes, c'est la bravoure et l'hon- o neur! » La voix éloquente du prélat se perdit dans les profondeurs du Boëmerwald, et lui-même, entraîné par les fuyards, perdit sur les chemins la bulle du pape, son chapeau et son habit de cardinal, sa croix et sa clochette. Ces insignes furent ramassés et portés à Taus, où ils restèrent longtemps dans les archives de la ville.

L'épouvante fut si grande, qu'ayant oublié par où ils étaient venus, et assourdis par le bruit de cent cinquante gros canons qu'ils avaient abandonnés, et que les Bohémiens s'amusaient à faire partir pour augmenter leur terreur, ils s'enfoncèrent pêle-mêle dans les chemins tortueux de la montagne , courant à toute bride ; les chariois se croisant, se heurtant, les cavaliers s'abattant de tous côtés. C'était une confusion , des cris , un désordre dont rien ne peut donner l'idée, un spectacle lamentable à voir. Onze mille hommes périrent, pour ainsi dire, en courant. Sept cents tombèrent aux mains de l'ennemi. Toutes les munitions de guerre et de bouche, deux cent quarante chariots remplis les uns de vin, les autres d'or et d'argent, furent abandonnés. L'armée en déroute arriva à Ratisbonne dans un état déplorable, et y apporta le désespoir. Cette ville s'était épuisée pour les frais de la croisade, et il fallait qu'elle s'imposât à la hâte de nouveaux sacrifices pour se fortifier, car on attendait l'ennemi et sa vengeance. Mais le cardinal l'avait dit : «Ce ne sont « pas les murailles qui défendent les hommes. »

« Qui l'aurait cru, s'écrie à cette occasion l'historien « Cûchlée, qu'une armée de quarante mille chevaux eût « pu prendre la fuite si soudainement? Le Turc, lui- « même, ce tyran si puissant par un si grand nombre de « royaumes et de provinces, n'oserait pas combattre une a telle armée. » Sans doute personne n'eût voulu le prévoir, cet ascendant irrésistible de la bonne cause sur la mauvaise; et bien que l'histoire soit pleine de pareilles leçons, les hommes sans croyance et sans enthousiasme s'en étonneront toujours. Mais la vie de l'Humanité est semée de miracles : malheur aux puissants qui ne les comprennent pas !

De son côté l'archiduc Albert profitait de cette diversion pour réduire son duché de Moravie et pour en extirper l'hérésie. W'^ prit plusieursjvilles qu'il livra au pillage de ses soldats, et y brûla cinq cents villages. Mais il ne les convertit pas , et fut forcé de fuir devant Procope le Petit et ses Orphelins, qui, ayant ravagé le territoire catholique, allèrent brûler les faubourgs d'Olmütz et dévaster l'Autriche jusqu'aux rives du Danube.

Procope le Grand fit une nouvelle course en Silésie; puis, s'étanl réuni à Procope le Petit, il pénétra au cœur

PROCOPE LE GRAND

de la Honsrie. Mais certaines dissensions, qu'on ne nous explique pas, ayant forcé les Orphelins et les Taborites de se séparer, Prccope le Rasé enlra en Moia\ie ; et Procope le Petit, bien qu'il se défendit comme un Ikm, tomba ' dans une embuscade, et y éprouva de grandes pertes. ! Les Orpliclms avaient hérité de l'intrépidité de Ziska, mais non de sa ruse et de sa prudence. Ils furent mis en déroute par les montagnards valaques, au milieu

des glaces de l'hiver, et rentrèrent en Bohême, horriblement maltraités.

Le cardinal Julien, de retour à Nuremberg, fil à l'Empereur de grandes plaintes de la lâcheté des princes allemands. Le concile de Bâle venait de se rassembler. Il fut résolu d'y appeler ces terribles hérétiques, contre lesquels les armes ne pouvaient rien, et de tâcher de les gagner par composition. Il avait fallu bien des leçons pour ramener ainsi les choses à leur point de départ, et le supplice de Jean et de Jérôme était suffisamment vengé. En conséquence, l'Empereur écrivit aux Bohémiens une lettre fort gracieuse, mais un peu tardive. « Nous avons appris, disait-il, qu'il s'est répandu des « bruits en Bohême; qu'étant à Egra, nous avons comt mandé à nutre armée d'entrer mcessamment dans ce « royaume, et d'y mettre tout à feu et à sang, sans dis- « tinction d'âge ni de sexe. Mais il faut que \ous sachiez « qu'une telle pensée ne nous est jamais venue dans l'es- « prit, non pas même en dormant... Nous souhaitons

o que vous n'ajoutiez pas loi à ces faux bruits. Nous vous « exhortons et vous conseillons de revenir à l'Eglise a romaine, et de comparaître au concile. Là, vous trou- « verez le révérend père en Dieu , le seigneur cardinala légat du pape, avec notre lieutenant, le très-illustre et a sérénissime marquis de Brandebourg, que nous avons « chargé de protéger tous ceux qui viendront de Bohême « pour expliquer leur loi, de les aider, de les soutenir, ot de confirmer tout ce dont on sera convenu, et de vous « faire connaître combien votre roi et ^eigneur héréditaire est disposé a vous gratifier en toutes choses et

1 avancer vos intérêts » (octobre 1431). Immédiatement les Bohémiens répondirent en ces termes : « Nous, les seigneurs, les

chevaliers, les villes et a les États séculiers et ecclésiastiques de Bohême, faisons « savoir à 'Votre auguste Majesté que , par nos députés a envoyés à Egra et par les propres lettres de 'V'otre (1 Majesté, nous avons appris et compris que, mal instruite par des ecclésiastiques contre lesquels nous nous « défendons avec vigueur et constance. Votre Majesté est a portée à empêcher la divine vente que nous proposons « (j'être annoncée à qui que ce soit, et qu'elle n'a point « d'autre vue que de nous en détacher pour nous unir a à l'Eglise romaine. C'est ce qui Ht retirer nos députés, et ce qui nous a empêchés d'entendre à aucune négociation ; car les lois divines et humaines nous défendent « d'accepter ce parti Que Votre auguste Majesté ne soit donc pas surprise que nous refusions de déférer ni a « 'V'otre auguste Majesté elle-même, ni à l'Eglise de Rome; « puisque, vous opposant à la volonté de Dieu , vous ne voulez pas nous procurer une audience légitime, selon le désir que nous avons de rendre raison de notre foi. « Ce n'est pas de notre propre mouvement que nous nous « trouvons réduits à cette honnête désobéissance. C'est « par ordre de saint Pierre lui-même , qui nous apprend « a obéir plus à Dieu qu'aux hommes. C'est pourquoi « nous notifions à tous et à chacun que, puisqu'à la sollicitation des ecclésiastiques qui préfèrent leur volonté « à celle de Dieu, on veut nous contraindre a une obéissance illégitime, nous sommes résolus de nous défendre, « appuyés sur le secours de Dieu » (octobre 1531).

En même temps que l'Empereur, le cardinal Julien écrivait de son côté : a vous sera permis de dire librement vos sentiments sur la religion, de consulter et de proposer des expédients. .. nous avons appris que vous « vous êtes souvent plaints de ne point obtenir d'audience. « Ce sujet de plainte cessera dé-

sormais. On vous enten- « dra, à l'avenir, publiquement et autant de temps que « vous le souhaiterez. C'est pourquoi nous vous prions et « >upplions de tout notre cœur (> ne point ditférer à

a entrer par celte belle et grande porte qui vous est ouïe verte, el de venir en toute confiance au concile. De « peur que vous ne soyez retenus par quelque méfiance, « nous sommes prêts à vous donner un sauf-conduit plein « et sulfisant pour venir, pour demeurer, pour vous en « retourner ; ot nous vous accorderons, au nom de I Eglise « universelle, tout ce qui pourra contribuera la liberté « et à la sûreté de vos députés. Nous vous prions, au « reste, de les bien choisir, et d'envoyer des gens pieux, «doux, consciencieux, humbles de cœur, pacifiques, «désintéressés, chérissant la gloire de Jésus-Christ , et « non la leur. »

Il y a loin de cet humble et pacifique appel au bref que, trois ans auparavant, le pape adressait aux habitants de Pilsen, pour les détourner de discuter avec ces serpents ruses, à la peau d'agneau et aux dents de loup. L'Eglise, consternée de ses désastres, s'efforce enfin de revêtir elle-même cette peau d'agneau ; et, au risque de la perte des âmes, elle consent à la discussion tant repoussée et tant redoutée. Les Bohémiens s'émurent peu de tant de courtoisie. L'expérience les avait rendus méfiants, et leurs députés répondirent fièrement à Sigismond , dans une conférence convoquée par lui à Presbourg, « que toute petite qu'était la province de Bohême, elle était assez puissante pour rendre le double à ses ennemis. »

Sig'smond , au moment d'aller en Italie pour son couronnement, leur écrivit encore « qu'aucune nation ne lui « était plus chère que la leur, que par ses soins ils se- « raient favorablement reçus au concile, pourvu qu'ils M ne prétendissent pas 'être plus

sages que l'Eglise 5 rotnaine; enfin qu'il ne prétendait pas les gouverner - « n'aurait-il pas voulu que te.- autres rois chrétiens. » Nonobstant ces airs de douceur, remarque l'historien J. Lenfant, il y avait toujours dans les lettres de Sigismund quelques traits ambigus qui donnaient de la défiance aux Bohémiens, tels que la soumission au concile, et l'offre ou plutôt la menace de les gouverner comme les autres, c'est-à-dire de les mettre sous le joug de l'Eglise romaine. C'est ce qui les obligea à demander une conférence à Egra , « pour mieux savoir sur quel pied ils seraient entendus à Bâle. »

Dans cette conférence, ils demandèrent entre autres « choses que le concile fût de telle nature que toutes sortes de gens et de peuple y pussent venir; et que le pape n'eût pas la suprême autorité sur le concile, mais qu'il lût tenu de s'y soumettre. » Toutes leurs réclamations furent à peu de choses près les mêmes que firent les protestants au concile de Trente en 1551. Le pape accorda tout, déclarant que le concile prenait sous sa protection non-seulement tous les ecclésiastiques et seigneurs, mais encore tous ceux du peuple de Bohême et de Moravie, de quelque condition qu'ils fussent. Les sûretés garanties pour leur indépendance et sécurité attestent minutieusement, et honteusement pour l'Eglise, les méfiances qu'elle avait à surmonter, en expiation de son crime envers Jean Huss et Jérôme, immolés en violation de la foi jurée. On délia à Prague sur la valeur de ces garanties. Les Taborites, Orphelins et Orphelins , le peuple, en un mot, se refusait aux accommodements proposés; les Calixtins et la noblesse voulaient tenter tous les moyens de conciliation, sauf la DérWé, - c'est-à-dire sauf le sacrifice des articles de foi.

Durant ces démarches et ces discussions, les Taborites et les Orphelins, jugeant avec raison que plus ils se rendraient redoutables, meilleures seraient les conditions de la paix, recommencèrent leurs courses dans l'intérieur du pays contre les Catholiques qui n'avaient pas voulu traiter avec eux, dans le Voigtiand, dans la Misnie, dans la Silésie, le duché de Breslau, dans la marche de Brandebourg jusqu'à Custrin, puis à Francfort sur l'Oder, dans la Basse-Lusace, à Koenigsberg, dans la Noinelle-Marche, à Bernau, à Angermünde, où ils se fortifièrent et demeurèrent quelque temps, ce qui fit donner à cette ville le nom d'Angermünde l'Hérétique; puis en Moravie, aux rives du Danube, etc. Dans toutes ces campagnes, quoique les Orphelins fussent souvent repoussés

PROCOPE LE GRAND

avec perte, l'armée bohémienne remporta de grands avantages, maintint l'épouvante chez ses voisins, fit des prodiges d'audace, de valeur et de cruauté, et revint, comme à l'ordinaire, chargée de butin. Nous ne manquons pas de détails sur ces divers événements; mais ils ne peuvent avoir, pour ceux qui lisent aujourd'hui l'histoire, qu'un intérêt de localité, et nous n'en citerons qu'un trait relatif à Procope. À la suite de la perte de Sternberg qui lui appartenait, il pardonna cependant à celui qui avait livré cette place à l'ennemi, et dont il voulait d'abord faire un exemple : mais ce fut à la condition qu'il le suivrait, et qu'il effacerait par quelque belle action la note d'infamie qu'il avait encourue dans cette occasion. » 11 y a quelque chose d'antique et de chevaleresque dans cette justice de Procope le Grand.

Dans cette même année (1432), les Bohémiens envoyèrent une ambassade au roi de Pologne dont les Calixtins eussent préféré la

protection, et la royauté au besoin, à celles de l'empereur Sigisraond. Outre leur sympathie pour un prince de leur langue, c'est-à-dire de la famille slave, ils sentaient bien que ce prince, récemment converti à la foi chrétienne, serait moins chatouilleux qu'un prince du Saint-Empire sur les articles de la foi. Ils donnèrent donc pour prétexte à leur ambassade la réconciliation de Koribut, et l'offre de secourir la Pologne contre la Prusse, les Lithuaniens révoltés, les Chevaliers teutoniques, les Yalaques et les Tarlares qui la menaçaient de tous côtés. Le Polonais écouta favorablement leurs députés, et défendit à ses prélats de prononcer contre eux l'interdit, cette insultante prohibition du service divin dans les lieux souillés par leur présence, qui jusqu'alors les avait accompagnés et irrités dans tous leurs voyages à l'étranger. Wladislas regardait le secours d'une armée taborite comme une grande chance de salut, et il motiva sa tolérance envers l'hérésie sur le sauf-conduit du concile qui révoquait [l'interdit et les admettait à réconciliation. Mais il y avait à Cracovie un évêque nommé Sbinku, homme d'une orthodoxie farouche et d'un caractère héroïque, qui résista au roi, brava ses menaces, lui tint les discours les plus hardis, et fulmina l'interdit avec toute l'audace de la primitive Église. Ce débat eut de longues et remarquables conséquences. Le roi penchait à coup sûr vers le hussitisme; car cette doctrine faisait de grands progrès dans le monde, et Wladislas souffrait qu'un piêtre bohémien prêchât les idées de Wiekief en sa présence.

Une chaude querelle s'engagea entre l'université de Cracovie et le roi de Pologne; et, l'avis de Sbinku ayant triomphé, le monarque slave irrité résolut de faire assassiner Sbinko. Bien que ce fait nous écarte un peu de la scène principale, comme il ressort de notre sujet, et qu'il montre une belle figure historique dans

l'Église romaine, à cette époque où elles y sont fort rares, nous ne l'omettrons pas. « Il y eut des gens qui persuadèrent le roi de faire mourir l'évêque de Cracovie. Les bourreaux étaient déjà tout prêts pour l'exécution la nuit, lorsque le palatin de Cracovie en avertit le prélat. « Je « vous suis fort obligé de l'avis charitable que vous me a donnez, réponJit celui-ci, mais je ne veux point fuir, « ni rien changer dans ma conduite. Je me tiendrai « tranquille dans le lit où j'ai accoutumé de coucher, sans « avoir personne qui me garde. J'entrerais dans l'église à « minuit pour célébrer les louanges de Dieu , avec un « prêtre et un homme de chambre, et je ne detour- « nerai pas ma tête de la main du bourreau. Je souhaite « seulement que cette victime soit agréable à Dieu. « Cependant l'exécution se fit point, quoique Sbinko ne prit aucune précaution. Ce Sbinko était guerrier aussi, comme l'évêque de fer. Il avait marche plusieurs fois contre Koribut, lorsqu'il se permettait des excursions sur la frontière de Pologne, et en toute occasion il s'opposa à la réconciliation de ce prince, qui eût probablement entraîné Wladislas dans les intérêts de la Bohème hussite.

Si l'Eglise romaine n'eût été composée que de membres aussi sincères et d'un caractère aussi noblement trempé, les vengeances de l'hérésie n'eussent peut-être pas ensanglanté les provinces slaves et germaniques.

Mais il s'en fallait de beaucoup que le concile eût dans son sein de pareils éléments de grandeur. L'Église romaine entraînait en pleine dissolution, une corruption effroyable régnait parmi ses membres : la débauche , la simonie, la cupidité, le mensonge, l'intrigue, y trônaient effrontément. Le pape sentait sa puissance prête à lui échapper; et, dans ce grand conflit du pontife cher-

chant à poursuivre, sans grandeur et sans idéal, l'œuvre de Grégoire VU, et de l'Égli.-e essayant de faire alliance avec les puissances du siècle pour secouer la domination du pape, il était également impossible que la papauté recouvrât sa splendeur, et que l'Église reconquit noblement Ses antiques libertés républicaines. Il y avait donc une lutte acharnée entre les conciles , pour se constituer, et le pape, pour dissoudre les conciles. Les Hussites se trouvaient d'accord avec les évoques sur un seul point, celui de soumettre les décisions du pape à celles du concile. La vie de Martin V avait été employée à corrompre et à désunir ces assemblées; Eugène IV continuait ce travail, mais avec moins d'habileté, et déjà il avait prononcé la dissolution du concile de Bâle, sous le prétexte que la moitié de la population de cette ville était hérétique, et que les doctrines de Wicklef et de Huss y trouveraient trop d'appui. Mais ce pontife rencontrait, dans son légat Julien , une résistance énergique, et, dans l'empereur Sigismond, un ennemi mal reconcilié, qui venait lui demander la couronne, le gaive à la main. « Quand vous devriez, écrivait Julien au saint-père, perdre u la vie à l'occasion de ce concile, il vaudrait mieux mouu nr que de souffrir sur vous une tache ineffaçable, et de « donner lieu a des scandales dont vous rendrez compte a à Dieu. » Eugène IV voyait sa puissance ébranlée, et se flattait de la rétablir par l'intrigue, en gagnant du temps. D'un côté, il demandait au concile délai sur délai avant de répondre à la sommation d'y comparaître ou do s'y laire représenter; de l'autre, il retardait le couronnement de Sigismond, et suscitait contre lui les princes Italiens, ses auxiliaires, pour l'empêcher d'entrer en Italie. L'Empeur, attaqué près de Milan par les Florentins et les Vénitiens réunis, fut plus heureux contre eux que contre les Bohémiens, il les battit dos et ventre, dit notre auteur. Les Vénitiens tentèrent

de l'empoisonner; mais, étant sorti vainqueur de tous ces périls , il traversa l'Italie avec ses Allemands et ses Hongrois, que les Italiens traitaient do barbares, et alla attendre à Sienne le bon plaisir du pape, qui céda eiilin au bout de SIX mois, et le couronna Auguste, c'est-à-due empereur, selon l'institution do Grégoire Y. Jusque-là Sigismond n'était que César, ou roi des Romains. Néanmoins les Allemands et les Slaves lui donnaient le titre d'empereur par anticipation.

Durant toute l'année 1432, le concile ne put s'occuper des Hussites, absorbé qu'on était par la difficulté de se constituer oecuménique ment sans le concours du pape. Le pape excommuniait et demandait grâce tour à tour, sous forme de pardon. Le concile formulait et ajournait tour à tour la déchéance du pape. Ce ne fut qu'en novembre 1435 que, grâce à l'intervention de l'empereur et à un nouveau délai de quatre-vingt-dix joui's obtenu par lui pour le pape, on put s'entendre provisoirement, en attendant une nouvelle rupture. Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, nous rétrograderons vers le commencement de 1433, époque à laquelle les députés de la Bohème arrivèrent au concile , et y jouèrent un rôle.

Ils arrivèrent à Bâle au nombre de trois cents , ayant à leur tête Procope le Grand, Jean de Rockisane, Pierre Payne, dit l'Anglais, Nicolas Biscupec, prêtre des Taborités, UInc, prêtre des Orphelins , Kostska , guerrier célèbre par ses courses déprédatrices , etc. « Leur arrivée parut un phénomène si nouveau, que tout le peuple, dit iEnéas Sylvius, présent au spectacle, se repandit dans la ville et hors de la ville pour les voir entrer. Il se trouvait même parmi la foule plusieurs membres du concile, attirés par la réputation d'une nation si beUiiiueuse. Hommes , lemnies , enfants ,

gens de tout âge et de toute condition, étaient dans les places publiques,

PROCOPE LE GRAND

ou aux portes et aux fenêtres, et mènne sur les toits pour les iillendre. Les uns moiitraieiit l'un nu doist, IfS autres un autre. On était surpris (Je voir iJes hdbits étrangers et jusqu'alors inconnus, des visa-es temliles, et désaveux pleins de fureur. En un mot, on trouvait que la renommée n'avait point exagéré leur caractèie. Surtout on avait les yeux sur Procope : « C'est celui-là , disait-on, qui, tant de fois, a mis en fuite les armées des fidèles, qui a renversé tant do villes, qui a massacré tant de milliers d'hommes; aussi redoutable à ses propres gens qu'à ses ennemis, capitaine invincible, hardi, intrépide et infatigable. »

Ne croirait-on pas, d'après ce récit du pape Pie II, voir l'Eglise retranchée, comme le vieux Piiam, derrière les murailles troyennes du concile, faire le dénombrement des Grecs, et s'arrêter, avec une complaisante terreur, sur Procope, comme sur l'indomptable Achille? Ce devait être en effet un spectacle effrayant et bizarre que celui de ces représentants du peuple , ces guerriers implacables et ces prêtres austères, sans ornements et sans luxe, escortés d'hommes farouchrs, de sans-culottes terribles, traversant la foule brillante et corrompue des princes et des prélats épouvantés.

Dès la première audience, le cardinal Julien leur fit un discours emphatique et caressant, pour^ leur faire entendre, à l'aide de toutes les métaphores à la mode dans l'éloquence religieuse officielle de ce temps-là, qu'ils n'avaient qu'à se justitier, à se faire absoudre , et à rentrer aveuglément dans le sein de la sainte

mère Eglise, \ ' arche sainte, le jardin fenné, \, \ fontaine cachetée, dont l'eau guérit a jamais de la soif... de la connaissance, apparemment, etc., etc.; enfin, que. pourvu qu'ils reconnussent l'infaillibilité du concile, ils pouvaient compter sur leur pardon.

Ce n'était point là ce que les Uohéiniens étaient venus chercher. Ils répondirent qu'ils ne méprisaient pas les conciles, mais qu'ils se fondaient avant tout sur les saintes Lettres , les Pères de l'Eglise , et, l'Evangile , « qu'ils demandaient une audience publique à laquelle les Laïques assistassent. » Rockisane parla avec éloquence, habileté et fermeté. L'audience publique leur

Ils y proposèrent leurs quatre articles , à la grande surprise du concile, qui s'attendait à leur voir soutenir, outre les doctrines Calixtines, les doctrines plus hardies des Taborites et des Orphelins. Mais, au fond, les quatre articles bien entendus et bien interprétés contenaient la formule de toutes les libertés civiles, politiques et religieuses que réclamaient toutes les sectes hussites. Le légat eût voulu forcer les députés à se compromettre davantage, et il anima, par des questions insidieuses, Procope, qui invoqua avec impatience l'autorité des Prophètes et de Jésus-Christ contre les modernes institutions de l'Eglise, comme des inventions du Diable et des œuvres de ténèbres. Le candide Procope ne savait point à quels sceptiques il avait affaire , et son impétuosité fut accueillie d'un immense éclat de rire. Cette insultante hilarité resta comme un outrage ineffaçable sur le cœur des Taborites. Le légat sentit la faute du concile , et s'efforça de répondre , d'un ton conciliant que l'Eglise, assistée du Saint-Esprit, pouvait aller au delà de la lettre des Prophètes et de l'Evangile.

Les conférences suivantes furent employées à la défense des quatre articles; et chacun de ces articles fut défendu trois jours

ou au moins deux jours durant, par un des docteurs élus à cet effet. Le Calixtin Rockisane démontra la nécessité de la communion sous les deux espèces; le Taborite Nicolas, la répression des péchés publics selon la raison et la loi de Dieu ; l'Orphelin Ulric, la libre prédication ; le Wickléûle Payne, la négation du droit de possession des biens jécuiers et temiiorels par les ecclésiastiques. Le concile nomma quatre docteurs pour leur répondre. Jean de Raguse, général des dominicains, parla pendant huit jours sur la motion de Rockisane; et comme il appliquait souvent aux Bohémiens les mots d'hérétiques et d'hérésie, Procope, perdant patience, s'en plaignit hautement. « Cet homme,

qui est notre compitriote, dit-il, nous injurie en nous traitant d'héritiuiusl — ti'est parce que je suis votre compatriote de langue et de nation, répondit le dominicain, que j'ai d'autant plus de passion de vous ramener. » Les Bohémien> irrités vouhiienl sortir du concile. On eut beaucoup de peine à les apaiser. Gdie Ghaitior employa quatre jours à répondre à la seconde proposition; Kalteisen de Constance parla trois jours contre la Iroisièrae, et Polemar trois autres jours contre la ipiatrieme.

Les Bohémiens paraissaient lort ennuve- de l'éloquence prolix, ûeurie et creuse de leurs adversaires. Ils les lél'utèrent avec obstination. « On trouve bien les discours « des docteurs catholiques dans les actes du concile de « Bâle, mais je ne sais par quelle raison on n'y a point « inséré ceux des docteurs de Bohême. » Notre historien est bien bon de s'en étonner. On sait de reste, que ce fut la conduite constante de l'Église, en pareilles occasions, d'anéantir les écrits de ses adversaires, ce qui ne prouverait point qu'elle comptât sur l'infailibilité de ses propres réfutations. Aussi ce sera un grand et difficile travail que de recons-

truire, sur des lambeaux de chairs et de sautes à L'rand' peine, les importantes doctrines de l'émancipation sociale que, jusqu'au dix-huitième siècle, on a essayé de flétrir du nom désormais glorieux d'hérésies.

Le pouvoir laïque, représenté par le duc de Bavière, protecteur du concile, était plus pressé d'arriver à la paix avec les Bohémiens qu'à la victoire des dogmes catholiques. Il représenta au concile que ces longues discussions ne servaient qu'à aigrir les esprits de part et d'autre; et le concile, partageant ses vues politiques. Fit aux Bohémiens l'étrange proposition de s'unir par avance par quelque traité, dans l'espérance que l'union faciliterait la discussion. Mais les Bohémiens étaient venus chercher l'union religieuse avant l'union politique, et ils répondirent, en bons croyants et en bons logiciens, que l'une ne pouvait être que l'effet de l'autre. Axiome si simple et si vrai, qu'on s'étonne de voir encore aujourd'hui tant de gens demander des bouleversements politiques avant de songer à établir des doctrines religieuses et sociales. Le légat, forcé d'admettre ce principe irréfutable, retomba dans ses méthodes accoutumées, nommant le concile le creuset du Saint-Esprit, où la rouille doit être séparée de l'or et de l'argent; et, croyant trouver un moyen de dénouer adroitement les Hussites, en les forçant à se condamner ou à s'absoudre eux-mêmes, il les accusa de s'être montrés Wickléfites dans leurs discours, et les somma de renier ou d'adopter Jean Huss, Jérôme et Wiclef dans certains articles sur l'Eucharistie et les autres sacrements. Il leur fit donc une série de questions délicates qu'on leur donnerait par écrit, afin qu'ils pussent répondre chacun, à chaque article, ces seuls mots, nous croyons, ou nous ne croyons pas cela. Les Bohémiens sentirent le piège; ils voulaient s'expliquer sur toutes ces propositions prétendues hérétiques, et les dis-

cuter en les développant, en les appuyant des textes sacrés et de l'autorité de la primitive Eglise. Les accepter par oui ou par non, c'était se soumettre à une condamnation formulée à priori et odieusement consacrée d'avance [par les décrets du concile de Constance contre Wiclif, Jean et Jérôme. Ils répondirent que leur mandat ne les autorisait pas à discuter autre chose que leurs quatre articles; et ils quittèrent Bâle au mois d'avril 1433, sans avoir rien conclu, mais sans avoir cédé un pouce de terrain.

Le concile courut, en quelque sorte, après eux. Trois évêques, accompagnés de huit ou dix docteurs, des députés de plusieurs prélats et communautés, diverses ambassades des princes de l'Empire, du duc de Savoie, des électeurs et des villes libres, enfin une immense et imposante députation de diplomates choisis se rendit à Prague, en apparence pour y continuer la discussion et y offrir des accommodements; mais, dans le fait, pour les diviser, les corrompre, détacher d'eux les seigneurs catholiques qui avaient fait en politique cause commune avec eux, séduire et flatter les ambitieux, en un mot, triompher par l'intrigue, à défaut de mieux. Ceci n'est point une conjecture. Leurs ordres secrets portaient ces

PROCOPE LE GRAND

fS

instructions. Les plus beaux discours furent échan^{és} à Prague, etRockisane ne céda pas 'a palme de l'éloquence aux beaux esprits du concile. Un chanoine de .Magdebourg fit au nom de l'Eglise une allocution ampoulée à la vanité des Pragois, a Je te revois , s'écria-t-il, ô Prague, métropole de Bohême, ville magnifique, respectable à tous les rois et à tous les princes, pen-

dant le temps de ta paix et de ton union au Seigneur! o cité de Dieu, souviens-toi de ton ancienne dignité! Nous sommes touchés d'une tendre compassion à la vue de ton état présent! Qu'est devenue cette ville si célèbre et qui avait à peine son égaie? Tu as été comptée parmi les plus florissantes, et tu sais, et tu vois ce que tu es à présent, etc. »

La grande vérité que le style c'est l'homme est devenue proverbiale. Dans l'éloquence de tous les diplomates ecclésiastiques romains de cette époque, on voit percer l'enflure, la ruse et la vanité. Chez Rockisane, dont nous regrettons de ne pouvoir donner un échantillon de style, vu la nécessité de nous borner dans nos citations, on verrait aisément percer l'ambition et la personnalité. Mais chez Procope on ne trouve que force, droiture, religion et simplicité. «Cependant, répondit-il, il est arrivé « un grand bien de cette guerre! Plusieurs adversaires « de nos salutaires vérités, s'étant joints à nous pour la défense de la patrie, en sont venus à les reconnaître « et à les embrasser. Les victoires que nous avons « remportées y ont affermi le peuple , qui aurait été contraint de les abandonner par la violence de vos armes. « Enfin , c'est cette guerre qui a obligé le concile de « donner audience aux Bohémiens et de faire connaître « nos saintes vérités à l'univers ! Ne vous attendez donc « point à voir la fin de ces troubles que la vérité ne soit « reçue d'un commun consentement. »

Nous abrègerons, malgré l'intérêt que nous présentent ces longues négociations. La ruse et l'intrigue l'emportaient. Les compliments et les promesses qui ramenèrent aisément les Catholiques rebelles, ébranlèrent peu à peu les Calixtins. Le justemilieu était las de la guerre , et se retranchait principalement derrière le premier article (la communion sous les deux espèces) ,

comme sous le bouclier de son point d'honneur. Les trois autres articles, qui tendaient à débarrasser temporellement la Bohême laïque du joug ecclésiastique, subirent des modifications apparentes de part et d'autre. Mais, dans le fait, l'adroite et artificieuse rédaction du concile de Bâle ruina le fond de ces importantes protestations, et, feignant de céder sur l'article de la communion, donna une conclusion vague et d'une exécution éventuelle. On permettait la libre prédication, à condition que les prédicateurs seraient approuvés par le pape. On prononçait que les ecclésiastiques doivent administrer fidèlement les biens de l'Église et selon l'institution des saints Pères; mais, en déclarant que ces biens ne pouvaient être usurpés sans sacrilège par les laïques, on faisait assez pressentir pour l'avenir une mesure analogue à ce que serait chez nous aujourd'hui la restitution des biens nationaux. Enfin, sur l'article de la communion, tout en prononçant que l'Église a tout pouvoir sur une pareille question, et que les récentes institutions sont articles de foi comme les anciennes, « on accorde pour un temps aux Buhén miens la permission de communier sous les deux es- « pèces, par autorité de l'Église, pourvu qu'ils se rèu- (nissent à elle, » et qu'ils croient sans examen au dogme de la présence réelle, tel qu'il est enseigné par l'Église catholique, apostolique et romaine.

Les Calixtins, influencés par Rockisane, qui songeait à ses propres affaires, comme le prouve la suite de sa vie, envoyèrent, non plus trois cents, mais seulement trois députés à Bâle, pour notifier l'acceptation de cet arrangement hypocrite. Le concile, ravi de joie, dressa ce fameux traité de paix connu dans l'histoire sous le nom de Compactata. La Bohême signait son arrêt par la main du juste-milieu. L'Église et l'Empire allaient triompher sinon des libertés bourgeoises, du moins des grandes luttes et

des inspirations infinies du peuple. Mais Procope était encore debout au milieu de ses fiers Tabontes ; Procope protestait contre ce lâche

traîné, et il fallait que Procope tombât, pour que Rome et l'Empereur pussent entrer à Prague sur le cadavre du prolétariat. Pendant le séjour de Procope à Bâie, il avait donné le commandement des Taboriles à Pardus de Horka, lui recommandant de tenir ses troupes en haleine, afin d'intimider sans relâche le concile et le parti catholique. Horka avait encore une fois ravagé la Hongrie , et pris nombre de villes et de forteresses jusqu'aux frontières de la Pologne, avec tant de rapidité ijus les Hongrois n'avaient pas même songé à se défendre. De leur côté, les Orphelins- chargés de cimenter l'alliance avec le roi de Pologne avaient été l'aider à réduire les Chevaliers Teutoniques. Ils pénétrèrent en vainqueurs jusqu'à Dantzick, dont ils détruisirent le port et où ils remplirent des flacons d'eau de la mer pour porter ce signe de lointaine victoire à leurs compUriotes. Après une bataille gagnée sur le grand n.aî're des Chevaliers, ils firent prisonniers des mercenaires de Bohême, qu'il s'était attachés. Ils les traitèrent comme renégats et les jetèrent dans les flammes. Enfin, ayant forcé l'Ordre à capituler avec le roi de Pologne, ils reçurent de ce dernier de grands honneurs et de riches présents, et vinrent joindre Procope qui brûlait de rompre le honteux traité de Bâle.

Les deux Procope assiégèrent donc Pilsen , qui, malgré la victoire des Husstes dans tout ce district, était restée catholi|ue et fidèle à l'Empereur. Ce siège fut long et opiniâtre. De fâcheuses diversions le firent interrompre. Un gros de Taborites s'était jeté sur la Bavière, et, surpris d.ins une embuscade , y avait été complètement écrasé. Les mêmes plaintes c|ui s'étaient élevées

contre Ziska, vers la fin de sa laborieuse carrière, vinrent troubler le cœur magnanime de Procope. Dans ces moments de lutte désespérée, la foi au succès, surexcitée par l'impatience, se dévore et se détruit elle-même. Les Taborites se trouvaient, comme au temps des dernières conquêtes du redoutable aveugle, dans une situation étonnante. Ils voyaient les Calixtins et les Catholiques se liguier, de nouveau ensemble et les abandonner. Le salut de la cause ne reposerait bientôt plus que sur eux, et ils éprouvaient cette profonde et douloureuse terreur qui s'empare du plus ardent fanatisme lui-même, quand l'heure de la guerre civile recommence à sonner. Jusqu'alors les catholiques, fidèles au parti de Sigismond, avaient été considérés par eux comme des ennemis naturels, comme des étrangers. Mais ces Catholiques réconciliés, mais ces Calixtins qui avaient presque toujours marché avec eux contre l'étranger, et qui avaient défendu comme eux la révolution autant que le sol national, ils s'étaient habitués à les regarder, malgré leurs fréquentes ruptures, comme des frères de race et de religion. Au moment de leur livrer un duel à mort, leurs consciences étaient bouleversées; et, au moindre échec, transportés de rage, ils étaient prêts à accuser leurs chefs. Procope fut soupçonné par eux, comme autrefois Ziska, de céder à des sentiments personnels. Plusieurs opinions se partageaient les esprits. On disait que lorsque les chefs taborites étaient rassemblés à une même table, ils se jetaient les vases et les gobelets à la tête. Procope éprouva un instant d'insurmontable dégoût, et quitta l'armée. Les Taborites coururent après lui, et le ramenèrent vaincu par leurs instances et leurs larmes. Les Pragois eux-mêmes, soit qu'ils ne se trouvassent pas prêts à se passer de lui, soit qu'ils voulussent le forcer à séparer sa cause de la leur, l'engagèrent à retourner au camp.

Le siège de Pilsen fut donc repris avec ardeur; mais le concile fit passer de l'argent aux habitants, et les Calixtins (honteuse trahison) réussirent à y introduire des vivres. Dans une sortie, les assiégés prirent sur les Orphelins un chameau qu'ils avaient pris en Prusse sur les Chevaliers Teutoniques, et qu'ils promenaient avec amourpropre à travers la Bohême. Cette perle les affligea puérilement, et ils jurèrent de périr devant la ville , plutôt que de ne pas reconquérir leur étrange trophée. Cependant Pilsen le conserva; et, par la suite, Sigismond lui donna le chameau pour armes, au lieu du limaçon qu'eli e portait auparavant.

PROCOPE LE GRAND

Sur ces entrefaites, les députés de Bohême et ceux du concile arrivèrent à Prague, où l'on assembla sur-le-champ li'S États pour la signature du concordat. Les Taborites, les Orphelins et les Oiébites, qui formaient un parti dans celle capitale, s'y opposèrent avec indignation, accusèrent ouvi-rteraent Ruckisane d'avoir vendu la patrie pour satisfaire ses desseins ambitieux, et déclarèrent le traité infâme, impie et frauduleux. Les députés du concile profitèrent de celte désunion pour animer la noblesse bohémienne contre les Taborites ; et alors fut résolu cet holocauste, abominable à Dieu, de tout le parti républicain, de toute la force , de toute la gloire, de toute la foi, de toute la vie de cette révolution, qui comptait, grâce à lui, quatorze années de triomphe sur le monde'. Ou vit reparaître alors les grands Iraitres qui avaient traversé les dernières années de Ziska : les Rosenberg, les Maison- Neuve, et un certain Riesenberg, qui jurèrent la perte des Taborites. Ils se jetèrent sur la nouvelle ville, où commandaient les Orphelins et les Taborites, et les taillèrent en pièces..Quinze à vingt mille hommes de ce parti périrent dans celte horrible jour-

née. Piocope le Petit, qu: v était venu combattre le concordat, échappa a grand' peine à ce désastre, et alla rejoindre Procope le Grand devant Pilsen. Cette nouvelle releva le courage des assiégés, qui insultaient Procope du haut do leurs murailles, et lui conseillaient ironiquement d'aller secourir les siens au lieu d'attaquer les autres C'était le jour de Sain;- Stanislas, une grande fête pour loule la Bohême, et qui sembla néfaste aux Taborites. Ils levèrent le siège précipitamment, et marchèrent sur l'rague, dont ils ravagèrent les environs; puis ils coururent à Cuttemberg, d'où Procope écrivit à ses confédérés, aux villes de son parti, à tous les corps épars d'Orphelins et d'Orébites, de venir u lui , pour mourir avec lui ou recouvrer Prague sur li' parti des traîtres. Les seigneurs, de leur côté, écrivirent aux villes de leur parti que le moment éta.t venu d'écraser le parti des exaltés et des furieux; et les deux armées se trouvèrent en présence à quatre milles de Prague. Piocoie n'avait pas résolu de compromettre toutes ses forces dans un combat si soudain. Il eût voulu aller droit à Prague, certain qu'il n'aurait qu'à se montrer pour s'en faire ouvrir les portes. Les seigneurs le savaient bien, e: étaient résolus de ne point l'y laisser arriver. Us fondirent sur ses retranchements à l'improviste, et les enfoncèrent. C'était la première fois que les Taborites voyaient la cavalerie se faire passage au travers de leurs redoutables chariots. Ils reculèrent émus et comme frappés de la révélation de leur destinée. Procope , à la tête de sa phalange d'élite, se jeta au miheu des ennemis et leur disputa la vMCtoire, moins vaincu que las de vaincre, dit Mnéds Sylvius. Mais enveloppé par la cavalerie, il tomba frappé mortellement, sans qu'on ait su d'où parlait le coup. Oa en accusa un chef de sa propre armée, gagné par l'argent ou les promesses de l'autre parti; ce traître lui-même s'en vania à tort ou ù raison par la suite. La

corruption triomphait donc jusque sur les champs de bataille. Czapeck, chef taborite qui s'était distingué en Prusse, lit aussi défection. o patriciens, chefs d'armée ou hommes d'Etat, c'est par vous que se font, dans l'histoire, ce= hideuses transactions par lesquelles votre cause périt, en même temps que votre fortune s'élève ou se préserve. Procope le Petit tomba aussi percé de coups en se delendant vaillamment. Les traîtres prirent la fuite, et ne furent point poursuivis. Les fidèles périrent, a Telle fut « la fin de ces redoutables chefs et des Taborites jusa qu'alors invincibles. Ainsi ai riva ce que Sigismond « avait prédit que les Bohémiens ne pouvaient être « vai7icus que parles Bohémiens. » Apiès la victoire, le seigneur de Maison-Aeuve choisit les meilleurs et les plus aguerris parmi tes prisonniers, les fidèles compa-

gnons de Ziska et de Procope , et les ayant fait entrer dans une grange, où il leur promettait de les gracier et de les enrôler pour la guerre contre Sigismond, il mit le feu à ce bâtiment et les fit tous brûler. Les troupes catholiques de Pilsen, qui avaient pris part à la bataille, égorgèrent leurs prisonniers, au nombre de mille. Ceux de Prague épargnèrent, dit-on, les leurs, pensant, comme Frédéric le Grand des Jésuites, qu'il était fort utile d'en garder pour la graine. Par la suite, ils eurent à se repentir de n'en avoir pas gardé davantage.

.^néas Sylvius, en racontant ces événements, fait ainsi le portrait des victimes : o C'étaient des hommes noirs, « endurcis au vent et au soleil, et nourris à la fumée des « camps. Ils avaient l'aspect terrible el affreux, les yeux a d'aigle, les cheveux hérissés, une longue barbe, des a corps dune hauteur prodigieuse, des membres ioai « velus, et la peau si dure qu'on eût dit qu'elle au-

rait « résisté au fer comme une cuirasse. » Ne dirait-on pas d'une race de sauvages importée en Bohême du fo.id do rOcéanie? ou bien ces hommes intrépides, couchés dans le sang et dans la poussière, faisaient-ils encore peur au secrétaire intrigant de Sigismond, à l'écrivain hypocrite, athée et fanatique en même temps, à ce lâche des lâches qui fut pape sous le nom de Pie II ". Mais si l'habitude de la guerre et le farouche exercice de ses droits les plus implacables avaient le don de transformer ainsi en bêtes immondes ces effrayants soldats de la liberté, n'est-il pas à craindre que l'évêque de fer, l'énergique Sbinko , le cardinal de Wmchester et le légal Julien lui-même, avec bien d'autres prélats et saints pères du concile, n'eussent aussi l'œil d'aigle, la peau noire, velue et dure comme, l'acier ?

U y avait encore quelques Taborites retranchés à Loranety et sur le Tabur. Ils firent une tentative pour se réunir avec leurs armes et leurs chariots ; ils voulaient lutter encore, ils juraient de venger la mort de Procope. Alais Ulric Rosenberg les intercepta, et livra un combat à ceux deTabor, où, malgré leur petit nombre, ils se défendirent comme des lions, depuis midi jusqu'à minuit. l s n'étaient que trois cents, comme aux Thermopyles ! Enfin ils furent égorgés dans les ténèbres! on entendit leurs cris d'un grand mille de Bohême. Us prolestaient, en succombant, contre la tyrannie qui s'apprêtait à les venger. Les écius de la Bjhême répétèrent ce cri terrible de vallée en vallée. Celaït le dernier cri de la liberté.

L'histoire de Tahor n'est pourtant pas finie. U restait quelques prêtres et des fidèles dispersés et désespérés. Sigismond allait revenir, la main sur son cœur, la cocarde calixtine au chapeau, et la Marseillaise bohémienne sur les lèvres, en attendant qu'il relevât

les forteresses de Prague et qu'il mît le concordat dans sa poche. Mais les "docteurs de la foi taborite conservaient dans leurs âmes comme un dépôt sacré la grande doctrine de l'égalité, formulée sous le symbole de la coupe. Celle doctrine, élaborée par eux, continue une lutte religieuse et philosophique, tout aussi importante dans l'histoire de Id revoluLion hussile que les combats et les victoires de Z:ska el de Procope. Nous reverrons à Tabor même ces vieux el augustes débris de la foi aux prises avec l'éloquence fallacieuse d'un pape. Nous regrettons que l'espace nous manque ici pour transcrire ces précieux documents et d'autres, qui jettent un grand jour sur les doctrines de l'Église el de l'hérésie. Nous y reviendrons dans un travail plus étendu et plus complet. Nous n'avons lait ici qu'extraire à la hâte, pour la commodité des lectrices, un livre difficile à lue, el un peu pâle de sentiments et d'opinions, en ne craignant pas d'y suppléer parfois, selon notre inspiration et notre conscience.

GEORGE S^KD.

LlBnAIIIIE BLANCHARD

Kl'E nitlItLIEU, 78

EDITION J. ILETZKL

LIBRAIRIE MAP.P.SCQ ET CiO 5, KUB DD roni-DI-LODI

■/. r^/^yi •yii-Li;

TEVERINO

NOTICE

Teverîno est une pure fantaisie dont chaque lecteur peut tirer la conclusion qu'il lui plaira. Je l'ai commencée à Paris, en 1845, et terminée à la campal;ne, sans aucun plan, sans aucun but que celui de peindre un caractère original, une destinée bizarre, qui peuvent paraître invraisemblables aux gens de haute condition , mais qui sont bien connus de (|uiconque a vécu avec des artistes de toutes les classes. Ces natures admirablement douées, qui ne savent ou ne veulent pas tirer parti de leurs riches facultés dans la société officielle , ne sont point rares, et celte indépendance, cette paresse, ce désintéressement exagérés, sont même la tendance propre aux gens trop favorisés de la nature. Les spécialités ouvrejit et suivent avec acharnement la route exclusive qui leur convient. 11 est des supériorités tout à fait opposées, qui, se sentant également capables de tous les développements, n'en poursuivent et n'en saisissent aucun. Ce que je me suis cru le droit de poétiser un peu dans Teoeriiiio, c'est l'excessive délicatesse des sentiments et la candeur do l'âme aux prises avec les expédients de la misère. 11 ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les paradoxes qui séduisent l'imagination de ce personnage ,

et croire que l'auteur a été assez pédant pour vouloir prouver que la perfection de l'ûme est dans une liberté qui va jusqu'au désordre. La fantaisie ne peut rien prouver, et l'artiste qui se livre à une fantaisie pure ne doit prétendre à rien de semblable. Est-il donc nécessaire, avant de parler à l'uiiagination du lecteur, par un ouvrage d'unagination , de lui dire que certain type exceptionnel n'est pas un modèle qu'on lui propose? ce serait le supposer trop naïf, et il faudrait plutôt conseiller à ce lecteur de ne jamais

lue de romans, car toute lecture de ce genre est pernicieuse à quiconque n'a rien d'arrêté dans le jugement ou dans la conscience.

On m'a reproché de peindre tantôt des caractères dangereux, tantôt des caractères impossibles à imiter; dans les deux cas j'ai prouvé apparemment que j'avais trop d'estime pour mes lecteurs. Qu'au heu de s'en indigner ils la méritent. Voilà ce que je puis leur répondre de mieux.

Je ne défendrai ici que la possibilité, je ne dis pas la vraisemblance du caractère de Teoeriiiio : cette possibilité, beaucoup de gens pourraient se l'attester eux-mêmes en consultant leurs propres souvenirs. Beaucoup de gens

TYPOGRAPHIE J. CUVE, 7 RUE SAINT-BENOÎT. — H. VCLAVILIE SC.

TEVERINO

ont connu une espèce de Teverino mâle ou femelle dans le cours de leur vie. Il est vrai qu'en revanche, pour un de ces êtres privilégiés qui restent grands dans la vie de bohémien, il en est cent autres qui y contractent des vices incurables; cette classe d'aventuriers est nombreuse dans la carrière des arts. Elle se dégrade plus souvent qu'elle ne s'élève ; mais les individus peuvent toujours s'élever, et même se relever quand ils ont du cœur et de l'intelligence. Cela, je le crois fermement pour tous les êtres humains, pour tous les égarements, pour tous les malheurs, et dans toutes les conditions de la vie. Il est bon de le leur dire, et c'est pour cela qu'il est bon d'y croire. Je ne m'en ferai donc jamais faute.

jamais

GEOUGE SAND.

Nohaat, mal 1852.

VOGUE LA GALÈRE

Exact au rendez-vous, Léonce quitta, avant le jour, V Hôtel des Étrangers, et le soleil n'était pas encore levé lorsqu'il entra dans l'allée tournante et ombragée de la villa : les roues légères de sa jolie voiture allemande tracèrent à peine leur empreinte sur le sable fin qui amortissait également le bruit des pas de ses chevaux superbes. Mais il craignit d'avoir été trop matinal, en remarquant qu'aucune trace du même genre n'avait précédé la sienne , et qu'un silence profond régnait encore dans la demeure de l'élégante lady.

Il mit pied à terre devant le perron orné de fleurs, ordonna à son jockey de conduire la voiture dans la cour, et, après s'être assuré que les portes de cristal à châssis dorés du rez-de-chaussée étaient encore closes, il s'avança sous la fenêtre de Sabuia , et fredonna à demi-voix l'air du Barbier :

Ecco vidcnle il cielo,

Giâ s|iiii]ia la bi'lla au'i'ora...

... t; puoi tluniiiir così?

Peu d'instants après la fenêtre s'ouvrit, et Sabina, enveloppée d'un burnous de cachemire blanc, souleva un coin de la tendine et lui parla ainsi d'un air affectueusement nonchalant :

« Je vois, mon ami, que vous n'avez pas reçu mon billet d'hier soir, et que vous ne savez pas ce qui nous arrive. La duchesse a des vapeurs et ne permet point à ses amants de se promener sans elle. La marquise doit avoir eu une querelle de ménage, car elle se dit malade. Le comte l'est pour tout de bon ; le docteur a allaire, si bien que tout le monde me manque de parole et me prie de remettre à la semaine prochaine notre projet de promenade.

— Ainsi, faute d'avoir reçu votre avertissement, j'arrive tort mal à propos, dit Léonce, et je me conduis comme un provincial en venant troubler votre sommeil. Je suis si humilié de ma gaucherie, que je ne trouve rien à dire pour me la faire pardonner.

— Ne vous la reprochez pas; je ne dormais plus depuis longtemps. Le caprice de toutes ces dames m'avait causé tant d'humeur hier soir, qu'après avoir jeté au feu leurs sots billets, je me suis couchée de fort bonne heure, et endormie de rage. Je suis fort aise de vous voir, il me tardait d'avoir quelqu'un avec qui je pusse maudire les projets d'amusement et les parties de campagne, les gens du monde et les jolies femmes.

— Eh bien! vous les maudirez seule, car, en ce moment, je les bénis du fond de l'âme.

Et Létince, penché sur le bord de la fenêtre où s'accoudait Sabina, fut tenté de prendre une de ses belles mains blanches; mais l'air tranquillement railleur de cette noble personne l'en empêcha, et il se contenta d'attacher sur son bras superluc, que le burnous laissait à demi nu, un regard très-significatif.

— Léonce, répondit-elle en croisant son burnous avec une grâce dédaigneuse, si vous me dites des fadeurs, je vous ferme ma fenêtre au nez et je retourne dormir. Rien ne fait dormir

comme l'ennui; je l'éprouve surtout depuis quelque temps, et je crois que si c.'la continue, je n'aurai plus d'autre parti à prendre que de consacrer ma vie à l'entretien de ma fraîcheur et de nion embonpoint, comme fait la duchesse. Mais tenez , soyez aimable , et api)liquez-vous, de votre côté, à entretenir votre esprit et votre bon goût accoutumés. Si vous voulez me promettre d'observer nos conventions, nous pouvons passer la matinée plus agréablement que nous ne l'eussions fait avec cette brillante société.

— Qu'a cela ne tienne! Sortez de votre sanctuaire et venez voir lever le soleil dans le parc.

— Oh , le parc ! il est joli, j'en conviens, mais c'est une ressource que je veux me conserver pour les jours oii j'ai d'ennuyeuses visites à subir. Je les promène, et je jouis oe la lieaulé de cette résidence, au lieu d'écouter de sots discours que j'ai pourtant l'air d'entendre. Voilà poi.rquoi je ne veux pas me blaser sur les agréments de ce séjour. Savez-vousque je regrette beaucoup de l'avoir loué pour trois mois? il n'y a que huit jours que j'y suis, et je m'ennuie déjà mortellement du pays et du voisinage.

— Grand merci 1 dois-je me retirer V

— Pourquoi feindre cette susceptibilité? Vous savez i)ien que je vous excepte toujours de mon anathème contre le genre humain. Nous sommes de vieux amis, et nous le serons toujours, si nous avons la sagesse de persister à nous aimer modérément comme vous me l'avez promis.

— Oui, le vieux proverbe : a s'aimer peu à la fois, afin de s'aimer longtemps. » Mais voyons, vous me promettez une bonne matinée, et vous me menacez de fermer votre fenêtre au premier mot qui vous déplaira. Je ne trouve pas ma position agréable, je

vous le déclare, et je ne respirerai à l'aise que quand vous serez sortie de votre forteresse.

— Eh bien , vous allez me donner une heure pour m'habiller; pendant ce temps, on vous servira un déjeuner sous le berceau. J'irai prendre le thé avec vous, et puis nous imaginerons quelque chose pour passer gaiement la matinée.

— Voulez-vous m'entendre, Sabina? laissez-moi imaginer tout seul, car, si vous vous en mêlez, nous passerons la journée, moi à vous proposer toutes sortes d'amusements, et vous à me prouver qu'ils sont tous stupides et plus ennuyeux les uns que les autres. Croyezmoi, faites votre toilette en une demi-heure, ne déjeunons jias ici, et laissez-moi vous emmener où je voudrai.

— Ah! vous touchez la corde magique, l'inconnu! Je vois , Léonce , que vous seul me comprenez. Eh bien , oui, j'accepte; enlevez-moi et partons.

Lady G... prononça ces derniers mots avec un sourire et un regard qui firent frissonner Léonce. — o la plus froide des femmes ! s'éci ia-t-il avec un enjouement mêlé d'amertume, je vous connais bien, en etlét, et je sais que votre unique passion, c'est d'échapper aux passions humaines. Eh bien ! votre froideur me gagne, et je vais oublier tout ce qui pourrait me distraire du seul but que nous avons à nous proposer, la fantaisie!

— Vous m'assurez donc que je ne m'ennuierai pas aujourd'hui avec vous? Oh! vous êtes le meilleur des hommes. Tenez, je ressens déjà l'effet de votre promesse, comme les malades qui se trouvent soulagés par la vue du médecin, et qui som guéris d'avance par la certitude qu'il atlecte do les guérir. Allons, je vous obéis, docteur improvisé, docteur subtil, docteur admirable! Je

m'habille à la hâte, nous partons àjeun, et nous allons... où bon vous semblera... Quel équipage dois-je commander?

— .Aucun, vous ne vous mêlerez de rien, vous ne saurez rien ; c'est moi qui prévois et commande , puisque c'est moi qui invente.

— .\ la bonne heure, c'est charmant! s'écria-t-elle ; et, refermant sa fenêtre, elle alla sonner ses femmes.

TEVERINO

qui bientôt abaissèrent un lourd rideau de damas bleu entre elli; et les reyards de Léonce. Il alla donner quelques ordres , puis revint s'asseoir non loin de la fenêtre de Sabina, au pied d'une statue , et se prit à rêver.

— Eh bien! s'écria lady G. au bout d'une demi-heure, en lui frappant léi;èrement sur l'épaule, vous n'éles pas plus occupé de notre départ que cela? vous me promettez des inventions merveilleuses, des surprises inouïes, et vous êtes là à méditer sur la statuaire comme un homme qui n'a encore rien trouvé?

— Tout est prêt, dit Léonce en se levant et en passant le bras de Sabina sous le sien. Ma voiture vous attend et j'ai trouvé des choses admirables.

— Est-ce que nous nous en allons comme cela tête à tête? observa lady G...

« Voilà un mouvement de coquetterie dont je ne la croyais pas capable, pensa Léonce. Eh bien ! je n'en profiterai pas. »

— Nous emmenons la négrcssse, répondit-il.

— Pourquoi la négresse? dit Sabina.

— Parce qu'elle plait à mon jockey. A son âge toutes les femmes sont blanches, et il ne faut pas que nos compagnons de voyage s'ennuient, autrement ils nous ennuieraient.

Peu d'instants après, le jockey avait reçu les instructions de son maître, sans que Sabina les enlendît. La négresse, armée d'un large parasol blanc, souriait à ses côtés, assise sur le siège large et bas du cliar-à-bancs. Lady G.-, était nonchalamment étendue dans le fond , et Léonce, placé respectueusement eu face d'elle, regardait le paysage en silence; ses chevaux allaient comme le vent.

C'était la première fois que Sabina se hasardait avec Léonce dans un lête-à-télé qui pouvait être plus long et plus complet qu'elle ne s'en était embarrassée d'abord. Malgré le i)rojet de simple promenade, et la présence de ces deux jeunes serviteurs qui leur tournaient le dos et causaient trop gaiement ensemble pour songer à écouter leur entretien, Sabina sentit qu'elle était trop jeune pour que cette silualion ne ressemblât pas à une étourderie; elle y songea lorsqu'elle eut franchi la dernière gniledu parc.

Mais Léonce paraissait si peu disposé à prendre avantage de son lôle, il était si sérieux, et si absorbé par le lever du soleil, qui commençait à montrer ses splendeurs, qu'elle n'osa pas témoigner son embarras, et crut devoir, au contraire, le surmonter pour paraître aussi tranquille que lui.

Ils suivaient une route escarpée d'où l'on découvrait toute l'enceinte de la verdoyante vallée, le cours clés torrents, les mon-

tagnes couronnées de neiges éternelles, que les premiers rayons du soleil teignaient de pourpre et d'or.

— C'est sublime ! dit enfin Sabina , répondant à une exclamation de Léonce; mais savez-vous qu'a propos du soleil, je pense, malgré moi, à mon mari?

— A propos, en eUel, Oit Léonce , où est-il?

— Mais il est à la villa; il dort.

— Et se réveille-t-il de bonne heure?

— C'est selon. Lord G... est plus ou moins matinal, selon la quantité de vin qu'il a bue à son souper. Et comment puis-je le savoir, puisque je me suis soumise à cette règle anglaise, si bien inventée pour empêcher les femmes de modérer l'intempérance des hommes!

— Slais le terme moyen?

— Midi. Nous serons rentrés à cette heure-là?

— Je l'ignore, Madame; cela ne dépend pas de votre volonté.

— Vrai! J'aime à vous entendre plaisanter ainsi; cela flatte mon désir de l'inconnu. Mais sérieusement, Léonce?...

— Très-sérieusement, Sabina , je ne sais pas à quelle heure vous rentrerez. J'ai été autorisé par vous à régler l'emploi de votre journée.

— Non pas! de ma matinée seulement.

— Pardon! Vous n'avez pas limité la durée de votre

promenade, et, dans mes projets, je ne me suis pas désisté du droit d'inventer à mesure que l'inspiration viendrait me saisir. Si vous mettez un frein à mon génie, je ne ré|j(nds plus de rien.

— Qu'est-ce à dire?

— Que je vous abandonnerai à votre ennemi mortel,, à l'ennui.
!

— Quelle tyrannie! Mais enfin, si, par un hasard étrange, lord G... a été sobre hier soir?...

— Avec qui a-t-il soupe?

— Avec lord H..., avec M. D..., avec sir J..., enfin, avec une demi-douzaine de ses chers compatriotes.

— En ce cas , soyez tranquille , il fera le tour du cadran.

— Mais si vous vous trompez?

— Ah ! Madame , si vous doutez déjà de la Providence, c'est-à-dire de moi, qui veille aujourd'hui à la place de Dieu sur vos destinées, si la foi vous manque, si vous regardez en arrière et en avant, l'instant présent nous échappe et avec lui ma toute-puissance.

— Vous avez raison, Léonce; je laisse éteindre mon imagination par ces souvenirs de la vie réelle. Allons! que lord G... s'éveille à l'heure qu'il voudra ; qu'il demande où je suis; qu'il sache que je cours les champs avec vous, qu'importe?

— D'abord il n'est pas jaloux de moi.

— Il n'est jaloux de personne. Mais les convenances, mais la prudence britannique!

— Que fera-t-il do pis?

— Il maudira le jour ou il s'est mis en tête d'épouser une Française, et, pendant trois heures au moins, il saisira toute occasion de préconiser les charmes des grandes poupées d'Albion. Il murmura entre ses dents (jue l'Angleterre est la premien! nation de l'univers; que la nôtre est un hôpital de fous; que lord Wellington est supérieur à Napoléon, et que les docks de Londres sont mieux bâtis que les palais de Venise.

— Est-ce là tout?

— N'est-ce pas assez? Le moyen d'entendre dire de pareilles choses sans le railler et le contredire !

— Et qu'arrive-t-il quand vous rompez le silence du dédain?

— Il va souper avec lord H..., avec sir J..., avec M. D..., après quoi il dort vingt-quatre heures.

— L'avez-vous contrarié hier?

— Beaucoup. Je lui ai dit que son cheval anglais avait l'air bête.

— En ce cas, soyez donc tranquille, il dormira jusqu'à ce soir.

— Vous en répondez?

— Je l'ordonne.

— Eh bien , vivat! que ses esprits reposent en paix, et que le mariage lui soit léger 1 Savcz-vous, Léonce, que c'est un joug affreux que celui-là?

— Oui, il y a des maris qui ballent leur femme.

— Ce n'est rien; il y en a d'autres qui les font périr d'ennui.

— Est-ce donc là toute la cause de votre spleen? Je ne le crois pas, milady.

— Oh! ne m'appellez pas Milady! Je me ligure alors que je suis Anglaise. C'est bien assez qu'on veuille me persuader, quand je suis en Angleterre, que mon mari m'a dénationalisée.

— Mais vous ne répondez à ma question, Sabina?

— Eh ! que puis-je répondre? Sais-je la cause de mon mal?

— Voulez-vous que je vous la dise?

— Vous me l'avez dite cent fois, n'y revenons pas inutilement.

— Partlon , pardon , Madame. Vous m'avez traité de docteur subtil, admirable, vous m'avez investi du droit de vous guérir, ne fût-ce que pour un jour...

— IJe me guérir en m'amusant, et ce que vous allez me dire m'ennuiera, je le sais.

— Inutile délait d'une pudeur qu'un tendre soupirant trouverait charmanle, mais que votre grave médecin trouve souverainement puérile !

TEVERINO

— Eh bien, si vous êtes cassant et brutal, je vous aime riiciix ainsi. Pai lez donc.

— L'iïbsence d'amour vous exaspère, votre ennui est i'im|ia-lieice et non le di^goût de vivre, votre fierté exagén-c trahit une faiblesse incroyable. 11 faut aimer, Sabina.

— Vous parlez d'aimer comme de boire un verre d'eau. Est-ce ma faute, si personne ne me plait?

— Oui , c'est votre faute! Votre esprit a pris un mauvais tour, voire caractère s'est aigri, vous avez caressé votre amour-propre, et vous vous eslimez si haut désormais que |K'rsonno ne vous semble digne de vous. Vous trouvez (Que je vous dis de grandes duretés, n'est-ce pas? Aimeriez-vous mieux des fadeurs?

— Oh 1 je vous trouve charmant aujourd'hui, au contraire! s'écria en riant lady G... sur le beau visage de laquelle un peu d'humeur avait cependant passé. Eh bien, laissez-moi nie justifier, et citez-moi quelqu'un qui me donne tort.' .le trouve tous les hommes que le monde jette autour de moi ou vains et stupides, ou intelligents et glacés. J'ai pitié des uns, j'iu peur des autres.

— Vous n'avez pas tort. Pourquoi ne cherchez-vous pas hors du monde?

— Est-ce qu'une femme peut chercher? Fi donc'!

— Mais on peut se promener quelquefois, rencontrer, et ne pas trop fuir.

— Ison, on ne peut pas se promener hors du monde, le monde vous suit partout, quand on est du grand monde. Et puis, qu'y a-t-il hors du monde? des bourgeois, race vulgaire et insultente; du peuple, race abrutie et malpropre; des artistes, race ambitieuse et profondément égoïste. Tout cela ne vaut pas mieux que nous, Léonce. Et puis, si vous voulez que je me confesse, je vous dirai que je crois un peu à l'excellence de notre sang patricien. Si tout n'était pas dégénéré et corrumi'U dans le genre humain, c'est encore là qu'il faudrait espérer de trouver des types élevés et des

natures d'élite, .le no nie pas les transformations de l'avenir, mais jusqu'ici je vois encore le sceau du vasselage sur tous ces fronts récemment alîranchis. Je ne hais ni ne méprise, je ne crains pas non plus cette race qui va, dit-on, nous chasser; j'y consens. Je pourrais avoir de l'estime , du respect et de l'amilié pour certains plébéiens ; mais mon amour est une fleur délicate qui ne croit pas i.ans le premier terrain venu; j'ai des nerfs de marquise ; je ne saurais me changer et me maniérer. Plus j'accepte l'égalité future, moins je me sens capable de cnérir et de caresser ce que l'inégalité a souillé dans le passé. Voilà toute ma théorie , Léonce , vous n'avez donc pas lieu de me prêcher. Voulez -vous que je me fasse sœur de charité? Je ne demande pas mieux que de surmonter mes dégoilts en vue de la chanté ; mais vous voulez que je cherche le bonheur de l'amour, là où je ne vois à piatiquer que l'immolation de la pénitence!

— Je ne vous piècherai rien, Sabina; je ne vaux ni mieux ni moins que vous; seulement, je crois avoir un instinct plus chaud, un désir plus ardent de la uignité de l'homme, et celle ardeur vraie est venue le jour où je me suis seiui artiste. Depuis ce jour le genre humain m'est apparu, non pas [lartagé en castes diverses, mais semé ae types supeneui s par eux-mêmes. Je ne crois donc pas l'haljiluae a=sez influente sur les âmes, assez destrucuve du pouvoir (Uvih, pour avoir flétri a jamais la postérité des esclaves. (Juand il plait à Dieu que la Fornarina soit belle, et que Raphaël ait du génie, ils saunent sans se demander le nom de leurs aïeux. La beauté i;e l'âme et du corps, voilà ce qui est noble et respectable; et, pour élre sortie d'une ronce, la fleur de l'églantier n'est pas moins suave el moins charmante.

— Oui , mais pour aller la respiier, il faut vous décliier dans de sauvages buissons. Et puis, Léonce, nous ne [louons pas voir de même la beauleiueale. Vous êtes liouiue et artiste, c'est-à-dire que vous avez un sentiment a la fois plus malériel et plus exalté de la forme; voie art est matérialiste. C'est le divin Uapliaël epris de la lobusle Fornarina. Eu bien, oui! la maîtresse du Titien uie parait aussi une belle grosse femme sensuelle,

nullement idéale Nous autres patriciennes, nous ne
concevons pas... Mais, grand Dieu! voici un équipage qui vient à nous, et qui ressemble tout à fait à celui do la marquise!

— Et c'est elle-même avec le jeune docteur !

— Voyez, Léonce, voici une femme plus facile à satisfaire que moi! Nous allons surprendre une intrigue. Elle se faisait passer pour malade, et la voilà qui se promène avec...

— Avec son médecin , comme vous avec le vôtre, Madame. Elle s'amuse par ordonnance.

— Oui, mais vous n'êtes que le médecin de mon âme...

— Vous êtes cruelle, Sabina! que savez-vous si co beau jeune homme ne s'adresse pas plutôt à son cœur qu'à ses sens?... Et si elle pensait aussi mal de vous, ne serait-elle pas profondément injuste, puisque moi, qui suis en tête-à-tête avec vous, je ne m'adresse ni à votre cœur, ni...

— Juste ciel! Léonce! vous m'y faites penser. Elle est méchante, elle a besoin de se justifier par l'exemple des autres... elle va passer près de nous. Elle est hardie ; au lieu de se cacher elle va nous observer, me reconnaître... c'est peut-être déjà fait !

— Non, Madame, répondit Léonce, votre voile est baissé, et elle est encore loin; d'ailleurs... prends à gauche, le chemin de Sainte-Apollinaire ! cria-t-il au jockey qui lui servait de cocher, et qui conduisait avec vitesse el résolution.

Le wurst s'enfonça dans un chemin étroit et couvert, et la calèche de la marquise passa, peu de minutes après, sur la grande route.

— Vous voyez. Madame, dit Léonce, que la Providence veille sur vous aujourd'hui , et qu'elle s'est incarnée en moi. 11 faut faire souvent un long trajet dans ces montagnes pour trouver un chemin praticable aux voitures, aboutissant à la rampe, et il s'en est ouvert un comme par miracle au moment où vous avez désiré de fuir.

— C'est si merveilleux, en efl'el, répondit lady G... en souriant , que je pense que vous l'avez ouvert el frayé d'un coup de baguette. Oui, c'est un enchantement! Les belles haies fleuries el les nobles ombrages I J'admire que vous ayez songé à tout , même à nous donner ici l'ombre el les fleurs qui nous manquaient lorsque nous suivions la rampe. Ces châtaigniers centenaires que vous avez plantés là sont magnifiques. On voit bien , Léonce, que vous êtes un grand artiste , et que vous ne pouvez pas créer à demi.

— Vous dites des choses charmantes , Sabina , mais vous êtes pâle comme la mort ! Quelle crainte vous avez de l'opinion ! quelle terreur vous a causée cette rencontre el ce danger d'un soupçon ! Je ne me serais jamais douté qu'une personne aussi forte et aussi fière fût aussi timide !

— On ne se connaît qu'à la campagne, disent les gens du monde. Cela veut dire que l'on ne se connaît que dans le tète-à-

tête. Ainsi, Léonce, nous allons ce matin nous découvrir mutuellement beaucoup de qualités et beaucoup de défauts que nous n'avions encore jamais aperçus l'un chez l'autre. Ma timidité est vertu ou faiblesse, je l'ignore.

— C'est faiblesse.

— Et vous méprisez cela?

— Je le blâmerai peut-être. J'y trouverai tout au moins l'explication de ce rahiiemenl de goûts, de cette habitude de dédain exquis dont vous me parliez tout à l'heure. Vous ne vous rendez peut-être pas bien compte

I de vous-même. Vous attribuez peut-être trop à la délicatesse exagérée de vos perceptions aristocratiques ce qui n'est en réalité que la peur du blâme et des railleries de vos pareils.

— Mes pareils sont les vôtres aussi, Léonce; n'avez-vous donc aucun souci de l'opinion? Vous diriez-vous que je lisse un choix dont j'eusse à lougir. Ce serait bizarre.

— Ce serait [uir trop bizarre, et je n'y songe point. Mais une habitude d'indépendance plus prononcée me paraîtrait pour vous une ressource précieuse, et je vois que vous ne l'avez pas. Il n'est plus question ici de choisir

TEVERINO

dans une sphère ou dans l'autre, je dis seulement qu'en général, quelque choix que vous fassiez, vous serez plus occupée du jugement qu'on en portera autour de vous que des jouissances que vous en retirerez pour votre compte personnel.

— Je n'en crois rien , et ceci passe la limite des vérités dures, Léonce ; c'est une taquinerie méchante, un système de malveillantes inculpations.

— Voilà que nous commençons à nous quereller, dit ! Léonce. Tout va bien, si je réussis à vous irriter contre moi; j'aurai au moins écarté l'ennui.

— Si la marquise entendait notre conversation , dit Sa- 1 bina en reprenant sa gaieté, elle n'y trouverait pas à mordre, je présume?

— Mais comme elle ne l'entend pas et que nous pouvons faire d'autres rencontres, il est bon que nous rom- 1 pions davantage notre tête-à-tête, et que nous nous en- ' tourions de quelques compagnons de voyage. !

— Est-ce qu'à votre tour, vous prenez de l'humeur, | Léonce ?

— Nullement; mais il entre dans mes desseins que vous ayez un chaperon plus respectable que moi ; je le vois qui vient à ma rencontre. Le destin l'amène en ce lieu , sinon mon pouvoir magique.

Sur un signe de son niaïre, le jockey arrêta ses chevaux. Léonce sauta lestement à terre et courut au-devant du curé de Sainte-Apollinaire, qui marchait gravement à l'entrée de son village, un bréviaire à la main.

ADVIENNE QUE POURRA

— Monsieur le curé, dit Léonce, je suis au désespoir de vous déranger. Je sais que quand le prêtre est interrompu dans la lecture de son bréviaire, il est forcé de le recommencer, fût-il à l'avant-dernière page. Mais je vois avec plaisir que vous n'en êtes encore qu'à la seconde, et le motif qui m'amène auprès de vous est d'une telle urgence, que je me recommande à votre charité pour excuser mon indiscretion.

Le curé ût un soupir, ferma son bréviaire, ôta ses lunettes, et , levant sur Léonce de gros yeux bleus qui ne manquaient pas d'intelligence:

— A qui ai-je l'honneur de parler? dit-il.

— .^. un jeune homme rempli de sincérité, répondit gravement Léonce, et qui vient vous soumettre un cas fort délicat. Ce matin, j'ai persuadé très-innocemment à une jeune dame, que vous pouvez apercevoir là-bas en voiture découverte, de faire une promenade avec nioi dans vos belles montagnes. Nous sommes étrangers tous deux aux usages du pays; nos sentiments l'un pour l'autre sont ceux d'une amitié fraternelle; la dame mérite toute considération et tout respect; mais un scrupule lui est venu en chemin , et j'ai dû m'y soumettre. Elle dit que les habitants de la contrée, à la voir courir seule avec un jeune homme, pourraient gluser sur son compte, et la crainte d'être une cause de scandale est devenue si vive dans son esprit que j'ai regardé comme un coup du ciel l'heureux hasard de votre reucontre. Je me suis donc déterminé à vous demander la faveur de votre société pour une ou deux heures de promenade, ou tout au moins pour la reconduire avec moi à sa demeure. Vous êtes si ' bon, que vous ne vou-

drez pas priver une aimable personne d'une partie de plaisir vraiment éuihante, puisqu'il s'agit surtout pour nous de glorifier l'Eternel dans la contemplation de son œuvre, la belle nature.

— Mais, Monsieur, dit le cure qui montrait un peu de méfiance et qui regardait attentivement la voiture, vous n'êtes point seul ; vous avez avec vous deux autres personnes.

— Ce sont nos domestiques, qu'un sentiment instinctif des convenances nous a engagé à emmener.

— Eh bien , alors, je ne vois pas ce que vous pouvez craindre des méchantes langues. On ne fait point le mal devant des serviteurs.

— La présence des domestiques ne compte pas dans l'esprit des gens du monde.

— C'est par trop de mépris des gens qui sont nos frères.

— Vous parlez dignement , monsieur le curé, et je suis de votre opinion. Mais vous conviendrez que, placés comme les voilà sur le siège de la voilure, on pourrait supposer que je tiens à cette dame d^s discours trop tendres, que je peux lui prendre et lui baiser la main à la dérobee.

Le curé fit un geste d'elïroi, mais c'était pour la forme ; son visage ne trahit aucune émotion II avait pa.-sé l'âge où de brûlantes pensées tourmentent le prêtre. Ou bien possible eit qu'il ne se l'ût pas abstenu tou;oiirs au point de ha'ir la vie et de condamner le bonheur. Léonce se ûivertit à voir combien ses prétendus scrupules lui semblaient puérils.

— Si ce n'est que cela , repartit le bonhomme, vous pouvez placer la noire dans la voiture entre vous deux. Sa présence mettra en fuite le démon de la médisance.

— Ce n'est guère l'usage, dit le jeune homme embarrassé de la judiciaire du vieux prêtre. Cela semblerait affecté. Le danger est donc bien grand , penseraient les méchants, puisqu'ils sont forcés de mettre entre eux une vilaine négresse? .Au lieu que la présence d'un prêtre sanctifie tout. Un digne pasteur comme vous est l'ami naturel de tous les fidèles, et chacun doit comprendre que l'on recherche sa société.

— Vous êtes fort aimable, mon cher Monsieur, et je ne demandais qu'à vous obliger, répondit le curé, Hatté et séduit peu à peu ; mais je n'ai pas encore dit ma messe, et voici le premier coup qui sonne. Donnez-moi vingt minutes... ou plutôt venez entendre la messa. Ce n'est pas obligatoire dans la semaine, mais cela ne peut jamais faire de mal ; après cela vous me permettrez de déjeuner, et nous irons ensuite faire uu tour de promenade ensemble si vous le désirez.

— Nous entendrons la messe, répondit Léonce; mais aussitôt après, nous vous emmènerons déjeuner avec nous dans la campagne.

— Vous y déjeunerez fort mal, observa vivement le curé, à qui cette idée parut plus sérieuse que tout ce qui avait précédé. On ne trouve rien qui vaille dans ce pays aussi pauvre que pittoresque.

— Nous avons d'excellent vin et des vivres assez recherchés dans la caisse de la voilure, reprit Léonce. Nous avons donné rendez-vous à plusieurs personnes pour aller manger sur l'herbe, et chacun de nous devait porter une part du festin. Mais comme

toutes ont manqué de parole, excepté moi, il se trouve que je suis assez bien pourvu pour le petit nombre de convives que nous sommes.

— .\ la bonne heure, dit le curé , tout à fait décidé. Je vois que vous aviez une jolie partie en train , et que sans moi ell.' serait troublée par l'embarras de ce dangereux tête-à-têtc. Je ne veux pas vous la faire manquer, j'iiai avec vous, pourvu que ce ne soit pas trop loin; car je ne manque pas d'affjires ici. Il plaît à l'un de naître, à l'autre de mourir, et c'est tous les jours à reconiaier. .Allons, avertissez votre dame ; je cours à mon église.

— Eh bien , donc, dit Sabina, qui, en attendant le retour de Léonce, avait pris un livre Oans la poche de la voiture et feuille-tait J-Filhelm-Meister; j'ai cru que vous m'aviez oubhée, et je m'en consolais avec cet adorable conte.

— Je l'avais apporté pour vous, dit Léonce; je savais que vous ne le connaissiez pas encore, et que c'était la lecture qu'il vous lallait pour le moment.

— Vous avez des attentions charmantes. Mais que faisons-nous?

— Nous allons à la messe.

— L'étrange idée! Es:-ce en me faisant faire mon salut que vous comptez me divertir?

— Il vous est interdit de scruter mes pensées et de deviner mes intentions. Du moment où je ne perterais plus votre inconnu dans mon cerveau, vous ne me laisseriez rien achever de ce que j'aurais entrepris.

TEVRRINO.

— C'est vrni. Al'ons donc à la messe; mais que vouliez-vous faire <le ce cûié?

— \\ \\ quui , toujours dos ([ueslions, quand vo\is savez que l'oracle doit eue muet?

Vos bizarreries commencent à m'int("resspr. Est-ce

qu'il ne m'est pas même permis de chercher à comprendre?

— Parfaitement, je ne risque point d'être deviné.

Le wurst traversa le hameau et s'arrêta devant l'église rustique. Elle était ordinaireiuent presque déserte aux messes de la semaine , mais elle se remplit de femmes et d'enlants curieux dès que les deux nobles voyageurs y furent entrés. Cependant le plus grand nombre retourna bientôt sous le porche pour admirer les chevaux, toucher la voilure, et surtout conleniïiler la négresse, qui leur causait un ctonneineut mêlé d'ironie et deïïroi.

Le sacristain vint placer Sabina et Léonce dans le banc (l'honneur. L'air des montagnes est si vif, que lo curé avait dé;à faim et ne traînait pas sa messe en longueur.

Lai y G... avait pris du bout des doigts un missel respectable parmi d'autres boufpiïns de dévotion cpar sur le pne-Dieu. Elle paraissait fort recueillie; mais Léonce s'aperçut bientôt qu'elliUe-nait toujours //^/7Ai?i!/;i-J/(?;.s' ('e;sous sou cliàlc, qu'elle le glissait pou à peu sur le mis?el ouvert devant elle, et enlin qu'elle le lisait avidement pendant le confiteur.

Lui , s'agenouilla près d'elle à l'élévation , et lui dit bien bas ;
— Je gage que ce pasteur na'ïf et ces bonnes gens qui vous re-

gardent sont édilies de votre piété, Sabina 1 Mais moi , je me dis que vous respectez les apparences d'une religion à laquelle vous ne croyez plus.

Elle ne lui répondit qu'en lui montrant du doigt le mot pédant qui se retrouve en plusieurs endroits de Ifitliehn-Meister, à propos d'un des personnages de la troupe vagabonde.

— Vous savez bien que je ne suis pas dévote, lui dit-elle après la messe, en parcourant avec lui la nef bordée de petites chapelles ; j'ai la religion de mon temps.

— C'est-à-dire que vous n'en avez pas?

— .Je crois qu'au contraire aucune époque n'a été plus religieuse, en ce sens que les esprits élevés luttent contre le passé, et aspirent vers l'avenir. Mais le présent ne peut s'abriter sous aucun temple. Pourquoi m'avez-vous tait entrer dans celui-ci? •

— N'allez-vous pas à la messe le dimanche?

— C'est une affaire de convenance, et pour ne pas jouer le rôle d'esprit fort. Le dimanche est d'obligation religieuse, par conséquent d'usage mondain.

— Hélas! vous êtes hypocrite.

— De religion? Non pas. Je ne cache à personne que j'obéis à une coutume.

— Vous vous êtes fait un dieu de ce monde profane, et vous le trouvez plus facile à servir.

— Léonce, seriez-vous dévot? dit-elle en le regardant.

— Je suis artiste, répoudit-il; je sens partout la présence de Dieu, même devant ces grossières images du moyen âge, qui font ressembler le lieu où nous sommes à quelque pagode barbare.

— Vous êtes plus impie que moi : ces fétiches affreux , ces ex-voto cyniques me fout peur.

— Je vois , le passé est votre effroi ; il vous gâte le présent. Que ne comprenez-vous l'avenir? Vous seriez dans l'idéal.

— Tenez, artiste, regardez! lui dit Sabina en attirant son attention sur une figure agenouillée sur le pavé, dans la profondeur sombre d'une chapelle funéraire.

C'était une jeune fille, presque un enfant, pauvrement vêtue, quoique avec propreté. Elle n'était pas jolie, mais sa figure avait une expression saisissante, et son attitude une noblesse singulière. Un rayon de soleil, égaré dans cette cave humide où elle priait , tombait sur sa nuque rosée et sur une magnifique tresse de cheveux d'un blond pâle, presque blanchâtre, roulée et sechée autour d'un petit béguin de velours rouge brodé d'or fané, et garni de dentelle noire, à la mode du pays. Elle était haute et couleur, malgré le ton fade de sa chevelure. Le bleu

tranché de ses yeux paraissait plus brillant sous ses longs cils d'or mat tirant sur l'argent. Son profil trop court avait des courbes d'une finesse et d'une énergie extraordinaires.

— Allons, Léonce, ne vous oubliez pas trop à la regarder, dit Sabina à son compagnon, qui était comme pétrifié devant la villa-geoise, c'est de moi seule qu'il faut être occupé aujourd'hui; si vous avez une distraction , je suis perdue, je m'ennuie.

— Je ne sçavois qu'à vous en la regardant. Regardez-la aussi. Il faut que vous compreniez cela.

— Cela? c'est la foi aveugle et stupide, c'est le passé qui vit encore, c'est le peu-à-peu. C'est curieux pour l'artiste, mais moi je suis poète, et il me faut plus que l'étrange, il me faut le beau... Cette petite est laide.

— C'est que vous n'y comprenez rien. Elle est belle selon le type rare auquel elle appartient.

— Type d'Albinos.

— Non ! c'est la couleur de Rubens, avec l'expression austère des vierges du Bas-Empire. Et l'attitude?

— Est raide comme le dessin des maîtres primitifs. Vous aimez cela?

— Cela a sa grâce, parce que c'est naïf et imprévu. La Madeleine de Canova pose, les vierges de la Renaissance savent qu'elles sont belles ; les modèles primitifs sont tout d'un jet , tout d'une pièce, on pourrait dire tout d'une venue, comme la pensée qui les fit éclore.

— Et qui les pétrifia... Tenez, elle a fini sa prière; parlez-lui , vous verrez qu'elle est bête malgré l'expression de ses traits.

— Mon enfant, dit Léonce à la jeune Cécile, vous paraissez très-jeune. Y a-t-il quelque dévotion particulière attachée à cette chapelle?

— Non , Monseigneur, répondit la jeune fille en faisant la révérence; mais je me cache ici pour prier, afin que M. le curé ne me voie point;

— Et que craignez-vous des regards de M. le curé? demanda lady G...

— Je crains qu'il ne me chasse, reprit la montagnarde ; il ne veut plus que je rentre dans l'église, sous prétexte que je suis en état de péché'mortel.

Elle fit cette réponse avec tant d'aplomb et d'un air à la fois si ingénu et si décidé , que Sabina ne put s'empêcher de rire.

— Est-ce que cela est vrai? lui demanda-t-elle.

— Je crois que M. le curé se trompe, répondit la jeune fille , et que Dieu voit plus clair que lui dans mon cœur.

Là-dessus elle fit une nouvelle révérence et s'éloigna rapidement , car le curé, qui avait fini de se dépouiller de ses habits sacerdotaux , paraissait au fond de la nef.

Interrogé par nos deux voyageurs, le curé jeta un regard sur la pécheresse qui fuyait, haussa les épaules, et dit d'un ton courroucé :

— Ne faites pas attention à cette vagabonde, c'est une âme perdue.

— Cela est fort étrange, dit Sabina; sa figure n'annonce rien de semblable.

— Maintenant, dit le curé, je suis aux ordres de Vos Seigneuries.

On remonta en voiture, et après quelques mots de conversation générale, le curé demanda la permission de lire son bréviaire, et bientôt il fut si absorbé par cette dévotion , que Léonce

et Sabina se retrouvèrent cjmme en lèto-à-lèle. Par égard pour le bonhomme, iiii ne paraissait pas entendre l'anglais, ils causèrent dans celte langue afin de ne lui point donner de uistractions.

— Ce prêtre intolérant, esclave de ses patenôtres, ne nous promet pas grand plaisir, dit Sabina. Je crois que vous l'avez recruté pour me punir d'avoir pris un peu d'humeur de la rencontre de la marquise.

— J'ai peut-être eu un motif plus sérieux, répondit , Léonce. Vous ne le devinez pas?

— Nullement.

— Je veux b;en vous le dire ; mais c'est à condition que vous l'écoulerez très-sérieusement.

— Vous m'inquiétez ! '

TEVERINO

— C'est déjà quelque chose. Sachez donc que j'ai mis ce tiers entre nous pour me préserver moi-même.

— Et de quoi, s'il vous plaît?

— Du danger caché au fond de toutes les conversations qui roulent sur l'amour entre jeunes gens.

— Parlez pour vous, Léonce ; je ne me suis pas aperçue de ce danger. Vous m'aviez promis de ne pas laisser l'ennui approcher de moi; je comptais sur votre parole, j'étais tranquille.

— Vous raillez? C'est trop facile. Vous m'aviez promis plus de gravité.

— Allons, je suis très-grave, grave comme ce curé. Que voulez-vous dire?

— Que, seul avec vous, j'aurais pu me sentir ému et perdre ce calme d'où dépend ma puissance sur vous aujourd'hui. Je fais ici l'office de magnétiseur pour endormir votre irritation habituelle. Or, vous savez que la première condition de la puissance magnétique c'est un flegme absolu, c'est une tension de la volonté vers l'idée (la domination immatérielle ; c'est l'absence de toute émotion étrangère au phénomène de l'influence mystérieuse. Je pouvais me laisser troubler, et arriver à être dominé par votre regard , par le son de votre voix , par votre fluide magnétique, en un mot, et alors les rôles eussent été intervertis.

— Est-ce que c'est une déclaration, Léonce? dit Sabina avec une hauteur ironique.

— Non, Madame; c'est tout le contraire, répondit-il tranquillement.

— Une impertinence, peut-être?

— Nullement. Je suis votre ami depuis longtemps, et un ami sérieux, vous le savez bien, quoique vous soyez une femme étrange et parfois injuste. Nous nous sommes connus enfants : "notre affection fut toujours loyale et douce. Vous l'avez cultivée avec franchise, moi avec dévouement. Peu d'hommes sont autant mes amis que vous, et je ne recherche la société d'aucun d'eux avec autant d'attrait que la vôtre. Cependant vous me causez quelquefois une sorte de souffrance indéfinissable. Ce n'est pas le moment d'en rechercher la cause ; c'est un problème intérieur que je n'ai pas encore cherché à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas amoureux de vous et que je ne l'ai jamais

été. Sans entrer dans des explications qui auraient peut-être quelque chose de trop hâlé après cette déclaration, je pense que vous comprenez pourquoi je ne veux pas être ému auprès d'une femme aussi belle que vous, et pourquoi la figure paisible et rebondie qui est là m'était nécessaire pour m'empêcher de vous trop regarder. |

— En voilà bien assez, Léonce, répondit Sabina, qui affectait d'arranger ses manchettes afin de baisser la tête et de cacher la rougeur qui brûlait ses joues. C'en est même trop. Il y a quelque chose de blessant pour moi dans vos pensées.

— Je vous défie de me le prouver.

— Je ne l'essaierai pas. Votre conscience doit vous le dire.

— Nullement. Je ne puis vous donner une plus grande preuve de respect que de chasser l'amour de mes pensées.

— L'amour ! Il est bien loin de votre cœur ! Ce que vous croyez devoir craindre me flatte peu ; je ne suis pas une vieille coquette pour m'en enorgueillir.

— Et pourtant, si c'était l'amour, l'amour du cœur comme vous l'entendez, vous seriez plus irritée encore.

— Affligée peut-être, parce que je n'y pourrais pas répondre , mais irritée beaucoup moins que je ne le suis par l'aveu de votre souffrance inépuisable.

— Soyez franche , mon amie; vous ne seriez même pas affligée ; vous ririez, et ce serait tout.

— Vous m'accusez de coquetterie? vous n'en avez pas le droit : qu'en savez-vous, puisque vous ne m'avez jamais aimée, et que

vous ne m'avez jamjiis vue aimer personne?

— Écoutez , Sabina , il est certain que je n'ai jamais essayé de vous plaire. Tant d'autres ont échoué ! Sais-je seulement si quelqu'un a jamais réussi à se faire aimer

de vous? Vous me l'avez pourtant dit une fois, dans un jour d'expansion et de tristesse; mais j'ignore si vous ne vous êtes pas vantée par exaltation. Si je vous avais la'ssô voir que je suis capable d'aimer ardemment, peut-être eussicz-vous reconnu que je méritais mieux que votre amitié. Mais, pour vous le faire comprendre, il eût fallu ou vous aimer ainsi, ce que je nie, ou feindre, et ni'enivrer de mes propres affirmations. Cela eût été indigne de la noblesse de mon attachement pour vous, et je ne sais pas descendre à de telles ruses : ou bien encore, il eût fallu vous raconter les secrets de ma vie, vous peindre mon vrai caractère, me vanter en un mot. Fi! et n'être pas compris, être raillé!... Juste punition de la vanité puérile ! Loin de moi une telle honte !

— De quoi vous justifiez-vous donc , Léonce? Est-ce que je me plains de n'avoir que votre amitié? est-ce que j'ai jamais désiré autre chose?

— Non , mais de ce que je m'observe si scrupuleusement , vous pourriez conclure que je suis une brute , si vous ne me devinez pas.

— A quoi bon vous observer tant, puisqu'il n_'y a rien à craindre ? L'amour est spontané. Il surprend et envahit, il ne raisonne point, il n'a pas besoin de s'interroger, ni de s'entourer de prévisions, de plans d'attaque et de projets de retraite; il se trahit, et c'est alors qu'il s'impose.

« Voilà une bonne leçon, pensa Léonce, et c'est elle qui me la donne ! »

Il sentit qu'il avait besoin d'étouffer son dépit, et, prônant la main de lady G..., il lui dit en la serrant d'un air affectueux et calme :

— Vous voyez donc bien, chère Sabina, qu'il ne peut y avoir d'amour entre nous; nous n'avons dans le cœur rien de neuf et de mystérieux l'un pour l'autre; nous nous connaissons trop, nous sommes comme frère et sœur.

— Vous dites un mensonge et un blasphème, répondit la fière lady en retirant sa main. Les frères et les sœurs ne se connaissent jamais, puisque les points les plus vivants et les plus profonds de leurs âmes ne sont jamais en contact. Ne dites pas que nous nous connaissons trop, vous et moi; je prétends, au contraire, n'être nullement connue de vous, et ne l'être jamais. Voilà pourquoi, au Heu de me fâcher, j'ai souri à toutes les duretés que vous me dites depuis ce ma in. Tenez, j'aime mieux aussi ne pas vous connaître davantage. Si vous voulez 'garder votre fluide magnétique, laissez-moi croire que vous avez dans le cœur des trésors de passion et de tendresse, dont notre paisible amitié n'est que l'ombre.

— Et si vous le croyiez, vous m'aimeriez, Sabina! Il est donc certain pour 'moi que vous ne le croyez pas.

— Je puis vous en dire autant. Faut-il eu conclure que si nous sommes seulement amis , c'est parce que nous n'avons pas grande opinion l'un de l'autre?

«Elle est piquée, pensa Léonce, et voilà que nous sommes au moment de nous ha'ir ou de nous aimer. »

— M'est avis, dit le curé en fermant son bréviaire, que nous voici bien assez loin , cl que nous, pourrions, s'il plaisait à Vos Seigneuries, mettre quelque chose sous la dent.

— D'autant plus , dit Léonce , que voici à deux pas , au-dessus de nous, un plateau de rochers avec de l'omure, et d'où l'on doit découvrir une vue admirable.

— Quoi, là-haut? s'écria le curé qui était un peu chargé d'embonpoint; vous voulez grimper jusqu'à la Roche- Veite? Nous serions bien plus à l'aise dans ce bosquet de sapins, au bord de la roule.

— Mais nous n'aurions pas de vue! dit lady G... en passant son bras a'un air folâtre sous celui du vieux prêtre, et peut-on se passer de la vue des montagnes?

— Fort bien quand on mange, répondit le curé, qui, ' pourtant, se laissa entraîner.

Le jockey conduisit la voiture à l'ombre, dans le bosquet, et bientôt de nombreux serviteurs se présentèrent pour l'aider à chasser les mouches et à faire manger ses chevaux. C'étaient les petits pâtres, épars sur tous les points de la montagne, qui, en un clin d'œil, se rassem-

TEVERINO

Li'oiifc courul aii-ilcvani liii ciiri'. (l'agc 'j.j

blèrent autour de nos promeneurs, comme une volée d'oiseaux curieux et affamés. F[^]un prit les coussins du charà-bancs pour faire asseoir les convives sur le rocher, l'autre se chargea du transport des pâtés de gibier, un troisième de celui des vins ; chacun voulait porter ou casser quelque chose. Le déjeuner champêtre l'ut bienlôt installé sur la Uocho-Verste, et, en voyant qu'il était splendide et succulent, le curé s'essuya le front et laissa échapper un soupir de jubilation de sa poitrine halelante. On fit la part des petits pages déguenillés, celle des serviteurs aussi, car on avait de quoi satisfaire tout le monde. Léonce n'avait pas fait les choses à demi ; on eut dit qu'il avait prévu à (luel estomac de prêtre il aurait aifaire. Sabina redevint très-enjouée, et avoua que, |iur la première fois depuis longtemps, elle avait beaucoup d'appétit. Léonce ayant servi tout le monde, commençait à manger à son tour, lorsque les enfants, assis en groupe à quelque distance , se prirent à s'agiter, à bondir et à crier en faisant de grands mouvements avec leurs bras . comme pour a|)peler quelqu'un du fond du ravin : « La fille aux oiseaux ! la fille aux oiseaux ! »

ENLEVO[^]S IIERMIONE.

— Taisez-vous, sottte engeance, dit le curé : n'attirez point celle folle par ici ; nous n'avons que faire de ses jongleries.

filais les enfants ne l'entendaient point et continuaient à appeler et à faire des gestes. Sabina, se penchant alors sur le bord du rocher, vit un spectacle fort extraordinaire. Une jeune montagnarde grimpait la pente escarpée qui conduisait à la Roche-Verlo, et cet enfant marchait littéralement dans une nuée d'oiseaux qui voltigeaient autour d'elle, les uns béquetant sa chevelure, d'autres se posant sur ses épaules, d'aulres, tout jeunes, sautillant

et se traînant à ses pieds, dans le sable. Tous semblaient se disputer le plaisir de la toucher ou le profit de l'implorer, et remplissaient l'air de leurs cris de joie et d'impatience. Quand la jeune fille fut plus près et qu'on put la distinguer à travers son cortège tourbillonnant, Léonce et Sabina reconnurent la blonde aux joues vermeilles et aux cheveux d'or pâle qu'ils avaient vue dans l'église une heure auparavant.

TEVERINO

A riiistanl mcme de tous les baissons d'alénlour. (Page 0.)

Alors le curé se pencha aussi vers le ravin, et, par ses gestes, lui prescrivit de s'éloigner.

La grosse figure et l'habit noir du prêtre firent sur elle l'effet de la télé de Méduse. Elle s'arrêta immobile, et les oiseaux, élargés, s'envolèrent sur les arbres qui bordaient le sentier.

Cependant les instances de lady G... et la vue de son verre rempli d'un excellent vin de Grèce qu'on venait d'enlainer calmèrent l'ire du saint homme, et il consentit à crier à la fille aux oiseaux :

— Allons, venez faire vos pasquinades devant Leurs Seigneuries, bohémienne que vous êtes !

La jeune fille tenait dans sa main une poignée de grains qu'elle jeta derrière elle le plus loin qu'elle put, et si adroitement, qu'elle sembla seulement faire un geste impératif aux oisillons qui recommençaient à la poursuivre. Ils s'abattirent tous dans le fourré qu'elle feignait de leur désigner, et, occupés qu'ils étaient à chercher leurs petites graines, ils eurent l'air de se tenir tranquilles à son commandement. Les autres enfants n'étaient pas

dupes de ce petit manège, mais Sabina eut tout le plaisir d'y être trompée.

— Eh bien, la voilà donc, cette pécheresse endurcie , dit Léonce, en tendant la main à la montagnarde pour l'aider à atteindre le plateau, qui était fort escarpé de ce côté-là. Mais elle le gravit d'un bond pareil à celui d'un jeune chamois, et, portant les deux mains à son front, elle demanda la permission de travailler.

— Faites voir, faites vite voir, fainéante, dit le curé, ce qu'il vous plaît d'appeler votre travail.

Alors elle s'approcha des enfants et les pria de bien tenir leurs chiens et ne pas bouger; puis elle ôta un petit mantelot de laine qui couvrait ses épaules, et, grimpant sur une roche voisine encore plus élevée que la Roche- Verte, elle fit tournoyer en l'air cette étoffe i ouge comme un drapeau au-dessus de sa tête. A l'instant même , de tous les buissons d'alentour, vint se précipiter sur elle une foule d'oiseaux de diverses espèces, moineaux , fauvettes, linottes, bouvreuils, merles, ramiers, et même quelques hirondelles à la queue fourchue et aux larges ailes noires. Elle joua quelques instants avec eux, les repoussant, faisant des gestes, et agitant son manlelet Comme pour les effrayer, altrapant au vol quelques-uns, et les rejetant dans l'espace sans réussir à les dégôûter

TEVERINO

(le Inir nmoiircufP |ioiirs!iilo. Puis, qi}anfl elln eut bien iii(iil-ré à quel point elle était, sonveraiiie absolnn et adorée de ce peiiple libre, elle se couvrit la létc de son manteau, se coucha par terre, et feis^nit de s'endormir. Alors on vit tous ces volatiles se poser sur elle, se blottir à l'rTivi dans les plis de ses vêtements, et

paraître magnétisés par son sommeil. Enfin, quand elle se releva, elle réiléra son stratagème, et les envoya, à l'aide d'une nouvelle pâture, s'abattre sur des bruyères, où ils disparurent et cessèrent leur babil.

Il y eut quelque chose de si gracieux et de si poétique dans toute sa pantomime, et son pouvoir sur les habitants de l'air semblait si merveilleux, que cette petite scène causa un plaisir extrême aux voyageurs. La négresse n'hésila pas à croire qu'elle assistait à un enchantement, et le curé lui-même ne put s'empêcher de sourire à la gentillesse des élèves, pour se dispenser d'applaudir leur éducatrice.

— Voilà vraiment une petite fée, dit Sabina en l'attirant auprès d'elle, et je vous déclare, Léonce, que je suis réconciliée avec ses cils û'amhre. Mignon lui avait fait tort dans mon imagination. Je l'aurais voulue brune et jouant de la guitare; mais j'accepte maintenant cette Mignon, rustique et blonde, et j'aime autant sa scène de magie avec les oiseaux que la danse des œufs. Dismoi d'abord, ma chère enfant, comment tu l'appelles?

— Je m'appelle Madeleine Mélèze, dite l'oiselière ou la fille aux oiseaux, pour servir Votre Altesse.

— Voilà de jolis noms, et cela te complète. Assieds-toi là près de moi, et déjeune avec nous; pourvu, toutefois, que ton peuple d'oiseaux ne vienne pas, comme une plaie d'Ilgypte, dévorer notre festin.

— Oh ! ne craignez rien, Madame, mes enfants n'approchent pas de "moi quand il y a d'autres personnes trop près.

— En ce cas, si tu veux conserver ton sot métier, ton gagne-pain, dit le curé d'un ton grondeur, je te conseille de ne pas le laisser accompagner si souvent dans tes promenades par certains vagabonds de rencontre ; car bientôt, à force d'être tenus en respect par la présence de ces oiseaux de passage, les oiseaux du pays ne te connaîtront phis, Madeleine.

— Mais, monsieur le curé, on vous a trompé, assurt^ ment, répondit l'oiselière , je n'ai encore eu qu'un seul compagnon de promenade, et il n'y a pas si longtemps que cela dure; nous sommes toujours tous deux seuls; ceux qui vous ont dit le contraire ont menti.

Le sérieux dont elle accompagna cette réponse mit Léonce en gaieté et le curé en colère.

— Voyez un peu la belle réponse! dit-il, et si l'on peut rien trouver de plus effronté que cette petite fille!

L'oiselière leva sur le pasteur cotirroucé ses yeux bleus comme des saphirs et resta muette d'étonnement.

— Il me semble que vous vous trompez beaucoup sur le compte de cette enfant, dit Sabina au curé: sa surprise et sa hardiesse sont l'effet d'une candeur que vous troublez par vos mauvaises pensées ; permettez-moi de vous le dire, monsieur le curé, vous faites, ljar bonne intention sans doute, tout votre possible pour lui donner l'idée du mal qu'elle n'a pas.

— Est-ce vous qui parlez ainsi. Madame? répondit à demi-voix le curé; vous qui, par prudence et vertu, ne vouliez pas rester en tête-à-lête avec ce noble seigneur, malgré ses bons sentiments et le voisinage de vos douiestiques?

Sabina regarda le curé avec étonnement, et ensuite Léonce d'un air de reproche et de dérision : puis elle ajouta avec un noble abandon de cœur :

— Si vous jugez ainsi Ui motif qui nous a fait rechercher votre société, monsieur le curé, vous devez y trouver la confirmation de ce que je pense de celte enfant: c'est que ses pensées sont plus pures que les noires.

— Pures tant que vous voudrez. Madame! reprit le curé, que, dans sa pensée, Sabina avait déjà surnommé le bourru, occupée qu'elle était de retrouver les personnages de Wilhem-Meisler dans les aventmes de sa promenade; mais laissez-moi vous objecter que chez Ips

' filles de celte condition, qui vivent au liasaril et comme à l'abandon, l'excès de l'innocence est le pire des dangers. Le premier \ enu en abuse, et c'est ce qui va arri-

j ver à celle-ci, si ce n'est déjà fait.

— Elle serait confuse devant vos soupçons, au lieu ! qu'elle n'est qu'effravée de vos menaces. Vous autres

]rêtres, vous ne comprenez rien aux femmes, et vous froissez sans pitié la pudeur du jeune âge.

— Je vous soutiens, moi, re|)rit le bourru, que ce qui est vrai pour les personnes de votre classe, n'est pas applicable a celle des pauvres gens. La pudeur de ces filleslà est bêtise, imprévoyance; elles font le mal sans savoir ce qu'elles font.

— En ce cas. peul-être ne le font-elles pas, et je croirais assez que Dieu innocente leurs fautes.

— C'est une hérésie. Madame.

— Comme vous voudrez, monsieur le curé. Disputons, j'y consens. Je sais bien que vous êtes meilleur (quo vous vous ne voulez en avoir l'air, et qu'au fond du cœur vous ne haïssez point ma morale.

— Eh bien , oui, nous discuterons après déjeuner, répliqua le curé.

— En attendant , dit Sabina en lui remplissant son verre avec grâce, et en lui adressant un doux regard dont il ne comprit pas la malice, vous allez m'accorder la faveur que je vais vous demander, mon cher curé bourru.

— Comment vous refuser quelque chose? répondit-il en portant son verre à ses lèvres; surtout si c'est une demande chrétienne et raisonnable? ajouta-t-il lorsqu'il eut avalé la rasade de vin de Chypre.

— Vous allez faire la paix provisoirement avec la fille aux oiseaux, reprit lady G... Je la prends sous ma protection ; vous ne la mettez pas en fuite, vous ne lui adresserez aucune parole dure; vous me laisserez le soin de la confesser tout doucement, et, d'après le compte que je vous rendrai d'elle, vous serez indulgent ou sévère, selon ses mérites.

— Eh bien, accordé! répondit le curé, qui se sentait plus dispos et de meilleure humeur, à mesure qu'il contentait son robuste appétit. Voyons, dit-il en s'adressant à Madeleine qui causait avec Léonce, je te pardonne pour aujourd'hui , et je te permets de venir à confesse demain, à condition que, dès ce moment, tu te sou-

mettras à toutes les prescriptions de cette noble et vertueuse dame, qui veut bien s'intéresser à toi et t'aider à sortir du péché.

Le mot de péché produisit sur Madeleine le même effet d'étonnement et de doute que les autres fois ; mais, satisfaite de la bienveillance de son pasteur et surtout de l'intérêt que lui témoignait la noble dame, elle fit la révérence à l'un et baisa la main de l'autre. Interrogée par Léonce sur les procédés qu'elle employait pour captiver l'amour et l'obéissance de ses oiseaux, elle refusa de s'expliquer, et prétendit qu'elle possédait un secret.

— Allons, Madeleine, ceci n'est pas bien, dit le curé, et si tu veux que je le pardonne tout, tu commenceras par divorcer d'avec le mensonge. C'est une faute grave que de chercher à entretenir la superstition, surtout quand c'est pour en profiter. Ici, d'ailleurs, cela ne te servirait de rien. Dans les foires où tu vas courir et montrer ton talent (bien malgré moi, car ce vagabondage n'est pas le fait d'une fille (lieuse), tu peux persuader aux gens simples que tu possèdes un charme pour attirer le premier oiseau qui passe et pour le retenir aussi longtemps (pi'il te plaît. Mais les petits camarades, que voici, savent bien que, dans ces montagnes, où les oiseaux sont rières et où tu passes ta vie à courir et à fureter, tu découvres tous les nids aussitôt qu'ils se bâtissent, que tu t'empares de la couvée et que tu forces les pères et mères à venir nourrir leurs petits sur les genoux. On sait la patience avec laquelle tu restes immobile des heures entières' comme une statue ou comme un arbre, pour que ces bêtes s'accoutument à te voir sans te craindre. On sait comme, dès qu'ils sont apprivoisés, ils te suivent partout pour recevoir de toi leur pâture, et qu'ils t'amènent leur famille à mesure qu'ils pullulent, suivant

TEVERINO

en cela un admirable instinct de mémoire et d'attachement, dont plusieurs espèces sont particulièrement douées. Tout cela n'est pas bien sorcier. Chacun de nous , s'il était . comme toi , ennemi des occupations raisonnables et d'un travail utile , pourrait en faire autant. Ne joue donc pas la magicienne et l'inspirée, comme certains imposteurs célèbres de l'antiquité, et entre autres un misérable Apollonius de Tlij ane, que l'Église condamne comme faux prophète, et cjuï prétendait comprendre le lansa^e des passereaux. Quant à ces nobles personnes , n'espère point te moquer d'elles. Leur esprit et leur éducation ne leur permettent point de croire qu'une bambine comme toi soit investie d'un pouvoir surnaturel.

— Eh bien, monsieur le curé, dit lady G..., vous ne pouviez rien dire qui ne fût moins agréable , ni faire sur la superstition un sermon plus mal venu. Vos explications sont ennemies de la poésie, et j'aime cent fois mieux croire que la pauvre Madeleine a quelque don mystérieux, miraculeux même, si vous vouiez, que de refroidir mon imagination en acceptant de banales réalités. Console-loi, dit-elle à l'oiselière qui pleurait de dépit et qui regardait le curé avec une sorte d'indignation naïve et ficre : nous te croyons fée et nous subissons Ion prestige.

— D'ailleurs, les explications de M. le curé n'expliquent rien, dit Léonce. Elles conslalent des faits et n'en dévoilent point les causes. Pour apprivoiser à ce point des êiïTS libres et naturellement farouches, il faut une intelligence particulière, une sorte de secret magnétisme tout

lexceptionnel. Chacun de nous se consacrerait en vain à cette éducation, que la mystérieuse fatalité de l'instinct dévoile à cette jeune fille.

— Oui ! oui ! s'écria Madeleine, dont les yeux s'enflammèrent comme si elle eût pu comprendre parfaitement l'argument de Léonce, je défie bien M. le curé d'appriivoiser seulement une poule dans sa cour, et moi j'appriivoise les aigles sur la montagne.

— Les aigles, toi ? dit le curé piqué au vif de voir Sabina éclater de rire, je t'en défie bien ! Les aigles ne s'appriivoisent point comme des alouettes. Voilà ce qu'on gagne à de vaines pratiques et à des prétentions bizarres. bii devient menteuse, et c'est ce qui vous arrive, petite effronlée.

— Ah, pardon, monsieur le curé, dit un jeune chevrier qui s'était détaché du groupe des enfants, et qui écoulait la conversation des nobles convives. Depuis (luelque temps, Madeleine appriivoise les aigles : je l'ai vu. Son esprit va toujours en augmentant, et bientôt elle appriivoisera les ours, j'en suis sûr.

— Non, non, jamais, répondit l'oiselière avec une sorte d'effriiii et de dégoût peinte dans tous ses traits. Mon esprit ne s'accorde qu'avec ce qui vole dans l'air.

— Eh bien, que vous disais-je ? s'écria Léonce frappé de cette parole. Elle sent, bien qu'elle ne puisse en rendre compte ni aux autres, ni à elle-même, que d'indéfinissables affinités donnent de l'attrait à certains êtres pour elle. Ces rapports intimes sont des merveilles à nos yeux, parce que nous ne pouvons en saisir la loi naturelle, et le monde des faits physiques est plein de ces miracles qui nous échappent. Soyez-en certain, monsieur le curé, le

diable n'est pour rien dans ces particularités; c'est Dieu seul qui a le secret de toute énigme et qui préside

: à tout mystère.

— A la bonne heure, dit le curé assez salisfait de cette explication. A votre sens, il y aurait donc des rapports inconnus entre certaines organisations iJifTérentes'? Peut-être que cette petite exhale une odeur d'oiseau perceptible seulement à l'odorat subtil de ces volatiles?

— Ce qu'il y a de certain, dit Sabina en riant, c'est qu'elle a un profil d'oiseau. Son petit nez recourbé, ses yeux vifs et saillants, ses paupières mobiles et pâles, joignez à cela sa légèreté, ses bras agiles comme des ailes, ses jambes fines et fermes comme des pattes d'oiseau, et vous verrez qu'elle ressemble à un aiglon.

— Comme il vous plaira, dit Madeleine, qui paraissait être douée d'une rapide intelligence et comprendre tout ce qui se disait sur son compte. Mais , outre le don de me faire aimer, j'ai aussi celui de l'aire comprendre;

j'ai la science, et je défie les autres de découvrir ce que je sais. Qui de vous dira à quelle heure on peut se faire obéir et à quelle heure on ne le peut pas? quel cri peut être entendu de bien loin? en quels endroits il faut se mettre? quelles influences il faut écarter? quel temps est propice? Ali ! monsieur le curé , si vous saviez persuader les gens comme je sais attirer les bêtes , votre église serait plus riche et vos saints mieux fêtés.

— Elle a de l'esprit , dit le curé bourru , qui était au fond un bourru bienfaisant et enjoué, surtout après boire; mais c'est un

esprit diabolique, et il faudra, cpieique jour, que je l'exorcise. En attendant, Madelon , fais venir tes aigles.

— Et où les prendrai-je à celte hetire? répondit-elle avec malice. Savez-vous où ils sont, monsieur le curé? Si vous le savez, dites-le, j'irai vous les chercher.

— Vas-y, toi, puisque tu prétends le savoir.

— Ils sont où je ne puis aller maintenant. Je vois bien, monsieur le curé, que vous ne le savez pas. Mais si vous voulez venir ce soir avec moi, au coucher du soleil, et si vous n'avez pas peur, je vous ferai voir quelque chose qui vous étonnera.

Le curé haussa les épaules ; mais l'ardente imagination de Sabina s'empara de cette fantaisie. — J'y veux aller, moi, s'écria-t-elle, je v<'ux avoir peur, je veix être étonnée, je veux croire au diable et le voir, si faire se peut !

— Tout doux ! lui dit Léonce à l'oreille, vous n'avez pas encore ma permission, chère malade.

— Je vous la demande, je vous t'arrache, docteur aimable.

— Eh bien , nous verrons cela ; j'interrogerai la magicienne, et je déciderai comme il me conviendra.

— Je compte donc sur votre désir, sur votre promesse de m'amuser. En attendant, n'allons-nous pas retourner à la villa pour voir comment mylord G... aura dormi?

— Si vous avez des volontés arrêtées , je vous donne ma démission.

— A Dieu ne plaise ! Jusqu'ici je n'ai pas eu un instant d'ennui. Faites donc ce que vous jugerez opportun ; mais où que vous me conduisiez, laissez-moi emmener la fille aux oiseaux.

— C'était bien mon intention. Croyez-vous donc qu'elle se soit trouvée ici par hasard ?

— Vous la connaissiez donc ? Vous lui aviez donc donné rendez-vous ?

— Ne m'interrogez pas.

— J'oubliais ! Gardez vos secrets ; mais j'espère que vous en avez encore ?

— Certes, j'en ai encore, et je vous annonce. Madame, que ce jour ne se passera pas sans que vous ayez des émotions qui troubleront votre sommeil la nuit prochaine.

— Des émotions ! Ah ! quel bonheur ! s'écria Sabina ; en garderai-je longtemps le souvenir ?

— Toute votre vie, dit Léonce avec un sérieux qui semblait passer la plaisanterie.

— Vous êtes un personnage fort singulier, reprit-elle. On dirait que vous croyez à votre puissance sur moi , comme Madeleine à la sienne sur les aigles.

— Vous avez la fierté et la férocité de ces rois de l'air, et moi j'ai peut-être la finesse de l'observation, la patience et la ruse de Madeleine.

— De la ruse ? vous me faites peur.

— C'est ce que je veux. Jusqu'ici vous vous êtes raillée de moi, Sabina, précisément parce que vous ne me connaissiez pas.

— Moi? dit-elle un peu émue et tourmentée de la tournure bizarre que prenait l'esprit do Léonce. Moi , je ne connais pas mon ami d'enfance, mon loyal chevalier servant? C'est tout aussi raisonnable que de me dire que je songe à vous railler.

— Vous l'avez pourtant dit. Madame, les frères efles sœurs sont éternellement inconnus les uns aux autres , parce que les points les plus intéressants et les plus vivants de leur être ne sont jamais en contact. Un mystère profond comme ces ahîmes nous sépare; vous ne me connaîtrez jamais, avez-vous dit. Eh bien , Madame , je

TEVERINO

prétends aujourd'hui vous connaître et vous rester inconnu. C'est vous dire, ajouta-t-il en voyant la méfiance et la terreur se peindre sur les traits de Sabina, que je me résit;ne à vous aimer davantage que je ne veux et ne puis prétendre à être aimé de vous.

— Pourvu que nous restions amis, Léonce, dit lady G..., dominée tout à coup par une angoisse qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même , je consens à vous laisser continuer ce badinage; sinon je veux retourner tout de suite à la villa, me remettre sous la cloche de plomb do l'amour conjugal.

— Si vous l'exigez , j'obéis; je redeviens homme du monde , et j'abandonne la cure merveilleuse que vous m'avez permis d'entreprendre.

— Et dont vous répondez pourtant ! Ce serait dommage.

— J'en puis répondre encore si vous ne résistez pas. Une révolution complète, inouïe, peut s'opérer aujourd'hui dans votre vie morale et intellectuelle, si vous abjurez jusqu'à ce soir l'empire de votre volonté.

— IMais quelle confiance faut-il donc avoir en votre honneur pour se soumettre à ce point?

— Me croyez vous capable d'en abuser? Vous pouvez vous faire reconduire à la villa par le curé.- Moi , je vais dans la montagne chercher des aigles moins prudents et moins soupçonneux.

— Avec Madeleine, sans doute ?

— Pourquoi non?

— Eh bien , l'amitié a ses jalousies comme l'amour : vous n'irez pas sans moi.

— Partons donc !

— Partons!

Lady G... se leva avec une sorte d'impétuosité, et prit le bras" do l'oiselière sous le sien, comme si elle eût voulu s'emparer d'une proie. En un clin d'œil les enfants reportèrent dans la voiture l'attirail du déjeuner. Tout fut lavé, rangé et emballé comme par magie. La négresse , semblable à une sibylle aîniée , présidait à l'opération ; la libéralité de Léonce donnait des ailes aux plus paresseux et de l'adresse aux plus gauches. 11 me semble , lui dit Sabina en les voyant courir, que j'assiste à la noce fantastique du conte de Gracieuse et Percinet ; lorsque l'errante princesse ouvre dans la forêt la boîte enchantée, on en voit sortir une armée de marmitons en miniatuie et de serviteurs de toute sorte

qui mettent la broche, font la cuisine et servent un repas merveilleux à la joyeuse bande des Lilliputiens, le tout en chantant et en dansant, comme font ces petits pages rustiques.

— L'apologue est plus vrai ici que vous ne pensez, répondit Léonce. Rappelez-vous bien le conte, cette charmante fantaisie que Hoffmann n'a point surpassée. 11 est un moment où la princesse Gracieuse, punie de son inquiète curiosité par la force même du charme qu'elle ne peut conjurer, voit tout son petit monde enchanté prendre la fuite et s'éparpiller dans les broussailles. Les cuisiniers emportent la broche toute fumante, les musiciens leurs violons, le nouveau marié entraîne sa jeune épouse, les parents grondent, les convives rient, les serviteurs jurent, tous courent et se moquent de Gracieuse, qui, de ses belles mains, cherche vainement à les arrêter, à les retenir, à les rassembler. Comme des fourmis agiles, ils s'échappent, passent à travers ses doigts, se répandent et disparaissent sous la mousse et les violettes, qui sont pour eux comme une futaie protectrice, comme un bois impénétrable. La cassette reste vide, et Gracieuse, épouvantée, va retomber au pouvoir des mauvais génies, lorsque...

— Lorsque l'aimable Léonce, je veux dire le tout puissant prince Percinet, reprit Sabina, le protégé des bonnes fées, vient à son secours, et, d'un coup de baguette, fait rentrer dans la boîte parents et fiancés, marmitons et broches, ménétriers et violons.

— .\lors il lui dit, reprit Léonce : Sachez, princesse Gracieuse, que vous n'êtes point assez savante pour gouverner le monde de vos fantaisies; vous les semez à pleines mains sur le sol aride de la réalité, et là, plus agiles et plus fines que vous, elles vous échappent et vous

trahissent. Sans moi, elles allaient se perdre comme l'insecte que l'œil poursuit en vain dans ses mystérieuses retraites de gazon et de feuillage; et alors vous vous retrouviez seule avec la peur et le regret, dans ce lieu solitaire et désenchanté. Plus de frais ombrages, plus de cascades murmurantes, plus de fleurs embaumées; plus de chants, de danses et de rires sur le tapis de verdure. Plus rien que le vent qui siffle sous les platanes pelés, et la voix lointaine des bêtes sauvages qui monte dans l'air avec l'étoile sanglante de la nuit. Mais, grâce à moi, que vous n'implorerez jamais en vain, tous vos trésors sont rentrés dans le coffre magique, et nous pouvons poursuivre notre route, certains de les retrouver quand nous le voudrons, à quelque nouvelle halte, dans le royaume des songes.

FAUSSE ROUTE

— Voilà une très-jolie histoire, et que je me rappellerai pour la raconter à la veillée, dit l'oiselière que Sabina tenait toujours par le bras.

— Prince Percinet, s'écria lady G... passant son autre bras sous celui de Léonce, et en courant avec lui vers la voiture qui les attendait, vous êtes mon bon génie, et je m'abandonne à votre admirable sagesse.

— J'espère, dit le cure en s'asseyant dans le fond du wurst avec Sabina, tandis que Léonce et Madeleine se plaçaient vis-à-vis, que nous allons reprendre le chemin de Saint-.pollinaire? Je suis sur que mes paroissiens ont déjà besoin de moi pour quelque sacrement.

— Que votre volonté soit faite, cher pasteur, répondit Léonce en donnant des ordres à son jockey.

— Eh quoi ! dit Sabina au bout de quelques instants, nous retournons sur nos pas, et nous allons revoir les mêmes lieux?

— Soyez tranquille , répondit Léonce en lui montrant le curé que trois tours de roue avaient suffi pour endormir profondément, nous allons où bon nous semble. — Tourne à droite, dit-il au jeune automédon, et va où je t'ai dit d'abord.

L'enfant obéit, et le curé ronfla.

— Eh bien , voici quelque chose de charmant, dit Sabina en éclatant de rire; l'enlèvement d'un vieux curé grondeur, c'est neuf ; et je m'aperçois enfin du plaisir que sa présence pouvait nous procurer. Comme il va être surpris et grognon en se réveillant à deux lieues d'ici !

— M. le curé n'est pas au bout de ses impressions de voyage, ni vous non plus. Madame, répondit Léonce.

— Voyons, petite, raconte-moi ton histoire et confessemoi ton péché, dit Sabina en prenant, avec une grâce irrésistible, les deux mains de l'oiselière assise dans la voiture en face d'elle. Léonce , n'écoutez pas, ce sont des secrets de femme.

— Oh ! Sa Seigneurie peut bien entendre, répondit Madeleine avec assurance. Mon péché n'est pas si gros et mon secret si bien gardé , que je ne puisse en parler à mon aise. Si M. le curé n'avait pas l'habitude de m'interrapre pour me gronder, au lieu de m'écouter, à chaque mot de ma confession , il ne serait pas si en colère contre moi, ou du moins il me ferait comprendre ce qui le

fâche tant. J'ai un bon ami , Altesse, ajouta-t-elle en s'adressant à Sabina. Voilà toute l'affaire.

— En juger la gravité n'est pas aussi facile qu'on le pense, dit lady G... à Léonce. Tant de candeur rend les questions embarrassantes.

— Pas tant que vous croyez, répondit-il. Voyons, Madeleine, t'aime-t-il beaucoup?

— Il m'aime autant que je l'aime.

— Et toi, ne l'aimes-tu pas trop? reprit lady G...

— Trop? s'écria Madeleine; voilà une drôle de question ! J'aime tant que je peux; je ne sais si c'est trop ou pas a?si'z.

— Quel âge a-t-il? dit Léonce.

— Je ne sais pas ; il me l'a dit, mais je ne m'en souviens plus. Il a au moins... attendez ! dix ans de plus que

TEVEUINO.

moi. J'ai quatorze ans, cela ferait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, n'est-ce pas?

- Alors le danger est grand. Tu es trop jeune pour te marier, Madeleine.

— Trop jeune d'un an ou deux. Ce défaut-là passera vite.

— Mais ton amoureux doit être impatient?

— Non ! il n'en parle pas.

— Tant pis ! et toi, es-tu aussi tranquille?

— Il le faut bien ; je ne peux pas faire marcher le temps comme je fais voler les oiseaux.

— Et vous cum|]lez vous marier ensemble?

— Cola, je n'en sais rien ; nous n'avons point parlé de cela.

— Tu n'y songes donc pas, toi?

— Pas encore, puisque je suis trop jeune.

— Et s'il ne t'épousait pas, dit lady G...

— Oh ! c'est impossible, il m'aime.

— Depuis longtemps? reprit Sabina.

— Depuis huit jours.

— Olme! dit Léonce , et tu es déjà sûre de lui à ce point?

— Sans doute, puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

Et crois-tu ainsi tous ceux qui te parlent d'amour?

— Il n'y a que lui qui m'en ail encore parlé, et c'est le seul que je croirai dans ma vie, puisque c'est celui que j'aime.

— Ah ! curé , dit Sabina en jetant un regard sur le bourru endormi , voilà ce que vous ne pourrez jamais comprendre ! c'est la foi, c'est l'amour.

— Non, Madame, reprit l'oiselière, il ne peut pas comprendre, lui. 11 dit d'abord que prrsonne ne connaît mon amoureux, et que ce doit être un mauvais sujet. C'est tout simiile : il est étranger, il vient de passer par chez nous ; il n'a ni parents ni amis pour répondre do lui ; il s'est arrêté au pays parce qu'il m'a vue et que je

lui ai plu. A'ors il n'y a que moi qui le connaisse et qui puisse dire : C'est un honnête homme. M. le curé veut qu'il s'en aille, et il menace de le faire chasser par les gendarmes. Moi, je le cache ; c'est encore tout simple.

— Et où le caches-tu !

— Dans ma cabane.

— As-tu des parents?

— J'ai mon frère qui est... sauf votre permission, contrebandier... mais il ne faut pas le dire, même à M. le curé.

— Et cela fait qu'il passe les nuits dans la montagne et les jours à dormir, n'est-ce pas? reprit Léonce.

— A peu près. Mais il sait bien que mon bon ami couche dans son lit quand il est dehors.

— Et cela ne le fâchie pas?

— Non , il a bon cœur.

— Et il ne s'inquiète de rien?

— De quoi s'inquiéterait-il ?

— T'aime-l-il beaucoup, ton frère?

— Oh! il est très-bon pour moi... nous sommes orphelins depuis longtemps ; c'est lui qui m'a servi de père et de mère.

— Il me semble que nous pouvons être tranquilles, Léonce? dit lady G... à son ami.

— Jusqu'à présent, oui, répondit-il. Mais l'avenir! Je crains Madeleine, que votre bon ami ne s'en aille, de gré ou de force, un de ces malins, et ne vous laisse pleurer.

— S'il s'en va, je le suivrai.

— Et vos oiseaux?

— Us me suivront. Je fais quelquefois dix lieues avec eux.

— Vous suivent-ils maintenant?

— Vous ne les voyez pas voler d'arbre en arbre tout le long du chemin? ils n'approchent pas, parce que je ne suis pas seule et que la voilure les elnaie ; mais je les vois bien , moi, et ils me voient bien aussi, les pauvres petits !

— Le monde a plus de dix lieues de long; si votre bon ami vous emmenait à plus de cent lieues d'ici?

— Partout où j'irai il y aura des oiseaux, et je m'en ferai connaître.

— Mais vous regretteriez ceux que vous avez élevés?

— Oh! sans doute. Il y en a ileux ou trois suituut ([ui ont tant d'esprit, tant d'esprit, que M. le curé n'eu a pas plus, et que mon bon ami seul en a davantage. Mais je vous dis que tous mes oiseaux me suivraient comme je suivrais mon bon ami. Ils commencent à le connaître et à ne pas s'envoler quand il est avec moi.

— Pourvu que le bon ami ne suit pas plus volage que les oiseaux ! dit Sabina. Est-il bien beau, ce bon ami?

— Je crois que oui ; je ne sais pas.

— Vous n'osez donc pas le regarder? dit Léonce.

— Si fait. Je le regarde quand il dort, et je crois qu'il est beau comme le soleil; mais je ne peux pas dire que je m'y connaisse.

— Quand il dort! vous entrez donc dans sa chambre?

— Je n'ai pas la peine d'y entrer, puisque j'y dors moi-même. Nous ne sommes pas riches. Altesse; nous n'avons qu'une chambre pour nous, avec ma chèvre et le cheval de mon frère.

— C'est la vie primitive ! Mais dans tout cela , lu no dors guère, puisque tu passes les nuits à contempler ton bon ami?

— Oh! je n'y passe guère qu'un quart d'heure après qu'il s'esl endormi. Il se couclie et s'endort pendant que je récite ma prière tout haut, le dos tourné, au liout ûe la chambre. 11 est vrai qu'ensuite je m'oublie quelquefois à le regarder plus longtemps que je ne puis le dire. Mais ensuite le sommeil me prend, et il me semble que je dors mieux après.

— D'où il résulte pourtant qu'il dort plus que toi?

— Mais il dort très-bien, lui; pourquoi ne dormirait-il pas? la maison est ties-propre, quoique pauvre, et j'ai soin que son lit soit toujours bien fait.

— Il ne se réveille donc pas, lui, pour te regarder pendant ton sommeil?

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas, je l'entendrais. J'ai le sommeil léger comme celui d'un oiseau.

— Il t'aime donc moins que tu ne l'aimes?

— C'est possible, dit tranquillement l'oiselière après un instant de réflexion, et même ça doit être , puisque je suis encore trop jeune pour qu'il m'épouse.

— Enfin, tu es certaine qu'il l'aimera un jour assez pour l'épouser?

— Il no m'a rien promis ; mais il me dit tous les jours : « Madeleine, tu es bonne comme Dieu , et je voudrais ne jamais te quitter. Je suis bien malheureux de songer que, bientôt peut-être, je serai forcé de m'en aller. » Moi, je ne réponds rien , mais je suis bien décidée à lo suivre, afin qu'il ne soit pas malheureux; et puisqu'il me trouve bonne et désire ne jamais me quitter, il est certain qu'il m'épousera quand je serai en i5ge.

— Eh bien , Léonce, dit Sabina en anglais à son ami, admirons, et gardons-nous de troubler par nos doutes cette foi sainte de l'âme d'un enfant. Il se peut que son amant la séduise et l'abandonne ; il se peut qu'elle soit brisée par la honte et la douleur ; mais encore, dans son désastre, je trouverais son existence digne d'envie. Je donnerais tout ce que j'ai vécu, tout ce que je vivrai encore, pour un jour de cet amour sans bornes, sans arrière-pensée, sans hésitation, aveuglément sublime, où la vie divine pénètre en nous par tous les pores.

— Certes, elle vit dans l'extase, dit Léonce, et sa passion la transfigure. Voyez comme elle est belle, en parlant de celui qu'elle aime, mal.;ré que la nature ne lui ait rien donné de ce qui lait de vous la plus belle des femmes ! Eh bien I pourtant, à cette heure, Sabina , elle est beaucoup plus belle que vous. Ne le pensez-vous pas ainsi?

— Vous avez une manière de dire des grossièretés qui ne peut pas me blesser aujourd'hui , quoique vous y fassiez votre possible. Cependant, Léonce, il y a quelque chose d'impitoyable dans votre amitié. Ilon malheur est assez grand de ne pouvoir connaître cet amour extatique, sans que vous veniez me le reprocher juste au moment où je mesurais l'étendue de ma misère. Si je voulais me venger, ne pourrais-je pas vous dire que vous êtes aussi misérable que moi, aussi incapable de croire aveuglée

TEVERINO

nicol et d'aimer sans-arrière pensée? qu'enfin les mêmes abîmes de savoir et l'ixpt'riiMice nous séparent l'un et l'autre de l'état de l'âme de ceUnfaiit?

Cela, vous n'en savez rien , rien en vérité ! répondit Léonce avec énergie, mais sans qu'il fut possible (l'interpréter l'émotion de sa voix : son regard errait sur le paysage.

— Nous parcourons un affreux pays, dit lady G..., après un assez long silence. Ces roches nues, ce torrent toujours irrité, ce ciel étroitement encadré, cette chaleur étouffante , et jusqu'au lourd sommeil de cet homme d'église, tout cela porte à la tristesse et à l'effroi de la vie.

^Un peu de patience, dit Léonce, nous serons bientôt dédommagés.

En effet la gorge aride et resserrée s'élargit tout à coup au détour d'une rampe, et un vallon délicieux, jeté comme une oasis dans ce désert, s'offrit aux regards charmés de Sabina. D'autres gorges de montagnes étroites et profondes, venaient aboutir à cet amphithéâtre de verdure, et mêler leurs torrents aplanis et

calmes au principal cours d'eau. Ces flots verdâtres étaient limides comme le cristal ; des tapis d'émeraude s'étendaient sur chaque rive; le silence de la solitude n'était plus troublé que par de frais murmures et la clochette lointaine des vaches éparses et cachées au flanc des collines par une riche végétation. Les gorges granitiques ouvraient leurs perspectives bleues, traversées à la base par les sinuosités des eaux argentées. C'était un lieu de délices où tout invitait au repos, et d'où, cependant, l'imagination pouvait s'élancer encore dans de mystérieuses régions.

— Voici une ravissante surprise, dit Sabina en descendant de voiture sur le sable fin du rivage; c'est un asile contre la chaleur de midi, qui devenait intolérable. Ah ! Léonce, laissons ici notre équipage et quittons les routes frayées. "Voici des sentiers unis, voici un arbre jeté en guise de pont sur le torrent, voici des fleurs à cueillir, et là-bas un bois de sapins qui nous promet de l'ombre et des parfums. Ce qui me plaît ici , c'est l'absence de culture et l'éloignement des habitations.

— C'est que vous êtes ici en plein pays de montagne , répondit Léonce. C'est ici que commence le séjour des pasteurs nomades, qui vivent à la manière des peuples primitifs, conduisant leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre, explorant des déserts qui n'appartiennent qu'à celui qui les découvre et les affronte, habitant des cabanes provisoires, ouvrage de leurs mains, qu'ils transportent à dos d'âne et plantent sur la première roche venue. Vous en pouvez voir quelques-uns là-haut vers les nuages. Dans les profondeurs, vous n'en rencontreriez point. Un jour d'orage qui fait gonfler les torrents, les emporterait. C'est l'heure de la sieste, les pâtres dorment sous leur toit de verdure. "Vous voici donc au désert, et vous pouvez choisir l'endroit où il vous plaira de goûter

deux heures de soïumeil; car il nous faut donner ici du rei)OS à notie attelage. Tenez, le bois de sapins qui vous attire et qui vous attend , est en ellél très-propice. Lélé va y suspendre votre hamac.

— Jlon hamac? Quoi! vous avez songé à l'emporter?

— Ke devais-je pas songer à tout?

La négresse Leié les suivit portant le hamac de réseau de pal-mier boroé de franges et de glands, de plumes de mille Couleurs artislement mélangées. Aladeleine, ravie d'aiimiration par cet ou-vrage des luuiens, suivait la noire en lui faisant mille questions sur les oiseaux merveilleux qui avaient fourni ces plumes etince-lantes, et tâchait de se former une iuée des perruches et ues coli-bris dont Léle, uans son jargon mystérieux et presque inintelli-gible, lui faisait la uescription.

On avait oublié le curé, qui s'éveilla enfin lorsqu'il ne se sentit plus bercé par le muu\ement souple et continu de la \oilure.

— Cuipo c/i Bacco! s'écria-t-il en se frottant lesyeux (c'était le seul juron qu il se jjermit) ; où soimues-nou», et quelle mauvaise [ilaisauterie est-ce là?

— llepas! monsieur labbe, dit le jockey, qui était malin comme un page, et qui comprenait fort bien les ca-

prices gravement facétieux de son maître, nous nous sommes égarés dans la montagne, et nous ne savons pas jilus que vous où u' us sommes. Mes chevaux sont rendus de fatigue, et il faut ab-solument nous arrêter ici.

— A la bonne heure, dit le curé ; nous ne pouvons pas être bien loin de Saint-Apollinaire; je ne me suis endormi qu'un instant.

— Pardon, monsieur l'abbé, vous avez dormi au moins quatre heures.

— Non, non, vous vous trompez, mon garçon; le soleil nous tombe d'aplomb sur la tête, et il ne peut pas être plus de midi, à moins qu'il ne se soit arrêté, comme cela lui est arrivé une fois. Mais vous avez donc marché comme le vent, car nous sommes à plus de quatre lieues de la Roche-Verte? Je ne me trompe pas, c'est ici le col de la Forquette, car je reconnais la croix de Saint-Basile. La frontière est à deux pas d'ici. Tenez, de l'autre côté de ces hautes montagnes, c'est l'Italie, la belle Italie, où je n'ai jamais eu le plaisir de mettre le pied! Mais, *corpo ili Bacco* ! si vous vous arrêtez ici , et si vos bêtes sont fatiguées, je ne pourrai pas être de retour à ma paroisse avant la nuit.

— Et je suis sur que voire gouvernante sera fâchée? dit le malicieux groom d'un ton dolent.

— Inquiète, à coup sûr, répondit le curé, très-inquiète, la pauvre Barbe! Enfin, il faut prendre son mal en patience. Où sont vos maîtres?

— Là-bas, de l'autre côté de l'eau ; ne les voyez-vous point?

— Quel caprice les a poussés à traverser cette planche qui ne tient à rien. Je ne me soucie point de m'y risquer avec ma corpulence. Si j'avais au moins une de mes lignes pour pêcher ici quelques truites! Elles sont renommées dans cet endroit.

Et le curé se mit à fouiller dans ses poches, où , à sa grande satisfaction, il trouva quelques crins garnis de leurs hameçons. Le jockey l'aida à tailler une branche, à trouver des amorces, et lui ôû'rit ironiquement un livre pour charmer les ennuis de la pêche. Le bon homme n'y fit pas de façons, il prit ff^il/ieiii-MeUter, autant par curiosité pour juger des principes de ses convives à leurs lectures que pour se distraire lui-même; et, remontant le cours de l'eau, il alla s'asseoir dans les rochers, partagé entre les ruses de la truite et celles de Philine. Au moment où la première proie mordit, il était juste à l'endroit des petits souliers. L'histoire ne dit pas s'il ferma le livre ou s'il manqua le poisson.

Cependant la noire Lélé et la blonde oiselière avaient attaché solidement le hamac aux branches des saiiins. La belle Sabina, gracieusement étendue sur cette couche aérienne, s'otïrait aux regards de Léonce dans l'altitude d'une chaste volupté. Ses larges manches de soie étaient relevées jusqu'au coude, et le bout de son petit pied, dépassant sa robe, pendait parmi les franges de plume, moins moelleuses et moins légères.

Léonce avait étendu son manteau sur l'herbe, cl, couché aux pieds de la belle Iady, il agitait la corde du hamac et le faisait voltiger au-dessus de sa tête. Lélé s'était arrangée aussi pour l'are la sieste sur le gazon, a peu de di^lal!ce; et Madeleine s'enfonça dans l'épaisseur ou bois, où les cris do ses oiseaux la suivirent comme une fanfare triomphale pour celt-brer la marche d'une souveraine.

Sabina et Léonce se retrouvaient donc dans un lèle-à-tête assez éuiouvant, après avoir agité entre eux des idées brûlantes dans des termes glacés. Léonce gardait un profond silence ettixait sur

Iady G... des regaros pénétrants qui n'avaient rien de tendre, et qui cependant lui causèrent bientôt de l'embarras.

— Pourquoi donc ne me répondez-vous pas? lui dit-elle après avoir vainement essayé d'engager une conversation frivole. Vous m'entendez pourtant, Léonce, car vous me regardez dans les yeux avec une obstination fatigante,

— Moi? dit-il, je ne regarde point vos yeux. Ce sont des étoiles fixes qui brillent pour briller, sans rien communiquer de leur feu et de leur chaleur aux regards des

JEVERINO.

hommes. Je regarde votre bras et les plis de votre vêtement que le vent dessine.

— Oui, des manches et des draperies, c'est tout voire idéal, à vous autres artistes.

Est-ce que cela vous déplaît d'être un beau modèle?

— Pourvu que je ne sois que cela pour vous, c'est tout ce qu'il me faut, dit-elle avec hauteur ; car les yeux de Léonce n'annonçaient plus la froide contem[plation] du statuaire. Ils reprirent pourtant leur indifférence à cette parole dédaigneuse. Vous feriez une superbe sibylle, reprit-il, feignant de n'avoir pas entendu.

— Non , je ne suis point une nature échevelée et palpitante.

— Les sibylles de la renaissance sont graves et sévères. N'avez-vous pas vu celles de Raphaël ? c'est la grandeur et la majesté de l'antique, avec le mouvement et la pensée d'un autre âge.

— Hélas I je n'ai [loint vu l'Italie! nous y touchons, et, par un caprice féroce de lord G..., il lui plait de s'installer à la ironrière comme pour me donner la fièvre, et ni'empêcher de m'y élancer, sous prétexte qu'il y fait trop cliaud poui" moi.

— Il fait partout trop froid pour vous, au contraire, votre mari est l'homme qui vous tonnait le moins.

— C'est dane l'ordre éternel des choses !

— Aussi vous cevriez adorer votre mari, puisqu'il est l'adulateur infatigable de votre prétention à n'être pas devinée.

— Et vous, vous avez la prétention contraire à celle de mon mari. Vous ine l'avez dit; mais vous ne me le prouvez pas.

— Et si je vous le prouvais à l'instant même! dit Léonce en se levant et en arrêtant le hamac avec une brusquerie qui arracha un cri d'etïroi à lady G... Si je vous di.sais qu'il n'y a rien à deviner là où il n'y a rien? et que ce sein de marbre cache un cœur de marbre?

— Ah ! voilà d'affreuses paroles ! dit-elle en posant ses pieds à terre, comme pour s'enfuir, et je vous maudis, Léonce, de m'avoir amenée ici. C'est imo perfidie et une cruauté! Et quels raffinements! M'enlever à ma triste nonchalance, m'entourer de soins délicats, me promener à travers les beautés de la nature et la poésie de vos pensées, flatter ma folle imagination , et tout cela pour me dire après quinze ans d'une amitié sans nuage, que vous me haïssez et ne m'estimez point !

— De quoi vous plaignez vous. Madame? Vous êtes une femme du rauniie, et vous voulez, avant tout, être respectée comme le sont les vertueuses de ce monde-là. Eh bien ! je vous uéclare in-

vincible, moi qui vous connais depuis quinze ans, et votre orgueil n'est pas satisfait?

■ — Être vertueuse par insensibilité , vertueuse par absence de cœur, l'étrange éloge ! 11 y a de quoi être fière !

— Eh bien , vous avez un imuiense orgueil allié à une immense vanité, ré[]liqua Léonce avec une irritation croissante. Vous voulez qu'on sache bien que vous êtes impeccable, et que le cristal le plus pur est souillé auprès de votre gloire. Mais cela ne vous suffit pas. 11 faut encore qu'on croie que vous avez l'ànie tendre et ardente, et qu'il n'y a rien d'aussi puissant que votre aniuur, si ce n'est votre propre force. Si l'on est paisible et recueilli en présence de votre sagesse, vous êtes inquiète et mécontente. Vous voulez qu'on se touruieiite pour deviner le mystère d'amour que vous prétendez renfermer dans votre sein. Vous voulez qu'on se dise que vous tenez la clef d'un paradis de voluptés et d'inel-Tables tendresses, mais que nul n'y pénétrera jamais; vous voulez qu'on désire, qu'on regrette, qu'on palpite aupies de vous, qu'on souffre enfin ! Avouez-le donc et vous aurez dit tout le secret de voire ennui ; car il n'est point de rôle plus fatigant et plus amer que celui auquel vous avez sacrifié toutes les espérances de votre jeunesse et tous les profits de votre beauté!

— Il est au-dessous de moi de me justifier, répondit Sabina, pâle et glacée d'indignation ; mais vous m'avez donné le droit de vous juger à mon tour et de vous due qui vous

êtes : ce portrait que vous avez trace de moi, c'est le vôtre; il ne s'agissait i|ue de l'adaptera la taille d'un homme, et je vais le faire.

LE FAU.NE

— Parlez, Madame, dit Léonce, je serai bien aise de me voir par vos yeux.

— Vous ne le serez pas, je vous en réponds, poursuit Sabina outrée, mais affectant un grand calme; homme et artiste, intelligent et beau, riche et patricien, vous savez être un mortel privilégié. La nature et la société vous ayant beaucoup donné, vous les avez secondées avec ardeur, possédé du désir qui tourmentait déjà voire enfance, d'être un homme accompli. Vous avez si bien cultivé vos brillantes dispositions, et si noblement gouverné votre fortune, que vous êtes devenu le riche le plus libéral et l'artiste le plus exquis. Si vous fussiez né pauvre et obscur, la palme de la gloire vous eût été plus difficile et pins méritoire à conquérir. Vous eussiez eu plus de souffrance et plus de feu, moins de science et plus de génie. Au lieu d'un talent de premier ordre, toujours correct et souvent froid, vous eussiez eu une inspiration inégale, mais brûlante.

— Ah! Madame, dit Léonce en l'interrompant, vous avez peu d'invention, et vous ne faites ici que répéter ce que je vous ai dit cent fois de moi-même. Mais, en même temps, vous me donnez raison sur un autre point, à savoir que l'homme du peuple peut valoir et surpasser l'homme du monde à beaucoup d'égards.

— Vous croyez prouver un grand cœur et un grand esprit en disant ces choses-là? C'est la mode, une moile recherche, et qu'il est donné à peu d'hommes du monde de porter avec goût. Vous n'y commettez jamais d'excès, parce qu'au fond du cœur, vous n'êtes pas moins aristocrate que moi; je vous défierais bien d'être sérieusement épris de la fille aux oiseaux, malgré vos théo-

ries sur la paternité directe de Dieu à l'esclave. Mais, laissez-moi arriver à mon parallèle, et vous verrez que vous n'avez pas su garder votre emphatique incognito avec moi. Jaloux d'être admiré, vous n'avez point prodigué votre jeunesse, et vous avez fort bien compris qu'il n'y a point d'idéal pour la femme intelligente qui possède et connaît un homme à toutes les heures de la vie. Aussi, n'avez-vous point aimé, et avez-vous toujours agi de manière à frapper l'esprit de ce sexe curieux . sans lui permettre de s'emparer de votre volonté. Vous avez l'ail des passions, je le sais, et vous n'en avez point éprouvé. Ce qui nous dislingue l'un de l'autre, et ce qui fait que mon orgueil a plus de mérite que le vôtre, ce sont les privilèges de votre sexe. Vous n'avez point sacrifié les jouissances vulgaires au culte de la dignité. Vus modèles ont été des modèles de choix, des filles souverainement belles, et assez jeunes pour que vous n'eussiez point à rougir devant trop de gens, d'en faire vos maîtresses; ces divines filles du peu[]le, vous vous êtes persuadé que vous les aimiez, et, pour piquer l'amour-propre des lemme du monde, vous avez alleclé de dire que la bialulé physique entraînait la beauté morale, que la simplicité de ces esprits incultes était le temple de l'amour vrai , que sais-,e? vérités peut-être, mais auxquelles vous n'avez jamais cru en les proclamant; car, je ne sache pas qu'aucune de ces divinités plébéiennes vous ait pleinement Ciiptivé ou fixé longtemps. Statuaire, vous n'avez vu en elles que des statues; et, quant aux femmes de votre caste, vous n'avez jamais recherché sincèrement celles qui avaient de l'esprit. C'est avec celles-là que vous jouez piécisément le rôle que vous m'attribuez , posant devant elles avec un art et une poésie admirables les passions byroiiennes, mais ne laissant approcher personne assez près de votre cœur pour qu'on y pût saisir le ver de la vanité qui le ronge.

Léonce garda longtemps le silence après que Sabina eut fini de parler. 11 paraissait profondément abattu, et cette tristesse , qui ne se raidissait pas sous le fouet de

TEVI-IÎINO.

Sahiiia, sracieuawiioiit clciiJue. (.Page 44.)

la critique, le rendit très-supérieur en cet instant à la

femme vindicative qui le lla.L;ellait. Sabina s'en aperçut et comprit ce qu'il y a de plus naïf dans l'e.-prit de l'homme, ce penchant ou cette soumission irrésistible à la vérité, que l'éducation et les habitudes de la femme s'appliquent trop victorieusement à combattre. Elle eut des remords de son emportement , car elle vit que Léonce se reprochait le sien et sondait son propre cœur avec effroi. Elle eut envie de le consoler du mal qu'elle venait de lui faire, puis elle eut peur que sa méditation ne cachât quelque pensée de haine profonde et de vengeance raffinée. Cette crainte la frappa au cœur ; car, aussi bien que Léonce, elle valait mieux que son portrait, et les sources de l'affection n'étaient point taries en elle. Elle essaya vainement de retenir ses larmes ; Léonce entendit des sanglots s'échapper de sa poitrine.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il en s'agenouillant à ses pieds et en prenant sa main dans les siennes.

— Je pleure notre amitié perdue, répondit-elle en se penchant vers lui et en laissant tomber quelques larmes sur ses beaux cheveux. Nous nous sommes niorellement

blessés, Léonce; nous ne nous aimons plus. Mais puisque c'en est fait , et que nous n'avons plus à craindre que l'amour nous gèle le passé, laissez-moi pleurer sur ce passé si pur et si beau!

laissez-moi vous dire ce qu'apparemment vous ne compreniez pas, puisque vous avez pu , de gaieté de cœur, entamer cette lutte meurtrière. Je vous aimais d'une douce et véritable amitié ; je me reposais sur votre cœur comme sur celui d'un frère ; j'espérais trouver en vous protection et conseil dans tout le cours de ma vie. Vos défauts me semblaient petits et vos qualités grandes. Maintenant, adieu, Léonce. Reconduisez-moi chez mon mari. Vous aviez bien raison de m'annoncer |jour cette journée des émotions imprévues, et si terribles que je n'en perdrai jamais le souvenir. Je ne les prévoyais pas si amères, et je ne comprends pas pourquoi vous me les avez données. Pourtant , au moment où je sens qu'elles ont tout brisé entre nous, je sens aussi que la douleur surpasse la colère, et je ne veux pas que notre dernier adieu soit une malédiction.

Sabina effleura de ses lèvres le front de Léonce , et ce baiser chaste et triste, le seul qu'elle lui eût donné de sa vie, renoua le nœud qu'elle croyait délié.

TEVERIXO.

il aperçut bien le curé qui parlait. (Page 48.)

— Non, ma chère Sabina, lui dit-il en couvrant ses deux mains de baisers passionnés : ce n'est pas un adieu , et il n'y a rien de brisé entre nous. Vous m'êtes plus chère que jamais, et je saurai reconquérir ce que j'ai risqué de perdre aujourd'hui. J'y mettrai tous mes soins et vous en serez touchée, quand même vous résisteriez. Calmez-vous donc . noble amie ; vos larmes tombent sur mon cœur et le renouvellent comme une rosée bienfaisante sur une plante prête à mourir. Il y a du vrai dans ce que nous nous sommes dit mutuellement, beaucoup de vrai; mais ce sont là des

vérités relatives qui ne sont pas réelles. Comprenez bien cette distinction. Nous sommes artistes tous les deux et nous ne pouvons pas traiter un sujet avec animation sans que la logique, la plastique, si vous voulez, ne nous entraîne, de conséquence en conséquence, jusqu'à une synthèse admirable. Mais cette synthèse est une fiction , j'en suis certain pour vous et pour moi. Nous avons les défauts que nous nous sommes reprochés; mais ce sont là les accidents de noire caractère et les hasards de notre vie. En les étudiant avec feu , nous avons été inspirés jusqu'à les transformer en vices essentiels de notre nature , en habitudes effrontées de

notre conduite. Il n'en est rien pourtant, puisque nous voici cœur à cœur, pleurant à l'idée de nous quitter et sentant que cela nous est impossible.

— Eh bien, vous avez raison, Léonce, dit lady G... en essuyant une larme et en passant ses belles mains sur les yeux de Léonce, peut-être par tendresse naïve, peut-être pour se convaincre que c'étaient de vraies larmes aussi qu'elle y voyait briller. Nous avons fait de l'art, n'est-ce pas"? et il ne nous reste plus qu'à décider lequel de nous a été le plus habile, c'est-à-dire le plus menteur.

— C'est moi , puisque j'ai commencé, et je réclame le prix. Quel sera-t-il?

— Voire pardon.

— Et un long baiser sur ce bras si beau , que j'ai toujours regardé avec effroi.

— Voilà que vous redevenez artiste, Léonce !

— Eh bien ! pourquoi non?

— Pas de baisers, Léonce, mieux que cela. Passons ensemble le reste de la journée , et reprenez votre rôle de docteur, pourvu que vous me traitiez à moins fortes doses.

— Eh bien ! nous ferons de l'homéopathie, dit Léonce

TTfOCBiPUlE J. CLiTE, 7 EUE S.«ST-BEiiOiT — S. UELAVILLE , SC.

TEVERINO

en baisant le bras qu'elle parut lui abandonner machinalement , et qu'elle lui retira en voyant la négresse se réveiller. Replacez-vous dans votre hamac et dormez tout de bon. Je vous bercerai mollement ; ces larmes vous ont fatiguée, la chaleur est extrême, et nous devons attendre quelle soleil laisse pour quitter les bois.

La singularité et la mobilité des impressions de Léonce donnaient de l'inquiétude à lady G... Son regard avait une expression qu'elle ne lui avait encore jamais trouvée, et il lui était facile de sentir, au bercement un peu saccadé du hamac, qu'il tenait le cordon d'une main tremblante et agitée. Elle vit donc avec plaisir reparaître Madeleine, qui ."après avoir taquiné la négresse, en lui chatouillant les paupières et les lèvres avec un brin d'herbe, revint admirer le hamac et relayer Léonce, malgré lui , dans son emploi de berceur.

— Elle est trop familière , vous l'avez déjà gâtée , dit Léonce en anglais à Sabina. Laissez -moi chasser cet oiseau importun.

— Non , répondit lady G... avec une angoisse évidente, laissez-la me bercer ; ses mouvements si nt plus moelleux que les vôtres ; et d'ailleurs vous avez trop d'esprit pour que je m'endorme facilement auprès de vous. La familiarité de cet enfant m'amuse ; je suis lasse d'être servie à genoux.

Là-dessus elle s'endormit ou feignit de s'endormir, et Léonce s'éloigna, dépité plus que jamais.

Il sortit du bois et marcha quelque temps au hasard. Il aperçut bientôt le curé qui péchait à la ligne, et le jockey qui était venu lui tenir compagnie, pendant que les chevaux paissaient en liberté dans une prairie naturelle à portée de sa vue, et que la voiture était remise à l'ombre beaucoup plus loin. Certain de les retrouver quand il voudrait, Léonce s'enfonça dans une gorge sauvage, et marcha vite pour calmer ses esprits surexcités et troublés.

Sa mauvaise humeur se dissipa bientôt à l'aspect des beautés de la nature. Il avait tourné plusieurs rochers, et il se trouvait au bord d'un lac microscuiique , ou plutôt d'une flaque d'eau cristalline enfouie et comme cachée dans un entonnoir de granit. Cette eau , profonde et brillante comme le ciel , dont elle reflétait l'azur embrasé et les nuages d'or, offrait l'image du bonheur dans le repos. Léonce s'assit au rivage dans une anfractuosité du roc , qui formait des degré's naturels comme pour inviter le voyageur à descendre au bord de l'onde tranquille. Il regarda longtemps les insectes au corsage de turquoise et de rubis qui effleuraient les plantes fontinales ; puis il vit passer, dans le miroir du lac, une bande de ramiers qui traversait les airs et qui disparut comme une vision , avec la rapidité de la pensée. Léonce se dit que les joies de la vie passaient aussi rapides, aussi insaisissables, et que, comme cette réflexion de l'image voyageuse, elles n'étaient que

des ombres. Puis il se trouva ridicule de faire ainsi des métaphores germaniques, et envia la tranquillité d'âme du curé, qui, dans ce beau lac, n'eût vu qu'un beau réservoir de truites.

Un léger bruit se fit entendre au-dessus de lui. Un instant il crut que Sabina venait le rejoindre; mais le battement de son cœur s'apaisa bien vite à la vue du personnage qui descendait les degrés du roc, dont il occupait le dernier degré.

C'était un grand gaillard, plus que pauvrement vêtu, qui portait au bout d'un bâton passé sur son épaule, un mince paquet serré dans un mouchoir rouge et bleu. Ses haillons, ses longs cheveux tombant sur un visage pâle et fortement dessiné, son épaisse barbe noire comme de l'encre, sa démarche nonchalante, et ce je ne sais quoi de railleur qui caractérise le regard du vagabond lorsqu'il rencontre le riche seul et face à face, tout lui donnait l'aspect d'un franc vaurien.

Léonce pensa qu'il était dans un endroit très-désert et que le quidam avait sur lui tout l'avantage de la position, car le sentier était trop étroit pour deux, et il ne fallait pas se le disputer longtemps pour que le lac reçût dans son onde muette et mystérieuse celui qui n'aurait pas les meilleurs poings, et la meilleure place pour combattre.

Dans cette éventualité, qui ne troubla pourtant pas beaucoup Léonce, il prit un air d'indifférence et attendit la rencontre de l'inconnu dans un calme philosophique. Cependant il put compter avec une légère impatience le nombre de pas qui retentit sur le rocher, jusqu'à ce que le vagabond eût atteint le dernier degré et se trouvât juste à ses côtés.

— Pardon, Monsieur, si je vous dérange, dit alors l'inconnu d'une voix sonore et avec un accent méridional très-prononcé ; mais si c'était un effet de votre courtoisie. Votre Seigneurie se rangerait un peu pour me laisser boire.

— Rien de plus juste, répondit Léonce en le laissant passer et en remontant un degré, de manière à se trouver immédiatement derrière lui.

L'inconnu ôta son chapeau de paille déchiré, et s'agenouillant sur le roc , il plongeait avidement dans l'eau sa sauvage barbe et la moitié de son visage , puis on l'entendit humer comme un cheval, ce qui donna à Léonce l'envie facétieuse de siffler en cadence comme on fait pour occuper ces animaux impatients et ombrageux pendant qu'ils se désaltèrent.

Mais il s'abstint de cette plaisanterie, et il envia la contenance superbe avec laquelle ce misérable se plaçait ainsi sous ses pieds, la tête en avant , le corps abandonné, dans un tête-à-tête qui eût pu devenir funeste à l'un des deux en cas de mésintelligence. « Voilà le seul bonheur du pauvre, pensa encore Léonce ; il a la sécurité en de semblables rencontres. Nous voici deux hommes, peut-être d'égale force : l'un ne saurait pourtant boire sous l'œil de l'autre sans regarder un peu derrière lui, et celui qui peut se désaltérer gratis avec cette volupté, ce n'est pas le riche. »

Quand le vagabond eut assez bu, il redressa son corps, et, restant assis sur ses talons : — Voilà , dit-il , de l'eau bien tiède à boire, et qui doit désaltérer en entrant par les pores plus qu'en passant par le gosier. Qu'en pensez-vous Votre Seigneurie?

— Auriez-vous la fantaisie de prendre un bain? dit Léonce, incertain si ce n'était pas une menace.

— Oui, Monsieur, j'ai cette fantaisie, répondit l'autre; et il commença tranquillement à se déshabiller, ce qui ne prit guère de temps, car il n'était point surchargé de toilette, et à peine avait-il sur lui une seule boutonnière qui ne fût rompue.

— Savez-vous nager, au moins? lui demanda Léonce. Ceci est un large puits; il n'y a point de rivage du côté où nous sommes, le rocher tombe à pic à une grande profondeur vraisemblablement.

— Oh ! Monsieur, liez-vous à un ex-professeur de natation dans le golfe de Baja, répondit l'étranger; et, enlevant lestement le lambeau qui lui servait de chemise, il s'élança dans le lac avec l'aisance d'un oiseau amphibie.

Léonce prit plaisir à le voir plonger, disparaître pendant quelques instants, puis revenir à la surface sur un point plus éloigné, traverser la nappe étroite du petit lac en un clin d'œil se laisser porter sur le dos, se placer debout comme s'il eût trouvé pied , puis folâtrer en lançant autour de lui des flots d'écume, le tout avec une grâce naturelle et une vigueur admirable.

Bientôt, pourtant, il revint au pied du roc, et, comme le bord était en effet tres-escarpé , il pria Léonce de lui tendre la main pour l'aider à remonter. Le jeune homme s'y prêta de bonne grâce , tout en se tenant sur ses gardes, pour n'être pas entraîné par surprise , et, le voyant assis sur la pierre échauffée par le soleil, il ne put s'empêcher d'admirer la force et la beauté de son corps, dont la blancheur contrastait avec sa figure et ses mains un peu hâlées. — Cette eau est plus froide que je ne pensais, dit le nageur; elle n'est échauffée qu'à la surface, et je n'aurai de plaisir qu'en m'y plongeant pour la seconde fois. D'ailleurs, voici l'occasion de faire un peu de toilette.

Et il tira de son maigre paquet une grande coquille qui lui servait de tasse, mais dont il avait dédaigné de se servir pour boire. Il la remplit d'eau à diverses re-

TEVERINO

prises et s'en arrosa ia tête et la barbe, lavant et frottant avec un soin extrême et une volui>lé minutieuse cette riche toison noire qui, toute ruisselante, le faisait ressembler à une sauvage divinité des fleuves. Puis, comme le soleil, tombant d'aplomb sur sa nuque et sur son front, commençait à l'incommoder, il arracha des toulêes de jones et il'iris qu'il roula ensemble, et dont il fit un chapeau ou plutôt une couronne de verdure et de fleurs. Le hasard ou un certain goût naturel voulut que cette coiffure se trouvât disposée d'une façon si artiste qu'elle compléta l'idée qu'on pouvait se faire, en le regardant, d'un Neptune antique.

Il bondit une seconde fois dans le lac, atteignit la rive opposée, et courant sur la pente qui était adoucie et couverte de végétation de ce côté-là, il cueillit de superbes fleurs de mjmpha blanc qu'il plaça dans sa couronne. Enfin , comme s'il eût deviné l'admiration réelle qu'il causait à Léonce, il se fit une sorte de vêtement avec une ceinture de roseaux et de feuilles aquatiquesj; et alors, libre, fier et beau comme le premier homme, il s'étendit sur un coin de sable fin et parut rêver ou s'endormir au soleil, dans une attitude majestueuse.

Léonce, frappé de la perfection d'un semblable modèle, ouvrit son album et essaya de faire un croquis de cet être bizarre, qui, reflété dans l'eau limpide, à demi nu et à demi vêtu d'herbes et de fleurs, offrait le plus beau type qu'un artiste ait jamais eu le bonheur de contempler, dans un cadre naturel de rochers sombres,

de ft'uilla;-es éclatants et de sables argentés, merveilleusement appropriés au sujet. Les flots de la lumière coupée des fortes ombres du rocher , le reflet que l'eau projetait sur ce corps humide d'un ton titianesque, tout se réunissait poir donner à Léonce une des plus complètes jouissances d'art et un des plus vifs sentiments poétiques qu'il eût jamais éprouvés ; car, bien que statuaire, il était aussi sensible à la beauté de la couleur qu'à celle de la forme.

Tout à coup il ferma son album, et le jetant loin de lui : « Honte à moi , se dit-il , de vouloir retracer une scène que Raphaël ou Véronèse, Giorgion, Rubens ou le Poussin eussent été jaloux de contempler! Oui, les grands maîtres de la peinture eussent été seuls dignes de reproduire ce que moi j'ai surpris et comme déro-bé à la bienveillance du hasard. C'est bien assez pour moi, qui ne saurais manier un pinceau, de le voir, de le sentir et de le graver dans ma mémoire. »

Le vagabond sembla deviner sa pensée, car, à sa trèsgrande surprise, il lui cria en italien, après lui avoir demandé s'il comprenait cette langue : « C'est de l'antique, n'est-ce pas, Skjnore 1 Voulez-vous du Michel-Ange? En voici. » Et il prit une attitude plus bizarre, mais belle encore, quoique tourmentée, u Maintenant du Raphaël, reprit-il en changeant de posture ; c'est plus gracieux et plus naturel ; mais quoi qu'on en dise, le muscle y joue encore un peu trop son rôle... Le Jules Romain s'en ressentira encore, mais ce n'est pas à dédaigner. » Et quand il se fut posé a la Jules Romain, il reprit sa première attitude, en ajoutant : — Celle-ci est la meilleure, c'est du Phidias, et on aura beau chercher on ne trouvera rien de mieux.

— Vous faites donc le métier de modèle? lui dit Léonce, un peu désenchanté de ce qui lui avait d'abord semble liaïf et imprévu dans cet homme.

— Oui , Monsieur, celui-là et bien d'autres, répondit le nageur, qui était venu se poser au milieu du lac sur un rocher qui formait ilut, et sûr lequel il se dressa comme sur un piédestal. Si j'avais une vieille ci uche, je vous représenterais ici, avec mes roseaux, un groupe dans le goût de Versailles, quoique je n'y sois pas encore allé ; mais nous avons à Naples beaucoup de choses dans ce style-là. Si j'avais un tambour de basque, je vous montrerais diverses figures napolitaines qui ont plus de grâce et d'esprit dans leur petit doigt que tout votre grand siècle dans ses blocs de marbre et de bronze. Mais puisque je ne puis plus rien pour charmer vos jeux, je veux au moins charmer vos oreilles. Si vous êtes Apollon, ne me traitez pas comme Mui^yas ; mais, fussiez-vous un maestro renommé, vous conviendrez que la voix est

belle. Je sens que cette eau froide et toutes mes poses vigoureuses m'ont élargi le poumon, et j'ai une envie folle dn chanter.

— Chantez, mon camarade, dit Léonce. Si votre ramage réijond à votre plumage , vous n'avez pas à craindre mon jugement.

AUDACES FORTUNA JUVAT

Alors rilahen chanta dans sa langue harmonieuse trois strophes empreintes du génie hyperbolique de sa nation, et dont nous donnerons ici la traduction libre. Il les adaptait à un de ces airs de l'Italie méridionale , dont on ne saurait dire s'ils sont les

chefs-d'œuvre de maîtres inconnus, ou les mâles inspirations fortuites de la muse populaire :

« Passez, nobles seigneurs , dans vos gondoles bigarrées; vous presserez en vain l'allure de vos rameurs intrépides; j'irai plus vite que vous avec mes bras souples comme l'onde et blancs comme l'écume. Couvert de mes haillons, je suis un des derniers sur la terre; mais, libre et nu, je suis le roi de l'onde et votre maître à tous !

« Fuyez, nobles dames, sur vos barques pavoisées; vous détournerez en vain la tête, en vain vous couvrirez de l'éventail vos fronts pudiques; le mien attirera toujours vos regards, et vous suivrez de l'œil, à la dérobée, ma chevelure noire flottante sur les eaux. Avec nus haillons, je vous fais reculer de dégoût; mais, libre et nu, je suis le roi du monde et le maître de vos cœurs !

« Nagez, oiseaux de là mer et des fleuves ; fendez de vos pieds de corail le flot amer qui vous balance. Avec ma poitrine solide comme la proue d'un navire, avec mes bras souples comme votre cou lustré, je vous suivrai dans vos nids d'algue et de coquillages. Couvert de mes haillons, je vous effraie; mais, libre et nu, je suis le roi de l'onde, et vous me prenez pour l'un d'entre vous! »

La voix du chanteur était magnifique, et aucun artiste en renom n'eût pu surpasser la franchise de son accent, la naïveté de sa manière, la puissance de son sentiment exalté. Léonce se crut transporté dans le golfe de Salerne ou du Tarente, sous le ciel de l'inspiration et de la poésie. — Par le mephitrite ! s'écria-t-il, tu es un grand poète et un grand chanteur, noble jeune homme ! et je ne sais comment te récompenser du plaisir que tu viens de me

causer. Quel est donc ce chant admirable , quelles sont donc ces paroles étranges?

— Le chant est de quelque dieu égaré sur les cimes de l'A[:ennin, qui l'aura confié aux échos, lesquels l'auront murmuré à l'oreille des pâtres et des pêcheurs; mais les paroles sont de moi. Signer, car, avec votre permission, je suis improvisateur quand il me plaît de l'être. Notre langue mélodique est à la portée de tous; et quand nous avons une idée, nous autres poètes naturels , enfants du soleil, l'expression ne se fait pas désirer longtemps.

— Tu me répéteras ces paroles ; je veux les écrire.

— Si je vous les répète, ce sera autrement. Mes chants s'envolent de moi comme la flamme du foyer , je puis les renouveler et non les retenir. Peut-être trouvez-vous celles-ci un peu fanfaronnes ; c'est le privilège du poète. Otez-lui la gloriole, vous lui ôtez son génie.

— Tu as le droit de te vanter, car tu es une nature privilégiée, répondit Léonce, et quelle que soit la condition , tu mériterais d'être un des premiers sur la terre. Tu m'as charmé; viens ici, et conte-moi la misère, je veux la faire cesser.

L'inconnu revint au rivage. — Hélas ! dit-il, vous avez vu le faune antique dans toute sa liberté, l'homme de la nature dans toute sa poésie. A présent, vous allez voir le porteur de haillons dans toute sa laideur et dans toute sa misère ; car il faut bien que je reprenne celle triste livrée, en attendant qu'elle me quille, ou que je trouve l'emploi de mon génie pour renouveler ma garde-robe. Vous paraissez surpris? J'ai bien lu dans vos regards, lorsque je me suis approché de vous pour la première fois, que mon aspect vous causait de la répugnance.

TEVERINO

Vous m'avez trouvé laid, effrayant, peut-être. Mais quand j'ai eu di'pouillé ma souquenouille de mendiant, quand cette eau lustrale m'a débarrassé de mes souillures , quand vous m'avez vu purifié de la fange et de la poussière des chemins ; ce corps qui a servi quelquefois de modèle aux premiers sculpteurs de ma patrie, ce visage qui n'est point dégradé par la débauche et auquel la fatigue et les privations n'ont pas ôté encore la jeunesse et la beauté, ces membres où la nature a prodigué son luxe, et ce sentiment du beau que l'homme intelligent porte sur son front et dans toutes ses habitudes; tout ce qui fait enfin. Monsieur, que, nu, je suis l'égal et peut-être le supérieur des hommes les mieux vêtus, vous a frappé enfin, et vous avez essayé de me classer dans vos impressions d'artiste. Mais vous n'avez pas réussi , j'en suis certain ; les œuvres do l'art ne sont rien quand elles ne peuvent renchérir sur celles de Dieu. Si vous êtes peintre, vous me retrouverez quelque jour dans vos souvenirs, un jour que l'inspiration vous saisira ! Aujourd'hui, vous ne me reproduirez pas!... D'autant plus, ajouta-t-il avec un amer sourire, que la pièce est jouée, et que ma divinité va disparaître sous la flétrissure de l'indigence.

Cet homme parlait avec une facilité extraordinaire et avec un accent d'une noblesse inconcevable. Sa figure, éclairée d'un rayon d'enthousiasme, etaussitôt voilée par un profond sentiment de douleur, était d'une beauté inouïe ; jamais plus nobles traits, jamais expression plus fine et plus pénétrante n'avaient attiré l'attention do Léonce.

— Monsieur, lui dit-il, dominé par un respect involontaire, vous êtes certainement au-dessus de la misérable condition sous les dehors de laquelle vous m'êtes apparu ; vous êtes quelque ar-

tiste malheureux : permettez-moi de vous secourir et de vous récompenser ainsi de la jouissance poétique que vous m'avez procurée.

Mais l'inconnu ne parut pas avoir entendu les paroles de Léonce. Courbé sur le rivage, il déplaît, avec une répugnance visible, les hardes ignobles qu'il était obligé de reprendre pour cacher sa nudité.

— Voilà , dit-il en laissant retomber ses guenilles par terre, un supplice que je vous souhaite de ne pas connaître. L'Italien aime la parure , l'artiste aime le bien-être , le luxe , les parfums , la propreté ; cette mollesse exquise qui renouvelle l'âme et le corps après des exercices mâles et salutaires. Personne ne peut comprendre ce qu'il m'en coûte de me montrer aux hommes , aux femmes surtout I avec une blouse déchirée et un pantalon qui montre la corde.

— Oh ! je vous comprends et je vous plains, répondit Léonce ; mais je puis faire cesser aujourd'hui votre peine. Dieu merci ! Il fait assez chaud pour que vous restiez ici à m'attendre au soleil un quart d'heure ; je vous promets que, dans un quart d'heure, je serai de retour avec des vêtements capables de contenter votre honnête et légitime fantaisie. Attendez-moi.

Et, avant que l'Italien eût répondu, Léonce s'élança sur le sentier, courut à sa voiture et en retira une valise élégante et légère, qu'il rapporta au bord du lac. 11 retrouva son Italien dans l'eau, occupé à faire une gerbe des plus belles fleurs aquatiques, qu'il lui rapporta d'un air de triomphe naïf, et qu'il lui présenta avec une grâce affectueuse.

— Je ne puis vous donner autre chose en échange de ce que vous m'apportez, dit-il, je n'ai rien au monde; mais, grâce à mon adresse et à mon courage, je puis m'approprier les plus rares trésors de la nature, les plus belles fleurs , les plus précieux échantillons minéralogiques , les cristaux , les pétrifications , les plantes des montagnes ; je puis vous donner tout cela si vous voulez que je vous suive dans vos promenades; et même, si vous avez ici un fusil, je puis abattre l'aigle et le chamois et les déposer au pied de votre maîtresse ; car je suis le plus adroit chasseur ([uo vous ayez rencontré, comme le plus hardi piéton et le plus agile nageur.

Malgré cette naïveté de vanterie italienne , l'effusion du jeune homme ne déplut point à Léonce. Sa figure éclairée par la joie et la reconnaissance avait un éclat ,

une franchise sympathique, qui gagnaient l'affection. En dix minutes, il transforma le vagabond en un jeune élégant du meilleur ton, en tenue de voyage. Il n'y avait dans la valise de Léonce que des habits du matin, de quoi suffire à une charmante toilette de campagne, vestes légères et bien coupées, cravates de couleurs fines et d'un ton frais, linge magnifique, pantalons d'été en étoffes de caprice, souliers vernis, guêtres de casimir clair à boulons de nacre. L'Italien choisit sans façon tout ce qu'il y avait de mieux. Il était à peu près de la même taille que Léonce , et tout lui allait à merveille ; il n'oublia pas de prendre une paire de gants, dont il respira le parfum avec délices. Et quand il se vit ainsi rafraîchi et paré de la tête aux pieds , il se jeta dans les bras de son nouvel ami, en s'écriant qu'il lui devait la plus grande jouissance qu'il eût éprouvée de sa vie. Puis il poussa du bout du pied dans le lac ses haillons, qui lui faisaient horreur, et, dé-

nouant son petit paquet, dont il noya aussi l'enveloppe grossière, il en tira, à la grande surprise de Léonce, un portrait de femme entouré de brillants ; une chaîne d'or assez lourde, et deux mouchoirs de batiste garnis de dentelle. C'était là tout ce que contenait son havresac de voyage.

— Vous êtes surpris de voir qu'une espèce de mendiant eût conservé ces objets de luxe, dit-il en se parant de sa chaîne d'or, qu'il étala de son mieux sur son gilet blanc; c'était tout ce qui me restait de ma splendeur passée, et je ne m'en serais défait qu'à la dernière extrémité. Cite voleté, Signor mio? pazzia !

— Vous avez donc été riche ? lui demanda Léonce, frappé de l'aisance avec laquelle il portait son nouveau costume.

— liiche pendant huit jours, je l'ai été cent fois. Vous voulez savoir mon histoire ? je vais vous la dire.

— Eh bien , racontez-la-moi en marchant, et suivez-moi , dit Léonce. Nous allons reporter à nous deux cette valise dans ma voiture.

— Vous êtes en voyage, Signor ?

— Non, mais en promenade, et pour plusieurs jours peut-être. Voulez-vous être de la partie ?

— Ah ! de grand cœur, d'autant plus que je peux vous être à la fois utile et agréable. J'ai plusieurs petits talents, et je connais déjà à fond ces montagnes dans lesquelles j'erre depuis huit jours. Je ne puis rester nulle part. Ma tête emporte sans cesse mes jambes pour se venger de mon cœur, qui l'emporte elle-même à chaque instant. Mais pour vous faire comprendre ma

manière de voyager, c'est-à-dire ma manière de vivre, il faut que je me fasse connaître tout entier.

« J'ignore le lieu de ma naissance, et je ne sais à quelle grande dame coupable ou à quelle malheureuse fille égarée je dois le jour. La femme d'un marchand de poissons me recueillit un matin dans la campagne de Rome, au bord du Tibre, et mi; donna le nom de Teverino, autrement dit Tiberinus. J'avais environ deux ans; je ne pouvais dire d'où je venais, ni le nom de mes parents. Cette bonne âme m'éleva malgré sa misère. Elle n'avait plus de fils, et elle compta sur moi pour l'assister et la soutenir quand je serais en âge de travailler. Malheureusement, je n'étais pas né avec le goût du travail : la nature m'a gratifié d'une paresse de prince, et c'est ce qui m'a toujours fait croire que j'étais d'un sang illustre, bien que par mon esprit j'appartienne au peuple. Il faut que l'un des deux auteurs de mes jours ait été de cette race de pauvres diables qui sont destinés à tout conquérir par eux-mêmes ; et, dans mon origine problématique, c'est le côté dont je suis le moins porté à rougir. Tant que je fus un petit enfant, j'aimai la pêche, mais plutôt comme un art que comme un métier. Oui, je me sentais déjà né pour les inventions de l'intelligence. Ardent aux exercices périlleux et violents, je n'aurais pas le goût du lucre. J'éprouvais un plaisir extrême à guetter, à surprendre et à conquérir la proie. Je ne savais pas la faire marchander pour la vendre. Je perdais l'argent, ou je me le laissais emprunter par le premier venu. J'avais trop bon cœur pour rien refuser à mes petits camarades. Je les aidais à bien placer leurs marchandises au lieu de

TEVERINO

demandor la préférence sur eux. Enliu je mettais ma pauvre mère adoptive au désespoir par mon désintéressement et ma libéralité, qu'elle appelait bêtise et inconduite.

« A mesure que j'acquérais des forces, l'âge lui en ôtait, si bien qu'un jour, n'ayant plus la force de me battre, la seule consolation qu'elle eût goûtée avec moi jusqu'alors, elle me mit à la porte en mo donnant sa malédiction et deux carlini.

«J'avais dix ans, j'étais beau comme Cupidon. Un peintre estimé qui m'avait remarqué dans la rue me prit chez lui pour lui servir de modèle, et fit, d'après moi, un saint Jean-Baptiste enfant, puis un, Giotto, puis un Jésus enseignant dans le temple ; et, quand il eut assez de ma figure, il me ren\oya avec vingt pièces d'or, en me recommandant de me vêtir un peu mieux , si je voulais me présenter quelque part pour gagner ma vie. Je sentais déjà naître en moi le goût du luxe; néanmoins je compris que ce n'était pas le moment de me satisfaire do cette façon. Je courus chez ma mère d'ailoption, je lui donnai tout ce que j'avais reçu, et, comme touchée de mon bon cœur, elle voulait me retenir chez elle; je lui déclarai que j'avais pris goût à l'indépendance , et que je voulais être libre désormais de choisir ma profession.

« Cette profession fut bientôt trouvée, c'est-à-dire qu'il s'en ofrit cent, et que je n'en pris aucune exclusivement. J'avais l'amour du changement, la passion de la liberté, une curiosité effrénée pour tout ce qui me semblait noble et beau. J'avais déjà une belle voix, ma figure et mon esprit se recommandaient d'eux-mêmes. Sûr de charmer les yeux et les oreilles, je n'avais point de souci à prendre et ne songeais qu'à cultiver mes facultés naturelles. Tour à tour modèle, batelier, jockey, enfant de chœur, figurant de théâtre, chanteur des rues, marchand do coquillages,

garçon de café, cicérone... Ah! Monsieur, ce dernier emploi fut, avec celui de modèle, celui qui profita le plus, sinon à ma bourse, du moins à mon intelligence. La conversation des artistes et l'étude journalière des chefs-d'œuvre de l'art, développèrent tellement mes idées, que bientôt je me sentis supérieur, par mes conceptions et par mes jugements, aux sculpteurs et aux peintres qui s'essayaient à reproduire ma ligure, aux voyageurs de toutes les nations que j'initiais à la connaissance des merveilles de Rome. En m'apercevant de l'ignorance ou de la pauvreté d'esprit de tous ceux à qui j'avais affaire, je sentis, de plus en plus, le besoin d'être un esprit supérieur. Je n'aimais point la lecture. S'instruire dans les livres est un travail trop froid et trop long pour la rapidité de ma compréhension. Je m'appliquai donc à approcher le plus possible des hommes vraiment capables, et sacrifiant presque toujours mes intérêts à ce but, je m'instruisis de toutes choses en écoutant parler. Batelier ou jockey, j'observai et je connus les habitudes et les mœurs des gens du monde; enfant de chœur et choriste d'opéra, je m'initiai au sentiment de la musique et à l'art du théâtre. J'ai surpris les secrets du prêtre et ceux du comédien, qui se ressemblent fort. Chanteur de carrefour, montreur de marionnettes ou marchand de brimborions, j'étudiai toutes les classes, et connus les impressions du public et leurs causes. Malin et pénétrant, audacieux et modeste, habile à persuader et dédaigneux de tromper, j'eus des amis partout et des protecteurs nulle part. Accepter la protection d'un individu, c'est se mettre dans sa dépendance; toute espèce de joug m'est odieux. Doué d'un talent d'imitation sans exemple, certain d'amuser, d'attendrir, d'étonner ou d'intéresser quiconque je voudrais, il n'y avait pas une heure dans ma vie où je ne pusse compter sur mes ressources infinies.

« A mesure que je devenais un homme, loin de diminuer, ces ressources décuplaient. Quand vint l'âge de plaire aux femmes... j'eus bien des succès, Monsieur, et je n'en abusai point. La même royale indolence qui m'avait empêché de prodiguer les perfections de mon être dans l'emploi de marchand de poissons, et qui n'était au fond qu'un respect instinctif pour la conservation de ma

puissance , m'accompagna dans mes relations avec le beau sexe. Judicieux et discret, je ne m'attachai pas longtemps au vice, je ne me dévouai point à l'égoïsme , je voulus vivre par le cœur, afin de rester complet et invincible dans ma fierté. Je fus miséricordieux sans effort ; on me trahit beaucoup, on ne me trompa guère. Je supplantai beaucoup de rivaux et ne les avilis point. Je formai beaucoup de liens et sus les rompre sans dépit et sans amertume. Tenez, Monsieur, j'ai ici le portrait d'une princesse qui m'a tant tourmenté de sa jalousie que j'ai été forcé de l'abandonner ; mais je garde son image en souvenir des plaisirs qu'elle m'a donnés ; je ne la montre à personne, et je ne vends pas les diamants, quoique je vive de pain noir et de lait de chèvre depuis huit jours.

—Mais quelle est donc la cause de votre misère présente? demanda Léonce.

— « L'amour dos voyages d'une part , et, de l'autre, l'amour, le pur amour, Signor mio! A peine avais-je gagné quelque argent que, quittant l'emploi qui me l'avait procuré, vu "[ue la jouissance que j'en avais retirée était épuisée pour moi, je partais, et je voyageais à travers l'Italie. J'ai parcouru toutes ses provinces, me procurant les douceurs de l'aisance quand je le pouvais, me soumettant aux privations les plus philosophiques quand ma bourse

était à sec; souvent même restant, avec une sorte de volupté, dans cet état de déiiument qui me faisait sentir le prix des biens que j'avais prodigués, et attendant avec orgueil que le désir me revint assez vif pour secouer ma délicieuse apathie. Tantôt je dédaignais de me tirer d'affaire, sentant que mes inspirations d'artiste n'étaient pas arrivées à leur apogée, et préférant jeûner que de mal déclamer ou de mal chanter. C'est là une grande jouissance, Monsieur, que de sentir son génie captivé par le respect qu'on lui porte ! D'autres fois, l'amour me dominait, et je me plaisais à prodiguer mon or à mon idole, heureux encore plus et enivré au delà de toute expression, lorsque, ruiné, je la voyais s'attacher à ma misère, et me chérir d'autant plus que je n'avais plus rien à lui donner. Oh! oui, c'est alors que j'ai laissé passer bien des jours avant de remettre à l'épreuve de telles aliections, en remontant sur la roue de fortune ; . car les nobles cœurs ne s'attachent irrésistiblement qu'aux malheureux. »

— Teverino, votre langage me pénètre, dit Léonce. Si vous ne vous êtes pas vanté, vous êtes un des plus grands cœurs, joint à un des caractères les plus originaux que j'aie encore rencontrés. Quand vous avez commencé votre histoire, je pensais à ce litre d'un chapitre de Rabelais que vous connaissez sans doute, puisque vous connaissez toutes choses...

— Cumment Pantagruel fit la rencontre de Panurge? dit l'Ita-hen en riant.

— C'est cela même , reprit Léonce, et maintenant jo crois pouvoir achever la phrase: Lequel il aima toute sa vie.

— On m'a souvent cité ce chapitre; car toutes les personnes qui m'ont aimé, m'ont rencontré sous leurs pieds. Mais je me suis

bientôt élevé au niveau de leurs cœurs, et même au-dessus de la tête de quelques-unes, et c'est en cela que je suis un Panurge de meilleure race que celui (le Rabelais; je n'ai ni sa lâcheté, ni son cynisme, ni sa gloutonnerie, ni sa hâblerie, ni son égoïsme ; mais j'ai de commun avec lui la finesse de l'esprit et les hasards de la fortune. Si vous m'emmenez avec vous pour quelques jours, vous verrez que, partageant les aises de votre vie, je n'en abuserai pas un seul instant. Quand j'en aurai assez (et je me dégouterai probablement de votre société avant que vous le soyez de la mienne), vous verrez que vous aurez des regrets et que c'est vous qui me devrez de la reconnaissance.

— C'est fort possible, dit Léonce en riant , quoique je vous trouve avec Panurge une ressemblance que vous reniez : la forfanterie.

— Non pas. Monsieur; celui-là est fanfaron, qui promet et ne tient point. Ne soyez pas piqué de ce que je vous avance, que je serai las avant vous de notre fami-

TEVERINO

liarité. Ce ne sera pas vous qui en serez cause, car je vois en vous du génie et de la grandeur d'âme; mais les circonstances extérieures, indépendantes de notre volonté à tous deux : le monde qui m'amuse un instant et bientôt me déplaît , la contrainte de quelque usage auquel je ne saurai peut-être me soumettre que pour un certain nombre d'heures, quelque personnage qui vous charmera et qui me sera antipathique, enfin un caprice de mon esprit mobile qui m'enlainera à quelque pointe vers un nouvel aspect des choses, ceci ou cela me forcera de vous

quitter. Mais vous n'aurez pas honte de m'avoir connu , et le nom de Teverino ne vous sera jamais odieux , je vous le

— Je sens que vous ne me trompez pas, répondit Léonce, quoique votre inconstance m'effraie. Voyons, pouvez-vous vous engager à vivre vingt-quatre heures de ma vie et à vous transformer des pieds à la tête, moralement parlant, en homme du monde, comme vous l'êtes déjà matériellement?

— Lien ne me sera plus facile ; j'aurai d'aussi belles manières et d'aussi nobles procédés que vous-même ; car depuis une heure que je suis avec vous, je vous possède déjà. D'ailleurs, n'ai-je pas vécu de pair à compagnon avec la noblesse, quand mes talents me faisaient rechercher? Croyez-vous que si j'avais voulu adopter une manière d'être uniforme, me priver d'émotions vives, comme de m'abstenir de me ruiner en un jour et de quitter une marquise pour courir après une béliémienne ; enfin que si j'avais voulu me ranger, comme on dit, me soumettre à des exigences, me laisser torturer par l'ambition , infliger à ma vanité tous les supplices de la vanité jalouse, subir les caprices des grands, et nuire à mes compétiteurs pour édifier ma fortune et ma réputation, je n'aurais pas fait comme tant d'autres, qui sont entrés dans le monde par la petite porte des artistes, et qui , devenus seigneurs à leur tour, ont vu ouvrir devant eux les deux battants de la grande? Rien ne m'eût été plus aisé, et c'est cette facilité même qui m'en a dégoûté. Comptez donc sur mon sentiment des convenances, tant que vos convenances me conviendront, c'est-à-dire pendant vingtquatre heures, terme que je puis accepter.

— En ce cas, vous allez passer pour un de mes amis que je viens de rencontrer herborisant ou philosopant dans la montagne, et vous serez présenté comme tel à une belle dame que

nous allons rejoindre , et que vous entretiendrez dans cette erreur jusqu'à ce que je vous prie de cesser.

— Je ne puis prendre un engagement posé dans ces termes ; je serais toujours à votre caprice, et cela glacerait mon génie. Nous sommes convenus de vingt-quatre heures, ni plus ni moins, et il faut que le serment soit réciproque. Je ne vais pas plus loin , si vous ne me donnez votre parole d'honneur de ne pas m'ôter mon masque avant demain à deux heures de l'après-midi ; car je vois au soleil qu'il est cette heure-là ou peu s'en faut: de même que de mon côté, je vous autorise, si je me trahis avant l'expiration du contrat, à me remettre, nu , dans le lac où vous m'avez trouvé.

— C'est convenu sur l'honneur, dit Léonce.

En tournant, par derrière le bosquet où la voiture était abritée, Léonce et Teverino parvinrent à replacer la vahse sous le coffre de devant , sans avoir été aperçus.

— Laissez-moi aller à la découverte et attendez-moi, dit Léonce; et , comme il s'avançait sur le chemin , il vit venir à lui Madeleine toute haletante , et portant le hamac.

— Son Altesse vous attend et s'impatiente beaucoup, dit-elle ; elle m'a chargée de vous retrouver et de dire à Votre Seigneurie ([u'elle s'ennuie considérablement. Tenez ! la voilà déjà qui traverse l'eau ! Moi , je vais ^mettie ceci dans la voiture.

Léonce courut olfrir la main à Sabina sans s'inquiéter de laisser Madeleine rencontrer Teverino, et sans se demander si elle ne pouvait pas fort bien avoir déjà vu ce vagabond errer dans le pays. Le hasard parut servir ses projets ; car à peine eut-il préve-

nu Sabina qu'il avait un de ses amis à lui présenter, que Teverino sortit du bos-

quet, suivi à distance par l'oiselière , qui le regardait curieusement et semblait le voir pour la première fois.

A TRAVERS CHAMPS

— C'est le marquis Tiberino de Montefiori , dit Léonce ; un fidèle ami que j'étais bien sur de rencontrer, cherchant des fleurs pour son magnifique herbier des .-Mpes, et un aimable compagnon de roule que la Providence nous envoie, si vous daignez l'agréer, et lui faire l'honneur d'être admis dans votre cortège.

La belle figure'et la bonne grâce du marquis Tiberino chassèrent l'humeur qui obscurcissait le front de lady G...

— Je suis bien forcée de vous obéir en tout , dit-elle tout bas à Léonce, puisque vous êtes mon docteur et mon maitre aujourd'hui ; et il faut que j'accepte vos prescriptions sans y regarder de trop près.

— Vous n'aurez pas beaucoup de mérite cette fois, dit Léonce, et bientôt j'en appellerai à vous-même. Marquis, offre ton bras à milady ; je vais tâcher de repêcher notre curé et ses truites.

Le curé avait fait merveille, et, acharné à ses nombreuses conquêtes, il oubliait l'heure et ses paroissiens, et son office , et sa gouvernante. Il ne fallait plus lui parler de tout cela. En voyant frétiller sur l'herbe le ventre d'argent semé de rubis de ses belles truites, il bondissait lui-même comme une grenouille, et l'on

voyait briller dans ses gros yeux ronds la joie innocente de l'homme d'église, qui porte une passion fougueuse dans les amusements permis. Léonce l'aida à faire une caque de joncs et d'osier pour emporter ses poissons, et ainsi emprisonnés, on les remplaça vivants dans l'eau, après avoir assujetti le filet verdoyant avec de grosses pierres.

— Je vous invite à souper- ce soir à mon presbytère, s'écriait le curé ; elles seront délicieuses, surtout s'il vous reste encore de ce bon vin de tantôt pour les arroser.

— J'ai encore bien mieux, dit Léonce; j'ai aperçu, dans un taillis de chênes, de superbes oronges, des chanterelles succulentes, des ceps énormes, et je venais vous chercher pour m' aider à les cueillir.

— Ah ! Monsieur ! reprit le curé, rouge d'enthousiasme, courons -y avant que les pâtres descendent chercher leurs vaches. Les ignorants écraseraient sous leurs pieds ces mirifiques champignons dont il faut nous emparer absolument. Vous avez bien fait de m'attendre ; je connais toutes les espèces alimentaires, et le boUet surtout exige une grande délicatesse d'observations, à cause de la quantité de cousins-germains qu'il possède dans la classe des vénéneux.

— Que Panurge s'en tire comme il pourra ! se dit Léonce en voyant Teverino assis avec Sabina sur un groupe de rochers à quelque dislance. S'il dit quelque sottise, je ne veux pas en avoir la honte, et j'aime mieux subir les résultats de l'épreuve que de les alîronter.

Il emmena le curé et Madeleine, qui parut pourtant ne les suivre qu'à regret , sous prétexte que tous les champignons

étaient empoisonnés et ne pouvaient servir qu'à tuer les mouches.

— C'est le préjugé de beaucoup de paysans, dit le curé, même dans les régions où la connaissance des espèces comestibles pourrait leur fournir une nourriture saine et succulente.

Léonce passa assez près de Sabina pour qu'elle pût le rappeler si le lête-à-tête lui déplaisait. Elle ne le fit point, et ne parut même pas le voir. Quant au curé, il faisait bon marché de toutes choses, lorsqu'il avait en tête quelque amusement champêtre, ou l'attrait de quelque friandise.

Perdu dans le taillis de chênes, Léonce se trouva bientôt séparé du curé, ([ue l'ardeur de la découverte emportait parmi les broussailles, et dont la présence ne se trahissait plus que de loin en loin , par des exclamations d'enthousiasme, lorsqu'un nouveau groupe de champignons s'offrait à sa vue. Madeleine avait docilement suivi le jeune homme et lui présentait son grand chapeau de paille en guise de panier; mais Léonce n'y mettait que

TEVEUINO.

des fleurs de gentiane et des feuilles de baume. L'oiselière était préoccupée, et, un instant, il crut voir des larmes furtives briller dans ses paupières blondes.

— Qu'as-tu, ma chère enfant? lui dit-il en prenant son bras qu'il passa sous le sien; quelque souci intérieur te persécute?

— Ne faites pas attention , mon bon seigneur, répondit la jeune fille ; c'est une folie qui me passe par l'esprit.

— Quoi donc? dit Léonce en pressant son petit bi'as contre sa poitrine.

— C'est que, voyez- vous, reprit-elle ingénument, mon bon ami est parti ce matin avant le jour pour la frontière.

— Il te quitte? •

— Oh 1 Dieu veuille que non ! je ne crois pas cela. Il s'est chargé d'aller reconnaître un passage qu'il a aperçu et que mon frère prétend inipraticablo. Lui assure, au contraire, que ce serait mieux pour faire passer la contrebande , et comme il ne veut pas nous être à charge, comme le métier le tente, et qu'il prétend aider mon frère à faire quelque beau coup, il a promis do revenir ce soir et de rapporter une bonne nouvelle ; mais moi j'ai peur qu'il ne revienne point, et je ne fais que prier Dieu tout bas. C'est ce qui me donne envie de pleurer.

— Ce passage est dangereux, sans doute, et tu crains qu'il ne s'expose trop?

— Ce n'est pas cela. Ce passage est dangereux, puisque mon frère le regarde comme impossible ; mais mon ami est si adroit et si prudent qu'il s'en tirera.

— Que crains-tu donc?

— Que sais-je? Ne me le demandez pas, je ne peux pas vous le dire.

— Je te le dirai, moi. Tu crains qu'il ne t'aime plus. Qu'as-tu fait de ta confiance de ce malin?

— J'ai tort, n'est-ce pas?

— Je ne sais. Mais ne pourrais-tu te consoler, pauvrette ?

— Je ne sais pas, Monsieur, répondit Madeleine d'un ton et avec un regard vers le ciel, qui n'exprimaient pas le doute de l'inconstance provocante , mais l'effroi de l'inexpérience en face de la douleur.

— Tu ne le sais pas, en effet, reprit Léonce, attentif à sa physionomie, et tu sens que si c'était possible, ce serait du moins bien difficile.

— Cela ne me paraît pas possible du tout. Mais Dieu seul connaît les miracles qu'il peut faire, et on dit que, quand on le prie de tout son cœur, il ne vous refuse rien.

— Ton premier mouvement serait donc de le prier pour qu'il te délivrât de ton amour? Et c'est là sans doute ce que tu fais maintenant?

— Non, Monsieur, je ne le ferais que si j'étais stlr de n'être plus aimée ; car si je demandais maintenant de devenir méchante pour quelqu'un qui m'est bon, je demanderais quelque chose que Dieu ne pourrait m'accorder quand même d le voudrait.

— Tu penses que c'est un devoir d'aimer qui nous aime?

— Oui. Quand Dieu nous a permis de l'aimer, il ne veut pas qu'on cesse par caprice, et je crois même que cela le lâche beaucoup;

— Mais par raison, ce serait différent?

— Alors, ce serait le devoir. Aimer quelqu'un qui ne vous aime plus, c'est l'offenser et le contrarier. Dieu ne veut pas qu'on tourmente son prochain, surtout pour le bien qu'il vous a fait.

— Tu es un grand philosophe, Madeleine !

— Philosophe, Monsieur? Je ne connais pas cela.

— Mais quelquefois on aime malgré soi , bien qu'on s'abstienne de le dire , et de faire souffrir celui qui vous quitte?

— Oui, et cela doit faire beaucoup de mal ! dit Madeleine, dont les vives couleurs s'effacèrent à cette idée.

— iMais on prie, mon enfant, et Dieu vous délivre. N'est-ce pas là ce que tu disais?

— On a bien de la peine à prier, je suis sûre ; on doit toujours penser à demander autre chose que ce qu'on voudrait obtenir.

— C'est-à-dire qu'en demandant de guérir, on désire, malgré soi, d'être aimée comme on l'était?

— Je crois bien que c'est cela , Monsieur. Mais enfin, il ne faut pas désespérer de la miséricorde de Dieu !

— Dieu quclijuefois permet alors qu'un autre vous aime et qu'on l'écoute?

— Je ne sais pas. Quand on n'est pas belle et qu'on pense à un autre, il ne doit pas être aisé de plaire à quelqu'un.

— Mais les miracles de la Providence ! Si ta figure semblait belle à quelque autre que ton ami, et si ton amour et ta douleur, au lieu de lui déplaire, te rendaient plus belle à ses yeux?

— Vous parlez avec beaucoup de douceur et de bonté, mon cher Monsieur; on voit bien que vous croyez en Dieu et que vous connaissez sa miséricorde mieux que M. le curé. Mais vous voulez aussi me consoler en me montrant les choses comme cela, et

moi je suis si triste que je ne peux pas encore les voir de même. Je pense toujours à ce que je souffrirais si mon bon ami ne m'aimait plus, et si je ne craignais d'être impie, je me figurerais que j'en dois mourir.

— Songe que si tu en mourais et qu'il le sût, il serait éternellement malheureux.

— Et peut-être que le bon Dieu le punirait d'avoir causé ma mort? Oh ! non , je ne veux pas mourir en ce cas!

— Tu es bonne et généreuse , Jladeleine ; eh bien , je te prédis que tu ne seras pas malheureuse sans ressources, et que Dieu n'abandonnera pas un cœur comme le tien.

— Ce que vous dites là me fait du bien, Monsieur, et je voudrais que vous fussiez mon confesseur à la place de M. le curé. Je sens que vous trouveriez pour moi des consolations, et je croirais en vous comme en Dieu.

— Eh bien , Madeleine, prends-moi du moins pour ton conseil et ton ami. S'il t'arrive malheur, confie-toi à moi ; je pourrai quelque chose pour toi , peut-être , ne fût-ce que de te parler religion et de te donner du courage.

— Hélas! vous avez bien raison; mais vous êtes de ces gens qui passent dans notre pays et qui n'y restent pas. Dans trois jours peut-être vous serez à plus de mille lieues d'ici.

— Prends ce petit portefeuille , et ne le perds pas. Sais-tu lire?

— Oui, Monsieur, et un peu écrire aussi, grâce à mon frère qui m'a enseigné ce qu'il savait.

— Eh bien ! tu trouveras là une adresse et des papiers qui te serviront à me faire revenir, ou à te conduire vers moi, en quelque lieu que je me trouve.

— Merci, Monsieur, grand merci, dit Madeleine en mettant le portefeuille dans sa poche; je ne vous oublierai jamais, car je vois que vous avez beaucoup de savoir en religion, et que votre cœur est bon pour ceux qui sont dans le chagrin ; je vois ce que je ferai. Si mon bon ami est ingrat pour moi, je l'enverrai vers vous, et je suis sûre que vous lui parlerez si saintement qu'il ne voudra plus m'afiliger.

— Tu te sens de la confiance et de l'amitié pour moi?

— Oh ! beaucoup, dit l'oiselière en pressant naïvement le bras de Léonce contre son cœur.

— Oui-da ! dit le curé en sortant du fourré, si chargé de champignons qu'il pouvait à peine se porter ; vous voici bras dessus bras dessous comme compère et compagnon! Doucement, Madeleine, doucement, vous êtes une tête sans cervelle, ma fille; tout ceci tournera mal pour vous!

— Ne la grondez pas, monsieur le curé, répondit Léonce ; elle tournera toujours bien si vous ne vous en mêlez pas.

— Hum ! hum ! reprit le curé en hochant la tête ; vous ne me rassurez guère, vous, avec vos airs de vertu ; vous vous êtes peut-être beaucoup moqué de moi aujourd'hui ! Allons , laissez le bras de cette petite , et venez voir ma récolte.

— Allons la déposer aux pieds de lady G..., dit Léonce.

— Et où donc est la vôtre? Quoi ! des fleurs, de mau-

TEVERINO

L 5AMD.

C'cUit un grand gaillaij. (Pasc 13.)

vaises herbes! A quoi cela peut-il servir? Ce n'est pas même bon pour du vulnéraire !

— Cela servira à l'herbier du marquis, reprit Léonce. Et à propos de marquis, pensa-t-il , je suis curieux de savoir si le Frontin n'a pas moniré le bout de l'oreille.

Ils retrouvèrent Teverino et Sabina au même endroit où illes avait laissés; mais la négresse et le jockey étaient fort loin, et le marquis était si près de lady G..., il avait un tel air de confiance et de satisfaction, et, de son côté, elle avait l'œil si brillant et les joues si animées , qu'ils ne paraissaient ni l'un ni l'autre mécontents de leur conversation.

— Qu'est-ce que cela? dit lady G... en voyant le curé étaler fastueusement ses cryptogames sur la mousse. Ah 1 les belles pommes d'or, les charmantes découpures d'ambre , les énormes chapeaux de prêtre ! Voilà des plantes bizarres et magnifiques.

— Magnifiques? bizarres? dit le curé scandalisé. Dites exquises, Madame; dites parfumées, fraîches, succulentes 1 Dieu ne les a point faites pour l'amusement des yeux, mais bien pour les délices de l'estomac de l'homme.

— Ah ! pardon , monsieur le curé , dit Teverino en

jetant loin de lui un individu suspect; voici une fausse orange.

— Peut-être, peut-être! dit le curé. Dans la précipitation de butiner, on peut se tromper.

— Vous vous connaissez donc en toutes choses? dit Sabina en adressant un doux regard au marquis. Que ne savez-vous pas?

— Eh bien , comment le trouvez -vous, mon marquis? lui demanda Léonce en l'attirant à l'écart.

— Puis-je ne pas le trouver charmant? Y aurait-il deux opinions sur son compte? S'il n'était pas ce qu'il paraît, vous seriez (rès-imprudent, cher docteur, de m'avoir présenté un homme qui a tant de séductions.

Sabina parlait d'un ton railleur; mais elle avait, on dépit d'elle-même, comme une sorte de voile humide sur les yeux qui trahissait un secret enivrement.

— Grands dieux ! qu'aurais-je fait? pensa Léonce consterné ; et il allait se hâter de lui avouer de quelle mauvaise jilaisanterie elle était dupe, lorsqu'un regard inquiet et pénétrant de Tev^erino, qu'il rencontra, lui ferma la bouche et lui rappela son serment.

— Non, c'est impossible, se dit-il; cette femme froide

TEVERINO

Perdu dans le laillis de chiènes. (Page 2-2.)

et fière ne pourrait se tromper si grossièrement! elle ne s'éprendrait pas ainsi à la première vue, d'un marquis de ma façon. Et pourtant, ajoutait il en examinant Teverino (alors au plus brillant de son rôle), si on ne regarde que la beauté merveilleuse

de ce bohémien, l'aisance de ses manières, cet air incroyablement distingué; si on écoute cette voix harmonieuse, ce langage pétillant d'esprit et de poésie, qui possédera plus de charme? qui attirera plus de sympathie? N'est-ce point là un marquis italien qui n'a peut-être point son égal dans toute l'aristocratie de l'univers? Est-il une seule femme assez aveugle pour n'en être pas éblouie?

Léonce devint soucieux, et Sabina fut forcée de le secouer pour le tirer de ses rêveries. Le soleil baissait, le temps était propice pour s'en retourner; le curé, plus impatient encore de faire cuire ses truites et ses champignons que de calmer les inquiétudes de sa gouvernante et de son sacristain, invitait ses convives à revenir avec lui au presbytère. Madeleine, assise à l'écart, et complètement muette, semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle.

— Seigneur Léonlio, dit le vagabond en italien à

Léonce, au moment où ils allaient remonter en voiture, êtes-vous amoureux de lady Sabina'

— Vous êtes bien curieux, Signor marchese! répondit Léonce avec, une sécheresse ironique.

— Non! mais je suis votre ami, un royal ami, et je dois connaître vos sentiments, afin de ne pas les contrarier.

— Vous êtes un fat, mon cher!

— Vous avez déjà du dépit? Eh bien, que vous disaisje, que vingt-quatre heures entre nous seraient le bout du monde? Al-lons, j'ai deviné votre secret, et je n'ai pas besoin d'insister. Léonce, vous reconnaîtrez que Teverino est un galant homme 1

Et s'élançant sur le siège : — C'est moi qui suis le cocher, dit-il à haute voix. Dame Érèbe, dit-il à la négresse, vous irez dans la voiture et je conduirai les chevaux. J'ai la passion des chevaux!

— Ceci n'est pas aimable, observa lady G..., évidemment contrariée de cet arrangement. Notre société n'a guère d'attraits pour vous, Marquis !

— Et puis vous ne connaissez pas le pays, objecta le curé. Nous nous sommes déjà égarés : n'allez pas nous

TEVERINO

faire souper de la rosée du soir et coucher à la belle étoile, au moins!

— Laissez donc faire le marquis, dit Léonce, et si vous parlez d'étoile, fiez-vous à la sienne ! Sais-tu conduire? demanda-t-il à Teverino.

— Peut-être ! répondit celui-ci, quoique je n'aie jamais essayé.

— Grand merci! s'écria le bourru. Vous allez nous verser, nous rompre les os! Il n'y a pas à plaisanter avec les précipices et les chemins étroits. Monsieur! Monsieur! laissez les rênes à ce jeune garçon, qui s'en sert fort bien.

— Ne fais pas de folies, dit tout bas Léonce à Teverino; si tu n'as pas été cocher, ne t'en mêle pas.

— Tout s'improvise, répondit le marquis, et je me sens si inspiré que je conduirais les chevaux du Soleil.

Là-dessus il fouetta les chevaux de Léonce qui partirent au grand galop.

— Pas par ici, pas par ici ! cria le curé, jurant malgré lui. Où diable allez-vous? Sainte-Apollinaire est sur la gauche.

— Vous vous trompez, l'abbé, répondit le phaéton ; je connais mieux les montagnes que vous.

Et se penchant vers Léonce, assis immédiatement derrière lui : — Où faut-il aller? lui demanda-t-il à l'oreille.

— Partout, nulle part, au diable, si bon te semble! répondit Léonce du même ton.

— En ce cas, à tous les diables ! reprit Teverino, et, fouettant de nouveau , il laissa maugréer le curé que la peur rendit bientôt pâle et muet.

Une telle épouvante n'était pas trop mal fondée. Teverino était plus adroit qu'expérimenté. Naturellement téméraire, et doué d'une présence d'esprit, d'une agilité et d'une force de corps supérieures à celles de la plupart des hommes, il méprisait le danger, et ne connaissait pas d'obstacles moraux ou matériels qu'il ne pût tourner ou franchir. Dans cette persuasion , ravi de l'énergie et de la finesse des chevaux de Léonce, il les lança au bord des abîmes, dédaignant de les ralentir quand le chemin devenait d'une étroitesse effrayante, effleurant les troncs d'arbres, lis blocs de rochers, gravissant des pentes abruptes, les descendant à fond de train, et enlevant une roue brûlante sur l'extrême limite du ravin à pic au fond duquel grondait le torrent. D'abord , Sabina eut peur aussi, sérieusement peur; et trouvant la plaisanterie de fort mauvais goût, elle commença à craindre que ce marquis italien ne fût comme les gens mal élevés, qui se font un sot plaisir des souffrances d'une femme timide. Pourtant, elle ne laissa paraître ni son angoisse ni son mécontentement ; elle savait que la seule

vengeance permise au faible, en pareil cas, c'est de ne point réjouir l'audace brutale par le spectacle de ses tourments. Sjbina était assez fière pour affronter la mort plutôt que de sourciller. Elle s'efforça donc de rire et de railler le curé, bien qu'au fond de l'âme elle fût encore moins rassurée que lui.

Mais bientôt la peur fit place en elle à une sorte de courage exalté; car elle vit que Léonce était quelque peu jaloux de l'incroyable adresse du marquis, et comme, après tout, le danger était vaincu à chaque mstant, elle y trouva une nouvelle occasion d'admirer Teveiino, qui se retournait scTuvent vers elle, comme pour puiser de nouvelles forces dans son approljation.

— 11 va comme un fou! disait Léonce en mesurant l'abîme, et nous allons bien, pourvu que nous allions longtemps ainsi. N'avez-vous pomt peur, Milady, et voulez-vous que j'essaie de le calmer?

— De quoi voulez-vous que j'aie peur? répondait-elle en regardant l'abîme à son tour, avec une superbe indifférence, votre ami n'est-il pas magicien? Nous sommes portés par le miracle, et nous pourrions le suivre sur les eaux, si nous avions tous la fui que j'ai en lui.

— C'est du fanatisme, Madame, que vous avez pour le marquis!

— Vous n'en avez pas moins, puisque vous lui avez confié vos destinées et les nôtres!

— Je vous avoue qu'il va en toutes choses beaucoup

plus vite que je ne pouvais le prévoir et qu'il est comme ivre du plaisir furibond que lui cause tant de succès.

— C'est une nature énergique, un courage de lion, dit Sabina piquée de ce reproche. Ce danger me passionne, et, de tout ce que vous avez inventé aujourd'hui, voilà ce qui m'a le plus amusé.

— En ce cas, redoublons la dose! Marche donc, Marquis! tu t'endors!

Teverino donna un tel élan , que le curé se renversa au fond de la voiture, aux trois quarts évanoui de peur, et ne songea plus qu'à dire son In vianus.

Sabina Ht un éclat de rire , la négresse un signe de croix. Quant à Madeleine, elle était véritablement la seule vraiment brave et complètement indifférente au danger. Elle regardait les nuages d'or du couchant oii passaient et repassaient les vautours, agités par l'approche du soir.

ITALIAM! ITALIAL!

Cependant les chevaux s'étaient un apaisés dans une montée, le curé reprit l'usage de ses sens. Le précipice avait disparu, et la voiture suivait une tranchée étroite, assez mal entretenue, mais où une chute ne pouvait plus avoir de suites aussi graves que le long de la rampe.

— Où sommes -nous donc à présent? dit le saint homme un peu soulagé. Je ne connais plus rien au pays; la vue est bornée de toutes parts. Mais, autant que je puis m'orienter, nous ne marchons guère du côté de mon clocher.

— Soyez tranquille, l'abbé! dit Teverino; tout chemin conduit à Rome, et en suivant cette traverse un peu cahoteuse, nous évitons un long circuit de la rampe.

— Si nous pouvons passer le torrent, objecta Madeleine avec tranquillité.

— Qui parle de torrent? s'écria le marquis. Est-ce toi petite?

— C'est moi, reprit la jeune fille. Si les eaux sont basses, nous le traverserons. Sinon...

— Sinon , nous passerons sur le pont.

— Un pont pour les piétons, un pont à escalier? — - Nous y passerons ; je le jure par Mahomet !

— Je le veux bien, moi! dit l'insouciant Madeleine.

— Et moi , je jure par le Christ que je mettrai pied à terre, et que je passerai le dernier, pensa le curé.

Le torrent ne paraissait pas très-gonflé, et Teverino allait y lancer la voiture, lorsque Madeleine, qui s'était penchée en avant avec une prévoyance calme, l'arrêta vigoureusement.

— L'eau n'est pas claire, dit-elle; une forte avalanche de neige a dû y tomber, il n'y a pas plus de deux heures. Vous n'y passerez pas.

— Milady, voulez-vous vous fier à moi? dit Teverino. Nous passerons , je vous en réponds. Que ceux qui ont peur descendent. i

— Je demande à descendre ! s'écria le curé ^n s'élançant sur le marchepied.

La négresse le suivit , et le jockey, partagé entre le point d'honneur et la crainte de se noyer, se plaça devant les chevaux en attendant qu'on eût pris un parti.

— Sabina , dit Léonce d'un ton d'autorité, descendez.

— Je ne descendrai pas, répondit-elle ; c'est la première fois que je sens le plaisir qu'on peut trouver dans le péril. Je veux me donner cette émotion.

— Je ne le souffrirai pas, reprit Léonce en lui saisissant le bras avec force. C'est un acte de démesure.

— Vous n'avez point de droits sur ma vie, Léonce, et le marquis, d'ailleurs, en répond.

— Le marquis est un sot ! s'écria Léonce, exaspéré de voir la subite passion de lady G... se trahir si follement.

Le marquis se retourna et regarda Léonce avec des yeux flamboyants.

— Vous voulez dire que vous êtes deux fous, dit Sabina, essayant de cacher l'effroi que lui causait cette querelle. Je cède à votre sollicitude, Léonce ; marquis, vous

TEVERINO

an

descendrez aussi. Le jockey, qui nage comme un poisson, peut se risquer seul à faire passer la voiture.

— Je nage mieux que tous les jockeys. et que tous les poissons du monde, reprit Teverino , et je ne vois d'ailleurs pas pourquoi la vie de cet enfant serait exposée plutôt que la mienne. Dans mon opinion , Madame, un homme en vaut un autre, et si j'ai voulu risquer le passage, c'est à moi d'en subir seul les consé-

quences. Combien valent vos chevaux , Léonce? ajouta-t-il d'un air d'opulence fanfaronne.

— Je t'en fais piésent, dit Léonce, noie-les si lu veux. Mais je te dirai doux mots sur l'autre rive, ajoula-t-il à voix basse.

— Vous ne me direz rien du tout ; mais demain à deux heures de l'après-midi , c'est moi qui vous parlerai , répondit Teverino. Vous êtes l'agresseur, j'ai le droit de choisir le moment, et, en échange, je vous laisse le choix des armes. En attendant, par respect pour vous-même qui m'avez présenté à cette dame, affectez pour moi une étroite amitié qui explique vos paroles grossières.

— Un duel? un duel avec vous? Eh bien! soit, répondit Léonce , et il ajouta tout haut : Si nous ne nous bat- Ions pas ensemble , marquis , après avoir échangé de telles douceurs, c'est qu'on ne peut nous accuser d'être deux poltrons, et, pour le prouver, nous allons passer l'eau ensemble. Eh bien ! que fais-tu là? dit-il à Madeleine, qui avait grimpé lestement sur le siège auprès du marquis.

— Bah I il n'y a pas de danger pour moi , dit-elle, et je vous suis nécessaire pour vous diriger. A droite, monsieur le marquis, et puis, a gauche, marchez !

Ce ne fut pas sans une stupeur profonde que les autres voyageurs, arrivés en haut du pont, s'arrêtèrent pour voir s'effectuer ce passage jérilleux. Au milieu de l'eau , la violence du courant souleva la voiture, ([ui se mit a flotter comme une nacelle, entraînant les chevaux vers les arches aiguës du petit pont ogival.

— Cédez au courant, et reprenez ! dit Madeleine froidement attentive , comme s'il se fût agi d'une chose facile.

Les chevaux , énergiquement stimulés, et assez forts, heureusement, pour n'être pas emportés par cette voiture légère, firent quelques bonds, perdirent pied, se mirent à la nage, retrouvèrent pied sur un roc, trébuchèrent , et se relevant sous la puissante main de l'aventurier, gagnèrent, sans aucun accident fâcheux, un endroit moins [irofond , d'où ils atteignirent facilement la rive, sans qu'un seul trait eût été rompu, et sans que leurs conducteurs fussent mouillés autrement que par quelques éclaboussures.

— Vous voyez , Signora, que vous eussiez pu passer I dit Teverino à lady G... qui accourait pour le féliciter de sa victoire.

— Non pas ! dit le curé, tout ému du danger qu'il aurait pu courir ; vous eussiez été emportés si la voiture eût été plus chargée. Moi, justement, qui ne suis pas mince, je /ous aurais exposés en m' exposant moi-même. Je sentais bien cela.

On remunta en voiture ; le jockey prit le siège de derrière et l'oiselière resta sur celui du cocher, à côté de Teverino, qui parut s'entretenir avec elle tout le reste du trajet , d'une manière fort animée. Mais ils parlaient bas, eu se penchant l'un vers l'autre, et Sabina fit, d'un air léger, la remarque que le bon ami de Madeleine pourrait bien être supplanté ce soir-là, si elle n'y prenait garde. .

— 11 n'y a pas de danger que cela arrive, dit Madeleine, qui avait l'ouïe fine comme celle d'un oiseau, et qui , sans avoir l'air d'écouter, n'avait rien perdu des paroles de Sabina. Ce n'est pas moi qui changerai la première.

— Ce n'est pas lui , j'en jurerais sur mon salut éternel , s'écria gaiement le marquis; car tu es une si bonne et si aimable fille, que je ne comprendrai jamais qu'on puisse te trahir 1

— Voilà, dit le curé, comment tous ces beaux messieurs, avec leurs compliments, feront tourner la tête à

cette petite fille. L'un lui donne le bras à la promenade , comme il ferait pour une belle dame; l'autre lui dit qu'elle est aimable, et elle est assez sotte pour ne pas s'apercevoir qu'on se moque d'elle.

— C'est donc vous qui lui donnez le bras, Léonce? dit Sabina d'un ton moqueur.

— Pourquoi non? N'avez-vous pas pris son bras pour l'emmenner, vous aussi , Madame? Du moment que nous l'enlevons pour en faire noire compagne et notre convive, ne devons-nous pas la traiter comme notre égale? Pourquoi M. le curé nous blâmerait-il de pratiquer la loi de fraternité? C'est une des joies innocentes et romanesques de notre journée.

— Je n'aime pas les choses romanesques, dit le bourru. Cela dure trop peu, et ne gît que dans la cervelle. Vous autres jeunes gens de qualité, vous vous amusez un instant de la simplicité d'autrui ; et puis, quand vous avez payé, vous n'y songez plus. Que Madeleine vous écoute, Messieurs, et nous verrons qui lui restera, ou du grand seigneur qui lui refusera un souvenir, ou du vieux prêtre qui, après l'avoir gourmandée comme elle le mérite, l'amènera au repentir et fera sa paix avec Dieu!

— Ce bon curé m'effraie, dit lady Sabina en s'adressant à Léonce. J'espère, ami, que cette pauvre Madeleine n'est pas ici sur le chemin de la perdition?

— Je puis répondre de moi-même, répliqua Léonce.

— Mais non pas du marquis?

— Je vous confesse que je ne réponds nullement du marquis. Il est beau, éloquent, passionné, toutes les femmes lui plaisent et il plaît à toutes les femmes, N'est-ce pas votre avis, Sabina?

— Qu'en sais-je? Nous ferions peut-être bien de faire rentrer la petite dans la voiture.

— D'autant plus, dit le curé, que le chemin redevient fort mauvais, que bientôt le jour va tomber, et que si M. le marquis a des distractions, nous ne sommes pas en sûreté. Donnons-lui pour compagne la négresse en échange de l'oiselière.

— Je ne réponds pas qu'il n'ait pas autant de distraction avec la noire qu'avec la blonde, reprit Léonce. Le plus sûr serait de le mettre en tête-à-tête avec vous, curé!

Cet avis prévalut, et Madeleine rentra dans la voiture, sans marquer ni humeur, ni honte, ni regret. Sa mélancolie était complètement dissipée, le reflet du soleil couchant répandait sur ses joues animées une lueur étincelante de jeunesse et de vie. — Voyez donc comme ceUe petite laide est redevenue belle! dit Léonce en anglais à la.ly G..., le souffle embrasé de Teverino l'a transfigurée.

Sabina essaya de plaisanter sur le même ton ; mais une tristesse mortelle pesait sur son regard ; la jalousie s'allumait dans son jcoeur sous forme de dédain, et tout ce que Léonce insinuait sur les bonnes fortunes du marquis lui causait une honte douloureuse. Elle s'efforça donc de se persuader à elle-même qu'elle n'avait passent!, comme Madeleine, le souffle embiasé de Teverino passer sur sa tête comme une nuée d'orage.

Il lui fallut bien une demi-heure pour chasser ce remords et retrouver le calme de son orgueil. Enfin , elle commençait à se sentir victorieuse, et le charme lui semblait ne pouvoir plus agir sur elle. Teverino, pour distraire le curé, qui. se flattant toujours d'être en roule pour son village, s'étonnait un peu de ne pas reconnaître le pays, avait entamé avec lui une grave discussion sur des matières théologiques. Il s'était frotté à toutes gens et à toutes choses dans sa vie d'aventures. Il avait vu de près quelques prélats, quelques moines instruits, et il était de ces esprits qui entendent, comprennent et se souviennent sans faire le moindre effort, ii avait dans la mémoire une certaine quantité de lambeaux de citations, de commentaires et d'objections qu'il avait entendu débattre, peut-être en passant des plats sur une table de gourmets apostoliques, ou en époussetant les stalles d'un chapitre de théologiens réguliers. Il éluil loin de l'instruction du bon curé, mais il pouvait paraître, à l'occasion, beaucoup plus fort en ergotage métaphysique. Le curé

TEVERINO

était à la fois émerveillé et scandalisé de ce mélange de subtilité et d'ignorance, et le bohémien, jiliis habile en ceci que le Médecin nia/gré lui de Molière, vu qu'il avait affaire à plus forte partie, réussissait à l'éblouir en éluilant les questions positives et en l'accablant de demandes pédantesquement oiseuses; si bien que le bourru se demandait do bonne foi si c'était un rude hérétique armé de toutes pièces, ou un ignorant facétieux qui riait do lui dans sa barbe.

De temps en temps quelques phrases de leur dispute arrivaient aux oreilles de leurs compagnons. « Ceci est une hérésie, une hérésie condamnée! s'écriait le curé, qui ne faisait plus atten-

tion aux cahots et aux difficultés de la route. — Je le sais , monsieur l'abbé , refirenaît leverino, cl il s'agit de la réfuter. Comment vous y prendrez-vous? Je gage que vous ne le savez pas? — J'invo- {uerais la grâce,' Monsieur, rien que la grâce! — Ce ne serait que tourner la difficulté. Un savant théologien dé- , /(iigne les moyens échappatoires ! — Une échappatoire , 1 .Monsieur ! vous appelez cela une échappatoire ! — En ce cas-là, oui , monsieur l'abbé ; car vous avez pour vous le concile de Trente, et \ous ne vous en doutez point! — Le concile de Trente n'a rien interprété là-dessus. Monsieur ! Vous allez m'interpréter quelque décret tiré par les cheveux ; c'est votre habitude , je le vois bien ! »

— Notre bourru me paraît hors de lui, dit Sabina à Léonce; votre ami ost-il réellement savant? Je regrette de ne pas les entendre d'un bout à l'autre.

— Le marquis sait un peu de tout, répondit Léonce.

— Seulement un peu? Je le croirais, à son assurance. Beaucoup d'Italiens sont ainsi , c'est le caractère méridional.

— Ce caractère a ses charmes et ses travers; les uns si puérils qu'on est forcé de s'en moquer, les autres si puissants qu'on est forcé de s'y soumettre.

— Mon cher Léonce , dit Sabina , qui comprit l'épigramme effacée sous l'intonation mélancolique de son ami, apercevoir, c'est tout au plus remarquer; ce n'est, à coup sûr, pas se soumettre. Permettez-moi de vous parler de votre ami comme d'un étranger, et de vous dire que c'est la statue d'argile aux veines d'or.

— C'est possible , reprit-il ; mais l'or est chose si précieuse et si tentante qu'on le cherche parfois même dans la fange.

— Voilà un mot qui fait frémir.

— Prenez que j'ai dit argile , emblème de fragilité ; seulement n'en faites aucune application au caractère du marquis. Étudiez-le vous-même, Sabina ; c'est le plus remarquable sujet d'observations que je puisse vous offrir, et je ne l'ai pas fait sans dessein. Seulement, ne vous laissez pas éblouir si vous voulez voir clair. Je vous avoue que moi-même , ayant perdu de vue cet ami, depuis longtemps, et sachant combien sont mobiles ces puissantes organisations, je ne le connais pour ainsi dire plus. J'ai besoin de l'examiner de nouveau, et je ne puis vous répondre de lui que jusqu'à un certain point. Soyez avertie, et tenez-vous sur vos gardes.

— Que signifie cette dernière parole? Me croyez-vous en danger d'enthousiasme?

— Vous savez bien vous-même que vous venez de courir ce danger-là, jusqu'à vouloir traverser le torrent au péril de vos jours, pour lui prouver votre confiance et votre soumission.

— Ne vous servez pas de mots impropres et offensants. On dirait que vous en avez eu du dépit?

— N'avez-vous point vu que c'était de la colère?

— Vous parlez comme un jaloux, en vérité!

— L'amitié a ses jalousies comme l'amour. C'est vous qui l'avez dit ce matin.

— Eh bien , soit; cela orne et anime l'amitié, dit Sabina avec un irrésistible mouvement de coquetterie.

Elle était effrayée d'avoir failli aimer Teverino , et elle s'efforçait de se créer un préservatif en stimulant l'affection probléma-

tique de Léonce. Elle n'y réussit que trop. 11 prit sa main et l'échauffa dans les siennes, jusqu'à ce qu'elle la retirât brûlante. Madeleine paraissait assoupie ; pourtant elle s'éveilla à ce mouvement, et lady G... se

sentit confuse du regard étonné de l'oiselière. Elle lui fit une caresse pour écarter toute hostilité de la pensée de cette enfant ; mais ce ne fut pas de bien bon cœur, et il lui sembla que Madeleine souriait avec plus de malice qu'on ne l'en eût crue capable.

— Têtebleu ! où sommes-nous ? s'écria tout d'un coup le curé en regardant autour de lui.

— Nous en sommes à saint Jérôme, répliqua Teverino.

— Il ne s'agit plus de saint Jérôme, Monsieur, mais du chemin que vous nous faites prendre ; quelle est cette vallée ? où va cette route ? où diable nous avez-vous conduits, enfin ?

On était parvenu au sommet d'une montée longue et pénible, et, en tournant le rocher, où depuis une heure on marchait encaissé, on voyait une vallée immense se déployer sous les pieds à une profondeur étourdissante. Du plateau où se trouvaient nos voyageurs, de gigantesques rochers couronnés de neige se dressaient encore vers le ciel ; la nature était aride, bizarre, effroyablement romantique ; mais devant eux, la route, redevenue une rampe rapide, s'enfonçait en mille détours pittoresques vers les plans abaissés d'une contrée fertile, riante et richement colorée. Quoi de plus beau qu'un pareil spectacle au coucher du soleil, lorsqu'à travers le cadre anguleux de la nature alpestre, on découvre la splendeur des terres fécondes, les flancs verdoyants des collines intermédiaires, que les feux de l'occident font resplendir, ces abîmes de verdure déroulés dans l'espace, les

fleuves et les lacs embrasés , semés dans ce vaste tableau comme des miroirs ardents, et, au delà encore, les zones bleuâtres qui se mêlent sans se confondre, les horizons violets et le ciel sublime de lumière et de transparence ! Sabina fit un cri d'admiration : — Ah ! Léonce ! dit-elle en lui reprenant la main, que je vous remercie de m'avoir conduite ici ! que Dieu soit loué de cette journée !

— Et moi aussi, je vous remercie bien, dit le curé avec désespoir ; nous ne risquons rien de nous recommander à Dieu, car de souper et de gîte il n'en faut plus parler. Nous voici à plus de dix lieues de chez nous , et nous marchons vers Venise ou vers Milan en droite ligne , au lieu de chercher notre étoile polaire et le coq de notre clocher.

— Au lieu de blasphémer ainsi , dit Teverino , vous devriez être à genoux, curé, et bénir l'Éternel, créateur et conservateur de si grandes choses ! Me voilà tout à fait mécontent de votre foi , et si je ne vous aimais, je vous dénoncerais de suite à mon oncle le saint-père. Est-ce ainsi, abbé sans cervelle et sans principes, que vous devriez saluer la terre d'Italie et le chemin qui conduit à la ville éternelle !

— C'est donc l'Italie? s'écria Sabina en s'élançant sur le chemin ; ma chère Italie, que je rêve depuis mon enfance, et que mon traître de mari me permettait à peine de voir en peinture ! Eh quoi! marquis , vous nous avez fait entrer en Italie !

— O cara patria ! chanta Teverino, et, entonnant de sa belle voix le noble récitatif de Tancredi : « Terra degli avi miei, li bacio! »

— Fermez vos oreilles, dit Léonce : voici une nouvelle séduction contre laquelle je ne vous avais pas prévenue. Le marquis

chante comme Orphée.

— .\\ \\ ! c'est la voix de l'Italie ! Peu m'importe de quelle bouche elle s'exhale ! Il me semble que c'est la terre et le ciel qui chantent ce cantique d'amour et le font pénétrer dans mon cœur. L'Italie! ô mon Dieu ! je pourrai donc dire que j'ai au moins salué les horizons de l'Italie ! C'est à votre ingénieux vouloir, c'est à l'audace de notre guide que je dois cette jouissance suprême. Laissez-moi vous bénir tous les deux.

En parlant ainsi , Sabina leur tendit la main à l'un et à l'autre, et se mit à courir, entraînée par eux vers une cabane de planches grossières, au seuil de laquelle se dessinait un douanier, vieux soldat farouche , en habit d'un vert sombre comme le feuillage des sapins , et en moustaches blanches comme la neige des cimes.

— Gardien de l'Italie, lui dit le marquis en riant, Cerbère attaché au seuil du Tartare, ouvre-nous la porte de

TEVERINO

l'Éden, et laisse-nous passer de la terre au ciel ! Saint Pierre en personne a signé nos passe-ports.

Le douanier regarda d'un air de surprise et de doute la figure du vagabond que, huit jours auparavant, il avait laissé passer après mille formalités, quoique sa feuille de route fût en règle. Mais Teverino vit bien, en cette rencontre, qu'une bonne mine et de beaux habits sont les meilleures lettres de créance; car, à peine Léonce eut-il exhibé ses papiers et répondu de toutes les personnes qui se trouvaient avec lui, que le vagabond put passer son chemin la tête haute.

La voiture fut arrêtée un instant et visitée pour la forme. Une pièce d'or, négligemment jetée dans la poussière par Léonce, au pied du douanier, aplanit toutes les difficultés.

— Et maintenant, dit Sabina en courant toujours en avant avec Léonce et le marquis, c'est bien vraiment et sans métaphore la terre d'Italie que je foule ; ce sont bien ses parfums que je respire et son ciel qui m'éclaire !

— Arrêtez-vous ici. Signera, dit Madeleine en la saisissant par sa robe ; j'ai promis de vous faire voir au coucher du soleil quelque chose de merveilleux, et M. le curé ne se coucherait pas content ce soir si je ne lui tenais parole.

— Pourvu que je couche quelque part , je me tiendrai pour trop heureux ! répondit le curé essouffé de la course qu'il venait de faire pour suivre Sabina.

Et, la voyant s'asseoir sur les bords du chemin, résolue à admirer les talents de l'oiselière, il se laissa tomber sur le gazon, en se faisant un éventail de son large chapeau, il n'y avait plus de forces en lui pour la résistance ou la plainte.

— Voici l'heure ! dit l'oiselière en s'élançant sur les rochers qui marquaient le point culminant de cette crête alpestre ; et, avec l'agilité d'un chat, elle grimpa de plateau en plateau, jusqu'au dernier, où, dessinant sa silhouette déliée sur le ton chaud du ciel, elle commença à faire flotter son drapeau rouge. En même temps, elle faisait signe aux spectateurs de regarder le ciel au-dessus d'elle, et elle traçait comme un cercle magique avec ses bras élevés, pour marquer la région où elle voyait tournoyer les aigles.

Mais Sabina regardait en vain ; ces oiseaux étaient perdus dans une telle immensité que la vue phénoménale de l'oiselière pouvait seule pressentir ou discerner leur présence. Enfin, elle aperçut quelques points noirs, d'abord indécis, qui semblaient nager au delà des nuages. Peu à peu ils parurent les traverser ; leur nombre augmenta , et en même temps fintensilé de leur volume. Enfin, on distingua bientôt leur vaste envergure, et leurs cris sauvages se firent entendre comme un concert diabolique dans la région des tempêtes.

Ils tournèrent longtemps, dessinant de grands circuits qui allaient en se resserrant, et quand ils furent réunis en groupe compacte, perpendiculairement sur la tête de l'oiselière, ils se laissèrent balancer sur leurs ailes, descendant et remontant comme des ballons, et paralysés par une invincible méfiance.

Ce fut alors que Madeleine, couvrant sa tête, cachant ses mains dans son manteau, et ramassant ses pieds sous sa jupe, s'affaissa comme un cadavre sur le rocher, et à l'instant même cette nuée d'oiseaux carnassiers fondit sur elle comme pour la dévorer.

— Ce jeu-là est plus dangereux qu'on ne pense, dit Teverino en prenant le fusil de Léonce dans la voiture et en s'élançant sur le rocher ; peut-être que la petite ue voit pas à combien d'ennemis elle a affaire.

Madeleine, comme pour montrer son courage, se releva et agita son manteau. Les aigles s'écartèrent; mais prenant ce mouvement passager pour les convulsions de l'agonie, ils se tinrent à portée, remplissant l'air de leurs clameurs sinistres , et dès que l'oiselière fut recouchée, ils revinrent à la charge. Elle les attira et

les effraya ainsi à [ilusieurs reprises, après quoi elle se découvrit la tête, étendit les bras, et, debout, elle attendit immobile. En ce moment, Teverino éleva le canon de son fusil, afin d'arrêter ces bêtes sanguinaires au passage, s'il était be-

soin, Mais Madeleine lui fit signe de ne rien craindre, et après avoir tenu l'ennemi en respect par le feu de son regard, elle quitta le rocher lentement, laissant derrière elle un oiseau mort dont elle s'était munie sans rien dire, et qu'elle avait enveloppé dans un chiliun . Pendant qu'elle descendait, les aigles se précipitèrent sur cette proie et se la disputèrent avec des cris furieux. — Voyez, dit Madeleine en rejoignant les sjiectateurs, comme ils se mettent en colère contre mon mouchoir que j'ai oublié làhaut ! comme ils font les insolents, maintenant que je ne m'occupe plus d'eux ! .\llons , laissons-les chanter victoire ; ce sont des animaux lâches et méchants qui obéissent et qui n'aiment pas. Je suis sûre que mes pauvres petits oiseaux, quoique bien loin, les entendent, et qu'ils se meurent de peur. Si je leur faisais souvent de pareilles infidélités, je crois qu'ils m'abandonneraient.

— Mais je ne pense pas que tes oiseaux t'aient suivie jusqu'ici"? lui demanda Léonce.

— Non, répondit-elle ; ils m'auraient suivie si je l'avais voulu ; mais je savais qu'ils seraient de trop ici, et je les ai envoyés coucher dans un bois que nous avons laissé sur l'autre bord du torrent.

— Et où les retrouveras-tu demain?

— Cela ne me regarde pas, répondit-elle fièrement; c'est à eux de me retrouver où il me plaira d'être. Ils voient do loin et do haut, et pendant que je fais une lieue ils peuvent en faire vingt.

— Si nous en faisons seulement deux ou trois pour trouver un abri , objecta le curé, qui n'avait pris aucun intérêt à la scène des aigles, nous pourrions remercier la Providence.

— Qu'à cela ne tienne , l'abbé , dit Teverino ; je vous réponds d'un bon souper, d'un bon feu pour sécher l'humidité du soir qui commence à pénétrer, et d'un bon lit bassiné pour vous remettre de vos fatigues ; à moins pourtant que vous ne vous obstiniez à retourner coucher à Sainte-Apollinaire , auquel cas', milady daignant vous accorder votre hberté, vous pourriez vous en aller à pied et arriver chez vous avec le retour du soleil !

— Bien obligé d'une pareille liberté ! dit le curé ; puisque je suis tombé dans vos mains, il ne faut pas que j'espère m'en tirer, et si vous vous faites fort de nous héberger supportablement celte nuit , je tâcherai d'oublier les transes de ma pauvre Barbe, et l'étonnement de mes paroissiens quand la messe de demain ne sonnera pomt à leurs oreilles 1

— Ce n'est pas demain dimanche , et votre infraction est involontaire, dit Teverino. Allons, repartons, et que Dieu nous conduise !

— Eh bien ! et moi? dit Sabina effrayée à Léonce. Et mon mari , qui est probablement réveillé à l'heure qu'il est, et qui sans doute fait sa toilette pour venir déjeuner, c'est-à-dire souper dans mon appartement?

— Parlez plus bas , Madame , de peur que le curé ne vous entende , car c'est le seul parmi nous qu'une pareille situation pourrait scandaliser...

— Quoi! nous allons passer la nuit dehors? ce sera la fable du pays.

— Non, soyez certaine du contraire. La compagnie du curé couvre tout, et rien de plus naturel que de s'égarer dans les montagnes, d'y être surpris par la nuit, et de ne rentrer chez soi que "le lendemain. Le curé fera assez grand bruit d'une aussi terrible journée, pour que personne ne puisse révoquer en doute sa présence au milieu de nous.

— Mais si votre marquis, dont vous ne répondez pas, est un fat, il publiera des choses impertinentes sur mon compte.

— Je vous réponds du moins de le faire taire, s'il en est ainsi. Allons, Sabina, allez-vous donc vous replonger dans de tristes réalités? Qu'avez-vous fait de cet enthousiasme que le sol brûlant de l'Italie vous communiquait tout à l'heure? La poésie meurt au souvenir des convenances mondaines, et si vous manquez de foi, ma puissance sur le milieu que nous traversons va m'abandonner au~si.

— Eh bien! Léonce, vogue la galère!

TEVERINO

— L'air fraîchit, peimcttez-moi de vous envelopper de mon ni;intean, dit Lt'onco.

— Ganlons-en un coin pour cette petite qui esl à peine vêtue, (lit-plier en cheichant Madeleine à ses côtés.

— Oh I merci , Seii^neurie , je n'ai pas froid , dit l'oiselière qui s'était glissée avec Teverino sur le siège.

— .le crains que le curé n'ait eu raison, reprit Sabina en anilais, et que ce no soit une petite dévergondée. La voilà iblle de votre Italien.

— Eh bien ! que vous importe? dit Léonce. Teverino |ioussa rapidement les chevaux à la descente,

et sans la vigueur de ces généreux animaux, qui, tout couverts d'écume et de sueur, bondissaient encore d'impatience , ils eussent pu se laisser entraîner sur cette pente d'une lieue de long, en zigzag, partout bordée d'effroyables abimes. Madeleine n'y songeait pas; et la nuit déroba bientôt au curé la vue il'une situation qui lui eût donné le vertige.

— Voyez, Signoia! cria enfui le marquis en indiquant des lumières -dans le fond ténébreux du paysage ; voici la ville, une ville d'Italie !

PKÉS DE L'ABI.ME

— Ne me dites pas le nom de cette ville, s'écria Sabina, je l'apprendrai assez tôt. Il me suffit de savoir que c'est une ville d'Italie pour que mon imagination en fasse une merveille. Voyez , cher curé , si cela ne ressemble pas à un palais enchanté !

— Je ne vois, Madame, en vérité, que des chandelles qui luisent.

— Vous n'êtes guère poète ! Quoi ! il ne vous semble pas que ces lumières sont plus brillanies que d'autres lumières , que leur

mystérieux rayonnement dans cette ténébreuse profondeur nous promet quelque surprise inouïe, quelque aventure nouvelle?

— Voici bien assez d'aventures comme cela pour aujourd'hui, dit le curé; et je n'en demande pas davantage.

C'était une modeste petite ville île la frontière , dont nous ne dirons pas le nom au lecteur, de crainte de la dépo. tiscrà ses yeux, s'il l'a, par hasard, traversée dans un jour de pluie et de mauvaise liumeur; mais quelle qu'elle soit, Sabina fut frappée de son caractère italien, et sa belle position en am|ihitliéàlre au revers des montagnes, dans une région abritée du vent du nord, chauffée par les rayons du midi, et incessamment lavée par les eaux & urantes, lui donnait un aspect de projireté, de bonheur et un entourage uo riche végétation. La lune, en se levant, montra des murailles blanches, des terrasses couronnées de pampres, des escaliers ornés de vases de pierre où l'aloès étalait ses arêtes pittoresques, de I etits clochers au toit ariondi et une foule de bjutiques remplies d'herbages et de fruits magnifiques éclairés par des lanternes en papier de couleur, qui en faisaient ressortir les riches nuances et les contours transparents. Les rues étaient bordées d'arcades grossières sous lesquelles circulaient des passants de bonne humeur, braves gens pour qui chaque beau soir d'été est une heure de lète, et qui saluaient de rires et de cris joyeux l'arrivée d'une voiture opulente. Une bande d'enfants demi-nus et déjeunes tilles curieuses, la chevelure ornée de fleurs naturelles, suivit l'équipage et assista au débarquemeiU des voyageurs, devant l'hôtel del Leon-Bîaiico , sur la place du Marché-Neuf.

L'auberge était confortable, et la vue d'un lôli copieux qui tournait au milieu des flammes, comn.ença à édaircir le front du

curé. Taudis qu'on préparait les meilleures chambres, nos voyageurs virent se dresser la table dans une salle basse, peinte à fresque, avec ce goût d'ornementation et cette charmaule harmonie de couleurs qu'on retrouve dans les plus misérables demeures de rjtalie septentrionale. Le curé n'oublait pas ses truites cTses~chttin pignon s. C'avait été pour lui jusque-là une fiche de consolation, (^t il n'avait cessé de répéter qu'avec ce comiiiieiweuient de chère et de Jesliiii,

pourvu qu'on trouvât du feu, il n'y avait rien de désespéré. Teverino prit le tablier et le bonnet blanc d'un marmiton et se mit facélieusement à l'œuvre avec l'abbé, dans la cuisine, prétendant avoir des secrets merveilleux dans cet art. Madeleine aida la négresse à préparer la chambre, de lady G... pendant que cette dernière, penchée au balcon do la salle avec Léonce, prenait plaisir à voir chanter et danser les enfants sur la place.

Quand les flambeaux furent allumés et la table couverte de mets simples et excellents, les convives se réunirent, et Léonce alla chercher l'oiselière pour faire plaisir, disait-il, au marquis; mais Sabina ne parut pas charmée de cette persistance dans les douceurs de l'égalité. L'hôte se récria :

— Quoi, dit-il en servant le potage sur la table, la fille aux oiseaux dans la compagnie de Vos Seigneuries illustrissimes? Oh! je la connais bien, et plus d'une fois je l'ai fait diner gratis, à cause des jolis tours qu'elle sait faire. Mais est-ce que tu nous amènes toutes les bestioles, Madeleine? Je t'avertis que s'il leur faut à chacune un couvert et un lit, je n'ai pas assez d'argenterie et d'oreillers dans ma maison pour tant de monde. Allons, ma fille , va-t'en manger à la cuisine avec les gens de Leurs Altesses:

sans plaisanterie, je te trou\erai bien un petit coin dans le grenier à paille pour te faire dormir.

— Dans le grenier à paille, avec les muletiers et les palefreniers sans doute? dit le curé. Si c'est là la vie que vous menez, Madeleine, je n'ai pas tort de dire que votre vagabondage vous mènera loin.

— Bah! bah! c'est un petit enfant, seigneur abbé, reprit l'hôte, et personne encore n'y fait attention.

— Monsieur l'hôte, dit Sabina, je vous prie de faire mettre un lit dans la chambre de ma négresse; Madeleine couchera auprès d'elle. Je me suis fait suivre de cette enfant qui nous a divertis de ses talents, et je réponds de sa sécurité.

— Du moment que Votre Altesse daigne s'y intéresser, reprit l'hôte, tout sera fait ainsi qu'elle le commande. Nous l'aimons tous, cette petite : elle est magicienne aux trois quarts! Dois-je donc lui mettre son couvert à cette table?

— Eh bien! oui, répondit lady G..., curieuse de voir en face et aux lumières, quels progrès avait fait l'intimité de l'oiselière et du marquis. Mais elle fut trompée dans son attente : ces deux personnages semblaient être redevenus étrangers l'un à l'autre. Madeleine était chastement familière avec Léonce et respectueusement calme auprès de Teverino. Ce dernier, qui faisait les honneurs de la table avec une aisance merveilleuse, s'occupait d'elle avec une sorte de bonté paternelle et protectrice, qui faisait ressortir la bienveillance de son caractère sans rien ôter aux convenances de son rôle. Sabina pensa bientôt qu'elle s'était trompée, et le curé lui-même n'eut rien à reprendre aux manières du beau marquis. Il fut plutôt porté à s'effaroucher un peu de l'affection

quo Léonce témoignait à cette petite sottie, qui riait avec lui et paraissait le charmer par ses naïvetés enjouées. Mais l'appétit du bourru était si terrible et les délices de la réfection si puissantes, qu'au moment où il eût pu redevenir clairvoyant et grondeur, Madeleine avait quitté la table et s'était assoupie, avec l'insouciance de son âge, sur le grand sofa qui, dans toutes les auberges de cette contrée, décore la salle des voyageurs. De temps en temps, Léonce, placé non loin de ce sofa, se retournait et la contemplait, admirant ce repos de l'innocence, cette pose facile, et cette expression angélique, qui lui appartenait qu'au jeune âge.

On était au dessert, et le marquis, exclusivement occupé de lady G..., parlait sur toutes choses avec un esprit supérieur; du moins c'était un genre de supériorité que les femmes peuvent apprécier : plus d'imagination que de science, une originalité poétique, une sensibilité exaltée. Sabina retomba peu à peu sous le charme de sa parole et de son regard. Le curé remplissait l'office de contradicteur, comme s'il eût eu à cœur de faire briller l'éloquence du jeune homme, et de lui fournir des armes contre la froideur dogmatique et les préjugés étroits du

TEVERINO

monde officiel. Léonce, voyant avec humeur l'animation de son amie, prit son album, l'ouvrit, et se mit à esquisser la figure de l'oiselière, sans se mêler à la conversation.

Toute femme du monde est née jalouse, et Sabina avait été si justement adulée pour sa beauté incomparable et son brillant esprit, que l'attention accordée à toute autre créature de son sexe, en sa présence, devait infailliblement lui sembler une sorte d'ou-

trage. Habile à dissimuler ses mouvements intérieurs , elle ne les exprimait que sous forme de plaisanterie; mais ils produisaient en elle un besoin de vengeance immédiate, et la vengeance de la coquetterie, en pareil cas, c'est de chercher ailleurs des hommages, et d'en prendre un plaisir proportionné à l'affront. Elle s'abandonna donc tout à coup aux séductions de Teverino, et ne put s'empêcher de le faire sentir à Léonce , oublieuse de la honte qu'elle avait éprouvée alors que Teverino semblait occupé de Madeleine.

Léonce , qui comprenait parfaitement ce jeu cruel , et qui avait par instants la faiblesse d'en être atteint, voulut avoir la force de le mépriser ; mais en se servant des mêmes armes, il s'exposa fort à être vaincu. Il affecta une si grande admiration pour son modèle et une attention si fervente à son travail , qu'il paraissait sourd et aveugle à tout le reste.

— Léonce, lui dit Sabina en se penchant sur son ouvrage, je suis sûre que vous nous faites un chef-d'œuvre, car jamais vous n'avez eu l'air si inspiré.

— Jamais je n'ai vu rien de plus charmant que cette dormeuse de quatorze ans, répondit -il; le bel âge! quel moelleux dans les mouvements ! quel sérénité dans l'immobilité des traits! Admirez, vous autres qui êtes artistes aussi par le sentiment et l'intelligence, et convenez qu'aucune beauté de convention , aucune femme du monde ne pourrait se montrer aussi suave et aussi pure dans le sommeil.

— Je suis complètement de votre avis, répondit Sabina d'un ton de désintéressement admirable, et je gage que c'est aussi l'avis du marquis.

, — Aucune? A Dieu ne plaise que je m'associe à un pareil blasphème ! répondit Teverino. La beauté est ce qu'elle est, et quand on se perd dans les comparaisons, on fait de la critique, c'est-à-dire qu'on jette de la glace sur des impressions brûlantes. C'est la maladie des artistes de notre temps; ils se vouent à certains types, et prétendent assigner à la beauté des limites forgées dans leur pauvre cervelle ; ils ne trouvent plus le beau par instinct, et rien ne se révèle à eux qu'à travers leur théorie arbitraire. Celui-ci veut la beauté puissante et fleurie à l'instar de Rubens; cet autre la veut maigre et tuelte comme les fantômes des ballades allemandes; un troisième la voudra tortillée et masculine comme Albert Durer ; un quatrième raide et froide comme les maitres primitifs. Et pourtant tous ces anciens maitres, toutes ces nobles écolos ont suivi un instinct généreux ou naïf; c'est pourquoi leurs œuvres sont originales et plaisent sans se ressembler. Le véritable artiste est celui qui a le 'sentiment de la vie, qui jouit de toutes choses, qui obéit /à l'inspiration sans la raisonner, et qui aime tout ce j qui est beau sans faire de catégories. Que lui importe le nom, la parure et les habitudes de la beauté qui :le frappe"? Le sceau divin peut lui apparaître dans un cadre abject, et la fleur de l'innocence rustique résider quelquefois sur le front d'une reine de la terre. C'est à lui, créateur, de faire de celle qui le charme une bergère ou une impératrice, selon les dispositions ue son âme et les besoins de son cœur. Vous êtes assez grand artiste, Léonce, pour faire ue cette montagnarde blonde une Sainte Elisabeth de Hongrie, et moi (Æri io ancke son pittore! puisque je sens, puisque je penie, puisque j'aime), je puis voir la Béatrix du Dante sous la brune chevelure de milady.

— Il me semble, Léonce , dit Sabina flattée de ce dernier trait, que le marquis est tout à fait dans vos idées sur l'art, et que vous

ne différez que par l'expression. Mais quel est donc ce joli dessin qui sort de votre album? Permettez-moi de le regarder.

— Pardon, Madame, c'est une étude sur le nu, je vous en avertis. Cependant, si vous v«us voulez le voir, mon Faune est assez vêtu de feuillage pour ne pas forcer M. le curé à vous l'ôter des mains, et il a dans son église des saints beaucoup moins austères.

— Cette ébauche est superbe ! dit Sabina , en regardant le croquis que Léonce avait fait au bord du lac, d'après Teverino. Voilà une charmante fantaisie, une noble attitude et un ravissant paysage!

— Moi, dit le curé, je trouve que cette figuro-là ressemble comme deux gouttes d'eau à M. le marquis. Si on rhabillait comme le voilà , on croirait que vous avez voulu faire son portrait ; mais, après tout, l'habit ne fait pas le moine, et je vois bien que vous avez mis là sa tête avec ou sans intention.

— Sa belle figure est si bien gravée dans mon souvenir, dit Léonce en jetant un regard significatif à son marquis, que Irès-souvnt elle vient naturellement se placer au bout de mon crayon quand je cherche la perfection.

— Et vous l'avez mis dans un paysage de notre canton , ajouta le curé. Voilà nos petits lacs et nos grandes nionlagnes, nos sapi'ns et nos rochers; c'est rendu au naturel. Voyez donc, monsieur le marquis!

— La pose est bonne, dit tranquillement Teverino, et la composition jolie, mais le dessin est faible : ce n'est pas ce que notre ami a fait de mieux.

— Moi, je trouve cela très-bien, dit Sabina, qui ne pouvait détacher ses yeux de cette figure.

— Eh bien , je vous en fais hommage, dit Léonce avec ironie; si vous ne trouvez pas cet essai indigne de votre album , il vous rappellera du moins une heureuse journée et de vives émotions.

— J'aime mieux que vous me donniez le dessin que vous faites dans ce moment-ci, répondit lady G..., effrayée du ton de Léonce. Il me semble que vous y mettez plus *l'impegno e d'amore*.

— Non, non, ceci je ne le donne pas, reprit Léonce en serrant son croquis de Madeleine dans son album et en repoussant l'autre sur la table.

— Il fait un temps superbe, dit le marquis en s'approchant de la fenêtre d'un air dégagé. La lune éclaire comme l'aurore. Si nous allions voir la ville? Demain tout sera moins beau et aura perdu son prestige.

— Allons, dit Sabina en se levant.

— Moi , je vous demanderai la permission d'aller voir mon lit, dit le curé; je suis rompu de fatigue.

— Quoi ! pour avoir fait sept ou huit lieues dans une bonne voiture bien suspendue? reprit Sabina.

— Non, mais pour avoir eu chaud, et puis faim, et puis froid , et puis faim encore, enfin pour n'avoir pas mangé à mes heures. D'ailleurs, il en est neuf, et je ne vois rien que de naturel dans mon envie de dormir ; pourvu que ma pauvre gouvernante ne passe pas la nuit à veiller pour m'attendre !

— Felicissima notte , l'abbé , dit Teverino. Vous venez, Léonce?

— Pas encore, répondit-il , je veux faire un autre croquis de cette dormeuse.

— Il faut que la dormeuse aille dormir ailleurs, dit le curé d'un ton sévère. Ne va-t-elle pas traîner toute la nuit comme un objet perdu sur ce canapé? Allons, Sans- Souci , réveillez-vous ! Et il éventa de son grand chapeau la figure de Madeleine, qui fit le mouvement de chasser un oiseau importun , et se rendormit de plus belle.

— Laissez-la donc, curé, vous êtes impitoyable! dit Léonce, en faisant mine de s'asseoir auprès de l'oiselière, sur le sofa.

— Cette fille, observa Sabina, ne peut pas rester ainsi endormie sous l'œil de tout le monde.

— Pardon , cher Léonce , s'écria Teverino en s'approchant; mais il faut obéir aux intentions de milady et de M. l'abbé.

Et prenant la jeune fille dans ses bras, comme un petit enfant , il passa dans une pièce voisine, où il avait vu la négresse se retirer pour préparer son lit.

— Tenez, reine du Tartare, voici un objet qu'on vous

TEVERINO

Ti-voiiiiio poussa raimlcmenl les chevaux îi la descente. (Page 30.)

confie et que votre noble mailresse, la blanrho Plieœbc, vous ordonno de i^ardcr comme la prunelle de vo.s yeux.

Il déposa Madeleine sur le lit, et dit tout bas à la négresse, en se retirant : — Et fermez-vous, c'est l'ordre de milady.

Léonce affecta une grande indifférence à ce qui se passait autour de lui, et il suivit nnncbalamment Sabina, qui, après avoir vainement attendu qu'il lui offrit son bras, accepta celui du marquis.

Ce dernier paraissait conviître la ville, bien qu'il n'y fût connu de personne, pas incme de l'hôte det Leon- Biaico. Il conduisit Sabina prendre des glaces dans un café qui touchait aux vieilles murailles; car c'était une petite place anciennement fortitiéo et qui portait encore la trace des boulets de la France républicaine. Il fit servir en plein air, sur une plale-foiiue , d'où l'on dotninait les fossés et un pèlc-mèlc d'antiques constructions tnassives, rongées de lierre et de mousse. A quoique distance se dressait une tour en ruines, dotit la lune argentait la silhouette élancée, et qui servait de repoussoir au vaste paysage perdu dans une vague blancheur. Le ciel était mâgniiiique. Léonce s'éloigna et se mit à errer dans les

décombres, plongé, en apparence, dans la contemplation d'une si belle nuit et d'un si beau lieu.

— Je crois bien , dit Teverino en essayant la force de ses doigts sur un débris de ciment qu'il ramassa sous ses pieds, que cette construction est d'origine romaine.

— Je n'en veux rien savoir, répondit Sabina; j'aime mieux n'en pas douter, et rêver ici un passé grandiose, que de faire des observations archéologiques. On ne jouit de rien quand on veut s'assurer de quelque chose.

— Eh bien , vous êtes dans la vraie poésie, admirable Française ! .s'écria Teverino en s'asseyant vis-à-vis d'elle, et' je veux me perdre avec vous dans ce paradis de l'intelligence où le divin Alighieri lut introduit par la divine Béatrix. Quand cette comparaison m'est venue tantôt sur les lèvres, je ne me rendais pas compte de la justesse de mon inspiration. Oui, vous avez la lumière de l'esprit jointe à l'idéale beauté, et jamais je n'ai rencontré de lemme aussi extraordinaire que vous. C'est la première fois que je quitte l'Italie, et je n'y avais pas connu de Française essentiellement différente de nos femmes, comme vous l'êtes. La lemme du Midi a bien des instincts de poète ou d'artiste, mais dans le caractère plus que

TIÎVilUNO.

kôf}Éäï

(Il

M.SftMD.

H.DCLfNil LVE.

Je sais sùie qiio voas nous faites un c.liet J'œuvre. (Page 31.)

dans l'intelligence; et d'ailleurs, son éducation bornée, sa vie lascive et paresseuse ne lui permettent pas do se rendre compte de ses émotions comme vous savez le faire, vous, Madame! Et comme vous exprimez vos pensées, nièu-.e dans notre langue, à laquelle vous donnez une forme étrange, toujours noble et saisissante! Oui, vos sentiments sont des idées, et il me semble, en causant avec vous , que je vous suis dans une région inconnue aux autres êtres. Vous jugez toutes choses, rien no vous est étranger, et voire science ne vous empêche pas de vous émouvoir et de

vous passionner comme ces pauvres créatures qui aiment et admirent sans discernement. Votre imagination est encore aussi riche que si vous n'aviez pas la connaissance de tous les secrets de ; l'humanité, et, au delà de votre sagesse étonnante, l'idéal, vous transporte toujours vers l'infini ! En vérité, mon cerveau s'enflamme au foyer du vôtre, et il me semble que je m'élève au-dessus de moi-même en vous écoutant !

C'est par un tel flux de phrases élogieuses que Teverino versa le poison de la flatterie dans l'âme de la fière lady. Il y avait loin de cette admiration sans bornes et

manifestée avec cet entrain italien qui ressemble tant à l'émotion, à la philosophique taquinerie de Léonce. Ce qui lui prêtait un charme irrésistible, c'est que Teverino était à peu près convaincu de ce qu'il disait. Il n'avait guère rencontré de femmes cultivées à ce point, et cette nouveauté avait pour son esprit de recherche avide et d'observation incessante un attrait véritable. Il voulait mettre cette supériorité féminine à l'aise, afin de la voir se manifester dans tout son éclat, et, sachant fort bien que de tels dons sont unis à un grand orgueil, il le caressait par d'ingénieuses adulations. Il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, que lady G... distinguât cette passion de connaître de la passion d'aimer. Elle n'avait jamais trouvé d'homme aussi blasé et aussi naïf en même temps que Teverino ; Léonce était beaucoup moins avide d'esprit et beaucoup moins tranquille de cœur auprès d'elle. Elle ne vit donc que la moitié du caractère de cet Italien, véritable dilettante de jouissance intellectuelle, qui, sans compromettre le calme de son propre cœur, s'attaquait vivement le sien pour l'observer comme un type nouveau dans sa vie.

Elle parla longtemps avec lui, et de quoi, entre un

TEVERINO

bnaii jeune homme et une belle jeune femme, si ce n'est d'imioiir? Il n'est point de théorie plus inépuisable dans un tête-à-tête de ce genre, au clair de la lune. La femme sr^ plaint de la vie, pleure des illusions, trace l'idéal de l'ainonr, et fait pressentir des transports qu'elle voile sous un transparent mvstère de déliance et de pudeur. L'homme s'cxalle, renie les projugés, et condamne les crimes de ses semblables. Il veut' justifier et réhabiliter le sexe masculin dans sa personne. Par mille adroites insinualions, il s'offre pour expier et réparer le péché originel, lani.is que, par mille détours plus adroits encore, on élude son hommage et on le ramène à une nouvelle ferveur. Ceci est le résumé banal de tout entretien de cette nature entre gens civilisés. C'est le résumé de ce qui s'était passé, avec plus d'art encore et de dissimulation , entre Sabina et Léonce, le matin même. Mais avec Teverino Sabina eut moins d'effroi et plus de douceur. Au lieu de reproches et d'inculpations agilées, elle n'eut que le tranquille parfum de l'encens à respirer. Aussi courut-elle un danger beaucoup plus grand, celui de donner de la tendresse à qui ne lui demandait que de l'imaginalion.

Comme l'aventurier, au fort de ses dithyrambes, parlait haut dans la nuit sonore, Sabina fut un pou effrayée de voir reparaître Léonce au bas du rempart.

— Voici Léonce ! dit-elle pour réprimer sa faconde.

— Il est bien soucieux et rêveur, ce soir, le pauvre Léonce ! dit Tevi rino en baissant la voix.

— Je ne l'ai jamais vu si maussade, reprit-elle; on dirait qu'il s'ennuie avec nous.

— Non, iMadame ; il est amoureux et jaloux.

— De l'oiselière, sans doute? dit-elle d'un ton dédaigneux.

— Non, de vous; vous le savez bien.

Vous vous trompez, marquis. Il y a quinze ans que nous nous connaissons, et il n'a jamais songé à me faire la cour.

— Eh bien , Madame , je vous jure qu'il y pense sérieusement aujourd'hui.

— Ne faites pas cette plaisanterie, elle me blesse.

— N'est-il pas un galant homme, un grand artiste, un aimable et beau garçon? Son amour vous était dû, et vous ne pouvez pas en être offensée.

— J'en serais mortellement peines, car je ne pourrais le partager.

— Cela est effrayant, Madame. En ce cas, je vois bien que nul homme ne" sera aimé de vous ; car nul homme ne peut se flatter d'égaler Léonce.

— Vous vous trompez, marquis; il a toutes sortes de perfections dont je le tiendrais quitte, s'il ne lui manquait une toute petite qualité, qu'on peut espérer de trouver ailleurs.

— Laquelle?

— La faculté d'aimer naïvement, sans orgueil et sans défiance.

En disant ces paroles, elle s'était levée pour aller à la rencontre de Léonce, et, à la manière dont elle s'appuya avec abandon sur le bras de Teverino, eeiui-ei se dit : « Vaincre co grand courage n'est pas si difticile que je croyais. » *

Sabina s'était imaginé parler bien bas; mais, comrne elle venait de descendre les degrés qui conduisaient dans l'amphithéâtre verdoyant des anciens fossés , elle ne se rendit pas compte de la sonorité de ce lieu, et elle ne se douta point que Léonce eût tout entendu. 11 fut tellement blessé et affecté de ses dernières paroles, qu'il eut la lorce de dissimuler et de reprendre le calme de son rôle. Il y réussit au point de faire croire à Teveriio lui-même qu'il s'était trompé, et à lady G... qu'elle avait raison de lui attribuer une grande froideur. 11 leur proposa de monter au sommet delà tour démantelée , leur promettant, sur ce point culminant, une vue magnifi(iuo et un air encore plus pur que celui des remparts. Ils tirent donc cette tentative. Léonce passa le premier pour leur frayer le chemin qu'il venait d'explorer seul, pour écarter les ronces I et les avertir à chaque marche écroulée ou glissante de l'escalier en spirale.

Malgré ces précautions , l'ascension était assez pénible

et même dangereuse pour une femme aussi délicate et aussi peu aguerrie contre le vertige que l'était lady G... , mais la force et l'adresse du marquis lui donnaient une confiance singulière, et, ce qu'elle n'eût jamais osé entreprendre de sang-froid, elle l'accomplit d'enihousiasnrie, tantôt appuyée sur son épaule, tantôt les mains enlacées aux siennes, tantôt soulevée dans ses bras robustes.

Dans ce trajet émouvant, plus d'une fois leurs chevelures s'effleurèrent, plus d'une fois leurs haleines se confondirent, plus d'une fois Teverino sentit battre contre sa poitrine haletante de fatigue un cœur ému de honte et de tendresse. La lune pénétrant par les larges arcades brisées de la tour, projetait de vives clartés sur l'escalier, interrompues de distance en distance par l'épaisseur des murs. Dans ces intervalles de lumière et d'obscurité, tantôt on se trouvait bien près et tantôt bien loin de Léonce, qui, feignant de ne rien voir, ne perdait pourtant rien de l'émotion croissante de ses deux compagnons. Enfin l'on se trouva au faite de l'édifice. Un mur circulaire de huit pieds de large, sans aucune balustrade, en formait le couronnement, et Léonce en fit tranquillement le tour, mesurant de l'oeil cette muraille lisse qui allait perdre sa base cyclopéenne dans les fossés à cent pieds au-dessous de lui. Mais Sabina fut saisie d'une terreur insurmontable et pour elle-même et pour Teverino qui, debout auprès d'elle, s'efforçait en vain de la rassurer. Elle s'assit sur la dernière marche, et ne respira tranquille que lorsque le marquis se fut assis à ses côtés et l'eut entourée de ses deux bras, comme d'un rempart inexpugnable. Les chouettes effarouchées s'élevaient dans les airs en poussant des cris de détresse. Léonce, sous prétexte de découvrir leurs nids et de porter des petits à l'oiselière, pour voir comment elle se tirerait de leur éducation, le descendit l'escalier et alla fureter dans les étages inférieurs, où bientôt le craquement de ses pas sur le gravier cessa de se faire entendre.

Teverino n'était plus aussi maître de lui-même qu'il avait pu l'être en prenant des glaces un quart d'heure auparavant, avec Sabina, dans un isolement moins complot. D'ailleurs, Léonce paraissait si indifférent aux conséquences possibles de l'aventure, qu'il commençait à ne plus s'en faire un cas de conscience aussi

grave. Cependant, l'effrayante loyauté de ce bizarre personnage luttait encore contre l'attrait de la beauté et l'orgueil d'une pareille conquête. Il réussit à dissiper les terreurs de Sabina, et, pour l'en distraire, il lui proposa d'entendre un hymne à la nuit, dont il improviserait les paroles, et qu'il se sentait l'envie de chanter en ce lieu magnifique. Il lui avait déjà donné un échantillon de sa voix, qui taisait désirer d'en entendre davantage. Elle y consentit, tout en lui disant que tant qu'elle le verrait debout sur ce piédestal gigantesque, elle aurait un affreux battement de cœur.

— Eh bien ! répondit-il, je suis toujours certain d'être écouté avec émotion, et beaucoup de chanteurs de profession auraient besoin d'un semblable théâtre.

La facilité et même l'originalité de son improvisation lyrique, l'heureux choix de l'air, la beauté incomparable de sa voix, et ce don musical naturel, qui remplaçait chez lui la méthode par le goût, la puissance et le charme, agirent bientôt sur Sabina d'une manière irrésistible. Des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux, et lorsqu'il revint s'asseoir auprès d'elle, il la trouva si exaltée et si attendrie en même temps, qu'il se sentit comme vaincu lui-même. Il l'entoura de ses bras en lui demandant si elle avait encore peur; elle s'y laissa tomber en lui répondant d'une voix étouffée par les larmes : « Non, non, je n'ai plus peur de vous. »

En ce moment leurs lèvres se rencontrèrent; mais aussitôt les pas de Léonce résonnant sous la voûte de l'escalier à peu de distance, les rappelèrent brusquement à eux-mêmes. On distinguait à l'aise les battements de mains de plusieurs personnes qui, du bord des remparts où elles se promenaient, avaient en-

tendu ce chant admirable planer dans les airs comme la voix du génie des ruines. Elles applaudissent avec transport l'artiste inconnu dispensateur d'une jouissance si chère

TEVERINO

aux oreilles italiennes ; mais ces applaudissements firent tressaillir Sabina encore plus que l'approche de Léonce. Il lui sembla que c'était comme une ironique fanfare sonnée sur son imminente défaite, et elle eut besoin de constater qu'elle était assise de manière à demeurer, même de très-loin , invisible aux regards curieux, pour se rassembler contre la honte d'une pareille faiblesse.

LO QUE PUEDE UN SASTRE

Nos voyageurs firent le tour des murailles en dehors (de la ville, et quand ils arrivèrent à l'auberge du Lion- Blanc, où ils entrèrent par une petite porte donnant sur des jardins, onze heures sonnaient à l'horloge de la place. Un attroupement de bourgeois et d'artisans s'était formé devant la principale entrée de l'hôtellerie, et l'hôte paraissait soutenir une discussion animée.

— Que voulez-vous. Seigneuries'? répondit-il aux interrogations de Léonce et de Teverino, en poussant la porte au nez des curieux ; les gens de la ville prétendent qu'un grand chanteur est logé dans ma maison , que c'est au moins le signor Rubini, qui, pour se soustraire aux importunités de nos dilettanti , cache son nom et sa présence, et que je suis le complice de son incognito. Les uns veulent absolument qu'il se montre au balcon pour recevoir les félicitations du public qui l'a entendu chanter, il n'y a pas

plus d'une demi-heure, du côté des remparts; d'autres parcoururent toute la ville, entrent dans tous les cafés, demandant à grands cris le signor Rubini ; enfin, je ne sais plus que faire. J'ai eu l'honneur de voir passer plusieurs fois dans ma maison le signor Rubini ; je sais bien qu'il n'y est pas.

Cet incident donna à Teverino l'idée d'une facétie en iriênie temps que le désir de tenter une épreuve sur Sabina.

— Écoutez, dit-il à son hôte, je chante passablement, et c'est moi qui tout à l'heure exerçais ma voix du côté de la grande tour. Je suis le marquis_je___^lonteBore; Est-ce "que vous ne m'aviez pas encore reconnu"?

— J'ai parfaitement reconnu votre illustrissime Seigneurie aussitôt qu'elle est descendue de voiture, répondit l'hôte , incapable d'avouer qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu la figure de Teverino ; si je ne l'ai pas saluée par son nom, c'est que j'ai craint de trahir l'incognito que les personnes de qualité ont parfois la fantaisie de garder en voyage.

— Eh bien , reprit le prétendu marquis, persévérez dans votre louable discrétion jusqu'à ce que j'aie quitté la ville , et , en récompense , je ne passerai jamais chez vous sans m'arrêten pour y prendre quelque chose. J'ai la fantaisie de me permettre une innocente plaisanterie envers les habitants mélomanes de votre noble cité. Allumez des flambeaux sur la galerie , et annoncez que l'artiste , dont on a entendu la voix , va se rendre aux désirs du bienveillant public.

— Que prétends-tu !' lui demanda Léonce, tandis que l'hôte courait exécuter ses ordres, te faire passer pour Rubini?

— Il le peut, dit Sabina avec entraînement.

— Signera, lui répondit l'aventurier en portant la main de ladyG... à ses lèvres, en signe de gratitude pour cet éloge, je n'ai pas une pareille prétention, et je veux donner une petite leçon à des auditeurs assez sots pour faire une si grossière méprise ; et puis je veux lerininer les plaisirs de votre journée par une comédie qui vous divertira peut-être. Toutes nos chambres donnent sur cette galerie qui longe la place. Tenez-vous dans la vôtre en regardant par la fente de votre porte, et ne me trahissez pas, vous, Léonce, en ayant l'air de me coniiiaître.

Quand tout l'ut disposé comme l'entendait Teverino, Sabina, cachée avec Léonce derrière un rideau , vit paraître, sur la galerie éclairée, un _j_itM]sonnage^jlUàyjdJle, les cheveux en desordre, la barBe hérissée, l'a'il hagaid", la démarche traînante, et vêtu ce méchants liabits beau-

coup trop étroits pour lui. Il lui fallut quelques minutes pour reconnaître, sous ce travestissement riilicule, l'élégant Tiberino de Montefiore. Tout était changé, étriqué, appauvri dans son air et dans sa personne. La veste du plus jeune fils de l'hôte bridait sa poitrine et la faisait paraître rentrée , un pantalon court et trop étroit lui allongeait les jambes ; ses mains pendaient sans grâce sur ses flancs paresseux ; une casquette qu'on eût dit ramassée au coin de la borne, une mauvaise guitare passée en sautoir, un gros bâton de pèlerin , tout lui donnait l'aspect d'un misérable histrion ambulante. Sabina essaya de rire; mais son cœur se serra sans qu'elle pût en apprécier la cause, et Léonce, surpris de ce défi jeté à son indiscrétion, se demanda quelle pouvait être l'audacieuse fantaisie do son complice.

.4 l'aspect de ce triste personnage, la foule rassemblée au-dessous de la galerie, et qui avait commencé par battre des mains à son approche, changea tout à coup ses cris d'admiration en huées et en sifflets, menaçant d'enfoncer les portes et de rosser l'hôte de/. Leon-Bianco, pour lui apprendre à se moquer ainsi de ses honorables concitoyens.

— Un petit moment , gracieux public , dit Teverino après avoir apaisé la rumeur par des gestes mêlés d'impertinence et d'humilité, prenez pitié d'un pauvre artiste qui a osé profiter de la circonstance pour vous exhiber ses petits talents. S'il no réussit pas à vous amuser, il s'offrira lui-même à votre courroux et tendra le dos aux poignées de monnaie dont il vous plaira de l'accabler.

Tout public est capricieux et mobile. Les lazzis de Teverino eurent bientôt adouci celui de la petite ville, et, à défaut du grand chanteur, on consentit à écouter le misérable saltinibatkjue. Il demanda un sujet d'improvisation" et débita pûsieurs centaines de vers ronflants avec une emphase burlesque; après quoi il se mit à miauler, à aboyer, à hennir, à contrefaire le cri de divers animaux, à siiHer des variations sur un air des rues, et à imiter la voix de piikinella, le tout avec une facilité merveilleuse, et s'accompagnant en même temps du grattement monotone et discordant de la guitare.

Quand il eut fini , une pluie de gros sous fit résonner le plancher de la galerie, et le public, l'accablant d'applaudissements ironiques , redemanda à grands cris le chanteur merveilleux. C'était un mélange confus de sifflets, de rires et de trépignements d'impatience. De mauvais plaisants demandaient la tête de l'hôte du Lion- Blanc.

— Eh bien , Messieurs, dit Teverino , il faut vous satisfaire; le grand chanteur m'a promis de se faire entendre si je réussissais à vous distraire de lui pendant quelques instants. Ma gageure est gagnée, et je vais lui porter vus hommages empressés.

La-dessus, Teverino rentra dans sa chambre, et en ressortit bientôt peigné et paré. Seulement, dans l'inter- \alle, il fit adroitement éteindre une partie des lumières, de façon qu'on ne pouvait plus le voir assez distinctement pour constater quec'était le même homme. Il préluda sur la guitare avec un rare talent et chanta une barcarole avec tant de charme, que la foule, enthousiasmée, cria bi.f avec fureur. Il consentit à recommencer, et quand ce fut lini, il se pencha sur la balustrade u'un air de protection aristocratique. Les cris d'enthousiasme firent place à un profond silence, «Amis, uit-il alors avec une distinction d'accent oii l'on ne trouvait plus rien de l'emphate de l'histrion, j'ai consenti à me faire entendre, bien que je sois, par ma position , tout à fait indépendant des caprices d'un public de village et de toute espèce de public. Vous faisiez un tel vacarme sous mes fenêtres, qu'il m'était impossible de dorinir, et que j'ai été forcé de transiger; mais pour vous jjunir de votre indiscretion , je ne chanterai pas davantage, et si vous ne [«renez le parti de vous retirer au plus vite oans vos maisons, je vous préviens que vous allez être inondés par les pompes à incendie que j'ai fait venir dans cet hôtel, et qui sont prèles à fonctionner au premier cri de révolte. »

La foule, épouvantée, se dispersa en un clin d'oeil, persuadée qu'elle venait d'impatienter quelque haut |ier-

TEVEUINO.

sonnage, et, dans son humble gratitude, on l'entendit liatiro des mains en se retirant à travers les mes.

Une dciiii-lieïire a|irés , tort était silencieux dniis la ville, et tout le monde couché à l'hôtel du Lion-B'anc, excepté Savina et Teverino qui causaient encore, peucliés sur la balustrade de la galerie, commentant celte dernière aventure, et riant avec précaution, do peur d'éveiller leurs compagnons de voyage.

— Voyez ce que c'est que le préjugé, disait le bohémien. Cette foule imbécile ne se doute pas qu'elle a sifflé et applaudi le même homme.

— Faut-il vous avouer, marquis, répondit Sabina, que j'y aurais été trompée la première, si vous ne m'eussiez avertie?

— Bien vrai, Signera? Je suis heureux de vous avoir procuré un peu d'amusement.

— Je ne sais pas si je peux vous remercier de l'intention. La scène était bizarre, plaisante peut-être, et pourtant elle m'a fait mal.

— Nous y voilà, pensa Teverino; et il pria lady G... de s'expliquer.

— Quoi ! vous ne comprenez pas, lui dit-elle d'une voix émue, qu'il est pénible de voir travestir la noblesse et la beauté?

— J'étais donc bien laid sous ces méchants habits? reprit-il moins touché du compliment que Sabina ne devait s'y attendre, après ce qui s'était passé entre eux.

— Je ne dis pas cela, répliqua-t-elle d'un ton moins tendre; mais toute l'élégance de vos manières ayant disparu , et toute la

dignité de voire personne ayant fait place à je ne sais quoi de cynique et de honteux, je souffiais de vous voir ainsi, et je ne pouvais me persuader que ce fût vous !

— Et c'était moi, pourtant, c'était bien moi!...

— Non, marquis, c'était le personnage que vous vouliez représenter, et ce personnage n'avait rien de vous.

— Mes manières et mon langage étaient affectés, j'en conviens; mais enfin c'était toujours ma figure, ma voix, mon esprit, mon cœur, ma personne, mon être, en un mot, qui se cachaient sous ces apparences. J'avais donc entièrement disparu à vos yeux? Cela est étrange!

— Ce que je trouve étrange, c'est que vous vous étonniez de ma stupeur. Les manières et le langage sont l'expression de l'esprit et du caractère, et l'être moral semble se transformer quand l'être extérieur se décompose.

— Et les habits y sont pour beaucoup aussi, dit Teverino avec une philosophique ironie.

— Les habits? dites-vous? Je ne crois pas.

— Si fait; pensez-y bien, Signera. Je suppose que je me présente de nouveau devant vous avec Les habits râpés et mesquins du fils de notre hôte... supposons même que je sois ce fils, qui est, je crois, garde forestier ou employé à la gabelle...

— Où voulez-vous donc en venir? Achevez.

— Eh bien! je suppose que, conservant ma figure, mon cœur et mon esprit tels que Dieu les a faits, je vous apparaisse pour la

première fois pauvrement/ accoutré et appartenant tout de bon à une condition très-humble...

— Votre supposition n'a pas le sens commun : on ne trouve guère dans ces races obscures le cachet de noblesse et de grâce qui vous distingue.

— Guère , c'est possible ; mais enfin cela se trouve quelquefois. Il y a des dons naturels que Dieu semble avoir départis à de pauvres hères , comme pour railler les prétentions de l'aristocratie.

— Vous voilà dans les idées de Léonce ; je ne les discute pas ; mais ce que je puis vous répondre , c'est que de tels dons ont une rapide influence sur l'existence et la condition de celui qui les possède. Un pauvre hère, comme vous dites, lorsqu'il se sent investi providentiellement de l'intelligence et de la beauté, transforme activement le milieu lâcheux où le caprice du sort l'a jeté; il se fraie une route nouvelle ; il aspire sans cesse à l'élégance de la vie, aux nobles occupations, aux jouissances lie l'esprit, aux privilèges de la beauté, et il se place bientôt au rang qui semblait lui être dû.

— Il est très-vrai qu'il y aspire fortement, reprit Teverino, et très-vrai encore qu'il y arrive quelquefois; mais il est phu vrai encore de dire qu'il échoue la plupart du temps, parce que la société ne le seconde pas; parce que les préjugés le repoussent, parce qu'enlin il n'a pas contracté dans sa jeunesse l'habitude de se complaire dans la contrainte, et que son éducation première le ramène sans cesse vers l'insouciance, ennemie de la lutte et de l'esclavage.

— Eh bien ! ce que vous dites là donne tort à votre premier raisonnement. Les habits ne prouvent donc rien, mais bien les habitudes, c'est-à-dire le langage et les manières.

— Habits, langage et manières, tout cela fait partie des habitudes de la vie : c'en est l'expression ; et la condition de l'homme pauvre et obscur est la chose la plus significative pour le vulgaire ; mais ce sont là des habitudes pour ainsi dire extérieures, et l'être moral n'en a pas moins de prix devant Dieu.

— Je ne conçois rien à de telles distinctions, marquis ! Dans votre bouche , c'est un raisonnement généreux et désintéressé ; mais dans la bouche du personnage que vous vous amusez tout à l'heure à représenter, ce seraient d'insolentes et vaines prétentions. La philanthropie vous égare ; l'être moral ne peut se détacher ainsi de l'être extérieur. Là où le langage est ridicule, les habitudes grossières, le désordre habituel , la mine impertinente et le métier ignoble, pouvez-vous espérer de découvrir un grand cœur et un grand esprit ?

— Cela se pourrait, Madame ; je persiste à le croire, malgré votre dédain pour la misère.

— Ne me calomniez pas. Il est une misère que je plains et respecte : c'est celle de l'infirme, de l'ignorant, du faible, de tous ces êtres que le malheur de leur race jette à demi morts, physiquement ou moralement, dans le grand combat de la vie. Etiolés de corps ou d'esprit avant d'avoir pu se développer, ces malheureux sont bien les victimes du hasard, et nous nous devons de les plaindre et de les secourir ; mais celui qui pouvait, et qui n'a pas voulu est coupable, et ce n'est pas injustement que la société le repousse et l'abandonne.

— Soit, dit Teverino avec un mélange de hauteur et de bonté. 11 faudrait être Dieu pour lire dans son cœur et pour savoir si, alors, il ne trouve pas en lui-même des consolations que le monde ignore; si, entre la suprême bonté et lui, il ne s'établit pas un commerce plus pur et plus doux que toutes les sympathies humaines et que toutes les protections sociales. Je me figure, moi, que les dons de Dieu servent toujours à quelque chose, et que les derniers sur la terre ne seront pas les derniers dans son royaume. Quelqu'un l'a dit autrefois... Mais je m'aperçois que je tourne à la prédication et que j'empiète sur les droits de notre bon curé. Je dois me contenter de vous avoir montré ce que je savais jouer la comédie. On m'a toujours dit que j'étais né comédien, et pourtant j'ai un cœur sincère qui m'a toujours entraîné contrairement aux lois de la prudence.

— Allons, vous êtes un mime incroyable, dit Sabina, et vous vous êtes tiré de cette farce italienne comme l'eût fait un écolier facétieux en vacances. J'admire l'enjouement et la jeunesse de votre caractère, et pourtant je vous avoue que j'en suis un peu effrayée.

— Vous me croyez frivole?

— Non, mais mobile et insouciant peut-être !

— En ce cas, vous ne me jugez pas perfide et dissimulé, malgré mon art pour les travestissements?

— Non, à coup sûr.

— Eh bien, j'aime mieux cela que d'être pris pour un hypocrite.

— Vous est-il donc indifférent d'inspirer un autre genre de méfiance?

— Je pourrais si aisément les vaincre tous qu'aucun ne m'inquiète. Mais comme on ne me mettra point à l'épreuve, je n'ai que faire de me disculper, n'est-il pas vrai, belle Sabina? Je serais ici un grand fat, si j'enlrepreuais de me faire np,irécier.

— N'êtes-vous point jaloux d'estime et d'amitié?

TEVEUINO.

— Estime et amitié! paroles françaises que nous ne comprenons i;uère, nous autres Italiens, entre une belle femme et un jeune homme. Moins subtils et plus passionnés, nous allons droit au fait du vrai sentiment que nous pouvons éprouver. Je vous confesse que votre estime et votre amitié pour Léonce sont choses que je n'envie pas, et auxquelles je préférerais le dédain et la haine.

— Expliquez cela.

— Comment et pourquoi n'aimez-vous point Léonce, cet homme excellent et charmant, qui vous aime avec passion?

— Il ne m'aime pas du tout, et voilà le secret de mon indifférence. Or, faut-il haïr et dédaigner un homme aussi accompli, parce qu'il n'est pas amoureux de moi'? Ne dois-je pas dépouiller ici ma vanité de femme et rendre justice à son noble caractère et à son grand esprit, en lui vouant une affection plus Iranquile et plus durable que l'amour"?

— A la manière dont vous parlez de l'amour, on dirait que vous ne l'avez jamais connu, Signera. Une Italienne n'aurait pas

tant de délicatesse et de générosité; elle mépriserait tout simplement, et tiendrait pour son ennemi l'homme capable de vivre avec elle dans cette espèce d'intimité grossière et offensante, que vous nommez amitié. Eh ! tenez. Signera, dé quelque race qu'elle soit, une femme est toujours femme avant tout. L'instinct de la vérité est plus puissant sur elle que les lois de la convenance et du bon goût. Votre amitié, c'est-à-dire votre dédain pour mon noble ami , ne repose que sur une erreur. Vous ne vous apercevez pas de son amour, et vous le punissez de son silence par votre estime. Si vous lisiez dans son cœur, vous répondriez à ce qu'il éprouve.

— Marquis, je vous trouve fort étrange de vous charger ainsi des déclarations de Léonce.

— Je vous jure sur l'honneur, Signora, que je n'en suis point chargé, et qu'il est aussi méQant avec moi que vous-même.

— Ainsi, vous me faites la cour pour lui de votre propre mouvement, et vous vous chargez gratuitement de sa cause? c'est très-noble et très-généreux à vous, marquis, et cela rappelle la fraternité des anciens chevaliers. Laissez-moi vous dire que rien n'est plus digne d'e*tiiiiie, et que, dès ce jour, mon amitié vous est acquise à juste titre.

Ayant ainsi parlé avec un amer dépit, Sabina se leva, souhaita le bonsoir au marquis, et se retira dans sa chambre.

Nous avons dit déjà que toutes les chambres de nos personnages étaient situées sur cette galerie planchée qu'abritait un large auvent, à la manière des constructions alpestres, et qui longeait la face de la maison tour- 1 née vers la place. Léonce et Te-verino occupaient la même chambre, et lorsque ce dernier y en-

tra, il trouva 1 son ami encore habillé et marchant avec agitation.

1

— Jeune homme, dit Léonce en venant à sa rencontre, ' la main ouverte, tu as de nobles sentiments et tu étais digne d'un noble sort. Je t'ai grossièrement ofi'ensé au passage du torrent, veux-tu l'oublier?

— Je vous le pardonnerai de grand cœur, Léonce, si vous m'a-vouez que la jalousie, c'est-à-dire l'amour, vous a causé cet em-portement involontaire ?

— Et autrement tu ne l'oublieras point?

— Autrement, je persisterai à vous en demander raison. Plus ma conuitiou vous semble abjecte, plus vous me deviez d'égards, m'ayant attiré dans votre compagnie; et si la différence de nos fortunes \ous faisait hésiter à me donner satisfaction, je vous di-rai, pour vous stimuler, que je suis de première force à toutes les armes, et que je n'en suis pas a mon premier duel avec dis gens de qualité.

— Je n'ai point de lâche préjugé qui me fasse hésiter sur ce point; je suis de mon siècle, et je sais qu'un homme en vaut un autre. Je ne suis pas maladroit non plus, et j'aurais quelque plai-sir à me mesurer avec toi, si ma cause était bonne ; mais je la sens mauvaise, et je

souffre d'autant plus de t' avoir outragé, que je vois en toi celle fierté d'honnête homme.

— Vos excuses sont d'un honnête homme aussi , et je les ac-cepte, dit Teverino en lui serrant la main avec une mAle dignité;

mais, pour mettre ma susceptibilité en repos, vous auriez dû avouer que l'amour et la jalousie étaient seuls coupables.

— Vous voulez des confidences, Teverino? Eh bien! vous en aurez. La jalousie, oui, j'en conviens, mais l'amour, non !

— Voilà encore des subtilités françaises ! Une femme nous plaitou ne nous plait pas. Là où il n'y a point d'amour, il n'y a point de jalousie.

— C'est le langage de la droiture et de la naïveté; mais admettons, j'y consens, que la civilisation des mœurs françaises et le raffinement de nos idées produisent cette étrange contradiction : ne pouvez-vous comprendre que ce que vous pouvez éprouver? Vous qui avez vu tant de choses, étudié tant de natures diverses, ne savez-vous pas que l'amour-propre est une cause de dépit et de jalousie aussi bien que la passion véritable? »

Teverino s'assit sur le bord de son lit, garda un silence méditatif pendant quelques instants, puis reprit en se levant : « Oui ! ce sont des maladies de l'âme, produites par la satiété. Pour ne point les connaître il faut être, comme moi, visité par la misère, c'est-à-dire par l'impossibilité fréquente de satisfaire toutes ses fantaisies. Chère pauvreté! tu es une bonne institutrice des cœurs. Tu nous ramènes à la simplicité primitive des sentiments et des idées, quand l'abus des jouissances menace de nous corrompre. Tu nous donnes tant de naïves leçons, qu'il faut bien que nous restions naïfs sous ta loi austère !

— Quel rapport établissez-vous donc entre votre misère et la droiture de votre cœur?

— La misère. Monsieur, est toute une philosophie. C'est le stoïcisme, et l'âme stoïque est faite toute d'une pièce. Que ma maîtresse me soit enlevée par un homme puissant (la puissance de ce siècle c'est la richesse) , je courbe la tête, et mon orgueil n'en souffre pas. Ce cœur, auquel mon cœur n'a pas suffi, ne me semble digne ni de regret ni de colère. Si je pouvais soutenir la lutte et donner à mon infidèle les jouissances de la vie, je pourrais alors connaître la jalousie et m'indigner de ma défaite. Mais là où mon rival dispose de séductions que la fortune me dénie , je ne puis m'en prendre qu'à la destinée... et les personnes ne me paraissent plus coupables.

— Tu es très-philosophe , en effet , et je t'en fais mon compliment. Mais ceci ne peut s'appliquer au mouvement de jalousie que tu m'as inspiré. Tu n'as rien, et l'on te préfère à moi qui suis riche. J'ai donc sujet d'être doublement humilié.

— Oui, d'être furieux, si vous êtes amoureux. Sinon, ce n'est qu'un délire de la vanité , et je ne comprends pas qu'un homme dont l'esprit est aussi éclairé que le vôtre, se laisse émouvoir par une telle vétille. Si vous aviez pris l'habitude d'être supplanté à toute heure par la loi fatale du destin, vous seriez aguerri contre ces petits revers. Vous sauriez que la femme est l'être le plus impressionnable de la création , et par conséquent celui qui peut nous donner le plus de jouissance et le moins de droits, le plus d'ivresse et le moins de sécurité.

— C'est une philosophie de bohémien, s'écria Léonce, et je me sens incapable d'aimer ainsi. Tu es tout tendresse et tout tolérance , Teverino ; mais tu ne portes pas dans l'amour l'instinct de dignité que tu possèdes à l'endroit de l'honneur.

— Je ne place pas l'honneur où il n'est pas , et ne cherche dans l'amour que l'amour.

— Aussi tu es aimé souvent et tu n'aimes jamais; tu ne connais que le plaisir.

— Et pourtant je sacrifie souvent le plaisir à des idées d'honneur. Ne vous hàiezpas de méjuger, Léonce; vous ne savez pas ce qui se passe en moi à celte heure.

— Je le sais, ami, s'écria Léonce avec feu. Tu combats des désirs que tu pourrais satisfaire à l'heure même. Il n'y a pas loin de cette chambre à celle d'une certaine

TEVERINO

grande dame, ori;ueilleuso et faible entre toutes celles de sa rare, et je sais fort bien qu'il te suflrait de chanter une romance sous sa fenôtre et do lui tourner un compliment d"i] résistihle (laiterie pour animer ce prétendu marbre de Carrare et embraser ces lèvres dcdai;;neuses...

— llalte-là, Léonce, je n'ai pas celte confiance, et ne m'attribue pas ce pouvoir !

— list-ce dissimulation , modestie ou loyauté? Sais déi;agé de tout scrupule. J'ai tout vu, tout entendu; je sais comment tu as été curieux, et puis tenté, et puis vainqueur de toi-même par générosité envers moi. .le t'en sais gré; mais l'estime que tu m'inspires augmente le mépris que j'ai conçu pour cette femme, et je veux qu'elle porte la peine de son hypocrite froideur. Je veux que tu te livres à l'emportement de ta jeunesse, et que tu lui donnes ces plaisirs que son œil humide implore depuis ce malin. Va, enfant du hasard, et roi de l'occasion ! l'heure est propice, et tu as

déjà cueilli le premier baiser, ce baiser d'amour après lequel une femme ne peut rien refuser. Tu me rendras un grand service , tu me délivreras d'une agonie mortelle et d'un attrait fatal , trop longtemps combattu en vain. La seule chose que j'exige de toi c'est la discrétion, et d'ailleurs ta vie me répond de ton silence. Sois heureux cette nuit, tu mourras demain... si tu parles !

— Un duel à mort serait un stimulant céleste si j'étais véritablement tenté, répondit Teverino avec calme ; mais je ne le suis pas, parce que je vois que tu es éperdument éjiris, pauvre Léonce ! ta fureur et ton injustice révèlent, malgré toi, le fond de ton âme. Allons, calme-toi, cette belle créature n'est ni fausse ni coupable. Elle n'est que méfiante et irrésolue , et si elle ne t'a pas encore aimé, Léonce, c'est ta faute !

— Non, non, c'est la sienne. Peut-elle ignorer que je l'aime , et que ma respectueuse amitié n'est qu'un jeu timide ?

— Tu en conviens, à la fin !

— Je conviens que je l'aime depuis longtemps, et que ce malin encore... j'étais prêt à me déclarer; eh quoi ! ne l'ai-je pas fait cent fois depuis ce matin, insensé que je suis ! Mes emportements , mes railleries amères , ma tristesse, mon inquiétude, mes soins jaloux, mes efforts pour être amoureux de Madeleine, ne sont-ce pas là au tant d'aveux par trop naïfs pour un homme du monde ?

— Léonce! Léonce! vous avez été compris!

— Oui, et c'est ce qu'il y a de plus odieux de sa part, de plus humiliant pour moi. Elle a feint de ne rien voir; elle s'est obstinée dans sa superbe impudence, elle a cherché tous les moyens de me décourager ; et quand elle a vu que je souffrais

bien, elle s'est jetée dans les bras d'un inconnu avec une sorte de cynisme.

— Tais-toi, blasphémateur! tu me scandalises, s'écria Teverino. Tu es aveugle et grossier dans la passion. Quoi ! tu ne vois pas que cette femme l'aime, et c'est à moi de t'enseigner les délicatesses de son cœur! Tu ne vois pas que c'est par dépit qu'elle m'écoute, et que son âme, agitée par la passion, cherche un refuge dans l'ivresse de quelque fatale catastrophe? Tu choisis pour arriver à elle des chemins remplis d'épines, et les douceurs ([ue tu lui [iréparas sont mêlées de fiel : tu l'irrites l)ar d'orageux désirs, et aussitôt tu t'éloignes, haulain el plein d'épigrammes, ofi'ensô de ce qu'elle ne te fait pas des avances contraires à la pudeur de son sexe ! tu veux qu'elle t'exprime sa passion, qu'elle te rassure contre tout hasard, qu'elle te promette des jours filés d'or et de soie; qu'elle s'excuse et se justifie d'avoir été jusqu'à ce jour insensible à tes séductions; qu'elle te demande en quelque sorte pardon de sa li.'nteur à se soumettre; enlin , qu'elle te verse, en échange de l'amer breuvage de vérités que tu lui iirésenles , les flots d'ambrosie de l'amoureuse adulation! Vous êtes absurde, Léonce, et vous ne savez pas ce que c'est qu'une telle femme. Vous croiriez déroger en vous courbant sous ses pieds, en vous traînant dans la poussière, on vous confessant indigne de sa tendresse, et vous ne voyez pas que c'est là loul bonnement l'expression naturelle d'un amour vrai, la gratitude naïve d'un bonheur exaillé?

— Italien ! Italien ! fleuve débordé qui roule au hasard, tu n'attends pas que l'enthousiasme te pénètre pour l'exprimer, et tes transports iieuvent devancer le bonheur ([ui les fait naître ! Tu connais toutes les ruses de la séduction, et tu i)arles de naïveté !

— Oui, je suis naïf en travaillant à la victoire ; le désir et l'espoir me rendent éloquent, et je n'ai pas besoin de certitude pour être audacieux. Qu'a donc d'humiliant un échec de ce genre?

— Ah ! tu l'ignores? Un refus de femme est pire que le soufflet d'un homme.

— Sol préjugé !

— Non ! La femme qui refuse se dit outragée par la prière.

— Fausse vertu ! Tout cela est embrouillé et cauteleux chez vous, je le vois bien'. O vive la brûlante Italie!

— Tu méprisais pourtant tes anciennes idoles quand tu disais tantôt, sur le rempart : « Nos femmes aiment sans discernement, et vos sentiments, à vous, sont des idées ! » ,

— Je croyais marcher à la découverte de la perfection ; mais je vois avec chagrin que l'esprit étouffe le cœur. Je reviens tout repentant et tout contrit à mes souvenirs.

— Au fond, tu as peut-être raison! dit Léonce en sortant d'une profonde rêverie. Cette absence de délicatesse vient de la richesse de votre organisation ; et je ne suis pas étonné que lady G... ait été entraînée par cet abandon d'une âme féconde après avoir vécu de subtilités glacées. Nous n'entendons peut-être rien à l'amour, et je reconnais que ce qui m'arrive est mérité. Mais il est trop tard pour en profiter : le charme est détruit, et tu as tout gâté, Teverino, en croyant me servir et m'éclairer.

— Ne dites pas cela, Léonce, vous n'en savez rien. La nuit porte conseil, et demain vous serez calme. Demain, à deux heures

après midi , une grande révolution doit s'opérer entre nous tous. Attendez jusque-là pour juger, do vous-même.

— Que veux-tu dire?

— Rien , je veux dormir ! dit Teverino en éteignant la lumière; chargez-vous de m'éveiller demain, car je suis |)aress('ux au lit comme un cardinal.

Il parut bientôt profondément endormi, et Léonce, réduit à disputer avec lui-même, s'efforça en vain de l'imiter. Mais outre que son lit était fort mau\ais, et que ces grabats d'auberge lui semblaient aussi fâcheux qu'ils paraissaient délectables à son compagnon, il demeura attentif, malgré lui, à tous les bruits extérieurs. Une vague inquiétude le dévorait. Hs'atlendail toujours à voir passer sur le rideau de sa fenêtre, éclairé par la lune, l'ombre de Sabina , cherchant sur la galerie l'occasion de se réconcilier avec Teverino.

Il commençait enfin à s'assoupir, lorsque des pas furlifs filent craquer légèrement le plancher de la galerie et se perdirent peu à |iou. Léonce resta immobile, l'oreille au guet, l'œil fixé sur Teverino, dont le lit faisait face au sien ; alors il vit distinctement le bohémien se lever, en- Ir'ouvrir doucement la porte, s'assurer qu'une personne avait passé là, et s'ai)proclier <le son lit pour voir s'il dormait. Léonce feignit de dormir profondément, et de no pas scnir la main que Teverino agitait devant ses yeux. Alors celui-ci s'habilla sans bruit et sortit avec précaution.

— Misérable ! tu m'as trompé, se dit Léonce. Eh bien ! je découvrirai la ruse malgré toi , et je couvrirai de honte cette femme impudique.

Il se releva, s'habilla avec précaution et suivit les traces de l'imprudent manivus. La lune se couchait et la ville était silencieuse.

VADE RETRO, SATANAS

Léonce avait fort bien noté dans sa mémoire de quel chiU're était marquée la porte de Sabina; mais son trouble

TEVERINO

était si grand qu'il n'y fit plus attention, et s'arrêta devant la première porte ouverte qui se présenta devant lui. La petite chambre, dont il put voir l'intérieur en un clin d'œil, avait deux lits et était éclairée par une lampe. L'un de ces lits venait d'être abandonné : c'était celui de la négresse, le personnage mystérieux qui avait traversé la gallerie. L'autre était une couchette sanglée, fort basse, où reposait tranquillement Madeleine. Teverino, debout dans la chambre, regardait avec inquiétude, et bientôt Léonce le vit s'arrêter devant le grabat de l'oiselière et la contempler allongivement. L'enfant dormait du sommeil des anges; la lampe, placée sur une table, éclairait sa figure paisible et les traits agités du bohémien. La porte, retombant à demi, cachait Léonce, mais il pouvait tout observer.

— Madeleine? pensa-t-il, changeant de soupçon ; ah! ce serait plus infâme encore, et je la sauverai. Pourquoi cette négresse de malheur l'abandonne-t-elle ainsi?

Il alla faire du bruit pour mettre le séducteur en fuite, lorsqu'il vit Teverino s'agenouiller devant la figure radieuse de l'en-

fant. Sa figue, à lui, avait changé d'expression : l'inquiétude clait remplacée par un atendrissement profond et une sorte de religieux respect. Il resta quelques instants comme plongé dans de douces et secrètes pensées. On eût dit qu'il priait naïvement, et jamais sa beauté n'avait paru plus idéale. Au bout de quelques minutes, il se pencha, déposa un silencieux baiser sur le chapelet que la petite fille tenait encore dans sa main pendante au bord du lit. Elle s'était endormie en le récitant. Malgré les précautions du bohémien, elle s'éveilla à demi, et se croyant sans doute dans sa chaumière :

— Oh! mon bon ami, dit-elle d'une voix douce, est-ce qu'il fait déjà jour? est-ce que mon frère est reitré?

— Non, non, Madeleine, dors encore, mon ange, répondit Teverino. Je m'en vais au-devant de Joseph..

— Eh bien, allez, dit-elle d'une voix éteinte par le sommeil. Je me lèverai quand vous serez sorti. Et comme l'habitude lui mesurait ses heures de repus, elle se rendormit après avoir ainsi parlé sans en avoir conscience.

Teverino sortit et se trouva face à face avec Léonce, qui ne cherchait point à l'éviter. Une grande émotion le saisit tout à coup, et, se retournant brusquement, il prit la clef de la porte de Madeleine et l'arracha de la serrure, après l'y avoir fait tourner. Puis, prenant le bras du jeune homme : — Monsieur, dit-il d'une voix tremblante, vous n'aurez pas cette distraction. Allez, si bon vous semble, troubler le sommeil des grandes dames; mais l'enfant de la montagne n'est pas destinée à vous servir de pisaller.

— Si j'avais eu cette infernale pensée, répondit Léonce, dont le calme et l'air de loyauté rassurèrent vite le pénétrant vagabond,

j'en serais bien honteux en ta présence, brave jeune homme! J'ai surpris le secret de ton cœur, et je connaissais celui de Madeleine. Mes préoccupations personnelles m'ont empêché jusqu'à présent de reconnaître en toi le bon ami dont elle m'avait parlé, et je l'accusais d'un crime, lorsque tu obéissais à une paternelle sollicitude.

— Paternelle sollicitude! dit Teverino en s'éloignant avec Léonce de la chambre de l'oiselière. Oui, c'est le mot, le vrai mot, Léonce! En entendant marcher dans la galerie, j'ai craint quelque danger pour l'enfant sans défense et sans prévision du mal; quelque ignominieux valet, que sais-je, votre jockey à la mine effrontée!... Je réponds de Madeleine à ce brave contrebandier qui, depuis huit jours, me confie saintement la garde de sa sœur

et de sa chaumière. O loyauté de l'âge d'or, tu t'es retrouvée au fond d'un désert entre un bohémien, un bandit; et une jeune fille! Voilà Léonce, ce que le curé bourru appelle un état de péché mortel, et ce que votre noble lady ne comprendrait jamais, elle qui méprise tant la vie de misère et de désordre. Hélas! pourrait-elle comprendre le cœur de Madeleine! Cette sainte ingénuité qui ne sait pas seulement qu'elle est un trésor, et cette confiance sublime que Sabina elle-même, avec toute la puissance de son esprit et de sa beauté, n'a point ébranlée: N'admi-

rez-vous pas, Léonce, le calme et la discrétion de cette enfant qui s'est contentée d'un mot, lorsqu'elle m'a vu déguisé, et qui n'a troublé par aucun accès de folle jalousie mon rôle de flatteur auprès de votre maîtresse? Ah! si vous aviez entendu ses questions naïves, lorsqu'elle était avec moi sur le siège de la voiture et ses réponses pleines de grandeur et de bonté, lorsque je lui demandais si, de son côté, elle ne s'exposait pas à vous trouver trop

aimable et trop beau ! Nos amours diffèrent bien des vôtres, ami, nous ne nous soupçonnons point, nous savons que nous ne pourrions pas nous tromper. Et faut-il que je vous le confesse? l'oiselière me paraît plus charmante et plus désirable depuis que j'ai respiré le parfum d'une grande dame. Mais où sera donc allée celle maudite négresse, qui laisse sa porte ouverte comme si nous étions ici dans un couvent de chartreux? Je gage que si milady lui avait confié la garde d'un petit chien, elle en aurait pris plus de soin que de l'honneur de cette jeune fille!

Où avait été la négresse, en effet? Nous ne voulons pas supposer qu'elle eût un rendez-vous avec le jockey de Léonce. Peut-être Sabina, tourmentée par l'insomnie, l'avait-elle sonnée ; [eut-elle encore était-elle somnambule. Tout ce que nous savons sur cette partie peu intéressante de notre roman , c'est qu'en essayant de regagner la porte de sa chambre, qu'elle ne s'attendait pas à trouver fermée, et ne sachant point lire les chitïres, elle alla pousser celle qui lui offrit le moins de résistance, et promena ses mains noires sur la face du curé pour savoir si c'était la lampe qu'elle avait laissée allumée près de son lit. Le nez du saint homme, un peu animé par le vin de Chypre, put lui faire l'illusion d'un bec de lampe qui vient de s'éteindre et fume encore. Dans la crainte de se brûler, elle laissa échapper une exclamation à laquelle répondit un rugissement d'épouvante, car le curé s'était réveillé en sursaut; et, voyant devant lui cette sombre figure coiffée de linge blanc, qui se dessinait sur le clair de la porte ouverte^ il se crut sérieusement attaqué par le diable et lança contre lui son bréviaire, en fulminant tous les exorcismes qui lui vinrent à l'esprit.

Aux clameurs du bonhomme, Léonce et Teverino accoururent et préservèrent la négresse, qui avait perdu la tête et ne savait

plus par où s'enfuir pour éviter le chandelier du curé roulant à grand bruit à travers la chambre. Tout s'expliqua. La tremblante Lélé motiva comme elle le voulut sa promenade nocturne ; Teverino la menaça de la dénoncer à milady, si elle ne se tenait pas coite dans sa chambre, où il retourna l'emprisonner, et le curé, enchanté d'avoir échappé aux griffes de Satan , reprit son vertueux somme jusqu'au grand jour.

LE CALME

Sabina n'avait pas mieux dormi que ses compagnons de voyage. La prédiction de Léonce s'était réalisée plus qu'il ne l'avait prévu , car lorsqu'il avait parlé au hasard , il n'avait songé qu'à l'amuser et à l'agiter un peu par l'attente de quelque aventure sur laquelle il ne comptait guère. La pauvre jeune femme, inquiète et affligée, ne se lassait point de repasser dans son esprit les étranges incidents de la journée. D'abord les bizarreries de Léonce, la violente et amère déclaration d'amour qu'il lui avait faite dans le bois, et l'attendrissement subit de leur réconciliation. Puis soudain défilé lorsqu'elle avait voulu s'en tenir à l'ancienne amitié, sa disparition de deux heures dans les montagnes, son retour avec cet inconnu rempli de prestiges et de singularités, qui d'abord lui avait paru le plus noblement passionné, puis tout à coup le plus prosaïquement frivole des hommes; tantôt épris d'elle jusqu'à l'adoration , tantôt indifférent et désintéressé jusqu'à l'implorer pour un autre : tantôt le modèle et la Heur des gentilshommes, et tantôt le vrai type de l'histrion des carrefours, passant d'une discussion pédantesque avec le curé à de divines inspirations musicales, et d'un équivoque chuchotement avec loiselière à

iO

TliVEitlNO.

cr.i.A\;ii.M-.

A l'aspci (le ce Ij isic personiingc. (l'iigc 35.)

une conversation générale pleine d'élévation , de philosophie et d'enthousiasme poétique. Toutes ces altcrnnlives avaient confondu le jugement et brisé enfin le cœur de Sabina. Toutes ces scènes, tous ces entretiens lui apparaissaient à travers le mouvement rapide de la voiture qu'elle croyait sentir encore, et les changements de décoration des montagnes, qu'elle voyait passer devant ses yeux fermés. Elle ne distinguait plus l'illusion de la réalité, et lorsqu'elle commençait à s'assoupir un instant, elle se réveillait en sursaut, croyant sentir le baiser de Teverino sur ses lèvres, au sommet de la tour. Des applaudissements moqueurs et des rires de mépris frappaient son oreille, la tour s'écroulait avec fracas, et elle se trouvait dans une rue fangeuse, au bras du saltimbanque, en face de Léonce, qui leur jetait l'aumône de sa pitié en détournant la tête.

La négresse, chargée de l'éveiller de bonne heure, la trouva assise sur son lit, l'œil terne et le sein oppressé. Elle lui présenta le burnous de cachemire blanc qui lui servait de robe de chambre à la villa, du linge fiais et parfumé, son riche nécessaire de toilette, enlin [iresque toutes les recherches accoutumées. Elle s'en servit ma-

chinalement d'abord; puis, revenue à la réflexion , elle demanda à Lélé qui donc avait eu toutes ces prévoyances délicates. Sur la réponse de Lélé , que Léonce avait fait faire ces préparatifs mi-

nutieux , elle ne put douter de l'intention qu'il avait eue, en partant, de prolonger leur promenade jusqu'au lendemain, et, tout en se laissant coiffer et habiller, elle se perdit dans mille rêveries nouvelles.

A la manière dont Teverino s'était conduit la veille, il n'était que trop certain pour elle qu'il ne l'aimait point. Après ces flatte-ries passionnées et ce fatal baiser, comment, au lieu d'être recueilli et agile le reste de la soirée, avait-il pu jouer une scène burlesque? Et lorsqu'il s'était ietrou\é seul avec la femme à demi-vaincue, comment, au heu de lui témoigner ce repentir hypocrite qui demande davantage, et qu'une orgueilleuse beauté attend pour se défendre ou pour céder, a ait-il [lu lui tenir tête dans une espèce de dispute philosophique, et enfin lui parler de l'amour de Léonce au lieu du sien propre? Sabina était profondément humiliée : elle avait liàle de se montrer, afin de reprendre ses airs de hauteur ironique et le calme menteur de sa prétendue invulné-rabdité. Mais

TEVERINO

Il se crut sérieusement aliaiiué par le diable. (Page 39.)

alors, si le marquis était impertinent et dangereux, quel autre appui que celui do Léonce pouvait-elle espérer?

Une douce et légitime habitude la ramenait donc vers ce défenseur naturel , et , certaine de la générosité de son ami , elle se demandait avec effroi comment elle avait pu être assez injuste et assez légère pour s'exposer à en avoir besoin. Lorsqu'elle comparait ces deux hommes , l'un rempli de séductions et de problèmes, l'autre rigide et sûr; un inconnu et un ami éprouvé; celui-ci qu'un baiser d'elle eût à jamais enchaîné à ses pas, celui-là qui

l'acceptait en passant, comme une aventure toute simple, et ne s'en souvenait plus au bout d'une heure : elle s'accusait et rougissait jusqu'au fond de l'âme.

Léonce s'attendait à la voir irritée contre lui ; il la trouva pâle, triste et désarmée. Lorsqu'il s'approcha pour lui baiser la main comme à l'ordinaire, il aperçut une larme au bord de ses cils noirs, et, à son tour, il" fut involontairement ému.

— Vous êtes souffrante? dit-il; vous avez passé une mauvaise nuit?

— Vous me l'aviez prédit , Léonce, et j'ai à vous rendre compte de ces émotions terribles dont je ne dois jamais

perdre le souvenir. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse tranquillement causer avec vous aujourd'hui, et ne me quittez pas, comme vous l'avez fait si cruellement hier à diverses reprises.

Léonce n'eut pas le courage de lui répondre qu'il avait cru lui plaire en agissant ainsi. Il voyait trop que Sabina n'avait ni l'envie ni le pouvoir de se justifier.

A son tour, il se demanda s'il n'était pas le seul coupable ; et , plein de mélancolie et d'incertitudes, il alla présider aux préparatifs du départ.

Heureusement le curé égaya le déjeuner par le récit de la terrible aventure qui l'avait mis aux prises avec Satan. Le marquis eut beaucoup d'esprit, Léonce fut préoccupé, et Sabina lui en sut gré. Il lui semblait que TeviTino avait l'insolence d'un amant heureux, et elle le haïssait. Pourtant rien n'était plus éloigné de la pensée du bohémien ; il faisait bien meilleur marché de la faute

de lady G... qu'elle-même; il trouvait le péché si véniel, et il avait à cet égard une philosophie si tolérante, qu'il était peu disposé à en tirer gloire. Cela venait de ce qu'il avait moins de respect, dans un certain sens, que Léonce pour la vertu des femmes, et plus de confiance en même temps

TEVERINO

dans leur morale moral. Pour un instant de faiblesse, il ne les condamnait pas à n'être pas capables d'un attachement réel et durable. Son code de vertu était moins élevé, mais plus humain. 11 ne mettait pas son idéal dans la force, mais, au contraire, dans la lendresse et le pardon.

Ce ne fut qu'au moment de monter en voiture que Sabina s'aperçut de l'absence de Madeleine.

— La petite nile est partie pour ses montagnes à la pointe du jour, lui dit Teverino ; elle a craint que son père ne fût inquiet d'elle, à l'heure où il rentre ordinairement, et elle a pris sa course à vol d'oiseau à travers les monts, escortée de ses bestioles, que j'ai vues de mes yeux voltiger à sa rencontre, aux portes de la ville; car j'ai voulu l'escorter jusque-là , de peur qu'elle ne fût assaillie et arrêtée par les enfants, avides de voir ce qu'ils appellent ses tours de sorcellerie.

— Le marquis est le meilleur d'entre nous, dit Léonce: tandis que nous avons oublié notre petite compagne de voyage, il se levait le premier pour protéger sa retraite.

— Vous appelez cela protéger ! dit Sabina en anglais, avec un air d'amertume.

— Ne calomniez pas Teverino, lui répondit Léonce, vous ne le connaissez pas encore.

— Ne m'avez-vous pas dit hier que vous ne le connaissiez plus?

— Ah ! je l'ai retrouvé, et désormais, Sabina, je puis vous répondre de lui.

— RéollienientV c'est un homme d'honneur?

— Oui , Madame, c'est un homme de cœur, quoique sa foitijne ni- soit pas brillante,

— Sa ftimille e.-t pauvre, ou il s'est ruiné?

— Qu'importe l'un ou l'autre?

— 11 importe beaucoup. Je respecte la pauvreté d'un gentilhomme, mais j'ai mauvaise opinion d'un noble qui a mangé son patrimoine.

— En ce cas, vous pouvez me mépriser, car je suis fort en train de manger le mien.

— Vous en avez le droit, et je sais que vous le faites d'une manière noble et libérale. Cela ne risque point de vous entraîner aux humiliations de la misère : votre talent cumme artiste vous assure un brillant avenir.

— El si j'étais un artiste capricieux, inconstant, et d'autant plus sujet aux accès de paicisse et de langueur que l'idée de travailler pour de l'argent glacerait mes inspirations? Les grands, les vrais artistes sont ainsi pourtant; et vous-même, ne me repro-

chiez-vous pas hier d'être né dans un milieu où le succès est facile à établir et la lutte peu méritoire?

— Ne me rappelez rien d'hier, Léonce , je voudrais pouvoir arracher cette iiage-ia du livre de ma vie.

On avait franchi ra[iideinent le plateau où la ville est située. Pour regagner la frontière, il fallait remonter au pas le colimaçon escarpé que Teverino avait descendu la veille avec tant d'audace et de sécurité. Il y en avait au moins pour une heure. Tout le monde avait mis pied à terre, excepté Sabina , qui pria Léonce de rester auprès d'elle dans te fond du wurst. Le jockey se tint à portée des chevaux, la nègressu lolàtrait le long des fosses, poursuivant les papillons avec une certaine grâce sauvage qui faisait ressortir la linesse et la force de ses formes voluptueuses. Le curé, qui avait décidément horreur de cette mauricaude, de ce lucifer en cotillons, comme il l'appelait, marchait devant avec Teverino. Celui-ci avait résolu de le reconcilier avec le bon ami de Madeleine, ce vagabond que le bonhomme n'avait jamais vu , mais qu'il se promettait de laire pincer pai' les gendarmes à la première occasion. Sans lui parler de cet inconnu, le marquis, prévoyant le moment où il lui faudrait peut-être lever le masque, se lit connaître lui-même sous ses meilleurs aspects, et s'attacha a capter la bienveillance et la confiance du bourru. Ce ne fut pas dillicile, car le bourru était au fond le meilleur des hommes, quand on ne contrariait pas ses idées religieuses ni ses habitudes de bien-cire.

— Écoutez, Léonce, dit Saljina, après avoir rêvé quelques instants, j'ai une confession étrange à vous faire, et

si vous me jugez coupable, j'aurai à me disculper à vos dépens ; car vous êtes la cause de tout le mal que j'ai subi, et vous semblez avoir prémédité ma snulhanre. Vous avez donc de si grands torts envers moi , que je me sens la force d'avouer les miens.

— Dois-je vous sauver cette honte? répondit Léonce en lui prenant la main; partagé entre la pitié dédaigneuse et l'intérêt fraternel. Oui , c'est le devoir d'un ami , en même temps que son droit. Vous n'avez pu voir impunément mon marquis, vous avez senti sa puissance invincible , vous avez renié toutes vos théories fanfaronnes, vous l'aimez enfin !

Une rougeur brûlante couvrit les joues de Sabina , et elle fit un geste de mépris; mais elle dit après un ell'ort sur elle-même: — Et si c'ela était, me blâmeriez-vous? Parlez franchement , Léonce, ne m'épargnez pas.

— Je ne vous blâmerais nullement; mais j'essaierais de vous mettre en garde contre cette naissante passion. Teverino n'en est point indigne, j'en fais le sermiuU devant Dieu, qui sait toutes clioses et les juge autrement que nous. Mais il y a, entre cet homme et vous, des obstacles que vous no pourriez ni ne voudriez surmonter, pauvre femme ! Une vie de hasards, de revers, di! bizarreries inexplicables enchaîne Teverino dans une sphère où vous ne sauriez le suivre. Un lien entre vous serait déplorable pour tous deux.

— Vous répondez à ce que je ne vous demande pas. Que m'importe l'avenir, que m'importe la destinée de cet homme?

— Ah ! comme vous l'atmez ! s'écria Léonce avec amertume.

— Oui , je l'aime en effet beaucoup! répondit-elle avec un rire glacé. Vous êtes fou , Léonce. Cet homme m'est complètement indifférent.

— Alors que me demandez-vous donc? Vous jouez-vous de ma bonne foi'

— A Dieu ne plaise! Je vous ai demandé si cet amour vous semblerait coupable, au cas qu'il fût possible.

— Coupable, non ; car je conviens que le' coupable ce serait moi.

— Et il ne m'ôterait rien de votre amitié?

^ De mon amitié, non; mais de mon respect...

— Dites tout. Pourquoi votre respect se changerait-il en pillé?

— Parce que vous n'auriez pas été franche avec moi dans le passé. Quoi! tant d'orgueil, de froideur, de dédain pour les femmes faibles, de railleries pour les chutes soudaines, pour les entraînements aveugles; et tout à coup vous vous dévoileriez comme la plus faible et la plus aveugle de toutes? Vous vous seriez garantie pendant des années d'un amour vrai et profond , pour céder en un instant à un prestige passager? Votre caractère perdrait dans cette épreuve toute son originalité, toute sa grandeur.

— Comme vous êtes peu d'accord avec vous-même , Léonce ! Hier vous faisiez une guerre acharnée, féroce, à cet odieux caractère ; vous le taxiez d'égoïsme et de froide barbarie. Vous étiez prêt à me haïr de ce que je n'avais jamais aimé.

— Alors vous vous êtes piquée d'honneur, et vous avez voulu faire voir de quoi vous étiez capable 1

— Soyez calme et généreux : ne me supposez pas la lâcheté de m'être tracé un rôle et d'avoir tranquillement résolu de vous faire souffrir.

— Souffrir, moi? Pourquoi aurais-je donc souffert?

— Parce que vous m'aimiez hier, Léonce. Oui , vous me parliez d'amour en me témoignant de la haine; vous m'inplonez en me repoussant. Je sais que vous en êtes humilié aujourd'hui; je sais qu'aujourd'hui vous ne m'aimez plus.

— Eh bien , dit Léonce tristement , voilà ce qui s'appelle lire dans les cœurs. Mais il vous est , je suppose, aussi indifférent de me voir guéri aujourd'hui , (pi'il vous l'était hier de me savoir malade?

— Connaissez donc toute la perversité démon instinct. Je n'étais pas plus indillérente hier que je ne le suis aujourd'hui. J'avais presque accepté votre amour hier en le

TEVERINO

repoussant , et aujourd'hui , tout en ayant l'air de l'implorer, j'v renonce.

— Vous faites bien , Sabina, ce serait un grand malheur pour tous deux qu'il put persister après ce que j'ai va et ce que je sais.

— Et pourliint vous n'avez pas tout vu, et je veux que vous sachiez tout. Hier, au sommet de la tour, j'ai été attendrie jusqu'aux larmes par la vois de cet Italien ; un vertige m'a saisie, j'ai senti

ses lèvres sur les miennes, et si je ne vous eusse entendu revenir, je n'aurais peut-être pas détourné la tête.

— Il vous est facile de vous confesser à qui n'a rien perdu de cette scène pittoresque. J'ai cru voir Françoise de Rimini recevant le premier baiser de Lanciotto ! Vous étiez fort belle.

— ■■ Eh bien , Léonce, pourquoi ce frisson , ce regard courroucé et cette voix tremblante"? Que vous importe aujourd'hui, puisque, pour cette faute, vous ne m'aimez plus"? puisque vous me méprisez au point de vouloir m'ôter le mérite de la confiance et du repentir?

— On ne se repent pas quand on se confesse avec tant d'audace.

— Eh bien , que ce soit de l'audace si vous voulez, je ne me pique pas du contraire, et ce n'est pas le pardon d'un amant que je demande, c'est l'absolution de l'amitié. Tenez, Léonce, l'humiliante expérience que j'ai faite hier à mes dépens, m'a fait changer de sentiments sur l'amour et d'opinion sur moi-même, .Je rêvais quelque chose d'inouï et de sublime ; j'y croyais encore ; je vous supposais à peine digne de me guider à la découverte de cet idéal. Maintenant j'ai reconnu le néant de mes songes et l'infirmité honteuse de la nature humaine. Un œil de feu, de Qat^uses paroles, une belle voix, la fatigue et l'émotion d'une journée d'aventures, l'enivrement d'une belle nuit, d'un beau site, et, par-dessus tout, un méchant instinct ce dépit contre vous, m'ont rendue aussi faible à un moment donné, que j'avais été forte et invincible durant plusieurs années passées dans le monde. Un trouble inLtevable a pesé sur moi , un nuage a couvert mes yeux , un bourdonnement a rempli mes oreilles. J'ai

senti que moi aussi j'étais un être passif, dominé, entraîné, une femme, en un mot ! Et des lors tout mon échafaudage d'orgueil s'est écroulé ; j'ai pleuré la foi que j'avais en moi-même, et , me sentant ainsi déçue et désillusionnée sur mon propre compte, j'ai cru , du moins, pouvoir remercier Dieu d'avoir placé près de moi un ami généreux, qui, après m'avoir préservée d'une chute complète, me consolait dans ma douleur. Me suis-je donc trompée , Léonce, et n'essaierez-vous pas de fermer cette blessure qui saigne au fond de mon cœur? Faudra-t-il que je pleure dans la solitude, et que je sois foudroyée à toute heure par le cri de ma conscience? Et si ce désespoir achève de me briser, si une première chute me place sur une pente fatale, si je dois encore subir de si misérables tentations et sentir la gravité de ces dangers que j'ai tant méprisés, n'aurai-je personne pour me tendre la main et me protéger? Sera-ce mon mari, cet Anglais flegmatique et intempérant qui ne sait pas peser sa raison de l'attrait du vin , et qui ne conçoit pas qu'on cède à celui de l'amour? Seront-ce mes adorateurs perfides, ces gens du monde, impitoyables et dépravés, qui ne reculent devant aucun mensonge pour séduire une femme, et qui la méprisent dès qu'elle écoute les mensonges d'un autre? Dites, où fuirai-t-il que je me réfugie désormais, si le seul homme à l'amitié duquel je peux livrer le secret de ma rougeur me repousse et me dit froidement : « De la pitié, oui; mais du respect, non!

Sabina avait parlé avec énergie ; ses joues étaient d'une pâleur mortelle que faisaient ressortir de légers points brûlants sur ses pommettes délicates. Elle avait réellement la fièvre, et la fièvre du matin , qui soulevait sa magnifique chevelure, lui donnait un aspect inaccoutumé de désordre et d'émotion violente. Léonce la trouva plus belle que jamais; il saisit sa main, et la sentant réelle-

ment agitée d'un frisson glacé, il la porta à ses lèvres pour la ranimer. . Un torrent de larmes brisa la poitrine de Sabina; et, se penchant sur l'épaule, de son ami.

elle fut reçue dans ses bras qui la serrèrent passionnément.

Léonce garda le silence ; il lui était impossible de dire un mot. Les préjugés de son orgueil luttèrent contre l'élan de son cœur. S'il ne se fût agi" en réalité que du pardon de l'amitié , rien ne lui eût été plus facile que de prodiguer de tendres consolations ; mais Léonce était amoureux , amoureux fou peut-être, et depuis trop longtemps pour que les devoirs de l'amitié pussent se présenter à son esprit. Il était aux prises avec une passion bien autrement exigeante et jalouse, et il souffrait de véritables tortures en songeant qu'à deux pas de lui se trouvait un homme qui avait réussi, en un instant, à bouleverser ce cœur fermé pour lui depuis des années. JMalgré ce combat intérieur, Léonce était vaincu sans se l'avouer; car il était né généreux, et de plus, il éprouvait le sentiment qui devient en nous le plus i;énéreux de tous, quand nous réussissons à dégager sa divine essence des souillures de l'égoïsme et de la vanité.

— Ne m'interrogez pas, dit-il à Sabina; et moi aussi, je souffre... mais restez ainsi près de mon cœur, et tâchons d'oublier, tous les deux!

11 la retint dans ses bras, et el'e éprouva bientôt la douceur de ce fluide magnétique qui émane d'un cœur ami, et qui a plus d'éloquence que toutes les paroles. Tous deux respiraient plus librement, et comme les yeux de Sabina se fermaient pour savourer cette pure ivi-esse, il lui dit en l'attirant plus près de lui: « Dormez, chère malade, reposez-vous de vos fatigues. » Elle céda

instinctivement à cette invitation, et bientôt un sommeil bienfaisant , doucement bercé par la marche lente de la voiture et la sollicitude de son ami, répara ses forces et ramena sur ses joues le pâle coloris uniforme, qui est la fraîcheur des brunes.

HALTE

Sabina ne s'éveilla qu'à la cabane du douanier ; mais, avant qu'elle eût songé à se dégager de la longue et silencieuse étreinte de Léonce, le regard perçant de Teverino avait surpris le chaste mystère de cette réconciliation. Léonce vit son sourire arriical, et, comme il essayait de n'y répondre qu'avec réserve, le bohémien , lui montrant le ciel, et reprenant le récitatif de Tancredi , qu'il avait entonné la 'eille au même endroit, il chanta ce seul mot, où , en trois notes, Rossini a su concentrer tant de douleur et de tendresse : Amenalde !

Teverino y mit un accent si profond et si vrai, que Léonce lui dit, en descendant de voiture pour parler au douanier : — Il suffirait de t' entendre prononcer ainsi ce nom et chanter ces trois notes pour reconnaître que tu es un grand chanteur, et que tu comprends la musique comme un maître.

— Je comprends l'amour encore mieux que la musique, répondit Teverino, et je vois avec plaisir que tu commences à en faire autant. Crois-moi, quand l'amour parle à ton cœur, élevé ton cœur vers Dieu qui est toute mansuétude et toute bonté. Tu sentiras alors ce cœur blessé redevenir calme et naïf (-omme celui d'un petit enfant.

— Vous allez donc encore nous conduire? dit le curé en voyant Teverino monter sur le siège. Serez-vous plus sage qu'hier, au moins?

— Êtes-vous donc mécontent de moi, cher abbé? vous est-il arrivé le moindre accident? D'ailleurs, n'allez-vous pas vous placer près de moi pour modérer ma fougue si je m'emporte?

— -allons, vous faites de moi tout ce que vous voulez , et si Barbe voyait comme vous me menez par le bout du nez, elle en serait jalouse et réclamerait son monopole. Le fait est que je commence à m'habituer à vos folies, et que je ne peux pas dire que vous ne soyez un aimable compagnon, .\llons, fouette, cocher! pourvu que nous retournions tout de bon à Sainte-. \pollinaire aujourd'hui, et que nous ne repassions pas par ce maudit torrent, qui

TIÎVERINO.

semble vouloir à chaque instant omporler le pont et ceux qui y passent !...

— Si nous évitons le torrent, nous prenons le plus long, cher abbé; moi, je ne demande pas mieux 1

— Va pour le plus lon^;! dit le ouré qui avait enfoncé son grand chapeau sur ses yeux d'une façon mutine. Chi va piano, va sano ; une heure de plus ou de moins en voyage, ce n'est pas une affaire : chi va sano , va bene.

On prit un autre chemin , et Sabina demanda à Léonce si l'on retournait bien réellement à la villa.

— Je l'espère, répondit-il, et pourtant je n'en sais trrp rien, .le dois avouer que toute ma force magnétique m'a abandonné depuis qu'elle a passé dans le marquis, et que lui seul est désormais notre boussole.

— Alors, j'entre en révolte ouverte; je ne veux être dirigée que par vous.

— J'entends, Signera, dit Teverino; prenez que je ne suis que le gouvernail, et q\ie j'obéis à la main de Léonce. C'est M. le curé qui est la boussole; son regard est toujours fixé vers le pôle, et l'étoile, c'est dame Barbe, sa vénérable gouvernante.

— Bien dit, bien dit! s'écria le curé en riant de tout son cœur.

La route fut longue, mais belle. Teverino conduisait sagement et s'arrêtait à chaque site remarqualjlc pour le faire admirer à ses compagnons. Son air d'enjouement et de bonlé , et ses manières respectueuses avec Sabina, la rassurèrent peu à peu. Il sendjlait qu'il fût jaloux de lui faire oublier un moment de faiblesse. lille lui en sut gré ; mais elle n'eut de regards tendres et de paroles gracieuses que pour Léonce.

Cepeni!a;it, la chaleur commençant à se faire sentir, elle se rendormit, tandis que Léonce, avec une sollicitude persévérante, tenait l'ombrelle au-dessus de sa tête. Lorsqu'elle se réveilla, elle se vit avec surprise au milieu d'un cbilre gothique.

La voiture était arrêtée dans une grande cour, sur un gazon touffu et auprès d'une fontaine jaillissante. D'antiques constructions, d'une élégance bizarre, entouraient cette partie avancée du monastère. A travers les arcades aiguës , ou découvrait , d'un côté , les perspectives profondes d'une vallée charmante ; de l'autre,

on voyait s'élever, bien au-dessus des aiguilles dentelées de l'architecture , les pics arides et menaçants de la montagne. En face, une large grille fermait la seconde enceinte du couvent, et laissait apercevoir, autour d'un préau rempli de lleurs, des bâtiments plus modeines, mieux entretenus, et chargés d'ornements dans le goût du seizième siècle. Le curé , la face collée à cette grille , ébranlait d'une main vigoureuse la cloche au timbre sonore, et des figures de moines accourant au bruit, paraissaient dans le clairobscur d'une seconde porte voûtée, ouvrant sur une troisième enceinte.

— N'est-ce pas, Milady, dit Teverino, que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir amenée chez ces bons pères? Ceci est le couvent de Notre-Dame-du-Refuge, et notre cher abbé pense qu'un peu de repos et de rafraîchissement embellirait cette halle poétique. Nous allons faire demander au prieur la permission de vous introduire au cœur du sanctuaire, et, pour l'obtenir, nous vous ferons passer pour une vieille Irlandaise , ultracalliolique. Baissez donc votre voile, et gardez qu'un ne voie vos traits et votre taille avant que la grille soit ouverte.

— : Ces bons moines sont plus fins que toi, dit Léonce, et voici déjà le frère-portier qui vient regarder de près notre jeune et belle voyageuse.

Après avoir parlementé, les moines consentirent à admettre les femmes dans le préau, mais pas plus loin; et alors, avec beaucoup de gu'ice et d'allabilite , ils tirent dételer les chevaux et conduisirent les voyageurs dans une salle bien fraîche et pittoresquement décorée , où une friande collation leur fut servie.

Là s'établit un feu roulant de questions où la naïve curiosité de ces jamaïs oisifs embarrassa plus d'une fois la ' prudence du curé. 11 lui fallut se prêter aux mensonges j

de Teverino, qui fit hardiment passer Léonce pour lord G..., le mari de Sabina, et qui assura qu'on venait en droite ligne de Sainte-Apollinaire, où ^t. le curé avait dit sa messe le matin avant de se mettre en route. Le prieur s'étonna que lord G... n'eût point l'accent anglais, et que la voilure fût arrivée par les plateaux de la montagne au lieu de venir par le fond de la vallée. Teverino eut réponse à tout, et, pour faire cesser ces questions, il entreprit d'en assaillir ses hôtes, et de les occuper par l'éloge de leur couvent, de leur bonne mine, et de leur opulente hospitalité. .\près le repas, il demanda, pour les hommes au moins, la permission de visiter l'église et les cloîtres intérieurs, et, de cette façon, il procura à Léonce un nouveau et paisible tête-à-tête avec Sabina, que ce dernier ne voulut pas laisser seule. « Ce sont de nouveaux mariés, dit Teverino tout bas au i rieur; vous avez ici des moines qui m'ont l'air de fort beaux jeunes gens. Mylord est jaloux , même d'un regard innocent et respectueux lancé sur sa noble épouse. » Tout moine aime les petits secrets et les délicates confidences. Malgré ce que celle-ci avait de mondain, le bon père sourit, et salua d'un air malin le prétendu lord G..., en l'invitant à cueillir des fleurs pour milady.

Léonce et sa compagne, après avoir admiré la vigueur des plantes cultivées avec tant d'amour et de science dans le préau , retournèrent dans la première cour, dont les bâtiments délabrés et les grandes herbes abandonnées avaient plus de caractère et de poésie. Ce lieu était complètement désert, et ses antiques constructions, ouvertes sur le paysage, ne servaient plus que de

hangars et de celliers. La mule du prieur, blanchie par l'âge , paissait d'un air mélancolique, et le roucoulement des pigeons sur les toits couverts de mousse interrompait seul , avec le murmure uniforme de la fontaine et le tintement de l'horloge qui annonçait minutieusement chaque parcelle du temps écoulé, le silence de cette demeure où le temps n'avait pas d'emploi véritable et où la vie semblait s'être arrêtée.

Sabina, assise sur un banc auprès de la fontaine de marbre noir, ressemblait à la statue de la Mélancolie. Une révolution complète s'était opérée depuis le matin dans les manières, l'allure et l'expression de cette belle personne, et Léonce, en la contemplant, sentait que tout était changé entre elle et lui. Ce n'était plus la délaigneuse beauté, sceptique à l'endroit de l'amour réel, fièrement exaltée à l'idée de je ne sais quel amour idéal et impossible, auquel nul mortel ne lui semblait digne d'être associé dans ses rêves. Cette force de caractère , cette tension pénible de la volonté, qui avaient tant effrayé et tant irrité Léonce, avaient fait place à une molle langueur, à une tristesse touchante, à une rêverie profonde, à un ensemble de manières tendres et douces, dont lui seul était l'objet. C'était une femme timide, tremblante et brisée, et pour la première fois elle avait pour Itii un attrait que ne glaçaient plus la méfiance et la peur. Il se sentait à l'aise auprès d'elle , il pouvait parler et respirer sans craindre ces piquantes et spirituelles railleries qui , en éveillant son esprit, tenaient son cœur en garde contre elle et contre lui même. Il n'avait plus besoin d'affecter, comme la veille, ce rôle de docteur et de pédagogue mystérieux, plaisanterie froide et forcée qui avait caché tant d'émotion et de dépit. Il était désormais pour elle un véritable protecteur, un médecin de l'âme , presque un maître ; et là où l'homme sent qu'il dirige et domine, il est capable de

tout pardonner, même l'infidélité qui a fait saigner son amour-propre.

Il s'assit aux pieds de sa docile pénitente, et après un long silence où il se plut peut-être à prolonger son inquiétude et sa timidité, il lui demanda si son affection, à elle, ne serait pas diminuée par cette pénible confidence qu'elle avait osé lui faire.

— Peut-être, lui dit-elle, si je voyais en vous autre chose qu'un amant qui me quitte et un ami qui m'est rendu. Mais si l'ami me guérit des blessures que j'ai; me suis faites, je verrai avec joie l'amant disparaître pour jamais. De cette façon ma fierté ne peut pas souffrir; car si l'amour est orgueilleux et susceptible, si son pardon

TEVERINO

c'est-il seul et m'avfliait Iciileiucil. (Page K.)

est humiliant. Pi est inacceptable; celui de l'amitié est le plus saint et le plus doux des bienfaits. Ah ! voyez, mon cher Léonce, combien ce sentiment divin est plus pur et plus précieux que l'autre ! comme, au lieu d'amoindrir et de torturer, il ennoblit et purifie ! Hier, je n'eusse accepté de vous ni secours ni pitié. Aujourd'hui je ne rougirais pas de vous les demander à s'enoux.

- — Eh bien, mon amie, vous n'êtes pas encore dans le vrai; vous avez passé d'un excès à l'autre. Hier, vous méprisiez trop l'amitié ; aujourd'hui, vous l'exaltez sans mesure. Vous ne pouvez perdre la fausse notion que vous vous êtes faite si longtemps de ces deux sentiments, et vous voulez toujours les rendre exclusifs l'un de l'autre ; pourtant l'union des sexes n'est vraiment idéale et parfaite que lorsqu'ils se réunissent dans deux nobles cœurs.

Qu'est-ce donc qu'un amour vrai , si ce n'est une amitié exaltée? Oui, l'amour, c'est l'amitié portée jusqu'à l'enthousiasme. On dit que l'amour seul est aveugle ! Là où l'amitié est clairvoyante , elle est si froide, qu'elle est bien près de mourir. Croyez-moi, si votre faute me semblait grave et impardonnable, si un instant de trouble et de défaillance vous rendait, à mes yeux, indigne de continuer -

naître et de ressentir l'amour, je ne serais pas votre ami, et vous devriez repousser mes consolations au lieu de les accepter. Dans la jeunesse, on n'aime pas la femme qu'on ne désire plus et qu'on voit sans jalousie dans les bras d'un autre. Le mot d'amitié est alors un mensonge, (mais Dieu me préserve de vous dire que je vous aime ainsi ! Oh ! laissez-moi vous confesser que je souffre mortellement de ce qui s'est passé hier, et que je suis irrité contre vous jusqu'à être encore en ce moment plus jaloux de la haine que de l'amitié telle que vous la définissez. Ce n'est pas déchu et méprisable que je vous trouve, c'est injuste, cruelle, coupable envers moi seul, qui vous aime, et qui méritais le bonheur que vous avez donné à un autre.

— Vous m'effrayez davantage de ma faiblesse dit Sabina tremblante. Croyez-vous donc que cette pensée ne me soit pas venue, et que je ne me reproche pas de vous avoir fait ce mal personnel? C'est à Dieu que je m'en confesse.

— Et pourquoi n'est-ce pas à moi aussi, à moi surtout"? s'écria Léonce en saisissant avec force ses faibles mains agitées. Dieu vous a déjà pardonné; vous le savez bien ;

TEVENINO.

mais moi, vous ne voulez donc pas que je vous pardonne comme ami et comme amant?

— Épargnez-moi cette «ouïrance, dit Sabina envoyant son orgueil réduit aux abois. Lisez dans mon cœur, et comprenez donc quel est son plus grand motif de dou-

leur.

-- Eh bien, humilie-toi jusque-là, reprit Léonce exalté, puisque c'est la plus grande preuve d'amour qu'une femme telle que toi puisse donner ! Dis-moi que tu as péché envers moi ; lève vers le ciel ta tête altière, et brave-le si lu veux ; peu m'importe. Je n'ai pas mission de te menacer de sa colère ; mais je sais que tu m'as brisé le cœur, et que lu me dois d'en convenir. Si tu ne le repens pas de ce crime, c'est que tu ne veux pas le réparer.

— Eh bien, pardonne-le-moi , Léonce, et pour me le prouver, efface à jamais la trace de cet odieux baiser.

— Il n'y est plus, il n'y a jamais été ! s'écria Léonce en la pressant contre son cœur ; et à présent, dit-il en retombant à ses pieds, marche sur moi si lu veux, je suis ton esclave ; et qu'un fer rouge brûle mes lèvres s'il en sort jamais un reproche , une allusion à tout autre baiser que le mien!

En ce moment , l'horloge du couvent sonna deux heures, et la porte du préau s'ouvrit pour laisser sortir un jeune frère vêtu de l'habit blanc des novices.

Il était seul et marchait lentement, la tête baissée sous son capuchon , les mains croisées sur sa poitrine , et comme plonsé dans un modeste recueillement.

Léonce et Sabina se levèrent pour aller à sa rencontre, et il s'inclina jusqu'à terre pour leur témoigner son respect et son humilité. Mais tout à coup, se relevant de toute sa grande taille, et jetant son capuchon en arrière, il leur montra, au lieu d'une tête rasée, la belle chevelure noire et la figure riante de Teverino.

— Quel est ce nouveau déguisement? s'écria Léonce. Teverino, pour toute réponse, éleva la main vers le

campaiiiiUe du couvent et montra le cadran de l'horloge, qui marquait l'heure en lettres d'or sur un fond d'azur. Puis il dit d'une voix creuse, en s'agenouillant comme un pénitent :

— L'heure est passée, ma confession va être entendue.

— Pas un mot ! dit Léonce en lui mettant les deux mains sur les épaules, et en le secouant avec une affectueuse autorité. Sur ton âme et sur ta vie, frère, tais-toi ! Me crois-tu assez lâche pour t'avoir trahi? Que ton secret meure avec toi; il ne t'appartient pas, et ton cœur est trop généreux pour faire la confession des autres.

— "Je ne sois pas un enfant, pour ne point savoir ce que je puis laire ou révéler, répondit le bohémien ; mais il est des choses dont j'aurais la conscience chargée si je ne m'en accusais ici ; d'autant plus que, sous ce rapjiort, nous voici trois qui n'avons rien à nous cacher. Écoutez donc, noble et généreuse Signera, la plainte d'un pauvre pécheur, qui vient demander l'absolution à vous et au seigneur Léonce.

Ce misérable, attaché à votre noble ami par les liens sacrés de l'affection et de la reconnaissance, eut le malheur de rencontrer un jour, au milieu d'un bois, une dame d'une naissance illustre et d'une beauté ravissante. Il ne put la voir et l'entendre sans être

fasciné par les charmes de sa personne et de son esprit. Tout en se laissant aller au bonheur suprême de la regarder et de l'entendre , il faillit oublier que Léonce était éperdument épris d'elle, et que lui-même avait d'autres affections à respecter. Il eut la soûe vanité de chanter pour la distraire, car cette admirable dame était triste. Quelque nuage s'était élevé entre elle et Léonce , et elle avait comme un besoin de pleurer en pensant à lui. Le pécheur indigne était passionné pour son art, et ne pouvait chanter sans s'émouvoir lui-même jusqu'à en perdre l'esprit. Il arriva donc que lorsqu'il eut dit sa romance, il vit la dame attendrie , et il eut comme une bouffée de ridicule fatuité , comme un éblouissement , comme un accès de délire. Oulilianl ses devoirs personnels, son amitié sainte pour Léonce et le profond respect qu'il devait à la signera, il eut l'audace de prûliler de sa précoc-

cupation douloureuse, de s'asseoir auprès d'elle, et de chercher à surprendre une de ces pures caresses qui ne lui étaient pas destinées. Si la noble dame irritée n'eût détourné la tête avec horreur, il allait ravir un baiser qui n'eût pas été assez payé de sa vie. Heureusement Léonce parut, et protégea son amie contre l'audace d'un scélérat. Depuis ce moment, la dame ne l'a plus regardé qu'avec mépris ; et lui, sentant le remords dans son âme coupable , voyant qu'à un grand crime il fallait une grande expiation, il a rompu le pacte de Satan , il a renoncé au monde, et, se précipitant dans la paix du cloître, il a pris cet habit de la pénitence que le repentir colle à ses os, et (|u'il ne quittera que pour un linceul.

— Voilà un récit très-touchant, dit Léonce , et il n'y a pas moyen d'y résister. Sabina , vous ne pouvez refuser voire pardon

à une contrition si parfaite, 'tendez la main au coupable, c'est moi qui vous en supplie, et relevez-le de SOS vœux terribles.

Sabina, satisfaite de l'explication un peu hypocrite, mais infiniment respectueuse du marquis, lui permit île baiser sa main, et l'engagea, en s'elforçant do sourire, de se pardonner une faute qu'elle avaii déjà complètement oubliée. Elle insista sur ces dernières paroles, de manière à lui faire sentir qu'elle n'attachait aucune importance au ridicule incident du baiser, et Tevpiino admira en lui-même, avec une bonhomie malicieuse, l'aplomb d'une femme du monde aux prises avec de si délicates apparences.

— Je suis d'autant plus glorieux de mon pardon, dit-il, que je vois bien que mon crime n'a tourné qu'à ma confusion et au triomphe de l'amour véritable.

— Maintenant, dit Léonce, veux-tu nous expliquer comment tu as dérobé à la vigilance des bons moines cet habit de l'iniio-cfince que tu portes si fièrement?

— Cet habit m'appartient, répondit Teverino: il est tout neuf, il me sied, il est commode, et je compte l'user ici.

— .Ah ça, trêve de plaisanteries. Je ne crois pas que le diable te tente de prendre le froc?

— Si fait: le diable, en me suscitant cette envie, m'a dit à l'oreille qu'il ne manquait pas ici d'orties pour m'en débarrasser. Devinez ce qui in'arrive! .Ma fortune n'est pas brillante et ne répond guère à mon tilre de marquis. Vous avez pu, sans indiscretion, confier celte circonstance à milatly. Do plus, je suis capricieux comme un artiste, paresseux comme un moine, rêveur

comme un poète. J'ai toujours aimé les couvents et rêvé cette vie molle et béate, pourvu qu'elle ne se prolongeât pas au delà du terme assigné par ma fantaisie. Tout à l'heure, en écoutant les novices qui prenaient leur leçon de chant, j'ai fait au prieur quelques remarques judicieuses sur la mauvaise méthode qu'ils suivaient. Il m'a avoué que son maître-chantre était en mission auprès du Saint-Père, et ne reviendrait de Rome que dans deux mois. Pendant cette absence, l'école dépérit et la méthode se perdit. J'ai chanté alors un motet à ma manière, et ce bon prieur, qui se trouve être un enraie mélomane, ne savait plus quelle fête me faire. « .\li! jSlonsieur, me disait-il, uel dommage que vous soyez un riche seigneur! quel maître de chant vous auriez fait! — Qu'à cela ne tienne, ai-je répondu, je m'en vais donner la leçon à vos novices sous vos yeux. »

En moins de cinq minutes, je leur ai fait comprendre qu'ils ne savaient ni émettre ni poser la voix, cf, joignant l'exemple au précepte, avec beaucoup de douceur et de modestie, je les ai tellement charmés et enthousiasmés, qu'ils répétaient à l'envi avec le prieur : « Quel dommage de ne pas pouvoir nous attacher un tel maître! »

Bref, j'ai été si attendri de leurs démonstrations, et la vie du moine musicien m'est apparue sous des couleurs si agréables, que j'ai consenti à passer ici les deux mois qui doivent s'écouler avant le retour du maîtrechantre. Je me suis fait conduire à l'orgue, que j'ai fait résonner de manière à enchanter mes auditeurs; et enfin me voilà moine pour le reste de l'été : c'est-à-dire que, bien nourri et bien logé, habillé comme me voilà

TEVERINO

dans l'inlénViir du cloître, pour mon amusement |)articillier, ayant six heures par jour d'une oceupalion qui me plait, et le resie du temps pnur coui'ir dans la montagne, chasser, pocher, lire, composer ou dormir, je nie trouve le plus heureux des hommes, et je m'idenlilie avec mon patron Jeun Krejssier, qui se plut si bien dans son asile nionaslique, qu'il y oublia, entre la grande musique et le bon vin, ses malheurs, ses amours et toutes les choses de ce monde pc^rissable !

— Bravo! dit Léonce, je t'approuve et compte venir te voir souvent; mais je doule que lu restes ici deux mois entiers. Je sais que tout ce qui est nouveau te sourit, et que tout ce qui dure te fatigue.

— C'est vrai; mais quand je prends un engagement, j'y persiste avec scrupule. Tu dois me rendre cette justice (pie je ne m'engage pas sans conditions, et que je porte dans mes conditions une certaine prévoyance. Je sais d'avance que j'auiai ici du plaisir pour deux mois. Les élèves sont intelligents et doux; il y a de belles voix que j'aimerai à développer. Et puis, il y a dans le chapitre de vieux grimoires musicaux couverts d'une vénérable poussière que je me promets de secouer. C'est dans de telles archives que se trouvent les trésors de l'art et la fortune des artistes.

— Soit! dit Léonce, mais j'ai encore plusieurs questions à l'adresser, et puisque voici le prieur et le curé qui viennent saluer milady,jelui demanderai la permission de t'eniretenir en particulier.

Ils entrèrent sous les arcades du cloître, d'où l'on découvrait la campagne, et là, Léonce prenant le bras de l'aventurier :

— Voyons! lui dit-il; tu me parais vouloir mettre un peu d'ordre et de travail dans ta vie. Tu as des facultés naturelles extraordinaires, et je ne doute pas qu'avec ce que tu as plutôt deviné qu'appris, tu ne puisses en peu de temps te faire un sort brillant et acquérir de la réputation.

— Je le sais parfaitement, répondit Teverino, mais cela ne me tente pas.

— Tu n'as donc pas de vanité? Tu mériterais d'être moine!

— J'ai de la vanité, et je ne suis pas fait pour la règle. Je ne serai donc pas moine et je resterai voyageur sur la terre, satisfaisant ma vanité quand il me plaira, me débarrassant d'elle quand elle voudra m'asservir. Car la vanité est le plus despote et le plus inique des maîtres, et je ne prendrai jamais l'engagement d'être l'esclave de mon propre vice.

— Ne peux-tu être un artiste sérieux sans être l'esclave du public? Allons, écoute-moi. Les commencements sont rebulants pour une liberté sauvage comme la tienne. Tes protecteurs ont dû être jusqu'ici injustes ou parcimonieux, puisque tu as la protection d'autrui en horreur! Mais une amitié éclairée, délicate, digne de toi, j'ose le dire, ne peut-elle donc t'offrir les moyens de commencer et d'établir ta fortune? L'argent et l'appui des maîtres sont des moyens nécessaires. Accepte mes offres, viens me trouver à Paris, où je serai dans deux mois, et je te réponds que l'hiver ne se passera pas sans que tu sois à la place qui te convient dans le monde.

— Merci, cher Léonce, merci, dit Teverino en lui pressant la main. Je sais que tu parles dans la sincérité de ton cœur, mais je peux d'autant moins accepter le moindre service de toi, que nous

nous sommes rencontrés dans des situations délicates et sur un (errain brûlant. J'ai pu être pendant vingt-quatre lieures un modèle de chevalerie, un miroir de loyauté. Mais, quoique je ne sois pas amoureux de milady, l'épreuve a été assez périlleuse et assez difficile pour que je ne désire pas la recommencer. Ne prends pas ceci pour une bravade; je suis certain qu'elle t'aime, j'en ai été sûr avant loi. J'en suis heureux; je m'applaudis d'avoir servi de chemin à une victoire que je désirais pour toi seul; mais nous pourrions nous rencontrer sur le bord de quelque autre abîme, et la pensée que je suis ton obligé, c'est-à-dire ta créature et la propriété, me forcerait à m'abjurer et

à m'effacer en toute rencontre. Je serais ou coupable d'ingratitude ou victime de ma vertu. Et puis, tu ne serais pas longtemps sans renoncer à arranger convenablement l'existence de ton pauvre vagabond. Je me disais vite de tout ce qui me serait suggéré. En toute rencontre, je me repentirais d'avoir "cédé à la persuasion; je t'ennuierais, malgré moi, des inévitables dégoûts semés sur ma carrière, et tu te fatiguerais à me ramener de mes écarts. Enfin, ne fusses-tu pour rien dans tout cela, je ne sens rien qui m'attire vers la glorieuse Iraquille et les revenus assurés par-devant notaire. J'ai vu de bonne heure toutes les coulisses de toutes les scènes de la vie humaine ; je pourrais être comédien sur ces différents théâtres ; mais à la porte de tous , dans le monde comme sur les planches, il y a une armée d'exploiteurs, de critiques, de rivaux et de claqueurs, que je ne pourrais ni tromper, ni ménager, ni flatter, ni payer. Dieu m'a fait l'ennemi de tout mensonge sérieux et de toute froide supercherie; je ne sais me farder que pour rire, et bientôt, ma vigoureuse franchise prenant le dessus, j'ai besoin d'essuyer mes joues et de me sentir un homme pour tendre la main au faible et souffleter l'insolent. Je

n'ai pas d'illusions possibles, et, avant d'avoir vécu pour mon compte, je savais le dernier mol de ceux qui ont vieilli dans le combat. Oh ! vive ma sainte liberté ! ne rougis pas de moi , sage et noble Léonce ! Ta route est toute frayée, et lu y marcheras avec majesté ; moi, je ne connais que la ligne brisée et la course à tired'aile, comme ma petite Madeleine.

— El Madeleine, à propos? Voilà où la philosophie devient effrayante, et ton crime imminent. Hier, tu dormais dans sa chaumière; aujourd'hui, tu t'abrites sous la voûte du couvent ; demain, tu erreras sur le pavé des villes; et cette enfant sera brisée, si elle ne l'est déjà !

— Tenez! dit le bohémien arrêtant Léonce devant une arcade, regardez ce torrent qui roule là-bas au fond du ravin. Regardez-le, juste à l'endroit où un pont rustique joint le sentier qui descend d'ici et celui qui remonte sur la montagne en face.

— Je le vois : après?

— Voyez-vous une petite prairie, verte comme l'émeraude, qui se dessine sur le flanc de ces rochers sombres? Le sentier, qui fuit au loin, la côtoie.

— Je vois encore la prairie. Et puis?

— Et puis, il y a un massif de sapins, et le sentier s'y perd.

— Oui, et encore?

— Et au delà des sapins, au delà du sentier, il y a un enfoncement de terrains couverts de bruyères; et puis la cime nue de la montagne.

— El puis le ciel? dit Léonce impatienté. Ouelle métaphore préparez-lu de si loin?

— Aucune. Vous n'avez pas bien remarqué. Entre la cime du mont et le ciel, il y a une espèce de baraque en planches de sapin, assujetties par des pieux et retenues par de grosses pierres. Avez-vous la vue longue?

— Je distingue parfaitement celte cabane. Je vois même les oiseaux qui voltigent en grand nombre dans le ciel au-dessus.

— Eh bien, si vous voyez les oiseaux, vous savez quelle est celte chaumière, et pourquoi il me plait tant de m'établir ici, à une demi-heure de chemin, pour qui a d'aussi bonnes jambes que Madeleine et votre serviteur.

— C'est donc là la demeure de l'oiselière?

— Vous pouvez voir mainlenant un petit mantelet écarlate, un point rouge, que le soleil fait étinceler, ei qui se meut autour de celle misérable cahule! C'est Madeleine, c'est mon petit ange, c'est l'enfant de mon cœur, c'est mon âme, c'est ma vie! Je ne pouvais pas proliter plus longlemps de l'hospitalité que cette fille et son héroïque bandit de frère m'ont offerte, un jour que, haultant, poudreux, abîmé de fatigue, au bout de ma dernière obole, mais insouciant et joyeux de saluer les horizons de la France, je m'étais assis à leur porte, demandant un peu de lait de chèvre pour élancher ma soif. Je leur ai plu, ils ont pris confiance en moi; ils

lis

TEVERINO

m'ont retenu, je los ai aimés, et je n'ai pu me décifler à les quitter, liien que ma conscience me fit un devoir de ne pas ajouter nui misère à la leur. Mais maintenant, quoique je me sois tenu dans les endroits les plus déserts, et que personne n'ait vu de près ma figure, on a distingué de loin la forme d'un vagabond qui s'attachait aux pas de IMadeleine; et Madeleine, compromise dans l'esprit de son curé , serait bientôt forcée de me chasser ou de fuir avec moi. C'est ce que je ne veux pas , et c'est pourquoi, lorsque vous m'avez rencontré au bord du lac, j'allais ofl'rir mes services aux moines de ce couvent, afin de trouver chez eux un abri , non loin de mes braves amis de la montagne. C'est pourquoi aussi je vous ai amenés aujourd'hui en ce lieu, afin d'y prendre congé de vous, et de pouvoir vous y restituer vos beaux habits, sans demeurer nu comme vous m'avez trouvé.

— Vous les garderez pour sortir d'ici quand il vous plaira, dit Léonce, je l'exige, ainsi que l'or qui garnissait les poches.de votre gilet. Vous ne pouvez pas refiiser le moyen d'adoucir un peu la misère de Madeleine et de son frère.

— Il y avait de l'or dans mes poches? dit Teverino avec insouciance; je n'y avais pas fait attention. Eh bien , si vous ne le reprenez, je le mettrai ici dans le tronc des pauvres, et .Madeleine en aura sa part ; car je n'entends rien au rôle de trésorier, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie fait le marquis pendant vingt-quatre lieures pour autre chose que pour mon plaisir. Milady a magnifiquement récompensé la petite pour l'amusement qu'elle lui a donné; Madeleine est donc riche à cette heure, et moi, j'aurai gagné ici, dans deux mois, de quoi subvenir pendant longtemps à tous ses besoins.

— Mais dans deux mois, où iras-tu.' que feras-tu de Madeleine?

— Je l'aime tant , et j'en suis tant aimé , que, si elle n'était pas trop jeune pour se marier, j'en ferais ma femme; mais il faut que j'attende au moins deux ans, et, si j'avais le malheur d'en devenir trop amoureux auparavant, elle serait en grand danger. Il faut donc que je la quitte, et même avant deux mois, si mon affection paternelle vient à changer de nature.

— Étonnant jeune homme! dit Léonce; quoi, tant d'ardeur et de calme, tant de faiblesse et de vertu, tant d'expérience et de naïveté, une vie à la fois si orageuse et si pure, si désordonnée et si vaillamment défendue contre les passions!

— Ne me croyez pas meilleur que je ne suis, répondit Teverino. J'ai commis le mal dans ma fougueuse adolescence , et j'ai sur le cœur des égarements que je ne

me pardonnerai jamais; mais ce cœur n'a pu se pervertir entièrement, et le remords l'a purifié. J'ai fait souffrir, et ce que j'ai souffert moi-même alors, je ne saurais vous l'exprimer : j'aime le bonheur avec passion, et la vue du malheur causé par moi faillit me rendre fou. Désormais, j'aimerais mieux me tuer que de souiller les objets de mon adoration, et je n'irai pas demander le plaisir à qui possède le trésor de l'innocence.

— Mais tu oublieras cette infortunée, et quand tu la quitteras, son cœur n'en sera pas moins déchiré.

— Si je l'oublierai, je n'en sais rien, dit Teverino d'un air sérieux. Je ne le crois pas. Monsieur, je ne peux pas le croire ; et, si je le croyais, je n'aimerais pas, je ne serais pas moi-même. Il est

bien vrai que j'ai brisé plus d'un lien, repris plus d'un serment ; mais je ne me souviens pas d'avoir été infidèle le premier, car j'ai l'aine constante par nature et par besoin; et, si je n'avais pas toujours été entraîné dans ces faciles aventures ou l'on se quitte sans scrupule, j'aurais pu n'avoir qu'un seul amour en ma vie. J'ai été libertin , et pourtant Dieu m'avait fait chaste; je me retrouve moi-même au contact d'une âme chaste, et je sens que mon idéal est là, et non ailleurs. Laissons donc le temps marcher et ma vie se dérouler devant moi. Je ne puis m'en faire le devin et le prophète, mais je sais qu'il n'est pas impossible que je sois l'époux de Madeleine, si je la trouve fidèle, quand le temps sera venu.

— Et si elle ne l'est pas.'

— Je lui pardonnerai, et je resterai son ami ; oui, son ami, comme vous ne pourriez pas être celui de lady Sabina, vous qui aimez autrement, et qui mettez l'orgueil dans l'amour.

— Nous allons donc nous quitter sans que je puisse le prouver mon estime et l'amitié vraiment irrésistible que tu m'inspires?

— Nous nous retrouverons, n'en doutez pas. Si je suis à ce moment-là dans une bonne veine de travail et de tenue, j'irai à vous les bras ouverts : mais si je suis aussi mal vêtu que je l'étais hier au bord du lac, ne soyez pas étonné que je n'aie pas l'air de vous connaître.

— -Ah ! voilà ce qui m'afflige et me blesse! dit Léonce vivement ému; tu ne veux pas croire en moi !

— J'y crois. Mais je connais trop la réalité pour vouloir cesser de faire de ma vie un roman plus ou moins agréable et varié.

Le curé consentit à accompagner Sabina et Léonce jusqu'à la villa, afin que lord G... n'eût pas sujet de les soupçonner. Mylord s'était réveillée la veille au soir et avait pris de l'inquiétude; mais il avait bu pour s'étourdir, et lorsque sa femme rentra, il dormait encore.

FIN ni". Tr.vF.niNO.

tOL:N

MONT-ÏVEVÉCHE

GEORGE SAND

Tous droits réservés —

AVANT-PROPOS

Voici encore un roman à propos duquel on dira probablement, comme on a dit à propos de tous ceux que j'ai faits, comme on dit à propos de tous les romans en général : (i Qu'est-ce que cela prouve? »

Oui, il y a une classe de lecteurs qui s'irrite contre l'auteur qui ne conclut pas. Mais, en revanche, il y a une autre classe de lecteurs qui voit dans tout détail un plaidoyer, dans tout dénoûment une démonstration, et qui, finalement, s'irrite de la conclusion, qu'elle impute à l'auteur. L'une et l'autre classe de lecteurs vivent de ce préjugé, très-accrédité dans l'histoire des arts, que le roman doit fournir une conclusion aux idées qu'il soulève et prouver quelque chose.

Je n'ai jamais songé à demander rien de ce genre aux ouvrages d'art; voilà pourquoi je n'ai jamais songé à m'imposer rien de semblable. Mais sans doute il m'est permis aujourd'hui de répondre à cette objection injuste, non pas avant à moi peut-être, car il est fort possible

que je n'aie fait preuve que d'impuissance en ne concluant pas, mais injuste au premier chef envers le roman en général.

On aime assez, depuis les contes de fées jusqu'aux mélodrames, que le vice soit puni et la vertu récompensée. Pour mon compte, cela me plaît aussi, je l'avoue; mais cela ne prouve malheureusement rien, ni dans un conte, ni dans un drame. Quand le vice n'est pas puni dans un livre ou sur un théâtre, ce qui est tout aussi vrai dans la vie réelle que le sort contraire, il n'est pas prouvé, pour cela, que le vice ne soit pas haïssable et punissable. Quand la vertu n'est pas plus récompensée dans la fiction littéraire qu'elle ne l'est souvent dans la réalité, l'auteur, eût-il voulu prouver cette énormité, que la vertu est inutile en ce monde, n'en aurait pas moins prouvé une seule chose, à savoir, qu'il est fort injuste et quelque peu absurde.

Qu'est-ce que la fable d'un roman, d'une tragédie, d'une narration quelconque? C'est l'histoire vraie ou fictive d'un fait, c'est un récit. Voilà ce que j'appellerai le roman du roman. Tout ce qu'on y fait entrer d'orne-

MONT-REVÉCHE.

menus pour la peinture, ou de réflexions pour la pensée, n'en est que l'accessoire; mais ce sont des choses si distinctes, que ces accessoires semblent quelquefois assez agréables pour faire oublier pardonner la mauvaise combinaison de l'action, tandis que,

parfois aussi, l'intérêt et l'habileté de cette combinaison font que le style sans charme et les détails sans vraisemblance trouvent grâce devant le lecteur. Mais je demande ce qu'un fait a jamais prouvé, et je défie bien qu'on me réponde. Si aucun fait particulier ne prouve dans l'histoire réelle des hommes, comment le récit d'un fait imaginaire prouverait-il? comment pourrait-il être invoqué comme une conclusion quelconque aux théories que le narrateur a pu soulever et discuter en passant, ou faire discuter par ses personnages? En vérité, que le bon- triomphe du mauvais à la fin, ou que le méchant mange le juste, que la veuve se console ou meure d'une lluxion de poitrine, que le traître fasse fortune ou qu'il jùlle aux galères, que l'homme vertueux soit récompensé par la société ou par le simple témoignage de sa conscience, j'avoue que cela m'est bien égal, pourvu que leurs existences se soient liées et dénouées d'une manière qui m'intéresse jusqu'au bout. Je me trouverais par trop simple, si j'attendais après le parti que prendra la fantaisie de l'auteur, pour me faire une opinion sur le vrai et le faux dans la nature, sur le juste ou l'injuste dans la société.

Si le vaisseau qui ramène Virginie ne faisait pas naufrage au port, cela prouverait-il que les chastes amours sont toujours couronnées de bonheur? Et de. ce que ce maudit vaisseau sombre avec l'intéressante héroïne, cela prouve-t-il que les vrais amants nesont jamais heureux? Qu'est-ce que cela prouve, Paul et Virginie? Cela prouve que la jeunesse, l'amitié, l'amour et la nature des tropiques, sont de bien belles choses quand Bernardin de Saint-Pierre les raconte et les décrit.

Si Faust n'était pas entraîné et vaincu par le diable, cela prouverait-il que les passions sont moins fortes que la sagesse? Et de

ce que le diable est plus fort que le philosophe, cela prouve-t-il que la philosophie ne puisse jamais vaincre les passions? Qu'est-ce que cela prouve, Faust? Cela prouve que la science, la poésie, les sentiments humains, les images fantastiques, les idées profondes, gracieuses ou terribles, sont de bien belles choses quand Goethe en fait un tableau émouvant et sublime.

Si Julie ne tombait pas dans le Léman, si Tancred ne

tuait pas Clorinde, si Pyrrhus épousait Androraque, si Daphnis n'épousait pas Chloé, si la fiancée de Lamormoor ne devenait pas folle, si le Giaour ne devenait pas moine, nous perdrons les plus belles pages d'autant de chefsd'œuvre-, mais il n'y aurait pas une preuve de plus ou de moins, pas une conclusion manquée ou trouvée dans ces conceptions de l'intelligence.

Je trouve donc la critique oiseuse, quand elle discute la fantaisie, et fâcheuse pour l'art quand elle veut astreindre la fantaisie à être une démonstration concluante. Je veux qu'on nous permette de démontrer à notre [point de vue tout ce qu'il nous plaira, mais non pas que ceux qui combattent ou partagent nos sentiments demandent compte de nos sentiments au choix d'un fait plutôt qu'à celui d'un autre. Je ne veux pas que les uns nous crient : « La conclusion est évitée ; » que les autres crient après nous : « La conclusion est criminelle. »

J'ai fait un roman qui s'appelait Leone-Leoni, où le séducteur n'était pas puni. Des gens ont dit: a Voyez quelle immoralité! l'auteur a voulu prouver que les scélérats sont tous aimés et triomphants. » J'ai fait un roman qui s'appelait /orgues, où l'époux trahi mourait de chagrin. Des gens ont dit : « \oyez quelle insolence! l'auteur prétend que tous les maris trompés

doivent se laisser mourir de chagrin! » J'ai fait, selon ma fantaisie du moment, au moins vingt dénouements divers et qui, pour ceux qui y entendaient malice, prouvaient au moins vingt solutions contradictoires. Toutes prouvaient trop selon les uns, aucune ne prouvait assez selon les autres. J'avoue que ceci m'a persuadé de plus en plus que le but, le fait et le propre du roman sont de raconter une histoire dont chacun doit tirer une conclusion à son gré, conforme ou contraire aux sentiments que l'auteur manifeste par son sentiment. L'auteur ne prouvera jamais rien par un exemple matériel du danger ou des avantages manifestes du mal ou du bien. Une œuvre d'art est une _ création du sentiment. Le sentiment s'éprouve et ne se prouve pas. Ce qui inspire l'écrivain, c'est quelque chose d'abstrait. L'abstrait ne se prouve pas par le concret, le fait ne justifie ni ne détruit la théorie, le réel ne conclut rien pour ou contre l'idéal.

Or, le roman étant forcé de tourner dans la peinture des faits réels, il ne faut pas lui demander ce qui n'est pas de son ressort, ce qui, en bien des cas, tuerait l'art et l'intérêt dans le roman.

BIONT-REVECHE

— Tu as mille fois raison, mon cher ami, disait Flavien; mais la raison est une sottise : elle n'a jamais guéri que les gens bien portants, et, moi, je suis malade, très-malade, ne le vois-tu pas? J'ai une fièvre nerveuse qui me rend insupportable aux autres et à moi-même.

— Ta ûèvre est une sottise, répondait Thierray. Elle n'a

jamais tué que les êtres faibles au moral et au physique, les niais. Tu es un des êtres les mieux organisés que je connaisse : donc, une crise d'irritation nerveuse, causée par le plus vulgaire

des chagrins, n'est pas un mal dont tu ne puisses triompher, s'il te[^]plaît, en deux heures.

— Oui ; je sais que, d'ici à deux heures, je peux m'entendre avec une femme plus belle et peut-être tout aussi aimable que Léonice. Mais il me faudra peut-être deu.\

MONT-REVÉCHE.

mois pour ti'ouver Riipportables, auprès de cel|p-l;i, les heures que j'avais fini par trouver assez douces auprès de celle-ci.

— Sais-tu une idée qui me vient? reprit Thierray. C'est que tu es né pour le mariage.

— D'où te vient cette idée lumineuse?

— De ta manière d'aimer, qui me paraît fondée sur l'habitude, sur les besoins de l'intimité bourgeoise.

— Tu te troinpes. J'ai des besoins et des habitudes de domination patricienne: c'est bien diffl'érent. Voilà pourquoi, jii'-qu'ici, je n'ai eu de goût que pour les femmes qu'on achète.

— Oh! mon cher ami, dit Thierray, j'ai toujours re[^] marqué que les hommes; même les mieux trempés, choisissent de bonne foi, pour faire illusion aux autres et à eux-mêmes, la qualité ou le défaut qu'ils possèdent le moins.

— Détrompe-toi à mon égard, répondit Flavien. Cet esprit de domination qui va, je le sens, jusqu'à la tyrannie, je ne m'en vanle ni ne m'en accuse. Qu'en dis-tu, toi? est-ce une qualité ou un défaut? Voyons, observateur, faiseur d'analyses, homme de lettres, prononce, je l'écoute. Tu as le goût de la dissection, et il n'est pas

un de tes amis dont tu n'aies fait l'autopsie intellectuelle, ne fût-ce que par manière de passe -temps. C'est ton état.

— J'y réfléchirai, dit Thierray avec un peu de hauteur. Je ne suis pas homme de lettres du lever au coucher du soleil. J'ai, tout comme un autre, mes heures de paresse, et, quand je chevauche au bois de Boulogne, j'ai du plaisir à me sentir aussi bête que mon cheval.

— iète comme un cavalier, tu veux dire, car c'est ton opinion bien avérée.

Celte réplique fut faite avec assez d'humeur.

Flavien de Saulges était noble et riche. Jules Thierray était sans aïeux et sans fortune. Ils étaient intelligents tous deux, le premier sans instruction solide, l'autre avec du savoir et du talent. Ils avaient été élevés ensemble : nous dirons plus tard comment, et comment aussi, ne s'él mt jamais complètement perdus de vue, ils étaient restés liés par un sentiment qui, chez Thierray , n'était ni l'affection ni l'antipathie, mais qui tenait certainement de l'une et de l'autre. Flavien ne manquait ni d'esprit, ni de pénétration naturelle ; mais il se donnait rarement la peine de réfléchir, quoiqu'il dissertât souvent d'un ton sérieux, tandis que Thierray réfléchissait presque toujours en ayant l'air de ne dissenter que par raillerie.

Ce soir-là pourtant, il avait eu l'intention d'être sérieux avec Flavien, parce que Flavien était réellement assez vivement affecté. Thierray se sentait entraîné par une sorte de .sympathie compatissante pour son ami d'enfance, en même temps qu'attiré par le plaisir de constater une f;iibles.se chez son rival dans la vie : car ils étaient, bien réellement, et sans trop s'en rendre compte,

un peu jaloux l'un de l'autre, et comme qui dirait concurrents par nature, l'un ayant tout ce que l'autre ne pouvait pas avoir, et réciproquement.

Donc, ils en étaient venus, au bout d'un quart d'heure d'épanchement, à une de ces bouffées d'aigreur involontaire qui eu.ssent souvent amené im refroidissement, sans la soup'esse d'esprit et la fermeté de caractère dont Thierray était doué. Flavien de Saulges, en ripostant, I

avait mis son cheval au galop, comme pour dire à son compagnon qu'il pouvait le laisser à lui-même, si bon lui semblait. Thierray hésita un instant, se mordit la lèvre, haussa les épaides, sourit, prit le galop sans bruit sur l'allée sablonneuse, et rejoignit de Saulges à la porte Maillot.

— Mon cher ami, lui dit-il, le galop me fait du Jjien, à moi qui suis d'im sang très-froid ; mais je t'assure que c'est un mauvais remède pour la fièvre, et que tu ferais mieux de rentrer au pas, à moins que je ne dérange le cours de les pensées, et que...

— Kon, Jides, répondit spontanément Flavien, qui ne connaissait pas la rancune, el qui, de sa vie, n'avait rér sisté à une avance : au contraire, j'ai besoin de causer avec la seule personne qui sache ou veuille me compren* dre. Causons, si ma mauvaise et sotté humeur ne t'ennuie pas horriblement.

Et ils causèrent : de Léonice d'abord, fille pimpante, audacieuse et spirituelle, que Flavien s'était piqué d'accaparer, qu'il avait perdu quelque temps à mater, -^ c'était son expiTssion, — et qui lui échappait au moment où, croyant régner par-dessus tout, il avait été dépossédé brusquement. Il avoua de bonne grâce à Thieriy que de lui-même il l'eût peut-être quittée la semaine

suivante j mais qu'il était irrité au dernier point d'avoir été .prêt venu : le tout par amour-propre et rien de plus. Il convint que ce genre d'amour-propre était puéril et qu'il fallait le combattre en soi-même, ou tout au moins le cacher à ses meilleurs amis.. Thierray, qui aimait à le conseiller sans en avoir l'air, le fit renoncer à toute idée de ven-i geance en lui montrant le ridicule qui s'attache aux scandales de ce genre.

Ensuite ils parlèrent de l'amour en général, et, comme il y a mille manières d'aimer, Flavien se trouva forcé d'avouer qu'il avait eu pour Léonice une sorte d'affection grossière, passionnée sans tendresse, jalouse sans estime; et, quand Thierray l'eut mis ainsi en contradiction avec lui-même, il s'en réjouit intérieurement.

— Tu as le profil plus pur, la barbe plus épai.sse, les épaules plus larges que ton humble compagnon d'études, pensait-il; tu montes à cheval d'ime manière plus brillante; tu as un nom, grand prestige auprès des femmes d'un certain monde ! Tu as plus de noblesse, sinon d'aisance , dans les manières ; tu as des valets que tu sais commander : chose difficile à acquérir, l'air du commandement! et qui se ccyitracle en naissant. Tu es riche,, tu peux te passer d'esprit et de savoir-vivre ; cependant tu as de l'un et de l'autre; tues estimé parce que tu es brave, aimé même parce que tu n'es pas méchant. Ta part serait trop belle, si tu avais du jugement; mais tu en es dépourvu, je le sais de reste : donc, il est bien des avantages que la destinée me refuse, et que je saurai probablement conquérir avant toi.

Après quelques minutes de ce résumé silencieux, Thierray reprit la conversation.

Il fut convenu qu'on ne parlerait plus de Léonice,. et déjà la colère du jeune comte était dissipée, l'indemnité n'est pas mieux que de s'en distraire pour l'oublier entièrement. Thierray lui proposa d'entrer au Cirque des Champs-Élysées, où ils étaient sûrs de rencontrer quelques-uns de leurs amis,

— Soit ! dit Flavien.

MONT-REVÊGHE.

Ils jetèrent les rênes aux laquais qui les suivaient et qui emmenèrent leurs chevaux.

A peine furent-ils entrés, que Thierray fut abordé par un homme d'une figure distinguée qui ne fixa pas l'attention de Flavien. Quand ils eurent causé ensemble quelques instants, Thierray vint rejoindre son compagnon.

— Mon cher de Saulgros, lui dit-il avec un peu d'émotion, je te dis adieu, je rentre pour mettre de l'ordre, je ne dirai pas dans mes affaires, ce serait supposer que j'ai de grands intérêts d'argent dans ce monde, mais dans mes papiers, dans mes griffonnages. Je pars demain pour la province.

— C'est donc ce monsieur qui t'enlève? dit Flavien en s'éloignant du groupe où il s'était mêlé d'abord, et cherchant la personne qui avait abordé Thierray et qui s'éloignait. Est-ce un parent?

— Non, c'est un mari, répondit Thierray.

— Ah! fort bien. C'est tout dire. Mais chercher une femme en province! fi! Je ne reconnais pas l'homme de génie qui peint si

bien les femmes du monde, qu'on le croirait au mieux avec plusieurs duchesses.

— Celle-là, dit Thierray en cachant son dépit pour un compliment qui lui sembla renfermer une épigramme, n'est ni une provinciale, ni une femme du monde : c'est une femme de cœur et d'esprit, voilà tout !

— Une femme de cœur ? Drôle de définition ! Je ne connais pas cette variété. Cela doit être ennuyeux.

— Flavien, nous nous manierons ! Tu vaux mieux que cela.

— Ma foi, non I mais c'est ma faute. J'ai eu une vie si paresseuse ! Je ne fais pas de romans, moi-, je n'ai pas besoin d'étudier les types. Enfin, tu dis que cette femme de cœur te plaît ?

— Mieux que cela, j'en suis amoureux, mais sans espoir, comme disent ces imbéciles de romanciers.

— Je comprends, je comprends, Thierray ; c'est ce que je disais : lu étudies !

— Mais non ! je contemple, j'admire, je savoure.

— Allons donc ! toi amoureux d'une femme vertueuse ! un garçon qui a tant d'esprit, tant de raison, tant de logique ! Tu m'as dit, il n'y a pas une heure, ce que je me suis dit cent fois... sans être un roué ; mais cela tombe sous le sens : « Pourquoi convoiter une femme vertueuse, puisque, le jour où elle vous cède, elle cesse de l'être ? »

— C'est toi, dominateur superbe, qui me fais celle question-là ? Et le combat ? et le triomphe ?

— Bah ! bah ! c'est trop facile. Triompher de la personnalité, de l'égoïsme, de la cupidité, du caprice, voilà qui en vaut la peine ! Mais triompher de la vertu ! ma foi ! je ne voudrais pas l'essayer, tant cela me semble banal.

— Flavien, vous êtes corrompu déjà, et moi, votre aîné, je ne le suis pas encore. Croyez-en ce que vous voudrez, mais la vertu est une puissance morale, une force intellectuelle; je l'aime pour elle-même...

— A preuve que tu veux la corrompre! Allons, logicien, tu déraisonnes, ou tu te moques de moi. Bonsoir et bon voyage!...

— Je ne veux pas te laisser sur cette hérésie, dit Thierray. Si tu ne tiens pas à voir mademoiselle Caroline sauter la barrière, reconduis-moi à mon taudis de poète, et je te demanderai peiit-être un service.

— Oui-dà ! que je t'accompagne pour occuper ce mari confiant, pendant que tu déploieras les batteries de ton éloquence auprès de sa vertueuse moitié?

— - Peut-être!

— Oh ! je n'ai pas ce courage! ne me demande jamais rien de pareil : je suis égoïste.

— Et tu as raison, répondit Thierray. Je le suis aussi; c'est pourquoi jeté quitte. Adieu !

Et il s'éloigna.

Au bout d'une heure, comme il faisait chez lui ses préparatifs de départ, il vit entrer de Saulges. Ce dernier était fort agité, et l'habitude du monde ne lui avait pas fait acquérir la faculté de pa-

raître toujours calme en dépit de lui-même. C'était un homme de premier mouvement.

— Flavien, lui dit Thierray, tu viens de faire une folie.

Et il ajouta intérieurement : (i Ou une sottise. »

— Non, répondit avec franchise Flavien en rallumant son cigare; mais j'ai été tenté d'en faire une, je le suis encore ; voilà pourquoi j'accours trouver mon sage Mentor, afin qu'il me préserve de moi-même.

— Mentor! dit Thierray. Dans la bouche d'un homme qui se pique de faire obéir tout le monde et de ne céder jamais, cela correspond à l'épithète de pédagogue.

— Mon Dieu! Jules, que tu es susceptible!... Est-ce ainsi que tu me reçois quand je viens chercher près de toi le calme dont j'ai besoin ?

— Es-tu bien sur, dit Jules, que je. sois calme? Je t'ai dit que j'étais amoureux !

— Amoureux de sang-froid, comme toujours, et amoureux de la vertu, c'est-à-dire point jaloux, faute de motifs !

— Qui donc est jaloux ici? Toi , peut-être! de mademoiselle Léonice!

— Dès que tu rapproches ces deux termes , le nom de cette fille et l'adjectif jaloux, je rentre en moi-même et j'ai envie de rire. Mais, quand je la rencontre au bras de Marsange, j'ai envie de les assommer tous deux.

— Et tu viens de les rencontrer ?

— Au Cirque, précisément.

— Et qu'as-tu fait?

— Rien. Je les ai salués d'un air fort sérieux.

— Eh bien, de la part d'un homme aussi bouillant que toi, c'est beau!

— Oui ; mais Marsange a été furieux de mon indifférence, et Léonice de mon mépris. Je ne serais pas surpris que Marsange me cherchât querelle un de ces jours, et, pour rien au monde, je ne voudrais avoir une affaire pour une fille dans ces conditions - là. Ce serait trop ridicule, et, le jour où je serai ridicule, je crois que je me brûlerai la cervelle.

— En ce cas, il faut quitter Paris pour quelques semaines.

— Précisément, je pars demain matin pour le Nivernais.

— En vérité! Que vas-tu faire dans le Nivernais?

— Ce que, depuis six mois, je remets de jour en jour : vendre une propriété que j'ai par là, à un voisin qui s'appelle Dutertre.

— Ah ça ! s'écria vivement Thierray, tu connais donc M. Dutertre?

— Pourquoi veux-tu que je le connaisse, puisque je ne

MOiNT-RKVÉGHE.

connais ni le Nivernais, ni ma propriété? 11 y a six mois qu'une vieille grand'tante m'a laissé là une maisonnette, un pré, un champ, un bois, quelque chose enfin que mon notaire évalue à cent mille francs. J'ai besoin de ces cent mille francs pour faire

remeubler mon château de Touraine; il y a en Nivernais un M. Dutertre qui est riche, dit-on, député, je crois... oui, j'ai dû voir sa figure quelque part. 11 veut s'arrondir, il paye comptant, je lui vends mon immeuble, et je vais de là en Touraine. Veux-tu venir avec moi ? Je t'emmène.

— Vraiment, en Nivernais?

— Eh! oui, mon cher; cela vaudra beaucoup mieux pour ton instruction et tes plaisirs que d'aller travailler à la perdition d'une provinciale... comment disais-tu? d'une provinciale de cœur et d'esprit ! Ah 1 quel style ! toi qui écris si bien ! Allons, c'est décidé, nous parlons à sept heures par le chemin de fer d'Orléans, et nous ne nous arrêtons que sous les vieux chênes du Morvan. Quand je dis chênes, c'est pour dire un arbre quelconque, car je ne sais ce qui pousse dans ce pays-là. Mais on m'a dit que c'était boisé et giboyeux. Nous chasserons, nous lirons, nous philosopherons. A demain, n'est-ce pas? Tu me sacrifies ta provinciale ?

— A demain , répondit Thierray. Attends seulement trois minutes, et tu emporteras le billet que je vais écrire pour le jeter dans la première boîte qui se trouvera sur ton chemin.

Et Thierray se mit à écrire en prononçant tout haut :

« Monsieur,

» Je ne puis avoir l'honneur de vous accompagner demain. 11 faut que je me prive du plaisir de faire avec vous le voyage. Un de mes amis m'emmène de son côté ; mais nous serons rendus au but les premiers. Cet ami est votre voisin, le comte Flavien de Saulges, qui se propose de vous voir pour des intérêts communs.

» Agréez, monsieur, etc., etc.

» J. Thierhay. »

— A qui me présentes-tu ainsi? dit Flavien avec nonchalance.

Thierray mit l'adresse et lui présenta la lettre.

— A monsieur Dutertre , membre de la Chambre des députes, dit Flavien en riant. Le mari! mon acquéreur ! l'homme de tantôt, par conséquent ?

— Lui-même. Et qu'on dise que le hasard est aveugle ! Il était écrit deux fois au livre du destin que je partirais demain pour le Nivernais, et que j'irais soupirer pour madame Dutertre. Or, j'aime beaucoup mieux faire la route avec toi qu'avec le mari; rien ne me gêne comme un mari sans méfiance. Celui-là part à sept heures du soir, nous partons à sept heures du matin. Nous serons censés avoir eu des raisons pour ne pas l'attendre douze heures, ce qui eût été plus poli, j'en conviens, mais infiniment moins agréable.

— 11 nous eût beaucoup gênés, dit tranquillement Flavien, pour parler en route de sa femme ; car tu m'en parleras, je prévois cela.

— Il ne te sera pas possible de t'y soustraire, et c'est pourquoi je t'engage à bien dormir cette nuit.

Le lendemain, ils roulaient sur la route de Nevers, et Thierray parlait ainsi à son compagnon :

— C'est une femme de vingt à vingt-cinq ans, d'une beauté particulière, pénétrante , un peu bizarre , comme je les aime, en un mot. Des cheveux noirs abondants, lustrés, ondes naturellement, le teint blanc, uni, si pâle, (|ue c'est un peu effrayant. Une

manière d'être, de s'habiller, de parler, qui, à force de vouloir ressembler à celle de tout le monde, ne ressemble à celle de personne. Une taille moyenne, souple, charmante; le pied, la main, les dents, les oreilles... aujant de perfections; mais, pardessus tout, un air de mystère qui donne à penser un an à chaque mot qu'elle dit, ou plutôt qu'elle ne dit pas. Comprends-tu ?

— Pas une syllabe, répondit Flavien. Dieu ! que les lettres t'ont gâté, mon pauvre Jules! Tu composes tant, que tu ne peins plus du tout. Il est impossible de voir à travers ta fantaisie quelque chose qui puisse exister. Moi, je me méfie de ta femme de province. Je la vois mal mise, pas très-propre, guindée et bête à faire peur, sous un air profond. Je t'en demande pardon , mais c'est ta faute : voilà l'impression que me cause ton portrait.

— Madame Dutertre n'est pas une provinciale, c'est une étrangère, née et élevée à Rome, fille d'un artiste distingué, fennii du monde dans ses manières.

— Ma foi! je ne l'ai jamais vue, ou je ne m'en souviens pas. Comment s'appelait-elle avant de porter le beau nom de Dutertre ?

— Olympe Marsiniani.

— C'est une Italienne?

— De pure race et sans accent.

— Je connais le nom de son père, un peintre, n'est-ce pas?

— Non, un compositeur, un maestro.

— Il est mort, je crois?

— Depuis longtemps.

— Et la dame était artiste? C'est un mariage d'amour qu'a prétendu faire le Dutertre ?

— J'ignore si Dutertre a voulu faire un mariage d'amour ou de convenance. Ce qu'il y a de certain, à mes yeux, c'est qu'elle n'a jamais eu d'amour pour son mari.

— Depuis qu'elle en a pour toi ?

— Pour moi? Si elle en avait, crois-tu donc que je serais en route pour la rejoindre?

— Tu ne l'aurais pas quittée I

— Ou je l'aurais quittée déjà! le problème serait résolu...

— Ah ! c'est ainsi que tu aimes la vertu pour ellemême? Bien, bien, je te retrouve! amour de tête, attrait de curiosité, profond dégoût des choses réelles : tu vois que je te connais !

Thierray sourit. Flavien se trompait sur son compte. Il était un peu blasé, mais non corrompu, et il posait souvent le scepticisme devant certains hommes, dans la crainte de leur paraître ridicule en s'avouant naïf.

— Parlons de Dutertre, reprit Flavien ; il va être mon acquéreur, notre débiteur à tous deux, puisque tu prétends à sa femme, et moi à son argent. Quel homme est-ce? Un député honorable? Ils sont tous honorables... Un riche propriétaire, plusieurs millions?... Ancien industriel, aujourd'hui adonné à l'agriculture; membre du conseil général de son endroit, maire de sa commune et marguillier de sa fabrique, bon époux, bon père?... Avec tout cela, est-ce un honnête homme?

MONT-REVI[^].CHE.

— Un très-honnête homme, et même un homme d'esprit.

— Et de cœur, comme sa femme ?

— Et de cœur, J'en réponds, bien que je ne le connaisse que depuis peu de temps.

— Et sa femme, depuis qu:md ?

— Sa femme? dit Thierray en comptant sur ses doigts avec enjoiemrnt. En ont, je l'ai vue trois fois; quant au mari, nous nous étions rencontres chez un ami commun : je lui ai plu ; il m'a plu aussi, tant que je n'ai pas vu sa femme. 11 m'a présenté à elle, et dès lors j'ai subi et supporté les avances du mari , sans avoir cependant le droit de me moquer de lui, car je te répète, et très-sérieusement, qu'il a les manières et la réputation d'un galant homme. Pourquoi diable est-il le mari d'Olympe? Ce n'est pas ma faute, à moi, si elle m'a frappé l'imagination dès le premier abord. Figure-toi une femme pâle, d'une couleur superbe, une altitude austère et voluptueuse, des manières accueillantes et glacées, un sourire plein de charme et de dédain , tout ce qui attire et repousse, tout ce qui excite, tout ce qui effraye, tout ce qui provoque, tout ce qui rebute, une énigme vivante ! Est-ce que cela est vulgaire et facik[^] à rencontrer? Il y a dix ans que. je cherchais ce type. Je le tiens, je m'en empare, je décrète que Je vaincrai le sphinx; je cultive le mari, je m'en fais adorer ; je promets d'aller chasser avec lui dans le Nivernais au temps des vacances de la Chambre. Sa femme, qui n'était venue que pour quinze jours à Paris, št qui disait avojr. hâte de retourner auprès de ses enfants, part en me jetant un regard étrange, et en me disant qu'elle compte sur moi pour le mois de septembre. Elle disparaît, je

brûle, je rêve, je, m'agite, je me calme, je me distrais, j'oublie. Les vacances arrivent, et, dès hier au soir, la réalité du mari iii'apparaît à la lueur des lustres du Cirque; le spectre pâle d'Olympe marchait à ses côtés, visible pour moi seul. La fatalité s'en mêlait, puisque, si Dutertre ne m'eut conduit vers elle, tu m'y entraînaï. Et me voilà. Y es-tu, enfin?

— Parfaitement, répondit Flavien : la femme pâle et colorée, agaçante et farouche, voluptueuse et modeste; c'est bien cela, c'est très-clair à présent, et j'y suis tout à fait. Tu parles souvent comme un fou, mon cher, et cependant tu agis toujours fort sagement. Tu t'enflames comme un artiste, et tu raisones les caprices en homme positif. Tu entreprends tout avec feu, tu résous tout avec froideur. Voilà ce qui te fait faire tant d'antithèses et dire tant de paradoxes. Tu vois que je t'observe aussi, moi, et que, si je ne te comprends pas toujours, je te connais assez bien.

— Eh ! eh! ce n'est pas mal pour ini homme qui n'en fait pas son état, répondit Thierray en riant.

— Mais je suis fatigué d'un tel effort, reprit Flavien, et j'aimerais mieux courre la chasse dans un fourré, de l'aube à la nuit, que de hasarder trois pas dans le labyrinthe tortueux d'une cervelle de poète. Bonsoir, je prétends dormir jusqu'à iNevers.

Thierray lit quelques vers, ébaucha mentalement une scène de comédie, et finit par dormir comme un simple mortel.

Le modeste manoir légué par la chanoinesse de Saulges à son neveu Flavien était à la fois pittoresque et confortable, et, bien que le nouveau maître ne s'y fût pas annoncé, deux vieux serviteurs, mâle et femelle, religieusement unis par les liens du mariage, y avaient entretenu tant d'ordre et de propreté, que l'instal-

lation fut faite et le premier repas présentable en moins d'une heure. Après quoi, Flavien fit lestement le tour de ses domaines, qui n'étaient pas considérables, mais productifs en beaux arbres, en bonnes herbes et en bestiaux bien nourris. Le vieux domestique, à moitié régisseur, se fit un devoir de l'accompagner et de lui vanter les magnificences de la propriété. Thierray marchait derrière eux dans les sentiers du bois, escorté malgré lui de la vieille Manette, qui était encore ingambe des pieds et de la langue. La voyant si bien disposée à causer, il ne se retint guère de la questionner sur le compte de ses voisins, et particulièrement de la maison Dutertre.

— Oh ! ce sont des bourgeois bien riches, dit la vieille. On dit qu'ils ne savent pas le coiupte de leurs écus. Pour de petites gens qu'ils sont par la naissance, ils sont assez bien élevés et très-h^iorables. Madame la chanoinesse ne répugnait pis à les voir. 11 font du bien, et la dame est si comme il faut, qu'on ne la prendrait jamais pour ce qu'elle est. On assure cependant que son père faisait métier de musicien.

— Ah ça ! ma bonne dame, dit Thierray, est-ce que vous êtes chanoinesse aussi, que vous parlez si dédaigneusement des artistes?

— Moi, monsieur? dit la vieille sans se déconcerter. Je suis une femme de rien, comme vous voyez; mais je n'ai jamais servi que des personnes bien nées, et j'ai passé vingt ans au château.

— Quel château? demanda Flavien en se retournant.

— Le vôtre, monsieur le comte, repartit Gervais, le mari de la vieille, votre château de Mont-Revêche.

— Ah ! oui, Mont-Revêche ! pardon! J'avais oublié le noin de ma nouvelle seigneurie. Je n'ai jamais pu me le rappeler en route. Il n'est pas très-doux. Il estcomiue vos chemins. Ah çà ! c'est donc un château, cela? ajouta-t-il en étendant le bras vers ce qu'il appelait son pigeonier.

— C'est comme M. le comte voudra, dit la vieille un peu scandalisée ; mais les gens du pays ont l'habitude de l'appeler comme cela, et ce n'est point par dérision. Tout petit qu'il est, il a sa tour, son pont, son fossé, et il a l'air tout aussi château que la grande bâtisse de Puy- Verdon.

— oi"pst-ce que Puy-Verdon ? demanda Flavien.

— C'est le château qu'ont acheté les Dutertre, à une lieue d'ici. C'est riche, c'est vaste : mais à quoi eiJt servi une habitation si étendue à madame la chanoinesse ? Comme disait madame, quand on n'a pas d'enfants, on a toujours assez de logement.

— Parlez-nous des enfant» de ces Dutertre, dit Flavien en regardant Thierray. lis en ont donc plusieurs?

— Ils en ont assez pour les faire enrager, dit Manette, et des filles surtout ! Moi, si j'avais eu des enfants, je n'aurais souhaité que des garçons.

MONT-REVÉCIE.

— Une femme qui a déjà pu beaucoup d'enfants..., dit Flavien en se rapprochant de Thicrray, cela n'a rien de poétique, et je ne vois pas ta beauté fantastique et mystérieuse au milieu d'une bande de maimols. Combien d'enfants ont-ils donc, ces Dulertre? ajouta-t-il en interpellant ses vieux serviteurs à haute voix.

— Oh! mon Dieu, il n'y en a d'jà pas tant, répondit Gervais. Ma femme exagère toujours! 11 n'y en a que trois; et puis ce ne sont pas des enfants : ce sont trois demoiselles dont l'aînée a bien une vingtaine d'années et la plus jeune seize ans, tout au moins.

Thierray devint pâle et ne put articuler un mot. Flavien devint rouge, tant il se contint pour ne pas éclater de rire. Mais, en voyant le trouble et la consternation de son ami, il eut la générosité de reprendre le chemin de ce qu'il plaisait à ses gens d'appeler le château, et de changer le sujet de la conversation.

— Eh bien, dit-il à Thierray, dès qu'ils se virent seuls, pourquoi cet abattement, ce morne désespoir? Auiais-tu été dupe des trente-huit ou quarante aïis de madame Dutertre, au point de tomber du ciel en terre? Conviens, Jules, que tu t'es moqué de moi en venant ici, et que c'est pour une des demoiselles Dutertre, riche de quelque petit million, que tu as le positivisme de faire des stances amoureuses ?

— Impossible, mon ami, impossible! s'écria Thierray, Olympe Dutertre peut cacher cinq ou six ans, comme toutes les femmes qui le veulent. Elle peut avoir trente ans, qui sait? trente-deux! sa fille aînée peut en avoir quatorze... mais vingt ! mais moi me tromper de quinze ou vingt ans à la figure d'une femme! impossible : ta vieille servante radote, elle exagère tout !

— Ce n'était pas elle qui parlait, c'était Gervais!

— Il est en enfance I

— Dis-moi, Thierray, dit gravement Flavien, as-tu vu ton Olympe au jour, ou aux lumières?

— Toujours le soir, aux lumières, je l'avoue, dit Thierray d'un air sombre.

Puis, partant d'un grand éclat de rire qui permit enfin à Flavien d'éclater aussi, il se livra pendant quelques minutes à une hilarité trop bruyante pour n'être pas un peu forcée.

Ce fut Flavien qui cessa le premier de rire et qui fit cette remarque fort sensée, où Thierray vit cependant une consolation brutale :

— Eh bien, quand cela serait ! quand elle aurait quarante ans ! One femme n'a que l'âge qu'elle paraît avoir. Tu en as trente-deux ou trente-trois. Pourquoi ne serais-tu pas épris d'une femme née sept ou huit ans avant toi ? Est-ce que les beautés célèbres dans le monde et dans les arts ne font pas des conquêtes dans un âge plus avancé ? Va, mon cher ami, ce dédain pour les beautés mûres est de la mauvaise honte. A ta place, je n'en rougirais pas, car on aime ces femmes-là de passion quand on peut les aimer. Elles ont un prestige comme les reines, comme les grandes actrices...

— Ou comme les belles ruines et les vieux tableaux, reprit Thierray d'un ton caustique ; grand merci ! Je ne suis plus un enfant pour m'attacher, par habitude de cœur, à la première femme qui nous rappelle les soins et les gâteries de notre mère ; je ne suis pas de l'humeur d'un parvenu pour me laisser éblouir par le luxe, et pour

mettre du velours et de la dentelle à la place de la saine et bonne réalité de mes désirs. Arrière les fausses dents et les cheveux teints ! mon Olympe est une grand'mère, voilà tout, et c'est

comme une grand'mère que je prétends l'aimer; car, après tout, ce n'est pas sa faute si je suis un peu myope.

— Et puis tu as une consolation : si tu n'as pas trouvé ton type d'antithèses mystérieuses, tu as rencontré en elle un problème que l'analyse philosophique résoudra mieux que l'amour. C'est une belle femme bien conservée ; elle se défend de son mieux contre les ravages du temps. Donc, c'est ime savante. Reste à savoir pourquoi cette science. Est-ce une vertu pour plaire à son mari? est-ce un piège pour attirer les galants? Tu pourras disserter là-dessus à loisir.

— Je ne m'intéresse pas aux vieux problèmes, répondit Thier-ray, et, pour la punir de m'avoir mystifié, je veux, sous son nez, être féru d'amour pour la plus jolie ou la moins laide de ses filles. Allons faire notre visite d'arrivée. Je dois cet empressement au bonhomme Dulertre. Bon mari ! cher mari ! il ne me trompait pas, lui, quand il me disait : » Je veux vous présenter à ma femme ! »

— Faisons un peu de toilette et partons, dit Flavien. le t'avoue que, d'après les nymphes et les sylvains que j'ai vus errer par ici, ces bois me semblent peuplés de jeunes monstres des deux sexes, et que je serais tenté de conclure vite mon marché, afin d'aller voir en Touraine si les belles Anglaises galopent toujours sur des chevaux de sang, en livrant à la brise, comme tu dirais, les plis de leur voile d'azur et les anneaux de leurs blonds cheveux.

L'embarras fut d'avoir un véhicule pour se transporter à Puy-Verdon.

Le vieux Gervais, qui avait signalé l'existence de l'équipage de madame la chanoinesse, eut une terrible mortification à- essayer,

lorsque les deux jeunes gens accueillirent de huées et de sarcasmes l'apparition de la patache et du vieux cheval que le bonhomme leur présentait d'un air de complaisance. Pourtant il fallut bien s'en accommoder : il pleuvait, et il était impossible d'arriver à pied chez les dames de Puy-Verdon sans être mouillé et crotté. Il fut convenu que Gervais conduirait, que les voyageurs se tiendraient au fond de la patache sans se montrer, qu'on s'arrêterait sous bois à une petite distance de la résidence de Dutertre et qu'on ferait l'entrée à pied par les jardins, sans exhiber aux regards moqueurs des jeunes personnes du château l'absurde berline de la douairière. Mais, chemin faisant, on changea d'avis.

— Nous sommes bien sots, dit Thierray. La patache de la chanoinesse est connue au château, les yeux y sont faits, et, pour tout le monde, il est bien évident que nous n'avons pu venir de Paris en tilbury ni à cheval. 11 y aura bien plus de honte à laisser deviner notre honte qu'à l'abjurer résolument. Si tu m'en crois, nous ferons notre entrée triomphale au trot de ce respectable cheval blanc, dans la cour d'honneur du château. Cette vieille relique du manoir de ta tante sera une allusion aux charmes surannés de madame Dutertre.

— Accordé, répondit Flavien, d'autant mieux qu'il pleut à verse.

Mais ils n'eurent pas besoin de ce déploiement de courage philosophique. A une demi-lieue du château, ils furent joints car une calèche de poste qui les héla et

MONT-REYÈCHE.

s'arrêta devant eux après les avoir dépassés. M. Dutertre en sortit à demi en leur criant :

— Venez, messieurs, venez. J'ai reconnu Gervais, et je vois que vous me tenez parole en me devançant sur la route. Je suis pressé d'embrasser ma chère famille, et pourtant je vous tiens et ne veux pas me séparer de vous. Ces chevaux de poste vont plus vite que le brave César, un bon animal pourtant, qui a encore de l'ardeur à vingt-trois ans. Vous voyez, je le connais, et il n'y a pas moyen de passer incognito sur mon chemin. Venez, venez vite dans ma voiture : Gervais suivra, et j'aurai le double plaisir d'être avec vous et d'arriver promptement.

— Cela est de fort mauvais goût, dit Flavien bas à Thierray, d'arriver pour être le témoin inopportun des embrassades de la famille.

— Au contraire, répondit Thierray, cette indiscretion est, selon moi, de fort bon goût. Dépêchons, le jour va baisser, et je voudrais bien voir mon Olympe avant que les bougies fussent allumées.

M. Dutertre insistait. Le transs'ement du contenu de la patache dans la calèche fut fait rapidement ; le postillon fit claquer son fouet, et, au bout de quelques minutes, on descendit au perron de Puy-Verdon, sans avoir attiré l'attention (les châtelaines : car M. Dutertre n'avait pas annoncé le jour de son arrivée, et la pluie claquemurait probablement les dames au salon, qui donnait sur les jardins, à l'autre face du château.

Ce court trajet dans la calèche avait servi à Ti pour mettre complètement à l'aise les trois personnes, dont deux se trouvaient pour la première fois en présence l'une de l'autre, et déjà la vente de Mont-Revêche était une affaire arrangée. Dutertre avait été au-devant des explications de , Flavien sur le but de son voyage.

— Je sais que vous venez ici avec l'intention de vendre, lui avait-il dit -, moi, j'ai le désir d'acheter. Vous me direz ce que vous évaluez votre propriété. Votre prix sera le mien, à moins que vous ne vous trompiez en l'estimant moins qu'elle ne vaut. Je passe pour un honnête homme, et je crois que c'est la vérité.

• — Monsieur, avait répondu Flavien , j'aime beaucoup votre manière de procéder. Puisque vous avez tant d'obligeance, je vous enverrai demain ma procuration avec pouvoirs illimités pour vendre à M. Dutertre au prix que vous voudrez bien fixer.

Ils se donnèrent la main en riant, et, dès ce moment, ils furent amis. La rondeur de caractère de Dutertre était accompagnée d'une telle distinction de manières, de physionomie et d'accent, qu'elle était irrésistible, et que la personnalité la plus jalouse de ses propres avantages n'eût trouvé chez cet homme aucun côté par où il fût possible d'accrocher une rivalité, une méfiance, un nié-Contentement.

Thierray lui-même, qui, tout en le proclamant honorable, avait, sans dessein arrêté, parlé légèrement de sa femme, recommençait à le respecter involontairement, surtout en se rappelant les quarante ans de la belle Olympe.

Au moment où ces trois personnes descendaient de la voiture, trois autres, montées sur de beaux chevaux couverts de sueur, de pluie et d'écume, entraient dans la cour et sautaient légèrement à terre.

La première en tête était une grande fille blonde dont les traits animés et un peu gonflés par l'air et le mouve-

ment d'une course rapide avaient déjà perdu la première fleur de l'adolescence. Elle ressemblait à M. Dutertre, c'est dire qu'elle était parfaitement belle. Sa taille était d'une grande élégance dans sa ténuité un peu diaphane. L'air ferme de son visage et la certitude de ses mouvements souples annonçaient pourtant une grande vigueur physique ou une grande résolution dans le caractère. La seconde personne étaitnn jeune homme pâle, aux cheveux bruns, à l'œil doux, mélancolique et fin. Il était impossible de voir une plus charmante figure, un extérieur plus simple et plus gracieux, un sourire plus attachant, malgré et peut-être à cause d'une expression de tristesse pour ainsi dire chronique.

Le troisième cavalier était un groom robuste et trapu de la meilleure espèce, qui emmena les chevaux haletants à l'écurie.

— Ah ! s'écria M. Dutertre en redescendant les deux marches du perron qu'il avait déjà montées, et en courant vers la belle amazone qui s'élançait vers lui, c'est mon Éveline! ma seconde fille! dit-il en regardant ses deux hôles avec un mouvement d'orgueil involontaire.

El il la pressa contre son cœur avec émotion.

— Quoi! toute mouillée! ajouta-t-il d'un ton de doux reproche ; dehors, à cheval, par un temps pareil ! toujours l'enfant terrible!

— Dites intrépide, au moins, mon père, ne fût-ce que pour ne pas encourager Amédée dans son rôle de sermonneur.

— Te voilà, mon enfant! dit .M. Dutertre en ouvrant ses bras au jeune homme, qui l'entoura aussitôt des siens avec effusion.

— C'est monsieur votre fils? dit Thierray avec une expression de suprême ironie qui ne fut comprise que de Flavien.

— Non, dit Dutertre, mais c'est tout comme! c'est mon neveu, Amédée Dutertre, que je vous présente, et réciproquement.

Les jeunes gens se saluèrent. M. Dutertre arrêta sa fille Éveline, qui déjà grimpait vivement le perron en relevant avec adresse sa longue jupe de drap chargée de sable mouillé.

— i^ 'avertis pas les autres, dit-il, attends-moi : tu sais que j'aime à surprendre mon monde.

— Tu vois bien que sa femme est une respectable matrone, dit Thierray bas à Flavien; autrement, un homme d'esprit comme il l'est ne dirait pas de ces choses-là ou ne les ferait pas.

— 11 n'y a plus moyen d'en douter ! répondit Flavien avec un soupir de comique résignation , en montant le perron avec lui et en lui montrant Éveline, qui gagnait devant avec son père. Cette amazone déterminée a perdu toutes ses dents de lait, et encore n'est-elle que la seconde progéniture.

— Si les trois filles valent celle-ci, il y aura moyen d'oublier la mésaventure, répliqua Thierray sur le même ton ; mais je crains que l'aînée ne soit en train de perdre ses dents de sagesse.

Comme il disait ces mots, l'aînée parut à l'entrée d'une belle galerie qui formait vestibule au château, comme dans plusieurs manoirs de la renaissance. Celle-là, en vérité, avait bien les vingt ans annoncés, mais pas davantage. Elle était belle aussi, plus belle même que sa

MONT-REVÈCHE.

sœur, brune, svelte, et d'un teint pi us reposé ; mais je ne sais quoi de grave et de compassé la rendait moins agréable dès le

premier abord. Elle ne montra aucune surprise, ne poussa aucune exclamation en voyant son père, l'embrassa avec plus de déférence que d'élan, et prononça ces mots, qui furent le dernier coup de massue pour Thierray, bien qu'il ne comprît pas l'espèce d'affectation avec laquelle ils étaient articulés :

— Ma mère va être bien contente !

— La mère d'une fille qui est peut-être majeure ! pensat-il. Allons, je me moquerai si bien de moi-même, que Flavien n'aura pas assez d'esprit pour renchérir sur la mystification que je subis.

— J'ai entendu les grelots de la poste, disait tranquillement Nathalie, l'aînée des demoiselles Dutertre, à son père, en traversant avec lui et ses hôtes les vastes et riches appartements du rez-de-chaussée. J'ai deviné que vous veniez nous surprendre.

— Et moi, disait Éveline, du haut de la montagne, j'ai vu arriver la voiture. J'ai fait la descente au galop afin d'arriver aussitôt que mon père.

— Est-ce pour m'embrasser plus tôt ou pour tenir un pari avec Amédée , que tu as risqué de te casser le cou? dit le père avec un mélange de raillerie, de tendresse et de mécontentement.

— Oh ! voilà le commencement des injustices dont je suis la victime, s'écria la jeune fille en riant. Mon père peut-il me faire une pareille question?

— Allons, allons, Éveline, dit le jeune cousin, il y avait de l'un et de l'autre dans votre fait, encore que j'eusse refusé de tenir un pari si dangereux pour vous.

— Chut! voici l'entrée du sanctuaire, dit Nathalie d'un ton étrange. C'est ici que réside la perfection, et que mon père ne trouvera rien à blâmer.

En parlant ainsi, elle tira une vaste portière, et le petit salon de compagnie où se tenait madame Dutertre, quand elle était seule chez elle, s'offrit aux regards émus du père de famille, et aux regards rapidement scrutateurs des deux étrangers qui l'accompagnaient.

Mais ce coup d'œil fut une complète déception pour 'Fliiêrray. Le salon, assombri par l'approche de la nuit et déjà obscur par lui-même, grâce à ses tentures de cuir doré et à son ameublement de velours violet, n'était éclairé que par le reflet d'un vague crépuscule et par un feu de javelles déjà à demi épuisé dans l'âtre. Deux femmes qui semblaient causer intimement, assises tout près l'une de l'autre devant cette cheminée, se levèrent et accoururent avec des exclamations plus pénétrantes que celles qui avaient précédemment accueilli le chef de la famille. C'était Olympe, la femme de M. Dutertre, et Caroline, la plus jeune de ses filles. Malgré le peu de clarté qui régnait dans l'appartement, Thierray saisit cependant les détails de cette scène d'intérieur avec une attention qui suppléa à la faiblesse de sa vue. Madame Dutertre, au moment d'embrasser son mari, qui venait à elle, recula d'un pas, et poussa la jeune Caroline dans ses bras, comme résolue à lui céder la bénédiction de cette première caresse.

— Oh ! oh! pensa Thierray, épouse coupable. ! ceh est certain.

Puis, apP'S que la mère et la fille eurent embrassé Dutertre sans fracas, mais avec beaucoup de sensibilité, la

jeune Caroline porta ardemment à ses lèvres la main de son père, et, comme une enfant naïve et charmante qu'elle était, pendant qu'on s'approchait du feu, elle passa cette main à Olympe, qui, à la dérobée, y colla aussi ses lèvres un instant. Dutertre tressaillit, voulut encore embrasser sa femme, qui fit un léger mouvement en arrière, et poussa de nouveau Caroline dans ses bras.

— Épouse trcs-coupable ! pensa encore Thierray , qui, placé tout près d'eux en arrière , ne perdait pas un des mouvements d'Olympe. Quel passé d'infidélités, bon Dieu ! pour qu'une mère de famille recule ainsi humblement devant le pardon de l'oubli ou de l'habitude!... Je suis fixé! dit-il en se rapprochant de Flavien, pendant que la causerie de famille s'établissait vive et pressée, après la présentation des deux hôtes.

— Tu es fixé, repartit Flavien, sur l'âge?

— Oh ! l'âge n'y fait rien ; c'est une grande pécheresse.

— Ah! déjà? dit Flavien on faisant allusion au peu de temps qu'il avait fallu à Thierray pour établir apparemment une connivence suspecte avec la châtelaine.

— C'est encore, que tu veux dire? répondit Thierray faisant allusion à l'âge mûr de la dame, et ne comprenant rien à l'exclamation de son ami.

Au milieu de la joie de se revoir et de l'affabilité de bon ton avec laquelle on accueillait les deux étrangers, on oublia de sonner pour demander de la lumière. Pourtant lecalmesefit; l'amazone mouillée, pressée parses parents d'aller changer, se retira. Nathalie, très-silencieuse et trcs-indifférente en apparence, ne fixa pas l'attention. Caroline, assise dans la poche de son père et

son bras passé sous le sien, comme si elle eût craint qu'on ne le lui enlevât, parut écouter ses moindres paroles avec admiration. Madame Dutertre , parlant peu , mais bien , répondant et questionnant juste, montrant le calme et l'aisance d'une femme de la meilleure compagnie, chatouilla encore de temps en temps l'oreille musicale de Thierray par un son de voix aussi frais et aussi pur que celui d'une jeune fille. M. Dutertre causa agréablement et solidement avec les trois hommes, sans oublier de se tourner souvent vers sa femme, comme pour la consulter ou la prendre à témoin, avec ce suprême bon goût de déférence qui vient du cœur encore plus que de l'éducation.

— Voilà un homme bien fort, pensait Thierray en l'observant. Qui croirait à l'épouse coupable, d'après cette manière d'être si parfaite, si je n'avais vu le baiser sur -la main?...

Dutertre devint l'objet de son admiration , et le type qu'il se promit d'étudier. Quanta Olympe, les lueurs blafardes que le feu mourant envoyait à son visage pâle ne dessinaient qu'un ovale pur et des cheveux en apparence très-noirs, et Thierray , en retrouvant le vague ensemble de la beauté qui l'avait charmé, se demandait s'il avait rêvé ou s'il rêvait encore.

En ce moment, M. Dutertre sonna pour demander de la lumière, et Flavien, profitant de ce dérangement, prit congé pour se retirer.

Thierray le suivit, et, dans l'antichambre, ils rencontrèrent les valets qui apportaient les candélabres allumés.

— 11 est bien temps! dit Thierray en riant.

MONT-REVÉGHE.

— Mais avoue, dit-il à Flavien, qui se mit à rire encore plus fort que lui, dès qu'ils furent installés dans la pat;iche héréditaire, avoue qu'on peut s'y tromper quand on ne voit pas très-bien, et que cette femme a un air de jeunesse...

Flavien riait toujours.

Thierray en fyt piqué, et, pour se tenir parole à luimême, il tourna si bien sa ni\opie en ridicule, que la gaielé de son ami en devint convulsive. Mais, «'arrétant tout à coup:

— Je gage, dit Flavien, que tu ne sais pas de quoi je ris?

Cette interpellation soudaine étourdit Thierray.

— Je ris, reprit Flavien, de l'impressionnabilité des poêles. Ils regardent tout sans rien voir d'abord, et puis, quand ils voient, ils ne regardent plus. Tu as examiné, analysé, disséqué la jeunesse et la beauté d'une femme; mais tu ne l'as pas seulement aperçue telle qu'elle est, puisque sur lui mol jeté au hasard par Gervais, ce matin, tu n'as pas été sûr qu'elle n'eût pas cinquante ans. Ton souvenir, qui s'intitulait passion, ne t'a présenté aucune certitude pour combattre une méprise bien simple. Tout à l'heure, tu as revu cette femme, et tu pouvais t'en rendre compte aussi bien que moi, car tu t'es approché d'elle presque ridiculement, et la clarté était suffisante. Cependant, persuadé qu'elle était vieille, tu n'as pas daigné t'apercevoir qu'elle est jeune, et tu la tiens maintenant pour une matrone, tandis que, moi qui ne suis ni amoureux ni poète, j'ai enfin la clef du mystère : tu vas voir si je me suis trompé.

Alors, élevant la voix:

— Gervais, dit-il au vieux serviteur qui dirigeait César d'une main encore ferme à travers les ornières sablonneuses, M. Dulertre a donc eu une première femme?

— Mais oui, monsieur le comte, répondit sans hésiter Gervais; c'était la mère des enfants qu'il a.

— Et sa seconde femme, quel âge a-t-elle?

— Oh! je peux bien vous le dire, car je me suis trouvé à la messe comme on publiait ses bans au prône. Madame Olympe doit avoir aujourd'hui... attendez donc!... pas tout à fait vingt-quatre ans, monsieur le comte ; car elle en avait vingt quand M. Dulertre l'a épousée en Italie.

— Vingt-quatre ans! s'écria Thierray; madame Dutertre a vingt-quatre ans, et ce vieux fou ne le disait pas !

— Ma foi ! monsieur, répondit Gervais, qui entendit l'apostrophe un peu trop retentissante de Thierray, si vous aviez pensé à me le demander, j'aurais pensé à vous le dire.

^ Voilà ta condamnation ! dit Flavien à son ami, c'est de n'avoir pas songé à t'en convaincre, c'est de n'avoir eu dans la mémoire de ton' amour aucune défense contre une pauvre méprise de comédie. Permits-moi de te dire, mon chei- ami, que tu vois les femmes avec di'S yeux de séminariste, c'est-à-dire à travers des hallucinations malades. Allons, tu es plus jeune que tu n'en as l'air, et moins roué que tu n'en as la préicntion.

— Flavien , dit Thierray, si tu me parles encore d'Olympe, je vais te parler de l'éonice!

— Oh! comme tu voudras, répondit Flavien. Cela ne me touche plus, car j'ai envie de devenir amoureux d'Olympe, du moment que lu ne l'es pas.

— Qn'en sais-tu?

— Tu ne l'as jamais été!

— C'est possible ; mais je te prie de n'en pas devenir amoureux. Elle pose devant moi; ne dérange pas mon modèle.

— A la bonne heure! parle ainsi, et je te comprendrai. Tu joues avec les femmes un jeu oi^i un autre se brûlerait, mais où tu ne brûleras que les parfums de la poésie dans une cassolette de vélin dorée sur tranche.

— N'importe, dit Thierray, nous voici arrivés. J'ai sommeil et je pa.sserai une meilleure nuit que je ne l'espérais. J'avais peur de voir apparaître dans mes rêves une lady of ihc lahe comme celle de la chambre tapissée de V^'al'er '^Volt. taudis que, sf l'image de la dame de Puy- Verdoii vient à voltiger à mon chevet, je ne m'en plaindrai pas trop.

— En d'autres termes, répondit Flavien en le quittant, tu as une montagne de moins sur la poitrine d'honune et sur la conscience de rêveur. Dors bien, mon ami, après une journée si cruelle et de si terribles émotions!

Laissons dormir ces deux personnages, qu'il ne nous a pas été possible de quitter plus tôt, et voyons ce qui se passait à pareille heure au château de Puy-Verdon.

M. Dutertre, ayant duié vile et mal en route, avait faim, et la petite Caroline, la fillette de seize ans, que ses sœurs appelaient

la Benjamine à papa, courait ellemême à la cuisine, et, bourgeoise de coeur et d'instinct, mais bourgeoise dans la bonne et sérieuse acception du vieux mot, elle préparait et servait presque de ses propres petites mains le souper de son père chéri. Ardente de coeur et froide d'imagination, Caroline ne connaissait encore qu'une passion, l'amour filial. Réputée la moins jolie et la moins intelligente du jeune trio d'héritières à marier qui fleurissait à Puy-Verdon, elle était la plus heureuse des trois, parce que, seule, elle n'avait pas la préoccupation d'être la plus spirituelle et la plus belle. Pourvu que papa et maman fussent contents d'elle, elle s'estimait la première fille du monde. C'est ainsi qu'elle disait, et c'est ainsi qu'elle sentait.

Au milieu du luxe naturel à une maison très-riche, les goûts simples, les instincts de ménagère de la Benjamine faisaient un contraste bizarre avec les goûts aristocratiques et les grands airs de celle qu'on appelait la lionne. Celle-là, Éveline la grande écuyère, venait de descendre au salon, après avoir échangé ses vêtements de drap mouillé contre une toilette d'un goût ravissant, liecoiffée, parfumée, chaussée, c'était une autre femme. Elle le savait, et aimait à se montrer tantôt sous l'aspect d'un garçon pétulant, indifférent aux morsures du hâle et aux fatigues de lâchasse, tantôt sous celui d'une femme nonchalante et raffinée, exercée à déployer toutes les séductions d'une coquetterie encore innocente, mais alarmante pour l'avenir.

Elle s'attendait à trouver pins de monde pour apprécier cette toilette miraculeusement rapide. Nathalie, qui était toujours habillée d'une manière grave, non pas tant p:n' goût naturel que par besoin de trancher par une opulente austérité à côté des chiffons

plus recherchés et des coiffures plus savantes de sa sœur, en fit aussitôt la re-

MONT-REVÉCHE.

marque tout haut avec cette désobligeance sans pareille des filles hautaines et jalouses.

— Ils sont partis, dit-elle en jetant un regard d'admiration moqueuse sur les blondes tresses qu'Éveline avait semées de (leurs naturelles, et sur sa robe de mousseline blanche, souple et flottante comme un nuage.

— Qui donc est parti? demanda Éveline avec une hypocrisie maladroite.

Mais, se remettant aussitôt, elle ajouta, sinon avec plus de candeur, du moins avec une grâce pénétrante :

— Est-ce que notre père n'est pas là? Est-ce une toilette perdue que celle que j'ai faite pour lui?

— Papa a faim, dit Caroline en emmenant son père à table. 11 regardera tout à l'heure comme tu es jolie. Mais, toi-même, il faut manger, petite sœur. Tu as couru à cheval après dîner, et tu vas encore, si tu ne prends pas tes précautions, nous réveiller cette nuit en nous disant que tu meurs de faim. Allons, asseyez-vous, je vais vous servir tous les deux. Veux-tu me le permettre, maman? ajouta-t-elle en donnant un gros baiser sur la belle main d'Olympe, qui s'était posée sur son épaule.

— Ceci est grave, répondit madame Dutertre en souriant avec tendresse à l'enfant de son cœur. Il faudrait peut-être demander

d'abord la permission au père, et puis à la .sœur aînée... et puis à la cadette.

— Moi, je permets tout, ce soir, à tout le monde, dit Dutertre avec gaieté, pourvu qu'on m'aime à qui mieux mieux. J'ai surtout faim et soif d'être aimé après six mois d'exil.

— Tout le monde vous aime, bon père, dit Éveline; mais je permets à votre Benjamine de faire la maîtresse de maison devant vous. Elle s'en acquitte avec grâce, et, moi, quand je cesse de remuer et de m'agiter, je ne suis plus bonne à rien. J'aime mieux courir un sanglier que de découper une perdrix.

— Quant à moi, dit Nathalie, je n'entends rien à ces grandes choses de l'intérieur qui s'appellent du nom sublime de pot-au-feu.

Caroline, ravie, renvoya les domestiques, et, s'asseyant auprès de son père, se levant cent fois pour une, elle le servit avec idolâtrie.

— Dites donc, mon père, reprit Nathalie, parlez-nous un peu de ce penseur que vous nous avez présenté aujourd'hui.

— Pourquoi l'appelles-tu penseur? dit Dutertre. C'est tout simplement un homme de lettres ; car c'est de M. Thierray que tu me parles, je présimie?

— Oui, le nommé Thierray, reprit Nathalie avec un dédain superbe. On nous en avait si peu parlé, ajouta-t-elle en regardant Olympe, que nous ne lui supposions pas tant d'importance. Il faut qu'il en ait beaucoup; car } \ est grand homme dans sa manière de prononcer, de s'asseoir, de regarder et de marcher. C'est

un penseur de profession, cela se voit à ses habits et jusque dans ses boulons de guêtre.

— Tu es donc toujours méchante, Nathalie? dit M. Dutertre d'un ton où il entrait plus de complaisance que de sévérité.

— Nathalie aime à railler, dit madame Dutertre avec plus de douceur encore ; mais je parie qu'elle n'a pas seulement regardé l'homme dont elle parle avec tant d'esprit.

— 11 paraît que vous l'avez regardé assez pour pouvoir prendre sa défense, répondit Nathalie d'un ton qui se tenait musicalement à l'unisson de douceur de ses parents, et qui lui permettait d'être amère en ayant l'air d'être enjouée.

M. Dutertre eut un mouvement d'étonnement; il se retourna pour regarder Nathalie; il rencontra ses yeux calmes et fiers, et lui dit en y plongeant son regard paternel :

— Je regardais h qui tu viens de parler, ma fille. Je croyais que c'était une de tes lutineries habituelles contre tes sœurs.

— Les lutineries de Nathalie! dit Éveline légèrement, le mot est doux!

Nathalie, qui avait très-bien compris la leçon paternelle, ne daigna pas faire attention à celle d'Éveline, et répliqua en s'adressant à M. Dutertre :

— Non, mon père, c'était bien à notre chère Olympe que je parlais.

— Olympe!... reprit Dutertre confondu.

Et, se tournant vers sa femme :

— Chère amie, dit-il, est-ce que vos filles vous appellent par votre nom de baptême, à présent?

Madame Dutertre voulut répondre pour détourner l'attention que son mari donnait à cette circonstance, Nathalie ne lui en donna pas le temps.

— Non, mon père, dit-elle; la petite fille (elle désignait Caroline) l'appelle toujours sa mère; Éveline dit encore petite maman d'un ton enfantin qui lui sied à ravir; mais, moi qui suis une fille majeure...

— Pas encore, dit Dutertre.

— Pardon ! reprit Nathalie , vous m'avez fait émanciper, et mes vingt ans m'autorisent à me regarder comme une vieille fille. Olympe est une jeune femme, plus jeune que moi réellement par ses grâces et sa beauté. Je la respecte comme votre femme: mais le respect n'a pas besoin d'avoir recours à des formes ridicules pour être réel.

— Ah ça ! je crois rêver, dit Dutertre; je ne comprends rien à ce nouveau thème ! Que s'est-il donc passé ici en mon absence?

— Rien, mon père, répondit Éveline, sinon que Nathalie est devenue beaucoup plus ennuyeuse et un peu plus esprit fort que par le passé.

— Je développerai mon thème, si mon père le veut, reprit Nathalie, toujours sans daigner prendre note des interruptions de sa sœur.

— Voyons ! dit Dutertre en regardant toujours fixement sa fille aînée, tandis que la Benjamine, contrariée des distractions qu'on

lui donnait, le tourmentait pour le faire manger machinalement.

— Voici mon thème ; que mon père le juge, reprit Nathalie, et qu'il le condamne s'il est mauvais : ma belle-mère...

Mais elle fut interrompue par madame Dutertre, qui s'était appuyée sur le dos de sa chaise, et qui se pencha pour lui dire, en lui donnant un baiser sur le front :

— Chère Nathalie, appelez-moi plutôt Olympe, si vous voulez me retirer le doux nom de mère , que de m'en donner un si solennel et si froid.

— Cependant, ma chère madame..., dit Nathalie. Olympe, douloureusement blessée de cette nouvelle

marque d'antipathie, porta involontairement la main sur son cœur. M. Dutertre eut un tressaillement nerveux, et

fi

MONT-REVÉCHE.

son front, uni et pur comme le siège de la sérénité, se plissa légèrement.

— Qu'est-ce donc, cher papa ? s'écria la Benjamine en lui saisissant le bras. Est-ce que vous vous êtes coupé ?

Et elle lui ôta des mains le fruit qu'il tenait, pour le couper elle-même.

— Non, chère petite, ce n'est rien, dit le père de famille.

Et, résolu de juger par lui-même au plus tôt la situation de son intérieur, il reprit en s'adressant à Nathalie :

— Continue, ma fille! tu disais...?

— Je disais, reprit Nathalie avec le même calme qu'auparavant, que traiter de maman une si jeune mère serait parfaitement déplacé à l'âge que nous avons l'une et l'autre. Voulez-vous m'imposer un ridicule ? Ce que je hais le plus au monde, c'est de faire l'innocente de quinze ans, quand j'en ai vingt par le fait et quarante par le caractère. 11 me semble aussi que j'aurais l'air d'une jalouse qui veut vieillir Olympe...

— Sont-ce là toutes les graves raisons que tu as mûries pendant mon absence? dit M. Dutertre, qui savait lutter de sang-froid avec Nathalie, quand besoin était.

— Jusqu'à présent, dit Nathalie d'un air tranquille et pourtant menaçant, je n'en ai pas d'autres. Mais elles ont leur poids. Vous ne voudriez pas me contraindre à une mise, à un langage qui ne me siérait pas et me rendraient insupportable à moi-même. Vous êtes le père le plus aimable et le plus sage de la création; vous ne nous avez jamais assujetties ni blessées en quoi que ce soit. 11 doit vous être indifférent, à vous qui vous occupez des graves intérêts de la société, que, dans un intérieur que vous n'habitez pas assidûment, on attache quelque importance à des détails d'étiquette domestique, lorsqu'ils ne troublent en rien la paix de la famille.

— La paix de la famille, c'est quelque chose, sans doute; mais ce n'est pas tout, répondit Dutertre. Il y a quelque chose de plus doux, l'union ; quelque chose de plus grand et de plus beau, l'amour. Aimez-vous les uns les autres, c'est la suprême loi sans laquelle les familles comme la société périclitent.

— Oh ! mon papa, tu as raison ! s'écria Caroline. Mais, sois tranquille, va ! nous nous aimons ici ! Moi, d'abord, j'aime tout le monde, toi le premier ; et puis petite mère, qui est bonne comme toi, et puis mesdemoiselles mes sœurs, qui sont très-gentilles, quoique un peu braques... et puis toi aussi, va , quoique tu sois un taquin de premier ordre !

— Celle dernière interprétation s'adressait à Amédée Dutertre, que désignèrent les grands yeux noirs de la Benjamine, après qu'ils eurent fait le tour de la salle, pour s'arrêter enfin sur le jeune homme pâle, rêveur et muet, qui s'était accoudé à l'écart sur le poêle.

.\médée sortit de sa rêverie et sourit machinalement au son de voix et au regard de la jeune fille. Mais, .soit qu'il n'eût pas entendu .ses paroles, soit qu'il lui fût impossible de manifester de l'enjouement, il ne répondit rien.

— Donc, mon procès est gagné, et la séance est levée, dit Nathalie pendant que son père éloignait sa chaise de la table et se plaçait de côté, comme pour donner un dernier coup d'œil à son troupeau avant de se retirer.

— Votre plaidoyer roule sur un détail puéril, mon enfant, répondit Dutertre. Cependant il ne faut pas blesser, même par une puérilité, les convenances de l'affection. Êtes-vous bien sûre que votre belle-mère, ma femme, votre meilleure amie, ne souffre pas un peu quand vous... ?

— Non, mon ami, je n'en souffre pas, répondit vivement madame Dutertre ; puisque Nathalie n'y voit pas une marque de froideur, je n'ai pas voulu même supposer qu'elle songeât à m'afdi-

ger. Pourtant, si elle me permet une objection, je lui dirai qu'elle rejette sur moi, à coup sûr, le petit ridicule qu'à tort elle craint pour elle-même. Kn me traitant comme une jeune personne, elle me force à accepter la prétention d'une parité d'âge qui n'existe pas...

— Ce n'est pas là ce qui blessera mon père, dit Éveline avec plus d'étourderie que de méchanceté.

— ("st à mon p"re di' se prononcer là-dessus, dit .\aLliaiie : s'il veut qu'Olympe ait l'air d'être notre mère, qu'il lui fasse porter des robes de mérinos et des bonnets à ruche, au lieu de lui envoyer de Paris des robes de taffetas rose...

— Qu'elle ne porte pas! dit Dutertre en jetant les yeux sur la robe de velours noir de sa femme.

— Mais qu'elle va porter, à présent que lu es ici ! dit Caroline. N'est-ce pas, mère, que tu vas te faire belle pour papa ? Quand tu es bien arrangée, bien jolie, je vois dans ses yeux qu'il est contenti! Et moi aussi, papa, je mettrai demain ma robe rose pour te faire plaisir.

— Ah! toi, du moins..., dit Dutertre en la pressant sur son cœur.

Et sa phrase expira dans un baiser, mais il la termina intérieurement.

— Toi, du moins, pensa-t-il, enfant de mes entrailles, lu prends ta part de mon bonheur au lieu de me le reprocher !

A minuit, chacun était rentré chez soi depuis une heure; mais, à l'exception des domestiques, personne ne dormait au château

de Puy-Verdon. M. et madame Dutertre avaient leurs appartements à une extrémité du château opposée à celle qu'occupaient les demoiselles Dutertre et leur principale servante, une bonne femme qui avait nourri Éveline et qui les avait élevées toutes les trois : on l'appelait du sobriquet de Grondette. Amédée Dutertre habitait une jolie tour carrée qui avait une entrée sur les cours et une sur les jardins. De ces trois points d'occupation qui avaient pour centre commun la vue delà pelouse semée de fleurs et plantée de beaux arbres, située au midi, on pouvait, au besoin, s'avertir et se rassembler, prévision qui n'est jamais inutile dans les résidences isolées.

Pénétrons dans l'appartement des demoiselles. Il n'y aura pas trop d'indiscrétion, car, à l'exception de la Benjamine, que nous ne troublerons pas, puisqu'elle dit ses prières, seule dans sa petite chambre, aucune ne songe à se coucher. Les trois jolies pièces qui composaient cet appartement étaient reliées par un bout de galerie qu'on avait fermé à chaque extrémité pour en faire un salon commun, une sorte d'atelier où ces demoiselles avaient leurs études d'artiste et leurs ouvrages de femme. Pianos, livres, chevalets, corbeilles, tout cela était rangé ! trois fois par jour au moins par l'infatigable Grondette, l'aidée de la patiente Benjamine. Mais, au moment où

MO. NT-REVÉCHE.

nous y pénétrons et où Grondette vient de se retirer dans une chambre située en face de la galerie, le désordre a déjà repris son empire sur l'élégant gynécée où la lionne turbulente et la raisonneuse distraite ont établi le quartier général de leur veillée.

Ce n'est pas qu'Éveline fût dans son heure et dans son costume de pétulance. Dès qu'elle quittait ses petites bottes de maroquin et son chapeau de feutre, elle devenait princesse , nous l'avons dit , et il n'y avait pas assez de batiste, de parfums, de dentelle et de satin, pour reposer ce corps, frêle en apparence, de la rudesse d'habitudes où l'emportait le jeune démon de sa fantaisie. Mais, dérangement par nature, comme l'appelait Grondette, que ce fût par indolence ou par activité, par besoin de partir plus vite oii de se reposer plus tôt, il fallait que tous les objets qui se rencontraient sous son pied ou sous sa main cédassent brusquement ou dédaigneusement la place à sa personne agile et souple, soit pour la laisser passer, soit pour la laisser s'étendre. Quelque précieux et choyé que fût ce corps de reine, tous les objets à son usage avaient un air de malpropreté ou de dégradation. La riche moire des fauteuils où l'on étendait des pieds crottés au retour de la chasse , les divans de velours où on laissait monter les chiens favoris, les rideaux de mousseline de l'Inde que l'on tirait d'une main impatiente, les tapis de Turquie fréquemment arrosés par le contenu des encriers, tous ces objets incessamment renouvelés d'un luxe dont Éveline avait un si grand besoin et usait avec un si grand mépris étaient maculés, tachés, flétris, et, au bout de quelques jours d'apparat, avaient perdu la fraîcheur et, qu'on nous passe le mot, la décence de leur aspect.

C'était bien tout l'opposé du chaste sanctuaire où, tandis que ses sœurs babillaient une partie de la nuit, Caroline s'enfermait pour dire ses naïves patenôtres, faire le relevé de ses petites dépenses personnelles, qui, presque toutes , consistaient en aumônes , raccommoder secrètement quelques nippes (car son plaisir était de se soustraire à l'indolence de la richesse), enfin repasser ses leçons et étudier avec conscience les choses d'instruc-

tion élémentaire que ses sœurs avaient trop vite dédaignées pour apprendre des choses frivoles aux yeux de Caroline.

Nous appelons frivoles, nous, les choses qu'on effleure sans les approfondir. Nous pensons que ce qu'on appelle les arts d'agrément, dans les familles aisées, est très inutilement barbare, et qu'on ferait beaucoup mieux, à l'état où les cultivent la plupart des jeunes personnes, de les appeler art de désagrément pour l'entourage condamné à en subir les résultats, la vue de certains portraits de famille, l'audition de certaines romances, de certains concertos, voire de certains vers.

Éveline et Nathalie n'en étaient pas précisément là. Elles avaient un certain talent, l'une pour la musique, l'autre pour la poésie. Éveline avait beaucoup de dextérité dans les doigts et de fantaisie dans la cervelle, quand elle interrogeait follement, à d'assez rares intervalles, son piano presque toujours malade par suite d'un abandon prolongé ou d'une trop bouillante épreuve. Nathalie faisait réellement d'assez bons vers, parfois très-beaux quant à la forme ; mais où en eût-elle trouvé le fond ? Son cœur était froid et fermé ; son imagination, jamais émue par le sentiment, n'était qu'un miroir d'acier qui

reflétait les objets extérieurs avec netteté. C'était un talent d'observation, aidé d'une expression juste, parfois heureuse. Elle aimait le métier et se jouait avec les difficultés de la rime et du rythme, comme un ciseleur ferme et minutieux avec une matière rebelle. Elle faisait assez bon marché de la mode, car elle ne manquait pas de goût ; mais, aimant à lutter, elle se plaisait à imiter tous les genres modernes, pour surenchérir sur les défauts de l'école romantique. Elle prenait cela pour la difficulté vaincue, et y trouvait une grande jouissance d'amour-propre. Elle s'assimilait

ainsi les qualités de cette école, mais ces qualités n'étaient pas siennes et perdaient toute originalité en passant par un cerveau aussi froid que son cœur.

Elle n'avait réellement de personnalité un peu frappante que dans la satire ou l'imprécation. Athée par nature, si elle ne niait pas positivement la Divinité, elle la prenait à partie et discutait ses lois avec une rare audace. Lorsqu'elle avait de l'aigreur contre les personnes ou les choses, elle exhalait et calmait en secret son ressentiment et sa souffrance par d'assez véhémentes déclamations remarquablement bien tournées. C'était là tout son talent, talent assez éminent chez une femme, mais pas assez ardent pour être mâle, pas assez tendre pour être féminin.

Éveline et Nathalie étaient trop bien élevées, trop peu provinciales, et avaient affaire à des parents trop sensés pour débiter leur poudre d'or aux yeux des profanes. Elles eussent volontiers initié la famille à leurs petites gloires, si d'elles-mêmes elles n'eussent détruit comme à plaisir le charme de la vie de famille, l'une par ses bizarreries, par ses caprices d'enfant gâté et impérieux, l'autre par une orgueilleuse amertume. Toutes deux craignaient de trouver de la partialité dans le jugement de leurs parents, et, par-dessus le marché, toutes deux avaient la certitude de rencontrer une critique malveillante ou dédaigneuse toute faite d'avance dans l'esprit l'une de l'autre.

Malgré cette antipathie instinctive des deux sœurs, elles pouvaient difficilement se passer l'une de l'autre dans l'assaut qu'elles livraient à une troisième puissance domestique. L'entretien que nous allons rapporter expliquera la nécessité de cette alliance forcée dans l'offensive, mais non pas solidaire dans la défensive.

— Comment! il n'est que minuit? dit Éveline, qui feuilletait un roman de Walier Scott sans le lire, étendue sur un moelleux sofa, et jouant tantôt avec les tresses détachées de ses beaux cheveux, tantôt avec les oreilles d'un énorme et magnifique terre-neuve.

— Je trouve aussi le temps long aujourd'hui, répondit Nathalie, qui, d'une main ferme et en caractères d'une largeur affectée, copiait une longue tirade de sa façon sur un vélin épais et cassant.

— Mais cela s'explique, reprit Éveline, il y a une grande heure que nous sommes ensemble.

— Éveline, tu prends avec moi des habitudes de sarcasme qui lasseraient la patience de toute autre, mais dont j'ai résolu de ne pas m'apercevoir. Tu ne t'aperçois donc pas, toi, ma chère, de la cause de mon silence ?

la

MONT-REVÉCHE.

— Oh L si fait ! c'est le calme du mépris, la patience de la force. D'un mot, tu me briserais!

— Qui sait ?

— Et tu as pitié de ma faiblesse !

— Peut-être bien.

— Tu fais à tort la généreuse, ma grande Nathalie; tu n'es qu'une avare, au contraire-, tu amasses les trésors de ta vengeance, et, d'un mot placé à propos de temps en temps, lu foudroies mon arsenal de taquineries. Mais je suis meilleure que toi

et reconnais que j'ai tort. Nous ferions mieux de nous supporter mutuellement à présent surtout que nous voilà condamnées à vivre de longues heures vis-à-vis l'une de l'autre.

— .Moi, je ne m'en plains pas; j'aime encore mieux ta société bizarre et ta causerie incohérente que les fourberies caressantes d'Olympe, les trahisons niaisement bien intentionnées de la Benjamine, les remontrances pédagogiques de M. Amédée, et surtout que les indignations mal contenues de notre pauvre père.

— C'est-à-dire que tu délestes tant tout le monde, que tu aimes mieux te reposer dans le dédain que l'inspire la frivolité? Tu devrais au moins excepter mon père...

— Ah ! tu poses la fille tendre et soumise, ce soir ! Oui, oui, tu l'as fait, je l'ai vu, Éveliiie, tu es lâche !

— Lâche de cœur, c'est possible. Ayant pour ma part le courage physique, je m'en contente, et ne rougis pas de céder à la fantaisie d'un père si indulgent pour moi et si parfait d'ailleurs.

— Fort bien, tu continueras à lui marquer la plus entière déférence, à la condition qu'il te laissera faire toutes tes volontés, même les plus absurdes, courir avec tout le monde, par tous les temps, par tous les chemins, exposer la réputation...

— Halte-là, ma belle ! Vous seule prétendriez volontiers cela. Mais, vivant avec vos livres, vous ne savez, de ce qui vous entoure, que le mal que vous y suppo.sez. Ma réputation ne risque rien au grand jour et au grand air. Plus j'ai de témoins de mes actions, moins je crains qu'on ne les calomnie, et ce n'est pas au milieu des chevaux, des piqueurs et des chiens, que la vertu d'une demoiselle est exposée. On sait, d'ailleurs, que la main qui sait

gouverner un cheval dangereux serait de force à châtier un insolent, et qu'une cravache voltige dans mes doigts aussi adroitement qu'une épée dans la main d'un homme.

— Fort bien ! tout cela me paraît du plus mauvais goût, et je ne conçois aucune espèce d'arme séante à la main d'une femme, quand l'austérité de son extérieur et le sérieux de ses habitudes ne la préservent pas de la seule pensée d'une insulte. Mais passons, car je compte beaucoup plus sur l'escorte fidèle d'Âmée pour contenir les audacieux que sur tes moyens personnels de défense...

— Amédée est un sot qui, s'il me voyait insultée, me vengerait sans doute, mais en ne manquant pas de prouver que je suis dans mon tort, que c'est ma faute, et en me criant comme le maître d'école de la fable : « Je vous l'avais bien dit ! »

— Ce serait révoltant, en effet, que ce pauvre garçon, en se faisant couper la gorge pour tes sottises, se permit de murmurer contre sa souveraine adorée !

— Adorée ! voilà une méchanceté d'un nouveau genre ! Pré-tends-tu maintenant m'imposer le ridicule d'avoir pour

amoureux mon petit cousin, un enfant dont nous avons vu pousser la première barbe ?

. — Un enfant qui a maintenant une très-jolie barbe, et qui compte vingt-quatre ans, juste l'âge de madame Olympe.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ? Une femme de vingt-quatre ans a le double de l'âge d'un garçon du même âge.

— Alors tu ne penses pas qu'il puisse être amoureux... Un sourire sinistre passa sur les lèvres de Nathalie.

— De qui amoureux ? demanda Éveline étonnée.

— De toi, répondit Nathalie négligemment.

— J'espère bien qu'il n'y songe pas, le cher enfant ! cela me ferait de la peine, car je l'aime beaucoup. C'est un bon garçon, malgré ses manies ; il a été élevé avec nous, et je le regarde comme mon frère. Est-ce que tu le verrais d'un autre œil ? Tu en es peut-être jalouse, toi, qui ne fais et ne penses rien comme les autres?

Nathalie ne répondit que par un sourire et un mouvement d'épaules plus expressifs que toutes les paroles par lesquelles on peut exprimer le dédain qu'inspire un individu appartenant au sexe masculin. Puis elle bâilla, posa un instant son f]ont élevé dans sa main longue et blanche, ch;ingea un hémistich qui lui paraissait incolore, et se mit à l'écriture.

La pendule sonna le quart après minuit.

— Cette nuit est un siècle, dit Éveline en laissant tomber son livre, que la jeune Tisiphone, grande chienne griffonne courante de prédilection, se mit à déchirer à belles dents.

— Celte bête mange ton livre, dit Nathalie sans se déranger.

— Elle fait bien, répondit Éveline, il m'ennuyait. Décidément, je déleste Waller Scott.

— Et pourtant tu singes assez Diana Vernon.

— Comme lu singes la reine Elisabeth, et comme Caroline singe Cendrillon. Tout le monde singe quelqu'un, à dessein ou

sans le savoir. Il n'y a pas de type humain qui ne trouve son analogue dans le roman, dans la fable ou dans l'histoire. Ce qui rend la ressemblance souvent ridicule, c'est que les situations diffèrent. Ainsi, Benjamine habitant un château comme celui-ci, et servie par vingt laquais, jouissant des préférences d'un papa débonnaire, est absurde quand elle fait elle-même le chocolat avec autant de hâte et de soin que si elle attendait des coups et des injures au bout de son œuvre ; moi, je suis ridicule en ayant l'air de chercher, à travers nos bois et nos collines, un père proscrit et persécuté, quand j'en ai un qui siège tranquillement à la Chambre, et règne par ses vertus et ses richesses dans la province... Et toi, ma pauvre Nathalie, qui, au lieu de la plus brillante cour de l'Europe, n'as à tyranniser qu'une famille ennuyeuse et paisible.

— Ennuyeuse, c'est vrai, interrompit Nathalie; paisible, cela te plaît à dire. Éveline, sais-tu pourquoi nous n'avons envie ni de veiller, ni de dormir en ce moment? C'est que nous avons de l'ennui sans être paisibles.

— Pourquoi ne sommes-nous pas paisibles? C'est peut-être la faute de notre caractère.

— Nullement. Le tien est celui d'un enfant qui s'amuse de tout; le mien, celui d'une femme qui méprise beaucoup de choses. Par nous-mêmes, nous avons de quoi

MONT-REVÉCHE.

nous réjouir ou nous distraire : toi dans les choses riantes, moi dans les choses sérieuses. Mais, en dehors de nous, il y a une cause de trouble qui nous atteint déjà, et qui nous forcera d'éclater tôt ou tard. Cette chose fatale, ridicule, mais insurmontable

dans notre destinée, c'est l'amour de notre père pour une autre femme que notre mère.

— Ah ! je t'en supplie, Nathalie, ne mets pas notre pauvre mère en cause dans cet éternel procès que tu fais à mon père. Tu n'avais que quatre ans quand elle est morte, je n'en avais que deux, la Benjamine venait de naître : aucune de nous ne l'a connue au point de se souvenir d'elle aujourd'hui, et l'amour filial n'est chez nous, de ce côté, qu'un sentiment très-vague et qui aurait mauvaise grâce à se plaindre du peu de temps que notre père a donné à sa douleur. Douze ans écoulés avant qu'il songeât à se remarier, c'est un deuil sur lequel je ne vois que celui du Malabar qui puisse renchéris.

— Que tu parles de tout légèrement, et surtout des choses sérieuses ! Je ne te dis pas que. notre père se soit remarié trop tôt ; je te dis, au contraire, qu'il s'est remarié trop tard pour nous !

— Mais, nous-mêmes, ce serait nous en aviser bien tard pour le lui reprocher, toi surtout, qui avais déjà seize ans quand il nous fit part de ce projet qui le rendait si heureux, et auquel, pourtant, l'excellent père eût renoncé s'il nous eût vues désolées et effrayées.

— Belle autorité pour faire une pareille folie, que le consentement de trois petites filles qui s'ennuyaient au couvent et qui avaient hâte d'en sortir ! Je fus enchantée, pour ma part, quand mon père, enfant lui-même dans l'entraînement de sa passion, mit devant nos yeux d'enfant le doux leurre de la liberté, de la vie de luxe à la campagne, chose charmante à seize ans.

— Et à dix-huit aussi ; je m'y plais encore beaucoup.

— Tu mens, tu commencés à t'y ennuyer, et, moi, je m'y ennuie depuis longiemps. Nous sommes nées pour le inonde, nous avons élé élevées pour le monde; nous avons soif de notre élément, et nous vivons ici. comme des poissons jetés sur l'herbe, qui bayent au soleil en entendant le lointain murmure de la rivière.

— Voyons, Nathalie, tu es injuste : est-ce que nous ne voyons pas du monde ici ? est-ce que le monde n'est pas partout pour les riches ? Dans trois jours, l'arrivée de mon père sera l'événement du pays, et nous ne saurons à qui entendre ; tu auras une cour de gens sérieux, moi un cortège d'écervelés...

— Oui, oui, une lanterne magique qui durera deux mois, et, quand mon père retournera à ses travaux parlementaires, la solitude, l'hiver, le silence ! Puis le printemps sans amour et sans espoir, l'été morne et accablant, avec des moissonneurs pour coup d'oeil et des mouches pour société.

— 11 est vrai que l'année de dix mois est un peu longue, mais on peut tuer le temps, et, quant à l'amour dont tu commences à être pressée d'éprouver les douceurs, moi, je te déclare que je n'y pense pas encore.

— Tu mens, te dis-je ! Tu y penses moins souvent et moins sérieusement que moi, c'est possible, mais tu commences à te dire que l'amour n'est pas ici et ne viendra pas nous y chercher.

— Pourquoi non ? Nous n'avons pas manqué de poursuivants jusqu'à cette heure.

— Des poursuivants de passage, et dont pas un ne nous convenait !

— Nous les avons tous assez peu encouragés. Nous sommes difficiles, conviens-en.

— Et nous avons sujet de l'être ; nous ne sommes pas seulement difficiles à contenter : nous sommes difficiles à marier.

— Au contraire, nous sommes riches et on nous permet d'épouser des hommes sans fortune, à la condition qu'ils seront honnêtes, bien élevés, laborieux... Quoi encore? Papa a là-dessus de belles théories assez romanesques...

— • Et, par conséquent, irréalisables. Les jeunes gens pauvres qui recherchent de riches héritières ne sont pas fort honnêtes, car ils les trompent en feignant d'aimer en elles autre chose que leur dot. Les jeunes gens riches sont insolents, ignorants, frivoles, sots...

— Quel pessimisme? J'espère que c'est ta bile qui te fait voir ainsi le monde. Mais, s'il en est ainsi, sais-tij que ce n'est pas nous qui sommes difficiles à marier, mais le monde qui est difficile à épouser?

— Il y a du vrai dans ta remarque. Mais ce qui est difficile n'est pas impossible. Seulement, il faut se trouver lancé en plein dans les conditions où l'esprit, la pénétration, le jugement, peuvent servir à quelque chose. Ainsi, que nous vivions dans le monde, à Paris, que nous voyagions en Angleterre, en Allemagne, en Italie, que nous menions la vie qu'il convient à notre situation dans la société, et, au milieu de tous les flots que nous aurons à traverser, notre œil saura bien découvrir, et notre main saura bien arrêter la perle fine qui nous convient, au milieu des coquillages vulgaires qui se prendront à nos filets.

— Ne te sers pas de cette métaphore, je t'en prie. La perle est toujours cachée dans une huître.

— Folle! tu cherches toujours le mot et ne réfléchis à rien ! Nous sommes riches, nous sommes belles, nous sommes supérieures aux femmes du monde , et nous sommes peut-être destinées à attendre ici le limaçon dont le héron de la fable fut forcé de se contenter à l'heure du soir. Si cela continue, il nous restera à croquer le petit cousin entre nous trois.

— Oui, ce sera ce qu'on appelle croquer le marmot.

— Ah 1 que tu m'irrites avec tes sottes plaisanteries ! Riras -tu de bien bon cœur quand mon père viendra nous dire : « Vous voilà trois ; voici mon neveu Amédée Dutertre que j'ai élevé à la brochette pour vous, choisissez! »

— Crois-tu, vraiment, que mon père le destine à l'une de nous?

— J'espère qu'il le réserve pour sa Benjamine, lissent faits l'un pour l'autre, ces charmants enfants, et je ne pense pas qu'on me fasse , à moi, l'injure de me l'offrir.

— Parce que tu rêves l'amour, l'idéal, que sais-je ? mais, moi, sans faire tort à Benjamine, qui ne pense encore et ne pensera peut-être jamais qu'à élever des serins, je t'avoue que, si je me voyais réduite par disette à conserver intact mon nom de Dutertre , je m'arrangerais du cousin Amédée plutôt que de bien d'autres. Il ne me plaît pas du tout, je te le déclare; même il me déplaît un peu, il m'ennuie! mais, en somme, il est encore le plus joli garçon , le plus convenable, le plus instruit, la

MONT-REVÉCHE.

plus propre à faire un mari de campagne que nous ayons sous la main.

— Enfin, nous y viendrons, pensa Nathalie, mais tout à l'heure!... Voyons d'abord... Éveline! dit-elle tout haut, comme si elle n'eût pas entendu ce que sa sœur venait de dire à propos d'Amédée, que dis-tu de ces deux nouveaux visages qui sont venus ce soir et qu'on n'a pas voulu nous montrer aux lumières?

— Je les ai entrevus dans la cour, dit Éveline. Il y a une espèce de lion qui m'a paru irrécusable.

— M. de Saulges?

— Oui, le nouveau voisin.

— Tu le trouves bien ?

— Parfait, charmant, un homme délicieux ! Mais, après le premier coup d'œil accordé à la curiosité, je n'y ai plus fait la moindre attention.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas les animaux de mon espèce. Je les connais trop bien. Une lionne admirer un lion ! Allons donc!

— Mais celui-là montre quelque esprit?

— N'ai-je pas de l'esprit aussi, moi , quoique lionne? Non, non, ma chère, les semblables se fuient et les contrastes se cherchent, voilà l'idée que je me fais de l'amour et du mariage.

— Alors, l'homme de plume te plairait davantage?

— Oui ; ce n'est pas une figure régulière, c'est jaune, bilieux et d'une jeunesse équivoque; mais ça a des yeux magnifiques d'expression, des dents si blanches, des cheveux si noirs... et le sourire fin... une physionomie dont la distinction vient du dedans et se répand sur les lignes peut-être incorrectes et communes d'ailleurs... Tu ris? Oui, j'accorde que, pour des yeux bêtes, il est assez laid. Mais il a ce je ne sais quoi de rêveur, de souffrant, de mélancolique et de railleur, qui me paraît indispensable, même à la beauté, pour qu'elle ne soit pas ennuyeuse. Est-ce que c'est un grand nom littéraire, Jules Thierray?

— Connais pas! dit Nathalie du bout des lèvres. Il y a comme cela deux ou trois mille écrivains célèbres dont, à moins de faire partie de quelque cénacle, personne n'a jamais entendu parler.

— Ce n'est pas une raison pour que celui-là n'ait pas beaucoup de talent.

— Mon Dieu ! dit Nathalie, cela peut devenir, comme tout autre, un écrivain de premier ordre ! Il ne s'agit que d'être prôné dans un certain monde et de trouver ce qui flatte le goût du moment ! Mais qu'importe son rang dans la hiérarchie des beaux esprits, s'il te plaît par lui-même? et il te plaît un peu ?

— Beaucoup, ce soir! Mais que sais-je s'il me plaira demain ?

— Tâche qu'il ne te plaise plus.

— Pourquoi ?

— Parce que tu lui déplaïs.

— A quoi as-tu vu cela ?

— J'ai vu cela en même temps que j'ai vu autre chose.

— Quoi donc?

— Qu'il est amoureux d'une autre personne que de toi.

— C'est donc de toi ?

— Non ; c'est d'Olympe Dutertre.

— Ah ! fit Éveline d'un air étonné.

Puis elle ajouta avec indifférence :

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

— Et à moi? dit Nathalie en haussant les épaules.

— Tu es sûre de ce que tu dis? reprit Éveline un peu rêveuse.

— J'en étais sûre avant qu'il vînt ici. Il lui a écrit des vers sur son album, au dernier voyage qu'elle a fait à Paris sans nous ; des vers bien plats, par parenthèse !

— Elle te les a montrés ?

— Je n'ai pas demandé sa permission pour les lire. Est-ce qu'on met des secrets dans un album?

— Alors, c'étaient des vers qui ne prouvaient rien !

— Ma chère amie, dans le monde, les vers sont l'art de faire des déclarations d'amour à une femme sous le nez de son mari et devant tout le monde.

— Tu dis pourtant qu'ils étaient plats, ces vers ?

— Veux-tu les lire ? Je les ai là.

— ■ Ah ! tu les as copiés ?

— Non, je les ai retenus...

Et elle passa une feuille volante à Éveline, qui s'écria, après les avoir lus :

— Mais je les trouve charmants , moi , ces vers-là ! j'en aime mieux que tous les tiens!

— ■ C'est que tu ne t'y connais pas. Ils n'ont qu'un mérite, c'est d'exprimer assez adroitement une passion très-vive.

— Voyons donc, dit Éveline en les relisant.

Et, quand elle eut fini, elle garda le silence et rêva. Puis elle dit :

— J'y vols plus d'adulation que d'amour.

— L'adulation n'est-elle pas le langage de l'amour?

— Celle-là est excessive.

— Olympe est admirablement belle , c'est incontestable.

— Trop pâle !

— C'est la mode, d'être pâle, et rien n'a plus de succès auprès des artistes. Tes belles couleurs, souvent trop vives, seraient en disgrâce dans un salon.

— Bah ! c'est un goût dépravé, cela ! Mais qu'est-ce que cela me fait, encore une fois ? Si le rimeur me trouve trop fraîche, le gentilhomme me rendra plus de justice, et il verra qui, de moi ou d'Olympe, sait faire changer de pied au galop, et enlever net ce changement dans un tournant dangereux; il ne me fera pas de vers, lui, mais on prend ce qu'on trouve !

— Tu oublies que les semblables se fuient et que les contrastes se cherchent! Le lion n'a pas plus de goût pour toi, que toi pour lui.

— Tu as vu aussi cela, ce soir, au salon^, où l'on ne voyait rien ?

— J'ai entendu.

— Quoi donc ? celui-là aussi fait la cour à Olympe ?

— Il la lui fera; elle l'a charmé avec quelques mots, elle cause bien, elle est fort séduisante. Il lui a demandé si elle montait à cheval. « Fort peu, a-t-elle répondu , je n'ai pas le temps. » Là-dessus, il s'est écrié qu'elle avait bien raison de n'en pas perdre à de pareils amusements; que, pour lui, il en était dégoûté, et qu'il ne comprenait plus le plaisir qu'on pouvait trouver à cheval auprès d'une femme, car c'était la plus incommode manière de causer, et que, quand on avait le bonheur d'entendre une voix connue la sienne, on devait regretter tout ce que

MONT-REVÊGHE.

le mouvement et le bruit des chevaux en fait perdre.

— Mais tout cela n'était pas flatteur pour moi... pour mon père, qui m'avait reproché de passer ma vie à cheval.

— Ton père n'entendait pas. Est-ce que tu n'as pas remarqué qu'on parle toujours bas aux jeunes femmes, et qu'on ne parle tout haut qu'aux maris et aux demoiselles?

— Tu es méchante, Nathalie ! Tu voudrais me rendre jalouse de ma belle-mère. Je t'avertis que c'est inutile, je ne le serai pas

au" point de vue de la rivalité et de la coquetterie. Je ne le serais que si elle nous enlevait le cœur de mon père.

— Et tu trouves que ce n'est pas un fait accompli ?

— Non, non, cent fois non ! Tais-toi !

— Tu trouves tendre, de la part de notre père, de nous quitter et de nous envoyer coucher à onze heures, le jour de son arrivée ?

— 11 était fatigué du voyage. Il avait sommeil.

— A preuve qu'il n'est pas encore couché et que les croisées de leur appartement rayonnent dans la nuit comme la flamme de l'amour dans l'âme aveuglée de notre pauvre jeune homme de papa !

Ici, Nathalie partit d'un rire nerveux, haineux, horrible à entendre. Ce n'était pas la jalousie injuste, mais excusable, d'une fille qui dispute l'amour de son père, c'était le profond dépit d'une femme sans cœur qui hait et maudit le bonheur des autres.

Éveline en fut effrayée. Une rougeur brûlante couvrit son front.

— Ils s'aiment donc bien ! dit-elle en aspirant de toute son haleine l'air frais de la nuit.

Mais, faisant un dernier effort pour échapper à la maligne influence de sa sœur aînée, elle regarda d'un autre côté et dit pour changer d'entretien :

— Il paraît que personne ne dort cette nuit, car les croisées d'Amédée sont éclairées aussi. Ce bon Amédée! il travaille, il fait

des chiffres, il compte nos richesses et les augmente par l'ordre et l'économie qu'il y porte.

Puis, entraînée par une succession d'idées assez naturelle, Éveline ajouta :

— Il ne possède rien, lui, et il n'y songe pas. Il est l'homme d'affaires de la famille. Il ne désire rien pour lui-même, heureux qu'il est d'être utile à mon père et à nous! Il serait bien juste qu'une de nous le récompensât un jour de tant de soins et de désintéressement. Allons, allons, Nathalie, si Olympe nous enlève les amoureux de passage, elle fait bien, elle nous rend service; car le bonheur est peut-être là, dans ce pavillon carré, où Amédée veille pour nous, et je crois bien que celle de nous qui l'y trouvera sera la plus sage des trois.

— Ainsi , tu te rabats , en désespoir de cause, sur le pauvre cousin? dit Nathalie d'un air triomphant, car elle avait enfin, à travers mille détours, amené Éveline au point où elle la voulait. Eh bien, ma chère petite, il te faudra encore renoncera ce pis aller. Des charmes plus puissants que les tiens s'y opposent, et ce n'est ni à toi, qu'il dédaigne comme une éventée, ni à moi, qu'il déteste comme un juge clairvoyant, ni à la Benjamine, qu'il regarde comme un zéro, que pense, à l'heure où nous sommes, le romanesque et mélancolique Amédée.

— Affreuse Nathalie ! dit Éveline en voulant quitter

13 fenêtre, oserais-tu prétendre aussi que notre belle' mère... ?

— Tais-toi et regarde, dit Nathalie en la ramenant et en la forçant de s'avancer avec elle sur le balcon.

— Que veux-tu que je regarde? dit Éveline cédant à un mouvement de curiosité irrésistible.

— Rien, répondit Nathalie; cette lune blafarde qui court comme une folle dans les nuages!

Puis, fermant derrière elle le lourd rideau qui devait empêcher leur lumière d'être vue au dehors, elle baissa la voix :

— Parle tout bas, dit-elle, et regarde la fenêtre d'Amédée.

— Elle est fermée, le rideau de mousseline cache seul les vitres. Mais je distingue le globe lumineux de sa lampe.

— Tu crois qu'il est là, qu'il travaille, qu'il ne pense qu'à supputer le nombre des bestiaux vendus dans l'année, et à enregistrer celui des gerbes de blé rentrées dans nos greniers à la moisson dernière?

— Eh bien?

— Amédée n'est pas dans sa chambre, il n'est pas dans son pavillon-; seulement, il laisse sa lampe allumée pour nous faire croire qu'il y fait des chiffres. Si le massif de sapins ne nous masquait pas sa porte, tu verrais qu'elle est ouverte.

— Où donc est-il?

— Regarde maintenant l'aile du château tout à l'heure brillante, qui est rentrée dans l'obscurité. Mon père est dans sa chambre, Olympe dans la sienne; l'un dort, l'autre est censée dormir.

— Enfin, où veux-tu en venir?

— Regarde les buissons de clématite qui s'étendent sous la fenêtre d'Olympe, et qui nous masquent aussi la petite porte de son boudoir donnant sur le perron de la tourelle; ne vois-tu rien?

— Rien du tout.

— Regarde mieux; attends que ce nuage se détache du visage de la lune ; à présent, à côté du buisson, dans cette lacune sur le sable blanc et uni?

— Je vois comme une ligne noire. C'est l'ombre de quelque chose.

— Ou de quelqu'un.

— C'est immobile... C'est l'ombre d'un objet quelcon-; que dont nous ne pouvons nous rendre compte.

— Et à présent, est-ce immobile ?

— Non, l'ombre grandit, diminue... elle marche. Oh! qu'elle est nette par moments! C'est une personne qui est là, je n'en doute plus; une personne qui se croit cachée par le massif, mais que la lune frappe de ce côté, et qui ne songe pas que sa silhouette se projette vers celui que nous voyons. Eh bien, est-ce Amédée, dis, Nathalie, est-ce lui?

— C'est lui ou elle, dit Nathalie. C'est peut-être tous les deux.

— Il n'y a qu'une ombre, je te le jure.

— Alors c'est lui. Plus d'une fois, dans des nuits encore plus claires que celle-ci, j'ai vu s'agiter les branches de ce côté ; plus d'une fois, quand le silence était plus pro-

MO NT-vP-E VÉCUE.

fond, j'ai entendu le faible grincement de la porte d'Ame-, dée qui' S'ouvrait on ^c refermait; plus d'une fois ensuite' j'ai vu son ombre passer sur son rideau et la lumière disparaître. C'est alors qu'il rentrait et supprimait le fanal menteur d'é séi -(reillés laborieuses. Que d'autres choses j'ai vues! que d'autres choses je sais! Qwc de soupirs étouffés, que de regards dérobés, que de fleurs ramassées,; que de rougeurs subites, que de pâleurs mortelles!... Le pauvre jeune liommc en perd l'esprit. . . . ^ , , _

— Lui, ce garçon si froid, si invulnérable^ qu'oe voit .rien^.qui i)e devine rien, à qui l'on serait obligé de faire

dès avances pour jui faire comprendre qu'il peut plaire? .. —r Ah! Éveline, tu, lui en as fait! tu te trahis!

— ;Pas plus qu'à un autre. J'en fais un peu à tout le monde pour avoir le plaisir 'de désespérer ceux.qjae j'at- _tire à, mes pieds. Où est le mal?, ,,{ j,,(f c>\;m ^

— C'est petit, c'est pauvre. Ah ! qu'Olympe sait régner ,ijiieux que toiî^Elle ne dit.riçn, elle! elle fascine; elle n'appelle pas, elle attend; elle n'esçarmouche jamais, elle tnomphe toujours, . i : , '

— C'est donc une .caquette de premier ordre, selon toi? !-a~ '^•" ^^ simplei,, de, faire une pareille question I

— Eh bien, il faudra que je l'observe, que je l'étudié, et que je m'empare de sa manière, si c'est la meilleure.

Là-dessus, Éveline, toujours légère et sans: Del, mais inquiète et préoccupée, quitta brusquement le balcon, où Je guet devenait superflu, la lune étant complètement voilée. Elle ne voulut plus

écouter une parole de Nathalie ; elle sentait que cette parole était empoisonnée,, et elle y résistait comme une bonne et vaillante fUle qu'elle était au fond du cœur. Mais le coup était porté. Cet invincible besoin de plaire et de régner qui la tourmentait était froissé paf uiipbstacle qu'elle avait dédaigné jusque-là, et qui devenait gênant, effrayant pour sa personnalité. Elle dormit fort mal et rêva de Thierray, de Flavien et d'Amédée, sans savoir lequel obsédait particulièrement sa pensée. i ; ; .

Quanta Nathalie, elle dormit tpieux qu'elle n'avait fait depuis longtemps. Elle avait atteint son but et remporté une première victoire.

Caroline,, qui était, couchée depuis deux heures, ne s'éveilla qu'au jour, mais sous le poids d'un terrible cauchemar. Elle rêva que le hibou mangeait sa plus belle fauvette. Elle courut ouvrir sa fenêtre, et la fauvette, apprivoisée, mais libre, qui dormait sur un arbre voisin, vint aussitôt voltiger sur sa tête. L'enfant essuya ses lapnes, lui donng millebajseirs, et la laissa repartir pour aller, elle-même,, achever son somme.

Amédce était déjà levé, il traversait la pelouse pour aller surveiller Iqs travaux de la campagne. Il vit Benjainine à sa fenêtre,, mais Benjamine n'avait vu que sa fauvette.

Quand le soleil se leva, Flavien, qui avait très-bien dormi dans son castel de Mont-Bevêche, entra tout botté et tout habillé dans la chambre de Thierray.

— Allons, debout, paresseux! lui dit-il; la matinée est admirable, et tu perds le plus beau soleil, ajoutu-t-il avec emphase, - qui ait jamais doré la cime des forêts.

— Où allons-nous, ce matin? dit Thierray en cherchant à s'éveiller tout à fait.

— Nous allons à la plus prochaine cité morvandote, trouver le premier notaire qui nous tombera sous la main.

pour signer la plus solennelle procuration qu'il saura rédiger. C'est une plaisanterie d'assez bon goût que je veux réellement faire à mon voisin Dutertre. Cet homme me plaît; je veux le lui prouver en lui faisant remettre, dès ce matin, un acte qu'il pourra garder dans ses archives, acte passé h, M. Dutertre, lui donnant plein pouvoir de vendre à lui-même au prix qu'il jugera convenable la propriété qu'il a envie d'acheter.

— C'est fort galant, cela , dit Thierray en se frottant les yeux; manières de parfait gentilhomme! Savez-vous que vous êtes heureux, vous autres, quand vous êtes assez riches pour risquer de pareilles folies, de pouvoir le faire avec succès? Si un pauvre poète faisait cela, on tirait: « 11 est fou! il: fait le grand seigneur, et il sacrifie à sa vanité son seul morceau de pain, fruit de ses veilles laborieuses L» Si un petit bourgeois s'en avisait, on dirait : ((C'est une finesse de gueuserie. Le bon juif sait bien à qui il a affaire, et qu'il tirera de cette l'alterie le double de son enjeu! » Mais, chez, le comte Flavien de Saulges, c'est la simple courtoisie d'un homme qui sait vivre et qui ne tient pas, d'ailleurs, à la bagatelle de cent mille francs ! Voilà de ces déclarations que je ne pourrai jamais faire à une femme, moi !

— M. le comte a demandé ses chevaux, dit Gervais en entrant; ils sont prêts..

— Meschevaux? dit Flavien en riant. Ce brave honmie joue ici le rôle du Caleb de Ravenswood, J'ai demandé la pa tache et Cé-

sar, mon bon Gervais! Nous verrons àChâteau-Chinon si nous pouvons trouver quelque carriole plus légère et quelque bête plus ingambe à acheter ou à louer pour le temps que nmis devons passer ici.

— M. le comte croit que je plaisante, reprit Gervais. 11 y a, dans la cour deux beaux chevaux tout sellési avec un groom sur un troisième cheval; et, sous la remise, il y a une petite voiture de chasse qui est un vrai bijou. Si Monsieur veut voir...

Il ouvrit la fenêtre : Flavien et Thierray y coururent et virent toutes les merveilles annoncées par Gervais. Ils descendirent aussitôt dans la cour pouf les admirer de plus près.

— Quelle est la fée qui nous procure de pareilles sur7 prises? dit Flavien. Ou bien avons-nous, parmi nos voisins, un fils de famille ruiné qui nous envoie à essayer toutes les pièces de son encan?

— Mon Dieu! monsieur, la chose est plus simple que cela, dit Gervais. M. le comte avait dit devant moi, hier, qu'il faudrait voir ce que l'on pourrait trouver en chevaux et en voitures dans les environs. J'en ai parlé aux gens de Puy-Verdun, ils l'ont rapporté à leurs maîtres, et, tout à l'heure, ce jockey vient d'arriver avec les chevaux, un autre domestique et la voiture. Le domestique est reparti en disant que tout cela était au service de M. le comte pour tout le temps qu'il en aurait besoin, le groom, la voiture et les bêtes.

— Te voilà devancé, c'est-à-dire enfoncé ! dit Thierray à Flavien ; Dutertre se lève plus matin que toi, à ce qu'il paraît ; sa coin'toisie prévient la tienne.

— Je lui revaudrai cela, répondit Flavien.

— Que feras-tu?

— Tu vas me le dire, toi dont le métier est d'avoir des idées. ...
„. „r

— Il m'en vient une ; c'est de lui envoyer César et Ger-

MONT-REVÉGHE.

vais dans un vaste bocal d'esprit-de-vin ; il a peut-être un musée d'antiques!

Gervais fit une grimace qui voulait être un sourire, mais où il'entraînait plus de mépris que d'admiration pour l'esprit de Thierray.

— .Non, dit Flavien, cela ferait peur aux dames. Si je l'envoyais toi-même ?

^ . ■ <— Dans l'esprit-de-vin ?

Ici, le groom, qui, tenant les chevaux en main, n'avait pas eu l'air d'entendre un mot, trouva la conversation agréable, et partit d'un rire qui fendit sa bouche jusqu'aux oreilles.

— C'est le page de mademoiselle Éveline, dit Thierray à Flavien. La jeune lionne s'en mêle aussi, puisqu'elle te cède petit à petit sa ménagerie.,

^Comment t'appelles-tu? dit Flavien au groom.

— Créjusse, monsieur, répondit-il avec aplomb. _ ,—T C'est un nom du pays?

Ir.-Trt- Non, monsieur, c'est uusobriquet.q«© Madame m'a donné comme ça. n-n"; i,

— UH.^pbriquetl Qréjijs^ei.Je! ii§ qowprçaç^qpa.Rdit Thierry^f. r f -.j nt :- mr.lA rtn vG'nîiili' jib ,?.inrn hLA —

— C'est, reparti le groom, un jour que je disais comme ça à Madame, qui m'augmentait mon gage : « Merci, madame;- à présent, me voilà riche comme un créjusse. » Alors Madame m'appelle toujours de ce nom-là, et tout le monde en a pris l'habitude.

— Très-bien, dit Flavien, vous me paraissez un garçon de beaucoup d'esprit, monsieur Crésus. Écoutez ceci- : je vous donne tout de suite ciuq louis, si vous me dites ce qu'il pourrait se trouver, par hasard, d'agréable aux dames de Puy-Yerdon dans ma maison ou dans ma propriété, outre la propriété elle-même.

Le groom ne parut ni trop ébloui ni trop déconcerté. C'était un petit paysan morvandiot, têtue, et résolu. Il garda le silence; un instant, puis il dit : .., jic j.

— Le mois dernier, ces dames sont venues se promener ici. Elles sont entrées dans le jardin j. elles se sont reposées dans la maison... Dites donc, père Gervais, je parie que vous ne savez pas à quoi elles ont fait attention, ces dames 1 Vous y étiez, pourtant!

— Elles n'ont fait attention à rien I dit vivement Manette, qui accourait se mêler à la conversation, et qui craignait un élan de galanterie de nature à dépouiller le manoir de Mont-Revêche de son petit luxe suranné. De quoi voulez-vous que des dames si riches et qui ont tant de belles choses aient pris envie ici , où tout est vieux et passé de mode?

. — C'est à cause de cela précisément, dit Thierray. Voyons, Crésus, vous avez le coup d'œil du génie, vous, et je vois que vous tenez une idée. Parlez !

— Pardié ! ce n'est pas malin, dit le groom. 11 y a, dans le salon de Mont-Revêche, quelque chose que je n'ai pas vu, moi : je tenais les chevaux quand ces dames y sont entrées; quelque chose que je ne sais pas le nom qu'il a. Ces dames l'ont bien dit en causant dans la voiture comme nous revenions; mais je n'ai pas pu m'en souvenir, et j'ai toujours eu envie de le voir depuis. Voilà, monsieur.

— C'est tout? dit Flavien. Ton idée ne vaut pas cent sous, et tu nous la donnes pour une idée de cent francs ! 11 y a beaucoup de choses peut-être dans mon salon de Mont-Revêche. Y sommes-nous entrés, Thierray?

— Non pas que je sache, répondit Thierray ; mais le moment est venu d'éclaircir ce mystère. Viens, Crésus...

— Créjusse, monsieur J'or.ji{;oq iuo-; •:. . .;-■ •.

— C'est la même chose. Viens, te dis-je. Gervais, tenez les chevaux. Votre idée est en hausse, Créjusse! elle vaut vingt francs.

— Mais vous n'entrerez,, pas comme ça au salon, dit Manette, j'ai les clefs. .-,■,■: d-n i,

— Donnez-les-moi, dit Flavien.

Manette, malgré une répugnance assez visible, choisit une; grande clef dans son trousseau, passa devant et alla, vers l'angle de. la cour, ouvrir une porte vermoulue, qui n'était élevée que de deux marches au-dessus du sol.

— Sais-tu, dit Thierray à Flavien en l'arrêtant sur ces marches, pendant que Manette entrait pour ouvrir les contrevents du salon, que ton manoir de Mont-Revêche, vu au soleil, est uie chose ravissante?, 'i on gj,-,

— : Oui, dit Flavien, c'est: un petjt £e>w« H// assez gentil, et mieux conservé que je ne pensais. Hier, à la pluie, tout cela était sombre et humide; cela sentait le rhume de cerveau, espèce d'incommoditéi ridicule, hideuse, et que je crains plus que l'apoplexie. Mais, ce matin, je me réconcilie avec cette petite construction. Elle est assez originale. Je voudrais pouvoir la transporter en Touraine; cela ferait bien dans un coin démon parc.

— Ah ! créjusse que tu es 1 s'écria Thierray ; avec quel dédain tu parles de ce bijou, loi qui as des cliâteaux renaissance en Touraine , et peut-être des châteaux gothiques dans tous les coins du territoire! Tu trouves cela, gentil, cette petite cour où viennent se resserrer ces façadi-'s irrégulières, mais toutes élégantes et curieuses, aux plans sveltes et nus, couronnés d'ornements plus sobres que ceux de la renaissance, moins froids que ceux du grand siècle ; ces fenêtres qui ne sont ni le carré du xvi= siècle, ni le carré trop long de la lin du xvii". Sais-tu que le pur Louis XIII est ce qu'il y a de plus rare en France depuis le grand abatis de châteaux que suscita la minorité de Louis XIV? Regarde le tien : c'est un bon vieux petit frondeur qui se donne encore à la sourdine des airs de féodalité dans ses étroites proportions ; un domicile non fortifié, et cependant agencé, sinon pour les bravades de la défensive, du moins pour les mystères des conspirations ; tout eu dedans, portes, fenêtres, escaliers, cuisines, écuries, chapelle, salon, a\ant rendez-vous sur le préau commun et inaccessible aux regards du dehors; à l'extérieur, presque rien que des mu-

raillies froides plongeant sur un fossé circulaire, et n'ayant d'ouvertures que celles qui permettent de voir sans être vu. J'appelle cela une perle, une perle noire, si tu veux, ce sont les plus belles. Cette couleur de vieillesse, que. Dieu merci! ta tante a laissée moisir autour d'elle, cette liberté de végétation qui s'est déjà faite depuis six mois que la mort est entrée ici, ces vieux sureaux qui sortent des crevasses, ces grilles fouillées, ces girouettes qui ne tournent plus, ces pavés régulièrement cerclés d'herbe vive qui forment comme un tapis grisâtre à fins carreaux verts, cette longue tourelle à pans coupés avec son petit beffroi, ces \ioliers jaunes sur les corniches, ces roses trémières qui montent vers les fenêtres closes, comme pour appeler en vain un regard sur leur beauté; tout cela, te dis-je, me plaît et me transporte, et, si j'avais cent mille francs, je ne te laisserais pas le vendre à Dutertre, qui a des terres

MONT-REVÉGHE.

et des châteaux plus qu'il ne lui en faut. Ah! la vie de l'artiste! qu'elle est triste, et fermée à toutes les jouissances dont lui seul pourtant sait le prix! Avec ce castel et la petite zone de bois et de prairies qui l'entourent, je serais le plus riche des hommes, je redeviendrais paisible, heureux, naïf et bon! je n'aurais plus de faux besoins, de faux plaisirs... Il y a ici un paradis fait à ma taille, et il est à quelqu'un qui s'en défait, parce qu'il n'en a que faire, en faveur de quelqu'un qui l'achète, quoiqu'il n'en ait pas besoin!

— Mon cher: Thierray, dit vivement Flavien, dont l'âme généreuse s'ouvrit largement tout d'un coup à l'idée de rendre heureux un de ses semblables, je veux...

A la manière dont il avait serré le bras de Thierray, ce dernier comprit ce qui se passait en lui et ce qu'il allait dire.

— Arrête, mon cher ami! lui dit-il. Merci pour cette pensée! mais ne l'énonce pas. Rappelle-toi qui je suis.

Flavien se tut. Il connaissait la fierté susceptible de Thierray.

— Tu as bien tort ! dit-il en entrant dans le salon, où Manette avait fait pénétrer les rayons du soleil matinal, et où déjà M. Crésus, les mains passées dans la ceinture de buffle qui pressait sa taille carrée et trapue, sifflotait en promenant un regard curieux sur l'ameublement.

Le salon de la défunte chanoinesse n'avait pas été destiné dans le principe à l'usage qu'elle lui avait attribué. C'était une pièce quelconque qui se trouvait dans le coin le mieux abrité de la cour contre le vent du nord, et, par conséquent, le mieux exposé aux rayons obliques que le soleil projetait entre deux petites masses d'architecture situées en face des croisées. De neuf heures du matin à midi, on pouvait donc jouir, dans ce coin privilégié, d'un peu de lumière et de chaleur, avantage refusé à toutes les autres faces de cet édifice, dont l'ensemble présentait assez les dispositions intérieures d'un pigeonier et la profondeur d'un puits. Grâce à cette circonstance, la pièce susdite avait été choisie pour réchauffer les membres frileux de la châtelaine, et elle l'avait meublée à l'époque où, jeune encore, agréable, spirituelle, chanoinesse, mais bossue et malade, elle était venue enfouir son existence triste et fière au fond de cette province. C'était en 1793, après sa sortie de prison, car elle avait payé son tribut, comme tant d'autres, à l'époque de la Terreur, et, croyant comme tant d'autres que la Révolution recommencerait indéfiniment, elle

avait été chercher l'oubli dans une solitude. Elle était partie de Paris suivie d'un fourgon qui portait toute sa fortune mobilière, depuis son lit à baldaquin jusqu'à son coffret à ouvrage en bois de violette. Soigneuse et proprette comme une vieille fille, sédentaire et inactive comme une infirme, soignée par des valets d'ancienne roche, de ceux qui respectent jusqu'aux petits chiens des douairières , elle s'était amoindrie, séchée, éteinte insensiblement dans un âge très-avancé, sans que sa tenture de perse jaunie eût reçu une tache, sans qu'une parcelle de la marqueterie de ses étagères eût été enlevée. Sa vie s'était usée sans user aucun objet autour d'elle. Le salon était resté à peu près tel que le jour où elle avait lu la Quotidienne pour la première fois, et que celui où, pour la dernière fois, elle avait essayé de la lire. Sa bergère en bois sculpté et peint en gris était encore devant la cheminée; le coussin de tapisserie, ouvrage de sa main débile, semblait attendre ses pieds amaigris; les chenets,

surmontés de vases cannelés en cuivre doré, brillaient de tout leur éclat dans l'âtre vide et sombre ; les glaces, ternies et piquées par l'humidité, avaient presque perdu leur reflet, et ne renvoyaient que des images confuses comme des spectres. Le seul objet animé de ce sanctuaire était un vieux perroquet, presque blanc à force d'avoir grisonné, lequel , réveillé sur son perchoir, au moment où le soleil pénétra jusqu'à lui, fit entendre un cri rauque, comme pour se plaindre à Manette d'être dérangé avant son heure.

— Serait-ce par hasard de cet affreux perroquet que les dames de Puy-Verdon ont pris envie? dit Flavien.

— Ce perroquet ! s'écria Manette effrayée : le perroquet de Madame ! un vieux ami qui l'a vue naître, qui l'a vue mourir et

qui verra peut-être mourir les jeunes gens qui sont ici! Sachez, monsieur le comte, que cet animal a appartenu à votre arrière-grand'mère , et qu'il a, d'après les papiers de la famille, plus de cent ans révolus.

— Ah! mais, dit Thierray en étant son chapeau, ceci devient intéressant. Monsieur le centenaire (et ici il salua profondément le perroquet), permettez-moi de vous présenter mon respect. Vous devez savoir bien des choses, et je gage que vous pourriez nous chanter la complainte sur la mort du maréchal de Saxe, que l'on vous apprit sans doute dans votre jeunesse.

— Hélas ! monsieur, répondit Manette, il a su tant de choses, qu'il ne se souvient plus de rien. Il ne parlait même plus depuis longtemps, lorsque...

— Eh bien, quoi? dit Flavien frappé de l'émotion de Manette.

— Attendez, monsieur le comte, répondit la vieille, il se secoue, il se gratte, il se rengorge, il va le dire, le seul mot nouveau qu'il ait appris, et dont il se souvienne aujourd'hui.— Allons, Jacot, puisqu'il faut que tu le dises!... Mes bons amis...

— Mes bons amis, dit d'une voix cassée et plaintive le perroquet, mes bons amis, je vais mourir!

— Voilà une triste parole! dit Flavien : qui donc la lui a apprise ?

— Hélas! monsieur!... dit Manette, Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Allons, Crésus, dit Thierray, qui n'avait pas donné beaucoup d'attention au trouble de Manette, est-ce là l'objet de la convoi-

tise de ces dames? Au fait, c'est sérieux, un oiseau centenaire, c'est un monument!

— Ces dames ont parlé d'oiseaux, de beaucoup d'oiseaux, dit Crésus.

— 11 n'y a pas d'autres oiseaux ici que celui-là! s'écria Manette irritée, et M. le comte ne le donnera pas ! Écoutez, écoutez ce qu'il dit, la pauvre bête !

— Je vais mourir! je vais mourir! répéta le perroquet avec une sorte de râle effrayant.

— Pilais, enfin, m'expliquerez-vous ce cri sinistre! dit Flavien.

— Vous ne le devinez pas, monsieur le comte?... Eh bien, sachez que, dans les trois derniers jours de sa vie, votre grand-tante, toute paralysée et tout agonisante, ne pouvait pas dire un autre mot que celui-là. Elle ne bougeait plus de son fauteuil. On ne pouvait la lever ni la

MONT-REVÉCHE.

couclier, on eût craint de la tuer en la touchant, tant elle était faible. Jacot, qui était habitué à être caressé par elle, tout étonné de ce qu'elle n'approchait plus de son perchoir, essayait de lui parler pour se faire remarquer: il ne pouvait plus, il ne savait plus dire un mot; mais, à force d'entendre sa maîtresse nous répéter d'un ton dolent : Mes bons amis, je rais mourir! il a cru qu'elle lui commandait d'apprendre ces mots-là, et, pour se faire caresser et affriander comme il en avait l'habitude, il s'est mis à les dire comme un écho. Cela a fait peur à Madame. On a emporté l'oiseau dans une autre chambre, mais il n'a pas désappris cette plainte, et, depuis six mois, il la dit aussitôt qu'il voit du monde.

Eh bien, monsieur le comte, croyez-vous que les jeunes dames de Puy-Verdon trouveront cela bien réjouissant, et qu'elles ne feront pas tordre le cou à cette pauvre bête quand elles l'entendront parler ?

— Vous avez raison , Manette , dit Flavien , que ce récit avait attristé, bien qu'il n'eût vu sa grand'tante que quelques jours en toute sa vie, dans un voyage qu'elle avait fait à Paris pour un procès, ceci rentre dans la religion de famille, et je vous donne ce perroquet, avec charge d'en avoir soin à mes frais et dépens !

— Oh ! c'est inutile , monsieur. Cela a été prévu dans le testament de madame la chanoinesse , et il y a une rente constituée pour moi comme pour lui.

— Eh ! c'est vrai, dit Flavien, je l'avais oublié; oui, oui , bonne Manette, en même temps que le sort de Gervais et le vôtre sont assurés, celui de Jacot est à l'abri des coups du sort... Thierray, salue encore ce centenaire; c'est un rentier, il jouit d'une pension de vingt-cinq francs de rente.

— Il est plus riche que moi , dit Thierray. Es-tu bien sur que ce soit le même perroquet? ajouta-t-il à voix basse. Pour conserver la rente, comme celui-ci a une réputation de longévité , je gage qu'on le fera vivre deux ou trois siècles dans la famille Gervais, en lui substituant des individus de deux ou trois générations de son espèce.

— N'importe! dit Flavien. Manette, vous aimez cette maison, je le vois. Je mettrai dans mon contrat de vente que vous y demeurerez le reste de votre vie, ainsi que Jacot et Gervais.

— Merci, monsieur le comte ! Dieu vous bénira, dit la vieille en s'inclinant devant Flavien çt en donnant un baiser à Jacot.

Leurs vieilles têtes, en se rapprochant, présentèrent à l'œil de Thierray une ressemblance d'un comique et en même temps d'une tristesse extraordinaires. Malgré cette remarque, qui le fit sourire, il ne put se défendre d'une sorte d'attendrissement qu'il secoua vite en rappelant à Flavien l'objet de leur visite domiciliaire au salon.

— Cet ameublement, si complet et si bien conservé, lui dit-il, est un spécimen d'une rare homogénéité. Tout y porte la même date, Louis XVI, depuis les choses de fond jusqu'aux derniers accessoires, depuis les tentures, les boiseries et les tapis, jusqu'à la corbeille brodée en rubans au passer, la miniature de madame la dauphine et le soufflet en bois de rose. Décidément, le salon est, dans son genre, aussi précieux et aussi intéressant à examiner que le château , et je vois là une foule de petites merveilles qui ont pu tenter les jeunes élégantes. Voyons, il faut en finir, si tu ne veux que ton bouquet du matin

arrive à midi, ce qui est une heure indue dans les annales des petits soins.

— Viens ici, Crésus, dit Flavien en posant le pommeau de sa cravache contre l'oreille rouge du groom. Tu as parlé d'oiseaux ; il y en a sur cet écran. Est-ce cela ?

— Non, monsieur le comte, dit Crésus, ces dames ont dit comme ça : « Les oiseaux , les jolis petits oiseaux qui sont sur la table ! n

— Il n'y a ni cage ni petits oiseaux sur ces tables, dit Thierray en faisant de l'œil le tour de la chambre.

— Et il n'y en a jamais eu, dit Manette. Madame n'aimait et ne supportait que le perroquet.

— Étaient-ce des oiseaux vivants, ou des oiseaux en peinture ? dit Thierray à Crésus.

— Dame ! je ne sais pas, répondit-il en se grattant l'oreille ; ça devait être vivant, car on a parlé comme d'un bruit qui s'entendait.

— Ah ! dit Thierray, la chose s'éclaircit, et vos actions montent , monsieur Crésus ; vous êtes fort intelligent, et vous écoutez ce qui se dit à la portée de vos longues oreilles. — Tiens ! ce doit être cette montre à répétition, dit-il à Flavien : il y a des oiseaux en or vert guilloché sur le fond d'or jauue de la boîte, et cela est d'un travail exquis.

Crésus rêva et dit d'un ton capable :

— Non , monsieur, ça n'est pas encore ça. Mademoiselle Éveline a dit : « Je le mettrais au salon, car il n'y aurait pas de place dans ma chambre ; » et je pense, monsieur, que la chambre de Mademoiselle serait bien assez grande...

— Pour contenir une montre de la grosseur d'un oignon ! Vous êtes un grand logicien , monsieur Crésus, et vos moindres paroles sont des traits de lumière. Vous nous avez révélé que l'objet en question appartenait au genre masculin et faisait du bruit : donc, ce n'est ni une montre ni une horloge, mais ce peut être un coucou ou un tourne-broche. :

— Ou un instrument de musique, dit Flavien.

— Monsieur le comte brûle! dit enfin Manette, qui savait fort bien de quoi il s'agissait, et qui avait espéré qu'on ne le découvrirait pas, car cette recherche lui avait paru d'abord une profanation. Mais l'espoir de rester au château l'avait radoucie, et dès lors elle désirait complaire à son jeune maître.

— Pardié! s'écria Crésus, si vous étiez là quand on a regardé la chose, ce n'est pas malin, à vous, de la deviner, mère Manette... Mais, tout de même, vous me volez cent bons francs; car, sans moi, vous n'auriez rien dit.

— 11 a raison, dit Flavien. Manette, ne dites rien. Cherche, Crésus, cherche ! ton idée t'appartient.

Crésus se mit à fureter avec le flair d'un valet curieux et la précaution d'un paysan méfiant. Enfin, il découvrit, dans l'angle le plus obscur du salon, derrière les fauteuils qui lui formaient une barrière, un grand meubl? oblong couvert d'une toile verte. 11 souleva doucement cette toile et trouva en dessous une couverture de laine.

— C'est un lit! fit-il.

Et il laissa retomber la couverture. Mais , se ravisant, il la souleva de nouveau et découvrit un bois noir lisse comme de l'ébène, bordé d'une large raie dorée. Une clef s'offrit sous sa main.

— C'est un coffre, dit-il. Peut-on l'ouvrir?

ss

MONT-UEYÈCHE.

Sur un signe animalif de Flavien, il Yeje4^à ies couvertures, tourna la clef et essaya de lever le couvercle. Le couvercle résista. Alors, comme un' cliai qui towne autour d'un fromage pour savoir par où l'entamer, il se pencha à droite et à gauche ; puis, découvrant un ongle, il lira la planche de sa rainure et se trouva en face d'un clavier placé dans des parois d'un iftrmillou aussi beau que la plus belle laque chinoise, et iout fehaussé de dorures sur bois.

— C'est ça! s'écria-t-il, c'est vmie sonnerie conimé -celles qu'il y a au château de Puy-Verdon ; seulement, les grandes claquettes, qui sont blanches là-bas, sont noires ici, et les petites, au lieu d'être noires, se trouvent être blanches... Et puis il y a deu.x sonneries, ajouta-t-il en faisant remarquer qu'il y avait un double clavier; et ça reud un bruit, dit-il encore en posant ses gros doigts spatules sur les touches d'ébène. ■; .^ iiip /î, ni n'i'

— Eh bien, c'est un clavecin, un clavetrn!'én!bWn-état, chose rare aujourd'hui, dit Thierray eniessayant ieB'ola^ viers. C'est un meuble curieux et précieux, en effet, un rharman cadeau à offrir à des personhes de goût... Mais rien ne prouve que ce soit cela i Marietteiie dîtes Wen. M. Crésus a parlé de tables, d'oiseaux, et il faut qu'il les trouve, s'il veut loucher tout à l'heure le capital de cinq louis. : ildvffBO nof mi'i) iib n fivôT ?,ii.- .;;

— Oh ! il faudra bierr les trouver, dit Crésus, dont la figure épaisse, appartenant au type calmouk, s'était illuminée d'une certaine intelligence à l'idée de l'or. ni' -,

Et ii tourna et chercha si bien, qu'il souleva le couvercle anguleux du clavecin, l'appuya sur son bâton rouge, admira le dessous du couvercle qui était peint on vermillon, verni et doré comme le

tabernacle du clavier, et enfin découvrit trois yeux charmés de Thiernay l'intérieur d'un des plus coquets et des plus riches instruments du xviii^e siècle : les cordes de laiton, fines comme des cheveux, résonnant, sur leurs petits becs de plume, le mécanisme naïf de l'instrument centenaire, dont la voix avait quelque rapport avec celle du perroquet, et, enfin, la table d'harmonie, ce fin morceau des artistes luthiers d'avant la Révolution, planchette de sapin mince comme une feuille de papier, lisse comme du satin et couverte de peintures mates aux teintes éblouissantes de pourpre et d'azur. Des arabesques d'une charmante fantaisie entouraient l'ouverture circulaire par où le son tentait de se répercuter dans la boîte inférieure. Des feuillages verts s'enroulaient gracieusement autour d'une couronne d'étoiles d'or sur un fond de cobalt ; et, pour consommer le triomphe de Crésus, partout, sous la trame dorée des cordes métalliques, couraient et voltigeaient de beaux oiseaux fantastiques aux vives couleurs, au bec et aux pattes d'argent, becquetant des fleurs splendides et faisant mine d'ajouter, par leur ramage, aux harmonies évoquées sur le clavier.

— Allons, c'est un bijou, dit Thierrax à l'avion, et une curiosité de prix. Dans notre siècle d'utilité et de réalité, on a perfectionné la sonorité, on a atteint la sonosuité ; mais, dans l'heureux temps auquel remonte cette machine coquette, l'imagination suppléait aux jouissances de l'oreille, et les yeux charmés rêvaient des concerts d'oiseaux célestes qui chantaient dans l'âme plus que dans le tympan. Eh ! mon Dieu, la voix humaine était-elle moins belle pour être accompagnée par ces sons

grêlés, et la pensée musicale des maîtres était-elle moins puissante et moins sublime pour n'avoir pas à son service toutes

les puissances de la matière?';' •" ' ^' ^ ^' ■■■<-t- i'!"!

Pendant que Thierray dissertait ainsi, 'FlBviëifr; tot^t'en l'écoulant avec un certain intérêt, versait la gratification à Crésus et donnait des ordres à Manette. Deux heures après, il était h la\ille, où il bouleversait l'esprit positif du notaire on OKigeant de lui la bizarre rédaction de fade qu'il était impatient d'envoyer à M. Dutertre sous forme de courtoise plaisanterie; et Thierray, monté sur lin des beaux 'Chevaux détachés des éouries de Piiy-Verdon, escortait au pas une charrette bu le clavecin , soigneusement posé sur des matelas, cheminait vers Puy- \ erdon, traîné par l'impassible César.

Thierray arriva à dix heures du matin, désireux de rie rencontrer aucune des dames Dutertre avant d'avoir pu installer le clavecin dans le salon. Invité h déjeuner dès la veille par Dutertre, il était parfaitement en règle visà-vis des bienséances. Dutertre était sorti avec sa femme dans la campagne. Éveline et Nathalie, réparant le déficit qu'une longue veillée avait apporté dans leur repos, dor- ■niaient encore. Benjamine, levée depuis longteinsps, avait été soigner la volière-e. Thierray se trouva seul dans la cour avec la figure sérieuse et légèrement éionnée d'Amé- ■dée Dutertro.^ ,n,vo. :!'!•;; •::;! ni oixicbiun ait u,3I(u,izm ni

Après avoir' ^écouté rexplîft3tirsh"né<âiePsaîl-è;"ftînéHëe', souple et robuste, malgré l'apparente délicatesse de son organisation, mit basson habit, passa une blouse, 'sauta sur la charrette, enleva les matelas, et, ne voulant pas se fier aux mains rudes des serviteurs, aida Thierray à transporter jusqu'au salon l'instrument volumineux, mais léger, sans faire une égratignnre aux vei'uis merveilleusement intacts que Thierray aVart-eu soin d'en-

velopper de vieux numéros de M Quotidienne, seul journal auquel la chanoinesse eût été abonnéel

En se livrant de concert avec A, médôe à ce petit travail, en l'aidant à enlever les quelques grains de poussière et les bouts de ficelle qui eussent pu nuire à l'éclat du coup d'œil; enfin, en le suivant dans sa chambre pour broser son habit et laver ses mains, Thierray, toujours chercheur et soupçonneux, s'était rapidement posé ce problème :

— Voici un fort joli garçon. Ses yeux sont des flammes douces, ses dents sont des perles, ses muscles sont d'acier, ses formes sont élégantes, ses manières et son extérieur sont d'un homme parfaitement élevé'. Il parle]eu, mais sa physionomie et sa prononciation disent qu'il est intelligent et distingué ; Gervais raconte qu'il a été élevé ici comme l'enfant de la maison, que M. Dutertre l'aime comme son fils, et se fie à lui par-dessus tout ; qu'il s'est adonné à l'étude de l'agriculture, et qu'il surveille et dirige en grand les vastes exploitations territoriales de son oncle. Donc, c'est un homme charmant que l'on peut ranger, chose rare, dans la catégorie des hommes utiles. Les femmes aiment-elles les hommes utiles ? Non ! mais elles aiment les hommes charmants. Donc, celui-ci doit être aimé céans d'une ou de plusieurs femmes, et il est aimé en raison du degré de charme qui l'emporte en lui sur l'utile. Quel est ce degré, s'il existe?

Et, tout en échangeant quelques mots de conversation générale avec Amédée, en regardant avec une attention pénétrante tous ses mouvements, ioutes ses expressions

MONT-R'ETfiGIIIE.

de pliysionomie, il le trouva si calme, si simple, si à propos dans toutes choses, qu'il ne sut que penser.

— S'il était passionné, comme sa mélancolie l'indique, se disait-il, l'équilibre serait détruit; l'homme qu'on doit aimer l'emporterait de cent degrés sur l'homme qu'on doit estimer. Mais cette mélancolie n'est peut-être qu'une affaire de tempérament.

Il jeta un coup d'oeil sur l'intérieur du pavillon carré qu'habitait son jeune hôte; il était, conformément à l'opulence de la famille, aussi richement décoré et meublé que possible chez un jeune homme modeste et laborieux. Mais on devinait une sorte d'effort pour s'abstenir des jouissances d'un luxe qui ne lui appartenait pas. Amédée n'avait rien. Son père n'avait pas fait de bonnes affaires. Il était mort endetté. Duterlre avait tout payé; il avait élevé l'orphelin avec soin, avec tendresse, mais dans des tendances au but sérieux du travail. Amédée n'apportait donc que son travail dans le budget de la famille, travail intelligent, assidu, dévoué, mais qu'il ne considérait que comme l'acquit d'une dette sacrée, et en retour duquel il ne voulait accepter que le nécessaire. Ce nécessaire, dans les habitudes somptueuses au niveau desquelles il fallait bien se tenir un peu, eût été le superflu pour Thierray, qui était fort gêné, voulant mener la vie d'un homme du monde, et ne trouvant pas encore dans son talent les ressources nécessaires. Aussi, au premier abord, fut-il tenté de faire compliment à Amédée du bien-être dont il paraissait jouir; mais tout aussitôt il devina que ces félicitations ne lui seraient pas agréables.

A quoi, entre autres choses, le devina-t-il? A un morceau de gros savon-ponce que lui offrit le jeune homme pour se laver les mains. Le savon de l'ouvrier sur la tablette de marbre blanc d'une

toilette garnie de porcelaines de Saxe! tout est révélation pour l'observateur attentif. Ce faible indice en disait assez. La toilette faisait partie du mobilier abondant et superbe de la maison. Le savon rentrait dans la dépense personnelle et journalière d'Amédée. Du savon pierreux à de si belles mains! 11 y avait là, selon Thierray, une parcimonie qui sentait l'abnégation héroïque ; car on tient à ses mains quand on les, a charmantes, quand on a vingt-cinq ans et quand on demeure dans une maison où il y a quatre paires de beaux yeux pour les apprécier.

— Voilà une complication ! pensa Thierray. L'homme vertueux l'importe sur l'homme charmant comme sur l'homme utile. Les femmes aiment-elles les hommes vertueux? Oui, si la passion l'emporte sur ces trois faces de

, l'individu. L'homme passionné est le roi naturel de la , création. — Vous cultivez le lépidoptère? dit-il en riant et

en jetant un coup d'oeil sur une pile de cartons bien

rangés, aux flancs desquels on lisait : Argyiinis, — Polyomates, — Vanesses, etc.

— J'aime les papillons, répondit Amédée en souriant comme im enfant pris en faute.

— Mais vous avez bien raison! C'est une passion que j'aurais si j'avais le bonheur d'habiter la campagne. Et puis c'est un moyen de faire la cour aux femmes.

— Vous croyez? dit Amédée avec un sourire trèsfroid.

— Oui, à la campagne, les femmes, qui sont partout essentiellement artistes, aiment les richesses, les beautés, les caprices

diarmants de la nature : je parie qu'ici

toutes \eà damés aiment les papillons et vous en demandent.

— Non, pas toutes, répondit nonchalamment Amédée

— Nous nous renfermons dans l'impénétrabilité, pensa Thierry, nous avons un secret de cœur. Dans une heure je saurai laquelle des dames Duterle aime les papillons.

— Amédée ! Amédée ! ton fdet, vite! cria de la pelouse une voix de femme aussi forte que celle d'un petit garçon. Un flambi: superbe, Jà, sur le jasmin de ta fenêtre!

Thierry courut à la fenêtre et vit Benjamine sur la pelouse. Eil' le voyant , elle sourit, piais ne se .troubla]joint, et lui dit avec la franchise et l'absence de timidité d'un véritable enfant :

/^Ah! bonjour monsieur; comment vous portez-vous? Thierry lui rendit presque paternellement son salut.

— Dites donc à Amédée, reprit la jeune fille, que les papillons se poseront bientôt sur son nez, ati t^âiri.dlônt il leur fait la chasse. •.."; '■.. -..' "Amédée s'approcha tranquillement' d'éia fenêtre et lui jeta son filet en souriant. Elle le ramassa, courut après le papillon et disparut avec lui dans les massifs d'arbustes en fleurs. '■' ^'"^'" ^oinu:-) ?:niQ\jio) oyfi'.rnA aib ,i;jO —

Amédée était aussi calme qu*auparavant.

— Allons! elles sont deux qui aiment les papillons, pensa Thierry.

La cloche sonna le déjeuner.

— C'est le premier coup, dit Amédée. Nous avons ^encore une demi-heure avant le second. Voulez-vous que nous fassions un four de jardin?

— Volontiers, dit Thierray. — Si entre le premier et le second coup de cloche je ne devine pas ton secret, à toi, disait Thierray intérieurement, mon jugement est un 'sot et un flâneur. — D'autant plus, ajouta-t-il en s'adressant à lui, que je voudrais me munir d'un objet indispensable pour couronner ma mission ici.

— Que vous faut-il ? dit Amédée.

— Un bouquet, fût-il d'herbes des champs, pour placer sur le pupitre du clavecin que je suis chargé de présenter. C'est une galanterie bien usée, n'est-ce pas? mais, ici, ce n'est pas même une galanterie. C'est une simple étiquette à. placer sur un objet, comme pour dire, de la part de mon ami M. de Saulges : « Je vous ai vendu ma propriété; mais je me suis réservé cette bagatelle pour avoir à vous l'offrir. »

— Fort bien, répondit Amédée. Allons dire au jardinier en chef de nous faire un bouquet. --^

— Quoi! vous faites faire vos bouquets par les jardiniers, ici, quand vous avez la liberté et le bonheur de pouvoir les faire vous-mêHie?

— Mais un bouquet équivalant à un écriteau, ce n'est plus un bouquet.

— Qui sait? dit Thierray en examinant son hôte; j'ai peut-être des instructions secrètes. Sous cet écriteau affiché à tous les yeux, l'ami dont je suis l'ambassadeur veut peut-être cacher un hommage, et je vous avoue que je ne sais rien d'intéressant et d'amu-

sant comme de composer un bouquet pour une femme, même quand on n'agit que par procuration.

MONT-REVÊCHIE.

— Pour une femme? objecta Amédée toujours calme, ou maître de lui-même. Vous m'aviez dit que ce présent était offert aux dames de Puy-Verdon, et j'avais compris que c'était, comme le bouquet, une offrande collective. ■ Toutes jouent du piano.

— Mais qui en joue le mieux?

— Sans contredit, c'est Éveline.

— Flavien n'en sait probablement rien, dit Thierray en l'observant, et je vous avoue que je ne sais pas à laquelle de ces dames il a pensé en particulier.

— Je crois qu'il n'a pensé à aucune, mais à toutes, répondit un peu sèchement Amédée.

— Vous avez raison, dit Thierray, et vous me donnez une leçon de convenances. Il est évident que Flavien ne peut se permettre d'offrir un présent à aucune des demoiselles Dutertre en particulier. — J'ai dit une sottise, pensa-t-il, mais je l'ai fait exprès. J'ai éveillé un sentiment de jalousie. Reste à savoir s'il est collectif ou particulier. — Mais, reprit-il tout haut, l'hommage pourrait, sans inconvenance aucune, s'adresser à madame Dutertre exclusivement.

— Oui, dit Amédée toujours calme, mais dédaigneux, c'est un pot-de-vin offert par M. de Saulges à la femme de son acquéreur.
'•>'!. A

— Oh ! que vous êtes positif! s'écria Thierray ; appeler une attention exquise du nom brutal et malsonnant de pot-de-vin ! 11 me semble que je vois du vin bleu dans un pot de faïence égueulé s'approcher des lèvres pures de madame Dutertre !

Thierray remarqua que la figure d'Amédée ne faisait pas un pli. Mais il crut voir qu'à la pensée des lèvres d'Olympe, les siennes devenaient pâles comme l'était habituellement le reste de son visage. Cependant sa voix ne trahit aucune émotion en disant :

— Si nous causons toujours, nous ne ferons pas le bouquet. Tenez, voilà mon sécateur, commencez.

— Si j'étais sûr, reprit impitoyablement Thierray, que le clavecin et le bouquet fussent spécialement offerts à madame Dutertre, je vous demanderais quelles sont les fleurs qu'elle préfère.

— Et je vous répondrais que je n'en sais rien, dit Amédée. Je crois que ma tante aime toutes les fleurs.

Ce mot ma tanie fut prononcé d'un ton de domesticité si chaste et si respectueux, que les soupçons de Thierray furent écartés.

— On n'aime pas sa tante, pensa-l-il, même quand elle n'est que la femme de notre oncle... C'est une sorte d'inceste. Pourtant on aime bien la cousine, qui est la fille de notre oncle... et on épouse l'une et l'autre avec ou sans dispense du pape. Voyons donc! nous n'avons pas encore nommé la troisième cousine. — Sur mon honneur, reprit-il en s'adressant à Amédée, je vous jure que, si mon ami a une intention particulière, je n'en suis pas le confident. J'ai parlé pour parler, comme les oiseaux chantent

pour chanter, parce que le ciel est beau et que les arbres sont verts. Je dois donc m'en remettre à votre opinion, qui est la plus sensée. Le bouquet doit être collectif, et nous devons le prouver, en réunissant toutes les fleurs qui plaisent à toutes les belles hôtesse de Puy-Verdon.

— Voilà un monsieur très-bavard, pensait Amédée.

— Donc , reprit Thierray , prenons des œillets pour madame Dutertre, elle doit aimer les œillets.

— Pourquoi?

— C'est une ^idée que j'ai! des roses pompons pour mademoiselle Caroline; un peu de tout pour mademoiselle Éveline; et pour mademoiselle Nathalie, que réservons-nous?

Le bout d'une baguette que tenait négligemment Amédée toucha, .soit à dessein, soit au hasard, une ortie qui perçait le gazon à ses pieds.

— Oh! oh! se dit Thierray, celle-là, il la déteste.

Le second coup du déjeuner sonna. Amédée, qui paraissait supporter plutôt qu'écouter Thierray, tressaillit et parut impatient de retourner vers la maison. Ce pouvait être une commotion naturelle sur des nerfs délicats : il pouvait aussi avoir faim ; mais Thierray voulut s'attribuer la victoire d'avoir au moins découvert quelque chose.

— 11 y a dans cette maison, pensa-t-il, des bruits qui le font frissonner et quelqu'un qui l'attire irrésistiblement. Donc, il est passionné plus qu'il n'est utile et vertueux. Il aime Benjamine

comme sa sœur, il respecte Olympe, il abhorre Nathalie... C'est donc Éveline qu'il aime. Éveline doit aimer les papillons.

Cette circonstance, cette supposition, gratuite ou non, décida des sentiments et des pensées de Thierray pour tout le reste de la journée. 11 avait été amoureux à Paris, pendant quelques jours, de madame Dutertre, amoureux sans désir arrêté, sans ébranlement de cœur. L'assaut qu'il avait subi la veille, en s'imaginant qu'elle était grand'mère, les plaisanteries de Flavien, les siennes propres, avaient dépoétisé en lui cette brillante image; et puis Dutertre lui avait paru beau et respectable au milieu de sa famille. Son accueil était si cordial ! il inspirait tant d'estime et de reconnaissance à tous les gens du pays qui parlaient de lui ! Thierray n'était corrompu qu'à la surface, par bravade, par affectation. Son cœur avait de la jeunesse, de la droiture, des instincts de religion sociale. Il s'abstint donc de faire attention, ce jour-là, à la victime qu'en riant il s'était choisie en quittant Paris; et, se sentant excité par la première idée de lutte qui lui tombait sous la main, il résolut d'être amoureux d'Éveline, au moins jusqu'au coucher du soleil, ne fût-ce que pour faire enrager Amédée,

On est beaucoup moins scrupuleux envers la fille d'un ami qu'envers sa femme, parce qu'on peut l'épouser si l'on arrive à la séduire ou seulement à la troubler; et, quand elle est riche autant que belle, la perspective n'a rien d'effrayant. Pourtant, si Thierray eût réfléchi ce matin-là, il se serait abstenu, car l'idée de s'enrichir par le mariage blessait toutes ses notions sur la dignité et la liberté de l'artiste.

Mais déjà Jules Thierray n'était plus l'homme qui avait quitté Paris trois jours auparavant. La campagne, le grand air, le soleil de septembre, l'aspect des vieux manoirs, le mouvement à travers

les grands bois, les beaux jardins, les fleurs luxuriantes, et, plus que tout cela, l'indéfinissable influence que répand dans l'air qu'on respire la présence d'un groupe de femmes jeunes, belles, jolies, opulentes, et forcément plus avenantes à la campagne qu'à Paris, ne fût-ce que par devoir d'hospitalité ou par désœuvrement, c'était de quoi enivrer un peu cette tête vide et l'emporter hors du cerce rigide que lui avaient tracé la mode du septicisme et ses instincts de farouche indépendance.

Le succès d'Éveline sur Thierray fut fatalement favo-

MQNT-REVÉGIIE.

risé par l'attitude que prit, sans préméditation, madame Duterre. Elle avait l'habitude, aussitôt que paraissait un étranger, et surtout un jeune homme, de s'effacer entièrement pour laisser briller les filles de son mari. A Paris, où elle se trouvait comme tête à tête au milieu du monde avec ce mari passionnément épris d'elle, elle redevenait elle-même et laissait percer une vive intelligence. Mais, dévouée à ses devoirs avant tout, elle ne quittait presque jamais la campagne et la famille. Aussi n'était-elle pas brillante d'habitude. Thierray ne l'avait vue que dans un de ces rares intervalles où elle ne craignait pas d'exciter de funestes rivalités. Quand il la trouva si réservée, si peu communicative, si sobre de se faire voir et entendre, bien qu'il reconnût qu'elle était encore plus belle que ses filles d'adoption, il la jugea guindée.

— Je ne m'étais pas trompé sur sa jeunesse et sur sa beauté, se dit-il ; mais je m'étais fait illusion sur son esprit et sa grâce. C'est une vaniteuse indolente qui s'admire elle-même et se croit dispensée d'être aimable.

Personne ne songea à entrer au salon avant de se mettre à table, le repas était servi, Dutertre avait faim. Thierray put aller déposer le bouquet sur le clavecin sans être observé.

Olympe et Benjamine étaient habillées de même, en rose. La belle-mère avait dû céder aux désirs de l'enfant, qui prétendait fêter par là l'arrivée de son père chéri, et dont la passion était de copier les vêtements d'Olympe avec autant de soin que ses sœurs en mettaient à s'en éloigner. Aussi, Nathalie arriva-t-elle l'avant-dernière, avec une toilette bleu céleste, très-belle, mais très-mé-lancolique; et Éveline la dernière, avec une robe de foulard bario-lée de fleurs et couverte de rubans chatoyants. Chez elle, la profu-sion et la fantaisie n'excluaient pas le goût. Elle était éblouissante de parure en ayant l'air de s'être arrangée à la hâte et au hasard.

Cette toilette étourdit Thierray.

— Est-elle toujours ainsi, se dit-il, ou suis-je pour quelque chose dans cette gracieuseté?

Il ne passa pas cinq minutes auprès d'elle, car il arriva précisé-ment qu'elle vint occuper la place restée vide à son côté, sans trouver moyen de lui prouver par ses observations qu'il appré-ciait sa science et en goûtait les raffinements. Il y avait plusieurs autres commensaux, arrivés pour saluer l'arrivée de Dutertre. Le déjeuner était assez bruyant, à cause du mouvement des valets, de la sonorité de la vaste salle en boiserie, de la gaieté communi-cative de l'amphitryon et du mouvement incessant de Benjamine. Grâce à ces circonstances, Thierray put bientôt lier une causerie assez animée avec sa voisine.

Elle reçut d'abord avec moquerie les compliments adressés à sa toilette.

— Comment! monsieur, lui dit-elle, vous faites attention à nos chiffons? On nous avait dit que vous étiez un homme sérieux.

— Qui m'avait ainsi calomnié ? dit Thierray.

— Ah ! vous convenez, reprit Éveline, que, dès qu'on s'occupe de toilette, on perd le droit de prétendre au sérieux?

; — Non pas ! Il y a sérieux et sérieux, comme il y a toilette et toilette. Ne voir que la valeur ou l'éclat des choses, c'est être frivole ; mais apprécier le choix, l'arrangement, l'harmonie, c'est faire de l'art, et je déclare que vous êtes une grande artiste.

— Votre approbation doit me flatter, dit Éveline ; les romanciers ont besoin de s'y connaître pour peindre des types. Voyons, à quel caractère attribueriez-vous mon costume dans un de vos personnages ? Mes chiffons seraient-ils l'indice révélateur d'une âme fantasque ou profonde, courageuse ou timide ?

— Il y aurait de tout cela, répondit Thierray, des contrastes piquants et des énigmes terribles dont on donnerait peut-être sa vie pour savoir le mot.

— Tais-toi donc! dit tout bas Éveline à Nathalie, qui lui adressait la parole. J'écoute une déclaration. — Expliquezvous mieux, dit-elle en se retournant vers Thierray, et ne faites pas trop de littérature avec moi qui suis une fille de campagne. Dites tout bonnement ce que je suis, ce que je pense.

— Jusqu'à ce jour, vous n'avez rien aimé.

— Oh ! si fait : mon cheval !

— Vous en convenez, rien que votre cheval ?

— Oh ! mes parents, ma famille, cela va sans dire...

— Vous vous aimez encore plus vous-même.

— Mais vous me dites des injures, je crois, et je n'.aime que les compliments, je vous en avertis. h, nv.

— Je ne vous en ferai pas. Vous êtes peut-être une âme affreuse, un caractère détestable !

— Tu appelles cela une déclaration ? dit à Éveline Nathalie, qui écoutait.

Éveline éclata de rire et regarda Thierray en face.

— Et moi, je vous trouve charmant, dit-elle ; je vous en prie, recommencez.

— Cela vous amuse, dit Thierray, c'est dans l'ordre. Vous savez que vous avez des forces pour faire souffrir, et vous ferez beaucoup souffrir.

— Qui donc? les gens assez fous pour m'aimer?

— Ou pour vous le dire, répondit Thierray en serrant les lèvres d'une manière expressive.

— Convenis qu'il a un joli sourire, dit Éveline à Nathalie, pendant que Thierray répondait à son voisin de gauche.

— Allons, répondit Nathalie en haussant les épaules, te voilà éprise d'un sot ou d'un roué !

— Ou d'un roué ? reprit Éveline. S'il est amoureux de moi à la première vue, il est dans la première catégorie ; s'il l'est de ma

belle-mère, et qu'il veuille se servir de moi comme d'écran, il est dans la seconde ; nous verrons bien !

Sur la fin du repas, Flavien arriva, et, sachant qu'on était encore à table, il passa par le perron du jardin dans le salon, admira le bon air que Thierray avait su donner à son offrande, et envoya tout doucement Crésus porter au cabinet de travail de Dutertre la procuration signée de sa main. Puis il se mit à faire le tour des jardins, ne voulant pas assister en provincial à son triomphe.

Le triomphe fut complet. D'une part , le charmant clavecin tant convoité par Éveline et si bien apprécié par Olympe ; de l'autre, le cordial et flatteur badinage de la procuration parafée et signée que le secrétaire de Dutertre lui apporta au milieu du salon : il y avait certes de quoi donner une bonne idée des manières du jeune gentilhomme, et ce fut encore mieux quand Crésus, appelé et questionné à l'incitation de Thierray, raconta à sa mode comment M. de Saulges «e'y était pris pour deviner ce qui pourrait être agréable aux dames de Puy-Verdon.

MONT-REVÈCHE.

Crésiis était, comme tous les grooms qui ont affaire à de bonnes gens, un enfant fort gâté. Éveline l'avait peutêtre un peu trop rabaissé au rôle de bouffon. Il en tirait une vanité, une audace singulières, et prenait pour autant de traits d'esprit les balourdises qu'elle lui faisait répéter. 11 s'étendit donc avec complaisance sur son office de devin à Mont-Reveche, et 'n'oublia pks la gratification qu'il avait reçue.

— Allons, c'est un homme du pîus beau monde, dit Nathalie d'un air ironique.

— C'est un homme fort aimable, dit Olympe, qui voulait réparer cette impertinence auprès de Thierray. Dans tous les mondes possibles, le désir d'être agréable est une qualité du cœur.

— C'est un bon voisin, et Voilà comme je les aime, dit Dutertre. Confiance, c'est-à-dire honneur et loyauté.

— C'est un Charmant monsieur, dit Benjamine, il comprend mon papa —

— 'Puissance et prestige t'élèvent la ■ richesse ! dit Thierray tout bas à Éveline; quand ce ne sont pas là des séductions, ce sent encore des charmes.

— Êtes-vous riche, monsieur? dit Eveline avec une liberté d'interrogation qui confondit Thierray.

— Je n'en ai et n'aurai probablement jamais rien, mademoiselle, répondit-il avec un empressement hautain.

— Eh bien, tant mieux! répondit-elle étourdiment. ■ — Auriez-vous l'extrême bonté de m'expliquer cette parole ?

— Ah ! vous savez que je suis une vivante énigme, Vous l'avez dit !

— Dois-je tâcher de deviner le sphinx ?

— Non, C'est la prétention que de croire y arriver si vite !

— On apporta le café et des cigares. Madame Dutertre alluma le bout d'une cigarette en paille et fit mine de la fumer pour donner l'exemple à ses hôtes. Tous les hommes profitèrent de la permission, et, pendant qu'Olympe toussait à la dérobée ses trois bouffées d'étiquette hospitalière, Éveline prit un gros cigare et

fuma comme un garçon au nez de Thierray avec l'intention presque évidente d'essayer sur lui l'effet de ses excentricités. Il ai fut choqué d'abord et ne se gêna point pour lui dire que c'était affreux. Elle jeta aussitôt son cigare, s'aïim'. «a une demi-minute du trouble naïf qui s'empara de lui à cette concession inopinée, et alla chercher un antre cigare en disant:

— Vous aviez raison, celui-là était affreux. Est-ce que vous ne fumez-pas?

— Si fait, répondit-il en allumant son cigare à celui qu'elle venait d'allumer elle-même et qu'elle lui tendait familièrement, je fume sans cesse.

— ■ Vous avez tort 1

— Pourquoi?

■ ^ Afe ! si je vous explique toutes mes paroles, quand est-ce que vous commencerez à deviner mes pensées?

M. Duterlre passa près d'Évelino, lui ôta en souriant son cigare, le jata bien loin, malgré ses i<éclamations, et la laissa-eatiset avecT-hierray. ^-S^ 3i .j juj.UjLq iup

PeHdant que ces deux jeunes gens faisaient a'^'^â'ut'dè coquetteries, innocentes de la part d'Évetine, mais assez dange-reuses pour Thierray, Nathalie, blessée de n'Être l'objet des at-tentions exclusives de personne, quitta le perron, où l'on fumait et causait à l'abri d'une vaste ten- (line d'étoffe de palmier, et s'enfonça dans les massifs de la pelouse. Insensiblement, perdue dans d'assez chagrines rêveries, elle s'éloigna dans le jardin an-glais et se trouva tout à coup face à face avec Flavien.

Mais ce face à face ne troubla ni l'un ni l'autre. En marchant d'un pas lent et inestré, Nathalie n'avait pas éveillé Flavien, qui, assis sur un banc de gazon et latçfo un peu renversée contre la tige d'un platane, dormait du sommeil du justî.' -t' ' ui

De Saulges avait ces besoins de repos subit et ctirti]Trét que les natures actives et robustes éprouvent et satisfont là où elles se trouvent, à moins qu'elles ne soient forcées de les combattre par un effort de la volonté. 11 s'était levé de grand matin, il avait fait six ou sept lieues de pa^^s au trot allongé d'un vigoureux cheval," il avait déjeuné à la hâte en repassant par Mont-Re-vêche, il était reparti sans songer à faire une sieste ; enfin il était las, il se 'tFOiivn(ft dans un lieu solitaire et frais, et, sans dessein prémédité, il dormait comme un roi, ou comme un paysan. ' '

Nathalie fut choquée de cette grossièreté, et, tournantlégèremment les talons sur la mousse discrète, elle s'éloigna avec mépris; mais, au bout de trois pas, celte réHexion l'arrêta :

— J'ai menti hier au soir à Éveline en voulant lui faire croire que ce garçon était déjà épris d'Olympe. Il ne la connaît pas, il ne se soucie ni d'elle ni de nous. C'est, quant à nous, un cœur libre, une table rase. 11 vient ici pour vendre son domaine, preuve qu'il n'a aucun désir de conserver un pied-à-terre près de nous, aucim dessein d'épouser l'une de nous. Je dois donc le traiter comme un personnage sans conséquence, puisqu'il n'est pas enrôlé dans le corps des prétendants à ma dot. Il est riche, c'est un droit à mon estime. Je méprise les pauvres qui cajolent les ridicules et les travers d'une femme riche. Il n'a pas été frappé des charmes transcendants d'Olympe, puisqu'il dort au lieu de courir au-devant des remerciements qui l'attendent. Sa galanterie à l'endroit du clavecin est celle d'un homme qui apporte un cornet de bonbons à des

petites filles. Sa confiance en mon père est le dédain seigneurial d'un patricien qui ne veut pas être en reste de procédés vis-à-vis d'un roturier. Décidément, M. de Saulges a du bon, et, par la raison que je ne lui plais pas, j'aimerais assez à lui plaire.

Elle se rapprocha, et, se tenant un peu en arrière du banc, de manière à voir le dormeur en profil et à iDouvoir disparaître derrière les massifs an moindre mouvement qu'il ferait pour s'éveiller, elle examina sa figure avec attention.

Flavien avait une de ces beautés fières et vaillantes qui flattent l'orgueil d'une souveraine; la taille élevée, les épaules larges, la ceinture fine, les traits admirablement dessinés, la chevelure blonde, épaisse, abondante; les mains grandes, mais blanches, et d'une belle forme; enfin. In vigueur et la fierté de*s antiques races équestres.

— 11 est trop beau Jjour ne pas être un peu bête, pensa Nathalie. Mais la nullité, chez ces êtres-là, est couverte d'un trop beau vernis de savoir-vivre jxiur qu'une femme

MONT-REVÉGHE.

ait à en rougir. On n'aime pas les gens pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils paraissent aux autres. La reine Élisajbeth eût pris ce noble seigneur pour un de ses grands officiers, et, quoi qu'en diseÉveline, je suis reine, je suis Elisabeth, je suis Anglaise par nature plus qu'on ne le pense... Comment plairais-je à ce grand vassal? comment le retiendrais-je ici, au moins tout le temps des vacances, ne fût-ce que pour n'être pas abandonnée au fretin des prétendants, pendant qu'Éveline jette déjà son dévolu sur le seul homme d'esprit de la société? Je suis aussi „Ji»eJle dans mon gennç que M. Flavien dans le sien, et d'ime natiïire en-

core plus aristocratique, malgré mon origine bourgeoise. Là où celui-ci ne saurait que commander, je saurais régner. J'ai du talent, prestige infaillible sur ceux qui n'en ont pas. ^Oui, mais je n'ai pas de coquetterie, et, dans ce temps-ci, il faut qu'une demoiselle fasse les avances pour se faire remarquer d'un homme qui n'aspire pas à une dot. Mais suis-je bien sûre de n'avoir pas de coquetterie? J'ai le désir d'être admirée, et la coquetterie, c'est l'esprit mis au service du besoin de plaire. L'esprit! Éyeliiieen a; mais, moi, j'ai dugénie, et je ne saurais pas m'en servir pour la satisfaction de mon amour-propre! Elle réfléchit encore longtemps. Je crois. Dieu lui pardonne! que, pendant cette orgueilleuse et grave méditation de Nathalie, il arriva à Flavien de ronfler un peu. Nathalie n'en fut point émue, et même cette pensée lui vint involontairement :

— Avec un mari qui ronflerait, on aurait tout de suite le droit de passer les nuits à écrire chez soi... Mais pourquoi ne nous recherche-t-il pas en mariage? pensa-t-elle. Nous sommes plus riches que lui. Il faut qu'il soit sans dettes, ou sans ambition, ou fiancé déjà,, ou encore, amoureux d'une femme mariée. Enfant que j'étais! avant tout, il faut savoir cela.

Elle cueillit une branche d'azalée, approcha derrière le banc sur la pointe du pied, la laissa tomber dans le chapeau de Flavien, qui était placé à côté de lui ; puis, se glissant comme une couleuvre dans les buissons, elle alla, d'un air fort tranquille, rejoindre le premier groupe qu'elle vit paraître sur la pelouse.

Flavien s'éveilla. Au moment de remettre son chapeau sur sa tête, il fit tomber la branche d'azalée; il l'examina un peu comme un chien de chasse flaire la piste d'un gibier suspect.

— C'est une déclaration, dit-il. Ces filles de province, comme ça s'ennuie! Voyons I

11 détacha une des fleurs qu'il mit à sa boutonnière, et froissa le reste de la branche qu'il fourra dans la poche de côté de son habit. Puis il se leva et prit le chemin du château, résolu, dans le désœuvrement de son propre cœur, à voir venir l'aventure.

11 n'avait pas fait trois pas, qu'il rencontra Caroline.

— Il n'y a, pensa-t-il, que les petites filles pour faire, en jouant, de pareils coups de tête. Elles appellent cela des espiègleries I

Mais Caroline, qui cherchait Nathalie, l'accosta avec sa manière accoutumée ;

— Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?

11 ne fallait que rencontrer ces beaux grands yeux vifs, hardis et tranquilles, pour ne pas douter un instant de SQU indifférence et de sa pureté. Aussi Flavien lui offrit-il son bras, qu'elle accepta sans embarras, pour retourner

vers saïière,' un peu vaine d'être traitée comme une personne raisonnable, et s'etïorçant de régulariser son pas vagaljond, qui savait courir et non pas marcher.

En ce moment, Thierray, après s'être éloigné d'Éveline pour ne pas paraître d'une assiduité choquante, était revenu, comme naturellement, reprendre l'assaut avec elle. -i

— Mademoiselle, lui disait-il, aimez-vous les papillons?

— Je les déleste, répondit-elle. Ce sont les emblèmes de ma propre légèreté, et je ne demande qu'à me distraire de moi-

même. '■

— Votre cousin Amédée aime beaucoup les papillons, mademoiselle.

— Ah! dit Évelinc avec son irréflexion accoutumée» c'est parce que sa tante les aime! 'lo , 'J);o : n

Il s'en fallut de peu que cette parole imprudente n'éloignât subitement d'Évelihe l'hommage qu'elle prétendait accaparer. Thierray ne voyait encore, dans ses rapports avec le groupe féminin de Puy-Verdon, que le plaisir de tourmenter, d'effrayer, de supplanter, en passant, le rival qui lui tomberait sous la main. Ses yeux se portèrent rapidement sur Olympe et sur Amédée, qui échangeaient à voix basse quelques paroles dans un coin, debout l'un et l'autre. •. Jjjs.-.d moi;

Il n'y avait Tien de plus naturel que devoir ces deux personnes se consulter sur quelque détail d'intérieur avec cette sorte de petit mystère officiel qu'on affecte en pareille circonstance, pour ne pas troubler le loisir ou l'amusement des autres par un retour vers les choses de la réalité. Mais Thierray, se croyant sur la voie d'une découverte importante, faillit oublier Eveline, qui, déjà, n'avait plus rien de mystérieux pour lui, pour courir après l'ombre d'un mystère nouveau. Il sentit passer en lui comme un vague frémissement de curiosité qu'Éveline prit pour un frisson de jalousie.

— Nathalie avait deviné juste, pensa-t-elle, M. Thierray est amoureux de ma belle-mère. Allons, c'est un combat à livrer, et je le livrerai. Il ne sera pas dit que cette jeune femme, à qui je permets d'accaparer le cœur de mon père, ne nous laissera pas un pauvre adorateur.

Elle fit si bien, que Thierray resta enchaîné à ses côtés, un peu préoccupé, un peu acerbe, un peu rebelle, mais, sinon retenu par un lien de fleurs, du moins empêtré dans un écheveau de soie. Flavien arriva, et, en recevant les remerciements et les éloges de la famille, il ne songea qu'à chercher dans les yeux de toutes les femmes qui se trouvaient là (car il était arrivé plusieurs voisines) la folle ou la railleuse qui avait jeté à sa tête , c'est-à-dire dans son chapeau, la branche d'azalée. Avant qu'il eût rencontré les yeux de Nathalie, celle-ci avait vu la fifiur à sa boutonnière, et s'était dit : , »■•. ■■ /.

— Ou il n'aime personne, ou il est facile à distraire. Avec une passion sérieuse, on ne se donne pas à la première venue, et cette fleur est sur lui comme un écriteau sur une maison à vendre ou à louer.

Elle prit un journal qu'elle fit mine de parcourir, et, quand Flavien, par un détour savant, trouva le moyen de venir la saluer, elle était si bien préparée à lui faire

MONT-REVÊCHE.

un accueil de glace, qu'après lui avoir souhaité fort gracieusement le bonjour, il s'éloigna en pensant :

— Certes, ce n'est pas de cette précieuse que je porte les couleurs à ma boutonnière!

Éveline causait avec tant d'animation sans même le voir, et Thierray l'absorbait si bien, que Flavien sourit en se disant que ce n'était pas celle-là non plus.

Quelque dame du voisinage? 11 ne s'en trouvait précisément pas une seule qui fût jolie, et on ne suppose jamais qu'un mystère

de ce genre puisse cacher une figure ridicule ou déplaisante.

Restait madame Dutertre. Elle avait accueilli et remercié Flavien avec une cordialité gracieuse et calme; elle n'avait pas paru remarquer la fleur d'azalée. Pourquoi l'eût-elle remarquée, si elle n'y était pour rien?

Mais tout d'un coup Flavien fit une remarque à son tour. Olympe avait, dans les plis de son jabot de dentelle, une fleur d'azalée toute semblable à la sienne et coupée fraîchement; car, on le sait, cette fleur ne vit qu'un instant séparé de sa tige.

— Voyons ! se dit encore Flavien. — Mon cher voisin, dit-il à Dutertre, c'est donc une affaire faite , vous êtes propriétaire du petit domaine de Mont-Revêche. Je ne m'en occupe plus. Mais, ajouta-t-il en regardant madame Dutertre, Madame comprendra aussi bien que vous qu'il est des choses qu'on ne vend ni ne donne, des souvenirs de famille dont on ne se sépare pas. Ainsi le lit, la chambre, le petit castel, qui porte encore, pour ainsi dire, l'empreinte de ma vieille grand'tante, je n'ai jamais compté m'en dessaisir. Heureux aujourd'hui pourtant de détacher un échantillon de ce vieux mobilier, je l'ai mis à vos pieds, madame, ne sachant rien de plus précieux à vous offrir qu'une relique ainsi consacrée. Mais, comme je ne peux pas vous apporter la tour de Mont-Revêche pour la placer sur votre cheminée, permettez-moi de la garder pour moi. Aucune personne de votre famille ne voudrait habiter ce pauvre donjon si petit, si triste, si complètement isolé. Moi, je m'y trouve bien, je l'ai pris déjà en amitié, et je souffrirais de le voir habité par un fermier. Je vous livre, mon cher Dutertre, les bâtiments d'exploitation qui sont au bas du monticule ; mais je vous demande de me laisser sans regret ma colline de bruyère, mon fossé rempli de broussailles, et mon pied-à-terre

de Mont-Revêche à côté de vous. Distrayez donc la valeur de cette habitation de celle que vous attribuez à la propriété entière.

— Elle est nulle, mon cher voisin, répondit Dutertre. Ces sortes de manoirs, qui ont une valeur historique ou artistique, n'en ont aucune dans les affaires de ce pays-ci, et passent par-dessus le marché dans les contrats d'achat et de vente, à moins qu'ils ne fournissent un local à l'exploitation agricole. Ce n'est point ici le cas : la ferme de Mont-Revêche est suffisante comme bâtiment, et votre donjon, qui ne serait pas volontiers habité par un fermier (vu sa réputation d'être hanté par les esprits), risquerait de tomber sous les outrages du temps. Nous ne distrairons donc rien de la valeur totale de la propriété, et vous garderez, vous, en toute propriété, la colline de Mont-Revêche et tout ce qu'elle comporte. A présent, laissez-moi vous dire que , dans notre marché , voilà ce qui m'enrichit le plus : c'est l'intention que vous avez de garder un pied-à-terre auprès de nous et de nous faire espé-

rer par là le séjour ou le retour d'un excellent voisin.

Madame Dutertre approuva son mari par un regard où Flavien crut voir de l'émotion, et un sourire cordial qui se changea pourtant en rougeur lorsqu'il lui baisa la main , après avoir serré chaleureusement celle de Dutertre.

Nathalie n'avait rien perdu de cet entretien, qu'elle avait paru ne pas entendre. "

— La partie est gagnée, se dit-elle, il restera. Un château pour une fleur, c'est assez chevaleresque.

Ht elle plaça à son corsage une fleur d'azalée qu'elle avait mise en réserve pour les besoins de l'aventure. Flavien n'y prit pas garde.

Eveline aussi avait ouvert l'oreille, et, comme elle ne s'obstinait pas, ainsi que Nathalie, à tenir les yeux baissés sur un journal, elle vit l'espèce detrouble enjoué et animé de Flavien, l'espèce de satisfaction tout à coup embarrassée d'Olympe. Un regard un peu trop hardi de ce dernier avait intimidé la jeune femme au milieu de sa candeur, et, chose étrange, Éveline, cette fille de dix-huit ans, ne comprenait pas la timidité. Elle pensa donc que Nathalie avait bien deviné et qu'une affaire de cœur ou de coquetterie s'engageait entre VcxceUent voisin et sa belle-mère.

Elle s'approcha de lui pour essayer l'efl^et d'une bordée au hasard.

— M. de Saulges n'est ni romanesque ni curieux, je le vois, dit-elle. On lui parle d'esprits, on lui apprend que son château est hanté, et il n'y fait pas la moindre attention.

— Est-ce qu'êtons les châteaux ne sont pas hantés? répondit Flavien. Tous ceux que j'ai habités ont leur légende. Le vôtre n'aurait-il pas la sienne?

— Oh ! il n'y a de spectres que dans les châteaux abandonnés, ou dans ceux qui sont encore habités par des nobles, dit Dutertre. La bourgeoisie réaliste a mis à la porte de chez elle le monde des rêves, et c'est grand dommage, convenez-en, mesdemoiselles !

— Mais vous ne nous dites pas, s'écria Thierray, la nature des apparitions de Mont-Revêche ! Cela m'intéresse, moi ! Libre à M.

de Saulges d'être blasé sur les légendes, puisqu'il en a autant que de châteaux à son service ; mais, moi qui ne possède pas le plus petit fragment de mâchicoulis, je serais fort curieux de savoir quelles aventures nous attendent dans les nuits d'automne du Morvan.

— Ah ! dit vivement Éveline, vous voyez bien que vous comptez prolonger votre séjour ici jusqu'aux nuits brumeuses d'octobre ou de novembre ! Quand je vous le disais !

Et, en même temps, elle regarda Flavien, qui regardait Olympe.

— Je l'espère bien ! dit M. Dutertre. Est-ce que nous n'avons pas formé le projet de courir et de chasser toute la saison, mon cher Thierray ? Je suis à vous pour cela, une fois par semaine, car je ne chasse que le gros gibier. Mais nous nous verrons plus souvent, je l'espère ; tous les jours, si vous voulez ! C'est ainsi que j'entends la vie de campagne. Pas d'invitation, pas de visite ! Qu'on aille, qu'on vienne, qu'on soit les uns chez les autres comme dans la famille commune, et surtout que rien ne rappelle l'étiquette méfiante et la discrétion forcée de la vie de Paris.

MONT-REVÊCHE.

A huit jours de là, après une semaine de beau soleil, après des chasses magnifiques, après des journées entières de promenades en voiture, de pêche ou d'équitation avec la famille Dutertre, Flavien et Thierray rentraient au manoir de Mont-Revêche entre onze heures et minuit. Le temps avait changé dans la soirée ; le soleil s'était couché terne et voilé ; la brise était restée assez tiède ; mais une petite pluie fine avait commencé à tomber.

En revenant à cheval côte à côte, de Puy-Verdon à Mont-Re-vêche, les deux amis s'étaient parlé à bâtons rompus, comme on peut parler au trot à l'anglaise, quand on ne le ralentit que pour monter une côte rapide ou descendre, dans l'obscurité, une pente dangereuse.

— Crésus ! avait dit Flavien au groom dans un de ces intervalles, vous ne partirez pas demain sans que je vous

voie. rio wr;

— C'est donc demain que je quitte Monsieur?

— A mon grand regret, certainement, monsieur Crésus I mais j'ai enfin trouvé, dans votre pays de sauvages, chevaux, domestique et voiture, et il est temps que je vous rende à vos fonctions auprès de mademoiselle Éveline, qui a bien "voulu se priver de vous pendant huit jours,

— Oh ! pardié ! elle peut bien se passer de moi tout le restant de sa vie, objecta philosophiquement Crésus, Elle a bien d'autres laquais que moi à ses ordres, et j'ai plus besoin d'elle qu'elle n'a besoin de moi.

— Ne rendez pas notre séparation trop déchirante, monsieur Crésus, en nous montrant les trésors de votre esprit, dit Thierray, et, puisqu'on n'a plus rien à vous dire, reprenez votre distance à douze têtes de cheval en arrière ; surtout comptez bien et qu'il n'y en ait pas une de moins.

— Sont-ils bêtes ! pensa Crésus. C'est égal, ça paye bien.

Et il opéra son mouvement de retraite à l'arrière-garde,

— 11 fait presque froid ce soir, dit Thierray,

— Non, c'est la campagne qui devient triste, répondit Flavien.

11 reprit le trot, et Thierray le suivit,

— Décidément, mon cher, dit Thierray, lorsqu'au bout de dix minutes ils se remirent au pas pour traverser un marécage, je ne suis pas né cavalier, le trot me fatigue. Je n'aime que le pas et le galop.

— Mais, mon très-cher, nous irons comme tu voudras. Règle l'allure, je le suivrai. Est-ce que par hasard tu te gênes avec moi ?

— Non ; mais, devant le monde, je te suis par amourpropre, et, quand nous sommes seuls, je te suis par habitude.

— Pourquoi mettrais-tu de l'amour-propre à cela ? Tu montes parfaitement bien.

— 11 est vrai qu'on ne met d'amour-propre que dans les choses qu'on ne fait pas bien, et c'est à cause de cela que j'ai la sottise d'en mettre dans l'équitation. Je l'ai apprise avec rage ; je me suis assoupli les muscles et assuré la main avec une rapidité étonnante. J'ai analysé l'étude du cheval assimilé à l'homme, et de l'homme assimilé au cheval, avec un sérieux formidable. J'ai dépensé plus de force physique et de volonté pour cette belle science que pour apprendre à penser et à écrire, le tout par amour-propre; et malgré tout, Éveline m'a dit ce soir une

grande vérité : « Vous nous jetez de la poudre aux yeux; vous avez bonne grâce, vous faites valoir votre montui-a; mais vous n'êtes pas vraiment solide, et, un beau jour, vous vous casserez le cou. »

— Était-ce une métaphore?

— Peut-être! Mais il en est de cela comme de tout le reste. Pour être homme de cheval, il faut avoir abordé le manège dès l'enfance, 11 faut être né, pour ainsi dire, à cheval, comme les enfants de famille et les grooms, comme les jeunes seigneurs et les enfants de ferme. Nous autres, descendants des races vouées au commerce, à la chicane, aux arts ou aux métiers, toute notre force, toute notre souplesse, toutes nos aptitudes, sont dans le cerveau ou dans la main. Nous naissons et grandissons dans la poussière des comptoirs, des bureaux ou des ateliers. Nos muscles s'y étioient, notre sang s'y appauvrit, nous ne vivons plus que par les nerfs. Plus tard, si les séductions du loisir s'emparent de nous, nous sommes assez adroits et assez persévérants pour imiter les hommes de loisir dans nos goûts, dans nos manières, dans nos habitudes ; mais, pour un œil exercé, nous ne sommes jamais qu'une contrefaçon du patriciat, et les femmes ne s'y trompent guère, non plus que nous-mêmes, quand nous nous examinons de bonne foi,

— C'est possible, répondit Flavien. Peut-être même, à vouloir vous transformer ainsi, perdez-vous ce qui vous fait, en bien des points, supérieurs à nous,

— Quels sont donc, selon toi, mon cher ami, ces points de supériorité ?

— Tu les as signalés toi-même. Vous avez des nerfs, ce qui vous rend beaucoup plus aptes à vous emparer de la vie de civilisation que la puissance qui réside dans nos muscles, et qui relègue notre rôle au temps de la chevalerie. Vous vivez par le cerveau, par la souplesse de l'idée, la faculté du labeur persévérant, l'adresse de la main, toutes choses qui font peut-être l'animal moins beau, mais qui font, à coup sûr, l'homme plus fort. Ne

vous plaignez donc pas, hommes du tiers ; vous n'êtes pas nés à cheval sur des chevaux, mais vous êtes nés à cheval sur le monde,

11 y avait loin, comme on voit, de cette conversation à celle de la chevauchée du bois de Boulogne, huit ou dix jours auparavant. Les rôles étaient intervertis entre ces deux jeunes gens. Chacun cédait l'avantage à l'autre, de bonne grâce. La jalousie était devenue épanchement ; la rivalité, concession. C'est que tous deux étaient amoureux, et que l'amour rend naïfs par moments, qu'il soit passion ou faiblesse, les cœurs les moins disposés à s'avouer vaincus.

Cependant, aucune confidence n'avait été échangée entre eux, Flavien mettait un soin extrême à ne jamais prononcer devant Thierray le nom qui le préoccupait, et Thierray, en parlant sans cesse d'Éveline , n'en avait encore jamais parlé sérieusement.

Le silence de la nuit était profond lorsqu'ils montèrent la colline de Mont-Revêche. La chouette logée dans le donjon faisait seule entendre son cri aigre-doux. La lune pâle paraissait à travers la pluie fine, comme une lampe dans son globe de verre mat.

— Quel paysage mélancolique! dit Thierray; c'est une nuit d'Ecosse, une nuit à apparitions.

— A propos, dit Flavien, as-tu fini par savoir quelle

MONT-REVÊCHE.

figure ont les revenants de notre donjon? Je n'ai plus pensé à m'en informer.

— Éveline m'a conté cela ; mais elle est si moqueuse, que je n'en crois rien.

Cela me fait songer à interroger

Crésus. — Avancez, riche Crésus, et dites-nous ce qui revient au château de Mont-Revêche.

' — Bah ! monsieur, c'est des bêtises ! répondit le groom morvandiot d'un ton sceptique.

— Il est possible que vous soyez un esprit fort, reprit Thierray; mais répondez à la question qu'on vous adresse, sans plus de commentaire.

— Eh ! mon Dieu, ils disent comme ça dans le pays qu'il y revient une dame.

— Jeune ou vieille? dit Flavien.

^ Kh ! ça, on n'en sait rien ; on l'appelle la dame au loUp, parce qu'elle paraît avec un grand loup blanc qui la suit comme un chien.

— Vous vous abusez, monsieur Crésos, reprit Thierray, son loup est noir*

• — Non, monsieur, c'est son masque qui est noir. '■ — Nous y sommes, dit Thierray à Flavien : elle n'est suivie d'aucun quadrupède; mais elle a un masque de velours noir sur la figure. — Continuez, Crésus. Quelle ligure a-t-elle sous son masque ?

— • Ça dépend, monsieur. Quand elle est de bonne humeur, elle est toute jeune et assez gentille, qu'on dit. Quand elle est en colère, elle est vieille et laide comme un diable. Mais, quand elle veut faire mourir quelqu'un,- et qu'elle tire son masque, on voit une figure de mort desséché, et il faut partir dans la huitaine. Voilà ce qu'on dit ; mais c'est des fameuses bêtises.

— Tout cela est très-conforme à la version d'Éveline, dit Thierray en mettant pied à terre; car on était entré dans la cour du château. Eh bien, cette légende est jolie.

— Comment! vous n'êtes pas couché, Gervais? dit Flavien à son vieux serviteur, qui venait à sa rencontre. Je vous ai défendu de veiller pour m'attendre : ce service-là n'est plus de votre âge.

— Oh ! que M. le comte ne fasse pas attention, répondit le vieillard; c'est que je tiens à fermer la porte moi-même derrière ces messieurs.

— Eh bien, croyez-vous que nous ne soyons pas assez grands garçons pour la fermer nous-mêmes? Au lit, au lit, ftion vieux brave I

— J'y vais, monsieur, répondit Gervais après avoir été tâter et palper la porte déjà fermée, avec une insistance singulière.

— C'est que nous ne saurions pas la fermer comme lui, da! dit Crésus à demi-voix à Thierray. Vous ne voyez pas qu'il fait une croix dessus avec ses doigts? Ah! vous parlez delà dame au loup! c'est lui qui gobe cette bêtise-là!

— Vraiment! dit Thierray. Écoutez donc ici, père Gervais. Est-ce que vous l'avez vue, vous?

— Qui donc, monsieur? dit Gervais tout ému.

— Eh ! la dame au loup !

— Oui, monsieur, répondit le bonhomme avec une grande assurance, et en faisant le signe de la croix. Puisqu'il vous plaît d'en parler et de la nommer, je ne suis pas un enfant pour en avoir peur. Je suis bon chrétien, Dieu merci! et je sais des- prières pour

l'éloigner. Mais traitez-moi de fou et d'imbécile, si vous voulez, je l'ai vue comme

je vous vois, et justement là, à la place où vous êtes.

11 n'y avait pas à discuter devant une conviction si nettement posée. Aussi, ni Flavien ni Thierray n'y songèrent, et, plus curieux qu'épilogueurs, ils le pressèrent de questions.

— 11 est aisé de vous contenter, messieurs ; car cela n'est pas un conte, c'est une histoire... La dame Hélyelte de Mont-Revêche est morte ici en l'an 1665, et vous verrez son portrait dans le grenier quand vous voudrez. Eh bien, le costume qu'elle a dans son portrait, elle le portait encore ; et le masque que vous verrez sur sa figure, elle ne le quitte pas pour se promener dans tes bois. Mais, quand il lui prend fantaisie d'entrer dans le dtâteau, elle l'ôte, et c'est alors qu'elle est nuisible.

— L'a-t-elle ôté devant vous ? dit Thierray.

— Non, monsieur, elle n'en a pas eu le temps ; je l'ai exorcisée, et elle s'est dissifiée en brouillard.

— Ainsi vous ne connaissez pas son visage ?

— Non, Dieu merci ! ,uv;iuij mie

— Mais vous ne nous avez pas dit sori^histoire. Gervais frémit ; mais, se remettant aussitôt :

— Je suis un vieux soldat, dit-il, et je n'étais pas plus poltron qu'un autre devant les Croates, qui m'ont fendu le cerveau à coups de sabre au passage du Mincio. Je peux donc me moquer d'une mauvaise âme en peine. Voilà l'histoire, messieurs ; elle n'est pas longue, mais elle est vraie.

— La dame Hélyette de Mont-Revêche était amoureuse d'un croquant, dit Gervais : on dit un petit clerc de Clamecy. Pour se défaire de son mari, qui avait découvert son intrigue, elle donna dans la science du diable, dans les poisons, et elle montait dans le haut du donjon, où vous verrez ses fourneaux. Elle composa un breuvage qui fit mourir lentement monsieur son mari, Tranche-lion de Mont-Revêche. Et, comme la chose lui réussit sans éveiller les soupçons de la justice, elle résolut d'épouser son amant le croquant ; mais elle apprit que le drôle était déjà marié dans le Rouergue, et elle s'apprêta à le faire mourir de la même façon. Or, comme elle était en train de souffler ses fourneaux d'enfer, une belle nuit, je ne sais quelle drogue, qu'elle versait dans la chaudière, lui sauta au visage et lui fit une brûlure effroyable. Cela fit du bruit. Le croquant eut l'éveil et quitta le pays. Madame Hélyette vécut seule et mourut vieille, ayant, depuis ce moment, toujours porté sur la figure ce qu'on appelait un loup, avec lequel elle voulut être enterrée, pour cacher jusque dans le tombeau la marque de son crime. Les paysans, qui sont ignorants et qui arrangent tout à leur idée, jouant sur le mot, prétendent qu'elle avait apprivoisé un grand vilain loup, à qui elle faisait dévorer ceux qui ne payaient pas la taille; qu'il a été enterré à ses pieds et qu'il revient avec elle; mais cela est faux, et je vous conte l'histoire exacte telle que je l'ai entendu raconter à madame la chanoinesse, qui la savait bien, la tenant du plus ancien curé des paroisses environnantes.

Gervais, ayant fini sa narration, fit encore gravement le signe de la croix, salua son maître et voulut se retirer.

— Attendez, Gervais, dit Flavien; n'existe-t-il aucun

MQNT-REVÉGIIE.

document sur cette histoire dans les titres de la pro-

Non, monsieur, répondit Gervais. Vous y trouverez bien les noms, titres, conrais et ventes qui prouvent l'existence de madame Helyette et de M. Tranchelion ; mais de cette histoire, qui n'a e'té accréditée que par la rumeur publique, madame votre tante a eu beau chercher, il ne reste pas de traces.

— Sinon le portrait et les fourneaux , dit Thierray. Ma foi, je ne me coucherai pas sans les voir.

— Ni moi non plus, dit Flavien. Prêtez-nous votre lanterne, Gervais, car il doit pleuvoir dans le donjon.

— Non, monsieur le comte, le donjon est bien couvert. Mais je vais vous éclairer moi-même.

Et, avec une résolution qui contrastait avec ses croyances sujérstitieuses, le bonhomme marcha devant eux, traversa la cour, monta l'escalier du donjon et ne s'arrêta que dans une sorte de grenier oi!i, parmi de vieux meubles, il trouva et leur montra les débris d'un alambic et les pièces d'un fourneau à expériences chimiques qui avait été noirci par le feu. Puis il toucha diverses toiles roulées, anciens portraits détachés de leurs cadres, qui ne portaient presque plus de traces de peinture sur leur trame usée, et' il en choisit une qui paraissait un peu mieux conservée.

— C'est elle! dit-il sans l'ouvrir.

— Emportons-la, dit Thierray, nous là verrons mieux au salon ; car, si cette figure est désagréable au bon Gervais, il est inutile de le contrarier et de le tenir éveillé plus longtemps.

Gervais salua en silence, conduisit ses maîtres au salon, alluma des bougies, leur fit remarquer qu'il y avait du feu, une bouilloire, du thé, du rhum, des citrons, des gâteaux, des cigares, et se retira fort calme, tandis que Crésus, après avoir rentré et pansé ses chevaux, regagnait aussi sa chambre en siïlant avec insouciance.

— Voyons madame Hélyetle! dit Thierray en déroulant la toile.
.—

■ La' toile était un peu écaillée partout, un peu mangée aux rats dans les angles : néanmoins, madame Hélyetle était parfaitement visible, et la peinturé n'était pas trèsmauvaise. La dame était en amazone du temps de mademoiselle de Montpensier. Elle portait un chapeau de feutre mou avec une plume verte; son justaucorps chamois était serré d'une écharpe. Elle avait les cheveux bouclés comme naturellement, et ces cheveux étaient blonds; le cou, le menton et la main paraissaient jeunes; la bouche était charmante, vermeille et doucereuse; le masque noir cachait le reste. Sur le fond du tableau, on lisait en lettres dorées au pinceau le nom et la date que Gervais avait signalés avec exactitude.

— J'emporterai cette peinture et je la ferai restaurer, dit Flavien.

— Garde-t'en bien, Thierray , elle perdrait toute sa valeur, tout son caractère; fixons-la à la tenture avec des épingles, et nous lui trouverons un cadre en harmonie avec son air de vétusté.

• Ils trouvèrent sur la pelote de la chanoinesse des épingles qui avaient servi à la toilette de la chanoinesse, et madame Hélyette fut exhibée à la muraille. En ce moment, une voix rauque et

plaintive prononça distinctement dans un angle de l'appartement :

—rWes bons amis, je vais mourir!

C'était le vieux jperroquet, qui, trompé parles lumières, procédait lentement à son réveil quotidien en faisant le gros dos et en répétant les paroles uniques de son vocabulaire.

— Quoi! cette affreuse bête est toujours ici? dit Flavien. Vraiment, tout est lugubre dans ce sombre Morvan et dans cette maussade demeure de Mont-Revèche!

— Pour le coup, dit Thierray en s'approchant de Jacot le centenaire, et en le grattant avec une sorte de complaisance, c'est toi qui as des nerfs, ce soir, mon cher ami. De quoi te plains-tu? Tu es dans un vieux château, petit, inais revêche au possible ; autour de toi, des terres que tu n'as pas Tennui et la déception de faire valoir, puisqu'elles sont vendues, et, de toutes les manières d'exploiter la propriété territoriale en France , c'est la seule que je comprenne et que je voudrais mettre en usage si Dieu m'avait affligé d'un patrimoine. Tu as, du haut de ton domaine, une vue magnifique, pour peu que tu veuilles monter les cent dix-sept marches de ton beffroi. Tes bois n'ont plus d'épines pour toi depuis que tu t'y promènes en amateur; mais ils ont toujours du gibier qu'on te prie en grâce de tuer pour sauver les sarrasins et les pommes dé terré d'alentour. Enfin, tu as des, reivenants dans ton château, une légende terrible, un portrait mystérieux, des fourneaux d'alchimiste et une voix de sibylle qui a appris des paroles de mort, tout exprès pour réjouir tes oreilles romantiques dans les nuits d'automne. Que diable te faut-il de plus? Si j'avais tout

cela, moi, seulement pour un an^ je me referais le cœur et Timation pour tout le reste de ma vie.

— Et qui t'empêche d'y rester, Thierray? d'y rester un an, dix ans, toujours, si bon te semble? Voyons, ne veux-tu pas accepter mon château de Mont-Revêche, à présent qu'il a été bien constaté qu'il n'avait aucune valeur commerciale, et qu'il pouvait entrer dans le contrat ou repter en dehors, sans rien changer aux conditions de la vente? __, ^.

— Tu oublies, mon cher Flavien, que, pour habiter une mesure comme celle-ci sans qu'elle vous tombe sur la tête, il faut au moins mille francs de réparation tous les ans, et qu'avec ma plume je me fais tout au plus six mille livres de rente, à la condition de travailler sans relâche. Tu crois donc que les vers rapportent quelque chose? Or, je fais, malgré moi, beaucoup de vers, et ma prose ne me dédommage pas du temps qu'ils me font perdre.

— Eh bien , gardons ce manoir à nous deux. Je me chargerai de l'entretenir, de l'étayer...

— Et les portes et fenêtres? dit Thierray. Du côté de la campagne, il y a économie; mais, sur le préau, c'est une ruche, une dentelle !

— Cela me regarde aussi, puisque je me suis imposé comme un devoir de rester propriétaire de la maison de ma tante. Faisons donc ce marché-là ; tu auras, ta vie durant, la jouissance nette de cette maison, sans aucune charge d'entretien ni d'impôts, et j'y viendrai de temps en temps philosopher ou fumer avec toi... Sais-tu faire du punch? Il y a là tout ce qu'il faut.

— Oui, je sais faire le punch ! Mais cette idée matérialiste qui te vient, ajouta Thierray en versant l'eau dans la théière, me ramène au sentiment de la réalité. De quoi vivrais-je ici ? Tu n'as pas la prétention de me nourrir.

MONT-REVÊCHE.

Nous avons vendu nos terres (tu vois que je parle déjà en seigneur de Mont-Revêche), et je ne veux pas manger les pierres de mon donjon... Ah ! attends ! une idée ! je connais déjà les moindres détails de mon habitation ! . .

11 alla ouvrir un tiroir de bureau en bois de rose , et y prit un petit livre de pauvre apparence , un simple livre de cuisine, mais très-propre, et même parfumé à l'ambre, comme le contenu de tous les tiroirs de la chanoinesse. « Année 1846 !... » dit-il, c'est l'année dernière. « Journal de la semaine... mémoire de Manette ; dépense de table, 12 livres 6. sous... » Pas possible ! pour une semaine ? Voyons donc ! cet ordinaire doit faire frémir ! « Menu du 10 septembre. » Tiens, c'est la date d'aujourd'hui. « Un poulet, une truite, une omelette soufflée... Menu du 11 : une carpe, ' un perdreau, croquettes de riz... » Et les déjeuners, il n'en est pas question ! Ah ! j'y suis ; les déjeuners se font avec les restes des dîners, du laitage, des œufs... Voyons donc : « Épices, savon , bougie... 1) Manette est un trésor de probité. Ma portière me compte ma bougie le double... Avec la nourriture, le chauffage, etc., etc., \oh, 102, 105 francs par mois... par an, un peu plus de douze cents livres...

— La terre de Mont-Revêche en rapportait deux mille, et ma tante faisait des économies.

— Vive Dieu ! et je ne vivrais pas ici comme Sancho dans son île ! Si fait ! Je passe l'hiver ici , Flavien ; je dépense vingt-cinq louis, et je retourne à Paris avec de l'embonpoint et trois volumes non mangés d'avance; ma fortune est faite... Et, si tu veux m'en croire, tu resteras avec moi; tu te reposeras du monde, tu rajeuniras ton sang et ton âme et tu épouseras une des demoiselles Du-tertre pour faire une bonne fin.

— Laquelle me cèdes-tu? dit Flavien en riant. Ah ! que ton punch est fade! Est-ce Nathalie ou la Benjamine que tu me laisses?

— On dit que Nathalie fait des vers superbes.

— Pouah !

— Ah çà ! rappelle-toi donc que j'en fais, moi, et dissimule ton mépris.

— Eh ! mon cher, c'est à ton punch que je fais la grimace. J'aime les vers, et je sais que Nathalie les fait bien.

— Et elle est belle ! Un air de reine du x^e siècle !

— Des bandeaux nattés! Je déteste cela. ĬS 'importe, ses vers sont beaux.

Et Flavien bâilla.

— Tu les connais donc?

— De réputation.

— Je crois que tu préfères Benjamine.

— Pauvre petite fille! dit Flavien. Elle est adorable! Je la mettrais en pension jusqu'à sa majorité.

— .\lors, c'est donc Éveline ! Éveline l'amazone, la dame de mes pensées ?

— Je ne veux pas t'en déguster ; mais ma femme ne montera jamais à cheval : elle me rappellerait trop mes maîtresses.

— Alors. ...c'estdoncmadameDutertre, la belle Olympe?

— Mon cher ami, tu me parles mariage! Je ne peux pas épouser madame Dutertre!

— Mais tu peux IJaimer.

— Aimer, moi, une femme qui ne serait pas à moi ! Et mon besoin de domination, qu'en fais-tu?

— Je crois que c'est une prétention que tu as ; car tu es le caractère le moins emporté, le plus égal et le plus obligeant que je connaisse.

— Possible. Mais, ce qui me plaît, je veux le posséder; et ce que je possède , je ne veux pas le partager. Parlons de toi : il faut rester ici.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut épouser Éveline.

— Pourquoi encore ?

— Tu es amoureux d'elle.

— Me demandes-tu cela sérieusement ?

— Je ne te le demande pas, je te l'affirme.

— Flavien !...

— Thierray !

— Est-ce que tu crois possible que je sois amoureux, après tout ce que je t'ai dit ?

— Oui.

— Je me serais donc trompé sur moi-même jusqu'à présent ?

— Non, tu t'es menti à toi-même.

— Oh ! oh !

— Oui, mon cher, j'ai des raisons pour brusquer tes détours d'esprit et tes mignardises de moquerie.

— Ah ! voyons ! quelles raisons ?

— Une seule suffira, et c'est la meilleure : j'ai de l'estime, j'ai de l'amitié pour toi.

— Voici la première fois de ta vie que tu me dis cette bonne parole, et nous nous connaissons depuis trente ans !

— Oui ; mais il y a trente ans que tu sais que je t'aime, et il est même fort inutile que je te le dise aujourd'hui.

— Pardonne-moi, Flavien, dit Thierray en lui tendant les mains avec effusion ; mais je ne l'avais jamais cru.

— Vraiment ? dit Flavien étonné. C'est mal, cela !

Et il hésita à lui prendre les mains; mais il fit réflexion, et, les lui serrant :

— Oui, tu es méfiant, dit-il, c'est-à-dire malheureux, je dois te pardonner.

— Que veux-tu! j'étais le fils de ton avoué. C'était si peu de chose que le fils d'un procureur de province dans les idées de ta noble famille! Nous avons fait ensemble nos premières études, mais il y avait aussi une distance d'âge entre nous. J'étais ton aîné de quatre ans; j'étais humilié de commencer si tard et d'être sur les mêmes bancs d'école avec un enfant à qui la fortune tenait lieu de précocité.

— J'aurais donc dû souffrir davantage, moi qui, parti du même point, restai si fort en arrière?

— J'avais la raison de mon âge et la volonté de ma race, voilà tout. Quand je sortis du collège, je te trouvais déjà homme, et, moi, je n'étais qu'un écolier mal habillé, gauche et honteux.

— Oui, on m'avait retiré du collège, où je ne faisais rien, et où tu te distinguais, pour me faire mener la vie de château, où j'appris l'escrime, l'équitation et l'art de nouer ma cravate. Tu m'admiras beaucoup, sans doute ?

— Je l'avoue, dit Thierray, j'eus honte de moi.

— C'est que, bien que beaucoup plus homme que moi, tu étais encore à bien des égards un enfant. Quant à moi, je l'étais tout à fait, et je méprisai ton latin et ton grec, que j'envie aujourd'hui.

MONT-REVÉGHE.

— Tu n'avais pas grande idée de moi et je le sentais. Jeté haïssais presque, et pourtant je t'enviais.

— Moi, voilà la différence, dit Flavien, et je m'en souviens bien, je t'aimais.

— Et pourquoi?

— Je n'en sais rien. Mes parents te trouvaient suffisant et sot. Cela me faisait de la peine, je savais que tu avais de l'esprit.

— Ce n'était donc pas seulement de la politesse, de l'affabilité, ces manières de bon garçon que tu conservas toujours avec moi ?

— Non , c'était un besoin d'équité envers toi. Je t'aurais voulu moins savant et moins content de toi-même à certains égards; mais, quand on te refusait ce qui était dû à ton intelligence, à ta fierté, à ta droiture, j'étais révolté de cette injustice.

— Mais, depuis, Flavien, quand nous nous sommes retrouvés jeunes gens, et puis hommes faits, dans le monde , n'as-tu pas eu pour moi le sentiment de la protection plutôt que celui de la sympathie?

— J'ai eu l'un et l'autre, mon cher ami.

— Mais tu aurais dû me connaître assez pour savoir que cette idée d'être protégé par un homme...

— Moins instruit et moins intelligent que toi, te blessait, n'est-ce pas, c'est cela?

— Eh bien, oui, soyons francs. JN'as-tu pas sur moi d'autres avantages incontestables? Tu es beau comme un chasseur antique, et je suis maigre et noir comme un scribe. Tu es un noble

comte, et je suis un croquant, moi, comme l'amant de madame Hélyette. Tu as la grâce et l'aisance qui font que tu causes souvent mieux que moi sans te donner aucune peine, tandis que je sue sang et eau, sans en avoir l'air, pour mettre un frein à une exaltation qu'on peut prendre pour de l'emphase, à une ironie qui pourrait être taxée d'impertinence. Tu es toujours dans la science de la mesure des mots, et je ne suis que dans celle de la mesure des idées. Tu vogues à ton aise dans le convenu; moi, j'y étouffe; enfin tu pourrais être un sot sans qu'on s'en doutât, et moi être traité en fou, en ayant beaucoup de raison. Donc, passe-moi la vanité d'avoir cru quelquefois que j'avais le fond et toi la forme. Aujourd'hui, tout tombe devant ta franchise, et je t'avoue que je me sens le plus petit de nous deux.

— Pourquoi donc, mon ami?

— Parce que tu viens de me dire une grande parole : /e t'ai toujours aimé! Et, moi qui en avais toujours douté, je sens que le cœur vaut mieux que l'esprit.

Thierray, en parlant ainsi, avait une larme au bord de la paupière. Il était moins bon réellement que Flavien ; mais il sentait plus vivement, et il réparait une vie de méfiance et de jalousie par une heure d'entraînement et d'effusion plus profonde qu'il n'était donné à Flavien de le lui rendre.

Pourtant ce dernier vit l'émotion de son compagnon et lui en sut gré.

— C'en est assez, ami, lui dit-il en lui prenant encore la main. Pardonnons-nous le passé, et disons-nous que nous nous sommes toujours estimés et protégés mutuellement. Dans les réunions de jeunes gens de mon espèce où je t'ai attiré, je t'ai

sauvé, à ton insu, plus d'une méchante affaire. Dans les réunions de gens de lettres et

d'artistes où je t'ai suivi, je suis certain que tu m'as sauvé plus d'un ridicule. Ne soyons jamais humiliés de nous devoir une assistance mutuelle, et brûlons au feu de l'amitié toutes nos petitesesses. A présent, continua-t-il, permets-moi de te parler de ton avenir. Il doit être beau. Tu n'es pas né pour aspirer péniblement à la fortune. Il faut qu'elle vienne te trouver; tes goûts sont ceux d'un homme d'élégance, d'indépendance, de contemplation. Ton talent n'a pas besoin du stimulant de la misère. Loin de là, la misère le glacerait, car, si tu sais souffrir, tu ne sais pas renoncer. Sois donc riche, si tu le peux. Épouse mademoiselle Éveline Dutertre.

— Épouser une fille riche, arriver au luxe, à la liberté, à la satisfaction de tous mes appétits par une platitude ? Jamais!

— Depuis quand est-ce une platitude d'épouser une femme qu'on aime?

— Eh bien, oui, je l'aime, puisque tu l'as deviné, mais pas comme tu crois. J'en suis amoureux, je la désire passionnément; mais...

— Mais quoi ?

— Mais elle est coquette, et je la crains.

— C'est une coquetterie innocente.

— Qui peut devenir terrible, odieuse par conséquent à mes yeux, après m'avoir semblé charmante.

— Cependant cette fille est bonne au fond du cœur.

— C'est vrai! je vois que tu l'as observée mieux que je ne pensais. Mais j'ai peur d'elle. Que veux-tu que je te dise! Elle est blonde... blonde comme madame Hélyettel

Et Thierray, qui s'était retourné vers le portrait, tressaillit involontairement.

— Allons, poète ! allons, rêveur! dit Flavien en riant, ne vas-tu pas imaginer une ressemblance sous ce masque?

— La femme coquette est un éternel personnage de bal masqué, reprit Thierray. Tiens, ami, ne m'interroge pas trop, je ne sais encore où j'en suis. Dans huit jours, j'en serai peut-être fort dégoûté; je le suis à chaque instant, mais elle me reprend. Rendre et reprendre, c'est la devise et la science de cette amazone consommée ; mais, moi qui suis un cheval assez quinteux, je prendrai peut-être le mors aux dents. Ne faisons donc pas de projets. Laisse-moi m'oublier un peu dans ce jeu délicat, excitant et nerveux, qu'une jeune fille charmante livre à mon imagination. Ne me rappelle pas qu'elle est riche, et que tout cela pourrait bien finir par un notaire et un adjoint. A ce tableau, ma flamme pâlit, et je pense à M. Tranchelion, qui ne fut peut-être pas plus empoisonné que nous ne le sommes, mais qui fut probablement haï, méprisé et trompé par cette blonde masquée.

— Je ne te dirai plus que quelques mots, répondit Flavien. Duterre est riche, mais vraiment grand. Il veut que ses filles se marient à leur gré... Tu vois chez lui des gentilshommes, des industriels, des fonctionnaires, des artistes, des riches, des pauvres, des partis de toutes sortes, en un mot. Ces demoiselles ont donc de quoi choisir, mais pour le mariage, entends-tu bien? Elles vivent dans une grande liberté ; elles ont une belle-mère jeune,

qui ne voudrait ni ne pourrait les gouverner. Dutertre est persuadé qu'elles savent se gouverner elles-mêmes... Si tu t'apercevais du contraire, si cette indulgence, cette loyauté des parents, venaient à enhardir des caprices... des malheurs domestiques... tu comprends,

MONT-REVÉGHE.

mon ami : Dutertre est le plus pur, le plus généreux, le meilleur des hommes... Ou se reprocherait toute sa vie d'avoir répondu à sa confiance par une trahison. Bonsoir! il se fait tard; et comme, grâce au signe de croix que Gervais a fait sur la porte, madame Hélyette se tiendra tranquille cette nuit, nous allons, je crois, dormir profondément.

Les deux amis se séparèrent. Thicrray songea-quelques instants aux dernières paroles de Klavien. Elles n'inquiétèrent pas sa conscience.

— Je ne suis pas un enfant, se dit-il, pour séduire malgré moi et mettre à mal bêlement une jeune fille. J'ai traversé plus d'un danger. Je ne suis plus dans la première fleur de la jeunesse ; j'ai assez usé mes passions pour n'avoir pas un immense mérite à les gouverner.

Et, là-dessus, il s'endormit.

Cette même nuit, à peu près à la même heure où les habitants de Mont-Revêche avaient devisé de la sorte, Dutertre causait avec Amédée à Puy-Verdon. Après le départ de Flavien et de Thierray, chacun s'était retiré dans son appartement, à l'exception du chef de la famille, qui avait suivi Amédée dans le pavillon carré, sous

prétexte d'affaires. Quand ils furent seuls, Dutertre, fermant les registres que son neveu avait ouverts devant lui, lui parla ainsi :

— Mon enfant, tu es triste, j'en veux savoir la cause. Amédée tressaillit douloureusement , n'essaya pas de

nier, mais ne répondit pas.

— Voyons, dit Dutertre en lui prenant les deux mains, n'es-tu pas mon fils? Ne dois-je pas connaître ton cœur, et ne dépend-il plus de moi de te rendre heureux?

— Mon oncle, mon père ! s'écria le jeune homme en serrant les mains de M. Dutertre, je suis assez heureux si vous êtes content de moi, et je ne demande qu'à vous servir toute ma vie, de près, de loin, comme vous voudrez.

— Amédée, je veux que ce soit de près ; je veux que tu ne quittes pas ma famille, à moins que tu ne sois dégoûté d'en être.

11 attendait une effusion, un aveu. Amédée eut des larmes d'attendrissement et ne parla point.

— Voyons, voyons donc ! reprit Dutertre; de la confiance, enfant ! Est-ce de toi-même ou de moi que tu doutes ?

— Ni de moi ni de vous, mon meilleur ami, dit Amédée. Mais j'ignore sur quoi vous m'interrogez.

— Sur ta mélancolie. Sais-tu que je te trouve changé?

— Je me porte bien, je vous le jure; et, si je suis mélancolique...— oui, je reconnais que je suis mélancolique, — il m'est impossible de vous en dire la cause.

— Impossible! s'écria Dutertre étonné de la fermeté de cette réponse. 11 y a entre ton cœur et le mien quelque chose d'impossible ! Amédée, j'ai donc quelque tort envers toi ? j'ai donc mérité de perdre ton affection ?

— Ah ! je m'attendais à cette épreuve ; mais elle est terrible ! s'écria le jeune homme avec une profonde émotion. Tenez, mon oncle, épargnez-la-moi! Je vous aime plus que la vie ; je serais le dernier des ingrats ou des

égoïstes, si je vouspi'éférais quelque chose ou quelqu'un sur la terre. Vous êtes mon premier amour, ma jiremière vénération, mon premier devoir; vous êtes le seul cri de mon âme, le seul but de ma vie. Le mal que je ressens ne me vient pas de vous. S'il me venait de vous, je ne le sentirais pas, ou je le bénirais !

— Eh bien, quoi ? dit Dutertre. Il faut donc que je devine? Éveline est coquette, et, pour le moment, tu es jaloux de M. Thicrray.

— De M. Thierray? Je n'y ai pas songé, mon oncle. J'ignore si Éveline est coquette. Il me semble qu'elle a le droit d'être tout ce qu'elle veut être. Je ne suis pas amoureux d'Éveline.

— Regarde-moi en face pour me dire cela, dit Dutertre en souriant. Tu n'es pas, tu n'as jamais été amoureux d'Éveline?

— Pas plus que si elle était ma sœur. Regardez-moi bien, mon oncle : vous verrez que je ne vous trompe pas.

— Ah çà !... reprit Dutertre fort étonné, la délicatesse, la vertu, ont-elles sur toi assez d'empire pour étouffer l'amour dès son premier germe? Dis-moi donc, Amédée, est-ce que tu t'es jamais persuadé qu'il fallait être riche pour devenir mon gendre?

^ Jamais ! Je vous connais trop bien pour cela. Je sais que, si nous nous aimions, Éveline et moi... Mais nous ne nous aimons pas, mon oncle, ou, du moins, nous n'avons que de l'amitié l'un pour l'autre.

— Quoi ! ces promenades ensemble, cette espèce de domination qu'elle s'arroe sur toi , cette infatigable complaisance de ta part, ce soin jaloux de la protéger...

— Je fais mon olTice de frère.

— A contre-cœur, peut-être ? C'est impossible.

— Oui, mon oncle, il est impossible que je me fasse à contre-cœur l'écuyer, le gardien, le serviteur et le protecteur de votre fille, puisque c'est mon devoir, et un devoir rempli envers vous ne me semblera jamais pénible ni désagréable.

— ■ Enfin, tu me donnes ta parole d'honneur que l'assiduité de Thierray ne te chagrine pas?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Allons, Olympe et moi, nous nous sommes trompés.

— Olympe I... ma tante croit que...?

'Amédée, un instant troublé, se remit aussitôt.

— Oui, ma tante s'est trompée, dit-il.

— Alors, c'est donc Nathalie, ma muse sérieuse, qui s'est emparée de ton imagination ?

— Non, mon oncle, je n'ai jamais pensé à Nathalie plus qu'à Éveline.

— Eh bien, c'est donc ma Benjamine? Je ne me serais pas attendu à cela ; car je ne la croyais pas en âge d'inspirer un sentiment.

— Mais non, mon oncle, Caroline n'est pas en âge d'inspirer...

— Alors, ce n'est donc personne d'ici ? Voilà qui m'étonne et m'affecte un peu, je te l'avouerai. Quoi ! j'ai élevé un être excellent, avec la secrète ambition d'en faire tout à fait mon fils; il est ce qu'après tout examen et toute recherche je puis offrir de plus aimable, de meilleur et de plus sûr à mes filles, et il n'en est pas une qui lui plaise assez pour qu'il veuille se donner la peine de lui plaire à son tour? 11 faudra que ce trésor nous échappe

MONT-REYÉCHE.

et aille faire la joie et l'orgueil d'une famille étrangère ! Allons, mon amour-propre paternel est piqué, tu vois, et mon âme un peu affligée ; mais je ne t'en aime pas moins, car l'amour ne se commande pas, et je vois bien que ton cœur ne t'a pas demandé la permission de s'échapper de la maison.

— Non, mon oncle, mon cœur ne s'est pas échappé d'ici et ne s'en échappera jamais. Je ne me livre pas au sentiment de l'amour; je défends ma jeunesse de cette tentation, que vous seul devez m'interdire ou me permettre un jour. Je n'ai pas encore pensé au mariage. Si vous voulez que j'y songe plus tard,- j'y songerai ; si vous faites dépendre en partie votre bonheur de l'affection que pourrait me témoigner une de vos filles, je tâcherai d'en inspirer à votre Benjamine, quand elle sera en âge de ressentir un sentiment plus vif que l'amitié fraternelle. De mes trois sœurs, c'est celle dont les goûts et le caractère seraient le plus conformes aux miens. Mais elle n'a que seize ans, et montre encore les

douces aptitudes et les développements incomplets de l'enfance. Laissons-la grandir, et, dans trois ou quatre ans, je serai, j'espère être digne d'elle et capable de la rendre heureuse.

Cette réponse fut faite avec franchise et fermeté. Dutertre sourit avec affection.

— A la bonne heure ! dît-il. Ce projet, car ce n'est encore qu'un projet, me charme sans me rassurer beaucoup. N'importe, tu me laisses de l'espoir, et je t'en remercie. Ma Benjamine!... Oui, celle-là... elle est bien bonne, n'est-ce pas, Amédée? Elle m'aime comme tu m'aimes... et elle chérit sa jeune mère comme nous la chérissons!

Dutertre, absorbé par une foule d'idées tristes et douces, rêva un instant, caressant les unes et refoulant les autres. Il ne vit pas le malaise douloureux d'Amédée, et il allait lui dire bonsoir, lorsqu'un souvenir le frappa, mais sans l'inquiéter.

— A propos, dit-il, explique-moi donc ces plaisanteries de Nathalie, auxquelles Éveline a pris une sorte de part, l'autre jour. Tu te promènes donc la nuit sur la pelouse, ou dans les massifs? Tu rêves donc à la lune comme un amoureux de roman ? Cela t'est bien permis; mais pourquoi ces demoiselles avaient-elles un air piqué, presque menaçant, en t'interrogeant sur tes prétendus travaux de la nuit, et sur ta lampe, qui, disent-elles, bride souvent dans le vide ?

— Ne me questionnez pas sur une chose si frivole, mon oncle, répondit Amédée plus triste que confus ; je ne pourrais pas vous répondre.

— Allons, je comprends! cela ne me regarde pas, en effet, et j'ai tort de vouloir pénétrer les petits mystères de la conduite d'un jeune homme. Pourtant, mon ami, je dois te dire que, dans une maison comme la nôtre, où des regards d'une innocente mais violente curiosité enfantine épient toutes choses sans les comprendre, il faut que le mystère de ces petites faiblesses soit complet...

— Quoi ! mon oncle, s'écria Amédée surpris et même blessé, vous me croyez capable d'avoir une intrigue de ce genre dans votre maison? Vous pensez que, si le démon de la jeunesse troublait mes nuits, je respecterais assez peu le sanctuaire de votre famille pour satisfaire mes passions sous le toit qui protège votre femme et vos filles, et pour les exposer à surprendre seulement un regard échangé avec quelque femme attachée à leur service?

Non, non ! cette maison m'est sacrée! et je n'y voudrais pas même caresser une pensée qui pourrait souiller la pureté de l'air qu'on y respire.

— Noble cœur ! dit Dutertre en l'embrassant : ah ! je le vois, je ne t'estime pas encore ce que tu vaux! Pardonne-moi, enfant ! Mais alors, quand tu te promènes seul, la nuit... es-tu poète, ou es-tu triste?

— Peut-être suis-je l'un et l'autre, mais c'est sans le savoir, je vous jure, répondit Amédée avec un sourire mélancolique et candide.

En ce moment, un cri aigu et déchirant retentit dans la nuit sonore. Dutertre tressaillit, et son regard terrifié rencontra celui d'Amédée.

— Qu'est-ce donc? dit-il. Ce cri est parti de mon appartement. C'est la voix de ma femme !

Et il s'élança vers la porte. Amédée le retint.

— Non, mon oncle, dit-il, n'y allez pas.

— Comment, n'y allez pas? s'écria Dutertre.

— Ce n'est pas... non, ce n'est pas ce que vous croyez... Il n'y a rien là qui doive vous effrayer...

Amédée parlait dans une sorte d'égarement. Dutertre était trop effrayé pour y faire attention. Il se dégagea et courut vers l'aile du château dans laquelle on pénétrait, de ce côté de la pelouse, par le perron de la tourelle. 11 traversa le boudoir qui occupait le rez-de-chaussée, monta l'escalier en spirale et entra dans son appartement. Tout était calme et silencieux. Olympe parut s'éveiller dès qu'il entra.

— Olympe, vous dormiez? lui dit-il. Alors vous rêviez? Vous avez crié. C'est vous, n'est-ce pas, qui avez crié? Je ne prendrais pas une autre voix pour la vôtre!

— J'ai crié ? dit Olympe, qui parut faire un grand effort pour s'éveiller ou pour se souvenir. Je n'en sais vraiment rien, mon ami! Je n'ai pas conscience de cela. Mais qu'importe?

— Ma chère femme, vous n'êtes pas malade?

Elle porta doucement à ses lèvres la main de Dutertre, qui tenait les siennes, et, comme accablée du sommeil de la santé ou de la fatigue, elle retomba sur son oreiller et ses yeux se fermèrent. Dutertre interrogea son pouls, il était lent et faible; il toucha son

front de ses lèvres, il était frais et calme. Elle avait un sourire angélique, une pâleur transparente, une beauté idéale.

Dutertre éprouvait pour cette jeune femme tous les transports de la passion, mais ce n'était pas l'unique cause de son attachement pour elle. C'était, avant tout, une estime profonde, un respect sans bornes, une tendresse inépuisable. Il l'aimait comme sa femme, peut-être encore plus que comme sa maîtresse. C'était une affection aussi complète, aussi vaste, aussi élevée que l'âme qui lui servait de sanctuaire.

Il la regarda se rendormir, plongé dans une extase respectueuse ; car il y avait, dans sa passion, de ces moments d'idolâtrie où il se trouvait heureux de la contempler sans qu'elle y prît garde. Mais une douleur vague traversa tout à coup son rêve de bonheur :

— Si elle était malade ! pensa-t-il, si j'allais la perdre ! Et une sueur froide glaça son front.

— Pourquoi donc cette idée ? se dit-il encore. Est-ce un presentiment ? Est-ce l'instinct de la misère humaine qui nous présente toujours le souvenir de la mort au sein des délices de la vie ?

MONT-REVÉCHE.

11 s'éloigna sans bruit, se souvenant qu'il avait laissé la perle du boudoir ouverte et qu'Ainédée l'avait suivie jusque-là. En descendant l'escalier de la tourelle, il fut frappé d'un autre souvenir qui se dessinait plus net, à mesure que son inquiétude se dissipait. Amédée n'avait point paru surpris du cri qu'ils avaient entendu. Il s'était efforcé de retenir son oncle, au lieu de partager

son empressement à porter secours à Olympe. Cela était inexplicable.

— Mon ami, dit Dutertre en retenant son neveu dans le boudoir et en lui parlant à voix basse, bien qu'ils ne pussent être entendus de personne, il y a quelque chose d'extraordinaire dans le sommeil de ta tante. On ne crie pas ainsi sans faire un rêve affreux, et on n'a pas de tels rêves sans en garder le souvenir au réveil. Tu as eu l'air de savoir ce que cela signifiait, tout à l'heure. La pensée ne t'est pas venue comme à moi qu'un voleur entrât chez ma femme ou que le feu prenait à ses rideaux. Tu étais triste, mais pas étonné le moins du monde. Il y a là quelque chose d'incompréhensible. Il faut me le dire.

— Oui, il faut vous le dire, je le sens, répondit Amédée avec effort ; mais , si je vous le dis , vous souffrirez beaucoup, et ma tante me fera des reproches qui me déchireront le cœur, la conscience, peut-être!

— Amédée, dit vivement Dutertre, il faut parler ! As-tu fait serment d'avoir un secret pour moi? Je t'en dégage. Je suis tout ici, le père , l'ami , le maître des cœurs et des consciences, parce que Je suis l'esclave dévoué au bonheur de chacun de vous. Parle vite, je le veux!

Dutertre exerçait, en effet, sur une partie de sa famille un ascendant illimité. Cet homme, la douceur, la tendresse, la débonnaireté mêmes , était né pour régner sur les âmes aimantes par la seule puissance de l'amour. Tout son secret pour l'inspirer était de le ressentir lui-même avec ardeur, et, dans les choses du cœur, il avait, avec les cœurs ardents comme le sien, une décision, une volonté, un magnétisme, si l'on peut dire ainsi , qui le rendaient

aussi fort avec ceux-là qu'il était faible et même dupe vis-à-vis des cœurs glacés.

Amédée, formé du même sang, doué des mêmes instincts, reflet splendide et pur de cette âme d'élite, ne pouvait pas essayer de lui résister. Il parla, mais avec ménagement d'abord.

— Ma tante est malade, dit-il, je le crains. Ne l'avezvous jamais craint vous-même? Sa pâleur est-elle naturelle?

— Oui, oui, je le crains, dit Dutertre ; mais sa pâleur... je l'ai toujours vue ainsi !

— Oui, reprit le jeune homme, vos yeux y sont habitués. Il semble que ce soit une condition de son organisation, parce que c'est, dit-on, un des prestiges de sa beauté; mais c'est la preuve d'un refroidissement du sang qui n'est pas ordinaire à son âge, et qui, tôt ou tard, doit être le symptôme d'un dérangement dans l'équilibre physiologique. J'ai un peu étudié la médecine depuis un an, mon oncle. Je ne la sais pas, mais je la comprends, et je crois savoir mieux que les médecins de ce pays la situation de ma tante.

— Parle donc, tu me fais mourir! Qu'a-t-elle? Depuis quand est-elle malade? Pourquoi me le cache-t-on? Pourquoi m'en fait-elle mystère? C'est donc grave?

— Oui et non. Après mûr examen, les premiers médecins de Paris (car elle a consulté à votre insu à Paris, à son dernier voyage, il y a trois mois), les médecins de Paris lui ont déclaré, dans une consultation écrite que j'ai entre les mains...

— Montre-la-moi ! s'écria Dutertre.

— Je vous la montrerai ; mais soyez certain que je ne vous trompe pas.

— ils ont déclaré...?

— Que ma tante n'avait aucune lésion organique ; qu'elle offrait l'apparence de la plus parfaite et de la plus saine, et même de la plus robuste constitution, mais qu'il existait chez elle une surexcitation nerveuse incompréhensible, et qu'il fallait y apporter promptement et fréquemment remède par l'emploi des calmants, des stupéfiants les plus énergiques.

— Quels sont donc ces symptômes nerveux? Des cris?

— Quelquefois un cri âpre et strident lui échappe au commencement de son sommeil. Ce cri, dont elle n'a pas conscience ou qu'elle ne veut pas avouer, m'a souvent fait tressaillir à l'heure où nous l'avons entendu ce soir. Et alors l'inquiétude me fait sortir de ce pavillon, qui est peut-être le seul endroit habité d'où on puisse l'entendre distinctement, et approcher de la tourelle. Toujours prêt à appeler, si quelque nouveau signe de souffrance me faisait craindre des accidents plus graves, je veille parfois des nuits entières, à portée de constater les progrès du mal dont seul j'ai arraché la confiance". Vous voyez, mon oncle, que ce n'est pas de la poésie que je fais au clair de la lune , mais une souffrance bien vive que j'éprouve et que je ne devais révéler qu'à vous.

— Pourquoi ce mystère, encore une fois?

— Cela, je ne vous le dirai pas , mon oncle , répondit Amédée avec sa fermeté accoutumée. Il s'agit pour moi de vous faire

connaître le mal et non d'en rechercher la cause. Je pourrais me tromper!

— Eh bien , ce mal ? dit Dutertre en proie à une vive anxiété.

— Il est quelquefois très-grave. Les cris échappés durant le sommeil ne sont qu'un résultat de la contrariété terrible que la malade s'impose durant le jour pour les retenir et cacher un indicible malaise, des tressaillements subits, des besoins poignants de pleurer et de sangloter. Ma tante est douée d'une volonté supérieure...

— Oui , je le sais. La volonté de tout souffrir sans se plaindre. Eh bien, elle voudrait crier, pleurer, n'est-ce pas? Elle se contient?

— Oui, mais elle se brise, et j'ai vu des crises qui m'ont brisé moi-même. Des étouffements soudains, des suffocations effrayantes, les lèvres bleues, les yeux sans regard, les mains glacées, roidies comme par la mort. J'ai cru dix fois qu'elle allait expirer sous mes yeux.

— Et le remède, le secours, le salut, quels sont-ils? dit Dutertre s'armant d'une attention de sang-froid au-dessus de ses forces et ne sentant pas les larmes qui baignaient ses joues.

— Le remède est sûr mais terrible. Ce sont ces antispasmodiques dont je vous ai parlé, l'opium sous plusieurs formes. Ils font cesser les crises et même ils en retardent le retour. Mais ils n'en détruisent pas la cause, et même ils leur préparent la victoire, en affaiblissant d'autant plus l'individu. Vous avez remarqué des langueurs, des distractions que vous preniez pour des rêveries douces ou pour

MOMT-REVÈGHE.

des préoccupations sans gravité : ce sont des accabllements, des lacunes, pour ainsi dire, dans l'existence piysique et morale. Ma tante se plaint et s'effraye de ces remèdes funestes. Elle s'en abstient le plus possiljle quand elle espère cacher le mal qu'ils combattent; mais, depuis que vous êtes de retour, malgré mes supplications, elle prend do l'opium tous les jours, tant elle craint de vous effrayer par un de ces accidents imprévus, et je vois qu'une de mes prévisions se réalise. Elle a crié cette nuit. L'opium arrive à perdre sa vertu. Vous savez que les remèdes les plus énergiques se neutralisent en s'assimilant à notre économie. Si elle continue, elle va être forcée d'augmenter les doses, et c'est la mort lente qu'elle fait passer ainsi dans ses veines, votis ne l'ignorez pas.

— Elle est donc perdue, mq^n Dieu? s'écria Dutertre en se levant et en retombant comme foudroyé sur son siège.

— Non, mon cher oncle. Elle est jeune et forte ; elle a la volonté de vivre, car elle vous aime comme on aime Dieu. Elle ne mourra pas : Dieu ne le permettra pas !...

Et Amédée, à bout de ses propres forces, fondit en larmes à son tour.

Thierray , après avoir bien rêvé à Éveline et à madame Hélyette, un peu à madame Dutertre et pas du tout à Nathalie ni à Caroline, s'éveilla assez tard dans la matinée. Gervais entra, alluma le feu que le temps pluvieux rendait agréable, sinon nécessaire, et remit en silence une lettre à Thierray. Elle était de Flavien de Saulges et ainsi conçue :

« Adieu, mon cher Thierray; pardonne-moi de te quitter brusquement. Je reviendrai peut-être dans quelques jours. Je ne reviendrai peut-être pas du tout. Dispose du manoir de Mont-Revêche, où, Dieu merci, tu te plais, et où il m'est impossible de passer une nuit de plus. Suppose tout ce que tu voudras, que je suis fou, que je suis niais, que j'ai peur des revenants, que j'ai vu madame Hélyette. Quand je serai à Paris, quand j'aurai passé trois jours dans le monde de la réalité, les chimères qui m'assiègent seront dissipées , je n'en doute pas , et je t'écirai , sans mauvaise honte, le secret de ma fuite. Je viens d'écire à Puy-Verdon pour expliquer ce départ précipité : je donne pour préteste une lettre d'affaires que j'ai trouvée ici hierau soir en rentrant. Dis comme moi, cela suffit. Présente mes regrets, mes excuses, mes amitiés, mes respects, et n'oublie pas ce que je t'ai dit en dernier lieu : épouse Éveline.

» Ton ami, Flavien. »

Thierray relut deux fois cette lettre, se leva, s'informa. Flavien était parti avant le jour avec le nouveau domestique qu'il avait retenu la veille , et qui était arrivé de grand matin avec un beau cheval et un tilbury achetés de la veille aussi. Le domestique rentra avec l'équipage au moment où Thierray prenait ces renseignements , et lui remit un second billet de Flavien :

« Je monte en diligence. Je renvoie à Mont-Revêche l'homme, la bête et la voiture dont j'ai fait acquisition hier. Je suis content de ces trois choses ; je te prie de les

héberger chez nous, en mon absence, et de t'en servir le plus possible, pour que tout cela ne soit pas rouillé quand je retournerai près de toi. Les arrangements sont faits, tu n'as rien à débours-

ser, car tout cela m'appartient avec ta permission. Tu sais que le cheval est bon à monter. A toi de cœur! »

— C'est une manière honnête de me fournir un équipage sans qu'il m'en coûte rien, pensa Thierray, car il ne reviendra pas ! On ne part pas ainsi sans une cause grave! Si nous n'étions en plein midi, heure à laquelle je ne crois pas du tout aux revenants, je me persuaderaïis qu'en effet madame Hélyette lui a montré son plus affreux visage. J'y penserai la nuit prochaine, et peut-être réussirai-je à la voir aussi. En attendant, je crois que Flavien a lancé à l'austère Nathalie une déclaration qui a été prise en mauvaise part; ou qu'il pense encore à Léonice plus qu'il ne voulait l'avouer; enfin que la vie d'ermite ne saurait lui convenir plus de huit jours... Ah ça! je vais m'ennuyer ici, moi! se dit encore Thierray en faisant d'un œil inquiet le tour de sa résidence. Je commençais à aimer Flavien... oui, je l'aimais réellement depuis hier au soir. L'excellent cœur , le généreux caractère! J'aurais parlé avec lui de ma nouvelle passion... Mais cette passion estelle assez forte pour que je m'en entretienne tout seul, le soir, eu rentrant dans mou château? Allons, c'est ce qu'il faut voir !

Et Thierray, ayant déjeuné à la hâte, monta le beau et bon cheval que Flavien lui laissait, et reprit le chemin de Puy-Verdon, où l'on devait, ce jour-là, voir une sit»-prise annoncée la veille par Dutertre.

Sur une des collines qui protégeaient à l'est et au nord le parc et les magnifiques jardins de Puy-Verdon, bouillonnait une source abondante, laquelle prenait son cours sur le versant opposé et allait rejoindre une petite rivière à une demi-lieue de distance, sans sortir des propriétés de Dutertre. Du côté du jardin, la colline était assez escarpée, et avait pour base des rochers d'un

bel effet qui formaient en cet endroit la limite naturelle de l'enclos privilégié. Du côté par où s'épanchait la source, la pente l'entraînait en un sens contraire à cet enclos, qui ne manquait pas d'eaux vives; mais Olympe avait souvent exprimé le regret qu'une de ces belles chutes d'eau qu'elle rencontrait dans les bois d'alentour ne réjouît pas la vue et l'ouïe plus près de sa demeure; elle avait dit cela sans songer que ce regret serait tôt ou tard un ordre pour son mari. Dutertre avait donc résolu de mettre une cascade sous les yeux de son idole, et il avait communiqué son projet à Amédée, qui s'était fait fort de l'exécuter durant son absence.

En conséquence, un nouveau lit avait été creusé à la source, sur le versant opposé à celui qu'elle s'était naturellement choisi; les dames de Puy-Verdon avaient vu ces travaux préparatoires sans en savoir le but : on avait parlé d'un chemin creux, puis d'une saignée pour arroser des prairies altérées sur un autre point; enfin, un bassin, avec ses issues nécessaires, avait été établi au bas des rochers sous prétexte de citerne pour l'arrosage, et, depuis huit jours qu'on était en promenades lointaines ou en chasse, Amédée avait pu faire déblayer les derniers obstacles et laisser les eaux de la source s'amasser en réservoir provisoire, sans éveiller l'attention de sa tante et de ses cousines.

MONT-REVÉCIIR.

L'espèce de loi-peur où madame Dutertre paraissait souvent plongée, les distractions que Thierray et Flavien causaient à Nathalie et à Éveline avaient favorisé le secret des derniers travaux, masqués, d'ailleurs, par la végétation de la colline. Benjamine seule, attentive et pénétrante dans les choses de fait, avait tout observé, tout découvert : mais elle se gardait bien de vouloir ôter à sa petite mère le plaisir d'être surprise, et à son père le plaisir

de la surprendre. Elle fut donc muette comme une tombe, et ne songea même pas, plus tard, à s'en vanter, tant ce caractère d'enfant avait de solidité et de sûreté relative sous ses dehors irréflechis et enjoués.

On partait pour le point de vue choisi par Dutertre pour son effet, lorsque Thierray arriva. Le point de vue était une éminence sur la pelouse, et, par une malice toute paternelle, Dutertre fit asseoir sa famille et ses hôtes le dos tourné à la colline. 11 leur montrait l'horizon opposé et les exhortait à attendre de côté le phénomène extraordinaire qu'il leur avait promis.

Si cette surprise eût abouti vingt-quatre heures plus tôt, le brave Dutertre, dont le naturel, à la fois sérieux et enjoué, avait beaucoup de rapport avec celui de Benjamine, eût pris un triple plaisir, un plaisir d'enfant, un plaisir d'amant et un plaisir de père, à cette petite fête. Mais son âme était brisée, et il faisait des efforts puissants pour cacher à sa femme et à ses filles l'inquiétude qui le rongait. 11 avait promis à son neveu qu'il ne paraîtrait pas s'apercevoir de l'état d'Olympe; il avait vite compris qu'il l'aggraverait en lui ôtant la consolation qu'elle goûtait à le lui cacher. 11 était résolu à la soigner à son insu, à feindre de découvrir peu à peu qu'elle était souffrante, et à ne jamais lui montrer qu'il s'en effrayait sérieusement. Mais il était pâle, et sa voix, toujours si pleine et si fraîche, était sensiblement altérée. Thierray s'en aperçut. Dutertre parla légèrement d'un rhume et d'une migraine. Il affectait un gaieté expansive; mais ses yeux ne pouvaient se détacher d'Olympe, et, à chaque mouvement qu'elle faisait, il tressaillait malgré lui, comme s'il se fût attendu à la voir tomber morte dans tout l'éclat de sa beauté, dans tout le calme de sa force.

Le temps s'était élevé, et un rayon de soleil se montra enfin, comme pour récompenser Dutertre de ses efforts. On entendait bien la pioche et la bêche résonner sur la colline ; mais on y était habitué et on n'y faisait plus attention. Tout à coup Amédée, qui avait disparu et qui se tenait auprès des ouvriers, fit entendre le signal convenu : un coup de sifflet. Dutertre répondit par un signal semblable, qui signifiait que tout le monde était à son poste, et il permit que l'on se retournât, mais en prenant le bras de sa femme, qu'il pressa contre sa poitrine, prêt à la rassurer, si l'inattendu de la scène lui causait quelque légère angoisse de surprise ou d'inquiétude. On entendait alors un mugissement sourd comme celui du vent qui s'élève, puis ce fut comme un tonnerre lointain, et enfin la masse d'eau contenue dans le réservoir, dont on venait d'enlever précipitamment la dernière digue, s'élança à travers les arbres et fit sa première chute, bruyante, fangeuse et quelque peu terrible, dans la cannelure naturelle du rocher, où l'on avait dirigé sa course. Au premier moment, cette cataracte eut assez d'impétuosité pour entraîner quelques roches et quelques jeunes arbres

qui se trouvaient trop près de ses rives, subissaient l'élargissement, et l'espèce de hurra triomphant et joyeux, que poussèrent les cinquante ouvriers, ajouta au fracas de l'irruption. Mais bientôt les eaux s'éclaircirent, se rangèrent dans leur nouveau lit et tombèrent en nappe d'argent sur les flancs lavés du rocher, pour s'enfuir en ruisseau joyeux et rapide à travers les arbres du parc et aller rejoindre leur ancien cours.

Tous les habitants du voisinage étaient accourus à l'entrée du parc pour voir cette chose merveilleuse; tous les bergers épars dans la campagne s'étaient massés sur les hauteurs environ-

nantes, et cette scène pittoresque eut ses spectateurs et ses applaudissements.

Dutertre avait observé attentivement sa femme; il tenait sa main, il interrogeait son poulx sans paraître y songer.

— Si la surprise, la peur ou le plaisir lui font du mal, pensait-il, c'est une maladie toute physique.

— Et il s'effrayait moins de cette pensée que de la crainte d'une cause morale. Olympe ne tressaillit ni ne trembla. Elle n'était pas plus poltronne, pas plus petitemaîtresse que par le passé. Loin de là : elle aimait le bruit et l'émotion d'un mouvement imprévu. Ses joues s'animent un peu, ses yeux brillèrent, et elle se sentit agile pour courir admirer de près la cascade, dès qu'il fut possible de le faire sans danger d'être atteint par la chute de quelque pierre ou de quelque branche.

— Que cela est charmant! quelle heureuse idée! disait-elle à son mari, qui ne la quittait point.

— C'est une idée à toi, répondit-il : ne disais-tu pas, l'année dernière, qu'il ne manquait que cela ici?

— Comment! c'est parce que j'ai dit cela? c'est pour moi?

— Et pour qui donc, je te prie?

— Ah! tais-toi, ami, dit vivement Olympe, ou dis-moi cela plus bas!

L'émotion d'Olympe, le mouvement brusque avec lequel elle se retourna pour voir si les paroles de son mari n'avaient été entendues que d'elle seule, et l'espèce d'étouffement dissimulé par

une toux affectée, furent si sensibles pour Dutertre, qu'une partie de la vérité lui fut révélée.

Cent fois, sa femme lui avait dit en souriant :

— Prends garde de me trop aimer devant tes filles; tout le monde t'adore ici, et c'est trop juste, l'affection est jalouse. 11 ne faut pas que nos chers enfants croient que tu préfères l'une de nous à aucune des autres.

Dutertre s'était habitué à l'idée de cette innocente et tendre jalousie; il s'était habitué aussi à la respecter, à la ménager; il croyait y être parvenu. 11 s'imaginait adorer sa femme en cachette, et ce chaste mystère avait été jusqu'alors un charme de plus dans son amour. Confiant de sa nature, incapable de supposer le mal, optimiste par instinct, parce qu'il portait constamment en lui le désir et la volonté du bonheur des autres, il ne s'était jamais alarmé sérieusement des conséquences domestiques de son second mariage. 11 avait cru longtemps à la bonté de ses trois filles. Peu à peu il avait vu se développer le caractère hautain et dur de l'aînée, l'indépendance fougueuse de la seconde; il avait deviné que .=on bonheur, à lui, deviendrait facilement un motif d'aigreur ou un prétexte de révolte. Depuis huit jours surtout, il croyait voir et toucher du doigt ces plaies secrètes dont il

MONT-REVÈCHE.

n'appréciait pourtant pas encore la profondeur. Mais Olympe l'avait toujours rassuré. Niant toutes ses souffrances, toutes ses humiliations, tous ses déboires, palliant les torts d'autrui, réparant ou cachant le mal avec une persévérance et une délicatesse inouïes, elle avait réussi à rendormir son mari dans la douce

quiétude dont il éprouvait le besoin. Elle espérait lui cacher toujours les sourdes angoisses de cet intérieur troublé. Depuis deux ans qu'il avait accepté la députation, il faisait d'assez longues absences pour que cette difficile entreprise n'eût pas encore échoué, et, quoique Olympe n'aimât pas le monde, elle accueillait volontiers l'entourage nombreux qui, au retour de son mari, empêchait celui-ci de voir l'abîme creusé sous la pierre même de son foyer.

Cette fois, en On, il le pressentit, et, se retournant par le même mouvement instinctif que sa femme, il vit les yeux noirs et profonds de Nathalie attachés sur elle avec une singulière expression d'ironie et de dédain. Nathalie haïssait Olympe désormais de toute la force de l'orgueil blessé. Elle avait essayé de plaire à Flavien à sa manière, Flavien ne s'en était pas aperçu ; il n'avait vu qu'Olympe, et Nathalie avait juré de se venger, fallût-il traverser le cœur de son père pour arriver à celui de sa rivale.

Quelques instants après, pendant que la famille se mêlait aux ouvriers, et qu'on arrosait de vin et d'argent la pioche et la bêche enrubanées présentées par eux aux dames du château, Dutertre prit le bras d'Amédée et l'emmena à quelque distance, comme pour voir le nouveau cours du ruisseau.

— La cause ! la cause ! s'écria cet homme généreux et passionné, qui ne pouvait étouffer sa douleur. Tu ne m'as pas dit la cause ! 11 me la faut, tu la sais ! Et moi aussi, je la sais, je crois la savoir ; mais il serait affreux, il serait terrible de se tromper ! Parle, enfant, parle, toi dont la bouche n'a jamais menti. C'est une cause moi'ale. Le chagrin seul peut produire ce mal étrange, ce combat entre le corps et l'âme, entre la mort et la vie. Ma femme est malheureuse, ma femme est rongée par un affreux chagrin ! Son âme, droite et ardente comme la mienne, comme la nôtre, Amé-

dée, ne[^] peut soutenir une lutte incessante contre l'amertume et l'injustice. Ma femme a besoin d'aimer et d'être aimée. Ma femme est méconnue et haïe !

Malgré le trouble d'Amédée, malgré son propre besoin d'épanchement, malgré l'ascendant que son oncle exerçait sur lui, il refusa de répondre, et, se sentant incapable démentir, il se renferma dans un silence impénétrable. Dutertre fut forcé d'admirer cette réserve et de la respecter.

— Oui, tu as raison, dit-il, je ne suis pas un homme, je ne suis pas un père de famille : je suis un malheureux sans courage et sans patience. Je tente la vertu , j'essaye de te faire manquer à tes devoirs. Oui, tais-toi! je verrai par mes propres yeux, je sonderai la plaie, je la guérirai... ou je briserai les mains impies qui l'ont faite!

— Mon oncle! mon oncle! s'écria Amédée effrayé de la passion qui se révélait chez Dutertre, si vous soupçonnez vos filles... souvenez-vous que vous leur devez plus qu'à vous-même!

— Oui, plus qu'à moi-même, dit Dutertre, mais non pas plus qu'à cet ange de douceur et de bonté.

— Pardonnez-moi , mon oncle , reprit Amédée avec énergie, vous leur devez davantage. C'est l'âme plus que le corps qu'il faut sauver en ce monde. Olympe est en paix avec Dieu. Sa conscience ne faillira pas à ses devoirs. Si elle meurt, c'est nous qui serons à plaindre, et non pas cette intelligence divine qui retournera vers les cieux; mais il nous restera des devoirs à remplir sur la terre, et, si votre tendresse se retire de vos

filles, elles seront perdues pour le monde d'ici-bas comme pour le monde de là-haut.

Dutertre serra convulsivement la main de son neveu.

— Oui, dit-il, tu as raison, je suis un homme faible, et je reçois d'un enfant une leçon profonde et terrible. Eh bien, je l'accepte. Dieu est dans l'âme des enfants purs et parle par leur bouche. Oui, je me sacrifierai, et le devoir gouvernera la passion, même la plus sainte et la plus sacrée qu'il y ait au monde. Si on tue dans mes bras l'objet de mon culte, je l'ensevelirai dans mon cœur sous mes propres ruines, mais je cacherais le crime et ne le punirai pas.

En proie à une violente exaltation, Dutertre s'éloigna, erra seul quelques instants au fond du parc et revint calme et maître de lui-même.

Cependant Thierray poursuivait son expérience fiévreuse auprès d'Éveline. On sait qu'il s'agissait pour lui, ce jour-là, de savoir si elle le charmaient assez pour qu'il pût vivre le soir avec sa pensée dans la solitude de Mont-Revêche. Thierray vivait encore par l'imagination au jour le jour. Certes, il n'avait pu braver impunément, depuis une semaine, le feu des coquetteries d'une fille charmante, bizarre, audacieuse, spirituelle et chaste, en dépit de la liberté parfois choquante de ses allures d'esprit et de conduite. Mais Thierray avait toujours eu l'ambition d'aimer, et la fantasque Éveline n'éprouvant pas encore ce besoin, ne cherchait qu'à l'éblouir. 11 lui savait gré, à coup sûr, de toute la peine qu'elle se donnait pour cela, car il était trop expérimenté pour se piquer ou s'alarmer de ces brusqueries affectées et des transitions impertinentes au moyen desquelles elle soufflait le froid et

le chaud sur ses espérances. La pauvre enfant était une coquette bien naïve auprès de celles que Thierray avait connues dans un certain monde, et l'impuissance de ses efforts pour ressembler à une âme dépravée était, à son insu, le plus grand, le seul véritable attrait qu'elle eût aux yeux de sa prétendue victime.

Mais tout cela, après avoir été charmant pendant une heure ou deux, devenait une fatigue pour un homme très-fin, blasé sur bien des choses, et avide seulement d'amour vrai et rassurant. Thierray avait probablement rencontré cet amour vrai, et peut-être plus d'une fois dans sa vie; mais il n'avait pas su l'apprécier, ou plutôt il ne s'était pas soucié alors d'un bonheur sérieux et tranquille. Son imagination, son ambition, l'inquiétude et la curiosité de sa jeunesse, avaient eu d'autres besoins, de faux besoins à satisfaire; mais il se faisait tard dans cette existence isolée et difficile. Thierray sentait son cœur s'impatienter d'être négligé trop longtemps par son propre esprit. L'esprit, c'était toujours la même chose. Le cœur promettait et demandait à la fois quelque chose d'inconnu et d'alarmant.

Si bien qu'Éveline l'ennuya tout à coup, et que, pour se soustraire à ces incessantes taquineries, il lui fit deux ou trois réponses assez mordantes, quasi brutales.

JIOM-REVÉCIE.

Dutertre les entendit; lui qui, peut-être trop préoccupé par son amour pour Olympe, ou trop porté à l'extrême indulgence dans ses relations domestiques, n'avait pas coutume de surprendre l'attitude de ses filles avec rigidité, il se sentit disposé, ce jour-là, à tout voir, à tout peser, à tout juger, non plus à tra-

vers le prisme de ses douces illusions paternelles, mais à travers la notion plus lucide et moins riante de ses devoirs.

Il écouta sans paraître écouter; il regarda sans paraître regarder. 11 entendit Éveline redoubler de hardiesse dans ses attaques insensées; il la vit suivre et guetter Thierray comme une proie qui lui résistait du bec et de l'ongle. 11 en fut affligé et humilié, et, au moment où Éveline montait à sa chambre pour faire l'éblouissante toilette quotidienne du dîner, il lui prit, le bras et la suivit, résolu d'avoir avec elle une sérieuse explication pour la première fois de sa vie.

11 est des situations fatales où, longtemps arrêté sans méfiance au bord d'un précipice, on met enfin le pied sur un sable fin qui semblait n'attendre que l'occasion de s'écrouler et de vous entraîner dans sa chute; des jours malheureux où, en croyant tout réparer, tout étayer autour de soi, on fait tout écrouler sur sa tête. Dutertre était dans un de ces jours néfastes et sur une de ces pentes irrésistibles ; au premier effort qu'il allait tenter pour tout sauver, il allait tout voir se dissoudre autour de lui.

Éveline, étonnée de l'air solennel de son père, et préoccupée des impertinences froides de Thierray (elle n'avait pas eu le dernier, comme on dit aux petits jeux), se sentit saisie de méfiance et d'himneur dès la première parole.

— Ce que me disait M. Thierray? répondit-elle; à quoi cela avait rapport? Vraiment, je n'en sais plus rien déjà, cher ptM'e, et je ne conçois pas que cela vous occupe.

— Pardonne-moi , ma fille, reprit Dutertre, il est fort naturel que je m'occupe du soin de ta dignité, et il m'a semblé que M. Thierray n'en tenait pas assez de compte.

— C'est possible, père : ce bel esprit a trop d'esprit, et il en abuse. Mais je ne m'en inquiète guère, et je sais le remettre à sa place.

— Éveline, mon enfant, ces paroles que tu dis blessent un peu mon oreille.

— Ah ! fit Éveline avec une légère teinte d'impertinence et en commençant à détacher ses magnifiques cheveux blonds devant son miroir; car, dans son dépit, elle n'oubliait pas qu'elle n'avait qu'une heure pour les recherches accoutumées de sa parure.

— Oui, ma fille, écoutez-moi , dit Dutertre un peu sévère; relevez vos cheveux et asseyez-vous près de moi. C'est votre ami le plus sérieux, c'est votre père qui vous parle.

— Ah ! mon Dieu ! c'est un sermon ! dit Éveline avec une humeur marquée. Mon cher petit père va me gronder comme une morveuse ! Qu'ai-je donc fait pour changer ainsi son charmant caractère, et que se passe-t-il aujourd'hui entre nous?

Et, passant de l'impatience à la câlinerie avec sa mobilité et sa souplesse accoutumées, Éveline embrassa et ca-

ressa son père, autant pour le désarmer que pour se débarrasser d'une explication embarrassante.

Dutertre accueillit ses châtiments avec sa bonté ordinaire, mais sans enjouement.

— Ma bonne Éveline, dit-il, je n'aime pas plus à faire des remontrances que tu n'aimes à les entendre. Je ne t'en ai pas accablée jusqu'à cette heure.

— C'est à cause de cela que je ne comprends rien à celle-ci, reprit Éveline croyant avoir repris le dessus. Ayant été fort gâtée peut-être, jamais blâmée et pas du tout surveillée, je m'étais arrogé le droit de me croire parfaite, et voilà que vous voulez me déranger dans mes illusions sur moi-même! Voyons, papa, c'est cruel. Je suis habituée à vos épigrammes, car vous êtes fort taquin, aussi, vous! Mais je les prends en bonne part, au lieu que vos reinontrances... Vraiment, je ne sais pas de quelle couleur elles peuvent être, et j'ai peur de n'y rien comprendre du tout.

— Éveline, voilà bien des paroles pour ne pas m'écouter. Écouter serait pourtant le seul moyen de comprendre, et je ne parlerai pas de choses bien mystérieuses. Tu es trop libre et trop irréfléchie, ma fille, je te l'ai dit mille fois en riant, je te le dis pour la première fois avec tristesse.

— Comment! mon père, vous voilà triste parce que je suis gaie? Je crois rêver! Quel malheur va donc m'atteindro? quelle menace pèse donc sur moi? Je croyais que mon bonheur vous rendait heureux; j'étais habituée à voir toutes mes folies vous plaire, tous mes enfantillages vous réjouir, et vous voilà avec un front rembruni et un œil presque dur! Est-ce ma faute, à moi, si M. Thierray est un fat, et puis-je l'empêcher de me dire des impertinences de mauvais goût?

— Ma chère Éveline, si Thierray était un fat et un impertinent de mauvais goût, je serais fort coupable de l'avoir introduit dans ma famille; je ne me le pardonnerais pas, croyez-le bien : mais, comme je le connais, au contraire, pour un homme d'esprit, de jugement et de très-bonne compagnie, je dois croire que vous le faites manquer à ses instincts et à ses habitudes par des provocations très-innocentes, je le sais, mais parfois hors de sens et de

mesure. J'ai entendu tout à l'heure, sans le vouloir, sans y songer, des fragments de dialogue entre vous, qui m'ont fait monter le rouge au visage, non pas qu'il manquassent de décence dans les idées ou dans les expressions, mais parce qu'ils accusaient en vous une volonté insensée de vous emparer du cœur de ce jeune homme, tandis qu'il affectait de vous montrer que son cœur était fort capable de vous résister. C'est là une situation humiliante pour une femme, et j'aurais cru que vous aviez plus de fierté.

— Ainsi, je manque de fierté! dit Éveline pourpre de colère et de honte. Je m'abaisse à faire la cour à un homme qui ne veut pas de moi ! Je rampe à ses pieds, je l'implore, je le provoque ! Voilà ce que je fais, ou du moins ce que mon père pense de ma conduite!

Et la jeune fille orgueilleuse et violente fondit en larmes, retira brusquement sa main de celle de son père, et marcha dans la chambre avec agitation.

— Je suis fâché de vous trouver plus irritée que reconnaissante envers moi, dit Dutertre; croyez pourtant qu'il m'en coûte beaucoup de vous blesser ainsi, et que le

MONT-REVÊCHE

ai

calme où vous me voyez me fait plus de mal que l'exaltation où vous êtes.

— Mon père, s'écria Éveline en accourant à lui et en l'embrasant, ne me traitez pas de la sorte! Si vous vous mettiez à me gronder, j'en deviendrais folle; si vous vous meniez à me haïr, j'en mourrais. Je vous le dis encore, je ne suis pas habituée à

vos courroux, à votre froideur envers moi. Je suis un enfant gâté, un enfant qui ne sait pas souffrir, ne me tuez pas !

Et l'étrange fille, en proie à une véritable douleur, mais sans repentir aucun, pleurait avec véhémence et se regardait comme une victime.

Dutertre, touché de tant de sensibilité, mais surpris et effrayé de découvrir si peu de conscience dans ce caractère incomplet, tâcha de s'y prendre par un raisonnement des plus simples et pour ainsi dire terre à terre.

— Écoute, folle enfant, lui dit-il, je ne te gronde pas, je ne veux pas t'humilier; je veux t'éclairer et te préserver justement de l'humiliation dont l'idée t'est si pénible. Parle-moi franchement : aimes-tu ce jeune homme?

— Moi? Pas du tout. Dieu merci! s'écria Éveline, furieuse contre Thierray pour lui avoir attiré cette scène.

— Eh bien , tant pis ! répondit Dutertre ; car il a du mérite, un nom honorable dans les arts, du talent, une grande délicatesse de sentiments et une véritable élévation d'idées et de caractère.

— Vous croyez? dit Éveline, à qui cet éloge de Thierray ne déplut pas. Je ne sais pas tout cela, moi; je ne l'ai pas examiné à ce point.

— Mais, moi, reprit Dutertre, je devais l'examiner, et je l'ai fait. Je devais prendre sur lui des informations minutieuses et sûres; enfin, avant de l'introduire chez moi, je devais m'assurer que c'était un homme d'honneur, que personne au monde n'avait le droit de faire rougir. C'est là le premier point, le point essentiel dans la société. Quant aux détails, je ne me crois point infallible

dans l'observation, et je ne crois pas non plus que Thierray soit sans défauts; mais, comme je n'ai jamais pensé qu'il existât sur la terre un seul homme à l'abri de tout travers et de toute imperfection, j'ai jugé que, dans le cas où le spectacle de notre heureuse famille le ferait penser au mariage, et dans le cas où une de mes filles apprécierait ses qualités, Thierray serait un des hommes avec lesquels on a d'aussi bonnes chances que possible pour un avenir à deux.

— Ainsi, mon père, dit Éveline, c'est un prétendant que vous nous avez amené là?

— Non, ma fille; c'est vous qui en avez fait un prétendant peut-être, par l'attention que vous lui avez accordée; moi, je l'ignore. Je ne choisis pas pour vous; je n'ai jamais formé, je ne formerai jamais de projet qui pourrait blesser vos inclinations et vous enlever votre initiative. Dans cette société, très-difficile à traverser, parce qu'elle est à la fois très-exigeante et très-corrompue, j'ai cherché à vous ouvrir une voie aussi douce et aussi sûre que possible, en vous laissant, à toutes trois, sur le point capital du mariage, une grande liberté de choix. Mais ce respect de vos droits les plus délicats, cette confiance dans votre jugement, ne devaient pas me rendre aveugle et téméraire. Je ne devais pas vous lancer sans réflexion dans un monde plein de hasards et de dangers, parce qu'il est plein de vices fardés et d'appar-

rences menteuses. Je devais faire ce que j'ai fait : vous tenir dans une retraite agréable, où je ne laisserais pénétrer que des hommes sûrs, incapables de vous tromper, de vous rechercher lâchement pour vos richesses, et où vous seriez libres de choisir, non pas dans une foule d'aspirants, mais parmi un petit nombre aussi bien épuré qu'il m'était possible de le faire. Là s'est borné

mon rôle; et je ne sais pas ce que, dans ma situation vis-à-vis de vous, j'eusse pu faire de plus pour concilier la tendresse avec la prudence, mon besoin de vous voir heureuses avec mon devoir de vous faire respecter.

— Je comprends tout cela, mon père, dit Éveline, rfuï avait écouté avec assez d'attention, et je suis fâchée que vous ne m'ayez pas jugée plus tôt assez raisonnable pour l'entendre. Je vous confesse que nous avons eu parfois du dépit, Nathalie et moi, de nous voir ainsi reléguée;; à la campagne et de n'aller à Paris qu'à de rares ei courtes occasions, comme de petites filles de province qui vont embrasser leur papa, acheter des robes neuves et voir la girafe au Jardin des Plantes. Mais noujî avions tort, je le reconnais, puisque nous n'étions pas les victimes oubliées de vos préoccupations industrielles et politiques, mais bien les victimes privilégiées de votre sollicitude et de votre prudence paternelles.

— Tu ne t'en crois pas moins une victime, ma chère enfant, car tu maintiens le mot.

— Passons, mon papa. L'année est longue, il y a des jours de pluie où l'on s'ennuie à la campagne malgré qu'on en ait; et puis on ne croit pas toujours, pour se résigner, à ces dangers du monde qu'on ne connaît pas. Mais revenons à votre M. Thierray. Nous sommes libres de faire attention à lui si bon nous semble; voilà votre conclusion, quant à lui. Mais, quant à moi, je comprends moins qu'auparavant la leçon un peu dure que vous m'avez donnée. Si je suis libre de l'aimer, je suis libre de vouloir m'en faire aimer, et la manière dont je m'y prendrai, bonne ou mauvau^e, hardie ou timide, savante ou maladroite, ne regarde que moi.

— Et je serai indiscret et déplacé, moi, ton père, si je te dis que tu prends la mauvaise voie et que tu compromets ton bonheur futur par un système faux et fâcheux?

— Permettez, papa, dit Éveline redevenue folâtre et railleuse , vous avez tous les droits possibles commf excellent père, et, de plus, vous êtes compétent comme homme à succès dans le monde ; mais...

— Qu'est-ce que cela, Éveline? dit Dutertre étonné et mécontent ; quelle est la portée de semblables expressions dans votre bouche, et quand c'est à votre père qu'elles s'adressent? Que savez-vous de ma vie dans le monde? et qui vous a appris ce que peut être l'animal ridicule désigné par vous sous le titre d'homme à succès?

— Mon Dieu ! papa , si vous vous fâchez pour un mot, il ne faut plus que je vous réponde. Voyons, c'est donc une impertinence que j'ai dans l'esprit, quand je me représente mon père tel qu'il est, c'est-à-dire un homme de quarante-deux ans, qui n'a pas un cheveu blanc, pas une ride au front, pas une dent de moins; la santé, la force de la première jeunesse, une beauté idéale, une âme enthousiaste, des manières charmantes : enfin un type si parfait, si attrayant, qu'il fait tort à tous les adorateurs de ses filles?

MONT-REVÉCHE.

^ Je crois, Dieu me pardonne, dit Dutertre avec un sourire triste, que tu es coquette, c'est-à-dire flagorneuse et moqueuse, màmè avec ton père!

— Allons, allons, papa , ne le prenez pas ainsi. Quand ma bonne Grondetie parle de vous, elle dit que, lors de votre premier mariage, vous étiez le plus charmant, le plus aimable enfant qu'elle eût rencontré, et qu'à présent, vous êtes encore le plus beau et le plus brave homme qu'elle ait jamais connu: et Grondetie a raison : notre jeune mère, la plus belle et la plus jolie femme de France peut-être, n'est-elle pas, d'ailleurs, là pour attester à tous les yeux que vous êtes plus capable d'inspirer l'amour que pas un des freluquets sur lesquels vous nous permettez de faire main basse? Donc, je maintiens que vous êtes un homme à succès.

— Encore? dit Dutertre haussant les épaules. Il se sentait presque offensé de ces adulations hypocrites, où perceait je ne sais quel esprit de critique et, partant, de révolte.

— Oui, dit Éveline toujours audacieuse, vous connaissez encore l'amour, vous l'éprouvez, vous l'inspirez, parce que vous êtes jeune et beau, et vous paraissez aussi compétent que possible pour nous donner une théorie sur l'art de se faire aimer. Mais, quelque versé que vous soyez dans cet art, laissez-moi vous dire qu'il n'y a pas de système applicable à tout le monde, et que chacun doit trouver celui qui lui est propre. Laissez-moi chercher ou expérimenter le mien sur Thierray, in anima vili; que vous importe?

— In anima vili? C'est Nathalie qui t'apprend ce latin-là! Voilà bien du mépris pour ce pauvre Thierray, et il ne mérite certes pas d'être traité comme l'esclave sur qui on essaye l'effet de certains poisons. S'il en est ainsi , ma fille, comme je ne suis pas chargé de vous fournir de pareils sujets, et que Thierray, peu habitué à remplir un pareil office, pourrait bien oublier son savoir-vivre, et

s'échapper malgré lui jusqu'à vous donner quelque dure leçon dont je ne pourrais être le témoin impartial, je vais le congédier doucement sous quelque prétexte , ou plutôt vous envoyer faire un petit voyage de santé chez une de vos tantes, jusqu'à ce que votre victime se soit éloignée d'elle-même.

Et Dutertre se leva , craignant sa faiblesse, et voulant laisser Éveline sur cette petite anxiété.

.Mais Éveline le retint, et, recommençant ses pleurs, elle se plaignit, sans suile et sans raison, d'être humiliée, traitée comme une enfant, menacée d'une pénitence et déshéritée de la douce indulgence, par conséquent de la tendresse de son père. L'heure - s'écoulait. Éveline n'était pas habillée, ses beaux cheveux tombaient en désordre sur ses épaules , ses yeux étaient gonflés , ses joues enflammées par les larmes ; elle sentait que la cloche du dîner allait sonner, et l'humiliation de paraître abattue et comme vaincue devant Thierray, la crainte qu'il ne devinât ce qui s'était passé l'exaspérait tellement, qu'elle eut presque une attaque de nerfs.

Au bruit de ses sanglots, Nathalie, qui, de la chambre voisine, écoutait cette scène depuis le commencement, entra comme surprise et effrayée, et affecta de prodiguer à sa sœur des soins qui n'étaient pas indispensables, et qui, certes, eussent été moins empressés en toute autre circonstance.

La présence de Nathalie , devant qui elle était doublement humiliée, rendit cependant à Éveline toute sa fierté d'emprunt. Bonne mais irascible, aimante mais déraisonnable , Éveline chercha un appui dans cet inévitable témoin de sa honte enfantine.

— Oui , répondit-elle aux hypocrites questions de la muse de Puy-Verdon, mon père me gronde; mon père me raille; il blesse mon amour-propre avec le sang-froid d'une mortelle indifférence. Tu avais raison, Nathalie, notre père ne nous connaît plus, il ne nous aime plus!

— Taisez-V'ous , malheureuse enfant ! s'écria Dutertre, qui sentit le vertige et vit le bord de l'abîme dans le sourire amer de Nathalie : que Dieu vous pardonne un tel blasphème, si vous n'êtes pas folle !

Nathalie eut, pour envenimer le mal, des airs d'une douceur terrible et des à-propos d'une mortelle conciliation.

— Eh ! non , mon père, dit-elle, ce n'est pas vous que nous accusons ! Éveline accepterait tout de vous seul ! mais, si elle a été mal élevée , si elle n'a pas été élevée du tout, ce n'est pas sa faute. La pauvre enfant est susceptible... Tenez, elle en souffre beaucoup, et elle croit que vous ne voulez plus rien faire pour la calmer et la consoler; mais elle se trompe, n'est-ce pas, mon père? vous nous aimez toujours , et personne ne nous enlèvera votre amour et votre protection ?

— Nathalie, dit Dutertre, pâle et le cœur serré, je ne te comprends pas !

— Pardon, mon père, vous me comprenez. Nous ne sommes pas aimées de tout le monde ici ! C'est bien naturel, nous ne saurions nous en plaindre. Mais songez que nous ne sommes pas bien coupables d'avoir les défauts de notre âge et de notre isolement. Nous manquons de frein habituel, et il en faut peut-être un à la jeunesse; mais il le faut légitime, et une belle-mère n'est pour nous qu'une étrangère dont nous n'avons pas voulu subir la

contrainte. Nous n'avons pas eu souvent le bonheur de vivre sous vos yeux, et quelque bien élevée, quelque convenable que soit madame Olympe à notre égard, son âge ne comporte pas l'autorité. Passez-nous donc nos travers, ayez patience avec nous, puisque nous avons si peu de temps dans l'année pour jouir de votre présence, et songez qu'il nous faut quelque courage, à nous aussi, pour accepter notre situation.

— De quoi donc vous plaignez-vous, mes filles ? dit Dutertre avec une force douloureuse. Oij sont les souffrances, les malheurs de votre destinée ? Êles-vous opprimées, persécutées par ma femme ? Dites, dites ! Si vous avez des sujets de plainte, je les écouterai, ici, tout de suite ; je les vérifierai, et je vous ferai justice dans le secret d'un tribunal de famille. Mais je ne veux plus d'insinuations, plus de rélicences ; elles me tuent ! Parlez, mais parlez sans détour, vite, et avec le courage de la franchise.

Nathalie ne s'attendait pas à voir son père aborder la question avec cette netteté d'intention. Ne comprenant pas la grandeur et la pureté de son amour pour Olympe, elle croyait, à le voir éviter délicatement jusqu'à ce jour tout motif de rivalité domestique, qu'iJ rougissait de cet amour comme d'une faiblesse, et qu'il lui serait facile de le placer ainsi vis-à-vis d'elle sur un pied d'infériorité. En le trouvant ferme et résolu, elle battit en retraite,

MONT-REVÉCHE.

observa que la cloche du dîner sonnait, que ce n'était pas le moment d'une explication, et que, d'ailleurs, elle reculerait toujours devant la crainte de blesser et d'affliger son père.

— Vous pouvez m'affliger, dit Dutertre, si votre cœur est injuste ; me blesser, je vous en défie. Je ne comprends pas ce que

l'amour-propre aurait à faire ici. Vous vous expliquerez ce soir, toutes les deux, quand nous serons seuls. Je ne veux pas m'endormir une nuit de plus sur le malentendu qui règne entre nous. Relevez vite vos cheveux, Éveline, et descendez. Vous, Nathalie, suivez-moi.

Nathalie, pour ne pas obéir et pour ne pas résister, passa la première, descendit d'un pas ferme, et alla s'asseoir à table avec un visage froid.

Éveline se récria sur l'impossibilité de se montrer dans le négligé et dans le trouble où elle se trouvait.

— Eh bien, répondit Dutertre, restez; je dirai que vous avez un peu de migraine. Mais vous vous calmerez et vous descendrez dans une heaire. Je l'exige.

Il descendit à son tour, mais il lui fallut toutes les forces de sa volonté et de son organisation pour cacher sa souffrance intérieure. Olympe n'y fut pas trompée. Elle regarda Amédée avec inquiétude comme pour l'interroger. Un pressentiment sinistre s'empara d'elle en voyant que son neveu évitait ses regards et que son mari souriait avec effort. Elle s'effraya davantage quand elle apprit qu'Éveline était souffrante; mais, habituée à concentrer toutes ses pensées, toutes ses émotions, elle parut ne pas se douter que le moment terrible était venu et que la glace, sinon encore rompue, venait du moins de craquer sous ses pieds.

Éveline, restée seule, ruminant sa colère, s'appêtait à déchirer quelque robe ou à casser quelque porcelaine pour se soulager, lorsque Caroline vint la trouver.

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a, petite sœur? dit l'enfant, chez qui les doux et patients instincts de la maternité semblaient être une prédominance de l'âme; nous avons pleuré; nous boudons, parce que nous avons gâté nos yeux bleus ! Allons , de l'eau fraîche, et cela passera vite.

— Laisse-moi, Benjamine, dit l'autre en la repoussant, je ne suis pas en train de rire.

— C'est bon! c'est bon! répondit la petite sans se troubler, nous connaissons ça : tu t'es mise en colère parce que ton chignon ne tenait pas, ou parce que le fichu que tu veux est, comme de coutume, le seul qui ne soit pas prêt. Voyons, quel chiffon est-ce qu'il te faut? Je vais le repasser, s'il ne l'est pas. J'ai toujours des fers dans ma chambre, et ce sera fait en un tour de main, sans que Grondette s'en doute.

— Sotte que tu es! reprit Éveline. Il s'agit bien de chiffons ! papa vient de me faire une scène.

— Oh ! je le crois bien ! dit la Benjamine en riant. 11 est si méchant, ce papa que nous avons ! C'est un homme terrible ! Je parie qu'il t'a battue! Pauvre sœur! faut-il pleurer avec toi, ou aller battre ce méchant père qui fait pleurer son petit lion crépu?

— Tu m'impatientes, tu m'ennuies! s'écria Éveline. Va- . t'en, grande niaise ! Que viens-tu faire ici ? On dîne sans

toi, et je parie qu'on te fait chercher partout !

— Oh ! que non pas, dit Caroline. J'ai bien le temps de dîner ! J'ai demandé à notre mère la permission de venir t'habiller, et me voilà.

— Notre mère ! dit Éveline avec amertume. Caroline, qui en comprenait peut-être plus qu'elle ne

voulait le laisser croire, et qui avait l'admirable bon sens de repousser toutes les explications dangereuses ou pénibles, ne parut pas entendre cette exclamation, et, sans rien dire, commença à relever d'une main adroite et légère les beaux cheveux d'Éveline, après avoir renvoyé la femme de chambre curieuse qui se présentait pour remplir cet office, et Grondette, qui venait s'inquiéter de la migraine de sa diablesse; c'est ainsi que la vieille villageoise appelait familièrement Éveline qu'elle avait nourrie.

Eveline, nonchalante et préoccupée, se laissa coiffer et habiller par sa jeune sœur, qui, toujours babillant, se répondant à elle-même quand Éveline ne daignait pas lui répondre, et disant des riens comme un oiseau qui gazouille, réussit à endormir son dépit et à la ramener à l'admiration d'elle-même.

— A présent, lui dit-elle après l'avoir menée devant son miroir, où Éveline donna machinalement le point lumineux à son image, en attachant certain bijou et en rajustant certain nœud, nous allons respirer un peu notre flacon, et puis nous allons sourire, embrasser cette sotte de Benjamine et descendre au dessert. C'est encore un beau moment pour faire une entrée! Tout le monde est gai, papa cause, maman sourit. Éveline paraît, on lui demande de ses nouvelles. Elle donne un bon baiser à maman, et puis à papa ; elle dit qu'elle est mieux, elle va s'asseoir avec beaucoup de grâce, elle mange un peu, elle rit un peu, elle a beaucoup de succès, et tout le monde est content.

— Qu'il faut de patience pour te supporter. Benjamine! Dis-moi, tu seras donc toujours idiote? Songes-tu que tu as seize ans

et qu'on va peut-être te parler bientôt de mariage ?

— Oh ! moi, je n'aime pas cela, le mariage ! dit Benjamine. C'est bon pour vous qui êtes de grandes princesses. Mais, moi, je ne veux pas quitter ma mère, jamais, entends-tu bien ?

— Tu l'aimes donc bien? dit Éveline. Allons, jusqu'à la Cendrillon qui l'aime plus que nous!

-^ Pour une fille d'esprit, vous dites des bêtises, répliqua la petite en s'agenouillant devant elle pour lui lacer ses bottines de satin noir. Vous faites tout votre possible pour vous rendre haïssable, et votre grand dépit vient de ce que vous ne pouvez pas empêcher qu'on ne vous adore malgré tout.

— Pauvre Cendrillon ! dit Éveline en attirant la tête brune de l'enfant sur ses genoux et en caressant ses cheveux flottants, naturellement bouclés comme ceux de son père. Tu seras heureuse, toi ! parce que tu es bête comme une oie et bonne comme un ange.

— Bah! je ne suis peut-être pas si bête que tu crois, répondit Caroline en se relevant avec la légèreté d'un oiseau.

Elle fit rapidement un peu d'ordre dans la chambre pour épargner ce soin à Grondette ; puis elle prit sa sœur sous le bras et la força à descendre en courant et en sautant dans les grands escaliers en spirales adoucies du château. Un chat qu'elles éveillèrent en sursaut fit un

bh

MONT-REVÉCHE.

bond fantastique en fuyant devant elles : ce fut pour Benjamin l'occasion d'un immense éclat de rire, et sa dolente sœur, entraînée par la contagion de ce rire frais et sonore qui était chez Caroline comme l'hymne liarmonique de la virginité de l'âme, se présenta devant ses parents et devant Thierray avec le visage animé d'un naïf et cordial enjouement. Le front de Dutertre s'éclaircit. Olympe respira. Amédée remercia Éveline d'un regard amical, Thierray se demanda quelle pluie ou quelle rosée avait assoupli ces traits si beaux, dilaté ces yeux si brillants, et la trouva plus charmante qu'elle ne lui avait encore semblé. Nathalie éprouva pour la versatilité du caractère de sa sœur un profond dédain.

— Tu vois bien, mère ! murmurait la Cendrillon à l'oreille d'Olympe : quand je te disais que je la ramènerais bien belle et bien gaie !

Thierray fut positivement amoureux d'Éveline au dessert. Elle avait une expression qu'il ne lui avait jamais vue, quelque chose d'accablé et de souffrant qui voilait la hardiesse habituelle de son regard. Éveline, de son côté, pensait à l'éloge que son père lui avait fait de Thierray, et, bien que, par esprit de contradiction, elle fût d'autant plus disposée à le dénigrer tout haut, elle était flattée, dans le secret de son amour-propre, d'avoir un homme de quelque mérite à ses pieds. Elle connaissait le jugement et la pénétration de son père. Elle savait que, si sa bienveillance et sa générosité étaient immenses, son estime et sa confiance n'avaient rien de banal ou d'aveugle.

Elle résolut donc d'enflammer tout à fait Thierray. Mais comment s'y prendre? Sensible à la critique plus qu'au reproche, pour rien au monde elle n'eût voulu mériter une seconde fois les remarques désobligeantes , selon elle, que son père avait osé se

permettre. 11 fallait donc occuper et tourmenter Thierray sans qu'il y parût.

— Tiens ! pensa-t-elle, je n'ai pas encore essayé de le rendre jaloux; c'est pourtant bien simple. Est-ce que mon petit cousin n'est pas là pour me servir au moins à cet usage?

La pluie avait recommencé ; d'ailleurs, les jours devenaient courts. On passa du dîner au salon.

Éveline, gracieuse avec son père, presque douceuse avec Olympe, enjouée avec Benjamine, fut tendre avec Amédée. Affectant ou éprouvant un surcroît de migraine, elle s'assit nonchalamment dans un coin, lui demanda de mettre un coussin sous ses pieds, de lui aller chercher son flacon, d'éloigner d'elle la corbeille de fleurs, de lui verser quelques gouttes d'éllicr sur le front, et, quand elle l'eut accaparé par l'obligation de lui rendre tous ces petits soins, affectant de le tutoyer bien haut, de lui parler fraternellement, de l'appeler son bon Amédée, le plus attentionné et le plus infatigable des amis, elle le retint près d'elle une heure entière, dans une sorte de tête-à-tête, à lui parler à voix basse, à lui dire des riens qu'elle eût pu fort bien lui dire tout haut, enfin à se poser en petite malade bien douce, bien tendre jjour les siens, et particulièrement pour cet ami d'enfance, ce véritable ami de cœur auprès duquel les amis de rencontre

et les serviteurs d'occasion comme Thierray ne devaient pas songer à briller, ci moins qu'ils ne se donnassent beaucoup plus de soins et de peines que Thierray n'en avait pris jusqu'alors.

Thierray vit ce nouveau manège et ne le devina qu'à moitié. En faisant le don Juan avec Klavien, il plaisantait presque toujours et se fardait quelquefois. Au fond, il avait la dose très-convenable

de modestie et de méfiance de soi dont tout homme d'esprit est pourvu.

— Il se peut bien, pensa-t-il, qu'elle veuille m'inquiéter ou m'éprouver; mais il se peut fort bien aussi que je n'aie servi depuis huit jours qu'à inquiéter ou à éprouver U. Amédée. 11 est charmant; il lui est peut-être destiné en mariage : il est sans doute fort amoureux d'elle. Allons, probablement j'ai donné lieu à un rapprochement et j'assiste à une réconciliation. Occupons-nous de Nathalie, pour lui prouver que nous savons vivre et prendre les choses du bon côté.

Il s'approcha d'Olympe et de Dutertre, qui étaient en ce moment assis l'un près de l'autre, et, s'adressant à tous deux :

— Je voudrais, dit-il, faire très-secrètement, et sans que vous en sachiez rien, une prière à mademoiselle Nathalie. Je sais qu'elle fait de très-beaux vers, et je meurs d'envie d'en entendre quelques-uns. Si elle veut seulement m'en dire quatre, je lui en ferai quatre cents qu'elle ne sera pas obligée de lire ni d'entendre, et ainsi nous serons quittes.

Tout cela avait été dit assez distinctement pour être entendu de Nathalie, qui était proche, et qui cependant ne bougea pas et feignit de ne pas entendre.

— Nathalie fait de très-beaux vers , en effet , répondit madame Dutertre ; mais elle les garde si mystérieusement, que vous ferez un miracle si vous pouvez lui en arracher quatre. Pour ma part, je souhaite bien que vous réussissiez, si je peux profiter de l'occasion pour les entendre. Mais pourtant, si elle veut ne les dire qu'à vous, nous serons discrets et nous n'écouterons pas.

— Je vois, dit Nathalie en se levant et en s'approchant de la table où travaillait madame Dutertre, que M. Thierray meurt d'envie de nous dire quatre cents vers, et que vous mourez d'envie de les entendre. S'il n'en faut que quatre de ma façon pour vous procurer à tous deux cette satisfaction, je consens à les faire; mais donnez-moi des bouts rimes à remplir, car je ne me rappelle absolument rien dans ce moment-ci.

C'était la manière la plus naturelle et la plus modeste de s'en tirer. M. Dutertre, toujours prêt à encourager les rares moments de bienveillance de Nathalie, offrit de donner quatre rimes, d'en demander quatre autres à Olympe, et de faire compléter la douzaine par Thierray.

-^ Ce n'est pas tout, dit Nathalie, il faut m'indiquer le sujet; libre à moi de le traiter sérieusement ou légèrement.

Éveline ouvrit l'oreille et crut que Thierray allait proposer quelque sujet qui eût rapport à elle. 11 n'en fut rien. Thierray, qui n'avait pas plus envie de la flatter que de prendre au sérieux le talent de Nathalie, proposa un parallèle entre le Crésus antique et le moderne Crésus, le groom de Puy-Verdon. Nathalie fit très-rapidement des vers spii'iluels, plus malins qu'enjoués, mais très-adroitement adaptés aux rimes. Thierray lui en fit compli-

MONT-REVÊCHE

ment, reprit les mêmes rimes, le même sujet, et lui fit douze vers qui rivalisaient de savoir-faire avec les siens. Madame Dutertre proposa im sujet plus élevé pour faire briller le talent sérieux de Nathalie, et vainquit, avec une douce persistance, la prétendue paresse de sa bellefille, qui se tira fort bien d'affaire, et, plus sensible qu'elle ne voulait l'avouer à ce petit succès, finit par

se laisser arracher quelques-unes de ses meilleures pièces. Thierry les trouva ce qu'elle étaient : le produit de l'intelligimice froide ; mais il pouvait, sans mentir, en louer la forme, qui ne manquait ni d'ampleur ni de science. Dutertre, voyant ou croyant sa fille mieux dispo.séc pour sa -femme, ramena les choses à leur point de départ, dans le désir d'un commun enjouement. Tliierray fit, en se jouant, des bluettes charmantes, luttant d'improvisation avec Nathalie, qui ne resta guère en arrière et qui s'émoustilla jusqu'à rire avec assez d'abandon. La gaieté des personnes habituellement sérieuses a parfois beaucoup de charme, et Nathalie eût pu être fort aimable si elle eût été aimante.

Thierray se retira à dix heures, prétextant beaucoup de lettres à écrire, mais ayant fait si bonne contenance toute la soirée, qu'Éveline crut avoir manqué son but et montra même un peu d'humeur à Nathalie.

Après le départ de Thierray, Olympe, pressentant que quelque chose d'inconnu s'agitait autour d'elle, et ne voulant pas se placer entre Dutertre et ses filles, se retira de bonne heure, suivie de Benjamine. Amédée lut dans les yeux de Dutertre qu'il devait s'en aller aussi et l'attendre dans le pavillon. Dutertre resta seul avec ses deux aînées. 11 les voyait mieux disposées, et il espérait un bon résultat de cette explication, devant laquelle il ne pouvait ni ne voulait reculer.

Le jour et le moment n'étaient pas du goût de Nathalie. Elle s'était laissée un peu désarmer par la. douceur et les prévenances généreuses de sa belle-mère devant Thierray. Éveline, piquée contre elle, ne paraissait pas disposée à la soutenir. Enfin, Dutertre avait une attitude calme et digne, qui la gênait plus que

tout le reste et qui commençait à faire entrer une sorte de crainte, sinon de repentir, dans son âme altière et jalouse.

— Eh bien, dit Dutertre, qui marchait gravement dans le salon, Nathalie, Éveline, nous avons à causer. Vous avez des griefs contre moi, contre celle que je vous ai donnée pour mère et pour amie. Vous vous trouvez assujetties, mortifiées, blessées. Parlez, je vous écoute, mes enfants.

Éveline était incapable de rancune.

— Non, mon père, répondit-elle avec franchise. Quant à moi, cela n'est pas. Je ne pourrais me plaindre que d'une chose, si j'étais assez raisonnable pour m'apercevoir que je manque de raison.

— Et cette chose? dit Dutertre.

— C'est d'avoir été trop peu morigénée ; c'est d'avoir eu un père trop confiant dans mes bons instincts, une belle-mère trop douce, trop esclave de mes caprices, trop craintive devant mes bourrasques, trop discrète ou trop délicate dans ses observations. Elle est trop jeune et elle n'est pas ma mère, voilà tout son crime; et, comme elle n'y peut rien, ni moi non plus, nous serions folles de creuser les inconvénients de cette situation respective, de nous en affecter, et surtout de nous les reprocher l'une à

l'autre. J'ai mille défauts qu'une mère rigide ou le couvent eussent peut-être corrigés. Vous m'avez retirée du couvent, que je détestais, et vous m'avez donné une mère trop faible, je devrais peut-être dire trop bonne!... Oui, Olympe est bonne, excellente, aimable au possible, ajouta Éveline en regardant Nathalie avec résolution, et c'est un mauvais service à me rendre que de me

donner raison contre elle quand j'ai tort. Que pouvait-elle pour me contenir et me corriger? 11 eût fallu une volonté de fer, qui se serait probablement brisée contre la mienne; car j'étais disposée à ne supporter aucune autorité. Et qui sait si j'aurais cédé à celle de ma propre mère? J'ai résisté aujourd'hui même à celle que le meilleur des pères me faisait sentir pour la première fois. Je suis donc tout à fait absurde et peut-être un peu coupable. Pardonnez-moi, mon père, oubliez les sottises que j'ai dites, gardez-moi le secret auprès de ma petite maman, qui, je l'espère, ne se doute pas de tout cela. Épargnez-moi l'exigence de me courber devant elle pour lui montrer mon repentir : je ne le pourrais pas ; mais soyez sûr que je l'aime au fond du cœur, que je ne lui en veux pas d'être charmante, de vous plaire et de vous rendre heureux. Voilà, j'ai dit.

Et Éveline, courbant le genou devant son père avec une grâce caressante, le désarma en lui baisant les mains. Il la releva et la pressa sur son cœur. Plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, il essaya de la préserver pour l'avenir du retour de ces injustices. Elle le promit, pour avoir plus tôt fini ; car elle n'était pas bien convaincue de sa propre résolution, et, jusque dans ses meilleurs mouvements, il entraînait toujours un peu de caprice. Mais, résolue au moins de s'endormir en paix avec son père et avec sa propre conscience, elle jura d'essayer de se corriger, à condition qu'on la laisserait s'examiner et se blâmer elle-même ; puis, mettant sa migraine en avant et ne voulant pas avoir affaire à Nathalie de la soirée, elle demanda la permission d'aller dormir et laissa son père et sa sœur en tête-à-tête.

— A toi, maintenant, ma fille, dit Dutertre, qui reprit aussitôt l'apparence du calme, de la douceur et de la fermeté. J'attends tes

plaintes ou tes réclamations.

— Je ne me plains jamais, répondit Nathalie, qui avait préparé son réquisitoire, mais qui manquait de vrai courage ; et, quand les réclamations sont vaines, je sais me taire.

— Ma fille, reprit l'infortuné Dutertre contenant sa douleur et son indignation, je vous adjure par votre mère, que j'ai aimée, rendue heureuse et pleurée douze ans, de me parler avec confiance et sincérité. Ne vous plaignez pas, si c'est vous humilier que d'ouvrir votre cœur à un père qui vous chérit ardemment ; mais faites valoir vos droits auprès de lui, s'il a eu le malheur de les méconnaître. Parlez.

— Vous n'avez eu aucun tort personnel envers moi, mon père, répondit Nathalie se posant comme un juge bien plutôt que comme un appelant, et vous n'avez méconnu jusqu'ici aucun de mes droits. Je souffre parce que je souffre, et il ne dépend pas de vous que je me trouve heureuse.

— Alors, confiez-vous à moi, prenez-moi pour votre confident, et je tâcherai de faire cesser vos peines.

— Vous ne le pouvez pas, mon père : vous êtes invin-

MONT-REVÊCHE

ciblement lié pour la vie à une personne qui m'est antipathique et auprès de qui l'existence m'est amère et pénible. Je m'ennuie mortellement ici : je suis condamnée à y vivre loin de vous, au milieu d'une famille qui ne partage pas mes goûts et sous l'apparente dépendance d'une femme pour laquelle je n'ai que de l'éloignement. Ne me demandez pas quels sont ses torts envers moi. Elle n'en a volontairement aucun ; mais, à mes yeux,

elle a celui d'être une société obligée, une ligure importune, un chef de famille femelle qui usurpe ma place. Si vous n'aviez pas de femme, vous comprendriez que je suis d'un âge et d'un caractère qui m'autorisent à vous suivre partout, même en surveillant mes sœurs et en vous répondant de leur bonne tenue. dans le monde. Si j'étais, moi, la compagne de votre vie et le délégué de votre autorité, Éveline ne serait pas une folle et Caroline une sottise; nous ne serions pas de gauches provinciales et nous n'attendrions pas après les maris que vous nous choisissiez d'avance, et dont aucun peut-être ne nous conviendra, quelque envie que nous ayons de vous complaire. Enfin, si vous n'étiez pas dominé par l'idée qu'on est forcément heureux auprès de cette belle Olympe, vous vous aviseriez, sans que j'aie la douleur de vous le dire, du spleen qui me ronge et qui commence à s'emparer d'Éveline, sous forme de monomanie chassante et chevauchante. Vous voyez, mon père, que mes plaintes sont inutiles, et que je dois subir mon sort sans espoir de le voir changer autrement que par un mariage de désespoir, ce qui me paraît un trisle moyen de salut.

— Je ne vous demanderai pas, répondit Dutertre, glacé par la froideur de sa fille, pourquoi votre belle-mère vous est antipathique; ce serait vous entraîner sur un terrain où je ne veux pas placer la discussion, puisque vous déclarez qu'elle n'est coupable d'aucun tort envers vous. Je vois que votre parti est pris de changer en mécontentement et en amertume une vie de famille que je supposais devoir être douce et riante. Veuillez vous résumer, ma fille, et me dire ce que vous exigeriez pour vous trouver libre et heureuse selon vos goûts.

— Je voudrais commander là où je cède et m'abstiens, pour m'épargner l'odieuse nécessité d'obéir.

— Ma fille, vous n'obéissez à personne, vous ne cédez à rien, vous n'avez à vous abstenir de rien que je sache. Si je me trompe, prouvez-moi que vous êtes esclave là où ma volonté est que vous soyez libre.

— Je suis libre à la condition de respecter un ordre domestique qui n'est pas établi par moi. Il est des natures qui se sentent esclaves du moment qu'elles ne gouvernent pas.

— C'est bien de l'ambition et bien de l'orgueil, Nathalie, que de vouloir ainsi gouverner les autres. Ce despotisme ne serait-il pas limité par mon autoiité naturelle et sacrée, si je vivais près de vous, et quand même je ne serais pas marié? Il me faudrait donc vous obéir aussi, moi, ou vous voir malheureuse comme une reine détrônée ?

— Vous raillez, mon père, et ne raisonnez pas. Je me soumettrais à vous dans mon cœur, mais j'aurais sur vous l'ascendant de la persuasion. Pourquoi ne l'aurais-je pas aussi bien que votre femme, que vous consultez sur les moindres choses, et sans l'agrément de laquelle nous ne pouvons ni sortir, ni rentrer, ni manger, ni dormir à

nos heures? En quoi serais-je plus incapable qu'elle de gouverner ma maison et de choisir ma société? Vous voyez bien que je ne suis rien ici ; et pointant j'approche de ma majorité, je n'ai aucun des ti-avcrs de la jeunesse, et je me sens faite pour succéder à l'autorité de celle qui m'a donné le jour.

— Ne pouvez-vous accepter le partage de cette autorité? Ne vous l'a-t-on pas mille fois offerte, et, malgré vos refus, n'a-t-on pas persisté à vous consulter sur toutes ces choses de l'intérieur, pour lesquelles vous anichez précisément un profond dédain?

— Ce n'est pas le gouvernement du pot-au-feu que je réclame : je n'en suis pas jalouse ; mais je réclamerais le choix de mes convives, de mon entourage, enfin.

— Ainsi, les hôtes que j'accueille ne vous conviennent pas toujours?

— Pas toujours, j'en conviens.

— Et vous les chasseriez pour en introduire d'autres?

— Peut-être, mon père.

— Et, comme votre belle-mère vous est antipathique, vous la prieriez de partir la première, en attendant que vous me fissiez la même invitation, si je venais aussi à vous être une société obligée, une figure imjwrtunef... Eh bien, ma chère Nathalie, tu es folle, mille fois plus folle que ta sœur Éveline. Je veux croire que ta grande logique est en complet désaccord avec elle-même, ou bien je me persuaderaï avec terreur que tu n'aimes personne et que tu voudrais substituer des esclaves étrangers aux égaux naturels qui sont dans ta famille. Pardonne-moi de n'en pas vouloir écouter davantage. J'ai la prétention de garder vis-à-vis de toi mon rôle de père, de demeurer le chef de la famille et de n'être influencé que par la douceur et la raison.

— Oui, par Olympe ! murmura Nathalie avec aigreur.

— Assez, ma fille, assez ! dit Dutertre, dont la voix émue prit malgré lui l'accent d'une douceur déchirante. Tu es irritée et injuste; mais tu es intelligente et fière. Tu rentreras en toi-même, et tu te jugeras cette nuit, comme Éveline s'est jugée ce soir : à moins quetu n'aimes mieux te condamner naïvement tout de

suite, afin que j'aie plus vite la joie de t'absoudre et de t'ouvrir mes bras.

— Mon cher père, répondit Nathalie un peu ébranlée, vous êtes très-bon, très-grand, très-digne de commander. Tant que vous serez près de nous, toutes choses, selon moi, iront pour le mieux. Ne m'interrogez plus, je vous en supplie, avant le jour où vous serez prêt à nous quitter. Alors vous me permettrez de reprendre cet entretien et de l'amener à une solution que je persiste à croire nécessaire pour vous et pour moi.

— Tâchez qu'elle soit plus acceptable que celle de ce soir, dit Dutertre en l'embrassant, et, jusque-là, promettez-moi de ne souffrir d'aucune chose de détail sans m'en dire franchement la cause. Veux-tu me le promettre, ma fille?

— Soyez tranquille, mon père, répondit-elle en prenant son bougeoir pour se retirer ; quelque chose qui arrive, je n'engagerai point avec votre femme une lutte où je sais que je serais vaincue, et elle pourra dormir sur l'oreiller de ma mère sans que j'y enfonce une épingle.

— Allons, dit Dutertre quand elle fut sortie, celle-là est cruelle et impitoyable. o mon Dieu ! sa mère était bonne pourtant, et nous ne vous avons jamais offensé ni l'un ni l'autre ! Comment des êtres conçus et enfantés

MONT-REVÉCHE.

dans l'amour viennent-ils au monde le sein déjà gonflé du venin de la haine !

Et Dutertre, étonné du triste courage avec lequel il s'était laissé torturer, résolut d'aller fortifier et consoler Amédée, ce géné-

reux enfant qui subissait et partageait toutes ses angoisses.

— Eh bien, lui dit-il en entrant dans le pavillon, je sais tout, et tu peux parler librement. Le mal est grand, mais moins grand que je ne pensais. De mes deux filles aînées, également déraisonnables dans leur genre, une seule est vraiment hostile à mon bonheur. Éveline est bonne, et le cœur, joint à un fond d'équité naturelle, la ramènera toujours. Nathalie est une barre de fer, et s'appuie, pour blâmer et haïr, sur une si étrange théorie d'autorité, que je ne vois pas le remède... Cependant il doit exister : cherchons-le ensemble.

— Nathalie est une nature bizarre et sera difficilement heureuse, répondit Amédée. 11 faut même s'attendre à ce qu'elle ne trouve jamais que des satisfactions relatives et incomplètes dans la vie. Mais n'est-il pas temps devons soumettre à certaines désillusions, mon cher oncle? La force et l'activité de votre cœur et de votre caractère vous ont fait croire qu'à force de travail, de dévouement, de soins et de bienfaits, vous pouviez faire le bonheur de tous ceux qui vous entourent...

— Je le reconnais, dit Dutertre ; c'était une chimère dont, au reste, je n'ai pas toujours été dupe autant que j'ai voulu le paraître pour conserver le courage dans mon âme et la foi dans celle des autres ; mais je le savais bien, et je sais plus que jamais aujourd'hui que, d'une part, le monde extérieur, loin de nous secourir, nous traverse; que, de l'autre, les instincts ^e ceux pour qui nous travaillons nous résistent et combattent en eux-mêmes le bien que nous voulons leur faire. Dieu, dans sa mystérieuse sévérité, est au-des'sus de tous nos efforts. 11 nous donne des enfants, des frères, des amis dont il semble nous confier le bonheur et la vertu ; il nous en envoie d'autres qui semblent faits pour déjouer

et méconnaître tous nos soins. Que sa volonté soit faite ! il faut l'accepter telle qu'elle est, croire qu'il ne crée rien d'inutile à l'ensemble des choses qui constituent l'harmonie générale, et que les travers mêmes de ceux que nous aimons ont leur raison d'être que nous reconnâtrons plus tard. Cherchons donc le plan nouveau de conduite que je dois me tracer vis-à-vis de ma famille, et que cette nuit ne s'écoule pas, comme la dernière, sans amener une solution au moins provisoire. Dis-moi, avant totit, poursuit Dutertre, si la mésintelligence qui règne ici est pire ou moindre en mon absence.

— Elle est pire en apparence, répondit Amédée; elle est la même en réalité : votre présence contient les vivacités d'Éveline et modère ses caprices ; elle réduit au silence la voix amère de Nathalie, qui, chaque jour, verse une goutte de fiel dans le calice que boit votre femme. Mais vous ne voyez que la surface des choses : dès que vous avez le dos tourné, on se paye avec usure de la privation : ce sont des critiques mordantes à propos de tout, des allusions tirées par les cheveux, des contradictions

obstinées sur les sujets les plus futiles, un ton tranchant ([ui impose silence ou un dénigrement plein de mépris à la moindre objection. 11 semble même que, quand vous êtes ici, il y ait comme une menace suspendue- sur la tête de ma pauvre tante. Elle la pudeur, la droiture, la candeur même, elle est accusée de coquetterie, de mystère, que sais-je! C'est incompréhensible pour elle et pour moi-même, ce qu'on a l'air de lui reprocher quelquefois ! Ma tante s'en est émue d'abord, et puis elle s'est soumise avec une abnégation sans égale, et renfermée dans son martyre avec une force effrayante ; car ce martyre la consume et la brise.

— Oui, je le conçois, dit Dutertre en passant les mains sur son front brûlant. Olympe a le droit d'être la plus fière et la plus libre des créatures humaines, et elle se condamne, par amour pour moi, à en être la plus humble et la plus foulée. Ah! pauvre femme! mon amour lui a été fatal.

— Si vous l'entendiez parler de cet amour, vous comprendriez qu'elle le préfère, avec tous ses maux, à un bonheur sans trouble qui ne lui viendrait pas de vous. Soyez donc aussi courageux qu'elle, mon oncle !

— Ah ! qu'il est facile de l'être, quand à une âme vaillante on joint un corps robuste ! Mais, chez elle, l'enveloppe est délicate, et le corps succombe... Elle meurt, mon ami, elle meurt ! Ne le vois-tu pas?

— Elle peut guérir. ¹¹ ne s'agit que de lui trouver un moyen de repos, un temps d'oubli ; car, tant que vos filles (et Nathalie surtout) ne seront pas mariées, vous l'avez dit, la solution ne peut être que provisoire.

— Mais elles ne peuvent tarder à se marier ; ne le penses-tu pas?

— Elles tarderont peut-être plus que vous ne pensez. Éveline sera hésitante et capricieuse. Quant à Nathalie, qui est encore plus difficile à satisfaire dans son orgueil, elle ne s'avise pas d'un obstacle : c'est qu'elle inspire de l'éloignement au peu de personnes pour qui elle n'en éprouverait pas.

— Oui, dit Dutertre accablé; n'aimant pas, elle ne se fait point aimer : c'est tout simple. Ah ! malheureux que je suis! me voilà donc réduit à désirer que l'on me débarrasse de mes enfants !

— Non, non, vous ne le désirez pas, dit Amédée avec une généreuse énergie. Vous les sauverez vous-même. Voyons, quels seraient vos projets?

— Renoncer à la carrière politique que je me suis laissé imposer, contrairement à mes goûts, par les suffrages de cette province; rentrer dans la vie de famille, veiller sur mon intérieur, ne plus quitter ma femme d'un instant, tenir en bride ces appétits désordonnés de commandement ou d'indépendance qui ont trop grandi chez mes lilles en mon absence.

— La lutte sera terrible, funeste peut-être. Et puis résolvez-vous ainsi cette grave question du devoir politique? Pouvons-nous le sacrifier au devoir domestique? Le sentiment du bien général ne doit-il pas l'emporter sur celui du bonheur individuel?

— Il ne s'agit pas de mon bonheur à moi! s'écria Dutertre ; il s'agit de la vie de ma femme et de la conscience de mes filles, qui s'égare faute de guide et de frein. D'ailleurs, le bien qu'on peut faire par la politique dans le temps où nous sommes, c'est peut-être un rêve, et le

MONT-REVÉCHE.

mortel dégoût que j'éprouve dans cette carrière m'est un sûr garant que ma vocation n'est pas là. Je suis un homme des champs, un simple conducteur de travaux, travailleur moi-même, ingénieur, pionnier, défricheur de landes, ami et enfant de la terre, compagnon et frère des ouvriers que je moralise en les occupant. Arrière les discoureurs qui ergotent sur cette grande question de l'agriculture sans connaître ni l'homme ni ses besoins, ni le sol et ses ressources! A quoi me sert de passer ma vie à entendre des paradoxes et à les combattre sans succès? Cela est

bon pour ceux qui aiment les phrases et qui sont jaloux d'influence. Moi, je déteste les vaines paroles et n'ai pas besoin d'être député pour faire du bien autour de moi. Je donne ma démission et je reste parmi vous. Je marie mes filles, ce qu'elles ne sauront faire elles-mêmes, et je sauve ma femme. Voilà qui est décidé.

— Ce sera le bonheur de Caroline et le mien, répondit Amédée ; mais , quoi que vous fassiez , ce ne sera ni celui de ma tante ni le vôtre. Évefine et Nathalie s'habitueront vite à vous braver. Souvenez-vous qu'il y a deux ans, lorsque vous passiez ici la meilleure partie de l'année, et que leurs caractères n'étaient pas développés comme ils le sont aujourd'hui , il y avait déjà des luttes puériles, mais orageuses, que vous ne pouviez vaincre sans souffrir.

— Je souffrirai !

— Et la souffrance de ma tante en sera aggravée. N'oubliez pas que le seul fil auquel tienne son existence, c'est la croyance où elle est encore de votre bonheur.

• — Il est vrai! que faire donc? Éloigner ma femme? On croira que je ne l'aime plus, que je ne l'estime pas! Éloigner mes filles? Elles se diront haïes et chassées par Olympe ! Cependant, il faut les séparer d'elle à tout prix, ne fut-ce que pour quelques mois pendant lesquels ma pauvre malade guérirait! O mon Dieu! mon Dieu! c'est donc un crime que j'ai commis, de me remarier dans toute la force, dans toute la sincérité de mon être et de ma vie! Le ciel m'est témoin que je ne croyais enfreindre ni les lois divines et humaines, ni les convenances sacrées de la nature, ni les liens augustes de la famille, en donnant à mon cœur cette compagne sans égale, à mes enfants cette mère sans tache. J'aimais passionnément, je l'avoue, et pourquoi en rougirais-je? Qu'y a-t-il de plus

grand, de plus religieux qu'un amour sanctifié par le serment d'une éternelle fidélité? Mais je jure, sur l'honneur de ma première femme, que, si je n'avais pas cru la remplacer dignement auprès de ses filles, en leur donnant Olympe pour seconde mère, j'eusse vaincu et terrassé ma passion. Pourquoi donc une sorte de malédiction s'est-elle attachée au bonheur le plus légitime et à l'action la plus loyale de ma vie?

Amédée, enfoncé dans un fauteuil, et les yeux fixés à terre, écoutait Uutertre avec une pieuse tristesse ; celui-ci, debout contre la croisée entr'ouverte, levait vers les astres son noble regard voilé par les larmes.

— Tenez, mon oncle, dit Amédée après quelques instans de silence, cete solution de fait que vous cherchez, je crois que Nathalie l'a trouvée. Son désir est de vous suivre à Paris. Pourvu qu'elle voie le monde et qu'elle gouverne, je ne dis pas une maison, elle en est incapable, mais un salon, sa vanité sera satisfaite et son superbe ennui se dissipera. Si elle ne se marie pas dans

le courant de l'année, elle reviendra ici aux vacances avec vous, et, qu'elle y soit bien ou mal pour ma tante, ma tante aura eu le temps de guérir.

— C'est une excellente idée, répondit vivement Dutertre, et, si tel est son désir, je regrette qu'elle ne l'ait pas dit, ce soir, quand je provoquais sa confiance; cet arrangement terminait tout à l'amiable... Mais il sera pris demain, et j'espère que cette satisfaction l'engagera à épargner ma femme et mon repos jusqu'à notre départ.

— Ne vous dissimulez cependant pas, reprit Amédée, qu'il éprouvera quelques difficultés. Éveline sera jalouse de sa sœur

aînée, et voudra la suivre, car Paris commence à devenir aussi son rêve.

— Je ne puis emmener Éveline, elle est trop folle. Je ne pourrais l'accompagner au bois de Boulogne, oii elle voudra faire briller sa grâce à dompter un cheval ; elle ira avec un domestique , au moment où , absorbé par les affaires ou retenu à la chambre, je m'attendrai le moins à ses escapades. Elle se perdra de réputation sans vouloir y prendre garde, ou se posera en excentrique écervelée. Tout cela est bon ici, où l'on connaît l'innocence de sa vie, et où l'affection qu'on m'accorde l'entoure de bienveillance. Ailleurs, c'est impossible! Mais nous tournerons la difficulté : Nathalie partira comme pour un mois, afin, dirons-nous, de régler quelques affaires de succession maternelle relatives à sa prochaine majorité. Elle restera à Paris sous divers prétextes; au besoin, on endormira l'impatience d'Éveline par des promesses. D'ailleurs, Éveline est bonne, et, l'influence de Nathalie écartée, elle redeviendra charmante.

— A la bonne heure! dit Amédée. Mais que ferez-vous de Nathalie là-bas? Une fille de vingt ans, très-belle et vaniteuse, sinon coquette, peut-elle et doit-elle vivre seule? car elle sera forcément seule toute la journée, grâce à vos occupations.

— Je ferai venir du Poitou ma sœur aînée, qui sera fort aise de voir Paris et qui demeurera avec nous. Ce sera un chaperon pour Nathalie ; elle est douce, bonne, et ne manque pas de jugement.

— Mademoiselle Élise Dutertre est une personne excellente, dit Amédée ; mais justement Nathalie la déteste.

— Quoi! elle aussi, la pauvre vieille fille sans prétention et sans succès, même dans le passé?

— Elle se permet, quand elle vient ici, de trouver vos filles un peu trop gâtées, et cela exaspère Nathalie.

— Ainsi, elle va haïr et tourmenter ma pauvre sœur comme elle fait de ma femme? Eh bien, n'importe. Élise est calme, ferme, et lui tiendra tête. Elle s'en ira peut-être; mais nous aurons gagné du temps. Sois certain que ce séjour de Paris ne réalisera pas les rêves de gloire et d'éclat de Nathalie. Telle n'est pas mon intention. Elle n'aura pas de salon, elle vivra retirée, malgré qu'elle en ait. Je n'aime pas le monde, moi, et je n'ai jamais compris une vie employée à la conversation banale. D'ailleurs, sache une chose qu'il est temps que je te dise : ma fortune, splendide parce que l'ordre y règne à côté de la libéralité, n'est cependant pas plus assise qu'aucune fortune de ce monde. Je me suis engagé, il y a longues années, pour un ami bien cher qui avait perdu la sienne et qui l'a refaite grâce à moi. Mais il est mort en Amérique sans régulariser sa position envers moi et sans dégager

MONT-REVÊCHE

ma signature. C'est le digne Murray, mon cousin par alliance, qui t'envoyait autrefois de si beaux papillons du Mexique et du Brésil. Si les associés qui lui succèdent sont ineptes ou de mauvaise foi, cette terrible signature, dont je demande en vain le retrait, peut me forcer à vendre une partie de mes immeubles ou à trouver des sommes considérables que je n'ai pas. Je puis donc être, malgré ma sagesse et la tienne, compromis comme tout le monde d'un jour à l'autre, et, sinon ruiné, du moins gêné. Dans cette situation, j'ai songé, sinon à diminuer mes dépenses, du moins à ne pas les augmenter. Au moment d'acheter un hôtel ravissant aux Champs-Élysées, pour faire venir un peu plus souvent et un peu plus longtemps ma famille à Paris, dans le

courant de mes années d'exil, j'ai reculé devant une petite imprudence; je me suis tenu à un simple loyer où je ne reçois que des hommes et des gens sérieux. Or, ma fille, tant qu'elle vivra près de moi, ne tiendra pas un salon d'hommes, et ne se fera pas un cortège de beaux esprits. Quelque dédain qu'elle ait pour mes idées bourgeoises à cet égard, il faudra qu'elle se plie aux conditions d'une existence bourgeoise. C'est un petit châtiment qu'elle aura mérité et cherché. Puisse-t-il lui être salutaire et lui apprendre à apprécier l'intérieur dont elle s'exile et où son retour sera salué, plus tard, comme celui de l'enfant prodigue.

Cette conclusion paraissant la meilleure, l'oncle et le neveu se séparèrent.

Dès le lendemain, Dutertre informa sa fille aînée de la résolution qu'il avait prise, sans lui dire toutefois, de peur d'un orage dont Olympe eût recueilli les coups, le projet qu'il avait formé de faire venir à Paris la vieille mademoiselle Dutertre, et les plans de retraite et d'économie qu'il s'était tracés. Forcé de jouer au plus fin avec elle, et de lui ménager ces surprises désagréables, il prit son parti de souffrir seul quand le moment de la colère et du désappointement serait venu.

Nathalie, se leurrant de brillantes espérances et désirant fort peu associer une rivale comme Éveline à ses futurs triomphes, promit sincèrement de suivre le plan de son père pour effectuer sans solennité leur séparation à la fin des vacances. Le front chargé d'ennuis de la muse s'éclaircit donc un peu, et, comme elle attribua la condescendance de son père au désir qu'Olympe avait de se débarrasser d'elle, elle cessa de la maudire et de la persécuter, sans cesser de la dénigrer tout bas.

Olympe eut donc un intervalle de repos où, sans savoir ce qui se préparait et ce que son mari avait souffert, elle s'imagina qu'il avait réussi à la réconcilier avec sa belle-fille.

— Ce grand cœur sait faire des miracles, disait-elle à Amédée , qu'elle croyait seul initié au secret de ses douleurs. Il réchauffe comme le soleil , et fond les glaces sur les hautes cimes.

Et déjà Olympe commençait à guérir, comme une plante vivace qui se relève au moment d'un orage.

Que faisait Thierray à Mont-Revêche pendant que ces petits événements de famille suivaient leur cours à Puy-Verdon? car, depuis la soirée où Éveline avait travaillé à le rendre jaloux d'Amédée, c'est-à-dire depuis huit jours environ , Thierray n'avait pas reparu. Il avait écrit qu'en descendant de cheval il s'était donné l'entorse la

plus stupide du monde; qu'il espérait cependant en être bientôt quitte, et qu'en attendant le bonheur d'aller faire sa cour aux dames de Puy-Verdon, il tâcherait d'endormir ses souffrances et de charmer ses ennuis en faisant les quatre cents vers dont mademoiselle Nathalie ne l'avait pas voulu tenir quitte.

— J'ai promis de les faire, ajoutait-il en finissant; mais j' n'ai pas promis de les faire lire ou entendre. Que mademoiselle Nathalie se rassure donc sur les funestes conséquences de ma fidélité à lui tenir parole.

Dutertre avait été voir Thierray, et avait failli le trouver grimant lestement sur une échelle pour ranger et orner à sa guise les appartements de son nouveau manoir : Thierray n'avait eu que le temps de chausser une pantoufle, de se jeter dans un fauteuil et

de contrefaire l'impotent. Amédée était venu aussi savoir de ses nouvelles, mais alors Thierray était préparé. Il avait la pantoufle obligée, il boitait même assez bas, il lui était impossible encore de se chausser et de sortir. Éveline sut ces détails, qui l'intéressaient plus vivement qu'elle ne l'avouait, et se tranquillisa.

Pourquoi Thierray, qui n'avait aucune espèce d'entorse, avait-il eu recours à cet expédient pour ne pas retourner à Puy-Verdon? C'est ce que nous verrons au prochain chapitre; mais terminons celui-ci par une question que se posait précisément Thierray, comme en cet instant notre lecteur se la pose peut-être à lui-même.

Qu'est-ce donc, au fond, que ce caractère concentré et ce personnage à peu près muet d'Olympe Marsiniani, femme Dutertre?

Le lecteur est un peu mieux renseigné que ne l'était Thierray, et pourtant il ne saurait résoudre tous les doutes qui traversaient l'esprit de notre observateur, pénétrant par nature, préoccupé par circonstance.

Pour savoir comment cette énigme vint à obséder la rêverie de Thierray, il faut ne point interrompre le cours des choses et suivre celui de ses idées dans la solitude de Mont-Revêche.

(1 Qui sait? écrivait Thierray à Flavien, quelques jours après le départ de celui-ci. — C'est une idée qui n'est pas neuve, mais qui est et sera toujours ingénieuse. La migraine a été créée pour les femmes qui ne veulent pas se laisser voir; l'entorse a été mise au monde pour les hommes qui ne veulent pas les aller voir: ce sont deux accidents qui n'ont pas besoin de cause, et que personne ne peut nier, parce que personne ne peut les constater; outre qu'ils n'ont rien de révoltant pour la pensée, l'entorse n'estropie pas

plus un homme que la migraine ne défigure une femme; mais l'entorse a cette supériorité sur la migraine, qu'elle dure longtemps, qu'elle peut durer tant qu'on veut, comme se dissiper en vingt-quatre heures. Elle a été inventée à l'usage de l'homme, en ce qu'elle est le moyen d'un plus grand déploiement de force morale.

» En deux mots, j'ai pris cette entorse au château de Puy-Verdon, dans la soirée qui a suivi ton départ, Éveline faisant les yeux doux, la patte de velours et la bouche en cœur à son petit cousin, soit pour rallumer sa flamme,

MONT-REVÉGHE.

soit pour exciter la mienne. Dans le premier cas, j'ai trouvé le tour commun et ennuyusement classique. Dans le second, j'ai jugé que j'avais servi assez longtemps de stimulant aux ardeurs du cousin, et qu'il m'était bien permis de prendre un peu de repos, après avoir joué mon rôle et rempli mon office.

» Dans le doute, abstiens-toi , dit la sagesse des nations. Je me suis donc abstenu de retourner à Puy-Verdon ; mais je suis homme de trop bonne compagnie pour ne pas avoir une entorse pour excuse. Quand mon pied sera guéri, si mon cœur ne l'est pas, j'irai voir où en sont mes chances.

» Tu as eu tort, cher Flavien, de me dire par trois fois : Épouse Èvelinc! Ce mot m'a terrifié comme le Ta seras roi! des sorcières de Macbeth. On n'a pas plutôt l'idée d'épouser une femme qui plaît, qu'on la veut trop parfaite. On s'en dégoûte, parce qu'on devient féroce; on ne lui passe plus rien.

» Moi , je trouvais Éveline ravissante pour le plaisir que je lui demandais, plaisir tout intellectuel, tout poétique et parfaitement innocent. Mais passer de là au projet d'en faire mon amie exclusive, ma compagne pour toujours, c'est trop! C'est tout au plus si, en supposant qu'elle fût une jeune veuve au lieu d'être une jeune fille, j'aurais eu assez de confiance en elle pour vouloir être son amant.

» Ce n'est pas qu'elle soit bien rusée; c'est une vraie coquette de son village. Je ne craindrais donc guère d'être trompé par elle ; mais, sans être de force à vous jouer, elle a la manie déjouer avec vous comme avec un éventail, vous fatiguant, vous secouant, vous usant sans cesse. Or, tfuand on se laisse beaucoup user, on devient si mince, qu'un beau jour on vous brise ; et à quoi bon se faire mettre en pièces par la main d'un enfant gâté qui ne sait même pas si vous êtes un objet de prix, ou un colifichet de la boutique à ving-cinq sous?

I) Et puis, enfin, mon cher ami, — car, en raison de l'intérêt affectueux que tu me portes, je dois m'excuser de n'avoir pas suivi tes bons conseils, — je t'avouerai que je ne suis pas assez jeune homme pour m'absorber ainsi dans un papotage de femme. J'aurais besoin d'une bonne créature qui s'occupât un peu de moi, et non d'une merveilleuse qui veut m'occuper toujours d'elle. A défaut de cet idéal, j'avais faim et soif de travailler et d'être seul, ou tout au moins de savoir si, dans la solitude absolue, je pourrais satisfaire mon besoin de travailler. La première soirée a été maussade. Il faisait du vent; un vent si impétueux, qu'il a réussi à faire tourner les girouettes de ton château; mais, comme elles ont cédé de mauvaise grâce, et avec quels cris rauques, avec quelles plaintes lamentables! cela m'a rendu nerveux comme un chien de

basse-cour, et j'ai eu de furieuses envies de hurler à la lune toute la nuit. J'ai pensé à madame Hélyette, et, quand je me dis que tu l'as peut-être vue, que c'est peut-être elle qui t'a fait me quitter si brusquement, je crains de n'être qu'un pleutre de romancier, bon à raconter les aventures des autres, et incapable d'en avoir une, indigne d'éprouver la plus petite hallucination! Bref, je n'ai rien vu, j'ai bâillé, j'ai dormi, et, le lendemain, je me suis éveillé plus-savûir que jamais, c'est-à-dire plus froid, plus bête, plus laborieux, plus patient qu'une araignée qui fait sa toile dans un coin où il ne passe jamais de mouches.

» A. présent, me voilà ranimé et j'écris avec plaisir et chaleur. C'est qu'à nous autres, qui procédons toujours par la fiction, il faut, pour que notre cœur s'échauffe, que notre imagination s'allume. Une fois lancé dans le monde des rêves, nous acceptons la réalité. Nous nous en rendons maîtres, puisqu'il dépend de nous de l'embellir et de la transformer pour notre usage. Si ma blonde Eveline venait me faire une petite visite dans ce moment-ci, je serais homme à lui faire un bon accueil et à lui dire des choses fort tendres, pour peu qu'elle me permît de garder mes pantoufles et de m'étendre dans mon fauteuil.

» Pendant que je fais ce rêve, Éveline fait peut-être publier ses bans avec Amédée Dutertre. Mais que m'importe? Ici, dans ma contemplation égoïste, elle m'appartient beaucoup plus qu'à lui. Je la pose à mon gré, je la pare à mon goût; je la fais parler dans le diapason que je veux. En vérité, je l'aime beaucoup mieux depuis que je ne la vois plus, et je ne désire même plus la voir, afin de garder ce frais et riant souvenir d'une passion de huit jours sans lendemain.

» Et toi, mon cher Flavien, vas-tu me dire enfin la raison de ton départ? Songe que je t'aime parce que tu l'as voulu. Tu m'as baptisé ami sincère et même dévoué, le dernier soir que nous avons passé dans ce petit salon de la chanoinesse, d'où je t'écris, ma foi, fort à mon aise, les pieds chauds, la tête pleine et le cœur libre. Puisses-tu m'en dire autant de toi-même!

» Jules T. »

A cette lettre, Thierray reçut, peu de jours après, la réponse suivante :

« Mon cher ami, l'entorse est une des plus belles découvertes des temps modernes et une des plus belles prérogatives de notre sexe. Je m'en suis toujours servi avec succès. Mais ce n'est pourtant qu'un palliatif, et, Dieu merci! tu n'as pas besoin d'un de ces remèdes énergiques qui coupent le mal dans sa racine. Moi, j'étais dans ce dernier cas; il fallait, bien loin d'avoir une claudication qui me tînt à portée de me raviser, prendre mes jambes à mon cou et me sauver au plus vite.

)) Je connais ta discrétion. Je vais tout te dire, et sans phrases, sans esprit, sans gaieté même, car on aurait beau rire de soi-même en certaines circonstances, on n'en souffrirait pas moins.

1) Voilà trente ans que nous rions ensemble, parlant parfois sérieusement des choses, des hommes et des femmes en général, mais évitant de nous montrer l'un à l'autre tels que nous sommes. Pourquoi cette réserve ou cette affectation? Je n'en sais rien. Je crois qu'il y a eu de ta faute; mais ne revenons pas là-dessus, et, puisque tu t'es avisé si tard de mes vrais sentiments pour toi, réparons le temps perdu.

» Connais-moi tel que je suis. Je ne t'ai jamais menti, mais je ne t'ai point tout dit. Je suis ardent, tenace et violent dans mes passions, tu le sais; mais ce que tu ne sais pas, c'est que je suis impressionnable et facile à enflammer comme une jeune pensionnaire. Ici, pour la dernière fois, je te permets de rire, car, en effet, la comparaison est fort plaisante; cette prétention à la sensibilité des fibres, à la délicatesse des impressions, ne s'ac-

MONT-REVÉCHE.

corde guère avec ma musculature gauloise et mon masque sculpturalement paisible. Je me sers des expressions que tu as souvent consacrées à la description de mon solide et massif individu.

» A présent, je raconte : trêve de moqueries.

1) Le lendemain de notre première visite à Puy-Verdon (c'était le jour du clavecin), m'étant assoupi sur un banc, dans le parc, je trouvai une branche de fleurs dans mon chapeau; j'en mis un brin à ma boutonnière, et la première femme que je vis avec une fleur semblable à son corsage, c'était Olympe Dutertre.

» Mes yeux en firent la remarque, les siens aussi. Elle parut cependant fort calme, et moi, comprends-tu que je fis la bêtise de rougir? Quand je te disais qu'il y avait du rapport entre moi et une jeune fille. Je sentis que j'étais écarlate, ce qui devait être fort laid et encore plus ridicule; mais enfin, j'avais le feu au visage, et le sang me montait si bien à la tête, qu'un instant j'en eus la vue obscurcie. Mais, quand ce nuage se dissipa, je vis que la femme froide et pâle dont j'essayais, malgré mon apoplexie, de bien pénétrer le regard, était devenue tout aussi rouge que moi, et que

ses yeux, après avoir rencontré les miens, s'en détournèrent avec une sorte de terreur ou de honte.

1) Tout cela fut l'affaire d'un instant et ne fut remarqué, peut-être, que par le jeune Dutertre, qui a l'innocente ou dangereuse habitude de regarder beaucoup sa jeune tante, et qui en est, si je ne me trompe, éperdument épris.

» Si j'étais un romancier comme toi, je dirais ici que cette rougeur contagieuse et ce regard échangé avec madame Dutertre décidèrent du reste de ma vie. Mais, comme je sais que quand tu mets ces choses-là dans tes livres, tu n'en penses pas un mot, je m'en priverai, et me bornerai à dire qu'ils décidèrent du reste de ma semaine.

» Aussitôt que je pus approcher de madame Dutertre sans être surveillé, je lui demandai pourquoi elle préférait les fleurs d'azalée aux autres fleurs, et nous eûmes une suite de propos, interrompus fort habilement de sa part, fort lourdement, mais obstinément renoués de la mienne. Enfin, elle fut forcée de me comprendre, tressaillit singulièrement, et garda le silence en détournant la tête. Je pris sa main ; elle se retourna vers moi d'un air étonné : je le fus plus c(u'elle, en voyant qu'elle avait la figure couverte de larmes.

» Thierray, je n'aime pas les larmes : j'en ai vu beaucoup, mais celles-là, je t'assure, étaient de vraies et belles larmes, de celles qu'on ne retient pas parce qu'on ne les sent pas couler, de celles que l'homme qui les cause voudrait essuyer avec ses lèvres.

» Je sentis ma faute. J'avais été brusque, presque emporté dans mes questions. Je baisai sa main avec ardeur. Elle ne la retira pas trop vite et me répondit par ces paroles :

I) — Vous devez me trouver bien faible et bien nerveuse de m'affecter d'une si petite chose. Un instant, j'ai cru que cette fleur, pareille à celle que je porte aujourd'hui, vous avait été mystérieusement donnée dans l'intention de m'atlirer l'outrage de quelque soupçon. Mais je vois bien que c'est l'effet d'une innocente plaisanterie ou du hasard tout simplement.

» — Vous croyez, lui dis-je, que le hasard fait tomber

des branches de fleurs , fvaîclicment coupées avec des ciseaux, dans le chapeau d'un homme qui dort? Je ne vois ici et je ne connais au monde aucun homme qui oserait me faire la mauvaise plaisanterie de m'exposer à commettre une impertinence. Donc, l'espièglerie vient d'une femme, et j'aurais été bien heureux qu'elle vînt de vous.

» — Vous appelleriez cela une espièglerie?

)) — Vous-même l'appeliez tout à 1 heure une plaisanterie.

» — J'avais raison, dit-elle ; c'est ainsi qu'il faut prendre une pareille chose.

» Là-dessus, elle me quitta et ne reparut qu'au bout d'une demi-heure. Elle n'avait plus de fleur dans son fichu et elle paraissait brisée. Thierray, tu sais que je ne suis pas un fat. Je suis en âge de raison. Je le déclare donc que je ne suis pas du tout persuadé que la fleur d'azalée ait été mise dans mon chapeau par madame Dutertre. Cela n'est conforme ni à son air de décence, ni à l'expérience d'une femme qui n'a rien d'une provinciale écerve-lée. Sans me casser la tête à chercher qui ce peut être, je consens à croire qu'une des trois petites filles m'a voulu jouer ce méchant tour. Il n'en est pas moins vrai qu'une sorte de mystère prove-

nant du fait de madame Dutertre est resté attaché à cette puérile aventure et ne m'a plus permis de la voir avec indifférence.

n Le lendemain, si tu t'en souviens, nous avons chassé avec toute la famille. Attaché aux flancs agiles du cheval qui emportait Éveline à travers bois, tu ne m'as pas vu, dans un moment de dispersion générale, monter sur le siège de la calèche qui ramenait Olympe au rendez-vous, et la conduire, sous prétexte que le chemin était défoncé à un certain endroit dont le cocher ne pouvait s'aviser, à cause d'une petite nappe d'eau qui couvrait la crevasse. Comme nous étions seuls, je remis naturellement mon cheval au cocher, et, poussant les chevaux de la voiture, je me procurai un tête-à-tête pris aux cheveux, pour ainsi dire.

)) Je revins adroitement ou maladroitement à l'affaire de l'azalée.

)) — Monsieur, me dit au?sitot Olympe, ne cherchez pas à approfondir cette sottise histoire. Vous me feriez beaucoup de peine, et les conséquences pourraient en être plus graves que le sujet ne paraît le comporter. Croyez de moi tout ce qu'il vous plaira, mais n'accusez personne d'avoir voulu se jouer de vous ou de moi.

» — La plus simple explication franche et naturelle me réduirait pour toujours au silence, lui répondis-je. Si vous craignez de me la donner, c'est que vous me prenez pour un homme sans usage ou sans honneur.

» — Ni l'un ni l'autre, dit-elle en me tendant la main avec une douceur adorable. Mais il est des moments de susceptibilité qui exagèrent l'intention ou la portée d'un enfantillage. J'ai eu un de ces mouvements-là hier. Je n'y pense plus aujourd'hui. Soyex assez notre ami pour l'oublier de même.

» Il y avait dans la manière dont elle disait ce mot, notre ami, quelque chose de suppliant qui m'alla au cœur. J'aime la femme faible qui demande protection. Je me sentis son ami tout d'un coup.

» — Votre ami? lui dis-je. C'est fait! Je serais bien heureux de l'être assez pour vous inspirer quelque confiance. Ne pouvez-vous me dire, au moins, pourquoi l'on

MONT-REVÉCIE.

m'aurait choisi, moi, un étranger, un nouveau venu, pour avaler le poison de cette fleur, et pour m'enivrer jusqu'à oser vous en parler? '

,) — Cela, dit-elle, je le cherche avec vous, et vous jure que je n'en sais rien. Mais ne cherchons par davantage, je vous en supplie.

„ — Mais me défendez-vous de le chercher tout seul ? M'est-il possible d'être l'objet d'une coquetterie ou d'une mystification, sans désirer d'en connaître l'auteur, quand l'auteur est une femme, et qu'après vous toutes celles que je vois ici sont encore très-belles ou très-jolies?

» — Ah ! monsieur ! ne croyez jamais qu'aucune de mes filles puisse être assez légère, assez dépourvue de fierté pour faire de telles avances, même à l'homme le plus généreux et le plus sûr.'

» — Selon vous, ce serait donc une avance bien compromettante ? Prenez garde, si nous venions à découvrir la coupable !

» — Eh bien, eh bien, reprit-elle avec angoisse, il faudrait plutôt croire que c'est moi.

» — Vous? Hélas! non. Je vois au blâme que vous exprimez que ce n'est pas vous.

» — Qui sait? un accès de folie! Vous ne me connaissez pas!...

1) En disant cela d'un air qui voulait être gai, elle eut un sourire si triste, que je me sentis remué une seconde fois jusqu'au fond de l'âme. Je ne sais pas si j'aime les femmes autant que tu me fais l'honneur de le croire; mais j'aime les enfants avec passion quand ils sont doux, beaux et un peu frêles. Eh bien, il y a de l'enfant chez Olympe, quelque chose de craintif qui m'enivre, parce que ce n'est ni gaucherie ni timidité. Elle a, au contraire, beaucoup d'usage et tout l'aplomb des convenances. Mais l'âme est effrayée, frémissante; l'œil est d'une colombe qui redoute toujours le vautour. Aussi cet œil chaste vous caresse-t-il malgré lui, et il semble que cette modeste et peut-être froide créature va se faire toute petite et se jeter dans votre sein, non pour se faire aimer peut-être, mais pour se faire défendre ou cacher.

» Je me sentis fort troublé de ce genre de coquetterie involontaire, tout nouveau pour moi, je l'avoue. Cette femme qui me disait : « Prenez garde à moi, je suis)) peut-être dangereuse et hardie, » de l'air dont elle m'eût dit : u Ke me tuez pas, je suis bien inoffensive et bien)) poltronne, » s'empara de mon âme ou de mes sens (je n'ai jamais su faire certaines distinctions) d'une manière irrésistible. J'eus un éblouissement plus prononcé que celui de la veille; je crois que je la pressai presque dans mes bras, que j'étais absurde, qu'elle était pétrifiée d'étonnement, qu'elle me croyait fou, et qu'elle ne se donnait plus la peine de m'écouter, mais qu'elle regardait autour d'elle comme pour voir si son domestique n'était pas à portée de me tenir en respect.

» Il arrivait au lieu oii nous étions arrêtés. Je sautai à terre, je remontai à cheval et je m'éloignai fort mécontent de ma sottise, et ne concevant pas que j'eusse été assez brutal et assez mal appris pour effrayer une pauvre honnête femme qui ne songeait qu'à couvrir la pudeur de ses sottes belles-Olles du manteau de sa candide générosité.

>) Mais que veux-tu que je te dise ? A la honte et au repentir succéda un transport d'imaginalion dont je ne

pus de longtemps me rendre maître. Je m'éloignai dans les bois, je ne reparus que le soir au château ; Dutertre et loi vous étiez inquiétés de ma disparition.

» Je trouvai moyen d'être si respectueux avec madame Dutertre, qu'elle dut me pardonner. Mais, depuis ce soirlà, mon cher ïhierray, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, jusqu'à celle inclusive-ment où j'ai quitté le Morvan.

» Tous les jours de la maudite semaine que j'y ai passée, j'ai résolu de rester à Mont-Revêche, tous les jours j'ai été emporté à Puy-Verdon comme par un diable incarné dans ma volonté; j'ai demandé pardon à madame Dutertre sur tous les tons du repentir et du respect. Tous les jours, en demandant pardon, j'ai fait la nouvelle sottise de dire ou de laisser voir que j'étais amoureux fou. C'était si involontaire, qu'elle n'a pas pu m'en vouloir. Elle a continué à être étonnée, à avoir peur, à me regarder avec ses grands yeux de gazelle effarée et suppliante, à me demander pardon de ce qu'elle ne me comprenait pas du tout. Le fait est qu'on aurait juré souvent qu'elle ne m'entendait pas ou ne me devinait pas. Enfin, un soir que, bien malgré moi, je lui donnais le bras avec la rage de le lui donner, et même de casser la figure à qui-

conque voudrait me l'ôter (oui, tout cela malgré moi, je le répète), elle se mit à me parler de son mari avec tant d'admiration et même d'enthousiasme, que je rentrai en moi-même. Qu'avais-je à lui répondre? Elle a mille fois raison d'estimer son mari, de respecter sa famille et d'aimer son devoir. Comme je n'ai jamais fait le projet de la séduire, et que j'ai été tout bonnement surpris par le désir aveugle et involontaire de la surprendre elle-même, je n'avais pas la moindre objection à lui faire, pas le moindre prétexte à me donner. D'autant plus que son mari mérite tout le bien qu'elle en pense et qu'elle en dit. C'est un des hommes les plus sympathiques que j'aie jamais rencontrés, et il est certain que je l'aime comme si j'en le connaissais depuis vingt ans. Mon rôle était donc d'une stupidité révoltante, et je n'avais à répondre que ceci : « Oui, madame, » votre mari est un galant homme, un ami parfait. L'ani- » mal grossier qui songerait à lui enlever sa femme mé- » riterait cent soufflets, et c'est moi qui suis cet animal "immonde, n'en déplaît à l'honneur, à l'amitié, à la)) raison et à la déHcatesse. »

» Je gardai pour moi la conclusion, je fis chorus avec elle sur l'éloge de Dutertre, et je m'en revins à Mont- Revêche par une soirée pluvieuse, me trouvant fort sot, mais me croyant guéri. Nous avons devisé une partie de la nuit; nous avons, si tu t'en souviens, parlé de toi, de moi, d'Éveline, de madame Hélyette. J'ai été, je crois, un peu sentimental et assez vertueux. Et puis je suis rentré dans ma chambre pour me coucher.

» VA\ bien, le diable est après moi, mon cher ami : le premier objet que je trouvai sur ma table, c'est un vase rempli de fleurs d'azalée blanche, les mêmes damnées fleurs qui ont fait tout le mal. Ces fleurs venaient de Puy- Verdon ; elles étaient flétries. On

les avait mises dans l'eau, où elles commençaient à se relever; mais elles avaient fait une lieue pour venir dans ma chambre, cela était certain.

» Encore une nuit blanche ! Au petit jour, je me lève, je vais examiner le jardin, celui de la ferme, toute la végétation à la ronde. Pas un brin d'azalée qui puisse, par la main de Manette, s'être introduit sous mon toit. Je rentre.

Mn\T- REVÉCUE.

je vois Manette qui ouvrait les jalousies du salon pour procurer le spectacle de l'aube matinale à son perroquet antédiluvien. Je l'interroge, elle ne sait ce que je veux dire.

» Alors la colère me prend. Qu'est-ce donc? Ou madame Duterre est une coquette atroce à cause de son air candide, ou quelqu'un d'atroce veut la compromettre et la perdre. Dans l'un ou l'autre cas, je ne puis résister plus longtemps. Mon sang est allumé ; mon instinct de sauvage me domine, et j'aurai beau me railler et me mépriser, il faudra que je sois ou très-coupable ou très-ridicule, mécontent de moi-même dans les deux cas.

» C'est alors que j'ai vu entrer dans la cour le nouveau cheval qu'on m'amenait fort à point, et auquel je te prie de laisser le nom que je lui ai donné : Problème. J'ai trouvé qu'il trottait assez bien. J'ai pris la fuite. Je ne me suis arrêté qu'à Paris. J'y ai eu une affreuse migraine qui m'a duré trois jours. Mon médecin voulait me saigner ; mais je ne crois pas, quoi qu'il en dise, que l'on ait jamais trop de force : je pense, au contraire, que l'abus qu'on est tenté d'en faire prouve qu'on n'en a pas assez. J'ai fait beaucoup d'exercice, et je me trouve mieux. J'ai bien encore un peu de cette fièvre nerveuse que tu me connais, et j'ai parfois en-

vie de battre quelque passant; mais je ne bats personne, et j'espère même ne pas battre mon chien. Écris-moi : parle-moi de Puy-Verdon. 11 est possible que la manière dont tu apprécieras tout cela me fasse rire de bonne grâce dans quelques jours.

» Tu trouveras, dans le secrétaire de ma chambre, cent billets de banque de mille francs que j'y ai oubliés. C'est le prix de mon patrimoine morvandiot que le notaire de Dutertre m'avait apporté le lendemain de la remise de ma procuration cà Dutertre. Je n'en n'ai pas besoin. Garde-lesmoi jusqu'à nouvel ordre, et emprunte-moi tant qu'il te plaira.

» Si c'est Éveline qui m'a mystifié, je le lui pardonne à cause de toi ; mais, si c'est Nathalie, qu'elle prenne garde à moi, si nous nous retrouvons dans le monde ! Je ne sais pourquoi je la soupçonne. Qu'importe une femme bel esprit n'est pas ridicule, elle est infailliblement méchante.

» Adieu, mon ami ! j'ai passé la nuit à t'écrire et à me résumer tout en m'agitant. J'ai peut-être eu tort de ne pas rester auprès de toi, tu m'aurais guéri par le raisonnement... 11 me prend des envies furieuses de retourner à Mont— Revêche... Mais, décidément, c'est trop près de Puy-Verdon. »

La lettre de Flavien, qu'on vient de lire, était l'objet d'une grande contention d'esprit de la part de Thierray, et il passa par ces diverses réflexions :

— Heureux jeune homme! quelle riche nature! Décidément, il est mon supérieur dans la hiérarchie des êtres, comme il l'est selon les préjugés de caste. Comme il s'enflamme, comme il sent, comme il résiste, comme il retombe et comme il triomphe ! En huit jours, il oublie une femme perdue, il se passionne pour une

femme pure, il le lui dit, il est peut-être au moment de la vaincre, qui sait? 11 mord son mouchoir, il ne dort pas, il s'att qu'elle est faible, et il part ! L'oubli de certains plaisirs, le désir de certaines

joies; le triomphe de l'honneur, de la conscience et de la bonté... car il y a de tout cela en lui... et tout cela en une semaine ! Tandis que, dans le même espace de temps, j'ai oublié d'être amoureux d'Olympe, et je n'ai pas pu me décider à l'être d'Éveline. Allons, Flavien est mon maître, c'est un homme d'action et je ne suis qu'un rêveur! — Mais qui donc a envoyé ces fleurs qui l'ont fait partir si vite?

Thierray entra machinalement dans la chambre qu'avait occupée Flavien , se demandant s'il avait laissé ou emporté ce dernier gage d'amour ou de perfidie.

Manette était là, donnant de l'air à l'appartement.

— Monsieur veut quelque chose? dit-elle.

— Oui, dame Manette. Que sont devenues les fleurs qui étaient ici le jour du départ de M. de Saulges?

— Ah! mon Dieu, dit Manette, encore ces fleurs! Ce sera un tour de madame Hélyette. Elle en fait ici de toutes sortes.

— Expliquez-vous, bonne dame.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'explique? Je n'y comprends rien. Le jour du départ de M. le comte, il me demande, et même il se fâche un peu, où j'ai pris ces fleurs qui sont sur sa cheminée. Je n'avais pas mis de fleurs, je n'en avais pas vu sur sa cheminée en entrant le soir pour faire son feu. J'ai beau le lui jurer, il me soutient qu'il y en a. Puis, impatienté, il me tourne le dos et

quitte le pays. Eh bien, monsieur, je vous jure qu'il a rêvé ces fleurs-là, et qu'il les a vues en imagination ; car, après son départ, j'ai tout rangé ici, et le vase que voici était vide.

— 11 les a emportées, se dit Thierray à lui-même. Allons, il persiste encore à croire qu'il est aimé, il croit cela malgré lui, comme le reste.

Thierray s'approcha du petit vase en porcelaine craquelée que lui avait désigné Manette, le prit et l'examina.

— Ne vous tourmentez pas de ces fleurs. Manette; ce n'est pas la dame au loup, c'est moi qui les avais mises dans ce vase. Elles étaient précieuses... Il est joli, ce petit vase!

Et, en le retournant, Thierray en fit tomber une petite bande de parchemin attachée par un fil à la queue brisée et séchée d'une fleur. Flavien, en prenant le bouquet et en jetant l'eau, n'avait pas aperçu la signature.

— A coup sûr, pensa Thierray, qui s'empara de cette pièce de conviction sans la signaler à l'attention de Manette, c'est une main lourde et maladroite qui a brisé la base du bouquet. C'est un esprit obtus qui a fait tremper dans l'eau le parchemin que voici, et où il est impossible de rien distinguer. Cela me fait bien l'effet d'être l'esprit et la main de M. Crésus. Il nous accompagnait pour la dernière fois, ce soir-là. Il a pu entrer ici pendant que nous montions au donjon pour chercher le portrait de madame Hélyette. Je le saurai!

11 examina vainement la bandelette mystérieuse. Il y avait eu quelque chose d'écrit ; car on distinguait encore le haut d'une

majuscule qui pouvait aussi bien être le fragment d'un o que celui de toute autre initiale. Impossible de s'assurer du fait.

Alors Thierray alla se rasseoir devant sa table de travail dans le salon de la chanoinesse. Il avait pris ce lieu en amitié, même avec l'unique et triste société du perroquet, qui, au dire de Manette, ne pouvait se souffrir ailleurs que là où il avait ses habitudes. Mais Thierray

MONT-REYÉCHE.

essaya en vain de reprendre le fil de sa composition. Il était trop préoccupé de l'aventure de Flavien et de tout ce qui se rattachait d'ans cette aventure au souvenir de Puy-Yerdon. Alors il se posa le problème que ni lui, ni P'iavien, ni bien d'autres n'eussent pu résoudre :

— Qu'est-ce donc qu'Olympe Dutertre? un fée, une folle, un ange, une coquette ou une bête? Flavien ne perd pas son temps à se demander tout cela, pensa-t-il, et le seul problème, qu'il ait cherché à résoudre en fouettant le cheval auquel il a donné ce beau nom, c'a été de savoir s'il était aimé ou s'il ne l'était pas. Heureuse et riche nature, encore une fois ! 11 i>e voit dans une femme que ce qui lui plaît instinctivement : la douceur et la grâce, et il ne lui demande pas autre chose que d'être le type qu'il aime en général.' 11 n'épluche pas comme moi les qualités et les défauts qui tombent sous l'analyse. Ah! que j'envie ses ivresses et ses souffrances!

En rêvant ainsi, Thierray se sentit de plus en plus dégoûté d'Éveline, comme d'un type compliqué, comme d'une nature incomplète ou illogique dont l'étude augmentait en lui la manie vaine, écœurante et fatigante de tout passer au tamis ou au lami-

noir. 11 éprouva le besoin impérieux de n'y jilus songer. Madame Dutertre absorbait sa pensée. Le portrait que lui en traçait Flavien, ébauche un peu grossière, un peu barbare, appréciation sans délicatesse, mais assez brûlante dans sa naïveté, se posait dans son souvenir comme une Isis voilée qu'il avait oublié, négligé ou dédaigné d'observer. Et, tout en se détachant d'Éveline comme d'une fatigue d'esprit, il s'en créait une autre plus grande encore, en voulant pénétrer une destinée beaucoup plus problématique, un cœur beaucoup plus impénétrable.

— Cette lumière mystérieuse m'était apparue pourtant, se disait-il. Quand j'ai vu cette femme à Taris, j'y ai pensé huit jours, quinze jours peut-être. Elle m'avait frappé comme étrange dans son mélange de réserve et d'abandon. Je riaais, je persiflais quand je la couvrais d'antithèses en la dépeignant à Flavien ; mais, au fond de nos plaisanteries sur nous-mêmes, il y a toujours quelque chose de vrai. J'étais, sinon amoureux, du moins tout disposé à l'être, et je ne venais pas ici seulement avec l'intention de chasser et le besoin de prendre l'air: il y a bien, au fond de ces bois, un parfum d'aventure qui m'attirait. Si j'avais suivi mon premier instinct, je serais peut-être aujourd'hui amoureux comme Flavien. Être malheureux comme lui, c'est-à-dire être sûr de mon propre penchant , avoir à combattre en moi-même une volonté bien prononcée, bien impétueuse, ce serait un bonheur que d'autres passions m'ont donné et que j'attends encore de l'amour. Je ne fuirais pas comme lui, je souffrirais, j'existerais... au lieu que je m'ennuie!... Flavien renonce à elle, il a raison. 11 a eu avec Dutertre des relations d'argent où ce dernier s'est montré si bon voisin, on pourrait même dire si bon ami, qu'il serait grossier de faire sous ses yeux la cour à sa femme. Et puis Flavien est de ces hommes qui ne savent pas attendre, et qui vont tout de suite aux

derniers périls, sauf à s'en repentir le lendemain; moi, je ne me sens pas si attaché à Dutertre, et, d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'un drame, j'aimerais mieux un poëme. 11 n'y a que les fats et les sots qui résolvent la chute d'une femme et le désespoir d'un mari. L'homme d'esprit marche devant

lui à l'aventure, cueillant ce qu'il rencontre, fleurs ou fruits, ne songeant à ruiner, à dépouiller personne, profitant de la vie et n'abusant de rien. Or, comme il n'y a de crimes véritables que ceux qui sont prémédités, l'homme d'esprit peut et doit être heureux, sans danger de faire le malheur des autres.

Ayant ainsi entassé beaucoup de sophismes à son usage, cet esprit, plus souple que rigide, s'abandonna à une fantaisie nouvelle, après avoir réduit tous ses scrupules au silence.

— Mon entorse sera guérie ce soir, dit-il en donnant un coup de pied au coussin que la crédule Manette arrangeait tous les matins sous son bureau.

Et, comme il faisait à grands pas le tour du salon, il vit devant lui, à la hauteur de la fenêtre, la figiire à la fois simple et narquoise de M. Crésus, qui, du deliors, le regardait marcher avec admiration.

Ce n'était pas la première fois que, d'un air de commisération officieuse et sous divers prétextes, le page d'Éveline venait espionner la démarche de Thierray. Ce dernier, se voyant pris en flagrant délit, ne chercha plus à dissimuler.

— Bonjour, monsieur Crésus, lui dit-il en allant droit à la fenêtre. Vous engraissez, riche Crésus, vous avez le teint fleuri. Je ne vous demande donc pas de vos nouvelles. Vous en pourrez

donner de bonnes sur mon compte, si par hasard on vous en demandait à Puy-Verdon. Je marche comme un chevreuil depuis ce matin.

— C'est ce que je vois, monsieur, dit Crésus de son air lourdement rusé. Par bonheur, monsieur! car vous aviez l'air de diablement souffrir, l'autre jour, et je parie que vous vous êtes bien ennuyé de boiter comme ça si longtemps.

Si Crésus eût été dans le salon, ou Thierray dans la cour, ce dernier eût été fort tenté de lui montrer combien son pied était guéri. Par bonheur pour Crésus, celui-ci ne présentait à la fenêtre du rez-du-chaussée que son visage.

— Monsieur Crésus, répondit Thierray en lui souillant au nez une bouffée de cigare qui le fit reculer, j'ai toujours remarqué combien vous étiez d'un naturel judicieux. Cependant vous faites quelquefois des sottises.

— Ah! dame! peut-être bien, monsieur.

— Savez-vous lire, jeune Crésus?

— Ma foi, non, monsieur.

— Quoi! ignorant, vous ne connaissez pas seulement vos lettres?

— Ma foi, non, monsieur, répéta Crésus embarrassé et honteux.

— Alors, je ne m'étonne plus du mépris que vous faites des étiquettes des plantes qu'on vous confie. Vous les trempez dans l'eau avec le bouquet, et vous croyez qu'on peut lire le nom d'une fleur

quand vous l'avez fait baigner pendant vingt-quatre heures dans un vase comme celui-ci I

Thierray montrait h Crésus le vase de porcelaine craquelée et l'étiquette de parchemin qu'il en avait retirée.

— Dame! monsieur, dit Crésus pris au dépourvu, je n'avais pas fait attention à ce petit papier-là. C'était donc le nom de la fleur?

— Qu'est-ce que vous voudriez que ce fût, je vous le demande? Voyons, pouvez-vous me le dire, ce nom?

— Pardié! monsi'. ur, ils appellent ça de l'azalée.

— Voyez! sans vous, pourtant, je n'en saurais rien. Et

MO NT-RK VÉCUE

quand la personne qui vous en avait chargé saura que vous avez apporté cette plante avec si peu de précaution, qu'elle était méconnaissable...

— Alt! pour ça, monsieur, j'avais pourtant mis bien proprement le bouquet dans mon chapeau, dit Crésus.

— Pauvre Flavien, qui le porte peut-être sur son cœur ! pensa Thierray.

— Madame vous grondera, continua-t-il, de prendre si peu de soin des fleurs rares qu'elle envoie à des amateurs.

— Oh ! pardié ! monsieur, elles ne sont pas rares chez nous. 11 y en a plein le jardin, de ces fleurs-là, et je vous en apporterai

tant que vous voudrez. D'ailleurs, ça n'est pas madame qui m'en avait chargé.

— Alors, c'est mademoiselle , et c'est la même chose.

— Eli bien, monsieur Thierray, il ne faudra pas le lui dire : elle me gronderait.

— Vous êtes un ingrat! mademoiselle Caroline ne gronde jamais personne.

— Oh ! ça n'est pas mademoiselle Caroline qui m'avait commandé...

— Non, non, la langue m'a tourné : j'ai voulu dire mademoiselle Nathalie.

— Ça n'est pas encore ça, dit Crésus.

— C'est donc mademoiselle Éveline? s'écria Thierray stupéfait et mortifié au dernier point.

— Ma foi, monsieur, je crois que vous me tirez les vers du nez, dit Crésus avec audace; mais ça m'est égal. Si vous dites à mademoiselle Éveline que j'ai éventé la mèche, j'éventerai la vôtre, moi ! Je dirai que vous lui avez boudé, et que vous n'avez pas eu plus d'entorse qu'elle n'en a, ni moi non plus.

Thierray eut envie d'allonger d'un mètre les rouges oreilles du page effronté de Puy-Verdon ; mais il se contenta et prit le parti de rire de l'aventure.

— Bien répondu, dit-il; et, pour ta peine, voilà une pipe montée en argent et qui te fera honneur dans le monde.

Thierray avait fort bien lu dans les yeux du groom l'objet de sa convoitise. Crésus reçut la pipe, la retourna, la mit dans sa bouche, rit et cligna de l'œil avec la joie naïve d'un sauvage.

— On n'a jamais rien vu de si beau ! dit-il , et je ferai payer trois sous à tous ceux qui me demanderont de fumer dedans.

— C'est le moyen de vous faire un joli revenu. Mais je suis encore plus généreux que vous ne pensez, Crésus ; je vous garderai le secret auprès de mademoiselle Lveline, et je vous autorise à lui dire le mien. Confessez, de ma part, que je ne boite pas et que j'irai ce soir à Puy-Verdon.

— Ah bien, monsieur, ça lui fera plaisir, parce qu'elle s'ennuie bien, vrai! Voyez-vous, quand mamselle Éveline n'a personne à faire bisquer...

— Oui, oui, elle ne peut se passer de moi, je comprends cela. Cependant, vous lui resliez, Crésus!

— Oh ! moi, ça n'est pas la même chose, je ne saurais pas trouver toutes les bêtises que vous lui dites pour la faire rire. Il y a bien M. Amédée qui lui en dit pas mal aussi, mais elle ne le trouve pas moitié si drôle que vous. D'ailleurs, le vlà parti,

— Parti ? Amédée est parti ?

— Oh ! pas pour longtemps : pour trois ou quatre jours ; il accompagne madame et mademoiselle Caroline, qui vont

voir une dame à Nevers. Ils seront tous revenus lundi.

— Ainsi, madame Dutertre n'est pas h Puy-Verdon?

— Non, monsieur; depuis ce matin, il n'y a plus personne à la maison, que monsieur et les deux autres demoiselles.

— Crésus, dit Thierray, vous aimez les pipes, mais que diriez-vous de cetle poche à tabac de maroquin brodé en or?

Les yeux de Crésus s'arrondirent, il rougit, tendit la main, balbutia, et resta penaud quand Thierray lui retira l'objet qu'il croyait déjà tenir.

— 11 faut la gagner, dit-il. Vous direz à toute la maison de Puy-Verdon que mon pied est fort malade, que je souffre horriblement, et que j'en ai encore au moins pour trois jours.

— Oui, monsieur, ça n'est pas malaisé à dire.

— Mais, comme je suis de plus en plus généreux, je ne veux pas vous condamner à faire un mensonge à votre jeune maîtresse. Vous direz donc à mademoiselle Éveline, à elle seule, entendez-vous, que je n'ai jamais eu d'entorse plus quelle n'en a, ni vous non plus.

— Tiens! tiens! c'est pour la faire enrager! dit Crésus en riant d'un air agréable. Pardié ! c'est bien fait, puisqu'elle est si maligne avec vous. Dame, elle a tort pourtant! vous seriez un aussi joli mari qu'un autre pour elle, si vous étiez tant seulement un peu riche!

— Il n'est pas donné à tout le monde d'être Crésus, répondit Thierray en riant. Allons, délaie, fais ma commission; et, si elle est bien faite, lundi je te comble de mes bienfaits. En route!

Crésus tourna lestement les talons. Thierray le rappela.

— Sous quel prétexte es-tu venu ce matin? lui dit-il.

— Sous quel quoi ? dit Crésus, que le mot de prétexte intriguait visiblement.

Thierray s'expliqua mieux, et le groom répondit :

— Pardié! monsieur, j'ai fait semblant d'avoir oublié ici, l'autre jour, le licol de mon cheval.

— Comme tu avais fait semblant, l'autre jour, d'avoir oublié quelque chose aujourd'hui? Allons, va au diable. Je te permets de venir m'espionner. Mais prends garde à une chose. Le jour où cela m'ennuiera, regarde bien! je ferai comme cela.

Et Thierray fit une grimace terrible.

— Ça voudra dire...? répondit le groom avec un geste expressif du pied et de la main.

— Précisément, jeune homme plein d'avenir que vous êtes, et je rosse bien. Prenez-y garde.

— On s'en souviendra, dit Crésus, et il disparut. Thierray se remit à son bureau et écrivit ce billet :

« Vivent les femmes, mon ami! nous ne serons jamais que des c7-éjusses auprès d'elles. Le bouquet d'azalée que tu as probablement mis sous verre est une attention d'Éveline Dutertre à ton adresse. Changeons I adresse-lui tes vœux, et permets-moi d'adresser les miens à Olympe, qui, pour le moment, court les grandes routes avec son jeune neveu, pour se consoler de ton absence. »

Thierray, plein de dédain pour les dames de Puy-Verdon et pour toutes les femmes en général, se trouva disposé à faire les vers qu'il avait promis à Nathalie. 11 lui écrivit avec une prodi-

gieuse rapidité une épître en vers libres qui ne contenait pas moins de quatre cents lignes rimées, serrées sur dix feuillets de petit vélin. C'était une critique facile, rieuse, mais non blessante, de l'astuce

MONT-REYÉCHE

féminine sous toutes ses formes. Thierray n'était pas méchant, et jamais le dépit ne l'avait rendu cruel. Ombrageux et susceptible, il se piquait aisément au jeu; mais sa générosité naturelle et le sentiment de sa force l'empêchaient d'être vindicatif. Il n'y avait donc, dans cette satire, aucun trait accusé contre Éveline ou madame Dutertre. Il en fit la moitié de midi à six heures, l'autre moitié de huit heures à minuit. Puis, se sentant fatigué et un peu assoupi, il plia, cacheta et mit l'adresse; après quoi, il porta le paquet sur un buffet d'antichambre où Gervais prenait chaque jour les envois destinés à être remis au piéton, à l'heure matinale de sa tournée. Thierray revint à son bureau pour ranger ses papiers; mais, rêveur et fatigué, il appuya ses coudes sur la table, son front sur ses mains, écouta machinalement le grillon qui chantait dans la cheminée, et tomba insensiblement dans cet état de l'âme et du corps qui n'est ni la veille ni le sommeil.

XVI

A différentes reprises, Thierray, au milieu de ce demisommeil qui n'était pas sans charmes, crut entendre quelques bruits inusités dans la maison. Il ne s'en inquiéta pas d'abord. Il n'y avait pas de chien de basse-cour à Mont-Revéche; la maison était si bien fermée, par sa propre construction, qu'elle n'avait d'issues que sur la

cour intérieure ; le mur qui reliait les trois façades était si solide, si élevé et clos d'une porte si massive, qu'il était à peu près impossible de s'y introduire, soit furtivement, soit de vive force. Gervais et Manette , gardiens et serviteurs du manoir, ne s'étaient jamais endormis une seule fois , depuis trente ans, sans donner le tour de clef à la serrure et assujettir avec soin la barre de fer transversale , outre le signe de croix qui devait également les préserver de la visite de madame Hélyette et de celle des voleurs.

Le domestique que Flavien avait confié, c'est-à-dire donné à Thierray, mais dont celui-ci était résolu à se débarrasser comme d'un luxe inutile aussitôt qu'il serait décidé que Flavien ne reviendrait pas, couchait dans une chambre basse attenante à l'écurie. Ce domestique se nommait Forget ; il était fidèle, tranquille et ne croyait pas aux esprits.

Thierray ne croyait ni aux esprits ni aux voleurs. 11 prétendait n'avoir jamais eu assez d'imagination pour réussir à évoquer les uns, jamais assez d'argent pour mériter d'attirer les autres.

Néanmoins une sorte de frôlement qu'il crut entendre pour la seconde fois dans les corridors, un bruit vague de portes ouvertes qui pouvait bien n'être que celui d'une jalousie agitée par le vent, mais qui pourtant réveillèrent tout à fait Thierray, firent venir à son esprit la pensée qu'il avait en garde cent billets de banque de mille francs, et que, pour la première fois de sa vie, il ne pourrait rire au nez des voleurs désappointés. 11 releva la tête , se frotta les yeux et se trouva dans une quasi-obscurité.

Pendant qu'il s'était assoupi, sa lampe, à bout d'huile, s'était éteinte, et le feu de la cheminée, dont la flamme était épuisée,

n'envoyait plus que les vagues et rougeâtres

clartés de la braise aux plans les plus rapprochés de l'âtre.

Thierray se leva , chercha à tâtons des allumettes , et, n'en trouvant pas, il s'approcha de la cheminée, résolu d'aller explorer la maison aussitôt qu'il se serait muni d'une lumière.

Il venait de se baisser vers le foyer, lorsqu'il entendit frapper la porte du salon trois coups bien distincts, qui semblaient produits par le pommeau métallique d'une cravache ou d'une canne légère.

— C'est Flavien qui arrive, pensa-t-il.

Et, sans se donner le temps de s'arrêter à cette idée plus qu'à toute autre, il répondit instinctivement et d'une voix assurée : « Entrez ! » tout en continuant d'allumer la bougie qu'il avait prise sur la cheminée.

On ouvrit. On entra sans rien dire, et même avec une certaine précaution. Thierray, enfin muni d'une lumière que l'humidité avait rendue lente à s'enflammer, se releva en disant :

— Qui est là ?

On ne répondit pas, et Thierray, qui, en ce moment, était debout, sa bougie à la main, prêt à se retourner, tenant peut-être à honneur de ne pas trop presser ses mouvements, car il éprouvait, en dépit de lui-même, une certaine émotion, sinon de crainte, du moins d'étonnement et de méfiance ; Thierray, qui se trouvait tourné vers la glace de la cheminée et qui eut l'instinct d'y jeter les yeux, vit derrière lui, vers le milieu de l'appartement, une forme étrange, vague, mais qui semblait être, dans cette glace

ternie et faiblement éclairée, le portrait de madame Hélyette détaché de la muraille.

— Oh ! oh ! se dit Thierray presque joyeux du malaise qu'il éprouvait, une hallucination ! Enfin, je saurai donc ce que c'est !

Il posa la bougie sur la cheminée, regarda encore l'apparition, la trouva plus distincte, et, convaincu qu'il était le jouet d'un phénomène d'imagination ou de vision fort curieux à constater sur lui-même, il eut le sang-froid d'allumer une seconde bougie, de la poser à l'autre bout de la cheminée et de se retourner avec beaucoup de lenteur et de calme apparent.

Madame Hélyette était debout et immobile devant lui, à six pas de lui.

— C'est bien cela ! dit tout haut Thierray, immobile aussi et un peu paralysé des jambes, mais encore parfaitement maître de sa volonté, quoiqu'il parlât à son insu. — L'amazone, le chapeau, la plume, le masque, la cravache, rien n'y manque... les cheveux blonds comme ceux d'Éveline, le menton jeune, le cou élégant. Bien ! je vous vois... encore, toujours... Ne vous effacez pas.

En ce moment, Thierray s'aperçut qu'il parlait haut, et le son de sa propre voix l'effraya.

— Cela rend plus malade qu'on ne le pense, se dit-il en faisant un effort pour ne pas articuler sa pensée avec les lèvres. Peut-être que cela rend fou. J'en ai assez.

Il ferma les yeux un instant, jugeant que, lorsqu'il les rouvrirait, le fantôme serait dissipé. En s'abstenant ainsi de sa propre vision, il pensa à ce qu'il ferait si elle persistait, et reprit courage.

— Non, je ne suis pas fou , se dit-iU je me rends parfaitement compte d'un phénomène dont j'ai beaucoup entendu parler, que j'ai toujours désiré d'éprouver par moi-même , quoique je ne m'en crusse pas capable, et , à

MONT-RÈVÈGHE.

présent que je le subis, il serait regrettable de ne pas le subir aussi complet que possible.

Ainsi armé contre sa propre faiblesse, il rouvrit les yeux. La dame au loup était toujours là; seulement, elle s'était un peu éloignée vers le fond de l'appartement et ne recevait plus autant de lumière.

— Cela tend à se dissiper, pensa Thierray. Voyons , allons vers le spectre!

Il essaya; mais ses jambes lui refusèrent le service. Autant son cerveau était libre et fort, autant son corps était engourdi et glacé.

— Je ne voudrais pas m'évanouir, pensa encore Thierray, je ne me rendrais plus compte de rien. Voyons, puisque j'ai au moins la parole libre, évoquons ma propre fantaisie par ma propre volonté. Approchez-vous, cria-t-il au fantôme, je vous l'ordonne, et ôtez votre masque, je veux vous voir.

Le spectre fit un signe négatif.

Soit que l'effort de la volonté eût grandi son courage d'une manière peu commune , soit que le geste du fantôme eût pris une apparence de réalité surprenante, Thierray sentit ses pieds se dé-

clouer du marbre du foyer, et il marcha droit au fond du salon , en disant d'un ton presque enjoué :

— Eh bien, je vous l'arracherai, votre masque !

Le spectre recula et fit légèrement le tour du salon poursuivi par Thierray, dont les jambes n'étaient pas parfaitement libres, mais dont la volonté augmentait, en voyant l'apparition tendre à lui échapper. Ce mouvement éveilla le perroquet, qui s'écria d'une voix plus distincte et plus sinistre que de coutume :

— Mes bons amis, je vais mourir !

Un cri d'effroi partit du gosier de madame Hélyette, et elle tomba comme défaillante sur un fauteuil.

Tin'crray, convaincu alors qu'il était mystifié par une personne bien vivante, s'élança vers elle et la saisit par le bras. Il ne croyait plus avoir affaire à un fantôme produit par son cerveau ; cependant il s'était fait un tel combat en lui-même, que si, au lieu d'une créature palpable, il n'eût saisi que le vide, il fût tombé évanoui, peut-être mort.

Un éclat de rire lui répondit, le masque tomba : c'était Éveline, revêtue d'un costume tout à fait semblable à celui du portrait de la défunte, coiffée de même, et belle à ravir dans cet accoutrement qui semblait avoir été inventé pour elle.

— Je suis contente de vous, brave chevalier! lui dit-elle en lui tendant la main avec un effort d'assurance qui trahissait une assez vive émotion. C'est affaire à vous d'affronter les choses surnaturelles, et vous pourrez maintenant défier la véritable dame au loup de vous faire reculer d'un pas. A votre place, je n'aurais pas fait si bonne contenance, car il a suffi de votre affreux perroquet,

dont je connaissais pourtant bien la monomanie, pour m'effrayer au point de me faire oublier mon rôle.

— Avant de répondre à vos agréables plaisanteries, dit Thierry, dont une sueur froide baignait encore les tempes, et qui se sentait porté à l'humeur beaucoup plus qu'à la joie, voulez-vous bien me permettre de vous demander, mademoiselle, comment il se fait que vous soyez ici?

— Que vous importe ? répondit Éveline piquée de ce ton glacial. J'y suis, cela ne regarde que moi.

— Pardon ! cela me regarde beaucoup aussi. Je ne veux pas être responsable devant l'opinion et devant vos parents des conséquences d'une démarche aussi étrange de votre part.

— Rassurez-vous, monsieur, dit Éveline tout à fait blessée, votre réputation ne sera pas compromise par ma visite. Personne n'en saura rien.

— Excepté le fidèle Crésus, qui vous a accompagnée ici, et celui des domestiques de Mont-Revêche qui vous a ouvert la porte ?

— Forget, qui est maintenant à votre service, a été naguère au mien. Il connaît la pureté de mes intentions, il m'est dévoué et il est incorruptible. Quant à Crésus, c'est un enfant qui n'entend pas plus de malice que moi à une plaisanterie, et dont je suis assez riche pour payer le silence. Êtes-vous tranquille ?

— Pas le moins du monde. Dans huit jours, tout le pays saura que, pour se donner l'amusement bizarre de faire peur à M. Thierry, sous le masque de la dame au loup, mademoiselle Éveline Dutertre est venue seule le trouver au milieu de la nuit.

— Vous rêvez ; personne ne le saura. Crésus est bavard quand il ne risque rien à l'être ; mais, quand il s'agit de ses intérêts, le paysan morvandiot se laisserait mettre à la torture. D'ailleurs, je nieraï effrontément ; vous aussi, je l'espère ; mes parents n'y croiraient jamais , et Crésus passerait pour fou. A présent, voulez-vous avoir l'obligeance de me faire du feu ? Je suis transie de peur et de froid.

11 était bien impossible à Thierray de refuser les soins de l'hospitalité à sa belle visiteuse. 11 ralluma le feu, approcha un fauteuil où Éveline s'assit, et lui, tisonnant, les genoux pliés devant l'âtre, regardant malgré lui le joli pied qu'elle allongeait sur les chenets, il continua à la morigéner en l'interrogeant.

— Pourquoi dites-vous que vous avez eu peur, vous qui poussez la hardiesse jusqu'à l'extravagance ?

— Je n'ai peur ni des bois pendant la nuit, ni de la solitude dans la campagne, car c'est être seule que d'être avec Crésus. Je n'ai pas même été effrayée de la folie de mon entreprise. Mais j'ai eu peur dans les corridors de votre manoir fantastique, aussitôt que je me suis trouvée seule dans l'obscurité, tâtonnant les murs et cherchant les portes. Je savais que vous étiez toujours dans ce salon jusqu'à deux ou trois heures du matin. Je m'en étais assurée en envoyant Forget regarder à travers les fentes de la jalousie. Mais, pendant cette exploration, l'idée m'est venue que, comme dans l'histoire de la Nonne sanglante , la véritable Hélyette allait m'apparaître et me montrer sa figure brûlée pour me punir d'avoir osé la contrefaire.

Là-dessus, Éveline se mit à rire avec autant de tranquillité que si elle eût été dans le salon de Puy-Verdon, sous l'œil de ses

parents.

Thierray fut stupéfait de tant d'audace. Était-ce excès de candeur et d'ignorance, ou habitude de dévergondage?

Résolu de s'en assurer, bien qu'également résolu à ne pas en profiter, Thierray, la regardant fixement, lui demanda où était Crésus.

— Dans le bois le plus proche, avec mes chevaux, répondit-elle, et parfaitement caché dans le fourré.

— Et Forget?

MONT-REVÉCHE.

— Dans sa chambre ; je lui ai ordonné de se recoucher, et, quand je vais sortir, c'est vous qui, sans bruit, refermerez vos portes.

— Mais comment êtes-vous sortie de Puy-Verdon ?

— Oli ! cela, rien de plus facile. Dans une habitation si vaste, et où rien ne me résiste, il suffisait que Crésus fût averti, que les chevaux fussent prêts et conduits dehors à une certaine heure, que j'eusse certaines clefs, et que tout le monde fût endormi. Je suis partie à une heure du matin... et, tenez, il n'est pas deux heures : nous sommes venus vite, malgré les ténèbres.

— Et comment rentrerez-vous ?

— A dix heures, comme à l'ordinaire. Je sors souvent avec le jour, et je ne m'afflige pas toujours de la société d'Amédée. Crésus ou tout autre laquais m'accompagne souvent le matin ; les premiers palefreniers qui se lèveront se diront que je suis sortie

apparemment un peu plus tôt que de coutume. J'ai tant de fantaisies, qu'ils ne s'étonnent jamais de rien. Les premiers bûcherons qui me rencontreront dans les bois à l'aube du jour se diront que je viens de me lever. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai été debout aussitôt qu'eux, et ceux qui me verront rentrer ne sauront pas si je suis dehors depuis deux heures ou depuis douze. Mon père, qui commence à devenir féroce, me dira peut-être que je me fatigue trop, et qu'il ne veut plus que je sorte sans lui ou sans son neveu, qui est une véritable bonne d'enfants. Qu'est-ce que cela me fera, du moment que j'aurai réalisé ma fantaisie d'aujourd'hui ? Demain, j'en aurai quelque autre qu'il n'aura pu prévoir.

— Ainsi, mademoiselle, dit Thierray toujours assez froid et attentif, vous allez, pour satisfaire la fantaisie de m'effrayer par l'apparition d'un spectre, errer dans les bois, par une nuit irès-froide, depuis deux heures du matin jusqu'au lever du soleil ? Et, encore après, en dépit d'une nuit sans sommeil et sans abri, vous continuerez à chevaucher jusqu'à dix heures, pour ne pas éveiller de soupçons ? C'est payer un peu cher un si court et si fade amusement.

— 11 se peut que le plaisir ait été médiocre pour vous, répondit-elle ; mais, pour moi, il a été complet. D'abord, j'ai eu un peu peur moi-même, émotion sur laquelle je ne comptais pas ; car je suis aussi sceptique que vous prétendez l'être. Mais je crois que nous ne le sommes ni l'un ni l'autre ; car, si vous n'avez pas eu peur, vous avouez du moins que vous avez cru voir un revenant. C'est d'autant plus brave de votre part. Ne vous en défendez donc pas ; car cela vous élève beaucoup dans mon estime.

— J'en suis Irès-flatté, mademoiselle, mais je ne mérite peut-être pas votre admiration. Il se peut bien que je vous aie reconnue tout de suite. 11 se pourrait aussi qu'après avoir causé avec l'habile Crésus dans la matinée, j'eusse pressenti vos projets et attendu votre visite.

Éveline fut un instant confuse, inquiète surtout de la discrétion de son page; mais elle se remit par la moquerie et la coquetterie, comme elle faisait toujours.

— Je n'en crois rien, répondit-elle. Si vous m'eussiez attendue, j'aime à croire que je n'eusse pas trouvé la porte fermée et que vous eussiez dispensé Forget de veiller pour être prêt à me l'ouvrir.

— Non, mademoiselle, reprit Thierray toujours plus

sévère à mesure qu'il se croyait plus provoqué, j'espérais que vous n'auriez pas le cœur de mener à bout une pareille absurdité.

— Moi, monsieur, j'espérais, dit Éveline en se levant avec une dédaigneuse insouciance, que l'aventure tournerait autrement, que vous auriez moins de courage, que je traverserais ce salon sans vous arracher une parole, que je sortirais masquée et inconnue comme j'étais entrée, et qu'un de ces jours vous viendriez nous raconter votre aventure avec un peu d'embellissement, comme les poètes en mettent toujours dans leurs narrations. Au lieu de cela, vous avez été téméraire et moi stupide. Le cri d'un perroquet m'a fait crier, vous avez reconnu ma voix; vous menaciez de m'ôter mon masque : je ne laisse pas volontiers porter la main sur moi, et j'ai dû paralyser la vôtre en vous montrant mon visage. A présent, tout est dit; bonsoir. Ouvrez-moi les portes.

— Vous croyez, dit Thierray, que je vais vous laisser passer la nuit dehors, à la belle étoile?

— Vous parlez d'étoiles? C'est une métaphore! dit-elle en riant : il pleut à verse !

En effet, on entendait les gouttières s'épancher à flots sur les pavés de la cour.

— Vous voyez donc bien, dit Thierray, que vous êtes forcée d'attendre ici que le départ soit possible, que la nuit touche à sa fin. Ce ne sera pas avant trois heures d'ici, je vous en avertis. Vous voilà forcée d'avalier la coupe d'imprudences et de danger que vous avez remplie. Je vous déclare que ce n'est pas ma faute. Si on vient à le savoir, je me battrai pour vous; mais je jurerai sur l'honneur à votre père que je ne sais pas du tout pourquoi vous m'avez mis dans cette agréable situation.

Et, en parlant ainsi, Thierray alla fermer aux verrous la porte du salon.

— Que faites-vous donc là? dit Éveline déconcertée.

— Je ne veux pas vous exposer à être surprise par ceux de mes domestiques qui ne sont pas dans votre confiance, et, si vos parents, s'apercevant de votre absence, s'avisait de venir vous chercher ici, je veux pouvoir parlementer avec eux avant de vous livrer à leur juste indignation.

Éveline devint pâle, et la peur s'empara d'elle sérieusement.

— Mais non, mais non! s'écria-t-elle. 11 faudrait me cacher !

— Non pas. Je sortirais, j'irais au-devant d'eux, et vous ne paraîtriez à leurs yeux que couverte de ma protection et portant

le titre de ma fiancée.

— Vraiment? Les résultats de mon équipée seraient-ils si graves? dit Éveline rougissante, à demi satisfaite, à demi honteuse. Je comprends alors pourquoi vous êtes si effrayé des suites de l'aventure.

Et elle lança à Thierray un regard timide et brûlant qui faillit lui ôter le sang-froid dont il s'était armé.

— Oui, j'en suis effrayé, dit-il en évitant ce dangereux regard : je sais à quoi le soin de mon honneur me déciderait sans hésitation, plutôt que de passer pour avoir séduit une jeune fille et pour lui avoir refusé la réparation de l'honneur. Mais, en vous doryiant mon nom, je serais pris d'une mortelle haine pour vos richesses et peut-être pour vous-niètne, qui m'auriez forcé de les accepter malgré moi, et qui ne m'auriez pas laisse le choi^

MONT-REVÉGHE.

entre mon penchant à ma liberté, et la honte d'un rôle coupable ou ridicule.

Éveline, terrifiée de ce discours, se sentit brisée. Elle retomba sur le fauteuil et fondit en larmes en s'écriant :

— Ah! vous ne m'avez jamais aimée, et, à présent, je ne vous inspire que do la haine !

Thierray fut vaincu. L'amour lui revint au cœur. Il n'est point d'homme assez fort pour de telles épreuves.

— Voyons, dit Thierray en s'approchant d'Éveline, mais sans toucher un seul pli de son vêtement, parlez franchement : pourquoi êtes-vous venue ici? Êtes-vous réellement assez enfant, je

devrais dire assez folle, pour risquer votre réputation, votre pudeur, votre honneur peut-être, dans le seul but de me faire un de ces tours de vieux château, que des demoiselles se permettent tout au plus dans leur propre maison, à l'égard des plus intimes amis de leur famille?

— Pourquoi dites-vous que je risque mon honneur? dit Éveline d'un ton très-fier; car elle sentait qu'en dépit des paroles sévères de Thierray, sa voix émue s'était singulièrement radoucie.

— Vous avez l'habitude, répliqua Thierray, de répondre à des questions par d'autres questions, je le sais; permettez-moi de ne répondre à la vôtre que quand vous aurez répoïidu à la mienne.

— Eh bien, mon Dieu! dit Éveline, j'ai fait une folie parce que je suis folle, voilà tout le mystère ! Mais celle-ci n'est pas si préméditée que vous croyez. Tout cela est arrivé par hasard et sans réflexion. Ce costume, je ne l'ai pas fait faire pour vous. 11 y a trois mois que je l'ai et que je le porte quelquefois dans le manège et dans le parc de Puy-Verdon ; c'est une fantaisie qui m'a séduite quand je suis venue ici après la mort de la chanoinesse, et lorsqu'il n'était question ni de vous ni de M. deSaulges dans notre vie. Mon père, désirant acheter la propriété, voulut tout examiner, même le castel, où nous étions venus rarement faire de courtes visites à la vieille dame. Nous montâmes dans le donjon ; Manette nous raconta en détail la légende; nous voulûmes voir le portrait : le costume me plut; j'en fis un croquis et j'en commandai un tout de suite. Depuis, vous nous avez parlé plusieurs fois de cette légende; vous avez même prétendu que M. de Saulges avait vu l'apparition, à preuve qu'il était parti brusquement comme un fou. Je vous ai souvent demandé ce que vous éprouveriez si la dame au loup se montrait devant vous au milieu de la

nuît : vous assuriez mourir d'envie de la voir, tout en avouant que vous en auriez grand'peur. Cette idée d'essayer votre courage m'a passé par la tête, j'ai pensé à la faire partager à mes sœurs, ou à Amédée. J'ai craint leur froide raison. Et puis on vous disait malade. Je ne voulais pas vous tuer, moi! Enfin, aujourd'hui, Crésus m'apprend que vous n'avez jamais eu d'entorse (je m'en doutais bien!), que vous aviez failli venir demain, et puis que, tout d'un coup, vous vous êtes ravisé. Voyant que vous aviez résolu de me faire enrager, j'ai voulu vous rendre la pareille. Je m'ennuyais hier au soir. Ma belle-mère est absente, Amédée

et Caroline aussi. Mon père est absorbé dans je ne puis quel travail; Nathalie me cache je ne sais quel mystère. Elle s'enferme dans sa chambre, fait des paquets et range des papiers comme si elle allait se marier à mon insu. Une irrésistible envie de me divertir par une excentricité sans pareille s'est emparée de moi. En dix minutes, j'ai organisé ma sortie avec Crésus, et, au coup de minuit, comme tout ronflait sous le toit maussade de Puy-Verdon... Mais vous savez le reste. Et en voilà bien trop pour motiver une chose puérile dont vous voulez absolument faire un événement dramatique. A présent que j'ai répondu, répondez! Où prenez-vous que j'expose mon honneur en venant chez vous? N'avez-vous point d'honneur vous-même? N'êtes-vous pas un homme d'esprit, un artiste, qui se moque des usages, des préjugés, qui ne les respecte que pour la forme, et qui prend d'une façon poétique et chaste les prétendues bizarreries d'une humeur comme la mienne? Est-ce que ce n'est pas, au fond, une grande preuve d'estime, de confiance et même d'amitié, que je vous donne en venant ici? Et, si je me suis trompée en osant rire avec vous comme avec mon frère (comme je vais quelquefois rire tout haut aux grands éclats dans le pavillon d'Amédée), cela vous

donne-t-il le droit de m'outrager, en me disant que je fais bon marché de mon honneur? Tenez, vous êtes un pédant, une imagination froide; vous êtes triste, vous êtes vieux! et vous allez me dire que je ne vous connais pas assez pour être si familière, si confiante avec vous! Eh bien, tant pis pour vous, si vous ne pouvez vous faire jeune, innocent, fraternel et fou avec moi pendant une heure ou deux de tête-à-tête, dans des conditions exceptionnelles, à l'insu et, par conséquent, à l'abri du blâme des méchants et des sots!

Éveline débita tout ceci avec une grande volubilité, une grande coquetterie, une grande innocence, et avec un mélange de fierté, de franchise, de câlinerie, qui reprirent leur ascendant sur Thierry. ¹¹ est bien impossible à un jeune homme, dont le cœur est libre et la tête vive, de recevoir avec indifférence une preuve d'amour si naïvement déguisée en plaisanterie. ¹¹ eût été, en effet, trop froid et trop pédant de vouloir, par l'exigence d'un plus ample aveu, effrayer la pudeur et humilier la fierté d'Éveline. En la grondant même davantage, Thierry craignit d'être ridicule. En repoussant les conséquences du danger qu'elle bravait pour lui, il se sentait cruel envers lui-même autant qu'envers elle.

¹¹ se trouva donc tout d'un coup disposé à une grande indulgence pour la faute dont il profitait. Mais, avec l'amour qui revenait, arriva la jalousie, et il fut tout à fait sombre et mordant en lui demandant l'explication des fleurs jetées dans le chapeau de Flavien. Éveline crut qu'il devenait fou, et demanda à son tour l'explication de cette demande avec une franchise évidente.

Thierry, ne voulant pas compromettre les autres femmes de Puy-Verdon, éluda la question en disant que la langue lui avait

tourné, et que ce n'était pas du chapeau de Flavien, mais de celui de Crésus qu'il voulait parler.

— Le bouquet d'azalée apporté ici par votre page était, dit-il, remis par vous à l'adresse de Flavien. Voulez-vous le nier? et la devise qui portait probablement votre signature?

— A présent, j'y suis, dit avec candeur Éveline, qui ne connaissait que ce dernier détail des petites ruses de Na-

MONT-REVÉCHE.

thalie. Eh bien, savez-vous ce qu'il y avait sur l'étiquette? Mais vraiment, s'écria-t-elle en riant, il est impossible que ce soit là la cause du départ de M. de Snolg^hs. Eh bien, il y avait sur ce parchemin, en caractères imités du gothique : HclijeUe.

— Et que signifie cette plaisanterie?

— Elle n'est pas de moi, elle est de mi sœur Nathalie, qui, je le crois, aime votre ami autant que sa gravité le lui permet. Puisque vous êtes jaloux et que vous me forcez à dire le secret des autres, gardez -le en homme d'honneur. Nathalie voudrait être devinée; elle mourrait d'un orgueil rentré, si elle était neticment comprise. Elle voulait intriguer M. Flavien pour savoir, je crois, s'il avait le cœur libre, voilà tout; et c'est l'idée qu'elle a eue de se cacher sous le pseudonyme de madame Hélyette qui m'a un peu donné celle de me cacher sous son masque. Me voilà forcée de vous avouer mon peu d'imagination : je ne suis qu'une plagiaire.

— Et dois-je croire, dit Thierray de plus en plus indulgent, que vous avez pour moi les mêmes sentiments que votre sœur a pour mon ami?

— Thierray, dit Éveline avec une familiarité et une chasteté charmantes, vous êtes trop délicat, vous avez, je crois, quelque chose de trop exquis dans le cœur et dans l'esprit pour vouloir que je réponde à cette question dans la situation bizarre où je suis venue me jeter vis-à-vis de vous. C'est alors que je mériterais vos réprimandes, et, comme elles me font beaucoup de peine, permettez-moi de ne pas m'y exposer.

— Ah! vous êtes une sirène! s'écria Thierray. Vous venez me voir seule, en pleine nuit, et vous exigez que je trouve cela très-drôle et pas du tout enivrant! Le danger auquel vous ne pensez seulement pas pour vous, il faut que je n'y croie pas pour moi-même? Mais c'est à devenir fou!

— Voyons, pourquoi donc? répondit Éveline en souriant. Tout le danger, entre une fille chaste et un homme d'honneur, est d'arriver à s'aimer l'un l'autre, n'est-ce pas? Eh bien, nous sommes jeunes, nous sommes égaux, nous sommes libres. Il n'y a aucun obstacle entre nous, et, s'il faut vous le dire, mon père m'a grondée, le dernier jour que vous êtes venu chez nous, parce que j'étais trop cruelle envers vous et que je ne lui parlais pas de vous assez sérieusement. . .

— Vraiment, Éveline? dit Thierray troublé.

— Ne le saviez-vous pas?

— Non, je vous le jure!

— Eh bien, sachez-le, dit-elle en riant, et prenez l'épreuve que j'ai voulu faire ce soir de votre courage comme un des côtés de l'examen auquel j'ai le droit de vous soumettre. De votre côté, comme vous n'êtes pas plus décidé que moi à combler les vœux

de mon père, soumettez-moi à vos analyses. Je m'y prête, vous le voyez : je vous apporte ici toute l'irréllexion, toute la déraison, toute la simplicité de mon caractère. Si vous appelez cela de la coquetterie, je ne sais pas comment vous appellerez le contraire. Dites-moi qu'une jeune personne capable d'un pareil coup de tête vous est insupportable, je le concevrai ; mais, moi, j'aurai le droit de vous répondre qu'un poète capable de se fâcher d'une pareille confiance en lui...

— N'est qu'un cuistre ! dit Thierray. Allons, j'en conviens Oubliez ma dureté ! Dieu veuille que ceci reste

entre nous un secret qui ne nous force pas à nous aimer avant de nous connaître !

— Quel paradoxe, monsieur l'écrivain ! On se connaît de reste quand on s'aime ! Si nous en étions là, nous nous moquerions bien d'être découverts dans ce tête-à-tête !

— Eh bien, parlez pour vous, dit Thierray, pour vous, bizarre enfant, qui pouvez donner à ce point votre estime et votre confiance sans donner votre cœur et votre foi. Mais, moi, j'ai peur de vous aimer avant de pouvoir me fier à vous, et voilà pourquoi je suis si maussade.

— Allons, vous voulez, pour m'estimer, que je vous dise ici, et maintenant, que je vous aime ! Je ne le ferai certes pas, et, si je viens jamais à en être bien sûre, ce sera à Puy-Verdon et en présence de tous les miens que je vous le dirai. En attendant, savez-vous une chose ? c'est que je meurs de faim dans votre château de Mont- Revêche.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Thierray, voilà bien un autre embarras ! Les enfants sont comme cela ! Dans les situations les plus critiques, leur estomac crie comme si de rien n'était, et ils vous demandent à manger. Où vais-je trouver, dans cette cellule d'ermitte, de quoi satisfaire l'appétit royal de la dame de Puy-Verdon ?

— Je vais vous le dire, répondit Éveline. Tout à l'heure, en me dirigeant à tâtons dans la salle à manger, qui est ici près, j'ai mis la main sur quelque chose de poissé qui m'a bien fait l'effet d'être une tarte aux confitures. J'avais déjà faim, et j'avais quelque envie de profiter de l'occasion ; mais j'ai eu peur que, surprise par vous dans cette opération matérielle, il ne me fût difficile après de passer pour un spectre.

La salle à manger n'était séparée du salon que par un couloir. Thierray y passa, en recommandant à Éveline de faire le guet à la porte du salon pour être prête à s'enfermer, si Gervais ou Manette venaient à s'éveiller et à faire une ronde. Puis il apporta la tarte aux confitures, des fruits, un fromage à la crème. Il ne trouva pas de vin dans les buffets ; mais Éveline n'en buvait jamais, et elle salua avec acclamation un bol de café froid que Thierray apporta à tout hasard. Le couvert fut mis sur un guéridon, que l'on roula auprès de la cheminée.

Tout cela se fit à deux, en riant, en se faisant de gros yeux et de plaisantes expressions de figure, quand une maladresse menaçait d'éveiller par quelque bruit trop prononcé les échos endormis du manoir. Puis Éveline mangea avec le même appétit qu'elle aurait eu dans un dîner sur l'herbe en famille. Elle trouva tout délicieux, força son hôte à manger aussi, et, se divertissant de toutes choses avec la candeur d'un enfant, elle arriva à une gaieté entraînante.

Troubler par des fadeurs cet épanouissement de son âme, ou l'effaroucher par des ardeurs indiscrètes, eût semblé bien vulgaire, bien bête, bien laid à un esprit aussi élevé que celui de Thierray. Il prit le parti de rire, comme Éveline, au bord du précipice. L'innocence de sa déraison était, après tout, un attrait plus pénétrant pour le cœur qu'un excitant pour les sens. Éveline était un de ces charmants êtres sans vice et sans vertu, dont, par respect, on ne peut songer à faire sa maîtresse, dont, par prudence, on n'ose pas vouloir faire sa femme.

Le meilleur parti à tirer de la circonstance, c'était d'en goûter la douceur sans arière-pensée, puisque, à tuLt

MONT-REVÉGHE.

prix, il fallait s'y soumettre. C'est ce que fit Thierray, sans trop d'effort. Était-ce à lui, d'ailleurs, d'être le moins brave devant les conséquences de l'avenir? Épouser une fdle jeune, riche, belle, spirituelle, quand même elle est très-gûlée et très-folle, c'est un suicide qu'on peut accepter, surtout quand on sent qu'elle vous aime et qu'on espère la dominer par là.

Thierray ne se permit de nouvelles réprimandes que celles qu'autorisait son propre amour. Il laissa voir combien il avait été jaloux d'Amédée. Éveline confessa qu'elle avait joué un méchant jeu. Il y eut des moments où elle menaça de le recommencer et d'autres où elle s'effraya de l'avoir essayé, en voyant que Thierray n'était pas encore assez épris pour ne point rompre à la première offense de ce genre. En somme, ce long tête-à-tête fut bon à l'un et à l'autre. Éveline y éprouva la force d'un caractère qu'elle s'était flattée de vaincre facilement. Thierray sentit qu'avec de telles dispositions à la coquetterie, il fallait tenir la main ferme,

et -il se promit d'établir son autorité avant le mariage, si Éveline, par de nouvelles témérités, ne lui refusait pas le temps nécessaire à ce laborieux et délicat travail du cœur et de l'intelligence.

Au milieu de cette petite lutte, où mille digressions enjouées et amicales trouvèrent place, la pluie cessa de tomber et léchant du coq annonça l'approche de l'aube. Éveline s'apprêta à partir. Elle prétendait descendre seule le sentier de la colline et gagner le fourré, dans son costume d'Ilélyette, assurant que quiconque la rencontrerait ainsi fuirait épouvanté. Cela eût été indubitable pour Gervais ou pour Manette, mais non pas peut-être pour les paysans, qui necroyaient pas tous auxrevenants, et dont quelqu'un pouvait avoir vu Éveline à Puy-Verdon sous ce même costume. Thierray exigea qu'elle mît son chapeau sous son bras, qu'elle couvrit sa taille et cachât sa tête sous' une mante à capuchon, qu'il alla chercher sans bruit jusqu'auprès de la chambre où dormait Manette. Ainsi transformée en femme quelconque du pays, elle sortit du château sans être vue de personne. Thierray sortit quelques instants après elle, avec son fusil, comme s'il partait pour la chasse, et la suivit à distance, sans avoir l'air de s'occuper d'elle, mais tout prêt à lui porter secours en cas de besoin. Elle arriva ainsi sans encombre au carrefour du bois où elle avait laissé Crésus. Le pauvre page était transi, malgré l'abri impénétrable des grands chênes où il s'était réfugié avec les chevaux. 11 avait eu fort envie de se plaindre; mais, dès qu'Éveline parut, l'ascendant qu'elle exerçait sur les esprits subalternes par sa résolution et sa libéralité lui imposa silence. Elle s'assura qu'il n'y avait personne à portée de la voix, excepté Tlierray, qui sifflait avec une apparente insouciance derrière le taillis environnant. Elle se dépouilla du vêtement villageois, que Thierray devait retrouver au pied du plus gros chêne, endossa mi surtout de drap noir que

Crésus tira de sa valise, ôta la plume et le galon de son feutre, remplaça le masque d'Hélyette par un voile qu'elle avait dans sa Doche, et, ainsi redevenue à peu près l'Éveline Dutertre des temps ordinaires, elle partit au galop sous l'épaisse et humide ramure de la forêt.

Thierray alla reprendre la mante, qu'il roula pour la fourrer dans sa carnassière et dont il fit tomber un mouchoir noué par un coin. C'était le mouchoir d'Éveline; le coin où était brodé son chiffre liait un simple anneau

d'or, un véritable anneau de mariage. Thierray s'empressa de l'ouvrir, et, aux premières clartés du jour, réussit à lire ces mots gravés dans l'intérieur : sur une des brisures : Sponlanéilé; sur l'autre brisure : Réflexion. C'était une épigramme, mais aussi une avance. La spontanéité raillait la réflexion, mais se livrait à elle. Thierray baisa involontairement l'anneau, le mit à son doigt et remonta la colline. D'en haut, il vit la jeune fille qui, rapide comme une flèche, traversait au galop une clairière déjà lointaine.

Thierray rentra; tout dormait encore. Il put restituer la mante de Manette, ranger le salon, faire disparaître les traces du souper, et se retirer dans sa chambre, où le sommeil ne put le suivre. Tout en résumant cette nuit d'aventures et la journée qui l'avait précédée, il se rappela son billet à Flavien. L'idée de laisser ce dernier un jour entier dans l'erreur où il l'avait plongé sur le compte d'Éveline, à propos du bouquet d'azalée, lui fut insupportable. Il était couché depuis une heure, quand ce souvenir lui vint. 11 se releva, se promettant, par la même occasion, de supprimer son envoi de vers à Nathalie, qu'il était bien résolu de ne plus occuper de ses prétendus hommages.

Mais, quand il arriva au buffet où il déposait chaque soir ses lettres, il ne les retrouva plus. Gervais frottait le meuble, le facteur avait passé; il était déjà loin, emportant le courrier de Thierray.

Thierray prit son parti d'aller se recoucher, se consolant par la pensée qu'Éveline lirait la date de son envoi à Nathalie, qu'il la verrait le jour même pour se justifier, et que, le jour même aussi, il écrirait à Flavien pour le désabuser. Néanmoins il eut, relativement à ce dernier, un mouvement de honte et de jalousie.

— Cette fois, se dit-il, ma spontanéité n'a pas pris conseil de ma réflexion. J'ai livré pour vingt-quatre heures aux dédains ou aux désirs d'un tiers l'aimable fiancée dont je porte au doigt le gage d'alliance, et j'en enrage ! Tant mieux ! après tout : à cela je sens que je l'aime ! Pourvu que l'inflammable Flavien ne se mette pas en tête de me laisser madame Dutertre et de poursuivre Éveline, comme je le lui ai conseillé hier. Pourquoi ce maudit facteur rural se lève-t-il si matin ? Si je montais à cheval pour courir après lui ? Mais il ne me rendra pas ma lettre. Eh bien, j'irai à Château-Chinon, et je pourrai mettre au moins une seconde lettre à la poste, qui partira avec la première. Oui, c'est cela !

Et Thierray se releva à la hâte, cria de sa fenêtre à Forget d'atteler Problème au tilbury, écrivit à Flavien ce peu de mots : « Non, ce n'était pas Éveline, mais ce n'était pas non plus Olympe, » et partit avec Forget pour le plus prochain bureau de poste.

11 jeta lui-même son billet dans la boîte, et, se rappelant bien clairement qu'il n'y avait dans ses vers à Nathalie rien qui pût blesser ou alarmer sérieusement Éveline, il ne s'inquiéta plus de ce dernier envoi, et prit le chemin de Puy-Verdon, pensant avec

raison qu'il devait y être avant elle, pour lui prêter son appui dans le cas où sa course nocturne y serait déjà ébruitée.

MONŦ-REVÊCHE,

Il trouva chacun vaquant à ses occupations accoutumées. Les domestiques qui vinrent à sa rencontre lui dirent qu'il ne trouverait encore personne au château ; que madame était absente, ainsi que mademoiselle Caroline et M. Amédée ; que M. Dutertre était allé voir les travaux des champs; que mademoiselle Nathalie n'était jamais levée avant dix heures, et que mademoiselle Éveline était partie pour la promenade avec le jour, de grand matin, peut-être avant le jour. Ces derniers renseignements furent donnés par plusieurs bouches avec une candeur qui rassura Thierray. Personne ne soupçonnait rien. 11 prit Forget à l'écart, comme pour lui donner quelques ordres.

— Mon ami, lui dit-Il, pouvez-vous me dire quelle est la femme ou le jeune garçon déguisé que vous avez introduit cette nuit dans le château de Mont-Revêche?

— Monsieur ne le sait pas? s'écria Forget surpris et presque effrayé.

— Non, en vérité. Comment le saurais-je? Ce personnage était masqué et s'est diverti à vouloir me faire peur. J'ai couru après lui. 11 s'est si bien caché et enfui, que je n'ai pu le rejoindre.

— Et comment monsieur sait-il que je l'ai fait entrer? dit Forget un peu méfiant.

— Parce que vous seul avez pu le faire, répondit Thierray. Ce n'est pas Gervais et Manette, superstitieux comme je les connais, qui auraient permis à un revenant d'entrer dans la maison.

— C'est vrai, monsieur, dit Forget. J'ai eu tort. Mais j'ai été trompé, j'ai cru que vous étiez d'accord avec ce revenant-là, et que vous ne me le disiez pas vous-même, parce que, ne me connaissant pas encore, vous manquiez de confiance en moi. Mais je suis un honnête homme, monsieur, incapable de trahir aucun secret.

— Je le sais, Forget... Donc, cette personne, c'était?...

— Puisque vous ne le savez pas, monsieur, je ne vous le dirai que quand on me le commandera. Je vous prie de m'excuser si j'ai fait une sottise. Je ne m'imaginai pas du tout qu'on venait pour faire peur à monsieur. On m'avait parlé d'une dame que monsieur devait épouser, et qu'il y avait une brouille qui se raccommoderait, si j'ouvrais la porte sans que Manette ni Gervais pussent s'en apercevoir. J'ai cru bien faire. Je n'ai pas pris d'argent pour cela, je n'en accepterais pas. J'aime la famille que ça regarde, et vous aussi, monsieur, quoique je sois bien nouveau auprès de vous ; je vois qu'on s'est joué de moi, et que tout ça, c'était une ruche. Mais elle est bien dangereuse; si on venait à le savoir, ça ferait beaucoup parler. Heureusement, je n'ai pas envie de faire du mal, je n'en ai jamais fait à personne, et il ne m'arrivera plus jamais d'ouvrir la porte, à moins que monsieur ne me le commande, car le premier devoir d'un serviteur, c'est d'obéir à son maître.

— Mais je ne suis pas votre maître jusqu'à présent, mon cher Forget? .

— Pardon, monsieur! M. le comte m'a dit : « Vous êtes à moi, mais vous servirez M. Thierray, » et je ne connais que ça.

— Eh bien, Forget, dit Thierray, qui sentit aussitôt l'opportunité de s'attacher cet honnête homme, de ce moment, non-seulement vous me servez, mais vous êtes à moi, si vous le voulez bien.

— De bien grand cœur, monsieur; mais M. le comte m'a dit que j'étais à lui, et j'ai donné ma parole pour six mois au moins.

— M. de Saulges vous rend votre parole; vous êtes à moi, et vous servirez M. de Saulges, s'il revient. Consentez-vous, aux mêmes conditions?

— Oui, monsieur, répondit Forget, j'aurai beaucoup de plaisir à vous servir.

— Et vous ne me direz pas le nom du revenant de cette nuit, si je vous commande de me le dire?

— Pour ça, non : que monsieur m'excuse, je peux promettre seulement à monsieur de n'avoir plus jamais de secrets par rapport à lui, de ne plus rien écouter, et de ne jamais ouvrir la porte sans son ordre. Mais trahir une personne pour une petite" bêtise qu'elle a voulu faire... non, je ne peux pas vous obéir.

— Vous m'avouez pourtant que c'était une femme? dit Thierray voulant éprouver Forget jusqu'au bout.

— Je peux bien ne pas en être plus sûr que monsieur, répondit Forget, à qui la délicatesse des sentiments tenait lieu de finesse d'esprit ; le revenant ne m'a pas parlé ; il avait un masque. Je ne sais d'une femme que ce qu'on m'en a dit. On a bien pu se moquer de moi. Alors, monsieur, ni vous ni moi, nous ne savons rien, et c'est le mieux.

Thierray, qui n'était point né aristocrate, et qu'aucune habitude d'enfance n'empêchait de se livrer à son impulsion naturelle, tendit la main à son domestique, qui, élevé,, lui, dans d'autres idées, hésita à la lui donner, et ôta son chapeau d'une main en recevant, de l'autre, cette marque d'estime. Thierray ne dit rien et s'éloigna. Forget réfléchit un instant, se demanda s'il devait prendre au sérieux son nouveau maître; comprit, grâce à sa droiture naturelle, plus forte que les préjugés de l'éducation, qu'il pouvait l'estimer en conscience, et alla broser son cheval, tout en faisant ses réflexions intérieures sur le mécontentement paternel que lui causerait une fille aussi écervelée que l'était son ex-patronne Éveline. Dans ses idées, qui n'étaient pas dépourvues de justesse, se compromettre pour une passion n'était pas un crime; mais s'exposer pour une espièglerie, c'était un grand mal. Il faut dire qu'il n'y avait pas de cœur plus généreux et d'esprit moins enjoué que le cœur et l'esprit de Forget.

Thierray alla guetter, des hauteurs du parc, l'arrivée d'Éveline sur tous les sentiers et chemins qui aboutissaient vers le château. 11 était neuf heures quand il la vit descendre, au pas et dans une pose rêveuse, une pente escarpée qui ramenait l'oiseau fuyard au nid paternel. Il put retourner, comme par hasard, à la grille de la cour, et lui offrir la main pour descendre de cheval.

Elle fut doucement flattée de le voir debout, n'ayant pas dormi et veillant sur son retour au bercail.

— Personne ne sait rien, lui dit-il aussitôt que Crésus eut le dos tourné pour emmener les chevaux. Forget est l'homme le plus sûr; mais, croyez-moi, il faut faire accepter une somme à Crésus et l'envoyer chercher une condition loin d'ici.

Ah! mon Dieu, dit Éveline d'un air chagrin, vous

MONT-REVÉGHE.

pensez u tout cela, vous! Eh bien, moi, je ne veux pas m'en occuper. J'ai bien autre chose en tête!

— Quoi donc, chère Éveline?

— Otez donc votre gant, je vous en prie.

— Le voilà, dit Thierray en lui montrant son anneau, qu'il avait au doigt.

— Ah ! vous l'avez trouvé? reprit-elle en souriant. C'est bien, rendez-le-moi.

— \oilà votre mouchoir, il a un chiUre; mais l'anneau n'en a pas, et il n'y a pas d'imprudence à me le laisser.

— Pas d'imprudence! Vous ne voyez jamais le danger que dans les faits extérieurs, dans les choses matérielles! Songez à quoi vous vous engagez vous-même en gardant cette bague. C'est moi qu'elle compromet auprès de vous, et ne voyez-vous pas que c'est la seule opinion dont je me soucie?

— Eh bien, soyez en paix sur ce point, adorable fille. Je sais que je m'engage à m'efTorcer de me faire aimer, je sais que la tâche est difficile...

— DifDcile? répondit Éveline en le regardant fixement. Vous rappelez-vous quatre petits vers qui m'ont toujours semblé plus grands que tous les alexandrins du monde?

u Comment, disaient-ils, Sans philtres subtils, Être aimés des belles?

— Aimez ! » disaient-elles.

Là-dessus, Éveline, riante et fraîche comme une matinée de printemps, accablée de fatigue pourtant, mais illuminée par la joie d'être aimée, monta légèrement le perron et regagna sa chambre, où Grondette s'étonnait de ne pouvoir entrer.

— La raison de ce phénomène, lui dit Éveline en tirant la clef de sa poche, la voici : ta diablesse est sortie de bonne heure et, par distraction, a emporté la clef.

Cette journée fut, jusqu'au soir, une des plus douces de la vie de Thierray. Dutertre n'avait et ne pouvait avoir aucun soupçon de l'escapade de "i fille. L'eût-il connue, il l'eût pardonnée, ce jour-là, > n la voyant si gaie, si heureuse, si sincère dans sa prédilection marquée pour Thierray. Elle semblait si parfaitement corrigée de tout caprice, que Thierray, de son côté, ne cachait presque plus sa défaite, et Dutertre croyait voir clairement qu'un heureux mariage couronnerait avant peu ces heureuses amours.

Nathalie, depuis que son départ pour Paris était secrètement arrêté, ne se donnait plus la peine d'être aimable ou fâcheuse. Elle vivait seule, de rêves ambitieux et de projets splendides. Elle pensait fort peu à Flavien, bien qu'elle eût daigné y songer, avant la résolution qui lui faisait espérer de trouver à Paris vingt partis tout aussi brillants et non moins agréables. Ce jour-là, pourtant, une circonstance fortuite devait changer complètement la disposition de son esprit et la nature de ses sentiments.

Elle ne parut qu'au déjeuner, et Thierray passa l'après-midi avec Éveline dans les bois et les rochers au-dessus de la cascade. Dutertre les y avait accompagnés; mais Éveline était lasse, et le

père, voyant l'amant épris sérieusement, c'est-à-dire religieusement respectueux, alla errer plus loin et les laissa ensemble.

Cependant, après une nuit et une journée de tête-à-tête peu interrompu, Thierray n'était pas plus avancé qu'au-)aravant, en ce sens que, pas plus que la semaine précédente, Éveline, tout en lui faisant voir par mille séductions charmantes qu'elle le préférerait à tout autre et voulait être aimée de lui, ne se départit pas une seule fois de sa légèreté, de son incertitude, disons le mot, de son absence de moralité dans la religion du cœur. L'amour, pour elle, ctiit un jeu plus délicieux que tous les autres jeux dont se composait sa vie morale; mais, au fond, c'était toujours un jeu. Elle était belle joueuse, elle savait perdre sans humeur, mais elle s'obttinait à la revanche. Elle voulait gagner, c'est-à-dire posséder les cœurs sans laisser posséder le sien d'une manière absolue. Elle ne voyait jamais que le jour présent. L'idée de l'avenir, si douce aux atTeciions durables, si nécessaire à la loyauté et à la logique de Thierray, était une idée antipathie^ le à l'esprit aventureux et flottant d'Éveline. On eût pu résumer toutes les promesses de cette âme légère par ces mots : « Espérez, n'exigez pas. Je vous aime aujourd'hui, faites-vous aimer demain. Je ne pourrai jamais répondre de moi-même ; je suis sincère, je ne me vante de rien. Je ne me connais guère, c'est à vous de me juger, de m'apprécier ou de me fixer. Mais ne comptez pas trop sur mon aide. Je ne peux m'aider moi-même, je me laisse aller, comme le vent qui souffle et comme la feuille que le vent emporte. »

Et Thierray finit par se dire tout bas ;

— Oui, oui, tout cela signifie : « Épousez-moi, car je vous aime; mais soyez philosophe, car vous aurez sans iloute grand besoin de l'être. »

Et la tristesse le prit comme il ramenait sa fiancée au château. Le soleil déclinait, l'air devenait humide. Une sorte de froid passait dans l'âme de Thierray, avec cet invincible ennui qu'éprouve un esprit brillant mais sérieux, dans le contact prolongé d'un esprit charmant mais fantasque.

Nathalie parut au dîner avec une figure très-problématique. Elle avait un éclair dans les yeux, un sourire sur les lèvres, qui la rendaient fort belle et un peu effrayante.

— J'ai reçu, dit-elle à Thierray, les vers que vous m'annonciez. Ils sont ravissants. Je garderai ce petit chef-d'œuvre pour l'étudier toute ma vie !

Sa voix étrange fit tressaillir Dutertre. Éveline dit en riant à sa sœur :

— Pourquoi donc nous dis-tu cela du ton de lady Macbeth ?

Nathalie baissa les yeux, serra les lèvres et ne répondit pas.

Elle ne reparla plus à Thierray de ses vers. Ce silence lui parut étrange. Quatre cents vers valaient bien au moins quatre petites phrases d'approbation ou de remerciement, à une par centaine. Elle semblait vouloir en faire un mystère entre elle et le poète qui les lui avait adressés. Éveline s'en inquiéta, et, trop franche pour le cacher, elle tourmenta sa sœur toute la soirée devant Thierray, pour que l'épître lui fût communiquée. Nathalie refusa net, disant que ce qui était à elle était à elle. Dutertre, étonné, s'en mêla; il croyait voir, comme Thierray et comme Éveline, que Nathalie se faisait un méchant plaisir de rendre sa sœur jalouse, et de troubler le naissant bon-

MONT-REVÉCHE.

heur de ces deux amants. 11 insista avec douceur, mais sa voix avait plus de fermeté que ses paroles n'en voulaient montrer. Nathalie, se tournant alors vers Thierray, lui dit :

— On me force, monsieur, à faire l'aveu d'une chose déplorable. C'est que j'ai perdu votre lettre une heure après l'avoir reçue; mais les poètes ont une merveilleuse mémoire, et je suis sûre que vous pourriez nous réciter vos quatre cents vers sans vous gêner.

— Ce sera fort ennuyeux, répondit Thierray, car ils sont mauvais : je les ai faits tristement et sans inspiration. Mais, puisque vous voulez condamner votre père et votre sœur à les entendre, je vais tâcher de me les rappeler.

Aidé, en effet, par beaucoup de mémoire et de facilité, improvisant là où il y avait lacune dans son souvenir, il récita les quatre cents vers, que Nathalie parut écouter comme si elle ne les connaissait pas. 11 la soupçonna de les avoir jetés au feu sans daigner les lire, et lui pardonna plus volontiers ce mépris qu'il n'eût fait d'un essai de perfidie.

Éveline trouva tout charmant. Dutertre appjaudit beaucoup. Thierray se retira sur un succès, croyant laisser Nathalie sur une défaite. 11 ne se doutait pas qu'elle tenait sa victoire, comme elle se le disait intérieurement, par les ailes.

Dutertre, après qu'Éveline, brisée de lassitude, se fut retirée aussi de son côté, essaya d'arracher à Nathalie le mot de l'énigme.

— Mon père, lui dit-elle, ne me le demandez jamais. Le jour où je m'en justifierai, l'on me haïra sérieusement, et je serai victime

d'un hasard fatal que l'on m'imputera à trahison.

Dutertre crut sérieusement à une soi le de trahison de la part de Thierray.

— Je crois deviner, dit-il, et, si je devine juste, vous avez agi sagement et généreusement en refusant à votre sœur la preuve d'une malice ou d'une légèreté , pour ne rien dire de plus, de la part de M. Thierray. Sans aucun doute, les vers qu'il vient de réciter ne sont pas les seuls qu'il vous ait adressés ?

— 11 ne m'a point adressé de v"-?, répondit Nathalie ; ce qui a été mis sous mes yeux n'est q e de la prose ; mais elle est remarquable , ajouta-t-elle avec une expression de profonde ironie.

— Ma fille, reprit l'excellent Dutertre, peut-être attaches-tu trop d'importance à une lettre que M. Thierray t'aura écrite dans un mouvement de dépit contre ta sœur. Tu n'en veux pas tirer gloire, je le sais, car tu m'as souvent manifesté l'absence de tout penchant, même de toute bienveillance, pour M. Thierray. J'ai cru qu'il méritait mieux de ta part et de la mienne. Il m'a semblé voir que ta sœur et lui avaient une inclination prononcée l'un pour l'autre, inclination que j'ai encouragée en silence. Mais, s'il n'est pas digne de mon estime et de ma confiance, ton devoir est de m'éclairer. Moi seul dois être juge de ce qu'il y a de sérieux ou de frivole dans le caractère de ce jeune homme. Je te remercie donc, encore une fois, de ta réserve de tout à l'heure, mais je te prie de me remettre la lettre et de ne pas craindre que personne ici t'accuse jamais de l'avoir provoquée.

— En êtes-vous bien sûr, mon père? dit Nathalie; me connaissez-vous parfaitement? vous a-t-on assez fait re-

marquer tous mes fiéfauts? enfin, jureriez-vous sur votre honneur, en dépit des plus cruelles insinuations, que vous me savez incapable de faire à un homme la moindre avance, la moine"re provocation ?

— Oui, ma filie, répondit Dutertre espérant la ramener au sentiment de la justice par de grandes marques d'estime ; je vous jure sur l'honneur, et je jurerais à la face du monde, que votre caractère sérieux et votre fiorté excessive vous défendraient et vous interdiront toujours le système de coquetterie dont notre chère Êveline use quelquefois, sans en comprendre le péril et la gravité.

— Votre estime me suffit, mon père, dit Nathalie ; elle me consolera de tout, et je n'ai qu'à garder le silence du mépris et de la résignation.

— Pardon, Nathalie 1 ma conclusion est différente. Je veux savoir si Thierray est digne de devenir mon gendre; je vous demande sa lettre.

— Impossible, mon père !

— Il ne saura jamais que vous me l'avez communiquée; je ne voudrais pas exposer ma fille à la vengeance d'un homme sans principes.

— J'en suis bien persuadée, mon père, dit Nathalie, qui, malgré son attitude défensive, écoutait avidement et semblait noter avec soin chaque engagement qu'elle arrachait à son père ; mais ma sœur?...

— Votre sœur ne saura jamais que j'ai lu cette lettre, elle n'en connaîtra pas même l'existence. J'éloignerai Thierray sous tout autre prétexte, sans exposer deux sœurs à un de ces conflits

d'amour-propre qui laissent toujours quelques nuages deus l'intimité.

— Et ma belle-mère? dit Nathalie.

— Si vous désirez que ma femme reste étrangère à ce petit événement domestique, je suis très-disposé à lui en épargner l'inquiétude et le souci.

— Je l'exigerais, moi père !

— Soit, puisque c'est mon désir également, et qu'elle ne pourrait y porter remède.

— Ainsi, vous vous engageriez à ne jamais révéler à personne, à personne au monde, l'existence de cette lettre?

En parlant ainsi, Nathalie tirait à demi de sa poche l'envoi assez volumineux de Thierray.

— Doutez-vous donc de ma parole, ma fille ? dit Dutertre d'un ton sévère.

— Non certes, si vous daignez me la donner formelle, précise, sacrée.

— Je croyais vous l'avoir donnée, je vous la donne encore, répondit Dutertre,

Nathalie tira de sa poche la lettre tout entière, la fit craquer dans ses doigts, parut hésiter; puis, la retirant avec précipitation :

— Non ! non ! s'écria-t-elle, c'est impossible! Cela vous ferait trop de mal.

Elle tremblait réellement devant l'action qu'elle allait commettre.

Dutertre, qui n'en connaissait pas la gravité, crut qu'elle se jouait de lui et qu'elle voulait troubler, sans motif et sans preuve, la sécurité de sa sœur.

— Prenez garde ! lui dit-il. Vous me feriez croire qu'il n'y a rien dans cette lettre qui vaille la peine que vous vous donniez pour l'incriminer.

— Si je ne vous la remets pas, mon père, dit Nathalie, '

MONT-REVÉCHE.

vous croirez que je l'ai provoqué par mes avances, n'est-ce pas ?

— l'eut-être ! répondit Dutertre à bout de calme et de patience.

^'jthalie feignit de se trouver vaincue, et copondant, moitié ifMTeur de voir l'arme qu'elle tenait se retourner contre elle-même, moitié remords du mal qu'elle allait faire à son père, elle se débattit encore. Il est peut-être des âmes complètement corrompues après une carrière mauvaise ; il n'en est pas de complètement perverses au début de la vie, et Nathalie sentit en ce moment un grand combat livré par ses entrailles et sa conscience au démon de la haine et de l'envie.

— Mon père, dit-elle, ne parlez pas ainsi, ne me tentez pas, ne mettez pas en jeu ma fierté outragée. Je ne dois pas vous donner cette lettre. Vrai ! souvenez-vous de ce que je vous dis, je ne le dois pas ! Ce n'est pas ce que vous croyez. Cela ne concerne ni Thierry ni Éveline. il y a là un mystère que vous n'avez plus le

droit d'éclaircir. Vous avez juré! Vous ne pourriez combattre pour votre honneur qu'en risquant de le compromettre, soit comme père, soit comme...

Elle s'arrêta effrayée du mot qu'elle allait prononcer. Son père l'acheva :

— Soit comme époux? dit-il.

Et une pâleur mortelle se répandit sur son visage. La plaie qu'il croyait fermée se rouvrait.

— Allons, dit-il avec énergie et en tendant la main pour recevoir la lettre, donnez! J'ai résolu de ne laisser couvrir aucun feu sous la cendre, de ne m'endormir sur aucune apparence de calme trompeur. Puisque la pensée du mal veille autour de moi, mon devoir est de l'éteindre-, donnez-moi cette lettre!

— Vous me l'arracherez donc de force, si je vous la refuse? dit Nathalie, qui voulait faire violer son dernier reste de conscience.

— Non, dit Dutertre. Dieu me préserve de porter jamais une main égarée sur les objets de mon affection ! Je fais appel à votre devoir le plus sacré, qui est de n'avoir pas de secrets pour votre père.

— Je ne peux pas résister, dit Nathalie ; mais je vous prends à témoin de l'effroi et de la douleur avec lesquels je vous n]éïs.

Elle lui mit en tremblant la lettre dans la main et voulut sortir. Dutertre, qui était encore maître de son émotion, l'arrêta.

— Restez, dit-il, ceci est peut-être la flèche empoisonnée du Parthe ; je veux causer avec vous de cette lettre, quelle qu'elle soit, après que je l'aurai lue ; asseyez-vous.

Nathalie s'assit à une certaine distance, la tête tournée de manière à ne pas paraître observer l'attitude de son père, mais de manière cependant à n'en rien perdre dans la glace où se reflétait son image.

Dutertre, voyant une fort longue lettre, la posa sur la table, approcha son siège et lut... non pas une lettre de Thierray à Nathalie, comme il s'y attendait, mais la lettre qu' Thierray avait reçue de Flavien la veille.

Thierray, dans la préoccupation et la fatigue d'esprit

où l'avait surpris Éveline à Mont-Revêche la nuit précédente, avait, une demi-heure auparavant, enveloppé et cacheté, à la place de ses vers, les dix petits feuillets qui composaient la lettre de son ami. Le hasard avait voulu que les deux paquets se trouvassent rapprochés sur la même table, qu'ils eussent le même volume, la même apparence, que le papier azuré fût le même, car celui dont s'était servi Thierray avait un reste de celui que Flavien avait apporté dans son nécessaire à Mont-Revêche. Thierray avait serré précieusement ses propres vers dans le tiroir de son bureau, tout en mettant l'adresse de Nathalie sur la lettre très-confidentielle et assez compromettante où son ami lui disait son amour pour madame Dutertre.

Si on se rappelle les expressions de cette lettre, elle pouvait se résumer ainsi pour Dutertre :

«Une fleur donnée mystérieusement et peut-être amoureusement à Flavien durant son sommeil a allumé en lui une curiosité ardente, une sorte de passion sensuelle et hardie. Olympe avait, soit par hasard, soit à dessein, une fleur semblable à son corsage. Son trouble étrange et maladroit a encouragé un jeune homme

entreprenant à lui exprimer pendant huit jours des désirs dont la seule pensée fait frémir de rage un mari délicat, un amant passionné. Au moment où Flavien se décourageait devant une dernière apparence ou un dernier effort de vertu, un nouvel envoi mystérieux des mêmes fleurs est venu l'exalter au point qu'il a fui pour ne pas succomber, »

— Oui, le généreux Flavien, se disait Dutertre, daigne me laisser ma femme encore pure ; sans sa grandeur d'âme, encore un jour, et cette femme faible et imprudente fût tombée fascinée entre ses bras comme le passereau par le vautour.

Telle fut, grâce aux défaillances de la nature humaine quand l'amour domine le raisonnement, la première impression de Dutertre. Ce portrait de sa femme, cette définition, que Thieriy trouvait vigoureuse dans sa naïveté un peu sauvage, des attrait, de la faiblesse et des séductions de la douceur, tout ce tableau d'une scène où il crut voir Olympe frissonnante et consternée dans les bras de Flavien, firent bouillonner et brûler le sang dans les veines du mari.

— Je ne me serais jamais douté qu'elle fût faible devant l'insolence, se dit-il, et qu'elle put courir de ces dangers que les êtres vraiment chastes ne connaissent seulement pas!

C'étaient ces images qui troublaient et torturaient Dutertre au point de l'empêcher de s'arrêter à l'histoire mystérieuse des fleurs. Aux premières lignes de ce récit, il avait souri de la fatuité de Flavien, tant il lui avait paru invraisemblable, impossible, que sa femme fût capable d'une pareille provocation. Quand sa pensée se fut douloureusement arrêtée sur les tableaux présentés par le narrateur avec un cachet de sincérité, de bonhomie et même de

modestie évidentes, il trouva possible au moins l'envoi des dernières fleurs à Mont-Revêche. Olympe n'avait pas provoqué cette passion, mais elle en avait peut-être subi le magnétisme, et peut-être avait-elle fini par y répondre; peut-être, en effet, Flavien avait-il été très-généreux envers elle en s'efforçant de douter encore, et en se hâtant de fuir. Voilà ce que se disait Dutertre.

Nathalie suivait dans la glace toutes les surprises, toutes les hésitations, toutes les tortures de son père. Elle

MON'T-llKVJ'Cn]

éprouvait un mélange de joie et de remords, de triomphe et de terreur.

Bientôt cependant Dutertre, qui avait fini de lire et qui revenait au commencement de la lettre pour en peser toutes les expressions, sentit une autre lumière se faire dans son esprit. Elle le bouleversa, et, ne se possédant plus, il se leva terrible devant Nathalie.

— Ma fille, dit-il en la foudroyant de son regard, ceci est une trame odieuse ! C'est vous qui, un certain jour, avez remarqué que ma femme avait une certaine fleur à sa ceinture. C'est vous qui vous êtes fait un jeu cruel d'en mettre de semblables sous la main de ce jeune homme endormi. C'est vous qui lui en avez envoyé d'autres à Mont-Revêche pour lui faire croire que ma femme, ma pauvre femme, était éprise de lui ! Vous avez voulu la compromettre, la perdre : il le sent lui-même, et bientôt vous serez dévotée et châtiée par l'horreur que vous inspirerez à tout le monde.

— Voilà à quoi je m'attendais, répondit Nathalie avec audace. Est-ce que madame Olympe n'a pas eu le soin de le faire pressentir à M. Flavien ? est-ce qu'elle ne le croit pas charilablenien ? est-ce que ses belles larmes, comme il dit, et ses insinuations assez claires ne sont pas une accusation effroyable qui vient assurer le triomphe de sa haine, en passant de la plume de M. Flavien sous les yeux de mon père ? Aurais-je cédé à vos ordres de vous montrer cette lettre, si je n'avais compté qu'un jour ou l'autre madame Olympe réussirait à vous faire croire ce que croit déjà son adoiateur ? Ne devais-je pas me mettre en garde contre une pareille perfidie , qui m'eut livrée sans défense à son aversion et à vos rigueurs ? Voyez la différence entre nous : je ne l'accuse de rien , moi ! Je ne prétends pas, je ne crois pas qu'elle ait donné ou envoyé des fleurs ; mais je vois qu'il en a reçu, qu'il lui a attribué cette agacerie, et que la première pensée de cette femme envieuse et cruelle a été de m'accuser jusqu'à en pleurer de colère devant lui !

Nathalie s'arrêta en voyant pour la première fois le visage de son père baigné de larmes. La colère était courte chez lui et faisait place à une profonde douleur.

Nathalie fut effrayée et sincèrement repentante un instant.

— Mon père, s'écria-t-elle, je lui pardonne ! pardonnez moi aussi de vous faire souffrir ! mais ne me haïssez pas ! Je vous jure sur votre bonté, sur votre honneur, sur vos vertus, que je n'ai pas eu la pensée de compromettre votre femme. Je souffre de ses soupçons, c'est ce qui me rend anière])our elle ; mais je vous proteste, je vous fais serment devant Dieu que je ne les mérite pas.

Nathalie disait la vérité. Le hasard était seul coupable de la méprise ou de l'incertitude de Flavien. Nathalie n'avait pas remarqué qu'Olympe eût une fleur demi-cachée dans les dentelles de son sein , puisqu'elle-même avait arboré un instant une de ces fleurs. Elle l'avait vite jetée., en prenant note de l'inattention de Flavien. Puis, le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois, elle s'était imaginé qu'il la regardait avec un certain intérêt. Les vieilles filles ont de ces illusions continuelles, et Nathalie, à force de se dire vieille fille par dépit, commençait à le devenir en réalité. Alors elle avait envoyé un bouquet signé HélycUe, associant sa sœur à cette plaisanteiie.

Elle fut tentée, pour rassurer entièrement son père, p'avouer toute l'aventure, et c'eût été le plus simple; mais elle s'était trop enfermée en le niant d'abord. L'ne nuiivaiK' honu' la retint ; et puis, malgré le trouble ou la plongeait sa vengeance, elle ne put se décider à y renoncer entièrement. Du moment où elle avait lu la lettre de Flavien, un sentiment nouveau s'était allumé en elle comme un incendie. Les ardeurs de la jeunesse avaient monté pour la première fois à son front glacé. De vagues aspirations lui avaient révélé le besoin de trouver dans le sein d'un être jeune, bouillant et résolu, l'initiative qui manquait à sa vie solitaire et froide. Flavien , sans s'en douter, lui avait révélé l'amour, sous un aspect bien peu éthéré, il est vrai, pour une jeune personne dont l'imagination visait au sublime, mais, en réalité, sous le seul aspect qui pût émouvoir une fenime sans tendresse et sans dévouement : le trouble des sens.

Elle était donc souffrante et j douse jusqu'à la fureur, en voyant une autre femme, la femme qu'elle haïssait, devenir, par sa faute à elle, l'objet des désirs qu'elle eût voulu inspirer, bien

que, dans son agitation et son ignorance d'elle-même, elle ne se rendît pas compte de ce qu'elle éprouvait.

Dutertre vit que, sur le point capital, elle était sincère, et n'osa pas insister pour savoir le reste. 11 était même naturellement porté à attribuer le badiuage des fleurs à la folle Éveline, comme une de ses naïves rubriques pour rendre Thierray jaloux. 11 en fut plus attristé dans son amour. Éveline, coupable à sa manière, mais sans malice aucune, contre sa belle-mère, et Nathalie innocente. Olympe restait chargée d'un blâme qu'elle méritait en éliet pour avoir secrètement accusé cette dernière d'une noirceur gratuite. La pauvre femme avait tant souffert, qu'elle pouvait bien avoir quelques accès d'injustice. Elle l'avait senti, elle l'avait dit à Flavien ; elle avait fait ensuite tous ses efforts pour lui en retirer la pensée, elle avait été près de s'accuser elle-même pour disculper les autres; mais elle n'avait pu y réussir sans émouvoir, plus qu'elle ne l'avait prévu, l'imagination exaltée de ce jeune homme, et tout cela formait un vague ensemble de dénégations pudiques et de frayeurs attrayantes que Flavien avait définies à sa manière, à savoir que, sans y rien comprendre, il s'y était brûlé comme un sphinx ivre et impétueux à une flamme tremblotante agitée par le vent.

Dutertre consola et rassura sa fille, qui pleurait moitié de colère, moitié de chagrin. 11 prit la lettre et la jeta au feu.

— Que tout ressentiment et toute inquiétude soient consumés, dit-il, comme cette lettre imprudente et frivole. Olympe est malade, sachez-le, ma fille. Elle est nerveuse , affaiblie , et peut-être a-t-on eu ici envers elle des torts qui, sans la justifier de ses soupçons, doivent l'excuser. Oubliez cela. M. deSaulges ne doit pas revenir, et, si jamais ma femme, ce dont je la sais incapable, laissait

échapper quelque doute devant moi sur cette puérile aventure des fleurs, comptez bien qu'avec la même affection paternelle que je vous témoigne, je vous justifierais auprès d'elle.

— Sans doute, mon père, ce serait aussi avec la même sévérité que vous me témoignez quelquefois? dit Nathalie tout à fait rendue à sa haine. Je suis ici profondément

MONT-REVÉCHE.

blessée, et un étranger est le confident des accusations dont votre femme me gratifie.

— Nathalie, vous disiez tout à l'heure : Je lui pardonne ; est-ce ainsi que vous pardonnez ?

— Eh bien, je serai généreuse CHvers elle, répon[^]it Nathalie d'un air méprisant. Je ne suivrai pas l'exemple qu'elle me donne. Je ne prendrai pas de confidents de l'injure qu'elle m'a faite ; surtout je ne les choisirai pas arrivés de la veille pour leur ouvrir mon cœur le lendemain, car je craindrais de les voir s'enhardir jusqu'à me serrer dans leurs bras à quelque rendez-vous de chasse.

Et Nathalie, redevenue furieuse de voir son père si indulgent pour les soupçons d'Olympe . lisant dans sou regard irrité que sa jalousie secrète allait se traduire par une violente indignation contre la main qui retournait le îw dans sa blessure, se retira, ou plutôt se sauva dans sa chambre.

C'était la première fois de sa vie que Dutertre allait dormir sous son toit sans avoir serré ses trois filles contre son cœur, et, pour la première fois, il ne rappela point l'enfant rebelle pour la calmer et la ramener au sentiment de ses devoirs envers lui. A

cette heure solennelle de minuit, qui termine un jour de notre courte vie pour en ouvrir un autre dont nul de nous n'est assuré de voir la fin, il y a quelque chose d'effrayant et d'afi'reux à se séparer des membres de sa famille sans avoir pu leur pardonner ou les bénir.

Mais Dutertre était à bout de ses forces. Il alla errer dans son appartement, en proie à un désespoir calme et profond. Chef de famille avant tout, il déplorait la rivalité qui rainait toutes ses espérances de bonheur. Il s'effrayait des forces de Nathalie pour la haine. Il pleurait sur cette âme froissée qui ne devait jamais connaître le vrai bonheur. 11 s'affectait aussi de voir que cette hostilité opiniâtre avait réussi à troubler l'âme de sa femme jusqu'à lui faire oublier un instant sa générosité, son équité naturelles.

Mais c'était peu que cette souffrance. Une autre, bien plus énergique et moins combattue par la résignation, lui succéda.

Dutertre n'avait jamais eu seulement la pensée d'être jaloux de sa femme. Depuis quatre ans qu'elle était devant lui comme un miroir de pureté, sans que jamais un regard de distraction, une ombre de coquetterie, vinssent à le ternir, il avait vécu dans son amour comme dans le sein de Dieu. Cette confiance sans limites, ce respect inaltéré, faisaient sa force et sa consolation au sein des luttes du monde et de la famille. Non-seulement il n'avait pas cru possible qu'elle aimât un autre que lui, mais encore qu'elle fût aimée d'un autre, tant il la voyait préservée par son auréole de chasteté naturelle et de fidélité exclusive.

Dutertre se trompait quant au dernier point; là, son optimisme, sa générosité de cœur, sa candeur extraordinaire, lui fai-

saient trop juger les autres hommes par lui-même. 11 savait bien qu'il en est de corrompus. Le soin qu'il avait pris de les éloigner de son sanctuaire et de ne s'entourer que d'esprits délicats et de caractères nobles lui ôtait la notion des faiblesses inhérentes à la nature humaine. Dans sa modestie, il croyait aussi austères que j tous les hommes qu'il pouvait estimer d'ailleurs.

Marié à vingt ans à une femme de seize, il n'avait ja-

mais connu les égarements du cœur et de la conduite à l'âge oii les passions sont farouches chez les hommes, faute de satisfactions légitimes ; sa jeunesse avait donc été pure comme .son enfance. Après avoir perdu ra première femme, il n'avait pu perdre le souvenir des quatre ans de bonheur tranquille et plein qu'il avait goûtés dans le mariage. Il ne comprenait même pas le bonheur sous une autre forme, et une longue douleur l'avait préservé des passions fugitives. A trente ans, il en avait essayé pourtant, n'osant pas confier ses enfants troj) jeunes à une seconde femme. .Mais, dans ce qu'il appelait en lui-même ses égarements, il avait conservé une moralité qui eut fait sourire la plupart des hommes du monde où il vivait, si sa chasteté instinctive lui eût permis do s'en expliquer devant eux. 11 avait toujours regardé comme un tel crime de chercher à séduire une jeune fille ou une femme mari^Je, qu'il ne croyait pas qu'on pût être honnête homme et voler ainsi l'honneur des familles. De là son excessive confiance dans tous ceux qui l'entouraient, pour peu qu'ils gardassent devant lui certaines apparences de moralité sociale. Il est vrai de dire que les manières de cet homme rare, son aversion pour le cynism:^, l'esprit avec lequel il le rembarrait, enfin, je ne sais quelle influence de gravité douce, toujours présente au milieu de son plus aimable enjouement, repoussaient la confiance

des libertins et même celle des hommes légers. On le respectait sans s'en rendre compte et sans que lui-même s'en aperçût. Ce n'était donc pas le moyen pour lui de connaître les véritables mœurs, les instincts, les théories ou les entraînements de son entourage.

Cet entourage était aussi choisi que possible. On eût pu en juger par Flavien, qui, certes, n'était pas un roué sans principes et sans loyauté ; par Thierray, qui, moins candide à l'égard de lui-même, n'en était pas moins incapable d'un égoïsme cruel ou scandaleux ; par Amédée, qui était aussi religieux en amour que Dutertre lui-même ; et pourtant ces trois hommes avaient été ou étaient amoureux de madame Dutertre.

Voilà ce que Dutertre commençait à voir, sinon à comprendre, et ce qui causait le tumulte de ses pensées. Il s'efforçait d'oublier la fatale lettre de Flavien, et pourtant il regrettait de l'avoir brûlée. Il se disait qu'il l'avait mal comprise ; que, s'il pouvait la relire en cet instant, il n'y trouverait que des motifs de sécurité. Mais, alors, les passages qui l'avaient le plus ému se présentaient à sa mémoire avec une netteté désespérante. Certaines situations auxquelles Nathalie avait fait une attention cruelle en les lui rappelant, certaines remarques sur l'espèce de surveillance jalouse exercée par Amédée sur sa jeune tante, lui brûlaient le cerveau comme si elles eussent été écrites avec du feu.

A cette dernière pensée surtout, Dutertre, épouvanté de lui-même, se demandait s'il devenait fou, ou si, depuis quatre ans, il était la dupe de la plus odieuse des trahisons, la trahison domestique. Il sentait sa tête éclater, et son cœur, rempli d'une ineffable tendresse pour ce fils adoptif dont il allait jusqu'à suivre les conseils et accepter l'influence dans ses douleurs de mari et de

père, se brisait en sanglots, sans que ses yeux sèches par l'insomnie pussent épancher ses larmes.

Il se jeta sur un lit de repos dans le boudoir de sa

:.uu\t-he\é(;he.

femme, et, vaincu par la fatigue, il s'endormit on murmurant ce cri de détresse :

— o Nallialie! Nathalie! ce soir tu as tué ton père!

Diitertre eut quelques heures d'un sommeil accablant. 11 fit des rêves affreux. 11 s'éveilla' souvent, mal à l'aise comme on l'est quand on dort tout habillé. 11 était baigné de sueur, quoique la nuit fût froide. Plusieurs fois il ne se rendit pas compte du lieu où il était. Ce lit de repos où s'étendait quelquefois Olympe était placé dans une sorte d'alcôve fermée d'une tapisserie. Les bougies s'étaient consumées. Dutertre se trouvait dans des ténèbres rendues complètes par le lourd rideau qu'il avait machinalement lire sur lui. Par moments il se croyait descendu vivant dans la tombe; mais il n'avait pas la volonté de se soustraire à cette impression lugubre. Il se rendormait pour tomber dans quelque autre, songe plus lugubre encore.

11 s'éveilla tout à fait en entendant parler auprès de lui. Il ouvrit les yeux, vit les premiers rayons du jour glisser vers lui par la fente de la tapisserie, et reconnut les voix d'Olympe et d'Amcdée.

Dutertre n'attendait sa femme que le lendemain soir. Elle avait dû aller voir une amie d'enfance très-malade qui se rendait à Nice, et qui, n'ayant pas la force de se détourner pour aller à Puy-Verdon, l'avait suppliée de venir passer une heure avec elle à Nevers, en lui indiquant le jour de son passage dans cette ville.

Olyni]» avait calculé qu'elle pourrait rendre ce devoir à l'amitié et être de retour au bout de vingt-quatre heures. Dans sa tendre sollicitude, Dutertre, ne voulant pas laisser ses filles seules, avait supplié sa femme d'emmener avec elle Benjamine pour la soigner, et il leur avait donné Amédée pour les protéger toutes deux. Il l'avait suppliée encore de prendre trois jours pour cette absence, afin de ne pas se fatiguer. Il craignait que la vue de son amie malade, moulante Jieut-êlro, ne la rendit malade elle-même, et il ne voulait pas l'exposer à courir la poste sous le coup d'une crise nerveuse.

Olympe avait trouvé son amie beaucoup mieux qu'elle n'espérait; elle était elle-même infiniment mieux portante depuis quelques jours. Elle était impatiente de revenir : elle était revenue.

La veille, c'eût été une surprise ravissante pour Dutertre. En ce moment, il se demanda si Flavien n'était pas de retour à Mont-Hevêche.

Et puis elle était seule avec Amédée. Elle ne savait pas son mari si près d'elle. Une terrible, une douloureuse curiosité condamna Dutertre à l'immobilité, au silence.

— (Comment! il est sorti et personne n'en sait rien? disait Olympe. Il a passé la nuit dehors, puisque son lit n'est pas défait dans sa chambre! cela m'inquiète !

— 11 sera parti hier au soir pour la ferme des Rivets, r>.'pondit Amédée. 11 m'a dit qu'il avait l'intention d'y passer, en notre absence, une journée entière pour tout voir. 11 aime à marcher, il y aura été à pied sans rie,i dire à personne, afin d'y coucher et de

s'y trouver tout porté ce matin. De cette manière il pourra faire sa tournée

complète etrevenirici avant la nuit. Mais, si vous voulez, ma tante , je vais monter en tilbury et je vous l'amène dans deux heures.

— Non, mon enfant, merci! reprit Olympe. Ces courses-là lui font du bien. Elles sont nécessaires à son activité. Il faut bien aussi qu'il surveille ses travaux. Il y prend tant d'intérêt el il a si peu de temps ta y consacrer! Et toi-même tu as besoin de repos ai)rès une nuit passée en voiture sans dormir; car ton office de surveillant t'en empêchait.

— Et vous, ma tante, est-ce que vous avez dormi? dit Amédée avec l'accent d'une tendre sollicitude que Dutertre s'imagina être à même de remarquer pour la première fois.

— Moi? Très-bien, je t'assure, répondit Olympe, dont le tutoiement envers Amédée parut aussi une chose nouvelle au malheureux époux, quoiqu'il l'eût exigé luimême à l'époque où Amélée, âgé de vingt ans, était venu habiter Puy-Verdon définitivement.

— Oui, reprit Amédée, vous avez dormi aussi bien qu'on peut dormir avec la tête d'une marmotte comme celle-ci sur l'épaide!

Il s'adressait à Benjamine, qui entrait en cet instant par le perron.

— Papa n'est pas dans le jardin, dit-elle; j'en ai fait le tour. 11 n'y a encore personne de levé, et je n'ai pu savoir où iL^st.

— Il do.vttre à la grande ferme, répondit Olympe Nous ne le verrons sans doute qu'à dîner. Allons, patience, ma chérie. Il faut

t'aller coucher.

— Oh! mère, j'en ai si peu envie, et c'est si beau de voir lever le soleil!

— Je t'en prie, ma fille, va dormir un peu. Qu'est-ce que dirait papa , si je lui ramenaï sa chérie avec la migraine ou la fièvre?

— Tu le veux, bonne mère? J'y vas. Mais, toi , tu vas te coucher aussi ?

— Certainement, répondit Olympe.

— Mère, reprit l'enfant, voilà tes fleurs que je confie à ce garçon-là pour qu'il les fasse revenir dans l'eau.

Et elle remettait à son cousin une gerbe d'asphodèles. La jeune femme embrassa la fille de son choix. Dutertre leur entendit échanger de gros baisers.

— Ah ! pensa Dutertre, cela sonne pourtant l'innocence et la vertu, ces baisers-là !

Néanmoins, il resta immobile. Caroline s'en allait. Olympe et Amédée restaient ensemble.

Tout aussitôt Olympe, qui était toujours debout près de la porte entr'ouverte donnant sur le perron, dit à son neveu :

— Et toi aussi, Amédée, va te reposer.

— Oui, ma tante, répondit-il d'une voix qui tremblait aux oreilles de Dutertre. Vous ne voulez pas que j'appelle votre femme de chambre?

— Non, vraiment, laisse dormir cette pauvre fille, qui ne me sait pas revenue. Je n'ai besoin de personne.

— Bien sûr? vous ne soulTrez pas?

— Pas du tout.

— Vous ne prendrez pas d'opium?

— Je n'en prends plus, dit Olympe avec enjouement. Est-ce que j'en ai jamais pris?

— C'est vrai qu'elle est guérie, pensa Dutertre; est-ce

MONT-REVEGHE.

l'amour de Flavien ou le mien qui a fait cette cure miraculeuse?

— Vous n'êtes pas inquiète de mon oncle, au moins? reprit Amédée, qui semblait trouver mille prétextes poiune pas sortir. Si vous l'étiez, je courrais...

— Non ! mais ne me parle pas comme cela , je le deviendrais : tu ne l'es pas, de ton coté? Jure-le, je te croirai et me rassurerai, car tu n'es pas menteur, toi !

— Je vous jure que mon oncle doit être où je vous dis.

— A la bonne heure! C'est égal! j'ai du guignon en tout, Amédée. Je me suis hâtée de revenir ! Je me faisais une si grande fête de le surprendre et de pouvoir metlre un jour de plus dans ma vie ! Car elle est bien courte, ma vie, sais-tu ?

— Mon Dieu! que dites-vous là? Est-ce que?... Oui, vous souffrez, vous le cachez!

— 11 est plus inquiet que moi-même! se dit Dutertre.

— Tu ne me comprends pas, l'éprit Olympe. Je dis que ma vie est courte, parce qu'elle ne dure que deux ou trois mois par année. Est-ce que j'existe quand il n'est pas là? Eh bien, pourquoi as-tu l'air triste? Est-ce que cela t'étonne? est-ce que, comme moi, tu n'es pas une âme en peine en son absence ?

— Non, cela ne m'étonne pas, dit Amédée avec une grande émotion, et je suis comme vous. Son absence nous fait bien 'ht mal à tous; mais elle vous tue, et voilà pourquoi je suis triste. Si vous vous laissez mourir, ma tante, qu'est-ce que nous deviendrons? Mon oncle ne vous survivrait pas!

— Mais je ne veux pas mourir! s'écria Olympe d'une voix pénétrante par sa douceur. Oh! tu ne me laisseras pas mourir, toi qui es un peu mon médecin. Mais le grand médecin de l'âme, vois-tu, c'est lui. Pourvu que je le voie, je suis sauvée. Ah ! mon cher enfant, aime-le bien , ce ne sera jamais trop! Allons, bonjour ou bonsoir. Je monte. Tu fermeras cette porte, dont la serrure me brise les doigts; et puis n'oublie pas les fleurs de notre Benjamine.

— Ce ne sont pas les siennes, ce sont les vôtres, ma tante : nous les avons cueillies pour vous. Vous les trouviez belles sur leur tige au coucher du soleil.

— Oui, je les trouve belles, quoique pâles et tristes.

— Elles sont pures , mais sans parfum.

— Sans parfum! dit Olympe en se penchant vers la gerbe de fleurs. Eh bien, on calomnie comme cela beaucoup de plantes, parce qu'elles ont des émanations fines et discrètes. Moi, je

trouve qu'elles ont l'odeur des bois, quelque chose qui n'a pas de nom précis , mais qui charme sans enivrer. Aies-en soin. Adieu! à tantôt.

Et Olympe sortit.

11 se fit un silence qui étonna Dutertre.

Amédée ne bougeait pas. Dutertre écarta doucement la tapisserie et le regarda attentivement.

Un faible jour pénétrait dans cette pièce ; mais, comme elle était fort petite, Amédée se trouvait forcément assez près de son oncle pour que celui-ci ne perdît pas un de ses mouvements.

Le jeune homme, avant de se retirer par le jardin, demeurait les yeux fixés sur la porte par où Olympe était sortie. Il tenait toujours dans ses bras la gerbe de fleurs qu'elle avait respirée. Tout à coup, par un mouvement convulsif, il la porta à son visage, l'en couvrit, comme

pour étouffer les baisers dont il la remplissait, et vint tomber ainsi sur un fauteuil, tellement près de Dutertre, que, sans la préoccupation complète où il était, il eût vu ses yeux ardents attachés sur lui. Dutertre n'y put tenir. En proie à une agitation insurmontable, et ne sachant pas supporter plus longtemps son inaction, il écarta le rideau , étendit le bras et prit dans les mains d' Amédée les fleurs , qu'il en arracha avec une sorte de violence.

Amédée tressaillit, devint pâle comme la mort, et resta fasciné par le regard de son oncle, les yeux dans les siens, avec l'expression d'un profond désespoir, mais sans honte ni crainte.

Dutertre fut subitement désarmé par cet air de franchise qui bravait la douleur même.

— Ah! malheureux! s'écria-t-il , toi aussi , tu l'aimes! mais c'est un inceste du cœur !

— Non, il n'y a pas d'inceste, répondit Amédée avec la résolution d'un homme fort, qui, contraint d'avouer tout , ne recule devant rien ; il n'y en a pas dans mon cœur, puisqu'il n'y en a pas dans ma pensée.

— Mais ce parfum que tu cherches là , s'écria Dutertre en froissant les asphodèles, c'est à moi de l'y trouver, à moi seul, et tu me le voles, dans le secret de ton âme!

— Pourquoi me volez-vous le secret de mon âme? répondit Amédée, presque irrité contre son oncle. Vous faites là un grand mal à vous et à moi!

— Le malheureux me donne tort ! s'écria Dutertre avec angoisse. Oui, oui, c'est moi qtii suis le coupable, parce qu'on me croît aimé !

— Vous êtes aimé, mon père, ne soyez pas ingrat envers le ciel , vous êtes aimé comme personne ne le fut jamais.

— Qu'en sais-tu, insensé? Tu t'en inquiètes donc bien? Et que t'importe à toi? T'ai-je chargé de veiller à la garde de mon trésor?

— J'ai veillé sur sa santé, sur sa vie. Quelle plus grande preuve d'amour et de dévouement pouvais-je vous donner, à vous, que de rester auprès d'elle?...

— En souffrant comme tu souffres, n'est-ce pas?

— Qui vous a dit que je souffrais? Me suis-je jamais plaint? S'en doute-t-elle? Quelqu'un a-t-il pu jamais le lire dans mes yeux?

— Oui, quelqu'un l'a remarqué et deviné; quelqu'un l'a dit et écrit.

— Si ce quelqu'un-là n'est pas une femme, nommezle-moi, et il faudra que l'un de nous...

— Vous ne le saurez jamais. Je ne vous accorde pas le droit de vous battre pour ma femme.

— Pour elle? Non , certes! personne ne l'aura jamais, pas même vous, mon oncle. On peut se battre pour soimême, quand on est accusé d'avoir insulté une telle femme, même par la pensée. On ne peut jamais se battre pour prouver qu'elle ne le mérite pas. Ce serait lui faire outrage que d'accepter la possibilité d'mi pareil doute.

— C'est de l'idolâtrie que tu as pour elle, malheureux!

— Eh bien, oui, que vous importe? N'ai-je pas le droit d'adorer, dans le mystère de mon àme, la même divinité que vous? Vous êtes le prêtre, et je vous vénère d'autant plus que vous êtes seul digne de l'être. Mais moi, croyant

MONT-REVÉCIE.

et fervent , moi qui baise les reliques à la porte du temple, sans avoir jani.iis permis à mon imagination d'en franchir le seuil , en quoi suis-je sacrilège envers elle ou envers vous?

— Ainedéc, répondit Dutertre, je connais ta force morale, ta religion, ta candeur; mais tu blasphèmes, sans le savoir, on assi-

milant le culte de la créature à celui du Créateur. Il se mêle toujours à ces extases de l'âme je ne sais quelles extases des sens dont la pensée m'irrite et dont le spectacle m'a ôté la raison un instant. J'aurais dû, tu dis vrai , ne pas violer le sanctuaire de ta conscience, ne pas surprendre et dérober le secret de tes rêves. Le mal est fait, je l'ai commis malgré moi, comme, malgré toi, sans doute, lu embrassais et respirais ces fleurs.

— Ces fleurs qu'elle n'avait pas même touchées! reprit Amédée. Et quelle plus grande preuve voulez -vous donc de mon respect? Tenez, voilà son mantelet ; je l'avais bien vu, et j'ai résisté à la tentation d'y porter seulement la main.

— Amédée ! Amédée ! il y a dans la plus chaste flamme, dans la passion la mieux cachée et la plus contenue, quelque chose de terrestre qui ôte la raison aux êtres doués de la plus puissante volonté. C'est un dangereux martyr que celui auquel je te condamnais !

— Dangereux ! pour qui ? s'écria Amédée en tombant aux genoux de Dutertre. Vous n'oseriez pas dire, mon père, que ce fût pour vous ou pour elle ! Oh ! ne le dites pas ! ne m'ôtez pas le principe de ma force, votre estime et celle de moi-même !

— Dangereux pour toi, oui, pour toi seul, j'en suis persuadé, dit Dutertre en lui prenant les mains, pour toi , mon enfant , dont la raison ou la vie succomberont aux secrètes tortures d'un amour ainsi combattu en toi.

— Vous ne le croyez pas, répondit Amédée, rouge d'un noble orgueil; vous ne le croyez pas si faible que de combattre sans vaincre, quand je n'ai affaire qu'à moi-même.

— Tu guériras sans doute; mais tu es dans le paroxysme de la lièvre, et il ne faut pas en affronter la cause à toute heure.

— Au contraire, dit Amédée avec résolution, il le faut! il le faut absolument, si c'est pour moi seul que vous craignez. Et c'est pour moi seul, dites, mon oncle, c'est bien pour moi seul? Si vous aviez une autre pensée, je n'attendrais pas mon ordre d'exil, je sortirais de votre maison à l'instant même, et pour toujours !

— Irrité contre moi, sans doute? dit Dutertre, étonné du feu de son regard.

— Eh bien, répondit le jeune homme, exalté comme un saint des anciens jours, mortellement blessé par vous, qui m'avez outragé et déshonoré dans votre for intérieur.

— Enfant enthousiaste, dit Dutertre, je ne veux pas, je ne peux pas douter de vous... ni d'elle! ajouta-t-il avec un peu plus d'effort.

— Encore moins d'elle, j'espère ! s'écria Amédée prêt à reprocher à Dutertre de ne pas assez vénérer sa femme.

— Je sais qu'elle ne vous aime que comme son fils, comme je vous aime ! répondit Dutertre. Si j'en avais jamais douté, j'en serais sûr eu ce nioment, où je viens de l'entendre vous parler de son affection pour moi en des termes qui m'honorent. Mais je vous répète, enfant, que

votre malheureuse passion vous crée une situation impossible, au-dessus des forces humaines!

— Vous ne connaissez pas la mesure des miennes, mon ami, dit Amédée avec animation. 11 y a des souffrances qu'on aime,

précisément parce qu'on sent qu'on les domine. Le jour où, exilé auprès d'elle, je n'aurai plus de mérite à souffrir pour vous, je serais brisé. Je l'ai essayé plusieurs fois; je le sais, l'absence me tue, et c'est alors que ma passion m'écrase. Sa présence à elle me ranime et me rend l'empire de moi-même. Me croirez-vous, moi que vous appelez la bouche sans souillure, si je vous dis que, quand elle est là, devant moi, je ne souffre pas, je n'ai pas de désir, je ne conçois pas qu'on en puisse avoir; que je me sens aussi calme, aussi pleinement heureux qu'un enfant auprès de sa mère; que je n'ai jamais désiré de baiser sa main en la regardant; que mon cœur ne bat pas quand elle s'appuie sur mon bras; que mon sang coule mesuré et rafraîchi dans mes veines quand elle me parle de vous avec adoration; que même mon cœur se dilate à l'entendre et à lui répondre; enfin, que, là où la divinité est présente, il n'y a plus pour moi de femme?... Dites; croyez-vous que je mente en vous disant cela?

— Non, répondit Dutertre, frappé de ce qu'il entendait, non ! car c'est ainsi que je l'ai aimée quatre ans avant que d'oser le lui dire.

— Je le sais, reprit Amédée, alors que vous hésitez devant cette chose si grave, un second mariage, vous aimiez bien souvent sans espoir, et, dans ces moments-là même, vous étiez heureux. Eh bien, vous l'étiez moins que moi; car, dans ces heures de renoncement à votre bonheur, vous ne vous immoliez qu'à un devoir encore mal défini dans votre conscience. Vous n'aviez que la crainte vague de gêner l'avenir de vos enfants. Moi, j'ai la certitude que je tuerais mon père, et vous croyez que je peux nourrir en moi le désir d'être heureux au prix d'un pareil crime ? Non, non ! mon bonheur est plus haut placé que dans la satisfaction de

mon propre amour. Il est placé dans le sacrifice de cet amour même, et, si vous m'en ôtez la gloire, vous me laisserez toute ma misère, en m'arrach'ant ma plus haute, ma souveraine consolation! Vous avez cédé à votre passion, vous, mon père, parce que vous en aviez le droit; vous pouviez la légitimer, vous ne pouviez prévoir les maux qu'elle a causés dans votre famille, et qui, après tout, ne sont pas sans remède. Moi qui ne pourrais avoir d'espérance sans rougir, je ne peux pas être vaincu, je ne peux pas être faible ! Et puis, grâce à Dieu, je ne suis pas aimé !

— Grâce à Dieu, dis-tu? demanda Dutertre étonné.

— Oui, grâce à Dieu, puisque c'est vous qui l'êtes! répondit Amédée avec l'enthousiasme du dévouement, et puisque c'est justement vous que je préfère à moi-même!

Dutertre, profondément attendri, cacha son visage dans ses mains; puis, après un instant de silence, il les posa en signe de bénédiction sur la tête du jeune homme, en lui disant :

— Mon fils, je vous estime, je vous aime et je vous bénis, mais vous ne pouvez pas rester ici.

Amédée, atterré, courba la tête comme si cette bénédiction eût été celle du prêtre au pied de l'échafaud.

MONT-REVÈCHE.

— Vous me tuez, dit-il ; mnis que votre volonté soit faite !

— Non, je te sauve, dit Dutertre en se levant. Il y aurait, dans la tâche que tu t'imposes, des douleurs que ni toi ni moi n'avions prévues. C'est à moi seul de les supporter. Ne m'interroge pas ; je ne puis rien te dire, sinon que je crois en loi comme en moi-

même, et que ce n'est par aucun sentiment d'égoïste et vulgaire méfiance que je t'éloigne. Je te dis qu'il le faut, non pour mon honneur, mais pour ma dignité; non pour le repos de mon esprit, mais pour celui de ma conscience.

— Votre arrêt est mystérieux, mais je dois m'y soumettre sans le pénétrer, dit Amédée. Alors, donnez-moi donc quelque grande tâche à accomplir pour vous, quelque mission difficile ; trouvez-moi un moyen pour que je trouve, moi, de la force, en me disant que ma force vous est nécessaire.

— Oui, elle m'est nécessaire, et me le sera toujours. Mais c'est au sein de la famille surtout, car j'ai besoin de ton affection plus encore que de ton intelligence et de ton travail. Écoute ! cette famille si belle et si vivace, dont j'étais trop fier et que je croyais pouvoir rassembler toujours sous mon aile, va se disperser. Il le faut. Eveline va, je crois, épouser Thierray, qu'elle a choisi elle-même, et que j'estime. Nathalie me suit à Paris : va m'y attendre ; nous vivrons là tous trois avec ma sœur. Je ne ferai ici, pendant l'année qui va commencer, que de rapides apparitions, comme j'y suis contraint depuis que j'ai eu le malheur d'accepter la députation. Ma femme libre, calme, habituée déjà à l'idée de quelques années d'absence, séparée de celle de mes filles qui la tue, vivra tranquille et guérira auprès de ma Caroline. D'ici à un an, Nathalie sera mariée; je donnerai ma démission, et alors, si tu peux me jurer sur l'honneur que tu es guéri, nous reviendrons vivre ici , et je caresserai de nouveau l'espoir que tu m'as donné de t'attacher à ma plus jeune... à ma meilleure fille! Sinon, tu partiras pour l'Amérique, où tu auras peut-être ma fortune à sauver d'un danger toujours suspendu sur elle.

— Ce danger vous préoccupe trop peu, mon oncle, laissez-moi partir tout de suite.

— Non, dit Dutertre, qui s'effrayait des suites du désespoir d'Amédée, et qui n'osait l'abandonner trop à lui-même, tant le sentiment paternel vivait généreux et tendre dans son âme à côté du sentiment conjugal ; — non, le moment de s'occuper des choses matérielles n'est pas venu. Nous souffrons ici d'un mal moral, moi surtout, qui vais m'exiler encore une fois de ma maison, et associer ma vie pour plus de souffrances à celle d'une âme terrible, d'une fille parfois dénaturée ! J'aurai beaucoup à souffrir, mon ami ; il me faudra de la force et de la patience. Je n'aurai pas ma Benjamine pour essuyer mes larmes. Je laisse ce trésor à Olympe. Remplace auprès de moi cette fille chérie, en même temps que lu seras le doux et sage conseil que j'aime à écouter dans mes agitations intérieures. Tu m'aimes plus que toi-même, tu le dis, je le crois, j'accepte !

En pariant ainsi, Dutertre examinait la physionomie d'Amédée avec soin. Il éprouvait ce jeune courage, il s'efforçait de le détacher de lui-même, de le sauver par l'enthousiasme du dévouement, qui était sa véritable vertu, sa véritable force. S'il eut aperçu quelque hésitation dans

son regard, quelque défaillance dans son esprit, il eût renoncé à ce moyen de salut, il en eût cherché quelque autre. Mais le regard d'Amédée resta brillant, sa figure s'éclaircit, un sourire d'espoir et de reconnaissance fit trembler ses lèvres.

— Oui, vous avez raison, s'écria-t-il, c'est là mon désir, c'est là ma mission et ma gloire ! Être votre appui dans la lutte qu'on livre à votre justice et à votre bonié, votre consolât ion dans les-

douleurs dont on vous abreuve!.. Merci, merci, mon pore! je ne suis pas assez grand, assez digne pour vous conseiller, comme vous le dites ; mais, là où la grandeur manque, la tendresse supplée. Je vous aimerai, je souffrirai avec vous, je trouverai moyen de vivre et de bénir mon sort avec cette pensée-là ; soyez tranquille; je pars tout de suite... il le faut... Oui, je comprends, ou je devine ! quelque langue empoisonnée... Non, non, n'en parlons pas, n'y pensons pas. Pardonnons tout. Travaillons au bonheur de ceux qui nous assassinent. Nous les ramènerons par la patience, par le dévouement ; vous verrez, mon oncle, vous serez encore heureux ! vous guérirez tous vos malades ! Oh ! soyez béni pour cette pensée de vouloir me garder près de vous quand vous serez loin d'ici !

Amédée tomba dans les bras de son père adoptif en fondant en larmes. Son cœur se brisait, mais il restait si fidèle, si sincère envers son juge et son rival ; il baisait avec tant d'effusion la main du sacrificateur, que Dutertre oublia entièrement l'espèce de rage qui l'avait transporté un instant auparavant, pour le serrer dans ses bras et ne plus voir en lui que le meilleur des fils et le plus pur des êtres.

Il le suivit dans le pavillon carré, s'occupa de le munir d'argent, de lettres et d'effets, avec une délicate sollicitude, et prépara avec lui le prétexte d'affaires qu'il donnerait à ce brusque départ, sans éveiller l'attention de personne.

Pendant ce temps, on préparait la voiture qui devait emmener le jeune homme. Dutertre lui prit le bras pour l'y conduire lui-même. En repassant devant la porte de la tourelle où, tant de fois, Amédée avait veillé de loin et en secret sur le sommeil fébrile d'Olympe, Dutertre sentit un alourdissement du bras ap-

puyé sur le sien, comme si la mort glaçait subitement les membres de ce malheureux enfant ; mais cette violente émotion fut rapidement vaincue. Amédée sourit de son mal en silence, et tout aussitôt, plein de vaillance et de sublime enjouement, il doubla le pas, en recommandant à son oncle ses n'='urs et ses animaux favoris. Quand la voiture qui emportait le dernier sourire adressé à son ami eut disparu derrière les murs du château, il retomba comme anéanti sur li'mêrae, et, pendant quelques heures, il fut léellement suspendu entre la vie et la njort, ne pensant plus, ne comprenant pas, ne se souvenant de rien, et cro\ant qu'il n'aurait pas la peine d'aller jusqu'au bout de son voyage.

Dutertre, resté seul, sentit une sorte de soulagement momentané, comme après l'accomplissement d'un devoir; mais, quand il rentra dans sa maison, il pensa qu'il n'y reverrait plus cet enfant si parfait, et la trouva vide. L'être qui, pour lui, peuplait tout de joies ineffables était comme séparé de lui désormais par un abîme. 11 ne croyait pas Olympe infidèle par le cœur, et il savait

MONT-REYÉCHE.

qu'elle ne l'avait pas été par les sens; mais il n'était pas sCir qu'elle ne l'eût pas été par l'imagination : et ne fûtce que pour un instant, sans le concours de sa volonté, et comme à l'insu irellemême, c'en était assez pour que le radieux bonheur de l'époux fût terni, presqiieempoisonné.

Il n'alla pas réveiller sa femme. 11 ne voulut ou il n'osa pas croire que quelque inquiétude sur son compte l'eût empêchée de s'endormir. Il n'alla pas, comme à l'ordinaire, contempler son beau sommeil chaste comme celui d'une vierge. Il craignait de se surprendre moins occup;; de l'admii-er que d'espionner la décou-

verte de quelque secrète Irahison de l'âme. Son rôle d'époux, qu'il avait rempli jusque-là avec tant de religieuse dignité, lui parut, pour la première fois, le rôle odieux ou ridicule d'un mari jaloux ou trompé".

11 alla errer dans les bois et prit la direction de Mont- Revêche .sans y songer, mais entraîné par un instinct de méfiance dont il ne se rendait pas compte. Il rencontra Thierray qui venait déjeuner à Puy-Verdon. Dutertre ne songea pas à saluer en lui son gendre, à lui faire l'accueil encourageant et paternel des autres jours. 11 ne se souvenait même pas que ce fût là le futur éjioux d'Éveline. Il ne voyait plus en lui que le confident de Flavien, l'homme qui avait lu cette lettre maudite, et qui pouvait supposer son honneur en péril. Sans cette lettre, Dutertre eût, à coup sûr, ce jour-là, provoqué généreusement ces aveux délicats, toujours embarrassants de la part d'un homme sans fortune, demandant la main d'une riche héritière. Plus que tout autre, Thierray avait besoin qu'on fit les premiers pas vers lui, car sa fierté souffrait extrêmement de la situation où il se trouvait. 11 sentait que ses assiduités auprès d'Éveline ne pouvaient se prolonger davantage sans la sanction officielle du père de famille. 11 s'était donc résolu à la demander ce jour-là, et, quand il vit Dutertre seul et à pied, il descendit de -cheval et se mit à marcher près de lui. espérant, comptant presque que Duterire allait le premier briser la glace.

Mais Dutertre, pâle, malade, accablé, le consterna par la différence de son accueil avec celui des autres jours; son front chargé d'ennuis, son regard investigateur, ses paroles coniraintes firent croire à Thierray que l'équipée d'Éveline était découverte, et qu'il se trouvait en présence d'un père justement irrité, qui attendait, dans une attitude sévère, l'offre de la l'éparation inévitable.

Thierray n'était nidiement préparé à se jeter la tête en avant dans le précipice du mariage avec une fille sans cervelle. Il avait compté parler de ses espérances et avoir du temps pour se raviser, si l'inconséquence d'Éveline l'y forçait, sans l'exposer à aucun blâme. En se croyant pris dans un piège, peut-être tendu par elle avec plus d'habileté qu'elle n'en paraissait capable, peu s'en fallut qu'il ne la prît en aversion.

Enfin il fallait s'exécuter, car Dutertre parlait de la pluie et du beau temps d'un air préoccupé que Thierray prit pour un air ironique et menaçant.

— Monsieur, dit Thierray, vous me faites l'honneur, j'espère, de ne pas me regarder comme un misérable, et j'ai hâte de vous prouver que je suis digne de l'estime que vous m'avez témoignée jusqu'à ce jour; mais, avant tout, j'ai besoin de vous demander si vous me croyez capable d'avoir provoqué, même par intention, la regrettable circonstance où je me suis trouvé hier.

— Assez ! assez ! monsieur Thierray, répondit Dutertre avec une sorte de violence. Je sais très-bien qu'il n'y a pas de votre faute ; il n'était pas besoin de me le dire, et je m'étonne beaucoup que vous pensiez devoir m'en parler.

Puis il ajouta d'un ton plus calme :

— Vous avez de l'honneur; je me fie à votre discrétion, bien que je sache qu'il n'y ait là rien de grave, rien qui blesse mon honneur, et dont j'aie le droit de me plaindre en ce qui vous concerne.

Dutertre croyait, en parlant ainsi, que Thierray s'était aperçu de sa méprise dans l'envoi de la lettre, et qu'il venait lui en témoi-

gner son regret, idée qu'avée raison il trouvait assez inintelligente, presque déplacée. Il ne se doutait pas plus de la visite de sa fille à Mont-Revêche que Thierray ne se doutait d'avoir encore quatre cents vers de sa façon dans le tiroir de son bureau à la place des confidences de son ami.

La philosophie de Dutertre à son égard le frappa donc d'une grande surprise, et il y vit un esprit de justice si rigide, qu'il en fut presque éilrayé.

— Pauvre Éveline! pensa-t-il, on la sait si folle, qu'on ne songe pas même à m'accuser, et on l'abandonne aux conséquences de sa faute, sans m'imposer pour devoir de les réparer. Allons, je serai aussi héroïque que cet honnête homme! j'épouserai, dussé-je m'en mordre les doigts plus tard!

— Monsieur)-, dit-il, j'admire votre sagesse et votre fierté ; mais je sens que je dois à votre honneur une réparation...

— Eh ! quelle diable de réparation pourriez-vous m'offrir, vous? dit Dutertre l'interrompant avec une sorte d'ironie amère. Vous ne pouvez pas m'en donner d'autre que celle du silence, et j'y compte. Ne parlons plus de cela, vous dis-je.

Et, lui tendant la main d'une manière plus imposante qu'affec-
tueuse, il ajouta :

— N'en parlons jamais, je vous en prie, Thierray! Thierray fut profondément blessé de cette réponse, qui

pouvait s'interpréter comme un refus formel de la main d'Éveline.

— Fort bien ! se dit-il, les bourgeois seront toujours des bourgeois; les riches voudront toujours des gendres riches; les artistes, les gens de lettres seront toujours, dans les familles opulentes, des messieurs sans conséquence, pour qui les demoiselles de la maison ont parfois des passions assez vives, mais qui ne sont pas tenus d'épouser, parce qu'ils ne peuvent offrir, eux, aucune espèce de réparation à l'honneur compromis. Pourvu qu'on me taise, on ne m'en demande pas davantage ; c'est tout ce à quoi je suis propre. Un amant discret et clandestin, c'est possible ; un époux officiel, jamais!

Il ne répondit à Dutertre que par un sourire dédaigneux, que Dutertre n'observa même pas. Thierray aurait rougi d'insister; il aurait eu l'air de profiter de la folie d'une petite fille pour épouser un million de dot. Mais sa surprise, sa consternation furent au comble, quand Dutertre, qui ne voulait plus penser qu'au bonheur de sa fille, et était résolu à surmonter son propre malaise en présence de son futur gendre, lui dit fort naturellement :

— Allons, Thierray, vous êtes à cheval, vous alliez à Puy-Verdon, ne vous dérangez pas plus longtemps. Je

MONT-REVÊCHE.

vais voir une coupe que j'ai par ici ; ma femme est revenue, et je vous retrouverai à déjeuner.

Là-dessus, il s'éloigna sans juger nécessaire d'attendre la réponse de Thierray.

— Ceci est trop fort! dit le jeune homme en remontant avec rage sur son cheval. On sait que je suis aimé; la fille est compromise ; on m'interdit très-formellement de songer au mariage, et

on m'autorise à revenir dans la maison ! C'est un peu trop me traiter en subalterne, je pense... ou bien cette fille a déjà fait plus d'une équipée du même genre. On sait qu'elle est perdue, qu'elle ne peut être épousée, et on lui permet d'avoir des amants sous forme de fiancés pour l'empêcher de faire du scandale. Est-ce là la cause de ce soin qu'elle prend elle-même de ne jamais rien promettre pour l'avenir? Est-elle une de ces femmes affranchies qui ont horreur du mariage et qui prétendent vivre libres à la face du monde? Elle est assez cerveau brûlé pour avoir contraint sa famille à subir les conséquences de son émancipation. Ma foi ! je serais bien sot de n'en pas profiter. Cela est beaucoup plus agréable qu'un engagement comme celui que j'allais prendre.

Et Thiérrey piqua des deux, le cœur plein de colère et l'esprit de railleries.

Mais, comme il approchait des tourelles blanches et sveltes de Puy-Verdon, il assista à une petite scène gravement burlesque qui le fit rentrer en lui-même.

Quoiqu'il n'eût pas emmené Forget, Forget se trouvait là. 11 était venu pour vider un compte avec M. Crésus, qu'il n'avait pu voir la veille, le page ayant passé tout le jour endormi et caché dans le grenier à foin, pour se dédommager de la mauvaise nuit qu'Éveline lui avait procurée. Forget venait chercher et guetter Crésus aux alentours du château, et, au moment où Thiérrey approchait, le rigide serviteur de Moit-Revêche venait de surprendre, auprès d'un jeune arbre dépouillé de ses feuilles, le page de Puy-Verdon prenant en rêve le délassement d'une pipée dont il préparait les gâteaux.

Thiérrey entendant parler Forget sur un diapason inusité, et reconnaissant aussi la voix de Crésus, qui semblait demander grâce tout en provoquant, selon la coutume des enfants terribles, arrêta son cheval et prêta l'oreille.

— C'est très-bien! disait Forget. Tu n'es qu'un méchant galo-pin que j'ai toujours soupçonné de me voler mon tabac et mes brosses. Tu le faisais par méchanceté plus que par chiperie, je le sais bien; mais tu m'as fait de mauvaises farces dont je n'ai pas voulu me plaindre. C'est toi, pas moins, qui m'as fait quitter ces bons maîtres, parce que je ne pouvais plus me supporter avec toi. J'ai été bon ; j'ai dit : « Si je le fais renvoyer et qu'il tombe sur de la canaille de maîtres comme il y en a, c'est un enfant perdu qui ira au mal comme tant d'autres. » J'ai lâché la maison...

— Oui, oui, répondit Crésus, parce que vous saviez bien que mademoiselle Éveline me soutiendrait, et que vous ne me feriez pas renvoyer comme ça! Vous n'êtes qu'un vieux grigou qui se fâche de tout...

— Et, en attendant, je t'ai pardonné quand tu es venu me demander grâce en pleurant, et me disant que, si tu étais renvoyé de Puy-Verdon, tes parents ne te recevraient pas. Le vieux a cédé la place au jeune, parce que le vieux

était sûr de gagner sa vie honnêtement partout, et que le jeune risquait de devenir un vagabond et de finir par les galères.

— Eh bien, qu'est-ce que vous me reprochez à c't'heure? quel mal est-ce que je vous ai fait depuis?

— Tu m'as fait faire hier une sottise, et je te le reprocherai toute ma vie. Tu es venu me chanter des histoires, me dire des

mensonges au sujet de... enfin, sufil!

— Mais puisque je vous dis que mademoiselle Eve...

— Tais-toi, tais-toi, vilain môme! si tu dis encore une fois son nom, j'vas t'allonger encore une fois les oreilles.

— Allons, allons, père Forget, pas de bêtises! Je vous jure qu'elle m'a dit ce que je vous ai dit. Je savais bien que c'était une frime pour vous faire couper dedans, et qu'elle n'allait chez vous que pour faire une farce à votre monsieur ; mais dame ! je vous ai parlé comme j'étais commandé. C'est-il ma faute ?

— C'est bon, en v'ia assez, dit Forget, je ne veux pas te faire de mal aujourd'hui ; mais c'est pour te dire que, si tu as le malheur de répéter un mot de cette histoire-là, même à monsieur Thiérray, qui ne sait pas seulement qui c'est qui est venu trimer la nuit dans ses corridors, tu vois bien ton arbre à piper les oiseaux? eh bien, je prendrai un bâton de c'te taille-là, et je te réponds que, dans l'état où je te laisserai, tu ne diras plus un mot ni bon ni mauvais, car tu seras mort.

— Tiens, vieux assassin, vieux brigand! dit Crésus d'un ton de détresse, car Forget le secouait rudement; est-ce que vous croyez que je veux parler de ça pour me faire llanquer à la porte? Lâchez-moi donc! Quand je vous dis que, si vous n'en parlez pas, ça ne se saura jamais!

— A la bonne heure! dit Forget en le lâchant et en stimulant sa fuite par l'impulsion d'un formidable coup de pied, vous êtes un joli garçon, à c't'heure.

Crésus disparut en grommelant des injures ; Forget s'en alla avec un calme philosophique, et Thiérray doubla le pas pour le

rejoindre.

— Forget, lui dit-il, j'ai entendu et vu ce qui vient de se passer. Je sais maintenant, ou je devine de qui il est question. Quelqu'un, dans le château, le sait-il?

— Pas les domestiques, du moins, monsieur, et vous voyez que j'ai pris mes garanties avec le galopin.

— Avait-il parlé?

— Non, monsieur; mais, si l'argent donne une sûreté pour l'avenir, la crainte en donne une autre. La demoiselle paye sans doute; moi, je fais ce que je peux, je cogne.

— Et moi, que puis-je faire?

— Rien, monsieur, que de paraître ne rien savoir.

— Vous avez raison, Forget, j'y suis décidé.

— Oui, monsieur, ce sera bien. Vous ne pouvez pas épouser ça, c'est trop riche, et j'ai été bien simple de croire que c'était convenu. Mais c'est gentil, voyez-vous, c'est honnête. Ça met le chapeau sur l'oreille et ça prend des airs de linotte, parce que ça ne sait rien. C'est gâté, mais c'est bon comme le père, et faire du tort à une jeunesse comme ça, ça serait l'affaire d'un sans cœur.

— La vérité sort de la bouche des simples, dit Thiérray. Merci! Forget.

Il tourna bride, et, d'un temps de galop, retourna à Mont-Revéche avec la résolution d'en partir le soir même.

MONT-REVÊCHE

La jonriri'e fut triste à Piiy-Verdon. I^veline, à qui son jx^re avait annoncé Thicrray au déjeuner (s'éloignant luimême de ne pas le voir rendu avant lui), l'attendit vainement d'heure en heure, et passa de l'inquiétude au dépit, du dépit à l'elTioi et au chagrin. Olympe, ravie de voir son mari plus tôt qu'elle ne l'espérait, sentit tout aussitôt un coup mortel la frapper au cœur quand elle lut sur son visage un abattement inconcevable et qu'elle trouva dans ses manières quelque chose de contraint qu'elle ne connaissait pas. L'attitude de iXathalie était effrayante de roideur et d'amertume.

— Elle me le tuera, se disait Olympe. Hélas! ne peiitclle se contenter d'une victime?

La pauvre femme voyait bien que la blessure faite à Dutertre parlait de là ; mais elle était si loin de penser qu'elle eût à se défendre ou à se justifier auprès de lui, qu'elle se gardait de l'interroger, s'étant fait une loi, nonseulement de ne jamais se plaindre à lui de Nathalie, mais de ne jamais l'aider à s'en plaindre devant elle. Dans celte union qui semblait si belle, si bien assortie, cl que l'amour avait formée de ses propres mains, il y avait fatalement un côté sacrifié : ces deux époux ne pouvaient ouvrir entièrement leur cœur l'un à l'autre. Ils souffraient d'un mal commun qu'ils ne pouvaient jamais alléger par un mutuel épanchement, et une des plus vives sources de la félicité humaine, la fusion des chagrins dans l'intimité, leur était interdite parles délicatesses de l'affection même.

Le départ d'Amédée étonna médiocrement. Dans une vie aussi pleine et aussi chargée d'intérêts généraux et particuliers que l'était celle de Dutertre, il paraissait tout simjile qu'une nouvelle imprévue le fit disposer pour quelques jours de l'intelligence et

de l'activité de son neveu. Duierlr ne donna pas d'importance à ce départ, et se contenta de dire que l'afl'aii'e pourrait bien retenir Amédée absent une quinzaine.

Nathalie observa tout haut à son père qu'elle augurait une plus longue absence. Elle seule avait compris la cause de cet incident. Dutertre lui répondit d'un ton bref qu'elle ne savait rien de ses affaires. Elle subit celte mortification avec une sorte de joie. Elle avait étonné et inquiété C)lympe, qui voyait poindre des malheurs inconnus dans chienne de ses paroles mystérieuses.

Caroline gronda son père de n'avoir pas envoyé son secrétaire ou quelque autre de ses employés à la place d'Amédée.

— Qu'est-ce que nous allons faire sans notre bonne d'enfants? dit-elle, répétant par affection le titre que sa sœur J'A'eline avait donné par moquerie à Amédée. Qui est-ce qui m'attrapera des papillons? Et l'anglais, que je commençais à parler, je vais l'oublier, moi! Et qui est-ce qui nous fera la lecture pendant que nous travaillons, maman et moi?

— Le fait est, dit Éveline, qu'il va nous manquer, noli'e pauvre Amédée ! Il faudra donc que je monte à cheval toute seule dans le parc, puisque mon pèiv me trouve trop (jvande pour être accompagnée dehois par un do-

mestique? Oh! si je reste enfermée, moi, je vais faire une maladie.

Dutertre sentait lui-même combien, dans une famille, l'absence d'un des membres les plus dévoués et les plus aimables laisse un vide sinistre. A chaque instant, il se surprenait sur le point d'adresser la parole à son neveu, et, quand on venait lui

parler de ses travaux des champs, il disait, ne se rappelant pas les détails nombreux dont il l'avait chargé : « Nous demanderons cela à M. Amédée. » Et tout aussitôt il avait le cœur serré en se disant qu'Amédée ne reviendrait peut-être jamais à Puy-Verdon.

Au bout de deux ou trois jours, Dutertre, surpris de ne pas voir revenir Thierray, et remarquant les yeux souvent rouges de larmes de la pauvre Éveline, le crut malade et alla lui rendre visite. Thierray n'avait pas quitté le pays; mais, ce jour-là, il était allé faire une longue course dans la campagne. Dutertre lui laissa sa carte, et quelques jours se passèrent encore ainsi, sans que Thierray fit mine de reparaître.

Thierray s'était promis de retourner à Paris. Mais sa situation lui paraissait si étrange, qu'il crut devoir rester au moins une semaine en expectative.

— Si Dutertre pense que j'ai compromis sa fille, so disait-il, il viendra m'en demander réparation; s'il pense que c'est elle qui s'est compromise pour moi, il jugera peut-être devoir accepter celle que je lui ai offerte. Mon devoir est donc de laisser venir, et de me tenir sous la main de ce père irrité ou fantasque.

Et il continua le roman qu'il écrivait pour le public, jugeant que celui de sa vie réelle tournait à un pauvre dénoûment.

Thierray était mortellement triste, en dépit de sa résignation.

(1 On dit, écrivait-il à Flavien, que le témoignage d'une bonne conscience tient lieu de tout. Je t'assure que ma conscience est pure de tout crime, et même de toute faute, et pourtant ton manoir m'est devenu une prison, ton revenant un cauchemar, et ton perroquet une figure (le croque-mort. J'avais rêvé ici pourtant,

pendant vingtquatre heures, une vie de prince à ma taille de poète ; .si j'avais épousé le million d'Éveline, mon ambition se fût bornée à avoir six mille livres de rente et à te louer Mont- Revêche à perpétuité, afin d'y travailler en paix avec une Éveline convertie, une capricieuse corrigée à mes côtés... et qui sait? un ou deux marmots jouant à nos pieds sur le tapis brodé par la chanoinesse! Oui, j'avais rêvé l'amour jusqu'à chérir en imagination les petits Thierray, noirs et malins, que je croyais déjà voir grouiller autour de moi. — -Eh bien, me voilà seul, seul pour toujours probablement, car tout ce qui m'est arrivé me dégoûte de l'hyménée singulièrement, et, si madame Hélyctte ne vient en personne me consoler, je crois que je mourrai sage, à l'abri de toute perfidie, mais triste et sot comme un vieux garçon. »

Thierray avait raconté à Flavien tout le petit drame de ses amours avec Éveline. La seule chose dont il ne se fût pas avisé, c'était de vouloir relire cette première lettre de son ami qui avait, à son insu, causé tout le mal. Il eût trouvé sous sa main une preuve matérielle de .sa distraction ([ui lui eût expliqué l'étrange conduite de Dutertre à son égard.

Éveline, mortifiée et oresoue désesoérée. avait écrit

MONT-REVÊCHE.

deux billets à Thierray, et, pour plus de sûreté, les avait confiés à Crésus sous le couvert de Forget. La première fois, Forget avait refusé net de rien recevoir, et la seconde, sur les instances du groom, qu'il ne pouvait blâmer d'obéir aux ordres de sa maîtresse, il les avait brûlés devant lui, en le prenant à témoin de sa vertueuse horreur pour l'entremettage même le plus innocent.

Éveline ne savait, plus à quel saint se vouer. Elle avait une fierté excessive à certains égards; à certains autres, elle en était totalement dépourvue. Elle avait le cœur sincère et l'esprit faux. Elle n'eût pas souffert d'un homme du monde la moindre infraction au respect qui lui était dû ; elle s'exposait sans honte à des leçons de la part d'un domestique. Pour elle, qui se croyait née sinon reine, comme Nathalie, du moins héroïne et princesse, la hardiesse d'un homme de cette classe l'amusait sans l'offenser. C'était Condé ou Turenne accueillant d'un sourire la familiarité du soldat, disant : Le drôle a raison, et ne changeant rien pour cela à sa raison d'État ou à sa tactique de guerre.

Si bien qu'un soir, Dutertre s'étant absenté (ayant été tout de bon forcé d'aller passer vingt-quatre heures à sa ferme des Rivets pour une importante expertise), il passa par la tête d'Éveline de faire une seconde campagne à Mont-Revêche. Le succès de la première l'enhardissait. 11 y a, dans l'impunité d'une faute comme d'une sottise, un attrait fatal pour en commettre d'autres.

— Thierray est fantasque, se disait-elle. 11 est susceptible, ombrageux, un peu despote. La dernière fois que nous nous sommes vus, il est parti triste. Ou ma fortune épouvante sa fierté bien réellement, ou, en voulant l'amener à tolérer mes défauts, j'ai véritablement effrayé sa rigidité. 11 se débat contre moi, et cependant il ne feint pas ; il n'est pas malade, il ne cherche point, cette fois, de prétexte, mais il reste, il attend, il veut me faire sentir que je dois plier et me soumettre aux exigences de son caractère. 11 n'en sera pas ainsi. Je veux qu'il m'aime comme je suis, et que mes sottises mêmes, faites au profit de son amour-propre, lui tournent la tête et me le livent pieds et poings liés. Il me recevra mal, il me dira encore des injures : tant mieux! il en sera d'autant

plus repentant et plus faible quand il me verra pleurer. Oui, oui, je sais bien que cela me fera grand mal et que je pleurerai pour tout de bon; mais il m'en demandera pardon à genoux, et, quand le jour paraîtra, il me dira encore comme Roméo : « Non, ce n'est pas le chant de l'alouette! »

Il s'agissait d'exécuter ce téméraire projet, rendu plus difficile par la résistance formidable de Forget, et par l'hésitation de Crésus, qui commençait à craindre les conséquences de son rôle de page.

— Je me passerai d'eux, j'irai seule, se dit Éveline. J'aurai un déguisement meilleur que celui de madame Hélyette : j'irai à pied, je resterai moins longtemps, je rentrerai avant le jour. Ainsi je n'aurai point de confidents qui puissent épouvanter ce scrupuleux et ce pusillanime Thierray.

Mais comment pénétrer dans l'impénétrable castel de Mont-Revêche? Par la porte, il n'y fallait plus songer.

— Eh bien, se dit cavalièrement Éveline, à défaut de la porte, on entre par la fenêtre.

Pour être téméraire au point où l'était cette jeune fille, il ne suffisait pas d'être extravagante et volontaire, il faut

encore être innocente jusqu'à l'ignorance des véritables dangers qui menacent une femme. Éveline savait vaguement qu'on peut perdre son honneur par trop de confiance. Pour n'avoir pas l'air d'une petite fille trop sotte elle faisait même parfois semblant de savoir comment, bien qu'elle n'en sût rien du tout. Mais ce dont elle ne se doutait pas le moins du monde, c'est qu'elle pût être en danger, même avec un très-bonne homme. N'ayant res-

senti aucun entraînement des sens, elle ignorait la violence de ces entraînements chez les autres. Elle ne pensait pas qu'un baiser pût lui donner le vertige, et, d'ailleurs, défendue, au milieu de ses hardiesses inouïes, par l'instinct d'une pudeur farouche, elle n'admettait pas la pensée de pouvoir s'oublier jusqu'à accorder un baiser à l'homme à qui elle allait offrir sa main et son cœur.

— Il ne s'agit donc plus, pensa-t-elle, que d'entrer par la fenêtre!

Le jour qui précéda la nuit de cette nouvelle expédition, elle profita de l'absence de Dutertre pour monter à cheval avec Crésus. Olympe la vit et essaya de lui remontrer que ce serait un chagrin pour son père, qui, depuis sa dernière promenade avec le page, lui avait affectueusement , mais sérieusement interdit de recommencer. Elle s'y prit avec toutes les formes de la douceur et de la tendresse insinuante. Éveline n'était pas disposée à céder ce jour-là; il y allait pour elle de son projet mystérieux : elle résista.

— Mon père ne le saura pas, répondit-elle en s'élançant sur sa belle jument anglaise, qui piaffait déjà d'impatience d'emporter son léger fardeau à travers champs.

^.Pardonnez-moi, chère enfant; il le saura, répondit Olympe.

— Certainement! dit Nathalie, qui, d'une fenêtre donnant sur la cour, assistait à cette scène comme par hasard; c'est la première chose que lui dira Madame.

■ Crésus et un autre domestique étaient là , car il y a toujours dans les luttes de famille quelques-uns de ces muets témoins qui en exagèrent ou n'en comprennent pas la gravité. Olympe avait été tentée de leur défendre d'accompagner Éveline, dont l'hon-

neur lui avait été confié et dont la réputation devait, selon elle, lui faire braver la colère même de cette folle enfant; mais la parole glacée de Nathalie tomba sur son cœur et l'énerva. Elle pâlit, et, tendant la main à Éveline :

— Allez donc, ma chère enfant, lui dit-elle, si vous ratifiez l'insulte que l'on vient de me faire!

En voyant une larme brûlante dans les yeux d'Olympe, Éveline eut un remords : elle sauta légèrement de son cheval et, allant à elle, elle l'embrassa.

— Non, chère mère, lui dit-elle, je sais bien que vous ne le direz pas, vous!

Et, levant la tête vers la fenêtre où Nathalie s'était placée en observation :

— Si quelqu'un le dit, ajouta-t-elle, ce sera Nathalie. Allons, rentrez, chère petite maman, et ne songez plus à cela, j'y renonce.

Olympe rentra pour cacher ses pleurs.

— Et vite, Crésus! en route, dit Eveline en regrimpant à cheval; et vous, silence! cria-t-elle à l'autre domestique.

Puis elle partit comme un trait. Elle eût franchi un précipice, s'il s'en fut ouvert un sous ses pas.

MONT-REVÉGHE.

Elle prit pour bul un endroit quelconque, fit deux lieues de galop, et revint par un autre chemin qu'elle connaissait à merveille et qui passait au bas de la colline de Mont-Revêche, du côté op-

posé à la porte du château et à la ferme qui se trouvait située au-dessous. Quand elle fut là :

— Tiens, dit-elle en se retournant vers Crésus : j'ai pris le plus long, voici Mont-Revêche! Pourquoi donc ne m'as-tu pas dit que je me trompais?

— Je ne savais pas que vous vous trompiez , répondit Crésus, qui n'en pensait pas un mot.

Éveline mit son cheval au pas comme pour le laisser souffler, échangea quelques paroles oiseuses avec Crésus, et jeta sur les dehors du petit castel le coup d'oeil d'un général expérimenté qui tâte les endroits faibles de la place. Elle avisa un éboulement qui, de loin, lui parut facile à escalader, et qui, selon ses conjectures, devait donner accès dans une petite chapelle que Thiennny faisait précisément réparer. Elle distingua une échelle qu'elle jugea courte, car elle n'en put compter les barreaux.

— Thierray m'aurait-il fait cette galanterie pour me faciliter les moyens de pénétrer au cœur de la forteresse? se dit-elle, souriant de la facilité de son entreprise.

Et, sans faire plus d'attention ni de calcul, elle reprit le galop et disparut.

Thierray, en ce moment-là , était dans la chapelle ; il voyait passer Éveline , dont, malgré l'éloignement, il reconnaissait le costume et l'allure élégante. Il eut le courage de ne pas se montrer à la fenêtre, et crut le danger passé quand elle eut disparu dans le boisé avec son jiljan écrit dans le cerveau.

A minuit, Éveline, qui s'était procuré un costume de paysan, sous prétexte d'habiller de neuf le petit neveu de Grondette (un

gars d'une quinzaine d'années, à peu près de sa taille) , endossa le sarrau de toile bise, chaussa les longues guêtres de laine et les gros souliers, couvrit ses épaules d'une peau de mouton bien chaude, à la manière des bergers du pays , cacha ses beaux cheveux sous un chapeau à grands bords , s'arma héroïquement de petits pistolets sous sa blouse, prit un licàton de houx dans sa main délicate couverte de gros gants verts tricotés, et gravit les rochers de la cascade avec autant de nerf et d'haleine que si elle eût fait toute sa vie le métier de chevrière. De ce côté, le parc n'était fermé que par une barrière rustique, facile à enjamber. Éveline, souple et mince comme un serpent, passa à travers les barreaux, et se trouva, en pleine nuit, en pleine campagne.

La grande connaissance qu'elle avait des moindres accidents du terrain, des moindres détails du paysage, lui permit de se diriger pirsque à vol d'oiseau sur Mont- Revêche, à travers les taillis, les prairies et les ravins, sans suivre aucune roule tracée. Elle avait donc beaucoup de chances pour ne rencontrer personne , et elle les eut toutes, car elle traversa effectivement un désert. Elle Qt le double du chemin voulu , pour éviter les petits torrents des montagnes et les ascensions trop pvnihles; néanmoins elle eut encore plus d'une fatigue à suimonter, plus d'un obstacle à franchir : rien ne la rebuta. Exalté par son propre couia[;e, alerte et solide dans les habits légers et les fortes chaussures du pajsan, elle marcha à la conquête de sou fiancé avec un héroïsme

digne d'une amazone de l'Arioste. Déterminée h faire tête aux loups s'ils osaient l'aborder, elle se demanda pourquoi elle aurait moins de bravoure et de bonheur, pour satisfaire un rêve romanesque, que n'en avaient chaque nuit les femmes et les enfants de la campagne, pour aller voler un fagot ou une brassée d'herbes

dans la propriété du voisin. Souriante, animée, adroite, ardente, elle eut semblé belle à Thierray, en dépit de lui-même, s'il l'eût vue ainsi fendre les genêts comme un chevreuil, ou raser comme un lièvre les joncs épineux des clairières.

En ce moiment, Thierray disait à Flavien, qui était tombé à l'improviste à Mont-Revêche sur les dix heures du soir :

- ' ' 'i ' , mon ami , je ne sais^omment te remercia ue La sollicitude. Quoi! l'arracher à tes plaisirs, refaire ce long voyage , revenir dans ce pays de loups, pour me tirer d'embarras et me faire faire ce mariage! J'en suis si confus, q'ue tu devrais bien, pour me rassurer, me laisser croire...

— Que je suis mal guéri de ma passion pour madame Olympe? Crois-le, si bon te semble, cela ne fait pas grand tort à cette honnête femme. Pour moi, je suis convaincu, à présent , et pour cause , que j'étais un sot et qu'elle n'a même pas compris un mot à cette belle passion. Cependant , ne me rappelle pas trop les absurdités que je t'ai écrites, j'en suis honteux, et te prie de les jeter au feu.

— Quand tu voudras! dit Thierray en mettant la main sur le fatal tiroir.

— Bien, bien, tu les brûleras! dit Flavien, dont la conversation empêcha Th'erray d'ouvrir le tiroir, en donnant un autre cours à ses idées. Je te parle sérieusement, il ne faut pas manquer sottement ce mariage.

— Mais, au contraire, il faut le manquer, reprit Thierray, puisque j'y vois des soucis et des dangers qui ne seront jamais compensés par les vanités de la fortune.

— Eh bien, manque-le; mais pas sottement, te dis-je 1

— A la boime heure, je t'écoule !

— Tu ne peux rester dans cette fausse situation vis-à-vis de Dutertre. Dutertre, homme de coeur et galant homme s'il en fut, ne doit pas attendre que tu lui demandes la main de sa fille, soit qu'il sache le coup de tête qu'elle a fait pour toi, soit qu'il se doute seulement de son inclination et de la tienne. Tu dois, en tout état de cause, faire la demande en règle, car tu risques d'être vilipendé pour ne l'avoir pas faite. I.'j toutes façons, un refus en règle te justifie. Si on t'accepte, ma foi ! c'est un joli pis-aller que d'épouser un million et une femine qui fait des folies pour vous! ce n'est pas si fréquent dans ce froid et triste monde où nous vivons, et je t'avoue que je suis désolé de n'avoir pas de penchant pour celle jolie personne, car je serais très-fiatté d'être aimé ainsi.

— Et c'est parce que j'en suis llalté que je me méfie d'un amour qui prendrait sa source^dans la vanité satisfaite, répondit Thierry. J'ai une peur affreuse de la richesse et de la gloriole; c'est avec cela qu'on vit misérable de coeur et qu'on meurt misérable d'esprit.

MONÏ-REVÊCHE.

Les deux amis prolongèrent leur veillée sur ce thènic, débattu obstinément de part et d'autre. Flavien ne faisait aucun cas de l'argent par lui-même, parce qu'il en avait à discrèiion; mais il ne concevait point qu'on pût s'en passer quand on avait, comme, Thierry, les goûts du monde, et il croyait lui rendre un service d'ami en lui aplanissant les ojjstacles vers la fortune. Il lui offrait et il se proposait sérieusement d'entrer en pourparlers avec Dutertre, dont il était loin de prévoir l'éloignement subit pour lui, et

qu'il aimait d'autant plus qu'il lui avait immolé son amour pour Olympe. Il ne voulait pas croire à la conversation que lui rapportait Tliieray.

— Non, disait-il, vous vous êtes mal expliqués et mal compris mutuellement. ïu t'y seras mal pris tout le premier. Tu l'auras blessé par quelque mépris d'artiste pour sa fortune. 11 aura cru voir que tu te sacrifiais, et sa fierté s'en est émue.

— Et, dans ce cas, il eijt dû me proposer un duel, répondit Thierray. Je sais qu'il est brave, et, tout père de famille qu'il est, il est presque aussi jeune que moi. Pourtant je l'attends toujours, et je t'assure que je le crois un peu fou. La pauvre Éveline a de qui tenir.

— Non, Dutertre n'est pas fou ; je le sais incapable do repousser un homme comme toi à cause de son manque de fortune. Je veux renouer l'affaire, et je le ferai malgré toi. Si cela doit finir par un duel, que diable! finissez-en et ne soyez pas là à vous regarder comme deux sentinelles, du haut de vos donjons. J'ai donc bien fait de venir, ne fût-ce que pour te servir de témoin.

— Mon cher de Saulges, tu es le meilleur ami que j'aie jamais eu, et je ne me pardonne pas de ne t'avoir pas apprécié plus tôt. Crois à toute ma reconnaissance, mais sache que j'ai peur de ton zèle, et que je ne voudrais pas...

Ici, un cri déchirant, qui semblait partir du dehors, interrompit Thierray, et les deux amis se regardèrent, écoutant et se demandant s'ils avaient rêvé.

— Ah çà! est-ce encore la dame au loup qui fait de ses tours? dit Flavien en se levant et en prenant un flambeau. On a appelé,

c'est certain.

— Non, dit Thierray, c'est un cri de détresse, c'est un accident, et plus près de nous peut-être que cela ne semble.

Ils sortirent du salon, et se dirigèrent vers les appartements inhabités qui prenaient jour sur la face extérieure du château, car il leur semblait que le bruit était venu de ce côté. Thierray, guidé peut-être par un vague instinct, quoiqu'il fût à cent lieues de pressentir la vérité, entra dans la chapelle, et vit devant lui un corps étendu sans mouvement sur le pavé.

— Bon! un voleur qui s'est cassé la mâchoire en tombant de là-haut, dit-il mesurant de l'œil la distance du pavé à la fenêtre, qui était de neuf à dix pieds.

— Est-il mort? dit Flavien avec la nonchalante tranquillité qu'il portait dans les faits de la vie active.

— C'est un enfant! reprit Thierray s'approchant du jeune villageois, dont il ne voyait pas la figure tournée vers le mur.

Et, soulevant le large chapeau qui cachait cette figure, il jeta à son tour un cri perçant, en découvrant les blonds cheveux et le visage pâle d'Éveline évanouie. Ils l'emportèrent dans le salon où elle se ranima, regarda autour d'elle d'un air étonné, reconnut Thierray et sourit.

— Voyez, dit-elle, à quoi vous m'exposez ! je me suis fait mal ! encore une de vos bouderies cruelles, et je me tuerai!

En achevant ces mots, elle vit Flavien, qu'elle n'avait pas remarqué d'abord. De pâle qu'elle était, elle devint pourpre de honte, et cacha son visage dans ses deux mains avec un effroi

plein de pudeur qui attendrit Flavien, en lui faisant retrouver la femme timide dans l'héroïne entreprenante.

— Ne doutez pas de mon honneur, de ma discrétion, de mon intérêt, lui dit-il ; rassurez-vous, mademoiselle ; mais, pour Dieu ! dites-nous si vous êtes blessée.

Thierray ne pouvait parler; suffoqué par l'effroi, la reconnaissance et le dépit qui se combattaient en lui, il ne savait s'il devait la maudire ou la remercier à genoux; mais son angoisse la plus forte et la plus naturelle était la crainte qu'elle ne se fût blessée mortellement.

— Oui, oui, lui dit-il enfin en lui touchant les bras, avec une anxiété qui écartait toute idée contraire au respect ; — vous devez avoir beaucoup de mal ; parlez, parlez. Que vous est-il arrivé?

— Rien, en vérité, dit Éveline; j'ai seulement le pied engourdi; je ne suis pas tombée précisément; j'ai sauté de plus haut que je ne croyais, et j'ai eu peur, voilà tout.

— Mais comment êtes-vous entrée? Quelle est cette nouvelle folie? dit Thierray, rassuré, mais non calmé.

— .4h ! vous me le demandez? dit Éveline d'un ton de reproche déchirant.

Flavien vit qu'une explication entre eux devenait nécessaire , et , par discrétion , il se retira doucement ; mais Éveline le rappela.

— Monsieur de Saulges, lui dit-elle, puisque la Providence me fait vous rencontrer ici , rendez-moi un grand service : restez entre nous. Quelque fastidieuses que soient les querelles de deux

fiancés parfaitement déraisonnables tous les deux, acceptez généreusement cette tâche. Vous êtes son ami , à lui ; soyez aussi le mien. Servez-moi de témoin, de juge, de conseil et d'avocat au besoin , je vous en prie.

Flavien , ramené par ces paroles caressantes , prit Éveline en amitié.

— Eh bien, oui, je le veux, dit-il, car, aussi bien, je ne suis revenu ici que pour faire entendre raison à ce sceptique et travailler à votre union. Mais, avant tout, ma chère demoiselle , prenez quelque chose , de la fleur d'oranger, del'éther, que sais-je? Que prend-on pour les chutes, Thierray? Elle est pâle comme la mort, ce**e* pauvre enfant ! Est-ce qu'il n'y a pas ici quelque chose qui soit bon pour son état? Cherche donc.

Thierray ouvrit le nécessaire pharmaceutique de la chanoinesse, et il y prit des sels qui soulagèrent effectivement Éveline. Elle raconta ce qui lui était arrivé. Elle avait trouvé, de près, les objets aperçus de loin, beaucoup moins rassurants qu'elle ne s'y était attendue. L'éboulement laissait une plus grande portée à l'échelle. L'échelle était plus longue qu'elle ne croyait. Elle n'avait pas voulu reculer devant le danger de se tuer, et, sauf à faire naufrage au port, elle avait atteint la fenêtre de la chapelle. Là, au moment où ses pieds quittaient le dernier échelon, elle avait, par un effort désespéré, franchi l'embrasure et sauté dans l'intérieur sans se demander à quelle distance elle se trouvait du sol. Elle était arrivée au bas très-adroi-

trop peu, et comme elle sut ensuite l'occuper à côté d'elle tout en s'occupant elle-même, causant avec lui comme avec une personne raisonnable, et lui donnant tant de confiance, sans avoir

l'air de le questionner, qu'il lui eut bientôt défilé tout son chapelet de disettes, dont il avait l'habitude de se faire prier quand on s'en montrait trop curieux. Et mèmement, il se trouvait si content avec elle et si fier de savoir causer, qu'il s'impatientait contre les mots qu'il no connaissait point, et rendait son idée par des mots de son invention, qui n'étaient du tout sots ni vilains.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, Tiennet ? me ditelle tout d'un coup, comme pour me faire entendre que je restais trop longtemps.

Et, comme j'avais déjà inventé cinquante petites liistoires pour ne pas m'en aller, je me trouvai à court et ne sus rien lui dire, si non que j'étais occupé à la regarder.

— Est-ce que ça vous amuse ? fit-elle.

— ■ Je ne sais pas, lui répondis-je. Autant vaut demander au blé s'il est content de se sentir pousser au soleil.

— Oh ! oh ! il paraît que vous êtes devenu malin pour tourner les compliments ! mais pensez donc que c'est peine perdue avec moi, qui n'y comprends rien et n'y sais rien répondre.

— Je n'y connais rien non plus, Thérance. Tout ce que je veux dire, c'est qu'à mon idée, il n'y a rien de si beau et de si saint à voir qu'une jeune fille prenant son plaisir dans la causette d'un petit enfant.

— Est-ce que ça n'est pas naturel ? dit Thérance. Il me semble, à moi, que je rentre dans la vérité des choses du bon Dieu, en regardant et en écoutant ce marmot. Je sens bien que je no vis pas, à l'ordinaire, comme une femme doit aimer à vivre ; mais je n'ai pas choisi mon sort, et l'état voyageur et abandonné que je mène

est dans mon devoir, puisque j'y suis le soutien et le bonheur de mon père. Aussi, je ne m'en plains pas et ne souiiiaite pas une vie qui ne serait pas la sienne ; seulement, je comprends bien le plaisir des autres ; celui que Brulette a dans la société de son Chariot, qu'il soit à elle ou au bon Dieu, me serait très-doux aussi. Je n'ai pas eu souvent l'occasion d'un si gentil divertissement, et je peux bien le prendre oii je le trouve. Vrai, c'est une jolie compagnie que ce petit bonhomme, et je ne savais pas que ça pouvait avoir tant d'esprit et de connaissance.

— Et pourtant, mignonne, ce Chariot n'est aimable que par les grands soins de Brulette, et il lui a fallu s'amender beaucoup pour l'être autant que celui que Dieu a fait gentil de son naturel.

— Vous m'étonnez grandement, dit Thérance. S'il y a des enfants plus gentils que celui-là, on est trop heureux de pouvoir vivre avec eux. Mais en voilà assez, Tiennet. Allez -vous-en, ou l'on viendra vous chercher et on voudra aussi m'emmenner, ce qui me contrarierait, je vous le confesse, car je suis un peu lasse et je me trouve si bien d'être là tranquille avec ce petit, qu'on ne me rendrait pas service en me dérangeant sitôt.

Il fallut bien obéir, et je m'en allai le cœur tout rempli et tout révolutionné des idées qui me venaient au sujet de cette fille.

VINGT-QUATUEME VEILLEE

Ce n'était pas seulement la beauté surprenante de Thérance qui m'occupait l'esprit, mais un je ne sais quoi qui me la faisait paraître au-dessus de toutes les autres. Je m'étonnais d'aimer tant Brulette, qui lui ressemblait si peu, et j'allais me demandant si l'une des deux était trop franche ou l'autre trop fine. Dans mon jugement, Brulette était plus aimable, ayant toujours quelque

chose de gentil à dire à ses amis, et sachant les retenir autour d'elle par toutes sortes de petits commandements dont les garçons se sentent Abattes, parce qu'ils aiment à se croire nécessaires. Tout au rebours, Thérance vous marquait franchement n'avoir aucun besoin de vous, et semblait même étonnée ou ennuyée que l'on fit attention à elle. Toutes deux sentaient leur prbc cependant ; mais tandis que Brulette se donnait la peine de vous le faire sentir aussi, l'autre avait l'air de ne vouloir qu'une estime pareille à celle qu'elle pourrait vous rendre. Et je ne sais comment ce grain de fierté, plus caché, me paraissait une amorce qui donnait la tentation en mémo temps que la peur.

Je trouvai la danse enrayée tout au mieux, et Brulette voltigeant comme un papillon aux mains et aux bras d'ilurriel. Il y avait tant de feu sur leurs visages, elle paraissait si ivrée au dedans et lui au dehors, qu'ils ne voyaient et n'entendaient rien autour d'eux. La musique les enlevait, mais je crois bien que leurs pieds ne se sentaient point toucher la terre et que leurs esprits dansaient dans le paradis. Comme, parmi ceux qui mènent la bourrée, il y en a peu qui n'aient point une amour ou une grosse fantaisie en la tête, on ne faisait pas seulement attention à eux, et il y avait tant de vin, de bruit, de poussière, de chansons et de joyeuses paroles dans l'air chaud de la noce, que le soir arriva sans que l'assistance prît grand souci du contentement particulier d'un chacun.

Brulette ne se dérangea que pour me demander nouvelles de Chariot et pourquoi Thérance ne venait point; mais elle se tranquillisa aisément sur mes réponses , et Ilurriel ne lui donna pas le temps d'eu écouter bien long sur la conduite de son gars.

Je ne me sentais point en goût de danser, car il se faisait (jue je ne trouvais là aucune fille jolie, encore qu'il y en eût ; mais pas une ne ressemblait à Thérance, et Thérance ne me sortait point de la tête. Je me mis en un coin pour regarder son frère, afin d'avoir quelque nouvelle à lui en donner quand elle me questionnerait. Huriel avait si bien oublié son tourment, qu'il était tout bonheur et toute jeunesse. Il se trouvait bien assorti avec Brulette, en ce qu'il aimait le plaisir et le bruit autant qu'elle, quand il s'y mettait, et il avait le dessus sur tous les autres garçons, en ce qu'il ne se lassait jamais à la danse. Chacun sait qu'en tout pays, les femmes enterrent les hommes à la bourrée et tiennent encore sans débrider quand nous sommes crevés de soif et de chaud. Huriel n'était curieux de boire ni de manger, et on aurait dit qu'il avait juré de rassasier Brulette de son meilleur divertissement; mais, au fond, je voyais bien

LES MAITRES SONNEURS

qu'il y prenait son propre plaisir et qu'il aurait fait le tour de la terre sur un pied, pourvu que celle légère danseuse fut à son bras.

A la Dn, plusieurs garçons, ennuyés d'être refusés par Brulette, observèrent qu'il y avait un étranger bien favorisé d'elle, et on commença d'en causer autour des tables. Il faut vous dire que Brulette, qui ne s'était pas attendue à se tant divertir et qui avait un peu de mépris dorénavant pour tous les galants des environs, à cause du mauvais comportement de leurs langues, ne s'était point mise dans de grands atours. Elle avait plutôt l'air d'une petite nonne que de la reine de chez nous ; et, comme il y avait là de grandes toilettes de gala, elle n'avait pas fait les beaux effets du temps passé. Cependant, quand elle se fut animée à la danse, force fut de se rappeler que nulle ne pouvait lui être comparée, et

ceux qui ne la connaissaient point ayant questionné ceux qui la connaissaient, il en fut dit du mal et du bien autour de moi.

J'y prêtai l'oreille, voulant en avoir le cœur net, et ne donnai point à connaître qu'elle était ma parente. Alors j'entendis revenir l'histoire du moine et de l'enfant, de Joseph et du Bourbonnais, et il fut dit que ce n'était peut-être pas Joseph l'auteur du péché, mais bien ce grand garçon si empressé auprès d'elle et paraissant si sûr de son fait qu'il ne souffrait personne autre s'en approcher.

— Eh bien, dit l'un, si c'est lui et qu'il vienne à réparation, mieux vaut tard que jamais.

— Ma foi, dit un autre, elle n'avait pas mal choisi. C'est un gars superbe et qui paraît très-bon enfant.

— Après tout, dit un troisième, ça fera un beau couple, et quaiiJ le prêtre y aura passé, ça sera aussi bon qu'un autre ménage.

Par là, je vis bien qu'une femme n'est jamais perdue tant qu'elle aune bonne protection, mais qu'il en faut une franche et finale, car cent ne valent rien, et tant plus s'en mêlent, tant plus la rabaissent et lui font tort.

Dans ce moment-là, ma tante pritHuriel à part, et, l'amenant auprès de moi, lui dit :

— Je veux vous faire trinquer une verrée de mon vin à ma santé, car vous me réjouissez l'âme de si bien danser et de mettre si bien en train le monde de ma noce.

Huriel avait regret de quitter Brulette pour un moment; mais la maîtresse du logis était fort décidée, et il n'y avait pas moyen de lui refuser une poKtesse.

Ils s'assirent donc à un bout de table qui se trouvait vide, une chandelle posée entre eux, et se voyant face à face. Ma tante Marghitonne était, comme je vous l'ai dit, une toute petite femme qui avait oublié d'être sotte. Elle portait la plus drôle de figure qu'on pût voir, très-blanche et très-fraîche, encore qu'elle eût la cinquantaine et mis au monde quatorze enfants. Je n'ai jamais vu un si long nez avec de si petits yeux, enfoncés de chaque côté comme par une vrille, mais si vifs et si malins qu'on ne les pouvait regarder sans avoir envie de rire et de bavarder.

Je vis pourtant qu'Huriel était sur ses gardes, et qu'Use méfiait du vin qu'elle lui versait. Il trouvait dans son air quelque chose de moqueur et de curieux, et, sans savoir trop pourquoi, il se mettait en défense. Ma tante, qui, depuis le matin, n'avait pas reposé une minute de remuer et de causer, avait grand' soif pour de bon, et n'eût point avalé trois petits coups, que le bout pointu de son grand nez devint rouge comme une senelle, et que sa grande

bouche, où il y avait des dents blanches et serrées pour trois personnes plutôt que pour une, se mit à rire jusqu'aux oreilles. Pourtant, elle n'était pas dérangée dans son jugement, car jamais femme ne porta mieux la gaieté sans outrance et la malice sans méchanceté.

— Ah ça, mon garçon, lui dit-elle, après beaucoup de propos en l'air, qui ne lui avaient servi qu'à faire passer la première soif, vous voilà, pour tout de bon, accordé avec ma Brulette? Il n'y a

point à reculer, car ce que vous souhaitiez est arrivé : tout le monde en cause, et si vous pouviez entendre, comme moi, ce qui se dit de tous les côtés, vous verriez qu'on vous met sur le dos le futur aussi bien que le passé de ma jolie nièce.

Je vis que cette parole enfonçait un couteau dans le cœur d'Huriel et le faisait tomber des étoiles dans les épines; mais il y fît bonne contenance et répondit en riant :

— ■ Je souhaiterais, ma bonne dame, avoir eu le passé, car tout en elle n'a pu être que beau et bon; mais si j'ai le futur seulement, je me tiendrai pour bien partagé du bon Dieu.

— Et sage vous serez, riposta ma tante, riant toujours et le regardant de près avec ses petits yeux verts qui ne voyaient pas de loin, de telle façon qu'on eût dit qu'elle lui voulait percer le front avec son nez effilé. Quand on aime, on aime tout, et on ne se rebute de rien.

— C'est ma volonté, dit Huriel d'un ton sec qui ne démonta point ma tante.

— Et c'est d'autant mieax de votre part, que la pauvre Brulette a plus d'ordre que de bien. Vous savez sans doute que toute sa dot tiendrait bien dans votre verre, et si, n'y a-t-il point de louis d'or dans son compte.

— ■ Eh bien, tant mieux, dit Huriel; le compte en sera fait vilement, et je n'aime point à perdre mes heures dans les additions.

— D'ailleurs, fit ma tante, un enfant tout élevé est un embarras de moins dans un ménage, surtout si le père fait son devoir, comme il le fera, je vous en réponds!

Le pauvre Huriel eut chaud et froid ; mais, pensant que ce fût une épreuve, il la soutint et dit :

— Le père fera son devoir, moi aussi, j'en réponds ! car il n'y aura pas d'autre père que moi pour tous les enfants nés ou à naître.

— Oh ! quant à ça, reprit-elle, vous n'en serez pas le maître, je vous en donne ma parole !

— J'espère que si, dit-il en serrant son v'erre, comme s'il l'eût voulu écraser dans ses doigts. Quiconque abandonne son bien n'a plus à y repêcher, et je suis un gardien assez fidèle pour ne point souffrir les maraudeurs.

Ma tante allongea sa petite main sèche et la passa sur le front d'Huriel. Elle y sentit la sueur, encore qu'il fût très-pâle: et, changeant tout à coup sa mine de malin diable en une figure bonne et franche comme l'était le fond de son cœur :

— Mon garçon, lui dit-elle, mettez vos coudes sur la' table, et venez ici tout près de ma bouche. Je veux vous donner un bon baiser sur la joue.

Huriel, étonné de son air attendri, se prêta à sa fantaisie. Elle releva les cheveux épais de sa tempe et avisa le gage de Brulette, qu'il portait toujours, et que sans doute elle connaissait. Alors , approchant sa grande bouche, comme si elle l'eût voulu mordre, elle lui glissa quatre ou

MONT-REVÊCHE

elle se faisait un devoir de demander : c'est à présent, monsieur Thierray, poursuit Lveline, que je sens l'immense folie

que j'ai faite. Hélas! il n'est pas de volonté assez forte pour imposer ses caprices à la destinée, car la destinée aussi a les siens, plus aveugles et plus terribles que tous les nôtres!

— Ne parlez pas, chère Éveline, dit Thierray effrayé de son agitation ; vous avez la fièvre.

Elle s'endormit d'un sommeil pénible, entrecoupé de cris et de gémissements. Elle rêvait toujours qu'elle tombait, et Thierray, craignant le délire, lui couvrit la tête de linges mouillés et imbibés d'éther.

Pendant qu'il comptait les minutes, en proie à une inquiétude sans égale, et plus mécontent des causes de cette situation qu'il ne voulait le paraître à la pauvre blessée, Flavien, d'une course rapide, arrivait au hameau de Puy-Verdon, situé à l'entrée de la vallée que couronnait le château. Le premier objet qu'il vit à la porte d'une des plus pauvres maisons de ce hameau fut une des voitures de Dutertre dont Crésus tenait les chevaux. 11 demanda au groom où était son maître.

— Oh! bien loin, monsieur, dit Crésus; il est à sa grande ferme, à trois lieues d'ici, et ne reviendra que ce

soir à la nuit.

Flavien se souvint alors qu'I[^]veline lui avait parlé de cette circonstance, il l'avait oubliée dans son irouble en partant.

— Qui donc est là? demanda-t-il à Crésus en désignant la maison devant laquelle stationnait l'équipage.

— Il n'y a que madame toute seule , qui est venue porter des remèdes à un malade.

— La mère? c'est encore mieux, se dit Flavien. Mais, au moment de mettre pied à terre pour entrer

dans la maison, il hésita.

— Oui, si c'était une mère! pensa-t-il; mais une bellemère! un être qu'à tort ou à raison on regarde comme un ennemi naturel! Que faire? Éveline ne me le pardonnera peut-être pas! Cependant, tôt ou tard, il faudra bien que madame Dutertre sache ce qui est arrivé. 11 me paraît même impossible qu'elle l'ignore jusqu'à ce soir... Les moments sont précieux, l'état d'Éveline peut être grave. Sa vie est une plus grande responsabilité pour nous que son secret... Allons!

11 descendit de cheval, et, au même moment, maoamc Dutertre, portant une petite pharmacie de campagne sous son bras, sortit de la chaumière, reconduite par une jeune fille qui la remerciait des soins rendus à ses parents.

Flavien, qui se regardait comme bien guéri de sa passion, se sentit pourtant ému, en la voyant, plus qu'il ne s'y attendait.

Olympe était de ces femmes que l'on ne regarde pas impunément, soit qu'on les voie des yeux du corps ou des yeux de l'âme. Elle avait une de ces beautés parfaites qui résultent d'une complète harmonie morale et physique dans l'organisation. Tout en elle était beau et pur, les traits, l'expression, la taille, les cheveux, les extrémités, la voix, le regard, le sourire et même les larmes, comme Flavien l'avait très-bien remarqué. Elle avait paru si paria te à son père, qui était un artiste éminent, et à tous ies artistes éminents qui avaient vu fleurir son adolescence; son intelligence sereine, facile, féconde, répondait si bien à sa beauté, que, dans le groupe de talents choisis

où elle avait été élevée en Italie, on s'était écrié cent fois que ce serait un sacrilège envers Dieu et les hommes que Je 118 pas la consacrer à l'art dont elle semblait née prêtresse. Elle avait une des plus belles voix, elle annonçait un des plus beaux génies musicaux de l'Europe. Elle avait atteint sa seizième année dans cette atmosphère de tendres sympathies et de paternelles admirations, sans être ni enivrée ni effrayée de ce grand avenir qui s'ouvrait devant elle. Elle marchait dans sa brillante destinée avec le calme des êtres privilégiés qui héritent du feu sacré sans orgueil, et qui savent qu'ils ont à s'aider eux-mêmes, tout en se sentant portés par l'amour et l'engouement de leur entourage.

Mais, à seize ans. Olympe Marsiani avait vu Arsène Dutertre, et sa destinée avait été changée.

Dutertre avait alors trente-quatre ans. C'était plus du double de l'âge d'Olympe. Mais ce n'en était pas moins un être aussi accompli qu'elle dans son genre , on pourrait dire dans le même genre ; car il existait dans leurs goûts, dans leurs idées, dans leurs caractères, dans leur organisation tout entière, des rapports dont la puissance les entraîna irrésistiblement l'un vers l'autre, et se révéla à eux chaque jour davantage. Tous deux étaient calmes à l'extérieur avec une âme ardente; tous deux étaient à la fois tendres et passionnés, combinaison bien rare et qui ne se rencontre que chez les natures d'élite : c'est dire que tous deux étaient énergiques et doux, enthousiastes et tolérants , sérieux d'esprit et enjoués de caractère.

Dutertre, élevé avec soin par des parents riches qui appartenaient à la haute industrie, richement doué, lui, par la nature, sentait vivement, et comprenait largement !rs arts. Le hasard l'amena dans la maison Marsiani, où, dès la première heure, il fut

aimé et apprécié. 11 n'était pourtant ni musicien, ni peintre, ni auteur. Il n'en était I as moins artiste et poète. Sa prédilection pour l'agriculture prenait sa source dans une immense admiration i ;;)ur l'œuvre divine et dans une candeur de l'âme qui le ' , ortait aux occupations de la vie primitive. Sa femme le comparait souvent, avec Amédée, à ce personnage de Cooper, type de prédilection qu'il a développé dans plusieurs romans sous les noms si connus du Chercheur de sentiers, à'Œil-de-Faucon, du Guide, etc. Ce type, devenu populaire, est , à travers les développements souvent trop naifs du récit, une des plus belles et des plus suaves créations de la pensée humaine. Il est pur et grand comme une forêt vierge. C'est la vertu du chrétien alliée à la liberté du sauvage, c'est l'homme primitif dans toute sa puissance physique, initié au progrès'moral de l'humanité par ses côtés d'excellence incontestable, la charité, le pardon, la droiture, la justice.

Tel eût été Dutertre s'il eût vécu dans les déserts d'un monde vierge, et la comparaison de sa femme s'appliquait avec justesse à ce qu'il y avait d'inné en lui. La société l'avait enrichi de toutes les connaissances nécessaires à l'époque et au milieu où il vivait, et, chose étrange! elle n'avait rien elTacé, rien corrompu dans cette organisation admirable. 11 avait acquis, dan» celte société, la notion de Vulile, inconnue au héros de la solitude ; mais, habile à tirer parti des ressources de la nature, il n'en avait pas abusé en vue de lui-même, il en avait largement et sagement usé en vue des autres. Le bien qu'il avait fait était

MONT-REVÉCHE.

immense, et, dans ses mains, la richesse était un levier pour en faire chaque jour davantage.

Olympe, enfant, n'avait pu comprendre cet homme dès le premier jour. Elle l'avait aimé d'instinct, non pas comme Éveline aimait Thierray, avec la volonté de le vaincre, mais comme les âmes dévouées aiment ce qui leur ressemble, avec le besoin de faire son bonheur.

Dutertre avait aimé Olympe enfant avec autant d'entraînement spontané et plus de certitude encore. Lui qui avait des enfants, des filles en qui il voyait poindre des qualités et des défauts, il avait discerné, dès l'abord, chez cette jeune créature, une supériorité sans alliage. 11 avait compris, tout aussi bien que senti, que cet être était fait pour lui seul et qu'ils se chercheraient en vain ailleurs tout le reste de leur vie.

Il est fort inutile de raconter ici par quelles alternatives de résolution et de crainte, d'espoir et d'effroi, il avait passé durant quatre années, en songeant d'une part au sort de ses filles, de l'autre à celui d'Olympe elle-même. On peut bien croire qu'un tel homme n'avait rien sacrifié à la passion aveugle, comme le prétendait l'envieuse Nathalie. Il s'était effrayé d'arracher Olympe à un avenir de gloire que toute sa richesse à lui ne pourrait peut-être pas remplacer. Il était revenu en France plusieurs fois pour sonder l'âme et l'esprit de ses filles. 11 les avait trouvées empressées de revenir au foyer paternel, bonheur impossible pour elles tant qu'il ne leur aurait pas donné une seconde mère, et elles l'avaient supplié de se remarier, Nathalie plus ardemment que les deux autres, parce qu'elle était l'aînée et sentait plus vivement l'ennui du cloître.

A son troisième voyage en Italie, Dutertre avait trouvé Olympe orpheline et retirée aussi dans un couvent, avec la résolution de n'en sortir que pour le mariage, jamais pour le théâtre. Elle abju-

rait la vie libre de l'artiste avec une obstination dont ses parents et ses amis ne pouvaient pénétrer la cause, tant elle avait gardé avec patience et modestie le secret de son amour pour Dutertre.

Dutertre attribua comme eux cette résolution soudaine au premier effet de la douleur filiale. Olympe avait adoré son père; il avait désiré qu'elle fût cantatrice; elle avait travaillé à le devenir pour le satisfaire. Il n'était plus, elle abandonnait un projet qui, disait-elle, n'était pas le sien , mais dont elle ne devait plus compte à personne.

Il fallut que Dutertre devinât la vérité lui-même. Olympe, fière et timide, ne lui eût jamais révélé sa passion. Elle avait compris ses scrupules, elle avait voulu lui épargner le remords de lui faire manquer sa vocation. Elle avait compris également qu'un père de famille ne pouvait épouser une cantatrice. Elle fit ce sacrifice, sans même songer que c'en fût un.

Quand elle épousa Dutertre, elle avait \nnngt ans. Elle croyait qu'entre ses filles et elle il y aurait toujours la distance d'âge relative qui existait alors entre sa jeune e-xpérience du monde et leur complète ignorance de la vie. Elle les regardait comme des enfants et se flattait naïvement de leur être une mère. Elle les avait aimées comme elle savait aimer, la pauvTe femme, de toute son âme et même avec aveuglement, jusqu'à l'heure fatale où, forcée de découvrir chez Éveline une résistance invincible, chez Nathalie une haine profonde, elle avait pressé en silence

la Benjamine sur son cœur, seul refuge qui lui restât en l'absence de son mari.

.\médée avait été littéralement un frère à ses yeux. Ils étaient du même âge, et ce jeune homme sérieux et triste, atteint du mal

profond qui le rongait à son insu, tout en l'appelant parfois sa mère, se trouvait réellement d'âge à la soutenir et à la consoler. 11 s'était acquitté de ce soin avec un désintéressement admirable, et Olympe, ne comprenant pas sa souffrance, tant elle était vaincue par la sienne propre, s'était habituée à lui ouvrir son âme comme au meilleur ami qu'elle eût, après son époux.

Depuis quelques jours. Olympe était plus triste, plus effrayée qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle voyait son mari agité et préoccupé, partagé entre des accès d'idolâtrie pour elle et de subites froideurs qu'elle prenait encore pour l'effet d'un chagrin étranger à leur amour. Amédée lui manquait. Il lui semblait que cet ami délicat et ingénieux eut arraché à Dutertre l'aveu de son anxiété, ou que, du moins, il lui eût suggéré, à elle, le moyen de la faire cesser.

Lorsque Flavien la vit apparaître au seuil de cette chaumière, il fut frappé de l'altération de ses traits. Habituellement pâle, car elle était de ces organisations lymphatiques et bilieuses qui produisent les plus persévérantes et les plus lucides intelligences, elle avait, pour la première fois, les lèvres entièrement décolorées. Les plans de son visage conservaient la rondeur qui s'allie à la fermeté dans les beaux types italiens; mais les narines, en se resserrant et en rendant son profil plus fin, attestaient l'invasion d'une maladie chronique. Enfin, ses yeux légèrement cerclés d'une teinte bleuâtre avaient pris un développement qui la rendait plus belle, mais qu'un diagnosticien plus habile eût observé avec inquiétude.

Flavien jugea qu'elle avait eu quelque grand chagrin depuis qu'il ne l'avait vue. Une circonstance que nous avons omise dans ce récit, parce qu'elle trouvera sa place plus tard, le préserva de la

vanité de croire qu'il fût pour quelque chose dans ce chagrin. 11 n'en fut pas moins touché, car cette altération l'embellissait encore à ses yeux, en la lui montrant plus souffrante, plus faible, plus femme, selon lui.

Olympe était vêtue avec une extrême simplicité, d'une robe de drap foncé, d'un mantelet pareil et d'un voile de dentelle noire, noué sous le menton, qu'elle portait souvent le matin pour sortir dans la campagne; c'est la mantille des Italiennes. Tout ce noir, tout ce sombre la faisait paraître encore plus blanche. Aussi, les paysans, qui ne se trompent pas sur le solide éclat nécessaire à la santé, la jugeaient-ils fort malade, bien qu'autour d'elle, dans la famille, hormis Dutertre, personne n'y fit une attention sérieuse depuis le départ d'Amédée.

Elle fut un peu surprise de voir Flavien, mais elle ne manifesta aucune émotion, et lui fit un accueil froidement poli, qu'il comprit du reste, surtout lorsqu'elle ajouta :

— Je ne croyais pas, monsieur, que vous dussiez revenir.

11 la supplia d'écouter une communication importante qu'il avait à lui faire, et elle s'éloigna un peu de Crésus et des villageois pour l'écouter sans prudence, bien qu'avec

MONT-REVÈCHE.

une répugnance visible et avec une attitude qui n'eût pas laissé d'espoir au roué le plus impertinent.

— Rassurez-vous, quant à moi, madame, lui dit-il dès qu'il put lui parler sans être entendu des autres témoins, mais préparez-vous à surmonter un moment d'inquiétude et de chagrin. Je vous

apporte... je suis absolument forcé de vous apporter une nouvelle affligeante.

— Mon Dieu! s'écria Olympe, avez-vous vu mon mari? que lui est-il arrivé? Parlez donc vite, monsieur, de grâce!

— Non, madame, répondit Flavien baissant la voix, car il lisait de loin dans les yeux de Crésus combien il faisait elTort de ses oreilles. — Non, il n'est pas question de M. Dutertre... Quelqu'un que vous aimez moins, mais encore beaucoup...

— Ah ! ciel ! Amédée ! dit Olympe, notre pauvre Amédée! Oui ! vous venez de Paris... un malheur!...

— Je ne le savais pas à Paris, dit Flavien, 'qui s'effrayait beaucoup, en la voyant si émue, du coup qu'il allait lui porter.

— Mais qui donc, mon Dieu? Mes filles sont toutes à Puy-Verdon... elles dorment... Bah! vous me trompez, monsieur! vous vous jouez de moi!

— Non, madame, car ce serait un jeu atroce; toutes vos filles ne sont malheureusement pas à Puy-Verdon dans ce moment-ci.

— Ah! parlez!...

— Éveline...

— Est déjà sortie? seule? elle est tombée de cheval? Ah ! Dieu ! cela devait arriver... Où est-elle?...

— Parlez plus bas, madame, ce n'est pas seulement un accident, c'est un secret plus grave que la blessure légère qu'elle s'est faite au pied.

— Vous me tuez ! expliquez-vous donc vite, dit Olympe tremblante.

Et, lui saisissant le bras, sans plus se souvenir de ses torts, elle le mena quelques pas plus loin.

En aussi peu de mots que possible, Flavien lui raconta ce qui s'était passé. Olympe l'écoutait avec ses grands yeux effarés, ne pouvant comprendre, croyant faire un rêve, et portant de temps en temps la main à son front comme pour tâcher d'y faire entrer le sens des paroles qu'elle était forcée d'entendre.

— J'allais chercher M. Dutertre, dit Flavien en finissant; mais j'apprends qu'il est trop loin, et Éveline est dans un état inquiétant.

— Oui, oui, son père est trop loin, dit Olympe, dont les yeux s'étaient fixés à terre avec une expression de méditation douloureuse. D'ailleurs, il faut le préparer à une crise si rude. C'est moi, moi seule, qui dois aller vers elle. Attendez... je vais trouver le moyen de tout sauver pour aujourd'hui... 11 faut que je le trouve!... mais d'abord partons, courons vers elle... En route il me viendra une idée; je suis comme une folle en ce moment-ci!

Elle reprit le bras de Flavien, et, le ramenant vers la voiture avec une résolution dont elle ne paraissait pas capable au milieu d'un si grand trouble :

— Crésus, dit-elle au groom, montez sur le cheval de M. de Saulges; retournez au château, et dites que, si je ne suis pas rentrée pour déjeuner, on ne m'attende pas. Je vais voir d'autres malades. Allons, monsieur le comte, dit-elle à Flavien, de manière à être entendue, puisque

vous voulez bien me servir de cocher, conduisez-moi chez ces pauvres gens.

Elle monta vivement dans la calèche, qui se fermait avec des glaces et des stores, circonstance que Flavien avait déjà remarquée, et qui permettait de ramener Éveline cachée à tous les regards, au moins durant le trajet. Mais Éveline serait-elle transportable? Là était la question. Flavien ne s'arrêta pas à réfléchir, il fouetta les chevaux et s'enfonça sous les bois qui conduisaient à Mont-Revêche, laissant Crésus stupéfait, et quelque pee narquois à la vue de ce tête-à-tête improvisé.

Ce tête-à-tête n'eut rien d'enivrant, comme l'on peut croire : Olympe, enfermée dans la voiture et perdue dans les tristes réflexions que lui suggérait la circonstance; Flavien sur le siège, conduisant à fond de train, à travers des chemins difficiles et dangereux, deux chevaux ardents, et tout entier à la brillante responsabilité d'arriver vite au secours d'une héroïne sans compromettre les jours de l'autre. Flavien, comme tous les hommes adonnés aux exercices de la vie physique, était un peu enfant et attachait une certaine importance à son talent d'automédon. De temps en temps, il se retournait vers Olympe pour lui demander si elle n'avait pas peur; mais la glace se trouvait toujours entre eux, ce qui coupait court à tout dialogue, et il la voyait absorbée, tristement rêveuse, n'accordant aucune attention aux accidents du chemin, par conséquent au mérite de son conducteur.

Au bas de la colline de Mont-Revêche, il fallait de toute nécessité 'prendre le pas, tant le chemin était rapide. Olympe, seulement alors, baissa la glace entre le fond de la voiture et le siège de Flavien.

— Monsieur, lui dit-elle, croyez-vous que je puisse entrer chez vous sans être vue de vos domestiques?

— Je n'en fais pas de doute, madame; certainement Thierray les aura tous éloignés. Mais les gens de la ferme ont déjà dû reconnaître votre voiture.

— Peu importe, dit-elle. M. Dutertre vous ayant déjà prêté des chevaux et une voiture, il n'y a pas de raison pour qu'on sache que je suis dans celle-ci. J'ai eu soin de me cacher.

— Entrerai-je dans la cour, madame?

— Oui ; mais ne m'ouvrez la portière qu'après vous être assuré de l'absence de témoins indiscrets.

La porte de Mont-Revêche était fermée au verrou et à la barre. Flavien sonna d'une certaine façon convenue entre lui et Thierray. Celui-ci vint ouvrir lui-même, et referma quand la voiture fut entrée. Il avait gardé Forget à tout événement, mais il l'avait enfermé sur parole dans une pièce située sur la façade extérieure, certain qu'il respecterait le mystère de cette matinée, et qu'il était même content de n'y être pas initié.

— Eh. bien, madame, dit Flavien à Olympe en lui ouvrant la portière, avez-vous trouvé les moyens de tout sauver ?

— Oui, répondit-elle, si l'état de la pauvre malade nous le permet.

— Grâce au ciel ! dit Thierray en lui offrant le bras, elle va infiniment mieux. Elle a dormi, et, depuis une

MONT-REVÊCHE.

demi-heure, elle ne souffi'e plus. Je crois que vous pourrez l'emmener. — Ah ! madame , ajouta-t-il en la faisant entrer dans la maison , croyez bien que Je n'ai rien , absolument rien à me reprocher dans ce qui arrive !

— Je le sais, dit Olympe, qui avait pris son bras sans lui adresser la parole ; je sais aussi vos bonnes intentions pour l'avenir; ne parlons donc pas de ce qui est déjà le passé.

En la voyant entrer dans le salon, Éveline fit un cri, et, cachant son visage dans les coussins du sofa où elle était étendue :

— Ah ! messieurs ! dit-elle , vous me portez le dernier coup 1

La pauvre Olympe ne se rebuta pas de ce cruel accueil. Elle courut à Éveline, couvrit de baisers ses mains, dont elle cachait jusqu'à son front brûlant de honte, pressa sa tête blonde contre son sein et l'arrosa de larmes.

— Oh ! madame, vous me plaignez ! vous avez raison, dit Éveline, me voilà perdue 1

— Non , mon enfant , répondit Olympe, vous êtes sauvée, puisque je suis près de vous, et votre seule confidente. Ayez courage, ma bonne Éveline; si vous pouvez supporter la voiture, personne ne saura ce qui est arrivé, et votre père lui-même ne l'apprendra que de votre bouche, quand vous jugerez devoir le lui dire.

— Ah! Olympe, s'écria Éveline vaincue par tant de douceur et de dévouement, c'est vous qui êtes bonne, meilleure cent fois plus que je ne mérite. Ah ! que l'on est injuste envers vous! Oui, emmenez-moi d'ici, cachez-moi, sauvez-moi, et que mon père ne le sache jamais. Je ne crains au monde que son blâme ou ses

railleries. Tenez, je ne sens plus aucune douleur, je peux marcher.

— Gardez-vous-en bien, s'écrièrent Olympe et Thierray, tout serait perdu !

Olympe visita le pied malade et renouvela le pansement. Le vulnéraire avait fait merveille , l'inflammation avait disparu, et tout faisait présager que l'opération aurait lieu dans de bonnes conditions. Flavien et Thierray transportèrent la blessée , et Olympe les aida à l'étendre dans la voiture.

— Allez nous attendre à Puy-Verdon , comme si vous veniez naturellement déjeuner, dit Olympe à Thierray. Vous y arriverez avant nous, car nous nous en irons doucement. Dites que vous m'avez rencontrée avec M. de Saulges, et que j'arrive, que vous croyez que j'ai dû aller voir des malades un peu loin, par ici. Il m'arrive souvent de faire d'assez longues courses dans ce but, cela n'étonnera personne. M. de Saulges sera censé m'avoir indiqué un cas d'urgence. Mais ne vous expliquez pas autrement, vous nous avez à peine parlé, vous ne savez rien précisément. 11 se passera plusieurs jours avant que l'on vérifie le fait , si même on songe à le vérifier. Allez , monsieur Thierray, prenez la traverse; vous, monsieur de Saulges, conduisez-nous au pas. Je vous dirai ce qu'il faudra faire quand il sera temps.

Elle baissa les stores. Thierray alla délivrer Forget, rangea le salon, puis il partit de son côté.

Évehne supporta assez bien la voiture, et s'aida de tout son courage, qui était réel, pour ne pas inquiéter Olympe, dont la présence d'esprit, elle le sentait bien, lui était nécessaire.

A un quart de lieue de Puy-Verdon, Olympe parla à

Flavien et lui fit quitter le chemin pour prendre un détour, moicunaut lequel ils arrivèrent à une entrée peu fréquentée du parc, assez lom du château. Ils avaient rencontré beaucoup de gens sur les chemins à cause du dimanche et de l'heure de la messe. Mais on avait vu Flavien ramenant une voiture de la maison, et cela ne donnait pas lieu à de grands commentaires. La voilure fermée fut jugée vide. On se borna à dire :

— Ces messieurs ! ça aime à se servir de cochers à eux-mêmes.

Un esprit fort hasarda cette réflexion :

— Ça aime mieux nourrir trop de chevaux qu'assez de domestiques.

Dans le parc, nos voyageurs trouvèrent enfin la solitude. Olympe explora de l'œil les allées sinueuses qu'elle fit prendre à son guide et le dirigea vers une enceinte de rochers qui formait une grotte naturelle très-ombragée d'arbres touffus. Là, après s'être encore assurés qu'ils ne pouvaient être observés , elle aida Flavien à déposer Éveline sur le gazon.

— Restons ici, ma chère enfant, lui dit-elle; M. de Saulges va rentrer au château avec la .voiture; il ne jettera pas trop l'alarme, mais il dira d'un air assez inquiet que, revenant avec moi de cette promenade, nous vous avons trouvée ici, blessée, et nous appelant à votre secours. Il fera apporter un brancard, il enverra chercher le médecin et le chirurgien; je constaterai que je vous ai trouvée ici, tombée de ces rochers où vous aviez voulu grimper; je dirai que c'est moi qui vous avais donné hier l'idée de mettre ce costume pour aller surprendre et mtriguer, à son réveil, Caroline,

dont c'est justement l'anniversaire. Vous ajouterez que vous vous êtes déguisée ainsi de grand matin, en ayant soin de ne vous faire voir à personne ; que vous alliez cueillir vous-même votre bouquet de fête dans le parc, que vous avez voulu atteindre... tenez ! ces gentianes qui poussent là sur les rochers. — Quelle heure est-il, monsieur de Saulges ?

— Neuf heures, dit Flavien.

— Eh bien , vous avez été évanouie deux heures à cette place, dit Olympe à Éveline, vous êtes restée ensuite une heure sans pouvoir bouger et sans voir approcher personne.

— Et ce pansement que j'afau pied, dit Éveline, il faut vite me l'ôter.

— Non, dit Olympe, c'est moi qui viens de le faire. — Monsieur de Saulges, donnez-moi la pharmacie qui est dans la voiture, mettez-la par terre à côté de moi, et allez vite au château.

Flavien obéit, admirant l'esprit des femmes.

— En fait de ruses, se dit-il, la plus austère n'est pas plus maladroite qu'une autre dans l'occasion; si elle n'en use pas pour elle-même, elle n'en a pas moins un arsenal en réserve au profit des autres. Ah ! l'esprit de corps ! Mais à qui la faute ? Nous voulons dans le monde qu'elles aient plus de soin de leur réputation que de leur vertu. Amants, nous les voulons pures du blâme d'autrui; époux, nous leur pardonnons l'infidélité réelle plus volontiers que le scandale de l'apparence. Aussi la réputation d'une femme est-elle quelque chose de si terrible à garder, que la plus vertueuse d'entre toutes ne se fera pas de scrupule de préserver

celle d'une amie au prix de mille mensonges et de la comédie la mieux jouée.

MONT-REVÉCHE.

Une heure après, Éveline était dans son lit, entourée des tendres soins d'Olympe, de Benjamine et de Grondette. L'opération avait été pratiquée avec succès. Le joli pied était sauvé. Seulement, il était condamné à des semaines d'inaction, qui déjà, en dépit de l'accablement de la souffrance, tourmentaient l'imagination de l'impatiente patiente ; c'était le bon mot du chirurgien, qui essayait de la faire sourire et la consolait fort à propos en louant le courage qu'elle avait montré.

Toute la maison acceptait sans méfiance l'explication donnée, excepté Crésus, qui trouvait dans tout cela quelque chose d'extraordinaire, mais qui n'osait faire part de ses idées à personne, et Nathalie, qui était beaucoup plus frappée de la promenade matinale d'Olympe avec Flavien que de l'accident arrivé à sa sœur.

Thierray et Flavien voulurent partir, aussitôt après l'opération, pour la ferme des Rivets, afin de préparer Dutertre à apprendre l'accident arrivé à sa fille, et de pouvoir lui donner en même temps de bonnes nouvelles de son état. Mais Éveline, à qui Olympe fit part de cette résolution, s'y opposa avec énergie.

— Que vont-ils faire là tous les deux! s'écria-t-elle. C'est mettre mon père sur la voie de tout découvrir. Et d'ailleurs, je connais Thierray, il dira tout, pour peu que mon père l'interroge. M. de Saulges est encore pire pour la franchise. Ils croient que le mieux c'est de confesser les choses telles qu'elles sont. Or, dites-leur, Olympe, qu'ils n'ont pas le droit de faire ma propre confession, et que je le leur dénie absolument. Si mon père découvre la vérité, il

sera temps de presser notre mariage. S'il ne la sait jamais, comme vous me l'avez promis, M. Thierray m'épousera librement et pourra m'aimer, tandis qu'il me haïra, n'en doutez pas, s'il m'épouse par cas de force majeure.

— Hélas ! êtes-vous si peu sûre de ses sentiments ? dit Olympe navrée de ce qu'elle entendait.

— Oui, oui, je vous entends, chère amie, reprit Éveline. Vous ne concevez pas que j'aie ainsi couru après un homme qui me fuyait ? La sottise est accomplie ; je la paye cher et je m'en repens de reste. Il n'est donc pas besoin de me la faire sentir.

— Non, non ! calmez-vous, ma fille chérie, dit Olympe ; je ne songe point à cela. Je ferai votre volonté, et j'espère que tout s'arrangera pour votre bonheur,

— Jurez-moi que vous ne direz rien à mon père, reprit Éveline ; jurez-le-moi bien, et je serai tranquille.

— Je vous le jure, ma chère enfant. J'ai presque surpris votre secret : je n'ai pas le droit d'en disposer.

— A la bonne heure ! Oh ! je vous aimerai. Olympe, et je réparerai tous mes torts envers vous. A présent, donnez-moi de quoi écrire. Je veux moi-même avertir mon père, afin qu'il ne s'inquiète pas. Nous lui enverrons Crésus, qui ne se laissera pas tirer les vers du nez sur le passé, il y est trop intéressé, et renvoyez vite Thierray et son ami à Mont-Revêche. Il est inutile que mon père les voie aujourd'hui.

Il fallut obéir à Éveline, dont la souffrance et le chagrin n'avaient point abattu la volonté. Elle écrivit à Dutertre :

« Cher père bien-aimé, » Je viens de me donner une entorse. Si on vous dit que j'ai une jambe cassée , n'en croyezrien. Je dors, je

bois, je mange, et je vous attends ce soir pour être raillée de ma maladresse à grimper sur les petits rochers du parc. Ma bonne petite mère me soigne comme si cela en valait la peine. Benjamine pleure comme si elle avait perdu un serin, et Gron-dette me gronde. Moi, je ris et vous embrasse de toute mon âme.

» Votre ÉVEUNE. »

Flavien allait se retirer avec Thierray ; il était même déjà dans le jardin, allumant son cigare, tandis qu'Olympe, restée sur le perron avec Thierray, entretenait celui-ci des volontés d'Éveline, lorsque Nathalie s'approcha de Flavien et noua la conversation avec lui. L'accident de la matinée avait causé trop de bouleversement dans les habitudes de la maison pour qu'elle eût trouvé le moment de lui parler.

— Dieu merci ! Éveline est aussi bien que possible, lui dit-elle. Nous vous devons de la reconnaissance, monsieur ; car, sans vous, elle eût pu rester longtemps seule dans le parc et privée de secours.

— Sans moi? dit Flavien, étonné de l'à-propos.

— Oui , sans l'idée que vous avez eue d'emmener ce matin ma belle-mère à la promenade, et de la ramener par les endroits les moins fréquentés et les mieux ombragés du parc, vous n'eussiez point trouvé notre pauvre Éveline dans ces rochers.

Flavien sentit le fiel de l'insinuation et se tint en garde.

— C'est, en effet, un hasard bien heureux, dit-il, que j'aie mal connu les chemins et que j'aie presque égaré madame Dutertre en voulant la ramener par le plus court.

— Ah! elle ne vous le disait donc pas? Elle était à même de vous avertir, pourtant ; elle connaît les allées du parc, elle!

— Je crois que madame Dutertre s'était endormie dans la voiture.

— Vous avez donc fait une bien longue course?

— Assez longue, précisément.

— Du côté de Mont-Revêche, à ce qu'il paraît?

— Est-ce que cela vous intéresse beaucoup, mademoiselle? Voici madame votre mère, qui vous le dira mieux que moi ; car je ne connais le pays que de vue, et il me serait difficile de vous en tracer la géographie.

Thierray vint les rejoindre. Flavien salua Nathalie en la regardant avec une sévère ironie.

— Je parie que c'est cette méchante fille qui m'a fait faire mille sottises avec ses damnés bouquets! dit-il à Thierray en s'éloignant. J'aurais dû remarquer qu'ils sentaient la bile. Décidément, je comprends pourquoi madame Dutertre est malheureuse, en dépit de l'amour de son mari.

Nathalie s'était attachée aux pas d'Olympe. Au moment où celle-ci rentrait dans le salon pour retourner auprès d'Éveline, elle l'y avait rejointe et lui demandait, avec une étrange audace de haine, où elle avait passé la matinée en tête-à-tête avec M. de Saulges.

La colère qui l'emportait lui fit manquer son but. Olympe ne se déconcerta pas, ne chercha point de prétexte , et , se voyant heurter de îront, répondit avec dignité :

— Ma chère enfant, je ne comprends pas pourquoi vous me faites une question si peu intéressante, quand je n'ai

MONT-REVÉGHE.

pas un instant à perdre loin de votre sœur, qui souffre !

Et elle s'éloigna sans écouter les sourdes invectives qui grondaient dans la poitrine de sa rivale.

Nathalie, restée seule, pleura des larmes de rage. Elle se sentait éprise de Flavien avec une intensité qui était comme un châtiment de Dieu prononcé sur elle ; car Flavien la haïssait, et elle le voyait bien.

Cependant Crésus arrivait à la ferme des Rivets, cherchait M. Dutertre dans la campagne, et lui remettait la lettre d'Éveline.

— Je crains qu'on ne me trompe pour me rassurer, ditil en pcàissant, après l'avoir lue. Pour un léger accident, on ne m'enverrait pas un exprès on ne m'écirait pas soi-même. Crésus, ma fille est tombée de cheval ?

— Non, monsieur, dit Crésus triomphant. Elle n'y a pas monté d'aujourd'hui.

— N'importe! dit Dutertre, en qui les entrailles paternelles produisirent comme une vague divination , je suis sûr que ma fille a fait une chute affreuse ! je le sens dans tout mon corps!

— Allons, monsieur, reprit Crésus, qui était fier de sa mission, voilà que vous vous tourmentez trop. C'est ce que Madame avait peur. Aussi elle m'a dit comme ça : « Si tu vois Monsieur tranquille, tu ne lui diras rien de plus ; si tu le vois qui se casse la tête de ça, tu lui donneras ma lettre.)> Et la v'ia, monsieur, puisque vous vous la cassez, la tête !

Olympe écrivait à son mari :

« Je ne veux pas vous tromper, mon ami, votre arrivée ici en serait plus pénible. C'est plus qu'une entorse, c'est une luxation. Mais tout est réparé par les soins du bon Martel. Éveline ne souffre presque plus ; elle n'a aucun autre mal ; c'est de l'ennui pour elle, parce qu'il faudra du repos, mais vous ne devez prendre aucune inquiétude. Croyez-en celle qui ne vous a jamais menti. »

Olympe avait écrit avec effusion cette dernière phrase, partie de son cœur et de sa conscience. Et puis, tout en cachetant sa lettre, elle avait été épouvantée à l'idée que bientôt, pour complaire à Éveline, il lui faudrait mentir beaucoup pour la première fois de sa vie.

Dutertre, plus rassuré par la lettre d'Olympe que par celle d'Éveline, partit cependant à l'instant même pour son château. Il trouva Éveline aussi bien que possible après les émotions et les souffrances qu'elle avait endurées. Il était venu vite, sans faire aucune question à Crésus, ne voulant s'en rapporter qu'au témoignage de sa femme. Benjamine, qui avait couru au-devant de lui, avait succinctement raconté l'histoire inventée par Olympe et à laquelle l'enfant ajoutait une foi entière. Cette histoire était si simple et si vraisemblable, que Duienne n'insista pas sur les dé-

tails. Soit par oubli , soit par un de ses profonds instincts de délicate prudence qui couvaient dans l'âme dévouée de Benjamine, elle n'avait parlé ni de Thierray, ni de M. de Saulges.

— C'est maman, avait-elle dit simplement, qui a trouvé ma pauvre petite sœur dans les rochers du parc.

Si bien que Dutertre embrassa sa fille et sa femme sans leur faire ces questions oiseuses qui ne réparent pas les

accidents. 11 s'occupa seulement d'interroger le médecin et le chirurgien, qui répondirent de la malade. Dutertre, à qui la crainte du tétanos se présenta, demanda si la chute avait été faite de haut, avec violence et dans des circonstances effrayantes. Éveline se hâta de répondre qu'elle n'était tombée que de sa hauteur et que son pied avait porté à faux.

Dutertre, aussi tranquille que possible, descendit pour dîner avec Nathalie et les deux Esculapes campagnards, qui étaient des amis fidèles de la maison et des hommes instruits, surtout Blondeau le médecin. Ils le quittèrent au dessert pour voir leur malade et faire quelques courses avant la nuit, car Dutertre leur avait fait promettre de coucher au château, dans la crainte d'un accident imprévu dans l'état de sa fille.

Nathalie n'avait qu'un instant pour se venger d'Olympe, pendant que son père prenait son café. Elle mit le temps à profit.

— Vous a-t-on dit, au milieu de tout cela, dit-elle, que le barbare et fantastique Thierray était enfin revenu?

— Ah! dit Dutertre, tant mieux! Éveline l'a-t-elle su?

— Elle l'a même vu , car c'est lui qui a aidé à la rapporter du parc sur un brancard avec l'autre.

L'autre ne frappa point Dutertre. 11 ne pensait qu'à Éveline.

— Eh bien, dit-il, lorsqu'il l'a vue ainsi, cette pauvre enfant, a-t-il montré de l'émotion, de l'attachement? Étais-tu présente ?

— Oui, mon père; M. Thierray a été aussi désespéré qu'il convenait à votre futur gendre de l'être.

— Et cela a consolé un peu Éveline, je suppose? Saiton maintenant pourquoi il est resté toute une semaine sans venir nous voir ?

— Non, pas précisément. Moi, je suppose que c'est la présence de son ami à Mont-Revêche qui l'aura retenu.

— Quel ami? dit Dutertre, à qui passa un frisson dans les veines.

— Eh bien , M. de Saulges , répondit Nathalie d'un ton d'indifférence.

— Il est à Mont-Revêche? demanda Dutertre en s'efforçant de montrer le même calme.

— Sans doute, puisqu'il est venu ici ce matin.

— Ici?

— Est-ce qu'Olympe ne vous a pas dit qu'ils étaient rentrés ensemble ? C'est singulier !

— Qui, ensemble? M. de Saulges avec Thierray?

— Vraiment, vos questions m'étonnent, mon père, et me font craindre d'avoir dit quelque sottise. Que votre femme est une personne singulière avec ses cachotteries! Puis-je deviner qu'elle vous fait mystère des choses les plus simples?

— Ma femme ne me fait mystère de rien, Nathalie, dit Dutertre avec fermeté, et, moi, je ne lui fais même pas de questions.

— Ah ! fit Nathalie avec nonchalance. Peut-être avez-vous raison, mon père.

Et elle sortit brusquement : le coup était porté. Un trouble mortel s'empara de Dutertre; ses genoux tremblaient. 11 ne se sentit pas la force de monter à la chambre d'Éveline, où était Olympe, et il attendit que les médecins fussent redescendus.

MONT-REVÈGHE.

— Elle va à merveille, cette chère petite, dit le vieux Martel, le chirurgien, qui n'avait vu naître Éveline. Je vous assure que vous pouvez vous tenir en repos et me laisser aller coucher chez moi. Blondeau vous reste. Si la ligature venait à se déranger, chose impossible, vous m'enverriez chercher; c'est si près d'ici, le hameau de Puy-Verdon!

Martel se dérangeait difficilement de ses habitudes. Blondeau assura que sa présence n'était pas urgente et promit de rester. Dutertre donna la clef des champs au vieux praticien, qui se chargea de passer chez les malades de son confrère. 319

— D'ailleurs, dit Martel en s'en allant, vous avez ici le meilleur des médecins : c'est \otre femme! Savez-vous qu'elle nous fait concurrence? Elle avait fait à Éveline un premier pansement admirable. Vraiment les femmes d'esprit excellent dans tout et font

tout ce qu'elles veulent. l'ai vu, dans les chaumières des pauvres gens, des merveilles de prévision et d'intelligence qu'elle avait faites en attendant ma visite.

— Oui, dit Dutertre, quoique d'une santé assez délicate elle-même, elle s'occupe beaucoup de la santé des autres.

El, entraîné par une aveugle fatalité à chercher le mol de l'énigme de Nathalie, il ajouta :

— Elle sort quelquefois avec le jour pour porter assistance aux pauvres.

— Parbleu I reprit Martel, elle était levée ce matin plus tôt que moi; car, quand j'ai fait ma tournée dans le village, elle y avait déjà passé.

— Ah! elle est sortie ce matin? dit Dutertre rusant malgré lui et jouant l'indifférence.

— Bon ! dit Martel très-innocemment ; quand elle a trouvé ce matin Éveline dans le parc sur les neuf heures, elle avait déjà fait sa grande tournée, elle! Oh! c'est un grand cœur que madame Dutertre ! Tout pour les autres, rien pour elle-même! Mais, si je vous parlais d'elle, je ne m'en irais pas. Bonsoir.

Et Martel s'en alla , laissant Dutertre rongé d'une funeste curiosité.

— Votre femme est une sainte ! dit à son tour Blondeau. Mais elle ne se ménage pas assez. Elle est délicate et se fatigue au delà de ses forces.

— Oui, n'est-ce pas? dit vivement Dutertre. Je suis sûr qu'elle est exténuée aujourd'hui ! Sortie depuis la pointe du jour! Où a-t-

elle été, ce malin?

— Je n'en sais rien, répondit Blondeau, qui remarqua le trouble de Dutertre avec une grande surprise.

— Elle a été à Monl-Revêche , dit Nathalie, qui était rentrée à pas de loup et qui fit semblant de venir chercher sa broderie sur la table.

Dutertre reçut ce coup avec impassibilité, comme s'il s'y fût attendu.

— Ah! dit-il, est-ce que la pauvre vieille Manette serait malade? Ma femme a beaucoup de bontés pour elle : c'est une honnête créature.

— Je crois que mademoiselle Nathalie se trompe, dit Blondeau, qui, sans comprendre, voyait un drame domestique se dérouler sous ses yeux. 11 connaissait Nathalie, il était pénétrant. Il sentait sa propre intervention nécessaire, sans trop savoir encore sur quel point elle devait porter. — Je ne pense pas que madame Dutertre ait eu occasion d'aller ces jours-ci à Mont-Revêche , ajoula-t-il en voyant que son doute soulagait Dutertre.

— Moi, je sais qu'elle y a été, reprit l'impitoyable Nathalie. Quel mal y aurait-il ? Probablement, il y avait des malades. Si ce n'est pas la vieille Manette, ce pouvait être le vieux Gervais.

— Comment le sauriez-vous donc? dit Dutertre perdant ses forces. Est-ce que vous auriez des espions dans la campagne?

Et il essaya un sourire d'enjouement qui fut plein d'amertume.

— Eh! mon Dieu! la cimpagne est s[^]mée d'espions tout aussi peu curieux, tout aussi peu médisants que moi, dit Nathalie d'un

ton léger. Un de vos nouveaux fermiers de Monl-Revêche, puisque la ferme vous appartient à présent, mon père, est venu tantôt pour nous offrir un cadeau de gibier, que j'ai dû recevoir, ma belle-mère étant occupée auprès d'Éveline. Ce bonhomme m'a demandé naïvement si c'était moi qui avais été ce matin à Monl- Revêche, parce qu'il avait vu la calèche blanche à stores bleus monter la côte et entrer dans le castel , conduite par M. de Saulges sur le siège. Cela vous prouve que les paysans n'entendent pas malice aux relations et aux démarches des gens dont ils ne comprennent pas les usages. Or, comme, moi, je ne suis pas médecin et que je ne vais pas à Monl-Revêche ; comme Olympe a eu soin de faire dire ici à sept heures, en renvoyant Crésus, qu'elle parlait du village du Puy-Verdon avec M. de Saulges pour voir des malades ; comme elle est rentrée dans cette même calèche à neuf heures avec M. de Saulges, je trouve tout naturel qu'elle ait été chez lui, avec lui, pour soigner son pauvre monde.

— A la bonne heure! dit Dutertre du ton d'un homme condamné à la torture , qui, à force de souffrir, ne sent plus la souffrance ; — c'est que les vieux serviteurs de la chanoinesse sont malades!

— Dangereusement, à coup sûr, dit Blondeau , qui ne savait plus que dire. J'irai les voir demain matin.

— Olympe ne vous a point parlé d'eux! dit Nathalie, qui sentait que la présence d'un tiers empêcherait son père de lui imposer silence.

— Si fait, dit Blondeau, je crois qu'elle m'a dit quelque chose comme cela. Mais j'étais si troublé de l'accident d'Éveline...

— Sans doute, sans doute! dit Dutertre en se levant avec effort du fauteuil sur lequel il s'était affaissé comme un paralytique. Al-

lons donc lavoier, cette pauvre Éveline. Nous l'oublions pour parler de choses oiseuses.

11 monta chez sa fille, suivi de Blondeau. Grondette vint à sa rencontre.

— N'entrez pas, monsieur, lui dit-elle. Ma diablesse dort, elle dort très-bien ; et, tenez, la petite aussi fait son somme, ajoula-t-elle en entre-bâillant la porte et en montrant Caroline assise et assoupie au coin du lit de sa sœur.

— Est-ce que cette enfant va veiller? dit Dutertre.

— Non, non, monsieur, c'est Madame qui veut veiller. Elle a été prendre sa coiffe et sa robe de chambre pour passer la nuit ; elle renverra la petite sitôt qu'elle reviendra. Moi, je resterai là aussi, soyez tranquille.

— Non pas, Grondette; mettez un lit de -sangle pour vous dans cette pièce, afin qu'on puisse vous appeler au besoin. C'est moi qui veillerai ma fille.

— Vous ferez bien, dit Blondeau; madame Dutertre n'est pas de force à passer les nuits, ne le souffrez pas.

MONT-REVEIL.

Blondeau, en apprenant d'Amédée qu'il avait révélée son oncle la maladie nerveuse d'Olympe, s'en était expliqué avec Dutertre. Blondeau n'avait jamais cru Olympe dangereusement malade, surtout depuis les quelques jours où, la méchanceté de Nathalie s'étant engourdie, madame Dutertre avait paru subitement refleurir. Il avait passé ensuite quelques autres jours sans la voir. Au milieu de l'accident d'Éveline, il n'avait pas été surpris de la

voir pâle et bouleversée. Mais il crut devoir réveiller les inquiétudes de Dutertre, car il pressentait un orage inouï dans les fastes de cette union jusque-là si paisible et si tendre. 11 se confirma dans cette opinion en notant le silence de Dutertre, qui, à l'ordinaire, l'accablait de questions sur ce sujet, et qui parut à peine l'avoir entendu.

Dutertre descendit, traversa la maison et se rendit par l'intérieur à ses appartements. Blondeau ne voulut pas le suivre, mais il alla au jardin et marcha sur la pelouse à portée, non pas d'entendre une discussion conjugale, mais d'offrir secours et consolation au besoin. Il a dit depuis qu'il s'était senti ce soir-là oppressé d'un pressentiment étrange, tout à fait insolite dans son caractère calme et dans son esprit enjoué.

Blondeau n'était pas, d'ailleurs, complètement dépourvu de la curiosité qui atteint jusqu'aux plus sages natures dans la vie de province. 11 ruminait donc ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— Comment diable, se disait-il, Dutertre, qui n'a jamais eu de sa femme l'ombre d'un sujet de jalousie, s'avise-tril, après huit ans de parfait amour, dont quatre ans de mariage modèle, d'être jaloux à ce point? Qu'est-ce que ça lui fait que sa femme soit conduite en voiture par M. de Saulges, quand il la laisse depuis deux ans dans une sorte de tête-à-tête avec Amédée et jouissant d'une liberté illimitée, privilège des honnêtes femmes incapables d'en abuser? Quel mal peut-on faire dans une voiture quand la femme est au fond et l'homme sur le siège? Est-ce une manière commode pour causer? Mieux vaudrait se promener bras dessus bras dessous dans les bois, et même dans les allées de ce parc, qui sont beaucoup plus mystérieuses, à mon avis. Est-ce que, dans les promenades de famille, dans les chasses, dans les

courses quelconques auxquelles on se livre aux vacances, Dutertre n'a pas vu dix fois sa femme accompagnée tantôt par l'un, tantôt par l'autre? Est-ce qu'elle ne pourrait pas, fort naturellement et fort innocemment, prendre dans sa voiture M. de Saulges ou M. Thierray, qui sont peut-être tous deux des gendres postulants, pour causer avec eux de quelque projet de mariage , ou , en effet , pour aller voir avec eux des indigents et des infirmes? Je trouve un peu singulier qu'elle ait été précisément pour cela à Mont-Bevêche en personne, au lieu de m'y envoyer. Mais, que diable! il y a quelque raison fort simple à cela, que la mauvaise pièce de Nathalie ne nous dit pas, et qui s'expliquera demain, comme s'expliquent toutes choses de ce monde quand on se donne la peine d'attendre pour juger. Madame Dutertre se croit protégée de tout soupçon par sa vertu même. Elle en a bien le droit, mais elle n'en a pas moins tort, à ce qu'il paraît, puisque dans sa propre maison elle trouve la malveillance et la calomnie. Allons, de tous les mariages que j'ai vus , le meilleur ne vaut pas grand'chose I

11 va sans dire que Blondeau était un vieux garçon.

Cependant Dutertre était entré dans la chambre de sa femme. Elle avait mis une robe de chambre grise et roulé ses magnifiques cheveux noirs sous une coiffe de batiste. Elle avait l'air d'une religieuse. Elle avait le calme, la douceur, l'expression chaste et grave d'une vierge d'Holbein. Elle priait, car Olympe, Italienne et catholique, n'avait jamais manqué aux pratiques de sa religion d'enfance, même dans le temps où elle se destinait au théâtre. Dutertre respectait la simplicité de son cœur et ne la dérangeait jamais de ses prières. En ce moment, il les imputa presque à hypocrisie, et fut tenté de les interrompre. Il ne l'osa pas. On ne

passé pas, en un instant, du respect sans bornes au doute et à la colère. Il attendit avec impatience qu'elle eût fini, en se promenant de long en large dans la chambre voisine, qui était la sienne.

Olympe entendit le bruit nerveux de ses pas, et comprit qu'il était agité. Elle se recueillit un instant pour élever son âme à Dieu une dernière fois, et alla vers lui.

— Est-ce que notre fille est plus mal? lui dit-elle avec effroi, en voyant son air sombre.

— Il ne s'agit pas de ma fille, répondit Dutertre, il s'agit de moi. Olympe, je me sens très-mal, je souffre beaucoup. J'ai un chagrin mortel, j'ai résolu de vous le dire avec franchise, parce qu'il dépend peut-être de vous de faire cesser, d'un seul mot, cette angoisse, et, si vous m'aimez encore, vous n'hésitez pas à me le dire.

— Si je vous aime encore? dit Olympe éperdue.

Elle ne put rien ajouter, il lui sembla que la foudre venait de tomber sur elle.

— Eh bien, oui ! ma femme, il me semble que vous ne m'aimez plus.

— Pour dire une telle parole pour la première fois, ô mon Dieu! il faut n'aimer plus soi-même! répondit Olympe, qui sentit comme une main glacée se poser sur ses épaules. Pourquoi me dites-vous cela? Que vous ai-je fait pour me tuer comme cela tout d'un coup?

Ce cri, parti des profondeurs de l'âme, fit frissonner Dutertre.

— Oui, c'est un rêve affreux que je fais! s'écria-t-il en lui prenant les mains. Délivre-moi de ce supplice; parle vite, réponds-moi. As-tu rencontré, ce matin, M. de Saulges chez tes malades ?

— Oui, mon ami, répondit Olympe étonnée, et ne pressentant pas la jalousie de son mari.

— Et tu es partie avec lui pour faire une longue promenade? m'a-t-on dit.

— Oui, mon ami, c'est vrai; ne vous l'ai-je pas dit moi-même ?

— Non. Je ne te l'ai pas demandé, dit Dutertre calmé par l'assurance de sa femme. Pourquoi donc cette promenade? Je n'en comprends ni le hasard, ni l'opportunité.

Olympe pensa que Dutertre n'était tourmenté que relativement à Éveline, qu'il pressentait la vérité et qu'il la blâmait d'aider à ce mystère. Il fallait qu'il fût bien irrité contre sa fille pour faire à sa femme un si grand crime de son silence. Elle s'était engagée par serment à garder le secret d'Éveline. A sa grande surprise, elle voyait Dutertre hors de lui. Elle craignit pour la pauvre malade les suites de cette indignation, si elle confirmait par des aveux les soupçons de Dutertre. Elle se résolut à

MONT-REYÊCHE.

les détourner de son mieux. Dutertre , voyant qu'elle hésitait à répondre, réitéra sa question d'un ton plus froid et plus inquiet.

Je ne comprends pas l'importance de cette demande,

dit-elle; M. de Saulges, que je ne savais pas dans le pays, et qui vous cherchait, m'a-t-il dit, s'est adressé à moi pour me demander un service, pour me confier le soin d'assister une personne

qui l'intéresse... Je l'ai prié de m'y conduire. Ce n'était pas bien loin, mais il m'a ramenée au pas par la traverse... Je crois qu'un des chevaux était boiteux, que je m'étais assoupie dans la voiture, et que M. de Saulges a un peu erré au hasard dans le parc, ce qui heureusement nous a fait rencontrer Éveline.

Olympe avait fait un grand effort pour articuler ces dernières phrases d'expédient. Elle n'eût éprouvé aucune gêne à les dire pour repousser des insinuations malveillantes ou seulement curieuses contre sa belle-fille. Mais mentir à un père si juste et si tendre, à un époux si ardemment aimé, fut pour elle un supplice, et Dutertre n'y fut pas trompé.

— Vous, mentir! s'é"ria-t-il ; Olympe mentir! o mon Dieu! combien il faut aimer pour se transformer ainsi du jour au lendemain !

— Aimer! Je ne comprends plus, dit Olympe saisie de vertige. Non, sur mon saiotéternel, je ne comprends plus.

— Ni moi, dit Dutertre, que les accents vrais de sa femme frappaient toujours au cœur. Expliquez-moi donc, Olympe, expliquez-moi tout! Ne voyez-vous pas que je meurs à vous attendre ainsi?

— Comment expliquer ce que je n'entends pas moi-même? reprit Olympe. Explique-toi le premier, mon ami, et je saurai le moyen de te calmer.

— Eh bien, dit Dutertre exaspéré, je vous ferai cette mortelle injure de vous interroger. Le ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour m'y soustraire, et que c'est vous qui vous y abaissez de vous-

même. Pourquoi avez-vous été, ce matin, à Mont-Revêche? Répondez : cette fois, je l'exige...

Olympe n'avait pu prévoir que son mari serait si vite informé des détails de cette malheureuse affaire. 11 n'y a rien de moins questionneur que la confiance absolue, et jamais Dutertre n'avait songé à demander compte à sa femme de l'emploi des heures qu'elle ne passait point auprès de lui. Combien d'autres fois elle avait passé la matinée dehors, soit seule, soit avec Caroline ou Amédée, sans qu'il songeât à faire d'autres questions que celle-ci : « Eh bien, mes enfants, comment vont vos pauvres? » Les courses n'avaient même pas toujours pour but de porter des soins charitables. C'étaient souvent de simples promenades, et plus d'une fois Olympe avait erré seule dans les bois, dont elle aimait l'aspect sauvage et les douces senteurs.

11 est vrai que, durant le temps que Dutertre passait auprès d'elle, c'était presque toujours avec lui qu'elle se promenait ; mais elle lui avait souvent écrit : « Ce matin, j'ai parcouru seule les endroits que tu préfères; quand je ne suis pas avec toi , je suis mieux avec ton souvenir qu'en toute autre compagnie. » Et Dutertre ne lui avait

jamais dit ni écrit : « Je ne veux pas, je n'aime pas que tu sortes seule. »

Ce matin-là, Dutertre ayant été forcément absent, elle n'avait pas fait entrer dans son plan la précision des explications qu'elle aurait à lui donner. Elle s'était flattée qu'un concours de circonstances fatales ne viendrait pas tout à point constater son entrée dans Mont-Revêche, que huit jours se passeraient avant que la nécessité de tout dire se présentât, et qu'avant ces huit jours Éve-

line et Thierray se seraient confessés, car elle ne voyait pas la nécessité de ce silence prolongé avec Dutertre, et elle ne s'était engagée envers Éveline à le garder que dans la crainte de provoquer en elle, par sa résistance, un de ces accès de fièvre mortelle qui suivent parfois les chutes violentes.

Si Dutertre n'eût été en proie à une jalousie terrible, dont Olympe n'admettait pas la pensée, il ne lui eût pas semblé si irrité contre Éveline, et contre elle par contrecoup. Comment pouvait-il l'être contre elle? Voilà ce qu'elle ne comprenait pas. Aussi resta-t-elle muette devant sa dernière interrogation, faite d'un Ion de juge et do maître, ne pensant pas qu'elle dût attirer un orage sur la tête de sa belle-fille, et trahir sa confiance pour s'épargner le blâme d'avoir voulu la sauver.

Elle resta donc pâle, interdite, terrifiée. Il lui semblait que, pour la traiter ainsi à propos de ce qu'elle avait fait, il fallait, ou que Nathalie eût imaginé quelque épouvantable calomnie impossible à prévoir ou à combattre, ou que Dutertre fût devenu fou.

Cette dernière idée s'empara d'elle presque complètement lorsqu'elle vit Dutertre, qui avait la main cachée dans sa poitrine, l'en retirer pleine de lambeaux ensanglantés de sa chemise. Elle fit un cri et s'élança vers lui pour le couvrir de larmes et de baisers, sans s'inquiéter s'il n'allait pas la tuer dans un accès de démence furieuse.

11 la repoussa avec indignation, croyant voir dans cet élan l'épouvante et la supplication d'une femme coupable. Olympe voulait lui parler, lui jurer qu'Éveline était innocente, que, dans tous les cas, Thierray était bien résolu à l'épouser. Devant cette rage et ce désespoir de son mari, elle ne songeait plus à garder le

secret d'Éveline, mais à soulager l'infortuné père de famille de ses craintes pour l'avenir ou le passé.

Elle fit de vains efforts : la parole vint mourir sur ses lèvres. Elle était redevenue trop malade depuis quelques jours, elle avait trop souffert dans cette dernière journée pour surmonter tant d'émotion et de fatigue. Elle n'avait jamais vu son mari irrité contre elle. Il lui sembla que des tenailles lui comprimaient le gosier; elle se débattit, fit entendre des sons inarticulés, et, ne pouvant pas même crier, elle tomba brisée sur un fauteuil.

— Remettez-vous, Olympe, dit Dutertre, qui, de son côté, ne parlait pas sans un violent effort, tant il éprouvait le besoin de rugir de douleur. Je ne vous ferai jamais ni menaces ni reproches. Tout ceci est la faute de ma confiance insensée, de mon optimisme aveugle. Je vous devais plus de surveillance et de protection. Que voulez-vous! je vous croyais la force des anges! je vous croyais plus qu'une femme! Allons! rassurez-vous, vous dis-je. Je n'oublierai pas les devoirs qui me lient envers vous. Je sauverai à tout prix l'honneur de ma famille et ferai

MONT-REVÉCIE.

respecter le vôtre, comptez-y! Vous serez toujours ma femme et ma fille. Mais, oh! mon Dieu, vous n'êtes plus Olympe, vous n'êtes plus ma sainte, ma divinité, mon souverain bien!... Vous avez subi quelque violence morale, je ne sais quelle inexplicable fascination ! Vous en serez vengée, et, après cela, comptez sur votre ami, qui ne vous livrera point à la risée publique et qui vous pardonnera ces huit jours de torture et cet avenir de désespoir, à cause des huit années de suprême bonheur que vous m'avez donnée.

Olympe entendit ces paroles sans les comprendre. Elle avait le regard fiksfe, la bouche contractée, les mains roidies sur les bras de son fauteuil. Pour qui ne devinait pas e coup mortel qu'elle venait de recevoir, son attitude pouvait sembler celle de la culpabilité consternée.

Dutertre ne put teaûr davantage à cet épouvantable silence, qui lui arrachait son dernier espoir. Jusque-là, sa femme pouvait lui paraître légère ou entraînée; mais il ne suffit pas de quelques heures pour vaincre la vertu d'une femme longtemps pure, et Dutertre pensait que, si Olympe avait laissé son cœur ou son imagination à Mont- Revêche, elle était du moins rentrée avec son honneur à Puy-Verdon. En la voyant muette et comme terrassée sous le poids de sa faute, il perdit sa dernière illusion et s'enfuit au fond du jardin pour y étouffer son désespoir, sa fureur et sa honte.

Au bout d'un quart d'heure, il rentra dans le boudoir, passa dans son cabinet, y resta quelques instants sans approcher de l'appartement d'Olympe et sortit de nouveau par le jardin. En ce moment, Dutertre était fou.

Blondeau, qui le guettait et qui avait commenté sa première sortie et sa rentrée, l'arrêta sur le perron de la tourelle et lui dit avec décision :

— Qu'y a-t-il, monsieur Dutertre? Vous me cherchez', sans doute? Vous paraissez inquiet : votre femme est souffrante ?

— Quelle femme? Je n'ai plus de femme! répondit Dutertre avec égarement.

— Malheureux ! s'écria Blondeau, qui crut à un drame encore plus tragique. Vous qui n'avez jamais fait que le bien! Eh bien, fuyez, fuyez, sauvez-vous! que je ne sois pas forcé de vous livrer au châtiment!

— Est-ce que vous croyez qu'elle en mourra? dit Dutertre avec un affreux sourire. Oh! que non, docteur, les femmes ne meurent pas pour si peu.

— Où allez-vous? dit Blondeau, qui, en le saisissant, avait senti la crosse des pistolets qu'il cachait sous son manteau.

— Oïi je vais, mon pauvre docteur? répondit Dutertre, qui semblait sortir d'un rêve pour retomber dans un autre. Je vais regarder les étoiles et respirer un peu dehors. Ayez soin de ma pauvre Éveline, entendez- vous? Je reviendrai bientôt.

Blondeau, pensant qu'il avait des projets de suicide, allait le retenir encore, lorsqu'il lui sembla entendre un gémissement partir de la chambre d'Olympe. Dominé par une préoccupation sinistre, il lâcha Dutertre et monta précipitamment l'escalier. Blondeau s'était trompé. Olympe était toujours muette, assise dans son fauteuil, immobile et froide comme une statue. Au premier moment, le médecin la crut morte. Comme elle ne présentait aucune trace de violence, non plus que l'appartement où elle se

trouvait, il se rassura, constata une situation nerveuse cataleptique et redescendit vivement pour appeler Dutertre; mais il ne le trouva plus ni dans la maison, ni dans le jardin. 11 appela la femme de chambre d'Olympe, lui défendit de jeter l'alarme, à cause d'Éveline, qui avait besoin de la plus complète tranquillité d'esprit, et s'occupa activement de ramener Olympe au sentiment

de la vie. Elle se ranima, mais sans paraître comprendre ce qui lui était arrivé; sa femme de chambre put la faire coucher, car elle s'aida elle-même machinalement, et, quand Blondeau rentra, il essaya de l'interroger; mais Olympe, portant la main à son cou et à son front, lui indiqua ainsi que la voix ne lui était pas revenue et que ses idées étaient confuses.

Nathalie, qui, de sa fenêtre, observait le mouvement précipité des lumières dans l'appartement d'Olympe, pressentit quelque événement et vint doucement écouter dans le boudoir. Elle n'y fut pas longtemps sans rencontrer Blondeau, qui allait et venait avec inquiétude.

— Qu'y a-t-il donc? lui dit-elle un peu effrayée. Mon père serait-il malade?

— Votre père, dit brutalement Blondeau, qui vit dans Nathalie l'assassin du bonheur domestique, vous ne savez pas où il est? Eh bien, ni moi non plus; cherchezle, car, à l'heure qu'il est, il se fait peut-être sauter la tête.

— C'est horrible! s'écria Nathalie, c'est atroce, ce que vous dites là!

— Bah! dit Blondeau, est-ce que cela vous émeut? Est-ce que vous n'avez pas fait votre possible pour que cela arrivât?

— Grand Dieu! reprit Nathalie en proie à une terreur affreuse, mais n'oubliant pas sa haine, c'est cette odieuse femme qui le tue et qui m'accuse!

— Cette odieuse femme, dit Blondeau, ne vous pèsera pas longtemps, au train dont vous menez sa vie!

— Blondeau, dit Nathalie exaspérée, vous êtes un misérable! le confident de ses intrigues peut-être! Mais je vous méprise tous deux. Où est mon père? Cela seul m'intéresse.

— Vous avez réussi à rendre votre père absurde et méchant pendant une heure, dit Blondeau en haussant les épaules devant les accusations de Nathalie. Cherchezle, vous dis-je, et tâchez de le détromper. C'est tout ce que vous avez à faire, si vous en êtes capable.

Nathalie épouvantée allait sortir, lorsque Crésus arriva.

— Que voulez-vous? lui demanda Blondeau du ton de brusque autorité que prend à bon droit le médecin dans les orages de famille.

— Je venais parler à Madame, de la part de Monsieur, dit Crésus.

— Dites-moi ce que vous veniez lui dire, reprit Blondeau avec un redoublement d'autorité, devant lequel le groom obéit instinctivement.

— Monsieur vient de monter à cheval, dit-il; il n'a jamais voulu que je le suive. 11 m'a donné ça pour Madame.

11 montrait un billet qu'il hésitait à remettre à Blondeau , Dutertre lui ayant préalablement ordonné de le remettre à Olympe elle-même; mais Blondeau prit le billet, l'ouvrit sans façon, l'approcha d'une bougie et lut tout bas :

MOM-REVÈCHE.

« Olympe, vous pouvez reposer tranquillement cette nuit, ne vous rendez pas malade. Je vous reverrai demain matin. »

— C'est bien, dit-il à Crésus, vous pouvez aller vous coucher.

Crésus sortit.

— Qu'y a-t-il dans ce billet? dit Nathalie. Je veux le savoir.

— Il y a, répondit Blond"au, que vous pouvez aller vous coucher aussi; vous avez fait assez de mal pour aujourd'hui.

— Mon père n'est pas en danger?

— En danger? dit Blondeau. On est toujours en danger, quand on va se battre aup.istolet, el je jurerais que M. Dutertre est à cette heure-ci sur la route de Mont-Revêche.

— Il va se battre avec M. de Saulges! s'écria Nathalie; comme cela, tout d'un coup, sans rien éclaircir, sur un doute qui ne fait que d'entrer dans son esprit ! Mais quelle atroce passion a-l-il donc pour cette femme?

— 11 a la passion de l'amour, comme vous avez celle de la haine.

— Mon Dieu, mon Dieu, que faire? dit Nathalie en se tordant les bras, sourde qu'elle était devenue aux injures de Blondeau.

— Il n'y a rien à faire, dit cehii-ci, qu'à vous retirer chez vous et à passer une mauvaise nuit que vous n'aurez pas volée. Ah! si fait, attendez... Mais cela ne vous regarde pas.

11 alla donner quelques ordres et revint. Il trouva Nathalie qui montait l'escalier d'Olympe. Il la saisit par le bras et la fit redescendre avec autorité.

— Non, lui dit-il, les malades me sont confiées, et vous n'irez pas me tuer celle-là. J'en répons devant Dieu. Si vous voulez ab-

solument tuer quelqu'un, jetez l'alarme dans la maison, réveillez Éveline en sursaut, dites-lui ce qui se passe, elle aura un accès de fièvre cérébrale, et dans trente-six heures elle S.'ra morte.

Blondeau ne savait pas toute la profondeur du caractère de Nathalie; il la savait bilieuse, jalouse de son père et médisante en général. Il regardait comme un devoir de sa position d'ami et de médecin de la famille de lui donner une rude leçon, pensant qu'il la corrigerait, ou que, du moins, il arrêterait pendant quelques jours l'effet des paroles empoisonnées qui portaient le désordre physique et moral dans la famille.

C'était raisonner logiquement. Nathalie, qui eût lutté contre une critique plus ménagée et plus douce de formes, fut écrasée par cette brutalité paternelle. 11 est des caractères que la douceur rend ingrats, que la patience irrite, et qui céderaient à la rigueur. Il faut le dire et le croire à l'honneur de la vertu humaine: la méchanceté ne donne pas de force véritable.

Si Dulertre ont procédé comme Blondeau, Nathalie, sans être [dus tendre, eût été plus inoffensive. Elle se sentit brisée par cette parole rude, par ce mépris, dans la bouche d'un homme vieux, laid, et de manières assez communes, qu'elle avait toujours regardé comme un subalterne et qui la mettait sans façon sous ses pieds. Elle se trouva complètement humiliée pour la première fois de sa vie, et tout aussitôt, non par une anomalie, mais par une conséquence de son caractère arrogant et de son esprit faible, elle s'humilia.

— Blondeau, mon cher Blondeau, s'écria-t-elle en fondant en larmes, c'est vous qui tuez ici, et c'est moi qui suis immolée 1 je l'ai mérité peut-être, mais ayez pitié de moi ! Dites-moi ce qu'il

faut faire pour ramener mon pauvre père , pour l'empêcher de se battre ou de se suicider, car vous m'avez mis des terreurs atroces dans le cerveau, et je crois que je deviens folle.

— Si je savais ce qu'il faut faire, dit Blondeau avec plus de douceur, quelque malade que soit sa femme, je ne serais pas ici. Mais, quelle que soit l'intention de votre père, vous le connaissez aussi bien que moi, vous savez qu'aucune force humaine ne peut combattre, en de certains moments, l'énergie de sa volonté. S'il veut se tuer, il s'y prendra de telle façon, que personne ne saura où le joindre et que personne peut-être ne pourra jamais constater son genre de mort. S'il veut se battre... ma foi! je n'ai jamais vu qu'on pût empêcher un homme de cœur de se battre quand il croit devoir le faire. Pourtant, d'après son billet, j'espère qu'il n'est plus question de tout cela, et que, s'il en a eu la pensée, un quart d'heure de solitude et de réflexion dissipera ces fumées. Il promet de revenir demain matin , et Dutertre n'a jamais rien promis qu'il n'ait tenu. Il est monté à cheval, c'est très-bon; il n'est guère de transport qu'une demi-heure de trot par une nuit froide n'ait forcément calmé. Il y regardera à deux fois, d'ailleurs, avant de faire une esclandre qui transformerait une chose très -indifférente en une rumeur publique. Calmez-vous donc un peu, et repentez-vous beaucoup, mon enfant. Vous êtes mauvaise, vous abusez de votre esprit, vous êtes jalouse de votre belle-mère, et, en croyant la faire souffrir seule, vous tuez votre père à coups d'épingle. Il est temps de changer de système , si vous ne voulez être haïe de tout le monde, et rester vieille fille en dépit de vos vers et de vos écus. On vous gâte ici, on ménage votre amour-propre; mais, moi, je vous dis que vous ne plaisez à personne , et que tout le monde a peur de vous, excepté moi qui vous ai vue naître et qui me moque de vos malices. Ainsi donc, rentrez en

vous-même, changez ; et, dans votre intérêt, si vous ne pouvez pas être bonne, tâchez au moins d'agir comme si vous l'étiez ; ça viendra peut-être par la crainte du monde et par l'habitude; autrement... souvenez-vous de ce que je vous dis!... Le mal que vous ferez retombera sur votre tête, et moi qui vous aime et vous plains encore, à cause de vos parents, je deviendrai votre ennemi implacable et ferai hautement connaître le serpent qui mord ici tout le monde.

Nathalie, atterrée, sentit profondément, sinon par la conscience, du moins par la peur, la force des raisonnements et des menaces de Blondeau. Elle courba la tête en silence, et il la laissa pour remonter auprès d'Olympe.

Elle était toujours dans le même état, frappée d'une contraction nerveuse qui produisait le mutisme : le battement de son poulx était à peine sensible, celui du coeur était insensible tout à fait. Elle avait les yeux ouverts, fixes, et paraissait réfléchir avec effort. Blondeau lui demanda à quoi elle pensait; elle fit signe qu'elle n'en savait rien. Il lui demanda si elle était inquiète de quelque chagrin arrivé à son mari. San sourcil se fronça légèrement, et elle regarda Blondeau avec une sorte d'effroi vague.

— Vous souvenez -vous de quelque chose de semblable? lui dit-il.

MONT-REYÉCHE

— Elle fit signe que non.

— Vous comprenez bien et vous entendez bien ce que je vous dis?

- Oui, dit-elle avec la tête.

— Vos yeux voient bien? Pouvez-vous lire une lettre? Elle étendit la main pour la recevoir. Elle lut ce que

Dutertre lui écrivait, sourit et fit signe qu'elle allait essayer de dormir. Blondeau lui administra une nouvelle potion, mais elle ne dormit point.

Nathalie entra sans bruit, sur la pointe du pied. Blondeau lui fit signe impérativement de s'éloigner. Elle joignit les mains d'un air suppliant, et s'arrêta avec soumission derrière le lit, d'où Olympe ne pouvait la voir.

Blondeau fut touché du repentir de Nathalie, et, comme toutes les bonnes gens en pareil cas, un peu fier de l'avoir produit.

— Pensez-vous, dit-il à Olympe, avoir à vous plaindre de quelque chose, un autour devons, que vous semblez plongée dans la mélancolie?

Olympe fit signe que non.

— Nathalie est venue demander souvent de vos nouvelles ; ne voudriez-vous pas lui serrer la main avant de vous endormir?

Olympe étendit sa main décolorée, comme pour recevoir celle de son ennemie.

Nathalie s'élança vers elle, tomba à genoux près de son lit et couvrit de baisers et de larmes cette main qu'elle ne touchait jamais que du bout du doigt avec une impitoyable affectation. Elle était si effrayée de la pâleur et du muetisme d'Olympe, qu'elle sentait qu'elle l'avait tuée, et la teneur du châtiment moral la pliait enfin comme un criminel qui baise le crucifix au pied de l'échafaud.

Olympe parut étonnée de cette effusion et la regarda quelques instants comme pour recueillir ses idées. Puis, des larmes vinrent à ses yeux, elle attira Nathalie vers elle, lui donna un long et maternel baiser au front, se laissa retomber sur son oreiller et s'assoupit enfin avec un divin sourire sur les lèvres. La pauvre femme croyait avoir rêvé toutes les douleurs de sa vie, et toutes les images effrayantes qui fiottaient depuis une heure dans son cerveau s'évanouissaient comme des chimères.

Pendant que ces choses se passaient à Puy-Verdon, Dutertre, comme l'avait très-bien auguré Blondeau, courait sur le chemin de Mont-Revêche. La nuit était fraîche; la lune, pleine et brillante, éclairait tous les objets distinctement. Dutertre montait un grand et vigoureux cheval noir dont le trot allongé dévorait l'espace. A mi-chemin de Mont-Revêche, dans une clairière marquée d'une croix, il se trouva face à face avec un cavalier qui venait comme à sa rencontre, aussi rapide que lui, et monté sur un beau cheval gris pommelé. C'était Flavien de Saulges. *

Les deux chevaux, qui se connaissaient probablement de longue date, s'étaient salués de loin par un hennissement sonore, et, en même temps que leurs cavaliers s'abordèrent avec une résolution froide et défiante, ces animaux intelligents allongèrent leurs cous et se touchèrent de leurs naseaux fumants, comme pour se donner un baiser fraternel.

— J'allais vous trouver, monsieur, dit Dutertre parlant le premier; j'ai affaire à vous.

— Je venais vous trouver aussi, répondit Flavien, et je suis charmé de vous épargner la moitié du chemin.

— 1-ii bien, monsieur, reprit Dutertre, l'explication ne sera pas longue, car vous savez ce qui m'amène?

— Parfaitement, monsieur, répliqua Flavien, et me voici complètement à vos ordres.

Flavien était venu dans des intentions beaucoup plus conciliantes que ne le promettait ce début. Mais, à l'attitude irritée et à l'accent de provocation glaciale de Dutertre, il sentit tout le feu de son sang et tout l'orgueil de sa race se réveiller, et couper court à toute réflexion.

La place n'était pas mal choisie par le hasard pour un duel. Dutertre était armé pour deux, et la lune fit briller la crosse des pistolets qui garnissaient les fontes de sa selle. Il passa une jambe pour descendre de cheval. Flavien, copiant tous ses mouvements avec une méthodique exactitude, passa la jambe aussi. [11 s'en voulait à lui-même de se trouver engagé dans une affaire contre laquelle sa conscience s'était révoltée d'avance.

— Mais, puisque Dutertre le prend ainsi, pensait-il, il n'y a pas moyen de s'entendre. Allons, les explications que je dois à l'honneur de la femme viendront après... pourvu que je ne tue pas!

Et cette dernière idée causa à Flavien un sentiment d'effroi et de remords, qui se traduisit en lui par une forte disposition à la colère. Heureusement, Thierray ne s'était fié ni à la diplomatie, ni à la patience de Flavien. 11 avait envoyé louer des chevaux à la ferme et il arrivait. Au moment où les deux adversaires allaient attacher leurs montures à la base de la croix de bois qui marquait le centre de la clairière, deux cavaliers débouchaient d'un sentier ombragé, que l'un avait indiqué à l'autre comme abrégeant la dis-

tance et permettant de regagner l'avance prise par M. de Saulges. C'était Thierray suivi de Forget.

— Vous avez amené vos témoins? dit Dutertre d'un Ion d'ironie à Flavien. C'est fort bien ; moi, je n'en ai pas, et n'en ai pas besoin.

— Monsieur, répondit Flavien, vous accepterez probablement pour vous M. Thierray, qui est notre ami commun, et, moi, je me contenterai de mon domestique, qui est un fort honnête homme.

— En sommes-nous déjà là? dit Thierray, qui, en descendant de cheval, entendit ces dernières paroles. Vous ferez, messieurs, ce que vous voudrez quand j'aurai eu une explication nette et loyale avec M. Dutertre. Mais je suis intéressé dans cette même affaire pour mon propre compte, et je réclame une explication préalable, je la réclame au nom de l'honneur. Forget, ajouta-t-il en élevant la voix, prenez tous ces chevaux, et éloignez-vous.

Forget sortit de la clairière, attacha aux branches les deux paisibles animaux de la ferme et tint en main les deux autres. Crésus, à sa place, eût fait de son mieux pour écouter; Forget s'arrangea de manière à ne pas entendre.

Dutertre attendit avec un calme apparent que Flavien repoussât le premier la pensée d'une explication ; mais, voyant qu'il gardait le silence, il prit la parole.

— Voici la seconde fois, monsieur Thierray, dit-il, que, fort mal à propos selon moi, vous cherchez à vous im-

MONT-REVÉGHE

miscer dans une affaire où votre rôle devrait être purement passif. Faites-moi grâce d'explications qui ne peuvent être qu'irritantes pour moi; je n'ai nul besoin, nulle intention d'exposer ici mes griefs, et je n'admets pas qu'on les discute. Je vois que M. de Saulges tient à avoir des témoins, j'accepte les siens, je refuse d'en prendre pour moi, et je suis résolu, s'il veut retarder l'affaire et m'exposer pour la règle à de honteuses confidences devant des arbitres, à le forcer à se battre séance tenante.

— Ma foi! monsieur, vous n'aurez pas cette peine, dit Flavien en frappant du poing sur le bloc de rocher qui soutenait la croix; Dieu m'est témoin qu'en venant ici j'avais presque la résolution d'éviter l'affaire ; mais, à présent, grâce à vous, je meurs d'envie qu'elle ait lieu au plus vite. C'est assez, Thierray, Monsieur est pressé. Nous causerons après, si nous pouvons !

— Quand l'un de vous sera mort ou mourant, il sera trop tard, reprit Thierray avec fermeté. Je sais très-bien que, si c'est M. de Saulges, M. Dutertre sera vengé, et que son adversaire payera de bonne grâce la dette du sang pour une simple mauvaise pensée. Mais , si c'est M. Dutertre qui succombe, il mourra avec un blasphème sur la conscience et une calomnie sur les lèvres, dont madame Dutertre portera la peine et subira l'outrage tout le reste de sa vie. Je ne souffrirai donc pas, dusséje avoir affaire à vous deux, qu'un duel ait lieu entre vous avant que l'honneur de madame Dutertre soit sorti pur de cette affaire.

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous ! s'écria Dutertre avec impétuosité; je ne souffrirai pas, moi, que le nom de ma femme soit prononcé ici une troisième fois.

— Libre à vous, monsieur, d'interdire cet honneur à votre adversaire; mais ce nom n'est point souillé en passant par mes lèvres. Flavien, éloignez-vous ; je l'exige. Dans dix minutes, vous serez aux ordres de Monsieur, et moi aux vôtres à tous deux. Avant tout, donnez-moi la lettre que vous avez sur vous; si M. Dutertre ne veut pas la lire , il faut au moins qu'elle soit trouvée sur sa poitrine en cas de mort, car c'est la justification éclatante que personne au monde , pas même un mari aveuglé par la jalousie, n'a le droit de refuser à une femme respectable.

— Vous avez raison, dit Flavien oppressé et luttant de toute sa loyauté contre son propre emportement. Dussé-je subir l'outrage de cet homme, je dois réparer le mal que j'ai causé ! — Allons, insultez-moi ! dit-il à Dutertre d'une voix étouffée par la violence qu'il se faisait à lui-même; dites-moi que j'hésite et recule : ce sera un châtiment beaucoup plus affreux que la mort! — Thier-ray, ajoutat-il en s'éloignant par un effort désespéré, si tu n'es pas content de moi aujourd'hui, je ne sais pas de quoi tu le seras jamais!

Il y avait trop de rage et de douleur vraies dans l'accent de Flavien pour que Dutertre, qui se connaissait en bravoure, put attribuer sa conduite à de lâches motifs.

Il prit en silence la lettre que lui présentait Thierray.

— - Vous devez, je crois, la lire, monsieur, dit Thierray d'un ton ferme et respectueux à la fois. Elle ne justifie pas mon ami, elle l'accuse au contraire davantage. Il y a donc du courage moral encore plus que du courage physique de sa part à vous l'avoir apportée lui-même et de son propre mouvement; mais, comme elle justifie entièrement une personne...

— Et où prenez-vous, monsieur, que cette personne ait besoin de justification dans ma pensée? Voilà où je trouve inconvenant, blessant pour elle et pour moi, le soin que vous voulez prendre de me la faire respecter comme je dois.

— Je n'ai pas cette prétention, monsieur. Mais j'ai été deux fois la cause involontaire et fortuite d'une situation qui peut la compromettre vis-à-vis de juges moins clairvoyants et moins équitables que vous. Je dois vous fournir les moyens de terrasser leur malveillance, puisqu'à vous seul appartient ce droit et ce devoir.

— Eh bien, oui, dit Dutertre, qui commençait à subir l'influence de l'énergie intelligente de Thierray. Oui, ditil c'est mon devoir.

Et il ouvrit une lettre d'Olympe à M. de Saulges, datée du lendemain du départ de ce dernier pour Paris.

— C'est, lui dit Thierray en l'arrêtant, la réponse immédiate à une lettre que Flavien, trompé par les maudites fleurs qui jouent un rôle mystérieux dans cette affaire, eut la folie d'écrire en quittant Mont-Revêche. Je vous dirai d'abord, je dois, je veux vous dire quelle est la personne qui se servait de ce langage mystérieux, non pour compromettre madame Dutertre, mais pour piquer la curiosité et enflammer l'imagination de mon ami pour son propre compte. Moi seul, je le sais; M. de Saulges l'ignore et doit toujours l'ignorer. Un père doit le connaître. Cette personne, c'est mademoiselle Nathalie Dutertre.

— Ah! toujours Nathalie! s'écria involontairement Dutertre, et, frappé subitement de l'idée qu'elle avait dû calomnier Olympe jusque dans ses dernières assertions sur les événements de la

matinée, il lut avidement ce qui suit, à la seule clarté de la lune, qui étincelait dans la pureté d'un ciel lumineux et froid :

« Tout ce que je peux vous répondre bien vite et bien franchement, monsieur, c'est que je n'y comprends rien, et que je n'ai jamais eu la bizarre pensée de ces fleurs. Si vous partez pour vous soustraire à la mauvaise tentation de m'en attribuer le mérite, vous faites bien et je vous en sais gré. Je ne m'en occuperais pourtant pas au point de m'en défendre, si vous ne me disiez que vous regarderez mon silence [comme un aveu et que vous le bénirez peut-être. Ne me bénissez pas, monsieur; je vous estime, mais je ne vous aime pas du tout. Si, par mes préoccupations, étranges, selon vous, j'ai causé votre illusion à cet égard, je vous demande mille fois pardon d'être d'un caractère distrait, et même je vous dois d'en expliquer toute Vètrangeté. Je suis sujette à des malaises nerveux que mon médecin me fait combattre par des calmants. Durant les jours que vous avez passés dans ma famille, il m'est arrivé plusieurs fois de prendre un peu d'opium, plus peut-être que la dose ordinaire. Cela me plongeait dans une sorte d'assoupissement moral qui m'empêchait parfois de voir et d'entendre. Vous me dites que j'ai dû comprendre votre langage de ces jours-là. Eh bien, monsieur, je vous jure sur l'honneur de votre mère, que vous invoquez précisément pour me parler du vôtre, que je n'en ai pas compris un mot, et que, sans votre lettre de ce matin, je ne me doutais pas de cette passion subite dont vous voulez, je crois, me rendre un peu responsable. Permettez-moi de me récuser absolument,

MONT-REVÉCHE.

responsable. Permettez-moi de me récuser absolument, et d'espérer qu'elle finira plus vite que les sentiments distingués

dont je vous prie d'agréer l'expression.

« Olympe Dutertre. »

La foudroyante tranquillité de cette lettre, certificat de fatuité si poliment accordé à la prière de M. de Saulges, allégea en grande partie les angoisses de Dutertre. Il sentit même qu'il y avait de la grandeur d'âme de la part de Flavien à produire cette preuve de son inexpérience auprès des femmes vertueuses, et à la produire précisément devant un mari aimé.

11 eut quelques moments de calme silencieux où l'image rayonnante de sa sainte immaculée lui apparut comme une vision bienfaisante; mais bientôt il se rappela l'effroi d'Olympe au seul nom de Mont-Revêche deux heures auparavant, son silence terrible devant les accusations et les reproches dont il l'avait chargée, et il dit à Thierray avec un redoublement de hauteur et de méûance

— Qu'avais-je besoin de cette lettre, et pourquoi donc me l'apportait-on ce soir, en toute hâte?

— Parce que, ce soir seulement, tout à l'heure, répondit Thier-ray, mon ami et moi avons découvert la sottise que j'ai faite en envoyant, au lieu de mes vers, une malencontreuse lettre de lui à moi, lettre que mademoiselle Nathalie vous a immédiatement montrée.

— Comment le sauriez-vous, si cela était? dit Dutertre.

— Je sais que cela est, parce que, le lendemain de cette méprise, je vous abordai... tenez, à peu près à la même place où nous sommes, et me hasardai craintivement à vous demander la main de votre charmante fille Éveline.

— Vous m'avez demandé la main d'Éveline? dit Dutertre frappé de surprise.

— Oui, eD vous ne m'avez pas compris. Vous avez cru que je faisais allusion à la lettre. Vous m'avez répondu assez durement, d'une manière blessante même. Je n'ai pas compris non plus. Je me suis cru refusé, offensé, et je me suis abstenu de reparaitre chez vous. Ce soir seulement, j'ai eu l'explication de votre conduite, et je venais vous apporter celle de la mienne. Flavien, qui s'intéresse vivement à mon bonheur, qui s'accusait de l'avoir troublé, a pris les devants. Il ne venait ici que pour vous exposer les motifs de ma retraite, et pour vous offrir d'autres explications que tous deux nous avons cru nécessaire de ne pas retarder davantage.

Dutertre sentit tout ce qu'il allait briser dans l'avenir de sa famille et dans le cœur d'Éveline, s'il hésitait à encourager les espérances de Thierray.

— Je vous donne ma fille si vous l'aimez et si elle vous aime, dit-il; mais, avant tout, je dois un châtiment à l'homme qui a outragé ma femme par ses prétentions, et qui persiste encore sous mes yeux, en dépit de la lettre que vous venez de me faire lire, à la compromettre ouvertement par des assiduités insolentes et des ruses puérilement lâches.

— Nous y voilà, pensa Thierray. Il sait tout ce qui concerne sa femme, il ne sait rien de ce qui concerne sa fille; j'en étais sûr : il faut tout confesser ou laisser ces deux hommes se couper la gorge. — Monsieur Dutertre, dit-il en lui prenant la main, et en la pressant avec effusion, vous venez de me dire des paroles qui me don-

nent le droit de vous parler, malgré le peu de distance que l'âge a mis entre nous, comme un fils parle à son père .

Dutertre pressa la main de Thierray et essaya un triste sourire.

— Laissez-moi vous interroger, reprit Thierray ; vous n'avez plus le droit de me taxer d'inconvenance si je m'intéresse aux secrètes agitations d'une famille que je regarde, dès ce moment, comme la mienne. Je sais fort bien que vous ne pouvez jamais soupçonner ni accuser madame Dutertre, mais vous croyez avoir le droit de condamner mon ami sans appel. Dites-moi ce que vous lui reprochez aujourd'hui en dehors de ses premières extravagances.

— Je lui reproche très-sévèrement, Thierray, d'être revenu ici, d'abord ; ensuite, d'avoir guetté et surpris ma femme dans l'exercice des plus saintes fonctions de la charité; d'avoir exploité cette charité, cette pitié de son âme crédule et naïve pour la conduire à Mont-Revêche, sous prétexte, je crois, d'y secourir des malades, et dans le but, certain à mes yeux, de ternir sa réputation par cette démarche. Oui, vos hommes du monde, vos roués de bon ton, ils sont ainsi faits! J'ai eu tort de croire à une exception. Ils savent que la première forteresse d'une femme, c'est sa bonne renommée, et ils la battent en brèche, espérant que, perdue aux yeux du monde, elle n'aura plus de motifs sérieux pour se défendre. Ces hommes aimables, ces bons plaisants!... Oh! je donnerai à celui-ci une leçon qui servira d'exemple aux autres ! Je veux le tuer, Thierray, et je le tuerai, je vous en réponds! J'aurais honte de moi-même si je reparaissais devant ma femme sans l'avoir vengée !

— Je conçois qu'avec la pensée que vous avez de lui , la vengeance vous soit agréable; mais il faut y renoncer pour deux motifs : le premier, c'est qu'à partir de la réponse de madame Dutertre que vous avez entre les maii;s, circonstance qui vous prouve que Flavien ne compte pas se vanter, Flavien n'a absolument rien à se reprocher contre elle ni contre vous. Il s'accuse, il se blâme , il se repent même d'un moment de folie, et, tout en bravant votre ressentiment, comme son naturel bouillant l'y entraîne, il a la mort dans l'âme d'avoir à se battre avec un homme qu'il révère , pour le tort qu'il n'a pas fait à une femme qu'il respecte. Voyons, ami ! ami et père que vous êtes! ne vous souvenez-vous plus des expressions dont il se servait à propos de vous dans cette malheureuse lettre? Ne voyez-vous pas le désespoir avec lequel il vous présente sa poitrine? Vous allez tirer le premier, vous, l'offensé. Je vous jure qu'il tirera en l'air, et que vous serez forcé de l'insulter indignement pour l'amener à faire autrement à la seconde épreuve.

— Vous avez dit que j'avais deux motifs pour m'abstenir de ce duel, dit Dutertre légèrement ébranlé, quel est donc le second ? A-t-il pu emmener ma femme à Mont- Revêche pour un motif plausible? Il n'en est pas que je puisse admettre , eussiez-vous été vous-même en danger de mort. Ma femme est-elle un médecin? en a-t-elle la science et les devoirs? Ceci est un jeu cruel que vous devriez m'épargner, Thierray.

— Ce n'est point un jeu cruel, c'est un aveu terrible à vous faire, dit Thierray s'armant de courage. Votre femme était le seul médecin qui pût v°nir assister et emmener le

MONT-REVÊCHIE.

malade de Mont-Revêche, car ce malade, ce blessé, c'était Éveline.

— Éveline! s'écria Dutertre en prenant son front dans ses mains. Mon Dieu ! est-ce que c'est Éveline que vous dites? Est-ce que je suis fou aujourd'hui?

— J'ai dit Éveline, reprit Thierray, que l'épouvante et la douleur du père de famille frappèrent d'un tel respect, qu'il n'hésita plus à s'exécuter, et qu'il s'en reprit un jour. Oui, Éveline, qui m'aimait au point de venir m'arracher au découragement de votre mauvais accueil; Éveline, dont la fortune m'effrayait et combattait en moi contre mon amour même; Éveline, contre laquelle je m'enfermais, refusant de recevoir ses lettres et d'aller prendre ses ordres; Éveline, qui est entrée chez moi, la nuit, par une fenêtre, au risque de sa vie, et au prix d'une chute affreuse; Éveline, qui serait peut-être en danger de mort si vous lui disiez que je vous ai fait cette révélation; Éveline, enfin, dont je craignais la bizarrerie et les caprices, mais qui m'a vaincu par son audace, sa confiance, sa générosité, et qu'à l'heure qu'il est j'aime de toute la puissance de ma volonté.

— Dieu veuille que vous disiez vrai! dit Dutertre profondément abattu.

— Doutez-vous de ma parole? s'écria Thierray.

— Non, répondit Dutertre en lui serrant la main. Je doute de la spontanéité de votre inclination pour elle et n'en puis accuser que les défauts de son caractère. Votre résolution est généreuse, Thierray, s'il est vrai que vous n'ayez donné lieu par aucune séduction trop vive à cette extravagante et déplorable entreprise de sa part. Si vous ne l'aimiez pas, je crois que je serais condamné à

subir le malheur et à payer la faute d'avoir trop aimé et trop gâté mes enfants. Oui, je serais condamné à refuser le sacrifice de votre liberté, et celui de votre fierté, que je sais excessive.

— Je n'attendais pas moins de vous, luonsieur Dutertre, dit Thierray en l'embrassant avec admiration ; mais, que votre délicatesse se rassure, ma fierté saura se préserver. N'apportant rien à ma femme, je dois exiger que nous soyons mariés sous le régime de la séparation de biens. Quant à mon inclination, elle a été spontanée, car, dès le premier jour où j'ai vu Éveline, je n'ai vu qu'elle, et me suis senti absorbé, agité, heureux et malheureux en même temps. Et quant aux séductions que j'aurais pu exercer sur son imagination, certes, j'ai fait mon possible pour lui plaire, sans espérer, sans songer à obtenir d'elle des preuves si marquées de mon bonheur. Mais, si je suis innocent de ses résolutions (et, dans le cas contraire, ce serait à moi, bien plus qu'à Flavien, de vous offrir ma vie), je ne le suis pas de la direction que ses sentiments ont prise, car je les ai provoqués, malgré moi-même, autant que possible.

— Merci, Thierray, merci ! Tout ce que vous me dites lipart d'un noble cœur et d'une bonne conscience. Soyez tranquille. J'ignorerais toujours cette aventure; mais croyez-vous qu'il soit possible qu'on l'ignore dans le public ?

— C'est tellement possible, que cela est, dit Thierray, qui raconta la première visite d'Éveline sous les traits de madame Hélyette. Convenez, ajouta-t-il en finissant, que l'invraisemblance d'une pareille histoire est une garantie pour qu'on la repousse comme une fable, si quelqu'un

s'avisait de la publier. Il expliqua ensuite le motif du retour de Flavien en Nivernais, l'empressement qu'il avait mis à courir chercher Dutertre pour lui déclarer la situation d'Éveline à Mont-Revêche, la rencontre toute fortuite qu'il avait faite d'Olympe, et l'initiative que celle-ci avait prise dans la suite de l'événement. 11 entra enfin dans tous les détails qui complétaient la vérité du fait.

Dutertre, assis sur le rocher de la croix, avait écouté avec stupeur le récit de Thierray. 11 se leva et lui dit :

— Adieu, ami! je vous remercie, vous m'avez sauvé! J'ai hâte, à présent, d'aller remercier la femme généreuse et sublime qui s'est exposée aux soupçons et qui a subi en silence mon propre blâme pour sauver l'honneur de ma fille.

Et, ne se ressouvenant plus de Flavien, il alla pour chercher son cheval.

— Attendez, lui dit Thierray. Ne nous quittons pas sans nous être concertés sur ce que nous devons dire, Flavien et moi, pour expliquer la visite de madame Dutertre à Mont-Revêche. Commandez, afin que notre système ait de l'unité.

— Vous viendrez demain matin à Puy-Verdon, répondit Dutertre, et nous nous concerterons. Quant à M. de Saulges, nous n'avons pas besoin de son concours... car son intention est certainement de partir demain pour Paris, ajouta-t-il en élevant la voix.

11 avait vu Flavien qui l'attendait, debout et immobile, à l'entrée de la cbirière.

— Oi^i, monsiet.r, répondit Flavien en se rapprochant aussitôt. Telle est mon intention, si vous n'avez plus rien à me dire.

— J'étais l'offensé, monsieur, répondit Dutertre avec gravité. J'ai le droit de retirer mon initiative. Je suis forcé de la retirer. Un duel entre nous, en ce moment, compromettrait à la fois deux femmes dont la réputation m'est plus sacrée que ma vengeance ne m'est chère. L'avenir me prouvera si je dois poursuivre ou abandonner les projets qui me conduisaient vers vous.

— En tout temps, en tout lieu, vous me trouverez prêt à vous donner satisfaction, dit Flavien.

Ils se saluèrent, et Forget amena leurs chevaux. Au moment où Flavien allait monter sur le sien, il frappa du pied, jura énergiquement et dit à Thierray :

— C'est révoltant d'injustice de me quitter comme cela!

— Pourquoi donc, monsieur? dit Dutertre, qui était déjà à cheval, et qui, l'ayant eue, revint auprès de lui.

— Parce que, dit brutalement Flavien, les yeux gros de larmes généreuses, quand un homme qui a des prétentions tout comme un autre, et qui n'est ni meilleur ni pire qu'un autre, apporte à un mari une lettre comme celle que j'ai reçue de votre femme, il mérite bien au moins qu'on ne lui fasse pas l'injure de le soupçonner pour l'avenir.

— Je ne veux pas vous soupçonner, monsieur, dit Dutertre avec dignité; cette lettre est à vous, je vous la rends.

MONT-REVECHIE.

Et il lui tendit la lettre d'Olympe.

— Je n'en veux pas, dit Flavien avec brusquerie. Je ne me méfie certes pas de moi-même. Mais il y a des mé-

' chants et des sots en ce monde ; c'est à Thierray de garder cette preuve entre mille de l'esprit, du bon goût et de la véritable dignité de sa belle-mère. I — Elle n'a pas besoin de cette preuve, dit Dutertre en / approchant la lettre de l'allumette enflammée que tenait Thierray, lequel s'était mis en mesure d'allumer son cigare.

Et il brûla la lettre.

— A présent, nous sommes quittes, ajouta-t-il en saluant de nouveau.

Et il disparut sous les chênes de la forêt.

— Si jamais on me prend à faire la cour à une honnête femme!... dit Flavien en reprenant avec Thierray la route de Mont-Revêche.

— N'es-tu donc pas satisfait? dit Thierray en souriant. Tu es venu ici pour faire mon mariage : il est conclu. Tu voulais donner une réparation loyale et concluante à un homme d'honneur, tu l'as fait sans qu'il en coûtât une goutte de sang, et en recevant de lui-même une marque

, d'estime...

— Ou de dédain! dit Flavien. Mais admettons que ce soit de l'estime, de la confiance, je n'en ai pas moins perdu la sympathie et l'amitié d'un des hommes vers qui je me sentais le plus porté. Je ne m'en suis pas moins fermé l'accès d'une famille qui va être la tienne et où j'aurais été heureux de te voir heureux! tout cela parce qu'on est un homme du monde, rempli des préjugés de l'amonr-propre; parce qu'on se croit forcé de répondre aux avances d'une femme, quand même on se doute qu'elles viennent

d'une autre; parce qu'on se croirait déshonoré à ses yeux et aux siens propres, si on mettait un frein aux passions, à la langue, à l'imagination! Mon Dieu, que la vanité déplaire est une sottise chose! et qu'on est bien plus sage en achetant l'amour d'une femme qu'en tâchant de l'inspirer!

— C'est-à-dire qu'une nuée de Léonices va te consoler de ta mésaventure? Fais mieux, crois-moi, marie-loi, Flavien. Choisis bien, et tu ne seras plus tenté de voler le bonheur dans le nid des autres. C'est une leçon que je prends pour moi-même.

— Tu as peut-être raison, répondit Flavien, mais j'y regarderai à deux fois. Si j'allais tomber sur quelque Nathalie!

Qu'on juge de l'effroi de Dutertre quand il entra dans la chambre de sa femme et qu'il trouva Nathalie et Blondeau veillant cette espèce de morte qui ne parlait plus et comprenait à peine. Malgré l'humble attitude de la coupable, qui vint à lui en suppliant, et qui s'efforçait de réparer par des soins tardifs le mal qu'elle avait causé, Dutertre ne put s'empêcher de lui dire :

— Ah ! ma fille, vous avez tué la plus noble des femmes ! et, si votre père ne vous maudit pas, c'est qu'il sait trop que le ciel s'en chargera !

Jamais Dutertre n'avait dit de telles paroles; il n'avait jamais cru avoir à prononcer de tels arrêts dans sa famille. Nathalie en fut terrifiée et alla errer en gémissant dans le jardin. Elle revit la place où elle avait contemplé Flavien endormi. Elle comprenait que son père venait d'avoir une explication décisive qui bannissait pour

jamais ce jeune homme de la famille. Elle vopit qu'en se vengeant de son indifférence, elle s'était pour jamais ôté à elle-même toute chance de lui plaire. Elle ignorait s'il ne l'avait pas devinée et s'il ne la maudissait pas. Elle pleura sa faute, forcée enfin d'en boire l'amertume et d'en subir les résultats.

— Oui, oui, se dit-elle, on se tue soi-même à lutter ainsi contre tous! Blondeau a raison ; si on n'est pas née bonne, c'est-à-dire faible, crédule et tendre, il faut au moins, pour ne pas succomber sous le blâme de ces faibles, agir comme ils font, plier, pardonner ou épargner.

Ellû prit donc d'aussi bonnes résolutions qu'elle était susceptible de les concevoir, et elle les tint avec la persistance de volonté qui était en elle. Mais il était trop tard, sinon pour elle, du moins pour les autres.

Olympe ressuscita dans les bras de son mari agenouillé devant elle. Blondeau, jugeant que la joie était le meilleur remède aux maux produits par le chag'rin, alla voir Éveline pour leur laisser la liberté de s'expliquer. Olympe recouvra la parole et la mémoire. Elle n'avait pas compris les derniers reproches de son mari. Elle ne savait p;is qu'il eût pu être jaloux de Flavien ; son intelligence avait été comme paralysée à partir du moment où il l'avait grondée (c'était son expression) d'avoir gardé le secret d'Éveline. Dutertre remercia Dieu dans son âme de n'avoir pas été compris. 11 rougissait d'avoir pu accuser un être si pur et si doux; il ne s'en consolait que par la pensée qu'elle n'avait pas senti la pire blessure, celle de l'outrage inlligé par ses soupçons.

— Oh! qu'elle ne sache jamais, mon Dieu! disait-il en priant dans son âme comme un enfant, qu'elle ne sache jamais que j'ai

été jaloux ! Ce serait la fin de son amour et la fin de ma vie.

— Pourquoi donc me grondais-tu si fort? disait Olympe avec la naïveté de l'innocence. Est-ce parce que ma visite à Mont-Revéche pouvait être connue, mal interprétée, et faire mal parler de moi? Mon Dieu! il s'agissait d'empêcher que ces malheurs-là n'arrivassent à ta fille. Je t'avoue que je n'ai pas pensé à moi, et, si j'y avais pensé, il me semble que j'aurais encore agi comme je l'ai fait; car c'eût été mon devoir, à moi qui suis aimée de toi, à moi qui ne peux être soupçonnée par mon mari, et qui, du sein d'un si parfait bonheur, puis braver le monde entier, de me sacrifier à cette enfant qui n'a pas encore trouvé un appui semblable, et dont l'avenir dépendait en ce moment de mon dévouement pour elle.

— Ange de candeur et de bonté! disait Dutertre en couvrant ses bras de baisers, pardonne-moi , je ne comprenais pas! Je croyais ma fille perdue, j'étais fou! Oui, oui , j'ai eu un véritable accès de folie, je t'ai effrayée, je n'en avais pas conscience. Mais j'ai vu Thierray : ma fille est pure, il l'aime, il l'épouse, et toi, je viens te remercier à genoux de me l'avoir ramenée au bercail, sur tes épaules, ma pauvre brebis errante; de me l'avoir sauvée, consolée, bénie dans sa douleur, et relevée de sa confusion. Et que m'importe ce que dira de toi le monde? Saistu ce que je répondrais? « Ma femme a été là parce qu'elle a cru devoir y aller : je n'ai pas d'autre raison à en donner, et je ne lui en demanderai jamais d'autre. Il est des êtres trois fois saints qui ont le droit d'aller partout, fût-ce dans des repaires de vice, parce qu'ils n'y

MONT-REVÉCHE.

vont que pour faire lo bien, et qu'aucune souillure ne peut les atteindre. » Cela vaut mieux, vois-tu, que de chercher des motifs. Nous n'en trouverions pas un qui fût à la hauteur de ton de'vouement, et la meilleure défense d'une femme, c'est le respect de son mari.

En parlant ainsi avec effusion, Dutertre s'accusait luimême à dessein devant Dieu, et la réparation qu'il ne pouvait offrir à sa femme, il la présentait au [ciel comme une expiation de sa faute.

Martel arriva au jour; il avait, sur un billet très-confidentiel de son confrère Blondeau, erré toute la nuit dans sa carriole pour empêcher un duel , ou tout au moins pour être à portée de soigner et de ramener les blessés. 11 était fatigué et contrarié de cette mauvaise nuit, d'autant plus qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à Blondeau, qui, voyant tous ses malades tranquilles et tous ses morts bien vivants, avait été prendre quelques heures de repos. Martel fut mandé par Dutertre auprès d'Olympe, qui lui paraissait avoir la fièvre. Martel, bourru et appesanti, lui en trouva fort peu, et alla enfin se livrer aux douceurs du sommeil, en disant :

— Ça ne sera rien. Dormez. Demain, il n'y paraîtra plus. Il le croyait.

Le lendemain, l'état d'Éveline n'inspirait plus la moindre appréhension. Flavien était reparti pour Paris, Thierray faisait de son mieux des rêves de bonheur. Nathalie, les yeux creusés par l'insomnie, belle comme un ange rebelle foudroyé, demandait pardon dans chaque regard, et s'empressait autour d'Olympe, comme une fille pieuse auprès de sa mère. Olympe s'était levée faible, mais pleine de sérénité et le cœur ouvert à toutes les espé-

rances de bonheur qui se réveillaient autour d'elle. Benjamine, qui voyait, sans chercher à le comprendre, le changement survenu dans les manières de sa sœur aînée, lui en témoignait indirectement sa joie et sa reconnaissance en lui prodiguant les plus ardentés caresses.

Dutertre croyait tout sauvé, tout réparé ; mais Blondeau, en examinant les traits et en prenant le poignet d'Olympe dans ses doigts exercés, fronça légèrement le sourcil et dit :

— Ça va mieux, mais il faudra vous soigner, et ne pas avoir trop de journées comme celle d'hier.

Dutertre, inquiet de l'expression étonnée et rêveuse de Blondeau, l'emmena à part pour l'interroger.

— Je ne sais que vous dire, répondit Blondeau; je trouve un étrange désordre dans la circulation du sang. C'est peut-être la suite inévitable des émotions d'hier; mais je vous dis, monsieur Dutertre, qu'il ne faudrait pas risquer souvent des scènes violentes devant votre femme. C'est une organisation très-ébranlée, assez mystérieuse, et qui ne lutterait pas victorieusement contre des chagrins prolongés.

— Mon Dieu! que craignez-vous donc? s'écria Dutertre. Quels symptômes vous ont donc effrayé tout à l'heure?

— Je vous dirai cela dans quelques jours, si , contre mon espérance, ces symptômes ne disparaissent pas.

On remarqua à Puy-Verdon, dès les jours suivants, que la manière d'être de madame Dutertre subissait un changement extraordinaire. Jusque-là, bienveillante avec une sorte de timidité, et

habituellement taciturne, elle devint tout d'un coup expansive, sensible à l'excès, pres-

que enthousiaste dans les témoignages de son affection.

Olympe avait travaillé quatre ans sous le regard haineux de Nathalie, et devant la fréquente méfiance d'Éveline, à renfermer ses émotions, à effacer sa personnalité, à se réduire autant que possible à l'état d'abstraction, pour n'exciter ni raillerie ni jalousie. La vive reconnaissance qu'Éveline lui témoignait, la conversion subite et miraculeuse de Nathalie, avaient si vivement touché Olympe, qu'elle s'abandonnait désormais sans réserve à son naturel. Ce naturel était tout l'opposé de l'attitude forcée qu'elle s'était faite depuis son mariage. Italienne, c'est-à-dire expansive et résolue; artiste, c'est-à-dire enthousiaste et impressionnable, elle redevenait avec tous ce qu'elle avait été dans le secret de l'intimité avec son mari, avec Caroline et Âmée; et encore n'avait-elle jamais été brillante avec ces deux derniers qu'en de rares et courts instants de calme et d'oubli. Car cette aversion qu'elle avait sentie s'étendre sur elle, d'autre part, l'avait accablée, à l'habitude, d'une insurmontable mélancolie. Cette femme choyée et adorée dans son enfance, portée en triomphe dans sa première jeunesse, née pour aimer et pour être aimée, n'avait pu supporter, sans un effort immense, sans une résignation surnaturelle, le milieu hostile où elle s'était trouvée transplantée par son mari. Les deux dernières années surtout, où Nathalie s'était transformée en une flèche empoisonnée, frappant sans relâche et pénétrant par tous les pores; où Éveline s'était émancipée jusqu'à faire craindre des écarts de jeunesse dont Olympe portait devant le monde et devant son mari la responsabilité délicate, sans avoir l'autorité nécessaire pour les réprimer; où le constant souci de

cette femme infortunée avait été de cacher les torts dont elle était la victime, enfin toute cette lutte prolongée contre les élans parfois impétueux de sa fierté souffrante avait détruit en elle, à son insu, le principe de la vie. Le jour où son sort fut marqué fut précisément celui où le violent orage domestique dont nous avons raconté les détails amena trop tard des résultats heureux. Olympe se crut sauvée. Elle sentit le besoin de vivre, de se manifester, de se dilater au soleil du bonheur, comme une plante brisée relève la tête pour regarder le ciel et boire la rosée l'espace d'un dernier matin.

Elle avait caché ses talents supérieurs les le jour où elle avait senti qu'elle excitait l'envie. A la prière de Nathalie et de son mari, elle les manifesta de nouveau dans toute leur puissance. Un jour, bien qu'elle eût dit depuis longtemps que sa voix s'était perdue dans l'inaction, et qu'elle l'eût cru elle-même, elle chanta. Cette voix puissante et merveilleuse, guidée par une science parfaite, cette inspiration sublime, remplirent l'atmosphère de Puy-Verdon de je ne sais quelle magie délicieuse et terrible dont tous les cœurs furent à la fois ravis et oppressés. Des larmes coulèrent involontairement de tous les yeux, 'même de ceux de Nathalie, qui crut entendre le chant du cygne égorgé par elle. Éveline, qui était toujours couchée sur un lit de repos, et qu'on transportait au salon avec le plus grand soin, prit involontairement la main de Thierray, qui regardait Olympe avec une étrange anxiété. Thierray se pencha vers sa fiancée et lui dit tout bas :

Ceci me fait plus de mal que de bien. Je vous dirai

pourquoi, et puis-je me tromper I

Thierray, qui était excessivement nerveux et dont l'or-

MONT-REVÉCIE

gnisation exquise et un peu souffrante recevait toutes (es impressions plus rapides que chez la plupart des nommes, quitta le salon et alla trouver Blondeau.

— Madame Dutertre est fort malade, lui dit-il, j'en suis sûr ; je ne suis pas médecin, je ne sais rien ; mais, quand elle parie, j'ai froid ; quand elle rit, j'ai peur ; quand elle chante, j'étouffe. Sachez si je rêve.

— Madame Dutertre a une mauvaise pierre dans son sac, dit Blondeau avec une brutalité chagrine. Le diable s'en mêle. Elle va de mal en pis, et personne ne s'en doute. Je n'ose pas me prononcer, j'ai peur de tuer tout le monde ; je ne m'endors pas. je fais tout ce que je dois faire, mais je crains bien d'en être pour mes peines.

La tristesse de Blondeau en disait encore plus que ses paroles. Thierray, oppressé sous ce fatal secret, lui demandait chaque jour s'il était temps d'éclairer Dutertre.

— Pas encore ! disait Blondeau. On ne porte ces coupslà que quand on n'a plus du tout d'espérance.

Qui eût pu deviner, a nioins d'une sorte de divination réelle, les progrès de la maladie d'Olympe ? Sa beauté avait pris un caractère de sarité trompeuse. Un peu de bouflissure simulait l'embonpoint sur ses joues ; parfois une légère coloration lui donnait un éclat qu'elle n'avait jamais eu. Elle ne se plaignait jamais, elle cachait avec un .soin extrême l'étouffemenl subit et les palpitations violentes qu'elle éprouvait, attribuant ces malaises terribles à des ressentiments passagers de la maladie nerveuse dont elle se

croyait guérie. Elle avait horreur de se rappeler le souvenir de ce mal qui était lié à celui de ses chagrins. Vis-à-vis de sa propre conscience, se les retracer c'eût été en révoquer le pardon.

Elle était bien guérie, en effet, du mal présent; mais elle était la proie d'un autre mal plus grave, auquel le premier l'avait prédisposée. Quand le déchirement s'opère dans les liens qui nous retiennent à la vie, il y a longtemps qu'ils sont usés en nous par une force insensible et lente, mais acharnée et impitoyable.

Un matin. Olympe ayant monté un escalier un peu plus vite que de coutume, tomba suffoquée sur la dernière marche; un soir qu'elle chantait, elle s'interrompit en s'écriant, hors d'elle-même :

— De l'air! de l'air! mes amis, j'étouffe! je meurs! Les accidents devinrent peu à peu plus fréquents, plus

prolongés. La fièvre lente s'établit, les forces déclinerent rapidement; un matin, Olympe ne put se lever et pleura de dépit contre elle-même, qui avait réussi à se vaincre jusqu'à ce moment. Ce jour-là, Éveline, debout et guérie, Thierray, épris et rassuré, recevaient la bénédiction nuptiale dans la chapelle du château de Puy-Verdon. Olympe ne put y assister et pria pour eux avec ferveur. Le lendemain, Dutertre, que l'inquiétude commençait à dévorer, arracha de la bouche de Blondeau et de Martel, réunis en consultation à deux autres médecins, ces paroles qui ménageaient la portée du coup fatal :

— Cela pourrait devenir assez grave. Tout fait craindre un commencement d'anévrisme au cœur.

Les médecins s'étaient dit entre eux :

— C'est une femme morte. Tout ce qui était indiqué par la science a été observé avec discernement par notre confrère Blondeau. Qu'il continue à adoucir les dernières luttes de la vie ; qu'il avertisse la famille avec ménagement. Il n'y a plus rien à tenter.

Dutertre, qui ne s'était jamais endormi sur le danger, lut son arrêt dans les yeux humides de larmes du vieux Martel, qui, encore plus, s'il est possible, que Blondeau, vénérait madame Dutertre et chérissait la famille. Dutertre fit des efforts sublimes pour ne pas troubler les joies d'un premier jour d'hy menée par lespectacle de son désespoir.

Éveline, facile à tromper, était toute à la joie enfantine de marcher, comme elle disait, sur la terre du bon Dieu, appuyée sur le bras de son mari. Elle était heureuse de ses toilettes splendides, de l'affection qui l'entourait, de la beauté nouvelle qu'elle avait acquise durant les semaines de son inaction. Sa première fraîcheur, longtemps dévorée par le hâlc, avait retleuri. Ses nerfs, longtemps excités par des fatigues désordonnées, s'étaient détendus dans le repos. Le caractère s'en ressentait; il s'était détendu aussi dans les douces assiduités, dans les soins tendres dont «lie avait été l'objet. Rendu aux bons mouvements de sa nature, elle aimait tout le monde, elle adorait son mari, et se sentait même subjuguée par lui avec une sorte de plaisir tout nouveau pour elle.

Mais le soir, Dutertre écrivait à son neveu :

« Reviens, mon fils. J'ai besoin de toi pour ne pas mourir avant elle. La maladie est incurable, je ne le vois que trop. Ce matin, elle a demandé pourquoi tu n'étais pas là pour le mariage de ta sœur Éveline. Je lui ai promis qu'elle te verrait dans trois jours

; elle s'en réjouit. Viens donc, je n'ai pas le droit de te priver de la dernière bénédiction d'une sainte. »

Les derniers jours d'Olympe approchèrent sans qu'elle les sentît venir. Dutertre avait donné sa démission de membre de la chambre des députés pour ne plus avoir à quitter Olympe. La pauvre femme était heureuse de se voir réunie pour toujours à l'homme qu'elle chérissait toujours avec idolâtrie. Elle ne vit pas venir sa fin. Une délicate, une savante sollicitude lui épargna les appréhensions sinistres de la mort. Elle s'endormit comme un jeune oiseau qui sent le froid et la faim dans son nid abandonné, qui murmure faiblement sa souffrance, mais qui ne sait pas qu'il va mourir.

Quelques heures auparavant, elle avait dit à Amédée :

— Mon cher enfant, je me sens bien faible. Je n'y comprends rien, car je suis si heureuse, que je ne me sens pas malade. Il me semble que je pourrais me lever, marcher, courir; mais je n'ai pas seulement la force de lever un bras. Est-ce qu'on meurt de faiblesse ? Les médecins disent que non , et je ne le crois pas non plus. Cependant, si je venais à mourir, jure-moi que tu épouserais ma Benjamine, et que ni elle ni toi ne quitteriez jamais mon mari.

Amédée l'avait juré. Dutertre lutta pendant près d'un an contre la tentation incessante et acharnée du suicide. 11 avait tellement la conscience de son devoir de citoyen et de chef de famille, il payait son désespoir de si peu de complaisance, qu'il avait confessé à Amédée l'espèce de monomanie horrible dont il était obsédé, en le priant de ne jamais le laisser seul. Amédée, qui ressentait les mêmes tentations dans un morne silence, s'attacha

à lui comme son ombre, afin de le préserver en se préservant lui-même.

MON'T-REVÉCIE.

L'ange de patience, et de douceur se plaçait souvent entre eux dans leur amère méditation. C'était la Benjamine. Inconsolable de la perte de celle qu'elle avait aimée comme sa propre mère, elle était la plus calme, la plus forte de la famille. Elle était si ingénieuse à consoler et à distraire les autres, qu'un jour Amédée, dans une crise de chagrin violent, lui dit à voix basse, mais avec humeur :

— Laisse-nous, Benjamine ; ta gaieté nous fait mal ! Caroline ne répondit qu'en répétant ces deux mots :

— Ma gaieté !

Puis elle pâlit, trébucha , et sortit en se rattrapant aux meubles comme une personne ivre.

Amédée courut après elle, la soutint dans ses bras, et lui demanda tendrement pardon de son injustice. Caroline fondit en larmes :

— Vous ne comprenez donc pas, dit-elle, que j'ai plus de chagrin que vous tous, parce que j'ai perdu plus qu'aucun de vous ? Mon père a des devoirs pour le fortifier contre la douleur ; moi, je n'en avais qu'un, c'était de donner du bonheur à cette pauvre femme qui n'en avait pas quand mon père était absent. Éveline est mariée et sera bientôt mère d'un petit enfant qu'elle aimera encore plus qu'elle n'aime son mari ; Nathalie est instruite, spirituelle, ambitieuse ; toi, tu peux soulager mon père d'une partie de ses fatigues et de ses travaux : qu'est-ce que je peux, moi, et

qu'est-ce que je suis? Je ne suis ni artiste comme Éveline, ni savante comme Nathalie. Je n'aime pas le monde; je ne vois rien dans l'avenir qui me tente, rien dans le présent qui m'absorbe, depuis que ma pauvre mère n'est plus là pour accepter mes soins, mon amour, et me dire que je lui fais du bien. Oui, j'ai donné un peu de bonheur dans ma vie, j'en suis sûre ! Elle le disait et je le sentais bien aussi ! Et c'est déjà fini! A présent, je ne suis plus bonne à rien. Je ne peux pas suffire à mon père, je n'ai pas assez d'esprit pour le consoler. Elle ne m'en demandait pas, elle, elle m'aimait tant! oui, elle m'aimait encore plus que mon père ne m'aime, s'il est possible. Elle m'aimait comme pas un de vous ne m'aimera jamais. C'était ma sœur, parce qu'elle était jeune et simple ; c'était ma mère, parce qu'elle était grande et sage. C'était ma fille aussi, parce qu'elle était faible de corps, malgré son courage, et que je la soignais comme un petit enfant. C'était tout pour moi, une amie, une parente, un modèle. Qu'y avait-il sur la terre d'aussi beau, d'aussi bon, d'aussi aimant qu'elle? Je n'étais pas seulement heureuse d'être sa fille chérie, j'en étais fière, j'en étais vaine ! Et à présent, de quoi pourrais-je tirer gloire? A qui pourrais-je i^tre nécessaire? Ah! tu vois, Amédée, je suis gaie, bien gaie ! j'ai bien sujet de l'être!

C'était la première fois de sa vie que Caroline parlait si longtemps et avec tant de feu. Amédée sentit tout à coup que cette bonne petite fille était tout simplement une grande âme, un caractère admirablement trempé, uni au cœur le plus tendre. 11 la pressa contre son sein et pleura avec:elle. Il pleura pour la première fois depuis la mort d'Olympe, et, depuis ce jour, il vit Caroline avec d'autres yeux. C'était elle, en effet, qui l'emportait sur tous par l'enthousiasme et le désintéressement de son amour

pour ia morte. Elle n'avait vécu que par elle, elle ne comprenait pas encore qu'elle put vivre pour quelque autre.

CONCLUSION

Deux ans après la mort de madame Dutertre, Thierray, était seul dans le salon de la chanoinesse. Il avait conservé ce manoir avec un soin religieux, et, de Puy-Verdon qu'il habitait, il venait toutes les semaines faire une tournée d'inspection et une sorte de méditation à Mont-Revêche. Il y avait gardé sa table de travail; car, après avoir dit bonjour au pauvre Gervais, qui avait perdu sa femme, et qui, paralysé en partie, passait ses journées assis sur un vieux fauteuil de cuir, dans un coin de la cour; après avoir serré la main de Forgei, dont il avait fait le gardien du manoir, et dont toutes les fonctions se bornaient à transporter le vieillard impotent d'un coin à l'autre et à broser un vieil habit que Thierray lui avait laissé pour satisfaire son impérieux besoin de broser quelque chose ; après avoir rattaché les lierres et relevé les mauves pyramidales que l'orage avait brisées, Thierray s'installait une heure au salon, repassait le roman de sa vie et faisait quelques vers pour sa femme. Il avait composé là , à cent reprises différentes, tout un poème d'amour, en mémoire de leurs premières amours, qu'il voulait lui donner quand il serait achevé.

C'était l'été ; il faisait chaud, même dans le manoir de Mont-Revêche. Le calme solennel des bois environnants n'était troublé que par les cris aigus des martinets qui nichaient dans le donjon , et qui se disputaient dans les airs la proie destinée à leurs petits. Le perroquet et le paralytique, hébétés dans la cour par les bien-

faisantes influences du soleil , gardaient côte à cote un morne silence. Un des beaux chiens d'Éveline, qui daignait partager désormais son affection entre elle et son mari, et suivre ce dernier dans ses visites à Mont-Revêche, était couché sur les marches du salon , dont la porte restait ouverte. Tout à coup le chien dressa l'oreille , gronda , aboya, et, un instant après, on sonna à la porte massive de Mont-Revêche. Forget alla ouvrir, et Thierray, que la manière dont la cloche avait été secouée reportait à de vagues souvenirs du passé, se leva involontairement pour aller regarder à la fenêtre. Flavien entra dans la cour. Il s'élança au-devant de lui.

— Ah! quel bonheur inespéré! s' écria-t-il. Est-ce toi? Depuis deux ans pas un mot, pas une marque de souvenir! Pcd s'en faut que je ne t'aie cru mort dans ce long voyage. Tu viens me voir, tu arrives d'Italie, n'est-ce pas? Tu vas rester quelques jours avec moi?

— ■ Non pas avec toi précisément, dit Flavien en lui rendant son étreinte amicale (je n'ai pas le droit de me présenter à Puy-Verdon pour saluer ta femme), mais ici, où j'espère te voir de temps en temps, et elle aussi peut-être, car on m'a dit dans le pays qu'elle y venait quelquefois.

— Elle y viendra dès aujourd'hui, s'écria Thierray. Éveline te regarde comme son frère ; elle n'oubliera jamais ton zèle et ta discrétion dans la malheureuse circonstance...

— Ne parlons pas de cela! dit Flia\ien.

— Eh bien, sans doute, n'en parlons pas; mais, moi, j'y pense toujours ; car de ce jour-là date pour moi un bonheur qui eût été sans nuages, si le ciel ne nous eût en-

MONT-REVÉCIE.

levé notre ange gardien, notre libératrice, cette belle et noble femme...

— Ne parlons pas de cela! répéta Flavien.

Et une ombre passa sur son front toujours droit, pur et un peu étroit, siège de l'obstination, de la sincérité et de la bonté.

— Parle-moi de toi, reprit-il.

— Oui, je le veux l'itu, dit Tlierray ; mais, avant tout, comme je veux que tu voies aujourd'hui ma femme et ma fille, je vais écrire deux lignes et expédier Forget à i'uy- Verdon. Nous resterons avec toi jusqu'au soir. Forget nous fera dîner ici tant bien que mal.

— Je désirerais, mon ami, que M. Dulertre ne sût pas officiellement mon arrivée. Mon nom seul doit lui rajiper des choses pénibles... bien pénibles pour lui... et pour moi aussi!

— Sois tranquille, dit Thierray écrivant. Je recommande à Éveline de ne pas dire un mot de toi, et Forget, tu le sais, a la passion du silence.

Quand le billet fut parti, quand Flavien eut été serrer la main insensible du vieux Gervais et gratter l'occiput du perroquet, quand il eut remercié son ami des soins dont les deux vieillards étaient l'objet, il rentra avec lui dans le salon, toujours propre et conservé sans altération, avec tous ses colifichets et ses petites richesses du temps passé.

— Maintenant, causons, dit-il. Je suis venu ici pour te parler de choses importantes qui ne concernent ; mais je te demande la

permission de t'interroger auparavant... Es-tu heureux, Thierray, vraiment heureux dans ton ménage, en dépit du chagrin mortel qui, je le sais, a rempli la famille d'un deuil à peine éclairci au bout de deux années?... Dis-moi bien la vérité; j'y tiens essentiellement.

— J'entends, dit Thierray. Tu songes au mariage à ton tour, et tu veux savoir si l'homme le plus indépendant de la terre, le plus fantasque dans ses projets de bonheur, le plus éloigné du parti qu'il a pris en épousant, un peu malgré lui peut-être, une héritière fort gâtée ; enfin, si ton ami Thierray, l'irrésolu, le difficile et le susceptible, est arrivé à préférer le présent au passé de sa vie. Je te répondrai en toute conscience : Oui, Tu vois donc que tu peux affronter le périll

— Cet enfant gâté, ce charmant enfant, ta femme, est donc devenu...?

— Oh ! pas tout à fait l'idéal que je demandais parfois à ladeslinée dans mes songes ambitieux. Il m'eût fallu une Caroline pour me faire la vie de chanoine que j'avais rêvée dans mon arrièresaison intellectuelle. Mais Caroline était alors une enfant, et, d'ailleurs, la fatalité était là qui m'a forcé de m'enterrer dans une autre fantaisie. Cette fantaisie estdevenue une passion, bon gré, mal gré, et j'ai eu bien de la peine à en faire un véritable amour. Mais le ciel m'a protégé et Éveline m'a aidé. Oui, Éveline, c'est horrible à dire! a bien fait de se casser un pied, et Dieu a bien fait, pour la conversion des enfants gâtés de Dutertre, de rappeler à lui cette sainte femme dont le monde n'était pas digne. La douleur, en venant visiter cette mai- ■son opulente et ces filles superbes, a converti en patience l'esprit de domination, en remords l'esprit de lutte, en douceur l'esprit de révolte. Le malheur est un

rude maître. Dutertre, le noble, le désolé, le respectable Dutertre, l'homme de cœur et de bien par excellence, le sauveur

des pauvres, l'ami des infortunés, l'orgueil de la famille, cloué sur la croix comme le Christ de la palerniti', a offert un spectacle si déchirant à tous les yeux, que les plus endurcis se sont fondus , et Nathalie elle-même.

— Parle-moi d'Kveline, dit Flavien avec un peu de trouble, d'Éveline d'abord.

— Oh! je ne demande pas mieux! répondit Thierray avec empressement. Foncièrement bonne et vraie, elle avait un travers capital : elle s'imaginait que la vie est un bal, une partie de chasse, moins encore, une toilette, un temps de galop. Heureuse et triomphante, elle eût tout brisé sous ses jolis petits pieds ; triste et navrée , elle est devenue bonne tout à fait, bonne comme un ange ! La résignation terrible de Dutertre et sa bonté inouïe ont fait ce miracle, auquel mon amour a peut-être un peu contribué aussi. 11 n'a plus été question de fêtes et de voyages. Les habits de deuil ont fait rentrer les chiffons. Enfin la maternité est venue, et c'est là le grand sacrement, le second baptême pour une jeune femme. Imagine-toi que cette chère créature, qui est une vraie fée, a eu le talent de me donner une petite fille qui me ressemble à faire peur! mais on en est quitte pour la peur, car, en la regardant, on s'aperçoit qu'en dépit de cette ressemblance, de cette frêle enveloppe, de ce teint brun et de ces cheveux noirs et rebelles, c'est une petite merveille de grâce, de charme et de gentillesse. Tu vas la voir, cela marche et parle déjà comme un enfant de deux ans , bien qu'elle compte à peine treize lunes, comme disent les sauvages de Chateaubriand.

— Allons! je suis heureux d'entendre tout cela, dit Flavien. Et l'autre fille de Dutertre... la Benjamine, comme on l'appelait?

— La Benjamine, comme on l'appelle toujours, a épousé son cousin Amédée, il y a six mois. Ceux-là sont heureux. Regarde-les bien si tu veux voir le ciel sur la terre. Un ciel un peu voilé, car il y a encore des larmes dans ces yeux-là. Mais que de simplicité, que de dévouement, que de vertus à la fois rigides et douces dans ces deux enfants! Ils sont si parfaits, si beaux, vois-tu, que cela donne envie de leur ressembler.

— Oui, je savais qu'ils étaient mariés, qu'ils s'aimaient, dit Flavien. On m'a même dit que Caroline était singulièrement embellie.

— Embellie à un point extraordinaire, et, chose plus extraordinaire encore, mais qui te frappera si tu la vois, c'est qu'elle est arrivée à ressembler à notre pauvre Olympe.

— Comment expliques-tu cela?

— Je pense qu'à force de penser à elle, elle est venue à bout de la ressusciter dans sa personne, comme elle la ressuscite dans son caractère. En grandissant, elle a pris, ' je ne sais comment, la souplesse, la démarche, la grâce de cette femme incomparable. Comme Olympe était son modèle en tout, son type, son idéal, les toilettes élégantes et simples de celle-ci ont servi et serviront, je crois, d'éternel modèle à celles qu'a inventées naïvement Caroline pour plaire à son mari et à son père. Sa prononciation, son accent, sont restés imprégnés de la musique des intonations d'Olympe. Et, après tout, qu'y a-t-il de si étonnant? Le corps n'est-il pas le très-humble serviteur, le reflet de l'âme? n'est-ce

pas une argile souple qui s'étend et se façonne sur notre désir, sur notre volonté.

MO.XT-REVÉCHE.

sur notre contention desi^rit? Ainsi qu'une niôre enfante un ang'^ on un nionsli-e, s. 'Ion que son imagination a été ravie ou terrilido durant la gestation, le rêve incessant d'une forme chérie ou abhorrée ne peut-il nous transformer nous-mêmes en démons ou en divinités? Or, l'âme de Caroline s'est faite si semblable à celle d'Olympe, ses qualités, ses goiits, ses verlus, ses inslincls sont tellement les mêmes, qu'on la retrouve en elle à chaque in- * stant avec une douce surprise, et c'est un véiiiiable bonheur pour Dulertre; c'est la plus réelle consolation, le plus effectif dédommagement que Dieu lui ail envoyé.

— Mais tu ne me parles pas, dit Flavien, d'un événement assez grave dans la famille, et qui t'a atteint comme les autres?

— Quoi? les malheurs matériels qui ont frappé Dutertre? la perte de sa fortune? Ma foi, non! je n'y pensais pas. Tu savais donc cela? Eh bien, je dois te dire, à la louange de nous tous, que cela est arrivé dans un moment où aucun de nous n'était capable de s'en affecter, tant nous avions des sujets de douleur plus sérieux. Pour mon compte, Flavien, je te confesse que je m'en suis réjoui, autant que, dans ces tristes jours de deuil, je pouvais me réjouir de quelque chose. Cela me relevait à mes propres yeux, de me sentir dépossédé du million de ma femme. Ce diable de million, je n'avais jamais pu en digérer l'expectative. Ce revenu, qui nous était assigné d'avance, dépassait tellement mes besoins, à moi qui avais rêvé six mille livres de rente comme le but de mes désirs et la récompense de mon travail, que je me suis trouvé en-

core trop riche le jour où Dutertre nous a dit : « Mes enfants, voilà notre fortune. Elle est réduite des trois quarts. Elle n'est plus que d'un million à partager en cinq parts égales. Celle des pauvres d'abord : c'est la part de Dieu! celle de mes trois filles, et la mienne ma vie durant. Nous étions riches : nous voici dans la médiocrité. Nous ne sommes plus les rois de la province : nous sommes encore des bourgeois fort aisés. Ne nous plaignons pas. Nous avons pu sauver notre honneur, notre fierté, notre indépendance. » Ce digne père! il était presque content d'être déchargé des devoirs énormes que lui créait sa richesse. Cette catastrophe l'a sauvé physiquement et forcément du désespoir. Obligé de liquider sa position pour remplir tous ses engagements avec la plus exquise délicatesse, il s'est ranimé et relevé sous le fardeau d'un devoir nouveau. Quant à nous, voici ce que, d'un commun accord, DUES et gendres, nous avons décidé en conseil de famille : au lieu de prendre chacun notre part, de nous disperser et d'aller parcimonieusement placer sur l'État notre capital à cinq pour cent, pour avoir chacun quelque huit ou dix mille livres de rente, nous avons tout mis en commun dans les mains du père de famille, et nous lui avons laissé, avec l'aide d'Amédée, la gestion du fonds commun. Ainsi cette belle terre de Puy- Verdou n'a pas été démantelée. On a vendu les autres immeubles, mais celui-là reste intact. Le château, plein du souvenir d'Olympe, était une chose sacrée, ainsi que le parc où sa tombe a été bénie sous les saules de la cascade. Cette vaste demeure est d'un entretien assez coûteux, malgré la réduction du personnel des serviteurs. Mais, en nous dispersant, chacun de nous aurait eu pour s'établir et pour se loger le double des frais que nécessite

la conservation du nid commun. Crois bien, mon ami, que cette réduction de fortune, en nous forçant à l'économie et à la

prudence, a été un grand bien pour ma femme, et pour moi par conséquent. Avec les chevaux anglais ont disparu les courses effrénées : on n'a plus de maux de nerfs. Les robes ne se comptent plus par douzaines ; on n'en déchire plus dans des accès de colère. On ne pourrait avoir de riche appartement à Paris, de loges au spectacle, d'équipages de luxe; on ne peut plus aller déployer ses grâces d'écuyère au bois de Boulogne, ni ses diamants à l'Opéra. Tout ce que je redoutais, tout ce qui me donnait froid dans le dos le jour où, fort amoureux, mais fort inquiet, je contractai ce mariage, s'est évanoui comme un mauvais rêve. J'ai à présent la joie et le petit orgueil de travailler pour ajouter à l'aisance que ma femme m'a donnée un peu de luxe modeste qu'elle n'aurait pas sans moi. Va, tout est bien ainsi, et je suis fier de penser que j'élève une petite fille qui ne sera pas une riche héritière, et qui ne sera pas obligée de se casser bras et jambes pour conquérir un mari pauvre.

— Oui , tout est bien ! dit Flavien ; mais tu ne m'as pas parlé de Nathalie.

Et Flavien regarda attentivement Thierray, inquiet et impatient de sa réponse.

— Pauvre Nathalie! dit Thierray; que Dieu lui pardonne comme nous avons tous été forcés de lui pardonner! Oui, elle nous y a forcés, mon ami! Soit repentir sincère, soit retour à la raison et à la vérité... et au fait, l'un ne va pas sans l'autre, elle a réparé ses fautes autant qu'il était en elle. Elle a soigné Olympe jusqu'au dernier jour avec un dévouement qui avait quelque chose de fiévreux, tant c'était assidu, humble, tenace. Je ne sais combien de nuits elle a passées à son chevet. Elle était infatigable! elle est de fer, elle est de bronze, cette fille étrange, pour le

bien comme pour le mal. A défaut de cœur, elle a la volonté, et, quand la logique de son esprit la ramène au devoir, elle ressemble à ces ascètes des anciens jours qui ne sentaient plus ni le jeûne ni l'insomnie. Après la mort d'Olympe, en voyant le désespoir de son père, elle est tombée elle-même dans un désespoir profond. Elle s'était peut-être flattée dans son orgueil, orgueil bien placé, cette fois, de le dédommager par ses soins de la perte irréparable qu'il venait de faire. Dutertre a été sublime pour elle. Jamais un mot, un regard, un soupir de reproche ! mais aussi jamais un sourire d'espérance n'est venu éclairer son front, pendant une année entière ! La pauvre Nathalie n'avait sans doute pas prévu (les cœurs tendres seuls le devinent) qu'il est des douleurs incurables, des regrets éternels. Vraiment, elle n'avait pas compris le mal qu'elle faisait ! En voyant blanchir presque subitement les cheveux de son père, en remarquant les ravages que quelques mois firent sur cet homme si robuste et si magnifiquement organisé, jusqu'à lui donner l'aspect prématuré de la vieillesse, elle éprouva un tel effroi qu'elle tomba assez gravement malade à son tour. Elle eut des accès de fièvre où, pendant son délire, nous crûmes découvrir qu'une passion inassouvie et sans espoir, une passion plus noble que l'ambition de briller, plus douce que l'orgueil, se mêlait à ses remords ; mais le nom qui s'échappa de ses lèvres, je ne puis te le répéter, Flavien. Ce secret trahi par le délire, nous ne pouvons le dire à personne.

MONT-REVÊCHE

loi

— Eh bien , je le sais , moi, dit Flavien visiblement ému ; ce nom, c'était le mien !

— Comment sais-tU cela, mon Dieu ?

— N'importe ! continue. Je tiens beaucoup à recueillir ces détails de ta bouche.

— Eh bien, j'achève. Nathalie, remise de son transport, tomba dans un état de langueur qui nous effraya. Son père la supplia de se distraire et la confia à sa sœur, mademoiselle Élisabeth Dutertre, qui la conduisit en Italie. Elle y a passé six mois , et nous est revenue en bonne santé, fort belle, mais toujours triste et sombre. Elle se conduit, du reste, admirablement avec nous. Elle est pleine d'égards, de soins pour tous, de désintéressement et de noblesse dans tous ses procédés. Il semble, à l'initiative empressée qu'elle prend dans toutes les bonnes actions que propose son père , dans les sacrifices personnels qu'elle s'impose pour les seconder, dans les sentiments religieux qu'elle médite plutôt qu'elle ne les exprime, dans le progrès même de son talent, qui s'est illuminé de grands élans pathétiques, et dont elle ne fait plus ni montre ni mystère, qu'elle ait, non-seulement entrepris une grande expiation, mais qu'encore elle ait réussi à vaincre le démon qui était en elle. Je ne peux pas te dire d'elle comme d'Éveline : « Elle est lionne ; » mais je peux te dire : « Elle a de la grandeur ! » Va, on n'est pas impunément la fille d'un homme comme Dutertre. Quand on ne peut pas résumer toutes ses vertus comme Caroline, on a encore, comme les deux autres, une face séduisante ou solide de son caractère... Mais comme tu m'écoutes, Flavien!... que vas-tu donc me dire? .Monsieur, ne me fais pas languir plus longtemps.

— Thierray, dit Flavien, Nathalie ne vous a donc jamais dit que je l'avais rencontrée en Italie l'année dernière?

— Jamais !

— Eh bien, je me suis trouvé à Rome, à Naples, à Florence, à Venise en même temps qu'elle, et nous nous sommes beaucoup vus pendant quatre mois.

— Tu la suivais donc? dit Thierray frappé de surprise.

— Oui ; d'abord pour la tourmenter, la châtier et me venger d'elle, car elle m'avait fait bien du mal, à moi aussi ! — Ensuite... mais n'anticipons point. Quand tu m'écrivis la maladie de madame Dutertre, les circonstances de sa mort, le désespoir de son mari, la désolation de la famille, je compris fort bien, malgré tous tes soins pour écarter cette pensée, que j'étais la cause première de cet épouvantable malheur. Oui, c'est mon absurde enthousiasme pour cette femme, c'est la confiance insensée que je t'en fis dans ma lettre, c'est la fatuité que j'eus de croire à ses avances mystérieuses et de prendre son air malade, son accablement physique, pour des symptômes de faiblesse morale, qui rendirent Dutertre jaloux au point de calomnier un instant dans sa pensée la visite de sa femme ici, et de vouloir se battre avec moi le soir même. Dutertre est trop passionné pour qu'un orage n'ait pas éclaté ce jour-là sur la tête de la pauvre Olympe. C'est cet orage, c'est donc ma lettre, c'est donc moi qui l'ai tuée! Je ne m'en consolerai, je ne me le pardonnerai jamais. J'ai voyagé pour m'en distraire, je ne m'en suis pas distrait.

» Un jour que, plongé précisément dans ces souvenirs d'amertume, j'errais sur le Vésuve, je me trouvai face à

face avec Nathalie. J'éprouvai contre elle un mouvement de haine et de ressentiment insurmontable. Je voyais en elle l'assassin qui avait saisi l'arme dans ma main imprudente pour la

plong(ler dans le cœur de son père et de l'autre victime. Je l'abordai; je la suivis; je l'accablai de sarcasmes cruels, féroces, que les personnes qui l'accompagnaient n" pouvaient comprendre, mais qui pénétraient jusqu'au fond de son âme. Elle fut impassible de douceur et de patience.

» Je m'attachai à ses pas ; je la retrouvais dans toutes les promenades. Triste et vêtue de deuil, ne paraissant jamais dans le monde, belle d'une beauté qui m'irritait et que je regardais comme une erreur de la Providence, elle inspirait beaucoup de respect et d'intérêt. J'en étais outré; mais, par considération pour Dutertre, dont le nom m'est devenu sacré, je m'abstenaïs de parler d'elle, Je m'en dévouais dans nos rencontres. Je trouvais des prétextes pour la voir, afin de lui faire sentir, à elle seule, mon aversion et mon ressentiment, Sa patience usa ma cruauté, et, un jour où je me trouvais seul avec elle, elle ouvrit son cœur oppressé et me raconta sa vie avec une éloquence, une vérité, une puissance d'humilité qui me subjuguèrent. Elle ne craignit pas de me dire son inclination pour moi, et elle le fit avec une dignité si étrange i; milieu de l'humiliation à laquelle je la voyais se condamner, qu'elle devint à mes yeux un problème des plus excitants pour mon esprit... le dirai-je? pour mon cœur. L»ui, après trois mois de l'atroce supplice que je lui infligeais en répondant à son amour par tous les témoignages de la haine, je me sentis fatigué, honteux, vaincu. Cette femme était tout l'opposé du type de faiblesse que j'aime ; car elle restait forte comme un lion dans son abaissement volontaire. Eh bien, ce caractère me pénétra par sa nouveauté, par sa bizarrerie. 11 donnait une vaste carrière à mon orgueil, à mon despotisme, il en flattait les besoins, jusqu'alors inassouvis; car, s'il est doux de posséder la dou-

ceur qui s'abandonne, il est beau de gouverner la force qui se livre

» Enfin, par une réaction que j'aurais dû prévoir d'avance, tant elle est naturelle, j'eus des remords, de la pitié, du respect, de l'amour pour Nathalie. Je l'aimai beaucoup, mais sans jamais le lui dire. Je ne voulais être que son ami,

» Au moment où elle repartit pour la France et le Nivernais, je fus cependant violemment tenté de me jeter à ses pieds et de lui demander pardon. Je résistai; mais je crois qu'elle vit mon trouble, et que, depuis ce jour-là elle a espéré, elle a attendu.

» J'essayai de l'oublier, je ne l'oubliai pas. J'appris la perte que Dutertre avait faite de sa fortune ; dès lors, mon parti fut pris. Je lui avais fait tant de mal, hui ! Je lui devais au moins un nom sans tache et une fortune sans péril pour celle de ses filles qui était diluée, peut-être impossible à marier. J'ai attendu que la conversion sincère et durable de Nathalie me fût attestée par le temps. Je viens d'en recevoir de toi l'assurance, et, comme autrefois je m'étais voulu charger de demander pour toi à Dutertre la main d'Éveline, je te charge aujourd'hui de le pressentir, à l'effet d'obtenir pour moi la main de Nathalie.

— C'est Éveline, c'est Amédée et sa femme qui s'en chargeront avec moi, s'écria Thierray; car ma femme te

MOINT-REVÊCHIE.

doit de la reconnaissance, et nous devons tous du bonheur à Nathalie ! Elle a expié, car elle a beaucoup soûlé, et je sais qu'elle t'aime avec passion. Je sais qu'elle n'espère plus, qu'elle est désolée, et qu'elle est restée pieusement résignée à son sort.

Ceci est la dcTuière épreuve. Crois en elle, Flavien, crois à l'ave-nir, c'est la fille de Duterlre !

Dutcrtre ne fut pas surpris de l'oITre de Flavien. Nathalie, muette avec tous les autres sur sa rencontre en Italie avec ce jeune homme, avait ouvert son cœur et confessé sa souffrance à son père. Dutertre sentit ce qu'il y avait de généreux envers lui dans ce besoin que Flavien éprouvait de ramener un peu de joie dans sa famille. Il ajréa sa demande.

Nathalie voulut habiter Mont-îievcchedans les premiers temps de son mariage, sans en chasser sa sœur et Thierray, qu'elle y re-çut avec une constante aménité. La tristesse de cette demeure semblait s'harmoniser avec le caractère grave et pensif de sa beauté.

Elle a paru dans le monde avec son mari, mais sans se mon-trer enivrée des succès que son attitude royale et son intelligence sérieuse lui ont valus. Elle a facilement engagé son mari à passer la moitié de l'année avec elle, tantôt à Puy-Vcrdon, tantôt à Mont-Revcche, où elle se plaît particulièrement et où elle soigne très-charitablement le vieux ser\`iteuret le vieux perroquet de la chanoinesse. Sa conduite est exemplaire et sa soumission à son mari tient du paiti pris. C'est une grande preuve de son jugement ; car

Flavien , le plus doux et le meilleur des hommes, a toujours la passion de se croire le maître, et, pourvu que sa femme le lui jier-suade, elle est certaine de le dominer toujours.

Cependant elle n'abuse point de son empire, et sait rendre heureux un caractère hardi, entreprenant et faible dont elle connaît toutes les qualités et toutes les défaillances. Moins heu-

reuse que ses sœurs, elle n'a pas d'enfant. Cette stérilité l'afflige et l'humilie au fond du cœur; mais elle sait se la faire pardonner par l'humilité austère avec laquelle elle sait dire à son mari :

— Dieu n'a pas béni mes entrailles. Je ne le méritais pas. En me donnant votre amour, il fallait bien un châtiment pour mon passé, autrement, à force d'être miséricordieux, le ciel aurait cessé d'être juste!

Amédée chérit sa femme. 11 trouve qu'elle ressemble à Olympe, mais parfois il pense qu'elle est plus belle encore.

Dutertre a repris ses forces; mais, au lieu d'avoir, comme à quarante ans, l'air d'un homme de trente, il a l'air d'en avoir dix de plus que son âge. Il est le chef adoré d'une famille superbe. Son front, resté pur de rides, est le siège d'une sérénité divine ; mais son regard est celui d'un martyr qui subit la torture de la vie. Chaque jour, il va regarder en silence la tombe de sa femme ; mais Benjamine, qui l'épie, a soin qu'il y trouve un de ses beaux enfants couché dans les fleurs, ou elle-même agenouillée sous les saules.

COLLI-fJiOIV ïïimEl LÉVY ET DE LA LiBRAIRiË A'OIVELLE,
A 1 FRANC LE V'OllME.

AiïrniûE AcnAun vol.

,a Onceo rnynl«. . . ?

l'ari^ifri. rt rmvinriilp'î. t ije<îPctit<î-FîU (l*»Lovplacfl I La
Rob" de Ne^s-i^... I

ACEîîM î) AUXIM

j.îi. nor.tPON

Gabriel et Fianimetta.

vol.

,Traniictiou Th. Gautier Jîl s iontr*î bi7.Drrp<î. ... 1

AnoLrîir. at>\m

îouvftiT-; d'un !\lnüifipn. I)ern.Souv.<l'unMii«iripn. I

W.-II. AIXSWOUTH

Tmdririion B.-H. Révoil.

> Gentilhomme des [grandes routp*^ 5

GlSTAVr D'Âî.AIX

j'Enip.Soiiloirjue €t son Empire 1

lime Is duoh^ (i'orl.'an<;, Ilélrne de Mecklerabourg-Schwerin,
.. I

♦ » • îouvenirs d'un officier du

2« de zouaves. ... I ALFftrn ASSni,LA\T iist. fanlast. de Pier-
rot. 1

x,vv!i-r» Ai;nuvET

LaFeni. de vingt-cinq ans. 1

EMILE AL'GIEU

Poésies complètes. , . t

• • • Les Zouaves et les Chasseurs à p ed I

J. AtlTnAN

Uilianah (epi<:oi!e des guerres d'Afrique). . , 1

TH. Dr. EîA^VIIXE

Odeiî funambulesque^ . . 1

Cl'ï \ürr.s R\nnARA

Ilistoires érnnonvnnles. . t

J. It ASÎÎÊY DArtlLVILLY

L'Amour impossible. . . \ L'Enorceic-:' I

REAu:»ï\RCn IIS

Tbi-'ûlre, préroîlê d'une notice sur «a \p et sf s ouvnrnjf<i, par
Loui^ de Lo'iiénie t

nOGER DE REAUVOin

Aventurières et tioiirti-

panps 1

Le Cabaret des Morts. . 1

Le ('fipvalier d^ ClMrnv. 1

Lp (jh'^v. de St-Gporges. 1

Histoires nvnlrière? . . I

La Leerombat 1

Miid'Miioi'^ill'- de (^Iioisv. 1

Le .lIonlind'Ilr.iH--. . '. \

Le Pauvre Diable. . . 1

Les Soirées du Lido. . . 1

Les Trois Ptohnn. . . 1

M" noGriï nr ïïKAUVOir.

Conlidpnci's dp M»'» .Mars. 1

Sous le Masque. ... I

iiF.NRi nncHAnE

Lu Clias'ie en Algérie. . 1 M- KEECÏÏCît sioivi:

La (jsse di- roncb'Tom. . 2 Souvenirs iifnnnu. . . 3

GFOT^r.rs rr,i.r.

Scèn. de la vio de château. 1

A. DR iii:n\Aî!» vol.

Le Portr. de la Marqui'-e. l

ctï. DE Rrn:v*,iuî

Les Ailes (l'Icare. , . 1

lin l'-eau-Pèie. ... ?

LTrufl 1

G'Mitillionnnf campa ■.;nard 2

Gerfaut I

iJn Homme sérieux. , 1

Le Nœud gordieo. , . I

Le Paratonnerre. ... 1

Le l'aravent 1

La Peau du Lion et la

chasse aux amants. , 1

La l'astidp rouge. ... I

Les (j'hauiTt-urs. . , . I

Le [>frnier Irlai^diis. . . 1

La Roche tnmblnnte. . 1

I OÎ!ÎS lïOXJll.ïiET

^lelc'uis, route rom.iin. t

RAOUT. nu WAUr»

L'HoniT^nr d"s Femmes. . l Une Petite Yiil". . . . I La Revan-
cliP d'! Georges Dandin 1

ALFUrp DE TÎUÉIIAT

Rras (l'acK^r t

Scènes do 1.1 vie contemporaine 1

MAX RUCnON

En Provincp 1

ihïLir CAR.i.E\

Trai'tirtum Mn-fi" Slf>uypstr" r>**nT .loiines Femmes. . 1

LOUIS DE CAIXÉ

Un Drame sous la Terreur. 1

EMILE CAIIREY L'.\m;izi^ne. — 8 Jours sous

rF.quat"iir 1

Lfs \i('ti^de la Savane. , 1 Lp<; l'ipvoltés du Para . . 1 U'?cits
de 1:1 Kabvlie. . 1

IlirPOEYTE CASTILLE Histoire ilé Jlenage. . . 1

CÉL. DE CHIALtütLLAN

La i'apbo.

Les Voleurs

La Première Communioo.

Madeni. Justine de Liron.

EnOUARD DELESSERT

V'-y:)'^- ' aux Villes maudites 1

PAUL DELTL'F Avpnturps parisipnnes. . | petits Malh. il'une
jeime

Femme 1

TM'L DIIORMOYS Une Visitechez Soulouque. 1

CHARLES DICKENS

Traduction Amedee Ficbol

d'or.

CI! AMrFLKIT.A'

L"'s Amoureux ite Sainte-

Pêrine. 1

Lfs Aventures deM'IeMa-

riellp I

Lps Ptonrgeois de Molin-

rhnr1 1

Cbipn-C<»il'ou I

Les r'i-f-ppiriqups, . . (Les Pr-^mirrs li^aiii .Tours 1

Le fîPilisTTie I

Los Spush lions lie Josquin. 1 Soulfri.inres du Professeur

IlcltPlI 1

Sniivon. des Funamliules. 1

Ll'surier P.laizot. . . 1

rîiILARÈTE CîLASLES

Le vieux .Medei^iu. . . I

GLSTWE CLMÎDÎX

pLtint et Vtri;iile. . v 1 t

M" LOUISE COLET

{Jiiartute-rinq lettres de lîêrani^pr 1

iir.\Ri co\sciF,:vcE

Trmi'riinn Léon WuC'j'i^ - »

.\urp|ie.n '2

Bitavia I

(■e Conscrit l

Le Coureur des gri^ves. . I

!,p Démon de l'Argent, l

Lf' !""nn'i du j'Mi. . . , I

Le Flr>au du Village. . . 1

Le Crnlilhommp pauvre, t

La Guerre des Paysans. 1

ligures du Soir. . . I

Lp Jcupp D'^etpur. . . . 1

l,p Liontfb Flandre. . . 5

La M'-r^ Job 1

Ï/Orph'ïue 1

'Vofie^deU Vie flamande. 1

Soiivuirs dp j"onesse. . 1

l.pTribun rie Gand. , . *

V'illées flamautles- , . 1

n. COR\E

Souvenirs d'un proscritpolonais '

ARTHUR CCRNILLOX

Malhé'is

CUVILLI'R FLEURY

Vovages et Voyageurs.

LA COMTÎ-SSE DASII

ï,es r<al« niat;fniês. .

La Chaîm d'Or . . , L'-s Cl àteaux en Afrique.

L^s De::r(^- de l'Ecl'ellp. .

La Duchesse d'f.porinps. .

Lp Fruit dpr^ndn. . .

Les (iniariiei ip"^ de la rour

de Louis W. . . .

La Ré;?enrg

la JeuncssedeLouisXV

Les >laitres-»'>; du roi. .

Le Parc auv-Cerfs .

Lp Jeu de la Rpinp. . .

Les QaaTante-Cinq. . . S

La Reine Margot. ... 2

La Route de Vareiiines. . I

Le Saltéador 1

Salvator &

M"* CAROLI>E IIERTOX l-a Marquise de Parabère.

eur ii'ipossi

ble

Le Bonhe Uosctti

ALEX. DUM'.S

Amaury

Ang* Pilou

.V'icanio

Aventures do Joha Davys.

Lps "alpiniers

Le r.âtard de Mauléon .

Rlark

La liotiiUiedelacMeRcrlhe La ! nule de neige. . .

nric-î-Ursc

In Cadrt de Famille. .

Lp Cipilai'ie Pamphile. .

Le Capitaine P.iul .

Le Cap'taine Richard. .

Calberine Rlum. . . ,

("an'^eries

C'cte

Cl'arles le Téméraire. .

L** Cbriss. dfc Sauvagine.

I p Cbàieau d'Eppstein .

Le(-hpvalier d'iiarmpntal.

Le CJiev. de Mais.-Rouffe.

L** Collier de la reine.

La C^olombe. — Maître

A lam le Calabrais, le C' «m te de Montp-Cristo.

La Corntes^e de ChTfiy. . La Comtpsse de Salisbury
Coi.fp[^]sionsdela Marquise ('.nnsiipnre l'imorent. .

La D[^]nip de Monsoreau. , L(s Dpu\ Diane. . . .

Dieu dispose

Les Dram[^]is de la mer, .

La F' mme au coll. devel.

FtT'iaide

Une Fil'e du Régent . .

Los Frères Cor-[^]ps , Catinel Lambert. . . .

Gaiilp et Franc*. . . .

G -orses

l'n Gil-Blas en Californie.

La Guerre des Femmes .

il'St. d'un Casse-Noiseîte.

L'iloro<:cope

Impressions de voyage :

Snis;e.

Une Annpp à Florence.

L'Arabie lieureuse. .

I,ps i'.or.ls lia l'iliin .

Le Gap taine Arena.

De Paris à Cadix. .

yui'ize jor.rs au Sinaï .

Le Spéronare. . • .

Le Véloce

Ing.'nue

tsibel de Ravière. . , Italiens tt Flamands. . .

Ivanhoë

Jnnp

Jelianne la Purelle. . .

Les Louves de Machecoul.

Madame de Chainblay. , La Maison de ti'ace. . .

Lp ;\laître li'a'-mcs.

Les Mariacresdu père Olifus

Les Mélieis

.Mes ^léir-nirps

Mémoires d'une Aveuqle,.

?.!é ..oirf> d- Garibaldi. , Memoirc^d'un Médecin.—

Jo=cpl! P>al-aino.

Le Mpuour dp I oups. . , Le= Mille et un Fantômes, Lps Mi-
diioans de Paris. , Lps Morts vont vite. , ,

Nspjlf'on ,

Une Nuit à Florence. . , Olyn pe de Clèves. . , 3 Le Pflge du duc
de Savoie 2 Le Pasteur d'Ashbourn. . 2 Pauline et Pascal Bruno. 1
Le Père Gigogne ... 2 Le Père la Ruine. . . , 1 La Princesse Flora. . ,
1

Souvenirs d'Antony.

I es S'iiarts

Sultanetta

Sylvandire

LeTe'^l. de M. Chauvelin.

Trois Maîtres

Ijeç Trois Mousquetaires.

Le Trou de l'Enfer. . .

I a Tulipp Tiorrp.

Le V'conite ^e Rragelonne.

La Vie au Dé'iert. .

l'ne Vie d'Artiste. . .

Vin'^t ans pprès . . .

La Comédie et les Comédipns i

la Dernière Sœur grise. I

Le Dragon rou[^]e. . .

Emotioiisde Polydore Maras'|uin

La Fam-lle Lanibert. . .

La Folle du logis. . . .

Histoire de Cent trente Femmes

Le Médecin du Pecq. .

Le Notaire de ('baulilly.

Les Nuits du Père-Lachaise

M DE GRANDFORT

alexaxd. dumxs fils

Antouine 1

Aventures de 4 Femmes. 1

La lînîle dWrgent. . . I

La Dan-o aux Camélias. 1

La Dame aux Perles. . . I

Diane de Lys 1

Le Docieur Servans. . . I

Le Rppent MusleL . . l

Le Roman d'une Femme. I

Trois Hommes forts. . . 1

La Vie à vingt ans. . . 1

iiEXiti nuriN

Cinq Coups de Simnette. I

MT«S EDGEWORXn

Traduction Jouselin

Demain 1

GARRTFL DAXTRAGUES Ilist. d'amour et d'argent. 1 ERCK-
MAXX en \TniA\ L'illustre Dort. Malhéus. I

XAVIER EYM \

Avent'iriprs et Corsa-res . î Les Fpiiimes du nouveau

niouilo I

Les Peam noires. . . t

Les Peaux rou^.-s. . . 1

Le Roi des Tropiques. . , 1

Le Trône d'argent. . . 1

PAUL FÉVAL

Mizia Pauli 1

T-es \monrsi!e Paris. . . 2

Le pM^rcpvi de Paris. , , I

RLinrlieieur 1

Le Bossu ou le Petit Pari-

siPH 3

Le ('apitaine Simon. . . I

Les Compagn du Silence. 3

Lps Dernicres Féés. . , |

Lps Fanfiron du Roi. . 1

LeFiU du Diable. ... 4

Le Tueur de l'igres. . . I

GTl^TWE FL \UIIERT

Madame töovary. . . . 5

PAUL fouc:îî:r

La Vie do plaisir. ... 1

ARXOULD FUÉMY

Confpssionsd'un Knlieuvo-i. I Les Mal tres'^ps pi ri tiennes. 2

r. \i.oppE n'o\\ïUAiuR

Le Diable boiteux à Pans. ï Le Diable boU' ni en prov. 1 L**
îiiable ln.it auvillagp. 1 Le Diable boiteux au château 1

YllÈOPniLE GAUTIER

Con<;tantiiiople. ... I

Les (îrote'^queg, ... I

SOPHITE GAY

La comies^e d'Eeinont. . 1 Un Miria.;e sous l'empire, t

JULES GÉRARD

La Chasse au lion (orné de l'2 gravures de Gustave Dore) 1

GÉRARD DE XERVAL

La Bohême calante. . , 1 Les Kilips du Feu. . . . ï Lp Marquis de FavoUe. . 1 Souvenirs d'Allemagne. , 1

A. DE LAMARTINE vol

Les ConTid' ncr*. ... I Geneviève, Histnire d'une

Servat le I

Graziella 1

Homère et Socra'.e. . . I

Nouvelles Coulidcnccs. . l

Kêgina 1

Pvustem 1

Toussaint Louverture, . l

L'Autre Monde. ... I GR DE CASSAGNAC

Dan.io *

LÉON niLAIRE

Nouvelles fantai-^istes. . 1 IULDERRAXD Traduction Lenti
Wocquier La Chambre obscure. . 1 Scèn. de la Vieh^llandaise I

ARSÈXE UOCSSAYE L'Amour comme il Psl. . 1 Les Femmes
comme el'es

sont '

La Vertu de Rosine. . . 1

JULES JANIN

L'Anemort 1

Le t bemin de traverse. , I

Un C.mnr pinr 2 Amours. I

La Confession i

CHARLES JOnEY L'Amour d'un Nèj^re. , , I

PAUL JUILLERAT

Les Deux Balcons. . , I ALPHONSE K.\RR

\:raihp et Cécile. . . 1

Lo Chemm le plus court. I

Clotilde 1

CInvis iros^elin. ... I

(Vu tes et Nouvelles . , 1

Deva'it les Tisons. . . 1

Les Femmes I

Fncofplc^ Femmes, • . I

La Far-ille Alai.i. . . , 1

Feu Br-ssier. . . , 1

I PS Flp'in 1

Genev'ève !

Les Gii(^pes 6

Horten'îr I

Mphiis propos I

\Ldi àt^)iiatorzc hriirps. . 1 pioche eu eau douce et 'au

^alèp I

La Ppitéb-'pe normandp. . t

Une poignée de Vérités. . I Promenades hors de mon

Jardin 1

Raoul I

Roses noires et R. bipues. 1 Les Soirées de Sauile-

Adres-^e. . . .

Sous les oraniêrs. .

Sous les Tilleuls.

Trois Cents Pag-s Voyage autour île

Jardin. . . .

THÉOPHILE LAVALLÉE

Histoire de Paris. , . 3 CARLE LEDHLY

Le Capitaine d'Aventures, t

Le Fils maudit. ... 1

LEOLZOX LEDLC

L'Emper^ ur Alexandre ii. t

LOUIS LURINE

Ici l'on aime. 1 FÉLICIEX MALLEFILLE

Le (^a|)iiaine Li. Rose. . 1

Marcel 1

Môuioirrs de Dca Juan. 2

Monsieur Corbeau. . . l

MARCOTTE De QUIVÏÈRES

Deux ans en Afriijue, avec

une introduction du tt-

bliophile Jacob. • . 1

DE GIRARDIN

M"" ÉMUE DE GIUARDIX

Contps il'n'p Vieille FiUe

à «es Neveux. ... 1

La Croix dp Rerny. . . 1

Marguprête 1

M. le Marquis de Pontan-

gps 1

Nouvelles 1

Poésies complètes. . . 1

Le Vicomte de Launay . 4

LÉON Go7XAN

Le Baril de Poudre d'or, 1

Les Châteaux de France, 9

KAUFFMAW

Brillât le Menuisiir.

LÉOPOLD KOMPERT

Tradiidion DiUii-i Slauben LtsJuifsdela Bohème . 1 Scènes du
Ghetto. , . . 1

MÉRY

.Vndré Chénier. . . .

La Chasse air CUastre, • Le Cbàl d'^s Tro.s-Touû».

Le Château vert. . , Hue Conspir. au Louvre, Les Damnés de
l'Inde. . .

Une Histoire do Famille, Une Nuit <^u Midi. , .

Les Nuiiu anglaises.

Les Nuits d'Orient. .

Les Nuits espagnoles. , Les Nuits itali^'iines.

Les Nuits Parisiennes. .

SaloriselSouterr.de Paris

MOI. 1ÈRE

OEuvrcs complèii'S. Nouvelleédition publiée par rhiarèle
Chastes. . 5

M- MOLIXOS LAFITTE

L'ÉJucîlion du Foyer. . 1

HENRY MOXNIER

Mémoires de M. Joseph Prudhomme. . , . 5 CHARLES
MOXSELET

H. de Cupidun. ... I LE COMTE DE MOY'XIER

Bohémiens et Grands Seigneurs I

IIÉGÉSIPPE MOREAU

CTliivre-, avec une notice par Louis Ratisbonne. 1

FÉMX MORNAAD

Cern. relie 1

La Vie arabe l

IIEXRV 3IURGE n

Les Buveurs d'eau, . I

Le DernipT Rendez-vous. I

Madame Olympe . , . t

Le Pays Lalin. . , , t

Proposdevilleetpropos de .

théâtre t

I.AUnENT-PICHAT

La Païenne

AMrnEi: riciior

Un Drame m Ilmigric.

i;F,-nl,rrdpW'al'pr Scott.

I n l'i Inn.f du t'.oililanttl*.

Les Poêles ainjtiroux.

EDGAUD POE

Traduction Ch linu'ieîdirt Av.rt'Arlli. Grtrdnn-Pyrn.

Mistnirp'î extraordinaires.

Nouvelles liisloirt-s extraordinaires. . , * .

F. poX'sAnn

Études antique*:. . . .

A. DE POXTSIAnnW Contps d'un flanleur de cîiour.

Contes et Nouvelles. . I

La Fin du procps. . . 1

rilémoires d'un Notaire. 1

Or pt (V inquant ... I Pourquoi je reste à la

campnf;n<» 1

I,' W.nil PDÉVOST

Manon [."«^raiit, prêrédée d'un" Kiiide, pir John

Lemoinnp 1

MAX RADtGl'ET

SnnvPMir:: de l'Athérique eïïpaijrtnlp t

n ^OUSSET-BOULROX

Une Conversion. ... 1

n. II. ni^voiL

Tradurlpur Le Diieteir américain. . I Les Marems du N.
I\londe. 1

i.ouis nEvnAiD

Ce qu'on peut voir dans

une lûuf 1

Cé*ar raÎPinpin. . . . I

La ", '>TnlPS'itM|p Mauléon. 1

L" '-nri ilu ClorliiT; . . I

l,p I>prnier des Commis-

Vovngenr<î 1

Edunnrd Al-mg^ron. . . 1

L'iniliistrie *'n Europe. , 1 J. I^aritrot A la rcrrherrlie

dp la meilleure des l\é- ■

pulili(|ues 1

J. Pnliirot à la recberrhe

d'une Po^^ition sociale. 1

y.nno lîrontin, . . . 1

Matiiias l'Humoriste. , 1

l'ierip Mouton I

La V 1' à r^'liOwrs. . . I

T*a Vie dp Corsaire , . I

AMF,Di':E nOEEAND

Les .Varlyrs du Toyrr. , I

A'ESTon no(^ui;pï.AN

npp:îin ; la Vie pari-^ienno. 1 JUEES DE SAINT FÉLIX

Sern^ dp la Viedf Gêtilh. |

Lp (iint de Diane. . . 1

Madpm'ji.=;elle lîosiilinde. . 1

r. nE SAîXT-EARY

Lp« < Suites fatales. . . I

GEORcli SÀ\"6

Adriani 1

Le Châlfan des Déferles. . 1

LeOmp.dutonrdf France 2

Le Corat. de Kudolstadt. 2

Consuplo 3

La Daniella 2

La Det-nière Ahiitii. . . I

Le Diable aux champs. . 1

La Filleule I

Histoire de ma Vie . .10

L'Homme de neige. . . 3

Horace 1

Uidora I

Jacques 1

Jpanue |

Léiia. — Métella. — Mel-

rhior. — Cora. . . 2 Liicrozia Floriani. — La-

vinia 1

Les Maître? 'donneurs, . \

Le Meuuierd'AngibauU. . I

Narcisse 1

Le P6rhé de M. Antoine. 2

Le Picrinino 2

LeSecrétaire intime . . I

Simon t

TevfM'ino. — Leone Léoni. 1

L'Uscoque 1

JULES SANDEAU

Catlierine 1

iSouvelles 1

Sans 't Parchemins . . 1

EUGÈrVE SCIUIÏE

Thf^àtre (Ouvr. complet). 20

Comédies 3

Opéras. 2

Opora^-Comîqups. vul. 5

C'imedies- Vaudevilles. 10

ALTÏÉTtlG SEr-OiVi»

A qnni tient l'Amour. . I

Contes sans prétention. . I

FRKDÉIIC SOULin

Au Jour le Jour . . . 1

AventuresdeSat. Firlmt. 2 Le Bananier. — Eulalie

Ponlois. I

Le Château dps Pyrénées, 2

Le r.omted»; Foix . . . I

Le Comte de Tonloucp. i

LaComlfssede Monrton. 1

Confession fjétiérale. . . 2

Le Conseiller d'État. . l

ConteN pour les enfants. . 1

Lps Deux Cadavres. . 1

Diane et Lnuiso. . . 1 Les Drames inconnus :

La Maison n^Sdelar. de

Provence 1

Aventures d'un Cadetde

Famille I

AmnursdeVr Donsenne. 1

Olivier Duhamel. . . I

ihi nié.^ Mpudon. . , . I

Les For[^]erons. ... I

Huit jours au Cliâteau. . I

La Lionne 1

Le .Maquélisteur. . . . I

Un M ilheur complet. . I Marguerite. — Le Maître

dVcoie I

Les Mémoires du Diable. 3

L<- Port de Cretei), . . I

Les Prél-ndus. ... 1

Les Quatre Epoques. . . 1

Les (^>uatre iS'apolitaiiieg. 2

Les t.*u.-)tre Sœurs. . . 1 Un Kt[^]ve d'Amour. — La

Chambrière 1

Sathanie! 1

Si Jeunesse savait... si

Vieille'sp pouvait. . . 2

Le Vicomte de Béziers . I

EMILE SOUVESTRE

Les An. ^{es} du Foyer. . .	1
Au bord du I ^{ac}	I
.\u coin du Feu. . . .	I
Causeries hi- [^] for. et Ltlër.	3
(chroniques de la Mer. . .	i
Confes=:ions d'un Ouvrier, i	
t'ontes et Nouvelles. , .	l
Dans la Prairie. . . .	1
l.ps Derniers Hretons. . .	2
Les Derniers Paysans. . .	1
Deux Misères. . . .	I
Les Drames parisiens. . .	i
L F.f belle de FemnKs. . .	l
Eu F.iinillo	I
F.n niarantaine. ...	1
Le Foyer breton. ...	2
La Goulte d'Eau. . . .	1
nîptaires d'antrefois. . .	t
L'Homme et l'Arpent. . .	1

La Lune de miel. . . I
 Le Mât de ('oraane. . , I
 Le Mémorial de famille. 1
 Le Menrlant de St-Koch. l
 1 e Monde tel qu'il sera, i
 I H Pastpur d iionnes. . !
 Les Péchés dtî Jeunesse, l
 Pendant la Moisson. . . t
 Philosophe sous les toil3. l
 Pierre et Jean. ... 1
 Këcitset Souvenirs. . . 1
 L(s Uèprouvé-; et les l'élus. 2
 Uicbe et Pauvre. ... 1
 Le Roi du Mo-J.-'. . . 2
 Scènesde la Cb-^iiannerfe.. I
 Scètiesde la vieintime. . i
 Scèn. et Récits des Alpes, i
 Les Soirées de Meudon. l
 Sùus !a tonnelle. ... 1
 Sous les Filets. . . . l

•^ous tes ombrage<ï. . , l

Souv" d'un Ei« -Rrelon. 2 Souvenirs d'un Vieillard,

la dernière étape. . . I

Sur la Pelouse. . . . i

Théâtre de la Jeunesse . 1

Troii Femmos I

MARIE SOUVESTRE Paul Ferroll, traduit d-i

l'anglais 1

DANIEL STAITÏEV Sc^nces de la Vie juive en

Alsace I

FRANCIS WEY

Les Anglais chez eux. * Londres il y a cent ans. •

BÎ3LïoTHÈQUE NOUVELLE

Format sraml In- âS, à ^ fraiacs le volum e

EDMOND AROUT vol.

Le Cas de M. Cnénn . . 1

Le Nez d'un Notaire . . 1

AMÉDÉE ACIARD

Dolle-Rose I

rt,jlly I

La 'Vrai te des blondes. . I

PIOTRE AR I AMOV

Histoire d'un bouton . . . 1 La Ménagerie litléraire. . i

ALBERT AUBLRT

Les Illusions de jeunesse de M. lioudin. ... 1 nABAUO-
LAIURIERE

Histoire de l'A-^semblce naionale constituante. 2

H. DE RAUTHIÉLEMY

La Noblesse de l'rance, avant et depuis 1789. . \

CLÉMENT CARAGUEL

Souvenirs et Aveiit. d'un Volontaire garibaldien.

CEL Dr CIÏ \Tîv::,ï.-.A^

Est-il fou ? 1

Mifts Ppwfl 1

EUGÈNE CDAPUS

Les Haltes /p chasse . 1 Manuel de l'ilomme et de

la Femme contme ii faut. 1

A. COXSANT

Le Sorcier de Meudon. . 1

Ä.A COMTESSr, DASÎ

Le Livre des Femmes . . 1

DÉCEMBÿE-ALONNIER.

ÿ,n l'oliAmo littéraire . . 1 LDOÎÂRD DELESSEUT

Le Chemin dft Rome. . . 1

Cil. DrSLVS

Sur la (-ôte normande. , 1

eu. DICKENS

Traduction Amédée Pichol.

Histor. et récits du Foyer. \

Les Contes d'un Inconnu, 1

cri. DOLLFUS

Le Calvaire 1

Liberté et centralisation. 1

MAXIME DU CAMP

Les Chants moderneÿ. . 1

(Cheval, du C^œur-Saignant. I

L'Homme au braceleld or. 1

Le Nil (Egypte elNubie). 1

Le Salon de l859. ... 1

Le Salon de lS61. ... 1

ALEXAADRE DUMAS

L'Art et les ArLîsttS contemporains 1

Une Aventure d'amour. . 1

Les Compagnons tle Jébu. 2

Les Drame-; gala.Us. . 2

Le Fils du Forçait . , - 1

De Paris à Astrakan. . . 3

XAVIER EYM.\

Le Roman de Flavio. . . 1

ANTOINE GANDON i

32 Duels de Jean Gigon. . 1 LeCrand Godard.— 4 '■ft/i".

L'oncle Philibert, —Zédit 1

EMILE DE GİRARDIN

Bon sens, bonne foi. . . l Le droit au travail au Luxembourg .et
à l'Assemblée nationale. ... 2 Etudes politiques . . , 1 Le Pour el le
Contre. . . 1 Questions administratives et financière^. ... 1

En. ET J. DE CONCOURT

Sœur Philomène. ... I

EDOUARD GOURDON

Louise. — H'^'^ édition- . . 1 Les Faucheurs de nuit.

— 3^ édition. ... 1

LÉOIV GOZLAN

L'Amour des lèvres etPAniour du cœur. ... 1

Aristide Froissart. ... 1

Les AventurL'S du prince de Galles 1

Le plus beau rêve dan Millionnaire. ... 1

Sr* JIANOEL DE GRANDFORT

Octave. — Comment on s'aime quand on ne s'aime plus 1

ED. GRIMARD

L'EtPrnel féminin. . . 1

JULES GUEROULT

Fables l

CHARLES D'ilÈRICAULT

La Fille aux Bliiels. . . l

LA HEINE lîOUTENSE

[Fragments de Mém. inédits) La reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre pend, l'an. t831 1

ARSÈNE IIOUSSAVE

Les filles d'Eve. . . . I La Pécheresse %

A TAIMi: FILS

L'Héritage du mal. . .

Les Talons noirs. — ^* édit,

F. LAMENNAIS

De la Société première et de ses lois

LARDIN ET D'AGHONNE

Jeanne de Fiers. . . .

JULES LECOMTE Voyage-; ç i et là. , * ,

A LEX.WDRE Le Pèlevina^^e de Mireille.

FANNY LOVIOT Pirates Chinois. — ^'édit-

LOÏS LL'RINE Voyage diins le passé. , AUGISTE MAÏ^ÏUET
La belle Gahrielle. . . .

Le comte de Laveruie . .

Dettes de cœur. . .

L'Envers et l'Endroit.

La Maî-ion du Baigneur. .

La Rose blancjie. .

L. OLIPHANT

Voy. pittoresque d'un anglais en Russie el surle litoral de la mer
Noire et de la mer d'Azof. . 1

PAR.MENTIER

Description topograpliique do la guerre turetT-russe, 1

CHAULES PL.RRIER

L'Art irançais au Salou de -1857 1

A. PF. PDNTMARTIN,

Les Brûleuis de teiupies. 1

r.ÎIARI ES R.VEOU Louisou d\\rquieii . . . 1

Les Tribulations de maître

Fahricius

I e Capitaine Lambert. .

JULES S.VNDEAU Un h?rit3.^y

ROGER DE BEAUVOItt

Colombes et Couleuvres.

Les Mystères de l'Ile St*

Louis

Les OEufs de Pâques . .

GIOVAM RUFINI

.Mémoires d'un Conspirateuritalien. . . ' . '

Vie ri>UIEN SAItDOW

La Perle noire . . .

AURÉLIEN SCHIOLL

Scènes et mensonges parisiens

A M. EUGENE LAMBERT

Mon cher enfant, puisque tu aimes à m'entendre raconter ce que racontaient les paysans à la veillée, dans ma jeunesse, quand j'avais le temps de les écouter, je vais tâcher de me rappeler l'histoire d'Etienne Depardieu et d'en recoudre les fragments épars dans ma mémoire. Elle me fut dite par lui-même, en plusieurs soirées de breyage; c'est ainsi, tu le sais, qu'on appelle les heures assez avancées de la nuit où l'on broie le chanvre, et où chacun alors apportait sa chronique. Il y a déjà longtemps que le père Depardieu dort du sommeil des justes, et il était assez \deux quand il me fit le récit des naïves aventures de sa jeunesse. C'est pourquoi je le ferai parler lui-même, en imitant sa manière autant qu'il m" sera possible. Tu ne me reprocheras pas d'y mettre c** .l'obstina-

tion, toi qui sais, par expérience de tes oreilles, que les pensées et les émotions d'un paysan ne peuvent être traduites dans notre style, sans s'y dénaturer entièrement et sans y prendre un air d'affectation choquante . Tu sais aussi, par expérience de ton esprit, que les paysans devinent ou comprennent beaucoup plus qu'on ne les en croit capables, et tu as été souvent frappé de leurs aperçus soudains qui, même dans les choses d'art, ressemblaient à des révélations. Si je fusse venue te dire, dans ma langue et dans la tienne, certaines choses que tu as entendues et comprises dans la leur, tu les aurais trouvées si invraisemblables de leur part, que tu m'aurais accusée d'y mettre du mien à mon insu , et de leur prêter des réflexions et des sentiments qu'ils ne pouvaient avoir. En effet, il suffit d'introduire, dans l'expression de leurs idées, un mot qui ne soit pas de leur vocabulaire, pour qu'on se sente porté à révoquer en doute l'idée même émise par

LES MAITRES SONNEURS

eux ; mais, si on les écoute parler, on reconnaît que s'ils n'ont pas, comme nous, un choix de mots appropriés à toutes les nuances de la pensée, ils en ont encore assez pour formuler ce qu'ils pensent et décrire ce qui frappe leurs sens. Ce n'est donc pas, comme on me l'a reproché, pour le plaisir puéril de chercher une forme inusitée en littérature, encore moins pour ressusciter d'anciens tours de langage et des expressions vieilles que tout le monde entend et connaît de reste, que je vais m'astreindre au petit travail de conserver au récit d'Etienne Depardieu la couleur qui lui est propre. C'est parce qu'il m'est impossible de le faire parler comme nous, sans dénaturer les opérations auxquelles se livrait son esprit, en s'expliquant sur des points qui ne lui étaient

pas familiers, mais où il portait évidennnent un grand désir de comprendre et d'être compris

Si, malgré l'attention et la conscience que j'y mettrai, tu trouves encore quelquefois que mon narrateur voit trop clair ou trop trouble dans les sujets qu'il aborde, ne t'en prends qu'à l'impuissance de ma traduction. Forcée de choisir dans les termes usités de chez nous, ceux qui peuvent être entendus de tout le monde, je me prive volontairement des plus originaux et des plus expressifs ; mais, au moins, j'essayerai de n'en point introduire qui eussent été inconnus au paysan que je fais parler, lequel, bien supérieur à ceux d'aujourd'hui, ne se piquait pas d'employer des mots inintelligibles pour ses auditeurs et pour lui-même .

Je te dédie ce roman, non pour te donner une marque d'amitié maternelle, dont tu n'as pas besoin pour te sentir de ma famille, mais pour te laisser, après moi, un point de repère dans tes souvenirs de ce Berry qui est presque devenu ton pays d'adoption. Tu te rappelleras Iqu'à l'époque où je l'écrivais, tu disais : « A propos, je suis venu ici, il y a bientôt dix ans, pour y passer un 'mois. Il faut pourtant que je songe à m'en aller. » Et comme je n'en voyais pas la raison, tu m'as représenté que tu étais peintre, que tu avais travaillé dix ans chez nous pour rendre ce que tu voyais et sentais dans la nature, et qu'il te devenait nécessaire d'aller chercher à Paris le contrôle de la pensée et de l'expérience des autres. Je t'ai laissé partir, mais à la condition que tu revien-drais passer ici tous les étés. Dès à présent, n'oublie pas cela non plus. Je t'envoie ce roman comme un son lointain de nos corne-muses, pour te rappeler que les feuilles poussent, que les rossi-gnols sont arrivés, et que la grande fête printanière de la nature va commencer aux champs .

GEORGE SAND

Soliant, le 17 avril 1851

PREMIERE VEILLEE

Je ne suis point né d'hier, disait, en 1828, le père Etienne. Je suis venu en ce monde, autant que je peux croire, l'année 51 ou 55 du siècle passé. Mais, n'ayant pas grande souvenance de mes premiers ans, je ne vous parlerai de moi qu'à partir du temps de ma première communion, qui eut lieu en 70, à la paroisse de Saint-Chartier, pour lors desservie par M. l'abbé Montpérour, lequel est aujourd'hui bien sourd et bien cassé.

Ce n'est pas que notre paroisse de Nohant fût supprimée dans ce temps-là ; mais notre curé étant mort, il y eut, pour un bout de temps, réunion des deux églises sous la conduite du prêtre de Saint-Chartier, et nous allions tous les jours à son catéchisme, moi, ma petite cousine, un gars appelé Joseph, qui demeurait en la même maison que mon oncle, et une douzaine d'autres enfants de chez nous.

Je dis mon oncle pour abrégé, car il était mon grand oncle, frère de ma grand'mère, et avait nom Brulet, d'où sa petite-fille, étant seule héritière de son lignage, était appelée Brulette, sans qu'on fît jamais mention de son nom de baptême, qui était Catherine.

Et, pour vous dire tout de suite les choses comme elles étaient, je me sentais déjà d'aimer Brulette plus que je n'y étais obligé comme cousin, et j'étais jaloux de ce que Joseph demeurait avec

elle dans un petit logis distant d'une portée de fusil des dernières maisons du bourg, et du mien d'un quart de lieue de pays : de manière qu'il la voyait à toute heure, et qu'avant le temps qui nous rassembla au catéchisme, je ne la voyais pas tous les jours.

Voici comment le grand-père à Brulette et la mère à Joseph demeuraient sous même chaume. La maison appartenait au vieux, et il en avait loué la plus petite moitié à cette femme veuve qui n'avait pas d'autre enfant Elle s'appelait Marie Picot, et était encore mariable, car elle n'avait pas dépassé de grand'chose la trentaine, et se ressouvenait bien, dans son visage et dans sa taille, d'avoir été une très-jolie femme. On la traitait encore, par-ci parlà, de la belle Mariton, ce qui ne lui déplaisait point, car elle eût souhaité se rétablir en ménage; mais n'ayant rien que son œil vif et son parler clair, elle s'estimait heureuse de ne pas payer gros pour sa locature, et d'avoir pour propriétaire et pour voisin un vieux homme juste et secourable, qui ne la tourmentait guère et l'assistait souvent.

Le père Brulet et la veuve Picot, dite Mariton, vivaient ainsi en bonne estime l'un de l'autre depuis une douzaine d'années, c'est-à-dire depnisle jour où, la mère à Brulette étant morte en la mettant au monde, cette Mariton avait soigné et élevé l'enfant avec autant d'amour et d'égard que le sien propre.

Joseph, qui avait trois ans de plus que Brulette, s'était vu bercer dans la même crèche, et la pouponne avait été le premier fardeau qu'on eiJt confié à ses petits bras. Plus tard, le père Brulet, voyant sa voisine gênée d'avoir ces deux enfants déjà fort à surveiller, avait pris chez lui le garçon, si bien que [la petite dormait auprès de la veuve et le petit auprès du vieux.

Tous quatre, d'ailleurs, mangeaient ensemble, la Mariton apprêtait les repas, gardant la maison et rriabillant les nippes, tandis que le vieux, qui était encore solide au travail, allait en journée et [fournissait au plus gros de la dépense.

Ce n'est pas qu'il fût bien riche et que le vivre fût bien conséiiuent; mais cette veuve aimable et de bon cœur lui faisait honnête compagnie, et Brulette la regardait si bien comme sa mère, que mon oncle s'était accoutumé à la regarder comme sa fille ou tout air moins comme sa bru.

11 n'y avait rien au monde de si gentil et de si mignon que la petite fille ainsi élevée par Mariton. Comme cette femme aiinait la propreté et se tenait toujours aussi brave

LES MAITRIIS SONNEURS

que son moyen le lui permettait , elle avait, de bonne heure, accoutumé Brulette à se tenir de même, et, à l'âge où les enfants se traînent et se roulent volontiers comme de petits animaux, celle-ci était si sage, si ragoûtante et si coquette dans toute son habitude, que chacun la voulait embrasser : mais déjà elle se montrait chiche de ses caresses et ne se familiarisait qu'à bonnes enseignes.

Quand elle eut douze ans, c'était déjà comme une petite femme, par moment; et, si elle s'oubliait à gaminer au catéchisme, emportée par la force de son jeune âge, elle se reprenait vite, comme poussée au respect ^d'ellemême encore plus que de la rehigion.

Je ne sais pas si nous aurions pu dire pourquoi, mais tous tant que nous étions de gars assez diversieux au catéchisme, nous

sentions la différence^qu'il y avait entre elle et les autres fillettes.

Parmi nous, il faut bien vous confesser qu'il y en avait d'un peu grands : mèmement , Joseph avait quinze ans et j'en avais seize, ce qui était une honte pour nous deax, au dire de M. le curé et de nos parents. Ce retard provenait de ce que Joseph était trop paresseux pour se mettre l'instruction dans la tête, et moi trop bandit pour y donner attention ; si bien que, depuis trois ans, nous étions renvoyés de classe, et, sans l'abbé Montpérou, qui se montra moins exigeant que notre vieux curé, je crois que nous y serions encore.

Et puis, il est juste de confesser aussi que les garçonnets sont toujours plus jeunes en esprit que les fillettes : aussi, dans toute bande d'apprentis chrétiens, on a \ti de tout temps la différence des deux espèces , les mâles étant tous grands et forts déjà, et les femelles toutes petites et commençant à peine à porter coiffe.

Au reste, nous arrivions là aussi savants les uns comme les autres, ne sachant point lire, écrire encore moins, et ne pouvant retenir que de la manière dont les petits oiseaux apprennent à chanter, sans connaître ni plainchant, ni latin, et à fine force d'écouter de leurs oreilles. Tout de même M. le curé connaissait bien , dans' le'_troupeau , ceax qui avaient l'entendement plus subtil , et qui mieux retenaient sa parole. De ces cervelles fines, la plus fine était la petite Brulette, emmi les filles, et des plus épaisses, la plus épaisse paraissait ceUe de Joseph, emmi les garçons.

Encore qu'il ne raisonnât pas plus sottement qu'un autre, il était si peu capable d'écouter et de se payer des choses qu'il n'entendait guère, il marquait si peu de goût pour les enseignements,

que je m'en étonnais, moi qui y mordais assez franchement quand je venais à bout de tenir mon corps tranquille et de rasseoir mes esprits grouillants.

Brulette l'en grondait quelquefois, mais n'en tirait rien que des larmes de dépit :

— Je n'en suis pas plus mécréant qu'un autre, dicaitil, et je ne songe point à offenser Dieu ; mais les mots ne se mettent point en ordre dans ma souvenance ; je n'y peux rien.

— Si fait, disait la petite, qui, déjà, avait avec lui le ton et l'usage du commandement : si tu voulais bien ! Tu peux ce que tu veux ; mais tu laisses courir ton idée sur toute autre chose, et M. l'abbé a bien raison de t'appeler Joseph le distrait.

— Qu'il m'appelle comme il voudra, répondait Joseph, c'est un mot que je n'entends point.

.Mais nous l'entendions bien, nous autres, et l'expliquions en notre langage d'enfants, en l'appelant Joset l'ébervijé^ , d'où le nom lui resta, à son grand déplaisir.

Joseph était un enfant triste, d'une cliétive corporence et d'un caractère tourné en dedans. 11 ne quittait jamais Brulette et lui était fort soumis : elle le disait, nonobstant, têtue comme un mouton et le réprimandait à chaque moment. Mais encore qu'elle ne me fit pas grand reproche de ma fainéantise, j'aurais souhaité qu'elle s'occupât de moi aussi souvent que de lui. Malgré cette jalousie qu'il me donnait , j'avais pour lui plus d'égards que pour mes autres camarades, parce qu'il était des plus faibles et moi des plus forts. D'ailleurs, si je ne l'avais soutenu , Brulette m'en aurait

beaucoup blâmé ; et quand je lui disais qu'elle l'aimait plus que moi qui étais son parent :

— Ce n'est point à cause de lui , disait-elle, c'est à cause de sa mère que j'aime plus que vous deux. S'il prenait du mal, je n'oserais point rentrer à la maison ; et comme il ne pense jamais à ce qu'il fait, elle m'a tant enchargée de penser pour deux, que je tâche de n'y point manquer.

J'entends souvent dire aux bourgeois : J'ai fait mes études avec un tel ; c'est mon camarade de collège. Nous autres paysans, qui n'allions pas même à l'école dans mon jeune temps, nous disions : J'ai été au catéchisme avec un tel, c'est mon camarade de communion. C'est de là que commencent les grandes amitiés de jeunesse, et quelquefois aussi des haïtiens qui durent toute la vie. Aux champs, au travail, dans les fêtes, on se voit, on se parle, on se prend, on se quitte ; mais au catéchisme, qui dure un an et souvent deux, faut se supporter ou s'entr'aider cinq ou six heures par jour. Nous partions en bande, le matin, à travers les prés et les pâtureaux, par les traquettes, par les échaliers, par les traînes, et nous revenions, le soir, par où il plaisait à Dieu ; car nous profitions de la liberté pour courir de tous côtés comme des oiseaux folâtres. Ceux qui se plaisaient ensemble "ne se quittaient guère, ceux qui n'étaient point gentils allaient seuls ou s'entendaient ensemble pour faire des malices et des peurs aux autres.

Joseph avait sa manière, qui n'était ni terrible ni sournoise, mais qui n'était pas non plus bien aimable. Je ne me somiens point de l'avoir jamais vu bien réjoui, ni bien épeuré, ni bien content, ni bien fâché d'aucune chose qui nous arrivait. Dans les batailles, il ne se mettait point de côté et recevait les coups sans

savoir les rendre, mais sans faire aucune plainte. On eût dit qu'il ne les sentait pas.

Quand on s'arrêtait pour quelque amusette, il s'en allait seoir ou coucher à trois ou quatre pas des autres, et ne disant mot , répondant hors de propos , il avait l'air d'écouter ou de regarder quelque chose que les autres ne saisissaient point : c'est pourquoi il passait pour être de ceux qui voient le vent. Brulette, qui connaissait sa lubie et qui ne voulait pas s'expliquer là-dessus, l'appelait quelquefois sans qu'il lui répondît. Alors elle se mettait à chanter, et c'était la manière certaine de le réveiller, comme quand on siffle pour dérouter ceux qui ronflent.

Vous dire pourquoi je me pris d'attache pour un cama-

Littéralement l'étonné, celui qui écarquille les yeux

LES MAITRES SONNEURS

rade si peu jovial, je ne saurais, car j'étais tout son contraire. Je ne me pouvais point passer de compagnie et j'allais toujours écoutant et observant les autres, me plaisant à discourir et à questionner, m'ennuyant seul et clierchant la gaieté et l'amitié. C'est peut-être à cause de ça que, jilaignant ce garçon sérieux et renfermé, je m'accoutumais à imiter Brulette, qui toujours le secouait et, par là, lui rendait plus d'office qu'elle n'en recevait, et supportait son humeur plus qu'elle ne la gouvernait. En paroles, elle étiit bien la maîtresse avec lui, mais comme il ne savait

sui\Te aucun commandement, c'était elle, et c'était moi par contre-coup, qui étions à sa suite et patientions avec lui.

Enfin, le jour de la première communion arriva, et, en revenant de la messe, j'avais fait si ferme propos de ne me point laisser aller à mes vacarmes, que je suivis Brulette cliez son grand-père, comme le plus raisonnable exemple qui me pût retenir.

Tandis qu'elle allait, par commandement de la Mariton, tirer le lait de sa chèvre, nous étions restés, Joseph et moi, dans la chambre où mon vieux oncle causait avec sa voisine.

Nous étions occupés à regarder les images de dévotion que le curé nous avait données en souvenir du sacrement, ou, pour mieux dire, je les regardais seul, car Joseph songeait d'autre chose, et les maniait sans les voir. Or, on ne faisait plus attention à nous, et la Mariton disait à soi vieux voisin, à propos de notre première communion :

— Voilà une grande affaire gagnée, et, à cette heure, je pourrai louer mon gars. C'est ce qui me décide à faire ce que je vous ai dit.

Et comme mon oncle secouait la tête tristement, elle reprit :

— Écoutez une chose, voisin. Mon Joset n'a point d'esprit. Oh ça, tant pis, je le sais bien; il tient de défunt son pauvre cher homme de père, qui n'avait pas deux idées par chaque semaine, et qui n'en a pas moins été un homme de bien et de conduite. Mais c'est tout de même une infirmité que d'avoir si peu de suite dans le raisonnement, et quand, par malheur avec ça, on tombe dans le mariage avec une tête folle, tout va au plus mal en peu de temps. C'est pourquoi je m'avise, à mesure que mon garçon gran-

dit par les jambes, que ce n'est point sa cervelle qui le nourrira, et que, si je lui laissais quelques écus, je mourrais plus tranquille. Vous savez le bien que fait une petite épargne. Dans nos pauvres ménages, ça sauve tout. Je n'ai jamais pu rien mettre de côté, et il faut croire que je ne suis plus assez jeune pour plaire, puisque je ne trouve point à me remarier. Eh bien, s'il en est ainsi, la volonté de Dieu se fasse ! Je suis toujours assez jeune pour travailler, et puisque m'y voilà, apprenez, mon voisin, que l'aubergiste de Saint-Chartier cherche une servante; il paye un bon gage, trente écus par an ! et il y a les profits, qui montent environ à la moitié. Avec ça, forte et réveillée comme je me sens d'être, en dix années, j'aurai fait fortune, je me serai donné de l'aise pour mes vieux jours, et j'en pourrai laisser à mon pauvre enfant. Qu'est-ce que vous en dites?

Le père Brulet pensa un peu et répondit :

— Vous avez tort, ma voisine ; vrai vous avez tort !

La Mariton songea aussi un peu, et, comprenant bien l'idée du vieux ;

— Sans doute, sans doute, dit-elle. Une femme, dans une auberge de campagne, est exposée au blâme ; et quand même elle se comporte sagement, on n'y croit point. Pas vrai, voilà ce que vous dites ? Eh bien, que voulez-vous ? Ça m'ôtera tout à fait la chance de me remarier ; mais ce qu'on souffre pour ses enfants, on ne le regrette point, et même on se réjouit quasiment des peines.

- — C'est qu'il y a pis que des peines, dit mou oncle, il y a des hontes, et ça retombe sur les enfants. L^a Mariton soupira :

— Oui, dit-elle, on est journellement exposée à des affronts dans ces maisons-là; il faut toujours se garer, se défendre... Si on se fâche trop et que ça repousse la pratique, les maîtres ne sont point contents.

— Mêmement, dit le \ieux, il y en a qui cherchent des femmes de bonne mine et de belle humeur comme vous pour achalander leur cave, et il ne faut quelquefois qu'une servante bien hardie pour qu'un aubergiste fasse de meilleures affaires que son voisin.

— Savoir ! reprit la voisine. On peut être gaie, accorte et preste à servir le monde, sans se laisser offenser...

— On est toujours offensée en mauvaises paroles, dit le père Brulet, et ça doit coûter gros à une honnête femme de s'habituer à ces manières-là. Songez donc comme votre fils en sera mortifié, quand, par rencontre, il entendra sur quel ton les rouliers et les colporteurs plaisanteront avec sa mère !

— Par bonheur qu'il est si simple !... répondit la Mariton en regardant Joseph.

Je le regardai aussi, et m'étonnai qu'il n'entendît rien du discours que sa mère ne tenait point à voix si basse que je n'eusse ramassé le tout ; et j'en augurai qu'il écoulait gros, comme nous disions dans ce temps-là, pour signifier une personne dure de ses oreilles.

Il se leva bientôt et s'en fut joindre Brulette en sa petite bergerie, qui n'était qu'un pauvre hangar en planches rembourrées de paille, où elle tenait un lot d'une douzaine de bêtes.

Il s'y jeta sur les bourrées, et comme je l'avaissuivi, par crainte d'être jugé curieux si je restais sans lui à la maison, je vis qu'il

pleurait en dedans, encore que ses yeux n'eussent point de larmes.

— Est-ce que tu dors, Joset, lui dit Brulette, quête voilà couché comme une ouaille malade? Allons, donne-moi ces fagots où te voilà étendu, que je fasse manger la feuille à mes moutons.

Et ce faisant, elle se prit à chanter; mais tout doucement, car il ne convient guère de brailler un jour de première communion.

Il me parut que son chant faisait sur Joseph l'effet accoutumé de le retirer de ses songes; il se leva et s'en fut, et Brulette me dit :

— Qu'est-ce qu'il a ? je le trouve plus sot que d'accoutumance.

— Je crois bien, lui répondis-je, qu'il a fini par entendre qu'il va être loué et quitter sa mère.

— Il s'y attendait bien, reprit Brulette. N'est-ce pas dans l'ordre, qu'il entre en condition sitôt le sacrement reçu? Si je n'avais le bonheur d'être seule enfant à mon grandpère, il me faudrait bien aussi quitter la maison et gagner ma vie chez les autres.

Brulette ne me parut pas avoir grand regret de se sépa-

LES MAITKES SONNEURS

rer de Joseph ; mais quand je lui eus dit que la Mariloiï allait se louer aussi et demeurer loin d'elle, elle se prit à sangloter et, courant la trouver, elle lui dit en lui jetant ses bras au cou :

— Est-ce vrai, ma mignonne, que vous me voulez quitter?

— Qui t'a dit cela? répondit la Mariton : ce n'est point encore décidé.

— Si fait, s'écria Brulette, vous lavez dit et me le voulez tenir caché.

— Puisqu'il y a des gars curieux qui ne savent point retenir leur langue, dit la voisine en me regardant, il faut donc que je te le confesse. Oui, ma fdle, il faut que tu t'y soumettes comme un enfant courageux et raisonnable qui a donné aujourd'hui son âme au bon Dieu.

— Comment, mon papa, dit Brulette à son grand-père, vous êtes consentant de la laisser partir ? Qui. est-ce qui aura donc soin de vous?

— Toi, ma fille, répondit la Mariton Te voilà assez grande pour suivre ton devoir. Écoute-moi, et vous aussi, mon voisin, car voilà la chose que je ne vous ai point dite...

Et prenant la petite sur ses genoux, tandis que j'étais dans les jambes de mon oncle (son air chagrin m'ayant attiré à lui), la Mariton continua à raisonner pour l'un et pour l'autre.

— Il y a longtemps, dit-elle, que, sans l'amitié que je vous devais, j'aurais eu tout profit à vous payer pension pour mon Joseph, que vous m'auriez gardé, tandis que j'aurais amassé, en surplus, quelque chose au service des autres. Mais je me suis sentie engagée à t'élever jusqu'à ce jour, ma Brulette, parce que tu étais la plus jeune, et parce qu'une fille a besoin plus longtemps d'une mère qu'un garçon. Je n'aurais point eulecœur de te laissant le temps où tu te pouvais passer de moi. Mais voilà que le temps est venu, et si quelque chose te doit reconsole de me

perdre, c'est que tu vas te sentir utile à ton grandpère. Je t'ai appris le ménagement d'une famille et tout ce qu'une bonne fille doit savoir pour le service de ses parents et de sa maison. Tu t'y emploieras pour l'amour de moi et pour fyire honneur à l'instruction que je t'ai donnée. Ce sera ma consolation et ma fierté d'entendre dire à tout le monde quema Brulette soigne dévotieusement son grand-père et gouverne son avoir comme ferait une petite femme. Allons, prends courage et ne me retire pas le peu qui m'en reste, car si tu as de la peine pour cette départie, j'en ai encore plus que toi. Songe que je quitte aussi le père Bralet, qui était pour moi le meilleur des amis, et mon pauvre Joset, qui va trouver sa mère et votre maison bien à dire. Mais puisque c'est par le commandement de mon devoir, tu ne m'en voudrais point détourner.

Brulette pleura encore jusqu'au soir, et fut hors d'éiat d'aider la Mariton en quoi que ce soit ; mais, quand elle la vit cacher ses larmes tout en préparant le souper, elle se jeta encore à son cou, lui jura d'observer ses paroles, et se mit à travailler aussi d'un grand courage.

On m'envoya quérir Joseph qui oubliait, non pour la première fois ni pour la dernière, l'heure de rentrer et de faire comme les autres.

Je le trouvai en un coin, songeant tout seul et regardant la terre, comme si ses yeux y eussent voulu prendre racine. Contre sa coutume, il se laissa arracher quelques paroles où je vis plus de mécontentement que de regret.

Il ne s'étonnait point d'entrer en service, sachant bien qu'il était en âge et ne pouvait faire autrement ; mais, sans marquer

qu'il eût entendu les desseins de sa mère, il se plaignit de n'être aimé de personne et de n'être estimé capable d'aucun bon travail.

Je ne le pus faire expliquer davantage, et, durant la veillée, où je fus retenu pour faire mes prières avec Brulette et lui, il parut bouder, tandis que Brulette redoublait de soins et de caresses pour tout son monde.

Joseph fut loué au domaine de l'Aulnières, chez le père Michel, en office de bouaroi.

La Mariton entra comme servante à l'auberge du Bœuf coumné, chez Benoît, de Saint-Chartier.

Brulette resta auprès de son grand-père, et moi chez mes parents qui, ayant un peu de bien, ne me trouvèrent pas de trop pour les aider à les cultiver.

Mon jour de première communion m'avait beaucoup secoué les esprits. J'y avais fait de gros efforts pour me ranger à la raison qui convenait à mon âge, et le temps du catéchisme avec Brulette m'avait changé aussi. Son idée se trouvait toujours mêlée, je ne sais comment, avec celle que je voulais donner au bon Dieu, et, tout en mûrissant à la sagesse de ma conduite, je sentais ma tête s'en aller en des folletés d'amour qui n'étaient point encore de l'âge de ma cousine, et qui, même pour le mien, devançaient un peu trop la bonne saison.

Dans ce temps-là, mon père m'emmena à la foire d'Orval, du côté de Saint-Amand, pour vendre une jument poulinière, et, pour la première fois de ma vie, je fus trois jours absent de la maison. Ma mère avait observé que je n'avais pas tant de sommeil et d'appétit qu'il m'en fallait pour soutenir mon croit, lequel

était plus hâtif qu'il n'est d'habitude en nos pays, et mon père pensait qu'un peu d'amusement me serait bon. Mais je n'en pris pas tant, à voir du monde et des endroits nouveaux, comme j'en aurais eu six mois auparavant. J'avais comme une languison sottie qui me faisait regarder toutes les filles sans oser leur dire un mot ; et puis, je songeais à Brulette, que je m'imaginais pouvoir épouser, par la seule raison que c'était la seule qui ne me fit point peur, et je ruminais le compte de ses années et des miennes, ce qui ne faisait pas marcher le temps plus vite que le bon Dieu ne l'avait réglé à son horloge.

Comme je revenais en croupe derrière mon père, sur une autre jument que nous avions achetée à la foire, nous fîmes rencontre, en un chemin creux, d'un homme entre les deux âges qui conduisait une petite charrette, trèschargée de mobilier, laquelle, n'étant traînée que d'un âne, restait embourbée et ne pouvait faire un pas de plus. L'homme était en train d'alléger le poids, en posant sur le chemin une partie de son chargement, ce que voyant mon père :

— Descends, me dit-il, et secourons le prochain dans l'embarras.

L'homme nous remercia de notre offre, et comme parlant à sa charrette :

— Allons, petite, éveille-toi, dit-il; j'aime autant que tu ne risques point de verser.

Alors, je vis se lever de dessus un matelas, une jolie fille qui me parut avoir quinze ou seize ans, à première vue, et qui demanda, en se frottant les yeux, ce qu'il y avait de nouveau.

LES MAITRES SONNEURS

— Il y a que le chemin est mauvais, ma fille, dit le père en la prenant dans ses bras ; viens, et ne te mets point les pieds dans l'eau ; car vous saurez, dit-il à mon père, qu'elle est malade de fièvre pour avoir poussé trop vite en hauteur ; voyez quelle grande vigne folle, pour une enfant d'onze ans et demi !

— Vrai Dieu, dit mon père, voilà un beau brin de fille, et jolie comme un jour, encore que la fièvre l'ait blêmie. Mais ça passera, et avec un peu de nourriture, ça ne sera pas d'un mauvais défaite.

Mon père, parlant ainsi, avait la tête encore remplie du langage des maquignons en foire. Mais, voyant que la jeune fille avait laissé ses sabots sur la charrette, et qu'il n'était point aisé de les y, retrouver, il m'appela, disant :

— Tiens, toi ! tu es bien assez fort pour tenir cette pstite un moment.

Et, la mettant dans mes bras, il attela notre jument à la place de l'âne bourdi, et sortit la charrette de ce mauvais pas. Mais il y en avait un second, que mon père connaissait pour avoir suivi plusieurs fois le chemin, et, me faisant appel de continuer, il marcha en avant avec l'autre paysan qui tirait son âne par les oreilles.

Je portais donc cette grande fillette et la regardais avec étonnement, car si elle avait la tête de plus que Brulette, on voyait bien, à sa figure, qu'elle n'était pas plus vieille.

Elle était blanche et menue comme un flambeau de cire vierge, et ses cheveux noirs, débordant d'un petit bonnet en mode étrangère, qui s'était dérangé dans son sommeil, me tombaient sur la

poitrine et me pendaient quasiment jusqu'aux genoux. Je n'avais jamais rien vu de si bien achevé que son visage pâle, ses yeux bleu clair, bordés de soies très-épaisses, son air doux et fatigué, et même un signe tout à fait noir qu'elle avait au coin de la bouche et qui rendait sa beauté très-étrange et difficile à oublier.

Elle semblait si jeune, que mon cœur ne me disait rien à côté du sien, et ce n'était peut-être pas tant son manque d'années que la langueur de sa maladie qui me la faisait paraître si enfant. Je ne lui parlais point, et marchais toujours sans la trouver lourde, mais ayant du plaisir à la regarder, comme on se sent devant toute chose belle, que ce soit fille ou femme, fleur ou fruit.

Comme nous approchions de la seconde gâne, où son père et le mien recommençaient, l'un à tirer son cheval, l'autre à pousser sa roue, la fillette me parla en un langage qui me fit rire, vu que je n'en comprenais pas un mot. Elle s'étonna de mon étonnement, et, me parlant alors comme nous parlons :

— Ne vous ruinez pas le corps à me porter, dit-elle, je marcherai bien sans sabots : j'y suis aussi habituée que les autres.

— Oui, mais vous êtes malade, que je lui répondis, et j'en porterais bien quatre comme vous. Mais de quel pays êtes-vous donc, que vous parliez si drôlement tout à l'heure ?

— De quel pays ! dit-elle. Je ne suis pas d'un pays. Je suis des bois, voilà tout. Et vous, de quel pays que vous êtes donc ?

— Oh ! ma fine, si vous êtes des bois, je suis des blés, que je lui répondis en riant.

J'allais cependant la questionner davantage quand son père vint me la reprendre.

— Allons, fit-il après avoir donné une poignée de main à mon père, en vous remerciant, mes braves gens. Et toi, petite, embrasse donc ce bon garçon qui t'a portée comme une châsse.

La fillette ne se fit point prier ; elle n'était pas encore dans l'âge de la honte, et, n'y entendant pas malice, elle n'y faisait point de façons. Elle m'embrassa sur les deux joues, en me disant :

— Merci à vous, mon beau serviteur. Et, passant aux bras de son père, elle fut remise sur son matelas et parut pressée de reprendre son somme, sans aucun souci des cahots et des aventures du chemin.

— Encore adieu ! nous dit son père, qui me prit le genou pour me replacer en croupe sur la jument. Un beau garçon ! fit-il à mon père en me regardant, et aussi avancé dans l'âge que vous dites qu'il a, que ma petite dans le sien.

— Il se sent bien aussi un peu d'en être malade, répondit mon père ; mais, le bon Dieu aidant, le travail guérira tout. Excusez-nous si nous prenons les devants, nous allons loin et voulons arriver chez nous avant la nuit.

Là-dessus, mon père talonna notre monture, qui prit le trot, et moi, me retournant, je vis que l'homme à la charrette coupait sur la droite et s'en allait à rencontre de nous.

Je pensai bientôt à autre chose, mais Brulette m'étant revenue dans la tête, je songeai aux francs baisers que m'avait donnés cette petite fille étrangère, et me demandai pourquoi Brulette répondait par des tapes à ceux que je lui voulais prendre ; et, comme la route était longue et que je m'étais levé avant jour, je

m'endormais derrière mon père, mêlant, je ne sais comment, les figures de ces deux fillettes dans ma tête embrouillée de fatigue.

Mon père me pinçait pour me réveiller, car il me sentait lui peser sur les épaules et craignait de me voir tomber. Je lui demandai qui étaient ces gens que nous avions rencontrés.

— Qui ' ! fit-il en se moquant de mes esprits alourdis ; nous avons rencontré plus de cinq cents mondes depuis ce matin.

— Cet âne et cette charrette ?

— Ah bon ! dit-il. Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas songé à m'en enquérir. Ça doit être des Marchois ou des Champenois, car ça a un accent étranger ; mais j'étais si occupé de voir si cette jument a un bon coup de collier, que je ne me suis point intéressé à autre chose. De vrai, elle tire bien et n'est point rétive à la peine ; je crois qu'elle fera un bon service et que décidément je ne l'ai point surpayée.

Depuis ce temps-là (le voyage m'avait sans doute été bon), je pris le dessus et commençai à avoir goût au travail ; mon père m'ayant donné le soin de la jument, et puis celui du jardin, enfin celui du pré, je trouvais, petit à petit, de l'agrément à bêcher, planter et récolter.

Mon père était veuf depuis longtemps et se montrait désireux de me mettre en jouissance de l'héritage que ma mère m'avait laissé. Il m'intéressait donc à tous nos petits profits et ne souhaitait rien tant que de me voir devenir bon cultivateur.

11 ne fut pas longtemps sans reconnaître que je mordais à belles dents dans ce pain-là ; car si la jeunesse a besoin d'un grand courage pour se priver de plaisir au profit des

LES MAITRES SONNEURS

auires, il ne lui en faut guère pour se ranger à ses propres intérêts, surtout quand ils sont mis en commun avec une bonne famille, bien honnête dans les partages et bien d'accord dans le travail.

Je restai bien un peu curieux de causerie et d'amusement le dimanche ; mais on ne me le reprochait point à la maison, parce que j'étais bon ouvrier tout à fait le long de la semaine ; et, à ce métier-là, je pris belle santé et belle humeur, avec un peu plus de raison dans la tête que je n'en avais annoncé au commencement. J'oubliai les fumées d'amour, car rien ne rend si tranquille comme de suer sous la pioche, du lever au coucher du soleil ; et quand vient la nuit, ceux qui ont eu affaire à la terre grasse et lourde de chez nous, qui est la plus rude maîtresse qu'il y ait, ne s'amuse pas tant à penser qu'à dormir pour recommencer le lendemain.

C'est de cette manière que j'attrapai tout doucement l'âge où il m'était permis de songer, non plus aux petites filles, mais aux grandes ; et, de même qu'aux premiers éveils de mon goftt, je retrouvai encore ma cousine Brulette plantée dans mon inclination avant toutes les autres.

Restée seule avec un grand-père, Brulette avait fait de son mieux pour devancer les années par sa raison et son courage. Mais il y a des enfants qui naissent avec le don ou le destin d'être toujours gâtés.

Le logement de la Mariton avait été loué à la mère Lamouche, de Vieilleville, qui n'était point à son aise et qui se dépêcha de ser\ir les Brulet comme si elle eût été à leurs gages, espérant par

là être écoutée quand elle remontrerait ne pouvoir payer les dix écus de sa locature. C'est ce qui arriva, et Brulette, se voyant aidée, devancée et flattée en toutes choses par cette voisine, prit le temps et l'aise de pousser en esprit et en beauté, sans se trop fouler l'âme ni le corps.

DEUXIEME VEILLEE

La petite Brulette était donc devenue la belle Brulette, dont il était déjà grandement parlé dans le pays, pour ce que, de mémoire d'homme, on n'avait vu plus jolie fille, des yeax plus beaux, une plus fine taille, des cheveux d'un or plus doux avec une joue plus rose ; la main comme un .satin, et le pied mignon comme celui d'une demoiselle.

Tout ça vous dit assez que ma cousine ne travaillait pas beaucoup, ne sortait guère par les mauvais temps, avait soin de s'ombrager du soleil, ne lavait guère de lessives et ne faisait point œuvre de ses quatre membres pour la fatigue.

Vous croiriez peut-être qu'elle était paresseuse ? Point. Elle faisait toutes choses dont elle ne se pouvait dispenser, tout à fait vite et tout à fait bien. Elle avait trop de raisonnement pour laisser perdre le bon ordre et la propreté dans son logis et pour ne point prévenir et soigner son grand-père comme elle le devait. D'ailleurs, elle aimait trop la braverie pour n'avoir pas toujours quelque ouvrage dans les mains : mais d'ouvrage fatigant, elle n'en avait jamais ouï-parler. L'occasion n'y était point, et on ne saurait dire qu'il y eût de sa faute.

11 y a des familles où la peine vient toute seule avertir la jeunesse qu'il n'est pas tant question de s'amuser en ce

bas monde, que de gagner son pain en compagnie de ses proches. Mais, dans le petit logis au père Brulet, il n'y avait que peu à faire pour joindre les deux bouts. Le vieux n'avait encore que la septantaine, et, bon ouvrier, très-adroit pour travailler la pierre (ce qui, vous le savez, est une grande science dans nos pays), fidèle à l'ouvrage et vivement requis d'un chacun, il gagnait joyeusement sa vie, et, grâce à ce qu'il était veuf et sans autre charge que sa petite-fille, il pouvait faire un peu d'épargne pour le cas où il serait arrêté par quelque maladie ou accident. Son bonheur voulut qu'il se maintînt en bonne santé, en sorte que, sans connaître la richesse, il ne connaissait point la gêne.

Mon père disait pourtant que notre cousine Brulette aimait trop la bienaiseté, voulant faire entendre par là qu'elle aurait peut-être à en rabattre quand viendrait l'heure de s'établir. Il convenait avec moi qu'elle était aussi aimable et gentille en son parler qu'en sa personne ; mais il ne m'encourageait point du tout à faire brigue de mariage autour d'elle. Il la trouvait trop pauvre pour être si demoiselle, et répétait souvent qu'il fallait, en ménage, ou une fille très-riche, ou une fille très-courageuse. « J'aimerais autant l'une que l'autre à première vue, disait-il, et peut-être qu'à la seconde vue, je me déciderais pour le courage encore plus que pour l'argent. Mais Brulette n'a pas assez de l'un ni de l'autre pour tenter un homme sage, j)

Je voyais bien que mon père avait raison ; mais les beaux yeux et les douces paroles de ma cousine avaient encore plus raison que lui avec moi et avec tous les autres jeunes gens qui la recherchaient : car vous pensez bien que je n'étais pas le seul, et que,

dès l'âge de quinze ans, elle se vit entourée de marjolets de ma sorte, qu'elle savait retenir et gouverner comme son esprit l'y avait portée de bonne heure. On peut dire qu'elle était née fière et connaissait son prix, avant que les compliments lui en eussent donné la mesure. Aussi aimait-elle la louange et la soumission de tout le monde. Elle ne souffrait point qu'on fût hardi avec elle, mais elle souffrait bien qu'on fût craintif, et j'étais, comme bien d'autres, attaché à elle par une forte envie de lui plaire, en même temps que dépit de m'y trouver en trop grande compagnie.

Nous étions deux, pourtant, qui avions permission de lui parler d'un peu plus près, de lui donner du toi, et de la suivre jusqu'en sa maison quand elle revenait avec nous de la messe ou de la danse. C'était Joseph Picot et moi; mais nous n'en étions pas plus avancés pour ça, et peut-être que, sans nous le dire, nous nous en prenions l'un à l'autre.

Joseph était toujours à la métairie de l'Aulnières, à une demi-lieu de chez Brulet et moitié demi-heure de chez moi.

Il avait passé laboureur, et sans être beau garçon, il pouvait le paraître aux yeux qui ne répugnent point aux figures tristes. Il avait lamine jaune et maigre, et ses cheveux bruns, qui lui tombaient à plat sur le front et au long des joues, le rendaient encore plus chétif dans son apparence. Il n'était cependant ni mal fait, ni mal gracieux de son corps, et je trouvais, dans sa mâchoire sèchement coudée, quelque chose que j'ai toujours observé être contraire à la faiblesse. On le jugeait malade parce qu'il se mouvait lentement et n'avait aucune gaieté de jeunesse:

LES MAITRES SONNEURS

mais, le voyant très-souvent, je savais qu'il était ainsi de sa nature et ne souffrait d'aucun mal.

C'était pourtant un ouvrier très-médiocre à la terre, pas très-soigneux aux bestiaux, et d'un caractère qui n'avait rien d'aimable.

Son gage était le plus bas qu'on puisse payer dans un domaine à un valet de charrue, et encore s'étonnait-on que son maître le voulût bien garder si longtemps, car il ne savait rien faire prospérer aux champs ni à l'étable. Mêmement, quand on l'en reprenait, il avait un air de dépit si farouche, qu'on ne savait que penser. Mais le père Michel assurait qu'il n'avait jamais fait aucune mauvaise réponse, et il aimait mieux ceLX qui se soumettent sans rien dire, même en faisant la grimace, que ceux qui flattent et qui trompent en caressant.

Sa grande fidélité et le mépris qu'en toutes choses il marquait pour les actions injustes, le faisaient donc estimer de son maître, lequel disait encore de lui que c'était grand dommage de voir un garçon si honnête et si sage, avoir les bras si moïs et le cœur si indifférent à son ouvrage. Mais tel qu'il était, il le gardait par habitude, et aussi par considération pour le père Brulet qui était un de ses amis très-ancien.

Dans ce que je viens de vous dire de lui, vous ne voyez point qu'il dût plaire aux filles. Aussi ne le regardaientelles que pour s'étonner seulement de ne jamais rencontrer ses yeux, qui étaient grands et clairs comme ceux d'une chouette et semblaient ne lui servir de rien.

Et cependant, j'étais toujours jaloux de lui, parce que Brulette lui marquait toujours une attention qu'elle n'avait pour personne

et qu'elle m'obligeait d'avoir aussi. Elle ne le tabùulait plus et marquait de vouloir accepter son humeur telle que Dieu l'avait tournée, sans se fâcher ni s'inquiéter de rien. Ainsi, elle lui passait de manquer de galanterie, et mémement de politesse, elle qui en exigeait tant de la part des autres. Il pouvait faire mille sottises, comme de s'asseoir sur la chaise qu'elle quittait et de la laisser en chercher une autre ; de ne point lui ramasser ses pelotes de laine ou de fi! quand elles venaient à choir; de lui couper la parole, ou de casser quelque épelelte ou ustensile à son usage : et jamais elle ne lui disait un mot d'impatience, tandis qu'elle me grondait et me plaisantait s'il m'arrivait d'en faire seulement le quart.

Et puis, elle prenait soin de lui comme s'il eût été son frère. Elle avait toujours un morceau de viande en réserve, quand il venait la voir, et, soit qu'il eût faim ou non, le lui faisait manger, disant qu'il avait besoin de se nourrir le sang et de se renforcer l'estomac. Elle avait l'œil à ses hardes ni plus ni moins que la Mariton, et mémement s'enchargeait de les renouveler, disant que la mère n'avait point le temps de coudre et de tailler. Et, enfin, elle menait souvent pâtreur ses bêtes du côté où il travaillait, et causait avec lui, encore qu'il causât bien peu et bien mal quand il s'y essayait.

Et, en outre, elle ne souffrait point qu'on fit mépris ou moquerie de son air triste ou de sa figure ébervigée. Elle répondait h toutes les critiques qu'on en voulait faire, en disant qu'il n'avait pas une bonne santé, qu'il n'était pas plus sot que les autres, que s'il ne parlait mie, il n'eu pensait pas moins ; enfin qu'il valait mieux se taire que de parler pour ne rien dire.

J'avais quelquefois bonne envie de la contre-carrer, mais elle m'arrêtait vite, en disant :

— Il faut, Tiennet, que tu aies bien mauvais cœur d'abandonner ce pauvre gars à la risée des autres, au lieu de le défendre quand on lui fait de la peine. Je t'aurais cra meilleur parent pour moi.

Alors, je faisais sa volonté et défendais Joseph, ne voyant cependant pas quelle maladie ou quelle affliction il pouvait avoir, à moins que la défiance et la paresse ne fussent infirmités de nature, comme possible était, encore qu'il me parût au pouvoir de l'homme de s'en guérir.

De son côté, Joseph, sans me marquer d'aversion, me regardait aussi froidement que le reste du monde, et ne me témoignait point tenir compte de l'assistance qu'il recevait de moi en toute rencontre ; et, soit qu'il fût épris de Brulette comme les autres, soit qu'il ne le fût que de lui-même, souriait d'une étrange manière et prenait quasiment un air de mépris pour moi quand elle me donnait la plus petite marque d'amitié.

Un jour qu'il avait poussé la chose jusqu'à lever les épaules, je résolus d'en avoir explication avec lui, aussi doucement que possible, pour ne point fâcher ma cousine, mais assez franchement pour lui faire sentir qu'étant souffert par moi auprès d'elle avec tant de patience, il devait m'y souffrir avec le même égard ; mais, comme il y avait d'autres amoureux de Brulette autour de nous, je remis mon dessein à la première occasion où je le trouverais seul, et, à cette fin, j'allai, au lendemain, le joindre en un champ où il travaillait.

Je fus étonné de l'y trouver justement en compagnie de Brulette, qui était assise sur les racines d'un gros arbre, au revers du fossé où il était censé couper de l'épine pour faire des bouchures. Mais il ne coupait rien du tout, et, pour tout travail, chapusait quelque chose qu'il mit vite dans sa poche dès qu'il me vit, fermant son couteau et s'accotant de causer, comme si j'eusse été son maître le prenant en faute, ou comme s'il était en train de dire à ma cousine des choses bien secrètes où je le venais déranger.

J'en fus si troublé et fâché que j'allais me retirer sans rien dire, quand Brulette m'arrêta, et, se remettant à filer, car elle aussi avait mis de côté son ouvrage en causant avec lui, me dit de m'asseoir auprès d'elle.

Il me parut que c'était une avance pour endormir mon dépit et je m'y refusai, disant que le temps n'engageait guère à s'arrêter dans les fossés. De vrai, il faisait, sinon froid, du moins très-humide ; le dégel rendait les eaux troubles et les herbes fangeuses. Il y avait encore de la neige dans les sillons, et le vent était désagréable. Il fallait, à mon sens, que Brulette trouvât Joseph bien intéressant pour mener ses ouailles dehors ce jour-là, elle qui les faisait si souvent et si volontiers garder par sa voisine.

— Joset , dit Brulette , voilà notre ami Tiennet qui boude, parce qu'il voit que nous avons un secret tous les deux. Ne veux-tu point que je lui en fasse part ' ! Son conseil n'y gêterait rien, et il te dirait ce qu'il pense de ton idée

— Lui ! dit Joseph, qui recommença à lever les épaules comme il avait fait la veille.

— Est-ce que le dos te démange quand tu me vois ? lui

LES MAITRES SONNEURS

dis-je un peu émalicé. Je te pourrais bien gratter d'une manière qui t'en guérirait une bonne fois.

Il me regarda en dessous, comme prêt à mordre; mais Brulette lui toucha doucement sur l'épaule du bout de sa ([uenouille, etj l'appelant ainsi à elle , lui parla dans l'oreille :

j — Non, non, répondit-il, sans prendre la peine de me cacher sa réponse. Tiennet n'est bon à rien pour me conseiller ; il n'y connaît pas plus que ta chèvre ; et si tu lui dis la moindre chose, je ne te dirai plus rien-

Là-dessus, il ramassa sa tranche et sa serpe et s'en alla travailler plus loin.

— Allons, dit Brulette en se levant pour rassembler ses ouailles, le voilà mécontent ; mais va, Tiennet, ça n'est rien de sérieux, je connais sa fantaisie, il n'y a rien à y faire, et le mieux, c'est de ne pas le tourmenter. C'est un garçon qui a une petite foUeté dans la tête depuis qu'il est au monde. 11 ne sait ni ne peut s'en expliquer, et le mieux est de le laisser tranquille ; car si on l'assassine de questions, il se prend à pleurer et on lui fait de la peine pour rien.

— M'est avis pourtant, cousine, dis-je à Brulette, que tu sais bien le confesser.

— J'ai eu tort, répondit-elle. Je pensais qu'il avait une plus grosse peine. Celle qu'il a te ferait rire si je pouvais te la raconter ; mais puisqu'il ne veut la dire qu'à moi, n'y pensons plus.

— Si c'est pgu de chose, lui dis-je encore, tu n'en prendras peut-être plus tant de souci.

— Tu trouves donc que j'en prends trop? dit-elle. Estce que je ne dois pas ça à la femme qui l'a mis au monde et qui m'a élevée avec plus de soins et de caresses que son propre enfant ?

— Voilà une bonne raison, Brulette. Si c'est la Mariton que tu aimes dans son fils, à la bonne heure ; mais, alors, je souhaiterais d'avoir la Mariton pour ma mère : ça me vaudrait encore mieux que d'être ton cousin.

— Laisse donc dire des sottises comme ça à mes autres galants, répondit Brulette en rougissant un peu ; car aucun compliment ne l'avait jamais fâchée, encore qu'elle se dunnât l'air d'en rire.

Et, comme nous sortions du champ, vis-à-vis de ma maison, elle y entra avec moi pour dire bonjour à ma sœur.

Mais ma sœur était sortie, et, à cause de ses moutons qui étaient sur le chemin, Brulette ne la voulut p;is attendre. Pour la retenir un peu, j'enventai de lui retirer ses sabots pour en ôter les galoches de neige et les embraiser ;et,la tenant ainsi par les pattes, puisqu'elle fut obhgée de s'asseoir en m'attendant, j'essayai de lui dire, mieux que je n'avais encore osé le faire, l'ennui que l'amour d'elle m'avait amassé sur le cœur.

Mais voyez le diable ! jamais je ne pus trouver le fin mot de ce discours-là. J'aurais bien lâché le second et le troisième, mais le premier ne put sortir. J'en avais la sueur au front. La fillette aurait bien pu m'aider, si elle l'eût voulu, car elle connaissait l'air de ma chanson; d'autres le lui avaient déjà seriné; mais, avec elle, il

fallait de la patience et du ménagement, et encore que je ne fusse point tout à fait nouveau dans les discours de galanterie, ce que j'en avais échangé avec d'autres moins difficiles que Brulette, à seules fins de m'enhardir, ne m'avait rien en-

seigné de bon à dire à une jeunesse de grand prbc comme était ma cousine.

Tout ce que je siis faire fut de revenir sur la critique de son favori Joset. Elle en rit d'abord, et peu à peu, voyant que j'en voulais faire un blâme sérieux, elle prit un air plus sérieux encore. — Laissons ce pauvre malheureux tranquille, dit-elle : il est assez à plaindre.

— Mais en quoi, et pourquoi ? Est-il poitrinaire ou enragé, que tu crains qu'on y touche ?

— 11 est pis que ça, répondit Brulette, il est égoïste. Égoïste était un niot de M. le curé , que Brulette avait

retenu et qui n'était point usité chez nous de mon temps. Comme Brulette avait une grande mémoire , elle disait comme cela quelquefois des paroles que j'aurais pu retenir aussi, mais que je ne retenais point, et partant, n'entendais point.

J'eus la mauvaise honte de ne pas oser lui en demander l'explication et d'avoir l'air de m'en payer. Je m'imaginai d'ailleurs que c'était une maladie mortelle que Joseph avait, et qu'une si grande disgrâce condamnait toutes mes injustices. Je demandai pardon à Brulette de l'avoir tourmentée, ajoutant :

— Si j'avais su plus tôt ce que tu me dis, je n'aurais eu ni fiel ni rancune contre ce pauvre garçon.

— Comment ne t'en es-tu jamais aperçu ? reprit-elle. Ne vois-tu pas comme il se laisse prévenir et obliger, sans avoir jamais l'idée d'en faire un remerciement; comme le moindre oubli l'offense, comme la moindre plaisanterie le choque, comme il boude et souffre à toute chose qui ne serait point remarquée d'un autre, et comme il faut toujours mettre du sien dans l'amitié qu'on a pour lui, sans qu'il comprenne que ce n'est point son dû, mais le rendu qu'on fait à Dieu, pour l'amour du prochain ?

— C'est donc l'effet de sa maladie ? dis-je, un peu intrigué des explications de Brulette.

— N'est-ce point la pire qu'on puisse avoir dans le cœur ? répondit-elle.

— Et sa mère sait-elle qu'il a comme ça dans le cœur une maladie sans remède ?

— Elle s'en doute bien, mais tu comprends que je ne lui en parle point, de crainte de l'affliger.

— Et n'a-t-on point tenté quelque chose pour sa guérison ?

— J'y ai fait et j'y ferai encore mon possible, répondit-elle, continuant un propos où l'on ne s'entendait pas du tout ; mais je crois que mes ménagements augmentent son mal.

— Il est bien vrai, ajoutai-je, après avoir réfléchi, que ce garçon a toujours eu, dans son air, quelque chose de singulier. Ma grand'mère, qui est morte, et tu sais qu'elle se piquait de connaissances sur l'avenir, disait qu'il avait le malheur écrit sur la figure, et qu'il était condamné à vivre dans les peines, ou à minuir dans la fleur de ses ans, à cause d'une ligne qu'il avait dans le front; et, depuis ce temps-là, je te confesse que quand Joset se chagrine, je

crois voir cette hgne de disgrâce, encore que je ne sache point où ma grand'mère la voyait. Alors, j'ai comme peur de lui, ou plutôt de son destin, et je me sens porté à lui épargner tout reproche et tout malaise, comme à quelqu'un qui n'a pas longtemps à jouir de la vie.

— Bah ! répondit Biulette en riant, voilà les rêveries de ma grand'tante; je me les rappelle bien. Ne t'a-t-elle

LES MAITRES SONNEURS

point dit aussi que les yeux clairs, comme sont ceux de Joseph, voient les esprits et toutes choses cachées? Mais moi, je n'en crois rien, non plus qu'au danger de mort pour lui. On vit longtemps avec l'esprit fait comme il la ; on se soulage en tourmentant les autres, et on peut bien les enterrer tous, en les menaçant à toute heure de se laisser mourir.

Je n'y comprenais plus rien, et j'allais questionner encore, quand Brulette me redemanda ses chaussures où elle fourra lestement ses pieds, bien que les sabots fussent si petits que je n'avais pas pu y fourrer ma main. Alors, rappelant son chien et retroussant sa jupe, elle me laissa tout soucieux et tout ébahi de ce qu'elle m'avait conté, et aussi peu avancé avec elle que le premier jour.

Le dimanche ensuivant, comme elle partait pour la messe de Saint-Chartier, où elle allait plus volontiers qu'à celle de notre paroisse, à cause que l'on dansait sur la place entre la messe et les vêpres, je lui demandai de l'accompagner.

— Non, me dit-elle, j'y vas avec mon grand-père, et il n'aime pas à me voir suivie sur les chemins par un tas de galants.

— Je ne suis point un tas de galants, lui dis-je, je suis ton cousin, et jamais mon oncle ne m'a ôté de son chemin.

— Eh bien, reprit-elle, ôte-toi du mien, pour aujourd'hui seulement; mon père et moi nous voulons causer avec Joset, qui est là dans la maison et qui doit nous suivre à la messe.

— C'est donc qu'il vient vous demander en mariage, et que vous êtes bien aise de l'écouter?

— Est-ce que tu es fou, Tiennet? Après ce que je t'ai dit de Joset?

— Tu m'as dit qu'il avait une maladie qui le ferait vivre plus longtemps qu'un autre, et je ne vois pas en quoi ça peut me tranquilliser.

— Te tranquilliser de quoi? fit Brulette étonnée. Quelle maladie? Où as-tu égaré tes esprits? Allons, je crois que tous les hommes sont fous !

Et, prenant le bras de son grand-père qui venait à elle avec Joseph, elle partit légère comme un duvet et gaie comme une fauvette, tandis que mon brave homme d'oncle, qui ne voyait rien au-dessus d'elle, souriait aux passants et avait l'air de leur dire : « Ce n'est pas vous qui avez une fille pareille à montrer ! »

Je les suivis de loin pour voir si Joseph se familiariserait avec elle en chemin, s'il lui prendrait le bras, si le vieux les laisserait aller ensemble. Il n'en fut rien. Joseph marcha tout le temps à la gauche de mon oncle, tandis que Brulette marchait à droite, et ils avaient l'air de causer sérieusement.

A la sortie de la messe, je demandai à Brulette de danser avec moi.

— Oh ! tu t'y prends bien tard, me dit-elle, j'ai promis au moins quinze bourrées, et il faudra que tu reviennes vers l'heure de vêpres.

Ce n'était pas Joseph qui, dans cette affaire-là, pouvait me donner du dépit, car il ne dansait jamais, et, pour m'ôter celui de voir Brulette entourée de ses autres amoureux, je suivis Joseph à l'auberge du Bœuf couronné, où il allait voir sa mère et où je voulais tuer le temps avec quelques amis.

J'étais un peu fréquentier du cabaret, comme je vous

ai dit : non à cause de la bouteille, qui ne m'a jamais mis hors de sens, mais pour l'amour de la compagnie, de la causette et de la chanson. J'y trou\ai plusieurs garçons et filles de connaissance avec lesquels je m'attablai, tandis que Joseph s'assit dans un coin, ne buvant goutte, ne disant mot, et se tenant là pour contenter sa mère, qui, tout en allant et venant, était bien aise de le voir et de lui dire un mot par-ci par-là. Je ne sais point si Joseph eût pensé à l'aider dans la peine qu'elle avait à servir tant de monde; mais Benoît n'eût point souffert qu'un garçon si distrait tournât et virât dans ses écuelles et dans ses bouteilles.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de défunt Benoît. C'était un gros homme de haute mine, un peu rude en paroles, mais bon \ivant et beau diseur dans l'occasion. 11 était assez juste pour faire de la Mariton l'estime qu'il devait, car c'était, à \Tai dire, la reine des servantes, et jamais sa maison n'avait été mieux achalandée que depuis qu'elle y régnait.

La chose que le père Brulet avait annoncée à cette femme n'était cependant point arrivée. Le danger de son état l'avait guérie de la coquetterie, et elle faisait respecter sa personne aussi bien que la propriété de son bourgeois. Pour le vrai, c'était, avant tout, pour son fils qu'elle avait rangé son idée à un travail et à une prudence plus sévères que son naturel ne s'y portait de lui-même. C'était une si bonne mère en cela, qu'au lieu de perdre de l'estime, elle s'en était attirée davantage depuis qu'elle était servante de cabaret ; et c'est là une chose qui ne se voit point souvent dans nos campagnes, ni ailleurs, que j'aie ouïdire.

En voyant Joseph plus blême et plus soucieux encore que d'habitude, je ne sais comment ce que ma grand'mère m'avait dit de lui, joint à la maladie, singulière dans mon idée, que lui imputait Brulette, me frappa l'esprit et me toucha le cœur. Sans doute il me gardait rancune de quelque parole dure qui m'était échappée. Je souhaitai la lui faire oublier, et, le forçant à venir s'asseoir à notre table, je m'imaginai de le griser un peu par surprise, pensant, comme tous ceux de mon âge, qu'une petite fumée de vin blanc dans les esprits est souveraine pour dissiper la tristesse.

Joseph, qui était peu attentionné aux actions d'autour de lui, laissa remplir son verre et pousser son coude si souvent, que tout autre en aurait senti l'effet. Pour ceux qui l'incitaient à boire, et qui payèrent d'exemple sans réflexion, il y en eut bien vite trop ; et, pour moi, qui voulais garder mes jambes pour la danse, je m'arrêtai d'abord que je sentis qu'il y en avait assez. Joseph tomba dans une grande contemplation, appuya ses deux coudes sur la table et ne parut pas plus lourd ni plus léger qu'auparavant.

On ne faisait plus attention à lui ; chacun riait ou jacassait pour son compte, et l'on se mit à chanter, comme on chante

quand on a bu, chacun dans son ton et dans sa mesure, une tablée disant son refrain à côté d'une autre tablée qui dit le sien, et tout ça ensemble, faisant un sabbat de fous à casser la tête, le tout pour se porter à rire et à crier d'autant plus qu'on ne s'entend pas.

Joseph resta là sans broncher, nous regardant d'un air étonné un bon bout de temps. Puis il se leva et partit sans rien dire.

Je pensai qu'il était peut-être malade, et je le suivis.

LES MAITRES SONNEURS

Mais il marchait droit et vite, comme un homme que le \in n'a point entamé, et il s'en alla si loin, si loin, en remontant la côte au-dessus de la ville de Saint-Chartier, que je le perdis de vue et revins sur mes pas afln de ne point manquer ma bourrée avec Brulette.

Elle dansait si joliment, ma Brulette, que tout un chacun la mangeait des yeux. Elle était folle de la danse, de la toilette et des compliments ; mais elle n'encourageait personne à lui conter du sérieux, et quand les vêpres furent sonnées, elle s'en alla, sage et fière, à l'église, où elle priait bien un peu, mais où elle n'oubliait guère que tous les regards étaient braqués sur elle.

Moi, je songeai que je n'avais point payé ma dépense au Bœ%if couronné, et j'y retournai pour compter avec la Mariton, laquelle en prit occasion de me demander par où son garçon avait passé.

— Vous l'avez fait boire, dit-elle, et ce n'est point sa coutume. Vous devriez bien au moins ne pas le laisser courir seul. Un malheur vient si vite!

TROISIÈME VEILLÉE

Je remontai la côte et pris le chemin que j'avais vu prendre à Joseph. Je m'enquis de lui le long de la roule et n'en eus point nouvelles, sinon qu'on l'avait bien vu passer, mais non revenir. Ça me mena jusqu'au droit de la forêt, où j'allai questionner le forestier, dont la maison, qui est une pièce fort ancienne, surmonte un grand morceau de brande couché en pente. C'est un endroit bien triste, malgré qu'on y voie de loin, et où il ne pousse, à la lisière des taillis de chêne, que de la fougère et des ajoncs.

Le garde forestier était, dans ce temps-là, Jarvois, mon parrain, natif de Verneuil. Sitôt qu'il me vit, comme je n'allais pas souvent me promener si loin, il me fit tant de fête et d'amitié qu'il n'y eut pas moyen de s'en aller.

— Ton camarade Joseph est venu céans, il y a tantôt une heure, me dit-il, pour nous demander si les charbonniers étaient dans les forêts ; sans doute que son maître lui aura commandé de s'en enquérir. Il n'était ni dérangé en paroles, ni mal porté sur ses jambes, et il a monté jusqu'au gros chêne. Tu n'as donc point à t'en inquiéter, et puisque te voilà, il faut boire une bouteille avec moi et attendre que ma femme revienne de quérir ses vaches, car elle serait fâchée si tu partais sans l'avoir vue.

N'ayant plus sujet de me tourmenter, je restai chez mon parrain jusque vers le coucher du soleil. C'était environ la mi-février, et, voyant venir la nuit, je fis mes adieux et pris le chemin d'en sus, afin de gagner Verneuil et de m'en retourner tout droit chez nous par la route aux Anglais, sans repasser par Saint-Chartier où je n'/jv^is plus que faire.

Mon parrain m'expliqua un peu mon chemin, car je n'avais traversé la forêt qu'une ou deux fois en ma vie. Vous savez que, dans le pays d'ici, nous ne courons guère au loin, surtout ceux de nous qui se donnent au travail de la terre, et qui vivent autour des habitations comme des poussins autour de la mue.

Aussi, malgré que l'on m'avait bien averti, je donnai trop sur ma gauche, et, au lieu de rencontrer la grande allée de chênes, je me trouvai dans les bouleaux, à une bonne demi-lieue du point que j'aurais dû gagner.

La nuit était tout à fait tombée et je n'y voyais plus goutte, car en ce temps, la forêt de Saint-Chartier était encore une belle forêt, rapport non à son étendue, qui n'a jamais été de conséquence, mais à l'âge des arbres, qui ne laissent guère passer la clarté entre le ciel et la terre.

Ce qu'elle y gagnait en verdure et fierté, elle vous le faisait payer du reste. Ce n'était que ronces et fretats, (■hemins défoncés et ravines d'une bourbe noire et légère, où l'on ne tirait pas trop la semelle, mais où l'on s'enfonçait jusqu'au genoux quand on s'écartait un peu du tracé. Si bien que, perdu sous la futaie, déchiré et embourbé dans les éclaircies, je commençais à maugréer contre la mauvaise heure et le mauvais endroit.

Après avoir pataugé assez longtemps pour en avoir chaud, malgré que la soirée fût bien fraîche, je me trouvai dans des fougères sèches, si hautes, que j'en avais jusqu'au menton, et en levant les yeux devant moi, je vis, dans le gris de la nuit, comme une grosse masse noire au milieu de la lande.

Je connus que ce devait être le chêne, et que j'étais arrivé au fin bout de la forêt. Je n'avais jamais vu l'arbre, mais j'en avais

ouï parler, pour ce c'jxi'il était renommé un des plus anciens du pays, et, par le dire des autres, je savais comment il était fait. Vous n'êtes point sans l'avoir vu. C'est un chêne bourru, étêté de jeunesse par quelque accident, et qui a poussé en épaisseur ; son feuillage, tout desséché par l'hiver, tenait encore dru, et il paraissait monter dans le ciel comme une roche.

J'allais tirer de ce côté-là, pensant que j'y trouverais la sente qui coupait le bois en droite ligne, lorsque j'entendis le son d'une musique, qui était approchant celui d'une cornemuse, mais qui menait si grand bruit qu'on eût dit d'un tonnerre.

Ne me demandez point comment une chose qui aurait dû me rassurer en me marquant le voisinage d'une personne humaine, m'épeura comme un petit enfant. 11 faut bien vous dire que, malgré mes dix-neuf ans et une bonne paire de poings que j'avais alors, du moment que je m'étais vu égaré dans le bois, je, m'étais senti mal tranquille. Ce n'est pas pour quelques loups qui descendent, de temps en temps, des grands bois de Saint-Aoust dans cette forêt-là, que j'aurais manqué de cœur, ni pour la rencontre de quelque chrétien malintentionné. J'étais enfroidi de cette sorte de crainte qu'on ne peut pas s'expliquer à soi-même, parce qu'on ne sait pas trop où en est la cause. La nuit, la brume d'hiver, un tas de bruits qu'on entend dans les bois et qui sont autres que ceux de la plaine, un tas de folles histoires qu'on a entendu raconter, et qui vous reviennent dans la tête, enfin, l'idée qu'on est resseulé loin de son endroit ; il y a de quoi fous troubler l'esprit quand on est jeune, voire quand on ne l'est plus.

Moquez-vous de moi si vous voulez. Cette musique, dans un lieu si peu fréquenté, me parut endiablée. Elle chantait trop fort pour être naturelle, et surtout elle chantait un air si triste et si

singulier, que ça ne ressemblait à aucun air connu sur la terre chrétienne. Je doublai le pas, mais je m'arrêtai, étonné d'un autre bruit. Tandis que la musique braillait d'un côté, une clochette sonnait de l'autre, et ces deux résonnances venaient sur moi, comme pour m'empêcher d'avancer ou de reculer.

Je me jetai de côté en me baissant dans les fougères ;

LES MAITRES SONNEURS

mais, au mouvement qui s'ensuivit, quelque chose fit feu des quatre pieds tout auprès de moi, et je vis un grand animal noir, que je ne pus envisager, bondir, prendre sa course et disparaître.

Tout aussitôt, de tous les points de la fougeraie, sautèrent, coururent, trépignèrent une quantité d'animaux pareils, qui me parurent gagner tous vers la clochette et vers la musique, lesquelles s'entendaient alors comme pioches l'une de l'autre. Il y avait peut-être bien deux cents de ces bêtes, mais j'en vis au moins trente mille, car la peur me galopait rude, et je commençais à avoir des étincelles et des taches blanches dans la vue, comme la frayeur en donne à ceux qui ne s'en défendent point.

Je ne sais par quelles jambes je fut porté auprès du chêne ; je ne sentais plus les miennes. Je me trouvai là, tout étonné d'avoir fait ce bout de chemin comme un tourbillon de vent, et, quand je repris mon souffle, je n'entendis plus rien, au loin ni auprès ; je ne vis plus rien, ni sous l'arbre, ni sur la fougeraie ; et je ne fus pas bien siir de n'avoir point rêvé un sabbat de musique folle et de mauvaises bêtes.

Je commençais à me ravoir et à regarder en quel lieu j'étais. La branchure du chêne couvre une grande place herbue, et il y

faisait si noir que je ne voyais point mes pieds ; si bien que je me heurtai contre une grosse racine et tombai, les mains en avant, sur le corps d'un homme qui était allongé là comme mort ou endormi. Je ne sais point ce que la peur me fit dire ou crier, mais ma voix fut reconnue, et tout aussitôt celle de Joset me répondit :

— C'est donc toi, Tiennet ? Et qu'est-ce que tu viens faire ici à pareille heure ?

— Et toi-même, qu'y fais-tu mon vieux ? lui dis-je, bien content et bien consolé de le trouver là. Je t'ai cherché tout le tantôt ; ta mère a été en peine de toi, et je te croyais retourné vers elle depuis longtemps.

— J'avais affaire par ici, répondit-il, et, avant de m'en aller, je me reposais là, voilà tout.

— Tu n'as donc pas peur de te trouver comme ça, de nuit, dans un endroit si laid et si triste ?

— Peur de quoi, et pourquoi, Tiennet ? je ne t'entends point !

J'eus honte de lui confesser combien j'avais été sot. Cependant, je me risquai à lui demander s'il n'avait pas vu du monde et des bêtes dans la clairière.

— Oui, oui, répondit-il ; j'ai vu beaucoup de bêtes, et du monde aussi, mais tout ça n'est pas bien méchant et nous pouvons nous en aller tous deux sans que mal nous en arrive.

Je m'imaginai, à sa voix, qu'il se gaussait un peu de ma frayeur, et je quittai le chêne avec lui ; mais quand nous fûmes hors de son ombrage, il me sembla que Joset n'avait ni sa taille ni sa figure des autres fois. Il me paraissait plus grand, portant plus

haut la tête, marchant d'un pas plus vif, et parlant avec plus de hardiesse. Ça ne me rassura point, car toutes sortes de folies me traversèrent la remembrance. Ce n'était point seulement par ma grand'mère que je m'étais laissé conter que les gens qui ont la figure blanche, l'œil vert, l'humeur triste et la parole difficile à comprendre, sont portés à s'accointer avec les mauvais esprits, et, en tout pays, les vieux arbres sont mal famés pour la hantise des sorciers et des autres.

Je n'osai respirer tant que nous fûm js dans la fougeraie

je m'attendais toujours à voir repasser ce qui m'était apparu en songe de l'âme ou en vérité des sens. Tout resta tranquille, et il n'y eut d'autre bruit que celui des branches sèches qui se cassaient à notre passage, ou d'un restant de glace qui craquait sous nos pieds.

Joseph, marchant le premier, ne prit point la grande allée, mais coupa à travers le fourré. On eût dit d'un lièvre au fait de tous les recoins, et il me mena si vite au gué de l'igneraie, sans traverser le bourg des potiers, que je me crus arrivé par enchantement. Là, il me quilta sans avoir desserré les dents, sinon pour me dire qu'il voulait se faire voir à sa mère puisqu'elle était en peine de lui, et il reprit le chemin de Saint-Chartier, tandis que je tranchais droit sur ma demeure par les grands communaux.

Je ne me sentis pas plutôt dans le pays que je connaissais, que mon angoisse me quitta et que j'eus grande honte de ne pas l'avoir surmontée. Sans doute, Joseph m'aurait parlé des choses que je désirais savoir, si je l'eusse questionné; car, pour la première fois, il avait quitté son air endormi, et je lui avais surpris,

pour un moment, comme un rire dans la voix et comme une intention d'assistance dans la conduite.

Pourtant, après que j'eus dormi sur l'aventure, mes sens étant bien calmés, je m'assurai de n'avoir point rêvé ce qui s'était passé dans la fougeraie, et je trouvais, dans la quiétude de Joseph, quelque chose de louche. Les bêtes que j'avais vues là, en si grosse quantité, n'étaient point d'une présence ordinaire. Dans nos pays on n'a, par troupeaux, que des ouailles, et ma vision était d'animaux d'une autre couleur et d'une autre mesure. Ce n'était ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chèvres ; et on ne souffrait, d'ailleurs, aucun bétail paître dans la forêt.

A l'heure oii je vous parle, je trouve que j'étais bien sot. Pourtnt, il y a bien de l'inconnu dans les affaires de ce monde où l'homme met le nez ; à meilleure enseigne, dans celles dont le bon Dieu s'est réservé le secret.

Tant il y a que je n'osai point questionner Joseph, car si l'on peut être curieux des bonnes idées, on ne doit point l'être des mauvaises, et même on répugne toujours à se fourrer dans les affaires oii l'on peut trouver plus qu'on ne cherche.

QUATRIÈME \- E 1 1. L É E

Une chose me donna encore plus à penser par la suite des jours. C'est que l'on s'aperçut à l'Aulnières que Joset découchait de temps en temps.

On l'en plaisantait, s'imaginant qu'il avait une amourette ; mais on eut beau le suivre et l'observer, jamais on ne le vit s'ap-

procher d'un lieu habité, ni rencontrer une personne vivante. Il s'en allait à travers champs et gagnait le large, si vite et si magnifiquement, qu'il n'y avait aucun moyen de surprendre son secret. Il revenait au pstitjour et se trouvait à son ouvrage comme les autres, et, au lieu de paraître las, il paraissait plus léger et plus content qu'à son habitude.

Cela fut observé par trois fois dans le courant de l'hiver, qui eut pourtant grande rigueur et longue durée cette année-là. Il n'y eut neige ou bise capable d'empêcher Joset de courir de nuit, quand l'heure était venue pour sa fantaisie. On s'imagina aussi qu'il était de ceux qui marchent

Li:S MAITRIÎS SONNEURS

ou travaillent dans le sommeil; mais, de tout cela, il n'était rien, comme vous verrez.

Mêmement, la nuit de Noël, comme Véret le sabotier s'en allait faire réveillon chez ses parents, à l'Ourouer, il vit sous l'orme Râteau, non pas le géant qu'on dit s'y promener souvent avec son râteau sur l'épaule, mais un grand homme noir qui n'avait pas bonne mine et qui marmottait tout bas quelque chose avec un autre homme moins grand et d'une figure un peu plus chrétienne. Véret n'eut pas absolument peur et passa assez près d'eux pour pouvoir écouter ce qu'ils se disaient. Mais dès que ces deux autres l'eurent vu, il se séparèrent; l'homme noir devalla on ne sait où, et son camarade, s'approchant de Véret, lui dit d'une voix qui lui parut tout étranglée :

— Où vas-tu donc comme ça, Denis Véret ?

Le sabotier commença de s'étonner, et, sachant qu'on ne doit point répondre aux choses de la nuit, surtout à côté des mauvais arbres, il passa son chemin en détournant la tête; mais il fut suivi de celui qu'il jugeait être un esprit, et qui marchait derrière lui, mettant son pas dans le sien.

Quand ils furent en haut de la plaine, le poursuivant tourna à main gauche, disant :

— Bonsoir, Denis Véret !

Et ce ne fut que là que Véret reconnut Joseph et se moqua de lui-même, mais toutefois sans pouvoir s'imaginer pour quel motif et en quelle société il s'était trouvé à l'orme, entre une et deux heures du matin.

Quand cette dernière chose vint à ma connaissance, j'en eus du regret et me fis reproche de n'avoir point détourné Joseph du mauvais chemin qu'il paraissait vouloir prendre. Mais j'avais laissé passer tant de temps là-dessus, que je n'osai y revenir. J'en parlai à Brulette, qui ne fit que s'en moquer, d'où je commençai à croire qu'ils avaient une amour cachée et que j'avais été pris pour dupe, ainsi que les gens qui voulaient y voir de la magie et n'y voyaient que du feu.

J'en fus plus affligé que courroucé ; Joseph, si toqué et si mou à l'ouvrage, me paraissait pour Brulette une triste compagnie et un pauvre soutien. Je pouvais bien lui dire que, sans parler de moi, elle aurait pu faire un meilleur tri ; mais je ne m'en sentais point le courage, craignant de la fâcher et de perdre son amitié, qui me paraissait encore douce, même sans le restant de ses bonnes grâces.

Un soir, revenant à mon logis, je trouvai Joseph assis au bord de la fontaine qu'on appelle la font de Fond. Ma maison, connue alors sous le nom de la croix de Par-Dieu, parce qu'elle se trouvait bâtie auprès d'un carroir de chemins dont on a retranché depuis la moitié, donnait sur cette grande pelouse fine que vous avez vue vendre et dépecer, comme bien communal et terre vague, il n'y a pas longtemps. C'est grand dommage pour le petit monde qui y nourrissait ses bêtes et qui n'a pu y rien acheter. C'était chemin et pâturage bien large, bien vert, et arrosé, à l'aventure, des belles eaux de la source, qui n'étaient point réglées et s'en allaient de ci et de là sur un herbage court, tondu à toute heure par les troupeaux et réjouissant à voir par son étendue.

Je me contentais de dire bonsoir à Joseph, quand il se leva et se mit à marcher à mon côté, cherchant à avoir conversation avec moi, et paraissant si agité que j'en fus inquiet.

— Qu'est-ce que tu as donc ? lui dis-je enfin, voyant qu'il parlait tout de travers et se tourmentait le corps de soupirs et de contorsions comme s'il eût passé dans une fourmilière.

— Tu me demandes ça ? dit-il avec impatience. Ça ne te fait donc rien ? Tu es donc sourd ?

— Qui ? quoi ? qu'est-ce que c'est ? m'écriai-je, pensant qu'il avait quelque vision, et ne me souciant pas d'en avoir ma part.

Puis j'écoutai, et saisis tout au loin le son d'une musette qui me parut n'avoir rien que de naturel.

— Eh bien, lui dis-je, c'est quelque cornemuseux qui revient d'une noce du côté de la Berthenoux ? En quoi est-ce que ça te gêne ?

Joseph répondit d'un air assuré :

— C'est la musette à Carnat, mais ce n'est point lui qui en joue... C'est quelqu'un de plus maladroit que lui!

— Maladroit ? Tu trouves Carnat maladroit sur la musette ?

— Maladroit de ses mains, non pas ! mais maladroit de son idée, Tiennet ! Oh, le pauvre homme ! Il n'est pas digne d'avoir le moyen d'une musette ! Et celui qui s'en essaye, à cette heure, mériterait que le bon Dieu lui retire son vent de la poitrine.

— Voilà des choses bien étranges que tu me dis, et je ne sais point où tu les prends. Comment peux-tu connaître que cette musette-là est celle à Carnat ? Il me semble, à moi, que musette pour musette, ça braille toujours de la même mode. J'entends bien que celle qui sonne là-bas n'est pas soufflée comme il faut, et que l'air est estropié un si peu ; mais ça ne me gêne point, car je n'en saurais pas faire autant. Est-ce que tu crois que tu ferais mieux ?

— Je ne sais pas ! mais, pour sur, il y en a qui font mieux que ce cornemuseux-là, et mieux que Carnat, son maître. Il y en a qui sont dans la vérité de la chose.

— Où les as-tu trouvés ? Où sont-ils, ces gens dont tu parles ?

— Je ne sais pas ; mais il y a quelque part une vérité, c'est le tout de la rencontrer, puisqu'on n'a pas le temps et le moyen de la chercher.

— C'est donc, Joset, que tu aurais ton idée tournée à la musique ? Voilà qui m'étonnerait bien. Je t'ai toujours connu muet comme une tanche, ne retenant et ne ruminant aucune chanson ; car, quand tu t'essayais sur le chalumeau de paille, comme font

beaucoup de pàtours, tu changeais'tous les airs que tu avais entendus, de telle manière qu'on ne les reconnaissait plus. De ce côté-là, on te jugeait encore plus innocent que tous les enfants innocents qui s'imaginent de cornemuser sur les pipeaux ; or, si tu dis que Carnat ne te contente pas, lui qui fait danser si bien en mesure et qui mène ses doigts si subtilement, tu me donnes encore plus à penser que tu n'as pas l'oreille bonne.

— Oui, oui, répondit Joseph, tu as raison de me reprendre, car je dis des sottises, et je parle de ce que je ne sais pas. Or donc, bonne nuit, Tiennet ; oublie ce que je t'ai dit, car ça n'est pas ce que j'aurais voulu dire ; mais j'y penserai, pour tâcher de te le dire mieux une autre fois.

Et il s'en alla vilement, comme regrettant d'avoir parlé ; mais Brulette, qui sortait de chez nous avec ma sœur, l'arrêta, le ramena vers moi, et nous dit ;

LES MAITRES SONNEURS

— Il est temps que ces histoires-là finissent. Voilà ma cousine qui s'en est tant laissé dire, qu'elle lient Joset pour un loup-garou, et il faut s'expliquer, à la fin !

— Qu'il soit donc fait selon ton vouloir, répondit Joseph, car je suis fatigué de passer pour sorcier, et j'aime encore mieux passer pour imbécile.

— Non, tu n'es ni imbécile ni fou, reprit Brulette, mais tu es bien obstiné, mon pauvre Joset ! Sache donc. Tiennet, que ce gars-là n'a rien de mauvais dans la tête, sinon une fantaisie de musique qui n'est pas si déraisonnable que dangereuse.

— Alors, répondis-je, je comprends ce qu'il me disait tout à l'heure ; mais où diable a-t-il pris pareille idée ?

— Un petit moment ! reprit Brulette ; ne le fâchons pas injustement ; ne te dépêche pas de dire qu'il est incapable de musiquer ; car tu penses peut-être, comme sa mère et comme mon grand-père, qu'il a l'esprit bouché à cela, comme autrefois au catéchisme. Moi, je dirai que c'est toi, et mon grand-père, et la bonne Mariton qui n'y connaissez rien. Joseph ne peut chanter, non qu'il soit court d'haleine, mais parce qu'il ne fait point de son gosier ce qu'il veut ; et comme il ne se contente point lui-même, il aime mieux ne faire jamais usage de sa voix qui lui est rétive. Alors, bien naturellement, il souhaite de musiquer sur un instrument qui ait une voix en place de la sienne, et qui cliante tout ce qui vient dans son idée. C'est pour avoir toujours manqué de cette voLx d'emprunt que notre gars a toujours été triste, ou songeur, ou comme ravi en lui-même.

— C'est tout justement comme elle te le dit ! m'observa Joseph, qui paraissait soulagé d'entendre cette belle jeunesse le débarrasser de ses pensées en les rendant compréhensibles pour moi. Mais ce qu'elle ne te dit point, c'est qu'elle a une voLx en ma place, et une voix si douce, si claire, et qui dit si justement les choses entendues, que je prenais déjà, étant petit enfant, mon plus grand plaisir à l'écouter.

— Mais, poursuivit Brulette, nous avons bien]quelquefois maille à partir ensemble à ce sujet-là. J'aimais à imiter toutes les petites filles de campagne, qui ont pour coutume, en gardant leurs bêtes, de crier leurs chansons à pleine tête, pour se faire entendre au loin ; et comme en criant comme ça, j'outrepassais ma force, je gâtais tout, et je faisais mal aux oreilles de Joset. Et puis,

quand je me suis rangée à chanter raisonnablement, il s'est trouvé que j 'a\ais si bonne mémoire pour retenir toutes choses chantables , celles qui contentent notre gars comme celles qui l'encolèrent, que plus d'une fois je l'ai vu me brûler compagnie tout d'un coup et s'en aller sans rien me dire, encore qu'il m'eût priée de chanter. Pour ce qui est de ça, il n'est pas toujours bien honnête ni gracieux; mais comme c'est lui, j'en ris au lieu de m'en fâcher. Je sais bien qu'il y re .iendra, car il n'a pas la souvenance certaine, et quand il a entendu quelque chansonnette qu'il ne juge point trop laide, il accourt me la demander, et il est bien sûr de la trouN-er dans ma tête.

J'observai à Brulette que Joseph n'ayant pas de souvenance, ne me paraissait point né pour coruemuser.

— Oh dame ! c'est là qu'il faut encore retourner ton jugement de l'finvers à l'endroit, répondit-elle. Vois-tu, mon pauvre Tien-net, ni toi ni moi ne connaissons la ((';■/((de la chose, comme dit ce gars-là. Mais, à force de vivre avec

ses songeries, j'ai fini par comprendre ce qu'il ne sait pas ou n'ose pas dire. La vérité de la chose , c'est que Joset prétend inventer lui-même sa musique, et qu'il l'invente, de vrai. Il a réussi à fiire une flûte d'un roseau, et il chante là-dessus, je ne sais comment, car il n'a jamais voulu se laisser ouir de moi, ni de personne de chez nous. Quand il veut flûter, il s'en va le dimanche, et même la nuit, dans des endroits non fréquentés où il flûte à sa guise ; et quand je lui demande de flûter pour moi, "il me répond qu'il ne sait pas encore ce qu'il veut savoir, et qu'il m'en réglera quand ça en vaudra la peine. Voilà pourquoi, depuis qu'il a inventé ce flûleriot, il s'absente tous les dimanches, et quelque-

fois sur la semaine, pendant la nuit, quand sa musique le tient trop fort.

Tu vois, Tiennet, que toutes ces affaires-là sont bien innocentes; mais c'est à présent qu'il faut nous expUquer tous les trois , mes amis; car voilà Joset qui se met dans la volonté d'employer son premier gage (ayant jusqu'à cette heure tout donné en garde à sa mère) à faire achat d'une musette , et comme il dit qu'il est mince ouvrier , et que son cœur voudrait retirer la Mariton de ses fatigues, il prétendrait se faire cornemuseux de son état, parce que, de vrai, on y gagne gros.

— L'idée serait bonne, dit ma sœur, qui nous écoutait, si, pour de vrai, Joseph avait le talent; mais, avant d'acheter la musette , m'est avis qu'il faudrait s'assurer de la manière de s'en servir.

— Ça, c'est affaire de temps et de patience, dit Brulette; mais là n'est point l'empêchement. Est-ce que vous ne savez pas que voilà, depuis un tour de temps, le garçon à Carnat qui s'essaye aussi à cornemuser, à seules fins de garder au pays la place de son père ?

— Oui, oui, répondis-je , et je vois ce qui en résulte. Carnat est vieux, et on aurait pu avoir sa succession; mais son fils, qui la veut, la gardera, parce qu'il est riche et bien appuyé dans le pays ; tandis que toi, Joset, tu n'as encore ni argent pour acheter ta musette, ni maître pour l'enseigner, ni amis de ta musique pour te soutenir.

— C'est la vérité, répondit Joset tristement. Je n'ai encore que mon idée, mon roseau et elle!

Ce disant, il désignait Brulette, qui lui prit la main bien amicalement en lui répondant :

— Joset, je crois bien à ce qui est dans ta tête, mais je ne peux pas être assurée de ce qui en sortira. Vouloir et pouvoir sont deux; songer et flûter dilTèrent grandement. Je sais que tu as dans les oreilles, ou dans la cervelle, ou dans le cœur , une vraie musique du bon Dieu, parce que j'ai vu ça dans tes yeux quand j'étais petite, et que, plus d'une fois, me prenant sur tes genoax, tu me disais d'un air charmé : «Écoute, ne fais pas de bruit, et tâche de te souvenir. » Alors, moi , j'écoutais bien fidèlement, et je n'entendais que le vent qui causait dans les feuillages, ou l'eau qui grelottait au long des cailloux; mais toi, tu entendais autre chose, et tu en étais si assuré, que je l'étais par contre.

Eh bien, mon garçon, conserve dans ton secret ces joïies musicales qui te sont bonnes et douces ;mais n'essaye point de faire le ménétrier, car il arrivera ceci ou cela : ou tu ne pourras jamais faire dire à ta musette ce que l'eau ou le vent te racontent dans l'oreille; ou bien, si tu deviens musicien fin, les autres petits musiciens du pays te chercheront noise et t'empêcheront de pratiquer. Ils te voudront mal et te causeront des peines, comme ils

LES MAITRES SONNEURS

ont coutume de le faire, pour empêcher qu'on n'ait part à leur profits et à leur renom. Ils y mettent de l'intérêt et de la gloriole aussi. Ils sont ici et aux alentours une douzaine qui ne s'accordent guère entre eux, mais qui s'entendent et se soutiennent pour ne point laisser pousser de nouvelles graines sur leurs terres. Ta mère, qui entend causer les cornemuseux le dimanche , car ils sont gens très-asséchés de soif et coutumiers de boire bien

avant dans la nuit après les danses, est très-chagrinée de te voir penser à entrer dans une pareille corporation. Ils sont rudes et méchants, et toujours des premiers exposés dans les querelles et batteries. L'habitude d'être en fête et chômage les rend ivrognes et dépensiers. Enfin, c'est du monde qui ne te ressemble point, et oil! tu te gênerais, selon elle. Selon moi, c'est du monde jaloux et porté à la vengeance, qui t'écraserait d'esprit et peut-être le corps. Par ainsi, Joset, je te prie de reculer au moins ton dessein et d'ajourner ton envie, et même d'y renoncer tout à fait, si ça n'est pas trop demander à ton amitié pour moi, pour ta mère et pour Tiennet.

Comme je soutenais les raisons de Brulelte, qui me paraissaient bonnes, Joset fut bien désolé; mais il reprit courage et nous dit :

— Mes amis, je vous suis obligé de vos conseils, qui sont dans l'intention de mes vrais intérêts, je le sais ; mais je vous prie de me donner encore libéré d'esprit pour un bout de temps. Quand j'en serai venu où je crois arriver, je vous prierai de m'entendre flûter ou cornemuser, s'il plaît à Dieu que je puisse acheter une musette. Alors, si vous jugez que je suis bon à quelque chose, ma musique vaudra la peine que je m'en serve, et que je soutienne la guerre pour l'amour d'elle. Sinon, je continuerai à piocher la terre et à me divertir le dimanche avec mon flûtage, sans en tirer profit ni faire ombrage à personne. Promettez-moi ça, et je patienterai.

Nous lui en finies promesse pour le tranquilliser, car il paraissait plus choqué de nos craintes que touché de notre intérêt. Je le regardais dans la nuit, qui était toute semée d'étoiles, et le voyais d'autant mieux que la belle eau de la fontaine était devant nous comme un miroir qui nous renvoyait à la figure la blancheur du

ciel. J'observai ses yeux qui avaient la couleur de l'eau même et qui paraissaient toujours regarder des choses que les autres ne voyaient point.

Un mois environ après ce jour-là, Joseph me vint trouver à la maison.

— Le temps est arrivé, me dit-il avec un regard net et une parole sûre, où je veux que les deux seules personnes en qui j'ai confiance connaissent mon flûter. Je veux donc que Brulette vienne ici demain soir, parce que nous y serons tranquilles tous les trois. Je sais que tes parents partent le matin pour aller en pèlerinage, rapport à la fièvre de ton frère cadet; tu seras donc seul dans ta maison, qui est si bien éloignée dans la campagne que nous ne risquons pas d'être entendus. J'ai averti Brulette, elle est consentante à sortir du bourg à la nuit ; je l'attendrai dans le petit cheinm, et nous viendrons ici te trouver sans que personne s'en avise. Brulette compte sur toi pour ne jamais parler de ça, et son grandpère, qui veut tout ce qu'elle souhaite, y est consentant aussi, moyennant ta parole, que j'ai donnée d'avance.

A l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries pour que les passants (s'il en passait)

me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Brulette et de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très-épais. Il faisait de bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand'peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des

maisons s'éteindre une à une dans le bourg; et environ dix minutes après que la dernière fût soufflée, je vis arriver devant moi, le jeune couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur les herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je n'y les avais ni vus ni entendus approcher. Je les fis entrer chez nous, où j'avais allumé la lampe, et quand je les vis tous deux, elle toujours si coquettement coiffée et si quiètement-fière, lui toujours si froid et si pensif, je me représentai mal deux amoureux enflammés de tendresse.

Pendant que je causais un peu avec Brulette pour lui faire les honneurs de ma demeure, qui était assez gentille et dont j'aurais souhaité qu'elle prit envie, Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chènevottes dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chènevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette.

— Vous aurez beau penser lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son soûl, je sais, moi, qu'il a en lui et autour de lui quelque secret qu'il ne nous dit pas.

— Bah! fit-elle en riant, parce que Véret le sabotier s'imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme Râteau ?

— Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je; mais moi, je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.

— Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet? dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu? Tu as vu celui qui est

mon ami, et que je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.

Là-dessus, il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure comme embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose ; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout ; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moment, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au dedans de la maison et le rossignol au dehors ; et quand Joset faisait doax, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce

lé

LES MAITRES SONNEURS

que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh! oh! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien musique enragée! Où diantre prends-tu tout ça! à

quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là ?

Il ne me fit point réponse, et sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il vou 'it briser sa flûte entre ses mains ; mais, au moment même,, "elle fille regarda de son côté, et je fus bien élonné de vc ; qu'elle avait des grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut auprès d'elle, et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il , et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement ?

— Je ne sache point, répondit elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie ? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de (choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Bru'ette; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir fli'iter, encore que je t'ouïsse bien clairement; mais tu me paraissais

comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulnées remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

— C'est bien ! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en Autant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui, oui ! fit-il encore en ce i)romenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête; ça parle, ce méchant bout de roseau; ça dit ce qu'on pense; ça montre comme avec les yeux; ça raconte comme avec les mots; ça aime comme avec le cœur; ça vit, ça existe! F.t à présent, .loset le fou, Joset l'innocent, Joset l'éber-

vigé , tu peux bien retomber dans ton imbécillité ; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre !

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui. I

CINQUIÈME VEILLÉE

Nous le dévisagions, Brulette et moi, caril n'était plus le Joset que nous connaissions. Pour moi, il y avait quelque chose dans tout cela qui me rappelait les histoires qu'on jait chez nous sur les sonneurs-cornemuseux, lesquels passent pour savoir endormir les plus mauvaises bêtes, et mener, à nuitée, des bandes de loups par les chemins, comme d'autres mèneraient des ouailles aux champs. Joset n'était point dans une figure naturelle à ce moment-là, devant moi. De chétif et pâlot, il paraissait grandi et amendé, comme je l'avais \tj dans la forêt. Il avait de lamine; ses yeux étaient dans sa tête comme deux rayons d'étoile et quelqu'un qui l'aurait jugé le plus beau garçon du monde ne se serait point trompé sur le moment.

Il me paraissait aussi que Brulette en était charmée et ensorcelée, puisqu'elle avait vu tant d'affaires dans cette flûterie où je n'avais vu que du feu, et j'eus beau vouloir lui représenter que Joset ne ferait jamais danser que le diable avec sa musique, elle ne m'écouta point et le pria de recommencer.

Il s'y porta bien volontiers, et reprit sur un air qui ressemblait au premier, mais qui n'était pourtant pas le même; d'où je vis que ses idées ne différaient pas les unes des autres pour le moment, et qu'il ne voulait en rien se ranger à la mode du pays. En voyant comme Brulette écoutait et paraissait goûter la chose, je fis un effort de ma tête pour la goûter aussi, et il me parut que je m'acoutumais si bien à cette nouvelle sorte de musique, que j'en étais mouvé aussi au dedans de moi, car il se fit aussi en moi une songerie, et je crus voir Brulette dansant toute seule au clair d'une belle lune, sous des buissons de blanche épine fleurie, et se-

couant son tablier rose, comme prête à s'envoler. Mais voilà que, tout d'un coup, il se fit, non loin de là, comme une sonnerie de clochette, pareille à celle que j'avais ouïe sur la fougeraie, et la flûterie de Joset s'arrêta comme coupée net au beau mitant.

Je me réveillai alors de ma fantaisie, et m'assurai que la clochette n'était point un rêve; que Joseph s'était interrompu de flûter, qu'il se tenait debout, d'un air tout estomaqué, et que Brulette le regardait, non moins étonnée que moi.

Alors toute ma peur me revint.

— Joset, que je lui dis sur un ton de reproche, il y en a plus que tu n'en confesses ! Ce n'est pas tout seul que tu as appris ce que tu sais, et voilà dehors un compagnon qui te répond malgrîé toi. Or ça, donne-lui congé vite, car je ne serais pas content de l'avoir en ma maison; je t'y ai invité, et non point du tout lui, ni aucun de sa séquelle. Qu'il s'en aille, ou je vas lui chanter une antienne qui le fâchera bien.

Et disant cela, je pris à la cheminée un vieux fusil à mon père, que je savais chargé de trois balles bénites, car la grand'bête a toujours eu coutume de s'ébattre aux alentours de la font de Fond, et encore que je ne l'eusse jamais vue, j'étais toujours prêt à la recevoir, sachant que

mes parents la redoutaient grandement et en avaient été maintes fois molestés.

Joset se prit à rire au lieu de me répondre, et appelant son chien, s'en alla ouvrir la porte. Mon chien, à moi, avait suivi mes parents au pèlerinage; si bien que je ne [l]ouvais pas m'assurer si c'était du vrai monde ou du mauvais qui clochait au dehors ;

car vous savez que les animaux et particulièrement les chiens ont grande connaissance là-dessus et jappent d'une façon qui le fait assavoir aux humains.

Il est bien vrai que Parpluche, le chien à Joset, au lieu de s'en-malicer, avait couru le premier vers la porte, et qu'il sauta dehors bien gaiement quand il la vit ouverte; mais cette bête pouvait être charmée aussi, et, dans tout cela, je ne voyais rien de bon.

Joset sortit, et le vent, qui était redevenu fort, repoussa sitôt la porte entre nous et lui. Brulette, qui s'était levée aussi, fit mine de la rouvrir pour voir ce que c'était ; mais je l'en empêchai vivement, lui remontrant qu'il y avait là-dessous quelque mauvais secret, si bien qu'elle commença aussi d'être épeurée et de regretter d'être venue là.

— N'ayez crainte, Brulette, que je lui dis ; je crois aux méchants esprits, mais ne les redoute point. Ils ne font de mal qu'à ceux qui les recherchent, et tout ce qu'ils peuvent sur les vrais chrétiens, c'est de leur donner frayeur; mais cette frayeur-là , on peut et on doit la combattre. Tenez, dites une prière; moi, je garderai la porte, et je vous assure que rien de nuisible n'entrera céans.

— Mais ce pauvre gars, répondit Brulette, s'il s'est mis dans un mauvais chemin, ne faudrait-il pas tâcher de l'en retirer?

Je lui fis signe d'avoir à se taire, et, planté derrière la porte, avec mon fusil tout armé, j'écoutai de toutes mes oreilles. Le vent soufflait fort, et la clochette ne s'entendait plus que par moments et en paraissant s'éloigner. Brulette se tenait au fond de la maison, moitié riant, moitié tremblant, car c'était une fille sans

grand souci, qui volontiers se moquait du diable, et qui, pourtant, n'aurait point souhaité d'en faire la connaissance.

Tout à coup, j'entendis, non loin de la porte, Joset qui revenait, disant :

— Oui, oui! sitôt la Saint-Jean qui vient! Merci à vous et au bon Dieu ! Il sera fait comme vous souhaitez, et vous en avez ma parole.

Comme il parlait du bon Dieu, je repris confiance, et, ouvrant la porte un petit, j'avisai dehors, oh je reconnus, au moyen de la clarté qui sortait de la maison, Joset à côté d'un homme bien vilain à voir, car il était noir de la tête aux pieds, même sa figure et ses mains, et il avait derrière lui deux grands chiens noirs comme lui, qui batifolaient avec celui de Joset. Et alors, il répondit avec une voix si forte que Brulette l'entendit et en trembla : « Ad'u'u, petit, et à revoir. Ici, Clairin! »

Il n'eut pas plutôt dit cela, que la clochette sauta et ressauta, et que je vis arriver sur lui un petit cheval maigre, tout hérissé, qui avait des yeux comme des charbons ardents, et, au cou, une sonnette reluisante comme de l'or. « Va rappeler ton monde! » reprit le grand homme noir. Le petit cheval s'en fut galopant, suivi des doux chiens, et le maître, donnant une poignée de main à Jo-

seph, s'en fut aussi. Joset rentra et referma la porte, me disant d'un air moqueur :

— Qu'est-ce que tu faisais donc là, Tiennet?

— Et toi, Joset, qu'est-ce que tu tiens là'? que je répondis, voyant qu'il avait sous le bras un paquet emmaillotté d'une toile

noire.

— Ça? dit-il. C'est le bon Dieu qui me l'envoie à l'heure dite! Viens, mon Tiennet, viens, ma Brulette; voyez, voyez le beau présent du bon Dieu !

— Le bon Dieu n'a pas des anges si noirs, et ne donne rien aux mauvaises pratiques.

— Tais-toi donc, dit Brulette ; laissons-le s'expliquer. Mais elle n'avait pas fini de dire ces trois mots, qu'il se

fit, sur le grand chemin herbu de la font de Fond, comme qui eût dit à vingt pas de la maison, qui n'en était séparée que par son jardin et sa chènevière, un sabbat enragé, comme si deux cents bêtes folles galopaient à la fois. Et la clochette clochait, les chiens jappaient, et la grosse voix de l'homme noir criait : — Tôt! tôt! ci, ci! à moi, Clairin, encore, encore! Il m'en faut encore trois! k toi. Louveteau, à toi, Satan!... vite, vite, en route!

Pour le coup, Brulette eut si belle peur, qu'elle se recula de Joseph et vint se mettre à côté de moi, ce qui me bailla grand courage; et, reprenant mon fusil :

— Je n'entends pas, dis-je à Joseph, que ton monde vienne se réjouir à nuitée autour d'ici. Voilà Brulette qui en a assez, et qui souhaiterait bien d'être rendue chez elle. Or çà , finis ton charme, ou je vas donner la chasse à ton sabbat.

Joset m'arrêta comme je sortais

— Reste là, me dit-il, et ne te mêle pas de ce qui ne te regarde point. Faire se pourrait que tu en eusses regret plus tard. Tiens-

toi tranquille et regarde ce que j'apporte; tu sauras ensuite ce qui en est.

Comme le vacarme s'en allait se perdant, je consentis à regarder, d'autant que Brulette était affollée de savoir ce qu'était ce paquet, et Joseph le défaisant, nous fit voir une musette si grande, si grosse, si belle, que c'était, de vrai, une chose merveilleuse et telle que je n'en avais jamais vue.

Elle avait double bourdon, l'un desquels, ajusté de bout en bout, était long de cinq pieds, et tout le bois de l'instrument, qui était de cerisier noir, crevait les yeux par la quantité d'enjolivures de plomb, luisant comme de l'argent fin, qui s'incrustaient sur toutes les jointures. Le sac à vent était d'une belle peau, chaussée d'une taie d'indienne rayée bleu et blanc; et tout le travail était agencé d'une mode si savante, qu'il ne fallait que bouffer bien petitement pour enfler le tout et envoyer un son pareil à un tonnerre.

— Le sort en est donc jeté ? dit Brulette, que Joseph n'écoutait guère, tant il trouvait d'aise à démonter et à remonter toutes les pièces de sa musette ; tu vas donc te faire cornemuseux, Joset, sans égard pour les empêchements qui s'y rencontrent, et pour le souci que ta mère en prend ? /

— Je serai cornemuseux, dit-il, quand je saurai cornemuser. D'ici-là, il poussera du blé sur la terre et il tombera des feuilles dans les bois. Ne nous inquiétons point de ce qui sera, enfants! mais sachez ce qui est, et ne m'accusez plus de faire marché avec le diable. ^

Celui qui vient de m'anporter cela n'est ni sorcier, ni

LES MAITRES SONNEURS

démon. C'est un homme un peu rude à l'occasion, son métier l'y oblige, et comme il s'en va passer la nuit pas loin d'ici, je te conseille et te prie, mon ami Tiennet, de n'aller point du côté où il est. Excuse-moi de ne te point dire comme il se nomme et quel est son métier; et mêmement, promets-moi de ne pas dire que tu l'as vu et qu'il a passé par ici. Ça pourrait lui amener des ennuis, ainsi qu'à nous autres. Sache seulement que cet homme-là est de bon conseil et de bon jugement. C'est lui que tu as entendu dans la fougeraie de la forêt de Saint-Chartier, jouant d'une musette parcOle à celle-ci ; car, encore qu'il ne soit pas cornemuscux de son état, il en sait long et m'a fait entendre des airs qui sont plus beaux que tous les nôtres. C'est lui qui, voyant que, pour n'avoir pas l'argent suffisant, j'étais empêché 'd'acheter pareil instrument, s'est contenté d'une petite avance, et m'a fait celle du reste, me promettant de me rapporter l'instrument vers le temps où nous voici, et consentant à attendre ma commodité pour m'acquitter. Car cette chose-là coûte huit bonnes pistoles, voyez-vous, et c'est quasiment une année de ma peine. Or, je n'avais que le tiers de la somme, et il m'a dit : a Si tu te fies à moi, donne, et je me fierai à toi pareillement. » Voilà comme la chose s'est faite ; je ne le connaissais mie, et nous n'avions pas de témoins, il m'eût trompé s'il eût voulu ; et si j'eusse pris conseil de vous pour cela, convenez que vous m'en eussiez détourné. Vous voyez pourtant que c'est un homme bien fidèle, car il m'avait dit : a Je passerai du côté de ton endroit à la Noël qui vient, et je te ferai réponse. » A la Noël, je l'ai attendu à l'orme Râteau, et il a passé, et il m'a dit : « La chose n'est point terminée, on y travaille ; entre le premier et le dixième jour de mai, je passerai encore, et jeté l'apporterai. » Et voilà que nous sommes le huit de mai. Il a passé, et, comme

il se détournait un peu de son chemin pour aller me chercher au bourg, étant ici près, il a entendu l'air que je fiùtais et qu'il sait bien n'être connu que de moi au pays d'ici ; tandis que moi, j'ai bien entendu et reconnu son clairin. C'est comme cela que, sans que le diable y ait eu part, nous nous sommes donné le bonsoir, en nous promettant de nous revoir à la Saint- Jean.

— S'il en est ainsi, répondis-je, pourquoi ne lui as-tu point dit d'entrer chez nous, où il se serait reposé et rafraîchi d'un bon coup de vin ? Je lui aurais fait bonne fête pour t'avoir si honnêtement tenu parole.

— Oh! pour ce qui est de ça, dit Joseph, c'est un homme qui ne se comporte pas toujours comme les autres. 11 a ses coutumes, ses idées et ses raisons. Ne m'en demande pas plus que je ne peux t'en dire.

— C'est donc qu'il se cache des honnêtes gens? fitBrulette. Ça me paraît pire que d'être sorcier. C'est quelqu'un qui a fait du mal, puisqu'il ne roule que de nuit, et que tu ne peiLX point le nommer à tes amis.

— Je vous dirai ça demain, répondit Joseph en souriant de nos craintes. Pour ce soir, pensez comme vous voudrez, je ne vous dirai rien de plus. Allons, Brulette, voilà que le coucou marque minuit. Je vas te reconduire, et je mettrai chez toi ma cornemuse en garde et en cache ; car ce n'est point dans tout le pays d'alentour que je peax m'y essayer, et le temps de me faire connaître n'est oint encore venu.

Brulette me fit son adieu bien gentiment, en mettant sa

main dans la mienne. Mais quand je vis qu'elle mettait tout son bras sous celui de Joseph, pour s'en aller, la jalousie me galo-pant encore une fois, je les laissai partir par le chemin, et, cou-pant droit par le côté de la chènevière, je traversai le petit pré et me postai sous la haie pour les voir passer ensemble. Le temps s'était éclairci un peu, et, comme il avait tombé de l'eau, je vis Brulette quitter le bras de Joseph pour relever sa robe plus com-modément, en lui disant : — Tiens, ça n'est pas aisé de marcher deux de front. Passe devant moi.

A la place de Joset, j'eusse offert de la porter dans le mauvais chemin, ou, si je n'eusse point osé la prendre dans mes bras, à tout le moins j'aurais resté derrière elle pour regarder tout mon soûl sa jolie jambe. Mais Joset n'en fit rien ; il ne s'embarrassait d'aucune chose au monde que de sa musette, et, en le voyant la plier avec soin et la regarder avec amour, je connus bien qu'il n'avait point d'autre amoureuse pour le moment.

Je rentrai chez moi plus tranquille de toutes façons, et me mis au lit, un peu fatigué de mon corps et de mon esprit.

Mais je n'y fus pas un quart d'heure sans être éveillé par mon-sieur Parpluche, qui, s'étant amusé avec les chiens de l'homme étranger, revenait chercher son maître, et qui grattait à ma porte. Je me levai pour le faire entrer, et m'a\1sai alors d'un bruit dans mon avoine, laquelle poussait verte et drue derrière la maison, et qui me semblait tondue à belles dents et labourée à quatre pieds par quelque bête à qui je n'avais point vendu mon grain en herbe.

J'y courus, armé du premier bâton qui me tomba sous la main et en sifflant Parpluche, qui ne m" obéit point et s'en fut chercher son maître, après avoir flairé dans la maison.

Entrant donc dans mon petit champ, j'y vis quelque chose qui se roulait sur le dos, les pattes en l'air, écrasant à droite et à gauche, se relevant, sautant, broutant, et prenant du tout bien à son aise. Je fus un moment sans oser courir dessus, ne connaissant pas quelle bête c'était. Je n'en distinguais bien que les oreilles, qui étaient trop longues pour appartenir à un cheval ; mais le corps était trop noir et trop gros pour être celui d'un âne. Je m'en approchai doucement; la bête ne paraissait ni méchante, ni farouche, et je connus alors que c'était un mulet, encore que je n'en eusse pas vu souvent, car on n'en élève point dans nos pays, et les muletiers n'y passent guère. Je m'apprêtais à le prendre et le tenais déjà aux crins, quand, levant de l'arrière-train et lâchant une douzaine de ruades dont je n'eus que le temps de me garer, il sauta comme un lièvre par-dessus le fossé et s'ensauva si vite, qu'en un moment je l'eus perdu de vue.

Ne me souciant point d'avoir mon avoine gâtée par le retour de cette bête, je renonçai à dormir avant d'en avoir le cœur net. Je rentrai à la maison pour prendre ma veste et mes souliers, et, fermant bien les portes, je descendis par les prés vers le côté où j'avais vu courir la mule. J'avais bien une doutance que ça faisait partie de la bande à l'homme noir, ami de Joseph ; justement, Joseph m'avait conseillé de n'y rien voir ; mais depuis que j'avais touché une bête vivante, je ne me sentais plus aucune crainte. On n'aime pas les fantômes ; mais quand on est sûr d'avoir affaire à du solide, c'est autre chose, et du moment que l'homme noir était un homme, si fort fût-il et si barbouillé

LES MAITKKS SONNEURS

lui plût-il de se montrer, je ne m'en embarrassais non plus que d'une belette.

Vous n'êtes pas sans avoir ouï-dire que j'étais un des plus forts du pays dans mon jeune temps, puisque, tel que me voilà, je ne crains encore personne.

Avec ça, j'étais vif comme un gardon, et je savais qu'en un danger au-dessus du pouvoir d'un seul, il aurait fallu être un oiseau ailé pour m'attraper à la course. M'étant donc précautionné d'une corde, et armé de mon fusil, à moi, qui n'avait point de balles bénites, mais qui portait plus juste que celui de mon père, je me mis à la recherche.

Je n'avais pas fait deux cents pas, que je vis trois autres bêtes pareilles, dans la marsèche à mon beau-frère, lesquelles s'y comportaient aussi malhonnêtement que possible. Comme la première, elles se laissèrent bien apjirocher, mais, tout aussitôt, prirent leur course et se sauvèrent dans un autre héritage qui dépendait du domaine de l'Aulnières, et où s'ébattait une troupe d'autres mules, toutes bien en point, réveillées comme souris et gambillant à la lune levante en vraie chasse à baudet, qui est, comme vous savez, la danse des bourriques du diable, quand les follets et les fades galopent dessus à travers les nuées.

Il n'y avait pourtant point là de magie, mais bien une grande fraude de pâture et un ravage abominable. La récolte n'était pas mienne, et j'aurais pu me dire que cela ne me regardait point ; mais je me sentais écoléré d'avoir couru pour rien après ces méchantes bêtes, et on ne peut voir saccager du beau froment du bon Dieu sans y avoir regret.

Je m'avançai donc dans cette grande pièce de blé sans voir âme chrétienne , mais voyant bien foisonner les mulets, et son-

geant d'en attraper quelqu'un qui pût me servir de témoignage, quand je viendrais à porter plainte du mal commis sur ma terre.

J'en avisai un qui me paraissait plus raisonnable que les autres, et quand je fus auprès, je vis que ce n'était point le même gibier, mais bien le petit cheval maigre qui avait une clochette au cou, laquelle clochette, comme j'ai su plus tard, s'appelle dairin, en pays bourbonnais, et donne le nom au cheval qui la porte. Ne sachant rien des usances du monde oi!i je me trouvais, ce fut par grand hasard que je pris le bon moyen, qui fut de m'emparer du clairin et de l'emmener, sauf à accrocher un mulet ou deux ensuite, si je pouvais y aboutir.

La petite bête, qui paraissait mignonne et bien privée, se laissa caresser et emmener sans souci de rien ; mais, dès qu'elle se mit à marcher, son clairin se mettant à sonner, grande fut ma surprise de voir accourir toutes les mules éparses emmi les blés, lesquelles volèrent après moi comme les abeilles après leur reine. Par là je vis qu'elles étaient dressées à suivre le clairin, et qu'elles en connaissaient la sonnerie comme bons moines connaissent la cloche de matines.

SIXIÈME VEILLEE

Je ne me demandai pas longtemps ce que j'allais faire de cette bande malfaisante. Je tirai droit sur le domaine de l'Aulnières, pensant, avec raison, qu'il me serait aisé d'ouvrir la barrière de la cour, d'y faire entrer tout mon

monde, après quoi, j'éveillerais les métayers, lesquels, avertis du dommage, agiraient comme bon leur semblerait.

J'approchais du domaine, lorsque, par aventure, il me parut voir, sur le chemin, un homme qui accourait derrière moi. J'armai mon fusil, songeant que si c'était le maître des mulets, j'aurais maille à partir avec lui.

Mais c'était Joseph, qui revenait de conduire Brulette au bourg et qui retournait à l'Aulnières.

— Que fais-tu là, Tiennet ? me dit-il en me rejoignant au plus vite qu'il put courir ; ne t'avais-je point averti de ne pas sortir de chez toi ? Tu te mets-là en danger de mort : lâche ce cheval et ne te soucie de ces bêtes. Ce qu'on ne peut empêcher, il vaut mieax le souffrir que chercher un pire mal.

— Merci, mon camarade, que je lui répondis : tu as des amis bien aimables, qui viennent faire pâturer leur cavalerie dans mon bien, et je ne soufflerais mot ? C'est bon, c'est bon ! passe ton chemin si tu as peur ; moi, j'irai jusqu'au bout, et me ferai raison par justice ou par force.

Comme je disais cela, m'étant arrêté avec les bêtes pour lui répondre, nous entendîmes japper au loin, et Joset, prenant vivement la corde qui me servait à mener le cheval, me dit :

— Alerte, Tiennet ! voilà les chiens du muletier ! si tu ne veux être dévoré, lâche le clairin ; aussi bien, le voilà qui reconnaît la voix de ses gardiens et tu n'en aurais pas bon marché maintenant.

Il disait vrai ; le clairin avait dressé les oreilles en avant pour écouter, puis, les couchant en arrière, ce qui est une grande marque de dépit, il se mit à hennir, à se cabrer, à ruer, ce qui mit toutes les mules en danse autour de nous, si bien que nous

n'eûmes que le temps de nous en retirer, laissant partir le tout, bride avalée, du côté des chiens.

Je n'étais guère content de céder, et comme les chiens, après avoir rassemblé leur troupeau enragé, faisaient mine de venir sur nous pour nous demander nos comptes, je fis celle d'abattre d'un coup de fusil le premier des deux qui me porterait la parole.

Mais Joset alla au-devant de lui et s'en fit reconnaître.

— Ah ! Satan, lui dit-il, vous êtes en faute. Vous vous êtes amusé à courir quelque lièvre dans les blés, au lieu de garder vos bêtes, et quand votre maître se réveillera, vous serez corrigé si vous n'êtes pas à votre poste, avec Louveteau et le Clairin.

Le chien Satan, connaissant qu'on lui faisait reproche de sa conduite, obéit à Joset, qui l'appela vers une grande friche où les mules pouvaient pâture sans faire de dommage, et où Joseph me dit qu'il resterait à les garder jusqu'au retour de leur maître.

— C'est égal, Joset, lui dis-je, ça ne se passera pas si tranquillement que tu crois, et si tu ne veux me dire où est caché le maître de ces mulets, je resterai là à l'attendre aussi, pour lui dire son fait et demander réparation du tort qu'il m'a causé.

— Je vois bien, reprit Joseph, que tu ne sais pas la vie des muletiers, puisque tu crois si commode d'en avoir raison; et, de vrai, c'est, je crois, la première fois qu'il en passe par ici. Ce n'est point leur chemin, puisque, d'ordinaire, ils descendent des bois du Bourbonnais par ceux de Meillant et de l'Épinasse, pour passer dans ceux de

LES MAITRES SONNEURS

Cheurre. C'est par aventure que je me suis trouvé en rencontrer dans la forêt de Saint-Chartier où ils faisaient halte pour gagner Saint- Août, et du nombre était celui-ci, qui s'appelle Huriel, et qui est demandé, à présent, aux forges d'Ardentes, pour porter du charbon et du minerai. Il a bien voulu se détemcer d'une couple d'heures pour m'obliger. Il s'en suit qu'ayant quitté ses compagnons et les pays de brandes qui se trouvent sur le chemin fréquenté de ceux de son état, et où les mules peuvent pâture sans nuire à personne, il a peut-être cru pouvoir se ilunner même licence dans nos pays de grain ; et encore (ju'il ait grand tort, il serait mal commode de lui faire entendre qu'il n'y a pas droit.

— Et si, faudra-t-il bien qu'il l'entende de moi, répondis-je, car je sais maintenant de quoi il retourne. Oh 1 oh ! des muleliers ! on sait ce que c'est, et tu me donnes souvenance de ce que j'en ai ouï raconter à mon parrain Gervais, le forestier. Ce sont gens sauvages, méchants et mal appris, qui vous tuent un homme dans un bois avec aussi peu de conscience qu'un lapin ; qui se prétendent le droit de ne nourrir leurs bêtes qu'aux dépens du paysan, et qui, si on le trouve malséant, et qu'ils ne soient pas les plus forts pour résister, reviennent plus tard ou envoient leurs compagnons faire périr vos bœufs par maléfice, brûler vos bâtiments, ou pis encore ; car ils se soutiennent comme larrons en foire.

— Puisque tu as ouï parler de ces choses, dit Joseph, tu vois que nous aurions tort, pour un petit dommage, d'en attirer un plus grand aux métayers, mes maîtres, et à ta famille. Je suis loin de trouver bon ce qui s'est passé, et quand maître Huriel m'a dit qu'il allait faire pâture par ici et faire sa couchée à la belle étoile, comme ils font en tout temps et en tout lieu, je lui avais enseigné

cette chaume et recommandé de ne pas laisser promener ses mu-
lets dans les terres ensemencées. Il me l'avait promis, car il n'est
pas méchant; mais il aies sens bien vifs et ne reculerait pas de-
vant une bande de monde qui lui tomberait sur le corps. Sans
doute, il pourrait bien demeurer sur la place ; mais je te de-
mande, Tiennet, si un dommage de dix ou douze boisseaux de
grain (je mets tout au pis), mérite mort d'homme et tout ce qui
s'ensuit pour ceux qui auraient fait ce mauvais coup. Retourne
donc à ton bien, vire les mauvaises bêtes, mais ne cherche que-
relle à personne; si on te questionne demain, dis que tu n'as rien
vu, car de témoigner en justice contre un muletier, c'est quasi-
ment aussi mauvais que de témoigner contre un seigneur.

Joseph avait raison ; je m'y rendis, et repris le chemin de chez
nous ; mais je n'en étais pas plus content pour ça, car de reculer
devant la crainte d'un défi, c'est sagesse pour les vieux et dépit
pour les jeunes.

J'approchais de ma maison, bien décidé à ne me point cou-
cher, quand il me parut y voir de la clarté. Je redoublai des
jambes, et, trouvant grande ouverte la porte que j'a\ais laissée
fermée au loquettoir, j'avançai sans roidir, et vis un homme dans
ma cheminée, allumant sa pipe à une flambée qu'il s'était faite. Il
se retourna pour me regarder aussi tranquillement que si j'en-
trais chez lui, et je reconnus l'homme encharbonné que Joseph
nommait Huriel.

Alors la colère me revint, et, fermant la porte derrière moi:

— C'est bien ! que je fis en m'avançant sur lui ; je

suis content que vous veniez dans la gueule du loup, Nous al-
lons nous dire deux mots, à cette heure.

— Trois, si vous voulez, fit-il en s'asseyant sur ses talons et en tirant le feu de sa pipe, dont le tabac était humide et ne prenait pas. Et il ajouta, comme en se moquant: — Il n'y a pas seulement chez vous une mau\aise pincette pour prendre la braise !

— Non, que je répondis ; mais o y a une bonne trique pour rabattre vos coutures.

— Pourquoi donc ça, s'il vous plaît? fit-il encore sans perdre une miette de son assurance. Vous êtes fâché que j'entre chez vous sans permission? Pourquoi n'y étiezvous point'; J'ai frappé à la porte, j'ai demandé du feu, ça ne se refuse jamais. Qui ne répond consent, j'ai poussé le loquet. Pourquoi n'avez-vous point de serrure, si vous craignez les voleurs? J'ai regardé vers les lits, j'ai trouvé maison vide; j'ai allumé ma pipe, et me voilà. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

En parlant comme je vous dis, il prit son fusil dans sa main comme pour en examiner la batterie, mais c'était bien pour me dire : — Si vous êtes armé, je le suis pareillement, et nous serons à deux de jeu.

J'eus l'idée de le coucher en joue pour le tenir en respect ; mais, à mesure que je regardais sa figure noircie, je lui trouvais un air si ouvert et un œil éveillé si bon enfant, que je sentais moins de colère que de fierté. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans tout au plus, grand et fort, et qui, rasé et lavé, pouvait être joli garçon. Je posai mon fusil au long du mur, et m'approchant de lui sans crainte :

— Causons, lui dis-je en m'asseyant à son côté.

— A vos souhaits, fit-il, posant pareillement son arme.

— C'est vous qu'on nomme Huriel ?

— Et vous Etienne Depardieu ?

— D'où savez-vous mon nom ?

— D'où vous savez le mien : de notre petit ami Joseph Picot.

— C'est donc à vous les mulets que je viens de prendre ?

— Que vous venez de prendre ? fit-il en se levant à moitié, d'étonnement. Puis, se mettant à rire : — Vous plaisantez ! On ne prend pas mes mulets comme ça.

— Si fait, lui répondis-je, on les prend en emmenant le clairin.

— Ah ! vous connaissez la manière ? dit-il d'un air de défiance ; mais les chiens ?

— On ne craint pas les chiens quand on a un bon fusil dans la main.

— Auriez-vous tué mes chiens ? fit-il encore en se levant tout à fait. Et sa figure flamba de colère, d'où je vis que s'il était d'humeur joviale, il pouvait aussi être terrible à son moment.

— J'aurais pu tuer vos chiens, répondis-je ; j'aurais pu emmener vos bêtes en fourrière dans une métairie où vous auriez trouvé une dizaine de bon gars pour parlementer. Je ne l'ai pas fait, parce que Joseph m'a remontré que vous étiez seul, et que, pour un dommage, c'était lâche de mettre un homme seul dans le cas de se faire tuer. J'ai écouté cette raison-là ; mais nous voilà un contre un. Vos bêtes ont gâté mon champ et celui de ma soeur ; de plus, vous venez d'entrer chez moi en mon absence, ce qui est

malhonnête et insolent. Vous allez me faire excuse de votre comporte-

LES MAITRES SONNEURS

jnent, me proposer indemnité pour le dommage de mon grain, ou bien...

— Ou bien quoi ? dit-il en ricanant.

— Ou bien nous allons plaider selon les droits et coutumes du Berry, qui sont, je pense, les mêmes que ceux du Bourbonnais, quand on prend les poings pour avocats.

— C'est-à-dire au droit du plus fort? fit-il en retroussant ses manches. Ça me va mieux que d'aller devant les procureurs, et si vous êtes seul, si vous n'agissez pas en traître...

— Venez dehors, lui dis-je, vous verrez que je suis seul. Vous avez tort de me faire injure ; car, en entrant ici, je vous tenais au bout de mon fusil. Mais les armes sont faites pour tuer les loups et les chiens enragés. Je n'ai pas voulu vous traiter comme une bête, et, bien qu'à présent vous soyez en mesure ne me fusiller aussi, je trouve qu'entre hommes c'est lâche de s'envoyer des balles, la force ayant été donnée aux humains pour s'en servir. Vous ne me paraissez pas plus manchot que moi, et si vous avez du cœur...

— Mon garçon, fit-il en me tirant auprès du feu pour me regarder, vous avez peut-être tort : vous êtes plus jeune que moi, et, encore que vous paraissiez sec et solide, je ne répondrais pas de votre peau. J'aimerais mieux que vous me parliez gentiment pour me réclamer votre dû, et vous en remettre à ma justice.

— En voilà assez, lui dis-je en lui faisant tomber son chapeau dans les cendres pour le fâcher ; c'est le mieuc cogné de nous deiLx qui sera le plus gentil tout à l'heure.

11 ramassa son chapeau tranquillement, le mit sur la table et dit :

— Quelles sont vos coutumes dans le pays d'ici?

— Entre jeunes gens, répondis-je, il n'y a ni malice ni trâtise. On se toure à bras-le-corps, on tape où l'on peut, sauf la figiu"e . Celui qui prend un bâton ou une pierre est réputé coquin et assassin.

— C'est comme chez nous, fit-il. Marchons donc, j'ai intention de vous ménager ; mais si j'y vas plus fort que je ne veux, rendez-vous, car il y a un moment, vous le savez, oh on ne peut pas bien répondre de soi.

Quand nous fûmes dehors, à même l'herbe drue, nous mêmes habits bas pour ne nous point gêner inutilement, et commençâmes à nous tourner, en nous serrant les flancs et en nous enlevant l'un l'autre. J'avais avantage sur lui, pour ce qu'il était plus grand de toute la tête et que son grand abattage me donnait meilleure prise. D'ailleurs, il n'était pas échauffé, et, croyant avoir trop vite raison de moi, il ne donnait pas sa force ; si bien que je le déracinai à la troisième suée, et l'étendis sous moi : mais là il reprit son avoir, et devant que j'eusse le temps de frapper, il se roula comme un serpent et m'enlaça si serré que j'en perdais mon soupir.

Pourtant je trouvai moyen de me relever avant lui, et de lui revenir sus. Quand il vit qu'il avait affaire à franche partie et attra-

paît du bon dans l'estomac et sur les épaules, il m'en porta aussi de rudes, et je dois dire que son poing pesait comme un marteau de forge. Mais j'y serais mort plutôt que d'en rien sentir, et chaque fois qu'il me criait : Rends-toi ! le courage et le moyen me revenaient pour le payer en même argent.

Si bien, qu'un bon quart d'heure durant, la lutte sembla

égale. Enfin, je sentis que je m'épuisais, tandis qu'il ne faisait que de s'y mettre ; car s'il n'avait pas les ressorts meilleurs que moi, il avait pour lui l'âge et le tempérament. Et, de fine force, je me trouvai dessous et bien battu, sans me pouvoir dégager. Non-obstant, je ne voulus crier merci, et quand il vit que je m'y ferais tuer, il se comporta en homme généreux. — En voilà assez, fit-il en me- lâchant le gosier; tu as la tête plus dure que les os, je vois ça ? et je te les casserais avant de la faire céder. C'est bien ! Puisque tu es un homme, soyons amis. Je te fais excuse d'être entré en ta maison ; et, à cette heure, voyons les ravages que t'ont fait mes mules. Me voilà prêt à te payer aussi franchement que je t'ai battu. Après quoi, tu me donneras un verre de vin, afin que nous nous quittions bons camarades.

Le marché conclu, et quand j'eus empoché trois bons écus qu'il me donna poi- moi et mon beau-frère, j'allai tirer du vin et nous nous mîmes à table. Trois pichets de deux pintes y passèrent, le temps de dire les grâces, car nous étions bien altérés au jeu que nous avions joué, et maître Huriel avait un coffre qui en tenait tant qu'on voulait. Il me parut bon compagnon, beau causeur et aimable à vivre au possible ; et moi, ne voulant pas rester en arrière de paroles et d'actions, je remplissais son verre à chaque minute et lui faisais des jurements d'amitié à casser les vitres.

11 ne paraissait point se sentir de la bataille ; si fait bien m'en ressentais-je; mais ne voulant pas le montrer, je lui fis offre d'une chanson, et j'en tirai une, avec un peu d'effort, de mon gosier, encore chaud de la pressurée de ses mains. Il n'en fit que rire. — Camarade, me dit-o, ni toi ni les tiens ne savez ce que c'est que chanter. Vos airs sont fades et votre souffle écourté comme vos idées et vos plaisirs. Vous êtes une race de cohmaçons, humant toujours même vent et suçant même écorce ; car vous pensez que le monde finit à ces collines bleues qui cerclent votre ciel, et qui sont les forêts de mon pays. Moi, je te dis, Tiennet, que c'est là que le monde commence, et que tu marcherais de ton meilleur pas, bien des jours et des nuits, avant de sortir de ces grands bois auprès desquels les vôtres sont des carrés de pois rames. Et quand tu en aurais gagné le bout, tu trouverais des montagnes et encore des bois tels que tu n'en a jamais vus, car ce sont de grands et beaux sapins d'Auvergne inconnus dans vos plaines grasses. Mais à quoi bon te parler de ces endroits que tu ne verras jamais .' Le Berrichon, je le sais, est une pierre qui roule d'un sillon sur l'autre, revenant toujours sur celui de droite quand la charrue l'a poussé pour une saison sur celui de gauche. Il respire un air lourd, il aime ses aises, il n'a point de curiosité ; il chérit son argent, et ne le dépense point ; mais il ne sait pas l'augmenter, et n'a ni invention ni courage. Je ne dis pas ça pour toi, Tiennet; tu sais te battre, mais c'est pour défendre ton bien, et tu ne saurais pas en acquérir par industrie, comme nous autres, esprits voyageurs qui vivons partout comme chez nous, et prenons par ruse ou par force ce qu'on ne nous donne pas de bon gré.

— Oui, j'en suis d'accord, répondis-je ; mais ne faitesvous pas là un métier de brigands? Voyons, ami Huriel, ne vaut-il pas

mieux être moins riche et n'avoir rien à se reprocher? car enfin, quand, sur vos vieux jours, vous

LES MAITRES SONNEURS

jouirez de votre fortune mal acquise , aurez-vous la conscience bien nette ?

— Mai acquise ! \oyon?, ami Tiennet, dit-il en riant, vous qui a\^ez, je suppose, conune tous les petits propriétaires de ce pays, une vingtaine de moutons, deux ou trois chèvres, et peut-être une pau\Te bourrique à nourrir sur le communal, quand, par inadvertance, vous les laissez peler les arbres et manger le blé vert du voisin, courezvous en offrir réparation ? Ne les ramenez-vous pas au plus vite sans rien dire, quand vous voyez paraître les gardes ? Et s'ils vous font procédure , ne pestez-vous contre eux et contre la loi? Et si vous pouviez, sans danger, les tenir dans quelque bon coin, n'est-ce pas sur leurs épaules que vous payeriez l'amende à beaux coups de trique ? Tenez ! c'est par couardise ou par force que vous respectez la règle, et c'est parce que nous y échappons que vous nous blâmez, par jalousie des franchises que nous savons prendre !

— Je ne peux pas goûter votre morale étrangère, Huriel; mais nous voilà bien loin de la musique. Pourquoi raillez-vous ma chanson? Est-ce que vous prétendez en savoir de meilleures ?

— Je ne prétends rien, Tiennet; mais je te dis que la chanson, la liberté, les beaux pays sauvages, la %ivacité des esprits, et, si tu veux aussi, l'art de faire fortune sans de\enir bête, tout ça se tient comme les doigts de la main; je te dis que crier n'est pas chanter, et que vous avez beau beugler comme des sourds dans vos champs et dans vos cabarets, ça ne fait pas de la musique. La

musique est chez nous, elle n'est pas chez vous. Ton ami Joset l'a bien senti, lui qui a les sens plus légers que toi ; car, pour toi, mon petit Tiennet, je \ois bien que je perdrais mon temps à t'en vouloir montrer la différence. Tu es un franc Berrichon, comme un moineau franc est un moineau franc, et ce que tu es à cette heure, tu le seras dans cinquante ans d'ici; ton crin aura blanchi, mais ta cervelle n'aura pas pris un jour.

— Pourquoi me juges-tu si sot ? repris-je un peu mortifié.

— Sot ? Pas du tout, dit-û. Franc de ton cœur et fin de ton intérêt, tu l'es et le seras; mais vivant de ton corps et léger de ton âme, tu ne saurais jamais l'être.

Voici pourquoi , Tiennet , dit-il encore en me montrant les meubles qui étaient dans la maison. Voilà de bons gros lits ventrus, où vous dormez dans la plume jusque par-dessus les yeux. Vous êtes gens de bêche et de pioche, et faiseurs de grandes tâchies qui se voient au soleil ; mais il vous faut ensuite la couette de fin duvet pour vous reposer. Nous autres, gens des forêts, nous serions malades s'il fallait nous ensevelir \ivants dans des draps et des couvertures. Une hutte de branchage, un lit de fougère, voilà notre mobilier, et même ceux de nous qui voyagent sans cesse et qui ne se soucient pas de payer dans les auberges, ne supportent pas le toit d'une maison sur leurs têtes; au cœur des liivers, ils dorment à la franche étoile sur la bâtime de leurs mulets, et la neige leur sert de linge blanc. — ^■ oilà des dres-soirs, des tables, des chaises, de la belle vaisselle, des tassas de grès, du bon vin, une crémaillère, des pots à soupe, que sais-je ? 11 vous faut tout cela pour être contents; vous mettez à chaque repas une bonne lieure pour vous lester; ^■ ous mâchonnez

comme des bœuf's qui ruminent : aussi , quand il vous faut remettre sur vos

jambes et retourner à l'ouvrage, vous avez un crève-cœur qui revient tous les jours deux ou trois fois. Vous êtes lourds et pas plus gaillards d'esprit que vos bêtes de trait. Le dimanche, accoudés sur des tables, mangeant plus que voire faim et buvant plus que votre soif, croyant vous divertir et vous reconforter en vous indigeant, soupirant pour des filles qui s'ennuient avec vous sans savoir pourquoi ; dansant vos bourrées traînantes dans des chambres ou dans des granges où l'on étouffe, vous faites, d'un jour de liesse et de repos, une pesanteur de plus sur vos estomacs et sur vos esprits ; et la semaine entière vous en paraît plus triste, plus longue et plus dure. Oui, Tiennet, voilà la vie que vous menez. Pour trop chérir vos aises, vous vous faites trop de besoins, et pour trop bien \d\Te, vous ne vivez pas.

— Et comment donc vivez-vous, vous autres muletiers? lui dis-je, un peu ébranlé de sa critique. Voyons, je ne parle pas de ton pays bourbonnais, que je ne connais point, mais de toi, muletier, que je vois là devant moi, buvant rude, mettant les coudes sur la table, n'étant pas fâché de trouver quelque part du feu pour ta pipe et un chrétien pour causer ? Es-tu donc fait autrement que les autres hommes ? Et quand tu auras mené cette dure \ie que tu vantes une vingtaine d'années, l'argent que tu auras ménagé à te priver de tout, ne le dépenseras-tu pas à te procurer une femme, une maison, une table, un bon lit, du bon \in et du repos ?

— Voilà bien de questions à la fois, Tiennet, répondit mon hôte. Pour un Berrichon, ça n'est pas mal raisonné. Je vas tâcher d'y répondre. Tu me vois boire et causer, parce que j'aime le vin

et que je suis un homme. La table et la société me plaisent même beaucoup plus qu'à toi, par la raison que je n'en ai pas besoin et n'en fais pas mon habitude. Toujours sur pied, mangeant sur le pouce, buvant aux fontaines que je rencontre et dormant sous la feuillée du premier chêne venu, quand, par hasard, je trouve bonne table et bon \m à discrétion, c'est fête pour moi, ce n'est plus nécessité. Vivant souvent seul des semaines entières, la société d'un ami m'est tout un dimanche, et dans une heure de causerie, je lui en dis plus que dans une journée de cabaret. Je jouis donc de tout, plus que vous autres, parce que je ne fais abus de rien. Si une gentille fillette ou une femme déterminée me vient trouver dans mon haUier, c'est pour me dire qu'elle m'aime ou qu'elle me veut. Elle sait bien que je n'ai pas le temps d'aller me piauler auprès d'elle comme un nigaud pour attendre son heure, et j'avoue qu'en fait d'amour, j'aime ce qui se trouve plutôt que ce qu'il faut chercher et attendre. Quant à l'avenir, Tiennet, je ne sais pas si j'aurai jamais une maison et une famille : si cela m'arrive, j'en serai plus reconnaissant que toi au bon Dieu, et j'en connaîtrai mieux la douceur ; mais je jure que ma ménagère ne sera point une de vos grosses rougeaudes, eût-elle vingt mille écus en dot. L'homme amoureux de liberté et de bonheur vrai ne se marie pas pour de l'argent. Je n'aimerai jamais qu'une fille blanche et mince comme nos jeunes bouleaux, une de ces mignonnes alertes comme il en pousse sous nos ombrages et qui chantent mieux que vos j:06signols.

— Une fille comme Brulette, pensai-je. Par bonheur, elle n'est point ici, car elle, qui méprise tous ceux qu'elle

LES AFAITUfIS SONNEURS

ST

connaît, se pourrait bien coiffer de ce barbouillé, ne fût-ce que par caprice.

Le muletier continua.

— Adonc, Tiennet, je ne blâme point de suivre le chemin qui est devant toi ; mais le mien va plus loin et me plaît davantage. Je suis content de te connaître, et si tu as jamais besoin de moi, tu peux me requérir. Je ne te demande pas la pareille ; je sais qu'un habitant des plaines, quand il s'agit de faire une douzaine de Heues pour aller trouver un parent ou un ami, se confesse à son curé et presse son testament. Pour nous autres, ce n'est pas de même ; nous volons comme les hirondelles, et on nous rencontre quasiment partout. A revoir, une poignée de main, et si tu t'ennuies jamais de ta vie de paysan, appelle le corbeau noir du Bourbonnais à ton aide ; il se souviendra qu'il a cornemuse un air sur ton dos sans fâcherie, et qu'il t'a cédé par estime de ton bon courage.

SEPTIÈME VEILLÉE

Lh-dessus, Huriel alla rejoindre Joseph et moi mon lit, en dépit de la critique du muletier ; car si j'avais, jusquelà, caché par amour-propre et oublié par curiosité le mal que je me sentais dans les os, je n'en étais pas moins vanné des pieds à la tête. Il paraît que maître Huriel reprit sa marche bien allègrement sans se ressentir de rien ; pour moi, je fus forcé de rester couché environ une semaine, car je crachais le sang et je me sentais l'estomac tout décroché. Joseph me vint visiter et s'étonna de me voir ainsi ; mais, par mauvaise honte, je ne lui voulus point raconter mon aventure, voyant que maître Huriel, en lui parlant de moi, ne lui

avait pas mentionné de quelle manière nous nous étions expliqués.

Il y eut grand étonnement au pays pour le dommage des blés de l'Aulaières, et la piste des mulets sur nos chemins fut une chose imaginative.

En remettant à mon beau-frère l'argent que j'avais si durement gagné pour lui, je lui racontai le tout, mais sous le secret ; et comme c'était un bon gars bien prudent, il n'en fut rien ébruité.

Cependant Joseph avait caché sa musette au logis de Brulette, et n'en pouvait faire usage, pour ce que, d'une part, la rentrée des foin ne lui en laissa pas le temps, et que, de l'autre, Brulette craignant la malice de Garnat, fit de son mieux pour qu'il renonçât à son idée.

Joseph feignit de se soumettre ; mais il nous parut bientôt qu'il manigançait un nouveau plan, et qu'il songeait de se louer dans une autre paroisse où il espérait d'avoir ses coudées franches.

Aux approches de la Saint-Jean d'été, il ne s'en cacha plus et avertit son maître de se procurer un autre laboureur ; mais il ne fut jamais possible de lui faire dire où il voulait aller ; et, comme il avait coutume de dire : Je ne sais pas, à tout ce qu'il voulait taire, nous crûmes que véritablement il s'en allait à la loue comme les autres, sans avoir rien d'arrêté dans son vouloir.

Comme la foire aux chrétiens est grande fête h la ville , Brulette y alla pour danser, et moi aussi. Nous pensions y trouver Joseph et savoir, à la fin de la journée, pour quel maître et pour

quel endroit il se serait décidé ; mais il ne parut ni au matin ni au soir sur la place. Personne ne le

vit dans la ville. Il avait laissé sa musette, mais emporté, la veille, ceux de ses effets qu'il déposait d'ordinaire au logis du père Brulet.

Comme nous revenions le soir, Brulette et moi, avec tout son cortège d'amoureux et d'autres jeunesses de notre paroisse, elle me prit le bras, et, marchant avec moi sur le bas- côté herbu de la route, à part des autres, elle me dit :

— Sais-tu, Tiennet, que me voilà en peine de notre Joset? Sa mère, que j'ai vue tantôt à la ville, est en grand chagrin et ne se peut imaginer où il aura passé. Il y a longtemps déjà qu'il lui a donné à entendre l'intention qu'il avait de s'en aller un peu plus loin ; mais de savoir où, il n'y a pas eu moyen, et aujourd'hui cette pauvre femme se désole.

— Et vous, Brulette, lui dis-je, m'est avis que vous n'êtes point du tout gaie et que vous n'avez point dansé du même cœur qu'aux autres fêtes ?

— J'en conviens, répondit-elle. J'ai de l'amitié pour ce pauvre gars lunatique. D'abord, c'est par devoir, à cause de sa mère , et puis par accoutumance , et enfin, c'est pour estime de son flûtage.

— • Est-il possible que le flûtage te fasse tant d'effet?

— L'effet n'en a rien de blâmable, cousin. Qu'est-ce que tu y trouves à reprendre ?

— Rien ; mais...

— Allons, explique-toi donc, fit-elle en riant, car il y a longtemps que tu me chantes je ne sais quelle antienne là-dessus, et je voudrais pouvoir te dire amen pour qu'il n'en soit plus question.

— Eh bien, Brulette, lui dis-je, ne parlons plus de Joseph et parlons de nous deux : ne veux-tu point comprendre que j'ai un grand amour pour toi, et ne me veux-tu point dire si tu y répondras un jour ou l'autre?

— Oh! oh! parles-tu bien sérieusement, cette fois?

— Cette fois comme les autres. Ça a toujours été très-sérieux de ma part, même quand la honte me faisait tourner la chose en badinage.

— Alors, dit Brulette en doublant le pas avec moi, pour n'être point écoutée de ceux qui nous suivaient, dis-moi comment et pourquoi tu m'aimes : je te répondrai après.

Je vis qu'elle voulait des louanges et de jolies paroles, et je n'étais pas des plus adroits à ce jeu-là. J'y fis de mon mieux et lui dis que depuis que j'étais venu au monde, je n'avais eu qu'elle dans mon idée, comme étant la plus aimable et la plus belle des filles; même quand à l'âge où elle n'avait que douze ans, elle m'avait déjà ensorcelé.

Je ne lui apprenais rien de nouveau, et elle confessa s'en être très-bien aperçue au catéchisme. Mais, me raillant :

— Explique-moi donc, me dit-elle, pourquoi tu n'en es point mort de chagrin, puisque je te rembarrais si bien? et comment tu as fait pour devenir un gars si fort et si bien portant, encore que l'amour te fit, comme tu prétends, sécher sur pied ?

— Ce n'est point là s'expliquer sérieusement comme tu me le promettais, lui répondis-je.

— Si fait, répliqua-t-elle, c'est sérieux, car je n'aurai jamais de préférence que pour celui qui pourra me jurer de n'avoir regardé, aimé, convoité que moi dans toute sa vie.

— Oh ca, c'est bien, Brulette ! m'écriai-je, et, en ce

LES MAITRES SONNEURS

cas, je ne crains personne, sans exception de ton Joset, qui, j'en conviens, n'a jamais regardé aucune fille, mais dont les yeux ne voient rien, pas même toi, puisqu'il te quille.

— Laissons Joset, c'est convenu, reprit Brulette un peu vivement, et, puisque tu te vantes de voir si clair, confesse que, malgré ton goût pour moi, tu as reluqué déjà plus d'une fille. Çh, ne mens pas, je bais le mensonge. Qu'esl-ce que tu contais si joyeusement, l'an passé, à la Sylvaine? Et, il n'y a pas plus d'un mois ou deux, à la grand'Bonnine, que tu fis danser, sous mon nez, deux dimanclies de suite? Crois-tu que je sois aveugle et que l'on m'en donne à garder?

Je fus un peu mortifié d'abord , et puis , encouragé par l'idée qu'il y avait un brin de jalousie chez Brulette, je lui répondis bien franchement :

— Ce que je contais à ces filles-là, ma cousine, n'est pas assez job pour que je le répète à une personne que je respecte. Un garçon peut faire des sottises pour se désennuyer, et le regret qu'il a ensuite prouve d'autant mieux que son cœur et son esprit n'étaient point de la partie.

Brulette devint rouge ; mais elle reprit aussitôt :

— Alors , Tiennet, tu me peux jurer que mon humeur et ma figure n'ont jamais été rabaissées dans ton estime par la figure et la gentillesse d'aucune autre fille, et cela, depuis que tu es au monde?

— J'en ferais serment, lui dis-je.

— Fais-le donc : mais donne ton attention et ta religion à ce que tu vas dire. Jure-moi par ton père et ta mère, par le bon Dieu et par ta conscience, qu'aucune ne t'a jamais semblé aussi belle que moi.

J'allais jurer, quand, je ne sais comment, un souvenir me fit trembler la langue. Je fus bien simple, peut-être, d'y faire attention , car ça n'en eût pas valu la peine pour un esprit plus dégourdi que le mien; mais il ne me fut point possible de mentir, au moment où l'image me revint si clair devant les yeux. Et pourtant, je l'avais oubliée jusqu'à cette heure, et je n'y eusse peut-être jamais repensé, sans les questions et commandements de Brulette.

— Tu n'y vas point vite, dit-elle; mais j'aime mieux ça: je t'estimerai pour une vérité et te mépriserais pour un mensonge.

— Eh bien , Brulette , répon Jis-je, puisque tu veux que je sois juste, sois-le aussi. Dans toute ma vie, j'ai vu deux filles, deux enfants, l'on peut dire, à l'une desquelles j'aurais barguigné à donner la préférence, si l'on m'eût dit dans ce temps-là, où je n'étais qu'un enfant moi-même : « Voilà les deux mignonnes qui t'écouteront dans la suite des temps ; choisis celle que tu voudrais avoir pour femme. » J'aurais sans doute dit : « C'est ma cousine, » parce que je te connaissais aimable, et que, de l'autre, je ne savais

rien de rien, l'ayant vue en tout dix minutes. Et cependant, par réflexion, il est possible que j'eusse senti quelque regret, non parce qu'elle était plus parfaite que toi en beauté, je ne crois point la chose possible ; mais parce qu'elle me donna un baiser gros et bon sur chaque joue, lequel je n'avais et n'ai encore jamais reçu de toi. D'où j'aurais pu conclure qu'elle était fille à donner un jour son cœur bien franchement, tandis que la discrétion du tien me tenait dès lors et m'a toujours tenu depuis en peine et en crainte.

— Où donc est cette fille à présent ? demanda Brulette, qui me parut saisie de ce que je disais ; et comment est-ce qu'on la nomme ?

Elle fut bien étonnée d'apprendre que je ne savais ni son nom ni son pays, et que, dans ma souvenance, je ne la pouvais désigner qu'en l'appelant la fille des bois. Je lui racontai simplement la petite aventure de la charrette embourbée, et elle en prit occasion de me faire plus de questions que je n'en pouvais contenter ; car il y avait déjà de la confusion dans mes remembrances, et je ne fa'sais point tant d'état d'une si chétive affaire que Bru- J3I te en voulait supposer. Sa tête travaillait pour comprendre chaque mot qu'elle m'arrachait, et on eût dit qu'elle se questionnait elle-même, avec un peu de dépit, pour savoir si elle était assez jolie pour avoir tant d'exigences, et si le moyen de plaire aux garçons était la franchise ou le déguisement.

Peut-être qu'elle fut tentée un petit moment de me faire oublier, par des coquetteries, cette petite revenante que j'avais dans la tête, et qui, plus que de raison, lui portait ombrage, ; mais après deux ou trois mots de badinage, elle répondit à mes reproches : — Non, Tiennet, je ne te ferai pas un tort d'avoir eu des

yeux pour une jolie fille, quand la chose est innocente et naturelle comme tu me la racontes ; mais cette bêtise-là , dont nous venons d'amuser nos esprits, a tourné le mien, je ne sais comment, à des réflexions sérieuses sur toi et sur moi. Je suis coquette, mon bon cousin ; je sens cette fièvre-là jusque dans la racine de mes cheveux ; je ne sais point si j'en guérirai ; mais, telle que me voilà, je ne songe à l'amour et au mariage que comme à la fin de toute aise et de toute fête. J'ai dix-huit ans, et c'est déjà l'âge de réfléchir : Eh bien, la réflexion ne me \dent encore que comme un coup de poing dans l'estomac ; tandis que toi, dès l'âge de quinze ou seize ans, tu t'es déjà questionné sur la manière d'être heureux en ménage. Et là-dessus, ton cœur simple t'a fait une réponse juste : c'est qu'il te fallait une bonne amie simple et juste comme toi-même, et sans malices, fierté ni folie. Or je te tromperais vilainement si je te disais que je suis ton fait. Que ce soit caprice ou défiance, je ne me sens porté pour aucun de ceux que je peux choisir, et je ne voudrais pas répondre de changer bientôt. Plus je vas, plus ma liberté et ma gaieté me plaisent. Sois donc mon ami, mon camarade et mon parent ; je t'aimerai comme j'aime Joseph, et mieux encore si tu es plus fidèle à mon amitié ; mais ne songe plus à m'épouser. Je sais que tes parents y seraient contraires, et moi-même je le serais malgré moi, et avec le regret de te mécontenter. Voyons, voilà qu'on nous observe et qu'on court après nous pour déranger le discours trop long que nous faisons ensemble. Veux-tu ne point boudier, prendre ton parti, et me rester frère? Si tu dis oui, nous ferons la jV/H)ic'(; de Saint-Jean en arrivant au bourg, et nous ouvrirons gaiement la danse tous les deux.

— Allons, Brulette ! lui dis-je en soupirant, c'est comme tu voudras ; je ferai mon possible pour ne plus t'aimer que comme

tu me le commandes, et, dans tous les cas, je te resterai bon parent et bon ami, comme c'est nîbn devoir.

Elle me prit la main, et, s'amusant à faire galoper ses amoureux,, elle courut avec moi jusque sur la place du

LES MAITRES SONNEURS

bourg, où déjà les vieux de l'endroit avaient dressé les fagots et la paille de la jaunée. Brulette fut requise comme étant arrivée la première, d'y mettre le feu, et bientôt la flamme s'éleva jusqu'au-dessus du porche de l'église.

Mais nous n'avions point de musique pour danser, lorsque le garçon à Carnat, qui s'appelait François, arriva avec sa musette et ne se fit point prier pour nous venir en aide, car lui aussi en tenait sa bonne part pour Brulette, comme les autres. } j On se mit donc à baller bien joyeusement ; mais, au | bout de peu de minutes, chacun s'écria que cette musique coupait les jambes. François Carnat y était encore trop novice, et il avait beau faire de son mieux, on ne pouvait pas se mettre en train. Il s'en laissa plaisanter, et continua, bien content d'avoir occasion de s'exercer car c'était, je crois, la première fois qu'il faisait danser le monde.

Ça ne faisait l'affaire de personne, et quand on vit que cette danse, au lieu d'adoucir les jambes déjà lasses, ne faisait que les achever, on parla de se dire bonsoir, ou d'aller finir la journée entre hommes au cabaret. Brulette et les autres fillettes se récrièrent, nous traitant de beuveraches et de malplaisants garçons ; et cela fit un débat, au milieu duquel un grand beau sujet se montra tout d'un coup, avant qu'on eût pu voir d'oij il sortait.

— Oui-dà, enfants ! cria-t-il d'une voix si forte qu'elle couvrit tout notre vacarme et se fit écouter d'un chacun : vous voulez danser encore ? qu'à cela ne tienne ! Voilà un cornemuseux de rencontre qui vous en baillera tant que vous en voudrez, et qui, mèmement, ne vous prendra rien pour sa peine. Donnez-moi ça, dit-il à François Carnat, et m'écoutez : ça pourra servir, car, encore que je ne fasse point mon état de musiquer, j'en sais un peu plus long que vous.

Et, sans attendre le consentement de François, il enfla sa musette et se mit à en jouer, aux cris de joie des filles et au grand remerciement des garçons.

J'avais, dès les premiers mots, reconnu la voix et l'accent bourbonnais du muletier ; mais je ne pouvais en croire mes yeux, tant je le voyais changé à son profit.

Au lieu de son sarrau encharbonné, de ses vieilles guêtres de cuir, de son chapeau cabossé et de sa figure noire, il avait un habit neuf, tout en fin droguet blanc jaspé de bleu, du beau linge, un chapeau de paille enrubané de trente-six couleurs, la barbe faite, la face bien lavée et rose comme une pêche : enfin, c'était le plus bel homme que j'aie vu de ma vie : grand comme un chêne, bien pris de tout son corps, la jambe sèche et nerveuse, les dents comme un chapelet de graines d'ivoire, les yeux comme deux lames de couteau, et l'air avenant d'un bon seigneur. Il reluquait toutes nos filles, souriant aux belles, riant jusqu'aux oreilles devant celles qui n'avaient pas bonne grâce, mais se montrant joyeux et bon compère à tout le monde, encourageant et animant la danse de l'œil, du pied et de la voix ; car il ne soufflait que peu dans la musette, tant il était habile à gouverner son vent, et di-

sait, entre chaque bouffée, mille drôleries et sornettes qui mettaient tous les esprits en joie et folie.

Et de plus, au lieu de compter les reprises et carrements comme font les ménétriers de profession, qui s'arrêtent tout juste, quand ils ont gagné leurs deux sous par chaque couple, il se mit à cornemuser d'affilée un bon

quart d'heure durant, changeant ses airs on ne sait comment, car il passait de l'un à l'autre sans qu'on en vit la couture ; et c'étaient les plus belles bourrées du monde, toutes inconnues chez nous, mais si enlevantes et d'un mouvement si dansable, qu'il nous semblait voler en l'air plutôt que de gigotter sur le gazon.

Je crois qu'il aurait cornemuse et que nous aurions dansé toute la nuit sans nous lasser, ni lui ni nous autres, s'il n'eût été dérangé par le père Carnat, lequel, du cabaret de la Biaude, entendant si bien mener sa musette, était arrivé, bien étonné et bien fier du savoir-faire de son garçon. Mais quand il vit l'instrument dans les mains d'un étranger et François qui prenait sa part de la danse sans songer à mal, la colère le gagna, et, poussant le muletier par surprise, il le fit sauter, de la pierre où il était juché, tout au beau milieu de la danse.

Maître Huriel fut un peu étonné de l'aventure, et, se retournant, il vit Carnat tout dépité, qui lui faisait semonce lui rendre son instrument.

Vous n'avez point connu Carnat le cornemuseux ; c'était déjà un homme d'âge en ce temps-là, mais encore soUde et malicieux comme un vieux diable.

Le muletier commença de lui montrer les poings; mais, retenu par ses cheveux blancs, il lui rendit doucement la musette, en lui répondant : — Vous auriez pu m'avertir avec plus d'honnêteté, mon vieux ; mais s'il vous fâche que je prenne votre place, je vous la rends de bon cœur; d'autant que je serai content de danser à mon tour, si la jeunesse d'ici veut souffrir un étranger en sa compagnie.

— -Oui, oui ! dansez 1 vous l'avez bien gagné ! cria le monde de la paroisse, qui s'était tout rassemblé autour de sa belle musique, et qui déjà s'était affolé de lui, les vieux comme les jeunes.

— Or donc, dit-il en prenant la main de Brulette, qu'il avait regardée plus que toutes les autres, je demande, pour mon payement, de danser avec cette jolie blonde, quand même elle serait déjà engagée.

— Elle est engagée avec moi, Huriel, dis-je au muletier; mais comme nous sommes amis, jeté cède mon droit pour cette bourrée.

— Merci ! répondit-il, en me donnant une poignée de main; et il ajouta dans mon oreille : — Je ne voulais point avoir l'air de te connaître; si tu n'y vois pas d'inconvénient pour toi, à la bonne heure !

— Ne dites pas que vous êtes muletier, repris-je, et tout ira bien.

Tandis qu'un chacun me questionnait sur l'étranger, une autre question s'élevait sur la pierre des ménétriers : le père Carnat ne voulait ni jouer, ni faire jouer son garçon. Mêmement, il lui faisait grand reproche de s'être laissé supplanter par un homme in-

connu, et plus on voulait arranger la chose en lui disant que cet étranger ne prenait pas d'argent, plus il se fâchait rouge. Il en vint à ne se plus connaître quand le père Maurice Viaud lui dit qu'il était un jaloux, et que cet étranger en remontrerait à tous ceux de son état dans le pays.

Alors il vint au milieu de nous, et, s'adressant à Huriel, lui demanda s'il avait patente pour cornemuser, ce qui fit rire tout le monde, et le muletier en core pliis. Enfin, sommé de répondre à ce vieux enragé, Huriel lui dit : — Je ne sais pas les coutumes de votre pays, mon vieux ; mais

LES MAITURS SONNEURS

j'ai assez voyagé pour connaître la loi, et je sais que nulle part en France les artistes ne payent patente.

— Les artistes ? fit Carnat, étonné d'un mot que, pas plus que nous, il n'avait jamais ouï employer. Qu'est-ce que vous entendez par là ? Est-ce une sottise que vous me voulez dire ?

— Non point ! reprit Huriel ; je dirai les musiciens, si vous voulez, et je vous déclare que je suis libre de musiquer sans payer aucun droit au roi de France.

— Bien, bien, je sais ça, répondit Carnat ; mais ce que vous ne savez pas, vous, c'est qu'au pays d'ici, les musiciens payent un droit au corps des ménestriers pour avoir licence d'exercer, et ils en reçoivent lettres-patentes, s'ils en sont agréés après les épreuves.

— Oui-dà ! Je connais cela, répondit Huriel, et je sais très bien quelle monnaie il faut empocher ou déboursier dans vos épreuves. Je ne vous conseillerais pas de m'y essayer ; mais, heureusement

pour vous, je n'exerce pas votre état et ne prétends rien chez vous ; je joue gratis où il me plaît, et cela, nul ne m'en peut empêcher, par la raison que je suis reçu maître sonneur, tandis que vous ne l'êtes peut-être point, vous qui parlez si haut.

Carnat s'apaisa un peu à cette parole, et ils se dirent tout bas quelques mots que personne n'entendit, par lesquels ils se firent connaître l'un à l'autre qu'ils étaient de la même corporation, sinon de la même compagnie. Les deux Carnat, n'ayant plus rien à objecter, vu que tout le monde rendait témoignage pour Huriel qu'il avait joué sans se faire payer, se retirèrent tout grommelants et en disant des malhonnêtetés que personne ne voulut relever, afin d'en finir.

Dès qu'ils furent partis, on appela la Marie Guillard, qui était une petite jeunesse très-subtile de sa langue, et on la fit chanter, pour que l'étranger pût avoir son plaisir de la danse.

Il ne dansait pas de la même manière que nous autres, encore qu'il s'accordât Irès-bien à nos carrements et à notre mesure; mais il avait meilleure façon et donnait du jeu à tout son corps si librement, qu'il paraissait encore plus beau et plus grand que de coutume. Brulelte y fit attention, car, au moment qu'il l'embrassa, comme c'est la manière de chez nous au commencement de chaque bourrée, elle devint toute rouge et confuse, contrairement à son habitude, qui était tranquille et indifférente à ce baiser-là.

J'en augurai qu'elle m'avait un peu surfait son mépris pour l'amour; mais je n'en témoignai rien, et j'avoue qu'en dépit de tout, je me coiffais pour mon compte des grands talents et des belles façons du muletier.

La danse finie, il vint à moi, tenant Brulelte par le bras et me disant :

— C'est à ton tour, mon camarade, et je ne peux pas te faire plus grand remerciement que de te rendre cette jolie danseuse. C'est une vraie beauté de mon pays, et, à cause d'elle, je fais réparation à la race berrichonne ; mais pourquoi finir sitôt la fête ? Est-ce qu'il n'y a pas, dans votre bourg, une autre musette que celle de ce vieux chagriné ?

— Si fait, dit vivement Brulette, à qui l'envie de danser encore fit échapper le secret qu'elle eût voulu garder ; mais, tout aussitôt, elle se reprit en rougissant et ajouta :

Du moins, il y a des pipeaux et des porchersqui en savent jouer tant bien que mal.

— Fi ! des pipeaux ! dit le muletier ; si on vient à rire, on les avale, et ça fait tousser. J'ai la bouche trop grande pour ces instruments-là, et c'est pourtant moi qui veux vous faire danser, gentille Brulette ; car c'est votre nom, je l'ai entendu, dit-il en s'éloignant un peu avec elle et moi ; et je sais qu'il y a chez vous une musette belle et bonne, venant du Bourbonnais, et appartenant à un certain Joseph Picot, votre ami d'enfance, votre camarade de première communion.

— Oh ! oh ! d'où savez-vous cela ? dit Brulette bien confondue. Vous connaissez donc notre Joseph ? Et peut-être pourriez-vous nous dire où il a passé ?

— En êtes-vous en peine ? dit Huriel en l'observant.

— Si fort en peine que je vous remercierais, d'un grand cœur, de m'en donner nouvelles.

— Eh bien, je vous en donnerai, mignonne , mais pas avant que vous m'ayez remis sa musette, que je suis chargé de lui porter au pays où il est maintenant.

— Quoi? dit Brulette, il est donc déjà bien éloigné?

— Assez pour ne pas avoir en\ie de revenir.

— Vrai, il ne reviendra pas ? 11 s'en va pour tout à fait? Voilà qui m'ôte l'envie de rire et de danser.

— Oh ! ma belle enfant, fit Huriel, vous êtes donc la fiancée de ce petit Joseph ? Il ne m'avait pas dit cela !

— Je ne suis la fiancée de personne, répondit Brulette en se redressant.

— Et pourtant, reprit le muletier, voilà un gage qu'on m'a dit de vous montrer, dans le cas où vous douteriez que je suis chargé d'emporter la musette.

— Où donc ? quel gage ? fis-je à mon tour.

— Regardez à mon oreille, dit le muletier, en relevant une peignée de ses cheveux noirs tout crépus, et en nous montrant un tout petit cœur en argent, passé par son anneau à une grande boucle en or fin qui lui traversait l'oreille à la manière des bourgeois de ce temps-là.

Je crois bien que ces oreilles percées commencèrent à donner dans la vue de Brulette, car elle lui dit : — Vous n'êtes pas ce que vous paraissez, et je vois bien que vous n'êtes pas un homme à vouloir tromper de pauvres gens. D'ailleurs, c'est bien à moi le gage que vous portez là; ou plutôt c'est à Jûset, car c'est un cadeau que sa mère m'a fait le jour de notre première communion,

et que je lui ai donné en souvenance de moi, le lendemain, quand il a quitté la maison pour entrer dans un service. Or donc Tiennet, me dit-elle, va-t'en à mon logis, chercher la musette, et l'apporte là, sous le porche de l'église oii il fait noir, sans qu'on voie où tu l'as prise, car le père Carnat est un homme méchant, qui ferait des peines à mon grandpère s'il savait que nous nous sommes prêtés à une pareille chose.

HUITIÈME VEILLÉE

Je fis ce qui m'était commandé, laissant, à contre-cœur, Brulette seule avec le muletier, dans un endroit de la place déjà bien embruni par la nuit tombante. Quand je revins, portant la musette pliée et démontée sous ma blouse, je les retrouvai au même coin, devisant avec beaucoup d'action, et Brulette me dit : — Tiennet, je te prends à témoin que je ne suis point consentante à donner à cet homme-là

LES MAITRES SONNEURS

le gage qu'il a pendu à son oreille. Il prétend ne me le point rendre, parce que, de fait, c'est propriété pour Joset; mais il dit que Joset ne le lui reprendra pas, et encore que ce soit une petite chose qui n'a pas conséquence de dix sous vaillant, il ne me plaît pas d'en faire don à un étranger. Je n'avais pas plus de douze ans quand je l'ai baillé à Joset, et il faudrait être fin pour y entendre malice : mais puisqu'on veut qu'il y en ait, ce m'est une raison de plus pour le refuser à un autre.

Il me sembla que Brulette se donnait trop de mal pour enseigner au muletier qu'elle n'était point l'amoureuse de Joset, et que, pour sa part, le muletier était content de lui trouver le cœur libre d'engagements. En tous cas, il ne se gêna guère pour continuer à la courtoiser devant

moi.

— Mignonne, lui dit-il, vous avez tort de vous défier.

Je ne veux faire montre de vos dons à personne, encore qu'il y eût de quoi être glorieux s'ils étaient miens ; mais je reconnais ici, devant Tiennet, que vous ne m'encouragez point à vous aimer. Dire que cela m'en empêchera, je n'en réponds pas ; mais, à tout le moins, vous êtes forcée de souffrir que je me souvienne de vous, et que j'estime ce gage de dix sous wiillant à mon oreille, plus qu'aucune autre chose que j'aie jamais convoitée. Joseph est mon ami, et je sais qu'il vous aime ; mais l'amitié de ce garronlà est si tranquille, qu'il ne songera pas seulement à me redemander son gage. Or donc, si nous nous revoyons dans un an ou dans dix, vous le retrouverez là, à moins que l'oreille n'y soit plus.

Et disant ainsi, il prit et embrassa la main de Brulette, et se mit en devoir de rajuster et d'enfler la cornemuse.

— Que faites-vous là? lui dit-elle. Quant à moi, je vous l'ai dit, puisque Joset quitte sa mère et ses amis pour longtemps, j'ai de la peine et ne veïux plus me divertir ; et tant qu'à vous, vous vous mettez en danger d'une bataille, si d'autres cornemuseux du pays viennent à passer,

— Bah ! bah ! répondit Huriel, c'est ce qu'on verra; ne vous inquiétez pas de moi ; et quant à vous, Brulette, vous danserez, ou

je croirai que vous êtes amoureuse d'un ingrat qui vous quitte

Soit que Brulette eût trop de fierté pour laisser prendre cette idée-là, soit que le diable de la danse fût plus fort qu'elle, sitôt que la musette, dressée et enflée, commença de sonner, elle n'y put tenir et se laissa emmener par moi à la bourrée.

Vous ne sauriez croire, mes amis, quels cris de contentement et d'émerveillement il y eut sur la place, au bruit tonnant de cette musette bourbonnaise et au retour du muletier, que l'on croyait déjà parti. On ne dansait plus que d'un pied et on allait finir, quand il reparut sur la pierre des ménétriers. Aussitôt ce devint comme une rage, on ne s'y mit plus à quatre ni à huit, mais bien à seize ou à trente-deux, se tenant par les mains, sautant, criant et riant, que le bon Dieu n'aurait pu y placer un mot.

Et bientôt après, les vieux, les jeunes, les petits enfants qui ne savaient pas encore mener leurs jambes, comme les grands-pères qui ne tenaient quasi plus sur les leurs, les vieilles qui se tremoussaient à Fanciennne mode, les gars maladroits qui n'avaient jamais pu mordre à la mesure, tout se mit en branle, et, pour un peu, la cloche de la paroisse s'y serait mise aussi d'elle-même. Jugez donc une musique, la plus belle qu'on eût ouïe au pays, et qui ne coûtait rien ! même elle paraissait aidée du diable, puisque

le cornemuseux ne demandait jamais grâce et faisait éreinter tout le monde sans se lasser. — J'en veux avoir le dernier ! s'écriait-il, à chaque fois qu'on lui conseillait de se reposer ; je prétends que la paroisse entière y crève et que nous soyons encore tous ici au lever du soleil, moi debout et vaillant, vous autres me demandant merci ! — Et lui de cornemuser, et nous tous de trépigner comme des fous.

La mère Biaude, voyant qu'il y avait là de l'ouvrage et du profit, avait fait apporter des bancs, des tables, du boire et du manger, et comme, de ce dernier article, elle n'était pas assez fournie pour tant de ventres creusés par la danse, un chacun se mit en devoir de livrer aux amis et parents qu'il avait là tout ce que son logis contenait de victuailles pour la semaine. Qui apportait un fromage, qui un sac de noix, qui un quartier de chèvre, ou un cochon de lait, lesquels furent rôtis ou grillés à la cantine vite ment dressée. C'était comme une noce où les voisins se seraient invités les uns les autres. Les enfants ne se couchèrent point, on n'eut pas le temps d'y songer, et ils dormirent en tas de moutons sur le bois de travail toujours emmagasiné sur le commun, au bruit enragé de la danse et de la musette qui ne s'arrêtait que le temps d'entonner au cornemuseux une chopine du meilleur vin.

Et tant plus il buvait, tant plus il était gaillard et cornemusait en manière admirable. Enfin, l'appétit venant aux plus solides, Huriel fut forcé de finir, faute de danseurs à contenter; et, ayant gagné sa gageure de nous enterrer tous, il consentit à souper. Chacun l'invitait et se disputait riionneur et le plaisir de le régaler; mais voyant que Brulette venait à ma table, il accepta mon offre et s'assit à côté d'elle, tout bouillant d'esprit et de belle humeur. Il y mangea nte et bien; mais, au lieu d'être appesanti par la digestion, il fut le premier à lever son verre pour chanter, et malgré qu'il eût bouffé six heures durant comme un orage, il avait la voix ausssi fraîche et aussi juste que si de rien n'était. On essaya de lui tenir tête, mais les plus renommés chanteurs y renoncèrent bientôt pour le plaisir de l'écouter, car rien ne valait auprès de ses chansons , tant pour les airs que pour les paroles, et on avait même grand'peine à lui donner le refrain ; car il n'y

avait rien dans son sac qui ne fût tout neuf pour nos oreilles et d'une quahté qui dépassait tout notre savoir.

On quitta toutes les tables pour l'entendre, et, au moment que le jour levant commença de percer à travers la feuillée, il y avait autour de nous une foule plus charmée et plus attentionnée qu'au plus beau prêche.

Alors il se leva, monta sur son banc et présenta son verre vide au premier rayon du soleil qui passait au-dessus de sa tête, en disant, d'un air qui nous fit trembler tous, sans qu'on sût ni pourquoi ni comment : — Amis, voilà le flambeau du bon Dieu ! Éteignez vos petites chandelles, et saluez ce qu'il y a de plus clair et de plus beau dans le monde !

— Et à présent, dit-il en se rasseyant et en posant son verre retourné sur la table, assez causé, assez chanté pour une nuit. Que faites- vous là, sacristain ? Allez sonner l'Angelus, et qu'on voie ceux qui se signeront chrétiennement! à cela on connaîtra celui qui s'est diverti honnêtement de celui qui s'est abruti comme un sot. Après que nous aurons tous rendu gloire à Dieu, je vous quitterai, mes enfants, vous remerciant dein'avoir fait si bonne fête et marqué tant de fiancé. Je vous devais une petite réparation pour

LES MAITRES SONNEURS

un dommage que j'ai causé, sans le vouloir, à quelques uns d'entre vous, il n'y a pas longtemps. Devinez si vous pouvez; moi, je ne suis pas ici à confesse; mais je pense avoir fait de mon mieux pour vous divertir, et le plaisir valant mieux que le profit, selon moi, je me crois quitte envers tous.

Et comme on voulait le faire expliquer :

— Silence ! cria-t-il, voilà l'Angelus qui cloche !

Et il se mit à genoux, ce qui entraîna tout le monde à en faire autant, et même avec un recueillement singulier, car cet homme-là semblait avoir puissance sur les esprits.

Quand on eut fini la prière, on le chercha ; il avait disparu, et si bien, qu'il y eut des gens qui se frottèrent les yeux, pensant qu'ils avaient rêvé cette nuit de liesse et de folie.

NEUVIÈME VEILLÉE

Brulette était toute tremblante, et quand je lui demandai ce qu'elle avait et ce qu'elle pensait, elle me répondit en portant à sa joue le revers de sa main : — Cet hommela est aimable, Tiennet ; mais il est bien hardi.

Comme j'étais allumé un peu plus que de coutume, je me trouvais assez courageux pour lui dire :

— Si la bouche d'un étranger vous a offensé la peau, celle d'un ami peut enlever la tache.

Mais elle me repoussa en répondant :

— Il est parti, et il y a sagesse à oublier ceux qui s'en vont.

— Mèmement le pauvre Joset?

— Oh! celui-là, c'est différent, dit-elle.

■j — Pourquoi dilTérent ? \ous ne répondez point ? Ah ! Brulette, vous en tenez pour...

— Pour qui ? dit-elle vivement. Comment s'appelle-t-il? Dis donc, puisque tu le connais?

— C'est, lui répondis-je en riant, l'homme noir pour qui Joset s'est donné au diable, et qui vous a fait peur, un soir de ce printemps que vous étiez eu ma maison.

— Non, non, tu te moques! Dis-moi son nom, son état, son pays?

— Non pas , Brulette ! tu dis qu'il faut oublier les absents, et j'aime autant ne pas te faire changer d'avis.

Le monde de la paroisse s'étonna bien de voir le cornemuseux parti comme par miracle, sans qu'on eût songé à s'informer de lui. Quelques-uns l'avaient bien questionné ; m:iiis à l'un il avait dit être Marchois et s'appeler d'une façon, à l'autre il avait dit autrement, el nul ne savait la vérité. Je leur jetai encore un nom différent pour les dérouter, non pas qu'Huriel le gâteaux de blés eût rien a craindre de personne, après qu'Huriel le cornemuseux avait si bien monté la tête à tout le monde, mais pour me divertir, et aussi pour faire enrager Brulette. Puis, quand on me demanda d'où je le connaissais, je répondis, en me moquant, que je ne le connaissais pas ; qu'il lui avait pris fantaisie, en arrivant, de m'accoster comme un ami, et que j'avais répondu de même par manière de plaisanter.

Cependant Brulette m'ayant questionné à fond, force me fut de lui dire ce que j'en savais, et encore que ce ne fût pas grand-chose, elle regretta de l'entendre, car elle avait, comme beaucoup de gens du pays, un grand préjugé contre les étrangers, et contre les muletiers principalement.

Je pensais que cette répugnance lui ferait vite-ment ou-

blier Huriel, et si elle y songea, elle ne le montra guère, car elle continua la joyeuse vie qui lui plaisait, sans marquer de préférence à personne, disant que, voulant être femme aussi fidèle qu'elle était fille insoucieuse, elle avait le droit de prendre son temps d'étudier son monde; et tant qu'à moi, me répétant souvent qu'elle ne voulait que mon amitié fidèle et tranquille, sans idée de mariage.

Mon naturel ne me portant point à la tristesse, je n'en fis point de maladie. Je me sentais bien un peu comme Brulette à l'endroit de la liberté. J'usais de la mienne comme un garçon, et je prenais le plaisir où je le trouvais sans la chaîne. Mais ma fougue passée, je revenais tous jours auprès de ma belle cousine, comme en une compagnie douce, honnête et réjouissante, dont je me serais trop privé en essayant de boudier contre moi-même. Elle avait plus d'esprit que toutes les filles et femmes de l'endroit. Et puis, son logis était agréable, toujours propre et bien gouverné, ne sentant point la gêne, et se remplissant, dans les veillées d'hiver comme dans tous les autres chômages de l'année, de la plus gentille jeunesse de la paroisse. Les filles suivaient volontiers la compagnie de cette belle, parce qu'il y pleuvait des garçons à choisir et que, de temps en temps, elles y accrochaient un mari pour leur compte. Mêmement Brulette se servait de l'estime qu'on faisait de son esprit juste et de ses jolies paroles, pour décider les jeunes gens à donner leur attention à des filles qui les convoitaient, et elle s'y montrait généreuse comme font les riches qui savent bien ne devoir jamais manquer.

Le grand-père Brulet aimait cette jeune compagnie et la réjouissait par ses vieilles chansons et par beaucoup de belles his-

toires qu'il savait. Par des fois, la Mariton venait aussi pour un moment, à seules fins d'avoir à parler de son garçon, et c'était une femme de grande causette, encore très-fraîche et donnant aux jeunes filles la vraie manière de se bien habiller; car elle était élégante pour complaire à son maître Benoît, lequel voulait que, par sa bonne mine et sa braverie, elle fit belle enseigne à sa maison.

11 n'était même point rare qu'au passage, les ^eilleux du pays, voyant là de la jeuuesse rassemblée, ne se missent en besogne de faire danser devant la porte, si bien que la Brulette, en son petit logis, sans autre avoir de conséquence que sa gentillesse et sa belle grâce, devint comme une reine, que les filles laides et délaissées critiquaient tout bas, mais que les autres trouvaient plus de profit que de dépit à reconnaître et à fréquenter.

Il y avait approchant une année qu'on se divertissait ainsi, sans avoir reçu d'autres nouvelles de Joseph que deux lettres par lesquelles il faisait connaître à sa mère qu'il était en bonne santé et gagnait bien sa vie dans le Bourbonnais. Il n'y disait point l'endroit de sa demeuitmce, et les deux lettres portaient la marque de deux endroits différents. Mèmement la seconde n'était guère commode à comprendre , encore que notre curé fût très-adroit à hre les écritures ; mais il paraissait que Joseph s'était fait enseigner l'instruction, et s'était essayé, pour la première fois, à écrire de lui-même. Enfin vint une troisième lettre, adressée à Brulette, et M. le curé la lut bien couramment et la trouva clairement tournée. Celle-là disait que Joseph était un peu malade et s'en remettait à la main d'un ami pour donner de ses nouvelles. Ce n'était

LES MAITRES SONNEURS

qu'une fièvre de printemps, et l'on ne s'en devait point tourmenter. On y disait encore qu'il était avec des amis, lesquels, faisant coutume de voyager, se mettaient en route pour le pays de Chambérat, d'oCi ils écriraient encore, si son état venait à s'empirer malgré les grands soins qu'ils lui donnaient.

— Mon Dieu ¹ dit Brulette, quand le curé lui eut fait entendre ce qu'il y avait sur ce papier, j'ai grand'peur qu'il ne se soit fait muletier aussi, et je n'oserais dire à sa mère ni sa maladie ni l'état qu'il a pris. La pauvre âme a bien assez de peines comme ça.

Et puis, regardant la lettre, elle demanda ce que disait la signature. M. le curé, qui n'y avait pas fait grande attention, mit ses lunettes et se prit à rire, disant qu'il n'avait jamais vu chose pareille et qu'il avait beau s'y reprendre, il n'y voyait, en guise de nom, que la représentation d'un bout d'oreille avec un anneau et une manière de cœur passé dedans.

— C'est, dit-il, quelque signe de compagnonnage. Toute confrérie a ses emblèmes, et personne n'y connaît goutte.

Mais Brulette comprit fort bien, se troubla un peu, emporta la lettre et l'examina souvent, je peux croire, d'un œil moins indifférent qu'elle ne le prétendait : car il lui poussa en tête l'idée de savoir lire, et bien secrètement elle s'y mit, avec l'aide d'une ancienne fille de chambre de noble, qui était retirée mercière en notre bourg, et qui venait souvent babiller en une maison si bien achalan dée de monde, comme était celle de ma cousine.

¹¹ ne fallut pas grand temps à une tête si futée pour en savoir long, et, un beau jour, je fut bien étonné de voir qu'elle écrivait des chansons et des prières qui paraissaient moulées finement. Je ne pus m'empêcher de lui demander si c'était pour corres-

pondre avec Joseph ou avec le beau muletier qu'elle s'apprenait des malices au-dessus de son état.

— Il s'agit bien de ce faraud aux oreilles percées ! fitelle en riant. Me crois-tu fille si peu réfléchie que d'envoyer des lettres à un garçon étranger ? Mais si Joseph nous revient savant, il aura bien fait de se sortir de sa bêtise, et, tant qu'à moi, je ne suis point fâchée non plus d'être un peu moins sotte que je n'étais.

— Brulette, Brulette, lui dis-je, vous mettez votre idée hors de votre pays et de vos amis ! Ça vous portera malheur, prenez-y garde ! Je ne suis pas plus tranquille pour Joseph là-bas que pour vous ici.

— Tu peux être tranquille sur mon compte, Tiennet ; j'ai la tête froide, malgré qu'on en dise. Tant qu'à notre pauvre gars, j'en suis bien en peine ; car nous voilà, depuis six mois bientôt, sans nouvelles de lui, et ce beau muletier, qui avait si bien promis d'en donner, n'y a plus songé. La Mariton se désole de l'oubli de Joset, car elle n'a point su sa maladie, et peut-être qu'il est mort sans que personne s'en doute.

Je lui remontrai que, dans ce cas-là, nous en aurions reçu avertissement, et que le manque de nouvelles signifiait toujours bonnes nouvelles.

— Tu diras ce que tu voudras, répondit-elle ; j'ai rêvé, il y a deux nuits, que je voyais arriver ici le muletier, nous rapportant sa musette et nous annonçant qu'il avait péri. Depuis ce rêve, je suis attristée dans mon cœur et me fais reproche d'avoir laissé passer tant de temps sans

songer à mon pauvre ami de jeunesse, et sans m'essayer à lui écrire ; mais où lui aurais-je envoyé ma lettre, puisque je ne sais pas seulement où il est ?

Disant cela, Brulette, qui était auprès d'une fenêtre et regardait par hasard au dehors, poussa un cri et devint toute blanche de peur. Je regardai aussi et je vis Huriel, tout encharbonné et noirci dans sa figure et ses habillements, comme je l'avais vu la première fois. Il venait vers nous, et les enfants se sauvaient de son passage en criant : « Le diable ! le diable ! » tandis que les chiens jappaient après lui.

Saisi de ce que m'avait raconté Brulette et voulant lui épargner d'apprendre trop vite une mauvaise nouvelle, je courus au-devant du mulétier, et ma première parole fut pour lui dire au hasard et dans un grand trouble :

— Est-ce donc qu'il est mort ?

— Qui ? Joseph ? répondit-il ; non. Dieu merci ! Mais vous savez donc qu'il est encore malade ?

— Est-il en danger ?

— Oui et non. Mais c'est devant Brulette que je te veux parler de lui. Est-ce là sa maison ? Conduis-moi auprès d'elle.

— Oui, oui, viens ! lui dis-je ; et, courant en avant, je dis à ma cousine de se tranquilliser et que les nouvelles n'étaient point si mauvaises qu'elle s'y attendait.

Elle appela vite son grand-père qui chapusait dans la chambre voisine, et se mit en devoir de recevoir honnêtement le mulétier ; mais le voyant si différent de l'idée qu'elle en avait gar-

dée, si mal connaissable dans sa couleur et son habillement, elle perdit contenance et en détourna ses yeux avec tristesse et confusion.

Huriel s'en aperçut bien, car il se prit à sourire, et, relevant ses rudes cheveux noirs , comme par hasard, mais de manière à montrer que le gage de Brulette était toujours à son oreille : — C'est bien moi, dit-il, et non point un autre. Je viens exprès de mon pays pour vous parler d'un ami qui, grâce à Dieu, n'est ni mort, ni mourant, mais dont cependant il faut que je vous entretienne un peu à loisir. Avez-vous celui de m'écouter ?

— Fort bien oui, dit le père Brulet. Asseyez-vous, mon homme ; on va vous servir.

— Il ne me faut rien, dit Huriel prenant une chaise. J'attendrai l'heure de votre repas. Mais, avant tout, je me dois faire connaître des personnes à qui je parle.

DIXIÈME VEILLÉE

— Parlez, dit mon oncle, on vous entendra.

Alors le muletier : — Je m'appelle Jean Huriel, muletier de mon état, fils de Sébastien Huriel, qui est dit Bastien le grand bûcheux, maître sonneur très-renommé et ouvrier très-estimé dans les bois du Bourbonnais. Voilà mes noms et qualités, dont je peiLX faire preuve et honneur. Je sais que, pour gagner plus de confiance, j'aurais dCi me présenter à vous comme j'ai le moyen de paraître ; mais ceux de mon état ont une coutume...

— Votre coutume , dit le père Brulet, qui lui portait grande attention, je la connais, mon garçon. Elle est bonne ou mauvaise, selon que vous êtes bons ou mauvais vous-mêmes. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans savoir ce que c'est que les muletiers, et comme j'ai roulé autrefois hors du pays, je sais vos usages et comportements. On

iO

LES MAITRES SONNEURS

dit vos confrères sujets à beaucoup de méfaits : on en a vu enlever des filles, battre des chrétiens, voire les faire périr dans de méchantes disputes et leur enlever leur argent.

— Je pense, dit Huriel en riant, qu'on a beaucoup surpassé le mal en le racontant. Les choses dont vous parlez sont si anciennes qu'on n'en pourrait retrouver les auteurs, et la peur qu'on a eu dans vos pays les a augmentées, si bien que, pendant longues années, les muletiers n'ont osé sortir des forêts qu'en grandes bandes et avec grand danger. La preuve qu'ils se sont bien amendés et qu'on n'a plus à les craindre, c'est qu'ils ne craignent plus rien eux-mêmes, et que me voilà seul au milieu de vous.

— Oui, dit le père Brulet, qui n'était point aisé à persuader, mais vous avez le noir sur la figure, pas moins ! Vous avez juré à votre confrérie de suivre son commandement, qui est de passer déguisé en cette mode dans les pays où vous êtes encore suspects, afin que si fun de vous y fait quelque mal, on ne puisse pas dire, en voyant les autres plus tard : « C'est lui ou ce n'est pas lui. » Enfin, vous êtes tous responsables les uns pour les autres. Ça a son bon côté, qui est de vous faire amis bien fidèles, chacun à la

dévotion de tous ; mais ça laisse une grande doutance pour le restant de votre religion, et je ne vous cache pas que si un muletier, tant bon garçon et avancé d'argent fût-il, venait me demander mon alliance, je lui offrirais bien de bon cœur mon vin et ma soupe, mais je ne le semonderais point d'épouser ma fille.

— Aussi, dit le muletier, l'œil allumé et regardant hardiment Brulette qui faisait semblant de penser à autre chose, n'ai-je point eu fidée de me présenter dans un pareil dessein; vous n'avez pas besoin de me refuser, père Brulet , car vous ne savez pas si je suis marié ou garçon, je ne vous en ai rien dit.

Brulette baissa les yeux tout à fait, sans laisser voir si elle était contente ou fâchée du compliment. Puis elle reprit son courage, et dit au muletier : — Il ne s'agit point de cela, mais de Joset, dont vous deviez nous donner nouvelles, et dont la santé m'angoisse beaucoup le cœur. \oil; mon grand-père qm a élevé ce garçon et qui lui porte de l'intérêt : ne sauriez-vous nous parler de lui avant toutes choses ?

Huriel regarda très-fixement Brulette, parut surmonter un moment de chagrin et se raffermir en lui-même pour parler ; puis il dit :

— Joseph est malade, assez malade pour que je me sois décidé à venir dire à celle qui en est l'auteur : « Voulez-vous le guérir, et cela est-il en votre pouvoir ? »

— Qu'est-ce que vous chantez là ? dit mon oncle ouvrant l'oreille, qu'il commençait à avoir un peu dure. En quoi ma fille peut-elle guérir cet enfant dont nous parlons ?

— Si j'ai parlé de moi avant de parler de lui, répondit Huriel, c'est que j'avais à en dire des choses délicates et que vous n'auriez point souffertes du premier venu. A présent, si vous me jugez honnête homme, permettez-moi d'exposer tout ce que je pense et tout ce que je sais.

— Expliquez-vous sans crainte, dit vivement Brulette ; je ne m'embarrasse d'aucune idée qu'on puisse avoir de moi.

— Je n'ai de vous qu'une bonne idée, belle Brulette, repartit le muletier : ce n'est pas votre faute si Joseph vous aime ; et si vous le lui rendez dans le secret de votre cœur,

personne n'a le droit de vous en blâmer. On peut envier Joseph dans ce cas-là, mais non point le trahir, ni vous faire de la peine. Sachez donc comment vont les choses entre lui et moi depuis le jour où nous avons fait amitié ensemble, et où je lui ai persuadé de venir apprendre, en mon pays, la musique dont il se montrait si affolé.

— ■ Je ne sais pas si vous lui avez rendu là un bien beau service, observa mon oncle ; m'est avis qu'il aurait pu l'apprendre ici tout aussi bien, et sans chagriner ni inquiéter son monde.

— Il m'a dit, reprit Huriel, et je l'ai bien vu depuis, qu'il ne serait pas souffert par les autres sonneurs. D'ailleurs, je lui devais la vérité, puisqu'il me donnait sa confiance quasiment à la première vue. La musique est une herbe sauvage qui ne pousse pas dans vos terres. Elle se plaît mieux dans nos buyères, je ne saurais vous dire pourquoi ; mais c'est dans nos bois et dans nos ravines qu'elle s'entretient et se renouvelle comme les fleurs de chaque printemps ; c'est là qu'elle s'invente et fait foisonner des idées pour les pays qui en manquent ; c'est de là que vous

viennent les meilleures choses que vous entendez dire à vos sonneux; mais comme ils sont paresseux ou avarés, et que vous vous contentez toujours du même régal, ils viennent chez nous une fois en leur vie, et se nourrissent là-dessus tout le restant. A cette heure même, ils font des élèves qui rabâchent nos vieux airs en les corrompant, et qui se croient dispensés de venir consulter nos anciens. Donc un jeune homme bien intentionné comme toi, disais-je à votre Joset, qui s'en irait boire à la source, s'en reviendrait si frais et gras nourri que personne ne pourrait se soutenir contre lui.

C'est pourquoi Joset fit accord de partir à la Saint- Jean ensuivante, et de s'en aller en Bourbonnais, où il trouverait, à la fois , de l'ouvrage pour vivre dans nos bois et des leçons du meilleur maître. Car il faut vous dire que les plus fameux inventeurs sont dans le haut Bourbonnais, vers les bois de pins , du côté où la Sioule descend emmi les monts Dômes, et que mon père, natif du bourg nommé Huriel, d'où il a pris son nom, a passé sa vie dans les meilleurs endroits et se tient toujours en bonne haleine et provision de belle science. C'est un homme qui n'aime pas à travailler deux ans de suite au même pays , et plus il avance en âge, plus il est vif et changeant. Il était en la forêt de Tronçay l'an dernier ; il a été ensuite en celle de l'Épinasse, et il est, à cette heure, en celle de l'Alleu, où Joset, toujours fendant, bûchant et cornemusant avec lui, l'a suivi fidèlement, l'aimant comme s'il était son fils et se louant d'en être pareillement aimé.

Il s'y est trouvé aussi heureux que peut l'être un amant séparé de sa maîtresse ; mais la vie n'est pas si douce et si commode chez nous que dans vos pays , et malgré que mon père, conseillé par son expérience, le voulait retenir, Joseph, pressé de réussir, a

un peu usé de son souffle dans nos instruments, qui sont, comme vous avez pu voir, d'autre taille que les vôtres, et qui fatiguent l'estomac , tant qu'on n'a pas trouvé la vraie manière de les enfler: si bien que les fiè\Tes l'ont pris et qu'il a commencé de cracher du sang. Mon père, connaissant le mal et sachant le gouverner, lui a retiré sa musette et lui a recommandé le repos ; mais si son corps y a gagné d'une façon, il s'y est empiré de l'autre. 11 s'est arrêté de tousser et de cracher le sang, mais il est tombé

MUW

LES MAITRES SONNEURS

dans un ennui et dans une faiblesse qui ont donné frayeur pour sa vie ; si bien qu'il y a huit jours, revenant d'un de mes voyages, j'ai trouvé Joset si pâle que je ne le reconnaissais point, et si lâche sur ses jambes qu'il ne se pouvait porter.

Questionné par moi, il m'a dit bien tristement et versant des larmes: « Je vois bien, mon Huriel, que je vas mourir au fond de ces bois, loin de mon pays, de ma mère, de mes amis, et sans avoir été aimé de celle à qui j'aurais tant voulu montrer mon savoir. L'ennui me mange la tête et l'impatience me sèche le cœur. J'aurais mieux souhaité que ton père me laissât m'achever en cornemusant. Je me serais éteint envoyant de loin à celle que j'aime toutes les douceurs que ma bouche n'a jamais su lui dire, et en rêvant que j'étais à son côté. Sans doute le père Bastion a eu bonne intention, car je sentais bien que je m'y tuais par trop d'ardeur. Mais qu'est-ce que je gagne à mourir moins vite? Il n'en faut pas moins que je renonce à la vie, puisque, d'une part, me voilà sans pain et à votre charge, faute de pouvoir bûcher; et que, de l'autre, je me vois trop chétif de ma poitrine pour cornemuser.

Ainsi, c'est fait de moi. Je ne serai jamais rien, et je m'en vas, sans avoir tant seulement le plaisir de me remémorer un jour d'amour et de bonheur.

Ne pleurez pas, Brulette, continua le muletier en lui prenant la main dont elle s'essuyait le visage; tout n'est pas encore perdu. Ecoutez-moi jusqu'à la fin.

Voyant l'angoisse de ce pauvre enfant, je m'en allai quérir un bon médecin, lequel, l'ayant examiné, nous dit qu'il avait plus d'ennui que de maladie, et qu'il répondait de le bien guérir, s'il pouvait se retenir de sonner et se dispenser de bûcher encore un mois durant.

Quant au dernier point, c'était bien commode; mon père n'est pas malheureux, ni moi non plus, Dieu merci, et nous n'avons pas grand mérite à prendre soin d'un ami empêché dans son travail; mais l'ennui de ne point musiquer et d'être là, loin de son monde, privé de voir sa Brulette, sans profit pour son avancement, a fait mentir le médecin. Un mois s'est quasiment passé, et Joset n'est pas mieilX. 11 ne voulait pas vous le faire assavoir, mais je l'y ai décidé ; et même, je le voulais amener ici avec moi. Je l'avais bien arrangé sur un de mes mulets et vous le reconduisais déjà, lorsqu'au bout de deux lieues, il est tombé en faiblesse, et j'ai été obligé de le reporter à mon père, lequel m'a dit : a Va-t'en au pays de ce garçon et ramène ici sa mère ou sa fiancée. 11 n'est malade que de chagrin, et, en voyant l'une ou l'autre, il reprendra courage et santé pour achever ici son apprentissage ou pour s'en retourner chez lui. »

Cela dit devant Joset l'a beaucoup secoué : « Ma mère, criait-il comme un enfant; ma pauvre mère, qu'elle vienne au plus tôt! »

Mais bien vite il se reprenait : « Non, non ! je ne veux pas qu'elle me voie mourir; son chagrin m'achèverait trop malheureusement
1 — Et Brulette? lui disais-je tout bas. — Oh ! Brulette ne viendrait pas, faisait-il; Brulette est bonne; mais il n'est point possible qu'elle n'ait pas fait choLx d'un amoureux qui la retiendrait de me venir consoler. »

Alors , j'ai fait jurer à Joset qu'il prendrait au moins patience jusqu'à mon retour, et je suis venu. Père Brulct, décidez de ce qu'il faut faire, et vous, Brulette, consultez ovtre cœur.

— Maître Huriel, dit Brulette en se levant, j'irai, encore que je ne sois point la fiancée de Joseph, comme vous le dites, et que rien ne m'oblige envers lui, sinon que sa mère m'a nourrie de son lait et portée en ses bras. Mais pourquoi pensez-vous que ce jeune homme est épris de moi, puisque, aussi vrai que voilà mon grand-père, il ne m'en a jamais dit le premier mot?

— Il m'avait donc bien dit la vérité? s'écria Huriel, comme charmé de ce qu'il entendait ; mais, se raccoisant aussitôt : Il n'en est pas moins vrai, dit-il, qu'il en peut mourir, d'autant plus que l'espoir ne le soutient pas, et je dois ici plaider sa cause et dire ses sentiments.

— En êtes-vous chargé? dit Brulette avec fierté et aussi avec un peu de dépit contre le muletier.

— Il faut que je m'en charge, commandé ou non, répliqua Huriel. J'en veux avoir le cœur net... à cause de lui qui m'a confié sa peine et demandé mon secours. Voilà donc comme il me parlait : « J'ai voulu me donner à la musique, autant par amour de la chose que par amour de ma mie Brulette. Elle me considère comme son frère, elle a toujours eu pour moi de grands soins et

une bonne pitié ; mais elle n'en a pas moins fait attention à tout le monde, hormis à moi; et je ne l'en peax blâmer. Cette jeunesse aime la braverie et tout ce qui rend glorieux. C'est son droit d'être coquette et avantageuse. J'en ai le cœur fâché, mais c'est la faute du peu que je vaux si elle donne ses amitiés à de plus vaillants que moi. Tel que me voilà, ne sachant ni piocher rude, ni parler doux, ni danser, ni plaisanter, ni même chanter, me sentant honteux de moi et de mon sort, je mérite bien qu'elle me regarde comme le dernier de ceux qui pourraient prétendre à elle. Eh bien, voyez-vous, cette peine me fera mourir si elle dure, et j'y veux trouver un remède. Je sens en dedans de moi quelque chose qui me dit que je peux musiquer mieux que tous ceux qui s'en mêlent dans notre endroit; si j'y aboutais, je ne serais plus un rien du tout. Je deviendrais plus que les autres, et comme cette fille a du goût et de l'accent pour chanter, elle comprendrait, par elle-même, ce que je vaux, outre que sa fierté serait flattée de l'estime qu'on ferait de moi. »

— Vous parlez, dit Brulette en souriant, comme si je l'entendais lui-même, encore qu'il ne m'ait jamais dit cela à propos de moi. Son amour-propre a toujours été en souffrance, et je vois que c'est aussi par l'amour-propre qu'il croirait pouvoir me persuader; mais puisque une telle maladie le met en danger de mourir, je ferai, pour lui remonter le courage, tout ce qui dépendra de la sorte d'amitié que j'ai pour lui. J'irai le voir avec la Mariton, si toutefois c'est le conseil et la volonté de mon grandpère.

— Avec la Mariton, dit le père Brulet, ça ne me paraît pas possible, pour des raisons que je sais et que tu sauras bientôt, ma fille. Qu'il te suffise, quant à présent, que je te dise qu'elle est empêchée de quitter son maître, à cause , d'embarras qu'il a dans ses

affaires. D'ailleurs, si la maladie de Joseph peut se dissiper, il est inutile de tourmenter et de déranger cette femme. J'irai donc avec toi, parce que j'ai la confiance, comme tu as toujours gouverné Joseph pour le mieux, que tu auras encore crédit sur son esprit pour le ramener au courage et à la raison. Je sais ce que tu penses de lui, et c'est ce que j'en pense aussi : d'ailleurs, si nous le trouvions dans un état désas-

LES MAITRES SONNEURS

péré, nous ferions vilement écrire pour que sa mère vienne lui fermer les yeux.

— Si vous voulez me souffrir en votre compagnie pour le voyage, dit Huriel, je vous conduirai bien au juste, d'un soleil à l'autre, au pays où se trouve Joseph, et même en une seule journée, si vous ne craignez pas trop les mauvais chemins.

— Nous causerons de ça à table, répondit mon oncle ; et quant à votre compagnie, je la souhaite et la réclame, car vous avez très-bien parlé, et je ne suis pas sans savoir à quelle famille d'honnêtes gens vous appartenez.

— Connaissez-vous donc mon père ? dit Huriel. En nous entendant nommer Brulette, il nous a dit, à Joseph et à moi, que son père avait eu un ami de jeunesse qui s'appelait Brulet.

— C'était moi, dit mon oncle. J'ai bûché longtemps, il y a une trentaine d'années, dans le pays de Saint-Amand avec votre grand-père, et j'ai connu votre père tout jeune, travaillant avec nous et sonnant déjà par merveille. C'était un garçon bien aimable, qui ne doit pas être encore trop chagriné par l'âge. Quand vous vous êtes fait connaître tout à l'heure, je n'ai pas voulu vous

couper la parole, et si je vous ai un peu tancé sui' les coutumes de votre état, c'était à seules fins de vous éprouver. Or donc, asseyez-vous, et n'épargnez rien de ce qui est ici à votre service.

Pendant le souper, Huriel se montra aussi raisonnable dans ses discours et aussi gentil dans son sérieux que nous l'avions trouvé divertissant et agréable dans la nuit de la Saint-Jean. Brulette l' écoutait beaucoup et paraissait s'accoutumer à sa figure de charbonnier; mais quand on parla du chemin à faire et de la manière de voyager, elle s'inquiéta pour son ^rand-père de la fatigue et du .dérangement; et comme Huriel ne pouvait pas répondre que la chose ne fût bien pénible pour un homme d'âge, je m'offris à accompagner Brulette à la place de mon oncle.

— Voilà la meilleure des idées, dit Huriel. Si nous ne sommes que nous trois, nous prendrons la traverse, et, partant demain matin, arriverons demain soir. J'ai une sœur, très-sage et très-bonne, qui recevra Brulette en sa propre cabiole, car je ne vous cache pas que là où nous sommes, vous ne trouverez ni maisons, ni couchée selon vos habitudes.

— Il est vrai, reprit mon oncle, que je suis bien vieux pour dormir sur la fougère, et malgré que je ne sois pas bien complaisant à mon corps, si je venais à tomber malade là-bas, je vous serais d'un grand embarras, mes chers enfants. Or donc, siTiennet y va, je le connais assez pour lui confier sa cousine. Je compte qu'U ne la quittera d'une semelle dans toute rencontre où il y aurait danger pour une jeunesse, et je compte sur vous aussi, Huriel, pour ne l'exposer à aucun accident en route.

Je fus bien content de cette résolution et me fis un plaisir de conduire Brulette, de même qu'un honneur de la défendre au be-

soin. Nous nous départîmes à la nuit, et avant la levée du jour, nous nous retrouvâmes à la porte du même logis; Brulette déjà prête et tenant son petit paquet, Huriel conduisant son clairin et trois mules, sur l'une desquelles il y avait une bâte très-douce et très-propre où il assit Brulette ; puis il enfourcha le cheval, et moi l'autre mule, un peu étonné de me voir là-dessus. La

troisième, chargée de grandes bannes neuves, suivait d'elle-même, et Satan fermait la marche. Personne n'était encore levé dans le village, et c'était mon regret, car j'aurais souhaité donner un peu de jalousie à tant de galants de Brulette, qui m'avaient fait enrager maintes fois ; mais Huriel paraissait pressé de quitter le pays sans être examiné de près et critiqué, aux oreilles de Brulette, pour sa figure noire.

Nous n'allâmes pas loin sans qu'il me fît sentir qu'il ne me laisserait pas gouverner toutes choses à mon gré. Nous étions au bois de Maritet sur le midi, et avions fait quasi la moitié du voyage. Il y avait par là un petit endroit qu'on appelle la Ronde, où j'aurais été content d'entrer et de nous payer un bon déjeuner; mais Huriel se moqua de mon goût pour le couvert, et, se voyant soutenu par Brulette, qui était disposée à prendre tout en gaieté, il nous fit descendre un petit ravin où coule une mince rivière qui a nom la Portefeuille , parce que, de ce temps-là, du moins, elle était toute couverte des grandes nappes du plateau blanc *, et aussi ombragée du feuillage de la forêt, laquelle descendait, de chaque côté, jusqu'à ses rives. Il lâcha les bêtes dans les joncs, nous choisit une belle place toute rafraîchie d'herbes sauvages, ouvrit les paniers, déboucha le baril, et nous servit un aussi bon goûter que nous l'eussions pu faire chez nous, bien proprement,

et avec tant d'égards pour Brulette qu'elle ne se put empêcher d'en marquer son plaisir.

Et comme elle vit qu'avant de toucher au pain pour le couper, et à la serviette blanche qui roulait les provisions, il se lavait avec grand soin les mains dans la rivière, jusqu'au-dessus des coudes, elle lui dit en riant et avec son petit air de commandement gracieux : — Pendant que vous y êtes, vous pourriez bien aussi vous laver la figure, afin qu'on voie si c'est bien vous le beau cornemuseux de la Saint-Jean. — Non, mignonne, répondit-il. Il faut vous habituer à l'envers de la monnaie. Je ne prétends rien sur votre cœur qu'un peu d'amitié et d'estime, malgré que je sois un païen de muletier; je n'ai donc pas besoin de vous plaire par mon visage, et ce n'est pas pour vous que je le blanchirai.

Elle fut mortifiée, mais ne resta point court :

— On ne doit point faire peur à ses amis, dit-elle, et tel que vous voilà, vous risquez que la frayeui- m'ôte l'appétit.

— En ce cas-là, j'irai donc manger à l'écart, pour ne vous point écœurer.

11 le fit comme il le disait, s'assit sur une petite roche qui avançait dans l'eau, en arrière de l'endroit où nous étions assis, et se mit à manger seul, taudis que je profitais du plaisir de servir Brulette.

Elle en rit d'abord, croyant l'avoir fâché et y prenant gré comme toutes les coquettes; mais quand elle se lassa du jeu et le voulut ramener, elle eut beau l'exciter en paroles, il tint bon, et, chaque fois qu'elle tournait la tête devers lui, il lui tournait le dos en se cachant d'elle et en lui répondant, bien à propos, mille ba-

dineries, sans montrer aucun dépit, ce qui, pour elle, était peut-être bien le pire de la chose.

De sorte qu'elle en eut regret, et, à un mot un peu vif qu'il lâcha sur les bégueules, et qu'elle crut dit à son

Nymphca ou nénufar

LES MAITRES SONNEURS

intention, deux larmes lui tombèrent des yeax, encore qu'elle eût bien voulu les retenir en ma présence. Huriel ne les vit point, et je n'eus garde de paraître les avoir vues.

Quand nous fûmes assez repus pour une fois, Huriel me dit de serrer le restant de nos viues, et ajouta :

— Si vous êtes las, mes enfants, vous pouvez faire un somme ici, car nos bêtes ont besoin qu'on laisse passer la grande chaleur du jour. C'est l'heure où la mouche est enragée, et, dans ces taillis, elles se peuvent frotter et secouer à leur guise. Je compte, Tiennet, que tu feras bonne garde à notre princesse. Moi, je vas monter un peu dans la forêt pour voir comment s'y gouverne l'œuvre du bon Dieu.

Et d'un pas léger, ne sentant pas plus le chaud que si nous étions au mois d'avril, encore que ce fût en plein juillet, il grimpa la côte et se perdit sous les grands arbres.

ONZIÈME VEILLÉE

Brulette fit de son mieax pour me cacher son ennui de le voir partir, mais, ne se sentant point le cœur à la causerie, elle fit mine de s'endormir sur le sable fin de la rive, la tête appuyée sur les paniers qu'on avait retirés au mulet pour le soulager, et le visage garanti des mouches par son mouchoir blanc. Je ne sais si elle dormit; je lui parlai deux ou trois fois sans avoir réponse, et comme elle m'avait laissé mettre ma figure sur le bout de son tabher, je me tins coi aussi, mais sans dormir d'abord, car je me sentais bien encore un peu agité par son voisinage.

Enfin la fatigue me gagna et je perdis ma connaissance pour un bout de temps. Quand elle me revint, j'entendis causer, et connus, à la voLx, que le muletier était revenu et s'entretenait avec Brulette. Je ne voulus point déranger le tablier afin de pouvoir les entendre parler librement, mais je le tenais bien serré dans mes mains, et la fillette n'aurait pas pu s'éloigner d'un pas, encore qu'elle l'eût voulu.

— Mais enfin, j'ai le droit, disait Huriel, de vous demander quelle conduite vous avez résolu de tenir avec ce pauvre enfant. Je suis son ami plus qu'il ne m'est permis d'être le vôtre, et je me reprocherais de vous avoir amenée auprès de lui, si votre idée était de le tromper.

— Qui vous parle de le tromper? répondit Brulette. Pourquoi critiquez-vous mon intention sans la connaître?

— Je ne la critique pas, Brulette; je vous questionne en homme qui aime beaucoup Joseph, et qui vous porte assez d'estime pour croire que vous irez franchement avec lui,

— Cela ne regarde que moi, maître Huriel; vous n'êtes pas juge de mes sentiments, et je n'en dois confidence h personne. Je ne vous demande pas, moi, si vous êtes franc et fidèle envers votre femme !

— Ma femme? fit Huriel, comme étonné.

— Eh oui, reprit Brulette, n'êtes-vous point marié?

— Vous ai-je dit cela?

— Je croyais que vous l'aviez dit chez nous hier soir, quand mon grand-père, s'imaginant que vous veniez me parler mariage, s'est dépêché de vous refuser.

— Je n'ai rien dit du tout , Brulette , si ce n'est que je
no demandais pas le mariage. Avant d'avoir la personne, il faut avoir le cœur, et je n'ai pas droit au vôtre.

— Je vois au moins , dit Brulette , que vous êtes plus raisonnable et moins hardi avec moi que l'an passé.

— Oh ! reprit Huriel, si je vous ai dit, à la fête de votre village, des paroles un peu vives, c'est qu'elles me sont venues comme ça en vous voyant; mais le temps a passé là-dessus, et vous devriez avoir oublié l'offense.

j — Qui vous dit que je m'en souviennne? Est-ce que je vous en fais reproche ?

; — Vous me la reprochez en vous-même , ou tout au moins vous en gardez souvenance, puisque vous ne me voulez point parler clairement au sujet de Joseph.

— J'ai cru, dit Brulette, dont la voix marquait un pou d'impatience, que je m'étais expliquée là-dessus bien clairement hier au soir ; mais quel accord voulez-vous donc faire entre ces deux choses-là ? Plus je vous aurai oublié, moins je dois être pressée de vous confesser mes sentiments pour n'importe qui.

— Tenez, mignonne, dit le muletier, qui ne paraissait dormir dans aucune des petites réserves de Brulette, vous avez très-bien parlé sur le passé hier au soir ; mais vous n'avez guère appuyé sur l'avenir, et je ne sais pas encore ce que vous comptez dire de bon à Joseph pour le raccommoder avec la vie. Pourquoi refusez-vous de me le faire savoir franchement ?

— Et qu'est-ce que cela vous fait, je vous le demande ? Si vous êtes marié, ou seulement engagé de parole, vous ne devez point tant regarder à travers le cœur des filles.

— Brulette, vous voulez absolument me faire dire que je suis fibre de vous faire la cour. Et vous, vous ne me direz rien de votre position ? Je ne dois pas savoir si vous devez un jour favoriser Joseph, ou si vous n'avez pas jonné parole à quelque autre, ne fût-ce qu'à ce grand garçon-là qui dort sur votre tablier ?

— Vous êtes trop curieux ! dit Brulette en se levant et en se hâtant de me retirer le tablier que je fus bien forcé de lâcher, en faisant celui qui s'éveille.

— Partons, dit Hurriel, que la mauvaise humeur de Brulette ne paraissait point entamer et qui montrait toujours le rire sur ses dents blanches et dans ses grands yeux, les seuls endroits de sa figure qui ne fussent point en deuil.

Nous reprîmes le chemin du Bourbonnais. Le soleil s'était caché sous une grosse nuée qui montait, et il commençait à tonner dans les bas du ciel.

— Cet orage-là n'est rien, dit le muletier : il s'en va sur notre gauche. Si nous n'en rencontrons pas un autre eu tirant sur les affluents de la Joyeuse, nous arriverons sans peine ; mais le temps est si lourd qu'il faut s'apprêter à tout.

11 déplia alors son manteau, qui était lié derrière lui avec une belle capiche de femme, toute neuve, dont Brulette s'émerveilla. — Vous ne direz pas, fit-elle en rougissant, que vous n'êtes pas marié? A moins que ce ne soit un cadeau de noces que vous avez acheté en chemin ?

— C'est possible, dit Hurriel du même air ; mais s'il vient à pleuvoir, vous l'étrennerez et ne le trouverez pas de trop, car votre cape est légère,

Comme il l'avait prédit, le temps s'éclaircit d'un côté et s'embrouilla de l'autre, et, comme nous traversions une brande plate, entre Saint-Saturnin et Sidiailles, il s'émaîça tout d'un coup et nous battit d'un grand vent. Le pays de-

tc^jf^-^ V.' a.»- —

LES MAITRES SONNEURS

venait sauvage, et la tristesse me prit malgré moi. Brulette aussi trouva l'endroit bien aride et observa qu'il n'y avait pas un seul arbre pour s'abriter. Hurriel se moqua de nous.

— Voilà bien les gens des pays de blé I dit-il ; aussitôt qu'ils foulent la bruyère, il se croient perdus.

Comme il nous conduisait en droite ligne, connaissant, comme son œil, toutes les sentes et coursières par où un mulet pouvait passer pour abrégér le chemin, il nous fit laisser Sidiailles sur la gauche et descendre tout droit aux bords de la petite rivière de Joyeuse, un pauvre rio qui n'avait pas la mine d'être bien méchant, et que pourtant il se montra pressé de passer. Quand ce fut fait, la pluie commença de tomber, et il fallait, ou nous mouiller ou nous arrêter en un moulin qu'on appelle le moulin des Paulmes. Brulette voulait .passer outre, et c'était aussi le conseil du muletier, qui pensait ne pas devoir attendre que les chemins fussent gâtés; mais j'observai que la fille m'étant confiée, je ne devais point l'exposer à attraper du mal, et Huriel se rendit cette fois à mon vouloir.

Nous fûmes arrêtés là deux grandes heures, et quand il fut possible de se risquer dehors, le soleil s'en allait grand train. La Joyeuse avait si bien enflé que c'était une vraie rivière dont le guéage n'eût pas été commode ; heureusement, nous l'avions derrière nous ; mais les chemins étaient devenus abominables et nous avions encore une petite rivière à traverser avant de nous trouver en Bourbonnais.

Tant que le jour dura, nous pûmes avancer ; mais la nuit vint si noire, que Brulette eut peur sans oser le dire. Huriel, qui s'en aperçut à son silence, descendit de cheval, et, chassant devant lui cette bête qui connaissait le chemin aussi bien que lui-même, il prit la bride du mulet qui portait ma cousine et le conduisit bien adroitement pendant plus d'une lieue, le soutenant pour qu'il ne bronchât, et se mettant dans l'eau ou dans les sables jusqu'au genou, sans souci de rien pour son compte, et riant chaque fois que Brulette le plaignait ou le priait de ne pas se tuer pour elle.

Là, elle s'avisa bien qu'il était ami plus fidèle et plus secourable qu'un simple galant, et qu'il savait aider beaucoup sans se faire valoir.

Le pays me paraissait de plus en plus vilain. C'était toutes petites côtes vertes coupassées de ruisseaux bordés de beaucoup d'herbes et de fleurs qui sentaient bon, mais ne pouvaient en rien amender le fourrage. Les arbres étaient beaux, et le muletier prétendait ce pays plus riche et plus joli que le nôtre, à cause de ses pâturages et de ses fruits; mais je n'y voyais pas de grandes moissons, et j'eusse souhaité être chez nous, surtout voyant que je ne servais de rien à Brulette et que j'avais assez à faire pour mon compte de me tirer des viviers et des trous du chemin. . Enfin le temps s'éclaircit, la lune se montra, et nous nous trouvâmes dans le bois de la Roche, au confluent de l'Arnon et d'une autre rivière dont j'ai oublié le nom.

— Restez sur la hauteur, nous dit Huriel ; vous pouvez même y mettre pied à terre pour vous dégourdir les jambes. C'est sablonneux et la pluie n'a guère percé les chênes. Moi, je vas voir si nous pouvons passer le gué.

11 descendit jusqu'à la rivière, et remontant bientôt : — Tous les fonds sont noyés, nous dit-il, et o nous faudrait peut-être remonter jusqu'à Saint-Palais pour passer en Bourbonnais. Si nous ne nous étions pas arrêtés au moulin de la Joyeuse, nous aurions devancé le débordement, et nous serions rendus à cette heure ; mais ce qui est fait est

fait ; voyons ce qui nous reste à faire. L'eau tend à s'écouler. En restant ici, nous pouvons passer dans quatre ou cinq heures, et nous arriverons à notre destination au petit jour, sans fatigue

et sans danger; car entre les deux bras de l'Arnon, nous avons pays de plaine sèche : au lieu que si nous remontons jusqu'à Saint-Pallais de Bourbonnais, nous risquons de barboter toute la nuit pour ne pas arriver plus tôt.

— Eh bien, dit Brulette, restons ici. L'endroit est sec et le temps clair ; et encore que nous soyons en un bois un peu sauvage, je n'aurai point peur avec vous deux.

— Voilà enfin une brave voyageuse! dit Huriel. Or ça, soupçons, puisque nous n'avons rien de mieux à faire. Tiennet, attache le clairin, car nous avons beaucoup d'autres bois avoisinant celui-ci, et je ne répondrais pas de la trahison de quelque loup. Déshabille les mules, elles ne s'éloigneront pas de la clochette ; et vous, mignonne, aidez-moi à faire le feu, car l'air est encore humide, et je suis d'avis que vous ne preniez pas de rhume en mangeant bien à votre aise.

Je me sentais le cœur très-découragé et attristé sans pouvoir me dire pourquoi; soit que j'eusse honte de n'être bon à rien dans un pareil voyage auprès de Brulette, soit que le muletier eût raison de me plaisanter, j'étais déjà comme si j'avais eu le mal du pays.

— De quoi te plains-tu? me disait cependant Huriel, qui paraissait toujours plus gai à mesure que nous étions plus en détresse : n'es-tu pas là comme un moine en son réfectoire ? Ces rochers ne sont-ils pas disposés comme pour nous servir de cheminée, de dressoirs et de sièges? Ne voilà-t-il pas ton troisième repas aujourd'hui? Cette claire lune d'argent n'éclaire-t-elle pas mieux que ta vieille lampe d'étain? Nos vivres, bien couverts dans mes bannes, ont-ils souffert de la pluie? Ce grand foyer ne sèche-

t-il pas l'air autour de nous ? Ces branches et ces herbes mouillées n'ont-elles pas meilleure senteur que vos provisions de fromage et de beurre rance? Est-ce qu'on ne respire pas autrement sous ces grandes voûtures de branches ? Regarde-les, éclairées par la flamme de notre campement! Ne dirait-on pas des centaines de grands bras maigres qui s'entre-croisent pour nous abriter? Si de temps en temps, un petit vent nous secoue la feuillée humide sur la tête, n'en vois-tu pas pleuvoir des diamants qui nous couronnent? Qu'est-ce que tu trouves de si triste dans l'idée que nous sommes seuls dans un lieu inconnu pour toi ? Ne rassemble-t-il pas ce qu'il y a de plus consolant dans la vie? Dieu d'abord, qui est partout, et ensuite une fille charmante et deux bons amis prêts à s'entr'aider?

Et puis, croyez-vous que l'homme soit fait pour nicher toute l'année ? M'est avis, au contraire, que son destin est de courir, et qu'il serait cent fois plus fort, plus gai, plus sain d'esprit et de corps, s'il n'avait pas tant cherché ses aises, qui l'ont rendu mol, craintif et sujet aux maladies. Plus vous fuyez le froid et le chaud, plus ils vous blessent quand ils vous attrapent. Vous verrez mon père, qui, comme moi, n'a peut-être pas dormi dans un lit dix fois en sa vie, s'il a des courbatures et des rhumatismes, encore qu'il travaille en bras de chemise en plein hiver !

Et puis enfin , n'est-ce pas réjouissant de se sentir plus solide que le vent et les tonnerres du ciel? Quand l'orage gronde, n'est-ce pas la plus belle des musiques? Et les courants d'eau qui s'engouffrent dans les ravines et

qui s'en vont sautant d'une racine sur l'autre, emportant les cailloux et laissant leur écume aux tiges des fougères, ne chantent-ils pas aussi des chansons folles qui portent aux jolis rêves,

quand on s'endort dans les îlots qu'en une nuit ils découpent autour de vous? Les bêtes s'attristent du mauvais temps, j'en conviens; les oiseaux se taisent, les renards se terrent ; mon chien lui-même cherche un abri sous le ventre de mon cheval ; mais ce qui distingue l'homme des animaux, c'est de conserver son cœur tranquille et allègre au milieu des batailles de l'air et du caprice des nuées. Lui seul, qui sait se préserver, par son raisonnement, de la peur et du danger, a le pouvoir et l'instinct de sentir ce qu'il y a de beau dans ce vacarme.

Brulette écoutait le muletier avec un grand saisissement. Elle suivait ses yeux et tous ses gestes, et goûtait chaque chose qu'il disait, sans s'expliquer à elle-même comment des paroles et des idées si nouvelles lui montaient la tête et lui échauffaient le cœur. Je m'en sentais bien un peu touché aussi, encore que j'y fisse plus de résistance : car Huriel avait une mine si aimable et si résolue sous son barbouillage, qu'on en était gagné malgré soi, comme lorsqu'on se voit surpassé au mail par un si beau joueur qu'on lui rend hommage tout en perdant son enjeu.

Nous n'étions pas pressés de finir notre souper, car, de vrai, nous étions très-bien séchés, et quand notre feu ne fut plus qu'un tas de cendres chaudes, le temps était devenu si doux et si clair, que nous nous trouvions très-dispos et tout à fait soutenus en courage et bien-être par les joyeux propos et beaux devis du muletier. De temps en temps, il se taisait pour écouter la rivière qui grondait toujours assez fort, et comme les eaux tombées dans les hauts s'épanchaient vers son lit en mille petits ruisseaux encore grouillants, il n'y avait point d'apparence que nous pussions nous remettre en marche avant la tombée de la nuit. Huriel ayant été encore s'en assurer, revint nous donner le conseil de dormir. Il fit

un lit à Brulette avec les bâlines des animaux, et l'enveloppa bien de tout ce qu'il avait de vêtements de rechange, toujours bien gaiement et sans lui conter davantage fleurette, mais en lui marquant l'intérêt et la douceur qu'il aurait eus pour un petit enfant.

Puis il s'étendit , sans manteau ni coussins, sur la terre séchée aux alentours du foyer, m'invitant à faire de même, et bientôt dormit comme un loir, ou peu s'en faut.

J'étais bien tranquille, mais je ne dormais point, car je ne pouvais goûter cette façon de dormir, lorsque j'entendis au loin une sonnette, comme si le clairin se fût détaché et écarté dans la forêt. Je me soulevai et le vis bien tranquille au lieu où nous l'avions mis. C'était donc un autre clairin qui nous annonçait l'approche ou le voisinage d'autres muletiers.

Tout aussitôt je vis Huriel se soulever; us -i, écouter, se lever tout à fait et venir à moi : — J'ai le sommeil dur, me dit-il, et quand je n'ai que mes mules à garder, je peux m'oublier quelquefois : mais comme j'ai ici la garde d'une princesse fort précieuse, c'est autre chose, et je n'ai dormi que d'un œil. Ainsi as-tu fait, Tiennet, et c'est bien. Parlons bas, et ne bougeons, car j'aime autant ne pas faire rencontre de mes confrères; mais comme j'ai bien choisi la place où nous sommes, il y a peu d'apparence qu'on nous y découvre.

Il n'avait pas fini de parler, qu'une figure noire glissa entre les arbres et passa si près de Brulette que, pour un peu, elle l'eût heurtée sans la voir. C'était un muletier qui, aussitôt, fit un grand cri en manière de sifflement, auquel d'autres cris pareils furent répondus de plusieurs endroits, et, en moins d'un instant, une demi-douzaine de ces diables, tous plus affreux à voir les uns que

les autres, furent autour de nous. Nous avions été trahis par le chien d'Huriel, qui, sentant des amis et des connaissances dans les chiens des muletiers, avait été à leur rencontre et servi de guide à leurs maîtres pour trouver notre gîte.

Huriel avait beau s'en cacher, il marquait de l'inquiétude, et malgré que j'eusse averti doucement Brulette de ne bouger point et que je me fusse mis devant elle pour la cacher, il paraissait impossible, entourés comme nous l'étions, de la sauver bien longtemps de leurs yeux.

J'avais une idée confuse du danger, et le devinais plus que je ne le voyais, car Huriel n'avait pas eu le temps de m'expliquer le plus ou moins de chrétienté des gens avec qui nous nous trouvions. Ils s'entretenaient avec lui dans le patois quasi-auvergnat du haut Bourbonnais, que notre ami parlait aussi bien qu'eux, encore qu'il fût né dans le bas pays. Je n'y comprenais qu'un mot de temps en temps, et voyais bien qu'ils le traitaient de bonne amitié et lui demandaient ce qu'il faisait là et qui j'étais. Je le voyais désireux de les éloigner, et même il me dit, pour être entendu d'eux, qui comprenaient aussi langage de chrétien : — Allons, mon camarade, nous allons souhaiter le bonjour à ces amis et reprendre notre chemin.

Mais, au lieu de nous laisser à nos apprêts de départ, ils trouvèrent la place bonne pour se réchauffer et se reposer, et se mirent en devoir de déshabiller leurs mulets pour les laisser paître jusqu'au jour. — Je vas crier au loup pour les éloigner un moment, me dit tout bas Huriel. Ne bouge de là, ni elle non plus, je reviens. Toi, habille nos montures et nous partirons vite; car de rester ici, c'est le pire que nous puissions faire.

Il fit comme il disait, et les muletiers coururent du côté où il criait. Par malheur, je manquai de patience et m'imaginai devoir profiter de cette confusion pour me sauver avec Brulette. 11 m'était possible de la faire lever sans qu'on eût les yeux sur elle, jusque-là les manteaux qui la couvraient l'ayant fait prendre pour un amas de hardes et d'êiiuipages. Elle m'observa bien qu'Huriel nous avait dit de l'attendre ; mais je me sentais pris de colère, de peur et de jalousie. Tout ce que j'avais ouï-dire de la communauté des muletiers me revenait en l'esprit ; j'avais des soupçons sur Huriel lui-même, si bien que je perdis la tête, et, voyant un fourré très-voisin, je pris ma cousine résolument par la main et l'y entraînai à la course.

Mais la lune était si claire, et les muletiers si près, que nous fûmes vus et qu'il s'éleva un cri : « Ohé ! ohé ! une femme ! » Et tous ces coquins se mettant à notre poursuite, je vis qu'il n'y avait plus d'autre moyen que de s'y faire tuer. Alors, faisant tête comme un sanglier et levant mon bâton, j'allais décharger sur la mâchoire du plus approché de moi un coup qui ne l'aurait peut-être pas mis en paradis, sans Huriel, qui me retint le bras en se montrant à mon côté bien lestement.

Alors il leur parla avec beaucoup d'action et de résolution, et il s'ensuivit comme une dispute, où Brulette ni moi ne comprenions un mot et qui ne paraissait guère

LES MAITRES SONNEURS

rassurante, car Huriel, écouté par moments, ne l'était plus

dans d'autres, et, deux ou trois fois, l'un de ces mécréants, qui paraissait le pins animé, mit sa griffe de diable sur le bras de Brulette, comme pour l'emmener; et, sans moi, qui lui enfonçais mes

ongles dans sa peau de bouc, pour le faire lâcher prise, il l'aurait arrachée de mes bras avec l'aide des autres; car ils étaient huit dans ce moment-là, tous armés de bons épieux et paraissant coutumiers des querelles et des injustices.

Huriel, qui gardait mieax son sang-froid, et qui se plaçait toujours entre nous et l'ennemi, me retint de porter le premier coup, lequel, comme je le compris ensuite, nous eût perdus. 11 se contenta de parler, tantôt sur un ton de remontrance, tantôt sur un air de menace, et finit en se retournant vers moi, par me dire en ma langue. — N'estce pas, Etienne, que voilà ta sœur, une honnête fille, laquelle m'est accordée, et vient en Bourbonnais pour faire connaissance avec sa famille? Ces gens- ci, qui sont mes confrères et bons enfants vis-à-vis le droit et la justice, ne me cherchent noise que par doutance de la vérité. Ils s'imaginent que nous étions ici en causette avec la première venue, et prétendent nous garder en leur compagnie. Mais je leur dis et je jure Dieu qu'avant de faire affront, même d'une parole, à cette jeunesse, il leur faudra nous tuer ici tous les deux, et avoir notre sang sur leurs têtes et sur leurs âmes devant le ciel et devant les hommes.

— Eh bien, quand même ? répondit en même langage français un de ces forcenés, celui qui venait toujours sur moi et que je grillais d'étendre par terre d'un coup de poing dans l'estomac. Si vous vous y faites tuer, tans pis pour vous ! Il ne manque pas de fosses par ici pour enterrer deux imbéciles : et qu'on vienne les chercher ensuite ! Nous serons loin, et les arbres ni les pierres n'ont de langue pour raconter ce qu'ils ont vu !

Par bonheur, celui-là était le seul coquin de la bande. 11 fut blâmé des autres, et mèmementun grand rouge, qui paraissait se

faire écouter, le prit par un bras et le poussa loin de nous, en lui disant, dans son charabiat, des reproches et des jurements à faire trembler toute la forêt.

Et, de ce moment, le plus gros danger fut passé, l'idée du sang versé ayant soulevé, à propos la conscience de ces hommes sauvages. Ils tournèrent la chose en riant, et plaisantèrent Huriel, qui leur répondit de même, faisant contre fortune bon cœur. Mais ils ne paraissaient point encore résolus à nous laisser partir. Ils souhaitaient voir le visage de Brulette, qui se tenait cachée sous sa cape et qui, contre sa coutume, eût bien souhaité se faire passer pour vieille et laide.

Mais, tout d'un coup, elle changea d'idée en devinant que les mauvaises paroles dites à Huriel et à moi en baragouin d'Auvergne, s'adressaient à elle en questions assez vilaines ; emportée de colère et de fierté, elle se dégagea de mon bras, et , jetant sa cape de dessus sa tête : — Hommes sans cœur, leur dit-elle d'un ton offensé et rempli de courage, j'ai le bonheur de ne pas comprendre ce que vous me dites, mais je vois bien que vous avez intention de me faire insulte dans vos pensées. Eh bien, regardez-moi, et si jamais vous avez vu la figure d'une femme qui mérite respect, connaissez que la mienne y a droit. Ayez honte de votre vilain comportement, et laissez-moi continuer mon chenain sans vous plus entendre.

L'action de Brulette, encore que hardie, fit comme un miracle. Le grand rouge haussa les épaules, sifflota un petit moment, tandis que les autres se consultaient, un peu interloqués ; puis, tout d'un coup, il tourna le dos, disant d'une voix forte : — Assez causé, en route ! Vous m'avez élu chef de bande, j'appliquerai puni-

tion à qui tourmentera davantage Jean Huriel, bon compagnon et bien vu de toute la confrérie.

Ils s'éloignèrent, et Huriel, sans faire réflexion ni dire un mot, rhabilla les mulets quatre à quatre, nous fit monter dessus, et, passant devant, non sans se retourner à chaque pas, nous mena bon train au bord de la rivière. Elle était encore bien grosse et bien grondeuse ; mais il ne barguigna point pour y entrer, et quand il fut au mitant : — Venez, cria-t-il, n'ayez peur ! Et, comme j'hésitais un peu à faire mouiller Brulette, car elle y avait déjà les pieds, il revint vers nous comme en colère, et frappa la mule pour la faire avancer au plus creux, jurant, et disant qu'il valait mieux être morte qu'insultée.

— C'est bien ce que je pense ! lui répondit Brulette sur le même ton ; et, frappant aussi, elle se jeta hardiment dans le courant qui écumait jusqu'au-dessus du poitrail de la mule.

DOUZIÈME VEILLÉE

Il y eut un moment où la bête parut perdre pied ; mais Brulette était, en ce moment-là, entre nous deux, et montrait beaucoup de courage. Quand nous fûmes sur l'autre rive, Huriel, fouaillant toujours nos montures, nous fit prendre le galop, et ce ne fut qu'en plaine, à la vue du ciel et à la portée des habitations, qu'il nous laissa souffler.

— A présent, dit-il en marchant entre moi et Brulette, je vous dois des reproches à tous deux. Je ne suis pas un enfant pour vous mettre dans un danger et vous y laisser. Pourquoi vous êtes-

vous sauvés de l'endroit où je vous avais recommandé de m'attendre?

— C'est vous qui nous faites reproche ? dit Brulette un peu animée; j'aurais cru que ce dût être le contraire.

— Commencez donc ! dit Huriel devenu pensif. Je parlerai après. De quoi me blâmez-vous.

— Je vous blâme, répondit-elle, de n'avoir pas eu la prévoyance de la mauvaise rencontre que nous devons faire; je vous blâme surtout d'avoir su donner fiancé à mon père et à moi, pour me faire sortir de ma maison et de mon pays, où je suis aimée et respectée, et pour m'amener dans des bois sauvages, où vous ne pouvez qu'à grand'peine me sauver des offenses de vos amis. Je ne sais pas quelles paroles grossières ils ont voulu me dire ; mais j'ai bien entendu que vous étiez forcé de répondre de moi comme d'une honnête fille. C'est donc qu'on en doit douter en me trouvant en votre compagnie ? Ah ! le malheureux voyage ! \oici la première fois de ma vie que je me vois insultée, et je ne croyais point que cela me dût arriver jamais !

Là-dessus, de dépit et de chagrin, le cœur lui enfla et elle se prit à pleurer de grosses larmes. Huriel ne répondit pas d'abord : il avait une grande tristesse. Enfin, il prit courage et lui dit :

— 11 est vrai, Brulette, que vous avez été méconnue.

LES MAITRES SONNEURS

Vous en serez vengée, je vous en réponds ! Mais comme je n'ai pu en donner punition sur l'heure , sans vous exposer davantage, ce que je souffre au dedans de moi de colère rentrée, je ne veux pas vous le dire, vous ne le comprendriez jamais !

Et les larmes qu'il retenait lui coupèrent la parole.

— Je n'ai pas besoin d'être vengée, reprit Brulette, et je vous prie de n'y plus songer ; je tâcherai d'oublier de mon côté.

— Mais vous n'en maudirez pas moins le jour où ! vous vous êtes confiée à moi ? dit-il en serrant le poing comme si, pour un peu, il eût voulu s'en assommer lui-même.

— Allons, allons, leur dis-je à mon tour, il ne se faut point querreller, à présent que le mal et le danger sont passés. Je reconnais qu'il y a eu de ma faute, Iluriel emmenait les muletiers d'un côté et nous eût fait sauver de l'autre. C'est moi qui ai jeté Brulette dans la gueule du loup en croyant la sauver plus vite.

— Le danger n'y était d'aucune façon sans cela, dit Huriel. Certainement, parmi les muletiers, comme parmi tous les hommes qui vivent d'une manière sauvage, il y a des coquins. Il y en avait un dans cette bande-là ; mais vous avez vu qu'il a été blâmé. 11 est vrai aussi que beaucoup d'autres parmi nous sont mal appris et plaisantent mal à propos ; mais je ne sais point ce que vous entendez par notre communauté. bi niuis sommes associés d'argent et de plaisirs comme de pertes et de dangers, nous respectons les femmes les uns des autres comme tous les autres chrétiens, et vous avez bien vu que l'honnêteté était pareillement respectée pour elle-même , puisqu'il vous a suffi de dire un mot de fierté pour ranger ces hommes-là au devoir.

— Et pourtant, dit Brulette encore fâchée, vous étiez bien pressé de nous faire partir, et il a fallu se sauver vilement, au risque de se noyer dans la rivière. Vous voyez bien que vous n'êtes pas maître de ces mauvais esprits, et que vous aviez grand'peur de les voir revenir à leur méchante idée.

— Tout cela, parce qu'on vous avait vu fuir avec Tiennet, reprit le muletier. On a cru que vous étiez là en faute. Sans votre peur et votre défiance, vous n'auriez même pas été vue de mes compagnons ; mais vous avez eu mauvaise idée de moi tous les deux, confessez-le !

— Je n'avais pas mauvaise idée de vous, dit Brulette.

— Et moi, si fait, dans ce moment-là, répondis-je. Je m'en confesse, ne voulant pas mentir.

— Ça vaut toujours mieux, reprit Huriel, et j'espère que tu en reviendras sur mon compte.

— C'est fait, lui dis-je. J'ai vu comme tu étais décidé, et maître de ta colère en même temps, et je reconnais qu'il vaut mieux savoir bien parler en commençant que de finir par là ; les coups viennent toujours assez tôt. Sans toi, je serais mort à cette heure, et toi aussi, pour me soutenir, ce qui eût été un grand mal pour Brulette. Or donc, nous en voilà dehors, grâce à toi, et je pense que nous devrions en être meilleurs amis tous les trois.

— A la bonne heure ! répondit Huriel en me serrant la main. Voilà le bon côté du Berrichon: c'est son grand sens et son tranquille raisonnement. Etes-vous donc Bourbonnaise, Brulette, que vous voilà si vive et si têtue ?

Brulette consentit à mettre sa main dans la sienne, mais elle demeura soucieuse; et comme je pensais qu'elle a\ait

froid, pour s'être beaucoup mouillée dans la rivière, nous la fîmes entrer dans une maison pour changer et se ravigoter d'un doigt de vin chaud. Le jour était venu, et les gens du pays paraissaient de bonne aide et de bon cœur.

Quand nous reprîmes notre voyage, le soleil était déjà chaud, et le pays, un peu élevé entre deux rivières, réjouissait la vue par son étendue, qui me rajipelait nos plaines. Le dépit de Brulette était passé ; car en causant avec elle auprès du feu de ces Bourbonnais, je lui avais remontré qu'une honnête fille n'est point salie par des propos d'ivrognes, et que nulle femme ne s'aurait nette si ces propos-là comiitaient pour quelque chose. Le muletier nous avait quitlés un moment, et quand il revint pour mettre Brulette en selle, elle ne se put tenir de crier d'étonnement. 11 s'était lavé, rasé et habillé proprement, non pas si brave qu'elle l'avait vu une fois, mais aussi gentil de sa mine et assez bien couvert pour lui faire honneur.

Cependant elle n'en fit ni compliment ni badinerie , et seulement le regardait beaucoup, comme pour nfaire connaissance avec lui, quand il n'avait pas les yeux sur elle. Elle paraissait chagrinée de lui avoir été un peu rèche, mais ne savait plus comment revenir là-dessus, car il parlait d'autres sujets, nous donnant explication du pays bourbonnais, où, depuis le passage de la rivière, nous étions entrés, me faisant connaître les cultures et usances, et raisonnant en homme qui n'est sot sur aucune chose.

Au bout de deux heures, sans autre fatigue ni encombre, toujours montant, nous étions arrivés à Mesples, qui est paroisse voisine de la forêt où nous devons trouver Joseph. iN'ous ne fîmes que traverser l'endroit, où Huriel fut beaucoup accosté de gens qui paraissaient lui porter bonne estime, et de jeunesses qui le suivaient de l'œil et s'étonnaient de la compagnie qu'il menait avec lui.

Nous n'étions cependant pas encore arrivés. C'était au fin fond du bois , ou , pour mieux dire , au plus haut , que nous devons

gagner; car le bois de l'Alleu, qui se joint avec celui de Chambérat, remplit un plateau d'où descendent les sources de cinq ou six petites rivières ou ruisseaux, et formait alors un pays sauvage, entouré de landes déserte-; ou peu s'en faut, d'où la vue s'élè-
dait très-au loin de tous les côtés; et de tous ces côtés-là, c'étaient autres forêts ou bruyères sans fin.

Nous n'étions cependant encore que dans le bas Bourbonnais, qui touche au plus haut du Berry, et il me fut dit par Huriel que le pays allait toujours grimpa-
nt jusqu'à l'Auvergne. Les bois étaient beaux, tout en futaies de chênes blancs, qui sont la plus belle es-
pèce. Les ruisseaux, dont ces bois étaient coupés et ravinés en mille endroits, formaient des places plus humides, où poussaient des vergnes, des saules et des trembles, tous arbres grands et forts, dont n'approchent point ceux de notre pays. J'y vis aussi, pour la première fois, un arbre blanc de sa tige et superbe de son feuillage, qui ne pousse point chez nous, et qui s'appelle le hêtre. Je crois bien que c'est le roi des arbres après le chêne, et s'il est moins beau, on peut dire quasiment qu'il est plus joli. Ils étaient encore assez rares dans cette forêt, et Huriel me dit qu'ils n'étaient foisonnants que dans le milieu du pays bourbonnais.

Je regardais toutes choses avec grand étonnement, m'attendant toujours à voir plus de raretés qu'il n'y en avait, et ne revenant pas de trouver que les arbres n'a-

valent pas la tête en bas et les racines en l'air, tant on s'inquiète de ce qui est éloigné et de ce qu'on n'a jamais vu. Quant à Brulette, soit qu'elle eût du goût naturel pour les endroits sauvages, soit qu'elle voulût consoler Huriel des reproches qui l'avaient affligé, elle admirait tout plus que de raison et faisait honneur et révérence aux moindres fleurettes du sentier.

Nous marchions depuis un bon bout de temps sans rencontrer àmp qui vive, quand Huriel nous dit en nous monranl mi? éclaircie et un grand abatis : — Nous voilà aux coupes, et dans deux minutes, vous verrez notre ville et le ch'îtesu de mon père.

11 disait cela en riant , et pourtant nous cherchions encore des yeux quelque chose comme un bourg et des mai" sons, quand il ajouta, en nous montrant des huttes de tsrre et de feuillage qui ressemblaient plus à des terriers d'animaux qu'à des demeures d'humains : — ^'oilà nos palais d'été, nos maisons de plaisance. Restez ici, je cours en aveilir Joseph.

11 partit au galop, regarda à l'entrée de toutes ces cabioles et revint nous dire, un peu inquiet, mais le cachant de son mieux : — Il n'y a personne, c'est bon signe ; Jos?ph va bien ; il aura accompagné mon père au travail. Attendez-moi encore; reposez-vous dans notre cabane, qui est la première ici devant vous; j'irai voir où est notre malade.

— Non, non, dit Brulette, nous irons avec vous!

— Avez-vous donc peur ici? Vous auriez tort ; vous êtes sur le domaine des bûcheux, et ce ne sont pas, comme les muletiers , des suppôts du diable. Ce sont de braves gens de campagne comme ceux de chez vous, et là où règne mon père, vous n'avez rien à craindre.

— Je n'ai pas peur de votre monde, reprit Brulette, mais bien de ce que je ne vois pas Joset. Qui sait s'il n'est point mort et enseveli ? Depuis un moment, l'idée m'en est venue, et j'en ai le sang figé.

Iluriel devint pâle, comme si la même idée le gagnait; mais il n'y voulut pas donner attention. — Le bon Dieu ne l'aurait pas permis! dit-il; descendez, laissez là vos montures qui ne passeraient pas dans le fourré, et venez avec moi.

Il prit une petite sente qui menait à une autre coupe; mais là encore, nous ne vîmes ni Joseph ni autre per-, sonne.

— Vous pensez que ces bois sont déserts, nous dit Huriel, et cependant je vois, aux coupes fraîches, que les bûcheux y ont travaillé tout le matin ; mais c'est l'heure où ils font un petit somme, et ils pourraient bien être couchés dans les bruyères sans que nous les vissions, à moins de marcher dessus. Mais écoutez ! voilà qui me réjouit le cœur! c'est mon père qui cornemuse, je reconnais sa manière , et c'est signe que Joset ne va pas plus mal , car l'air n'est point triste, et je sais que mon père le serait si un malheur était arrivé.

Nous le suivîmes, et c'était véritablement une si belle musique, que Brulette, encore que pressée d'arriver, ne pouvait tenir de s'arrêt.- par moments, comme charmée.

Et sans être aussi porté qu'elle à comprendre une pareille chose, je me sentais secoué aussi dans mes cinq sens de nature. A mesure que j'avancais, je croyais voir autrement, entendre autrement, respirer et marcher d'une manière qui m'était nouvelle. Les arbres me paraissaient plus

beaux, aussi la terre et le ciel, et j'avais plein le cœur un contentement dont je n'aurais su dire la cause.

Et voilà qu'enfin, sur des roches, au long desquelles marmonnait un gentil ruisseau tout rempli de fleurs, nous vîmes Joset de-

bout, d'un air triste, auprès d'un homme assis qui cornemusait pour le plaisir de ce pauvre ma lade. Le chien Parpluche était à côté d'eux et paraissait écouter aussi, comme eût fait une personne douée de connaissance.

Comme on ne faisait pas encore attention à nous, Brulette nous retint d'avancer , voulant bien regarder Joseph et prendre connaissance de son état par son air, avant de lui parler.

Joseph était blanc comme un linge et sec comme un bois mort, à quoi nous connûmes bien que le muletier ne nous avait point menti; mais ce qui nous consola un peu fut de voir qu'il avait grandi quasiment de toute la tête, ce que les gens qui le voyaient tous les jours pouvaient bien n'avoir pas remarqué, et nous expliquait, à nous autres, sa maladie par la fatigue de son croît. Et malgré qu'il avait les joues creusées et la bouche pâle, il était devenu tout à fait joli homme, ayant, malgré sa langueur, les yeux clairs et même «fs comme de l'eau courante, des cheveux fins, qui se séparaient, sur sa figure blême, en manière de bon Jésus, et toute une semblance d'ange du ciel, qui le différenciait d'un paysan autant qu'une fleur d'amandier se différencie d'une amande dans sa carcotte.

Mêmemment ses mains étaient blanches comme celles d'une femme, pour ce que, depuis un temps, il n'avait point travaillé, et l'habillement bourbonnais, qu'il avait pris coutume de porter, le faisait ressortir plus dégagé et mieux construit , qu'autrefois ses blaudes de toile de chanxTe et ses gros sabots.

Mais quand nous eûmes donné notre première attention à notre ami Joseph, force nous fut de regarder aussi le père d'Huriel, un homme comme j'en ai peu vu de pareils, croyez-moi, et

qui, sans avoir étudié, avait une grande connaissance et un esprit qui n'eût point gâté un plus riche et mieux comiu. Il était grand et fort homme, de belle prestance comme Huriel, mais plus gros et large d'épaules; sa tête était pesante et emmanchée de court comme celle d'un taureau. Sa figure n'était point jolie du tout, pour ce qu'il avait le nez plat, la bouche épaisse et les yeux ronds ; mais ça n'en faisait pas moins une mine qu'on aimait à regarder, et qui, tant plus on la regardait, tant plus vous saisissait par un air de force, de commandement et de bonté. Ses gros yeux noirs brillaient comme des éclairs dans sa tête, et sa grande bouche, quand elle riait, vous aurait fait revenir de la plus mauvaise mort.

Il avait, en ce moment-là, la tête couverte d'un mouchoir bleu, noué par derrière, et ne portait guère autre vêtement que son haut-de-chausses et sa chemise , avec un grand tablier de cuir, dont ses mains, usées au travail, ne différaient point pour la couleur et la dureté. Même ses doigts écrasés ou entaillés par maints accidents où ils ne s'étaient point épargnés, semblaient des racines de buis toutes contournées de gros nœuds, et l'on eût dit qu'ils ne pouvaient plus faire service que de marteaux à casser la pierre. Et nonobstant, il les menait aussi subtilement sur le hautbois de sa musette que si ce fussent légers fuseaux ou menues pattes d'oisillons.

A côté de lui étaient couchées les carcasses de grands

LES MAITRES SONNEURS

chênes fraîchement abattus et dépecés, emmi lesquels on voyait les instruments de son travail , sa cognée brillante comme un rasoir, son sciton pliant comme un jonc, et sa bouteille de terre, dont le vin entretenait ses forces.

A un moment, Joset, qui l'écoutait sans souffler, tant il y trouvait d'aise et de soulagement , vit son chien Parpluche venir vers nous pour nousj caresser; il leva les yeux et nous vit arrêtés à dix pas de lui. De blême, il devint rouge comme le feu, mais ne bougea, car il crut d'abord que c'était la vision des personnes auxquelles la musique le faisait songer.

Brulette courut vers lui, les bras étendus : alors il fit entendre un cri et tomba, comme suffoqué, sur ses deux genoux, ce qui me fit grand'peur, car je n'avais point idée d'un amour si étrange , et je pensais que le saisissement lui donnait le coup de la mort.

Mais il en revint au plus vite, et se mit h remercier Brulette et moi, ainsi qu'Huriel, dans des mots si amiteux et qui lui venaient si aisément, qu'on pouvait bien dire que ce n'était plus le même Joset qui, si longtemps, avait répondu : Je ne sais pas, à toute chose qu'on lui pût dire.

Le père Bastien, ou plutôt le Grand-Bûcheux, car on l'appelait toujours comme ça dans son pays, posa sa musette et, du temps que Brulette et Joset se parlaient, secoua ma main comme s'il m'eût connu de naissance.

— Voilà ton ami Tiennet? dit-il à son garçon. Eh bien, sa figure me revient et sa corporence aussi; car je gage que j'aurais peine à le tourer, et j'ai toujours vu que les liommes les plus forts étaient les plus doux. Je l'ai vu dans toi, mon Huriel, et dans moi-même qui me suis toujours senti en bonne disposition d'aimer mon prochain plutôt que de l'écraser. Or donc , Tiennet, sois le bienvenu dans nos forêts sauvages : tu n'y trouveras point du beau pain de pur froment et des salades de toutes sortes comme dans ton jardin ; mais nous tâcherons de te régaler de bonne causerie et de

franche amitié. Je vois que tu as accompagné la belle fille de No-hant, qui est comme la sœur et la petite mère à notre Joset. C'est bien fait à vous, car le courage lui manquait pour guérir; mais à présent, je n'en serai plus en peine, et ce médecin-lh me paraît bon.

11 disait ainsi, en regardant Joset, qui s'était assis sur ses talons aux pieds de Brulette et lui tenait la main en l'examinant de tous ses yeux, et la questionnant sur sa mère, sur le père Brulet, sur les voisins, les voisines et toute la paroissée.

Brulette, voyant que le Grand-Bûcheux parlait d'elle, vint à lui, et lui fit excuse de ne l'avoir point salué en premier ; mais lui, sans plus de façon, la prit par le corps et réleva sur la roche comme pour la voir d'entier, ainsi qu'une bonne sainte ou toute autre chose précieuse; et, la reposant à terre, il l'embrassa au front, disant à Joset qui rougissait autant que Brulette: — Tu me disais bien! c'est joli de tout en tout, et voilà, je pense, une pièce sans tache ni défaut. L'âme et le corps sont de la meilleure qualité qu'il y ait : ça se voit à travers les yeux. Et dis-moi donc, Huriel, je ne peux pas savoir, moi qui suis aveuglé sur mes enfants, si elle est plus joUe que ta sœur; mais il me semble qu'elle ne l'est pas moins, et que si elles étaient à moi toutes les deux, je ne saurais de laquelle me dire le plus fier. Voyons, Brulette, n'ayez point honte d'être belle, et n'en soyez pas vaine non plus. L'ouvrier qui façonne si bien les créatures de ce monde ne vous a pas consultée,

et vous n'êtes pour rien dans son ouvrage ; mais ce qu'il fait pour nous, on peut le gâter par foUe ou sottise, et je vois, à votre air, que, loin de là, vous respectez ses dons en vous-même. Oui, oui, vous êtes une belle jeunesse, saine de cœur et droite d'esprit;

je vous connais assez, puisque vous voilà ici, venant reconforter ce pauvre enfant qui vous appelait comme la terre appelle la pluie. Bien d'autres n'eussent pas fait comme vous, et, pour cela, je vous estime. Aussi, je vous demande vos amitiés pour moi, qui vous serai ici un père, et pour mes deux enfants, qui vous seront frère et sœur.

Brulette, qui avait eu gros sur le cœur le mauvais comportement envers elle des muletiers dans le bois de la Hoche, fut si sensible à l'estime et aux compliments du Grand- Bûcheux, qu'elle en eut des larmes prêtes à couler, et que, se jetant à son cou, elle ne sut lui répondre qu'en le baisant comme si ce fût son propre père.

— Voilà la meilleure réponse, dit-il, et j'en suis content. Or ça, mes enfants, l'heure du repos est passée pour moi, et je dois reprendre ma tâche. Si vous avez faim, voilà mon bissac et mes petites provisions. Huriel s'en ira tout à l'heure avertir sa sœur pour qu'elle vienne vous faire compagnie ; et vous autres, mes Berri-chons, vous deviserez avec Joseph, car vous en avez long à lui dire, j'imagine ; mais vous ne vous écarterez point, sans lui, de mon han et du bruit de ma cognée, car vous ne connaissez point la forêt et pourriez vous y égarer.

Là-dessus, il se mit à débiter ses arbres, après avoir pendu sa musette à un de ceux qui étaient encore debout. Huriel mangea un morceau avec nous, et questionné sur sa sœur par Brulette : — Ma sœur Thérance, nous dit-il, est une bonne et gentille enfant d'environ votre âge. Je ne dirai pas, comme mon père, qu'elle peut soutenir la comparaison avec vous ; mais, telle qu'elle est, elle se laisse regarder, et son humeur n'est pas des plus sottes. Elle a coutume de suivre mon père dans toutes ses stations, afin

qu'il n'y manque de rien, car la vie d'un bûclieux, comme celle d'un muletier, est bien dure et bien triste quand il n'a pas de compagnie pour son cœur.

— Et où donc est-elle en ce moment-ci ? demanda Brulette : ne pourrions-nous l'aller trouver ?

— Elle est je ne sais pas où, répondit Huriel, et je m'étonne qu'elle ne nous ait point entendus venir, car elle n'a pas coutume de s'éloigner des loges. L'as-tu vue aujourd'hui, Joseph ?

— Oui, dit-il, mais pas depuis le matin. Elle était un peu abat-tue et se plaignait du mal de tête.

— Elle n'est pourtant pas sujette à se plaindre de quelque chose ! reprit Huriel. Or donc, excusez-moi, Brulette; je m'en vas vous la chercher au plus vite.

TREIZIÈME VEILLÉE

Quand Huriel nous eut quittés, nous finies promenade et conversation avec Joseph ; mais, pensant qu'il était content de m'avoir vu et le serait encore plus de se trouver seul avec Brulette, je les laissai ensemble, sans faire semblant de rien, et m'en allai rejoindre le père Bastien pour m'occuper à le voir travailler.

C'était une chose plus réjouissante que vous ne sauriez

LES MAITRES SONNEURS

croire, car, de ma vie, je n'ai vu travail de main d'homme dépi[^]ché d'une si rude et si gaillarde fa-[^]on. Je pense bien qu'il eût pu faire, sans se gêner, l'œuvre de quatre des plus forts clir[^]tiens en sa journée, et cela, toujours riant et causant quand il

avait compagnie, ou chantant et sifflant quand il était seul. Il était d'un sang si chaud et si grouillant qu'il me donnait envie de l'aider, et que je regrettais de n'avoir rien à faire pour mon compte. Il m'apprit que, généralement, les fendeux et bûcheux étaient habitants voisins des bois où ils travaillaient, et que, quand leurs demeures en étaient tout proche, ils y venaient à la journée. D'autres, demeurant un peu plus loin, y venaient à la semaine, partant de chez eux le lundi avant le jour, pour y retourner à la nuit le samedi ensuivarxt. Quant h ceux qui descendaient comme lui du haut pays, ils s'engageaient pour trois mois, et leurs cabanes étaient plus grandes, mieux construites et mieieLX approvisionnées que celle des bûcheux à la semaine.

11 en était à peu près de même des charbonniers, et par là on entend non pas ceux qui achètent du charbon pour en revendre, mais ceux qui le fabriquent sur place, au compte des propriétaires des bois et forêts. 11 y en avait aussi qui achetaient le droit de l'exploiter, de même qu'il y avait des muletiers qui en faisaient commerce pour leur compte ; mais, généralement, ce dernier métier consistait à faire seulement des transports.

Dans les temps d'aujourd'lmi, l'industrie des muletiers est en baisse et va à se perdre. Les forêts sont mieux percées, et il n'y a plus tant de ces endroits abominables pour les chevaux et les voitures, où le service des mulets est le seul possible. Le nombre des forges et usines qui consomment encore du charbon de bois est bien mandré, et on ne voit que peu de ces ouvriers-là dans nos pays. Il y en a cependant encore qui vont dans les grands bois de Gheure en Berry, ainsi que des fendeux et bûcheux du Bourbonnais; mais, au temps dont je vous parle, et où les bois couvraient encore au moins la moitié de nos provinces, tous ces états

étaient grandement recherchés et avantageux. Si bien qu'en une forêt, au temps de son exploitation, on trouvait toute une population de ces différents ordres, tant de l'endroit même que des endroits éloignés, qui avaient chacun leurs coutumes, leurs confréries, et, autant que possible, vivaient en bon accord les uns vis-à-vis des autres.

Le père Bastien me raconta, et je le vis plus tard moi-même, que tous les hommes adonnés au travail des bois s'habituèrent si bien à cette vie changeante et difficile, qu'ils avaient comme le mal du pays quand il leur fallait vivre en la plaine. Et tant qu'à lui, il aimait les bois comme s'il eût été loup ou renard, encore qu'il fût le meilleur chrétien et le plus divertissant compagnon qui se pût trouver.

Cependant il ne se moqua point, comme avait fait Hurriel, de ma préférence pour mon pays. — Tous les pays sont beaux, disait-il, du moment qu'ils sont nôtres, et il est bon que chacun fasse estime particulière de celui qui le nourrit. C'est une grâce du bon Dieu sans laquelle les endroits tristes et pauvres seraient laissés à l'abandon. J'ai oui dire à des gens qui ont voyagé au loin, qu'il y avait des terres sous le ciel que la neige ou la glace couvraient quasiment toute l'année, et d'autres où le feu sortait des montagnes et ravageait tout. Et cependant, toujours on

bâtissait de belles maisons sur ces montagnes endiablées, toujours on creusait des trous pour vivre sous ces glaces. On y aime, on s'y marie, on y danse, on y chante, on y dort, on y élève des enfants tout comme chez nous. Ne méprisons donc la famille et le logement de personne. La taupe aime sa noire caverne, comme l'oiseau aime son nid dans la feuillée, et la fourmi vous rirait au

nez, si vous vouhez lui faire entendre qu'il y a des rois mieux logés qu'elle en leurs palais.

La journée s'avança sans que je visse revenir Huriel avec sa sœur Thérance. Le père Bastien s'en étonnait un peu mais ne s'en inquiétait point. Plusieurs fois, je me rapprochai de Brulette et de Joset, qui ne se tenaient pas loin de là : mais, les voyant causer toujours et ne point donner attention à mon approche, je m'en allai seul de mon côté, ne sachant trop comment avaler le temps. J'étais, avant toutes choses, moi aussi, le vrai ami de cette chère fille. Dix fois par jour je m'en sentais amoureux, dix fois par jour je m'en sentais guéri, et, le plus souvent, je n'y prétendais plus assez pour m'en chagriner. Je n'avais jamais été bien jaloax de Joseph, avant le moment où le muletier nous avait appris le grand feu qui consumait ce jeune homme ; et, depuis ce moment-là, chose étrange ! je ne l'étais plus du tout. Plus Brulette marquait de compassion pour lui, plus il me semblait reconnaître qu'elle s'y portait par devoir d'amitié seulement. Et cela me chagrinait au heu de me réjouir. N'ayant point d'espérance pour moi, je souhaitais au moins conserver le voisinage et la compagnie d'une personne qui mettait tout en aise autour d'elle, et je me disais aussi que si quelqu'un méritait sa préférence, c'était ce jeune gars qui l'avait toujours aimée, et qui, sans doute, ne saurait jamais se faire aimer d'aucune autre.

Je m'étonnais même que ce ne fût pas là l'idée cachée de Brulette, surtout voyant comme Joset, au milieu de sa maladie, était devenu gentil, savant et jjarleur agréable. Certainement il devait son changement à la compagnie du Grand-Bûcheux et de son fils, mais il y avait mis un grand vouloir, et elle devait lui en savoir gré. Pourtant Brulette ne paraissait pas voir ce changement, et il

me semblait qu'en voyage elle avait bien plus pris garde au muletier Huriel qu'elle n'avait encore fait à personne autre. Voilà l'idée qui m'angoissait à chaque moment davantage ; car si sa fantaisie se tournait sur cet étranger, deux grosses peines m'attendaient; la première, c'est que notre pauvre Joset en mourrait de chagrin; la seconde, que notre Brulette quitterait le pays de chez nous, et que je n'aurais plus ni sa vue, ni sa causerie.

J'en étais là de mon raisonnement, quand je vis revenir Huriel, menant avec lui une fille si belle, que Brulette n'eut approchait point. Elle était grande, mince, large d'épaules et dégagée, comme son frère, dans tous ses mouvements. Naturellement brune, mais vivant toujours à l'ombre des bois, elle était plutôt pâle que blanche ; mais cette sorte de blancheur-là charmait les yeux, en même temps qu'elle les étonnait, et tous les traits de sa figure étaient sans défaut. Je fus bien un peu choqué de son petit chapeau de paille retroussé en arrière comme la queue d'un bateau ; mais il en sortait un chignon de cheveux si merveilleux de noirceur et quantité, qu'on s'accoutumait bientôt à le regarder. Ce que je remarquai dès le premier moment, c'est qu'elle n'était pas souriante et gracieuse comme

LES MAITRES SONNEURS

Brulette. Elle ne cherchait point à se rendre plus jolie qu'elle ne l'était, et son apparence était d'un caractère plus décidé, plus chaud dans la volonté et plus froid dans les manières.

Comme je me trouvais assis contre une corde de bois coupé, ils ne me voyaient point, et, au moment qu'ils s'arrêtèrent près de moi, à la fourche d'une sente, ils se parlèrent comme gens qui sont seuls.

— Je n'irai point, disait la belle Thérance d'une voix affirmée. Je vas aux cabanes tout préparer pour leur souper et leur couchée ; c'est tout ce que je veux faire pour le moment.

— Et tu ne leur parleras point ? Tu vas leur montrer ta mauvaise humeur ? disait Huriel qui paraissait surpris.

— Je n'ai point de mauvaise humeur, répondit la jeune fille ; et d'ailleurs, si j'en ai, je ne suis pas forcée de la montrer

— Tu la montres pourtant, puisque tu ne veux point aller prévenir cette jeunesse qui doit commencer à s'ennuyer de la compagnie des hommes, et qui serait aise, je le parie, de se trouver avec une autre jeune fille.

— Elle ne doit point s'ennuyer, reprit Thérance, à moins qu'elle n'ait un mauvais cœur ; mais je ne suis point chargée de l'amuser ; je la servirai et l'assisterai, voilà tout ce qui est de mon devoir.

— Mais elle t'attend ; qu'est-ce que je vas lui dire ?

— Dis-lui ce que tu voudras : je n'ai pas à lui rendre compte de moi.

Là-dessus la fille du Bûcheux s'enfonça dans la sente, et Huriel resta un moment songeur, comme un homme qui cherche à deviner quelque chose.

Il passa son chemin ; mais moi, je restai là où j'étais, planté comme une pierre. Il s'était fait en moi comme un rêve surprenant à la première vue de Thérance ; je m'étais dit : Voilà une figure qui m'est connue ; à qui est-ce qu'elle ressemble donc ?

Et puis, à mesure que je l'avais regardée, tandis qu'elle parlait, j'avais trouvé qu'elle me rappelait la petite fille de la charrette embourbée qui m'avait fait rêvasser tout un soir et qui pouvait bien étre cause que Brulette, me trouvant trop simple dans mon goût, avait détourné de moi son idée. Enfin, lorsqu'elle passa tout près de moi en s'en allant, encore que son air de dépit fût bien contraire à la figure douce et tranquille dont j'avais gardé souvenance, j'observai le signe noir qu'elle avait au coin de la bouche, et m'assurai par là que c'était bien la fille des bois que j'avais portée à mon cou, et qui m'avait embrassé d'aussi bon cœur en ce temps-là qu'elle paraissait mal disposée maintenant à me recevoir.

Je demeurai longtemps dans les réflexions qui me venaient sur une pareille rencontre ; mais enfin la musette du Grand-Bûcheux, qui sonnait une manière de fanfare, me fit observer que le soleil était justement couché.

Je n'eus point de peine retrouver le chemin des loges, car c'est comme cela qu'on appelle les cabioles des ouvriers forestiers.

Celle des Huriel était la plus grande et la mieux construite, formant deux chambres, dont une pour Thérance. Au-devant régnait une façon de hangar, luilé en verts balais, qui servait à l'abriter beaucoup du vent et de la pluie ; des planches de sciage, posées sur des souches, formaient une table dressée à l'occasion.

Pour l'ordinaire, la famille Huriel ne vivait que de pain et de fromage, avec quelques viandes salées, une fois le jour. Ce n'était point avarice ni misère, mais habitude de simplicité, ces gens des bois trouvant inutiles et ermuyeux notre besoin de manger chaud

et d'employer les femmes à cuisiner depuis le matin jusqu'au soir.

Cependant, comptant sur l'arrivée de la mère à Joseph, ou sur cefie du père Brulet, Thérance avait souhaité leur donner leurs aises, et, dès la veille, s'était approvisionnée à Mesples. Elle venait d'allumer le feu sur la clairière et avait convié ses voisines à l'aider. C'étaient deux femmes de bûcheux, une vieille et une laide. Il n'y en avait pas plus dans la forêt, ces gens n'ayant ni la coutume ni le moyen de se faire suivre au bois de leurs familles.

Les loges voisines, au nombre de six, renfermaient une douzaine d'hommes, qui commençaient à se rassembler sur un tas de fagots pour souper en compagnie les uns des autres, de leur pauvre morceau de lard et de leur pain de seigle; mais le Grand-Bûcheux, allant à eux, devant que de rentrer chez lui poser ses outils et son tablier, leur dit avec son air de brave homme : — Mes frères, j'ai aujourd'hui compagnie d'étrangers que je ne veux point faire pâlir de nos coutumes; mais il ne sera pas dit qu'on mangera le rôti et boira le vin de Sancerre à la loge du Grand-Bûcheux sans que tous ses amis y aient part. Venez, je veax vous mettre en bonne connaissance avec mes hôtes, et ceux de vous qui me refuseront me feront de la peine.

Personne ne refusa, et nous nous trouvâmes rassemblés une vingtaine, je neveux pas dire autour de la table, puisque ce monde-là ne tient point à ses aises, mais assis, qui sur une pierre, qui sur l'herbage, l'un couché de son long sur des copeaux, l'autre juché sur un arbre tordu, et tous plus ressemblants, sans comparaison du saint baptême, à un troupeau de sangliers qu'à une compagnie de chrétiens.

Cependant la belle Thérance, allant et venant, ne paraissait pas encore vouloir nous donner attention, lorsque son père, qui l'avait appelée sans qu'elle eût fait mine d'entendre, l'accrocha au passage, et, l'amenant malgré elle, nous la présenta. — Pardonnez-lui, mes amis, nous dit-il; c'est une enfant sauvage, née et élevée au fond des bois. Elle a honte, mais elle en reviendra, et je vous demande, Brulette, de l'encourager, car elle gagne à être connue.

Là-dessus , Brulette , qui n'était embarrassée ni mal disposée, ouvrit ses deux bras et les jeta au cou de Thérance, laquelle, n'osant se défendre, mais ne sachant se fivrer, resta ferme à la voir venir, et releva seulement sa tête et son regard jusqu'alors fiché en terre. En cette position, se voyant de près l'une l'autre, les yeux dans les yeux, et quasi joue contre joue, elles me firent penser de deux jeunes taures, l'une desquelles avance le front pour folâtrer, tandis que l'autre, défiante et déjà malicieuse de son encornure, l'attend pour la heurter traîtreusement.

Mais Thérance parut tout à coup gagnée par le regard doux de Brulette, et, retirant sa ligure, elle la laissa tomber sur l'épaule de cette belle, pour cacher des pleurs qui lui remplirent les yeux.

— Ma foi, dit le père Bastien en raillant et caressant sa fille, voilà ce qui s'appelle être farouche. Je n'aurais jamais cru que la honte des fillettes pût aller jusqu'aux larmes. Mais comprenez quelque chose aux enfants, si vous

LES MAITRES SONNEURS

pouvez ! Allons, Rnilette, vous me paraissez plus raisonnable; suivez-la, et ne la lâchez qu'elle ne vous ait parlé: il n'y a que le premier mot qui coûte.

— A la bonne heure, dit Brulette, je l'aiderai, et au premier mot de commandement qu'elle me voudra dire, je lui obéirai si bien , qu'elle me pardonnera de lui avoir fait peur.

Et tandis qu'elles s'en allaient ensemble, le Grand-Bûcheux me dit : — Voyez un peu ce que c'est que les femmes ! La moins coquette (et ma Thérance est de celles-là) ne se peut trouver en face d'une rivale en beauté , sans être ou échauffée de dépit ou glacée de peur. Les plus belles étoiles font bon ménage côte à côte dans le ciel; mais, de deux filles de la mère Eve, il y en a toujours une au moins qui est gênée par la comparaison qu'on peut lui faire de l'autre.

— Je pense, mon père, dit Huriel, que vous ne rendez point justice à Thérance pour le moment. Elle n'est ni honteuse ni envieuse. Et il ajouta en baissant la voix : — Je crois que je sais ce qui la chagrine, mais le mieux sera de n'y pas faire attention.

On apporta de la viande grillée, des champignons jaunes très-beaux , dont je ne pus me décider à goûter, encore que je visse tout ce monde en manger sans crainte; des œufs fricassés avec diverses sortes d'herbes fortes, des galetons de blé noir, et des fromages de Chambérat, renommés en tout le pays. Tous les assistants firent bombance, mais d'une manière bien différente de la nôtre. Au lieu de prendre leur temps et de ruminer chaque morceau , ils avalaient quatre à quatre comme gens affamés, ce qui, chez nous, n'eût point paru convenable, et ils n'attendirent point d'être repus pour chanter et danser au beau milieu du festin.

Ces gens, d'un sang moins rassis que le nôtre, semblaient ne pouvoir tenir en place. Ils ne patientaient point le temps qu'on leur fit offre de quelque plat. Us apportaient leur pain pour rece-

voir le fricot dessus, refusaient les assiettes, et retournaient se percher ou se coucher; d'aucuns aussi mangeaient debout, d'autres en causant et gesticulant, chacun racontant son histoire ou disant sa chansonnette. C'était comme abeilles bourdonnant autour de la ruche : j'en étais étourdi et ne me sentais pas festiner.

Malgré que le vin fût bon et que le Grand-Bûcheux ne l'épargnât point, personne n'en prit plus qu'il ne fallait, chacun étant à sa tâche et ne voulant point se mettre à bas pour le travail du lendemain. Aussi la fête dura peu; et, bien qu'au milieu elle parût vouloir être folle, elle finit de bonne iieure et tranquillement. Le Bûcheux reçut grands compliments pour ses honnêtetés, et l'on voyait bien qu'il avait commandement naturel sur toute la bande, non point seulement par son moyen, mais aussi par son bon cœur et sa lionne tête.

On nous fit beaucoup d'avances d'amitié et d'offres de service, et je dois reconnaître que ces gens étaient plus ouverts et plus prévenants que ceux de chez nous. J'observai qu'Hurielles amenait, l'un après l'autre, auprès de Brulette, les lui présentant par leurs noms, et leur enjoignant de la regarder ni plus ni moins que comme sa sœur, d'où elle reçut tant de révérences et de politesses, qu'elle n'avait jamais été si bien fêtée dans notre village!

Quand l'heure de dormir fut venue, le Grand-Bûcheux m'offrit de partager sa chambre. Joset avait sa loge voisine

de la nôtre, mais elle était plus petite et nous aurions pu y être gênés. Je suivis donc mon hôte d'autant plus volontiers que j'étais enchargé de veiller de près sur Brulette; mais je vis, en entrant dans la loge, qu'elle ne courait aucun risque, car elle devait

partager la couche de la belle Thérance, et le muletier, fidèle à ses habitudes, s'était déjà couché dehors en travers de la porte, si bien que ni loup ni voleur n'en eût pu approcher.

En jetant un coup d'œil sur la chambrette où les deux filles se retiraient, je vis qu'il s'y trouvait un lit et quelques meubles très-propres ; Huriel, grâce à ses mulets, pouvait transporter facilement et sans dépense, d'un lieu à l'autre, le petit ménage de sa sœur; mais celui de son père ne devait pas lui donner grand embarras, car il se composait d'un tas de fougères sèches avec une couverture. Encore le Grand-Bûcheux trouvait-il que c'était de trop et que, pour bien faire, il eût dû coucher à l'étoilée comme son fils.

J'étais assez las pour me passer de mon lit, et je dormis d'un bon somme jusqu'au jour. Je pensai que Brulette en avait fait autant, car je ne l'entendis remuer non plus qu'une pstite pierre, derrière la cloison de planches qui nous séparait.

Quand je me levai, le Bûcheux et son garçon étaient de- Dout et se consultaient ensemble.

— Nous parlions de toi, me dit le père, et comme il faut que nous allions au travail, je désire que l'affaire dont nous causons soit décidée: Brulette, à qui j'ai remontré que Joseph avait besoin de sa compagnie pour quelque temps, et qui m'a dit avoir la volonté de lui en donner le plus possible, s'est engagée pour la huitaine tout au moins; mais elle n'a pu s'engager pour toi et nous a priés de t'y décider. C'est ce que nous ferons, j'espère, en te disant que nous en serons contents, que tu ne nous pèses point, et que nous te prions d'agir avec nous comme nous ferions avec toi, si besoin était.

Cela dit d'un air de vérité et d'amitié me commandait de m'engager; et, de fait, ne pouvant abandonner Brulette chez les étrangers, encore qu'une huitaine me parût bien longue, j'étais obligé de me ranger à son vouloir et à l'intérêt de Joseph.

— Je t'en remercie, mon bon Tiennet, me dit Brulette, sortant de la chambre de Thérance, et j'en remercie les braves gens qui nous font si bonne réception ; mais si je reste, c'est à la condition qu'on ne fera point ici de dépenses pour nous, et que nous serons lilices tous les deux de vivre à nos frais comme nous l'entendrons.

— Il en sera ce que vous voudrez, dit Huriel ; car si la crainte de nous être à charge doit vous faire partir plus vite, nous aimons mieux renoncer au plaisir de vous servir. Mais souvenez-vous seulement d'une chose, c'est que mon père gagne de l'argent et moi aussi, et que nous ne connaissons pas plus de grand contentement tous les deux que d'obliger nos amis et de leur faire honneur.

Il me sembla qu'Huriel faisait en toute occasion sonner un peu ses écus, comme pour dire : « Je suis un bon parti. » Cependant il agit tout aussitôt comme un homme qui se met de côté, car il nous annonça qu'il allait nous quitter.

Sur ce mot-là, Brulette eut un petit frisson que seul je vis, et qu'elle surmonta aussitôt pour lui demander, sans trop paraître s'en soucier, où il allait et pour combien de temps.

LES MAÎTRES SONNEURS

— Je m'en vas travailler au bois de la Roche, nous dit-il. Je serai assez près de vous pour revenir vous voir si vous avez besoin

de moi; Tiennet sait le chemin. Je vas de ce pas, d'abord, dans la lande de la Croze chercher mes bêtes et mes équipages, et, en repassant, je vous dirai adieu.

Là-dessus il partit, et le Grand-Bûcheux, enjoignant à sa fille d'avoir grand soin et grand égard pour nous, s'en alla, de son côté, à son ouvrage.

Nous voilà donc restés, Brulette et moi, en compagnie de la belle Thérance, laquelle, tout en nous servant aussi activement que si elle eût été à nos gages, ne paraissait pas vouloir nous faire grande fête, et répondait par oui et par non à tout ce que nous inventions de lui dire. Si bien que cette indifférence rebuta Brulette, qui me dit, dans un moment où nous étions seuls : — Il me semble, Tiennet, que nous déplaçons beaucoup à cette fille ; elle m'a fait place dans son lit, cette nuit, comme une personne qui serait forcée d'y recevoir un hérisson. Elle s'est jetée dans la ruelle, le nez contre la cloison, et sauf qu'elle m'a demandé si je voulais plus ou moins de couverture, elle ne m'a pas voulu dire un mot. J'étais si lasse que j'aurais volontiers dormi tout de suite, et même, voyant qu'elle en faisait semblant pour se dispenser de me parler, j'ai fait semblant aussi; mais, de longtemps, je n'aipu fermer l'œil, car j'entendais qu'elle s'étouffait de pleurer. Si tu veux m'en croire, nous ne la gênerons pas plus longtemps, nous chercherons quelques loges vacantes dans une autre partie de la forêt, et, s'il n'y en a pas, je m'arrangerai avec la vieille fenmie que j'ai vue hier par ici, pour qu'elle envoie son mari chez un voisin et partage son logis avec moi. Si ce n'est qu'un ht d'herbages, je m'en contenterai ; c'est payer trop cher un matelas et un coussin que d'y être reçu avec des larmes. Quant à nos repas, je

compte que, dès aujourd'hui, tu iras à Mesples acheter ce qu'il nous faut, et je me charge de notre cuisine.

— C'est très-bien, Brulette, lui répondis-je, et je ferai tout ce que vous voudrez. Cherchons un logement pour vous, et ne vous inquiétez pas de moi. Je ne suis pas plus de sel que ce muletier qui a dormi dehors sous le travers de votre porte. Ainsi ferai-je pour vous de bon cœur, sans craindre de fondre à la rosée. Cependant, écoutez-moi : si nous quittons comme ça la loge et la table du Grand-Bûcheux, il nous croira fâchés, et comme il nous a trop bien traités pour avoir à se reprocher quelque chose, il verra aisément que c'est sa fiUe qui nous rebute. 11 l'en grondera peut-être, et voyons si la chose sera méritée. Vous dites que cette jeunesse a été très-honnête, voire soumise envers vous. Or donc, si elle a quelque peine cachée, avons-nous le droit de blâmer sa tristesse et son silence? Ne vaudrait-il pas mieux ne faire semblant de rien, la laisser hbre tout le jour d'aller voir ou de recevoir son galant, si elle eu a un, et, quant h nous, faire société avec Jo-set, pour qui seul nous sommes venus ici ? Ne craignez-vous point aussi qu'en nous voyant chercher tous deux un autre logement, on ne se fourre dans l'idée que nous avons quelque mauvais motif pour nous mettre à part ?

— Tu as raison, Tiennet, me dit Brulette. Eh bien, je patienterai avec cette grande rechigneuse et la verrai venir.

QUATORZIÈME VEILLÉE

La belle Thérance ayant tout préparé pour notre déjeuner et voyant monter le soleil, demanda à Brulette si elle avait songé à

réveiller Joseph. C'est l'heure, lui dit-elle, et il est fâché quand je le laisse dormir trop tard, parce que la nuit d'après il a peine à se reprendre.

— Si c'est vous qui avez coutume de l'ajipeler, ma mignonne, répondit Brulette, faites-le donc : je ne connais point son habitude.

— Non, non, reprit Thérance d'un ton sec : c'est votre affaire de le soigner à présent, puisque vous êtes venue pour ça. Je peux, à cette heure, m'en reposer et vous en laisser la charge.

— Pauvre Joset ! ne put s'empêcher de dire noire Brulette. Je vois qu'il est d'un grand embarras pour vous et qu'il ferait mieux de s'en revenir avec nous dans son pays 1

Thérance tourna le dos sans répondre, et je dis à Emette : — Allons tous deux l'appeler. Je gage qu'il sera content d'entendre ta voix la première.

La loi, e de Joset touchait quasiment celle du Grand-Bûcheux. Sitôt qu'il entendit la voix de Brulette, il vint tout courant regarder à travers la porte et lui dit : — Ah 1 je crait^nais de rêver, Brulette ! c'est donc bien vrai que tu es là?

Quand il fut assis sur les souches entre nous deux, il nous dit que, pour la première fois depuis longtemps, il avait dormi tout d'une lampée, et cela était connaissable à son visage, qui valait déjà dix sous de plus que celui de la veille. Thérance lui apporta, dans une écuelle, un bouillon de poule, et il voulait le donner à Brulette, qui s'en défendit d'autant mieux que les yeux noirs de la fille des bois semblaient remphs de colère, à cause de l'offre qui lui en était faite.

Brulette, qui était trop fine pour vouloir domier prise à son dépit, refusa, disant qu'elle n'aimait point le bouillon et que ce serait grand dommage d'en avoir laissé le mal à l'infirmière pour n'en retirer ni le profit ni le plaisir ; et même, elle ajouta avec douceur : — Je vois, mon gars, que tu es soigné comme un gros bourgeois, et que ces braves gens n'épargnent rien pour te réconforter le corps.

— Oui, dit Joset, prenant la main de Thérance et la joignant, dans les siennes, à celle de Brulette; j'ai causé de la dépense à mon maître (il appelait toujours comme ça le Grand-Bûcheux, à cause qu'il lui enseignait à musiquer) et de la fatigue à cette pauvre sœur que vous voyez là. Sache, Brulette, qu'après toi, j'ai trouvé un ange sur la terre. Comme tu m'as assisté l'esprit et consolé le cœur quand j'étais un enfant éberWgé et quasi propre à rien, elle a soigné mon pauvre corps en détresse quand je suis tombé ici en misère de fièvre. Les secours qu'elle m'a donnés, jamais je ne pourrai l'en remercier comme je le dois; mais je peux dire une chose : c'est qu'il n'y eu a pas une troisième comme vous deux, et qu'au jour des récompenses, le bon Dieu gardera au ciel ses deux plus belles cou-

LES MAITRES SONNEURS

ronnes pour Catherine Brulet, la rose du Berry, et pour Thérance Huriel, la blanche épine des bois.

Il sembla que ce doux parler de Joseph mît du baume dans le sang de Thérance, car elle ne refusa plus de s'asseoir pour manger avec nous, et Joseph était entre ces deux belles filles, tandis que moi, profitant du sans-gêne que j'avais vu dans la manière du

pays, je me dérangeais tout en mangeant, pour être tantôt près de l'une et tantôt près de l'autre.

Je faisais de mon mieux pour contenter la fille des bois par mes prévenances, et je tenais h honneur de lui montrer que les Berrichons ne sont pas des ours. Elle répondait très-doucement à mes honnêtetés ; mais il ne me fut point possible de la faire sourire ni lever les yeux sur moi en me répondant. Elle me paraissait avoir l'humeur bizarre, prompte au dépit, et remplie de défiance. Et cependant, quand elle était tranquille, elle avait quelque chose de si bon dans l'air et dans la voix, qu'on ne pouvait prendre d'elle une mauvaise idée ; mais ni dans ses bons moments, ni dans les autres, je n'osai lui demander si elle se ressouvenait que je l'eusse portée en mes bras et qu'elle m'en eût payé d'une accolade. Je m'étais bien assuré que c'était elle, car son père, à qui j'en avais déjà parlé, n'avait point oublié la chose et prétendait avoir comme reconnu ma figure sans savoir pourquoi.

Tout en déjeunant, Brulette, comme elle m'en fit part ensuite, commençait à avoir une autre doutance de la vérité. C'est pourquoi elle se mit en tête d'observer et de feindre pour en savoir plus long.

— Or çà, dit-elle, vais-je rester tout ce jour les bras croisés ? Sans être une grosse ouvrière, je n'ai pas coutume de dire mon chapelet d'un repas à l'autre, et je vous prie, Thérance, de me montrer quelque ouvrage où je puisse vous aider. Si vous souhaitez courir, je garderai la loge et y ferai ce que vous me commanderez ; mais si vous restez, je resterai aussi, à condition que vous m'occuperez pour votre service.

— Je n'ai besoin d'aucune aide, répondit Thérance, et vous, vous n'avez besoin d'aucun ouvrage pour vous désennuyer.

— Pourquoi donc cela, ma mignonne?

— Parce que vous êtes avec votre ami, et, comme je pourrais être de trop dans toutes les choses que vous avez à vous dire, je sortirai si vous souhaitez rester, je resterai si vous souhaitez sortir.

— Cela ne ferait ni le compte de Joset ni le mien, dit Brulette avec un peu de malice. Je n'ai point de secrets à lui dire, et tout ce que nous avons à nous raconter, nous y avons donné la journée d'hier. A cette heure, le contentement que nous avons d'être ensemble ne peut que s'augmenter de votre compagnie, et nous vous la demandons, à moins que vous n'en ayez; une meilleure à nous préférer.

Théi ence resta indécise, et la manière dont elle regarda Joseph fit voir à Brulette que sa fierté souffrait de la crainte d'être importune. Sur quoi, Brulette dit à Joseph ; — Aidemoi donc à la retenir ! Est-ce que tu n'en seras pas content? Ne disais-tu pas, tout h l'heure, que nous étions tes deux anges gardiens? Et ne veux-tu pas qu'ils travaillent ensemble à ton salut?

— Tu as raison, Brulette, dit Joseph. Entre vos deux bons cœurs, je dois guérir plus vite, et si vous vous met-

tez deux à vouloir bien m'aimer, il me semble que chacune de vous m'en aimera davantage, comme quand on se met à la tâche avec un bon compagnon, qui vous donne de sa force pour redoubler la vôtre.

— Est-ce donc moi, dit Thérance, qui serai le bon compagnon dont votre payse a besoin? Allons, soit! Je vas prendre mon ouvrage, et je travaillerai ici.

Elle alla quérir du linge taillé en chemise, et se mit à le coudre. Brulette voulut l'aider, et, comme elle s'y refusait: — Alors, dit-elle à Joseph, donne-moi tes bardes à raccommoder; elles doivent avoir besoin de moi, car il y a longtemps que je ne m'en suis pas mêlée.

Thérance la laissa examiner le trousseau de Joseph ; mais il ne s'y trouva pas un seul point à faire, ni seulement un bouton à coudre, tant on y avait bien veillé; et Brulette parla d'acheter du linge à Mesples le lendemain, pour lui faire des chemises neuves. Mais il se trouva que celles que Thérance cousait en ce moment étaient destinées à Joseph, et qu'elle voulait les finir seule, comme elle les avait commencées.

Les soupçons venant de plus en plus à Brulette, elle fit semblance d'insister là-dessus, et Joseph même fut obligé d'y dire son mot, à savoir que Brulette s'ennuyait à ne rien faire. Alors Thérance jeta son ouvrage avec colère, disant à Brulette : — Finissez-les donc toute seule ; je ne m'en mêle plus ! Et elle s'en alla boudier en la maison.

— Joset, dit alors Brulette, cette fille-là n'est ni capricieuse ni folle, comme je me le suis imaginé; elle est amoureuse de toi !

Joseph eut un si grand saisissement, que Brulette vit bien qu'elle avait parlé trop vite. Elle ne s'imaginait point encore combien un homme malade dans son corps, par suite du mal de son esprit, est faible et craintif devant la réflexion.

— Que me dis-tu là ! s'écria-t-il, et quel nouveau malheur serait donc tombé sur moi?

— Pourquoi serait-ce donc un malheur?

— Tu me le demandes, Brulette ? Est-ce que tu crois qu'il dépendrait de moi de lui rendre ses sentiments?

— Et bien, dit Brulette, tâchant de l'apaiser, elle s'en guérirait !

— Je ne sais pas si on guérit de l'amour, répondit Joseph; mais moi, si j'avais fait, par ignorance et par manque de précaution, le malheur de la fille au Grand Bûcheux, de la sœur d'Huriel, de la vierge des bois, qui a tant prié pour moi et veillé à ma vie, je serais si coupable, que je ne pourrais me le pardonner.

— L'idée ne t'est donc jamais venue que son amitié pouvait se changer en amour?

— Non, Brulette, jamais!

— C'est singulier, Joset !

— Pourquoi ça? N'étais-je point accoutumé, dès mon enfance, à être plaint pour ma bêtise et secouru dans ma faiblesse? Est-ce que l'amitié que tu m'as toujours marquée, Brulette, m'a jamais rendu vaniteux au point de croire... Ici Joseph devint rouge comme le feu et ne put dire un mot de plus.

— Tu as raison, lui répondit Brulette, qui était prudente et avisée autant que Thérèse était prompte et sensible. On peut beaucoup se tromper sur les sentiments qu'on donne ou qu'on reçoit. J'ai eu une folle idée sur cette fille, et puisque tu ne la partages point, c'est qu'elle n'est pas là

LES MAITRES SONNEURS

fondée. Thérance doit être, comme je le suis encore, ignorante de ce qu'on appelle la vraie amour, en attendant que le bon Dieu lui commande de vivTe pour celui qu'il lui aura choisi — N'importe,dit Joseph, je veux et je dois quitter ce pays.

— Nous sommes venus pour te ramener, luidis-je, aussitôt que tu t'en sentiras la force.

Contre mon attente, il rejeta vivement cette idée.— Non, non, dit-il, je n'ai qu'une force, c'est ma volonté d'être grand musicien, pour retirer ma mère avec moi et vivre honoré et recherché dans mon pays. Si je quitte celui-ci, j'irai dans le haut Bourbonnais jusqu'à ce que je sois reçu maître sonneur.

Nous n'osâmes point lui dire qu'il ne nous semblait pas devoir jouir jamais de bons poumons.

Brulette lui parla d'autre chose, et moi, très-occupé de la découverte qu'elle venait de me faire faire sur Thérance, porté, je ne sais pourquoi, à m'inquiéter d'elle, que je venais de voir sortir de sa loge et s'enfoncer dans le bois, je me mis à marcher du côté qu'elle avait pris, allant comme à l'aventure, mais curieux et même envieux de la rencontrer.

Je ne fus pas longtemps sans entendre des soupirs étouffés qui me firent connaître où elle s'était retirée. Ne me sentant plus honteux avec elle, du moment que je ne pouvais rien prétendre dans son chagrin, je m'approchai et lui parlai résolument :

— Belle Thérance, lui dis-je, voyant qu'elle ne pleurait point et seulement tremblait et suffoquait comme d'une colère rentrée, je pense que nous sommes cause, ma cousine et moi, de l'ennui que

vous avez. Nos figures vous choquent, et surtout celle de Brulette, car je n'estime pas la mienne mériter tant d'attention. Nous parlions de vous ce matin, et justement je l'ai empêchée de s'en aller de votre loge, où elle pensait bien vous être à charge. Or parlez-moi franchement, et nous nous retirerons ailleurs; car si vous avez mauvaise opinion de nous, nous n'en sommes pas moins bien intentionnés pour vous et craintifs de vous occasionner du déplaisir.

La Gère Thérance parut comme outrée de ma franchise, et, se levant de l'endroit où je m'étais assis auprès d'elle:

— Votre cousine veut s'en aller? dit-elle d'un air de menace ; elle veut me faire honte ? Non I elle ne le fera point !... ou bien...

— Ou bien quoi ? lui dis-je, déterminé de la confesser.

— Ou bien je quitterai les bois, et mon père, et ma famille, et je m'en irai mourir seule en quelque désert !

Elle parlait comme dans la fièvre, avec l'œil si sombre et la figure si pâle, qu'elle me fit peur. — Thérance, lui dis-je en lui prenant très-honnêtement la main et en la forçant à se rasseoir, ou vous êtes née injuste, ou vous avez des raisons pour haïr Brulette. Eh bien , dites-lesmoi, en bonne chrétienne, car il est possible que je la blanchisse du mal dont vous l'accusez.

— Non, vous ne la blanchirez pas, car je la connais s'écria Thérance, qui ne se pouvait surmonter davantage! Ne vous imaginez pas que je ne sache rien d'elle ! Je m'en suis assez tourmenté l'esprit, j'ai assez questionné Joseph et mon frère pour juger, à sa conduite, qu'elle est un cœur ingrat et un esprit trompeur. C'est

une coquette, voilà ce qu'elle est, votre Berrichonne, et toute personne franche a le droit de la détester.

— Voilà un reproche bien dur, répondis-je sans me troubler. Sur quoi vous fondez-vous ?

— Et ne sait-elle point, s'écria Thérance, qu'il y a ici trois garçons qui l'aiment et dont elle se joue ? Joseph qui en meurt, mon frère qui s'en défend, et vous qui tâchez d'en guérir ? Prétendez-vous me faire accroire qu'elle n'en sait rien et qu'elle a une préférence pour l'un des trois ? Non ! elle n'en a pour personne ; elle ne plaint pas Joseph, elle n'estime pas mon frère, elle ne vous aime pas. Vos tourments l'amuse, et, comme elle a, en son village, une cinquantaine d'autres galants, elle prétend vivre pour tous et pour aucun. Eh bien, peu m'importe quant à vous, Tien-net, puisque je ne vous connais point. Mais quant à mon frère, qui est si souvent éloigné de nous par son état et qui nous quitte dans un moment où il pourrait rester. . . et quant à Joseph qui en est malade et quasi hébété... Ah ! tenez, votre Brulette est bien coupable envers tous deux, et devrait rougir de ne pouvoir dire une bonne parole ni à l'un ni à l'autre.

En ce moment, Brulette, qui nous écoutait, se montra, et, mal habituée à être traitée de la sorte, mais contente cependant d'entendre expliquer la conduite d'Huriel, elle s'assit auprès de Thérance et lui prit la main d'un air sérieux, où il y avait de la compassion et du reproche en même temps. Thérance en fut un peu apaisée et lui dit d'une manière plus douce :

— Pardonnez-moi, Brulette, si je vous ai fait de la peine; mais, véritablement, je ne me le reprocherai point, si je vous amène à de meilleurs sentiments. Voyons, convenez que votre conduite a

été fausse et votre cœur dur. Je ne sais pas si c'est la coutume en vos pays de se faire désirer avec l'intention de se refuser ; mais moi, pauvre fille sauvage, je trouve le mensonge criminel et ne comprends rien à ces manéges-là. Or donc, ouvrez les yeux sur le mal que vous faites. Je ne vous dirai pas que mon frère y succombera : c'est un homme trop fort et trop courageux, il est aimé de trop de filles qui vous valent bien, pour ne pas en prendre son parti ; mais ayez pitié du pauvre Joset, Brulette ! Vous ne le connaissez point, encore que vous ayez été élevée avec lui ; vous l'avez jugé imbécile, et c'est au contraire un grand esprit. Vous le croyez froid et indifférent, tandis qu'il est rongé d'une tristesse qui prouve le contraire : mais son corps est trop faible et ne saura tenir contre le chagrin, si vous l'abusez. Donnez-lui votre cœur comme il le mérite, c'est moi qui vous en prie et qui vous maudirai si vous le faites mourir !

— Est-ce que vous pensez ce que vous me dites là, ma pauvre Thérance ? répondit Brulette en la regardant à travers les yeux. Si vous voulez savoir le fond de mon idée, je crois que vous aimez Joseph et que je vous donne, malgré moi, mie forte jalousie qui vous porte à me chercher des torts. Eh bien, regai'dez-y mieux, mon enfant, je ne veux point rendre ce garçon amoureux de moi, je n'y ai jamais songé, et je regrette qu'il le soit. Je suis même toute portée à vous aider à l'en guérir, et si j'avais su ce que vous me faites voir, je ne serais point venue ici, encore que votre frère m'eût dit la chose être nécessaire.

— Brulette, dit Thérance, vous me croyez bien peu fière, si vous jugez que j'aime Joseph comme vous l'entendez, et que je descends jusqu'à la jalousie pour vos agréments. La manière dont

je l'aime, je n'ai pas de sujet de m'en cacher ni d'en avoir honte devant personne. S'il

LES MAITRES SONNEURS

en était ainsi, j'aurais, à tout le moins, assez d'orgueil pour ne pas laisser croire que je vous le dispute. Mais mon amitié pour lui est si franche et si honnête, que je me porterai courageusement à le défendre contre vos pièges. Ainsi, aimez-le franchement comme moi, et, au lieu de vous en vouloir, je vous aimerai et vous estimerai ; je reconnaitrai vos droits, qui sont plus anciens que les miens, et vous aiderai à l'emmener dans son pays, à la condition qu'il y sera votre seul ami et mari. Autrement, attendez-vous à trouver en moi une ennemie qui vous donnera ouvertement condamnation. Il ne sera pas dit que j'aurai aimé cet enfant et soigné ce malade, pour qu'une belle coquette de village le vienne tuer sous mes yeux.

— C'est bien, dit Brulette qui avait repris toute sa fierté ; je vois de plus en plus que vous êtes amoureuse et jalouse, et j'en suis plus tranquille pour m'en aller et le laisser à vos soins. Que votre attache soit honnête et franche, je n'en doute pas ; je n'ai pas, comme vous, des raisons pour être colère et injuste. Pourtant je m'étonne de ce que vous voulez me faire rester et me paraître amie. C'est Va où finit votre sincérité, et je vous déclare que j'en veux savoir la raison, sans quoi je ne m'y prêterai point.

— La raison, vous la dites vous-même, répondit Thérèse, quand vous vous servez de vilains mots pour m'humilier. Vous venez de prononcer que j'étais amoureuse et jalouse : si c'est comme cela que vous expliquez la force et la bonté de mon sentiment pour Joseph, vous ne manquerez point de le lui faire croire

aussi, et ce jeune homme, qui me doit le respect et la reconnaissance, se croira le droit de me mépriser et de se moquer de moi en lui-même.

— Vous avez raison, Thérance, dit Brulette, qui avait le cœur et l'esprit trop justes pour ne pas estimer la fierté de la fille des bois. Je dois vous aider à garder votre secret, et je le ferai. Je ne vous dis pas que je vous aiderai de tout mon pouvoir auprès de Joseph ; votre hauteur s'en offenserait, et je comprends que vous ne vouliez pas recevoir son amitié de moi comme une grâce ; mais je vous prie d'être juste, de réfléchir, et même de me donner un conseil que, plus douce et plus humble que vous, je vous demande pour la gouverne de ma conscience.

— Dites donc, je vous écoute, répondit Thérance, apaisée par la soumission et la raison de Brulette.

— Sachez avant tout, dit celle-ci, que je n'ai jamais eu d'amour pour Joseph, et, si cela pouvait vous guérir, je vous en dirais la cause.

— Dites-là, je la veux savoir ! s'e"cria Thérance.

— Eh bien, la cause, dit Brulette, c'est qu'il ne m'aime pas comme je voudrais en être aimée. J'ai connu Joseph dès ses premiers ans ; il n'a jamais été aimable avant de venir ici, et il vivait si retiré en lui-même que je le jugeais égoïste. A présent, je veux croire qu'il ne l'était pas d'une mauvaise façon ; mais, d'après l'entretien que nous avons eu hier ensemble, je suis toujours assurée que j'aurais en son cœur une rivale dont je serais vite écrasée, et cette maîtresse qu'il préférera à sa propre femme, ne vous y trompez pas, Thérance, c'est la musique.

— J'ai quelquefois songé à ce que vous dites là, répondit Thérènce, après avoir réfléchi un peu et en mon-

rant bien, par son air soulagé, qu'elle aimait mieux avoir à se battre contre la musique, dans le cœur de Joseph, que contre l'aimable Brulette. Joseph, dit-elle, est très-souvent dans l'état où j'ai vu quelquefois mon père, c'est-

à-dire que le plaisir de musiquer est si grand pour eux que rien ne compte auprès de celui-là ; mais mon père n'en est pas moins aimant et si aimable, que je ne suis point jalouse de son plaisir.

— Eh bien, Thérènce, dit Brulette, espérons qu'il rendra Joseph tout pareil à lui et par conséquent digne de vous.

— De moi ? pourquoi de moi plus que de vous ? Dieu m'est témoin que je ne m'occupe pas de moi quand je travaille et prie pour Joseph. Mon sort me tourmente bien peu, allez, Brulette, et j'en comprends guère qu'on se souvienne de soi-même dans l'amitié qu'on a pour une personne.

— Alors, dit Brulette, vous êtes comme une manière de sainte, ma chère Thérènce, et je sens que je ne vous vaudrais point ; car je me compte toujours pour quelque chose, et même pour beaucoup, quand je me permets de rêver le bonheur dans l'amour. Peut-être n'aimez-vous point Joseph comme je me l'imaginais ; mais, quoi qu'il en soit, je vous prie de me dire comment je dois me comporter avec lui. Je ne suis point du tout sûre qu'en lui ôtant l'espérance, je lui porterais le coup de la mort : autrement vous ne me verriez pas si tranquille ; mais il est malade, c'est bien vrai, et je lui dois des ménagements. Voilà où mon amitié pour lui est grande et sincère, et oh je ne suis pas si coquette que vous

pensez ; car s'il est vrai que j'aie cinquante galants en mon village, oli serait mon avantage et mon divertissement devenir relancer en ces bois le plus humble et le moins recherché de tous ? 11 me semblait, au contraire, que je méritais mieux de votre estime, puisqu'à l'occasion, je savais lâcher sans regret ma joyeuse compagnie pour venir porter assistance à un pauvre camarade qui se réclamait de mon souvenir.

Thérance, comprenant enfin qu'elle avait tort, se jeta au cou de Brulette, sans lui demander aucunement excuse, mais en lui marquant par des caresses et par des larmes qu'elle s'en repentait franchement.

Elles en étaient là quand Huriel, suivi de ses mules, devancé par ses chiens et monté sur son petit cheval, parut au bout de l'allée où nous étions.

Le mulétier venait nous faire ses adieux ; mais rien, dans son air, ne marquait le chagrin d'un homme qui se veut guérir, par la fuite, d'un amour nuisible. 11 paraissait, au contraire, dispos et content, et Brulette pensa que Thérance ne l'avait mis au rang de ses amoureux que pour donner une raison de plus, bonne ou mauvaise, à son premier dépit.

Elle essaya même de lui faire dire le vrai motif de son départ, et, comme il prétendait avoir de l'ouvrage qui pressait, Thérance, de son côté, disant le contraire et s'efforçant à le retenir, Brulette, un peu piquée du courage qu'il marquait, lui fit reproche de s'ennuyer en la compagnie des Berrichons. Il se laissa plaisanter et ne voulut rien changer à son dessein ; ce qui finit par ofenser Brulette et la porta à lui dire :

— Puisque je ne vous verrai peut-être plus jamais, ne pensez-vous pas, maître Huriel, qu'il serait temps de me rendre un gage qui ne vous appartient pas, et qui vous pend toujours à l'oreille ?

— Oui-dà , répondit-il , je crois qu'il m'appartient comme mon oreille appartient à ma tête, puisque c'est ma sœur qui me l'a donné.

— Votre sœur n'a pu vous donner ce qui est à Joseph ou à moi.

LES MAITRES SONNEURS

— Ma sœur a fait sa première communion tout comme vous, Brulette, et quand j'ai rendu votre joyau à Joset, elle m'a donné le sien. Demandez-lui si ce n'est point la vérité .

Thérance rougit beaucoup, et Huriel riait en sa barbe. Brulette crut comprendre que le plus trompé des trois était Joseph, qui portait, comme une relique, à son cou, le petit cœur d'argent de Thérance, tandis que le muletier portait toujours celui qui lui avait été confié d'abord. Elle ne se voulut point prêter à cette fraude, et s'adressant à Thérance : — Ma mignonne, lui dit-elle, je crois que le gage que garde Joset lui portera bonheur, et m'est avis qu'il le doit conserver ; mais puisque celui-ci est à vous, je vous requiers le redemander à votre frère, afin de m'en faire un don qui me sera très-précieux venant de vous.

— Je vous ferai n'importe quel autre don vous souhaiterez de moi, répondit Thérance, et ce sera de grand cœur; mais celui-ci ne m'appartient plus. Ce qui est donné est donné, et je ne pense pas qu'Huriel me le veuille restituer.

— Je ferai, dit vivement Huriel, ce que Brulette voudra. Voyons, le commandez-vous?

— Oui, dit Brulette, qui ne pouvait plus reculer, encore qu'elle regrettât son idée en voyant l'air fâché du muletier. 11 ouvrit aussitôt son anneau d'oreille et en retira le gage qu'il remit à Brulette, disant : — Soit fait comme il vous plaît. Je serais consolé de perdre le gage de ma sœur, si je pensais que vous ne le donnerez, ni ne l'échangerez.

— La preuve que je ne le ferai point, dit Brulette en l'attachant au collier de Thérance, c'est que je le lui donne en garde. Et quant à vous, dont voici l'oreille déchargée de ce poids, vous n'avez plus besoin d'aucun signe pour vous faire reconnaître quand vous reviendrez en mon pays.

— C'est bien honnête de votre part, répondit le muletier; mais comme j'ai fait mon devoir envers Joseph, et que vous savez à présent ce que vous aviez besoin de savoir pour le rendre heureux, je n'ai plus à me mêler de ses affaires. Je pense que vous l'emmènerez et que je n'aurai plus jamais occasion de retourner en votre pays. Adieu donc, belle Brulette, je vous augure tous les biens que vous méritez, et vous laisse en ma famille, qui, mieux que moi, vous servira ici et vous reconduira chez vous quand vous le souhaiterez.

Là-dessus, il s'en alla chantant :

Un malet, doux mulets, trois mulets Sur la monlague, voyez-les; Au diable c'est la baade.

Mais il me parut que sa voix n'était point aussi assurée qu'elle s'efforçait de le paraître; et Brulette, qui se sentait mal à l'aise, voulant échapper à l'attention de Thérance, revint avec elle et moi auprès de Joseph.

QUINZIÈME VEILLÉS

Je ne vous ferai point le récit de chaque jour que nous passâmes en la forêt. Ils furent d'abord peu différents les uns des autres. Joseph allait de mieux en mieux, et Thé-

rence voulait qu'on le maintînt dans ses espérances, s'associant toutefois à la résolution que Brulette avait prise de ne point l'encourager à expliquer ses sentiments. La chose n'était guère malaisée à obtenir, car Joseph s'était juré à lui-même de ne rien dire avant le moment où il se croirait digne d'attention, et il eût fallu que Brulette fût provocante avec lui pour lui arracher un mot d'amourette. Pour surplus de précaution, elle s'arrangea de manière à n'être jamais seule avec lui. Elle retint si bien Thérance à son côté, que Thérance en vint bientôt à comprendre qu'on ne la trompait point et qu'on souhaitait même lui laisser gouverner la santé et l'esprit du malade en toutes choses.

Ces trois jeunes gens ne s'ennuyaient pas ensemble. Thérance cousait toujours pour Joseph, et Brulette, m'ayant fait acheter un mouchoir de mousseline blanche, se mit à le festonner et à le broder, pour en faire offre à Thérance ; car elle y était adroite, et c'était merveille de voir une fille de campagne faire des ouvrages si fins et si beaux, comme elle les faisait. Elle affichait même devant Joseph de n'aimer plus la couture et le soin des nippes, afin de se dispenser de travailler pour lui et de le forcer à remercier Thérance, qui s'y employait si bien ; mais, voyez un peu comme on est ingrat quand on s'est laissé déranger l'esprit par un j femme ! Joseph ne regardait quasiment point les doigts de Thérance usés à son service ; il avait toujours les yeux sur les mains douces de Brulette, et on eut dit qu'à la voir tirer son aiguille, il comptait chaque point comme un moment de son bonlieur.

Je m'étonnais comment l'amour pouvait ainsi remplir son esprit et occuper tout son temps, sans qu'il songeât seulement à faire quelque ouvrage de ses mains. Quant à moi, j'eus beau essayer de peler de l'osier et de faire des paniers, ou, avec des pailles de seigle, des tresses pour les chapeaux, je ne fus point là deux fois vingt-quatre heures sans avoir un si gros ennui, que j'en étais malade. Le dimanche est un beau jour, parce qu'il vous repose de six jours de fatigue ; mais sept dimanches par semaine, c'est trop pour un homme habitué à faire service de ses membres. Je ne m'en serais point aperçu, si l'une de ces belles eût voulu faire attention à moi ; même, la belle Thérèse , avec ses grands yeux un peu enfoncés , et son signe noir auprès de la bouche, m'aurait bien tapé sur la tête, si elle l'eût souhaité ; mais elle n'était point d'une humeur à se laisser détourner de son idée . Elle causait peu, riait encore moins, et si l'on essayait le moindre badinage, elle vous regardait d'un air si étonné qu'elle vous ôtait la hardiesse de lui en donner l'explication. Si bien qu'après avoir passé deux jours à fâfoter avec ces trois personnes tranquilles, autour des loges, ou à m'asseoir avec elles de place en place dans la forêt, m'étant bien assuré que Brulette était aussi en sûreté en ce pays que dans le nôtre, je commençai à chercher de l'occupation, et j'offris au Grand-Bûcheux de l'aider à sa tâche. Il m'y reçut bien, et je commençais à me divertir en sa compagnie ; mais quand je lui eus dit que je ne voulais point être payé et que je bûchais à seules fins de me désennuyer en travaillant, il ne fut plus retenu par son bon cœur qui lui aurait fait excuser mes fautes, et commença de me montrer qu'il n'y avait point d'homme plus malpatient que lui, en fait d'ouvrage. Comme je n'étais point là dans mon métier et ne savais pas bien me servir des outils, je le

LES MAITRES SONNEURS

fâchais par la moindre maladresse, et je vis bien qu'il se faisait tant de violence pour ne me point traiter d'imbécile et de lourdaud, que les yeux lui en sortaient de la tête et que la sueur lui en découlait du front.

Ne voulant point avoir des mots avec un homme si bon et si agréable en toutes autres choses, je m'employai avec les scieurs de long, et je m'en acquittai à leur contentement; mais là, je connus bien que l'ouvrage est triste et lourd quand ce n'est qu'un exercice de notre corps et qu'il ne s'y joint pas l'idée d'un profit pour soi-même ou pour les siens.

Brulette me dit le quatrième jour : — Tiennet, je vois que tu as de l'ennui, et je ne te cache pas que j'en ai aussi ma bonne part; mais c'est demain dimanche, et il nous faut inventer quelque réjouissance, je sais que les gens de la forêt se réunissent dans un bel endroit, où le Grand-Bûcheux les fait danser. Eh bien, il nous faut acheter du vin et quelque victuaille pour leur donner un plus beau dimanche que de coutume, et faire honneur à notre pays chez ces étrangers.

Je fis comme Brulette me commandait, et, le lendemain, nous étions sur un bel herbage avec tous les ouvriers de la forêt et plusieurs filles et femmes des environs que Thérance avait invitées pour la danse. Le Grand-Bûcheux cornemusait. Sa fille, superbe en son attifage bourbonnais, était grandement fêtée, sans se départir de son air sérieux. Joset, tout enivré des grâces de Brulette, qui n'avait point oublié d'apporter de chez nous un peu de toilette, et qui charmaient tous les yeux par sa bonne mine et ses jolis airs, la regardait danser. Je me démenais à régaler tout lo monde

de mes rafraîchissements, et comme je tenais à bien faire les choses, je n'y avais rien épargné. Il m'en coûta bien trois bons écus de ma poche, mais je n'y ai jamais eu regret, tant on se montra sensible à mes honnêtetés.

A l'heure de la vesprée, tout allait au mieux, et chacun disait que, de mémoire d'homme, les gens des bois ne s'étaient si bien divertis entre eux. 11 y vint même un frère quêteur, qui était de passage, et qui sous .prétexte de mendier pour son couvent, remplit fort bien son estomac, et buvait aussi rude que bûcheiLX ou fendeiLX qu'il y eût ; ce qui beaucoup me divertissait, encore que ce fût à mes dépens; car c'était la première fois que je voyais boire un carme, et j'avais toujours ouï dire que, pour lever le coude, c'étaient les premiers hommes de la chrétienté.

J'étais en train de lui remplir sa tasse, m'ébahissant de ne le pouvoir soûler de boire, quand il se fit dans la danse un grand dérangement et un grand vacarme. Je sortis de la ramée que je m'étais bâtie et où je recevais le monde altéré, pour regarder ce que c'était, et vis une bande de trois cents et peut-être quatre cents mulets qui suivaient un clairin, lequel s'était mis en tête de traverser l'assemblée, et qui, repoussé d'un chacun à beaux coups de pied et de trique, s'en allait, épeuré, sautant de droite et de gauche ; en sorte que les mulets, qui sont animaux têtus et très-durs de leurs os, accoutumés de trancher où le j clairin tranchait, avaient pris leur passage emmi les danseurs, s'embarrassant peu qu'on leur battît en grange sur j les reins, bousculant tout le monde, et allant devant eux comme ils eussent fait en un champ de chardons. j Ces bêtes n'allaient pas assez vite, chargées qu'elles étaient, pour qu'on n'eût point le temps de s'en garer. Il

n'y eut donc personne de foulé ni de blessé; seulement, beaucoup de garçons, qui étaient échauffés à la danse, impatientés d'être interrompus dans leur plaisir, tapaient •t juraient fort, au point que la chose était divertissante à voir, et que le Grand-Bûcheux s'arrêta de sonner pour se tenir le ventre à force de rire.

Mais connaissant l'air de musique qui rassemble les mules, et que je connaissais aussi pour l'avoir ouï en la forêt de Saint-Charlier, le père Bastien sonna en la propre manière qu'il fallait, et, tout aussitôt, le clairin et ses suivants, accourant autour de la pïotte où il était monté, il se mit à rire de plus belle d'avoir, au lieu d'une brave compagnie endimanchée, une troupe de bêtes noires à faire danser.

Cependant Brulette, qui, au milieu de la confusion, s'était retirée à coté de moi et de Joseph, paraissait angoissée et ne riait que du bout des dents. — Qu'as-tu? lui dis-je ; c'est peut-être notre ami Huriel qui repasse par ici et qui va venir danser avec toi.

— Non, non, répondit-elle; Thérance, qui connaît bien les mules de son frère, dit qu'il n'y en a pas une seule à lui dans cette bande; et, d'ailleurs, ce n'est point là son cheval ni ses chiens. Or j'ai peur de tous les muletiers, hormis Huriel, et j'ai envie que nous nous retirions d'ici.

Et comme elle disait cela, nous vîmes une vingtaine de muletiers, qui débouchaient du bois environnant et venaient pour écarter leurs bêtes et regarder la danse.

Je rassurai Brulette ; car, en plein jour et à la vue de tant de monde, je ne craignais point d'embûche, et me sentais bon pour la défendre. Seulement, je lui dis de ne point s'écarter de moi, et

retournai à ma ramée dont je voyais les muletiers s'approcher avec peu de façons.

Et comme ils criaient : « A boire! à boire! » comme gens qui se croient au cabaret, je leur fis observer honnêtement que je ne vendais pas de vin, et que s'ils le voulaient honnêtement requérir, je serais content de leur donner le coup de vespres.

— C'est donc une noce ? dit le plus grand de tous, que je reconnus alors à son poil rouge pour le chef de ceux dont nous avions fait si mauvaise rencontre au bois de la Roche.

— Noce ou non, lui dis-je, c'est moi qui régale, et c'est de bon cœur envers qui me plaît ; mais...

Il ne me laissa pas achever et répondit : — Nous n'avons pas droit ici, et vous y êtes maître ; merci pour vos bonnes intentions, mais vous ne nous connaissez point et devez garder votre vin pour vos amis.

Il dit quelques mots aux autres dans son patois et les emmena à l'écart, où ils s'assirent par terre et firent leur souper très-sagement, tandis que le Grand-Bûcheux alla leur parler et marqua beaucoup d'égards à leur chef, le grand rouge, qui s'appelait Arcliignat, et passait pour un homme juste autant que peut l'être un muletier.

Comme, au reste, ces gens étaient aussi considérés que d'autres par ceux de la forêt, nous nous gardâmes, Brulette et moi, de dire à personne qu'Us nous répugnaient, et elle retourna à la danse sans plus de crainte ; car, sauf le chef, nous n'avions reconnu parmi eux aucun de ceux qui avaient manqué de nous faire un si mauvais parti durant notre voyage ; et, en fin de

compte, ce chef nous avait sauvés du méchant vouloir de ses compagnons.

Plusieurs de ceux qui étaient là savaient cornemuser, non pas comme le Grand-Bûcheux, qui n'avait pas son

LES MAITRES SONNEURS

pareil dans le monde, et qui eût fait sauter les pierres et bati-foler les chênes de la forêt, s'il l'eût souhaité, mais beaucoup mieux que Carnat et son garçon ; si bien que la musette changea de mains et arriva en celles du muletier chef que je vous ai nommé Archignat, tandis que le Grand- Bûcheux, qui avait le cœur et le corps encore jeunes, prit le plaisir de faire danser sa fille, dont h bon droit il était aussi fier que, chez nous, le père Brulet de la sienne.

Mais comme il criait à Brulette de venir lui fiire vis-à-vis, un vilain diable, sortant je ne sais d'où, se présenta et la voulut prendre par la main. Encore qu'il commençât de faire nuit, Brulette le reconnut tout d'abord pour celui qui, au bois de la Roche, avait menacé le plus, et même proposé d'assassiner ses deux défenseurs et de les enterrer sous quelque arbre qui n'en dirait mot.

La peur et l'aversion lui firent refuser bien vite et se serrer contre moi, qui, ayant épuisé mes provisions, me rendais à la danse avec elle.

— Cette fille m'a promis la danse, dis-je au muletier qui s'y entêtait. Laissez-nous et cherchez-en une autre.

^ C'est bien, dit-il ; mais quand elle aura ballé cette bourrée avec vous, ce sera mon tour.

— Non, dit Brulette vivement. J'aimerais mieux ne bal- 1er de ma vie.

— C'est ce que nous verrons, fit-il ; et il nous suivit à la danse, oïl il se tint derrière nous, nous critiquant, je pense, en son langage, et lâchant, à chaque fois que Brulette passait devant lui, des paroles que ses mauvais yeux me faisaient juger insolentes.

— Attends que j'aie fini, lui dis-je en le heurtant au passage ; je te baillerai ton compte en un langage que ton dos saura bien entendre.

Mais, quand la bourrée fut finie, j'eus beau le chercher, il s'était si bien caché que je ne pus mettre la main dessus. Brulette, voyant comme il était lâche, cessa de le craindre et dansa avec d'autres, qui, tous, bien joUment, lui faisaient hommage ; mais, en un moment oïl i je n'avais plus les yeax sur elle, ce coquin la vint prendre au milieu d'une bande d'autres fillettes , l'attira de force au milieu du bal, et, profitant de la nuit, qui empêchait de voir la résistance de Brulette, il l'a voulu embrasser. En ce moment, j'accourais, ne voyant pas bien et m'imaginant d'entendre Brulette m' appeler; mais je n'eus point le temps de lui faire justice moi-même, car, devant que cette laide figure encharbonnée eût touché la sienne, l'homme reçut au chàgnon du cou une si jolie empoignade, que les yeux durent lui en grossir comme ceux d'un rat pris au pilon.

Brulette, croyant que ce secours lui venait de moi, se jeta vite- ment aux bras de son défenseur, et bien étonnée fut de se trouver dans ceux d'Huriel.

Je voulus profiter de ce que notre ami était embarrassé de ses mains pour empoigner, à mon tour, le méchant coquin, et je lui

aurais payé tout ce que je lui devais, si le monde ne se fût mis entre nous. Et comme cet homme nous accâgnait de sottises, nous traitant de lâches, pour nous être mis deux contre lui, la musique s'arrêta : on se rassembla sur le lieu de la querelle, et le Grand-Bûcheux vint avec le grand Archignat, l'un défendant aux muletiers, l'autre aux bûcheux et fendeux, de prendre parti avant que l'affaire fût éclaircie.

Malzac, c'était le nom de notre ennemi (et il avait une langue aussi mauvaise que celle d'un aspic) , porta sa plainte le premier, prétendit qu'il avait honnêtement invité la Berri-chonne, qu'en l'embrassant il n'avait fait qu'user du droit et de la coutume de la bourrée, et que deux galants de cette fille, à savoir Huriel et moi, l'avions pris en traître et malheureusement frappé.

— Le fait est faux, répondis-je, et c'est à mon grand regret que je n'ai point roué de coups celui qui vous parle ; mais la vérité est que je suis arrivé trop tard pour le prendre soit en franchise, soit en trahison, et qu'on m'a retenu la main au moment que j'allais cogner. Je vous dis la chose comme elle est; mais lâchez-moi, et je ne le ferai point mentir !

— Et quant à moi, dit Huriel , je l'ai pris au collet comme on prend un lièvre, mais sans le frapper, et ce n'est pas ma faute si ses habits n'ont pas garanti sa peau ; mais je lui dois une meilleure leçon et ne suis venu ici, ce soir, que pour en trouver l'occasion. Or donc, je demande à maître Archignat, mon chef, ainsi qu'à maître Bastien, mon père, d'être entendu sur l'heure ou après la fête, et de me faire justice si mon droit est reconnu bon.

Là-dessus arriva le frère capucin, qui voulut prêcher la paix chrétienne; mais il avait trop fêté le \in bourbonnais pour mener

bien subtilement sa langue, et il ne put se faire entendre dans le bruit.

— Silence ! cria le Grand-Bûcheux d'une voix qui eût couvert le tonnerre du ciel. Écartez-vous tous, et laissez-nous régler nos affaires ; vous pouvez écouter, mais non point prendre voix à ce chapitre. Ici, tous les muletiers, pour Malzac et Huriel. Ici, moi et les anciens de la forêt, servant de parrains et de juges à ce garçon du Berry. Parle, Tiennet, et porte ta plainte. Quelles raisons avais-tu d'en vouloir à ce muletier ? Si c'est pour avoir tenté d'embrasser ta payse, à la danse, je sais que c'est la coutume en ton endroit comme chez nous. Ça ne suffirait donc pas pour avoir eu même l'intention de frapper un homme. Dis-nous le sujet de ton dépit contre lui ; c'est par là qu'il faut commencer.

Je ne me fis point prier pour parler, et, malgré que l'assemblée des muletiers et des anciens me causât un peu de trouble, je sus assez bien dérouiller ma langue pour raconter, comme il faut, l'histoire du bois de la Roche, et invoquer le témoignage du chef Archignat lui-même, à qui je rendis justice, peut-être un peu meilleure qu'il ne la méritait ; mais je voyais bien que je ne devais point jeter de blâme sur lui pour me l'avoir favorable, et je lui montrai en cela que les Berrichons ne sont pas plus sots que d'autres, ni plus aisés à mettre dans leur tort.

Tous les assistants qui, déjà, faisaient bonne estime de Brulette et de moi, réprouvèrent la conduite de Malzac ; mais le Grand-BûcheiLX réclama encore le silence, et s'adressant à maître Archignat, lui demanda s'il y avait du faux dans mon rapport.

Ce grand compère rouge était un homme fin et prudent. Il avait la figure aussi blanche qu'un linge, et, quelque dépit qu'on lui pût causer, il ne paraissait pas avoir une goutte de sang de plus ou de moins dans le corps. Ses yeux vairons étaient assez doux et n'annonçaient point la fausseté; mais sa bouche, qui était à moitié cachée sous sa barbe de renard, souriait de temps en temps d'un air sot qui cachait mal un bon fonds de malice. Il n'aimait point Huriel, mais il faisait tout comme, et il passait pour

LES MAITRES SONNEURS

se conduire en homme juste. Au fond, c'était le plus grand pillard qu'il y eût, et sa conscience mettait les intérêts de sa confrérie au-dessus de tout. On l'avait pris pour chef à cause de la froideur de son sang, qui lui permettait d'opérer par la ruse, et par là d'éviter à sa bande les querelles, voire les procédures, où il passait pour être aussi clerc qu'un procureur.

Il ne répondit rien à la question du Grand-Bilicheux, et on n'eût su dire si c'était bêtise ou prudence, car tant plus il avait l'esprit éveillé, tant plus il se donnait l'air d'un homme endormi, qui rêve en lui-même et n'entend point ce qu'on lui demande.

Il se contenta de faire un signe à Huriel, comme pour lui demander si le témoignage qu'il allait faire serait conforme au sien; mais Huriel qui, sans être sournois, était aussi bien avisé que lui, répondit : — Maître, vous avez été invoqué comme témoin par ce garçon. S'il vous plaît de lui donner raison, je n'ai pas à vous confirmer dans la vérité de vos paroles, et s'il vous convient de lui donner tort, les coutumes de ma confrérie me défendent de vous porter un démenti. Personne, ici, n'a rien à voir dans nos affaires, et si Malzac a été blâmable, je sais d'avance que vous l'aurez blâ-

mé. Mais il s'agit pour moi d'une autre affaire. Dans la question que nous avons eue ensemble devant vous au bois de la Roche, et dont je ne suis point appelé à dire le motif, Malzac m'a, par trois fois, dit que je mentais, et menacé personnellement. Je ne sais si vous y avez fait attention , mais je le déclare par serment; et comme je m'en trouve offensé et déshonoré, réclame le droit de bataille, selon la coutume de notre ordre.

Archignat consulta tous bas les autres muletiers, et il paraît que tous approuvèrent Huriel, car ils se formèrent en rond, et le chef dit un seul mot : « Allez ! » Sur quoi Malzac et Huriel se mirent en présence.

Je voulais m'y opposer, disant que c'était à moi de venger ma cousine, et que la plainte que j'avais portée était d'une plus grande conséquence que celle d'Huriel ; mais Arcliignat me repoussa, en disant : — Si Huriel est battu, tu te présenteras après lui ; mais si c'est Malzac qui a le dessous, il faudra bien que tu te contentes de ce que tu auras vu faire.

— Que les femmes se retirent ! cria le Grand-Bûcheux ; leles sont de trop ici.

Et, en disant cela, il était pâle, mais il ne reculait pas devant le danger que son fils pouvait courir.

— Qu'elles se retirent si elles veulent, dit Thérance, qui était aussi pâle, mais aussi ferme que lui ; moi, je dois être là pour mon frère, s'il y a du sang à arrêter.

Brulette, plus morte que vive, suppliait Huriel et moi de ne pas donner suite à la querelle ; mais il était trop tard pour l'écou-

ter. Je la confiai à Joseph, qui l'emmena à distance, et, posant ma veste, je me tins prêt à venger Huriel, s'il avait le dessous.

Je ne savais point quel serait le combat et je regardai l'ien, pour n'être pas pris au dépourvu quand mon tour viendrait. On avait allumé deux torchères de résine et mesuré, avec des pas, la place dont les deux combattants ne devaient point sortir. On leur donna à chacun un bâton de courza • noueux et court, et le Grand-Bûcheux assiste

Houx

maître Archignat dans toutes ses préparations avec une tranquillité qu'il n'avait guère dans le cœur et qui faisait de la peine à voir.

Malzac, petit et maigre, n'était pas aussi fort qu'Huriel, mais il était plus vif de ses mouvements et connaissait mieux la bataille ; car Huriel, encore qu'adroit au bâton, était d'un naturel si bon, qu'il avait eu bien peu souvent l'occasion de s'en servir.

Voilà ce qu'il me fut dit pendant qu'ils commençaient à se tâter, et j'avoue que le cœur me battait fort, autant de crainte pour Huriel que de colère contre son ennemi.

Pendant deux ou trois minutes, qui me parurent des heures d'horloge, aucun coup ne porta, étant bien paré de part et d'autre ; enfin, on commença à entendre que le bois ne frappait plus toujours le bois, et le bruit sourd que faisaient ces bâtons sur les corps qu'ils rencontraient me donnait, chaque fois, une sueur froide. Dans notre pays, on ne se bat jamais comme cela, dans les

règles, avec d'autres armes que les poignets, et je confesse que je n'avais pas l'esprit endurci à l'idée des têtes fendues et des mâchoires brisées. Jamais temps ne m'a paru plus long et souffrance pire que dans cette occasion-là. A voir Malzac si adroit, je tremblais de peur pour moi aussi peut-être ; mais, en même temps, j'avais tant de rage de ne pouvoir m'en mêler, que, si on ne m'eût retenu, je me serais jeté au milieu.

La chose me faisait dégoût, malice et pitié, et pourtant, j'ouvrais la bouche et les yeux pour n'en rien perdre, car le vent secouait les torches, et, par moments, on ne voyait quasi plus rien qu'un moulinet blanchâtre autour des batailleurs; mais, voilà que l'un des deux fit entendre un soupir comme celui d'un arbre cassé en deux par un coup de vent, et roula dans la poussière.

Lequel était-ce? Je ne voyais plus, j'avais des orblutes dans les yeux; mais j'entendis la voix de Thérance qui disait : — Dieu soit béni, mon frère a gagné !

Je recommençai à voir clair. Huriel était debout et attendait, en franc compagnon, que l'autre se relevât, sans pourtant l'approcher, dans la crainte d'une traliison dont il le savait bien capable.

Mais Malzac ne se releva point, et Archignat, faisant défense à personne de bouger, l'appela par trois fois. Il n'en eut point de réponse et s'avança jusqu'à lui, disant:

— Malzac, c'est moi, ne touchez point !

Malzac ne parut pas en avoir grande envie, car il ne se mut non plus qu'une pierre ; et le chef, se penchant sur lui, le toucha, le regarda, et, appelant par leurs noms deux muletiers, leur dit :

— C'est partie perdue pour lui ; faites ce qui est à faire. Aussitôt ils le prirent par les pieds et la tête, et s'en

allèrent, toujours courant, suivis des autres muletiers, qui s'enfoncèrent dans la forêt, défendant à tout ce qui n'était pas de leur bande de s'enquérir du résultat de l'affaire. Maître Archignat les suivit le dernier, après avoir parlé dans l'oreille du Grand-Bûcheux, qui lui répondit seulement :

— Ça suffit, adieu !

Thérèse s'était attachée à son frère et lui essuyait la sueur de la figure avec son mouchoir, lui demandant s'il était blessé et le voulant retenir pour l'examiner ; mais il lui parla aussi dans l'oreille, et, au premier mot, elle lui répondit :

— Oui, oui... adieu !

LES MAÎTRES SONNEURS

Alors Huriel prit le bras de maître Archignat, et tous deux disparurent aussitôt dans l'ombre ; car, du pied, en se sauvant, ils renversèrent les torches, et je me sentis comme quand, d'un mauvais rêve tout plein de bruits et de clartés, on s'éveille dans le silence et l'épaisseur de la nuit.

SEIZIÈME VEU. LÉE

Cependant ma vue s'édalcit peu à peu, et mes pieds, que la souleur tenait comme chevillés en terre, me permirent de suivre le Grand-Bûcheux qui m'entraînait du côté des loges. Je fus alors

bien étonné de voir que nous étions seuls avec sa fille, Joseph, Brulette et les trois ou quatre anciens qui avaient assisté au combat. Tout le reste du monde s'était ensauvé sitôt qu'on avait vu prendre les bâtons, afin de n'avoir point à témoigner en justice si l'atl'aïre tournait mal. Les gens des bois ne se trahissent point les uns les autres, et pour n'avoir point à être appelés et tourmentés par les hommes de loi, ils s'arrangent pour ne rien savoir et n'avoir rien à dire. Le Grand-Bûcheux parla aux anciens dans leur langage, et je les vis retourner sur le lieu du combat, sans pouvoir m'imaginer ce qu'Us y voulaient faire ; je suivis Joseph et les femmes, et nous revînmes aux loges sans nous dire un mot les uns aux autres.

Quant à moi, j'avais été si secoué en moi-même, que je ne me sentais point en train de causer. Quand nous fûmes rentrés en la loge, nous étions tous si blêmes que nous nous fîmes quasiment peur. Le Grand-Bûcheux, qui nous avait rejoint, s'assit, l'air pensif et les yeux fichés en terre. Brulette, qui avait fait un grand effort pour ne questionner personne, fondit en larmes dans un coin; Joseph, comme accablé de fatigue et de souci, s'étendit de son long sur le lit de fougère. Thérance seule allait et venait pour préparer la couchée; mais elle avait les dents serrées, et quand elle faisait effort pour parler, il semblait qu'elle fût devenue bègue.

Mais, au bout de quelques moments donnés à la réflexion ou à l'inquiétude, le Grand-Bûcheux se leva, et nous regardant tous : — Eh bien, mes enfants, nous dit-il, qu'est-ce qu'il y a donc ? Une leçon a été donnée, en toute justice, à un mauvais homme, connu dans tous ses passages pour quelque méchante action, et qui avait abandonné sa femme, laquelle en est morte de misère et de

chagrin. Il ya longtemps que ce Malzac déshonorait le corps des muletiers, et s'U fût mort personne ne l'eût pleuré. Faut-il que nous soyons tristes et tourmentés pour quelques bons coups que mon fils Huriel lui a portés en franche bataille ? Pourquoi pleurez-vous, Brulette ? Avez-vous le cœur si doux que vous plaigniez le vaincu ? et ne jugez-vous point que mon fils a bien fait de venger votre honneur et le sien ? 11 m'avait tout raconté, et je savais que, par prudence pour vous, il n'avait pas voulu punir sur l'heure le méfait de son confrère. 11 aurait même souhaité que Tiennet n'en parlât point et n'y fût pour rien. Mais moi, qui ne voulais point de manquement à la vérité, j'ai laissé parler Tiennet comme il a cru devoir faire. Je suis content qu'il n'ait pas pu s'exposer dans une bataille très-dange-

reuse pour celui qui n'en connaît point les feintes. Je suis content aussi que la bonne chance ait été pour mon fils ; car, entre un homme juste et un mauvais chrétien, j'aurais pris parti dans mon cœm- pour le juste, encore qu'il n'eût point été le sang de mon sang et la chair de ma chair. Par ainsi, remercions Dieu, qui a bien jugé, et lui demandons d'être toujours pour nous, en ceci et en toutes choses.

Et le Grand-Bûcheux se mit à genoux, et fit avec nous la prière du soir, dont chacun se sentit réconforté et tranquilisé ; puis on se sépara de bonne amitié pour prendre du repos.

Je ne fus pas longtemps sans entendre que le Grand-Bûcheux, dont je partageais la chambrette, dormait dur, malgré un peu d'angoisse dans ses rêvasseries. Mais, dans la loge des filles, j'entendais toujours pleurer Brulette, qui en était malade et ne se pouvait remettre ; et comme elle parlait avec Thérance, j'appro-

chai mon oreille tout près de la cloison, non pas par curiosité, mais par souci de sa peine.

— Allons, allons, rentrez vos pleurs et vous endormez, disait Thérénce d'un ton décidé. Les larmes ne servent de rien, et, je vous l'ai dit, il faut que j'y aille ; si vous réveillez mon père, qui ne le sait point blessé, il voudra y aller, et ça peut le compromettre dans une mauvaise affaire, au lieu que moi, je n'y risque rien.

— Vous me faites peur, Thérénce ; comment irez-vous toute seule trouver ces muletiers ? Tenez, ils m'effrayent toujours beaucoup, et pourtant j'y veax aller avec vous. Je le dois, puisque c'est moi qui suis la cause de la bataille. Nous appellerons Tiennet...

— Non pas ! non pas ! ni vous, ni lui ! Les muletiers ne regretteront pas Malzac s'il en meurt ; bien au contraire : ^ mais s'U avait été mis à mal par quelqu'un qui ne fût pas, de leur corps, et surtout par un étranger, à l'heure qu'iP est votre ami Tiennet serait en mauvaise passe. Laissez-le donc dormir ; c'est assez qu'U ait voulu s'en mêler, pour qu'il fasse bien, à présent, de se tenir tranquille. Quant à vous, Brulette, sachez bien que vous y seriez mal reçue, vous n'avez pas, comme moi, un intérêt de famille qui vous y attire, et où personne, chez eux, ne s'avisera de me contre-carrer. Ils me connaissent tous, et ne craignent pas que je sois de trop dans leurs secrets.

— Mais croyez-vous donc les trouver encore dans la forêt ? Votre père n'a-t-il pas dit qu'ils s'en allaient dans le haut pays et ne passeraient pas la nuit dans les environs ?

— Il faut toujours qu'ils y restent le temps de panser les blessés ; mais si je ne les trouvais plus, je serais tranquille ; car ce se-

rait la preuve que mon frère n'a que peu de mal et qu'il aurait pu se mettre en route avec eux tout de suite.

— Est-ce que vous l'avez vue, cette blessure ? dites, ma chère Thérance, ne me cachez rien 1

— Je ne l'ai pas vue : on ne voyait rien ; il disait n'avoir reçu aucun mauvais coup et ne pensait pointa lui-même : mais regardez, Brulette, et ne vous écriez pas; voilà le mouchoir dont je lui ai essuyé la figure et que je croyais mouiUé de sa sueur. J'ai vu, en arrivant ici, qu'il était tout trempé de sang, et il m'a fallu du courage pour retenir mon saisissement devant mon père, qui était bien assez soucieux, et devant Joseph, qui est bien assez malade.

Il se fit un silence, comme si Brulette, en regardant ou

LES MAITRES SONNEURS

en prenant le mouchoir, eût été suffoquée; puis Thérance lui dit :

— Rendez-le-moi ; il faut que je le lave dans le premier ruisseau que je rencontrerai.

— Ah ! dit Brulette, laissez-le-moi garder ; je le tiendrai bien caché.

— Non, mon enfant, répondit Thérance ; si les gens de justice avaient l'éveil de quelque bataille, ils viendraient tout bousculer ici, et mèmement fouiller les personnes. Ils sont devenus très-tracassiers depuis quelque temps, et voudraient nous faire renoncer à nos coutume-5, qui se perdent bien assez d'elles-mêmes sans qu'ils y mettent la main.

— Hélas ! dit Brulette, ne serait-il pas à souhaiter que la coutume de batailles aussi dangereuses fût ôtée de votre pays?

— Oui, mais cela dépend de bien des choses auxquelles les juges du roi ne peuvent ou ne veulent rien. 11 faudrait qu'ils rendissent la justice, et ils ne la rendent guère qu'à ceux qui ont le moyen de la payer. En est-il autrement dans vos pays ? Vous n'en savez rien, mais je gage bien que c'est comme chez nous. Seulement, les Berrichons ont le sang très-lourd et ils patientent avec le mal qu'on peut leur faire, sans s'exposer à en chercher un pire. Ici, ce n'est point de même. L'homme qui vit dans les forêts, s'il ne se défendait point des méchants comme des loups et des autres mauvaises bêtes, ne pourrait point exister. Estce que, par hasard, vous blâmeriez mon frère d'avoir demandé justice devant son monde, d'une injure et d'une menace qu'il avait été forcé d'endurer devant vous ? Il y a peut-être bien eu tm peu de votre faute, dans la rancune qu'il en avait gardée ; songez à cela, Brulette avant de l'accuser. Si vous n'aviez pas marqué tant de chagrin et de dépit pour les insultes de ce muletier, il les aurait peut-être oubliées pour sa part, car il n'y a pas homme plus doux qu'Huriel et plus enclin à pardonner ; mais vous vous teniez pour offensée, il vous avait promis réparation, il vous l'a baillée bonne. Ce n'est pas un reproche que je vous fais, ni à lui non plus; j'aurais peut-être été aussi chatouilleuse que vous, et, quant à lui, il a fait son devoir

— Non, non, dit Brulette se remettant à pleurer, il ne me devait point de s'exposer pour moi comme il l'a fait, et j'ai eu tort de lui montrer ma fierté. Je ne mêle pardonnerai jamais, et, s'il lui arrive malheur d'une manière ou de l'autre, votre père et vous, qui avez été si bons pour moi, ne pourrez non plus me faire grâce.

— Ne vous tourmentez pas de cela, répondit Thérance. Arrive ce que Dieu voudra, vous n'aurez point de reproche de nous. Je vous connais à présent, Brulette, et je sais que vous méritez l'estime. Allons, essuyez vos larmes, et tâchez de vous reposer. J'espère que je n'aurai pas de mauvaises nouvelles à vous rapporter, et je suis sûre que mon frère sera consolé et guéri à moitié, si vous me permettez de lui dire le chagrin que vous cause son mal.

— Je pense, dit Brulette, qu'il y sera moins sensible qu'à votre amitié, et qu'il n'y a point de femme au monde qu'il puisse aimer autant qu'une sœur si bonne et d'un si grand courage. C'est pourquoi, Thérance, je me reproche de vous avoir demandé votre gage de première communion, et s'il lui prenait envie de le ravoïr, je pense que vous feriez bien de le lui rendre, puisque vous l'avez à votre collier.

— A la bonne heure^ Frulette, dit Thérance, et pour cette parole, je vous embrasse. Dormez en paix, je pars !

— Je ne dormirai pas, répondit Brulette, je prierai Dieu de vous assister jusqu'à ce que je vous voie de retour.

J'entendis Thérance sortir doucement de sa loge, et j'en fis autant, une minute après. Je ne pouvais point m'accommoder la conscience de l'idée que cette belle jeunesse allait ainsi s'exposer toute seule aux dangers de la nuit, et que, par crainte pour moi-même, je ne ferais pas ce qui était en moi pour lui porter assistance. Les gens qu'elle allait trouver ne me paraissaient pas si commodes et si bons chrétiens qu'elle le disait, et d'ailleurs, ils n'étaient peut-être pas les seuls à battre les bois à cette heure. Notre danse avait attiré des gredots, et l'on sait que tous ceux qui demandent la charité ne la font pas aux autres quand l'occasion

du mal leur est belle. Et puis, je ne sais pas pourquoi la figure rouge et luisante du frère carme, qui avait si bien fêté mon vin, me revenait en mémoire. Il m'avait semblé ne pas baisser souvent les yeux quand il passait auprès des filles, et je ne savais point ce qu'il était devenu dans la bagarre.

Mais comme Thérance avait témoigné à Brulette ne vouloir point de ma compagnie pour aller trouver les muletiers, souhaitant ne pas lui déplaire, je me déterminai de la suivre à portée de l'ouïe, sans me montrer à eUe, si elle n'avait pas occasion de crier à l'aide. A cette Dn, je lui laissai donc prendre environ une minute d'avance, mais pas davantage, encore que j'eusse aimé à tranquilliser Brulette en lui disant mon dessein ; j'aurais craint de me retarder et de perdre la piste de la belle des bois.

Je la vis traverser la clairière et entrer dans le taillis qui descendait vers le lit d'un ruisseau, non loin des loges. J'y entrai après elle, par le même sentier, et, comme il s'y trouvait beaucoup de crochets, je la perdis bien vite de vue; mais j'entendais le petit bruit de son pas, qui, de temps en temps, cassait une branche morte par terre, ou faisait rouler un petit caillou.

Il me sembla qu'elle marchait vite, et j'en fis autant pour ne me point trop laisser dépasser. Deux ou trois fois, je me crus si près d'elle, que je me détardai un peu pour ne pas me faire voir. J'arrivai ainsi à l'une des routes tracées dans le bois ; mais l'ombrage de la futaie y régnait si dru, que j'eus beau regarder à ma droite et à ma gauche, je pus rien voir qui me fit connaître quel côté elle avait pris.

J'écoutai, l'oreille penchée vers la terre, et j'entendis, dans la sente qui continuait de l'autre côté du chemin, le même bruit de

branches qui m'avait déjà servi. Je me hâtai d'aller par là, jusqu'à un autre chemin qui me conduisit au ruisseau, et là, je commençai à croire que je n'étais plus sur la trace de Thérance, car le ruisseau était large et vaseux, et quand je l'eus passé, on y enfonçant beaucoup, je ne trouvai plus aucune trace frayée. Il n'y a rien qui trompe comme les sentiers des bois : en des endroits, les arbres se trouvent plantés de manière qu'on croit avoir trouvé une allée; ou bien les animaux, en allant boire à quelque mare, ont battu un passage ; mais tout à coup, on se trouve pris dans des ronces si méchantes ou enfoncé dans un terrain si mouvant, que rien ne sert de s'y obstiner. On n'y entrerait que pour s'y égarer de plus en plus

Cependant, je m'y entêtai, parce que j'entendais tou-

LES MAITRES SONNEURS

jours du bruit devant moi, et même ce bruit devint si certain que je me mis à courir, me décliirant aux épines et m'enfonçant au plus épais ; mais une manière de grognement sauvage que j'entendis me fit connaître que ce que je poursuivais était un sanglier, qui commençait à s'eimuyer de moi et à m'avertir qu'il en avait assez.

N'ayant qu'un bâton pour défense, et ne connaissant d'ailleurs point la manière d'avoir raison d'une pareille bête, je quittai la partie et revins sur mes pas, un peu inquiet que ce sanglier ne s'imaginât, par honnêteté, de me vouloir faire la conduite.

Par bonheur, il n'y songea point, et je remontai jusqu'au premier chemin, d'où, à tout hasard, je tirai du côté qui conduisait à l'entrée du bois de Chambérat, où nous avions, fait la fête.

Encore que dérouté, je ne voulus point renoncer à mon idée, car Thérance pouvait aussi bien que moi faire rencontre d'une bête sauvage, et je ne pense point qu'elle sût des paroles pour s'en faire écouter.

Je connaissais déjà assez la forêt pour ne m'y point perdre longtemps, et je gagnai l'endroit de la danse. 11 me fallut quelques moments pour m'assurer que c'était bien la même clairière, car j'avais compté y retrouver ma ramée que je n'avais pas pris le temps d'enlever, non plus que les ustensiles dont je l'avais garnie, et j'en trouvai la place aussi nette que si elle n'y eût jamais été.

Cependant, en y regardant bien, je reconnus l'endroit où j'avais enfoncé les pieux, et celui où les pieds des danseurs avaient brûlé le gazon.

Je voulus me remettre en route vers le côté par où les muletiers avaient emmené Huriel et emporté Malzac ; mais j'eus beau chercher à m'en souvenir, j'avais été si empêché de mes esprits dans ce moment-là, que je ne pus m'en faire une idée. Force me fut d'aller à l'aventure, et je marchai ainsi toute la nuit, bien las, comme vous pouvez croire, m'arrêtant souvent pour écouter, et n'entendant que les chevêches qui criaient dans les arbres, ou quelque pauvre lièvre qui avait plus peur de moi que moi de lui.

Encore que le bois de Chambérat ne fit, dans ce tempslà, qu'un seul bois avec celui de l'Alleu, je ne le connaissais pas, n'y ayant été qu'une fois depuis que j'étais en ce pays. Je ne fus pas longtemps sans m'y trouver perdu, chose qui ne me tourmenta guère, car je savais que ni l'un ni l'autre de ces bois n'était d'une conséquence à me mener jusqu'à Rome. D'ailleurs, le Grand-Bû-

cheux m'avait déjà appris à m'orienter, non par les étoiles, qui ne se voient pas toujours en une forêt, mais par la direction des maîtresses brandies, lesquelles, en nos pays du mitant, sont souvent battues du vent de galerne et s'étendent plus volontiers vers le levant du jour.

La nuit était très-claire, et si douce, que, si je n'eusse été galo-pé de quelque souci d'esprit et fatigué de mon corps, j'aurais pris aise à la promenade. Il ne faisait point clair de lune ; mais les étoiles brillaient dans le ciel, qui n'était embrouillé d'aucune nuée ; et même, sous la feuillée, je voyais très-bien à me conduire. Je m'étais fort amendé en courage depuis le temps où j'avais peur en la petite forêt de Saint-Chartier ; car, tout au rebours, je me sentais aussi tranquille que dans nos traînes, et voyant fuir les animaux à mon approche, je ne m'en souciais plus du tout. Je commentais aussi à reconnaître que ces endroits

couverts, ces ruisseaux grouillants dans les ravines, ces herbages fins, ces chemins de sable, et tous ces arbres d'un beau croît et d'une grande fierté, pouvaient faire aimer ce pays à ceux qui en étaient. Il y avait de grandes fleurs dont je ne sais point le nom, qui sont comme gueules blanches picotées de jaune, et dont l'odeur est si vive et si bonne, que, par moments, je me serais cru en un jardin '.

En marchant toujours vers le couchant, je gagnai les brandes et suivis longtemps la lisière, écoutant et regardant partout ; mais je ne rencontrai signe de monde en aucun lieu, et m'en revins sur la pique du jour, sans avoir trouvé ni Thérance ni personne à qui parler.

Comme j'en avais assez et ne conservais plus espoir de m'utiliser, je rentrai sous bois, et, coupant tout à travers, je vis enfin, dans un endroit très-sauvage, sous un gros chêne, quelque chose qui ne parut être quelqu'un. Le petit jour grisonnait jusque sur les buissons, et je m'avançai sans bruit jusqu'à portée de reconnaître le froc du frère carme. Ce pauvre homme, que j'avais soupçonné dans mon esprit, était bien sagement et dévotement agenouillé, et faisait ses prières sans paraître penser à mal.

Je m'approchai en toussant pour l'avertir et ne le point effrayer ; mais ce n'était pas de besoin, car ce moine était un compère ne craignant que Dieu, et pas ,du tout le diable ni les hommes.

Il leva la tête, me regarda sans étonnement, puis renfonçant sa figure sous son capuchon, se remit à marmonner tout bas ses orémus, et je ne voyais que le bout de sa barbe qui dansait à chaque parole, comme celle d'une chèvre qui croque du sel.

Quand il me parut avoir fini, je lui souhaitai bonnes matines, espérant avoir de lui quelque nouvelle ; mais il me fit signe de me taire, se leva, ramassa sa besace, regarda bien la place où il s'était agenouillé, et avec son pied quasi nu, releva l'herbe et nivela le sable qu'il avait foulés ; puis il m'emmena à une petite distance et me dit à voix couverte :

— Puisque vous savez ce qui en est, je ne suis pas fâché de vous parler avant que je reprenne ma tournée.

Le voyant en humeur de causer, je me gardai de le questionner, ce qui l'eût rendu peut-être plus méfiant ; mais, au moment qu'il ouvrait la bouche, Hurriel se montra devant nous et parut si

surpris et même contrarié de me voir là, que j'en fus embarrassé de mon côté, comme si j'étais pris en faute.

11 faut dire aussi qu'Huriel m'eût peut-être effrayé si je l'eusse rencontré seul à seul dans la brume du matin. Il était plus barbouillé de noir que je ne l'avais encore vu, et un mouchoir, serré sur sa tête, cachait si bien ses cheveux et son front, qu'on ne voyait guère de sa figure que ses grands yeux, qui paraissaient creusés et qui avaient perdu leur feu ordinaire. Il avait l'air d'être son propre esprit plutôt que son propre corps, tant il glissait doucement sur les bruyères, comme s'il eût craint d'éveiller même les grelets et les mouchérons cachés dans l'herbe.

Le moine prit le premier la parole, non pas comme un homme qui en accoste un autre, mais comme celui qui reprend un entretien après un peu de dérangement :

— Puisque le voilà, dit-il en me montrant, il est utile

Probablement la mélisse

LES MAITRES SONNEURS

de lui faire des recommandations sérieuses, et j'étais en train de lui dire.

— Puisque vous lui avez tout dit... reprit Huriel en lui coupant la parole d'un air de reproche.

: A mon tour, je coupai la parole à Huriel pour lui apprendre que je ne savais encore rien, et qu'il était libre de me cacher ce qu'il avait sur le bout de la langue.

— C'est bien à toi, répondit Muriel, de ne pas chercher à en savoir plus long qu'il ne faut ; mais si c'est ainsi, frère Nicolas, que vous gardez un secret de cette conséquence, je regrette de ni'êlre fié à vous.

— Ne craignez rien, dit le carme. Je croyais ce jeune homme aussi compromis que vous !

— Il ne l'est pas du tout, dit Huriel, Dieu merci ! C'est assez de moi !

— Tant mieux pour lui s'il n'a péché que par intempérance, reprit le moine. 11 est votre ami, et vous n'avez rien à en craindre ; mais quant à moi, je serais bien aise qu'il ne dît à personne que j'ai passé la nuit dans ces bois.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dit Huriel ; un muletier a été blessé par accident; vous lui avez donné des soins, et, grâce à vous, il sera vite guéri : qui peut vous blâmer de cette charité ?

— Oui, oui, dit le moine : gardez bien la fiole et usez-en deux fois par jour. Lavez bien la plaie à l'eau courante, aussi souvent que faire se pourra ; ne laissez point les cheveux s'y coller, et tenez-la à couvert de la poussière : c'est tout ce qu'il faut. Si vous veniez à prendre la fièvre, faites-vous faire une bonne saignée par le premier frère que vous rencontrerez.

— Merci ! dit Huriel. J'ai assez perdu de sang comme cela, et ne crois point qu'on en ait jamais trop. Grâce vous soient rendues, mon frère, pour vos bons secours, dont je n'avais pas grand besoin, mais dont je ne vous sais pas moins de gré ; et, à présent, recevez nos adieux, car voilà qu'il fait jour, et votre prière vous a retenu ici un peu trop.

— Sans doute, reprit le moine; mais me laisserez-vous partir sans me faire un bout de confession ? J'ai soigné votre peau, c'était le plus pressé ; mais votre conscience est-elle en meilleur état, et pensez-vous n'avoir pas besoin de l'absolution, qui est pour l'âme ce que le baume est pour le corps ?

— J'en aurais grand besoin, mon père, dit l'urlel; mais vous auriez tort de me la donner ; je n'en suis pas digne avant d'avoir fait pénitence : et quant à ma confession, vous n'en avez que faire pour me prêcher, vous qui m'avez \\i péché mortellement. Priez Dieu pour moi, voilà ce que je vous demande, cl faites dire beaucoup de messes pour. . . les gens qui se laissent trop emporter à la colère.

J'avais cru d'abord que le muletier plaisantait ; mais je connus que non, à la manière triste dont il parla et à l'argent qu'il remit au carme en finissant son discours.

— Comptez que vous en aurez selon votre générosité, dit le carme en serrant l'argent dans son aumônière ; et il ajouta d'un air qui ne sentait point le cagot : « Maître Huriel, nous sommes tous pécheurs, et il n'y a qu'un juge qui soit juste. Lui seul, qui n'a jamais fait le mal, est en droit de condamner ou d'absoudre les fautes des hommes. Recommandez-vous à lui, et comptez que tout ce qui est à votre décharge, il vous en fera profiter dans sa miséricorde. Quant aux juges de la terre, bien sot et bien lâche

serait celui qui voudrait vous envoyer devant eux, qui sont faibles ou endurcis comme des créatures fragiles. Repentez-vous, vous aurez raison, mais ne vous trahissez pas, et quand vous sentirez la grâce vous appeler au tribunal de pénitence,

n'ayez affaire qu'à un bon prêtre, voire à un pauvre carme déchaussé comme le frère Nicolas.

Et vous, mon enfant, dit encore le bonhomme, qui se sentait en goût de prêcher et qui voulut me donner aussi son coup de goupillon, apprenez à modérer vos appétits et à surmonter vos passions. Évitez les occasions de pécher; fuyez les querelles et les rixes sanglantes...

— C'est bon, c'est bon, frère Nicolas, dit Huriel en l'interrompant. Vous prêchez un converti, et vous n'avez pas de pénitence à commander à celui dont les mains sont restées pures. Adieu. Partez, je vous dis, il est temps.

Le moine s'en alla en nous donnant la main, d'un grand air de franchise et de bonté. Quand il fut loin, Huriel, me prenant le bras, me ramena vers l'arbre où j'avais vu le carme en prières :

— Tiennet, me dit-il, je n'ai aucune méfiance de toi, et, si j'ai fait semblant de rappeler ce bon frère au silence, c'est pour le rendre prudent. Au reste, il n'y a guère de danger de son côté : il est le propre oncle de notre chef Archignat, et c'est, en outre, un homme sûr, toujours en bonnes relations avec les muletiers, qui l'aident souvent à transporter les denrées de sa collecte d'un lieu à l'autre; mais si je suis tranquille sur lui et sur toi, ce n'est pas une raison pour que je te dise ce que tu n'as pas besoin de savoir, à moins que tu ne le souhaites pour ne pas douter de mon amitié.

— Tu en feras ce que tu voudras, lui répondis-je. S'il est utile pour toi que je sache les conséquences de ta batterie avec Malzac, dis-les-moi, quand même j'aurais regret à les entendre; sinon, j'aime autant ne pas trop savoir ce qu'il est devenu.

— Ce qu'il est devenu ! répéta Huriel, dont la voix sembla étouffée par un grand malaise ; et il m'arrêta aux premières brandies que le chêne étendait vers nous, comme s'il eût craint de marcher sur un terrain où je ne voyais pourtant nulle trace de ce que je commençais à deviner. Puis il ajouta, en jetant devant lui un regard obscurci de tristesse, et parlant de ce qu'il voulait faire, comme si quelque chose le poussait à se trahir : — Tiennet, le souviens-tu des paroles glaçantes que cet homme nous a dites au bois de la Roche? <t 11 ne manijue pas de fosses dans les bois pour enterrer les fous, et ni les pierres, nj les arbree n'ont de langue pour raconter ce qu'Us ont vu ! »

— Oui, répondis-je, sentant une sueur froide me passer par tout le corps; il paraît que les mauvaises paroles tentent le mauvais sort, et qu'elles portent malheur à ceux qui les disent.

DIX-SEPTIEME VEILLKR

Huriel se signa en soupirant; je fis comme lui, et, nous détournant de ce mauvais arbre, nous passâmes notre chemin.

LES MAITRES SONNEURS

J'aurais vouiu lui dire, comme le carme, quelque bonne parole pour le tranquilliser, car je voyais bien qu'il avait l'esprit en peine ; mais, outre que je n'étais pas assez savant pour le prêcher, je me sentais coupable aussi à ma manière. Je me disais, par exemple, que si je n'eusse point raconté tout haut l'histoire du bois de la Roche, Hiiriel ne se serait peut-être pas si bien souvenu du serment qu'il avait fait à Brulelle de la venger, et que si je ne me fusse point porté le premier son défenseur devant les muletiers et les anciens de la forêt, Huriel ne se serait pas tant pressé d'en avoir l'honneur avant moi vis-à-vis d'elle.

Tourmenté de ces idées, je ne pus m'empêcher de les dire à Huriel et de m'accuser devant lui, comme Brulette s'était accusée devant Thérènce.

— Mon cher ami Tiennet, me répondit le muletier, tu es un bon cœur et un brave garçon. Je ne veux point que tu gardes du trouble en ta conscience, pour une chose que Dieu, au jour du jugement, n'attribuera ni à toi ni peut-être à moi. Le frère Nicolas a raison, il est le seul juge qui puisse rendre bonne justice, parce qu'il sait les choses comme elles sont. Il n'a pas besoin d'appeler des témoins et de faire enquête de la vérité. Il lit dans le fin fond des cœurs, et il sait bien que le mien n'avait juré ni comploté mort d'homme, au moment où j'ai pris un bâton pour corriger ce malheureux. Ces armes-là sont mauvaises; mais elles sont les seules que nos coutumes nous permettent en pareil cas, et ce n'est pas moi qui en ai inventé l'usage. Certes, mieux vaudrait la seule force des bras et le seul office des poings, comme nous y avons eu recours une nuit, dans ton pré, à propos de mon mulet et de ton avoine; mais sache qu'un muletier doit être aussi brave et aussi jaloux de son renom d'honneur que les plus grands messieurs portant l'épée. Si j'avais avalé l'injure de Malzac sans en chercher réparation, j'aurais mérité d'être chassé de ma confrérie. Il est bien vrai que je n'ai pas cherché cela de sang-froid, comme on doit le faire. J'avais rencontré, hier matin, ce Malzac seul à seul, dans ce même bois de la Roche, où je traquais tranquillement, sans plus songer à lui. Il m'avait encore molesté de ses sottes paroles, prétendant que Brulette n'était qu'une ramasseuse de bois mort; ce qui, chez les forestiers, s'entend d'un fantôme qui court la nuit, et dont la croyance sert souvent aux filles de mauvaise conduite pour n'être point reconnues, grâce à la peur que les bonnes gens ont de cet esprit follet. Aussi, dans

l'idée des muletiers, qui ne sont point crédules, un pareil mot est une grande injure.

Pourtant, je fus aussi endurant que possible ; mais, à la fin, poussé à bout, je lui fis des menaces pour m'en débarrasser. Il me répondit alors que j'étais un lâche, capable d'abuser de ma force en un endroit écarté, mais que je n'oserais pas le défier au bâton, en franche bataille, devant témoins ; que chacim sa\ait bien que je n'avais jamais eu occasion de marquer ma hardiesse , et que là où il y avait compagnie, j'étais toujours du goût de tout le monde, afin de n'avoir point à me mesurer en partie égale.

Là-dessus , il me quitta , disant qu'il y avait danse au bois de Chambérat, que c'était Brulette qui régalaît, et qu'elle en avait le moyen, attendu qu'elle était maîtresse d'un gros bourgeois en son pays ; et que , pour sa part, il irait là se divertir et courtoiser la demoiselle à ma barbe, si j'avais le cœur de m'en venir assurer.

Tu sais, Tiennet, que j'avais intention do ne plus revoir Brulette, et cela pour des raisons que je te dirai peutêtre plus tard.

— Je les sais, répondis-je, car je vois que tu as vu ta sœur cette nuit, et voilà, à ton oreille, un gage qui dépasse ton mouchoir et qui me prouve ce dont j'avais déjà une forte doutance.

— Si tu sais que j'aime Brulette et que je tiens à son gage, reprit Huriel, tu en sais autant que moi ; mais tu ne peax en savoir davantage, car je ne suis sur que de son amitié, et quant au reste... Mais il ne s'agit pas de ça, et je te veux raconter comment le malheur m'a ramené ici. Je ne voulais ni être vu de Brulette, ni lui parler, parce que j'avais remarqué le tourment qui serrait le cœur de Joseph à mon endroit; mais je savais que Joseph n'avait

pas ses forces pour la défendre, et que Malzac était assez sournois pour s'échapper aussi de toi.

Je suis donc venu ici au commencement de la fête, et je me suis tenu caché aux alentours de la danse, me promettant de partir sans me faire voir, si Malzac n'y venait point. Tu sais le reste jusqu'au moment où nous avons pris le bâton. Dans ce moment-là, j'étais en colère, je le confesse; mais pouvait-il en être autrement, à moins de valoir autant qu'un saint du paradis ? Cependant, je ne [voulais que donner une correction à mon ennemi, et ne pas laisser dire plus longtemps, surtout dans un moment où Brulette était au pays, qu'à force d'être doux et patient, j'étais un lièvre. Tu as vu que mon père, qui est las de pareils propos, ne m'a pas empêché de prouver que je suis un homme ; mais il faut que je sois doué d'une mauvaise chance, puisque à mon premier combat, et quasi de mon premier coup... Ah! Tiennet ! on a beau avoir été forcé et sentir en soi-même qu'on est doux et hiunain, on ne se console pas aisément, j'en ai pem', d'avoir eu la main si mauvaise ! Un homme est un homme, si mal appris et mal embouché qu'il soit : celui-là était pju de chose de bon, mais il aurait eu le temps de s'amender, et voilà que je l'ai envoyé rendre ses comptes avant qu'il les eût mis en ordre. Aussi, Tiennet, tu me vois, je t'assure, bien dégoûté de l'état de muletier, et je reconnais, à présent, avec Brulette, qu'il est malaisé à un homme juste et craignant Dieu de s'y maintenir en estime avec sa conscience et l'opinion des autres. Je suis obligé d'y passer encore un temps, à cause des engagements que j'ai pris; mais tu peux compter que le plus tôt possible, je m'en retirerai et prendrai quelque autre métier plus tranquille.

— C'est là, dis-je à Huriel, ce que je dois rapporter à Brulette, n'est-ce pas?

— Non, répondit Huriel avec une grande assurance ; à moins que Joseph ne soit si bien guéri de son amour et de sa maladie qu'il puisse renoncer à elle. J'aime Joseph autant que vous l'aimez, mes bons enfants ; et d'ailleurs, il m'a fait ses confidences, il m'a pris pour son conseil et son soutien ; je ne le veux pas tromper, ni contre-carrer.

— Mais Brulette ne veut pas de lui pour amant et mari, et peut-être vaudrait-il mieux qu'il le sût le plus tôt possible. Je me chargerais bien de le raisonner, si les autres n'osaient, et il y a chez vous une personne qui pourrait rendre Joseph heureux, tandis qu'il ne le sera point par Brulette. Il aura beau attendre, plus il se flattera, plus le coup lui paraîtra dur à porter : au lieu que, s'il ouvrait les yeux sur la véritable attache qu'il peut trouver ailleurs...

.iR

LES MAITRES SONNEURS

— Laissons cela, répondit Muriel en fronçant un peu le sourcil, ce qui lui fit faire la grimace d'un homme qui souffre d'un grand trou à la tête, comme il l'avait justement tout frais sous son mouchoir rouge : toutes choses sont en la main de Dieu ; et, dans notre famille, personne n'est pressé de faire son bonheur aux dépens de celui des autres. Il faut, quant à moi, que je parte, car je répondrais trop mal aux gens qui me demanderaient où a passé Malzac, et pourquoi on ne le voit plus au pays. Écoute seulement encore un mot sur Brulette et sur Joseph. Il est bien inutile de leur dire le malheur que j'ai fait. Excepté les muletiers, il n'y a

que mon père, mi sœur, le moine et toi qui sachiez que quand l'homme est tombé, c'était pour ne plus se relever. Je n'ai eu que le temps de dire à Thérance tout bas : « Il est mort; il faut que je quitte le pays. » Maître Arehignat en a dit autant à mon père ; mais les autres bûcheux n'en savaient rien et ne souhaitaient point le savoir. Le moine lui-même n'y mirait vu que du feu, s'il ne nous eût suivis pour porter secours aux blessés, et les muletiers étaient tentés de le renvoyer sans lui rien dire ; mais le chef a répondu de lui, et moi, quand j'aurais drt y risquer mon cou, je ne voulais pas que cet homme fût enterré comme un chien, sans prières chrétiennes.

T A présent, c'est à la garde de Dieu. Tu comprends donc, de reste, qu'un homme menacé, comme je suis, d'une mauvaise affaire, ne peut pas, de longtemps, songer à courtiser une fille aussi recherchée et aussi précieuse que Brulette. Seulement, tu peux bien, pour l'amour de moi, ne pas lui dire où j'en suis. Je veux bien qu'elle m'oublie, mais non qu'elle me haïsse ou me craigne.

— Elle n'en aurait pas le droit, répondis-je, puisque c'est pour l'amour d'elle...

— Ah ! dit Huriel en soupirant et en passant sa main sur ses yeux, voilà un amour qui me coûte cher!

— Allons, allons, lui dis-je, du courage ! Elle ne saura rien, tu peux compter sur ma parole; et tout ce que je pourrai faire pour qu'à l'occasion elle reconnaisse ton mérite, je le ferai bien fidèlement.

— Doucement, doucement, Tiennet, reprit Huriel ; jene te demande pas de te mettre de côté pour moi comme je m'y suis mis pour Joseph. Tu ne me connais pas autant, tu ne me dois pas la

même amitié, et je sais ce que c'est que de pousser un autre en la place qu'on voudrait occuper. Tu en tiens aussi pour Brulette, et il faudra que, sur trois prétendants que nous sommes, deux soient justes et raisonnables quand le troisième sera préféré. Encore ne savons-nous point si nous ne serons pas pillés par un quatrième. Mais, quoi qu'il en advienne, j'espère que nous resterons amis et frères tous les trois.

— Il faut me retirer de l'ordre des prétendants, répondis-je en souriant sans dépit. J'ai toujours été le moins emporté, et, à présent, je suis aussi tranquille que si je n'y avais jamais songé. Je sais le secret du cœur de cette [l]elle ; je trouve qu'elle a fait le bon choix, et j'en suis [content. Adieu donc, mon Huriel, que le bon Dieu t'assiste et que l'espérance t'aide à oublier cette mauvaise nuit !

Nous nous donnâmes l'accolade du départ, et je m'enquis du lieu où il se rendait.

— Je m'en vas, dit-il, jusqu'aux montagnes du Forez, fais-moi écrire au bourg d'Huriel, qui est mon lieu de naissance et où nous avons des parents établis. Ils me feront passer tes lettres.

— Mais pourras-tu voyager si loin avec cette plaie à la tête ? N'est-elle point dangereuse ?

— Non, non, dit-il, ce n'est rien, et j'aurais souhaité que Vautre eût la tête aussi dure que moi !

Quand je me trouvai seul, je m'étonnai de tout ce qui était advenu en la forêt sans que j'en eusse ouï ou surpris la moindre chose. D'autant plus que, repassant, au grand jour, sur la place de la danse, je vis que, depuis le minuit, on était revenu faucher

l'herbe et piocher la terre pour enlever toute trace du malheur qui y était arrivé. Ainsi, d'une part, on était venu, par deux fois, raccommoder les choses en cet endroit; de l'autre, Thérance avait communiqué avec son frère, et, au milieu de tout cela, on avait pu faire un enterrement, sans que, malgré la nuit claire et le silence des bois, en les suivant dans toute leur longueur et en prêtant grande attention, j'eusse été averti par la moindre apparence et le moindre souffle. Cela me donna bien à penser sur la différence des habitudes et partant des caractères, entre les gens forestiers et les laboureurs des pays découverts. Dans les plaines, le bien et le mal se voient trop pour qu'on n'apprenne pas, de bonne heure, à se soumettre aux lois et à se conduire suivant la prudence. Dans les forêts, on sent qu'on peut échapper à LX regards des hommes, et on ne s'en rapporte qu'au jugement de Dieu ou du diable, selon qu'on est bien ou mal intentionné.

Quand je regagnai les loges, le soleil était levé ; le Grand-Bûcheux était parti pour son ouvrage, Joseph dormait encore, Thérance et Brulette causaient ensemble sous le hangar. Elles me demandèrent pourquoi je m'étais levé si matin, et je vis que Thérance était inquiète de ce que j'avais pu voir et apprendre. Je fis comme si je ne savais rien et comme si je n'avais pas quitté le bois de l'Alleu.

Joseph vint bientôt nous rejoindre, et j'observai qu'il avait beaucoup meilleure mine qu'à notre arrivée.

— Je n'ai pourtant guère dormi, répondit-il, je me suis senti agité jusqu'à l'approche du jour; mais je crois que c'est parce que la fièvre, qui m'a tant accablé, m'a enfin quitté depuis hier soir, car je me sens plus fort et plus dispos que je ne l'ai été depuis longtemps.

Thérance, qui se connaissait à la fièvre, lui questionna le poulx, et la figure de cette belle, qui était bien fatiguée et abattue, s'éclaircit tout d'un coup.

— Allons! dit-elle, le bon Dieu nous envoie au moins ce bonheur, que voilà un malade en bon chemin pour guérir. La fièvre est partie et les forces du sang reviennent déjà.

— S'il faut que je vous dise ce que j'ai senti, reprit Joseph, ne dites pas que c'est une songerie ; mais voici la chose. D'abord, apprenez-moi si Huriel est parti sans blessure, et si l'autre n'en a pas plus qu'il ne faut. Avez-vous reçu des nouvelles du bois de Chambérat?

— Oui, oui, répliqua vivement Thérance. Tous deux sont partis pour p, haut pays. Dites ce que vous alliez dire.

— Je ne sais pas trop si vous le comprendrez, vous deux, reprit Joseph, s'adressant aux jeunes filles, mais voilà Tiennet qui l'entendra bien. En voyant hier notre Huriel se battre si résolument, les jambes m'ont manqué, et, me sentant plus faible qu'une femme, j'aurais, pour un rien, perdu ma connaissance ; mais, en même temps que mon corps s'en allait défaillant, mon cœur devenait chaud et mes yeux ne lâchaient point de regarder le combat.

LES MAITRES SONNEURS

Quand Huriel a abattu son homme et qu'il est resté debout, il m'a passé un vertige, et, si je ne me fusse retenu, j'aurais crié victoire, et même chanté comme un fou ou comme un homme pris de vin. J'aurais couru l'embrasser si j'avais pu ; mais tout

s'est dissipé, et, en revenant ici, j'étais brisé dans tous mes os, comme si j'eusse porté et reçu les coups.

— N'y pensez plus, dit Thérance, ce sont de vilaines choses à voir et à se remémorer. Je gage que vous en avez mal rêvé ce matin ?

— Je n'en ai rêvé ni bien ni mal, dit Joseph ; j'y ai songé, et me suis senti peu à peu tout réveillé dans mes idées, et tout raccommodé dans mon corps, comme si l'heure était venue pour moi d'emporter mon lit et de marcher, à la manière de ce paralytique dont il est parlé aux Évangiles. Je voyais Huriel devant moi, tout brillant de lumière et me reprochant ma maladie coname une lâcheté de mon esprit. 11 avait l'air de me dire :« Je suis un homme, et tu n'es qu'un enfant; tu trembles la fièvre pendant que mon sang est en feu. Tu n'es bon à rien, et moi je suis bon à tout pour les autres et pourmoi-même ! Allons, allons, écoute cette musique... » Et j'entendais des airs qui grondaient comme l'orage, et qui m'enlevaient sur mon lit, comme le vent enlève les feuilles tombées. Tenez, Brulette, je crois que j'ai fini d'être lâche et malade, et que je pourrais, à présent, aller au pays, embrasser ma mère et faire mon paquet pour partir; car je veux voyaj^er, apprendre, et me faire ce que je dois être.

— Vous voulez voyager ? dit Thérance, qui s'était allumée de contentement comme un soleil, et qui redevint blanche et brouillée comme la lune d'automne. Vous espérez trouver un meilleur maitre que mon père et de meilleurs amis que les gens d'ici ? Allez voir vos parents, vous ferez bien, si vous en avez la force; à moins que vous n'ayez en\ie de mourir au loin...

Le chagrin ou le mécontentement lui coupèrent la parole. Joseph, qui l'observait, changea tout de suite de mine et de langage.

— Ne faites pas attention à ce que je rêvais ce matin, Thérance, lui dit-il; jamais je ne trouverai meilleur maître ni meilleurs amis. Vous m'avez dit de vous raconter mes songes; je vous les raconte, voilà tout. Quand je serai guéri, je vous demanderai conseil à vous trois, ainsi qu'à votre père. Jusque-là, ne pensons point à ce qui peut me passer par la tête, et réjouissons-nous, du temps que nous sommes ensemble.

Thérance s'apaisa ; mais Brulette et moi , qui connaissions bien comme Joseph était décidé et entêté sous son air doux; nous, qui nous souvenions de la manière dont il nous avait quittés, sans rien contredire et sans se laisser rien persuader, nous pensâmes que son parti était pris et que personne n'y pourrait rien changer.

Pendant les deux jours qui s'ensuivirent, je recommençai de m'ennuyer, et Brulette pareillement, malgré qu'elle se dégageât beaucoup pour achever la broderie dont elle voulait faire don à Thérance, et qu'elle allât voir le Grand Bûcheux souvent, tant pour laisser Joseph aux soins de la fille des bois, que pour parler d'Huriel avec son père et consoler ce brave homme de la tristesse et de la crainte où l'avait mis la bataille. Le Grand-Bûcheux, touché de l'amitié qu'elle lui marquait, eut la confiance de lui dire toute la vérité sur Malzac, et loin que Brulette en voulût mal à

Huriel, comme celui-ci l'avait redouté, elle ne s'en attacha que mieux à lui, par l'intérêt qu'elle lui portait et la reconnaissance qu'elle lui devait.

Le sixième jour, on parla de se séparer, car le terme approchait, et il fallait s'occuper du départ. Joseph reprenait à vue d'œil ; il travaillait un peu et faisait de tout son mieux pour vite ment éprouver et ramener ses forces. Il était décidé de nous reconduire et à passer im ou deux jours au pays, disant qu'il reviendrait au bois de l'Alleu tout de suite, ce qui ne nous paraissait pas bien certain, non plus qu'à Thérance, qui commençait à s'inquiéter de sa santé quasi autant qu'elle s'était inquiétée de sa maladie. Je ne sais si ce fut elle qui persuada au Grand Biicheux de nous reconduire jusqu'à mi-chemin, ou si l'idée lui en revint de lui-même, mais il nous en fit l'offre, qui fut bien vite acceptée de Brulette, et ne plut qu'à moitié à Joseph, encore qu'O n'en fit rien voir.

Ce bout de voyage ne pouvait que donner au Grand BCicheux une diversion à son chagrin, et, en s'y préparant, la veille du départ, il reprit une bonne partie de sa belle humeur. Les muletiers avaient quitté le pays sans encombre, et il n'y était point question de Malzac, qui n'avait ni parents ni amis pour le réclamer. Il pouvait donc bien se passer un an ou deux avant que la justice se tourmentât de ce qu'il était devenu, et encore, était-elle bien capable de ne s'en enquérir jamais ; car, dans ce tempslà, il n'y avait pas grand'police en France, et un homme de peu pouvait disparaître sans qu'on y prit garde.

De plus, la famille du Grand Bùcheux devait quitter l'endroit à la fin de la saison, et comme ni le père ni le fils ne se tenaient plus de six mois au même lieu, il eût fallu être habile pour savoir où les réclamer.

Pour toutes ces raisons, le Grand Bùcheux, qui ne craignait que le premier contre-coup de l'événement, voyant que le secret

ne s'ébruitait point, reprit confiance et nous rendit le courage.

Le matin du huitième jour, il nous fit tous monter dans une petite charrette basse qu'il avait empruntée, ainsi qu'un cheval, à un sien ami de la forêt, et, prenant les rênes, nous conduisit par le plus long, mais par le plus sur chemin, jusqu'à Sahate-Sevère, où nous devions prendre congé de lui et de sa fille.

Brulette regrettait, en elle-même, de passer par un pays nouveau, où elle ne revoyait aucun des endroits où elle avait cheminé en la compagnie d'Huriel. Pour moi, j'étais content de voyager et de voir Saint-Pallais en Bourbonnais, et Préveranges, qui sont petits bourgs sur grandes hauteurs; puis, Saint-Prejetet Pérassay, qui sont autres bourgs, en descendant le courant de l'Indre ; et, comme nous suivions, quasi depuis sa source, cette rivière qui passe chez nous, je ne me trouvais plus si étrange et ne me sentais plus en un pays perdu.

Je me reconnus tout à fait à Sainte-Sevère, qui n'est plus qu'à six lieues de chez nous, et où j'étais déjà venu ime fois. Là, du temps que mes compagnons de route parlaient d'adieux, je fus m'enquérir d'une voiture à louer pour continuer notre voyage ; mais je ne pus en trouver une que pour le lendemain, aussi matin que je le souhaiterais.

Quand j'en revins dire la nouvelle, Joseph prit de l'humeur. — Quoi donc faire d'une charrette , dit-il ; ne pouvons-nous, de notre pied, nous en aller chez nous à la

LES MAITRES SONNEURS

fraîcheur et arriver sur la tardée du soir ? Brulette a fait souvent plus de chemin pour aller danser à quelque assemblée, et

je me sens tout capable d'en faire autant qu'elle.

Thérance observa qu'une si longue course lui ferait revenir la fièvre, et il s'y obstina d'autant plus ; mais Brulette, qui voyait bien le chagrin de Thérance, coupa court en disant qu'elle se sentait lasse, qu'elle serait aise de passer la nuit à l'auberge et de s'en aller ensuite en voiture.

— Eh bien, dit le Grand-Bûcheux, nous ferons de même. Nous laisserons reposer notre cheval toute la nuit, et nous nous départirons de vous autres au jour de demain. Et, si vous m'en croyez, au lieu de nous restaurer en cette auberge pleine de mouches, nous emporterons notre dhier sous quelque feuillade, ou au bord de l'eau, et y passerons la soirée à deviser jusqu'à l'heure de dormir.

Ainsi fut fait. Je retins deux chambres, l'une pour les filles, l'autre pour les hommes, et, voulant régaler une bonne fois le père Bastien à mon idée, m'étant aperçu qu'à l'occasion il était beau mangeur, je fis remplir une grande corbeille de ce qu'il y avait de mieux en pâtés, pain blanc, vin et brandenn, et l'emportai au dehors de la ville. Il est heureux que la mode de boire le café et la bière ne régnât pas encore, car je n'y aurais pas regardé et y eusse laissé le restant de ma poche.

Sainte-Sevère est un bel endroit coupé en ravins bien arrosés, et réjouissant à la vue. Nous fîmes choix d'un tertre élevé, où l'air était si vif que, du repas, U ne resta ni une croûte, ni une verrée de boisson.

Après quoi, le Grand-Bûcheux, se sentant tout gaillard, prit sa musette, qui ne le quittait jamais, et dit à Joseph :

— Mon enfant, on ne sait qui vit ou qui meurt; nous nous quittons, selon toi, pour deux ou trois jours; selon moi, tu as l'idée d'une plus longue départie; mais peut-être que, selon Dieu, nous ne devons point nous revoir. Voilà ce qu'il faut toujours se dire quand, au croisement d'un chemin, chacun tire de son côté. J'espère que tu t'en vas content de moi et de mes enfants, comme je suis content de toi et de tes amis qui sont là ; mais je n'oublie point que le principal a été de t'enseigner la musique, et j'ai regret aux deux mois de maladie qui t'ont forcé de l'arrêter. Je ne prétends pas que j'aurais pu faire de toi un grand savant, je sais qu'il y en a dans les villes, messieurs et dames, qui sonnent sur des instruments que nous ne connaissons pas, et qui lisent des airs écrits comme on lit la parole écrite dans les livres. Sauf le plain-chant, que j'ai appris dans ma jeunesse , je ne connais pas beaucoup cette musique-là et t'en ai montré tout ce que je savais, c'est-à-dire les clefs, les notes et la mesure. Quand tu auras envie d'en connaître plus long, tu iras dans les grandes villes, où les violoneurs t'apprendront le menuet et la contredanse, mais je ne sais pas si ça te servira, à moins que tu ne veuilles quitter ton pays et ta condition de paysan.

— Dieu m'en garde ! répondit Joseph en regardant Brulette...

— Or donc, répondit le Grand-Bûcheux, tu trouveras ailleurs l'instruction qu'il te faut pour sonner la musette ou la vielle. Si tu veux revenir à moi, je t'y aiderai ; si tu crois trouver du nouveau dans le pays d'en sus, il faut y aller. Tout ce que j'aurais souhaité, c'est de te me-

ner tout doucement, jusqu'au temps où ton souffle saura se donner sans effort et où tes doigts ne se tromperont plus ; car pour l'idée, ça ne se donne point, et tu as la tienne, que je sais

être de bonne qualité. Je ne t'ai pas épargné la provision que j'ai dans la tête, et ce que tu auras retenu, tu t'en serviras s'il te plaît; mais, comme ton vouloir est de composer, tu ne peux mieux faire que de voyager un jour ou l'autre, pour tirer la comparaison de ton fonds avec celui d'autrui. Il te faut donc monter jusqu'à l'Auvergne et au Forez, afin de voir, de l'autre côté de nos vallons, comme le monde est grand et beau, et comme le cœur s'élargit | quand, du haut d'une vraie montagne, on regarde rouler les eaux vives qui coûtent la voix des hommes, et font verdier des arbres qui ne déverdissent jamais. Ne descends pourtant guère dans les plaines des autres pays. Tu y retrouverais ce que tu aurais laissé dans les tiennes; car voici le moment de te donner un enseignement que tu ne dois pas oublier. Écoute-le donc bien fidèlement.

DIX-HUITIÈME VEILLÉE,

Le Grand-Bûcheux, s'étant assuré que Joseph lui donnait bonne attention, poursuivit ainsi son discours :

— La musique a deux modes, que les savants, comme j'ai ouï-dire, appellent majeur et mineur, et que j'appelle, moi, mode clair et mode trouble ; ou si tu veux, mode de ciel bleu et mode de ciel gris ; ou encore mode de la force ou de la joie, et mode de la tristesse ou de la songerie. Tu peux chercher jusqu'à demain, tu ne trouveras pas la fin des oppositions qu'il y a entre ces deux modes, non plus que tu n'en trouveras un troisième; car tout, sur la terre, est ombre ou lumière, repos ou action. Or, écoute bien toujours, Joseph ! La plaine chante en majeur et la montagne en mineur. Si tu étais resté en ton pays, tu aurais toujours eu des idées dans le mode clair et tranquille, et, en y retournant, tu verras le parti qu'un esprit comme le tien peut tirer de ce mode; car l'un n'est ni plus ni moins que l'autre.

Mais, comme tu te sentais musicien complet, tu étais tourmenté de ne pas entendre sonner le mineur à ton oreille. Vos ménétriers et vos chanteuses l'ont par acquit, parce que le chant est comme l'air qui souffle partout et transporte le germe des plantes d'un horizon à l'autre. Mais, de ce que la nature ne les a pas faits songeurs et passionnés, les gens de ton pays se servent mal du ton triste et le corrompent en y touchant. Où pour quoi il t'a semblé que vos cornemuses jouaient faux.

Donc, si tu veux connaître le mineur, va le chercher dans les endroits tristes et sauvages, et sache qu'il faut quelquefois verser plus d'une larme avant de se bien servir d'un mode qui a été donné à l'homme pour se plaindre de ses peines, ou tout au moins pour soupirer ses amours.

Joseph comprenait si bien le Grand-Bifcheux, qu'il le pria de jouer le dernier air qu'il avait inventé, pour nous donner échantillon de ce mode gris et triste qu'il appelait le mineur.

LES MAÎTRES SONNEURS

— Oui-dh, mon garçon, dit le vieux, tu l'as donc guetté, l'air que je m'essaye d'emmancher sur des paroles depuis une huitaine? Je pensais bien l'avoir chanté pour moi seul; mais puisque tu étais aux écoutes, le voilà tel que je compte le laisser.

Et, démanchant sa musette, il en sépara le hautbois, dont il joua très-doux un air qui, sans être chagrinant, donnait à l'esprit souvenir ou attente de toutes sortes de choses, à l'idée de chacun qui l'écoutait.

Joseph ne se sentait pas d'aise pour la beauté de l'air, et Brulette, qui l'entendit sans bouger, parut s'éveiller d'un songe

quand il fut fini.

— Et les paroles, dit Thérance, sont-elles tristes aussi, mon père?

— Les paroles, répondit-il, sont comme l'air, un peu embrouillantes et portant réflexion. C'est l'histoire du tintoin de trois galants autour d'une fille.

Et il chanta' une chanson, aujourd'hui répandue en notre pays, mais dont on a dérangé beaucoup les paroles. La voilà telle que le Grand-Bûcheux la disait :

Trois fendeux y avait, Au printemps, sur l'herbetle; (J'entends le rossignolet), Trois fendeux y avait, Parlant à la fillette.

Le pins jeune disait, (Celui qui tient la rose) ; (J'entends le rossignolet), Le plus jeune disait :

J'aime bien, mais je n'ose.

Le plus vieux s'écriait :

(Celui qui tient la fende), (J'entends le rossignolet), Le plus vieux s'écriait :

Quand j'aime je commande.

Le troisième chantait, Portant la fleur d'amande, (J'entends le rossignolet), Le troisième chantait :

Moi, j'aime et je demande.

— Mon ami ne serez, Vous qui portez la rose; (J'entends le rossignolet).

Mon ami ne serez.

Si vous n'osez, je n'ose.

Mon maître ne serez.

Vous qui tenez la fende,

(J'entends le rossignulet), l

Mon maitre ne serez, l Amour ne se commande.

Mon amant vous serez, Vous qui pirtez l'amande, (J'entends le rossignulet), Mon amant vous serez, On donne à qui demande.

Je goûtai beaucoup plus l'air ajusté avec les paroles, que je n'avais fait la première fois, et j'en fus si content, que je le demandai encore sur la musette; mais le Grand- Bûcheux, qui ne tirait pas vanité de ses œuvres, dit que ça n'en valait pas la peine, et nous joua d'autres airs, tantôt sur un mode, tantôt sur l'autre, et même en les

employant tous deux dans un même chant, enseignant à Joseph la manière de passer, à propos, du majeur dans le mineur, et pareillement du second dans le premier.

Si bien que les étoiles jetaient leur feu depuis longtemps, et que nous ne sentions pas l'envie de nous retirer; même les gens de la ville et des environs s'assemblèrent au bas du ravin pour écouter, au grand contentement de leurs oreilles. Et plusieurs disaient : « C'est un sonneur du Bourbonnais, et, qui plus est, un maître sonneur. Cela se connaît à la science, et pas un de chez nous n'y pourrait jouter. »

Tout en reprenant le chemin de l'auberge, le père Bastien continua de démontrer Joseph, et celui-ci, qui ne s'en lassait point, resta un peu en arrière de nous à l'écouter et à le question-

ner. Je marchais donc devant avec Thérance, qui, toujours très-serviable et courageuse, m'aidait à remporter les paniers. Brulette, entre les deux couplet, allait seule, rêvant à je ne sais quoi, comme elle en prenait le goût depuis quelques jours, et Thérance se retournait souvent comme pour la regarder, mais, dans le vrai, pour voir si Joseph nous suivait.

— Regardez-le donc bien, Thérance, lui dis-je en un moment où elle en paraissait toute angoissée ; car votre père l'a dit : Quand on se quitte pour un jour, c'est peut-être pour toute la vie.

— Oui, répondit-elle ; mais aussi quand on croit- se quitter pour toute la vie, il peut se faire que ça ne soit que pour un jour.

— Vou[^] me rappelez, repris-je, qu'en vous voyant, une foisj vous envoler comme une songerie de ma tetè, je pensais bien ne vous retrouver jamais.

— Je sais ce que vous voulez dire, fit-elle. Mon père m'en a rafraîchi la souvenance, hier, en me parlant de vous : car mon père vous aime beaucoup, Tieilnet, etfaif[^] de vous une estime très-grande.

— J'en suis content et honoré, Thérance; mais je ne sais guère en quoi je la mérite, car je n'ai rien de ce qui annonce un homme tant si peu différent des autres.

— ■ Mon père ne se trompe pas dafns ses jugements, et ce qu'il pense de vous, je le crois; mais pourquoi. Tiennet, cela vous fait-il soupirer?

— Ai-je donc soupiré, Thérance? C'est malgré raoii

— Sans doute, c'est malgré vous; mais ce n'est point une raison pour me cacher vos sentiments. Vous aimez Brulette, et vous craignez...

— J'aime beaucoup Brulette, c'est vrai; mais sans soupirs d'amour, et sans regret ni souci de ce qu'elle pense à l'heure qu'il est. Je n'ai point d'amour dans le cœur, pUi»' que ça ne me servirait de rien.

— Ah ! vous êtes bien heureux, Tiennet, s'écria-t-elle, de gouverner comme ça votre idée par la raison !

— Je vaudrais mieux^ Thérance, si, comme vous, je la gouvernais par le cœur. Oui, oui, je vous devine^ et vous connais, allez ! car je vous regarde et je trouve bien le fin mot de votre conduite. Je vois, depuis huit jours, commevous savez vous mettre à l'écart pour la guérison de Ioseph, et comme vous le soignez secrètement, sans qu'il y voie paraître le bout de vos mains. \ous le voulez heureux, et vous n'avez point menti en nous disant, à Brulette et à moi, que pourvu qu'on fit du bien à' ce qu'on aime,on n'avait pas besoin d'y trouver son profit. C'esl'bien comme ça que vous' êtes, et malgré' qaeMa jalctUBàe voûi»

LES MAITRES SONNEURS

tourne quelquefois un peu le sang, vous g revenez tout de suite, et si saintement, que c'est merveille de voir la force et la bonté que vous avez ! Convenez donc que si l'un de nous doit faire estime de l'autre, c'est moi de vous, et non pas vous de moi. Je suis un garçon assez raisonnable, voilà tout, et vous êtes une fille d'un grand cœur et d'une rude gouverne d'elle-même.

— Merci pour le bien que vous pensez de moi, répondit Thérance ; mais peut-être que je n'y ai pas tant de mérite que vous croyez, mon brave garçon. Vous voulez me voir amoureuse de Joseph; cela n'est point! Aussi NTai que Di=u est mon juge, je n'ai jamais pensé à être sa femme, et l'attache que j'ai pour lui serait plutôt celle d'une sœur ou d'une mère.

— Oh ! pour cela, je ne suis pas bien sûr que vous ne vous trompiez pas sur vous-même, Thérance ! votre naturel est emporté !

— C'est pour ça, justement, que je ne me trompe point. J'aime vivement et quasiment follement mon père et mon frère. Si j'avais des enfants, je les défendrais comme une louve et les couverais comme une poule; mais ce qu'on appelle l'amour, ce que, par exemple, mon frère sent pour ft-ulette, l'envie de plaire, et un je ne sais quoi qui fait qu'on s'ennuie seul et qu'on ne peut penser sans souffrance à ce qu'on aime... je ne le sens point et ne m'en embarrasse point l'esprit. Que Joseph nous quitte pour toujours s'il doit s'en trouver bien, j'en remercie Dieu, et ne me désolerais que s'il doit s'en trouver mal.

La manière dont Thérance pensait me donnait bien à penser aussi. Je n'y comprenais plus grand'chose, tant elle me paraissait au-dessus de tout le monde et de moimême. Je marchai encore un bout de chemin auprès d'elle sans lui rien dire, et ne sachant guère où s'en allait mon esprit ; car il me prenait pour elle des bouffées d'amitié, comme si j'allais l'embrasser d'un grand cœur et sans songer à mal. Puis, tout d'un coup, je la voyais si jeune et si belle, qu'il me venait comme de la honte et de la crainte. Quand nous fûmes arrivés à l'auberge, je lui demandai, je ne sais

à propos de quelle idée qui me vint, ce qu'au juste son père lui avait dit de moi.

— Il a dit, répondit-elle, que vous étiez l'homme du plus grand bon sens qu'il eût jamais connu.

— Autant vaut dire une bonne bête, pas \Tai? repris-je en riant, un peu mortifié.

— Non pas, répliqua Thérance ; voilà les propres paroles de mon père : « Celui qui voit le plus clair dans les choses de ce monde est celui qui agit avec le plus de justice... » Or donc, le grand bon sens fait la grande bonté, et je ne crois point que mon père se trompe.

— En ce cas, Thérance, m'écriai-je un peu secoué dans le fond du cœur, ayez un peu d'amitié pour moi.

— J'en ai beaucoup, répondit-elle en me serrant la main que je lui tendais ; mais cela fut dit d'un air de franc camarade qui rabattait toute fuinée, et je dormis là-dessus sans plus d'imagination qu'il n'en fallait avoir.

Le lendemain, quand vint l'heure des adieux, Brulette pleura en embrassant le Grand-Bûcheux, et lui fit promettre qu'il viendrait nous voir chez nous avec Thérance. Et puis, ces deux belles filles se firent si grandes caresses et assurances d'amitié, qu'elles ne se pouvaient quitter. Joseph présenta ses remerciements à son maître pour tout le bien et le profit qu'il en avait reçu, et quand ce fut au

tour de Thérance, il essaya de lui rendre les mêmes grâces ; mais elle le regarda d'un air de franchise qui le troubla, et, se ser-

rant la main, ils ne dirent guère mieux que: « A revoir, portez-vous bien. »

Ne me sentant pas trop honteux, je demandai à Thérénce licence de l'embrasser, pensant en donner le bon exemple à Joseph ; mais il n'en profita point et monta A ivement sur la voiture pour couper court aux accolades. 11 était comme mécontent de lui et des autres. Brulette se plaça tout au fond de la charrette, et tant qu'elle put voir nos amis du Bourbonnais, elle les suivit des yeux, tandis que Thérénce, debout sur la porte , paraissait songer plutôt que de se désoler.

Nous fîmes assez tristement quasi tout le reste du chemin. Joseph ne disait mot. 11 eût peut-être souhaité que Brulette s'occupât un peu de lui ; mais à mesure que Joseph avait repris ses forces, Brulette avait repris sa liberté de penser à celui qui mieux lui plaisait ; et, reportant bonne part de ses amitiés sur le père et la sœur d'Huriel, elle songeait à eux et en causait avec moi pour les louer et les regretter. Et, comme si elle eût laissé tous ses esprits derrière elle, elle regrettait aussi le pays que nous venions de quitter. — C'est chose étrange, me disait-elle, comme je trouve, à mesure que nous approchons de chez nous, que les arbres sont petits, les herbes jaunes, les eaux endormies. Avant d'avoir jamais quitté nos plaines, je m'imaginais ne pas pouvoir me supporter trois jours dans des bois ; et, à cette heure , il me semble que j'y passerais ma vie aussi bien que Thérénce, si j'avais mon vieux père avec moi.

— Je ne peux pas en dire autant, cousine, lui répondisje. Pourtant, s'il le fallait, je pense que je n'en mourrais point; mais que les arbres soient tant grands, les herbes tant vertes et les eaux tant vives qu'elles voudront, j'aime mieux une ortie en mon pays

qu'un chêne en pays d'étrangers. Le cœur me saute de joie à chaque pierre et à chaque buisson que je reconnais, comme si j'étais absent depuis deux ou trois ans, et quand je vas apercevoir le clocher de notre paroisse, je lui veux, pour sûr, bailler un bon coup de chapeau.

— Et toi, Joset? dit Brulette, qui prit enfin garde à l'air ennuyé de notre camarade. Toi qui es absent depuis plus d'une année, n'es-tu pas content d'approcher de ton endroit ?

— Excuse-moi, Brulette, répondit Joseph ; je ne sais pas de quoi vous parlez. J'avais dans la tête de me souvenir de la chanson du Grand-Bûcheux, et il y a, au miUeu, une petite revirade que je ne peux pas rattraper.

— Bah ! dit Brulette, c'est quand la chanson dit : J'ente/uls le rossignolct.

Et, le disant, elle le chanta tout au juste, ce dont Joseph, comme réveillé, sauta de joie sur la charrette en frappant ses mains.

— Ah 1 Brulette, dit-il, que tu es donc heureuse de te souvenir comme ça ! Encore, encore J'entends le rossignolel !

— J'aime mieux dire toute la chanson, fit-elle, et elle nous la chanta tout enlière sans en omettre un mot ; ce qui mit Joseph en si grande joie, qu'il lui serra les mains en lui disant avec un courage dont je ne l'aurais pas cru capable, qu'il n'y avait qu'un musicien pour être digne de son amitié.

LES MAITRES SONNEURS

— Le fait est, dit Brulette, qui songeait à Hiiricl, que si j'avais un bon ami, je le souhaiterais beau sonneur et beau chanteur.

— Il est rare d'être l'un et l'autre, reprit Joseph. La sonnerie casse la voix, et sauf le Grand-Bûcheux...

— Et son fils ! dit Brulelte, parlant à l'étourdie.

Je lui poussai le coude, et elle voulut parler d'autre chose ; mais Joseph, qui n'était pas sans être mordu de jalousie, revint sur la chanson.

— Je crois, dit-il, que quand le père Bastien l'a mise en paroles, il a songé à trois garçons de notre connaissance ; car je me souviens d'une causerie que nous avons eue avec lui à souper, le jour de votre arrivée dans les bois.

— Je ne m'en souviens pas, dit Brulette en rougissant.

— Si fait moi, reprit Joseph. On parlait de l'amour des filles, et Huriel disait que cela ne se gagnait point à croix ou pile. Tiennet assurait, en riant, que la douceur et la soumission ne servaient de rien, et que, pour être aimé, il fallait plutôt se faire craindre que d'être trop bon. Huriel reprit pour contredire Tiennet, et moi j'écoutai sans parler. Ne serait-ce pas moi, celui qui porte la rose ? le plus jeune des trois ? Il aime, mais il n'ose ? Dites donc le dernier couplet, Brulelte, puisque vous le savez si bien ! N'y a-t-il pas : On donne à qui demande ?

— Puisque tu le sais aussi bien que moi, dit Brulette un peu piquée, retiens-le pour le chanter à la première bonne amie que tu auras. S'il plaît au Grand-Bûcheux de mettre en chansons les discours qu'il entend, ce n'est pas à moi d'en tirer la conséquence. Je n'y entends encore rien pour ma part. Mais j'ai les fourmis dans

les pieds, et, pendant que le cheval monte la côte, je veux me dégoûter un peu.

Et, sans attendre que j'eusse repris les rênes pour arrêter le cheval, elle sauta sur le chemin et se mit à marcher en avant, aussi légère qu'une bergeronnette.

J'aillais descendre aussi; Joseph me retint par le bras, et, toujours suivant son idée : — N'est-ce pas, dit-il, qu'on méprise également ceux qui marquent trop leur vouloir, et ceux qui ne le marquent pas du tout?

— Si c'est pour moi que tu dis ça...

— Je ne dis ça pour personne. Je reprends la causerie que nous avions là-bas et qui s'est tournée en chanson contre tes paroles et contre mon silence. Il paraît que c'est Huriel qui a gagné le procès auprès de la fillette.

— Quelle fillette ? dis-je, impatienté ; car Joseph n'avait point mis sa confiance en moi jusqu'à cette heure, et je ne lui savais point de gré de me la donner par dépit.

— Quelle fillette ? reprit-il d'un air de moquerie chagrine ; celle de la chanson !

— Eh bien, quel procès Huriel a-t-il gagné ? Cette fillette là demeure donc bien loin, puisque le pauvre garçon est parti pour le Forez ?

Joseph resta un moment à songer; puis il reprit: — 11 n'en est pas moins vrai qu'il avait raison, quand il disai qu'entre le commandement et le silence, il y avait la prière. Ça revient toujours un peu à ton premier dire, qui était que, pour être écouté. Une

faut point trop aimer. Celui qui aime trop est craintit; il ne se peut arracher une parole du ventre, et on le juge sot parce qu'il est transi de désir et de honte.

— Sans doute, répondis-je. J'ai passé par là en mainte occasion ; mais il m'est quelquefois arrivé de si mal parler,

que j'aurais mieux fait de me taire : j'aurais pu me flatter plus longtemps.

Le pauvre Joseph se mordit la langue et ne parla plus. J'eus regret de l'avoir fâché, et, cependant, je ne me pouvais défendre de trouver sa jalousie bien mal plantée sur le terrain d'Huriel, étant à ma connaissance que ce garçon l'avait servi de son mieux à son propre détriment, et je pris, de ce moment, la jalousie en si mauvaise estime, que, depuis, je n'en ai plus jamais senti la piquête, et ne l'aurais sentie, je crois, qu'à bonnes enseignes.

J'allais cependant lui parler plus doucement, quand nous vîmes que Brulette, qui marchait toujours devant, s'était arrêtée au bord du chemin pour parler avec un moine qui me semblait gros et court comme celui dont nous avions fait connaissance au bois de Chambérat. Je fouaillai le cheval, et je m'assurai que c'était bien le même frère Nicolas. Il avait demandé à Brulette s'il était loin de notre bourg, et, comme il s'en fallait encore d'une petite lieue et qu'il se disait bien fatigué, elle lui avait fait offre de monter sur notre voiture pour gagner l'endroit.

Nous lui fîmes place, ainsi qu'à un grand corbillon couvert qu'il portait, et qu'il posa, avec précaution, sur ses genoux. Aucun de nous ne songea à lui demander ce que c'était, excepté moi peut-être, qui suis d'un naturel un peu curieux ; mais j'aurais craint de manquer à l'honnêteté que je lui devais, car les frères

quêteurs ramassaient dans leurs courses toutes sortes de choses qu'ils se faisaient donner par la dévotion des marchands et qu'ils revendaient ensuite au profit de leur couvent. Tout leur était bon pour ce conunerce , mèmement des affiquets de femme, qu'on était quelquefois bien étonné de voir dans leurs mains, et dont quelques-uns n'osaient pas trafiquer ouvertement.

Je repris le trot, et bientôt nous avisâmes le clocher, et puis les vieux ormeaux de la place, et puis toutes les maisons grandes et petites du bourg, qui ne me firent pas au tant d' plaisir que je m'en étais promis, la rencontre de frère Nicolas m'ayant remis en mémoire des choses tristes et qui me donnaient un restant d'inquiétude. Je vis cependant qu'il était sur ses gardes aussi bien quemoi, car il ne me dit pas un mot devant Brulette et Joseph, qui piit faire croire que nous nous étions vus ailleurs qu'à la fête, et que lui ou moi en savions plus long que bien d'autres sur ce qui s'y était passé.

C'était un homme agréable et d'humeur joviale qui m'aurait pourtant diverti dans un autre moment ; mais j'étais pressé d'arriver et de me trouver seul avec lui, pour lui demander s'il avait eu, de son côté, quelque nouvelle de l'aventure. A l'entrée du bourg, Joseph sauta à terre, et, quelque chose que Brulette pût lui dire pour le faire venir se reposer chez son père, il prit le chemin de Saint-Chartier, disant qu'il viendrait saluer le père Brulet quand il aurait vu et embrassé sa mère.

11 me sembla que le carme l'y poussait comme à son premier devoir, mais avec l'envie de le faire partir. Et puis, au lieu d'accepter l'offre que je lui fis de venir souper et coucher en mou logis, il me dit qu'il s'arrêterait seulement une heure en celui du père Bruiet, à qui il avait affaire.

— Vous serez le bienvenu, lui dit Brulette; mais connaissez-vous donc mon grand-père ? Je ne vous ai encore jamais vu chez nous?

LES MAITRES SONNEURS

— Je ne connais ni votre endroit, ni votre famille, répondit le moine ; mais je suis pourtant chargé d'une commission que je ne peux dire que chez vous.

Je revins à mon idée qu'il avait, dans son panier, des dentelles ou des rubans à vendre, et qu'ayant ouï dire, aux environs, que Brulette était la plus pimpante de l'endroit, outre qu'il l'avait vue très-requinquée à la fête de Chambérat. il souhaitait lui montrer sa marchandise, sans s'exposer à la critique, qui, dans ce temps-là, n'épargnait guère ni bons ni mauvais moines.

Je pensai que c'était aussi l'idée de Brulette, car, lorsqu'elle descendit la première devant sa porte, elle tendit les deux mains pour prendre la corbeille, lui disant : — Ne craignez rien, je me doute de ce que c'est. Mais le carme refusa de s'en séparer, disant, de son côté, que c'était de valeur et craignait la casse.

— Je vois, mon frère, lui dis-je tout bas, en le retenant un peu, que vous voilà bien affairé. Je ne vous veux point déranger ; c'est pourquoi je vous prie de me dire vite s'il y a du nouveau pour l'altaire de là-bas.

— Rien que je sache, me dit-il en parlant de même point de nouvelles, bonnes nouvelles. Et, me secouant la main avec amitié, il entra en la maison de Brulette, où déjà elle était pendue au cou de son grand père.

Je pensais que ce vieux, qui d'ordinaire était fort honnête, me devait quelque bon accueil et beau remerciement pour le grand soin que j'avais eu d'elle; mais, au lieu de me retenir un moment, comme s'il eût été encore plus pressé de l'arrivée du carme que de la nôtre, il le prit par la main et le conduisit au fond de la maison, en me disant qu'il me priait de l'excuser s'il avait besoin d'être seul avec sa fille pour des affaires de conséquence.

DIX-NEUVIÈME VEILLÉE

Je ne suis pas beaucoup choquable, et cependant je me trouvai choqué d'être si mal reçu, et m'en fus chez nous remiser ma carriole et m'informer de ma famille. Et puis, la journée étant trop avancée pour se mettre au travail, je dévallai par le bourg pour voir si chaque chose était en sa place, et n'y trouvai aucun changement, sinon qu'un des arbres couchés sur le communal, devant la porte du sabotier, avait été débité en sabots, et que le père Godard avait ébranché son peuplier et mis de la tuile neuve sur son Cûurtil.

J'avais cru que mon voyage dans le Bourbonnais aurait fait plus de bruit, et je m'attendais à tant de questions que j'aurais fort à faire d'y répondre ; mais le monde de chez nous est très-indifférent, et, pour la première fois, je m'avisai qu'il était même endormi à toutes choses, car je fus obligé d'apprendre à plusieurs que j'arrivais de loin. Ils ne savaient seulement point que je me fusse absenté.

Vers le soir, comme je retournais à mon logis, je rencontrai le carme qui s'en allait à La Châtre, et qui me dit, de la part du père

Brulet, qu'il me voulait avoir à souper.

Qui fut bien étonné, en entrant chez Brulette ? ce fut moi, d'y trouver le grand-père, assis d'un côté et la belle

de l'autre, regardant sur la table, entre eux deux, la corbeille du moine, ouverte, et remplie d'un gros gars d'environ un an, assis sur un coussin et s'essayant à manger des guignes noires, dont il s'embarbouillait tout le museau ! Brulette me sembla d'abord très-pensive et même triste; mais quand elle vit mon étonnement, elle ne se put retenir de rire; après quoi elle s'essuya les yeux et me parut avoir versé quelques larmes, plutôt de chagrin ou de dépit, que de gaieté.

— Allons, dit-elle enfin, ferme la porte et nous écoute. Voilà mon père qui veut te mettre au fait du beau cadeau que le moine nous a apporté.

— Vous saurez, mon neveu, dit le père Brulet, qui jamais ne riait d'aucune chose plaisante, non plus qu'il ne se troublait d'aucun souci, que voilà un enfant orphelin dont nous nous sommes arrangés avec le carme, pour prendre soin, moyennant pension. Nous ne connaissons à cet enfant ni père, ni mère, ni pays, ni rien. Il s'appelle Chariot, voilà tout ce que nous en savons. La pension est bonne, et le carme nous a donné la préférence, pour ce qu'il avait rencontré ma fille en Bourbonnais; et, comme il lui avait été dit d'où elle était, et que c'était une personne bien comme il faut, n'ayant pas grand bien, mais n'étant chargée d'aucune misère et pouvant disposer de son temps, il a pensé à lui faire plaisir et à lui rendre service en lui donnant la garde et le profit de ce marmot.

Encore que la chose fût assez étonnante, je ne m'en étonnai pas dans le premier moment, et demandai seulement si ce carme était anciennement connu du père Brulet, pour qu'il eût fiance en ses paroles, au sujet de la pension.

— Je ne l'avais jamais vu, dit-il; mais je sais qu'il est venu plusieurs fois dans les environs, et qu'il est connu de gens dont je suis sur, et qui m'avaient déjà annoncé de sa part, il y a deux ou trois jours, l'affaire dont il me voulait parler. D'ailleurs, une année de la pension est payée par avance, et quand l'argent manquera, il sera temps de s'en tourmenter.

— A la bonne heure, mon oncle ; vous savez ce que vous avez à faire ; mais je ne me serais pas attendu à voir ma cousine, qui aime tant sa liberté, s'embarrasser d'un marmot qui ne lui est de rien, et qui, sans vous offenser par conséquent, n'est pas bien gentil dans son apparence.

— Voilà ce qui me fâche, dit Brulette, et ce que j'étais en train de dire à mon père quand tu es entré céans. — Et elle ajouta, en frottant le bec du petit avec son mouchoir : — J'ai beau l'essuyer, il n'en a pas la bouche mieax fendue, et j'aurais pourtant soulaïté faire mon apprentissage avec un enfant agréable à caresser. Celui-ci paraît de mauvaise humeur et ne répond à aucune risée. U ne regarde que la mangeaille.

— Bah ! dit le père Brulet, il n'est pas plus vilain qu'un autre enfant de son âge, et quant à devenir mignon, c'est ton affaire. 11 est fatigué d'avoir voyagé et ne sait point où il en est, ni ce qu'on lui veut.

Le père Brulet étant sorti pour aller chercher son couteau, qu'il avait laissé chez la voisine, je commençai à m'étonner da-

vantage en me trouvant seul avec Brulette. EU tparaissait contrariée par moments, et même peinée pour tout de bon.

— Ce qui me tourmente, dit-elle, c'est que je ne sais

LES MAITRES SONNEURS

point soigner un enfant. Je ne voudrais pas laisser souffrir une pauvre créature qui ne se peut aider en rien; mais je m"y trouve si maladroite, que j'ai regret d'avoir été jusqu'à cet heure peu portée à m'occuper de ce petit monde-là.

— En effet, lui dis- je, tu ne me parais point née à ce métier, et je ne comprends pas que ton grand-père, lequel je n'ai jamais connu intéressé, te donne une pareille charge pour quelques écus de plus au bout de l'année.

— Tu parles comme un riche, reprit-elle. Songe que je n'ai rien en dot, et que la peur de la misère est ce qui m'a toujours détournée du mariage.

— Voilà une mauvaise raison, Brulette; car tu as été et tu seras encore recherchée par de plus riches que toi, qui t'aiment pour tes beaux yeux et ton joH ramage.

— Mes beaux yeux passeront, et mon joh ramage ne me servira de rien quand la beauté s'en ira. Je ne veux pas qu'on me reproche, au bout de quelques années, d'avoir dépensé ma dot d'agréments et de n'en avoir pas apporté une plus solide dans le ménage.

— C'est donc que tu penses pour de bon à te marier, depuis que nous sommes revenus du Bourbonnais? Voici la première fois que je t'entends faire des projets d'épargne.

— Je n'y pense pas plus que je n'y pensais, répondit-elle d'un ton moins assuré qu'à l'ordinaire; mais je n'ai jamais dit que je voulusse rester fille.

— Si fait, si fait, tu penses à t'établir, lui dis-je en riant. Tu n'as pas besoin de t'en cacher avec moi, je ne te demande plus rien, et ce que tu fais en te chargeant de ce petit malheureux riche que voilà, lequel a des écus et point de mère, me marque bien que tu veux faire ton meuriot'. Sans cela, ton grand-père, que tu as toujours gouverné comme s'il était ton petit-fils, ne t'aurait pas forcé la main pour prendre un pareil gars en sevrage.

Brulette prit alors l'enfant pour l'ôter de dessus la table et mettre le couvert, et, en le portant sur le lit de son grand-père, elle le regarda d'un air fort triste.

— Pauvre Chariot ! dit-elle, je ferai bien pour toi mon possible, car tu es à plaindre d'être venu au monde, et m'est avis qu'on ne t'y avais point souhaité.

Mais sa gaieté fut vite revenue, et même elle eut de grandes risées à souper, en faisant manger Chariot, qui avait l'appétit d'un petit loup et répondait à toutes ses provenances en lui voulant griffer la figure.

Sur les huit heures du soir, Joseph entra et fut bien accueilli du père Brulet; mais j'observai que Brulette, qui venait de remettre Chariot sur le lit, tira vivement la courtine comme pour le cacher, et parut tourmentée tout le temps que Joseph demeura. J'observai aussi qu'il ne lui fut pas dit un mot de cette singulière trouvaille, ni par le vieux ni par Brulette, et je pensai devoir m'en taire pareillement pour leur complaire.

Joseph était chagrin et répondait le moins possible aux questions de mon oncle. Brulette lui demanda s'il avait trouvé sa mère en bonne santé, et si elle avait été bien surprise et bien contente de le voir. Et, comme il disait oui tout court à chaque chose, elle lui demanda encore s'il ne s'était pas trop fatigué en allant à Saint-Chartier, de son pied, et en revenant le soir même.

— Je ne voulais point passer la journée, dit-il, sans

Provision de fruits qu'on fait mûrir après la cnçilletlo

rendre mes devoirs à votre grand-père, et, à présent, je me sens fatigué pour de vrai et m'en irai passer la nuit chez Tiennet, si je ne le dérange point.

Je lui répondis qu'il me ferait plaisir, et l'emmenai à la maison, où, quand nous finîmes couchés, il me dit :

— ■ Tiennet, me voilà autant sur mon départ comme sur mon arrivée. Je ne suis venu au pays que pour quitter le bois de l'Al-leu, qui m'était tourné en déplaisance.

— Et c'est le tort que tu as, Joseph; tu étais là chez des amis qui remplaçaient ceux que tu avais quittés...

— Enfin, c'est mon idée, dit-il un peu sèchement; mais, prenant un ton plus doux, il ajouta : — Tiennet! Tiennet! i y a des choses qu'on peut dire, et il y en a aussi qu'on doit taire. Tu m'as fait du mal aujourd'hui, en me donnant à entendre que je ne serais peut-être jamais agréé de Brulette.

— Joseph, je ne t'ai rien dit de pareil, par la raison que je ne sais point si tu songes à ce que tu dis là.

— Tu le sais, reprit-il, et mon tort est de n'en avoir jamais ouvert mon cœur avec toi. Mais que veux-tu? Je ne suis point de ceux qui se confessent aisément, et les choses qui me tracassent le plus sont celles dont je m'explique le moins volontiers. C'est mon malheur, et je crois que je n'ai point d'autre maladie qu'une idée toujours tendue aux mêmes fins, et toujours rentrée au moment qu'elle me vient sur les lèvres. Écoute-moi donc, pendant que je peux causer, car Dieu sait pour combien de temps je vas redevenir muet. J'aime, et je vois que je ne suis point aimé. Il y a si longues années qu'il en est ainsi (car j'aimais déjà Brulette alors qu'elle était une enfant), que je suis accoutumé à ma peine. Je ne me suis jamais flatté de lui plaire, et j'ai vécu avec la croyance qu'elle ne ferait jamais attention à moi. A présent, j'ai vu par sa venue en Bourbonnais que j'étais quelque chose pour elle, et c'est ce qui m'a rendu la force et la volonté de ne point mourir. Mais je sais très-bien qu'elle a vu là-bas quelqu'un qui lui conviendrait mieax que moi.

— Je n'en sais rien, répondis-je; mais si cela était, ce quelqu'un-là ne t'aurait pas donné sujet de plainte ou de reproche.

— C'est vrai, reprit Joseph, mon dépit est injuste ; d'autant plus qu'Huriel, connaissant Brulette pour une honnête fille, et n'étant pas en position de se marier avec elle, tant qu'il sera de la confrérie des muletiers, a de lui-même fait ce qu'il devait faire en s'éloignant d'elle pour longtemps. Je peux donc avoir espérance de me revenir présenter à Brulette, tm peu plus méritant que je ne le suis. A cette heure, je ne me puis souffrir ici, car je sens que je n'y apporte rien de plus que par le passé. Il y a quelque chose

dans l'air et dans les paroles de chacun qui me dit : « Tu es malade, tu es maigre, tu es laid, tu es faible, et tu ne sais rien de bon ni de neuf pour nous intéresser à toi I » Oui, Tiennet, ce que je te dis est certain : ma mère a eu comme peur de ma figure en me voyant paraître, et elle a versé tant de larmes en m'embrassant, que la peine y était pour plus que la joie. Ce soir encore, Brulette a eu l'air embarrassé en me voyant chez elle, et son grand-père, tout brave homme et bon ami qu'U est pour moi, a paru inquiet si j'allongerais ou non sa veillée. Ne dis pas que je me suis imaginé tout cela. Comme tous ceux qui parlent peu, je vois beaucoup. Mon temps n'est donc pas venu : il faut que je parle, et le plus tôt sera le mieux.

— Je crois, lui dis-je, qu'il faudrait au moins prendre

LES MAITRES SONNEURS

quelques journées pour te reposer ; car m'est avis que tu veux t'éloigner beaucoup d'ici, et je ne trouve pas de bonne amitié que tu nous mettes sur ton compte dans des inquiétudes que tu nous pourrais épargner.

— Sois tranquille, Tiennet, répondit-il. J'ai la force qu'il faut, et ne serai plus malade. Je sais une chose, à présent, c'est que les corps chétifs, à qui Dieu n'a pas donné grands ressorts, sont pourvus d'un vouloir qui les mène mieux que la grosse santé des autres. Je n'ai rien inventé quand je vous ai dit là-bas que j'avais été comme renouvelé en voyant Hurriel se battre si hardiment, et que, tout éveillé, i dans la nuit, j'avais ouï sa voix me dire: « Sus! sus! je suis un homme, et tant que tu n'en seras pas un, tu ne compteras pour rien. » Je me veux donc départir de ma pauvre

nature, et revenir ici aussi bon à voir et meilleur à entendre que tous les galants de Brulette.

— Mais, lui dis-je encore, si elle fait son choix avant ton retour ? La voilà qui prend dix-neuf ans, et pour une fille courisée comme elle l'est, il est temps qu'elle se décide.

— Elle ne se décidera que pour Huriel ou pour moi, répondit Joseph d'une voix assurée. Il n'y a que lui ou moi qui soyons faits pour lui donner de l'amour. Excuse-moi, Tiennet, je sais, ou, tout au moins, je crois que tu y as songé...

— Oui, répondis-je, mais je n'y songe plus.

— Et bien tu fais, dit Joseph, car tu n'aurais point été heureux avec elle. Elle a des goûts et des idées qui ne sont pas du terrain où elle a fleuri, et il faut qu'un autre vent la secoue. Celui qui souffle ici n'est pas assez subtil et ne pourrait que la dessécher. Elle le sent bien, malgré qu'elle ne le sache point dire, et je te réponds que si Huriel ne me trahit point, je la retrouverai libre dans un an et même dans deux.

Là-dessus, Joseph, comme épuisé de s'être abandonné si longtemps, laissa retomber sa tête sur l'oreiller et s'endormit. Il y avait bien une heure que je me débattais pour ne pas lui en donner e.xemple, car j'étais las tout mon soûl; mais quand, à la levée dujour, j'appelai Joseph, rien ne me répondit. Je le cherchai; il était parti sans réveiller personne.

Brulette alla, dans le jour, voir la Mariton, disant que c'était pour lui apprendre doucement la chose et savoir ce qui s'était passé entre elle et son fils. Elle ne voulut point de ma compagnie pour cette visite, et me dit, au retour, qu'elle n'avait pu beaucoup

la faire expliquer, parce que son maître Benoît était malade et même en danger pour un coup de sang. J'augurai que cette femme, obligée de soigner son bourgeois, n'avait pas pu, la veille, s'occuper de son garçon autant qu'elle l'aurait souhaité, et que Joseph en avait pris de la jalousie, comme son naturel annonçait de s'y porter en toutes choses.

— Cela est vrai, me dit Brulette ; à mesure que Joset s'est déniaisé par l'ambition, il est devenu exigeant, et je crois que je l'aimais mieux simple et soumis comme il était d'abord.

Et comme je racontai à Brulette , tout ce qu'il m'avait dit la veille, avant de s'endormir : — S'il a un si beau vouloir, dit-elle, nous ne ferions que le contrarier en nous tourmentant de lui plus qu'il ne souhaite. Qu'il s'en aille donc à la garde de Dieu ! Si j'étais une coquette mauvaise comme tu me l'as quelquefois reproché dans le temps, je serais fière d'être la cause que ce garçon en cherche si

long pour élever son esprit et son sort; mais cela n'est point, et je regrette plutôt qu'il n'agisse pas seulement en vue de sa mère et de lui-même.

— Mais n'a-t-il pas raison pourtant, quand il dit que tu ne pourras choisir qu'entre Huriel et lui?

— J'ai du temps pour penser à cela, dit-elle en riant des lèvres sans que sa figure en fût égayée, puisque voilà les deux seuls galants que Joseph me permette, s'enfuyant de moi de toutes leurs jambes.

Pendant une semaine, l'arrivée de l'enfant que le moine avait apporté chez Brulette fit la nouvelle du bourg et le tourment des

curieux. Il en fut bâti tant d'histoires que, pour un peu. Chariot aurait été le fils d'un prince, et chacun voulait emprunter de l'argent ou vendre des biens au père Brulet, estimant que la pension qui avait pu décider sa fille à un métier si contraire à ses goûts devait être le revenu d'une province, à tout le moins. On s'étonna vite de voir que le vieux et la fillette ne changeaient rien à leur pauvre vie, ne quittaient point leur petit logis et n'y ajoutaient qu'un berceau pour coucher l'enfant et une écuelle pour lui faire sa soupe. Il en fallut donc rabattre; mais des commères, qui n'en voulaient point avoir sitôt le démenti, commencèrent à critiquer mon oncle sur son avarice, et même à le blâmer, prétendant qu'on ne faisait pas, pour le soin de cet enfant, tout ce qui était dû en rapport d'un si gros profit.

La jalousie des uns et le mécontentement des autres lui firent donc des ennemis qu'il n'avait jamais eus, dont bien il s'étonna; car il était homme simple et d'une si bonne religion, qu'il n'avait pas seulement prévu qu'une telle chose ferait tant parler. Mais BruUette n'en fit que rire, et lui persuada de n'y point donner attention.

Cependant les jours et les semaines se suivirent, sans qu'il nous vînt aucune nouvelle de Joseph, d'Huriel, du Grand-Bûcheux ni de Thérance. Brulette envoya des lettres à Thérance, moi à Huriel, et il ne nous fut fait aucune réponse. Brulette s'en affligea et en prit même du dépit ; si bien qu'elle me dit vouloir ne plus songer à des étrangers, qui n'avaient pas seulement mémoire d'elle et ne lui retournaient pas l'amitié qu'elle leur avait avancée.

Elle recommença donc à se faire belle et à se montrer aux danses, car les galants se tourmentaient de son air triste et du

mal de tête dont elle se plaignait souvent depuis son voyage en Bourbonnais. Ce voyage même avait bien été un peu critiqué, et on avait dit qu'elle avait par là une amour cachée, soit pour Joseph, soit pour un autre. On souhaitait qu'elle se montrât encore plus aimable que de coutume, pour lui pardonner de s'être absentée sans consulter personne.

Brulette était trop fière pour s'en tirer par des câlineries; mais le goût qu'elle avait pour le plaisir l'emportant de ce côté-là, elle essaya de confier la garde de Chartot à sa voisine, la mère Lamouche, et de se donner, comme par le passé, de l'étourdissement.

Or, un soir que je revenais avec elle du pèlerinage de Vaudevant, qui est une grande fête, nous ouïmes Chariot brailler, du plus loin que nous pouvions accourir vers la maison. — Ce maudit gars, me dit Brulette, ne décote pas d'être en malice, et je ne sais qui serait capable de le gouverner.

— Es-tu sûre, lui dis-je, que la Lamouche en prend le soin qu'elle t'a promis ?

LES MAITRES SONNEURS

— Sans doute, sans doute. Elle n'a que ra à faire, et je l'en récompense de manière à la contenter.

Mais Chariot braillait toujours, et la maison nous paraissait fermée comme si tout le monde en fût sorti.

Brulette se mit à courir et eut beau cogner à la porte de la voisine, personne ne répondit, sinon Chariot qui criait encore plus fort, soit de peur, soit d'ennui ou de rage.

Je fus obligé de monter sur le chaume de la maison et de descendre en la chambre par la trappe du fenil. J'ouvris vite ment la porte à Brulette, et nous vîmes Chariot tout seul, se roulant dans les cendres, où, par bonheur, il ne se trouvait plus de feu, et violet comme une bette à force de hurler.

— Oui-dà ! dit Brulette, est-ce ainsi qu'on garde ce pauvre petit malheureux ? Allons ! qui prend enfant prend maître. J'aurais dû le savoir, et ne me point charger de celui-ci ou renoncer à tout divertissement.

Elle emporta Chariot en son logis, moitié apitoyée, moitié impatientée, et, l'ayant lavé, repu et reconsolé de son mieux, elle le mit dormir et s'assit bien soucieuse, la tête dans ses mains. J'essayai de lui remontrer qu'il n'était pas malaisé, en faisant le sacrifice de l'argent qu'elle empochait, de confier ce petit à quelque femmie bien douce et bien soigneuse.

— Non, fit-elle. 11 faudra toujours le surveiller, puisque j'ai répondu de lui, et tu vois ce que c'est que la surveillance. Pour un jour qu'on croit pouvoir y manquer, c'est justement ce joiu'-là qu'il aurait fallu n'y manquer point. D'ailleurs, cela ne se peut, ajouta-t-elle en pleurant. Ce serait mal, et je me le reprocherais toute ma vie.

— Tu aurais tort, si l'enfant doit y gagner. Il n'est point heureux chez toi ; il pourrait l'être ailleurs.

— Comment ! il n'est point heureux ? J'espère que si, sauf les jours où je m'absente. Eh bien, je ne m'absenterai plus.

— Je te dis qu'il n'est guère mieux les autres jours.

— Comment ! comment ! dit encore Brulette, frappant ses mains avec dépit, où prends-tu cela? ÎVI'as-tu jamais vue le mal-traiter ou seulement le menacer ? Puis-je l'empêcher d'être d'un naturel mal plaisant et rechigneux? Il serait à moi que je n'en saurais faire davantage.

— Oh ! je sais que tu ne lui fais aucun mal et ne le laisses souffrir de rien, parce que lu es douce chrétienne; mais enfin, tu ne saurais l'aimer, cela ne dépend pas de toi, et, sans le savoir, il le sent si bien qu'il n'est porté à aimer et à caresser personne. Les animaux ont bien la connaissance du bon vouloir ou de la répugnance qu'ils nous occasionnent? Pourquoi les petits humains ne l'auraient-ils pas ?

VINGTIEME VEILLEE

Brulette rougit, bouda, pleura encore et ne répondit point ; mais le lendemain, je la trouvai menant ses bêtes aux champs et ayant avec elle, contre son habitude, le gros Chariot sur ses bras. Elle s'assit au milieu du pâturage, et l'enfant se roulant sur sa robe, elle me dit :

— Tiennet, tu avais raison hier. Tes reproches m'ont

donné à penser, et mon parti en est pris. Je ne promets pas d'aimer beaucoup ce Chariot, mais au moins d'agir tout comme, et peut-être que Dieu m'en récompensera un jour en me donnant des enfants plus mignons que celui-là.

— Eh ! ma mie, lui répondis-je, je ne sais où tu prends ce que tu dis et ce que tu penses. Je ne t'ai fait aucun reproche, et je n'en

ai à te faire que sur l'entêtement où te voilà d'élever toi-même ce vilain gars. Voyons, veux-tu que je fasse écrire à ce carme, ou que je l'aille trouver, pour qu'il lui cherche une autre famille? Je sais où est son couvent, et j'aime mieux encore faire un voyage que de te voir condamnée à de pareilles galères.

— Non, non Tiennet, dit Brulette, il ne faut pas seulement penser à changer ce qui est convenu. Mon père a promis pour moi, et j'ai dû l'approuver. Si je pouvais te dire... mais je ne le peux pas. Sache seulement une chose, c'est que l'argent n'est pour rien dans le marché, et que, ni mon père ni moi, ne voudrions accepter un denier en payement du devoir qui nous est commandé.

— Voilà c[ue tu m'étonnes de plus en plus. A qui donc cet enfant ? c'est donc à des personnes de votre parenté ? de la mienne, par conséquent?

— Ça se peut, dit-elle. Nous avons de la famille au loin d'ici. Mais prends que je ne te dis rien, car je ne le peux ni ne le dois. Seulement laisse croire que ce marmot nous est étranger et que nous en sommes payés. Autrement les mauvaises langues accuseraient peut-être des personnes qui ne le méritent point.

— Diantre ! lui dis-je, tu me mets le marteau dans la tête ! J'ai beau chercher...

— Justement, il ne faut pas chercher. Je te le défends; quand même, je suis sûre que tu ne trouverais rien.

— A la bonne heure ; mais alors, tu vas donc te mettre en sevrage de divertissements comme ce gars est en sevrage de nourriture ? Le diable soit de la parole de ton grandpère !

— Mon grand-père a bien agi, et si je l'avais contredit, j'aurais été une sans-cœur. Aussi, je te répète que je ne veux point m'y mettre à moitié, quand j'y devrais périr d'ennui...

Brulette avait une tête. De ce jour-là, il se fit en elle un changement tel, qu'on ne la reconnaissait point. Elle ne quittait plus la maison que pour faire pâturer ses ouailles et sa chèvre, toujours en compagnie de Chariot ; et, quand elle l'avait couché le soir, elle prenait son ouvrage et veillait au dedans. Elle n'alla plus à aucune danse et n'acheta plus de belles nippes, n'ayant plus occasion de s'en attifer.

A ce dur métier-là, elle devint sérieuse et même triste, car elle se vit bientôt délaissée. Il n'est si jolie fille qui, pour avoir de l'entourage, ne soit forcée d'être aimable, et Brulette, ne montrant plus aucun souci de plaire, fut jugée maussade pour avoir trop donné de son esprit par le passé.

A mon sens, elle n'avait changé qu'en mieux, car n'ayant jamais fait la coquette, mais seulement la princesse avec moi, elle me paraissait plus douce en son parler, plussensée et plus intéressante en sa conduite ; mais il n'en fut pas jugé ainsi. Elle avait laissé prendre assez d'espérance à tous ses galants pour que chacun se trouvât offensé de son abandon, comme s'il eût eu des droits ; et, encore que sa

LES MAITRES SONNEURS

coquetterie eût été très-innoceatc, elle en fut punie comme d'un dommage quelle aurait fait supporter aux autres ; ce qui prouve, à mon idée, que les hommes ont autant, sinon plus de vanité que les femmes, et ne trouvent pas qu'on en fasse jamais assez pour contenter ou ménager l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes.

Ce qu'il y a de sûr, à tout le moins, c'est qu'il y a bien du monde injuste, même parmi ces jeunes gens qui paraissent si bons enfants et serviteurs si réjouis, tant qu'ils sont amoureux. Plusieurs de ceux-là tournèrent à l'aigie, et j'eus, plus d'une fois, des mots avec eux pour défendre ma cousine du blâme qu'on lui donnait. Ils se trouvèrent malheureusement soutenus par les commères et les intéressés qui jalouaient la prétendue fortune du père Brulet; si bien que Brulette, informée de ces malices, fut obligée de défendre sa porte à des curieux mal intentionnés, ou à de lâches amis qui, par faiblesse, répétaient ce qu'ils avaient ouï dire aux autres.

Ce fut de cette manière qu'en moins d'une année, la reine du bourg, la rose de Nohant, fut abîmée des méchants, et abandonnée des sots. On fit d'elle des diffamations si noires, que je tremblais qu'elle n'en eût connaissance, et que, moi-même, j'en étais par des fois tourmenté et embarrassé d'y répondre.

La plus forte des menteries, mais à laquelle le père Brulet aurait bien dû s'attendre, c'est que Chariot n'était ni un pauvre champi abandonné, ni un fils de prince élevé en secret, mais bien l'enfant de Brulette. J'avais beau remontrer que cette jeunesse ayant toujours vécu ouvertement sous les yeux du monde, et n'ayant jamais favorisé personne en particulier, ne pouvait pas avoir commis une faute si difficile à cacher. On me répondait par l'exemple d'une telle et d'une telle, qui avaient bien gaillardement dissimulé leur état jusqu'au dernier jour, et avaient reparu, quasi le lendemain, aussi tranquilles et réveillées que si de rien n'était, et même avaient réussi à cacher les conséquences, jusque après s'être mariées avec les auteurs ou les dupes de leur faute. Cela était malheureusement arrivé plus d'une fois chez nous. Dans nos

petits bourgs de campagne, oh les maisons sont toutes parsemées emmi les jardins, et séparées les unes des autres par des clicnevières, des luzernières, voire des champs assez étendus, il n'est pas aisé de voir et d'entendre à toute heure de nuit les uns chez les autres, et, de tout temps, il s'est passé bien des clioses dont le bon Dieu seul a fait le jugement.

Une des plus enragées langues était celle delà mère Lamouche, depuis que Brulette l'avait surprise dans son tort et lui avait retiré la garde de l'enfant. Elle avait été si longtemps la servante volontaire et le chien couchant de Brulette, qu'elle ne s'arrangeait plus de ne rien gagner avec elle, et, pour s'en revancher, elle inventait tout ce qu'on souhaitait lui faire dire. Elle racontait donc, à qui voulait l'entendre, que Brulette s'était oubliée dans son honneur avec ce chétif gars Joset, et qu'elle en avait eu tant de honte qu'elle lui avait commandé de partir. Joset s'y était soumis moyennant la promesse qu'elle ne se marierait avec aucun autre, et il avait été chercher fortune au loin, à seules fins de l'épouser. L'enfant avait été, disait encore Lamouche, emporté dans le Bourbonnais par des messagers tout barbouillés de noir qu'on disait muletiers, et avec lesquels Joseph s'était ménagé des accointances dans le

temps, sous couleur d'acheter une cornemuse ; mais il n'y avait jamais eu d'autre cornemuse en jeu que ce braillard de Chariot. Enfin, un an environ après sa délivrance, Brulette avait été voir son amant et son petit, en ma compagnie et en celle d'un muletier aussi laid que le diable. C'est là que nous avons fait la connaissance du frère quêteur, lequel s'était prêté à rapporter le petit avec nous, en conséquence de quoi nous avons, de concert, fabriqué l'histoire d'un champi de riche, ce qui était d'autant plus

faux que ce champi-là n'avait pas fait entrer un sou de plus au logis de mon oncle.

Lorsque la Lamouche eut inventé cette explication, où, comme vous voyez, le mensonge se trouvait emmêlé avec la vérité, son dire prévalut sur tous les autres, et la visite, si courte et quasiment cachée, que Joseph était venu faire avec nous au pays acheva de persuader le monde.

Alors on en fit de grandes risées, et Brulette fut qualifiée de Josette, en manière de sobriquet.

Malgré mon dépit contre toutes ces méchancetés, Brulette prenait si peu de soin de s'en défendre et marquait, par ses soins pour l'enfant, tant de mépris du qu'en tira-ton, que je commençais à m'y embrouiller moi-même. Qu'est-ce qu'il y avait d'absolument impossible, après tout, à ce que j'eusse été pris pour dupe ? Dans un temps, l'amitié de Brulette pour Joseph m'avait donné de la jalousie. Quelque sage et retenue que soit une fille, quelque honteux que soit un garçon, l'amour et l'ignorance en ont surpris bien d'autres, et il y a des couples si jeunes qu'ils ne connaissent le mal qu'après y être tombés. Pour avoir été sotte une fois, Brulette aurait pu n'en être pas moins, par la suite, une fille de tête, capable de bien cacher son malheur, trop fière pour s'en confesser, et assez juste, nonobstant, pour ne vouloir tromper personne. Était-ce par son commandement que Joseph voulait se rendre digne d'être un beau mari et un bon père de famille.' C'était d'un vouloir sage et patient. M'étais-je trompé en supposant qu'elle avait du goût pour Iluriel ? J'en étais bien capable, et quand même ce goût lui serait venu malgré elle, comme elle n'y avait guère cédé, elle n'avait pas grand tort envers Joseph. Enfin, était-ce par devoir de conscience ou par durée d'amitié qu'elle

avait marché au secours pauvre malade? C'était son droit dans les deux cas. Finalement, si elle était mère, elle était bonne mère, encore que son naturel n'y fût peut-être pas porté. Toutes les femmes peuvent avoir des enfants, toutes les femmes ne sont pas curieuses d'enfants pour cela, et Brulette n'en avait que plus de mérite à revenir au sien, en dépit de son goût pour la compagnie et des doutes qu'elle laissait prendre sur la vérité.

Tout bien considéré, je ne voyais, en tout ce que je pouvais supposer de pire, rien qui me fît rabattre de mon amitié pour ma cousine. Seulement, je l'avais vue si diversieuse là-dessus dans ses paroles, que je me trouvais gêné dans ma confiance. Elle savait trop bien user de ruse, s'il était vrai qu'elle aimât Joseph ; et si elle ne l'aimait point, elle avait donné trop d'aise et d'oubli à ses esprits pour une personne résolue à faire son devoir.

Si elle n'avait pas été si maltraitée, je me serais ralenti de la fréquenter, tant ces doutes m'avaient ôté de mon assurance avec elle; mais je me commandai, tout au contraire, de l'aller voir journellement et de ne pas lui marquer la moindre méfiance de ses paroles. Cependant j'étais toujours étonné de la peine qu'elle avait à se ranger à son

LES MAITRES SONNEURS

devoir de mère. Malgré le poids de chagrin que je lui sentais sur le cœur, il lui venait, à tout moment, des retours de cette belle jeunesse toujours fleurissante en toute sa personne. Si elle n'était plus ni soie ni dentelle, elle n'en avait pas moins toujours ses cheveux lisses, son bas blanc bien tiré, et ses pieds mignons grillaient de sauter quand elle voyait une belle place verte ou entendait un son de musette. Quelquefois, dans la maison, quand

une bourrée bourbonnaise lui revenait en mémoire, elle mettait Chariot sur les genoux du grand-père, et me faisait danser avec elle, en chantant, riant et se carrant comme si toute la paroissée eût été encore là pour la regarder ; mais, au bout d'un moment, Chariot criait et voulait aller au lit, ou être porté, ou manger sans faim et boire sans soif. Elle le reprenait avec des larmes dans les yeux, comme un chien à qui on remet son collier, et, en soupirant, le berçait ou lui chantait une routine, ou le faisait se pourloucher de quelque galette.

Voyant comme elle regettait son beau temps, je tâchai de lui offrir ma sœur pour garder son petit, tandis qu'elle irait aux danses de Saint-Chartier. Il faut vous dire qu'en ce temps-là, il y avait, au vieux château dont vous ne voyez plus que la carcasse, une demoiselle vieille, qui était de belle humeur et donnait bal à tout le pays environnant. Bourgeois ou nobles, paysans ou artisans, y allait qui voulait; les salles du château étant si grandes qu'elles ne pouvaient jamais être trop remplies. Et l'on y voyait aller messieurs et dames montés sur leurs chevaux ou bourriques en plein hiver, par des chemins abominables, en bas de soie, boucles d'argent et tignasses poudrées à blanc comme l'étaient souvent de neige les arbres du chemin. On s'y amusait tant, que rien n'arrêtait la compagnie riche et pauvre, qui s'y voyait bien régalée de midi à six heures du soir.

La demoiselle dame de Saint-Chartier, qui avait remarqué Brulette dans les danses sur la place, l'année d'auparavant, et qui était curieuse d'amener de jolies fdles à ses bals de jour, la fit demander, et, par mon conseil, elle s'y rendit une fois. Je crus bien faire, car je m'imaginais qu'elle se laissait trop rabaisser, en ne voulant pas tenir tête aux méchants esprits. Elle avait toujours si

boa air et un langage si à propos, qu'il ne me paraissait point possible qu'on n'en revînt pas sur son compte, en la voyant si belle et si bien tenue.

Son entrée à mon bras fit d'abord chuchoter, sans qu'on osât davantage. Je la fis danser le premier, et, comme elle avait une grâce dont personne ne se pouvait défendre, d'autres vinrent l'inviter, qui peut-être furent tentés de lui dire quelque joyeuseté, mais n'osèrent point s'y risquer. Tout allait en douceur, quand des bourgeois arrivèrent dans la salle où nous étions; car les paysans avaient leur bal à part, et ne se confondaient avec les riches que sur la fin, quand les dames, ennuyées d'être quittées de leurs danseurs, se décidaient à se mélanger avec les filles de campagne, lesquelles attiraient mieax gens de toutes sortes par leur franc ramage et leur fraîche santé.

Brulette fut d'abord guignée comme la plus fine pièce de l'étalage, et les bas de soie lui firent tant de fête que les bas de laine n'en pouvaient plus guère approcher ; et, par esprit de contradiction, après l'avoir bien déchirée pendant six mois, rédevinrent tous jaloux en une heure, c'est-à-dire plus amoureux qu'auparavant ; si bien que ce

fut comme une rage à qui l'inviterait, et on se serait quasi, battu pour lui donner le baiser de l'entrée en danse.

Les dames et demoiselles en bisquèrent, et les femmes de chez nous firent reproche à leurs paroissiens de ne savoir pas mieux garder leur rancune ; mais ce fut comme si elles chantaient compUcs, tant le regard d'une belle a plus de baume que la langue d'une laide n'a de venin.

— Eh bien, Brulette, lui dis-je en la ramenant chez nous, n'avais-je pas raison de te secouer un peu de tes ennuis ? Tu vois que la partie n'est jamais perdue, quand on sait la jouer franchement.

— Je t'en remercie, cousin, me dit-elle. Tu es le meilleur de mes amis, et mèmement, je pense, le seul fidèle et sûr que j'aie jamais eu. Je suis contente d'avoir eu raison de mes ennemis, et, à présent, ne m'ennuierai plus à la maison.

— Diantre ! tu vas vite ! Hier, c'était tout bouderie ; aujourd'hui, c'est tout liesse ! Tu vas donc reprendre ton rang de reine du bourg ?

— Non, dit-elle ; tu ne m'entends pas. Voici la dernière fête oh j'irai, tant que j'aurai Chariot ; car, si tu veux que je te le dise, je ne me suis pas diverti une miette. J'ai fait bon visage pour te contenter, et je suis aise, à présent, d'avoir soutenu l'épreuve ; mais, tout le temps que j'ai été là, je n'ai pensé qu'à mon pauvre gars. Je le voyais toujours pleurant et rechignant, quelque amitié qu'on pût lui faire chez toi, et il est si maladroit à se faire comprendre, qu'il se sera ennuyé en ennuyant les autres.

Ces paroles de Brulette me retournèrent le sang. J'avais oublié Chariot en la voyant rire et danser. L'amour dont elle ne se cachait plus pour lui me remit en tête tout ce qui me semblait ses mensonges passés ; et je crus aussi pouvoir la regarder comme une affineuse sans pareille, qui se lassait de se contraindre.

— Tu l'aimes donc de tes entrailles ? lui dis-je, sans trop songer aux paroles que j'employais.

— Avec mes entrailles? dit-elle étonnée. Eh bien, peut-être qu'on aime comme cela tous les enfants, quand on réfléchit à ce qu'on leur doit. Je n'ai jamais fait semblant, comme bien des jeunes gens que j'ai vus griller pour le mariage, d'avoir l'instinct d'une bonne poule couveuse. J'avais peut-être la tête un peu trop éventée pour mériter d'entrer en famille de bonne heure. Il y en a qui ne peuvent gagner leurs seize ans sans en perdre le dormir. Moi, je gagnerai la vingtaine sans trouver que je suis en retard. Si c'est un tort, il n'y a pas de ma faute. Je suis comme Dieu m'a faite et j'ai marché comme il m'a poussés. A dire vrai, un petit enfant est un rude maître, injuste comme un mari qui serait fol, obstiné comme une bête affamée. J'aime le raisonnement et la justice, et me serais pluée en une compagnie douce et sage. J'aime aussi la propreté, et tu m'as souvent raillé de ce qu'un grain de poussière sur le dressoir me tourmentait, et de ce qu'une mouche dans mon verre m'ôtait la soif. Un petit enfant va toujours cherchant la malpropreté, quoi qu'on fasse pour l'en dégoûter. Et puis, j'aime à penser, à songer, à me ressouvenir ; et le petit enfant veut qu'on ne songe qu'à lui, et s'ennuie dès que vous ne le regardez plus. Mais tout cela ne fait rien, Tiennet, quand le bon Dieu s'en mêle. Il a inventé une espèce de miracle qui se fait dans nos entendements quand il le faut, et, à présent, je sais une chose à laquelle je ne croyais pas, devant qu'elle m'advînt :

LESMAITRES SONNEURS

c'est que n'importe quel enfant, fût-il laid et méchant, peut bien être mordu par une louve ou piétiné par une chèvre, mais jamais par une femme, et qu'il viendra à la gouverner, à moins qu'elle ne soit faite d'un autre bois que les

autres.

Comme elle disait cela, nous entrions chez moi, où Charlot jouait avec les enfants de ma sœur. — Oh ! ma foi, vous faites bien d'arriver, dit ma sœur à Brulette; vous avez là le gars le plus farouche qu'il y ait sur terre. Il bat les miens, les mord, les enjure, et il faut avec lui quarante charretées de patience et de compassion.

Brulette s'approcha, en riant, de Chariot qui jamais ne lui faisait aucune fête, et, le regardant jouer à sa manière, lui dit, comme s'il eût pu l'entendre : J'en étais bien sûre, que tu ne te ferais point aimer chez ces braves gens qui te supportent. Il n'y a donc que moi, mon pauvre chathuant, qui sois accoutumée à ton bec et à tes griffes !

Quoique Chariot n'eût guère en ce temps-là que dixhuit mois, il eut l'air de comprendre ce que lui disait Brulette ; car il se leva, après l'avoir regardée un moment d'un air pensif, puis, sautant après elle, se mit à lui manger les mains de baisers, comme s'il eût voulu la dévorer.

— Oh! oh! dit ma sœur, il a tout de même ses bons moments, à ce qu'il paraît.

— Ma fine, dit Brulette, j'en suis aussi confondue que vous, car voilà le premier que je lui vois. Et, embrassant Chariot sur ses gros yeux ronds, elle se prit à pleurer de joie et de tendresse.

Je ne sais pourquoi je fus secoué de ce mouvement-là comme si c'était chose merveilleuse. Et, au fait, si ce gars n'était point à elle, Brulette, en ce moment-là, changeait bien devant mes yeux. Cette fille si accrêtée, qu'elle n'eût point voulu traiter le roi de cousin, six mois auparavant, et que, le matin même, toute la jeunesse de l'endroit, bourgeois et paysans, aurait encore servie à

genoax, avait mis tant de pitié et de chrétienté dans son cœur qu'elle se trouvait récompensée de toutes ses peines par les premières caresses d'un malplaisant petit bavoux, sans gentillesse et quasi sans connaissance.

J'en eus mie larme dans l'œil, en songeant à ce que lui coûtaient ces caresses-là, et, prenant Chariot sur mon épaule, je le reportai avec elle à son logis.

J'eus vingt fois sur le bout de la langue de lui demander la vérité ; car, si elle était fautive de Chariot, j'étais tout prêt à lui en remettre le péché, et si, au contraire, elle prenait le fardeau du péché d'une autre, j'avais envie de lui baiser le bout des pieds, comme à la plus douce et patiente gageuse de paradis.

Mais je n'osais lui faire de questions, et quand je disais mes doutes à ma sœur, laquelle n'a jamais été sotte, elle me répondait : — Si tu n'oses point lui en parler, c'est que tu la sens innocente au fond de ton esprit. Et d'ailleurs, disait-elle encore, une si belle fille aurait fabriqué un plus beau garçon. Il ne lui ressemble non plus qu'une pomme de terre à une rose.

VINGT ET UNIÈME VEILLÉE

L'hiver passa et le printemps vint, sans que Brulette voulût retourner à aucun divertissement. Elle n'y sentait même plus de regret, ayant compris qu'il ne tiendrait qu'à elle de se rendre encore maîtresse des cœurs, mais disant que tant d'amitiés d'hommes et de femmes l'avaient trahie, qu'elle n'en estimait plus le nombre et se tiendrait dorénavant à la qualité. La pauvre enfant ne savait

pas encore tout le mal qu'on lui avait fait. Tous l'avaient décriée ; aucun n'avait eu le courage de l'insulter. Quand on la regardait, on trouvait l'honnêteté écrite sur sa figure; quand elle avait le dos tourné, on se vengeait, par des paroles, de l'estime dont on n'avait pu se défendre, et on lui jappait de loin aux jambes, comme font les chiens couards qui n'osent sauter à la figure.

Le père Brulet se faisait vieux, devenait un peu sourd, et pensait plus souvent en lui-même, comme font les personnes d'âge, qu'il ne s'attentionnait aux paroles du monde. Le père et la fille n'avaient donc pas tout le chagrin qu'on eût souhaité leur faire, et mon père, à moi, ainsi que le restant de la famille, qui étaient chrétiennement sages, me donnaient le conseil et l'exemple de ne point leur en tourmenter l'esprit, disant que la vérité se ferait jour et qu'un temps viendrait où les mauvaises langues seraient punies.

Le temps, qui est aussi un grand balayeur, commençait à emporter de lui-même cette méchante poussière. Brulette eût méprisé d'en tirer vengeance et n'en voulut jamais avoir d'autre que de recevoir très-froidement les avances qui lui furent faites pour revenir en ses bonnes grâces. Il se trouva comme il arrive toujours, qu'elle eut des amis parmi ceux qu'elle n'avait pas eu pour galants, et ces amis, sans intérêt et sans dépit, la défendirent au moment qu'elle n'y comptait pas. Je ne parle pas de la Mariton, qui lui était comme mère, et qui, dans son cabaret, faillit, plus d'une fois, jeter les pots à la tête de buveurs, quand ils se permettaient de chanter la Jnsctle, mais de personnes qu'on ne pouvait accuser d'aller à l'aveugle et qui firent honte aux affronteurs.

Brulette s'était donc rangée, avec peine d'abord, mais peu à peu avec contentement, à une vie plus tranquille que par le passé.

Elle était fréquentée de personnes plus raisonnables et venait souvent à la maison avec son Chariot qui, l'hiver passé, perdit les rougeurs de sa mine échauffée et prit une humeur plus avenante. L'enfant n'était pas tant laid que bourru, et quand la douceur et l'amitié de Brulette l'eurent, à fine force, apprivoisé, on s'aperçut que ses gros yeux noirs ne manquaient pas d'esprit, et que, quand sa grande bouche voulait bien rire, elle était plus drôle que vilaine. Il avait passé par une gourme dont Brulette, autrefois si dégoûtée, l'avait pansé et soigné si bravement, qu'il était devenu l'enfant le plus sain, le plus ragoûtant et le plus proprement tenu qu'il y eût dans le bourg. Il avait bien toujours la mâchoire trop large et le nez trop court pour être joli, mais comme la santé est le principal chez un marmot, on ne se pouvait défendre de s'écrier sur sa grosseur, sa force et son air décidé.

LES MAÎTRES SONNEURS

Mais ce qui rendait Brulette encore plus fière de son œuvre, c'est que Chariot devenait tous les jours plus mignon de ses paroles et plus franc de son cœur. Quand elle l'avait pris en garde, les premiers mots qu'il sût dire étaient des jurons à faire reculer un régiment ; mais elle lui avait fait oublier tout cela et lui avait appris de jolies prières et un tas d'amusettes et de disettes gentilles qu'il arrangeait à sa mode et qui réjouissaient tout le monde. Il n'était pas né câlin et ne caressait pas volontiers le premier venu, mais il avait pour sa mignonne, comme il appelait Brulette, une attache si violente, que quand il avait fait quelque sottise, comme de couper son tablier pour se faire des cravates, ou de mettre son sabot dans le pot à la soupe, il venait au-devant des reproches et lui serrait le cou si fort pour l'embrasser qu'elle n'avait pas le courage de lui faire la morale.

Au mois de mai, nous fûmes invités à la noce d'une cou- .^me qui se mariait au Chassin et qui envoya, dès la veille, une charrette pour nous amener, faisant dire à Brulette que si elle ne venait avec Chariot, elle lui enchagrinerait son jour de mariage.

Le Chassin est un joli endroit sur la rivière du Gourdon, à environ deux lieues de chez nous. Le pays rappelle un si peu le Bourbonnais ; et Brulette, qui était petite mangeuse, quitta le bruit de la noce et s'en alla promener au dehors pour désennuyer Chariot. — Mêmement, me dit-elle, je voudrais le conduire en quelque ombrage tranquille, car c'est l'heure où il fait son somme, et le bruit de la noce l'en empêche. S'O y manque, il sera mal à son aise et greugnoux jusqu'au soir.

Comme il faisait grand chaud, je lui fis offre, de la conduire dans un petit bois anciennement cultivé en garenne, qui joute le château ruiné, et qui, bien clos encore d'épines et de fossés, est un endroit bien abrité et retiré. — Allonsy, dit-elle. Le petit dormira sur moi, et tu retourneras te divertir.

Quand nous y fûmes, je la priai de me laisser avec elle.

— Je ne suis plus si curieux de noces que j'étais, lui dis-je, et je m'amuserai autant, sinon mieux, à causer avec toi. On s'ennuie quand on n'est pas dans son endroit et qu'on n'a rien à faire, et tu t'ennuierais là ; ou bien tu y serais peut-être accostée de quelque monde qui, ne te connaissant point, te donnerait une autre sorte d'ennui.

— A la bonne heure répondit-elle; mais je vois bien, mon pauvre cousin, que je te suis toujours un embarras ; et cependant, tu t'y donnes de si grand patience et de si bon cœur que je ne sais poiat m'en déshabituer. Il faudra pourtant bien que ça

vienne, car te voilà dans l'âge de t'établir, et la femme que tu auras me verra peut-être d'un mauvais œil comme font tant d'autres, et ne voudra point croire que je mérite ton amitié et la sienne.

— C'est trop tôt pour t'en tourmenter, lui dis-je en arrangeant le gros Chariot sur ma blouse que j'étendis sur

le gazon, tandis qu'elle s'asseyait à côté de lui pour lui virer les mouches: je ne songe point au mariage, et s'il m'arrive de m'engager dans ce chemin-là, je te jure que ma femme fera bon ménage avec toi , ou que je ferai mauvais ménage avec elle. Il faudrait qu'elle eût le cœur planté de travers pour ne point reconnaître que j'ai pour toi la plus honnête de toutes les amitiés, et pour ne pas

comprendre que, t'ayant suivie dans tes joies et dans tes peines, je me suis accoutumé à ta compagnie comme si toi et moi ne faisions qu'un. Mais toi, cousine, ne songes-tu pas au mariage et as-tu donc fait la croix sur ce chapitre-là?

— Oh ! quant à moi, Tiennet, je crois que oui, n'en dé plaise à la volonté du bon Dieu ! me voilà bientôt fille majeure, et je crois qu'à attendre l'envie du mariage, je l'ai laissée passer sans y prendre garde.

— C'est plutôt maintenant qu'elle commence peut-être, ma mignonne. Le goût du divertissement te quitte, l'amour des enfants t'est venu, et je te vois t'accommoder de la vie tranquille du ménage; mais il n'en est pas moins vrai que tu es toujours dans ton printemps, comme voilà la terre en fleurs. Tu sais que je ne t'en conte plus; ainsi tu peux me croire quand je te dis que tu n'as jamais été si jolie, encore que tu sois devenue un peu pâle,

comme était la belle Thérance des bois. Mêmement, tu as pris un petit air triste comme le sien, qui se marie assez bien avec tes coiffes unies et tes robes grises. Enfin, je crois que ton dedans a changé, et que tu vas devenir dévote, si tu n'es amoureuse.

— Ne me parle pas de cela, mon cher ami, s'écria Brulette. J'aurais pu me tourner vers l'amour ou vers le ciel, il y a un an. Je me sentais, comme tu dis, changée en dedans; mais me voilà attachée aux peines de ce monde, sans y trouver ni la douceur de l'amour, ni la force de la religion. 11 me semble que je suis liée à un joug et que je pousse en avant, de ma tête, sans savoir quelle charrue je traîne derrière moi. Tu vois que je n'en suis pas plus triste et que je n'en veux pas mourir; mais je confesse que j'ai regret à quelque chose dans ma vie, non point à ce qui a été, mais à ce qui aurait pu être.

— Voyons , Brulette, lui dis-je en m'asseyant auprès d'elle et lui prenant la main, c'est peut-être l'heure de la confiance. Tu peux, à présent, me dire tout sans crainte de ma jalousie ou de mon chagrin. Je me suis guéri de souhaiter autre chose que ce que tu peiLX me bailler. Baillela-moi, cette chose qui m'est bien due, baille-moi la confidence de tes peines.

Brulette devint rouge, fit un effort pour parler, mais ne put dire un mot. On aurait cru que je la forçais de se confesser à elle-même et qu'elle s'en était si bien défendue qu'elle n'en savait plus le moyen.

Elle leva ses beaux yeax sur le pays que nous avions devant nous, car nous nous éditions placés au bout du bois, sur un herbage en terrasse qui surmontait un joli vallon tout bosselé en tertres couverts de cultures.

Au-dessous de nos pieds coulait la petite ri\1ère, et, de l'autre côté, le terrain se relevait tout droit sous une belle futaie ce chênes peu étendue, mais si foisonnnante en grands arbres qu'on eût dit d'un coin de la forêt de l'Alleu. Je vis dans les yeux de Brulette à quoi elle pensait, et, lui reprenant sa main, qu'elle m'avait retirée pour se prendre le cœur, comme une personne qui souffre de ce côté -là: — Est-ce Huriel ou Joseph? lui dis-je d'un ton où je ne mettais ni moquerie ni malice.

— Ce n'est pas Joseph ! répondit-elle vivement.

— Alors, c'est Huriel ; mais es-tu libre de suivre ton inclination?

— Comment aurais-je de l'inclination, répondit-elle en rougisant toujours plus, pour quelqu'un qui n'a sans doute jamais songé à moi ?

LES .MAITRES SONNEURS

— Ça n'est pas une raison !

— Si fait, je te dis.

— Eh non, je te jure. .T'en ai bien eu pour toi!

— Mais lu t'en es corrigé.

— Et toi, tu te corriges à grand'peine ; ce qui veut dire que lu en es encore malade. Mais Joseph?

— Eli bien, quoi, Joseph ?

— Tu ne t'es donc jamais engagée à lui?

— Tu le sais bien !

— Mais... Chariot?

— Eh bien, quoi, Chariot?

Comme mes yeux étaient tombés sur l'enfant, les siens s'y tournèrent aussi, et puis revinrent sur moi, si étonnés, si clairs d'innocence, que je fus honteux de mon doute comme d'une injure que je 'lui aurais dite. — Ce n'est rien, répliquai-je vilement. Je disais et Chariot, parce que je m'imaginai le voir s'éveiller.

Dans ce moment-là, une sonnerie de musette se fit entendre de l'autre côté de l'eau, dans les chênes, et Brulette en fut secouée comme une feuille par un coup de vent.

— Oui-dà, lui dis-je, la danse va s'engager chez la mariée, et je pense qu'on envoie la musique pour te chercher.

— Non ! non ! dit Brulette, qui était devenue Pliée. Ce n'est ni un air, ni une musette du pays. Tiennet, Tiennet... ou je suis folle... ou celui qui joue là-bas...

— Le vois-tu? lui dis-je, avançant sur la terrasse et regardant de tous mes yeux; serait-ce le père Bastien?

— Je ne vois personne, dit-elle en me suivant; mais ce n'est pas le Grand-Bûcheux... Ce n'est pas non plus Joseph... C'est...

— Huriel peut-être ! Ça me paraît moins sûr que la rivière qui nous en sépare ; mais allons-y tout de même ; nous trouverons un gué, et, s'il est par là, il faudra bien que nous l'attrapions au passage, ce beau muletier, et sachions ce qu'il pense.

— Non, Tiennet, je ne veux point quitter ni déranger Chariot.

— Au diable Chariot ! Alors, attends-moi là ; j'y vas tout seul.

— Non, non, non ! Tiennet ! s'écria Brulette en me retenant à deux mains; l'endroit est dangereux pour descendre.

— Quand je m'y devrais casser le cou, je te veux sortir de la peine où tu es! m'écriai-je.

— Quelle peine? fit-elle en me retenant toujours et en se ravisant de son premier trouble, par un effort de sa fierté. Qu'est-ce que ça me fait, que ce soit Huriel ou tout autre qui passe dans ce bois ? Crois-tu que je veuille faire courir après quelqu'un qui, me sachant là, passerait peut-être encore plus loin.

— Si c'est là ce que vous pensez, fit une douce voix ■ derrière nous, il faudra donc que nous nous en allions ?

Nous nous étions retournés au premier mot : la belle Thérance était devant nos yeux.

A sa vue, Brulette, qui avait tant murmuré de son oubli, perdit tout son courage et tomba dans ses bras en versant un grand flot de pleurs.

— Eh bien, eh bien, dit Thérance en l'embrassant avec la force d'une vraie fille de feiuleux qu'elle était, rn'avezvous crue oubliuse de nos amitiés? Pourquoi jugez-vous mal des gens quin'ont point passé un joursans songera vous?

— Dites-lui' vilement si votre frère est là, Thérance, m'écriai-je, car. . . Brulette, se retournant, mit sa main sur ma bouche, et je me repris en riant pour dire : Car j'ai grand'soif de le revoir.

— Mon frère est là, dit Thérance ; mais il ne vous sait point si près... Tenez, le voilà qui s'éloigne, car sa mu sique ne s'entend quasiment plus.

Elle regarda Brulette, qui redevenait pâle, et ajouta en riant :
— 11 est trop loin pour que je puisse l'appeler; mais il ne tardera pas de tourner par ici et de venir au vieux Château. Alors, si vous ne le méprisez pas trop, Brulette, et si vous ne m'en empêchez pas, je lui ferai une petite surprise à quoi il ne s'attend guère ; car il ne croyait vous saluer que ce soir. Nous devons aller vous faire visite à votre bourg, et c'est un bonheur que je vous aie trouvée ici pour nous sauver d'un retard dans notre rencontre. Rentrons sous ce bois, car s'il vous apercevait d'où il est, il serait capable de se noyer en passant la rivière, dont il ne connaît point encore les gués.

Nous retournâmes nous asseoir autour de Chariot, que Thérence regarda, demandant, de son grand air simple et franc, s'il était à moi. — A moins que je ne fusse marié depuis longtemps, lui répondis-je, ce qui n'est pas...

— Il est vrai, reprit-elle en le regardant mieux, c'est déjà un petit bonhomme; mais vous auriez pu être marié quand vous êtes venu chez nous. Puis, elle avoua, en riant, qu'elle se faisait peu d'idée de la croissance des marmots, n'en voyant guère pousser dans les bois où elle vivait toujours, et où les humains ont peu coutume d'amener et d'élever leurs familles. — Vous me retrouvez aussi sauvage que vous m'avez laissée, reprit-elle, mais cependant moins quinquiseuse, et j'espère que ma douce Berrichonne n'aura plus à se plaindre de ma méchante humeur.

— En effet, dit Brulette, vous me paraissez plus gaie, mieux portante, et si fort embellie qu'on a les yeux éblouis de vous regarder.

C'était là une remarque qui m'avait brûlé la vue dès le premier moment. Thérance avait fait une provision de santé, de fraîcheur et de clarté dans la figure qui la changeait en une autre femme. Si elle avait encore l'œil un peu enfoncé sous le front, son sourcil noir ne se tordait plus pour en cacher le feu, et s'il y avait toujours de la fierté dans son rire, il y avait aussi de la belle gaieté qui, par moments, faisait reluire ses dents brillantes comme des perles de rosée dans une fleur. Ses joues n'étonnaient plus par leur blancheur de fièvre, le soleil de mai l'ayant un peu mordue en voyage ; mais il y avait poussé des roses ; et je ne sais pas quoi de jeune, de fort, de vaillant dans toute sa mine me fit sauter le cœur à une idée qui me vint, je ne sais comment, en regardant si le signe noir comme un velours, qu'elle avait au coin de la bouche, était toujours bien à la même place.

— Mes amis, nous dit-elle en essuyant ses beaux cheveux, crépelés naturellement, que la chaleur avait collés à son front, puisque nous avons un moment pour nous parler avant que mon frère soit ici, je vous veux, sans grimace et sans honte, régaler de mon histoire; car à cette histoire-là tient celle de plusieurs autres. Seulement, dis-moi, Brulette, si ce Tiennet, dont tu faisais autrefois grande estime, est, comme il me paraît, toujours le même, et si je peux reprendre la causette avec toi comme le jour où nous l'avons laissée, il y aura un an à la moisson qui vient ?

LES MAÎTRES SONNEDRS

— Oui, ma chère Thérance, tu le peux, répondit ma cousine, contente d'en être tutoyée pour la première fois.

— Eh bien, Tiennet, dit Thérance avec une vaillantise de bonne foi sans pareille et qui la faisait bien différer de la retenue et

craintive Brulette, je ne vous apprendrai rien en vous disant que l'an passé, avant votre visite chez nous, je m'étais attachée à un pauvre garçon triste et souffrant de son corps, comme une mère s'attache à son enfant. Je ne le savais pas encore épris d'une autre, et lui, voyant mon amitié, dont je ne me cachais point, n'avait pas le courage de me dire que j'en serais mal payée. Pourquoi Joseph, car je peux bien le nommer, et vous voyez, mes amis, que ça ne me fait point changer de couleur, pourquoi Joseph, à qui j'avais tant demandé, dans ses défaillances de maladie, de me dire la cause de ses peines, m'avait-il juré n'en avoir point d'autre que le regret de sa mère et de son pays? Il me jugeait donc lâche et me faisait injure, car s'il se fût ouvert à moi, c'est moi qui aurais été chercher Brulette, sans sourciller et sans tomber dans le tort de prendre une mauvaise opinion d'elle, comme cela m'est arrivé, dont je me confesse et lui demande pardon.

— Tu l'as déjà fait, Thérance, et il n'y a rien à pardonner quand l'amitié y est déjà.

— Oui, mon enfant, reprit Thérance ; mais le tort que tu oublies, je n'en ai pas moins gardé souvenance, et, pour tout au monde, j'aurais voulu le réparer auprès de Joseph en lui conservant mes soins, mon amitié, ma bonne humeur après ton départ. Songez, mes amis, que je n'avais jamais menti, moi, et que, dès mon plus jeune âge, mon père, qui s'y connaît, m'avait surnommée Thérance la Sincère. Quand, sur les bords de votre Indre, la dernière fois que je vous vis, à moitié chemin de chez vous, je parlai seule à seul un moment avec Joseph, le priant de revenir chez nous et lui promettant que rien ne serait changé dans mon intérêt pour son repos et sa santé, pourquoi a-t-il refusé, dans

son cœur, de me croire? Et pourquoi, me promettant des lèvres de revenir, mensonge dont je ne fus point dupe, se retira-t-il de moi pour toujours en me méprisant, comme une fille sans souci et sans honte qui le tourmenterait de quelque lâche folleté d'amour ?

— Eh quoi, dis-je, est-ce que Joseph, qui n'a passé que vingt-quatre heures avec nous, n'est pas retourné auprès de vous autres, pour, à tout le moins, vous dire ses desseins et faire ses adieux ? Depuis qu'il nous a quittés, nous n'avons point eu de nouvelles de lui.

— Si vous n'en avez point eu nouvelles, reprit Thérance, je vas vous en dire. Joseph est retourné en nos bois sans nous voir, sans nous parler. Il est venu nuitamment comme un voleur qui a honte du soleil. Il est entré en sa loge pour prendre sa cornemuse et ses effets, et il est parti sans saluer le seuil de la cabane de mon père, sans seulement détourner la tête de notre côté. Je l'ai vu, je ne dormais pas. J'ai suivi de l'œil toutes ses actions, et quand il a été enfoncé dans le bois, je me suis sentie aussi tranquille qu'une morte. Mon père m'a récliauffée au soleil du bon Dieu et de son grand cœur. M'emmenant avec lui dans la lande, il m'a parlé tout un jour, ensuite toute une nuit, jusqu'à ce qu'il m'ait vue prier et dormir. Vous connaissez un peu mon père, mes chers amis, mais vous ne pouvez pas savoir comme il aime ses enfants, comme il

les console, comme il sait trouver tout ce qu'il faut leur dire pour les rendre semblables à lui, qui est un ange du ciel caché sous l'écorce d'un vieux chêne.

)) Mon père m'a guérie; sans lui, j'aurais méprisé Joseph ; à présent, je ne l'aime plus, voilà tout 1 »

Et, finissant ainsi, Thérance essuya encore son beau front mouillé de sueur, reprit son haleine, embrassa Brulette, et me tendit, en riant, une grande main blanche et bien faite , dont elle secoua la mienne avec la franchise qu'un garçon eût pu y mettre.

VINGT-DEUXIÈME VEILLÉE

Je vis que Brulette était portée à blâmer Joseph très-sévèrement et je pensai devoir le défendre un peu. — Je suis loin d'approuver ce que sa conduite montre d'ingratitude envers vous, dis-je à Thérance ; mais, puisque vous en êtes assez revenue pour voir selon la justice, convenez qu'au fond de son idée, il y aait un respect pour vous et une crainte de vous tromper. Tout le monde n'est pas vous, ma belle fille des bois, et je pense même que peu de gens ont le cœur assez pur et le courage assez franc pour aller droit au but et dire, comme cela, les choses telles qu'elles sont. Et puis , vous avez une somme de force et de vertu dont Joseph , et bien d'autres en sa place, ne se sentiraient peut-être point capables.

— Je ne vous entends point, dit Thérance.

— Si fait moi, dit Brulette. Joseph craignait sans doute de se laisser jeter un charme par votre beauté, et de vous aimer pour cela, sans pouvoir vous donner tout son cœur, comme vous le méritez.

— Oh ! dit Thérance, toute rougissante d'orgueil fâché, c'est juste de cela que je me plains! Joseph a craint de m'entraîner dans quelque faute , dites le mot. Il n'a pas compté sur ma raison et sur mon honneur. Eh bien, son estime m'eût consolée, au Ueu que son doute est une chose humiliante. N'importe, Brulette, je lui pardonne tout, parce que je n'en souffre plus et me sens au-dessus de lui; mais rien n'ôtera du fond de mon cœur que Joseph a été ingrat en\ers moi et qu'il a \ai petitement son devoir. Je vous dirais : N'en parlons plus, si je n'étais obligée de vous raconter le reste; mais il le faut, autrement vous ne sauriez quoi penser de la conduite de mon frère.

— Ah ! Thérance , dit Brulette , il me tarde bien d'apprendre de vous s'il n'y a pas eu de suites à un maDieur qui nous tourmentait tous là-bas !

— Mon frère, dit Thérance, n'a pas fait ce qu'on s'imaginait. Au lieu de s'en aller cacher son malheureux secret dans les pays éloignés , il est revenu sur ses pas au bout de huit jours. Il a été chercher le carme à son couvent , qui est du côté de Montluçon, oii il savait qu'il le trouverait revenu de sa tournée.

» Frère Nicolas , qu'il lui a dit, je ne peux pas vivre avec un mensonge si lourd sur le cœur. Vous m'avez dit de m'en confesser à Dieu, mais il y a sur la terre une justice qui , pour n'être pas toujours bien rendue , n'en est pas moins une loi venue du ciel. Il faut donc que je me confesse aussi aux hommes et que j'endure la peine et le blâme que j'ai pu méritifîr.

LES MAITRES SONNEURS

» — Un moment , mon fils , a répondu le moine ; les hommes ont inventé la peine de mort, que Dieu réprouve, et ils vous tue-

ront peut-être volontairement pour avoir tué par mégarde.

), — Ça n'est pas possible, a dit mon frère. Je n'ai pas voulu tuer, et je le prouverai.

» — Vous le prouverez par témoins , a dit le moine ; alors vous compromettrez vos compagnons , votre chef , qui est mon neveu et qui n'est pas plus assassin que vous dans son intention : vous les exposerez à être tourmentés et vous vous verrez entraîné à trahir les jurements que vous avez faits à votre confrérie. Tenez, restez à mon couvent et attendez-moi. Je me charge d'arranger tout, pourvu que vous ne me demandiez pas trop comment. »

» Là-dessus le carme a été trouver son abbé, lequel l'a renvoyé devant son évêque , celui que , dans les campagnes, nous appelons le grand prêtre, comme dans les temps anciens, et qui est évêque de Montluçon. Le grand prêtre, qui a le pouvoir d'être écouté des plus grands juges , a dit et fait des choses que nous ne savons point ; puis il a mandé mon frère devant lui et lui a dit : « Mon fils, confessez-vous à moi comme à Dieu. » Et Huriel ayant dit toute la vérité de bout en bout, l'évêque lui a dit encore : « Faites-en pénitence, mon fils, et repentez-vous. Votre affaire est arrangée devant les hommes ; vous n'en serez jamais inquiété ; mais vous devez apaiser le mécontentement de Dieu, et pour cela, je vous engage à quitter la compagnie et la confrérie des mulletiers , qui sont gens sans religion et dont les pratiques secrètes sont contraires aux lois du ciel et de la terre. » Et mon frère lui ayant humblement remontré qu'il s'y trouvait pourtant d'honnêtes gens : « C'est tant pis , a dit le grand prêtre. Si les honnêtes gens qui s'y trouvent refusaient les serments qui s'y font, le mal sortirait de cette société-là, et ce serait une corporation d'ouvriers aussi estimable que toute autre.»

» Mon frère a réfléchi aiux paroles du grand prêtre, et aurait souliaité réformer les mauvaises coutumes de ses confrères, ce qui lui paraissait plus utile que de les abandonner. Il a donc été les trouver et leur a fort bien parlé, à ce qu'on m'a dit ; mais, après l'avoir écouté très-doucement , ils lui ont répondu ne pouvoir et ne vouloir rien changer dans leurs usances. Sur quoi, il leur a payé le dédit convenu, a vendu tous ses mulets, et n'a gardé que son clairin pour notre service. Par ainsi, Brulette, ce n'est pas un muletier que vous allez voir, mais un bon et solide fendeiLx de bois qui travaille avec son père.

— Et qui a dû avoir un peu de peine à s'y habituer, peut-être ? dit Brulette, cachant mal le plaisir qu'elle goûtait dans toutes ces nouvelles.

— S'il a senti quelque peine à changer de travail, répondit Thérance, il s'en est consolé en se souvenant que vous aviez peur des muletiers , et que dans vos pays on les avait en abomination. Mais puisque j'ai contenté votre impatience de savoir comment mon frère était sorti de ses peines, il faut que vous m'entendiez vous reparler de Joseph, pour vous en apprendre une chose qui vous fâchera peut-être, belle Brulette, et vous étonnera encore plus.

Comme Thérance disait cela avec un peu de malice et de gaieté , Brulette ne s'en inquiéta point et la pria de s'e.xpliquer.

— Sachez donc, dit Thérance, que nous avons passé

ces trois derniers mois en la forêt de Montaigu , où nous avons rencontré Joseph bien portant , mais toujours sérieux et comme recueilli en lui-même ; et, si vous voulez connaître oii il est, je vous dirai que nous l'avons laissé par là avec mon père, qui l'aide

à se faire recevoir maître sonneur ; car vous savez, ou ne savez pas, que cela aussi est une confrérie, et qu'il y faut des pratiques dont on ne dit pas le secret. Joseph a été embarrassé d'abord en nous voyant. 11 se sentait honteux pour me parler, et nous eût peut-être évités, si mon père, après lui avoir reproché son manque de confiance et d'amitié, ne l'eût retenu, sachant bien qu'il lui était encore nécessaire. En s'assurant que j'étais tranquille et sans mauvaise ressouvenance, Joseph s'est enhardi à nous redemander notre amitié, et même a tâché de s'excuser de sa conduite ; mais mon père , qui ne lid voulait point laisser mettre le doigt sur la blessure , a tourné la chose en plaisanterie , et lui a fait travailler le bois et la musique , à seules fins de le mener vilement au bout de sa tàclie.

Or, comme il ne nous parlait point de vous autres, je m'en suis étonnée et l'ai questionné beaucoup sans en pouvoir tirer un mot. Ni mon frère ni moi n'avions de vos nouvelles, qui ne nous sont venues que la semaine dernière, quand nous avons passé par notre pays d'Huriel. Nous étions donc tourmentés à votre sujet, et mon père ayant dit un peu vivement à Joseph que s'il avait des lettres de son pays, il devait au moins nous dire qui vit ou qui meurt, Joseph lui a répondu : « Tout le monde va bien et moi aussi. » Et il disait cela d'une voLx qui sonnait bien creux.

Mon père, qui n'y va point par quatre chemins, lui a commandé de parler; mais lui, d'un ton raide : « Je vous dis, mon maître, que tous nos amis de là-bas sont contents, et que si vous me voulez accorder votre fille en mariage, je serai aussi content que les autres. »

Nous avons pensé d'abrrd qu'il devenait fou, et ne lui avons répondu qu'en riant, encore que son air nous donnât de l'inquié-

tude ; mais il y revint sérieusement deux jours après et me demanda à moi-même si j'avais de l'amitié pour lui. Je n'eus point d'autre vengeance à faire d'une offre si tardive que de lui répondre : « Oui, Joseph, j'ai de l'amitié pour vous, comme Brulette en a. »

Il serra la Louche, baissa la tête et n'y revint pas.

Mais mou frère l'ayant pris dans un autre moment, en a eu cette réponse : « Huriel, je ne pense plus à Brulette, et te prie de ne m'en jamais parler. »

11 n'y a pas eu moyeri d'en tirer davantage, sinon qu'il voulait, aussitôt qu'il serait reçu maître sonneur, aller pratiquer un bout de temps en sou pays, pour montier à sa mère qu'il était en état de la soutenir; après quoi, il irait se fixer avec elle dans la Marche ou dans le Bourbonnais si je voulais être sa femme.

Alors il y a eu entre mon père, mon frère et moi de grandes explications. Tous deux me voulaient faire confesser que j'y consentirais peut-être ; mais Joseph y revenait trop tard pour moi, et j'avais fait trop de réflexions à son sujet. J'ai refusé tranquillement, ne sentant plus rien pour lui, et sentant bien aussi qu'il n'avait jamais rien eu pour moi. Je suis fille trop fière pour vouloir être un remède contre le dépit. J'ai pensé que vous lui aviez écrit pour lui ôter l'espérance....

— Non, dit Brulette, je ne l'ai point fait, et c'est tout

bonnement grâce à Dieu qu'il m'a oubliée. C'est peut-être qu'il vous connaît mieux, ma Thérance, et que...

— Non, non, dit résolument la fille des bois : si ce n'est par dépit contre votre indifférence, c'est alors par dépit contre ma gué-

raison. Il ne ferait donc cas de moi que parce que je n'en fais plus assez de lui! Si c'est là son amour, ce ne serait pas le mien, Brulette ! Tout ou rien : oui pour la vie en toute franchise, ou non pour la vie en toute liberté !

» Mais voilà cet enfant qui s'éveille , et je vous veux emmener à ma demeure du moment, qui est ce vieux château du Chassin.

— Ne nous direz-vous, au moins, fit Brulette, bien intriguée de tout ce qu'elle apprenait, comment et pourquoi vous êtes dans le pays d'ici?

— Vous êtes trop pressée de savoir, répondit Thérance ; soyez-le donc un peu plus de voir !

Et la prenant par le cou avec son beau bras nu, tout brun du soleil, elle l'emmena sans lui donner le temps de ramasser Chariot, qu'elle prit comme un chebrillon sous son autre bras, encore qu'il fût déjà lourd comme un petitbœuf.

Le fief du Chassin a été un château, j'ai ouï dire, avec justice et droits seigneuriaux ; mais, dans ce temps-là, il n'en restait déjà plus que le porche qui est une pièce de conséquence, lourdement bâtie, et si épaisse qu'il y a des chambres logeables dans les côtés. 11 me paraîtrait même que la bâtisse que je vous nomme un porche, et dont l'usage n'est guère facile à expliquer à présent (de la manière qu'il est construit), était une voûte servant d'entrée à d'autres bâtiments ; car, de ceux qui restent autour du préau et qui ne sont que mauvaises étables et granges délabrées, je ne sais quelle défense on aurait pu tirer, ni quelles aises on eût pu s'y donner. Il y avait encore cependant, à l'heure que je vous raconte, trois ou quatre chambres dégarnies qui paraissaient anciennes ;

mais si jamais gros seigneurs s'y sont logés pour leur plaisir, il ne leur en fallait guère.

C'est pourtant dans cette mesure que le bonheur attendait quelques-uns de ceux dont je vous dis l'histoire, et comme s'il y avait un je ne sais quoi de caché dans l'homme, qui le régale par avance des biens qui lui sont promis, Brulette et moi ne trouvâmes rien de laid ni de triste en cet endroit. Le préau herbu, entouré de deux côtés par les ruines, des deux autres par le petit bois dont nous sortions ; la grande haie où déjà je m'étais étonné de voir des arbustes connus seulement dans les jardins des riches, ce qui marquait que le lieu avait eu des soins et des agréments ; le gros portail trapu, tout encombré de décombres, oh. l'on voyait pourtant des bancs de pierre, comme si au temps jadis quelque guetteur avait eu charge de garder cette baraque réputée précieuse ; des ronces si longues qu'elles couraient d'un bout à l'autre de ce chétif enclos : tout cela, encore que semblable à une prison fermée d'oubli et de délaissement plus qu'autrefois de guerre et de méfiance, nous parut cependant aimable comme le soleil de printemps qui en perçait les barrières et en séchait l'humidité. Peut-être aussi que la vue de notre vieille connaissance, le clairin d'Huriel, qui paissait là en liberté, nous fut un avant-goût de la présence d'un vrai ami. Je compte qu'il nous reconnut, car il vint se faire caresser, et Brulette ne se put tenir de baiser la lune blanche qu'il avait au front.

— • Voilà mon château, dit Thérance en nous menant à une chambre où déjà étaient installés son lit et ses petits meubles, et vous voyez, à côté, celle de mon frère et de mon père.

— 11 va donc venir, le Grand-Bûcheux ? m'écriai-je en sautant d'aise ; à la bonne heure ! car je ne connais pas de chrétien plus à

mon goût.

— Et raison vous avez, fit Thérance en me tapant sur l'oreille d'un air d'amitié. Il vous aime aussi. Eh bien, vous le verrez , si vous voulez revenir la semaine prochaine, et même... Mais c'est trop tôt vous parler de cela. Voilà le patron qui arrive.

Brulette rougit encore, pensant que ce fût Huriel que Thérance appelait ainsi ; mais ce n'était qu'un bourgeois étranger, lequel avait acheté la coupe de la forêt du Chassin.

Je dis forêt, parce que, sans doute, il y en avait une autrefois, qui continuait la petite et belle futaie de chênes que nous avions avisée de l'autre côté de l'eau. Puisque le nom s'en est conservé, il faut croire qu'il n'y a pas été donné pour rien. Par la conversation que cet acheteur de bois eut avec Thérance, nous fûmes bien vite au fait. Il était du Bourbonnais et connaissait, de longue date, le Grand-Bûcheux et sa famille pour gens de bon travail et de parole certaine. Étant en quête, par son état, de beaux arbres pour la marine du roi, il avait découvert cette coupe vierge, chose rare en nos pays, et avait confié l'entreprise de l'abatage et du débitage au père Bastien, à quoi celui-ci s'était décidé d'autant mieux que son fils et sa fille , sachant l'endroit voisin du nôtre , avaient fait grand'fête à l'idée de venir passer tout l'été et peut-être partie de l'hiver auprès de nous.

Le Grand-Bûcheux avait donc le chobc et la gouverne de ses ouvriers par un contrat à forfait avec le fournisseur des chantiers de l'État ; et pour faciliter son exploitation, ce fournisseur avait fait consentir le propriétaire de la forêt à lui céder gratis l'usage du vieux château, où lui, bourgeois, se serait senti bien mal logé,

mais où une famille de bûcheux se trouverait mieux, dans la saison avancée, que sous ses cabanes de pieux et de bruyères.

Huriel et sa sœur étaient arrivés depuis le matin seulement ; l'une avait commencé de s'installer, tandis que l'autre avait été faire connaissance avec le bois, le terrain et les gens du pays.

Nous entendîmes quel'acheteurappelaitàThérance, qui paraissait s'entendre aussi bien qu'homme que ce fût aux alTaires du bûchage, une condition de son accord avec le père Bastien. C'était qu'il n'emploierait que des ouvriers bourbonneux pour le débitage des tiges, vu qu'eux seuls en savaient le ménagement, et non point ceux du pays, qui lui gêteraient ses plus belles pièces. « C'est bien , lui répondit la fille des bois ; mais pour le fagotage, nous prendrons qui nous voudrons. Nous ne sommes point d'avis de retirer tout ouvrage aux gens d'ici, qui nous molesteraient et nous prendi-aient en haïtien. Ils y sont déjà assez portés envers tout ce qui n'est pas de leur paroisse. »

— Or donc, Brulette, nous dit-elle quand fut parti le patron, qui avait établi son quartier à Saraay, m'est avis que si rien ne te retient dans ton village, tu pourrais bien faire faire à ton grand-père un joli emploi de son été. Tu m'as dit qu'il était encore bon ouvrier, et il aurait afl'aire à un bon chef, qui est mon père et qui lui en laisserait

LES MAITRES SONNEURS

prendre à son aise. Vous vous logeriez ici sans rien dépenser, nous ferions ménage ensemble...

Et comme Brulette mourait d'envie de dire oui, et n'osait point se trahir encore, Thérance ajouta : — Situbarguignes, je croirai

que tu as le cœur engagé dans ton endroit, et que mon frère arrive trop tard.

— Trop tard ? fit une voix bien sonnante qui venait de la petite fenêtre grillagée de lierre : que le bon Dieu fasse mentir cette parole-là !

Et Huriel, beau et frais comme un homme joli qu'il était quand le charbon ne lui faisait plus de tort, entra vite et enleva Brulette dans ses bras pour lui baiser fortement les joues, car il n'était pas façonnier et ne connaissait point la retenue un peu glaçante des gens de chez nous. Il paraissait si content, criait si haut et riait si fort qu'il n'y avait pas moyen pour elle de s'en fâcher. Il me bigea aussi comme du pain, et sautait par la chambre comme si la joie et l'amitié lui eussent fait l'effet du vin nouveau.

Mais, tout d'un coup, ayant observé Chariot, il s'arrêta, regarda d'un autre côté, s'efforça pour dire deux ou trois mots qui n'avaient point rapport à lui, s'assit sur le lit de sa sœur et devint si pâle que je crus qu'il s'en allait en pâmoison.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? cria Thérèse étonnée ; et, lui touchant la tête, elle dit : — Ah ! mon Dieu, ta sueur se glace sur toi ! Tu te sens donc malade ?

— Non, non, fit Huriel en se relevant et se secouant. C'est la joie, le saisissement... ce n'est rien !

A ce moment-là, la mère de la mariée vint nous demander pourquoi nous avions quitté la noce, et si Brulette ou l'enfant n'étaient point malades. Voyant que nous avions été retenus par une compagnie étrangère, elle invita très-honnêtement Huriel et Thérèse à venir se divertir avec nous, au repas et à la danse.

Cette femme, qui était ma tante, étant sœur de mon père et du défunt père à Brulette, me paraissait être dans le secret de la naissance de Chariot, car il n'avait été faite aucune question sur lui, et on en avait eu grand soin en son logis. Mêmement, elle avait dit à son monde que c'était un petit parent, et les gens du Chassin n'en avaient pris aucun soupçon.

Comme Huriel, qui était encore troublé dans ses esprits, remerciait ma tante sans se décider à rien, Thérance le réveilla en lui disant que Brulette était obligée de reparaître à la noce et que s'il ne l'y suivait, il perdrait l'occasion de l'amener à ce qu'ils souhaitaient tous les deux. Mais Huriel était devenu inquiet et comme hésitant, lorsque Brulette lui dit : — Est-ce que vous ne me voulez point faire danser aujourd'hui ?

— Vrai, Brulette ? lui dit-il en la regardant bien aux yeux : souhaitez-vous m'avoir pour danseur ?

— Oui, car je me souviens que vous dansez au mieux.

— Est-ce là toute la raison de votre souhait ? Brulette fut embarrassée, trouvant que ce garçon était

bien pressé de la faire expliquer, et n'osant cependant pas revenir à ses petits airs dégagés d'autrefois, tant elle craignait de le voir se dépitier ou se décourager encore. Mais Thérance essaya de la retirer de sa peine en faisant reproche à Huriel d'en trop demander pour le premier jour.

— Tu as raison, sœur, répondit-il. Et pourtant je ne puis me comporter autrement. Écoulez, Brulette, et pardonnez-moi. 11 faut que vous me promettiez de n'avoir

pas d'autre danseur que moi à cette fête, ouje n'irai point.

— Eh bien, voilà un drôle de garçon ! dit ma tante qui était une petite femme gaie et prenant tout pour le mieux. Je vois bien, ma Brulette, que c'est un galant pour toi, et m'est avis qu'il n'en tient pas à moitié ; mais apprenez, mon enfant, dit-elle à Huriel, que ce n'est pas la coutume de notre pays de tant montrer ce qu'on pense, et qu'on ne danse ici plusieurs fois de suite qu'avec une fille dont on a, en promesse, le cœur et la main.

— C'est ici comme chez nous, ma bonne mère, répondit Huriel, et cependant il faut qu'avec ou sans promesse de son cœur, Brulette que voilà me fasse promesse de sa main pour toute la danse

— Si cela lui convient, je ne l'empêche pas, reprit ma tante. Elle est raisonnable et sait très-bien se conduire ; mais j'ai devoir de l'avertir qu'il en sera beaucoup parlé.

— Frère, dit Thérance, je crois que tu deviens fou, Est-ce comme cela qu'il faut être avec cette Brulette que tu connais si retenue, et qui ne t'a pas encore donné les droits que tu réclames ?

— Oh ! que je sois fou, qu'elle soit retenue, tout cela se peut, dit Huriel ; mais il faut que ma folie ait raison et que sa retenue ait tort aujourd'hui, tout de suite. Je ne lui demande rien autre chose que de me souffrir auprès d'elle jusqu'à la fin de cette noce. Si elle ne veut plus entendre parler de moi après, elle en sera maîtresse.

— C'est bien, dit ma tante ; mais le tort que vous lui aurez fait, si vous vous retirez d'elle, qui le réparera ?

— Elle sait, dit Huriel, que je ne me retirerai pas.

— Si tu le sais, dit ma tante à Brulette, voyons, explique-toi ; car voilà une affaire à quoi je ne comprends rien. T'es-tu donc accordée avec ce garçon dans le Bourbonnais ?

— Non, répondit Huriel, sans laisser à Brulette le temps de parler. Je ne lui ai rien demandé, jamais ! Ce que je lui demande à cette heure, c'est à elle, à elle toute seule et sans consulter personne, de savoir si elle me le peut octroyer.

Brulette, tremblante comme une feuille, s'était tournée vers le mur et cachait sa figure dans ses mains. Si elle était contente de voir Huriel si résolu auprès d'elle, elle était fâchée aussi de le voir prendre si peu d'égard pour son naturel craintif et incertain. Elle n'était pas bâtie comme Thérance, pour dire comme cela un beau oui tout de suite et devant tout le monde ; si bien que, ne sachant comment en sortir, elle s'en prit à ses yeux et pleura.

VINGT-TROISIÈME VEILÉE

— Vous êtes un véritable imbriaque, mon ami, dit ma tante à Huriel, en lui donnant une tape pour le retirer de Brulette, dont il s'était approché tout ému ; et, prenant les mains de sa nièce, elle la consola en la priant doucement de lui dire tout ce que cela pouvait signifier.

— Si ton grand-père était là, lui dit-elle, c'est lui qui m'expliquerait de quoi il retourne entre toi et ce garçon étranger, et il faudrait s'en rapporter à son jugement ; mais, puisque je te sers ici de père et de mère, c'est à moi que tu dois confiance. Souhaites-tu que je te débar-

rasse des poursuites qu'on te fait, et qu'au lieu d'inviter ce badin ou ce brutal, car je ne sais de quel nom l'appeler, je le prie de nous laisser tranquilles?

— Eh bien, s'écria Huriel, ce que je réclame, c'est qu'elle dise sa volonté, à quoi je me rangerai sans dépit et en lui conservant mon estime et mon amitié. Si elle me croit badin ou brutal, qu'elle me consigne. Parlez, Brulette ; je serai toujours votre ami et votre serviteur : vous le savez bien.

— ■ Soyez ce que vous voudrez, dit enfin Brulette en se levant et en lui tendant la main ; vous m'avez défendue dans une occasion si dangereuse, et vous avez souffert pour moi de tels soucis, que je ne peux ni ne veux vous refuser une aussi petite chose que de danser avec vous tant qu'il vous plaira.

— Songez à ce que vous dit votre tante, répliqua Huriel en lui tenant la main. Il en sera parlé, et s'il n'en résulte rien de bon entre nous deux, ce qui, de votre part, est encore possible, tout arrangement ou projet que vous auriez pour un autre mariage en sera gâté ou retardé.

— Eh bien, le mal n'en serait pas si grand, répondit Endette, que celui où, sans réflexion ni crainte, vous \ous êtes jeté pour moi. Ma tante, excusez-moi, ajouta-t-elle, si je ne peux pas vous expliquer cela tout de suite; mais croyez que votre nièce vous aime, vous respecte, et n'aura jamais rien à se reprocher devant vous.

— J'en suis bien assurée, dit la bonne tante en l'embrassant; mais que répondrons-nous aux questions qui nous seront faites?

— Rien, ma tante, dit résoWment Brulette, rien du tout ! Je suis payée pour ne me point embarrasser des questions, et vous savez que j'en ai l'habitude.

Alors Huriel baisa, par cinq ousLx fois, la main de Brulette, en lui disant :

— Merci, la mignonne de mon cœur; je ne vous ferai pas repentir de ce que vous m'accordez là.

— \enez-vous, grand obstiné ? lui dit ma tante. Je ne peux pas me détarder plus longtemps, et si je n'emmène vilement Brulette, la mariée est capable de quitter son monde pour la venir réclamer ici.

— Allez, allez, Brulette, fit Thérance, et laissez-moi cet enfant ; je vous répons d'en avoir soin.

■ — Ne venez-vous donc point, ma belle Bourbonnaise ? dit ma tante, qui ne se pouvait lasser de regarder Thérance comme une merveille. Je compte bien sur vous aussi.

— J'irai plus lard, ma brave femme, dit Thérance. Pour le moment , je veux donner à mon frère des habits convenables pour vous faire honneur ; car nous voilà encore tous les deux dans nos effets de voyage.

La tante emmena Brulette, qui voulait emmener Charlot ; mais Thérance insista pour le garder, voulant que son frère eût le loisir d'être avec sa mie sans le trou'ile et l'embarras de ce petit enfant. Cela n'était point du goût de Chariot, qui, voyant emmener sa mignonne, commença de brailler et de se débattre dans les bras de la Bourbonnaise; mais elle, le regardant d'un air sérieux

et volontaire, lui dit : — Tu vas te taire, mon garçon ; il le faut, c'est comme ça.

Chariot, qui ne s'était jamais vu commander, fut si étonné d'un ton pareil, qu'il accota tout de suite ; mais, comme je voyais Brulette angoissée de le laisser dans les

maines d'une fille qui , de sa vie, n'avait touché un marmot, je lui promis de le ramener moi-même dès qu'il serait besoin, et la poussai à suivre notre petite tante, qui commençait à s'impatisser.

Huriel, poussé, de son côté, par sa sœur, entra dans sa chambre pour se raser et faire sa toilette; et moi, restant seul avec Thérance, je l'aidai à défaire ses coffres et à déplier les habits, tandis que Chariot, tout maté, la regardait d'un air ébahi. Quand j'eus porté à Huriel les effets dont Thérance me chargeait les bras, je revins pour lui demander si elle n'allait pas aussi s'habiller, et lui offrir de promener l'enfant pendant ce temps-là.

— Quant à moi, répondit-elle en mettant ses affiquets sur son lit, j'irai si Brulette s'en tourmente ; mais, si elle peut m'oublier un peu, je vous confesse que j'aimerais mieux rester tranquille. Dans tous les cas, je serai prête en un moment, et n'ai besoin de personne pour me conduire. Je suis habituée à chercher et à préparer les logements en voyage, comme un vrai sergent en campagne, et ne suis embarrassée de rien, en quelque lieu que je me trouve.

— Vous n'aimez donc pas la danse, lui dis-je, puisque , ce n'est pas la honte des nouvelles connaissances qui vous fait préférer de rester seule au logis ?

— Non, je n'aime pas la danse, répondit-elle, ni le bruit, ni la table, ni surtout le temps perdu qui laisse venir l'ennui.

— Mais on n'aime pas toujours la danse pour la danse. Vous avez donc crainte ou répugnance des propos que les garçons font avec les jeunes filles ?

— Je n'ai répugnance ni crainte, dit-elle simplement. Cela ne m'amuse pas, voilà tout. Je n'ai pas l'esprit de Brulette. Je ne sais répondre à propos, ni plaisanter, ni pousser personne à la cause-rie. Je suis sotte et révasseuse, enfin je m'imagine d'être aussi mal placée en une compagnie que le serait un loup ou un renard que l'on inviterait à danser.

— Vous n'avez pourtant mine de loup ni d'aucune bête chafouine, et vous dansez d'une aussi belle grâce que les branches des saules quand un air doux les caresse.

Je lui en aurais dit davantage, mais Huriel sortit de sa chambre, beau comme un soleil, et plus pressé de s'en aller que moi, qui me serais bien convenu en la compagnie de sa sœur. Elle le retint un peu pour lui arranger sa cravate et lui nouer ses jarretières de dessus, ne le trouvant jamais assez bien pour être digne de danser toute une noce avec Brulette; et ce faisant : — Nous expliqueras-tu, lui dit-elle, pourquoi tu t'es montré si jaloux de ne la laisser divertir qu'avec toi? Ne crains-tu pas de la choquer par un si prompt commandement?

^Tiennet! dit Huriel, s'arrêtant tout d'un coup de s'arranger, et prenant Chariot qu'il mit sur la table pour le regarder tout son soûl, à qui est cet enfant-là ?

Thérance, étonnée, demanda d'abord à lui, pourquoi il faisait cette question-là, et ensuite à moi, pourquoi je n'y répondais point.

Nous nous regardions tous les trois dans les yeux, comme trois essottis, et j'aurais donné gros pour pouvoir répondre, car je voyais bien qu'une pierre menaçait de nous tomber sur la tête. Enfin, je pris courage en me souvenant de ce que j'avais senti, ce jour-là même, d'honnêteté et de vérité dans les yeux de ma cousine, à une pareille

LES MAITRES SONNEURS

question que je lui avais faite ; et allant tout de suite de l'avant, je répondis à Huriel : — Mon camarade, si tu viens en notre village, beaucoup de gens te diront que Chariot est l'enfant de Brulette...

Il ne me laissa pas continuer, et, prenant le petit, il le toucha et le retourna comme un chasseur qui examine un gibier de rencontre. Craignant quelque idée de colère, je voulus lui retirer l'enfant, mais il le retint en me disant :

— Ne crains rien pour un pauvre innocent ; je ne suis pas un mauvais cœur, et si je lui trouvais de la ressemblance avec elle, peut-être qu'en détestant mon sort, je ne pourrais pas m'empêcher d'embrasser cette ressemblance ; mais il n'y en a point, et j'ai beau me questionner le sang, cet enfant, dans mes bras, ne me donne ni chaud ni froid.

— Tiennet , Tiennet , répondez-lui ! s'écria Thérance sortant comme d'un rêve ; répondez-moi aussi, car je ne sais point ce que

cela veut dire, et je deviens folle d'y songer. Il n'y a point de tache dans notre famille, et si mon père le croyait...

Huriel lui coupa la parole. — Attends, ma sœur, dit-il. Un mot de trop serait bien vite dit, et c'est à Tiennet de nous répondre. Une fois, deux fois, Tiennet, toi qui es un honnête homme, dis-moi à qui est cet enfant-là.

— Je te jure Dieu que je ne le sais pas, lui répondis-je.

— S'il était à elle, tu le saurais ?

— Il ne me semble point qu'elle eût pu me le cacher.

— T'a-t-elle jamais caché quelque autre chose ?

— Jamais.

— Connaît-elle les parents de cet enfant ?

— Oui; mais elle ne veut pas seulement qu'on la questionne là-dessus.

— Nie-t-elle que l'enfant soit à elle ?

— Personne n'a jamais osé le lui demander !

— Pas même toi ?

Je racontai en trois mots ce que je savais, ce que je croyais, et je finis en disant : — Rien ne peut me servir de preuve pour ou contre Brulette; mais, j'ai beau faire, je ne peux pas la soupçonner.

— Eh bien, ni moi non plus ! dit Huriel. Et, donnant un baiser à Chariot, il le remit par terre.

— Mi moi non plus, dit Thérance ; mais pourquoi cette idée est-elle venue à d'autres, et comment t'est-elle venue à toi, mon frère, en regardant cet enfant? Je n'avais pas

- seulement songé à demander s'il était neveu ou cousin de Brulette. Je me disais qu'il était apparemment de sa famille, et il me suffisait de le voir sur ses bras pour que je voulusse le prendre sur les miens.

— Il faut donc que je t'explique cela, dit Huriel, encore que les mots me brûlent la bouche. Eh bien oui, j'aime mieux le dire! Ce sera l'unique fois, car mon parti est pris,

■ quoi qu'il y ait, quoi qu'il arrive ! Sache, Thérance, qu'il y a trois jours, quand nous avons quitté Joseph à Montaigu... tu sais comme je partais le cœur libre et content ! Joseph était guéri, Joseph renonçait à Brulette, Joseph te demandait en mariage, et Brulette n'était pas mariée ! il le disait. Il la regardait comme libre aussi, et, à toutes mes questions, il répondait : « Comme tu voudras, je n'en suis plus amoureux ; tu peux l'aimer sans que je m'en inquiète. »

)) Eh bien, sœur, au moment où nous le quitions, il me

retint par le bras et me dit, pendant que tu montais sur la charrette: « Est-ce donc vrai? est-ce décidé, Huriel, que tu vas au pays de chez nous? Et ton idée est-elle de faire la cour à celle que j'ai tant aimée?

» — Oui, lui dis-je, puisque tu veux le savoir. C'est mon idée, et tu n'a plus le droit de revenir sur la tienne, ou je croirais que tu as voulu te jouer de moi en me demandant ma sœur.

j> — Cela n'est pas, a répondu Joseph ; mais je crois que je te trahirais, à cette heure, si je te laissais partir sans te dire une triste chose. Dieu m'est témoin que de telles paroles ne me seraient jamais sorties de la bouche contre une personne dont le père m'a élevé, si tu n'étais pas là prêt à faire une faute. Mais, comme ton père m'a élevé aussi, donnant l'instruction à mon esprit, comme l'autre avait donné le soin et la nourriture à mon corps, je crois que je suis obligé à la vérité. Sache donc, Huriel, qu'au temps où je quittais Brulette par amour, Brulette avait déjà eu, à mon insu, de l'amour pour un autre, et qu'il y en a une preuve aujourd'hui bien vivante, qu'elle ne prend même pas le soin de cacher. A présent, fais comme tu voudras, je n'y veux plus penser. »

» Là-dessus, Joseph a tourné le dos et s'est enfui dans le bois.

R II avait l'air si agité, et moi, je sentais tant d'amour et de foi dans mon cœur, que j'ai accusé ce malheureux jeune homme d'un mouvement de folie et de mauvaise rage. Tu te souviens, ma sœur, que tu m'as trouvé changé et que tu m'as cru malade pendant que nous allions au bourg d'Huriel. Quand nous avons été là, tu as trouvé chez nos parents deux lettres de Brulette, et moi trois lettres de Tiennet, toutes déjà anciennes, et qu'on avait manqué à nous envoyer, malgré qu'on nous l'eût si bien promis. Ces lettres-là étaient si simples, si bonnes, et marquaient tant de vérité dans l'amitié, xiué j'ai dit : « Marchons! » et les paroles de Joseph ont passé de mon esprit comme un mauvais rêve. J'en avais honte pour lui ; je ne voulais pas m'en souvenir. Et quand, tout à l'heure, j'ai vu là Brulette, avec son air si doux et sa modestie qui me charmait tant par le passé, je jure Dieu que j'avais oublié tout, aussi bien oublié que la chose qui n'a jamais été. La vue

de cet enfant m'a tué! Et voilà pourquoi j'ai, voulu savoir si Brulette était libre de m'aimer. Elle l'est puisqu'elle m'a promis de s'exposer pour moi à la critique et au délaissement des autres. Eh bien, puisqu'elle ne dépend de personne, si elle a eu un malheur dans sa vie... que je le croie un peu ou pas du tout... qu'elle le confesse ou s'en justifie... c'est un : je l'aime !

— Tu aimerais une fille déshonorée ? s'écria Thérance. Non, non ! pense à ton père, à ta sœur ! Ne va pas à cette noce avant que nous sachions la vérité. Je n'accuse pas Brulette, je ne crois pas à Joseph. Je suis sûre que Brulette est sans tache, mais encore faut-il qu'elle le dise, et elle fera mieux, elle le prouvera. Allez la chercher, Tiennet. 11 faut qu'elle s'explique tout de suite, avant que mon frère fasse un de ces pas qu'un honnête homme ne peut plus faire en arrière.

— Tu n'iras pas, Tiennet, dit Huriel, je te le défends. Si, comme je le crois, Brulette est aussi innocente que ma

œur Thérance, il ne lui sera pas fait l'injure d'une question avant que je lui aie fait, moi, l'honneur de ma parole.

— Penses-y, mon frère... dit encore Thérance.

— Ma sœur, répondit Huriel, tu oublies une chose : c'est que, si Brulette a fait une faute, moi j'ai fait un crime, et que, si l'amour l'a entraînée à mettre un enfant dans le monde, moi, l'amour m'a entraîné à mettre un homme dans la terre !

Et comme Thérance insitait: — Assez, assez ! lui dit-il en l'embrassant et en la repoussant. J'ai beaucoup h me faire pardonner avant de juger les autres: j'ai tué un homme! Disant cela, il s'enfuit sans vouloir m'attendre, et je le vis courir vers la maison de la

mariée, qui fumait de cuisine et grouillait de vacarme emmi toutes celles du village.

— Ah ! dit Thérance en le suivant des yeux, mon pauvre frère n'a pas oubUé son malheur ! et peut-être qu'il ne s'en consolera jamais !

— Il s'en consolera, Thérance, lui dis-je, quand il se verra aimé de celle qu'il aime, et je vous réponds qu'il l'est déjà et depuis longtemps.

— Je le crois bien aussi, Tiennet; mais si celte fille n'était pas digne de lui?

— Voyons, ma belle Thérance, êtes-vous donc si sévère que vous feriez péché mortel d'un malheur arrivé à une enfant; et, qui sait?.... peut-être par surprise ou par force ?

— Ce n'est pas tant le malheur ou la faute que je blâmerais, que les mensonges de la bouche ou de la conduite qui en auraient été la conséquence. Si, du premier jour, votre cousine avait dit à mon frère : « Ne me recherchez pas, j'ai été trompée ou violentée, » j'aurais compris que mon frere n'en tînt compte et pardonnât tout à la franche confession ; mais se laisser tant courtiser et admirer sans rien dire... Voyons, Tiennet, ne savez-vous vraiment rien? Ne pouvez-vous, à tout le moins, deviner ou supposer quelque chose qui me tranquillise ? J'aime tant Brulette, que je ne me sens point le courage de la condamner. Et pourtant que me dira mon père, s'il pense que j'aurais dû tout faire pour retenir Huriel dans un pareil danger?

— Thérance, je ne peux rien vous dire, sinon que, moins que jamais, je doute de Brulette ; car, si vous voulez savoir quelle

était la seule personne que je pusse soupçonner de l'avoir abusée, et sur qui les accusations du monde eussent un peu d'apparence de raison, je vous dirai que c'était Joseph, lequel m'en paraît aussi blanc que neige, d'après ce que votre frère vient de nous en apprendre. Or, il n'y avait au monde, à ma connaissance, qu'un autre garçon, je ne dis pas capable, mais en position, par son amitié avec Brulette, de se laisser détourner de son honneur par une mauvaise tentation. Ce garçon-là, c'est moi. Eh bien, le croyez-vous, Thérance? Regardezmoi dans les yeux avant de me répondre. Personne ne me l'a jamais imputé, que je sache, mais je pourrais en être le païen tout de même, et vous ne me connaissez point assez pour être sûre de mon honnêteté et de ma parole. Voilà pourquoi je vous dis, regardez à ma figure si le mensonge et la lâcheté s'y peuvent loger à leur aise ?

Thérance fit ce que je lui disais et me regarda sans montrer d'embarras, puis elle me dit :

— Non, Tiennet, vous n'êtes pas dans le cas de mentir Comme ça ; et si vous êtes tranquille sur Brulette, je sens que je dois l'être aussi. Allons, mon garçon, allez-YûUsen à la fête : je n'ai plus besoin de vûi, is ici.

-- Si fait, lui dis-je. Cet enfant va vous embarrasser. Il n'est pas bien commode avec les personnes qu'il ne connaît point, et je voudrais ou l'emmener ou vous aider à le garder.

— Il n'est pas commode ? dit Thérance en le prenant sur ses genoax. Bah ! qu'est-ce qu'il y a donc de si mal aisé à gouverner une marmaille comme ça ? Je n'y ai jamais essayé, mais il ne me paraît pas qu'il y faille tant de malice. Voyons, mon gros gars, que te faut-il ? Veux-tu point manger ?

— Non, dit Chariot, qui boudait sans oser le montrer.

— Oui-dà, c'est comme il te plaira ! Je ne te force point ; mais quand tu souhaiteras ta soupe, tu pourras la demander; jo veux bien te servir, et même t'amuser, si tu t'ennuies. Dis, veux-tu t'amuser avec moi ?

— Non, dit Chariot en fronçant sa figure bien fièrement.

— Or donc, amuse-toi tout seul, dit tranquillement Thérance en le mettant à terre. Moi, je vas aller voir le beau petit cheval noir qui mange dans la cour.

Elle fit mine d'y aller, Chariot pleura. Thérance fit semblant de ne pas l'entendre, jusqu'à ce qu'il vînt à elle.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? dit-elle, comme étonnée ; dépêche-toi de le dire, ou je m'en vas ; je n'ai pas le temps d'attendre.

— Je veux voir le beau petit cheval noir, dit Chariot en sanglotant

— En ce cas, viens, mais sans pleurer, car il se sauve quand il entend crier les enfants.

Chariot rentra son dépit et alla caresser et admirer le clairin.

— Veux-tu monter dessus '? dit Thérance.

— Non, j'ai peur.

— Je te tiendrai.

— Non, j'ai peur.

— Eh bien, n'y monte pas.

Au bout d'un moment, il y voulut monter.

— Non, dit Thérance, tu auras peur.

— Non.

— Si fait, je te dis.

— Eh non ! dit Chariot.

Elle le mit sur le cheval, qu'elle fit marcher en tenant l'enfant bien adroitement, et, quand je les eus regardés un bon moment, je fus bien assuré que les caprices de Chariot ne pouvaient pas tenir contre une volonté aussi tranquille que celle de Thérance. Elle s'y prenait tout aussi bien, dès le premier jour, pour gouverner un marmot naturellement difficile, que Brulette y était arrivée par une année de patience et de fatigue, et l'on voyait que le bon Dieu l'avait faite pour être bonne mère sans apprentissage. Elle en devinait les finesses et les forces et s'y prêtait sans se tourmenter, s'étonner ni s'impatiser de rien.

Chariot, qui se croyait le maître avec tout le monde , fut étonné de voir qu'il ne l'était, avec elle, que de boudier contre lui-même, et qu'elle s'en embarrassait si peu, que c'était peine perdue. Aussi, au bout d'une demi-heure, de vint-il tout à fait gentil, demandant lui-même ce qu'il souhaitait, et se dépêchant d'accepter ce qui lui était offert. Thérance le fit manger, et j'admirai comme, de son propre jugement, elle &iit mesUiSr ce qu'il lui fallait, sans trop ni

LES MAITRES SONNEDRS

trop peu, et comme elle sut ensuite l'occuper à côté d'elle tout en s'occupant elle-même, causant avec lui comme avec une per-

sonne raisonnable, et lui donnant tant de confiance, sans avoir l'air de le questionner, qu'il lui eut bientôt défilé tout son chapelet de disettes, dont il avait l'habitude de se faire prier quand on s'en montrait trop curieux. Et même, il se trouvait si content avec elle et si fier de savoir causer, qu'il s'impatientait contre les mots qu'il ne connaissait point, et rendait son idée par des mots de son invention, qui n'étaient du tout sots ni vilains.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, Tiennet ? me dit-elle tout d'un coup, comme pour me faire entendre que je restais trop longtemps.

Et, comme j'avais déjà inventé cinquante petites liistoires pour ne pas m'en aller, je me trouvai à court et ne sus rien lui dire, sinon que j'étais occupé à la regarder.

— Est-ce que ça vous amuse ? fit-elle.

— Je ne sais pas, lui répondis-je. Autant vaut demander au blé s'il est content de se sentir pousser au soleil.

— Oh ! oh ! il paraît que vous êtes devenu malin pour tourner les compliments ! mais pensez donc que c'est peine perdue avec moi, qui n'y comprends rien et n'y sais rien répondre.

— Je n'y connais rien non plus, Thérénce. Tout ce que je veux dire, c'est qu'à mon idée, il n'y a rien de si beau et de si saint à voir qu'une jeune fille prenant son plaisir dans la causette d'un petit enfant.

— Est-ce que ça n'est pas naturel ? dit Thérénce. Il me semble, à moi, que je rentre dans la vérité des choses du bon Dieu, en regardant et en écoutant ce marmot. Je sens bien que je ne vis pas, à l'ordinaire, comme une femme doit aimer à vivre ; mais je n'ai

pas choisi mon sort, et l'état voyageur et abandonné que je mène est dans mon devoir, puisque j'y suis le soutien et le bonheur de mon père. Aussi, je ne m'en plains pas et ne souhaite pas une vie qui ne serait pas la sienne ; seulement, je comprends bien le plaisir des autres ; celui que Brulette a dans la société de son Chariot, qu'il soit à elle ou au bon Dieu, me serait très-doux aussi. Je n'ai pas eu souvent l'occasion d'un si gentil divertissement, et je peux bien le prendre où je le trouve. Vrai, c'est une jolie compagnie que ce petit bonhomme, et je ne savais pas que ça pouvait avoir tant d'esprit et de connaissance.

— Et pourtant, mignonne, ce Chariot n'est aimable que par les grands soins de Brulette, et il lui a fallu s'amender beaucoup pour l'être autant que celui que Dieu a fait gentil de son naturel.

— Vous m'étonnez grandement, dit Thérance. S'il y a des enfants plus gentils que celui-là, on est trop heureux de pouvoir vivre avec eux. Mais en voilà assez, Tiennet. Allez-vous-en, ou l'on viendra vous chercher et on voudra aussi m'emmener, ce qui me contrarierait, je vous le confesse, car je suis un peu lasse et je me trouve si bien d'être là tranquille avec ce petit, qu'on ne me rendrait pas service en me dérangeant sitôt.

Il fallut bien obéir, et je m'en allai le cœur tout rempli et tout révolutionné des idées qui me venaient au sujet de cette fille.

VINGT-QUATRIEME VEILLEE

Ce n'était pas seulement la beauté surprenante de Thérance qui m'occupait l'esprit, mais un je ne sais quoi qui me la faisait pa-

raître au-dessus de toutes les autres. Je m'étonnais d'aimer tant Brulette, qui lui ressemblait si peu, et j'allais me demandant si l'une des deux était trop franche ou l'autre trop fine. Dans mon jugement, Brulette était plus aimable, ayant toujours quelque chose de gentil à dire à ses amis, et sachant les retenir autour d'elle par toutes sortes de petits commandements dont les garçons se sentent flattés, parce qu'ils aiment à se croire nécessaires. Tout au rebours, Thérèse vous marquait franchement n'avoir aucun besoin de vous, et semblait même étonnée ou ennuyée que l'on fit attention à elle. Toutes deux sentaient leur prix cependant ; mais tandis que Brulette se donnait la peine de vous le faire sentir aussi, l'autre avait l'air de ne vouloir qu'une estime pareille à celle qu'elle pourrait vous rendre. Et je ne sais comment ce grain de fierté, plus caché, me paraissait une amorce qui doimait la tentation en même temps que la peur.

Je trouvai la danse enrayée tout au mieux, et Brulette voltigeant comme un papillon aux mains et aux bras d'Huriel. U y avait tant de feu sur leurs visages, elle paraissait si ivrée au dedans et lui au dehors, qu'ils ne voyaient et n'entendaient rien autour d'eux. La musique les enlevait, mais je crois bien que leurs pieds ne se sentaient point toucher la terre et que leurs esprits dansaient dans le paradis. Comme, parmi ceux qui mènent la bourrée, il y en a peu qui n'aient point une amour ou une grosse fantaisie en la tête, on ne faisait pas seulement attention à eux, et il y avait tant de vin, de bruit, de poussière, de chansons et de joyeuses paroles dans l'air chaud de la noce, que le soir arriva sans que l'assistance prît grand souci du contentement particulier d'un chacun.

Brulette ne se dérangea que pour me demander nouvelles de Cbarlot et pourquoi Thérance ne venait point; mais elle se tranquillisa aisément sur mes réponses, et Huriel ne lui donna pas le temps d'eu écouter bien long sur la conduite de son gars.

Je ne me sentais point en goût de danser, car il se faisait que je ne trouvais là aucune fille jolie, encore qu'il y en eût ; mais pas une ne ressemblait à Thérance, et Thérance ne me sortait point de la tête. Je me mis en un coin pour regarder son frère, afin d'avoir quelque nouvelle à lui en donner quand elle me questionnerait. Huriel avait si bien oublié son tourment, qu'il était tout bonheur et toute jeunesse. 11 se trouvait bien assorti avec Brulette, en ce qu'il aimait le plaisir et le bruit autant qu'elle, quand il s'y mettait, et il avait le dessus sur tous les autres garçons, en ce qu'il ne se lassait jamais à la danse. Chacun sait qu'en tout pays, les femmes enterrent les hommes à la bourrée et tiennent encore sans débrider quand nous sommes crevés de soif et de chaud. Huriel n'était curieux de boire ni de manger, et on aurait dit qu'il avait juré de rassasier Brulette de son meilleur divertissement; mais, au fond, je voyais bieii

LES MAITRES SONNEURS

qu'il y prenait son propre plaisir et qu'il aurait fait le tour de la terre sur un pied, pourvu que cette légère danseuse lut à son bras.

À la fin, plusieurs garçons, ennuyés d'être refusés par Brulette, observèrent qu'il y avait un étranger bien favorisé d'elle, et on commença d'en causer autour des tables. Il faut vous dire que Brulette, qui ne s'était pas attendue à se tant divertir et qui avait un peu de mépris dorénavant pour tous les galants des environs,

à cause du mauvais comportement de leurs langues, ne s'était point mise dans de grands atours. Elle avait plutôt l'air d'une petite nonne que de la reine de chez nous ; et, comme il y avait là de grandes toilettes de gala, elle n'avait pas fait les beaux effets du temps passé. Cependant, quand elle se fut animée à la danse, force fut de se rappeler que nulle ne pouvait lui être comparée, et ceux qui ne la connaissaient point ayant questionné ceux qui la connaissaient, il en fut dit du mal et du bien autour de moi.

J'y prêtais l'oreille, voulant en avoir le cœur net, et ne donnai point à connaître qu'elle était ma parente. Alors j'entendis revenir l'histoire du moine et de l'enfant, de Joseph et du Bourbonnais, et il fut dit que ce n'était peut-être pas Joseph l'auteur du péché, mais bien ce grand garçon si empressé auprès d'elle et paraissant si sûr de son fait qu'il ne souffrait personne autre s'en approcher.

— Eh bien, dit l'un, si c'est lui et qu'il vienne à réparation, mieux vaut tard que jamais.

— Ma foi, dit un autre, elle n'avait pas mal choisi. C'est un gars superbe et qui paraît très-bon enfant.

— Après tout, dit un troisième, ça fera un beau couple, et quand le prêtre y aura passé, ça sera aussi bon qu'un autre ménage.

Par là, je vis bien qu'une femme n'est jamais perdue tant qu'elle a une bonne protection, mais qu'il en faut une franche et finale, car cent ne valent rien, et tant plus s'en mêlent, tant plus la rabaisent et lui font tort.

Dans ce moment-là, ma tante prit Huriel à part, et, l'amenant auprès de moi, lui dit :

— Je veux vous faire trinquer une verrée de mon vin à ma santé, car vous me réjouissez l'âme de si bien danser et de mettre si bien en train le monde de ma noce.

Huriel avait regret de quitter Brulette pour un moment; mais la maîtresse du logis était fort décidée, et il n'y avait pas moyen de lui refuser une poUtesse.

Ils s'assirent donc à un bout de table qui se trouvait vide, une chandelle posée entre eux, et se voyant face à face. Ma tante Marghitonne était, comme je vous l'ai dit, une toute petite femme qui avait oublié d'être sottre. Elle portait la plus drôle de figure qu'on pût voir, très-blanche et très-fraîche, encore qu'elle eût la cinquantaine et mis au monde quatorze enfants. Je n'ai jamais vu un si long nez avec de si petits yeux, enfoncés de chaque côté comme par une vrille, mais si vifs et si malins qu'on ne les pouvait regarder sans avoir envie de rire et de bavarder.

Je vis pourtant qu'Huriel était sur ses gardes, et qu'Use méfiait du vin qu'elle lui versait. Il trouvait dans son air quelque chose de moqueur et de curieux, et, sans savoir trop pourquoi, il se mettait en défense. Ma tante, qui, depuis le matin, n'avait pas reposé une minute de remuer et de causer, avait grand' soif pour de bon, et n'eût point avalé trois petits coups, que le bout pointu de son grand nez devint rouge comme une senelle, et que sa grande

bouche, où il y avait des dents blanches et serrées pour trois personnes plutôt que pour une, se mit à rire jusqu'aux oreilles. Pourtant, elle n'était pas dérangée dans son jugement, car jamais

femme ne porta mieux la gaieté sans outrance et la malice sans méchanceté.

— Ah ça, mon garçon, lui dit-elle, après beaucoup de propos en l'air, qui ne lui avaient servi qu'à faire passer la première soif, vous voilà, pour tout de bon, accordé avec ma Brulette? Il n'y a point à reculer, car ce que vous souhaitiez est arrivé : tout le monde en cause, et si vous pouviez entendre, comme moi, ce qui se dit de tous les côtés, vous verriez qu'on vous met sur le dos le futur aussi bien que le passé de ma jolie nièce.

Je vis que cette parole enfonçait un couteau dans le cœur d'Huriel et le faisait tomber des étoiles dans les épines; mais il y fit bonne contenance et répondit en riant :

— Je souhaiterais, ma bonne dame, avoir eu le passé, car tout en elle n'a pu être que beau et bon; mais si j'ai le futur seulement, je me tiendrai pour bien partagé du bon Dieu.

— Et sage vous serez, riposta ma tante, riant toujours et le regardant de près avec ses petits yeux verts qui ne voyaient pas de loin, de telle façon qu'on eût dit qu'elle lui voulait percer le front avec son nez effilé. Quand on aime, on aime tout, et on ne se rebute de rien.

— C'est ma volonté, dit Huriel d'un ton sec qui ne démontra point ma tante.

— Et c'est d'autant mieux de votre part, que la pauvre Brulette a plus d'ordre que de bien. Vous savez sans doute que toute sa dot tiendrait bien dans votre verre, et si, n'y a-t-il point de louis d'or dans son compte.

— Eh bien, tant mieux, dit Huriel; le compte en sera fait vite-ment, etje n'aime point à perdre mes heures dans les additions.

— D'ailleurs, fit ma tante, un enfant tout élevé est un embarras de moins dans un ménage, surtout si le père fait son devoir, comme il le fera, je vous en réponds!

Le pauvre Huriel eut chaud et froid; mais, pensant que ce fût une épreuve, il la soutint et dit :

— Le père fera son devoir, moi aussi, j'en réponds ! car il n'y aura pas d'autre père que moi pour tous les enfants nés ou à naître.

— Oh ! quant à ça, reprit-elle, vous n'en serez pas le maître, je vous en donne ma parole!

— J'espère que si, dit-il en serrant son verre, comme s'il l'eût voulu écraser dans ses doigts. Quiconque abandonne son bien n'a plus à y repêcher, et je suis un gardien assez fidèle pour ne point souffrir les maraudeurs.

Ma tante allongea sa petite main sèche et la passa sur le front d'Huriel. Elle y sentit la sueur, encore qu'il fût très-pâle: et, changeant tout à coup sa mine de malin diable en une figure bonne et franche comme l'était le fond de son cœur :

— Mon garçon, lui dit-elle, mettez vos coudes siu^ la' table, et venez ici tout près de ma bouche. Je veux vous donner un bon baiser sur la joue.

Huriel, étonné de son air attendri, se prêta à sa fantaisie. Elle releva les cheveux épais de sa tempe et avisa le gage de Brulette, qu'il portait toujours, et que sans doute elle connaissait. Alors ,

approchant sa grande bouche, comme si elle l'eût voulu mordre, elle lui glissa quatre ou

LES MAITRES SONNEURS

cinq paroles dans le tuyau de l'ouïe, mais si bas, si bas, que je n'en pus rien attraper. Puis elle ajouta tout haut, en lui pinçant le bout de l'oreille :

— Allons ! voilà une oreille très-fidèle, mais convenez qu'elle en est bien récompensée ?

Huriel ne fit qu'un saut par-dessus la table, renversant les verres et la chandelle que je n'eus que le temps de rattraper. Il se trouvait déjà assis auprès de ma petite tante et l'embrassait aussi fort que si elle eût été la mère qui l'avait mis au monde. Il paraissait comme fou, criait et chantait, buvait et trinquait, et ma petite tante, riant comme une petite crécelle, lui disait, en choquant son verre :

— A la santé du père de votre enfant !

C'est ce qui prouve, dit-elle aussitôt en se retournant vers moi, que les plus malins sont quelquefois ceux qu'on croit les plus sots, de même que les plus sots se trouvent être ceux qui se croient bien maUns. Tu peux le dire aussi, toi, mon Tiennet, qui as le cœur droit et la parenté fidèle, et je sais que tu t'es conduit avec ta cousine comme si tu lui eusses été frère. Tu mérites d'en être récompensé, et je compte que le bon Dieu ne te fera pas banqueroute. Un jour ou l'autre il te donnera aussi tⁿ parfait contentement.

Là-dessus elle s'en alla, et Iluriel, me serrant dans ses bras :

— Ta tante a raison, me dit-il; c'est la meilleure des femmes. Tu n'es pas dans le secret, mais ça ne fait rien. Tu n'en es que meilleur ami aussi... donne-moi la parole, Tiennet, que tu viendras travailler ici tout l'été avec nous ; car j'ai mon idée sur toi, et, si Dieu m'assiste, tu m'en remercieras bel et bien.

— Si je t'entends, lui dis-je, tu viens de boire ton vin bien pur, et ma tante en a relire le brin de paille qui t'aurait fait tousser ; mais ton idée sur moi me paraît plus difficile à contenter.

— Ami Tiennet, le bonheur se gagne, et si tu n'as pas une idée contraire à la mienne...

— J'ai peur de l'avoir trop'pareille; mais ça ne suffit pas.

— Sans doute; mais qui ne risque rien n'a rien. Es-tu si Berri-chon que tu ne veuilles tenter le sort ?

— Tu me donnes trop bon exemple pour que j'y fasse le couard, répondis-je; mais crois-tu donc...

Brulette vint nous interrompre, et nous vîmes à son air qu'elle ne se doutait toujours de rien.

— Asseyez-vous là, dit Huriel en l'attirant sur ses genoux, comme cela se fait chez nous sans qu'on y voie du mal; et dites-moi, ma chère mignonne, si vous n'avez point envie de danser avec quelque autre que moi ? Vous m'avez donné et tenu parole; c'est tout ce que je souhaitais pour m'ôter un chagrin que j'avais sur le cœur; mais si vous pensez qu'on en parlera d'une manière qui vous fâcherait, me voilà soumis à votre plaisir et ne danserai plus qu'à votre commandement.

— Est-ce donc, maître Huriel, répondit Brulette, que vous êtes las de ma compagnie, et que vous souhaitez faire connaissance avec les autres jeunesses de la noce?

— Oh ! si vous le prenez comme ça, s'écria Huriel tout éperdu de joie, à la bonne heure ! Je ne sais pas seulement s'il y a ici d'autres jeunesses que vous et ne veux pas le savoir.

Alors, il lui présenta son verre, la priant d'y toucher

avec ses lèvres et but de grand cœur. Puis il cassa le verre pour que nul autre ne s'en put servir, et emmena danser sa fiancée, tandis que je me pris à réfléchir sur la chose qu'il m'avait donnée à entendre et dont je me sentais tout je ne sais comment.

Je ne m'étais pourtant pas encore tâté de ce côté-là, et il ne m'avait jamais semblé que je fusse de nature assez ardente pour m'éprendre, à la légère, d'une fille aussi sérieuse que Thérance. Je m'étais sauvé du dépit de ne point plaire à Brulette, par mon humeur gaie et complaisante à la distraction ; mais je ne pouvais pas penser à Thérance sans une sorte de tremblement dans la moelle de mes os, comme si l'on m'eût invité à voyager en pleine mer, moi qui n'avais jamais mis le pied sur un bateau de rivage.

« Est-ce que, par hasard, pensais-je, j'en serais tombé amoureux aujourd'hui, sans le savoir? 11 faut le croire, puisque voilà Huriel qui m'y pousse, et dont l'œil aura saisi la vérité sur ma figure; mais je n'en suis pas certain, parce que je me sens comme étouffé depuis tantôt, et il me semblait que l'amour devait prendre plus gaiement que ça. »

Tout en devisant avec moi-même, je me trouvais, je ne saurais dire comment, arrivé au vieilx Château. Ce vieux tas de pierres

dormait à la lune, aussi muet que ceux qui l'ont bâti; seulement une petite clarté, sortant de la chambre que Thérance y occupait sur le préau, annonçait que les morts n'en étaient plus les seuls gardiens. Je m'avançai bien doucement, et, regardant à travers le feuillage de la petite croisée, qui n'avait ni vitrage ni boisure, je vis la belle fille des bois disant sa prière, à genoax, auprès de son lit, où Chariot était couché et dormait à pleins yeax.

Je vi\Tais bien cent ans que je n'oublierais point la figure quelle avait dans ce moment-là. C'était comme une image de sainte , aussi tranquille que celles que l'on taille en pierre pour les églises. Je venais de voir Brulette, aussi brillante qu'un soleil d'été, dans la joie de son amouret le vol de sa danse; Thérance était là, seule et contente, aussi blanche que la lune dans la nuit claire du printemps. On entendait au loin la musique des noceux ; mais cela ne disait rien à l'oreille de la fille des bois, et je pense qu'elle écoutait le rossignol qui lui chantait un plus beau cantique dans le buisson voisin.

Je ne sais point ce qui se fit en moi ; mais voilà que, tout d'un coup, je pensai à Dieu, idée qui ne me venait peutêtre pas assez souvent, dans ce temps de jeunesse et d'oubliance où j'étais, mais qui me plia les deux genoux, comme par un secret commandement, et me remplit les yeux de larmes qui tombèrent en pluie, comme si un gros nuage venait de se crever dans ma tête.

Ne me demandez point quelle prière je fis aux bons anges du ciel. Je ne m'entendais pas moi-même. Je n'eusse pas encore osé demander à Dieu de me donner Thérance, mais je crois bien que je le requis de me rendre mieux méritant pour un si grand honneur. I

Quand je me relevai de terre, je vis que Thérance avait I fini son oraison et qu'elle s'apprêtait à dormir. Elle avait ôté sa coiffe, et j'appris qu'elle avait des cheveux noirs ¹ qui lui tombaient en grosses tresses jusqu'aux pieds ; mais devant qu'elle eût ôté la première épingle de son habillement, vous me croirez si vous voulez, je m'étais déjà sauvé, comme si j'eusse craint d'être en délit de sa

LES MAITRES SONNEURS

crilège. Je n'étais pourtant pas plus sot qu'un autre, et je n'avais point coutume de boudier le diable ; mais Thérance me tenait le cœur en respect comme si elle eût été cousine de la sainte Vierge.

Comme je sortais du vieux Château, un homme que je ne voyais pas dans l'ombre du portail, me surprit en me portant la parole :

— Hé, l'ami, disait-il, apprenez-moi si c'est là, comme je pense, l'ancien château duChassin?

— Le Grand-Bûcheux ! m'écriai-je, le reconnaissant à la voix. Et je l'embrassai d'un si grand cœur qu'il en fut étonné, car il n'avait pas autant souvenir de moi comme j'avais de lui.

Mais sitôt qu'il m'eut remis, il me fit grandes amitiés et me dit :

— Apprends-moi vite, mon garçon, situ as vu mes enfants, ou si tu les sais arrivés en cet endroit.

— Ils y sont depuis ce matin, répondis-je, ainsi que moi et ma cousine Brulette. Votre fille Thérance est là, bien tranquille, tan-

dis que ma cousine est, ici près, à la noce d'une autre cousine, avec votre cher bon fils Huriel.

— Dieu merci ! dit le Grand-Bûcheux, je n'arrive pas trop tard, et Joseph est, à cette heure, sur la route de Nohant, où il croit bien les trouver ensemble.

— Joseph? il est donc venu comme vous? On ne vous attendait tous deux que dans cinq ou six jours, et Huriel nous disait...

— Tu vas savoir comment tournent les choses de ce monde, dit le père Bastien en me tirant un peu sur le chemin, afin de n'être entendu que de moi. De toutes les choses qui vont au gré du vent, la cervelle des amoureux est la plus légère. Huriel t'a-t-il raconté tout ce qui regarde Joseph ?

— Oui, de tous points, que je crois.

— Joseph, en voyant partir Huriel et Thérèse pour le pays d'ici, lui parla dans l'oreille ; sais-tu ce qu'il lui a dit ?

— Oui, je le sais, père Bastien ; mais...

— Tais-toi, car, moi aussi, je le sais. Voyant mon fils changer de couleur et Joseph se sauver dans le bois d'un air tout singulier, j'allai après lui et lui commandai de me dire quel secret il venait de raconter à Huriel. « Mon maître, dit Joseph, je ne sais pas si j'ai bien ou mal fait ; j'ai cru y être obligé, et voilà ce que c'est; je vous le dois pareillement. » Là-dessus, il me raconta avoir reçu une lettre de son pays, où on lui apprenait que Brulette élevait un enfant qui ne pouvait être que le sien ; et, me disant cela avec beaucoup de souffrance et de dépit, il me conseilla fortement de courir après Huriel pour l'empêcher d'aller faire une grande sottise ou boire une grosse honte

Quand je l'eus questionné sur l'âge de l'enfant, et qu'il m'eût faithre la lettre qu'il avait toujours sur lui, comme s'il eût voulu porter ce remède sur la blessure de son amour, je ne me sentis pas du tout persuadé qu'on ne se fût point moqué de lui, d'autant que le garçon Carnat, qui lui écrivait cette chose, en réponse à une avance de Joseph pour se faire honnêtement agréer sonneur de musette en son pays, paraissait y avoir mis de la malice poiu" empêcher son retour. Puis, me rappelant la décence et la modestie de la petite Brulette, je me persuadai de plus en plus qu'on lui faisait injure, et ne pus m'empêcher de rail-

ler et de blâmer Joseph pour avoir cru si légèrement à une affaire si vilaine.

J'aurais sans doute mieux fait, mon bon Tiennet, de le laisser, méprise ou non, dans la croyance que Brulette était indigne de son attachement ; mais que veux-tu ? l'esprit de justice conduisait ma langue et m'empêchait de songer aux conséquences. J'étais si mécontent de voir diffamer une pauvre honnête fille, que je parlais comme je m'y sentais poussé. Cela fit sur Joseph plus d'effet que je n'aurais cru. Il tourna vite du tout au tout, et, versant des larmes comme un enfant, il se laissa choir à terre, déchirant ses habits et s'arrachant les cheveux, avec tant de chagrin et de colère contre lui-même, que j'eus grand'peine à l'apaiser. Par bonheur que sa santé est devenue pareille à la tienne, car un an plus tôt, ce désespoir, qui le secouait si fort, l'aurait tué.

Je passai le restant du jour et toute la veillée seul à seul avec lui à tâcher de lui remettre l'esprit. Ce n'était point facile pour moi. D'une part, je sais que mon fils, depuis le premier jour où il a vu Brulette, s'est pris pour elle d'une amour très-obstinée, et qu'il n'a été raccommode avec la vie que le jour où Joseph ne s'est

plus mis en travers de son espérance. De l'autre part, j'ai pour Joseph une grande amitié aussi, et je sais que Brulette est dans son idée depuis qu'il est au monde. Il me fallait sacrifier l'un des deux, et je me demandais si je ne serais pas un égoïste de père en me prononçant pour la satisfaction de mon fils au détriment de mon élève.

Tiennet, tu ne connais plus Joseph, et peut-être ne l'as-tu jamais bien connu. Ma fille Thérance a pu t'en parler un peu sévèrement. Elle ne le juge pas de la même manière que moi. Elle le croit égoïste, dur et ingrat. Il y a du vrai là-dedans ; mais ce qui l'excuse devant mes yeux ne peut l'excuser devant les yeux d'une jeunesse comme elle. Les femmes, mon petit Tiennet, ne nous demandent que de les aimer. Elles ne prennent que dans leur cœur la subsistance de leur vie. Dieu les a faites comme ça, et nous en sommes heureux quand nous sommes dignes de le comprendre.

— Il me semble, observai-je au Grand-Bûcheux, que je le comprends à cette heure, et que les femmes ont grandement raison de ne vouloir de nous que notre cœur, car c'est la meilleure chose que nous ayons.

— Sans doute, sans doute, mon fils ! reprit ce grand brave homme. J'ai toujours pensé ainsi. J'ai aimé la mère de mes enfants plus que l'argent, plus que le talent, plus que le plaisir et la gaudriole, plus que tout au monde. Je vois bien que mon fils Hurriel est de mon acabit, puisqu'il a changé, sans regret, d'état et de goûts pour se rendre capable de prétendre à Brulette. Et je crois que tu penses de même, puisque tu le dis si franchement. Mais enfin le talent est quelque chose que Dieu estime aussi, puisqu'il

ne le donne pas à tout le monde, et on doit du respect et du secours à ceux qu'il a marqués comme les ouailles de son choix.

— Croyez-vous donc que votre fils Huriel n'ait pas autant d'esprit et plus de talent dans la sonnerie que notre Joset ?

— Mon fils Huriel a de l'esprit et du talent. 11 a été reçu maître sonneur à dix-huit ans, et encore qu'il n'en fasse pas le métier, il en a la connaissance et la facilité; mais il y a une grande différence, ami Tiennet, entre ceux qui

LES MAITRES SONNEURS

retiennent et ceux qui inventent : il y a ceux qui, avec des doigts légers et une mémoire juste, disent agréablement ce qu'on leur a enseigné; mais il y a ceux qui ne se contentent d'aucune leçon et vont devant eux, cherchant des idées, et faisant , à tous les musiciens à venir, le cadeau de leurs trouvailles. Or je le dis que Joseph est de ceux-là , et qu'il y a même en lui deux natures bien remarquables : la nature de la plaine, où il est né, et qui lui donne des idées tranquilles, fortes et douces, et la nature de nos bois et de nos collines, qui s'est ouverte à son entendement et qui lui a donné des idées tendres, vives et sensibles. Il sera donc, pour ceux qui auront des oreilles pour entendre , autre chose qu'un sonneur ménétrier de campagne. 11 sera un vrai maître sonneur des anciens temps , un de ceux que les plus forts écoutent avec attention et qui commandent des changements à la coutume.

— Vous croyez donc, père Bastien , qu'il deviendra un second Grand-Bûcheux de votre ordre ?

— Ah ! mon pauvre Tiennet, répondit le vieux sonneur en soupirant, tu ne sais de quoi tu parles, et j'aurais peut-être de la peine

h te le faire comprendre !

— Essayez toujours, lui dis-je, vous êtes bon à écouter, et il n'est pas bon que je reste toujours simple comme je suis.

VINGT-CINQUIÈME VEILLÉE

— Sache donc, reprit le Grand-Bûcheux, oubliant son récit aussi bien que moi (car il aimait à causer quand il se voyait entendu volontiers), que j'aurais été quelque chose, si je m'étais donné tout entier et sans partage à la musique. Je l'aurais pu si je m'étais fait ménétrier, comme c'était l'idée de ma jeunesse. Ce n'est pas qu'on gagne du talent à brailler trois jours et trois nuits durant à une noce, comme le malheureux que j'entends, d'ici, estropier notre branle montagnard. On s'y fatigue et on s'y rouille, quand on n'a en vue que l'argent à gagner ; mais il y a manière pour un artiste de vivre de son corps sans se tuer l'âme dans ce métier-là. Comme la moindre fête rapporte deux ou trois pistoles, on peut en prendre à son aise, se soutenir frugalement et voyager pour son plaisir et son instruction.

» C'est ce que Joseph veut faire, et ce que je lui ai toujours conseillé. Mais voici ce qui m'arriva, à moi. Je devins amoureux, et la mère de mes chers enfants ne voulut point entendre à être la femme d'un ménétrier sans feu ni lieu, toujours dehors, passant les nuits en vacarme, les jours en sommeil, et finissant la vie en débauche; car, par malheur, il est rare que l'on s'en puisse préserver toujours dans un pareil état. Elle me retint donc au travail des bois, et tout fut dit. Je n'ai jamais regretté mon talent tant qu'elle a vécu. Pour moi, je te l'ai dit, l'amour était la plus belle des musiques.

» Resté veuf de bonne heure et chargé de deux jeunes enfants, je me suis donné tout à eux; mais mon savoir s'y est bien rouillé, et mes doigts sont devenus crochus, à manier toujours la serpe et la coignée. Aussi, je te confesse , Tiennet , que si mes deux enfants étaient établis heureusement et selon leur cœur, je quitterais cette tâche

pesante de lever le fer et de fendre le bois, et m'en irais, content et rajeuni, vivre à ma guise et chercher la causerie des anges jusqu'à ce que la vieillesse me ramenât engourdi et rassasié au foyer de ma famille.

» Et puis , je me lasse de couper des arbres. Sais-tu , Tiennet, que je les aime, ces beaux vieux compagnons de ma vie, qui m'ont raconté tant de choses dans les bruits de leurs feuillages et les craquements de leurs branches ! El moi, plus malsain que le feu du ciel, je les en ai remerciés en leur plantant la hache dans le cœur et en les coucliant à mes pieds, comme autant de cadavres mis en pièces ! Ne ris pas de moi , je n'ai jamais vu tomber un vieux chêne, ou seulement un jeune saule, sans trembler de pitié ou de crainte, comme un assassin des œuvres du bon Dieu. 11 me tarde de me promener sous des ombrages qui ne me repousseront plus comme un ingrat et qui me diront enfin des secrets dont je n'étais pas digne. »

Le Grand-Bûcheux, qui s'était passionné à parler, resta pensif un moment, et moi aussi, étonné de ne point le trouver aussi fou que tout autre m'eût semblé en sa place, soit qu'il sût me rendre ses idées , soit que j'eusse moi-même la tête montée d'une certaine façon.

— Tu penses sans doute, reprit-il, que nous voOà bien loin de Joseph; mais tu te trompes, nous y sommes d'autant mieax, et, à présent, tu comprendras pourquoi je me suis décidé, après un peu d'hésitation , à brusquer les peines de ce pauvre enfant. Je me suis dit, et j'ai vu, à la tournure que prenait son chagrin , qu'il ne pourrait jamais rendre une femme heureuse, et que, partant, il ne serait jamais heureux lui-même avec une femme, à moins qu'elle ne fût remplie d'orgueil à cause de lui. Car Joseph, il faut bien le reconnaître , n'a pas tant besoin d'amitié que d'encouragement ou de louange. Ce qui l'a rendu épris de Bruletle, c'est que, de bonne heure, elle l'a écouté et excité à la musique ; ce qui l'a empêché d'aimer ma fille car son retour vers elle n'a été que du dépit), c'est que ma fille lui demandait plus d'attachement que de savoir, et le traitait comme un fils plutôt que comme un homme de grand talent.

» J'ose dire, à présent, que j'ai lu dans le cœur de ce garçon et que toute son idée était d'éblouir, un jour, Brulette ; et comme Bruletle était tenue pour la reine de beauté et de fierté de son endroit, il aurait , grâce à elle, tâté de la royauté tout son soûl; mais Bruletle, fanée par une faute , ou tout au moins rabaissée dans l'apparence, Bruletle , moquée et critiquée, n'était plus son rêve. El moi, qui connaissais aussi le cœur de mon fils Iluriel, je savais qu'il ne condamnerait pas Bruletle sans examen , et que si elle n'avait rien fait de condamnable , il l'aimerait et la soutiendrait d'autant mieux qu'elle serait plus méconnue.

» Voilà donc ce qui m'a décidé, en fin de compte, à combattre l'amour de Joseph, et lui conseiller de ne plus songer au mariage. Et même, j'ai tâché de lui faire entendre ce dont j'étais quasiment certain, c'est que Bruletle lui préférerait mon fils.

» 11 a paru se rendre à mes raisons, mais c'était, je pense, pour s'en débarrasser; car, au petit jour, hier matin, j'ai vu qu'il faisait ses dispositions pour s'en aller. Encore qu'il se crût plus fin que moi et comptât pouvoir déloger par surprise, je me suis accroché à lui, jusqu'à ce que, perdant patience, il m'ait laissé voir le fond du sac.

LES MAÎTRES SONNEURS

J'ai connu alors que son dépit était gros, et qu'il était décidé à courir après Huriel pour lui disputer Brulette, si Brulette lui en paraissait valoir la peine. Et comme il n'était pas, pour cela, assuré du dernier point, je pensai devoir le blâmer, voire me moquer d'un amour comme le sien, qui n'était que jalousie sans estime, et comme qui dirait gourmandise sans appétit.

» Il a confessé que j'y voyais clair; mais il est parti quand même, et, à cela, tu reconnais son obstination. Au moment de recevoir la maîtrise de son art, et quand le rendez-vous était pris pour un concours du côté d'Auzances, il a tout quitté, sauf à être retardé encore longtemps, disant qu'il se ferait recevoir de gré ou de force en son pays. Le voyant si bien décidé que, pour un peu, il se serait emporté contre moi, j'ai pris le parti de venir avec lui, craignant quelque chose de mauvais dans son premier mouvement ou quelque nouveau malheur dans celui d'Huriel. Nous nous sommes départis l'un de l'autre, seulement à une demi-lieue en sus, au bourg de Sarzay; et tandis qu'il prenait le chemin de Nohant, j'ai pris celui qui m'a amené ici, espérant bien y trouver encore Huriel et pouvoir raisonner avec lui; et me disant, d'ailleurs, que mes jambes me porteraient bien encore jusqu'à Nohant, ce soir, si besoin était.

— Par bonheur , vous pourrez vous reposer tranquillement cette nuit, dis-je au Grand-Bûcheux; nous aviserons demain ; mais êtes-vous donc tourmenté pour tout de bon de la rencontre de ces deux galants? Joseph n'a jamais été quere lieux à ma connaissance, et je l'ai toujours vu se taire quand on lui montrait les dents.

— Oui , oui , répondit le père Bastien , tu as vu cela dans le temps qu'il n'était qu'un enfant maladif et défiant de sa force; mais il n'y a pire eau que celle qui dort, et il n'est pas toujours sain d'en remuer le fond.

— Ne voulez-vous point entrer dans votre nouvelle demeure et voir votre fille '.'

— Tu m'as dit qu'elle était là bien tranquille ; je n'en suis donc point en peine, et me sens plus pressé de savoir la vérité sur Brulette; car, enfin, encore que mon cœur l'ait défendue, mon raisonnement me dit qu'il faut qu'il y ait eu, en sa conduite, quelque petite chose qui prête au blâme, et j'en dois être juge avant que d'aller plus loin.

J'allais lui raconter ce qui s'était passé une heure auparavant, sous mes yeux, entre Hurriel et ma tante, quand Hurriel lui-même arriva vers nous , dépêché par Brulette, qui craignait la gêne occasionnée à Thérance pour le dormir de Chariot. Le père et le fils eurent alors une explication où Hurriel, priant son père de ne point lui faire dire un secret où U avait engagé sa parole et dont Brulette même ne le savait pas instruit, lui jura, sur son baptême, que Brulette était digne en tout d'être bénie par lui.

— Venez la voir , mon cher père , ajouta-t-il; cela vous est bien commode, car, en ce moment, on danse dehors, et vous n'avez

pas besoin d'être invité pour vous trouver là. A la manière dont elle vous embrassera , vous verrez bien que jamais fille plus aimable et plus mignonne ne fut plus saine de sa conscience.

— Je n'en doute plus, mon fils, et j'irai seulement pour te contenter, ainsi que pour le plaisir de la voir; mais demeurons encore un peu , car je te veux parler de Joseph.

Je pensai devoir les laisser s'en expliquer ensemble , et

aller avertir ma tante de l'arrivée du Grand-Bûcheux, sachant bien qu'elle lui ferait bon accueil et ne le laisserait point dehors. Mais je ne trouvai au logis que Brulette toute seule. Toute la noce, avec la musique en tête, avait été porter la rôtie aux nouveaux mariés, lesquels s'étaient retirés en une maison voisine, car il était environ les onze heures du soir. C'est une ancienne coutume, que je n'ai jamais trouvée bien honnête, d'aller ainsi troubler, par une visite et des chansons de joyeuseté, la première honte d'une jeune mariée; et, encore que les autres jeunes filles s'y fussent rendues avec ou sans malice, Brulette avait eu la décence de ne bouger du coin du feu, où je la vis assise, comme surveillant un reste de cuisine, mais prenant un peu de repos dont elle avait besoin. Et, comme elle me paraissait assoupie, je ne la voulus point déranger, ni lui ôter la bonne surprise du réveil que lui ferait le Grand-Bûcheux.

Bien las moi-même, je m'assis contre une table, offi 'allongeai les deux bras et la tête dessus , comme on se met quand on veut se refaire d'une ou deux minutes de sommeil; mais je pensai à Thérance et ne dormis point. Seulement j'eus, pour un moment bien court, les idées embrouillées , lorsque , à un petit bruit , j'ou-

vris les yeux sans lever la tête, et je vis qu'un homme était entré et s'approchait de la chemmée.

Encore qu'on eût emporté toutes les chandelles pour la visite aux nouveaux mariés, le feu de fagots, qui flambait , envoyait assez de clarté dans la chambre pour me laisser reconnaître bien vite celui qui était là. C'était Joseph, lequel , sans doute, avait rencontré sur le chemin de Nohant quelques noceux qui , lui apprenant où nous étions, l'avait porté à revenir sur ses pas. Il était tout poudreux de son voyage et portait son paquet au bout d'un bâton, qu'il jeta en un coin, et resta planté, comme une pierre levée, à regarder Brulette endormie, sans faire attention à moi.

Depuis un an que je ne l'avais vu, il s'était fait en lui autant de changement que dans Thérance. La santé lui étant venue plus belle qu'il ne l'avait jamais eue, on pouvait dire qu'il était jol homme et que sa figure carrée et son corps sec marquaient plus de muscles que de maigreur. Il était jaune de figure, autant comme porté à la bile que comme recuit par le hâle, et ce teint obscur allait bien avec ses grands yeux clairs et ses longs cheveux plats. C'était bien toujours la même physionomie triste et songeuse; mais il s'y était mêlé quelque chose de décidé et de hardi qui montrait enfin le rude vouloir si longtemps caché au dedans.

Je ne bougeai, voulant savoir de quelle façon il aborderait Brulette et ce qu'on pouvait augurer de sa prochaine rencontre avec Huriel. Sans doute il étudiait la figure de Brulette et y cherchait la vérité, et peut-être que sous ses yeux, clos par un léger somme, il reconnut la paix du cœur ; car la fillette était bien jolie, vue comme cela au feu de l'âtre. Elle avait encore le temt animé de plaisir, la bouche souriante de contentement, et les fines soies de ses yeux abaissés envoyaient sur ses joues une ombre très-

douce, qui semblait cligner en dessous, comme ces regards fripons que les jeunes filles détournent pour mieux voir. Mais elle dormait pour tout de bon, et, rêvant sans doute d'Huriel, ne songeait pas plus à amorcer Joseph qu'à le repousser.

LES MAITRES SONNEURS

Je vis qu'il la trouvait si belle que son dépit ne tenait qu'à un fil, car il se baissa vers elle, et, avec une résolution dont je ne l'aurais jamais cru doué, il approcha sa bouche tout près de la sienne et l'eût touchée, si, par je ne sais quelle bisque qui me vint, je n'eusse toussé fortement pour arrêter le baiser au passage.

Brulette s'éveilla en sursaut; je fis comme si pareille chose m'arrivait, et Joseph se trouva un peu sot entre nous deux qui lui demandions ses portements, sans qu'il y eût apparence de confusion dans Brulette ni de malice dans moi.

VINGT-SIXIÈME VEILLÉE

Joseph se remit très-vite, et, reprenant son courage, comme s'il n'en eût point voulu garder le démenti : — Je suis aise de vous trouver céans, dit-il à Brulette, et, après un an écoulé sans nous voir, ne voulez-vous plus embrasser votre ancien ami? Il s'approcha encore; mais elle se recula, étonnée de son air singulier, et lui répondit : — Non, Joset, je n'ai point coutume d'embrasser aucun garçon, quelque ami ancien qu'il me soit et quelque plaisir que j'aie à le saluer.

— Vous êtes devenue bien farouche! reprit-il d'un air de moquerie et de colère.

— Je ne sache pas, Joset, dit-elle, avoir jamais été farouche hors de propos avec vous. Vous ne m'avez point mise dans le cas de l'être ; et comme vous ne m'avez jamais demandé de me familiariser avec vous , je n'ai pas eu la peine de me défendre de vos embrassades. Qu'est-ce qu'il y a donc de changé entre nous, pour que vous me réclamiez ce qui n'est jamais entré dans nos amitiés?

— Voilà bien des paroles et des grimaces pour un baiser! dit Joseph, se montant peu h peu. Si je ne vous ai jamais réclamé ce dont vous étiez si peu avare avec les autres, c'est que j'étais un enfant très-sot. J'aurais cru que vous me recevriez mieux, à présent que je ne suis plus si niais et si craintif.

— Qu'est-ce qu'il a donc? me dit Brulette étonnée et même effrayée, en se rapprochant de moi. Est-ce lui, ou quelqu'un qui lui ressemble? J'ai cru reconnaître notre Joset ; mais, à présent, ce n'est plus ni sa parole, ni sa figure, ni son amitié.

— En quoi vous ai-je manqué, Brulette ? reprit Joseph, un peu démonté et déjà repentant, au souvenir du passé. Est-ce parce que j'ai le courage qui me manquait pour vous dire que vous êtes, pour moi, la plus belle du monde, et que j'ai toujours souhaité vos bonnes grâces? 11 n'y a point là d'offense, et je n'en suis peut-être pas plus indigne que bien d'autres soufferts autour de vous?

Disant cela avec un retour de dépit, il me regarda en face, et je vis qu'il souhaitait chercher querelle au premier qui s'y voudrait prêter. Je ne demandais pas mieux que d'essayer son premier feu. — Joseph, lui dis-je, Brulette a raison de te trouver changé. Il n'y a rien là d'étonnant. On sait comment on se quitte et non comment on se retrouvera. Ne sois donc pas surpris si tu trouves

en moi aussi un petit changement. J'ai toujours été doux et patient , te soutenant en toute rencontre et te consolant dans tes en-

nuis ; mais si tu es devenu plus injuste que par le passé , je suis devenu plus chatouilleux, et je trouve mauvais que tu dises devant moi à ma cousine qu'elle est prodigue de baisers et qu'elle souffre trop de gens autour d'elle.

Joseph me regarda d'un œil méprisant, et prit véritablement un air de diable emmalicé pour me rire à la figure. Et puis il dit, en croisant ses bras et me toisant comme s'il eût voulu prendre ma mesure :

— Ah ! vraiment, Tiennel ? C'est donc toi ? Eh bien, je m'en étais toujours douté, à l'amitié que tu me marquais pour m'endormir.

— Qu'est-ce que vous entendez par là, Joset ? dit Brulette offensée et pensant qu'il eût perdu l'esprit. Où avezvous pris le droit de me blâmer, et comment vous passet-il par la tête de chercher à voir quelque chose de mal ou de ridicule entre mon cousin et moi ? Êtes-vous donc pris de vin ou de fièvre, que vous oubliiez le respect que vous me devez, et l'attachement que je croyais mériter de vous ?

Joseph fut battu de l'oiseau, et prenant la main de Brulette dans la sienne, il lui dit avec des yeux remphs de larmes :

— J'ai tort, Brulette; oui, j'ai été un peu secoué par la fatigue et par l'impatience d'arriver; mais je n'ai pour vous que de l'empresement, et vous ne devez pas le prendre en mauvaise part. Je sais très-bien que vos manières sont retenues et que vous voulez sou-

mission de tout le monde. C'est le droit de votre beauté, qui n'a fait que gagner au lieu de se perdre ; mais convenez que vous aimez toujours le plaisir, et qu'à la danse on s'embrasse beaucoup. C'est la coutume , et je la trouverai bonne quand j'en pourrai profiter à mon tour. Il faut que cela soit, car je sais danser, à présent, tout comme un autre, et, pour la première fois de ma vie, je vas danser avec vous. J'entends revenir les musettes. Venez, et vous verrez que je ne boudrai plus contre le plaisir d'être au nombre de vos serviteurs.

— Joset, répondit Brulette, que ce discours ne contenta qu'à demi, vous vous trompez si vous pensez que j'ai encore des serviteurs. J'ai pu être coquette , c'était mon goût, et je n'ai pas de compte à rendre de moi ; mais j'avais aussi le droit et le goût de changer. Je ne danse donc plus avec tout le monde, et, ce soir, je ne danserai pas davantage.

— J'aurais cru, dit Joseph piqué, que je n'étais pas tout le monde pour l'ancienne camarade avec qui j'ai communiqué et vécu sous le même toit !

La musique et les noceux, qui arrivaient à grand bruit, lui coupèrent la parole, et Huriel entrant, tout animé, sans faire la moindre attention à Joseph, prit Brulette dans ses bras, l'enleva comme une paille et la conduisit à son père qui était dehors, et qui l'embrassa bien joyeusement, au grand crève-cœur de Joseph qui la suivait, et qui, serrant les poings, la voyait faire à ce vieux les amitiés d'une fille à son père.

Me coulant alors à l'oreille du Grand-Bûcheux, je lui fis observer que Joseph était là, et, le jrrévenant de sa mauvaise humeur, je lui dis qu'il serait à propos qu'il emmenât Huriel, tandis que je

déciderais bien aisément Brulette à se retirer aussi. Par ce moyen, Joseph, qui n'était pas de la noce et que ma tante ne retiendrait point, serait bien obligé d'aller coucher à Nohant ou dans quelque autre

LES MAITRES SONNEURS

maison du Chassin. Le Grand-Bûcheux fut de mon avis, et faisant semblant de ne point voir Joseph, qui se tenait à l'écart, il se consulta avec Huriel, tandis que Brulette s'en alla voir dans quel endroit de la maison elle pourrait passer la nuit.

Mais ma tante, qui s'était vantée de nous héberger, n'avait pas compté qu'elle prendrait fantaisie de se coucher avant les trois ou quatre heures du matin. Les garçons ne se couchent même point du tout la première nuit des noces, et font de leur mieux pour que la danse ne périclite point trois jours et trois nuits durant. Si l'un d'eux se sent trop fatigué, il s'en va au foin faire un somme. Quant aux filles et femmes, elles se retirent toutes en une même chambre ; mais ce ne sont guère que les vieilles et les laides qui lâchent ainsi la compagnie.

Aussi, quand Brulette monta en la chambre où elle comptait trouver place auprès de quelque parente, elle tomba dans toute une ronflerie qui ne lui donna pas seulement un coin grand comme la main, et celles qu'elle réveilla lui dirent de revenir au jour, quand elles iraient reprendre le service de la table. Elle redescendit pour nous dire son embarras, car elle s'y était prise trop tard pour s'arranger avec les voisines, il n'y avait pas seulement une chaise en une chambre fermée, où elle put passer la nuit.

— Alors, dit le Grand-Bûcheux, il faut vous en aller dormir avec Thérèse. Mon garçon et moi passerons le temps ici et personne n'y pourra trouver à redire.

J'avais que, pour ôter tout prétexte à la jalousie de Joseph, il était aisé à Brulette de s'échapper avec moi sans rien dire, et le Grand-Bûcheux allant à lui et l'occupant par ses questions, j'emmenai ma cousine au vieux Château, en sortant par le jardin de ma tante.

Quand je revins, je trouvai le Grand-Bûcheux, Joseph et Huriel attablés ensemble. Ils m'appellèrent, et je me mis à souper avec eux, me prêtant à manger, boire, causer et chanter pour éviter l'éclat du dépit qui aurait pu s'amasser dans les discours dont Brulette aurait été le sujet. Joseph, nous voyant ligüés pour le forcer à faire bonne contenance, se posséda très-bien d'abord, et montra même de la gaieté ; mais, malgré lui, il mordit bientôt en caressant, et on sentait qu'à tout propos joyeux il avait un aiguillon au bout de la langue, ce qui l'empêchait d'y aller franchement.

Le Grand-Bûcheux eût souhaité endormir son fiel par un peu de vin, et je crois que Joseph s'y serait prêté de bon cœur pour s'oublier lui-même ; mais jamais le vin n'avait eu de prise sur lui, et, moins que jamais, il en ressentit le bon secours. Il but quatre fois comme nous autres, qui n'avions pas de raisons pour vouloir enterrer nos entendements, et il n'en eut que les idées plus claires et la parole plus nette.

Enfin, à une méchanceté un peu trop forte qui lui vint, sur la finesse des femmes et la trahison des amis, Huriel, frappant du poing sur la table et prenant dans ses mains le bras de son père,

qui depuis longtemps le poussait du coude pour le rappeler à la patience :

— Non, mon père, dit-il, pardonnez-moi, mais je n'en puis endurer davantage, et il vaut mieux s'expliquer ouvertement quand on y est. Que ce soit demain, ou dans une semaine, ou dans une année, je sais que Joseph aura la dent aussi pointue qu'à cette heure, et si j'ai l'oreille fer-

mée jusque-là, il faudra bien toujours qu'elle finisse par s'ouvrir aux reproches et aux injustices. Voyons, Joseph, il y a une bonne heure que je comprends, et tu as dépensé beaucoup d'esprit de trop. Parle chrétien, j'écoute. Dis ce que tu as sur le cœur, le pourquoi et le comment. Je te répondrai de même.

— Mons, soit! expliquez-vous, dit le Grand-Bûcheux, en renversant son verre et prenant son parti comme il savait le faire à l'occasion : on ne boira plus, si ce n'est pour trinquer de franche amitié, car il ne faut pas mêler le venin du diable au vin du bon Dieu.

— Vous m' étonnez beaucoup tous les deux, dit Joseph, qui devint jaune jusque dans le blanc de l'œil, et qui cependant continua de rire malicieusement. A qui diantre en avez-vous, et pourquoi vous grattez-vous quand nulle mouche ne vous pique ? Je n'ai rien contre personne ; seulement je suis en humeur de me moquer de tout, et je ne pense pas que vous m'en puissiez ôter l'envie.

— Peut-être ! dit Huriel, dépité à son tour.

— Essayez-y donc 1 reprit Joseph toujours ricanant.

— Assez ! dit le Grand-Bûcheux, frappant sur la table avec sa grosse main noueuse. Taisez-vous l'un et l'autre, et puisqu'il n'y a pas de franchise chez toi, Joseph, j'en aurai pour deux. Tu as méconnu dans ton cœur la femme que tu voulais aimer; c'est un tort que le bon Dieu peut te pardonner, car il ne dépend pas toujours d'un homme d'être confiant ou méfiant dans ses amitiés ; mais c'est, à tout le moins, un malheur qui ne se répare guère. Tu es tombé dans ce malheur, il faut t'y accoutumer et t'y soumettre.

— Pourquoi donc ça, mon maître ? dit Joseph, se redressant comme un chat sauvage. Qu'est-ce qui s'est chargé de dire mon tort à celle qui n'en avait pas eu connaissance et qui n'a rien eu à en souffrir ?

— Personne ! répondit Huriel. Je ne suis pas un lâche.

— Alors, qui s'en chargera ? reprit Joseph.

— Toi-même, dit le Grand-Bûcheux.

— Et qui m'y obligera ?

— La conscience de ton propre amour pour elle. Un doute ne va jamais seul, et si tu es guéri du premier, il t'en viendra un second qui te sortira des lè\Tes aux premiers mots que tu lui voudras dire.

— M'est avis, Joseph, dis-je à mon tour, que c'est déjà fait, et que tu as offensé, ce soir, la personne que tu veux disputer.

— C'est possible, répondit-il fièrement ; mais cela ne regarde qu'elle et moi. Si je veux qu'elle en revienne, qui vous dit qu'elle n'en reviendra pas ? je me rappelle une chanson de mon maître dont la musique est belle et les paroles vraies :

On donne à qui demande.

— Eh bien, marchez, Huriel ! Demandez en paroles, moi je demanderai en musique, et nous verrons si on est trop engagé avec vous pour ne pas se retourner de mon côté. Voyons, allez-y franchement, vous qui me reprochez d'y aller de travers ! Nous voilà à deux de jeu, nous n'avons pas besoin de nous déguiser. Une belle maison n'a pas qu'une porte, et nous frapperons chacun à la nôtre.

— Je le veux bien, répondit Huriel ; mais vous ferez attention à une chose, c'est que je ne veux plus de repro-

LES MAITRES SONNEURS

ches, ni sérieux, ni moqueurs. Si j'oublie ceux que j'aurais à vous faire, ma douceur n'ira pas jusqu'à souffrir ceux que je ne mérite pas.

— Je veux savoir ce que vous me reprochez ! fit Joseph, à qui le trouble de sa bile ôtait la souvenance.

— Je vous défends de le demander, et je vous commande de vous en aviser vous-même, répondit le Grand- Bûcheux. Quand vous échangeriez quelque mauvais coup avec mon fils, vous n'en seriez pas plus blanc pour cela, et vous n'auriez pas sujet d'être bien fier, si je vous retirais le pardon que, sans rien dire, mon cœur vous a accordé !

— Mon maître, s'écria Joseph, très-échauffé d'émotion, si vous avez cru avoir quelque pardon à me faire, je vous en remercie; mais, dans mon idée, je ne vous ai pas fait d'offense. Je n'ai jamais songé à vous tromper, et si votre fille avait voulu dire oui, je n'aurais pas reculé devant mon offre ; c'est une fille sans pareille

pour la raison et la droiture; je l'aurais aimée, mal ou bien, mais sincèrement et sans trahison. Elle m'eût peut-être sauvé de bien des torts et de bien des peines ! mais elle ne m'en a pas trouvé digne. Or donc, je suis libre, à cette heure, de rechercher qui me plaît, et je trouve que celui qui avait ma confiance et me promettait son secours s'est bien dépêché de profiter d'un moment de dépit pour me vouloir supplanter.

— Ce moment de dépit a duré un mois, Joseph, répondit Huriel, soyez donc juste ! Un mois, pendant lequel vous avez, par trois fois, demandé ma sœur. Je devais donc penser que vous en faisiez une dérision, et, pour vous justifier d'une pareille insulte auprès de moi, il faut que vous me blanchissiez de tout blâme. J'ai cru à votre parole, voilà tout mon tort : ne me donnez point à croire que c'en soit un dont je me doive repentir.

Joseph garda le silence ; puis, se levant : — Oui, vous avez raison dans le raisonnement, dit-il. Vous y êtes tous deux plus forts que moi, et j'ai parlé et agi comme un homme qui ne sait pas bien ce qu'il veut ; mais vous êtes plus fous que moi si vous ne savez pas que, sans être fou, on peut vouloir deux choses contraires. Laissez-moi pour ce que je suis, et je vous laisserai pour ce que vous voudrez être. Si vous êtes un cœur franc, Huriel, je le connaîtrai bientôt, et, si vous gagnez la partie de bon jeu, je vous rendrai justice et me retirerai sans rancune.

— A quoi connaîtrez-vous mon cœur franc, si vous n'avez pas encore été capable de le juger et de m'en tenir compte ?

— A ce que vous direz de moi à Brulette, répondit Joseph. Il vous est commode de l'indisposer contre moi, et je ne peux pas vous rendre la pareille.

— ■ Attends ! dis-je à Joseph, n'accuse personne injustement. Thérance a déjà dit à Brulette que tu l'avais demandée en mariage il n'y a pas quinze jours.

T- Mais il n'a pas été dit et il ne sera pas dit autre chose, ajouta Huriel. Joseph, nous sommes meilleurs que tu ne crois. Nous ne voulons pas t'ôter l'amitié de Brulette.

Cette parole toucha Joseph, et il avança la main comme pour prendre celle d'Huriel; mais son bon mouvement demeura en route et il s'en alla, sans dire un mot de plus à personne.

— C'est un cœur bien dur ! s'écria Huriel, qui était trop bon pour ne pas souffrir de ces airs d'ingratitude.

— Non! c'est un cœur malheureux, lui répondit son père.

Frappé de cette parole, je suivis Joseph pour le gronder ou le consoler, car il me semblait qu'il emportait la mort dans ses yeux. J'étais aussi mal content de lui qu'Huriel, mais l'habitude que j'avais eue de le plaindre et de le soutenir, m'emportait vers lui quand même.

Il marchait si vite sur le chemin de Nohant, que je l'eus bientôt perdu de vue; mais il s'arrêta au bord du Lajon, qui est un petit étang sur une brande déserte. L'endroit est triste et n'a, pour tout ombrage, que quelques mauvais arbres mal nourris en terre maigre ; mais le marécage foisonne de plantes sauvages, et, comme c'était le moment de la pousse du plateau blanc et de mille sortes d'herbages de marais, il y sentait bon comme en une chapelle fleurie.

Joseph s'était jeté dans les roseaux, et, ne se sachant pas suivi, se croyant seul et caché, il gémissait et grondait en même temps,

comme un loup blessé. Je l'appelai, seulement pour l'avertir, car je pensais bien qu'il ne me voudrait pas répondre, et j'allai droit à lui.

— Ça n'est pas tout ça, lui dis-je, il faut s'écouter, et les pleurs ne sont pas des raisons.

— Je ne pleure pas, Tiennet, me répondit-il d'une voix assurée. Je ne suis ni si faible ni si heureux que de me pouvoir soulager de cette manière-là. C'est tout au plus si, dans les pires moments, il me vient une pauvre larme hors des yeux, et celle qui cherche à en sortir, à cette heure, n'est pas de l'eau, mais du feu, que je crois, car elle me brûle comme un charbon ardent ; mais ne m'en demande pas la cause ; je ne sais pas la dire ou ne veux pas la chercher. Le temps de la confiance est passé. Je suis daté ma force et ne crois plus à l'aide des autres. C'était de la pitié ; je n'en ai plus besoin, et ne veux plus compter que sur moi-même. Merci de tes bonnes intentions. Adieu. Laisse-moi.

— Mais où vas-tu passer la nuit ?

— Je vas voir ma mère.

— H est bien tard, et il y a loin d'ici à Saint-Chartier.

— N'importe ! dit-il en se levant. Je ne saurais rester en place. Nous nous reverrons demain, Tiennet.

— Oui, chez nous, car c'est demain que nous y retournons.

— Ça m'est égal, dit-il encore. Oii elle sera, je saurai bien la retrouver, votre Brulette, et elle n'a peut-être pas encore dit son dernier mot !

Il s'en alla d'un air très-résolu, et, voyant que sa fierté le soutenait, je renonçai à le tranquilliser. Je comptai que la fatigue, le plaisir de voir sa mère et une ou deux journées de réflexion le ramèneraient à la raison. Je projetai donc de conseiller à Brulette de rester au Chassin jusqu'au surlendemain, et, revenant vers ce village, je trouvai, dans le coin d'un pré que je traversais pour m'abrégier le retour, le Grand-Bùclieax et son fils qui faisaient, comme ils disaient, leur couverture : ce qui signifiait qu'ils s'arrangeaient pour dormir dans l'herbe, ne voulant pas déranger les deux fillettes au vieax Château, et se faisant un plaisir de reposer à la franche étoile en cette douce saison de printemps.

Leur idée me sembla bonne , et le gazon frais meilleur que le foin échauffé, en quelque grenier, par une trentaine de camarades. Je m'étendis donc à leurs côtés, et, regardant les petits nuages blancs dans le ciel clair, respirant l'aubépine, et songeant à Thérance, je m'endormis du meilleur somme que j'eusse jamais fait.

LES MAITRES SONNEURS

J'ai toujours été franc dormeur et m'en suis rarement tiré de moi-même dans ma jeunesse. Mes deax camarades de lit , ayant beaucoup marché pour venir au Chassin , laissèrent aussi lever le soleil , et s'éveillèrent en riant de se voir devancer par lui , ce qui ne leur arrivait pas souvent. Ils s'égayèrent encore davantage en regardant comme je m'y prenais pour ne pas tomber dans la ruelle, en ouvrant les yeux sans savoir où j'étais.

— Or çà, dit Huriel, debout, mon garçon, car nous voilà en retard. Sais-tu une chose? c'est que nous sommes aujourd'hui au dernier jour de mai, et que c'est chez nous la coutume d'attacher

le bouquet à la porte de sa bonne amie, quand on ne s'est pas trouvé à même de le faire au premier jour du mois. Il n'y a point de risque qu'on nous ait prévenus, puisque, d'une part, on ne sait point où sont logées ma sœur et ta cousine, et que, de l'autre, on ne pratique pas chez vous ce bouquet du revenez-y. Mais nos belles sont peut-être déjà éveillées, et si elles sortent de leur chambre avant que le mai soit planté à l'huisserie, elles nous traiteront de paresseux.

— Comme cousin, répondis-je en riant, je te permets bien de planter ton mai, et comme frère, ta permission serait bonne pour le mien ; mais voilà le père qui n'entend peut-être pas de la même oreille ?

— Si fait ! dit le Grand-Bûcheux. Huriel m'a dit quelque chose de cela. Essayer n'est pas difficile ; réussir, c'est autre chose ! Si tu sais t'y prendre, nous verrons bien , mon enfant. Cela te regarde !

Encouragé par son air d'amitié , je courus au buisson voisin et coupai , bien gaïement , tout un jeune cerisier sauvage en fleur, tandis qu'Huriel, qui s'était à l'avance pourvu d'un de ces beaux rubans tissés de soie et d'or qu'on vend dans son pays, et que les femmes mettent sous leurs coiffes de dentelle, mêlait de l'épine blanche avec de l'épine rose et les nouait en un bouquet digne d'une reine.

Nous ne fîmes que trois enjambées du pré au château , et le silence qui y était nous assura que nos belles dormaient encore, sans doute pour avoir causé ensemble une bonne partie de la nuit ; mais notre étonnement fut grand lorsque, entrant dans le

préau , nous vîmes un superbe mai tout chamarré de rubans blanc et argent, pendu à la porte que nous pensions étrenner.

— Oui-dà ! dit Huriel , se mettant en devoir d'arracher cette offrande suspecte et regardant de travers son chien qui avait passé la nuit dans le préau. Comment donc avezvous gardé la maison, maître Satan ? Avez-vous fait déjà des connaissances dans le pays , que vous n'avez pas mangé les jambes de ce planteur de mai ?

— Un moment, dit le Grand-Bûcheux, arrêtant son fils qui voulait ôter le bouquet : il n'y a, par ici, qu'une connaissance que Satan soit capable de respecter et qui sache la coutume du revenez-y, pour l'avoir vu pratiquer chez nous. Or, tu as promis, à celui-là justement, de ne le point contre-carrer. Contente-toi donc de plaire sans le faire prendre en déplaisance , et respecte son offrande, comme sans doute il eût respecté la tienne.

— Oui, mon père, dit Huriel , si j'étais sûr que ce fût lui ; mais qui nous dit que ce ne soit pas quelque autre ? et pour Thérance peut-être ?

Je lui observai que personne ne connaissait Thérance et ne l'avait peut-être encore vue, et, en regardant les fleurs de nœufar blanc qui étaient là liées en gerbes et fraîchement arrachées , je me rappelai que ces plantes n'étaient pas communes dans l'endroit et ne poussaient guère que dans les marais du Lajon , où j'avais vu Joseph s'arrêter. Sans doute, au lieu de s'en aller à Saint-Chartier , il était revenu sur ses pas, et il avait même fallu qu'il entrât bien avant dans l'eau et dans le sable mouvant , qui y est dangereux, pour en retirer une si belle provision.

— Allons, dit Huriel sn soupirant, c'est donc que la bataille commence entre nous ! Et il attacha son mai d'un air soucieux que je trouvai bien modeste de sa part, car il me semblait pouvoir être sûr de son fait et ne craindre personne. J'aurais bien voulu être aussi assuré de ma chance auprès de sa sœur, et, en plantant mon bouquet, le cœur me battait comme si je l'eusse sentie derrière la porte, toute prête à me le jeter à la figure.

Aussi devins-je pâle quand cette porte s'ouvrit ; mais ce fut Brulette qui parut la première, donna le baiser du matin au Grand-Bûcheux, une poignée de main à moi, et montra ime mine tout enrougie d'aise à Huriel , à qui elle n'osa cependant rien dire.

— Oh ! oh ! mon père , dit Thérance , arrivant aussi et embrasant bien fort le Grand-Bûcheux, vous âvez donc fait le jeune homme toute la nuit ? Allons , entrez , que je vous fasse déjeuner. Mais, auparavant , laissez-moi regarder ces bouquets. Trois, Brulette? oh ! comme vous y allez , mignonne ! Est-ce que cette procession-là va durer tout le matin ?

— Deux seulement pour Brulette , répondit Huriel ; le troisième est pour toi, ma sœur. Et il lui montra mon cerisier, si chargé de fleurs , qu'il avait déjà fait une pluie blanche sur le seuil de la porte.

— Pour moi? dit Thérance étonnée. C'est donc toi, frère, qui as craint de me rendre jalouse de Brulette ?

— Un frère n'est pas si galant que ça, dit le Grand- Bûcheux. N'as-tu donc aucune doutance d'un amoureux craintif et discret, qui serre les dénis au lieu de se déclarer ?

Thérance regarda autour d'elle, comme si elle cherchait quelque autre que moi, et, quand elle arrêta ses yeux noirs sur ma figure déconfitte et sottte, je crus qu'elle allait rire, ce qui m'eût percé le cœur. Mais elle n'en fit rien, et rougit même un si peu. Puis , me tendant la main bien franchement : — Merci , Tiennet, fit-elle. Vous avez voulu me marquer votre souvenir, et je l'accepte, sans plus m'en faire accroire qu'il ne faut pour un bouquet.

— Eh bien, dit le Grand-Bûcheux, si tu l'acceptes, ma fille, il t'en faut, suivant l'usage, attacher un brin sur ta coiffe !

' — Mais non, répondit Thérance; cela pourrait fâcher quelque fille du pays, et je ne veux point que ce bon Tiennet ait à se repentir pour m'avoir fait une honnêteté.

— Oh ! ça ne fâchera personne, m'écriai-je ; e. si ça ne vous fâche point vous-même , ça me contentera grandement.

— Soit ! dit-elle, en cassant une petite branche de mes fleurs qu'elle s'attacha dune épingle sur la tête. Nous ne sommes ici qu'au Chassin, Tiennet ; si nous étions en votre

LES MAITKES SONNEURS

endroit, j'y ferais plus de façons, crainte de vous brouiller avec quelque payse.

— Brouillez-moi avec toutes, Thérance, je ne demande pas mieux !

— Pour cela ? dit-elle , ce serait aller trop vite. Quand on dépouille son prochain , il faut le dédommager, et je ne vous connais pas assez, Tiennet, pour dire que nous y gagnerions tous

les deux. Puis, détournant ce propos avec l'oubli d'eUe-même qu'elle faisait si naturellement :

— C'est à ton tour, mignonne, dit-elle à Brulette ; quel remerciement vas-tu faire de ces deux mais, et dans leque choisiras-tu ton fleuron ?

— Dans aucun , si je ne sais d'où ils me viennent, répondit ma prudente cousine. Parlez donc, Huriel, et m'empêchez de faire une méprise.

— Je ne peux rien dire, dit Huriel , sinon que voilà le mien.

— Alors , je le prends tout entier, fit-elle en le détachant; et quant à ce bouquet de rivière, m'est avis qu'il se déplaît bien, pendu à ma porte. Il se trouvera mieux dans le fossé.

Parlant ainsi, elle orna sa coiffe et son corsage des fleurs d'Huriel, et, après avoir serré le restant dans sa chambre, elle se disposait à jeter l'autre dans le reste d'ancien fossé qui séparait le préau du petit parc ; mais comme elle y portait la main, Huriel s'étant refusé à faire une telle insulte à son rival, un son de mustette sortit du bois dont le taillis serrait la petite cour en face de nous, et quelqu'un qui par conséquent se trouvait caché assez près pour [entendre et voir toutes choses, joua l'air des Trois Fendeux du père Bastien.

Il le joua d'abord tel que nous le connaissions, et ensuite un peu différemment, d'une façon plus douce et plus triste, et enfin le changea du tout au tout, variant les modes et y mêlant du sien, qui n'était pas pire, et qui même semblait soupirer et prier d'une manière si tendre qu'on ne se pouvait tenir d'en être touché de compassion. Ensuite, il le prit sur un ton plus fort et plus vif,

comme si c'était une chanson de reproche et de commandement, et Brulette, qui s'était avancée et arrêtée au bord du fossé, prête à y jeter le mai, mais ne s'y pouvant décider, recula comme effrayée de la colère qui était marquée dans cette musique. Alors Joseph, écartant les broussailles avec ses pieds et ses épaules, parut sur le revers du fossé, l'œil en feu, sonnant toujours, et semblant, par son jeu et sa mine, menacer Brulette d'un grand désespoir si elle ne renonçait point à l'alfront qu'elle avait eu dessein de lui faire.

VINGT-SEPTIÈME VEILLÉE

j — Brave musique et grand sonneur ! s'écria le Grand-Bû-

'cheux, battant des mains quand ce fut fini. Voilà du bon et du beau, Joseph, et on se peut consoler de tout quand on tient comme ça le dragon par les cornes. Viens ici qu'on te complimente 1

— On ne se console pas d'une insulte, mon maître, répondit Joseph, et il y aura, pour toute la vie, un fossé plein

d'épines entre Brulette et moi, si elle jette dans celui-ci les fleurs de mon offrande.

— A Dieu ne plaise, répondit Brulette, que je paye si mal une si belle aubade ! Viens ici, Joset; il n'y aura jamais d'épines entre nous, que celles quetuy planteras toi-même.

Joseph, brisant, comme un sanglier, les ronces drues comme un filet qui le retenaient sur la berge du fossé, et voltigeant sur la

vase qui en verdissait le fond, sauta dans le préau, et, prenant le bouquet dans les mains de Brulette, il en arracha des Heurs qu'il lui voulut placer sur la tête, à côté de l'épine blanche et rose d'Huriel. 11 agissait ainsi d'un air d'orgueil, et comme un homme qui a gagné le droit d'imposer sa volonté ; mais Brulette l'arrêtant, lui dit :

— Un moment, Joseph; j'ai mon idée, et c'est à toi de t'y soumettre. Tu dois être bientôt reçu maître sonneur, et puisque le bon Dieu m'a rendue si sensible à la musique, c'est que je m'y entends un peu sans avoir rien appris. J'ai donc fantaisie de faire ici un concours et d'y récompenser celui qui s'y comportera le mieux. Donne ta musette à Huriel et qu'il fasse sa preuve, comme tu viens de faire la tienne.

— Oui, oui, j'y consens tout à fait, s'écria Joseph, dont la figure brilla de défi. A ton tour, Huriel, et fais parler cette peau de bouc comme le gosier d'un rossignol, si tu peux !

— Ce ne sont pas là nos conditions, Joseph, réponflit Huriel. Tu as dis que tu me laisserais la parole et j'ai parlé ! Je te laisse la musique, oh je reconnais que tu es au-dessus de moi. Reprends donc ta musette et parle encore en ton langage ; personne ici ne se lassera de t'entendre.

— Puisque tu te confesses vaincu, reprit Joseph, je ne jouerai plus que par commandement de Brulette.

— Joue, lui dit-elle ; et, tandis qq'il sonnait encore merveilleusement, elle tressa une guirlande des fleurs de nénufar blanc avec les rubans argentés qui Uaient la gerbe. La chanterie de Joseph étant achevée, elle vint à lui et enroula cette guirlande autour du bourdon de sa cornemuse, en lui parlant ainsi :

— Joset, le beau sonneur, je te reçois maître en sonnerie et t'en donne le prix. Que ce gage te porte bonheur et gloire, et qu'il te marque l'estime que je fais de tes grands talents.

— Oui, oui, c'est bien! dit Joseph. Merci, ma Brulette. Achève donc de me rendre fier et content, en gardant pour toi une de ces fleurs que tu me donnes. Cueille sur moi la plus belle et la mets vivement sur ton cœur, si tu ne la veux mettre sur ton front.

Brulette sourit en rougissant, et, belle comme un ange, regarda Huriel, qui pâhssait et se jugeait perdu.

— Joseph, répondit-elle, je t'ai donné là une belle maîtrise, celle de la musique! Il t'en faut contenter et ne point demander la maîtrise d'amour, qui ne se gagne point par force ni par science, mais par la volonté du bon Dieu.

La figure d'Huriel s'éclaircit, et celle de Joseph s'embrasa.

— Brulette, s'écria-t-il, il faudra que la volonté du boa Dieu soit la mienne !

— Oh ! doucement, dit-il ; lui seul est le maître, et voilà un de ses petits anges qui ne doit point entendre de paroles contraires à la religion.

LES MAITRES SONNEURS

Elle disait cela, recevant dans ses bras Chariot, bondissant après elle comme un agneau vers sa mère. Thérénce, qui était rentrée en la chambre pendant la sonnerie de Joseph, venait de le lever, et, sans prendre le temps de se laisser habiller, il accourait, quasi nu, embrasser sa mignonne, avec un air de maître et de jaloux qui se moquait bien des prétentions des amoureux.

Joseph, qui avait oublié tous ses soupçons et qui se croyait abusé par la lettre du fils Carnat se recula du passage de Chariot, comme si ce fût un serpent ; et quand il le vit échanger avec Brulette des caresses si vives, l'appelant mère mignonne et maman au petit Chariot, il lui passa un vertige devant les yeux comme s'il allait tomber en pâmoison; mais, tout aussitôt, transporté de colère, il s'élança sur l'enfant, et, l'attirant à lui très-brutalement :

— Voilà donc enfin la vérité qui se montre ! dit-il d'une voix suffoquée ; voilà le jeu qu'on fait de moi et la maîtrise d'amour qui m'a devancé !

Brulette, effrayée de la colère de Joseph et des cris de Chariot, voulut le lui reprendre ; mais, ne se connaissant plus, il le tirait à lui, riant d'une manière farouche, et disant qu'il le voulait regarder tout son soûl pour en trouver la ressemblance ; et, dans ce débat, il serrait l'enfant sans y songer et l'étouffait, au désespoir de Brulette, qui, n'osant pas ajouter, par sa défense, au risque qu'il y courait, se jeta vers Huriel en lui disant :

— Mon enfant ! mon enfant! il me tue mon pauvre enfant!

Huriel n'y alla pas deux fois. 11 empoigna Joseph par la nuque et le serra si vite et si fort, que ses bras raidis se desserrant, je pus recevoir Chariot dans les miens et le rapporter quasi pâmé à Brulette.

Joseph faillit pâmer aussi, autant de l'accès de rage qui lui était venu, que de la manière dont Huriel l'avait empoigné. Il s'en serait suivi une bataille, et le Grand-Bûcheux se jetait déjà au milieu, si Joseph eût compris ce qui s'était passé ; mais il ne se rendait compte de rien, sinon que Brulette était mère et qu'il avait été trompé par elle et par nous.

— Vous ne vous en cachez donc plus ? lui dit-il avec des mots entrecoupés d'un reste d'étouffement.

— Qu'est-ce que vous prétendez donc me dire ? répliqua Brulette, qui était tout en larmes, assise sur le gazon, et adoucissant avec ses mains les meurtrissures que Chariot avait reçues aux bras. Vous êtes un fou très-méchant, voilà tout ce que je sais. Ne vous approchez plus de moi, et n'ayez jamais le malheur de brutaliser cet enfant, si vous ne voulez que Dieu vous maudisse !

— Un seul mot, Brulette, dit Joseph ; si vous êtes sa mère, confessez-le. Vous aurez ma pitié et mon pardon ; je vous soutiendrai même, au besoin ; mais si vous ne pouvez le nier que par un mensonge... vous aurez mon mépris et mon oubli !

— Sa mère ? moi, sa mère ? s'écria Brulette en se relevant comme pour repousser Chariot. Vous croyez que je suis sa mère ? dit-elle encore, en reprenant contre son cœur le pauvre enfant, cause de tant de soucis. Alors elle regarda d'un air égaré autour d'elle, et cherchant Huriel des yeux : Est-il possible, s'écria-t-elle, que l'on pense de moi une pareille chose ?

— La preuve qu'on ne le pense pas, répondit Huriel en s'approchant d'elle et en caressant Chariot, c'est qu'on aime l'enfant que vous aimez.

— Dites mieux, mon frère, s'écria vivement Thérance, dites ce que vous me disiez hier ! « Qu'il soit à elle ou non, il sera mien si elle veut être mienne. »

Brulette jeta ses deux bras au cou d'Huriel, et s'y tenant attachée comme une vigne à un chêne :

— Soyez donc mon maître, dit-elle, car je n'en ai jamais eu et n'en aurai jamais d'autre que vous.

Joseph regardait cet accord soudain dont il était la cause, avec une douleur et un regret si grands, qu'il faisait peine à voir. Le cri de vérité de Brulette l'avait saisi, et il croyait avoir rêvé l'offense qu'il venait de lui faire. Il sentit que tout était fini entre eux, et, sans dire une parole, il ramassa sa musette et s'enfuit.

Le Grand-Bûcheux courut après lui et le ramena, disant :

— Non, non, ce n'est pas comme cela qu'il faut se quitter, après une amitié d'enfance. Abaisse ton orgueil, Joseph, et demande pardon à cette honnête fille. C'est ma fille, à cette heure, l'accord en est fait, et j'en suis fier; mais il faut qu'elle reste ta sœur. On pardonne à un frère ce qu'on ne peut pardonner à un amant.

— Qu'elle me pardonne si elle veut et si elle peut ! dit Joseph; mais si je suis coupable, je ne peux recevoir l'absolution que de moi-même. Laissez-moi, Brulette, cela me vaudra peut-être mieux. Je vois bien que j'ai fait ce qu'il fallait pour me perdre dans votre esprit. Il n'y a pas à en revenir; mais si je vous fais pitié, ne me le dites pas. Je ne vous demande plus rien.

— Cela ne serait pas arrivé, répondit Brulette, si vous aviez fait votre devoir, qui était d'aller embrasser votre mère. Allez-y, Joseph, et surtout ne lui dites pas de quoi vous m'avez accusée : vous la feriez mourir de chagrin.

— Ma chère fille, reprit encore le Grand-Bûcheux, retenant toujours Joseph, j'ai idée qu'il ne faut gronder les enfants que quand ils sont dans un état tranquille. Autrement, ils entendent

de travers ce qu'on leur dit, et ne profitent point des reproches. Pour moi, Joseph a des moments de folleté, et s'il n'en fait pas amende honorable aussi aisément qu'un autre, c'est peut-être qu'il sent beaucoup son tort et souffre plus de son propre blâme que de celui d'autrui. Donnez-lui l'exemple de la raison et de la bonté. Il n'est pas malaisé de pardonner quand on est heureux, et vous devez vous sentir contente d'être aimée comme vous l'êtes ici. Davantage ne serait pas possible, car je sais de vous, à présent, des choses qui me font vous tenir en si haute estime, que voilà des mains qui tordraient le cou à quiconque vous insulterait délibérément; mais il n'en est point ainsi de l'insulte de Joseph. Elle est partie de la fièvre et non de la réflexion, et la honte l'a suivie de si près que son cœur vous en fait, à cette heure, parfaite réparation. Allons, Joseph, un mot de ta signature à la fin de mon discours ; je ne t'en demande pas plus, et Brulette s'en contentera, n'est-ce pas, ma fille ?

— Vous ne le connaissez guère si vous croyez qu'il le dira, mon père, répondit Brulette ; mais je ne l'exige pas, parce que, avant tout, je vous veux contenter. Par ainsi, Joseph, je te pardonne, encore que tu n'y tiennes point. Keste déjeuner avec nous, et parlons d'autre chose ; ce qui a été dit est oublié.

Joseph ne dit mot, mais il ôta son chapeau et posa son

LES MAITRES SONXEL'RS

bâton, comme décidé à rester. Les deux jeunes filles rentrèrent en la maison pour apprêter le repas, et Huriel, qui avait grand soin de son cheval, se mit à l'étreillir et à le panser. Je m'occupai de Chariot que Brulette m'avait confié ; et le Grand-

Bûcheux, voulant distraire Joseph, lui parla musique et loua beaucoup l'arrangement qu'il avait donné à sa chanson.

— Ne me parlez plus de cette chanson -là, lui dit Joseph. Elle ne me rappellerait que des peines, et je la veux oublier.

— Eh bien, dit le Grand-Bûcheux, joue-moi quelque autre chose de ton invention, et là, tout de suite, comme l'idée t'en viendra.

Joseph s'éloigna avec lui dans le parc, et [nous l'entendîmes sonner des airs si tristes et si plaintifs qu'il semblait d'une âme prosternée dans le repentir et la contrition.

— L'entends-tu? dis-je à Brulette. Voilà sa manière de se confesser, sans doute, et si le chagrinⁱⁱⁱ est une réparation, il te la donne de son mieux.

— Je ne crois pas à un bien tendre cœur sous une si rude fierté, répondit Brulette; je suis, à présent, comme Thérèse : un peu de tendresse m'attire plus qu'un beau savoir ; mais j'ai pardonné, et si ma pitié n'est pas aussi grande que Joseph la réclame en son langage, c'est parce que je lui connais une consolation dont mon oubli ne le privera point : c'est l'estime que les autres et lui-même feront de ses talents. Si Joseph n'y tenait pas plus qu'à l'amitié, il n'aurait pas la langue muette et l'œil sec devant les reproches de l'amitié. On ne [sait bien demander que ce dont on a grand besoin.

— Eh bien, dit le Grand-Bûcheux, revenant seul du parc, l'avez-vous écouté, mes enfants? Il a dit tout ce qu'il pouvait et voulait dire, et, content de m'avoir tiré des larmes des yeux avec ses inventions, il s'en va plus tranquille.

— Vous ne l'avez pas pu garder à déjeuner, 'pas moins ! dit Thérance en souriant.

— Non, répondit le père. Il a trop bien sonné pour n'être pas consolé aux trois quarts, et il a mieux aimé partir là-dessus que sur quelque sottise qu'il aurait pu dire à table.

VINGT-HUITIÈME VEILLÉE

Quand nous fûmes au repas, nous nous sentions tous soulagés de l'appréhension de la veille, par rapport à la fâcherie d'Huriel et de Joseph, et, comme Thérance montrait bien, soit en sa présence, soit en son absence, qu'elle n'avait pour lui aucun ressentiment, bon ou mauvais, du passé, je me trouvais, ainsi qu'Huriel et le Grand-Bûcheux, en idées riantes et tranquilles. Chariot, se voyant choyé et caressé de tout le monde, commençait à oublier l'homme qui l'avait épeuré et meurtri. De temps en temps il se retournait encore au moindre bruit, et Thérance le consolait en riant et en lui disant qu'il était parti et ne reviendrait plus. Nous étions là comme une seule famille, et, tout en servant Thérance avec un grand respect, je me

disais que j'aurais le vouloir moins impérieux et plus patient avec mes amours que Joseph avec les siennes.

Brulette seule demeurait soucieuse et accablée, comme si elle eût reçu dans le cœur un mauvais coup. Huriel s'en inquiétait ; le Grand-Bûcheux, qui connaissait bien l'âme humaine dans tous ses plis, et qui était si bon que sa figure et sa parole mettaient du

miel dans toutes les amertumes, lui prit ses petites mains, et, attirant sa jolie tête sur son cœur, lui dit, à la fin du repas :

— Brulette, nous avons une prière à l'adresser, et si tu as l'air triste et inquiète, voilà mon fils et moi qui l'oserons. Ne veux-tu point nous donner un sourire d'encouragement ?

— Parlez, mon père, et commandez-moi ? répondit Brulette.

— Eh bien, ma fille, il faut que tu sois consentante de nous présenter dès demain à ton grand-père, à seules fins qu'il agrée mon Huriel pour son petit-fils.

— C'est trop tôt, mon père, répondit Brulette, répandant encore quelques larmes, ou pour mieux dire, c'est trop tard ; car si vous m'aviez commandé cela, il y a une heure, avant que Joseph lâchât de certaines paroles devant moi, j'eusse été consentante de bon cœur. A présent j'aurais honte, je vous le confesse, d'accepter si librement la foi d'un honnête homme, quand je vois que je ne passe point pour une honnête fille. Je savais bien qu'on m'avait reproché une humeur légère et des goûts de coquetterie. Votre fils lui-même m'avait doucement tancée là-dessus, l'an dernier. Thérance m'en blâmait, tout en me donnant son amitié. Aussi, voyant qu'Huriel avait tant de courage pour me quitter sans me demander rien, j'avais fait de grandes réflexions. Le bon Dieu m'y avait aidée en m'envoyant la charge de ce petit enfant, qui ne me plaisait pas d'abord et que j'aurais peut-être refusé, si à mon devoir ne se fût mêlée l'idée que, par un peu de sagesse et de vertu, je serais plus digne d'être aimée que par mon babillage et mes toilettes. Je pensais donc d'avoir réparé mes années d'insouciance, et d'avoir mis sous mes pieds le trop grand amour de ma petite personne. Je me voyais bien critiquée et délaissée chez

nous ; je m'en consolais en me disant : « S'il revient, lui, il verra bien que je ne mérite pas d'être blâmée pour être devenue raisonnable et sérieuse. » Mais voilà que j'apprends bien autre chose, autant par la conduite de Joseph que par la parole de Thérance. Ce n'était pas seulement Joseph qui me croyait égarée depuis longtemps, c'était Huriel aussi, puisqu'il avait l'amour assez fort et le cœur assez grand pour dire hier à sa sœur : « Fautive ou non fautive, je l'aime et la prends comme elle est. » Ah ! Huriel, je vous en remercie ! mais je ne veux pas que vous m'épousiez avant de me connaître. Je souffrirais trop de vous voir critiqué comme vous allez l'être, sans doute, à cause de moi. Je vous respecte trop pour laisser dire que vous endossez la paternité d'un champi. Allez ! convenez qu'il faut que j'aie été bien légère dans mes allures d'autrefois, pour donner prise à une pareille accusation ! Eh bien, je veux que vous me jugiez par ma conduite de tous les jours, et que vous sachiez que je suis pas seulement beue danseuse à la noce, mais bonne gardienne de mon devoir à la maison. Nous viendrons demeurer ici, comme vous le souhaitez ; et, dans un an, si je ne suis pas maîtresse de vous prouver que je n'ai pas à rougir de mes soins pour Chariot,

LES MAITRES SONNEURS

du moins je vous aurai donné, par toutes mes actions, la preuve que je suis raisonnable dans mes esprits autant que saine dans ma conscience.

Huriel arracha Brulette des bras de son père, embrassa dévotement les larmes qui coulaient de ses beaux yeux, et la remplaçant où il l'avait prise :

— Bénissez-la donc bien, mon père, dit-il, car vous voyez si je vous ai menti en vous disant qu'elle en était digne. Elle a très-bien parlé, cette chère langue dorée, et il n'y a rien à lui répondre, sinon que nous n'avons pas besoin d'un an ni même d'un jour d'épreuve, et que nous irons, dès ce soir, la demander à son grand-père ; car de passer encore une nuit dans l'attente de ce consentement, je ne m'en sens pas le courage, à présent que je n'ai plus que cela à obtenir pour me sentir le roi du monde.

— Voilà donc, dit le père Bastien à Brulette, ce que tu as gagné à chercher du répit ? Au lieu de te demander demain, nous te demanderons aujourd'hui. Allons, mon enfant, il t'y faut soumettre, et c'est le châtiment de ta mauvaise conduite dans le temps passé.

Le contentement s'épanouit enfin sur le visage de Brulette, et le mal que lui avait fait Joseph fut oublié. Cependant, quand nous quittâmes la table, il lui en vint encore un rcintement. Chariot, entendant Huriel appeler le Grand- Bùhcux mon pète, l'appela de même, et en fut d'autant mieux caressé ; mais Brulette s'en affligea encore un brin.

— Ne faudrait-il pas, dit-elle, se donner enfin la peine d'inventer une parenté à ce pauvre enfant ? car chaque fois, à présent, qu'il m'appellera sa mère, il me semblera qu'il fait souffrir ceux qui m'aiment.

On allait encore la rassurer sur ce point, lorsque Thérance dit :

— ^ Parlez plus bas, nous sommes écoutés. Et, tournant tous, comme elle, nos yeux du côté du portail, nous vîmes le bout d'un bâton appuyé à terre et la renflure d'une besace pleine, qui dépassaient le mur et marquaient bien qu'un mendiant était là, at-

tendant qu'on fit attention à lui et pouvant entendre des choses qui ne le regardaient point.

Je m'avançai vers lui et reconnus le carme Nicolas, qui, tout aussitôt s'approchant, nous confessa sans embarras qu'il nous écoutait depuis un quart d'heure et y avait même pris beaucoup de plaisir.

— Il me semblait bien connaître la voix d'Huriel, dit-il; mais, en faisant ma tournée, je m'attendais si peu à le trouver céans, mes chers amis, que je n'en aurais pas été certain sans diverses choses qui se sont dites ici, et où Brulette sait bien que je ne suis pas de trop.

— Nous le savons aussi, dit Huriel.

— Vous ? fit le moine. Oui cela doit être !

— Et cela est, parce que la tante m'a tout confié hier soir, dit Huriel à Brulette. Vous voyez, mignonne, que je n'ai pas tant de mérite à vous croire.

— Oui, dit Brulette bien soulagée, mais hier matin !... Eh]>ien, puisque vous voilà instruit de mes affaires, ajoutât-elle en parlant au moine, que me conseillez-vous, frère Nicolas? Vous qui avez été employé dans celles de Chariot, ne trouverez-vous pas quelque histoire à répandre pour couvrir le secret de ses parents et réparer le dommage fait à mon honneur?

— Une histoire ! dit le carme. Moi, conseiller et aider le

mensonge ? Je ne suis point de ceux qui se peuvent damner pour l'amour des jeunes filles, ma mie ! Il ne m'en reviendrait rien. Il faudra donc que je vous aide autrement, et j'y ai travaillé

plus que vous ne pensez. Ayez patience, et tout s'arrangera aussi bien qu'une autre affaire, où maître Huriel sait bien que je n'ai pas été mauvais ami.

— Je sais que je vous dois le repos et la sfireté de ma vie, répondit Huriel. Aussi, qu'on dise des moines ce qu'on voudra, j'en sais au moins un pour qui je me ferais couper en quatre. Asseyez-vous donc, mon frère, et passez avec nous la journée. Ce qui est à nous est à vous, et la maison où nous sommes est aussi la vôtre.

Thérance et le Grand-Bûcheux allaient faire aussi leurs honnêtetés au bon frère, quand ma tante Marghitonne arriva et ne nous voulut plus souffrir ailleurs qu'avec elle. On allait faire la cérémonie du chou, qui est la grande farce ancienne du lendemain des noces, et déjà la promenade commençait et venait de notre côté. On buvait, chantait et dansait à chaque repos. Il n'y avait plus moyen pour Thérance de se tenir à l'écart, et elle accepta mon bras pour aller au-devant du cortège, tandis qu'lluriel y menait Brulette. Matante se chargea du petit, et le Grand- Bûcheux, entraînant le carme, le décida aisément à se divertir en bonne compagnie.

Le gars qui jouait lepersonnage du jardinier, ou, comme on dit encore chez nous, du païen, sur la civière, était orné d'une manière qui étonnait bien le monde. Il avait ramassé, auprès du petit parc, une belle guirlande de nénufars hée de rubans d'argent, et s'en était fait une ceinture sur sa bosse de filasse. Il ne fallut pas grand temps pour la reconnaître. Joseph l'avait perdue ou jetée en se retirant de nous. Ces rubans faisaient envie aux filles de la noce, qui délibérèrent de ne point les laisser gâter, et, se jetant toutes sur le païen, encore qu'en se défendant il en embrassât plus d'une avec son museau barbouillé de lie, elles l'en dé-

pouillèrent et se firent le partage de cette riche livrée de mariage. Ainsi les rubans dépecés de Joseph brillèrent tout le jour sur la coiffe des plus fraîches fillettes de l'endroit et firent encore un meilleur usage qu'il no pensait en les laissant sur le chemin.

La comédie donnée de porte en porte dans le village fut aussi folle que de coutume, et se termina par un grand repas et des danses jusqu'à la nuit. Après quoi, prenant congé, Brulette et moi, accompagnés du Grand-Bûcheux, de Thérance et d'Huriel, nous partîmes pour Nohant, avec le moine en tête, qui conduisait le clairin par la bride, et sur le clairin le gros Chariot, un peu grisé de tout ce qu'il avait vu, riant comme un fou et s'essayant à chanter comme il avait entendu faire tout le jour.

Encore que la jeunesse d'aujourd'hui soit bien dégénérée, vous avez tant de fois vu des fillettes de quinze ans faire cinq lieues le matin et autant le soir sur leurs jambes, pour une journée de danse par la plus forte chaleur, que vous ne penserez point que nous arrivâmes chez nous rendus de fatigue. Tout au contraire, nous avons encore dansé à quatre, plus d'une fois, le long du chemin, le Grand-Bûcheux sonnait de la musette. Chariot dormant sur le cheval, et le carme nous traitant de fous, nous gronçant et ne se pouvant retenir de rire et de frapper des mains pour nous exciter.

Enfin nous étions à la porte de Brulette sur les dix heures du soir, et le père Brulet dormait en son lit, quand

LES MAITRES SONNEURS

la joyeuse compagnie entra dans la chambre. Comme il était pas mal sourd et dormait dur, Brulette coucha le petit, nous ser-

vit un bout de collation, et se consulta avec nous sur le réveil qu'on lui ferait, avant qu'il eût fini son premier somme.

A la fin il se retourna de notre côté, vit la lumière, reconnut sa fille et moi, s'étonna des autres, et, s'asseyant sur son lit, d'un air aussi sérieux qu'un juge, écouta le discours que lui fit un peu haut et en peu de paroles, mais bien honnêtement, le Grand-Bûcheux. Le carme, en qui le père Brulet avait toute confiance, y ajouta l'éloge de la famille Huriel, et Huriel déclara son inclination et tous ses bons sentiments pour le présent et l'avenir.

Le père Brulet écouta le tout sans dire un mot, et j'avais crainte qu'il n'y eût rien compris ; mais encore qu'il parût rêver , il avait son entendement fibre et répondit en homme sage qu'il reconnaissait très-bien dans le Grand- Bûcheux le fils d'un ancien ami ; qu'il faisait grand état de toute la famille ; qu'il estimait le frère Nicolas digne de foi, et que, par-dessus tout, il se fiait à l'esprit et au fin jugement de sa petite-fille. Selon lui, elle n'avait pas tant retardé son choix et refusé de si beaux partis pour finir par une sottise, et puisqu'elle souhaitait épouser Huriel, Huriel devait être un bon mari.

11 parlait d'une manière avisée, et pourtant sa mémoire lui faisait défaut sur un point qui lui revint au moment où nous nous retirions ; c'est qu'Huriel était un muletier :

— Et c'est là, dit-il, le seul point qui me fâche... Ma petite-fille s'ennuiera donc seule à la maison les trois quarts de l'année ?

On le consola bien en lui apprenant qu'Huriel avait quitté son état pour se mettre en fendage, et il agréa l'idée d'aller travailler au Chassin pendant la bonne saison.

Nous nous départîmes donc tous contents les uns des autres. Thérance resta avec Brulette, et j'emmenai les autres à mon logis.

Nous apprîmes, le lendemain soir, par le carme, qui s'était promené tout le jour, que Joseph, lequel n'avait point paru au bourg de Nohant, était allé passer une heure avec sa mère, après quoi il s'était mis en route pour courir les environs, disant que son idée était de rassembler les sonneurs du pays en un concours où il demanderait la maîtrise et le droit pour pratiquer. La Mariton était bien en peine de cette résolution-là, pensant que les Carnat et toute la bande des ménétriers du pays, qui était déjà plus nombreuse que de besoin, s'y montreraient contraires et lui causeraient du trouble et du tort. Mais Joseph ne l'avait point écoutée, disant toujours qu'il la voulait retirer de servitude et emmener au loin avec lui, encore qu'elle n'y parût point disposée comme il l'eût souhaité.

Le surlendemain, tous nos apprêts étant faits, et les premiers bans d'Huriel et de Brulette déjà publiés au prône de notre paroisse, nous retournâmes tous au Chassin. C'était comme le départ pour un pèlerinage au bout du monde. Comme il nous fallait emporter du mobilier, et que Brulette voulait que son grand-père ne manquât de rien, nous avions loué une charrette, et tout le village ouvrait de grands yeux, à nous voir emporter de sa maison jusqu'aux paniers. Elle n'oublia ni ses chèvres ni ses poules, que Thérance se réjouissait d'avoir à soigner, elle qui ne connaissait pas le gouvernement des bêtes et qui

disait vouloir l'apprendre pendant que l'occasion s'en trouvait.

Cela me fournit celle de m'offrir en plaisanterie à sa gouverne, comme la plus soumise et fidèle bête de tout le troupeau. Elle ne

s'en fâcha pas, mais ne m'encouragea point à passer du badinage au sérieux. Seulement il me sembla bien qu'elle n'était pas mécontente de me voir quitter si gaiement pays et famille pour la suivre, et que, si elle ne m'attirait pas, elle ne me repoussait pas non plus.

Au moment où le vieux Brulet et les femmes, avec Charlot, montaient sur la voiture, Brulette étant fière de s'en aller avec un si bel amoureux, à la barbe de tous les amoureux qui l'avaient méconnue, le carme vint comme pour nous dire adieu, et ajouta pour les oreilles des curieux : — Au'fait, je vas de votre côté, et ferai un bout de chemin' avec vous.

Il monta auprès du père Brulet, et au bout d'une lieue, dans un chemin couvert, il fit arrêter. Huriel conduisait son clairin, qui était aussi bon au tirage qu'au transport, et nous marchions un peu en avant, le Grand-Bûcheux et moi. Voyant la voiture retardée, nous retournâmes, pensant que ce fût quelque accident, et vîmes Brulette tout en pleurs, embrassant Chariot, qui s'attachait à elle en faisant de grands cris, parce que le carme le voulait emporter. Huriel intercédait pour qu'on s'y prit autrement, car il était si peiné du chagrin de Brulette que, pour un peu, il aurait pleuré aussi.

— Qu'y a-t-il donc? dit le Grand-Bûcheux, et pourquoi, ma fille, voulez-vous vous départir de ce pauvre enfant ? Est-ce donc la suite de votre idée de l'autre jour?

— Non, mon père, répondit Brulette. Ce sont ses véritables parents qui le réclament, et c'est pour son bien. Le pauvre petit ne comprend pas cela, et moi, encore que je le comprenne, le cœur

me manque. Mais comme il y a des raisons pour que la chose se fasse sans retard, donnez-moi du courage, au lieu de m'en ôter.

Et, tout en parlant de courage, elle n'en avait point contre les pleurs et les caresses de Chariot, car elle était arrivée à l'aimer d'une grande tendresse, et il fallut que Thérance s'en mêlât. La fille des bois avait dans son air et dans ses moindres discours une assurance de bonté q\^â eût persuadé les pierres, et que l'enfant sentait, encore qu'il ne sût comment. Elle réussit à lui faire entendre de s'apaiser, et qu'on ne le quittait que pour bien peu, de sorte que frère Nicolas put l'emporter sans violence, et qu'on se mit en route au son d'une manière de rondine qu'il lui chantait pour l'ébaubir, et qui ressemblait à un psaume d'église plus qu'à une chanson ; mais Chariot s'en paya, et quand leurs voix se perdirent, celle du carme couvrait les dernières plaintes du pauvre mignon.

— Allons, Brulette, en route, dit le Grand-Bûcheux. Nous vous aimerons tant, que nous vous consolerons.

Huriel monta sur le brancard, afin d'être près d'elle, et, tout le long du chemin, l'entretint si doucement qu'elle lui dit, à l'arrivée :

— Ne me croyez pas inconsolable, mon vrai ami ! J'ai eu le cœur faible un moment; mais je sais bien où reporter l'amitié que j'avais pour cet enfant, et où je retrouverai la joie qu'il me donnait.

Il ne nous fallut pas grand temps pour nous installer au vieux Château, et mêmelement y pendre la crémaillère.

LES MAITRES SONNEURS

Il y avait plusieurs chambres habitables, enccH-e qu'elles n'eussent pas de mine et qu'on les eût crues prêtes à nous choir sur la tête ; mais il y avait si longtemps que le vent en secouait les ruines sans les renverser, qu'elles pouvaient bien encore durer autant que nous.

La tante Marghitonne, enchantée de notre voisinage, nous fournit tout ce qui eût pu manquer aux petites aises dont nous étions coutumiers, et que la famille d'Huriel se laissa persuader de partager avec nous, malgré le peu d'habitude qu'elle en avait et le peu de cas qu'elle en faisait. Les ouvriers bourbonnais que le Grand-BCicheux avait embauchés arrivèrent, et il en embaucha d'autres dans l'endroit même. Si bien que nous étions là comme une colonie, campée partie dans le bourg, partie dans les ruines, travaillant tous de bon cœur sous la conduite d'un homme juste qui savait ce que c'est que la peine à ménager et le courage à récompenser, et nous réunissant tous les soirs pour manger ensemble sur le préau, écouter et raconter des histoires, chanter et folâtrer à la fraîche, et faisant bal, le dimanche, avec toute la jeunesse du pays, qui nous savait tant de gré de la musique bourbonnaise qu'on nous apportait de petits présents de tous les côtés, et nous considérait on ne peut plus.

Le travail était rude à cause de la pente de la futaie qui se trouvait quasiment à pic sur la rivière, et l'abatage offrait de grands dangers. J'avais fait, au bois de l'Alleu, l'expérience du caractère vif du Grand-Bûcheux. Comme il n'avait que des ouvriers de choix pour sa partie, et que les dépeceurs étaient à leurs pièces, il n'avait pas sujet de s'impatienter ; mais j'avais l'ambition de devenir un fendeux du premier ordre pour lui complaire, et je craignais que mon apprentissage ne me fit encore traiter de mal-

adroit et d'imprudent, ce qui m'eût bien mortifié devant Thérènce. Aussi priai-je Huriel de m'en faire à part la démonstration et de me laisser le bien observer dans la pratique. Il s'y prêta de son mieux, et j'y portai un si bon vouloir qu'en peu de jours j'étonnai le maître par mon habileté. Il m'en fit compliment, et mèmement me demanda devant sa fille pourquoi je me donnais si vaillamment à un état qui ne m'était point de nécessité en mon endroit. — C'est, lui répondis-je, que je ne serais pas fâché d'être bon à gagner ma vie en tout pays. On ne sait point ce qui peut arriver, et si j'aimais une femme qui me voulût emmener au fond des bois, je l'y suivrais et l'y soutiendrais aussi bien qu'un autre.

Et, pour marquer à Thérènce que je n'étais pas si câlin qu'elle le pensait peut-être, je m'exerçais à coucher sur la dure, à vivre sobrement et à devenir un forestier aussi sohde que ceux qui l'entouraient. Je ne m'en trouvais pas plus mal portant, et même je sentais bien mon esprit y devenir plus léger et mes idées plus claires. Beaucoup de choses, que je n'entendais point sans de grandes explications au commencement, se débrouillaient peu à peu d'elles-mêmes devant mes yeux, et elle ne riait plus de mes questions lourdaudes. Elle causait avec moi sans ennui et marquait de la confiance dans mes jugements.

Pourtant une bonne quinzaine se passa devant que j'eusse un peu d'espérance, et comme je me plaignais à Huriel de n'oser point dire un mot à une fille qui me paraissait trop au-dessus de moi pour me vouloir jamais regarder, il me répliqua :

— Sois tranquille, Tien net, ma sœur a le cœur le plus

juste qui existe, et si, comme toutes les jeunes filles, elle a ses moments de fantaisie, il n'y a point d'imagination en elle qui ne

cède à l'amour d'une belle vérité et d'une franche réparation.

Les discours d'Huriel, qui étaient aussi ceux de son père avec moi, me baillèrent grand courage, et Thérance reconnut en moi un si bon serviteur, j'étais si attentionné à ce qu'elle n'eût peine, fatigue ou impatience d'aucune chose dépendant de mon pouvoir; j'étais si soigneux de ne regarder aucune autre fille, et d'ailleurs j'en avais si peu d'envie ; enfin, je me comportais avec un respect si honnête et qui lui marquait si bien l'état que je faisais de son mérite, qu'elle y ouvrit les yeux, et je la vis plusieurs fois me regarder courir au-devant de ses souhaits, avec un air de réflexion très-doux, et m'en payer par des remerciements qui me rendaient fier. Elle n'était pas habituée, comme Brulette, à se voir prévenir, et n'eût pas su, comme elle, y inviter gentiment. Elle paraissait même toujours étonnée qu'on y songeât ; mais quand cela arrivait, elle en marquait une grande obligation, et je ne me sentais pas d'aise quand elle me disait, de son air sérieux et sans fausse retenue :

— Vraiment, Tiennet, vous avez trop bon cœur. Ou bien : — Tiennet, vous prenez pour moi tant de peine, que je voudrais avoir à en prendre pour vous dans l'occasion.

Un jour qu'elle me parlait en cette manière, devant les autres bûcheux, l'un d'eux qui était un beau garçon bourbonnais, observa, à moitié voix, qu'elle me gratifiait d'un grand intérêt.

— Certainement, Léonard, lui répondit Thérance en le regardant d'un air assuré. Je lui porte l'intérêt que je dois à sa complaisance pour moi et à son amitié pour les miens.

— Est-ce que vous croyez, reprit Léonard, qu'on n'agirait pas aussi bien que lui, si on croyait être payé de même ?

— Je serais juste avec tout le monde, réphqua-t-elle, si j'avais le goût ou le besoin des complaisances de tout le monde ; mais cela n'est point, et, de l'humeur dont je suis, l'amitié d'une seule personne me contente.

J'étais assis sur le gazon, auprès d'elle, tandis qu'elle parlait ainsi, et je pris sa main dans la mienne, sans oser plus que de l'y retenir un petit moment. Elle me la retira, mais non sans me l'appuyer, en passant, sur l'épaule, en signe de confiance et de parenté d'âme.

Pourtant les choses duraient ainsi, et je commençais à souffrir grandement de ma retenue avec elle, d'autant que les amours d'Huriel et de Brulette étaient si tendres et si heureuses, que cela troublait le cœur et l'esprit. Leur beau jour approchait, et je ne voyais pas venir le mien.

VINGT-NEUVIÈME VEILLÉE

Un dimanche, c'était celui du dernier ban de Brulette, le Grand-Bûcheux et son fils qui, dès le matin, m'avaient paru se consulter secrètement, s'en allèrent ensemble, disant qu'une affaire regardant le mariage les appelait à Noquant. Brulette, qui savait bien où en étaient les préparatifs

LES MAITRES SONNEURS

de sa noce, s'étonna qu'ils y fissent tant de dilligence inutile ou qu'on ne la mit point de la partie. Elle fut même tentée de boudier Muriel, qui annonçait d'être absent pour vingt-quatre heures ; mais il ne céda point et sut la tranquilliser, lui laissant penser

qu'il ne la quittait que pour s'occuper d'elle, et lui ménager quelque belle surprise.

Cependant, Thérance, que mes yeax ne quittaient guère, me paraissait faire effort pour cacher son inquiétude, et, dès que son père et Huriel furent partis, elle m'emmena dans le petit parc, où elle me parla ainsi :

— Tiennet, je suis tourmentée et ne sais quel remède y trouver. Écoutez ce qui se passe, et dites-moi ce que nous pourrions faire pour empêcher des malheurs. La nuit dernière, ne dormant point, j'ai entendu mon frère et mon père faire accord de s'en aller au secours de Joseph, et, dans leur entretien, voilà ce que j'ai compris : Joseph, encore que très-mal accueilli par tous les ménétriers du canton, auxquels il s'est présenté pour réclamer le concours, s'est obstiné à vouloir recevoir d'eux la maîtrise, chose qu'en somme ils ne lui peuvent refuser ouvertement sans avoir mis ses talents à l'épreuve.

Il s'est trouvé que le fils Carnat devait être reçu en la place de son père, qui se retire du métier, par la corporation, aujourd'hui même, si bien que Joseph vient là troubler une chose qui ne devait pas être contestée, et qui était promise et assurée d'avance.

Or nos bûclieux, en se promenant dans les cabarets des environs, ont entendu et surpris les mauvais desseins de la bande des sonneurs de votre pays, lesquels sont résolus d'évincer Joseph, s'ils le peuvent, en faisant fi de sa science. S'il n'y risquait que le dépit d'endurer une injustice et une contrariété, ce ne serait point assez pour m'inquiéter comme vous voyez ; mais mon père et mon frère, qui sont maîtres sonneurs et qui ont voix à tout chapitre de musique, n'importe en quel pays ils se trouvent, ont cru

de leur devoir d'aller réclamer leur place au concours, à seules fins d'y soutenir Joseph. Et puis, au bout de tout cela, il y a encore quelque chose que je ne sais point, parce que les sonneurs ont un secret de confrérie dont mon frère et mon père ne parlaient entre eux qu'à mots couverts et dans des paroles où je n'ai pu rien entendre. De toutes manières, soit dans leur prétention au jugement du concours, soit dans quelque autre cérémonie où l'on dit que les épreuves sont dures, il y a du danger pour eux, car ils ont pris, sous leurs sarraux, les petits bâtons de courza qui sont une arme dont vous avez vu la morsure ; et niémemment ils ont affilé leurs serpes et les ont cachées aussi sur eux, se disant l'un à l'autre, vers le matin :

— Le diable soit de ce garçon, qui n'a de bonheur pour lui ni pour les autres ! Il le faut pourtant secourir, car il va se jeter dans la gueule du loup, sans souci de sa peau ni de celle de ses amis.

Et mon frère se plaignait, disant qu'à la veille de se marier, il ne serait pas content de fendre encore une tête ou de ne point rapporter la sienne entière. A quoi mon père répondait qu'il n'y fallait point porter de mauvais pronostics, mais aller devant soi, où l'humanité commandait de secourir son prochain.

Gomme ils avaient cité notre ami Léonard parmi ceux qui avaient recueilli les mauvais bruits, j'ai questionné ce Léonard un moment à la hâte, et il m'a dit que Joseph et conséquemment ceux qui le voudraient soutenir étaient

depuis une huitaine l'objet de grandes menaces, et que vos sonneurs n'avaient pas seulement parié de lui refuser la maîtrise à ce concours, mais encore de lui ôter l'envie et le pouvoir de s'y présenter une autre fois. Je sais, pour l'avoir ouï dire chez nous,

étant petite, à l'époque où mon frère fut reçu maître sonneur, qu'il s'y fallait comporter bravement et passer par je ne sais quels essais de la force et du courage. Mais chez nous, les sonneurs menant une vie errante et ne faisant pas tous métier de ménétriers, ne se gênent point les uns les autres et ne persécutent guère les aspirants. Il paraît, aux précautions de mon père et au dire de Léonard, qu'ici, c'est autre chose, et qu'il s'y fait quelquefois des batailles d'où ne reviennent point tous ceux qui s'y rendent. Assistez-moi, Tiennet, car je me sens morte de peur et de tristesse. Je n'ose point donner l'éveil à nos bûcheux, car si mon père pensait que j'ai surpris et trahi quelque secret de la confrérie, il me retirerait l'estime et la confiance. Il est accoutumé à me voir aussi courageuse qu'une femme peut l'être dans les dangers ; mais, depuis la malheureuse affaire de Malzac, je vous confesse que je n'ai plus de courage du tout, et que je suis tentée d'aller me jeter au milieu de la bataille, tant j'en crains les suites pour ceux que j'aime.

— Et c'est là, ma brave fille, ce que vous appelez manquer de courage ? répondis-je à Thérance. Allons, restez tranquille et laissez-moi faire. Le diable sera bien malin si je ne découvre et surprends de moi-même, et sans qu'on vous soupçonne, le secret des sonneurs ; et, que votre père m'en blâme, qu'il me chasse d'auprès de lui et me retire tout le bonheur que j'ai songé de gagner... ça ne fait rien, Thérance ! pourvu que je vous le ramène on que je vous le renvoie saui et sauf, ainsi qu'il lui cli, je serai assez payé, ne dussé-je point vous revoir. Adieu, contenez vos angoisses, ne dites rien à Brulette, elle y perdrait la tête. Je saurai vilement ce qu'il faut faire. N'ayez point l'air de rien savoir. Je prends tout sur mon dos.

Thérance se jeta à mon cou et m'embrassa sur les deux joues avec toute l'innocence d'une bonne fille ; et, rempli de courage et de confiance, je me mis à l'œuvre.

Je commençai par aller chercher Léonard, que je savais être un bon gars, très-fort et hardi, et grandement attaché au père Bastien. Encore qu'il fût un peu jaloax, de moi au sujet de Thérance, il entra dans mon plan, et je le consultai sur ce qu'il pouvait savoir du nombre des sonneurs appelés au concours et du lieu où nous pourrions les aller surveiller. Il ne me put rien dire du premier point. Quant au second, il m'apprit que le concours ne se faisait point secrètement et qu'on le disait fixé pour l'heure d'après vêpres, à Saint-Chartier, dans le cabaret de lienoit. La délibération qui devait s'ensuivre était la seule chose où les sonneurs se retiraient entre eux ; mais c'était toujours dans la maison même, et leur jugement était rendu en public.

Je pensai alors qu'une demi-douzaine de garçons bien résolus suffiraient à rétablir la paix, si, comme Thérance le pensait, il survenait des querelles, et que la justice étant de notre côté, nous trouverions bien, au pays, des bons enfants qui nous donneraient un coup de main. Je fis donc le choix de mes compagnons avec Léonard, et nous en trouvâmes quatre bien consentants à nous suivre, ce qui, avec nous deux, faisait le nombre souhaité. Ils n'hésitèrent que sur une chose, la crainte de déplaire à leur maître en

LES MAITRES SONNEURS

lui portant secours malgré lui ; mais je leur jurai que le Grand-Bûcheux ne saurait jamais leurs bonnes intentions s'ils le souhaitaient ; que nous serions amenés comme par le hasard, et enfin

que, si quelqu'un en devait être blâmé, ils pourraient tout rejeter sur moi, qui les aurais attirés là pour boire, sans les prévenir de rien.

Nous étant ainsi accordés, j'allai dire à Thérance que nous étions en mesure contre n'importe quel danger , et , nous munissant chacun d'une bonne trique , nous arrivâmes à Saint-Chartier à l'heure dite.

Le cabaret à Benoît était si rempli, qu'on ne s'y pouvait retourner et que force nous fut d'accepter une table en dehors. En somme je ne fus pas fâché d'y installer ma réserve , et , leur recommandant bien de ne se point ivrer, je me coulai dans la maison où je comptai seize cornemuseux de profession , sans parler d'Huriel et de son père , qui étaient attablés au coin le plus obscur de la salle , le chapeau sur les yeax , et d'autant moins aisés à reconnaître que peu de ceux qui se trouvaient là les avaient aperçus ou rencontrés dans le pays. Je ûs comme si je ne les voyais point, et, parlant haut à leur portée , je m'enquis à Benoît de cette bande de sonneurs réunis à son auberge, comme d'une chose dont je n'avais pas seulement ouï parler et dont je ne connaissais point le molif.

— Comment , me dit le patron , qui relevait de sa maladie et qui était beaucoup blêmi et mandré , ne sais-tu point que Joseph , ton ancien ami, le garçon de ma ménagère, va passer au concours avec le fils Carnat? Je ne te cache pas que c'est une sottise, me dit-il tout bas. La mère s'en désole et craint les mauvaises raisons qui s'échangent dans ces sortes de conseils. Même-ment , elle en est si troublée qu'elle en perd la tête et qu'on se plaint d'être mal servi céans , pour la première fois.

— Vous puis-je aider en quelque chose? lui dis-je, souhaitant d'avoir une raison pour rester en dedans et tourner autour des tables.

— Ma foi, mon garçon, répondit-il , si tu y as bonne volonté, tu me rendras service, car je ne te cache pas que je suis encore faible, et ne peux pas me baisser pour tirer le vin sans avoir le vertige ; mais j'ai confiance en toi : voilà la clef du cellier. Charge-toi de remplir et d'apporter les pichets. J'espère que la Mariton et ses aides de cuisine suffiront au restant du service.

Je ne me le fis point dire deux fois ; j'allai avertir mes compagnons de l'emploi que je prenais pour le bien de la chose, et je fis la besogne de sommelier , qui me permit de tout voir et de tout entendre.

Joseph et Carnat le jeune étaient chacun au bout d'une grande table, régaland toute la sonnerie, chacun par moitié. Il y régnait plus de bruit que de plaisir. On criait et chantait , pour se dispenser de causer, car on était sur la défensive de part et d'autre , et on y sentait les intérêts et les jalousies en émoi.

J'observai bientôt que tous les sonneurs n'étaient pas , comme je l'avais craint, du parti des Carnat contre Joseph ; car, si bien que se tienne une confrérie, il y a toujours quelque vieille pique qui y met le désaccord ; mais je vis aussi , peu à peu , qu'il n'y avait là rien de rassurant pour Joseph , parce que ceux qui ne voulaient point de son concurrent ne voulaient pas de lui davantage , et souhaitaient voir mandrer le nombre des ménétriers par la retraite du vieux Carnat. Il me parut même que c'était

j le grand nombre qui pensait ainsi , et j'augurai que les deux aspirants seraient évincés.

Après qu'on eut festiné environ deux heures, le concours fut ouvert. Le silence ne fut point requis , car la cornemuse, en une chambre, n'est point un instrument qui s'embarrasse des autres bruits, et les chanteurs ne s'y obstinent pas longtemps. Il vint une foule de monde aux alentours de la maison. Mes cinq camarades grimpèrent du dehors sur la croisée ouverte ; je ne me plaçai pas loin d'eux. Huriel et son père ne bougèrent de leur coin. Carnat, désigné par le sort pour commencer , monta sur l'arche au pain , et , encouragé par son père, qui ne se pouvait retenir de lui marquer la mesure avec ses sabots , commença de sonner une demi-heure durant sur l'ancienne musette du pays, à petit bourdon.

Il en sonna fort mal , étant fort ému , et je vis que cela faisait plaisir à la plus grande partie des sonneurs. Ils gardèrent le silence, comme ils avaient coutume de faire pour se donner l'air important ; mais les autres assistants le gardèrent aussi , ce qui fâcha bien le pauvre garçon , car U avait espéré un peu d'encouragement , et son père commença de ruminer en grand dépit , laissant voir la vengeance et la méchanceté de son naturel.

Quand ce vint à Joseph, il s'arracha d'auprès de sa mère, qui , tout le temps , l'avait supplié , en lui parlant bas , de ne se point mettre sur les rangs. Il monta sur l'arche, tenant avec beaucoup d'aisance sa grande cornemuse bouronnaise qui éblouit tous les yeux par ses ornements d'argent , ses miroirs et la longueur de ses bourdons. Joseph avait l'air fier et regardait comme en pitié ceux qui Fallaient écouter. On remarquait la bonne mine qui lui était venue, et les jeunesses du lieu se demandaient si c'était là Joset l'ébervigé , qu'on avait jugé si simple et qu'on avait vu si malingret. Toutefois il avait un air de hauteur qui ne plaisait point , et , dès qu'il eut rempli la salle du bruit de son instrument

, il y eut quasi plus de peur que de plaisir dans la curiosité qu'il causait aux fillettes.

Mais comme il ne manquait pas là de monde qui s'y connaissait, et surtout les chantres de la paroisse, et puis les chanteurs qui sont grands experts en idées de chansons, et même des femmes âgées qui étaient bonnes gardiennes des meilleures choses du temps passé, Joseph fut vite goûté, tant pour la manière de faire sonner son instrument sans y prendre aucune fatigue, et de donner le son juste, que pour le goût qu'il montrait en jouant des airs nouveaux d'une beauté sans pareille. Et, comme il lui fut fait observation, par les Carnat, que sa musette, mieux sonnante, lui donnait de l'avantage, il la démancha et n'en garda que le hautbois, dont il se servit si bien qu'on put encore mieux goûter l'excellence de ses airs. Enfin, il prit la musette de Carnat et la mena si habilement qu'il en tira encore des sons agréables, et qu'on eût dit d'un autre instrument que celui qu'on avait entendu d'abord.

Les juges ne firent rien connaître de leur opinion, mais les autres assistants, trépignant de joie et faisant grande acclamation, décidèrent que rien de si beau n'avait été ouï au pays de chez nous, et la mère Blin de la Breuille, qui avait quatre-vingt-sept ans et n'était encore sourde ni bête, s'avancant à la table des sonneurs et frappant de sa béquille au milieu d'eux, leur dit en son franc parler que le grand âge autorisait :

LESMAITRES SONNEURS

— Vous aurez beau faire la moue et branler la tête, ça n'est aucun de vous qui pourrait jouer avec ce gars ; on parlera de lui

dans deux cents ans d'ici , et tous vos noms seront oubliés avant que vos carcasses soient pourries dans la terre.

Puis elle sortit, disant (et tout le monde avec elle) que si les sonneurs rejetaient Joseph de leur corporation , c'était la pire injustice qui se put commettre et la plus vilaine jalousie qui se pût avouer.

C'était le moment de délibérer, et les sonneurs montèrent en une chambre haute, dont j'allai leur ouvrir la porte à seules fins d'essayer de surprendre quelque chose en les écoutant causer sur l'escalier. Les derniers qui se présentèrent à cette porte pour entrer furent le Grand-Bûcheux et Huriel; mais alors le père Carnat, qui reconnaissait le fils pour l'avoir vu chez nous à la jautiée de Saint-Jean , leur demanda ce qu'ils souhaitaient , et de quel droit ils se présentaient au conseil.

— Du droit que nous donne la maîtrise Vrépondit le père Bastien , et si vous en doutez , faites-nous les questions d'usage ou éprouvez-nous en quelle musique vous voulez.

On les fit entrer et on referma la porte. J'essayai bien d'entendre, mais on parlait à vol\ basse, et je ne pus m'assurer d'autre chose , sinon qu'on reconnaissait le droit des deux étrangers, et qu'on débèrerait sur le concours sans bruit et sans dispute.

A travers la fente de l'huis, je vis qu'on se formait en rassemblements de quatre ou cinq, et qu'on échangeait des raisons tout bas avant d'aller aux voix ; mais quand ce fut le moment de voter, un des sonneurs vint voir s'il n'y avait personne aux écoutes, et force me fut de me cacher et de descendre aussitôt, crainte d'être surpris en une faute où j'aurais eu de la honte sans excuse ; car

rien ne pouvait plus me donner à penser que mes amis eussent besoin de mon aide en une réunion si tranquille.

Je retrouvai en bas mes jeunes gens et beaucoup d'au très de ma connaissance, qui s'étaient attablés, faisant fête et compliment à Joseph. Le fils Carnat était seul et triste en un coin, oublié et humilié au possible. Le carme était là aussi, sous la cheminée, s'enquérant auprès de la Mariton et de Benoît de ce qui se passait en leur logis. Quand il fut au fait, il approcha de la plus grande table où chacun voulait trinquer avec Joseph et le questionner sur le pays où il avait appris ses talents.

— Ami Joseph, dit le frère Nicolas, nous sommes de connaissance , et je vous veux complimenter aussi sur l'applaudissement que vous venez d'avoir, à bon droit, céans. Mais permettez-moi de vous remontrer qu'il est généreux autant que sage de consoler les vaincus, et qu'à votre place, je ferais avance d'amitié au fils Carnat, que je vois là, bien triste et bien seul.

Le carme parla ainsi d'une façon à n'être entendu que de Joseph et de quelques autres qui l'avoisinaient, et je pensai qu'il le faisait autant par conseil de son bon cœur que par incitation de la mère à Joseph, qui eût souhaité voir revenir les Carnat de leur aversion pour lui.

La manière dont le carme en appelait à la générosité de Joseph flatta ce garçon dans son amour-propre.

— Vous avez raison , père Nicolas , fit-il ; et , d'une voix élevée :

— Allons, François, dit-il au fils Carnat, pourquoi boudier les amis ? Tu n'as pas si bien joué que tu es en état

de le faire, j'en suis certain; mais tu auras ta revanche une autre fois ; et, d'ailleurs, le jugement n'en est pas encore porté. Ainsi, au lieu de nous tourner le dos, viens boire avec nous, et tenons-nous aussi tranquilles que deux bœufs attelés au même charroi.

Chacun approuva Joseph, et Carnat, craignant de paraître trop jaloux, accepta son offre et vint s'asseoir non loin de lui. C'était bien jusque-là; mais Joseph ne se put défendre de marquer combien il estimait mieux son savoir que celui des autres, et, dans les honnêtetés qu'il fit à son concurrent, il prit des airs de protection qui le blessèrent d'autant plus.

— Tu parles comme si tu tenais la maîtrise, dit Carnat, qui était pâle et hautain, et tu ne tiens rien encore. Ce n'est pas toujours au plus subtil de ses doigts et au plus adroit de ses inventions que ceux qui s'y connaissent donnent la meilleure part. C'est quelquefois à celui qui est le mieux connu et le mieux estimé au pays, et qui, par là, promet un bon camarade aux autres ménétriers.

— Oh ! je m'y attends bien, répliqua Joseph. J'ai été longtemps absent, et, encore que je me pique de mériter autant d'estime qu'un autre par ma conduite, je sais de reste qu'on se rejettera sur la mauvaise raison que je suis peu connu. Eh bien, ça m'est égal, François ! Je ne m'attendais point à trouver ici une assemblée de vrais musiciens, capables de me juger, et assez amis du beau savoir pour préférer mon talent à leurs intérêts et à leurs accointances. Tout ce que je souhaitais, c'était de me faire entendre et juger devant ma mère et mes amis, par les oreilles saines et les gens raisonnables. A présent, je me moque bien de vos beugleurs

de musette criarde ! Je crois. Dieu me pardonne, que je^serais plus fier de leur refus que de leur agrément.

Le carme observa doucement à Joseph qu'O ne parlait pas d'une manière sage. — Il ne faut point récuser les juges qu'on a demandés librement, lui dit-o, et l'orgueil gâte toujours le plus beau mérite.

— Laissez-lui son orgueil, reprit Carnat. Je ne suis point jaloux de celui qu'il peut montrer. 11 lui faut bien un peu de talent pour se consoler de ses autres disgrâces, car c'est de lui qu'on peut dire : Beau joueur, bien joué.

— Qu'est-ce que vous entendez par là? dit Joseph en posant son verre et le regardant entre les yeux.

— Je n'ai pas besoin de le dire, répondit l'autre. Tout le monde ici l'entend de reste.

— Mais je ne l'entends point, moi; et comme c'est à moi que vous parlez, je vous citerai comme lâche si vous craignez de vous expliquer.

— Oh ! je peux bien te dire en face, reprit Carnat, une chose qui n'est point faite pour t'oti'enser; car il n'y a peut-être pas plus de ta faute à être malheureux en amour, qu'il n'y en a eu de la mienne à être malheureux, ce soir, en musique.

■ — Allons, allons ! dit un des jeunes gens qui se trouvaient là, laissons la Josette tranquille. Elle a trouvé un épouseux, ça ne regarde plus personne.

— Et m'est avis, ajouta un autre, que ce n'est point Joseph qui est joué dans cette histoire-là, mais bien celui qui va endosser

son ouvrage.

— De qui parlez-vous? s'écria Joseph, comme pris de vertige. Qui appelez-vous Josette ? et quel méchant badinage prétendez-vous me faire?

LES MAITRES SONNEURS

— Taisez-vous ! s'écria la Mariton, rouge et tremblante de colère et de chagrin, comme elle était toujours quand on accusait Brulelte. Je voudrais que toutes vos méchantes langues fussent arrachées et clouées à la porte de l'église !

— Parlons plus bas, dit un des jeunes gens ; vous savez bien que la Mariton n'entend pas qu'on médise de la bonne amie à son Joset. Les belles se soutiennent entre elles, et celle-ci n'est pas encore trop mihre pour perdre sa voix au chapitre.

Joseph s'évertuait à comprendre de quoi on l'accusait ou le raillait.

— Explique-moi donc ça, me disait-il en me tiraillant le bras. Ne me laisse pas sans défense ou sans réponse.

J'allais m'en mêler, encore que je me fusse interdit d'entrer dans aucune dispute où ne seraient point le Grand- Bûcheux et son fils, lorsque François Carnat me coupa la parole :

— Eh mon Dieu ! fit-il à Joseph en ricanant, Tiennet ne t'en dira pas plus que je t'en ai écrit.

— C'est donc de cola que vous parlez ? dit Joseph . Eh bien, je jure que vous êtes un menteur, et que vous avez écrit et signé un faux témoignage. Jamais...

— Bon, bon, reprit Carnat. Tu as pu faire ton profit de ma lettre, et si, comme l'on croit, tu étais l'auteur de l'enfant, tu n'as pas été trop sot d'en repasser la propriété à un ami. C'est un ami bien fidèle, puisqu'il est là-haut occupé à te soutenir dans le conseil. fLiis si, comme je le pense, moi, tu es venu pour réclamer ton droit, et qu'on te l'ait refusé, ainsi qu'il résulterait d'une scène bien drôle qui a été vue de loin et qui a eu lieu au château du Chassin...

— Quelle scène ? dit le carme. 11 faut vous expliquer, jeune homme , car j'en étais]Deut-être le témoin , et je veux savoir de quelle manière vous racontez les choses.

— Comme vous voudrez, répondit Carnat. Je la dirai comme je l'ai vue de mes yeux, sans entendre les discours qui s'y faisaient, mais vous en donnerez l'explication comme vous pourrez. Vous saurez donc, vous autres, que, le dernier jour du mois passé, Joseph, s'étant levé de bon matin pour porter un mai à la porte de Brulette, et y ayant vu un gros gars d'environ deux r.ns qui ne peut être que le sien, le voulut réclamer sans doute, puisqu'il le prit pour l'emporter et qu'il s'ensuivit une dispute, oi^i son ami le bûcheux bourbonnais, le même qui est là-haut avec son père, et qui épouse la Brulette dimanche qui vient, lui porta de bons coups, et puis embrassa la mère et l'enfant ; après quoi Joset l'ébervigé fut mis en douceur à la porte et n'y est point retourné du depuis. Or, voilà la plus belle histoire que j'aie jamais \aie. Arrangez-la comme vous voudrez. C'est toujours un enfant qui se voit disputé par deux pères, et une fille qui, au lieu de se donner au premier enjôleur, le chasse à coups de pied comme indigne ou incapable d'élever l'enfant de ses œuvres.

Au lieu de répondre, comme il s'en était vanté, à cette accusation, le père Nicolas était retourné vers la cheminée, et parlait bas, mais vivement, avec Benoît. Joseph était si saisi de voir interpréter de la sorte une aventure dont, après tout, il ne pouvait dire le fin mot, qu'il cherchait autour de lui quelqu'un pour l'y aider, et la Mariton étant sortie de la chambre comme une folle il ne restait que moi pour rembarquer Carnat. Son discours avait occasionné de l'étonne-

mont, et personne ne songeait à défendre Brulette, contre laquelle il y avait toujours un gros dépit. J'essayai de prendre son parti ; mais' Carnat m'interrompit aux premiers mots.

— Oh ! tant qu'à toi le cousin, fit-il, personne ne t'accuse, tu peux y être de bonne foi, encore qu'on sache que tu t'es entremis pour attraper le monde en apportant au pays l'enfant déjà élevé dans le Bourbonnais. Mais tu es si simple, que tu n'y as peut-être vu que du feu. Le diable me punisse, ajouta-t-O en s'adressant à l'assistance, si ce garçon-là n'est pas sot comme un panier. Il est capable d'avoir servi de parrain à l'enfant, croyant faire le baptême d'une cloche. Il aura été dans le Bourbonnais pour voir son filleul, et on lui aura prouvé qu'il avait poussé dans le cœur d'un chou. Il l'aura apporté chez lui dans une besace, pensant mettre, le soir, un chebrilà la broche. Enfin, il est si valet et si bon cousin à la fille, que si elle lui avait voulu faire entendre que le gros Chariot lui ressemble, il s'en serait trouvé content.

TRENTIÈME VEILLÉE

J'avais beau répondre et protester en me fâchant, on était plus en train de rire que de m'écouter, et c'a été de tout temps une grande amusette pour les garçons éconduits, de médire d'une pauvre fille. On se dépêche de l'abîmer, sauf à en revenir plus tard, si l'on voit qu'elle ne le méritait point.

Mais, au miheu du bruit des mauvaises paroles, on entendit une voix forte, que la maladie avait un peu diminuée, mais qui était encore capable de couvrir toutes celles d'un cabaret en ruineur. C'était le maître du logis, habitué de longue date à gouverner les orages du \m et les vacarmes de la bombance,

— Tenez vos langues, dit-il, et m'écoutez, ou, dussé-je fermer la maison pour toujours, je vous ferai sortir à l'instant même. Tâchez de vous taire sur le compte d'une fille de bien que vous ne décriez que pour l'avoir trouvée trop sage. Et, quant aiLX véritables parents de l'enfant qui a donné lieu à tant d'histoires, dites-leur donc enfin, bien en face, le blâme que vous leur destinez, car les voilà devant vous. Oui ! dit-il en attirant contre lui la Mariton qui pleurait, tenant Chariot dans ses bras, voilà la mère de mon héritier, et voilà mon fils reconnu par mon mariage avec cette brave femme. Si vous m'en demandez la date bien au juste, je vous répondrai que vous ayez à vous mêler de vos affaires ; mais pourtant, à celui qui aurait de bonnes raisons pour me questionner, je pourrais montrer des actes qui prouvent que j'ai toujours reconnu l'enfant pour le mien, et qu'avant sa naissance, sa mère était déjà ma légitime épouse, encore que la chose fût tenue cachée.

Il se fit un grand silence d'étonnement, et Joseph, qui s'était levé aux premiers mots, resta debout comme changé en pierre. Le moine, qui vit du doute, de la honte et de la colère dans les yeux, jugea à propos de donner quelques explications de plus. Il nous apprit que Benoît avait été empêché de rendre son mariage public par l'opposition d'un parent à succession qui lui avait prêté des fonds pour son

LES MAITRES SONNEURS

commerce, et qui aurait pu le ruiner en lui en demandant la restitution. Et comme la Marilon craignait d'être attaquée dans sa renommée, surtout à cause de son fils Joseph, elle avait caché la naissance de Chariot et l'avait mis en nourrice à Sainte-Sevère; mais, au bout d'un an, elle l'avait trouvé si mal éduqué, qu'elle avait prié Brulette de s'en charger, comptant que nulle autre n'en aurait autant de soin. Elle n'avait point prévu que cela ferait du tort à cette jeunesse, et quand elle l'avait su, elle avait voulu reprendre, l'enfant ; mais la maladie de Benoît avait fait empêchement, et Brulette, d'ailleurs, s'y était si bien attachée, qu'elle n'avait point voulu s'en séparer.

— Oui, oui, dit vivement lu Mariton , la pauvre âme qu'elle est ! elle m'a montré son courage dans l'amitié. « Vous avez assez de peine comme cela , me disait-elle, s'il faut que vous perdiez votre mari , et que peut-être votre mariage soit attaqué ensuite par sa famille. Il est trop malade pour que vous puissiez souhaiter qu'il se mette dans les grands embarras qui résulteraient , à présent , de la déclaration de votre mariage. Ayez patience, et ne le tuez point par des soucis d'affaires. Tout s'arrangera à vos souhaits, si Dieu vous fait la grâce qu'il en revienne. »

— Et si j'en suis revenu, ajouta Benoît, c'est par les soins de cette digne femme , qui est ma femme, et par la bonté d'âme de la jeune fille en question , qui s'est exposée patiemment au blâme et à l'insulte, plutôt que de me pousser à ma ruine en trahissant nos secrets. Mais voilà encore un fidèle ami , ajouta-t-il en montrant le carme , un homme de tête, d'action et de franche parole, qui a été mon camarade d'école , dans le temps que j'étais élevé à Montluron. C'est lui qui a été trouver mon vieux diable d'oncle, et qui à la fin , pas plus tard que ce matin , l'a fait consentir à mon mariage avec ma bonne ménagère. Et quand il a eu lâché la promesse qu'il me laisserait ses fonds et son héritage, on lui a avoué que le prêtre y avait déjà passé , et on lui a présenté le gros Chariot , qu'il a trouvé beau garçon et bien ressemblant à l'auteur de ses jours.

Ce contentement de Benoît fit revenir la gaieté, et chacun fut frappé de cette ressemblance dont , pourtant on ne s'était point avisé jusque-là , moi pas plus que les autres.

— Par ainsi , Joseph , dit encore l'aubergiste, tu peux et dois aimer et respecter ta mère, comme je l'aime et la respecte. Je fais serment ici que c'est la plus courageuse et la plus secourable chrétienne qu'il y ait au{)rès d'un malade, et que je n'ai jamais eu une heure d'hésitaticm dans ma volonté de déclarer tôt ou tard ce que je déclare aujourd'hui. Nous voilà assez bien dans nos affaires, Dieu merci , et comme j'ai juré à elle et à Dieu que je remplacerais le père que tu as perdu , si tu veux demeurer avec nous, je t'associerai à mon commerce et te ferai faire de bons profits. Tu n'as donc pas besoin de te jeter dans le cornemusage , puisque ta mère y voit des inconvénients pour toi et des inquiêlU'les pour elle. Ton idée était de lui assurer un sort. Ça ne regarde plus que

moi , et même je m'offre à assurer le tien. Nous écouteras-tu , à la fin , et renonceras-tu à ta damnée musique? Ne veux-tu point demeurer en ton pays, vivre en famille, et rougir- ;ais-tu d'avoir un aubergiste honnête homme pour ton neau-père ?

— Vous êtes mon beau-père, cela est certain, répondit

Joseph sans marquer ni joie ni tristesse, mais se tenant assez froidement sur la défensive ; vous êtes honnête homme, je le sais, et riche je le vois : si ma mère se trouve heureuse avec vous....

— Oui , oui , Joseph ! la plus heureuse du monde , aujourd'hui surtout! s'écria la Mariton en l'embrassant , car j'espère que tu ne me quitteras plus.

— Vous vous trompez, ma mère, répondit Joseph. Vous n'avez plus besoin de moi , et vous êtes contente. Tout est bien. Vous étiez le seul devoir qui me rappelât au pays, il ne m'y restait plus que vous à aimer, puisque Brulette , il est bon pour elle que tout le monde l'entende aussi de ma bouche, n'a jamais eu pour moi que les sentiments d'une sœur. A présent me voilà libre de suivre ma destinée, qui n'est pas bien aimable, mais qui m'est trop bien marquée pour que je ne la préfère point à tout l'argent du commerce et à toutes les aises de la famille. Adieu donc , ma mère ! Que Dieu récompense ceux qui vous donneront le bonheur; moi, je n'ai plus besoin de rien , ni d'état en ce pays , ni de brevet de maîtrise octroyé par des ignorants mal intentionnés pour moi. J'ai mon idée et ma musette qui me suivront partout , et tout gagne-pain me sera bon, puisque je sais qu'en tous lieux je me ferai connaître sans autre peine que celle de me faire entendre.

Comme il disait cela , la porte de l'escalier s'ouvrit et toute l'assemblée des sonneurs rentra en silence. Le père Carnat récla-

ma l'attention de la compgnie , et , d'un air joyeux et décidé qui étonna bien tout le monde, il dit :

— François Carnat , mon fils , après examen de vos talents et discussion de vos droits , vous avez été déclaré trop novice pour recevoir la maîtrise. On vous engage donc à étudier encore un bout de temps sans vous dégoûter , à seules fins de vous représenter plus tard au concours qui vous sera peut-être plus favorable. Et vous, Joseph Picot, du bourg de Nohant, le conseil des maîtres sonneurs du pays vous fait assavoir que , par vos talents sans pareils , vous êtes reçu maître sonneur de première classe , sans exception d'une seule voix.

— Allons! répondit Joseph, qui resta comme indifférent à cette belle victoire et à l'approbation qui y fut donnée partons les assistants, puisque la chose a tourné ainsi, je l'accepte, encore que, n'y comptant point, je n'y tinsse guère.

La hauteur de Joseph ne fut approuvée de personne, et le père Carnat se dépêcha de dire, d'un air oli je trouvai beaucoup de malice déguisée : — Il paraîtrait, Joseph, que vous souhaitez vous en tenir à l'honneur et au litre, et que votre intention n'est pas de prendre rang parmi les ménétriers du pays?

— Je n'en sais rien encore, répondit Joseph, pir bravade assurément et pour ne pas contenter trop vite ses juges : j'y donnerai réflexion.

— Je crois, dit le jeune Carnat à son père, que toutes ses réflexions sont faites, et qu'il n'aura pas le courage d'aller plus avant.

— Le courage ? dit vivement Joseph : et quel courage faut-il, s'il vous plaît ?

Alors le doyen des sonneurs, qui était le vieux Paillou, de Verneuil, dit à Joseph :

— Vous n'êtes pas sans savoir, jeune homme, qu'il ne s'agit pas seulement de sonner d'un instrument pour être reru en notre compagnie, mais qu'il v a un catéchisme

LES MAITRES SONNFURS

de miisiiiue qu'il faut connaître et sur lequel vous serez questionné, si toutefois vous vous sentez l'instruction et la hardiesse pour y répondre. Il y a encore des engagements à prendre. Si vous n'y répugnez point, il faut vous décider avant une heure et que la chose soit terminée demain matin.

— Je vous entends, dit Joseph ; il y a les secrets du métier, les conditions et les épreuves. Ce sont de grandes sottises, autant que je peux croire, et la musique n'y entre pour rien, car je vous défierais bien de répondre, sur ce point, à aucune question que je pourrais vous faire. Par ainsi, celles que vous me prétendez adresser ne rouleront pas sur un sujet auquel vous êtes aussi étrangers que les grenouilles d'un étang, et ne seront que sornettes de vieilles femmes.

— Si vous le prenez ainsi, dit Renet, le sonneur de Mers, nous voulons bien ^'ous laisser croire que vous êtes un grand savant et que nous sommes des ânes. Soit ! Gardez vos secrets, nous garderons les nôtres. Nous ne sommes point pressés de les dire à qui en fait mépris. Mais alors, souvenez-vous d'une chose : voilà votre brevet de maîti'e sonneur, qui vous est déUvré par nous, et

où rien ne manque, de l'avis de ces sonneurs bourbonnais, vos amis, qui l'ont rédigé et signé avec nous tous. Vous êtes libre d'aller exercer vos talents où ils feront besoin et où vous pourrez ; mais il vous est défendu d'y essayer dans l'étendue des paroisses que nous exploitons et qui sont au nombre de cent cinquante, selon la distribution qui en a été faite entre nous, et dont la liste vous sera donnée. Et si vous y contrevenez, nous sommes obligés de vous avertir que vous n'y serez souffert de gré ni de force, et que la chose sera toute à vos risques et périls.

Ici la Mariton prit la parole :

— Vous n'avez pas besoin de lui faire des menaces, dit-elle, et pouvez le laisser à son humeur, qui est de cornemuser sans y chercher de profit. Il n'a pas besoin de ça. Dieu merci, et n'a pas, d'ailleurs, la poitrine assez forte pour faire état de ménétrier. Allons, Joseph, remercie-les de l'honneur qu'ils te donnent et ne les chagrine point dans leurs intérêts. Que ce soit une convention vilement réglée, et voilà mon homme qui en fera les frais, avec un bon quartaut de vin d'Issoudun ou de Sancerre, au choix de la compagnie.

— A la bonne heure, répondit le vieux Carnat. Nous voulons bien que la chose en reste là. Ce sera le mieux pour votre garçon, car il ne faut être ni sot ni poltron pour se frotter aux épreuves, et m'est avis que le pauvre enfant n'est point taillé pour y passer.

— C'est ce que nous verrons ! dit Joseph, se laissant prendre au piège, malgré les avertissements que lui donnait tout bas le Graud-Bûcheux. Je réclame les épreuves, et comme vous n'avez pas le droit de lui les refuser, après m'avoir délivré le brevet, je

prétends être ménétrier si bon me semble, ou, tout au moins, vous prouver que je n'en serai empêché par aucun de vous.

— Accordé ! dit le doyen, laissant voir, ainsi que Carnat et plusieurs autres, la méchante joie qu'ils y prenaient. Nous allons nous préparer à la fête de votre réception, l'ami Joseph; mais songez qu'il n'y a point à en revenir, à présent, et que vous serez tenu pour une poule mouillée et pour un vantard si vous changez d'avis.

— Marchez, marchez ! dit Joseph. Je vous attends de pied ferme.

— C'est nous, lui dit Carnat près de l'oreille, qui vous attendrons au coup de minuit.

— Où ? dit encore Joseph avec beaucoup d'assurance.

— A la porte du cimetière, répondit tout bas le doyen ; et, sans vouloir accepter le vin de Benoit ni entendre les raisons de sa femme, ils s'en allèrent tous ensemble, promettant malheur à qui les suivrait ou les espionnerait dans leurs mystères.

Ls Grand-Bûcheux et Huriel les suivirent sans dire un mot de plus à Joseph, d'où je vis que, s'ils étaient comtraires au mal qui lui était souhaité par les autres sonneurs, ils n'en regardaient pas moins comme un devoir sérieux de ne lui donner aucun avertissement et de ne trahir en rien le secret de la corporation.

Malgré les menaces qui avaient été faites, je ne me gênai point pour les suivre à distance, sans autre précaution que celle de m'en aller par le même chemin, les mains dans les poches et sifflant, comme qui n'aurait eu aucun souci de leurs affaires. Je savais bien qu'ils ne me laisseraient point assez approcher pour en-

tendre leurs manigances; mais je voulais voir de quel côté ils prétendaient s'embusquer, afin de chercher le moyen d'en approcher plus tard sans être observé.

Dans cette idée, j'avais fait signe à Léonard de garder les autres au cabaret, jusqu'à ce que je revinsse les avertir; mais ma poursuite ne fut pas longue. L'auberge était dans la rue qui descend à la rivière et qui est aujourd'hui route postale sur Issoudun. Dans ce temps-là, c'était un petit casse-cou étroit et mal pavé, bordé de vieilles maisons à pignons pointus et à croisillons de pierre. La dernière de ces maisons a été dénujlie l'an passé. De la rivière, qui arrosait le mur en contre-bas de l'auberge du Bœuf couronné, on montait, raide comme pique, à la place, qui était, comme aujourd'hui, cette longue chaussée raboteuse plantée d'arbres, bordée à gauche par des maisons fort anciennes, à droite par le grand fossé, alors remph d'eau, et la grande muraille alors bien entière du château. Au bout, l'église finit la place, et deux ruelles descendent l'une à la cure, l'autre le long du cimetière. C'est par cellelà que tournèrent les cornemuseux. Ils avaient environ une bonne portée de fusil en avance sur moi, c'est-à-dire le temps de suivre la ruelle qui longe le cimetière, et de déboucher dans la campagne par la poterne de la tour des Anglais, à moins qu'ils ne fissent choix de s'arrêter en ce lieu, ce qui n'était guère commode, car le sentier, serré à droite par le fossé du château et de l'autre côté par le talus du cimetière, ne pouvait laisser passer qu'une personne à la fois.

Quand je jugeai qu'ils devaient avoir gagné la poterne, je tournai l'angle du château par une arcade qui, dans ce temps-là, donnait passage aux piétons sous une galerie servant aux seigneurs pour se rendre à l'église parcelliale.

Je me trouvai seul dans cette ruelle, où, passé soleil couché, aucun chrétien ne se risquait jamais, tant pour ce qu'elle côtoyait le cimeti' re, que parce que le flanc nord du château était mal renommé. On parlait de je ne sais combien de personnes noyées dans le fossé du temps de la guerre des Anglais, et même on jurait d'y avoir entendu siffler la cocadrille dans les temps d'épidémie.

LES MAITRES SONNEURS

\ûs savez que la cocadrille est une manière de lézard qui paraît tantôt réduit pas plus gros que le petit doigt, tantôt gonflé, par le corps, à la taille d'un bœufetlongde cinq à six aunes. Cette bête, que je n'ai jamais vue et dont je ne vous garantis point l'existence, est réputée vomir un venin qui empoisonne l'air et amène la peste.

Encore que je n'y crusse pas beaucoup, je ne m'amusai point dans ce passage, où le grand mur du château et les gros arbres du cimetière ne laissaient guère percer la clarté du ciel. Je marchai vite, sans trop regarder à droite ni à gauche, et sortis par la porterne des Anglais, dont il ne reste pas aujourd'hui pierre sur pierre.

Mais là, malgré que la nuit fût belle et la lune levée, je ne vis, ni auprès ni au loin, trace des dix-huit personnes que je suivais. Je questionnai tous les alentours, j'avisai jusque dans la maison du père Bégneux, qui était la seule habitation où ils auraient pu entrer. On y dormait bien tranquillement, et, soit dans les sentiers, soit dans le découvert, il n'y avait ni bruit, ni trace, ni aucune apparence de personne vivante.

J'augurai donc que la sonnerie mécréante était entrée dans le cimetière pour y faire quelque mauvaise conjuration, et, sans en avoir nulle envie, mais résolu à tout risquer pour les parents de Thérance, je repassai la poterne et rentrai dans la maudite rouette aux Anglais, marchant doux, me serrant au talus dont je rasais quasiment les tombes, et ouvrant mes oreilles au moindre bruit que je pourrais surprendre.

J'entendis bien la chouette pleurer dans les donjons et les coulevres siffler dans l'eau noire du fossé ; mais ce fut tout. Les morts dormaient dans la terre aussi tranquilles que des vivants dans leurs lits. Je pris courage pour grimper le talus et donner un coup d'œil dans le champ du repos. J'y vis tout en ordre, et de mes sonneurs, pas plus de nouvelles que s'ils n'y fussent jamais passés.

Je fis le tour du château. Il était bien fermé, et comme il était environ les dix heures, maîtres et serviteurs y dormaient comme des pierres.

Alors je retournai au Bœuf couronné, ne pouvant m'imaginer ce qu'étaient devenus les sonneurs, mais voulant faire cacher mes camarades dans la ruelle aux Anglais, puisque, de là, nous verrions bien ce qui arriverait à Joseph, à l'heure du rendez-vous donné à la porte du cimetière.

Je les trouvai sur le pont, délibérant de s'en retourner chez eux, et disant qu'ils ne voyaient plus aucun danger pour les Hurriel, puisqu'ils s'étaient si bien entendus avec les autres dans le conseil de maîtrise. Pour ce qui regardait Joseph tout seul, ils ne s'en souciaient point et voulurent me détourner d'y prendre part. Je leur remontrai qu'à mon sens c'était dans les épreuves qui al-

laient se faire que le danger commençait pour tous les trois, puisque la mauvaise intention des sonneurs avait été bien visible, et que les Huriel allaient y secourir Joseph, selon leurs prévisions de la matinée.

— Êtes-vous donc déjà dégoûtés de l'entreprise? leur dis-je. Est-ce parce que nous ne sommes que huit contre seize ? et ne vous sentez- vous point chacun du cœur pour deux?

— Comment comptez-vous ! me dit Léonard. Croyezvous que le Grand Bûcheux et son fils se mettent avec nous contre leurs confrères ?

— Je comptais mal, lui répondi?-je, car nous sommes neuf. Joseph ne se laissera point manger la laine sur le dos, si on lui chauffe trop les oreilles, et puisque les deux Huriel ont pris des armes, il me paraît bien certain que c'est pour le défendre, s'ils ne peuvent se faire écouter.

— Il ne s'agit pas de ça, reprit Léonard; nous ne serions que nous six, et ils seraient vingt contre nous, que nous irions encore sans les compter; mais il y a autre chose qui nous plaît moins que la bataille. On vient de causer au cabaret, chacun a raconté son histoire ; le moine a blâmé ces pratiques-là comme impiesetabominables; la Mariton a pris une peur qui a gagné tous les assistants, et, encore que Joseph ait ri de tout cela, nous ne pouvons pas être certains qu'il n'y ait quelque chose de vrai au fond. On a parlé d'aspirants cloués dans une bière, de brasiers où on les faisait choir, et de croix de fer rouge qu'on leur faisait embrasser. Ces choses-là me paraissent trop fortes à croire ; mais si j'étais sur que ce fût tout, je saurais bien donner une bonne correction

aux gens assez mauvais pour y contraindre un pauvre prochain. Malheureusement...

— ■ Allons, allons, lui dis-je, je vois que vous vous êtes laissé épeurer. Qu'est-ce qu'il y a encore ? Dites le tout, afin qu'on s'en moque ou qu'on s'en gare.

— Il y a, dit un des garçons, voyant que Léonard avait honte de tout confesser, que nous n'avons jamais vu la personne du diable, et qu'aucun de nous ne souhaite faire sa connaissance.

— Oh 1 oh I leur dis-je, voyant que tous étaient soulagés par cet aveu et allaient dire comme lui, c'est donc du propre Lucifer qu'il retourne ? Eh bien, à la bonne heure ! Je suis trop bon chrétien pour le redouter ; je donne mon âme à Dieu, et je vous réponds de prendre aux crins, à moi tout seul, l'ennemi du genre humain, aussi résolument que je prendrais un bouc à la barbe. 11 y a assez longtemps qu'il porte dommage à ceux qui le craignent : m'est avis qu'un bon gars qui l'écornerait lui ôterait la moitié de sa malice, et ça serait toujours autant de gagné.

— Ma foi, dit Léonard, honteux de sa crainte, si tu le prends comme ça, je n'y reculerai pas, et si tu lui casses les cornes, je veux, à tout le moins, tenter de lui arracher la queue. On dit qu'elle est bonne, et nous verrons bien si elle est d'or ou de chanvre.

Il n'y a si bon remède contre la peur que la plaisanterie, et je ne vous cache pas qu'en mettant la chose sur ce ton-là, je n'étais point du tout curieux de me mesurer avec Georgeon, comme chez nous on l'appelle. Je ne me sentais peut-être pas plus rassuré que les autres ; mais, pour Thérèse, je me serais jeté en la propre

gueule du diable. Je l'avais promis; le bon Dieu lui-même ne m'eût point détourné de mon dessein.

Mais c'est mal parler. Le bon Dieu, tout au contraire, me donnait force et confian. 'o, et, tant plus je me sentis angoissé dans cette nuit-là, tant plus je pensai à lui et requis son aide.

Quand les autres camarades nous virent décidés, Léonard et moi, ils noiSi suivirent. Pour rendre la chose plus sûre, je retournai au cabaret, comptant y trouver d'autres amis qui, sans savoir de quoi il s'agissait, nous suivraient comme en partie de plaisir et nous soutiendraient à l'occasion ; mais l'heure était avancée, et il n'y avait plt:s au Bœuf cniironné que Benoît qui soupait avec le carm», la

LES .MAITRES SONNEURS

Marion qui faisait des prières, et Joseph (lui s'était jeté sur UQ lit et dormait, je dois le dire, avec une tranquillité qui nous fit honte de nos hésitations.

— Je n'ai qu'une espérance, nous dit la Mariton en se relevant de sa prière, c'est qu'il laissera passer l'heure et ne se réveillera que demain matin.

— VoOà les femmes ! répondit Benoît en riant ; elles croient qu'il fait bon vivre au prix de la honte. Mais moi, j'ai donné à son garron parole de le réveiller avant minuit, et je n'y manquerai point.

— Ah ! vous ne l'aimez pas ! s'écria la mère. Nous verrons si vous pousserez notre Chariot dans le danger, quand son tour viendra.

— Vous ne savez ce que vous dites, ma femme, répondit l'aubergiste. Allez dormir avec mon garçon; moi, je vous réponds de ne pas trop laisser dormir le vôtre. Je ne veux point qu'il me reproche de l'avoir déshonoré

— Et d'ailleurs, dit le carme, quel danger voulez-vous donc voir dans les sottises qu'ils vont faire ? Je vous dis que vous rêvez, ma bonne femme. Le diable ne mange personne ; Dieu ne le souffrirait point, et vous n'avez pas si mal élevé votre fils, que vous craigniez qu'il se veuille damner pour la musique ? Je vous répète que les vilaines pratiques des sonneurs ne sont, après tout, que de l'eau claire, des badinages impies, dont les gens d'esprit savent fort bien se défendre, et il suffira à Joseph de se moquer des démons dont on lui va parler pour les mettre tous en fuite. 11 ne faut pas d'autre exorcisme, et je vous réponds que je ne voudrais pas perdre une goutte d'eau bénite avec le diable qu'on lui montrera cette nuit.

Les paroles du carme nrent le cœur au ventre de mes camarades.

— Si c'est une farce, me dirent-ils, nous tomberons dessus et battons en grange sur le mauvais esprit ; mais ne ferons-nous point part à Benoit de notre dessein ? 1] nous aiderait peut-être ?

— A vous dire vrai, répondis-je, je n'en sais rien. Il passe pour un très-brave homme ; mais on ne tient jamais le fin mot des ménages, surtout quand il y a des enfants d'un premier lit. Les beaux-pères ne les voient pas toujours d'un bon œil, et Joseph n'a pas été bien aimable, ce soir, avec le sien. Partons sans rien dire, ce sera le mieux, et l'heure n'est pas loin où il faut que nous soyons prêts.

Prenant alors le chemin de l'église, sans bruit et passant un à un, nous allâmes nous poster dans la rouette aux Anglais. La lune était si basse que nous pouvions en nous couchant le long du talus, n'être pas vus, quand même on eût passé tout près de nous. Mes camarades, étant étrangers au pays, n'avaient point pour cet endroit les répugnances que j'avais senties d'abord, et je pus les y laisser pour m'avancer et me cacher dans le cimetière, assez près de la porte pour voir ce qui entrerait, et assez près d'eux aussi pour les prévenir au besoin.

TRENTE-UNIEME VEILLEE

J'attendis assez longtemps, d'autant plus que les heures ne paraissent jamais courtes dans la triste compagnie des trépassés. Enfin minuit sonna à l'église, et je vis la tête

d'un homme dépasser en dehors le petit mur du cimetière, tout auprès de la porte. Un bon quart d'heure se traîna encore sans que je visse ou entendisse autre chose que cet homme, ennuyé d'attendre, qui se mit à siffler un air bourbonnais, h quoi je reconnus que c'était Joseph, qui trompait sans doute l'espérance de ses ennemis en ne ressentant aucune frayeur du voisinage des morts.

Enfin, un autre homme, qui était collé contre la porte, en dedans, et que je n'avais pu voir à cause d'un gros buis qui me le masquait, passa vivement sa tête par-dessus le petit mur, comme pour surprendre Joseph, qui ne bougea point et qui lui dit en riant : — Eh bien, père Carnat, vous êtes en retard, et, pour un

peu, je me serais endormi à vous attendre. M'ouvrirez-vous la porte, ou dois-je entrer dans le jardin aux orties parla brèche?

— Non, dit le vieux Carnat. Cela fâcherait le curé, et il ne faut point braver ouvertement les gens d'église. Je vais à toi.

Il enjamba par-dessus le mur, et dit à Joseph qu'il se fallait laisser couvrir la tête et les bras d'un sac très-épais, et marcher sans résistance.

— Faites, dit Joseph, d'un ton de moquerie et quasi de mépris.

Je les suivis de l'œil par-dessus le mur et je les vis rentrer dans la rouette aux Anglais. Je coupai droit jusqu'au talus où étaient cachés mes jeunes gens ; mais je n'en trouvai plus que quatre. Le plus jeune avait déguerpi tout doucement sans rien dire, et je n'étais pas sans crainte que les autres n'en fissent autant, car ils avaient trouvé le temps long, et ils me dirent avoir entendu, en ce lieu, des bruits singuliers qui leur semblaient venir de dessous terre.

Nous vîmes bientôt arriver Joseph, marchant sans y voir, et conduit par Carnat. Ils venaient sur nous, mais quittèrent le sentier à une vingtaine de pas. Carnat fit descendre Joseph jusqu'au bord du fossé, et nous pensâmes qu'il l'y voulait noyer. Aussi é lions-nous déjà sur nos jambes et prêts à empêcher cette trahison, lorsque nous vîmes que tous deux entraient dans l'eau, qui n'était point creuse en cet endroit, et gagnaient une arcade basse, au pied de ta grande muraille du château, qui baignait dans le fossé. Ils y entrèrent, et ceci m'expliqua par où les autres avaient disparu quand je les avais si bien cherchés.

Il s'agissait de faire comme eux, et ça ne me paraissait guère malaisé; mais j'eus bien de la peine à y décider mes compagnons. Ils avaient ouï dire que les souterrains du château s'étendaient sous la campagne jusqu'à Déols qui est à environ neuf lieues, et qu'une personne qui n'en connaîtrait pas les détours ne s'y pourrait jamais retrouver.

Je fus obligé de leur dire que je les connaissais très bien, encore que je n'y eusse jamais mis le pied, et que je n'eusse aucune idée si c'étaient des celliers pour le vin ou une ville sous terre, comme aucuns le prétendaient.

Je marchais le premier, sans voir seulement où je posais mes pieds, titant les murs qui me faisaient un passage très-étroit et où il ne fallait guère lever la tête pour rencontrer la voûte.

Nous avançons comme cela depuis un bon moment, quand il se fit au-dessous de nous, un vacarme comme si c'étaient quarante tonnerres roulant dans les cavernes du diable. Cela était si singulier et si épouvantable, que je m'arrêtai pour tâcher d'y comprendre quelque chose, et puis j'avançai vite, ne voulant pas me laisser refroidir.

Je dis par l'insinuation de quelque diablerie, et disant à mes camarades de me suivre ; mais le bruit était trop fort pour qu'ils m'entendissent parler, et moi, pensant qu'ils étaient sur mes talons, j'avançai encore plus, jusqu'à ce que, n'entendant plus rien et me retournant pour leur demander s'ils étaient là, je n'en reçus aucune réponse.

Comme je ne voulais point parler haut, je fis quatre ou cinq pas en retour de ceux que j'avais faits en avant. J'allongeai les

main, j'appelai avec précaution ; adieu la compagnie, ils m'avaient laissé tout seul.

Je pensai que n'étant pas bien loin de l'entrée, je les rattraperais dedans ou dehors; je marchai donc plus vite et avec plus d'assurance, et repassai l'arcade par où j'étais entré, pour regarder et chercher tout le long de la fouette aux Anglais ; mais il était arrivé de mes camarades comme des sonneurs, il semblait que la terre les eût dévorés.

J'eus comme un moment de malefièvre en songeant qu'il fallait tout abandonner, ou rentrer dans ces maudites cavernes et m'y trouver tout seul aux prises avec les embûches et les frayeurs qui y attendaient Joseph. Mais je me demandai si, dans le cas où il ne s'agirait que de lui, je me retirerais tranquillement de son danger. Mon âme de clirétien m'ayant répondu que non, je demandai à mon cœur si l'amour de Thérance n'était pas aussi solide en lui que l'amour du prochain dans ma conscience, et la réponse que j'en reçus me fit repasser l'arcade noire et vaseuse bien résolument et courir dans le souterrain, non pas aussi gai, mais aussi prompt que si c'eût été à ma propre noce.

Connue je tâtais toujours en marchant, je trouvai sur ma droite, rentrance d'une autre galerie que je n'avais point sentie la première fois en tâtant sur ma gauche, et je me dis que mes camarades, en se retirant, avaient dû la rencontrer et s'y engager, croyant aller à la sortie. Je m'y engageai pareillement, car rien ne me disait que mon premier chemin fût celui qui m'approchait des sonneurs.

Je n'y retrouvai point mes camarades, mais quant aux sonneurs, je n'eus pas fait vingt-cinq pas que j'entendis leur vacarme

de beaucoup plus près que je n'avais fait la première fois, et bientôt une clarté trouble me fit voir que je débouchais dans un grand caveau rond qui avait trois ou quatre sorties noires comme la gueule de l'enfer.

Je m.'étonnai de voir clair ou peu s'en faut dans un endroit voûté où ne se trouvait aucun luminaire, et, me baissant, je reconnus que cette lueur venait du dessous et perçait le sol où je marchais. J'observai aussi que ce sol se renflait en voûte sous mes pieds, et craignant qu'il ne fût point solide, je ne m'aventurai point au mitan, mais, suivant le mur, je m'avisai de plusieurs crevasses où, en me couchant par terre, je collai ma vue bien commodément et vis tout ce ((ui se passait dans un autre caveau rond, placé juste au-dessous de celui où j'étais.

C'était, comme j'ai su après, un ancien cachot, attenant à celui de la grande oubliette dont la bouche se voyait encore, il n'y a pas trente ans, dans les salles hautes du château. Je m'en doutai bien, à voir les débris d'ossements qu'on y avait dressés en manière d'épouvantail, avec des cierges de résine plantés dans des crânes, au fond de l'enceinte. Joseph était là tout seul, les yeux débandés, les bras croisés, aussi tranquille que je l'étais peu, et paraissant écouter avec mépris le tintamarre des dix-huit

musettes qui braillaient toutes ensemble, prolongeant la même note en manière de rugissement. Cette musique d'enragés venait de quelque cave voisine, où les sonneurs se tenaient cachés, et où, sans doute, ils savaient qu'un écho singulier trentuplait la résonnance ; moi, qui n'en savais rien et qui ne m'en avais que par réflexion, je pensai d'abord qu'il y avait là tous les cornemuseux du Berry, de l'Auvergne et du Bourbonnais rassemblés.

Quand ils se furent souûlés de faire ronfler leurs instruments, ils se mirent à pousser des cris et des miaulements qui, répétés par ces échos, paraissaient être ceux d'une grande foule mêlée d'animaux furieux de toute espèce ; mais à tout cela Joseph, qui était véritablement un homme comme j'en ai peu vu dans les paysans de chez nous, se contentait de lever les épaules et de bâiller, comme ennuyé d'un jeu d'imbéciles.

Son courage passait en moi, et je commençais à vouloir rire de la comédie, quand un petit bruit me fit tourner la tête, et je vis derrière moi, à l'entrée de la galerie par où j'étais venu, une figure qui me glaça les sens.

C'était comme un seigneur des temps passés, portant une cuirasse de fer, une pique bien affilée et des habits de cuir d'une mode qu'on ne voit plus. Mais le plus affreux de sa personne était sa figure, qui ôlrait la véritable ressemblance d'une tête de mort.

Je me remis un peu, me disant que c'était un déguisement pris par un de la bande pour éprouver Joseph ; mais, en y pensant mieux, je vis que le danger était pour moi, puisque dans ce cas, me trouvant aux écoutes, il allait me faire un mauvais parti.

Mais, encore qu'il put me voir Comme je le voyais, il ne bougea point et resta planté à la manière d'un fantôme, moitié dans l'ombre, moitié dans la clarté qui venait d'en bas ; et comme cette clarté allait et venait selon qu'on l'agitait, il y avait des moments où, ne le distinguant plus, je croyais l'avoir eu seulement dans ma tête ; mais tout d'un coup, il reparaisait clairement, sauf ses jambes qui restaient toujours dans l'obscur, derrière une espèce de marche, de telle sorte que je m'imaginai le voir flotter comme une figure de nuages.

Je ne sais combien de minutes je passai à me tourmenter de cette vision, ne pensant plus du tout à épier Joseph, et craignant de devenir fou pour avoir tenté plus qu'il n'était en moi d'affronter. Je me souvenais d'avoir vu, dans les salles du château, une vieille peinture qu'on disait être le portrait d'un ancien guerrier bien mal commode, que le seigneur du lieu, lequel était son propre frère, avait fait jeter en l'oubliette. Le revêtement de fer et de cuir que j'avais là devant moi, sur une figure de mort desséchée, était si ressemblant à celui de l'image peinte, que l'idée me venait bien naturellement d'une âme en colère et en peine, qui venait épier la profanation de son sépulcre, et qui, peut-être bien, en marquerait son déplaisir d'une manière ou de l'autre.

Ce qui me rendit mon calcul assez raisonnable, c'est que cette âme ne me disait rien et ne s'occupait point de moi, connaissant peut-être que je n'étais point là à mauvaises intentions contre sa pauvre carcasse.

Un bruit différent des autres arracha pourtant mes yeux du charme qui les retenait. Je regardai dans le caveau où était Joseph, et j'y vis une autre chose bien laide et bien étrange.

LES MAÎTRES SONNEURS

Joseph était toujours debout et assuré, en face d'un être abominable, tout habillé de peau de chien, portant des cornes dans une tête chevelue, avec une figure rouge, des griffes, une queue, et faisant toutes les sauterelles et grimaces d'un possédé. C'était fort vilain à voir, et cependant je n'en fus pas longtemps la dupe, car il avait beau changer sa voix, il me semblait reconnaître celle de Doré-Fratin, le cornemuseux de Poulligny, un des hommes les plus forts et les plus batailleurs de nos alentours.

— Tu as beau répondre, disait-il à Joseph, que tu te ris de moi et que tu n'as aucune peur de l'enfer, je suis le roi des musiciens, et, sans ma permission, tu n'exerceras point que tu ne m'aies vendu ton âme.

Joseph lui répondit : — Qu'est-ce qu'un diable aussi sot que vous ferait de l'âme d'un musicien? Il ne s'en pourrait servir.

— Fais attention à tes paroles, dit Tautre. Ne sais-tu point qu'il faut ici se donner au diable, ou être plus fort que lui ?

— Oui, oui, réphqua Joseph. Je sais la sentence : il faut tuer le diable ou que le diable vous tue.

Sur ce mot-là, je vis Huriel et son père sortir d'une vofte de côté et s'approcher du diable comme pour lui parler; mais ils furent retenus parles autres sonneurs qui se montrèrent autour de lui ; et Carnat le père, s'adressant à Joseph :

■ — On voit, lui dit-il, que tu ne redoutes pas les sortilèges et ou t'en tiendra quitte, si tu te veux conformer à l'usage, qui est de battre le diable, en marque de refus que tu fais chrétiennement de te soumettre à lui.

— Si le diable veut être bien étrillé, répliqua Joseph, donnez-m'en la permission vilement, et il verra si sa peau est plus dure que la mienne. Quelles sont les armes ?

— Aucune autre que les poings, répondit Carnat.

— C'est en franc jeu, j'espère? dit le Grand Bûcheux. Joseph ne prit pas le temps de s'en assurer, et enco-

léré du jeu qu'on faisait de lui, il sauta sur le diable, lui arracha sa coill'ure et le prit au corps si résolument qu'il le jeta par

terre et tomba dessus.

Mais il se releva aussitôt, et il me sembla qu'il poussait un cri de surprise et de souffrance ; mais toutes les musettes se mirent à jouer, sauf celles d'Huriel et de son père, lesquels faisaient semblant, et regardaient le combat d'un air de doute et d'inquiétude.

Cependant Joseph roulait le diable et paraissait le plus fort, mais je trouvais en lui une rage qui ne me paraissait point naturelle et qui me faisait craindre que, par trop de violence, il ne se mît dans son tort. Les sonneurs semblaient l'y aider, car au lieu de secourir leur camarade, trois fois renversé, ils tournaient autour de la lutte, sonnant toujours et frappant des pieds pour l'exciter à tenir bon.

Tout d'un coup, le Grand Bûcheux sépara les combattants en allongeant un coup de bâton sur les pattes du diable, et menaçant de faire mieux la seconde fois, si on ne l'écoutait parler. Huriel accourut à son côté, le bâton levé aussi, et tous les autres s'arrêtant de tourner et de sonner, il se fit un repos et un silence.

Je vis alors que Joseph, vaincu par la douleur, essayait ses mains déchirées et sa figure couverte de sang, et que si Huriel ne l'eût retenu dans ses bras, il serait tombé sans connaissance, tandis que Doré-Fratin jetait son atti-

rail, soufflait de chaud, et n'essayait en ricanant que la sueur d'un peu de fatigue.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Carnat, venant d'un air de menace contre le Grand Bûcheux. Êtes-vous un faux frère-? De quel droit mettez-vous empêchement aux épreuves ?

— J'y mets empêchement à mes risques et à votre honte, répliqua le Grand Bûcheux. Je ne suis pas un faux frère, et vous êtes de méchants maîtres, aussi traîtres que dénaturés. Je m'en doutais bien, que vous nous trompiez, pour faire souffrir et peut-être blesser dangereusement ce jeune homme ! Vous le haïssez, parce que vous sentez qu'il vous serait préféré, et que là où il se ferait entendre, on ne voudrait plus vous écouter. Vous n'avez pas osé lui refuser la maîtrise, parce que tout le monde vous l'eût reproché comme une injustice trop criante; mais, pour le dégoûter de pratiquer dans les paroisses dont vous avez fait usurpation, vous lui rendez les épreuves si dures et si dangereuses qu'aucun de vous ne les aurait supportées si longtemps.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit le vieax doyen, Pailloux de Verneuil, et les reproches que vous nous faites ici en présence d'un aspirant sont d'une insolence sans pareille. Nous ne savons pas comment on pratique la réception dans vos pays, mais ici, nous sommes dans nos coutumes et ne souffrirons pas qu'on les blâme.

— Je les blâmerai, moi, dit Huriel, qui étanchait toujours le sang de Joseph avec son mouchoir, et, l'ayant assis sur son genou, l'aidait à revenir. Ne pouvant et ne voulant vous faire connaître hors d'ici, à cause du serment qui me fait votre confrère, je vous dirai, au moins, en face, que vous êtes des bourreaux. Dans nos pays, on se bat avec le diable par pur amusement et en ayant soin de ne se faire aucun mal. Ici, vous choisissez le plus fort d'entre vous et vous lui laissez des armes cachées dont il cherchie à crever les yeux et percer les veines. Voyez ! ce jeime homme est abîmé, et, dans la colère où l'avait mis votre méchanceté, il s'y serait fait tuer, si nous ne l'eussions arrêté. Qu'en au-

riez-vous fait alors ? Vous l'eussiez donc jeté en cette caverne d'oubli, où ont péri tant d'autres pauvres malheureux dont les ossements devraient se redresser pour vous reprocher d'être aussi méchants que vos anciens seigneurs?

Cette parole d'Huriel me rappela l'apparition que j'avais oubliée, et je me retournai pour voir si son invocation l'attirerait à lui. Je ne la vis plus, et pensai à trouver le chemin du caveau d'en bas, où, d'un moment à l'autre, je sentais bien devoir être utile à mes amis.

Je trouvai tout de suite l'escalier et le descendis jusqu'à l'entrée, où je ne songeai même pas à me tenir caché, tant il y avait là de dispute et de confusion qui ne permettaient pas de faire attention à moi.

Le Grand Bûcheux avait ramassé la casaque de peau de bête, et montrait comme quoi elle était garnie de pointes. Comme une carde à étriller les bœufs, et les mitaines que ce faux diable portait encore avaient, à la paume des mains, de bons clous bien assujettis, la pointe en dehors. Les autres étaient furieux de se voir blâmer devant Joseph. — Voilà bien du bruit pour des égratignures, disait Carnat. N'est-il point dans l'ordre que le diable ait des ongles ! et cet innocent, qui l'a attaqué sans prudence, ne savait-il point qu'on ne joue pas avec lui sans s'y faire échaffrer

LES MAITRES SONNEURS

un peu le museau? Allons, allons, ne le plaignez point tant, ce n'est rien; et puisqu'il en a assez, qu'il se retire et confesse qu'il n'est point de force à se divertir avec nous; partant, qu'il ne saurait être de notre compagnie en aucune manière.

— J'en serai? dit Joseph, qui, en s'arrachant des bras d'Huriel, montra qu'il avait la poitrine ensanglantée et sa chemise déchirée. J'en serai malgré vous ! J'entends que la bataille recommence, et il faudra que l'un de nous reste

— Et moi, je m'y oppose, dit le Grand Bûcheux, et j'ordonne que ce jeune homme soit déclaré vainqueur, ou bien je jure d'amener dans ce pays une bande de sonneurs, qui feront connaître la manière de se comporter et y rétabliront la justice.

— Vous? dit Fratin, en tirant une manière d'épieu de sa ceinture. Vous pourrez le faire, mais non pas sans porter de nos marques, à seules fins qu'on puisse donner foi à vos rapports.

Le Grand Bi'icheux et Huriel se mirent en défense. Josepli se jeta sur Fratin pour lui arracher son épieu, et je ne fis qu'un saut pour les joindre; mais, devant qu'on eût pu échanger des coups, la figure qui m'avait tant troublé se montra sur le seuil de l'oubliette, étendit sa pique et s'avança d'un pas qui suffit pour donner la frayeur aux malintentionnés. Et, comme on s'arrêtait, morfondu de crainte et d'étonnement, on entendit une voix plaintive, qui récitait la prose des morts dans le fond de l'oubliette.

C'en fut assez pour démonter la confrérie, et l'un des sonneurs s'étant écrié : « Les morts! les morts qui se lèvent! » tous prirent la fuite, pêle-mêle, criant et se poussant par toutes les issues, sauf celle de l'oubliette, où apparaissait une autre figure couverte d'un suaire, toujours psalmodiant de la manière la plus lamentable qui se puisse imaginer. Si bien qu'en une minute, nous nous trouvâmes sans ennemis, le guerrier ayant jeté son casque et son masque, et nous montrant la figure réjouie de Benoit, tandis que le carme, déroulant son suaire, se tenait les cotes à force de rire.

— Que le bon Dieu me pardonne la mascarade! disait-il ; mais je l'ai faite à bonne intention, et il me semble que ces coquins méritaient qu'on leur donnât une bonne leçon, pour leur apprendre à se moquer du diable, dont ils ont plus de peur que ceux h qui ils le font voir.

— J'en étais bien sûr, moi, disait Benoît, qu'en voyant notre comédie, ils trembleraient au beau milieu de la leur. Mais alors, avisant le sang et les blessures de Joseph, il s'inquiéta de lui et lui montra tant d'intérêt, que cela, joint au secours qu'il lui apportait, me prouva son amitié pour lui et son bon cœur, dont j'avais douté.

Tandis que nous nous assurons que Joseph n'avait pas de mal trop profond, le carme nous racontait comme quoi le sommelier du château lui avait dit avoir coutume de permettre aux sonneurs et autres joyeuses confréries de faire leurs cérémonies dans les souterrains. Ceux où nous étions se trouvaient assez distants des biâtiments liabités par la demoiselle dame de Saint-Charlier, pour qu'elle n'entendît pas le bruit, et, dans tous les cas, elle n'eût fait qu'en rire, car on n'imaginait point qu'il s'y pût mêler de la méchanceté; mais Benoit, qui se doutait de quelque mauvais dessein, avait demandé au même sommelier un

déguisement et les clefs des souterrains, et c'est ainsi qu'il se trouvait là si à point pour écarter le danger.

— Eh bien, lui dit le Grand Bûcheux, merci pour votre assistance; mais je regrette que l'idée vous en soit venue, car ces gens sont capables de m'accuser de l'avoir réclamée, et, par là, d'avoir trahi les secrets de mon métier. Si vous m'en croyez, nous parti-

rons sans bruit, et leur laisserons croire (qu'ils ont vu des fantômes.

— D'autant plus, dit Benoît, que leur rancune pourrait me retirer leur consommation, qui n'est pas peu de chose. Pourvu qu'ils n'aient point reconnu Tiennet? Et comment diable, à propos, Tiennet se trouve-t-il là?

— Ne l'avez-vous pas amené? dit Huriel.

— Vraiment non, répondis-je. Je suis venu pour mon compte, à cause de toutes les histoires qu'on faisait sur vos diableries. J'étais curieux de les voir; mais je vous jure qu'ils avaient l'esprit trop égaré et la vue trop trouble pour me reconnaître.

Nous allions partir, quand des bruits de voLx écolcrées et des tumultes sourds, comme ceux d'une querelle, se firent entendre.

— Oui-dà! dit le carme, qu'y a-t-il encore? Je crois qu'ils reviennent et que nous n'en avons pas fini avec eux. Et vite I reprenons nos déguisements !

— Laissez faire, dit Benoît, prêtant l'oreille ; je vois ce que c'est. J'ai rencontré, en venant ici par les caves du château, quatre ou cinq gaillards dont un m'est connu. C'est Léonard, votre ouvrier bourbonnais, père Bastien. Ces jeunes gens venaient aussi par curiosité, sans doute ; mais ils s'étaient égarés dans les caveaux et n'étaient pas bien rassurés. Je leur ai donné ma lanterne en leur disant de m'attendre. Ils auront été rencontrés par les sonneurs en déroute, et ils s'amusent à leur donner la chasse.

— La chasse pourrait bien être pour eux , dit Huriel, s'ils ne sont pas en nombre. Allons-y voir !

Nous nous y disposions, quand les pas et le bruit se rapprochant, nous vîmes rentrer Carnat, Doré-Fratin et une bande de huit autres qui, ayant, en effet, échangé quelques bonnes tapes avec mes camarades, étaient revenus de leur poltronnerie et comprenaient qu'ils avaient alTaire à de bons vivants. Ils se retournèrent contre nous, accablant les Huriel de reproches pour les avoir trahis et fait tomber dans une embûche. Le Grand Bûcheux s'en défendit, et le carme voulut mettre la paix en prenant tout sur son compte et en leur reprochant leurs torts; mais ils se sentaient en force, parce qu'à tout moment il en arrivait d'autres pour les soutenir, et quand ils se virent à peu près au complet, ils élevèrent le ton et commencèrent à passer des insultes aux menaces et des menaces aux coups. Sentant qu'il n'y avait pas moyen d'éviter la rencontre, d'autant plus qu'ils avaient bu beaucoup d'eau-devie pendant les épreuves et ne se connaissaient plus guère, nous nous mîmes en défense, serrés les uns contre les autres et faisant face à l'ennemi de tous côtés, comme se tiennent les bœufs quand une bande de loups les attaque au pâturage. Le carme y ayant perdu sa morale et son latin, y perdit aussi sa patience, car, s'emparant du bourdon d'une musette tombée dans la bagarre, il s'en servit aussi bien qu'homme peut faire pour défendre sa peau.

Par malheur , Joseph était affaibli par la perte de son sang, et Hui iel, qui avait toujours dans le cœur la mort de Malzac, craignait plus de faire du mal que d'en recevoir.

Tout occupé de protéger son père, qui y allait comme un lion, il se mettait en grand danger. Benoît s'escrimait trèsbien pour un homme qui sort de maladie; mais, en somme, nous n'étions que six contre quinze ou seize, et, comme le sang commençait à se

montrer, la rage venait, et je vis qu'on ouvrait les couteaux. Je n'eus que le temps de me jeter devant le Grand BLicheux qui, répugnant encore à tirer l'arme tranchante , était l'objet de la plus grosse rancune. Je reçus un coup dans le bras, que je ne sentis quasiment point, mais qui me gêna pourtant bien pour continuer, et je voyais la partie perdue , quand, par bonheur, mes quatre camarades, se décidant à venir au bruit, nous apportèrent un renfort suffisant, et mirent en fuite, pour la seconde fois et pour la dernière, nos ennemis épuisés, pris par derrière et ne sachant point si ce serait le tout.

Je vis que la victoire nous restait, qu'aucun de mes amis n'avait grand mal, et m'apercevant tout d'un coup que j'en avais trop reçu pour un liomme tout seul, je tombai comme un sac, et ne connus ni ne sentis plus aucune chose de ce monde.

TRENTE-DEUXIÈME VEir.LÉK

Quand je me réveillai, je me vis couché dans un même lit avec Joseph, et il me fallut un peu de peine pour réclamer mes esprits. Enfin, je connus que j'étais en la propre chambre de Benoit, que le lit était bon, les draps bien blancs, et que j'avais au bras la ligature d'une saignée. Le soleil brillait sur les courtines jaunes, et, sauf une grande faiblesse, je ne sentais aucun mal. Je me tournai vers Joseph, qui avait bien des marques, mais aucune dont il dût rester dévisagé, et qui me dit en m'embrassant : — Eh bien, mon Tiennet , nous voilà comme autrefois, quand, au retour du catécliisme, nous nous reposions dans un fossé, après nous être battus avec les gars de Verneuil? Comme dans ce temps-là, tu m'as défendu à ton dommage , et , comme dans ce temps-là, je ne sais point t'en remercier comme tu le mérites ; mais en tout temps, tu as deviné peut-être que mon cœur n'est pas si chiche que ma

langue. — Je l'ai toujours pensé, mon camarade, lui répondis-je en l'embrassant aussi, et si je t'ai encore une fois secouru, j'en suis content. Cependant il n'en faut prendre pas trop pour toi. J'avais une autre idée... Je m'arrêtai, ne voulant point céder à la faiblesse de mes esprits, qui m'aurait, pour un peu, laissé échapper le nom de Thérance ; mais une main blanche tira doucement la courtine, et je vis devant moi la propre image de Thérance qui se penchait vers moi, tandis que la Mariton, passant dans la ruelle, caressait et questionnait son fils.

Thérance se pencha sur moi, comme je vous dis, et moi, tout saisi, croyant rêver, je me soulevais pour la remercier de sa visite et lui dire que je n'étais point en danger, quand, sot comme un mûle et rougissant comme une tille, je recus d'elle le plus beau baiser qui ait jamais fait revenir un mort.

— Qu'est-ce que vous faites, Thérance? m'écriai-je en lui empoignant les mains que j'aurais quasi manchées ; voulez-vous donc me rendre fou"

— Je veux vous remercier et aimer toute ma vie, répondit-elle, car vous m'avez tenu parole; vous m'avez renvoyé mon père et mon frère sains et saufs, dès ce matin, et je sais tout ce que vous avez fait, tout ce qui vous est arrivé pour l'amour d'eux et de moi. Aussi me voilà pour ne plus vous quitter tant que vous serez malade.

— A la bonne heure, Thérance, lui dis-je en soupirant : c'est plus que je ne mérite. Fasse donc le bon Dieu que je ne guérisse point, car je ne sais ce que je deviendrais après.

— Après? dit le Grand Bûclieux, qui venait d'entrer avec Hurriel et Brulette. Voyons, ma fille, que ferons-nous de lui après ?

— Après? dit Thérance, rougissant en plein pour la première fois.

— Allons ! allons ! Thérance la sincère, reprit le Grand Bûcheaux, parlez comme il convient à la fille qui n'a jamais menti.

— Eh bien, mon père, dit Thérance, après, je ne le quitterai pas davantage.

— Otez-vous de là ! m'écriai-je, fermez les rideaux, je me veux habiller, lever, et puis sauter, chanter et danser ; je ne suis point malade, j'ai le paradis dans l'âme... Mais, disant cela, je retombai en faiblesse, et ne vis plus que dans une manière de rêve, Thérance, qui me soutenait dans ses bras et me donnait des soins.

Le soir, je me sentis mieux ; Joseph était déjà sur pied, et j'aurais pu y être aussi, mais on ne le souffrit point, et force me fut de passer la veillée au lit, tandis que mes amis causaient dans la chambre, et que ma Thérance, assise à mon chevet, m'écoutait doucement et me laissait lui répandre en paroles tout le baume dont j'avais le cœur rempli.

Le carme causait avec Benoit, tous deux arrosant la conversation de quelques pichets de vin blanc, qu'ils avalaient en guise de tisane rafraîchissante. Huriel causait avec Brulette en un coin ; Joseph avec sa mère et le Grand Bûcieux.

Or Huriel disait à Brulette :

— Je t'avais bien dit, le premier jour que je te vis, en te montrant ton gage à mon anneau d'oreille : « Il y restera toujours, à moins que l'oreille n'y soit plus. » Eh bien, l'oreille, quoique fendue dans la bataille, y est encore, et l'anneau, quoique brisé, le

voilà, avec le gage un peu bosselé. L'oreille guérira, l'anneau sera ressoudé, et tout reprendra sa place, par la grâce de Dieu.

La Mariton disait au Grand Bûcheux :

— Eh bien, qu'est-ce qui va résulter de cette bataille, à présent? Ils sont capables de m'assassiner mon pauvre enfant, s'il essaye de cornemuser dans le pays.

— Non, répondait le Grand Bûcheux; tout s'est passé pour le mieux, car ils ont reçu une bonne leçon, et il s'y est trouvé assez de témoins étrangers à la confrérie pour qu'ils n'osent plus rien tenter contre Joseph et contre nous. Ils sont capables de faire le mal quand cela se passe entre eux, et qu'ils ont, par force ou par amitié, arraché à un aspirant le serment de se taire. Joseph n'a rien juré; il se taira parce qu'il est généreux, Tiennet aussi, de même que mes jeunes bûcheux par mon conseil et mon commandement. Mais vos sonneurs savent bien que s'ils touchaient, à présent, à un cheveu de nos têtes, les langues seraient déliées et l'affaire irait en justice.

EL le carme disait à Benoit :

LES MAITRES SONNEURS

— Je ne saurais point rire avec vous de l'aventure, depuis que j'y ai eu un accès de colère dont il me faudra faire confession et pénitence. Je leur pardonne bien les coups qu'ils ont essayé de me porter, mais non ceux qu'ils m'ont forcé de leur appliquer. Ah ! le père prieur de mon couvent a bien raison de me tancer quelquefois, et de me dire qu'il faut combattre en moi non-seulement le vieil homme, mais encore le vieux paysan, c'est-à-dire celui qui aime le vin et la bataille. Le vin, continua le carme en soupirant

et en remplissant son verre jusqu'aux bords, j'en suis corrigé, Dieu merci ! mais je me suis aperçu cette nuit que j'avais encore le sang querelleui' et qu'une tape me rendait furieux.

— N'étiez-vous pas là en état et en droit de légitime défense? dit Benoit. Allons donc! vous avez parlé aussi bien que vous le deviez, et n'avez levé le bras que quand vous y avez été forcé.

— Sans doute, sans doute, répondit le carme; mais mon malin diable de père prieur me fera des questions. Il me tirera les vers du nez, et je serai forcé de lui confesser qu'au lieu d'y aller avec réserve et à regret, je me suis laissé emporter au plaisir de taper comme un sourd, oubliant que j'avais un froc au dos, et m'imaginant être au temps où, gardant les vaches avec vous, dans les prairies du Bourbonnais, j'allais cherchant querelle aux autres pâtours pour la seule vanité mondaine de montrer que j'étais le plus fcjt et le plus têtû.

Joseph ne disait rien, et sans doute il souffrait de voir deux couples heureux qu'il n'avait plus le droit de boudier, ayant reçu d'Huriel et de moi si bonne assistance.

Le Grand Bûcheux, qui avait pour lui, en plus, un faible de musicien, l'entretenait dans ses idées de gloire. 11 faisait donc de grands efforts pour voir sans jalousie le contentement des autres, et nous étions forcés de reconnaître qu'il y avait, dans ce garçon si fier et si froid, une force d'esprit peu commune pour se vaincre.

Il resta caché, ainsi que moi, dans la maison de sa mère, jusqu'à ce que les marques de la bataille fussent effacées ; car le secret de l'affaire fut gardé par mes camarades, avec menaces aux sonneurs toutefois, de la part de Léonard, qui se conduisit très-

sagement et très-hardiment avec eux, de tout révéler aux juges du canton, s'ils ne se rangeaient à la paix, une fois pour toutes.

Quand ils furent tous debout, car il y en avait eu plus d'un de bien endommagé, et notamment le père Carnat, à qui il paraît que j'avais démanché le poignet, les paroles furent échangées et les accords conclus. Il fut décidé que Joseph aurait plusieurs paroisses, et il se les fit adjuger, encore qu'il eût l'intention de n'en point jouir.

Je fus un peu plus malade que je ne croyais, non tant à cause de ma blessure, qui n'était pas bien grande, ni des coups dont on m'avait assommé le corps, que de la saignée trop forte que le carme m'avait faite à bonne intention. Huriel et Brulette eurent l'amitié bien charmante de vouloir retarder leur mariage, à seules fins d'attendre le mien ; et un mois après, les deux noces se firent ensemble, mémement les trois, car Benoit voulut rendre le sien public et en célébrer la fête avec la nôtre. Ce brave homme, heureux d'avoir un héritier si bien élevé par Brulette, essaya de lui faire accepter un don de c[^]h[^]uséquence; mais elle le refusa obstinément, et se jetant dans les bras de la Mariton :

— Ne vous souvient-il donc plus, s'écria-t-elle, que cette femme-là m'a sern de mère pendant une douzaine d'années, et croyez-vous que je puisse accepter de l'argent quand je ne suis pas encore quitte envers elle?

— Oui , dit la Mariton ; mais ton éducation a été tout honneur et tout plaisir pour moi, tandis que celle de mon Chariot t'a causé des affronts et des peines.

— Ma chère amie, répondit Brulette , ceci est la chose qui remet un peu d'égahté dans nos comptes. J'aurais souhaité pouvoir

faire le bonheur de votre Joset en retour de vos bontés pour moi ; mais cela n'a pas dépendu de mon pauvre cœur, et dès lors, pour vous compenser de la peine que je lui causais, je devais bien m'exposer à souffrir pour l'amour de votre autre enfant.

— Voilà une fille!.... s'écria Benoît , essuyant ses gros yeux ronds qui n'étaient point sujets aux larmes. Oui, oui, voilà une fille I... Et il n'en pouvait dire davantage.

Pour se venger des refus de Brulette, il voulut faire les frais de sa noce, et celle de la mienne par-dessus le marché. Et comme il n'y épargna rien et y invita au moins deux cents personnes, il y fut pour une grosse somme, de laquelle il ne marqua jamais aucun regret.

Le carme nous avait fait trop bonne promesse pour y manquer, d'autant plus que son père prieur l'ayant mis à l'eau pendant un mois pour sa pénitence , le jour de nos noces fut celui où l'interdit était levé de son gosier. Il n'en abusa point et se comporta d'une manière si aimable, que nous fîmes tous avec lui la même amitié qu'il y avait entre lui, Huriel et Benoit.

Joseph alla bien courageusement jusqu'au jour des noces. Le matin, il fut pâle et comme accablé de réflexions; mais, en sortant de l'église , il prit la musette des mains de mon beau-père et joua une marche de noces qu'il avait composée, la nuit même, à notre intention. C'était une si belle chose de musique, et il y fut donné tant d'acclamation, que son chagrin se dissipa , qu'il sonna triomphalement ses plus beaux airs de danse et se perdit dans son délice tout le temps que dura la fête.

Il nous suivit ensuite au Chassin, et là, le Grand BCicheux ayant réglé toutes nos affaires : — Mes enfants, vous voilà heu-

reux et riches pour des gens de campagne; je vous laisse l'atTaïre de cette futaie , qui est une beOe affaire , et tout ce que je possède d'ailleurs est à vous. Vous allez passer ici quasiment le reste de l'année, et vous déciderez, pendant ce temps-là, de vos plans de campagne pour l'avenir. Vous êtes de pays différents et vous avez des goûts et des habitudes divers. Essayez-vous à la vie que chacun de vous doit procurer à sa femme pour la rendre heureuse de tous points et ne lui pas faire regretter des unions si bien commencées. Je reviendrai dans un an. Tâchez que j'aie deux beaux petits enfants à caresser. Vous me direz alors ce que vous aurez réglé. Prenez votre temps, telle chose paraît bonne aujourd'hui qui paraît pire ou meilleure le lendemain.

— Et oh donc allez-vous , mon père ? dit Thérance en l'entourant de ses bras avec frayeur.

— Je vas musiquer un peu par les chemins avec Joseph, répondit-il, car il a besoin de cela, et moi, il y a trente ans que j'en jeune.

Ni larmes ni prières ne le purent retenir, et nous leur fîmes la conduite jusqu'à moitié chemin de Sainte-Sevère. Là, t<indis que nous embrassions le Grand Bûcheux avec

LES MAITRES SONNEURS

beaucoup de chagrin, Joseph nous dit : — Ne vous désolez point. C'est à moi, je le sais, qu'il sacrifie la vue de votre bonheur, car il a pour moi aussi le cœur d'un père et il sait que je suis le plus à plaindre de ses enfants ; mais peut-être n'aurai-je pas longtemps besoin de lui, et j'ai dans l'idée que vous le reverrez plus tôt qu'il ne le croit lui-même.

Là-dessus, pliant les genoux devant ma femme et devant celle d'Huriel :

— Mes clières sœurs , dit-il , je vous ai offensées l'une et l'autre , et j'en ai été assez puni par mes pensées. Ne me voulez- vous point pardonner, afin que je me pardonne et m'en aille plus tranquille ?

Toutes deux l'embrassèrent de grande affection, et il vint ensuite à nous, nous disant , avec une surprenante abondance de cœur, les meilleures et les plus douces paroles qu'il eût dites de sa \de, nous priant aussi de lui pardonner ses fautes et de ga-rder mémoire de lui.

Nous montâmes sur une hauteur pour les voir le plus longtemps possible. Le Grand Bûcheux sonnait généreusement dans sa musette, et, de temps en temps, se retournait pour agiter son bonnet et nous envoyer des baisers avec la main.

Joseph ne se retourna point. Il marchait en silence et la tête baissée, comme brisé ou recueilli. Je ne pus m'enipêcher de dire à Huriel que je lui avais trouvé sur la figure, au moment du départ, ce je ne sais quoi que j'y avais remarqué souvent dans sa première jeunesse, et qui est, chez nous, réputé la physionomie d'un homme frappé d'un mauvais destin.

Les larmes de la famille se séchèrent peu à peu dans le bonheur et l'espérance. Ma belle chère femme y fit plus d'effort que les autres ; car, n'ayant jamais quitté son père, elle semblait perdre avec lui la moitié de son àme, et je vis bien que, malgré son courage , son amitié pour moi, et le bonheur que lui donna bientôt l'espoir d'être mère, il lui manquait toujours quelque chose après quoi elle soupirait en secret.

Aussi, je songeais sans cesse à arranger ma vie de manière à nous réunir avec le Grand Bûcheux, dussé-je vendre mon bien, quitter ma famille, et suivre ma femme où il lui plairait d'aller.

Il en était de même de Brulette , qui se sentait résolue à ne consulter que les goûts de son mari , surtout quand son grand-père, après une courte maladie, se fut éteint bien tranquillement comme il avait vécu, au milieu de nos soins et des care[^]ses de sa chère enfant.

— Tiennet, me disait-elle souvent, il faudra, je le vois, que le Berry soit vaincu en nous par le Bourbonnais. Huriel aime trop cette vie de force et de changement d'air, pour que nos plaines dormantes lui plaisent. 11 me donne trop de bonheur pour que je lui souffre quelque regret caché. Je n'ai plus de famille chez nous ; tous mes amis, hormis toi , m'y ont fait des peines , je ne vis plus que dans Huriel. Où il sera bien, c'est là que je me sentirai le mieux.

L'hiver nous trouva encore au bois du Chassin. Nous avions bien gâté ce bel endroit dont la futaie de chênes était le plus grand ornement. La neige couvrait les cadavres de ces beaux arbres dépouillés par nous et jet ^{''}s tous, la tête en avant, dans la rivière, qui les retenait , encore plus froids et plus morts , dans la glace. Nous goûtions ,

Huriel et moi, auprès d'un feu de copeaux que nos femmes venaient d'allumer pour y réchauffer nos soupes, et nous les regardions avec bonheur, car toutes deux étaient en train de tenir la promesse qu'elles avaient faite au Grand Bûcheux de lui donner de la survivance.

Tout d'un coup elles s'écrièrent, et Thérance, oubliant qu'elle n'était plus aussi légère qu'au printemps, s'élança quasi au travers du feu pour embrasser un homme que nous cachait la fumée épaisse des feuilles humides. C'était son brave homme de père, qui bientôt n'eut plus assez <le bras et de bouche poLir répondre à toutes nos caresses. Après la première joie, nous lui demandâmes nouvelles de Joseph et vîmes sa figure s'obscurcir et ses yeux se remplir de larmes.

— Il vous l'avait annoncé, répondit-il, que vous me reverriez plus tôt que je ne pensai? ! 11 sentait comme un avertissement de son sort, et Dieu, qui amollissait l'écorce de son cœur en ce moment-là, lui conseillait sans doute de réfléchir sur lui-même.

Nous n'osions plus faire de questions. Le Grand Bûcheux s'assit, ouvrit sa besace et en tira les morceaux d'une musette brisée.

— Voilà tout ce que je vous rapporte de ce malheureux enfant, dit-il. Il n'a pu échapper à son étoile. Je pensais avoir adouci son orgueil, mais, pour tout ce qui tenait de la musique, il devenait chaque jour plus hautain et plus farouche. C'est ma faute, peut-être ! Je voulais le consoler des peines d'amour en lui montrant son bonheur dans son talent. Il a goûté au moins les douceurs de la louange; mais à mesure qu'il s'en nourrissait, la soif lui en venait plus acre.

» Nous étions loin : nous avons poussé jusque dans les montagnes du Morvan , où ! y a beaucoup de sonneurs encore plus jaloux que ceux d'ici, mais non pas tant pour leurs intérêts que pour leur ai.iOLir-propre. JosejVn a manqué de prudence, il les a offensés en paroles, dans un repas qu'ils lui avaient offert très - honnêtement et à bonnes intentions d'abord. Par malheur, je ne

l'y avais point suivi , me trouvant un peu malade et n'ayant pas sujet de me méfier de la bonne intelligence qu'il y avait entre eux au départ.

» 11 passa la nuit dehors, comme il faisait souvent ; et comme j'avais remarqué qu'il était parfois un peu jaloux de l'applaudissement qu'on donnait à mes vieilles chansons, je ne le voulais point gêner. Au matin, je sortis, encoie un peu tremblant de fièvre, et j'appris, dans le bourg, qu'on avait ramassé une musette brisée au bord d'un fossé. Je courus pour la voir et la reconnus bien vite. Je me rendis à l'endroit où elle avait été trouvée, et cassant la glace du fossé, j'y découvris son malheureux corps tout gelé. Il ne portait aucune marque de violence, et les autres sonneurs ont juré qu'ils l'avaient quitté, sans dispute et sans ivresse, à une lieue de là. J'ai en vain recherché les auteurs de sa mort. C'est un endroit sauvage où les gens de justice craignent le paysan, et où le paysan ne craint que le diable. Il m'a fallu partir en me contentant de leurs tristes et sots propos. Ils croient fermement en ce pays, ce que l'on croit un peu dans celui-ci, à savoir : qu'on ne peut devenir musicien sans vendre son âme à l'enfer, et qu'un jour ou l'autre, Satan arrache la musette des mains du sonneur et la lui brise sur le dos, ce qui l'égaré, le rend fou et le pousse à se détruire. C'est comme cela

LES MAITRES SONNEURS

qu'ils expliquent les vengeances que les sonneurs tirent les uns des autres, et ceux-ci n'y contredisent guère, ce qui leur est moyen de se faire redouter et d'échapper aux conséquences. Aussi les tient-on en si mauvaise estime et en si grande crainte, que je n'ai pu faire entendre mes plaintes, et que, pour un peu, si je

fusse resté dans l'endroit, l'on m'eût accusé d'avoir moi-même appelé le diable pour me débarrasser de mon compagnon. »

— Hélas! dit Brulettf en pleurant, mon pauvre Joset! mon pauvre camarade ! Et qu'est-ce que nous allons dire à sa mère, mon bon Dieu?

— Nous lui dirons, répliqua tristement le Grand Bi'icheux, de ne point laisser Chariot s'énamourer de la musique. C'est une trop rude maîtresse pour des gens comme nous autres. Nous n'avons point la tête assez forte pour ne point prendre le vertige sur les hauteurs où elle nous mène !

— Oh! mon père, s'écria Thérance, si vous pouviez l'abandonner. Dieu sait dans quels malheurs elle vous jettera aussi!

— Sois tranquille, ma chérie, répondit le Grand Bùcheux. M'en voilà revenu ! Je veux vivre en famille, élever ces petits enfants-là, que je vois déjà en rêve danser sur mes genoux. Oili est-ce que nous nous fixons, mes chers enfants?

« — Où vous voudrez ! s'écria Thérance.

— Et où voudront nos maris ! s'écria Brulette.

— Où voudra ma femme! m'écriai-je aussi.

— Où vous voudrez tous ! dit Huriel à son tour.

— Eh bien , dit le Grand Bùcheux, comme je sais vos humeurs et vos moyens, et que je vous rapporte encore un peu d'argent, j'ai calculé, en route, qu'il était aisé de contenter tout le monde. Quand on veut que la pêche mûrisse, il ne faut pas arracher !&■ noyau. Le noyau, c'est la terre que possède Tiennet. Nous allons l'arrondir et y bâtir une bonne maison pour nous tous. Je serai

content de faire pousser le blé, de ne plus abattre les beaux ombrages du bon Dieu, et de composer mes petites chansons à l'ancienne mode, le soir, sur ma porte, au milieu des miens, sans aller boire le vin des autres el sans faire de jaloux. Hurriel aime à courir le pays, sa femme est, à présent, de la même humeur. Ils prendront des entreprises comme celle de cette futaie, où je vois que vous avez bien travaillé, et iront passer la belle saison dans les bois. Si leur famille trop jeune les embarrasse quelquefois, Thérénce est -de force et de cœur à gouverner double nichée, et on se retrouvera h la fin de chaque automne avec double plaisir, jusqu'au jour oi!i mon fils, après m'avoir fermé les yeux depuis longtemps, sentira le besoin du repos de toute l'année, comme je le sens à cette heure.

Tout ce que disait là mon beau-père arriva comme il le conseillait et l'augurait. Le bon Dieu bénit notre obéissance ; et , comme la vie est un ragoût mélangé de tristesse et de contentement , la pauvre Marilon vint souvent pleurer chez nous, et le bon carme y vint souvent rire.

Clicliy.— Ini[r. M. Loignon, Poul Dupout cl G", nip du Bac-J'Aîli.'rcs. t2.

LÀ DANIELLA

INTRODUCTION

Ce que nous allons transcrire 'ora, pour le lecteur, un roman et un voyage, soit un voyage pendant un roman, soit un roman durant un voyage. Pour nous, c'est une histoire réelle; car c'est le ré-

cit, écrit par lui-même, d'une demi-année de la vie d'un de nos amis : année pleine d'émotions, qui mit en relief et en activité toutes les facultés de son âme et toute l'individualité de son caractère.

Jusque-là, Jean Yalreg (c'est le pseudonyme qu'il a choisi

lui-même) n'était connu ni de lui ni des autres II avait eu l'existence la plus sage et la plus calme qu'il soit possible d'avoir, au leinps où nous vivons. Des circonstances inattendues et romanesques développèrent tout à coup en lui une passion et une volonté dont ses amis ne le croyaient pas susceptible. C'est par cet imprévu de ses idées et de sa conduite que son récit, sous forme de journal, offre quelque intérêt. Ses impressions de voyage ne présentent rien de bien nouveau; elles n'ont que le mérite d'une sincérité absolue et d'une certaine indépendance d'esprit. Mais nous devons nous abstenir de toute réflexion préliminaire sur son travail : ce serait le déflorer. Nous nous bornerons à quelques détails sur l'auteur lui-même, tel que nous le connaissions avant qu'il se révélât, par son propre récit, d'une manière complète.

J. V. (soit Jean Yalreg, puisqu'il a pris ce nom qui conserve les initiales du sien) est le fils d'un de nos plus anciens amis, mort, il y a une douzaine d'années, au fond de notre province. Vaircg père était avocat. C'était un honnête homme et un homme aimable Son instruction était sérieuse et sa conscience délicate ; mais, comme beaucoup de nos concitoyens du Berry, il manquait d'activité. Il laissa, pour toute fortune, à ses deux enfants, vingt mille francs à partager.

En province, c'est de quoi vivre sans rien faire. Partout, c'est de quoi acquérir l' éducation nécessaire à une profession libé-

raie, ou foiauler un petit çomiiincree. Les amis de JL Valreg n'avaient donc pas à se "préoccuper du sort de ses enfants, qui, d'ailleurs, ne restaient pas sans protection. Leur mère était morte jeune ; mais ils avaient des oncles et des tantes, honnclBS !;ens aussi, et pleins de sollicitude pour eux.

Pour ma part, je les avais entièrement perdus de vue depuis longtemps, lors(ju'un malin on m'annonça M. Jean Valreg.

Je vis entrer un garçon d'une vingtaine d'années dont la taille et la figure n'avaient, au premier abord, rien de remarquable. 11 était liinide, mais plutôt réservé que gauche, et, voulant le mettre à l'aise, j'y parvins très-vite en m'abstenant de l'examiner et en me bornant à le questionner.

— Je me souviens de vous avoir vu souvent quand vous étiez un enfant, lui dis-jo; est-ce que vous vous souvenez de moi ?

— C'est parce que je lu'en souviens très-bien, répondit-il, que je me J]ermcts de venir vous voir.

— Vous me failes plaisir : j'aimais beaucoup et j'eslimais infiniment votre pi're.

— Ton père I reprit-il avec un abandon qui me gagna le cœur tout de suite. Autrefois, vous me disiez tu, et je suis encore un enfant.

— SoitI ton pauvre père t'a quitté bien jeunel Par qui as-tu été élevé depuis?

— Je n'ai pas été élevé du tout. Deux tantes se disputèrent ma sœur...

— • Oui est mariée, sans doute ?

— Hélas, non ! Elle est morte. Je suis seul au monde depuis l'âge de douze ans; car c'est le seul que d'être élevé par un prêtre.

— Par un prêtre? Ah ! oui, je me souviens. Mon père avait un frère curé de campagne; je l'ai vu deux ou trois fois : il m'a paru être un excellent homme. Ne t'a-t-il pas élevé avec tendresse ?

— Physiquement, oui; moralement, le mieux qu'il a pu, l'édifiant d'exemple ; mais, intellectuellement, d'aucune façon. Absorbé par ses devoirs personnels, ayant, sur toutes choses, et même sur la religion et la charité, des tendances toutes positives, comme on pouvait les attendre d'un homme qui avait quitté la charrue pour le séminaire ; il m'a recommandé le travail sans me diriger vers aucun travail, et j'ai passé dix ans tirés de lui sans recevoir d'autre instruction que celle des livres qu'il m'a plu de lire.

— Avais-tu de bons livres, au moins?

— Oui. Mon père lui ayant confié par testament sa bibliothèque pour ne l'être transmise à ma majorité, j'ai pu lire quelques bons ouvrages, et, bien que tous ne fussent pas orthodoxes, jamais ce bon curé n'a s'est avisé de se placer entre moi et ce qu'il considérait comme ma propriété.

— Comment se fait-il qu'il ne l'ait pas mis au collège? "

— Élevé par mon père, qui avait résolu de m'instruire lui-même et qui m'avait donné les seules notions d'études classiques que j'ai reçues, j'éprouvais pour le collège une antipathie (que mon bon oncle ne voulut pas même essayer de vaincre. Il disait, je m'en souviens, en me prenant chez lui, que ce serait inutile.

d'épargné sur mon petit avoir, et que je serais bien ;ise, c'était son mot, de relrouver mon revenu capitalisé à ma majorité, o D'ailleurs, ajoulail-il, puisque l'idée de mon frère était de l'élever à la maison, je dois me conformer à son désir, ut je sais bien assez de laliu pour lui enseigner ce qu'il en faut savoir. » Mon brave oncle avait celle intention; mais le temps lui manqua toujours, cl, quand il rentrait, fatigué de ses courses, j'avoue que je ne le tourmentais pas pour me donner des leçons. 11 s'assoupissait après soulier dans son fauteuil, pendant que je lisais, à l'aulre bout de la cheminée, Plalon,

.Leibnilz ou Rousseau ; quelquefois Waller Scoll ou Shakspeai'e, ou encore Bvron ou Gœlhe, sans qu'il me demandai q^iel livre j'avais entre les mains. Jle voyant tranquille, recueilli, et studieux à ma manière, heureux et sans mauvaises passions, il s'est imaginé que cette absence de vices et do travers élail son ouvrage, et que n'èlre ni méchant, ni importun, ni nui- ""Sible, sul-Visait pour être agréable à Dieu et aux hommes.

— De telle sorte que tu penses n'avoir aucune grande qualité, aucune grande faculté développée, faute d'une direction éclairi'e ou d'une sollicitude assidue ?

— Cela est certain, répondit le jeune garçon avec une sin- •gu- lière tranquillité. Pourtant, je serais uii misérable ingrat si

■ je me jilaignais de mon oni-le. H a fait pour moi tout c'e qu'il .s'est aviso de faire el ce qu'il a jugé le meilleur. Sa vieille ser-

■ vante a eu des soins si malerncls pour ma santé, ma Jiropre- lé, mon bien-être ; elle et lui ont si bien assuré le charme de mes loisirs, en prévenant tous mes besoins; une telle habilude de si- l'iice, il'ordie cl de douceur régnait autour de moi lorsque mon

oncle s'absentait jour les soins de son ministère, qu'il n'aurait pas eu de mylifi pour s'inquiéter de mui. Chaque jour,

songeant au triple dépôt qui lui était confié, ma vie, mon âme

et ma bourse, il me faisait trois questions : « Tu n'es pas malade? Tu ne perds pas ton temps? Tu n'as pas besoin de quelque argent?» Et, comme je répondais invariablement nun, à ces trois interrogations, il s'endormait tranquille.

— Ainsi, repris-je, tu ne te plains de personne; mais tout à l'heure lu avais sur les lèvres, comme par rélicence, une sorte de plainte contre toi-même.

— Je ne suis ni content ni mécontent de ce que je suis. N'ayant été poussé dans aucune direction, je ne peux pas valoir grand-chose, el, si je mo suis permis de vous parler de moi, c'est qu'il faut bien que je m'e.tcuse de la visite que j'ai osé vous faire.

— Ta visite m'est agréable, ton nom m'est cher, el tu m'intéresses par toi-même, bien que je ne pénètre pas encore beaucoup Ion caractère et tes idées.

— C'est qu'il n'y a rien à pénétrer du tout, dit le jeune homme avec un sourire plutôt enjoué que mélancolique. Je suis un être tout à lait nul et insignifiant, je le sais; car, depuis quelque temps, je commençais à me lasser de mon bonheur et à reconnaître que je n'y avais aucun droit; voilà pourquoi, dès que l'heure de ma majorité a sonné, j'ai demandé à mon oncle la permission d'aller voir Paris, et, lui faisant part de mes projets, j'ai obtenu son assentiment.

— El quels sont tes projets? Peut-on t'aider à les réaliser?

— Je l'ignore. Je ne sais si l'on peut être utile ;i ceux qui ne sont bons à rien ; el il est possible que je sois de ceux-là. Dans ce cas, vous pouvez me renvoyer planter mes choux, puisque, par malheur, je possède assez de choux pour en vivre.

— Pourquoi par malheur?

— Parce que j'ai hérité de la part de ma pauvre petite sœur, et que me voilà, depuis quelques jours de majorité, à la tête de vingt mille francs.

En parlant ainsi avec simplicité et résignation, Valreg se détourna, el je crus voir qu'il cachait une grosse larme venue tout à coup au souvenir de sa jeune sœur.

— Tu l'aimais beaucoup? lui dis-je.

— Plus que tout au monde, répondit-il. J'étais son prolecteur ; je me figurais être son père, parce que j'avais quatre ans de plus qu'elle. Elle était jolie, inelligence, el elle m'adorait. Elle demeurait à trois lieues du presbytère de mon oncle, cl, tous les dimanches, on me permellail d'aller la voir. Un jour, je trouvai un cercueil sur la porte de sa maison. Elle était morte sans que j'eusse appris qu'elle élail malade. Dans nos campagnes sans chemins et sans mouvement, vous savez, trois heues, c'esl une distance. Cet événement eut beaucoup d'influence sur ma vie el sur mon caractère, déjà ébranlé par la mort de mon père. Je perdís toute gaieté. Je ne fus pas consolé ou fortifié par une tendresse délicate ou intelligente:-^"Mon oncle me disait qu'il élail ridicule de pleurer, parce que notre Juliclto élail au ciel et plus à envier qu'à plaindre. Je n'en doutais pas ; mais cela ne m'enseignait pas le moyen de vivre sans alfection, sans intérêt et sans but. Bref, je

restai longtemps taciturne et accablé, et, j'ai beau faire, je me sens toujours mélancolique et porté à l'indolence.

— Cette indolence est-elle le résultat de tes réflexions sur le néant de la vie, ou un état de langueur physique? Je te trouve pale, et tu paraîs plus âgé que tu ne l'es. Es-tu d'une bonne santé?

— Je n'ai jamais été malade, et j'ai physiquement de l'activité. Je suis un marcheur infatigable ; j'ai même peut-être les vo\ ases ; mais mon malheur est de ne pas bien savoir ce que j aime. Car je ne me connais point, et je suis paresseux à m'interroger.

— Tu me parlais cependant de tes projets : donc, tu n'as pas quitté la province et tu n'es pas venu à Paris sans avoir quelque désir ou quelque résolution d'utiliser ta vie?

— Utiliser ma vie dit le jeune homme après un moment de silence ; oui, voilà bien le fond de ma pensée. J'ai besoin que vous me disiez qu'un homme n'a pas le droit de vivre pour lui seul. C'est pour que vous me disiez cela que je suis ici ; et, quand vous me l'aurez bien fait comprendre et sentir, je chercherai à quoi je suis propre, si toutefois je suis propre à quelque chose.

— Voilà ce qu'il ne faut jamais révoquer en doute. Si tu es bien pénétré de l'idée du devoir, tu dois te dire qu'il n'y a d'incapables que, ceux qui veulent l'être.

Nous causâmes ensemble une demi-heure, et je trouvai en lui une grande docilité de cœur et d'esprit. Je le regardais avec attention, et je remarquais la délicate et pénétrante beauté de sa figure. Plutôt petit que grand, brun jusqu'à en être jaune, un peu trop inculte de chevelure, et déjà pourvu d'une moustache très-

noir-e, il olVi'ait, au premier aspect, quelque chose de suiubre, de néglige ou de maladif; mais un doux sourire

LA DAMELÎ.A

illuminait parfois cette figure bilieuse, el des éclairs de vne sensiliilité donnaient à ses yeux, un peu petits et enfoncés, un rayonnement extraordinaire. Ce n'étaient là ni le sourire, ni le regard d'une jeunesse avortée et infructueuse. Il y avait, dan-^ la simplicité de son élocution, une netteté douce et comme une habitude de distinction qui no sentaient pas trop le village. Enfin, bien qu'en elTcl il ne sût peut-être rien, il n'était étranger à rien, et me paraissait apte et prompt à tout comprendre.

— Vous avez raison, me dit-il en me quittant ; mieux vaudrait le suicide réel que le suicide de l'âme par nonchalance ' et par poltronnerie. Je manque d'un grand désir de vivre ; mais je ne suis pourtant pas dégoûté maladivement de la vie, et je sens que, ne voulant pas m'en débarrasser, je dois l'utiliser selon mes forces. Le scepticisme du siècle était venu me blesser jusqu'au fond de nos campagnes. Je m'étais dit que, entre l'ambitiun des vanités de la vie et le mépris de toute activité, il n'y avait peut-être plus de milieu pour les enfants de ce temps-ci. Vous me dites qu'il y en a encore. Eh bien, je cbercherai, je réfléchirai, et, quand, avec cette espérance, je me serai de nouveau consulté, je reviendrai vous voir.

Il passa cependant six mois à Paris sans prendre aucun parti et sans vouloir me reparler de lui-même. Il venait souvent chez nous, il était rie la famille; il nous aimait et nous l'aimions ; car nous avions promptement découvert en lui des qualités essentielles, une grande droiture, de la discrétion et de la fierté, de la

délicatesse dans tous les sentiments et dans tout, s les idées, enfin quelque chose de calme, de sage et de pî r, e ne dirai pas au-dessus de son âge, car cet âge devrait éê.e, dans les conditions normales de la vie, une sereine éclosioi. de ce que nous avons de meilleur dans l'âme, mais audessus de ce que l'on pouvait attendre d'un enfant livré de si bonne heure à sa propre impulsion.

" Ce qui me happait particulièrement chez Jean Valreg, c'était une modestie sérieuse et réelle. Cette première jeunesse est presque toujours présomptueuse par instinct ou par réilexion. Elle a des ambitions égoïstes ou généreuses qui lui font illusion sur ses propres forces. Chez notre jeune ami, je remarquais une défiance de lui-même qui ne prenait pas sa source, comme je l'avais craint d'abord, dans une apathie de tempérament, mais bien dans une candeur de bon sens et de bon goût.

Je ne pourrais pourtant pas dire que ce charmant garçon rép 'ndit parfaitement au désir que j'avais de le bien diriger. 11 restait mélancolique et indécis. Celte manière d'être donnait un grand attrait à son commerce. Sa personnalité ne se mettant jamais en travers de celle des autres, il se laissait doucement entraîner, on a|iparpnre, à leur gaieté ou à leur raison; mais |e voyais bien qu'il gardai"., par devers lui, une appréciation un peu triste el désillusionnée des hommes et des choses. et je le trouvais iro|i |eune pour s'abandonner au désenchantement avant i[ue l'expérience lui eut donné le droit de le faire. Je le plaignais de n'être m amoureux, ni enthousiaste, ni ambitieux. Il nie seiulilaii qii il avait trop de jugement et pas assez d'émotion, el j'-H-iis tenté de lui conseiller quelque folie, plutôt que de I? voii iv.-ler ainsi en dehors de toutes choses, et comme qui dirait en dehors de lui-même.

Enfin, d se décida à me reparler de son avenir; et, comme il était d'ordinaire très-peu expansif sur son propre compte, j'eus à refaire connaissance avec lui dans une seconde explication directe, liien que je l'eusse vu très-souvent depuis la première.

Dans ce court espace de quelques mois, il s'était fait en lui certains changements extérieurs qui semblaient révéler des modifications intérieures plus importantes. 11 s'était promptement mis à l'unisson de la société parisienne par sa toilette plus soignée et ses manières plus aisées. Il s'était habillé et coiffé comme tout le monde ; et cela, soit dit en passant, le rendait très-joli garçon, sa figure ayant déjà par elle-même un charme remarquable. Il avait pris de l'usage et de l'aisance. Son air et son langage annonçaient une grande facilité à effacer les angles de son individualité au contact des choses extérieures. Je m'attendais donc à le trouver un peu rattaché à ces choses. et je fus étonné qu'il n'apprenne de lui qu'il s'en était, au contraire, détaché complètement.

— Non, me dit-il ; je ne saurais m'enivrer de ce qui enivre la jeunesse de mon temps; et, si je ne découvre pas quelque chose qui me réveille et me passionne, je n'aurai pas de jeu, n'est-ce pas. Ne me croyez pas lâche pour cela ; mettez-vous à ma place, et vous me jugerez avec indulgence. Vous appartenez à une génération éclos au souffle d'idées généreuses. Quand vous aviez l'âge que j'ai maintenant, vous viviez d'un souffle d'avenir social, d'un rêve de progrès immédiat et rapide qu'à la révolution de juillet, vous crûtes prêt à voir réaliser. Vos idées furent refoulées, persécutées, vos espérances déjouées par le fait; mais elles ne furent point étouffées pour cela, et la lutte continua jusqu'en février 1848, moment de vertige où une explosion nouvelle vous fit retrouver la jeunesse et la foi. Tout ce qui s'est passé depuis n'a pu vous les

faire perdre. Vous et vos amis, vous avez pris l'habitude de croire et d'at- . tendre ; vous serez toujours jeunes, puisque vous l'êtes encore à cinquante ans. On peut dire que le pli en est pris, el ([uo votre expérience du passé vous donne le droit de compter sur l'avenir. .Mais nous, enfants de vingt ans, notre émotion a suivi la marche contraire. Notre esprit a ouvert ses ailes, pour la première fois, au soleil de la République ; et tout aussitôt les ailes sont tombées, le soleil s'est voilé. J'avais treize ans, moi, quand on me dit : « Le passé n'existe plus, une nouvelle ère commence; la liberté n'est pas un vain mot, les hommes sont mûrs pour ce bi^au rêve; tu vas avoir l'existence noble et digne que tes pères n'avaient fait qu'entrevoir; tu es plus que i'èyal, tu es le frère de tous tes semblables. »

— Est-ce ton oncle le curé qui te parlait de la sorte ?

— Non, certes. Mon oncle le curé, qui n'avait pas peur pour sa vie (c'est un homme brave et résolu', avait peur pour son petit avoir, pour son traitement, pour son champ, pour son mobilier, pour son cheval. Il avait horreur du changement, et, sans avoir ni ennemis ni persécuteurs, il rêvait avec effroi le retour de 93.

» Quant à moi, je lisais les journaux, les proclamations, et j'entendais parler. Je buvais l'espérance par tous mes sens, par tous mes pores, et j'eus deux ou trois mois d'enfance enthousiaste qui furent ma seule, ma véritable jeunesse.

» Puis vinrent les journées de juin, qui apportèrent l'épouvante et la colère jusqu'au fond de nos campagnes. Les paysans voyaient des bandits et des incendiaires dans tous les passants ; on leur courait sus, et mon pauvre oncle, si humain cl si charitable, avait peur des mendiants et leur fermait sa porte. Je com-

pris que la haine avait dévoré les semences de fraternité avant qu'elles eussent eu le temps de germer ; mon âme se resserra et mon cœur conlristé n'eut plus d'illusions. Tout se résuma pour moi dans ce mot : Les hommes n'étaient pas mûrs ! Alors je lâchai de vivre avec cette pensée morne et lourde: La vérité sociale n'est pas révélée. Les sociétés en sont encore à vouloir inaugurer son règne par la force, et chaque nouvelle expérience démontre que la forme matérielle est un élément sans durée et qui passe d'un camp à l'autre comme une graine emportée par le vent. La vraie force, la foi, n'est pas née... elle ne naîtra peut-être pas de mon temps. La jeunesse ne verra que des jours mauvais, mon âge mûr, que des temps de positivisme. Pourquoi donc, hélas! ai-je fait un beau rêve et salué une aurore qui ne devait pas avoir de lendemain"? Mieux eût valu vivre si loin de ces choses, que le bruit n'en fût pas venu jusqu'à moi ; mieux eût valu naître et mourir dans la pesante somnolence de ces gens de campagne qu'un changement quelconque trouble pendant un instant, et qui retombent avec joie dans les liens de l'habitude, sous le joug du passé.

)> Telle fut la rêverie douloureuse de mes années d'adolescence, augmentée des douleurs particulières que je vous ai racontées.

1) Aujourd'hui, j'arrive dans une société rapidement transformée par des événements imprévus, poussée en avant d'une part, rejelée en arrière de l'autre, aux prises avec des fascinations étranges, avec une pensée énigmatique à bien des égards, comme le sera toujours une pensée individuelle imposée aux masses. Je ne songe point ici à vous parler politique; les inductions qui s'appuient sur des éventualités de fait sont les plus vaines de

toutes. Je me borne à chercher, dans l'avenir, une situation morale quelconque, à laquelle je puisse

I,A UAMELLA

me rattacher, et, en regardant celle qui m'environne, je ne liouve pas ma place dans ces intéiels nouveaux qui captivent l'altenlion et la volonté des hommes démon temps.

— Voyons, lui dis-je, j'ai très-bien compris tout ce qui t'a rendu triste comme te voilà. Cette tristesse, loin de me sembler cnu-palile, me donne une meilleure opinion de toi; mais il est temps d'en sortir, je ne dirai pas par un effort de ta volonté (il n'y a pas de volonté possible sans un but arrêté), mais par un plus grand examen de cette société actuelle que tu ne connais pas assez pour avoir le droit d'en désespérer.

— Je n'en désespère pas, répondit-il; mais je la connais ou je la devine assez, je vous jure, pour être certain qu'il làut y vivre enivré ou descnclianté. Ce milieu paisible, raisonnable, patient; ces liumbles et bonnes existences d'autrefois, que me retrace le souvenir de ma pro|)re enfance dans la famille bourgeoise; cette honnête et honorable médiocrité où l'on pouvait se tenir sans grands efforts et sans grands combats, n'existent plus. Les idées ont été trop loin pour que la vie de ménage ou de clocher soit supportable. Il y a dix ans, je me le rappelle bien, on avait encore un esprit d'association dans les sentiments, des volontés en commun, des désirs ou d(!S regrets dont on pouvait s'entretenir à plusieurs. Rien de semblable depuis que chaque parti social ou politique s'est subdivisé en nuances infinies. Celte fièvre de discussion qui a débordé les [iremiers jours de la République, n'a pas eu le temps d'éclaircir des problèmes qui portaient la lumière

dans leurs flancs, mais qui, faute d'aboutir, ont laissé des ténèbres derrière eux, pour la plupart des hommes de cette génération. Quelques esprits d'élite travaillent toujours à élucider les grandes questions de la vie morale et intellectuelle ; mais les masses n'éprouvent que le dégoût et la lassitude de tout travail de réelle Aion. On n'ose plus parler de rien de ce qui est au delà de l'horizon des intérêts matériels, et cela, non pas tant à cause des polices ombrageuses que par crainte de la discussion amère ou oiseuse, de l'ennui ou de la mésintelligence que soulèvent maintenant ces problèmes. La mort se fait presque au sein même des familles les mieux unies; on évite d'approfondir les questions sérieuses, par crainte de se blesser les uns les autres. On n'existe donc plus qu'à la surface, et, pour quiconque sent le besoin de réconfort et de la confiance, quelque chose de lourd comme le plomb et de froid comme la glace est répandu dans l'atmosphère, à quelque étage de la société que l'on se place pour respirer.

— Cela est certain; mais l'humanité ne meurt pas, et, quand sa vie semble s'éteindre d'un côté, elle se réveille de l'autre. Cette société, engourdie quant à la discussion de ses intérêts moraux, est en grand travail sur d'autres points. Elle cherche, dans la science appliquée à l'industrie, le royaume delà terre, et elle est en train de le conquérir.

— Voilà ce dont je me plains précisément! Elle ne se soucie plus du royaume du ciel, c'est-à-dire de la vie de sentiment. Elle a des entrailles de fer et de cuivre comme une machine. La grande parole, Vhonime ne rit pas seulement de pain, est vide de sens pour elle et pour la jeune génération, qu'elle élève dans le matérialisme des intérêts et l'athéisme du cœur. Pour moi ([ui suis né contemplatif, je me sens isolé, perdu, dépouillé au sein de ce tra-

vail, où je n'ai rien à recueillir; car je n'ai pas tous ces besoins de bien-être que tant de millions de bras s'acharnent à satisfaire. Je n'ai ni plus faim ni plus soif qu'il ne convient à un homme ordinaire, et je ne vois pas la nécessité d'augmenter ma fortune pour jouir d'un luxe dont je ne saurais absolument rien faire. Je demanderais tout simplement un peu d'aise morale et de jouissance intellectuelle, un peu d'amour et d'honneur ; et ce sont là des choses dont le genre humain n'a plus l'air de se soucier. Croyez-vous donc que tous ces grands frais de savoir, d'invention et d'activité par lesquels le présent montre sa richesse et manifeste sa puissance, le rendront plus heureux et plus fort ? Moi, j'en doute. Je ne vois pas la vraie civilisation dans le progrès des machines et dans la découverte des procédés. Le jour où j'apprendrais que toute chaumière est devenue un palais, je plaindrais la race humaine si ce palais n'abritait que des cœurs de pierre.

— Tu as raison et tu as tort. Si tu prends le palais rempli de vices et de lâchetés pour le but du travail humain, je mets de ton avis; mais, si tu vois le bien-être général comme un élément nécessaire pour arriver à la santé intellectuelle et à l'éclosion des grandes vérités morales, tu ne maudiras plus ce lièvre de progrès matériel qui tend à délivrer l'homme des mille servitudes de l'ignorance et de la misère. Pour être sage, tu devrais conclure ceci : que les idées ne peuvent pas plus se passer des faits que les faits des idées. L'idéal serait sans doute de faire marcher simultanément les moyens et le but ; mais nous n'en sommes pas là, et tu te plains d'être né trop tôt. J'avoue bien que j'ai eu souvent envie de m'en aller... j'en ai bien besoin ; mais ce sont là des déses-

poirs trop sublimes dont nous n'avons pas le droit d'entretenir nos semblables, sous peine d'être fort ridicules.

— J'en conviens, dit Jean Vaireg après avoir un [le i rêvé. Je suis un plus grand ambitieux que ces vulgaires ambitieux que j'accuse. Mais il faut conclure. Je ne me sens pas né industriel, je n'entends rien aux affaires. Les sciences exactes ne m'attirent pas. Je n'ai pas été à même de faire des études classiques. Je suis un rêveur; donc, je suis un artiste ou un poète. C'est de ma vocation que je veux vous parler; car, vous le voyez, je suis fixé.

» J'ignore si j'ai des dispositions pour un art quelconque; il y en a un pour lequel j'ai de l'amour. C'est la peinture. Je vous raconterai plus tard commentée goût m'en est venu, si cela vous intéresse. Mais cela ne prouvera rien ; je n'ai peut-être pas la moindre aptitude, et, dans tous les cas, je suis d'une ignorance primitive, absolue. Je vais essayer d'apprendre ce qui peut être enseigné. J'irai dans l'atelier <Je quelque maître. Je me ferai d'abord esclave du métier, et, quand j'en tiendrai un peu les procédés, je lâcherai la bride à mes instincts. Alors, vous me jugerez, et, si j'ai quelque talent, je ferai des efforts pour en avoir davantage. Sinon, j'accepterai ma nullité avec une résignation complète, et peut-être avec une certaine joie.

— Aïe ! m'ocriai-je, voici le fond de paresse ou d'apathie qui réparait.

— Vous croyez?

— Oui ! pourquoi se réjouir d'être nul ?

— Parce qu'il me semble que le talent impose des devoirs immenses, et que j'aurais plutôt le goût des humbles devoirs. C'est

si peu la paresse qui me conseille, que, si je trouvais à m'employer honorablement au service d'une grande intelligence, je me sentirais fort heureux d'avoir à jouir de sa gloire sans en porter le fardeau. .Vvoir tout juste assez d'âme pour savourer la grandeur des autres, pour la sentir vivre au dedans . de soi, sans être forcé par la nature à la manifester avec éclat, c'est un état délicieux que j'ambitionne; c'est mon rêve de douce médiocrité que je caresse: la médiocrité de condition,' avec l'élévation du cœur et de la pensée, l'expansion dans l'intimité, la foi à quelque chose d'immortel et à quelqu'un de vivant. Suis-je donc si coupable à vos yeux, de vouloir apprendre pour comprendre, et de ne rien désirer de plus ?

— A la bonne heure! Essaye! Je ne crois pas que cett., modestie l'empêche d'acquérir du talent, si tu dois en avoir. Il faudra pourtant songer à apprendre assez pour faire au moins de cette peinture un petit métier; car, avec tes mihe francs de rente...

— Douze cents francs! Mon revenu capitalisé depuis dix ans par mon oncle, a porté mon revenu à ce chiffre respectable de (^ent hancs par mois. Mais je me suis bien aperçu, depuis que j'étais à Paris, que, par le temps qui court, il est impossible de aicner avec cela la vie de loisir et de liberté. 11 faud'ait le double et beaucoup d'ordre. La question est d'acquérir l'un et

de me jirocuer l'autre, non pas pour mener cette vie de lils de famille que je ne convoite pas, mais pour paver le matériel de mon apprentissage, qui est dispendieux, je le sais.

— Que feras-tu donc, je ne dis pas pour avoir une rigoureuse économie, cela dépend de toi, mais pour gagner cent francs par mois, en sus de ta rente, sans renoncer à la peinture, qui, pen-

dant trois ou quatre ans au moins, ne te rapportera rien et te coûtera beaucoup?

— Je ne sais pas, je chercherais Si j'ai besoin de votre conseil et de votre recommandation, je viendrai vous les demander.

Deux mois après, Jean Valr-eg était violon dans l'orchestre d'un petit théâtre lyrique. Il était bon musicien et jouait assez bien pour s'acquiescer convenablement sa partie. Il ne s'était jamais vanté de ce talent, que nous ne lui supposions pas.

— J'ai pris ce parti sans consulter personne, lui dit-il; on eût essayé de m'en détourner; et vous-même...

— Je t'eusse dit ce qui doit être vrai : c'est qu'avec les répétitions du matin et les représentations du soir, il ne te reste guère de temps pour étudier la peinture. Mais peut-être as-tu renoncé à la peinture? peut-être préfères-tu maintenant la musique?

— Non, dit-il, je préfère toujours la peinture. ■ — Mais où diable avais-tu appris la musique?

— Cela s'apprend tout seul, avec de la patience! J'en ai beaucoup!

— Pourquoi ne pas te perfectionner dans cet art-là, puisque tu as un si bon commencement?

— La musique met trop l'individu en vue du public. Quand dans mon orchestre, je n'attirerai jamais l'attention de personne; mais, le jour où je serais un virtuose distingué, il faudrait me produire et me montrer; cela me gênerait. Il me faut un état qui me laisse libre de ma personne. Si je fais de la mauvaise peinture, on ne me sifflera pas pour cela. Si j'en

fais d'excellente, on ne m'applaudira pas quand je passerai dans la rue; tandis que le virtuose est toujours sur un pilori ou sur un piédestal. C'est une situation hors nature, et qu'il faut avoir acceptée de la destinée comme une fatalité, ou de la Providence comme un devoir, pour n'y pas devenir fou.

— Enfin, tu as du temps de reste pour l'atelier?

— Peu, mais j'en ai. Mon apprentissage durera plus longtemps que si j'avais toutes mes heures disponibles; mais il est possible maintenant; tandis que, sans cette ressource de mon violon, il ne l'était pas du tout. J'aurais pu, il est vrai, dispo-

. ser de mon capital, sauf à n'avoir pas un morceau de pain et pas de talent dans trois ou quatre ans d'ici ; mais, si je parlais à mon oncle de lui reliaer la gestion de cette lielle fortune, il me donnerait sa malédiction et me croirait perdu. J'aurai donc de l'ordre bon gré mal gré ; c'est-à-dire que je me contenterai de manger mon superbe revenu. Donc, tout est bien ainsi. L'état que je lais ne m'ennuie pas trop. Je racle mon violon tous les soirs comme une machine bien graissée, tout en pensant à autre chose. Je suis l'amant d'une petite compare assez jolie, bête comme une oie et tout à fait dépourvue de cœur. C'est si facile d'avoir affaire à des femmes de cette espèce, que je ne m'inquiète pas d'être trahi ou abandonné par celle-là. j'en retrouverais, le lendemain une autre, qui ne vaudrait ni plus ni moins. Ma vie est occupée, et, si elle est un peu assujettie, je m'en console en me disant que je travaille pour conquérir

,-,^iia liberté. C'est quelquefois un peu pénible, et il n'est pas

^,I)ien certain que je n'eusse pas pris le chemin le plus sûr et le plus court en m'établissant dans mon village, et en épousant

quelque belle dindoimière qui m'eût doucement abruti en me fai>ant porter des habits rapiécés et des marmots à joues pendantes. -Mais j'ai voulu vivre par l'esprit et je n'ai pas le droit de me pU;indre.

Je fis un \oyage, et, au bout de deux ans, je retrouvai Jean 'V'aircg à Paris dans une situation analogue. Il s'était lassé de

. l'orchestre ; mais il avait trouvé des écritures à faire chez lui, le soir, et des kx'ons de musique à donner dans une pension,

.deux fois par semaine. Il gagnait donc toujours une centaine de francs par mois, et continuait à étudier la peinture. Il était toujoms mis avec une propreté scrupuleuse et un certain goût. Il axait toujours ces excellentes manières et cet air de parfaite distinction qu'il avait pris on ne sait où, dans sa propre nature

_ apparemment ; mais il était plus pâle qu'autrefois et paraissait 'plus mélancolique.

— \ovons, lui dis-je, tu m'as écrit plusieurs lettres pour me demander de mes nouvelles, et je t'en remercie, mais sans jamais u'ie parler de toi, et je m'en plains. Tu me dis aujourd'hui que tu as réussi à te maintenir dans ton travail, dans tes idées et dans ta conduite. Mais tu as quelque chose comme vingttrois ans, et, avec cette persévérance dont tu viens de faire preuve, tu dois avoir acquis quelque talent. Il faut que j'aille chez toi voir la peinture.

— Non, non ! s'écria-t-il, pas encore! Je n'ai aucun talent, aucune individualité; j'ai voulu procéder logiquement et me munir, a\ant tout, d'un certain savoir Je tiens maintenant le nécessaire, et je vais essayer de me trouver, de me découvrir moi-même.

Mais, pour cela, il faut une toute autre vie que celle que je mène, et qui est horrible, je ne vous le cacherai plus; si horrible pour moi, si antipathique à ma nature, si contraire à ma santé, que, sachant votre amitié pour moi, je n'ai pas voulu vous écrire l'état de soull'rance où, depuis deux ans, mon cœur et mon ànie sont plongés. Je pars, je vais passer un mois chez mon oncle et ensuite un ou deux ans en Italie.

— Ah! ah! tu as donc le préjugé de l'Italie, toi'? Tu crois que l'on y devient artiste plus qu'ailleurs?

— Non," je n'ai pas ce préjugé-là. On ne devient artiste nulle part quand on ne doit pas l'être; mais on m'a tant pai-lé du ciel de Home, que je veux m'y réchaull'er de l'humidité de Paris, où je tourne au champignon. Et puis, Rome, c'est le monde ancien qu'il faut connaître; c'est la voie de l'humanité dans le passé ; c'est comme un vieux livre qu'il faut avoir lu pour comprendie l'histoire de l'art ; et vous savez que je suis logique. 11 est po^-ible qu'après cela je retourne dans mon villiige épouser la dind.'nnière, accessible à tout propriétaire rie ma mince étoffe. Je dois donc me maintenir dans ce milieu : taire tout mon possible pour devenir un homme distingué, et, en même tenqis. tout mon possible pour accepter sans fiel et sans abattement \f plus humble rôle dans la vie. Rester dans

|. cet équilibre ne me coûte pas trop, car je suis tiraillé alternat-
■liveulent par deu\ tendances très-opposées : soif d'idéal et soif
' do repus. Je vais voir laquelle l'emportera, et, quoi qu'il iUTive, je vous en ferai part.

— Attends un peu, lui dis-je comme il prenait son chapeau pour s'en aller. Si tu échouais dans la peinture, ne tenteraistu pas

quelque autre carrière? La musique...

— Oh! non. Jamais la musique! Pour l'aimer, il faudra que je l'oublie longtemps; mais, plutôt que d'en vivre, j'aimerais mieux mourir : je vous ai dit pour(|uoi.

— Il faut pourtant que tu sois artiste, puisque tu as la haine des choses positives, et que tu n'as pas fait d'études classiques. Il m'est venu une idée en lisant les lettres, c'est que tu pourrais bien avoir quelque talent de rédaction.

— Etre homme de lettres! moi? Non! je n'ai fait qu'entrevoir et deviner le monde et la vie sociale. Rédiger n'est pas écrire, il faut penser, et je suis un homme de rêverie ou un homme d'action ; je ne suis pas un homme de réflexion. Je conclus trop vite, et, d'ailleurs, je ne sais conclure que par rapport à moi-même. La littérature doit être l'enseignement direct ou indirect d'un idéal. Songez donc que je n'ai pas trouvé le mien !

— N'importe ! veux-tu me faire une promesse sérieuse?

— Vous avez le droit d'exiger tout ce qui dépend de ma volonté!

— Eh bien, tu feras pour moi, pour moi seul, si tu veux, car je te promets le secret, si tu l'exiges, une relation détaillée de ton voyage, de tes impressions, quelles qu'elles soient, et même de tes aventures , s'il t'arrive des aventures. Et cela pendant un an, sans lacune de plus de huit jours.

— Je vois pourquoi vous me demandez cela. 'Vous voulez me forcer à m'examiner dans le détail de la vie et à me rendre compte de ma propre existence.

— Pi écisément. Je trouve que, sous l'empire de certaines résolutions prises à des intervalles assez éloignés et rigidement observées, tu oublies de vivre, et tu restes dans une attente perpétuelle qui te prive des petits bonheurs de la jeunesse. En te rendant mieux compte de tes vrais besoins et de les légitimes aspirations, tu arriveras insensiblement h des formules plus sages.

— Vous me trouvez donc fou ?

— C'est l'être toujours que de ne l'être jamais un peu.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez. Cela me sera peut-être bon ; mais, si, à force de caresser mes propres pensées, j'allais devenir plus fou que vous ne souhaitez?

— Je t'indique à la fois l'excitant et le calmant : la réflexion !

Je lui offris de faciliter son voyage par cette assistance de père à enfant qu'il pouvait accepter de moi. Il refusa, m'embrassa et partit.

Huit jours après, je reçus de lui une assez longue lettre, qui était comme la préface de son journal, et que je transcrirai presque littéralement, ainsi que la suite de ce travail sur lui-même, auquel je l'avais décidé à se livrer.

JOURNAL DE JEAN VALREG

Commune de Mers. iO fiêvrier 183..

Me voici à mon poste, je commence : non pas encore une relation de ce qui m'arrive, car je suis bien sûr qu'ici rien ne m'arrive-

ra qui mérite d'être rapporté, mais un résumé de certaines choses de ma vie que je n'ai pas su vous dire quand vous me les demandiez.

D'abord, vous vouliez savoir pourquoi, n'ayant jamais été rudoyé ou maltraité en aucune façon, j'avais ce caractère réservé, celle aversion à parler de moi aux autres, cette difficulté à m'occuper moi-même de moi-même. Je n'en savais rien. Je m'en rends peut-être compte maintenant.

Mon oncle l'abbé Valreg n'est pas du tout spirituel ni méchant, ce qui ne l'empêche pas d'être excessivement railleur, C'est une nature excellente, rude et enjouée. Il est si positif, que tout ce qui échappe à son appréciation étroite et rapide lui est sujet de doute et de persilage. Il a pris ce tour d'esprit, non-seulement en lui-même, mais encore dans l'habitude de vivre avec la Marion, sa vieille et fidèle gouvernante, la meilleure des femmes dans ses actions, la plus dédaigneuse et la plus malveillante dans ses paroles. Il n'est pas de dévouement dont elle ne soit capable envers les gens les moins dignes d'intérêt de la paroisse ; mais, en revanche, il n'en est pas, parmi les plus dignes, qu'elle ne déchire à belles dents sitôt qu'elle prend son tricot ou sa quenouille pour faire la causette du soir avec M. l'abbé, lequel, moitié riant, moitié dormant, l'écoute avec complaisance, et s'entre-

LA DA.NIELLA

tient ainsi en belle santé et en belle humeur aux dépens du proclain. , j • j

Ceci est fort intéressant, car, avec leur grande expérience de conduite ces deux braves personnages ne confient leurs médisances et

leurs dédains à personne du dehors. Mais j'y ai été initié si longtemps, que certainement quelque chose a dû en rejaillir sur moi et m'habiller, à mon insu, à une méfiance infinie dans mes relations.

L'ourlant je n'ai pas à me reprocher d'avoir partagé cette malveillance générale. Au contraire, il me semble que je m'en défendais; mais je me persuadais peut-être insensiblement que j'en méritais ma part, et que, si l'abbé Yalreg me l'épargnait, c'est uniquement parce que j'étais son parent et son enfant d'adoption. Quant à ses moqueries, étant placé sous sa main pour lui servir de but, j'en étais incessamment criblé. C'était avec une intention paternelle et affectueuse, je n'en saurais douter, mais c'était de la moquerie quand même. Bon régime, certes, pour tuer tout germe de sottise et de vanité, mais régime excessif. L'absence persistante, et qui devait me conduire jusqu'au délabement trop absolu de moi-même.

Pour vous donner une idée, une fois pour toutes, des façons ironiques de mon oncle, il faut que je vous raconte mon arrivée ici. avant-hier au soir. .

Comme aucune diligence, aucune patache ne dessert notre village, je vins à pied, à la nuit tombante, par un temps doux et des chemins agréables.

— Ah! ah! s'écria mon oncle dès qu'il me vit, c'est fort heureux ! Hé! Marion! c'est lui! c'est mon coquin de neveu! Fais-le souper, tu l'embrasseras après; il a plus faim de soupe que de caresses. Assieds-toi, chauffe-toi les pieds, mon garçon. Je te trouve une fine mine. Il paraît que tu ne gagnes pas déjà si bien la vie, là-bas, car tu as fait maigre chère, ça se voit. Ah çà ! il paraît que tu

t'en vas en Italie pour détrôner Raphaël et... et les autres fameux barbouilleurs dont je ne sais)>lus les noms! Ca me flatte de penser que je vas avoir un homme célèbre dans ma famille ; mais ça n'augmentera guère ton patrimoine, car il y a le vieux proverbe : G!(cw.r comme un iiebitre ! Tu es donc" toujours toqué? Allons, soit. Pourvu que tu restes honnête homme! Mais ne mange pas tout ton bien avant que je sois mort, et ne fais pas de dettes, car je ne te laisserai pas la rançon d'un roi. Bailleurs, je t'avertis que je veux m'en aller le plus tard possible, et, si j'en juge par la ligure, je ne porte mieux que toi. Prends garde que je ne t'enterre !

Après beaucoup de quolibets de ce genre, l'abbé Vairegne , fit plusieurs questions, dont il n'écoula pas ou ne comprit pas les réponses, ce qui lui servit de texte pour me railler de non\eau.

— L'Italie! dit-il, tu crois donc que les arbres y poussent les racines en l'air, et que les hommes y marchent la tête en bas? Voilà une bêtise, d'aller hors de chez soi étudier la nature, comme si partout les hommes n'étaient pas aussi bêtes et les choses de ce monde aussi laides ! Quand j'étais jeune, mes supérieurs, sous prétexte que j'étais fort et en état de voyager, voulaient me persuader d'être missionnaire. Moi, je leur disais ; « lâah ! bah ! il n'y a pas besoin d'aller chez les Chinois pour trouver des magots, et dans les îles de la mer du Sud pour rencontrer des sauvages ! »

Quand j'eus soupe, et, bon gré mal gré, mangé plus que ma faim [la Marion se dépitait quand je ne faisais pas assez d'honneur a ses mets), mon oncle voulut voir quelque preuve de mon ■ travail à Paris et de mes progrès en peinture.

— Tu crois, sans doute, que ce serait margaritas ante jûocro.î. dit-il gaiement; tu le trompes. Pour juger ce qui est fait pour les

veux, il ne faut que des yeux. Allons, déballe! Je veux voir les chefs-d'œuvre de mon futur grand homme.

Il me fallut ouvrir ma malle et la retourner dans tous les sens pour lui prouver que je n'avais qu'un très-mince et très-portatif alliage de peintre en voyage, et pas le plus petit croquis à lui montrer.

11 en fut tié-morlifié.

— Ça n'est pas aimable de là part, s'écria-t-il. Tu devais bien penser que je m'intéresserais à tes grands talents, et je commence à croire que tu n'as rien fait qui vaille dans ton Paris. S'il en était autrement, tu te serais appliqué pour m'ap- |)orter au moins une jolie image coloriée par toi. Tu avais des

... dispositions, cela est sûr; mais je parierais que tu n'as songé

-, . n.u'a flâner, là- bas!

o A force de retourner mon bagage, la Marion finit par de-

■ couvrir une figure, d'académie qui m'avait servi à envelopper

. un paquet de crayons. Comme c'était déchiré et chiffonné, que les pieds et la tête manquaient, elle ne comprit pas tout de suite ce qu'elle examinait ; puis, tout à coup, je l'entendis crier

d'horreur et d'indignation, elle s'enfuit en se recommandant à tous les saints.

— Fi ! dit mon oncle en regardant cette nudité qui avait épouvanté la Marion, est-ce là un état? Quoi! vous passez votre temps à copier des personnes toutes nues? C'est une occupation bien

dégoûtante, et à quoi ça peut-il servir? D'ailleurs, ça me paraît bien grossièrement fait! J'aimais beaucoup mieux les jolis petits bonshommes que .tu inventais autrefois. C'était plus soigné, et c'était plus décent. Les habillemnts de la campagne étaient parfaitement imités, et tout le monde pouvait regarder ça ! Mais, parlons raison, ajouta-t-il en jetant au feu mon académie. Comment l'es-tu comporté dans cette grande Babylone? As-tu fait des dettes ?

— Non, mon oncle.

— Si fait, conte-moi ça.

— Je vous jure que non : j'aurais trop craint de vous effrayer et de vous affliger; mais, à l'avenir, si voulez bien vous laisser convaincre de certaines vérités positives, il est possible...

— Tu me trompes, tu es endetté !

— Non, sur l'honneur !

— Mais lu as le projet...

— Je n'ai aucun projet Seulement, j'ai à vous dire que je suis las d'un système d'économie qui va forcément jusqu'à l'avarice, et qui, si j'avais le malheur d'en prendre le goût, me conduirait à l'égoïsme le plus stupide. Je comprends les privations qu'on s'impose en vue des autres; mais celles qui n'ont d'autre but que notre propre bien-être dans, l'avenir sont étroites et déraisonnables. Jusqu'ici, ma parcimonie a été pour moi une question d'honneur. Vous m'aviez fait jurer que je ne dépasserais pas mon revenu, et, enfant que j'étais, je m'étais laissé arracher ce serment sans prévoir, sans savoir qu'avec cent francs par mois on ne vit pas à Paris, ou que, si l'on y vit, c'est à la condition de ne jamais

s'intéresser à un être plus pauvre que soi, et de s'absorber dans une prévoyance sordide. Je n'ai pas pu vivre ainsi ; j'ai travaillé pour doubler mon revenu, mais j'ai travaillé de la manière la plus abrutissante et la plus antipathique ; ce qui ne m'a pas empêché d'être forcé de me priver de mille jouissances morales ou intellectuelles qui eussent développé mon cœur et mon esprit. Enfin, malgré tout, j'ai résolu le problème d'apprendre ce que je voulais apprendre, sans manquer, dans ma manière d'être, à aucune bienséance, et sans négliger trop les occasions de voir de îemps en temps une société d'élite où il m'a été permis de pénétrer sans choquer les regards de personne. A présent, je m'en vais dans un pays où l'on peut être pauvre et s'instruire, comme artiste, sans trop souffrir, à ce que l'on m'a dit; mais, avant de me séparer de vous une seconde fois, mon bon et cher

nCLE, je viens vous dire que je reprends ma parole, et que je ne m'engage nullement à respecter mon patrimoine, si mes besoins d'artiste et mes sentiments d'honnête homme m'obligent à l'entamer.

A la suite de cette déclaration nécessaire, il y eut une discussion assez vive entre l'abbé Vaireg et moi. Il était outré de me voir dans des idées si nouvelles pour lui, qui n'avait jamais osé me demander compte d'aucune idée. Mais, quand il m'eut dit tout ce que lui suggérait sa conviction, mélange assez singulier d'égoïsme et de charité, qui consiste à faire la part des autres et la sienne propre, sans jamais se laisser aller à aucun entraînement pour eux « pour soi-même, il prit bravement son parti, et, incapable de s'affecter de quelque chose au point de perdre une heure de sommeil, il se calma en disant:

— Allons, c'est assez se tourmenter pour un jour ; nous pensons à cela demain.

En ce moment, l'horloge de l'église sonnait neuf heures, et mon oncle s'assoupit aussitôt comme autrefois, avec celle régularité de fonctions digestives qui appartient aux lempéraments vigoureux. La Marion rentra, rangea la salle, enleva la table, causant tout haut avec moi, faisant claquer ses sabots sans précaution sur le plancher sonore. Quand tout fut en ordre, elle cria dans l'oreille de son mailre, qui, habitué à ce vacarme, ouvrit tranquillement les yeux sans tressaillir :

— Allons, monsieur l'ablié, on s'en va! bonne nuit! c'est l'heure de faire vos prières el de vous melire au lit.

Elle me conduisit à la chambre que j'ai habitée pendant la moitié de ma vie, veilla à ce que je ne manquasse de rien, m'embrassa encore une fois, et monta, à grand bruit, à l'éiage supérieur. Un quart d'heure après, tout dormait au presbytère, V compris votre ser\ilcur, fatigué par les rudes chemins du paVs et les durs raisonnements de l'abbé Vaireg.

Le lendemain, c'est-à-dire hier, mon oncle voulut, à l'heure du souper, reprendre la discussion ; je vins à bout de reculer toute explication jusque vers neuf heures moin- un quart, et je compte l'amener ainsi, avec un quart dheuie de dispute

/LA' DANFECDA

chaque soir; à s'habituer, sans secousse trop vive, à ma dianbolique résolution.

Vous allez croire comme lui, peut-être, que j'ai quelque folie en tête, quelque projet de Sardanapale à l'endroit de mon capital

de vingt mille francs. Il n'est rien pourtant. Je n'ai d'autre projet que celui d'aller devant moi, et de ne pas me sentir esclave d'une situation consacrée par un serment.

«3 k'viier.

Mon oncle réarise ses prévisions. Il s'habitue à mes volontés d'indépendance, et se rassure un peu en me voyant raisonnable d'ailleurs. Puisque j'étais en train de récapituler mon passé pour vous, il faut que je continue et que je vous raconte comment m'est venu ce goût de la peinture sur lequel je n'ai pas osé vous donner les explications que vous me demandiez.

Ici ma jeunesse se passait dans la solitude au sein de la nature. Je ne faisais que lire et rêver. Tout à coup j'eus vaguement la conscience d'une jouissance infiniment plus douce qui s'emparait de moi. C'était celle de voir, bien plus soutenue, bien plus facile en moi que celle de penser. Les premières révélations de cette jouissance me vinrent un jour au coucher du soleil, dans une prairie bordée de grands arbres, où les masses de lumière chaude et d'ombre transparente prirent tout à coup un aspect enchanté. J'avais environ seize ans. Je me demandai pourquoi cet endroit, que j'avais parcouru cent fois avec indifférence ou préoccupation, était, ce jour-là et dans ce moment-là, inondé d'un charme si étrange et si nouveau pour moi.

Je fus quelques jours sans m'en rendre compte. Occupé jusqu'à midi au presbytère par quelques devoirs, c'est-à-dire quelques thèmes ou extraits que mon oncle me donnait régulièrement chaque matin, et que, régulièrement chaque soir, il oubliait d'examiner, je ne pouvais voir l'effet du soleil levant. Je cherchais tout le long du jour, en lisant dans la prairie, à briser, rompus,

le prestige qui m'avait ébloui. Je ne le retrouvais qu'au moment où l'aspre s'abaissait vers la cime des collines, et quand les grandes ombres veloutées des masses de végétation rayaient l'or de la prairie étincelante. C'est l'heure que les peintres appellent l'heure de rf//ct Elleme faisait Isattre le cœur comme l'arrivée d'une personne aimée ou d'un événement extraordinaire. Dans ce moment-là, tout devenait beau sans que je pusse dire pourquoi; les moindres accidents de terrain, la moindre pierre moussue, et même les détails prosaïques du paysage, le linge étendu sur une corde à la porte de la chaumière, les poules grattant le fumier, la baraque de branches et de terre battue, la barrière de bois brut et mal agencé qui, clouée d'un arbre à l'autre, séparait le pré de lachènevière.

— Qu'y a-t-il de si étonnant dans tout cela ? me demandais-je ; et d'où vient que seul j'en suis frappé ? Les gens qui passent ou qui travaillent à la campagne n'y font point d'attention, et mon oncle lui-même, qui est le plus instruit de ceux que je vois, ne m'a jamais parlé d'un pareil phénomène. Est-ce un état de la nature extérieure ou un état de mon âme ? est-ce une transfiguration des choses autour de moi ou une simple hallucination de mon cerveau?

Cette heure d'extase garda son mystère pendant quelques jours, parce que c'était, dans la saison, l'heure à laquelle soupail-mon oncle, et il était fort sévère quant à la régularité des habitudes de sa maison. Une journée de mon absence ne le tourmentait pas; une minute d'attente devant ma place vide à table le contrariait sérieusement. Il était si bon, d'ailleurs, que je ne craignais rien tant que de lui déplaire. Aussi, dès que te timbre lointain de l'horloge de l'église, et certain vol de pigeons dans la di-

rection du colombier, me marquaient le moment précis où la Manon mettait le couvert, il me fallait m'arracher à ma contemplation et interrompre ma jouissance à demi savourée. Elle me poursuivait alors comme un rêve, et, tout en coupant le gigot ou le jambon en menues tranches pour obéir aux prescriptions du labbé l'alleg, je voyais passer devant mes yeux des hies de buissons aux contours dorés, et des combinaisons de paysages empourprés par les rellets d'un ciel aidant comme la braise.

liais ces jours d'automne raccourcissant très-vite, j'eus bientôt le loisir auquel j'aspirais, et je pus suivre, avec ce sentiment de la beauté des choses qui s'était éveillé en moi comme un nouveau, les admirables dégradations du jour et la succession d'aspects étranges ou sublimes que prenait la campagne. J'étais comme enivré à chaque observation nouvelle, et, bien que nourri de livres poétiques, il ne me venait pas à la pensée de chercher dans les mots le côté descriptif de ma vi-

sion. Je trouvais les mots insupportables. les peintures écrites vagues ou inexactes. Les plus grands poètes me paraissaient chercher dans la parole un équivalent (lui ne saurait s'y trouver. Le plus hardi, le plus pittoresque de tous les modernes, Victor Hugo, ne me suffisait même plus.

C'est à cela que je sentis que la manifestation de mon ivresse intérieure ne serait jamais littéraire. Mon imagination était pauvre ou paresseuse, puisque les plus puissants écrivains ne m'avaient jamais fait pressentir ce que mes yeux seuls venaient de me révéler. '

Je fus pourtant bien longtemps avant d'oser me dire que je pouvais être peintre ; et même encore aujourd'hui j'ignore si ces

premières émotions furent les vrais symptômes d'une vocation déterminée; mais, à coup sûr, elles furent l'appel d'un goût prédominant et insatiable.

J'avais quelque chose comme dix-neuf ans, lorsque, durant mes longues veillées de l'hiver, l'idée, ou plutôt le besoin me vint de me remettre sous les yeux, tant bien que mal, les splendeurs de l'été. Je pris un crayon et je dessinaï, admirant naïvement cet essai barbare, et, cette fois, dominé par mon imagination qui me faisait voir autre chose que ce que ma main pouvait exécuter. Le lendemain, je reconnus ma folie et brûlai mon barbouillage; mais je recommençai, et cela dura ainsi plusieurs mois. Tous les soirs, j'étais charmé de mon ébauche ; tous les matins, je la détruisais, craignant de m'habituer à la laideur de mon propre ouvrage. Et pourtant les heures de la veillée s'envolaient comme des minutes dans cette mystérieuse élaboration. L'idée me vint enfin d'essayer de copier la nature. Je copiai tout avec une bonne foi sans pareille; je comptais presque les feuilles des branches ; je voulais ne rien laisser à l'interprétation, et je perdais, dans le détail, la notion de l'ensemble, sans rendre même le détail, car tout détail est un ensemble par lui-même.

Un jour, mon oncle m'emmena dans un château où je vis enfin de la peinture des maîtres anciens et nouveaux. Mon instinct me poussait vers le paysage. Je restai absorbé devant un Ruysdaël. Je ne le compris pas d'abord. Peu à peu la lumière se fit, et je m'avisai que c'était là une science de toute la vie. Je résolus, dès que je serais indépendant, d'employer ma vie, à moi, selon mes forces, à écrire, avec de la couleur sur de la toile, le rêve de mon âme.

On me prêta de bons dessins ; mon oncle me permit même l'achat d'une boîte d'aquarelle. Il ne s'inquiéta pas de ma inonomanie ; mais,- quand, parvenu à ma majorité, je lui révélai ma pensée, je le vis bouleversé. Je m'y attendais. Je résistai avec douceur à ses remontrances. Je savais son respect pour la liberté d'autrui, son aversion pour les paroles inutiles, et ce fonds d'insouciance ou d'optimisme qui part d'une grande candeur et d'une sincère bonté.

Vous me demanderez maintenant pourquoi, aux premiers jours de notre connaissance, je vous ai fait mystère d'une chose aussi simple que ma prédilection pour cet art; la raison est tout aussi simple que le fait : vous m'eussiez demandé à voir mes essais ; je les savais détestables, bien qu'ils eussent fait l'admiration de la Marion et du maître d'école de mon village. Vous m'auriez dit que j'étais insensé, ou, si vous ne me l'eussiez pas dit, je l'aurais lu dans vos yeux. Or, je n'ai pas en moi-même une foi assez robuste pour lutter contre les critiques de l'amitié. Celles du premier venu me sont indifférentes. Les vôtres m'eussent fait douter doublement, et c'est bien assez d'avoir à douter seul.

A mon âge, c'est-à-dire à l'âge que j'avais alors, et négligé comme je l'avais été, on ne sait pas défendre sa conviction. On la sent, on manque d'expressions et de preuves pour la formuler et la maintenir. On l'aime parce que, révélation ou chimère, elle vous a rendu heureux ; on la garde en soi avec terreur, comme le secret d'un premier amour. C'est une lie Or précieuse qu'un souille de dédain, un sourire de raillerie peut flétrir.

Cette crainte est encore en moi, elle est encore fondée, et, si je n'ai pas voulu vous faire juge de mes essais, ne croyez pas que ce soit par excès de vanité. Non! Je me suis examiné sous ce rap-

port-là ; je me suis tâté le cœur et la tête avec impartialité. J'ai reconnu (que, si je ne suis pas un sage, du moins je ne suis pas un fou. Il faudrait l'être pour me persuader que j'ai déjà du talent ; et ce qui me rassure, c'est que je suis bien certain de n'en point avoir encore. Ce que j'aime dans mon secret, ce n'est donc pas moi, c'est l'art en lui-même et pour lui-même. C'est mon espérance, que je veux garder encore vierge de toute atteinte, de toute réllection, d'un imit regard. Il me semble qu'avec tant de respect pour mon idéal, je ne cours pas le risque de m'égarer, et que, le jour où je vous dirai : « Voilà ce que je sais faire pour exprimer ma pensée, » j'aurai

véritablement, conscience d'un succès relatif à mes forces; le

' ■ ■ ., . -■ .i. -i:iJ .,ii^,i^ .i. . . .-i

LA DANIELLA

ne dis pas à mes aspirations ; atteint par personne.

ceci, je crois, ne peut jamais être

Marseille, le 13 mars 1885 .

Me voilà en route, mon ami. J'ai fini par calmer mon oncle et par emporter sa bénédiction et ma liberté. Vous aviez sans doute raison de me dire que la patience n'est pas le génie; mais je suis tenté de croire que c'est la vertu, car ce n'est qu'à force de patience que j'ai amené mon père à ne pas souffrir de ma résolution. J'étais décidé à ne point le quitter sans avoir atteint ce résultat. Je devais cela à son affection, à ses bontés pour moi.

Je pense partir demain pour Gênes. Le passage des Alpes serait, m'a-t-on dit, assez pénible à un piéton en cette saison de

bourrasques. C'est ce qui m'a décidé à prendre la voie de Marseille; mais, à vrai dire, la mer n'est pas beaucoup plus praticable en cette saison. Le ciel est noir et le mistral souffle avec furie. Il s'est apaisé un peu ce soir, et on espère que le Castor, vapeur génois très-bon marcheur, pourra sortir du port. J'étais déjà venu à Marseille, dans mon enfance, avec mon père. 11 était, comme vous savez, d'origine provençale, et nous avions ici un vieux parent. Ce parent est mort aussi, et je n'ai plus personne ici que je me soucie de voir. J'ai très-bien reconnu les masses principales de la ville et des plans qui l'environnent. Je me rappelais avoir diné avec mon père dans une baraque sur les rochers, on appelle cet endroit la Réserve, et l'on y mange un certain coquillage très-recherché des indigènes, bien qu'assez coriace, qui parque naturellement en ce seul endroit du rivage. La baraque a brûlé; à la place s'élève un élégant pavillon qui va, dit-on, disparaître aussi pour faire place à des constructions nouvelles.

J'ai poussé plus loin ma promenade. Courbe en deux par un vent terrible, j'ai vu la mer bien belle, plus belle que je ne me la rappelais. Enfant, elle m'avait terrifié; aujourd'hui, sa grandeur m'a ébloui. Pourtant, c'est une chose formidablement triste que cette masse d'eau fouettée par la tempête, aucune image n'exprime plus énergiquement la pensée d'un immense désespoir sous les coups d'une torture acharnée. Mais c'est un désespoir tout physique. L'âme humaine ne s'identifie que par la pensée des naufrages à cette tourmente du géant. C'est en vain qu'il mugit, qu'il se tord, qu'il se déchire en lambeaux sur le flanc des rochers, les inondant de larmes furieuses et leur crachant des montagnes d'écume enragée: c'est un monstre aveugle, et ce petit point noir là-bas, cette pauvre barque qui se débat contre l'orage, porte,

dans le moindre atome des êtres qui la guident, la vraie force, c'est-à-dire la volonté.

La nature est terrible sur cette petite planète où nous sommes. Il est donc bon que l'homme soit hardi. Certes, j'ai compris aujourd'hui ma frayeur d'enfant devant ce bruit, cette agitation, cette immensité! Je n'avais vu jusqu'alors que des blés et des foin courbés par les rafales de nos plaines tempérées. Mon père fut obligé de me prendre dans ses bras. J'avais tout aussi peur ainsi ; ce n'était pas d'être emporté ou enlouti que je tremblais contre son sein : c'était un vertige moral. 11 me semblait que mon souffle était arraché de ma poitrine et que mon âme tournoyait éperdue sur ces abîmes. J'ai eu un peu de la même sensation, cette fois-ci, mais plutôt agréable que pénible. L'idée de la destruction se dresse devant l'enfant comme un spectre effroyable. Devant l'homme, habitué à la lutte, ce spectre appelle plus qu'il ne menace, et le vertige est presque une volupté.

r f ""/"."" étrange plaisir à voir entrer, dans cette passe difficile de l'ancien port, quelques petits bâtiments plus ou moins en péril, selon leur construction, leur pilote et la force de la lame. Tous s'en sont bien tirés. Un petit chasse-marée, d'apparence assez fragile, m'a intéressé particulièrement. C'était le moment de tourner pour entrer dans la rade, le moment critique! La vague, sur laquelle il bondissait comme un oiseau des tempêtes, le prenait alors en Hanc. 11 s'est couché si à plat que ses vergues effleuraient la crête des fiots; mais aiissilol ii s'est relevé, agile, élastique comme un arc bien tendu. Il a irauchi k'ijorcmenl une \iaie montagne bouillonnante, et il s' t

trouve dans les eaux calmes, fier comme un cygne qui reprend possession de son nid. Rien ne trahissait l'épouvante dans les

mouvements du petit équipage, et j'étais fier, pour ma part comme si j eusse été de la partie. Oui, l'homme doit être intrépide et le spectacle le plus attrayant, c'est, on le conçoit bien le déploiement des forces humaines. Les tempêtes et les océans ne sont rien : l'âme universelle émanée de Dieu a son foyer le plus pur en nous, qui méprisons la mort, et ce n'est pas la terre et la mer seulement qu'il faut peindre, n'est-ce pas, mon ami' c est l'homme et sa vie !

Puis un navire plus lourd est arrivé. Son entrée a demandé
voix-là domine à bon droit les rugissements de la mer.

^ Le tout était bizarrement accompagné du son clair et strident d'une petite harpe, partant d'assez près de moi. Tandis que flots et navires se livraient dans la lutte, sur l'esplanade d'une baraque servant de cabaret, dansaient des filles et des marins endimanchés. Un artiste de grand chemin, un bohème harpiste, chevelu, déguenillé, jouait, avec une verve saccadée et diabolique, une sorte de tarentelle à mouvement détraqué, sur lequel polkaient avec fureur des créatures avinées. Le contraste était curieux, je vous jure, et résumait toute l'audace insouciance et aventureuse de l'homme de mer.

Arrivés le matin d'un voyage au long cours, bronzés par de terribles soleils et de terribles tempêtes, ces marins, rasés de frais et chaussés d'escarpins brillants, valsaient avec des filles en robe de soie, pirouettant dans sept étages de falbalas gonflés par le vent. Il faisait un froid atroce, un ciel plomb. La vague, déferlant jusque sur les planches vermoulues de la terrasse) semblait, à chaque instant, devoir emporter baraque et orgie.' Le navire, approchant comme malgré lui. semblait devoir échouer sur le bal.

Personne n'y songeait, si ce n'est moi. Le harpiste eût, je crois, marqué le rythme au milieu des affres de la mort, et le rire échelonné des lionnes de guinguette se fut perdu sans transition dans le rôle de l'ag'ônie.

J'ai diné seul dans un autre cabaret plus tranquille, et j'ai vu, avec la chute du jour, l'apaisement rapide de la bourrasque. Le vent est devenu tout à coup tiède, et, quand l'obscurité a tout envahi, je suis resté sans lumière dans le petit recoin où l'on m'avait oublié.

Pendant que je me reposais, en me laissant aller à ma rêverie, une conversation, établie de l'autre côté d'une mince cloison, allait son train, sans m'inspirer aucun intérêt. Pourtant, je fus frappé de ces paroles prononcées distinctement par un Anglais, s'exprimant avec facilité dans notre langue :

— Croyez-vous donc que cela serve à quelque chose, d'avoir de la volonté?

Cette réflexion s'adaptait si bien à mes pensées du moment, que je ne pus ni'empêcher de prêter l'oreille, et alors j'entendis, après quelques paroles banales échangées entre les deux interlocuteurs et interrompues par le petit bruit de leurs couteaux sur les assiettes, le récit que je vais vous transcrire et qui m'a paru renfermer une grande moralité.

— Bah! j'avais dix-neuf ans (c'est l'Anglais qui parlait) quand on me dit que j'étais en âge d'épouser miss Harriet. Moi, je me trouvais trop jeune et j'étais effrayé d'entrer dans le grand monde, que je ne connaissais pas et que je n'étais pas bien pressé de connaître. J'étais un cadet de famille ; j'avais très-peu de quoi vivre. J'avais déjà fait avec vous ce voyage aux Antilles. Je n'ai-

mais pas précisément la marine ; mais j'avais le goût de l'indépendance et de la locomotion. Miss Harriet m'avait pris en amitié, Dieu sait pourquoi! J'avais un beau nom, soit; mais pas d'usage, pas de talent, et pas grand esprit, comme vous savez! mais elle était sentimentale, amoureuse de ma pauvreté et un peu monomane, je suppose. Des souvenirs d'enfance, une pitié que je ne lui demandais pas, un point d'honneur excentrique, le ciel vous préserve, mon cher, des femmes excentriques! l'orgueil d'enrichir un pauvre parent... Dieu me damne si je sais quoi; enfin elle était folle de moi et mourait de consommation si nous n'étions pas mariés au plus vite. J'avais juré que je ferais le voyage de Ceylan avant de me mettre la corde au cou.

— Pourquoi Ceylan? demanda le Français.

— Je ne m'en souviens pas, reprit le narrateur. C'était mon idée, ma volonté. La volonté d'un homme devrait être sacrée. Mais miss Harriet était jolie, très-jolie même, et je devins amoureux en la voyant si éprise de moi. Bref, nous fûmes mariés avec deux cent mille livres de rente, et c'est de ce jour-là que commence mon infortune...

— Diantre! milord, fit l'autre en frappant sur la table, vous avez deux cent mille livres de rente?

— Non, reprit l'Anglais avec un soupir qui fit vibrer son verre. J'en ai à présent huit cent mille! ma femme a hérité I

— Eh bien, de quoi diable vous plaignez-vous?

LA DANIELLA

— Je me plains d'avoir huit cent mille livres de rente, t[^]est ma femme qui m'a créé des devoirs, des obligations, une foule de liens qui ne

convenaient pas à mon caractère, à mon éducation, à mes goûts. J'aime à faire ma volonté, mais je ne suis pas méchant, et, n'ayant jamais pu vivre à ma guise, depuis que je suis marié, riche et considéré, j'ai toujours été très-malheureux.

— Comment donc ça ?

— Vous allez voir. Ma femme, dès le lendemain du mariage, me fit homme du monde. Je n'étais pas né pour ça. Je m'ennuyais dans la grandeur; j'aimais mieux la compagnie des gens simples. J'aurais voulu parler marine et voyages ; il me fallait parler politique et littérature. Ma femme était bas-bleu. Elle lisait Shakspeare ; moi, je lisais Paul de Kuck. Elle aimait les grands chevaux; je n'aimais que les poneys. Elle faisait de la musique savante ; moi, je préférais la trompe de chasse. Elle ne recevait que des gens de la plus haute classe ; moi, je m'en allais volontiers causer avec mes gai des. Je me plaisais quelquefois au détail de la ferme ; elle ne trouvait rien d'assez luxueux et d'assez confortable pour la vie de château. Elle avait toujours froid quand j'avais chaud, et chaud quand j'avais froid. Elle voulait toujours aller en Italie quand je voulais aller en Russie, et réciproquement ; être sur terre quand j'aurais voulu être sur mer, et vice versa ; et de tout ainsi !

— La belle affaire ! s'écria le Français en riant. C'est là le mariage ! Un peu plus, un peu moins, c'est toujours la même histoire. C'est ennuyeux pour les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de faire deux ménages; mais, quand on est milord...

— Quand on est milord, on n'est pas pour cela un homme sans principes, repartit l'Anglais d'un ton qui révéla tout à coup une certaine supériorité de caractère , si j'avais abandonné milady,

elle aurait eu le droit de se plaindre et peut-être celui de manquer à ses devoirs. Je n'ai pas voulu lâire de •ma femme une fenmie délaissée. Je voyais bien ^el je l'ai vu très-vite) qu'elle ne me trouvait plus ni beau, ni aimable, ni intéressant. Elle avait bien assez à rougir en elle-même de m'avoir aimé si follement. Ça, je n'y pouvais rien ; mais je n'ai pas voulu qu'elle fût humiliée dans le monde, et je ne l'ai pas quittée. Je ne l'ai jamais quittée, ce qui l'ennuie bien, et moi aussi !

L'Anglais soupira, le Français se mil à rire.

— Ne riez pas ! reprit milord d'un ton sévère : je suis malheureux, très-malheureux ! Ce qu'il y a de pire, c'est que milady, douce comme un agneau avec tout le monde, est un ty ran avec moi. Elle croit que sa fortune a payé le droit de m'opprimer. Je n'ai pas eu le bonheur de la rendre mère, et, pour cela aussi, je suis humilié dans son cœur. Et, encore un fléau !... elle est jalouse de moi. Arrangez cela ! Elle ne m'aime plus du tout, et nous ne sommes plus d'un âge à nous permettre ce ridicule. Eh bien, elle m'accuse de mauvaises mœurs, moi qui, pour ne pas lui donner prise sur ma conscience, ai dépenB(' tant de volonté à me sevrer de tout plaisir illicite ! Vous voyez, ' je ne bois même pas ! Et, quand je vais rentrer à l'hôtel, elle va me dire que je suis ivre... Je suis là avec vous, un ancien camarade, parlant raison et philosophie : elle m'accuse, en ce moment-ci, j'en suis sûr, de faire quelque débauche en mauvaise compagnie... Et, si elle nous voyait ici, tête à tête, dînant avec sobriété, elle trouverait encore moyen de s'indigner. Elle dirait que le choix de ce petit restaurant de planches sur les roches est shockiwj, et que nous devrions être dans le pavillon le plus élégant de la Réserve... Comme si les devis et les moules fraîches n'étaient pas aussi bons ici ! Je dé-

teste le confort, moi ! Tout ce qui ressemble au luxe me rappelle ma femme. Heureusement, elle s'est imaginé de piendre avec elle une nièce très-belle, pour aller en Italie, et, comme elle craint que je ne la trouve pas laide... oh ! mon Dieu, cela suffirait pour amener l'orage ! elle me laisse un peu plus de liberté de|uiis quelque temps. C'est à cela que je doi^ le plaisir d'être avec vous. Voulez-vous venir fiuner un cigare? Allons au vent, pour que mes habits ne serrtent pas le tabac !

Ils sont sortis, et, moi, je suis rentré dans la ville, à tâtons, par les sentiers coupés dans la roche. La mer n'avait plus que des plaintes harmonieuses, et cette harmonie dans les ténèbres avait un charme étrange. Mais je voulais vous écrire, et me voilà relisant vos lettres, vous serrant la main, et vous disant que vous êtes le meilleur des amis, mon meilleur ami, à moi !

Mercredi U.

Le mistral a recommencé hier et cette nuit. Le Ca.^lor no veut pas sortir du poil. J'ai pris le parti de faire de longues promenades pour remplir ces deux journées, et je vous écris au crayon sur une feuille de mon album, des hauteurs de Saint- Joseph. Je suis à quelques heures de marche de la ville ; et, tandis que le froid y fait rage, je me baigne ici dans les rayons d'un vrai soleil d'Italie. Je viens de traverser une immense vallée et d'atteindre le pied des collines qui la ferment. Elles ne sont pas assez élevées pour l'abriter ; mais, dans leurs plis étroits, on trouve tout à coup une chaleur ardente et une végétation africaine. Pour vous qui vivez avec les fleurs, je remarque les plantes que je foule. Elles sont toutes aromatiques; c'est le thym, le romarin, la lavande et la sauge qui dominent. Les courts gazons sont jonchés de petits soucis d'un or pâle et d'une senteur do térébenthine

Cette région-ci est admirable, et je comprends que la Provence soit si \antée. Ses formes sont éti'anges, austères, parfois grandioses. Elles attestent des efforts géologiques d'une gi'ande [luisance. En certains endroits, ce sont des crêtes déchiquetées qui sortent brusquement du sol et qui dressent d'immenses lignes de fortifications naturelles, quelquefois trrples, sur la lisière des plateaux. Ces traînées de i-oches calcaires, aussi blanches que le plus beau marbre de Carrare, dont elles sont, je crois, cousines germanes, ressemblent à des vagues soudainement cristallisées, et quelques-unes sont penchées comme si elles pliaient encore sous le vent. Ailleurs, sur une étendue de plusieurs milles, les collines sont des escaliers naturels où la lene végétale est soutenue par des strates de pierre d'une régularité inouïe. On pourrait fort bien s'imaginer que chacune de ces collines était surmontée d'un palais magi(iue, et que ces degrés gigantesques ont été taillés par la m'ain des fées pour je ne sais quels êtres en proportion avec la nature primitive. Ce sont les gradins des ampiiihlhéâtr-cs de quelque race de titans... Mais la science dit holà à la fantaisie, et se charge d'expliquer ces craquements formidables, ces exhaussements subits, ces soulèvements et ces écr'ouicments, tous ces vomissements d'entrailles qui rayent la surface terrestre d'accidents incompréhensibles. Elle voit tout cela d'un œil aussi tranquille que nous les gerçures d'une pomme ou les rugosités d'une coque de noix.

J'ai souvent pensé, avec les poètes, que la science de ces faits était le bourreau de la poésie. Resté ignorant, j'avoue que je regrette parfois de savoir même l'infiniment peu que je .«ais. Mais, hier et aujourd'hui, j'ai compris que j'avais tort. Les peintres ne doivent pas être si poètes que cela. La science regrcde et mesure

l'immensité. Le peintre doit-il être autre chose qu'un œil qui voit ? Or, pour voir, il faut comprendre.

Je connais, depuis hier-, un peintre qui s'en va à Rome et avec qui je voyagerai probablement. Nous étions partis ensemble ce matin, pour la promenade ; mais il s'est arrêté au bout d'une heure, pour dessiner un petit coin qui lui plaisait. Je sais que, devant la vaste nature, le paysagiste ne peut que choisir le petit coin approprié aux convenances de son métier ; mais, avant de s'en enpar-er, n'est-il pas nécessaire de comprendre l'ensemble, la charpente de ce gr-and corps qui, dans chaque contrée, a une physionomie, une âme particulière ? Le petit coin peut-il nous révéler qüel.iue chose, tant ipie l'ensemble ne nous a encore rien dit? Il y a là, je crois, plus que des accidents de lignes et des effets de lumière. Il y a des formes, une couleur générale dont il me semble que j'aur-ais besoin de m'imprégner. Si je m'écoutais, je resterais quelque temps ici ; mais l'Italie ! c'est mon rêve, et, puisqu'il m'appelle, il faut le suivre.

Voici pourtant sous mes yeux et autour de moi un pays splerii-lide. Je me rappelle ces paroles de Miclielet à l'oiseau qui émigre: « Là, der-rière un rocher, dit-il en jiarlant de la l'io\errce, lu trouverais, je t'assure, un hiver d'Asie ou d'Afrique. » C'est vrai. La terre ici est saine et sèclie. Après ces p'uies ces brumes de notre hrver de Paris, je suis tout elonné d'être couclié sur l'heibe et de voir, dans le chemin.

LA DANIELLA

les troupeaux soulever des llols de poussière. Les pins maritimes se bal.Miceut sur ma léle dans une brise qui sent l'été. L'immense \allée qui me sépare de la mer est comme une rade de

fleurs et de pâle verdure. Ce ne sont qu'amandiers blancs, abricotiers rosés, pêcheurs roses, et les oliviers au ton indécis flottant comme des nuages au milieu de toute cette hâtive floraison. Marseille, comme une reine des rivages, est là-bas assise au bord des flots bleus. La mer paraît encore méchante, car, malgré le chaud et le calme qui m'enveloppent ici, je vois bien les masses d'écume que le mistral fouette autour des âpres rochers du golfe, et même je distingue la rayure des lames, bien plus gigantesques encore que, de près, on ne se l'imagine, puisque, à la distance de plusieurs lieues, j'en suis le dessin et j'en saisis le mouvement.

15 mars.

Me voilà enfin sur le Castor, en vue des côtes d'Italie. La journée a été claire et fraîche à bord. Les rivages escarpés sont toujours magnifiques. Ce soir, le vent est tombé, la brume a envahi les horizons. Trois goélands, qui nous suivaient au coucher du soleil et s'obstinaient à vouloir percher sur la banderole de fumée noire que notre vapeur lance à intervalles égaux, se sont enfin décidés à nous quitter après des cris d'adieu d'une douceur étrange. Le phare de Nice perce le brouillard. Presque personne n'est malade. Pour moi, je n'aurai jamais le plus petit malaise en mer, je sens cela. J'ai un coin pour vous écrire, et ici vais vous raconter les incidents de la journée.

D'abord, mon camarade le peintre, qui me prend pour un petit amateur païesieux, et par qui je trouve assez commode d'être piloté et protégé, m'a tenu compagnie tout le temps, et ne m'a pas fait grâce d'un terme du métier, en me montrant le ciel, la vague et les masses de rochers au milieu desquels le steamer nous promène. Il était tout étonné que je n'eusse aucune notion de l'art des peintres, qu'il lui plaît d'appeler la langue de l'art. Car il faut

vous a\ouer que, pour passer le temps, je me suis amusé à feindre la plus complèle ignorance des us, coutum'set locutions de l'atelier. Il était bien près de me mépriser. Cependant la docilité que j'ai mise à l'écouter l'a un peu mieux disposé en ma faveur. 11 m'a montré ensuite ses croquis de Marseille. C'est habilement lait ; il v a ce qu'il appelle de la patte, une fière patte ; mais cela n est pas plus l'endroit dont je" l'ai vu charmé, que tout autre endroit du monde. Les formes y sont, le sentiment n'y est pas. J'ai essayé de le lui faire entendre. A mon tour, je lui parlais une langue qu'il ne comprenait point et qui n'avait pas, comme son argot d'atelier, le mérite d'être amusante.

C'est, du reste, un aima'.jle garçon que ce Brumières. Il a une trentaine d'années, quelques petites ressources qui lui permutent de refaïie le voyage de Rome, bien que ses éludes soieiini ce qu'il appelle te, minées ; une jolie figure, de la gaieté qui ressemble à del'cspiil, et un très-agréable caractère.

Comme nous causions de l'itinéraire de notre \o\age, un monsieur des iroisièmes, c'est-à-dire un piulétaïie voyageant au dernier prix, et qui avait une attitude dantesque, "comme s'il se fût agi de naviguer sur l'Achéron, se mêla de nuire conversation et" nous conseilla de ne pas perdre notre temps à Gènes, ville pour laquelle il aflichait un profond mépris.

La figure de cet homme ne m'était pas inconnue.

— Où donc vous ai-je vu? lui demandai-je.

— 11 y a deux jours. Excellence, rép"ndit-il eu assez bon français. Je jouais de la harpe à la Hcsero';...

— Ah ! c'est vous? Eh l.ien, où est -elle donc, votre harpe?

— Elle n'est plus ! Ils se sont pris de vin, colletés, battus. Dans la bagarre, ma pauvre harpe a eu le ventre écrasé sous une table. El Dieu sait qu'elle était lourde : il y avait six hommes dessus ! Quand ils ont été dessous, il n'y a pas eu moyen de faire entendre qu'ils m'avaient détruit mon gagne-pain. Ci' n'est pas qu'ils soient méchants : non, certainement : à jeun, le marin est une bonne ivête d'homme. Mais le rhum, mussioa : que voulez-vous faire contre cela ? Ils m'auraient tué ! J'ai laissé là ma harpe, et je vais tâcher de faire quelque autre métier. Aussi bien, j'en avais assez, de la musique et de la France. Je suis un Uomain, moi. Excellence

Et, là-dessus, il sereihra de sa hauteur de quatre pieds et demi, taille d'enfant, il ne l'empêche pas de posséder même sa barbe de sapeur et une chevelure à l'avenant.

— Je suis un Uoiuiuin. poursuis-il avec emphase, et j'ai besoin de me reposer sur les sept collines.

— C'est bien non, lui dit Urumières, les sept collines doivent avoir besoin de toi ! Mais quel métier y faisais-tu, et à quoi vas-tu consacrer tes précieux jours ?

— Je ne faisais rien ! répondit-il, et je compte ne rien faire. aussitôt que j'aurai amassé quelques sous pour passer l'année.

— Tu n'as donc rien épargné dans ta vie errante ?

— Pas même de quoi payer mon passage sur le Castor ; mais !/.' : me connaissent et ne me parleront pas d'argent avant Civita-Vecchia.

— Mais alors ?... ;

— Alors, à la garde de Dieu I répondit-il avec philosophie. Peut-être Vos Excellences me donneront-elles un petii secours...

— Ah ! tu mendies? s'écria Brumières. Tu es bien Romain, nous n'en pouvons plus douter. Tiens, voilà mon aumône. Fais le tour de l'établissement.

— Rien ne me presse ! peu à peu 1 reprit le bohémien en me tendant une main, tandis que, de l'autre, il raettaii dans sa poche les cinquante centimes de Brumières.

— Si c'est là le type romain..., dis-je à mon compagnon, quand le harpiste se fut éloigné.

— C'est le type abâtardi; et pourtant cet homme dégénéré est encore très-beau; que vous en semble?

11 ne me semblait pas du tout. Cette énorme barbe grossissant encore le volume d'une tête trop gros-e pour ie corps £T,.pip pt court ; ce niv de polichinelle surmonté de gros sourcils uiibra-geani des yeux trop fendus; cette bouche de sol emportant violemment le menton dans tous ses mouvements, me faisaient l'efl'et d'une caricature de médaille antique ; mais mon ami Brumières paraît habitué à ces laideurs-là, et j'ai remarqué que toutes les figures qui me semblaient grotesques axaient de l'at-trait pour lui, pourvu qu'elles eussent ce qu'il appelle de la race.

Au milieu du nombreux personnel qui encombre le Castor, nous nous sommes pourtant trouvés d'accord sur la beauté d'une femme. C'est un personnage assez mystérieux qui a, je crois, troublé la cervelle de mon camarade. 11 veut que ce soit une princesse grecque; soit. D'abord, nous l'avions prise pour une femme de chambre éli'gante, parce qu'elle était venue, au milieu du dé-

jeuner, chercher quelques mets qu'elle a emportés elle-même dans sa chambre ; mais nous l'avons vue ensuite assise sur le pont, donnant des ordres en italien à une vraie suivante. Puis une dame âgée est apparue à ses côtés, celle sans doute qui était malade, une tante ou une mère, et elles ont parlé anglais comme si elles n'eussent fait autre chose de leur vie.

Brumières ne persiste pas moins à croire Grecque la belle personne qui captive son attention. C'est, en effet, un type oriental : les cils sont d'une longueur et d'une finesse inouïes ; les yeux, longs et doux, ont une forme tout à fait inusitée chez nous ; le front est élevé, avec des cheveux plantés bas ; la taille est d'une élégance et d'un mouvement magnifiques ; enfin, c'est, à coup sûr, une des plus belles femmes, sinon la plus belle femme que j'aie jamais vue...

Je reprends mon bavardage après deux heures d'interruption. C'est un singulier être, à mon sens, que ce Brumières. Il se prétend positivement amoureux, et ce que je vous racontais de lui en plaisanterie, il faut peut-être le prendre au sérieux maintenant. Il a causé avec sa princesse, mais il persiste à l'appeler. Il prétend qu'elle est romanesque, étrange, délicieuse. Elle était revenue seule sur le pont et s'est laissée parler des étoiles [que l'on n'aperçoit pas), de la phosphorescence de la mer, qui est, en effet, superbe en ce moment-ci ; des merveilles de Rome, qu'elle connaît mieux que Brumières lui-même, ce qui, selon lui, n'est, pas peu dire : enfin, elle va à Rome sans s'arrêter, et mon cerveau brûlé, qui devait s'arrêter à Gênes, ne veut plus s'arrêter nulle part. Au moment où il devenait trop curieux, la princesse a eu froid, et s'en est allée rejoindre sa vieille parente, ou sa maîtresse,

car rien ne prouve encore qu'elle ne soit pas lectrice ou dame de compagnie.

L'enthousiasme subit du jeune peintre nous a entraînés à parler de l'amour, et ses théories me semblent violentes à digérer. Comme je mollirais quelque doute à l'endroit de la qualité de la dame, il s'est presque fâché, assurant qu'il connaissait le monde, les femmes particulièrement, et que celle-ci appartenait à la plus haute aristocratie.

— Soit, lui disais-je, vous vous y connaissez certainement mieux que moi ; mais, quand, par miracle, vous vous tromperiez, qu'importe que votre héroïne soit riche ou pauvre, noble ou bourgeoise ? Ce n'est pas de son rang et de sa fortune que vous seriez amoureux, j'imagine ; ce serait d'elle-même. Le peintre ne demande pas au cadre ce qu'il doit penser de la peinture.

— Eh ! eh ! m'a-t-il répondu, le cadre, quand il est beau, n'est pas une vaine présomption pour la valeur de l'image. Bien certainement, on peut aimer une femme sans argent et sans aïeux ; cela m'est arrivé aussi bien qu'à vous probablement, aussi bien qu'à l'homme qui aime le monde ; mais, quand on aime une femme

LA DANIELLA

intelligente et belle joint à ses charmes l'attrait des biens et des grandeurs, elle est complète parce qu'elle vit dans son milieu naturel, dans une atmosphère de poésie l'air pour elle.

— Je vous accorde cela pour la vue. Il devait être beau de regarder passer Desdeniona traînant sa robe brodée d'or et de perles sur les tapis d'Orient du palais ducal. Cléopâtre, couchée sur les coussins de pourpre de sa galère, me paraissait certaine-
ment

ouvrir les yeux, et, si j'avais vu pareille chose, je passerais peut-être ma vie à m'en souvenir; mais, pour souhaiter d'être l'époux de Desdeniona ou l'amant de Cléopâtre, je croirais utile d'être Othello le victorieux ou Antoine le magnifique. Tel que je suis, sans nom, sans richesse et sans gloire, je me tiendrais à distance de ces divinités pour lesquelles il faut des héros, ou de ces diablesses auxquelles il faut des millions. Donc, que votre héroïne soit une reine ou une aventurière, regardez-vous vous-même, ou regardez dans votre poche avant de monter sur le piédestal d'où l'idole plongera toujours sur vous.

— Ainsi, mon cher, reprit-il, vous raisonnez avec l'amour? Vous croyez qu'il suffit de se dire : « Je ne dois pas désirer cette femme, » pour n'y plus songer? Ce serait bien facile! Ou vous êtes singulièrement blasé, ou vous ne savez ce que c'est qu'une passion qui vous envahit. Et d'ailleurs, ajouta-t-il après avoir attendu vainement ma réponse, il n'y a pas de rang et de richesse qui tiennent! Non, il n'y a pas même d'intelligence, de fierté ou de prudence qui détende une femme contre la volonté d'un homme. Je vous accorde que nous voilà très-laid, avec nos paletots et nos guêtres de voyageurs, avec nos poches mal garnies, nos noms roturiers, nos célébrités d'artiste, dont personne encore ne se doute. Pour arriver à faire les aimables sur un pied d'égalité avec des Cléopâtre ou des Desdemona, il nous faudrait d'autres habits, d'autres séductions, d'autres museaux, peut-être, car je vois bien que c'est notre état ou notre apparence d'inégalité qui vous choque; mais c'est trop de modestie... ou trop d'orgueil! Je me moque de tout (à moi. Je vaudrais ce que vaudrais, et, si je parviens à me faire aimer jamais d'une merveille de beauté, de luxe et d'esprit, je me dirai que je le méritais et qu'elle ne pouvait pas faire un meilleur choix, puisque avec rien j'ai su conquérir celle qui

avait tout. J'y ai souvent pensé; j'ai frisé de grandes aventures, et vous verrez que j'en attraperai une belle, un jour ou l'autre. Ces choses-là arrivent toujours à qui s'y croit destiné, jamais à qui doute de soi-même.

Là-dessus, nous nous sommes souhaité le bonsoir, et, enveloppé de son manteau râpé, le bon jeune homme s'est endormi sur un banc, dans sa confiance et dans son bonheur, dans sa raison peut-être! Ce qui me choque et m'étourdit dans cette estime de soi que rien ne justifie, c'est peut-être là, tout de bon, h mon grossier, mais toujours sur, de réaliser ses rêves. Il y a où diable va-t-on chercher de pareils rêves?

Pas d'écouter les paroles du soir.

Toujours à bord du Castor! Mais j'ai passé une magnifique journée. Ce matin, je me suis éveillé à six heures, après avoir un peu dormi, bien malgré moi, car c'est un vrai plaisir, pour qui n'en a pas l'habitude, d'entendre, de voir et de sentir le flot même dans les ténèbres. Je t'ai vu, parce que les sillyges phosphorescents dessinent mille arabesques changeantes autour des flancs du navire. On s'hébèle à regarder cela; il me semble que je ne m'en lasserais jamais.

Je m'étais assoupi avant froid, je me suis éveillé avant chaud. Le soleil brillait déjà, le soleil d'Italie! C'est lui que j'ai salué le premier, et ensuite j'ai été libre de saluer le Gi-jante. Vous connaissez par les gravures et par le daguerréotype cette riante entrée du port de Gênes, cette colonnade des jardins du palais Doria, et cette statue colossale (qui n'est pas celle d'André) qui, de la colline où elle se tient depuis si longtemps sur ses grosses jambes, semble, d'un air bonhomme, vous souhaiter la bienvenue.

nue. Je vous ferai donc grâce de cette description. Le premier aspect de la ville a, vous'le savez, plus d'étrangeté que rie beauté ; mais c'esl une "trangeté souriant":' ;

et, ici, le moyen âge n'a rien laisse d'imposant, rien de lugubre non plus.

On vous fait attendre le débarquement pendant deux mortelles heures, et ensuite, pour vous permettre de passer une journée sur le territoire sarde, on vous rançonne sous prétexte de visa, sans compter le temps qu'on vous prend encore à vous faire attendre le bon plaisir de la police et des ambassades. L'accueil n'a rien d'hospitalier, je vous jure, pour les pauvres diables. Kn-tin, il m'a été possible de pénétrer dans la ville et d'y chercher, à tout hasard, un coin pour déjeuner. Mon camarade Brumières n'avait pas \oulu débarquer, sa princesse grecque ne débarquant pas. Je l'ai donc laissé tout le jour sur le Castor, occupai àtâcherde renouerla conversation avec l'objet de ses pensées et à tirer- les vers du nez à ses domestiques. Et puis il est un peu comme le harpiste, il méprise Gênes, il méprise tout CG qui n'est pas Rome et les sept collines.

Le hasard m'a conduit devant la porte du café de la Concor- (/w.Lavuedu petit jardin m'a tenté. Je me suis fait servir le café sous des orangers, de véritables orangers couverts d'oranges, au milieu de plates-bandes lleuries auxquelles le soleil donnait des tons resplendissants. Mais ne soupirez pas trop. Le climat de celte région est, sinon aussi hoid, du moins aussi variable que le nôtre. Nos déplorables printemps de ces dernières années ont eu ici leur contre-coup, et j'entendais dire autour de moi que cette belle journée était la première de l'année. J'en ai remercié le ciel,

qui m'a permis de voir ainsi l'ancien royaume de la Méditerranée dans toute sa splendeur.

En tant que cité commerçante, progressive et civilisée, elle est bien détrônée aujourd'hui par Marseille ; mais, comme arrangement et distribution pittoresques, il y a la différence d'une belle aventure à une belle bourgeoisie. La première un peu follement accoutrée et mêlant des ornements exquis à des parures risquées, mais ayant ces grâces qui entraînent ou ces originalités qui plaisent ; l'autre plus sage, plus soumise à la mode, décente, riche, propre, mais ressemblant à tout le monde.

En somme, l'aspect général de Gênes n'est pas satisfaisant, mais le détail est souvent adorable. Les maisons peintes sont décidément une laide chose ; heureusement, la mode s'en perd. La ville, jetée sur des plans inégaux, n'a ni queue ni tête, mais les belles rues sont curieuses et amusantes. On appelle ici les belles rues celles qui sont bordées de beaux palais ; par malheur, elles sont si étroites, que ces beaux palais y sont enfouis. On passe en admirant les portes et les dessous de la construction ; mais il faut se tordre le cou pour voir l'édifice, et encore, ne se fait-on, quelque part qu'on se mette, qu'une idée vague de ses proportions et de son élégance.

Il faudrait consacrer une journée à chacune de ces demeures d'un style varié au dedans comme au dehors. Cette variété étonne, éblouit, amuse et fatigue. Il y a beaucoup de marbres, beaucoup de fresques, beaucoup de dorures, et tout cela a coûté beaucoup d'argent. C'est petit et mignon à l'extérieur. Au dedans, les salies sont vastes et l'on s'étonne qu'elles tiennent dans des palais qui semblent tenir eux-mêmes si peu de place. Plus loin, il y a de belles promenades bordées de vilaines petites maisons ;

des églises riches elencombr-ées de choses précieuses et coûteuses; et puis des sentiers à pic, boi'dés de hautes maisons très-laides, des passages noirs qui s'ouvrent tout à coup sur des \erdures éblouissantes ; puis le roc à pic de\ant et derrière soi ; puis la mer vue d'en haut et toujours belle; des fortifications gigantesques, interminables; des jardins sur les toits; des villas jetées au hasar'd sur les collines cnvir-onnantes, profusion de bâtisses criardes, qui, vues de loin, gâtent le cadre naturel de la \ille; enfin, c'est incohérent: ce n'est pas une cité, c'est un amas de nids que toutes sortes d'oiseaux sont venus construire là, chacun faisant à sa tête et s'emparant de la place et des matériaux qui lui plaisaient Si on ne se disait pas que c'e;jt l'Italie, on se pi. rsiaderait volontiers que ce n'est pas ce que l'on attendait; mais il laut ne point penser à cela, et plutôt se livrer à cette influence de désordre et de caprice qui rend un peu fou à première vue.

Après avoir couru deux ou trois heures, tantôt choqué, tantôt ravi, je suis entre dans quelques palais. Ah ! mon ami, que j'ai vu de beaux Van Dyck et de beaux Véronèse! Mais les étranges intérieurs (jue ceux de ces nobles Génois! Quels drôle.s de petits détails attestent l'incurie ou l'absence du goût ! quelles croûtes de portraits modernes, quels mesquins petits meul)les, quelles plar-santes aciiuisitions de la veille au milieu de ces chefs-d'œuvre, de ces décorations splendides et de ces rar-etés rapportées par les ancéties voyageurs ou trafiquants (■ claires! Comme la petite faïence anglaise jure à côté de la monrrrmeritale potiche de Chine, et comme nos colilichcts d industrie française à bon marché d'il y a dix ans sont étonnés de se trouver mêlés à cesvieux marbres et à ces hères J)eintures!

11 semble que les descendants des illustrissimes navigateurs aient pris en dégoût tout ce luxe de pirates, ou que la lassi-

LA DANIELLA

tude du cpn-monial ait gagné les têtes, comme celle de mon An"lai-< de la llh,-ne. Peut-être ont-ils perdu quelque chose de plus que le £;()ût de la magnificence, le goût du beau. On va us-qu'à dire que, dans certains palais, des toiles de grands maîtres ont été vendues aux étrangers par des gardiens infidèles, remplacées par des copies médiocres, et que les propriétaires ne s'en sont pas encore aperçus.

Je ne vous affirme nullement le fait ; mais, pour vous résumer mon impression générale, je vous dirai qu'ici tout est surprise charmante ou brusque déception. Si j'eusse été en humeur de travailler, le pittoresque m'eût pourtant retenu ; il est à chaque pas dans une ville aussi raboteuse ; il faudrait s'arrêter devant toutes ces ruelles qui se tordent et se précipitent d'un plan à l'autre, passant sous des arcades multipliées qui relient les maisons entre elles et projettent, sur ces profondeurs brillantes, des ombres d'un velouté et d'une transparence inouïs. Oh ! s'il ne s'agissait que de peinture, la vie tout entière d'un artiste minutieux pourrait bien se consumer devant une de ces ruelles à perspective mouvementée ! Mais ils'agit d'autre chose ; il s'agit d'avancer, de comprendre, de vivre si faire se peut !

Pendant que j'avalais Gênes des yeux, des jambes et de 1 esprit, nions Drumières poursuivait sa déesse. Mais voilà où recommence- l'aventure, qui, j'espère, va vous faire oublier l'in-forme esquisse que je viens de mettre sous vos yeux.

(tuand, à huit heures du soir, je suis remonté, afi'amé et harassé, sur le Castor, j'ai trouvé le pont tellement encombré de beau monde, qu'on eût dit d'une fête. Ce bruit et cette foule venaient d'un notable surcroit de passagers à bord ; des Anglais, toujours des Anglais, et puis quelques Français et quelques indigènes, ces derniers ayant amené là toute leur famille et tous leurs amis, qui, en niauière d adieux, causaient gaiement avec eux, en attendant le moment de lever l'ancre.

Au milieu de cette bagarre, que rendaient plus étourdissante les chanteurs et guitaristes ambulants postés dans des barques autour du Castor, et tendant leurs casquettes aux passagers, j'eus le temps de remarquer, encore une fois, que le Génois était expansif, babillard, enjoué, commère et avenant. Cela était, du moins, écrit sur toutes les figures et dans toutes les intonations de ceux qui parlaient le patois. Les prêtres surtout me parurent gais et sémillants, ressemblant fort peu, dans leurs allures, à ceux de France. On voit qu'ils sont mêlés plus (lui' les nôtres à la société locale et à ses préoccupations teiipiirtles. Pourtant, l'opinion générale est ici en grande ré; et on contre eux, à ce que l'on m'a dit.

En'n, le son de la cloche nous délivra de tous les visiteurs qiii s'envolèrent sur leurs barques, en\oyant de gais adieux et de bons souhaits à l'équipage, et, .jjuand l'ordre eut un peu agrandi l'espace, je pus chercher et relrou\er mon ami Brumières, tandis que le steamer se remettait en marche.

— J'ai passé une sottte journée, me dil-il ; ma princesse a dormi tout le temps dans sa cabine, d'où elle est enfin sortie, parfumée et coiflée à ravir, il n'y a pas plus d'une heure. J ai réussi à l'accoster ; mais sa chère tante, n ayant plus le mal de mer, est

venue me l'enlever; vous pouvez les voir là-bas qui se moquent de nous !

Je regardai la tante, qui m'avait paru vieille, hier, mais qui, débarra'ssée de ses coilVes et de l'allreux abal-jour vert que les Anglaises mettent maintenant en voyage autour de la passe de leur chapeau, est une assez jolie femme grasse, sur le retour. La princesse avait, en etf'et, arrangé ses magnifiques cheveux bruns d'une façon Irès-arliste et daignait nous les laisser admirer, en tenant à la main son petit chapeau de paille à rubans i\o \elours \ert. Du reste, ces deux dames ne me paraissaient faire aucune attention à nous.

— Et,, maintenant, dis-je à Brumières, puisque vous étiez si intrigué, vous sa\ez du moins qui elles sont? vous avez eu le temps de vous en enquérir"?

— La tante est une Anglaise pur sang, répondil-il. La nièce n'est peut-être pas sa nièce. Voilà tout ce que je sais. Leurs bagages sont au fond de la cale; pas un nom. des chillies tout au plus, sur leurs nécessaires de voyage. Le domestique ne sait pas un mot de français, et je ne sais pas un mot d'anglai> I Quant à la soubrette italienne, elle est malade, à ce (pie prétend Benvenuto.

— Qui ça, Benvenuto?

— Votre harpiste! il s'appelle Benvenuto, l'animal ! J'espi'rais qu'il me serait utile. Il avait flairé ma préoccupation sentimentale, et, venant au-de\ant de mes désirs, il se mettait au service de ma passion avec cette inimitable courtoisie et celte délicieuse pénétration qui caracK-risent certaine classe d'honiuics très-employés et très-répandus en Italie... sur les se|it collines, particulièrement; mais je soupçonne le diole d'avou- In ma honne-maiiii

et de ronfler sous (piolque nialle. Bref. Je ne sais rien du tout, sinon que Inn \a à Hmne, ce ipii lnis>p mon espérance intacte. Si celte diable de mer que \oila cou-

lante comme de l'huile pouvait se courroucer un peu, j'espérais que la tante retournerait vite à ses oreillers... Mais qu'est-ce que vous avez, mon cher, et à qui est-ce que je parle?

— A quelqu'un qui vous écoute d'une oreille, mais qui, de l'autre, reconnaît une voix... Tenez, mon cher, cette dame qui emmène votre princesse en Italie est bien sa tante, c'est milady trois étoiles. Je ne connais que son nom de baptême, Harriel; mais je sais qu'elle a épousé par amour un cadet de laniille qui s'est laissé enrichir de huit cent mille livres de rente, un très-bon et très-honnête homme, pas gai tous les jours ; mais ceci ne fait rien à l'affaire. Votre héroïne est bien réellement une personne de grande maison, et peut-être l'héritière future de cette grande fortune, car milord et milady n'ont pas d'enfants.

— Zadig! s'écria Brumières transporté de joie, où diable avez-vous appris tout cela ?

— Vous voyez bien, repris-je en lui montrant un Anglais chauve, à pantalon grillagé, qui s'était approché assez respectueusement des deux femmes, que voilà milord qui parle à sa femme 1

— Ça? C'est le domestique!

— ' ^ >•• M- iuio que non : cl. -^'il n'a pas voulu \o!is répondre, c est que vous ne lui êtes pas présenté, et que, devant milady, il ne veut pas paraître ce qu'il est, un homme sans morgue et parlant le français aussi facilement que vous et moi.

— Encore une fois, Zadig, expliquez-vous!

Je refusai de m'expliquer, autant pour me divertir de l'étonnement de mon camarade, que pour obéir à un sentiment, peut-être exagéré, de délicatesse. J'avais surpris les secrets du ménage de lord trois étoiles, en écoutant, avec une attention dont je pouvais bien me dispenser, ses confidences à un ami, à travers une cloison du caucarel de la Réserve. Je crois que je devais m'en tenir là, et ne pas les divulguer.

Maintenant, mon ami, vous allez aussi me traiter de Zadig et me demander comment je reconnaissais un homme dont je n'aurais pas aperçu la figure. Je vous répondrai que d'abord sa voix, sa prononciation, ses intonations tristes et comiques à la fois m'étaient restées dans l'oreille d'une façon toute particulière. Si je voulais me faire valoir comme devin, j'ajouterais qu'il est certains traits, certaines physionomies et certaines tournures qui s'adaptent si parfaitement à certaines manières de s'exprimer, et à certaines révélations de caractère et de situation, qu'il n'y a pas moyen de les méconnaître. Mais, pour rester dans l'exacte vérité, je dois vous avouer qu'au moment où je quittais le cabaret de la Réserve, je m'étais trouvé face à face sur l'escalier extérieur avec les deux personnages, au moment où un garçon leur présentait sa lanterne pour allumer leurs cigares. L'un me parut un officier de marine; l'autre, c'était l'homme à front chauve, à casquette vernie rehaussée en arrière, à pantalon grillagé, que je voyais en ce moment échanger quelques paroles avec milady. Leur conversation ne fut pas longue. Je ne l'entendis pas ; mais, à coup sûr, je la traduirais ainsi : » Vous avez fumé? — Je vous jure que non. — Je vous jure que si. » El milord s'éloigna d'un air résigné, silflota un moment, en regardant les étoiles, et s'en alla fumer derrière la

cheminée de la chaudière^ Il n'y eût peut-être pas songé, mais sa femme venait de lui en donner l'envie.

Biiiiiiièmes, enchanté de mes découvertes, \ient de voir un autre de ses souhaits exaucé : le temps s'est brouillé, la mer s'est fait sentir plus rude, Lady Harriet a quitté le pont. La nièce, qui paraît d'une solidité à toute épreuve, est resiée sur le banc avec la femme de chambre, et j'ai laissé mon camarade tournant autour d'elles. Je vous écris du salon, où, en ce moment, je vois apparaître milord trois étoiles avec un trèsvilain chien jaunâtre que je le soupçonne d'avoir acheté à Gênes pour se faire Tenvoyer plus souvent par sa femme. Ils se font mutuellement (milord et son chien) de grandes amitiés. Pauvre lord trois étoiles ! Il sera peut-être aimé, au moins, de ce chien-là I Mais le roulis augmente et il me devient difficile d'écrire. La nuit se fait maussade en plein au-, et je vais me reposer des rues perpendiculaires et du terrible pu\é de bri- (jues de Gènes la Superbe.

LA DAMELLA

YII

Samedi 17 mars.

Toujouii: à Dunl du Castor.

Il est onze heures du soir, et je reprends mon journal. Brumières est toujours amoureux, miiord toujours silencieux, Benvenuto toujours obséquieux. Mon camarade s'est obstiné à ne pas débarquer à Livourne, où nous nous sommes arrêtés ce malin, après une nuit assez dure, malgré les allures douces et solides du Castor. Il a fait tout aujourd liui un temps de Paris, gris, humide, et froid par-dessus le marché. Beau ciel d'Italie, où es-tu? J'ai

bien le projet de revoir ces villes que je traverse au pas de course; mais j'avoue que je n'y peux pas tenir, et qu'avant la liberté de rester dans les ports, chose fort triste et nauséabonde, du moment que l'on se sent emprisonné dans une forêt de bâtiments qui ne sont pas tous propres à regarder, j'aime mieux payer l'impôt d'armée à toutes les polices locales, et voir quelque chose qui remplisse activement ma journée. Cela me fait laire des dépenses extravagantes pour un gueux de peintre ; mais je suis relevé de mon serment, et l'abbé Vaireg est résigné à me laisser vivre.

Je n'avais pas fait trois pas dans la ville de Livourne, que vingt voiturins se disputaient l'honneur de me conduire à Pise, J'avais manqué l'heure du petit chemin de fer qui y transporte en peu d'instants, et j'allais me laisser rançonner, lorsque Bonvenuto s'est dressé à mes côtés comme une providence, pour faire le marché, sauter sur le siège et me servir de cicérone. Comment avait-il débarqué? qui l'avait préservé des formalités coûteuses et ennuyeuses que je venais de subir? Dieu le sait! Il y a aussi une providence pour les bohémiens.

Nous avons traversé ces grands terrains d'alluvion tout récemment sortis de la mer. Vous vous souvenez de ce fait, qu'au temps d'Adrien, Pise était à l'embouchure de l'Arno, dont elle est aujourd'hui éloignée de trois lieues. Il n'y a, au bord de ces terrains qui gagnent toujours, que des oliviers maigres, des taillis marécageux, des champs inondés, couverts de goélands; puis des cultures trop bien alignées, des villages sans caractère. Mais Pise en a de reste. C'est solennel, vide, largement ouvert, nu, froid, triste et, en somme, assez beau. J'ai déjeuné en toute hâte et couru aux monuments, La basilique gréco-arabe et son baptistère isolé, la tour penchée, le Campanile-Santo, tout cela, sur une im-

mense place, est très-imposant. Je ne vous dirai pas comme ferait un guide imprimé, que ceci ou cela est admirable ou déleclueux au point de vue du goût ou des règles. Les chels-d œuvre ont des défauts ; à plus forte raison ces éditices bâtis, ornés ou enrichis à diverses époques, chacune apportant là son. progrès ou sa décadence. Chacun y a apporté sa volonté ou sa puissance; voilà ce qu'il y a de certain et ce qui peut toujours être regardé avec un certain respect ou avec un certain intérêt. Ces grands ouvrages qui ont absorbé le travail, la richesse et 1 intelligence de plusieurs générations sont coilirae des tombes élevées à la mémoire des idées, tombes couvertes de trophées qui, tous, sont l'expression de l'idéal d'un siècle.

La tour penchée est une jolie chose, nonobstant l'accident . qui l'a rabaissée au rôle de curiosité ; mais laccident luimême a eu des suites illustres. Il a servi à Galilée pour ses expériences et ses découvertes sur la gravitation. Les portes de Gliiberti, vous les savez par cœur. Nous travaillons aussi bien aujourd'hui ; mais nous imitons beaucoup et inventons peu. Honneur donc aux vieux maîtres' Pourtant les fiesques d'Orcagna m'ont peu flatté. C'est un cauchemar grotesque, et j'ai eu besoin de m'adresser les réflexions ci-dessus énoncées, pour les regarder sans dégoût. Les autres fresques du Carnj.o-Santo sont moins barbares, mais bien mal conservées et successivement retouchées ou changées. Il faut y chercher celles de Giolto, avec les yeux de la loi. Quelques compositions, les siennes peut-être, sont bien naïves, bien jolies, sans qu'il y ait pourtant motif de pâmoison, comme Brumières m'en â^ait menacé.

Ce Campo-Santo est, en somme, un lieu qui vous reste dans l'ànic Hpri's qu'on en est sorti. 11 ne serait pas bien aisé de diie

puuqi.ui iiiéci-"rii"iir, cai- c est iine consliuction ruinée ou in-
ache\ée, couverte en chai pente. Le cadre d'élégantes

colonnettes du préau n'est pas une merveille qui n'ait été surpassée en Espagne, dans d'autres cloîtres, dont j'ai vu les dessins, La collection d'antiques auxquels le cloître sert de musée est très-mutilée et n'approche pas, dit-on, d'une des moindres galeries de Rome, Il y a là, en somme, peu de très-beaux débris; mais il y a de tout, et ce vaste cloître où un pale rayon de soleil est venu un instant dessiner les ombres portées de la découpe gothique, ces profondeurs où gisent mystérieusement des tombes romaines, des cippes grecs, des vases étrusques, des bas-reliefs de la renaissance, de lourds torses païens, de fluettes madones du Bas-Empire, des médaillons, des sarcophages, des trophées, et ces fameux, -es chaînes du défunt port de Pise, conquises et rendues par les Génois; l'herbe fine et pâle du préau, où quelques violettes essayaient de fleurir; tout, jusqu'à cette charpente sombre qui ne finit rien, mais qui ne gâte rien, compose un lieu solennel, plein de pensées, et d'un eflèt pénétrant. Fiez-vous donc à vos belles fotogr'apliies, qui nous faisaient dire : « L'effet embellit tout ; la réduction aussi embellit peut-être les objets. » Non 1 la magie dii soleil n'est pas la seule magie du Campo-Santo. On le regarde sans trop débahisseraent, mais on l'emporte avec soi.

La cathédrale est un autre musée, encore plus précieux, des arts sacrés et profanes Les mosaïques byzantines des. voûtes sont d'un grand effet ; mais la mosaïque de marbre du pavé central m'a donné un certain frisson de respect. C'est la même que celle du temple d'Adrien. Elle était là, servant au culte des dieux antiques, avant qu'une église eût remplacé le temple; elle avait été foulée, usée déjà par les prêtres de ce dieu Mars dont la statue est

là aussi, baptisée du titre et du nom de Saint-Ephèse. Ah! si ces pavés pouvaient parler! que de choses ils nous raconteraient que notre imagination s'inquiète de ressaisir!

Mais les eaux de l'irno ou les croupes des monts pisans en ont vu davantage, me direz-vous, — Je vous répondi'ai que nous ne sommes jamais tentés d'interroger la nature brute sur les destinées humaines. Nous savons qu'elle gardera son secret; mais, du moment que, de ses flancs, une pierre est sortie pour être travaillée et employée par la main de l'homme, cette pierre devient un monument,, un être, un témoin, et nous la retournons dans tous les sens pour y trouver une inscription, une simple trace qui soit une voix ou une révélation.

C'est là, je crois, en dehors de l'elfet pittoresque, le grand attrait des ruines, la curiosité! J'avoue que je suis très-las des réflexions imprimées, sur les destins de l'homme et la chute des empires. Ce fut la grande mode, il y a quelque quarante ans, sous notre empire à nous, de pleurer les vicissitudes des grandes époques et des grandes sociétés. Pourtant , nous étions nous-mêmes grande société et grande époque, et nous touchions aussi à des désastres, à des transformations, à des renouvellements. Il me semble que regretter ce' qui n'est plus, quand on devrait sentir vivement que l'on doit être quelque chose, est une flânerie poétique assez creuse. Le passé qui. en bien comme en mal, a eu sa raison d'être, ne nous a pas laissé ces témoignages, tes débris de sa vie, pour nous décourager de la nôtre. Il devrait, en nous parlant par ses ruines, nous crier Agis et recommence, au lieu de cet éternel Contemple et friimis, que la mode littéraire avait si longtemps imposé au voyageur roinautique des premiers jours du siècle.

L'illustre Chateaubriand fut un des plus puissants inventeurs de cette moie. C'est qu'il était une ruine lui-même, une grande et noble ruine des idées leligieuses et monarchiques, qui avaient fait leur temps, Il eut des velléités généreuses comme il convenait à une belle nature d'en avoir. L'herbe essaya souvent de pousser et de reverdir sur ses voûtes affaissées; mais elle s'y sécha malgré lui, et, comme un temple abandonné de ses dieux, sa grande pensée s'écroula dans le doute et le décour-agement.

Mais me voici bien loin de Pise. Non, pas trop cependant : je me disais ces choses-là en traversant ces grandes rues où l'herbe pousse, et en regardant ces vieux palais bizarres qui se mirent dans l'Arno li'un air solennel et ennuyé, Pise tout entier est un Campo-Santo, un cimetière où les édifices, vides d'habitants , sont debout comme des mausolées. Sans les Anglais et les malades de tous les pays froids, qui viennent en certains moments de l'année, lui rendre un peu d'aisance, la ville, je crois, finirait comme doivent finir les petites républiques d'aristocrates : elle mourrait da se.

Il n'y pas tant à gémir sur ses destinées; elle a eu ses beaux jours, alors que sa constitution était un grand progrès relatif. Elle a été rivale de Gênes, de Venise et de Florence ; elle a été reine de Corse et de Sardaigne, reine de Cartilage, cette autre ruine dont elle devait partager le destin. Elle a eu cent cinquante mille habitants, de grands artistes, une marine, de grands capitaines, des colonies, des conquêtes, d'immenses

LA DAMELLA

richesses et tout l'enivrement de la gloire. Elle a bati des monuments qui durent encore et (jue ic monde vient encore, saluer

Mais les lemps sont venus où ces petites sociétés si vivares et si ardeilles, au heu d'olre des loyers d'expansion des sources liieil-Misaiillos, se Iransibrnièrent en loyers d'al)sor|ilion, on ahiuies alliranl la sexe des nations sans Vouloir la ii'iuhè, en nids de \au-lours ou de pirates. Dès lors leur (h^Ciidencce i-l'leur abandon l'uicnt décrétés la-haut. Jupiler ne lance plus de loudres ; mais Dieu a mis au cœur des sociolés le ver rongeur de l'égoïsme qui les dévore quand elles le nourrissent trop bien. Les voisins jaloux ou innés ont livré des luttes acharnées; la mer, en .se retirant, a accueilli de nouveaux hôtes sur ses rives. Livourne s'est élevée dans des idées loules positives, et, moins jalouse d'art et de magnilicncp, a prédominé par le trafic. Les outrages, inséparables compagnons du malheur, sont venus Irapper l'orgueil des liers i'isans. La noble république lut vendue, violée, pillée, disputée comme une proie, ravagée par la lamine, par la peste, par- la mi-sère. Elle n'est plus, et la belle Italie du passe s'est vendue et perdue comme elle, pour avoir trop caressé dans son sein des inlé-réls rivaux', pour avoir dû sa splendeur et sa gloire à des passions élioiles et non à des senliinents g('iuiieux.

Hequiescat in pare! Je vous ai trop iïromené avec moi dans ce champ de repos. Il l'aut.tiue je vous ramème au Castor à travers la campagne, qu'un jieu de soleil est venu égayer. J'ai pu, en me retournant, saluer les monti jmani, que les nuages m'avaient voi-lés ce malin, et qui font aux monuments de l'a ville un cadre as-sez, beau. Je ne sais si, par un temps clair, on voit d'ici les Apen-nins, dont ces monts pisans sont une côte rompue el détachée.

Beiiveiïulo m'a été d'un grand secours. Il est savant à sa ma-nière et ba\ard avec un cerlaiiii esprit. J'apprends avec lui à en-tendre l'italien, que je .sais un peu, mais dont la musique est trop

neine ii mmi oreille pour cjue je la com|jrenne d emblée complètement. Cela \iendra, j'espère, en peu de jours.

Me revoici en mer, voyant passer comme des rêves, la Cor.se, l'île d'Elbe, le rocher de Monte-Christo, qu'un roman plein de feu a rendu populaire, et qu'un Anglais vient d'acheter iiiuur s'v établir.

Ces écue'ls des côtes de France et d'Italie font, dit-on, la passion des Anglais. Le génie de l'insulaire rcve partout un inonde à créer, une domination intelligente ou fantasque a établir. Au reste, je comprends le prestige qu'exercent sur l'imagination ces petites solitudes battues dos vagues. Quelques-unes ont assez de terre végétale pour nourrir des pins, el, lorsqn'elk^s sont creusées en amphithéâtre dans un bonne direction, des \illas peuvent s'y élever et des jardins y fleurir à l'abri des vents el des Ilots qui rongent l'enceinte »xtérieure. La chaleur doit y être tempérée en été, et le continenl est assez voisin pour cpi'oii n y soit pas trop privé des relations sociales. Pourtant, je crois de tels asiles dangereux pour la raison. Cette mer environnante vous défend trop de 1 imprévu, elle vous rend trop sûr d'une indépendance dont on n'a que faire dans la solitude.

Brumières vient me souhaiter le bonsoir. Miss Médora est de race grecque, il ne s'était pas trompé. Son père, marié il la sœur de lady Harriet, était un Athénien pur sang. Elle est orpheline. Elle est amoureuse de Haphael el de Jules Romain. Elle est très-anxieuse de recevoir la bénédiction du pape, bien qu'elle ne soit pas du tout dévote. Sa suivante s'appelle Damdla. Voilii le résumé de ses (ipancheiiiieits.

VUI

lluniu, 18 mars.

Enfin, mon ami, m'y voilai mais ce n'est pas sans peine et sans aventure, comme vous allez voir.

Je ne m'attendais certainement pas à une Italie aussi complète. On m'avait dit qu'il n'y était plus question de brigands depuis l'occupation li'ançaise, et il est de l'ail, m'assure-t-mi, que, grâce ;i nous, l'ordre est aussi bien établi que possible dans un pays où le brigandage est comme une nécessité fatale. Ceci ma été expliqué assez pérccmploireinent , et je vous l'expliquerai plus tard. Vous êtes pressé d'ouïr mon aventure.

Je vais tâcher pourtant de vous la faire attendre un peu, pour la rendre plus piquante. Écoutez donc, ce n'est pas tous les jours qu'on en a une pareille à raconter !

Débarqués, ce malin, a Civila-Vecchia, après nos adieux au Castor et à son excellent capitaine, M. Bosio, nous avons déjeuné dans une auberge, des lenêtres de laquelle, plongeant sur le rempart, nous avons pu voir des soldats frangins se livrer à leurs exercices quotidiens avec cette aisance qui les caraclorise. Encore des visites de police sur le bâtiment, encore les douanes sur le rivages ; encore des visas, des impôts et des heures d'attente : toujours le voyageur arraché à sa première impression, à son innocente fantaisie de courir à droite ou à gauche sur la terre (Ju'il vient de toucher. Lo voyageur est partout suspect, il est partout susceptible d'être un bandit, ce qui n'a jamais empêché aucun bandit de débarquer, et aucun voyageur de trouver des bandits indigènes ou autres, là où il y en a pour l'attendre. Mais je vous

assure que les bandits gâtent bien munis les voyages que les précautions prises contre les honnêtes gens. Les douanes sont aussi une vexation barbare. On s'en sauve ici avec de l'argent ; mais c'est encore une chose blessante de ne pouvoir s'en sauver avec sa parole. Les montagnes et les mers ne sont rien pour l'homme ; mais il s'arrange pour être à lui-même son obstacle et son fléau sur la terre que Dieu lui a donnée.

Une diligence attendait que toutes ces formalités fussent remplies pour nous transporter à Home, en huit heures ; ce qui, moyennant quatre relais et de bons chevaux, me sembla exorbitant pour faire quatorze lieues. Mais c'est ainsi ! On perd une bonne heure à chaque relais, les postillons ne voulant partir qu'après avoir rançonné les voyageurs. Il y a bien un conducteur qui est censé les faire marcher quand même ; mais il s'en garde bien : il partage probablement avec eux. Il vous dit philosophiquement que vous ne leur devez rien, mais qu'il ne peut pas les faire obéir. On est donc à la discrétion de ces drôles, qui vous insultent si vous ne voulez pas céder à leur ton d'insolence, et qui exigent que vous ayez sur vous la monnaie qui leur convient. Tant pis pour vous si, arrivant de Livourne avec celle qu'on vous a échangée, vous n'avez pas eu la précaution de vous munir de punis romains. Ils enfourchent leurs chevaux et restent immobiles jusqu'à ce que vous leur ayez promis de faire en sorte de les satisfaire au relais suivant. L'eu importe que tous les autres voyageurs aient subi leurs prélevons ; un seul, empêché ou récalcitrant, arrête le départ. Une bande de voyous qui ont aidé à l'altelage, sont là autour de la voiture, réclamant aussi, avec des grimaces, des langues tirées en signe de haine et de mépris, vous traitant de sini/es au lieu parcs si, par malheur, dans votre aumône, il s'est trouvé un sou Hamji'r, un sou ayant cours à deux lieues de là.

Je ne vous parle pas des mendiants de profession, c'est-à-dire du reste de la population, traînant sur les chemins ou grouillant dans les villages. Leur misère paraît si horrible et si réelle, qu'on n'hésite pas à leur donner ce qu'on peut; mais leur nombre accroît, en un clin d'œil, dans une telle proportion, qu'en faisant à chacun la part bien mince, il faudrait être deux ou trois mille fois plus riche que je ne suis pour ne pas faire de mécontents. — Et puis il ne faut qu'un coup d'œil pour voir que cette malheureuse engeance a tous les vices, toutes les abjections de la misère : paresse, fourberie, abasourissement de soi-même, malpropreté et nudité coniques, haine sans fierté, superstition sans foi ou basse hypocrisie. Ces mendiants se battent ou se volent les uns les autres de la même main qui égrène le chapelet "bénit. Il n'est pas saint dans le calendrier". qu'ils n'invoquent, en mêlant à leur litanie plaintive de grotesques ordures, quand ils croient qu'on ne les comprend pas.

Tel est l'accueil, tel est le spectacle qui attendent le passager dès qu'il a mis le pied sur les États de l'Église. J'avais entendu raconter tout cela. Je croyais à de l'exagération, à de la mauvaise humeur. Je n'aurais pas pu m'imaginer l'existence d'une population n'ayant rien, ne faisant rien, et vivant littéralement de l'aumône des étrangers.

Nous avons suivi quelque temps les rives de la mer, courant assez vite sur un chemin tortueux, parmi des monticules sans arbres, mais couverts d'une végétation sauvage, luxuriante. Pour la première fois, j'ai vu des anémones roses percer les touffes de bruyère. Il y a là une profusion et une variété de plantes basses qui attestent la fertilité de ces plages incultes. Un peu plus loin, nous vîmes quelques essais de

culture.

Après le dernier relais, comme nous étions en pleine campagne romaine, le postillon s'arrêta court. Il avait oublié son ma'iteau. On voulut le fane marcher, on invoqua l'autorité du conducteur.

LA DANIELLE

— Impossible, dit celui-ci; un homme qui se trouverait, sans manteau, revenir à la nuit dans la cainpagne de Rome, serait un homme mort.

Il paraît que cela est certain ; mais quelque chose de certain aussi, c'est que, tout en dépéchant un gamin pour lui aller chercher son manteau, le conqière lui avait parlé bas avec un sourire expressif. Cela signifiait; «Prends ton temps; » car l'enfant s'en alla lentement, se retourna, et, sur un signe d'intelligence, ralentit encore sa marche. Cet homme avait-il, pour agir ainsi, une autre raison que celle de se venger de l'irunnières, lequel l'avait menacé de mettre pied à terre pour le corriger de quelque parole impertinente à son adresse? C'est ce que j'ignore, ce que nul de nous ne saura jamais.

Comme il faisait beau temps, et que l'indiquait, vu tous ceux qui l'avaient précédé, menaçait d'être interminable, je calculai devoir arriver à Rome en même temps que la diligence; je descendis et pris les devants sur la via Aurelia. Brunières avait voulu m'en empêcher.

— Cela ne se fait guère, m'avait-il dit ; bien que depuis longtemps, dit-on, on n'ait dévalisé personne, on ne voyage pas seul et à pied dans ces parages. Ne perdez pas trop de vue la diligence.

Je le lui promis, mais je l'oubliai vite. Il ne me semblait pas possible, d'ailleurs, qu'aux portes d'une capitale, en plein jour et sur un sol complètement découvert, on ne pût pas faire impunément quelque mauvaise rencontre.

J'étais, depuis une demi-heure environ, seul dans le désert qui s'étend jusqu'aux portes de la ville; désert atîreux, sans grandeur pour le piéton qui, à chaque instant, perdu dans les mornes ondulations du terrain, ne voit qu'une suite de monticules verdâtres, oii errent, de loin en loin, des troupeaux abandonnés tout le jour à eux-mêmes, sur un sol non moins abandonné de l'homme. Quelque paysagiste que l'on soit, on a le cœur serré, en voyant qu'ici la nature elle-même est une ruine muette et dé.aissée.

Le soleil baissait rapidement, et, de temps à autre, j'apercevais le dôme de Saint- Pierre dans la brume, moins imposant, à coup sur, que je ne l'avais rêvé, terne, lugubre, semblable à un mausolée dominant un vaste cimetière. D'une des médiocres hauteurs où je pus atteindre, je me souvins de l'avertissement de Brumières ; mais je cherchai en vain la diligence, et, comme il commençait à faire frais, je poursuivis ma route.

Un peu plus loin, quelques pierres sortant de l'herbe attirèrent mon attention. C'était un vestige de ces constructions antiques dont la campagne est semée; mais, comme c'était le premier que je voyais tout près de là route, je m'en approchai et m'arrêtai machinalement pour le regarder. J'étais auprès d'une petite butte déchirée à pic, et, par leffet du hasard, je me trouvais caché à quatre escogriffes de mauvaise mine, adossés au revers de cet accident de terrain. Le sol herbu avait amorti le bruit de mes pas, et, au moment oii j'allais m'éloigner sans me douter de leur présence, je

les aperçus tapis dans les broussailles comme des lièvres au gîte. Il y avait quelque chose de si mystérieux dans leur attitude et dans leur silence, que je crus devoir me tenir sur mes gardes. Je me relirai doucement, de manière à mettre tout à fait le pli du terrain entre eux et moi. Au même moment, j'entendis, sur le chemin que je venais de franchir, un bruit de roues, et, pensant que c'était la diligence, j'allais abandonner mon système de précautions, lursqu à ce même bruit mes quatre gaillards se relevèrent sur leurs genoux, rampèrent comme des serpents dans le petit creux qui aboutissait à la roue et se trouvèrent à portée du véhicule, qui approchait rapidement et qui n'était

Eas la diligence, mais bien une voiture de louage traînée par de ons chevaux de poste.

Je reconnus aussitôt cette voiture pour y avoir vu transporter, à Civita-Vecclia, le bagage de lady Ilarriet et de sa tamille. C'était une grande caleclie ouverte. Un domestique, dépêché quelques jours d avance pour l'envoyer, de Rome, audevant des illustres \oyageurs, était resté à la ville pour achever de préparer leur logement. J'ai su ce détail après coup. Il n'y avait donc, dans la calèche que lord B'*' (je sais son nom maintenant), sa femme et sa nièce. La femme dé chambre italienne était sur le siège.

Le projet de mes bandits me parut assez clair, et je me demandai aussitôt comment je pourrais m'y opposer. Rongés par la misère ou par la ûevre, ils ne me paraissaient pas bien solides, sauf un grand chenapan qui n'a\ait m le type ni le costume indigènes, et qui me sembla fortement conitilué. Je n'avais pour arme qu'une canne ii tête de plomb, et je regardais attentivement ce qu'ils traînaient dans I herbe avec précaution. Ouand ils se redressaient il demi dans le fossé, je vis nue c'était simplement de gros

bâtons, circonstance qui acheva de me donner confiance dans le succès de ma défense. Ils devaient avoir quelques couteaux sous leurs habits, car ils ne

paraissaient pas gens à se permettre un grand luxe de pistolets. Il s'agissait de ne pas leur donner le temps de faire usage de, ces lames, bonnes ou mauvaises.

J'avais l'avantage de me trouver sur les derrières sans avoir été aperçu. Pendant, que je faisais ces réflexions, me débarrassant de mon caban qui m'eût gêné, la calèche arrivait au lieu marqué pour le coup de main. Le postillon, sur une brève sommation, arrêta ses chevaux, se jeta à genoux et se tourna la face contre terre avec une résignation vraiment édifiante. Cela réduisit d'un tiers les moyens de la défense. Je crus devoir agir prudemment; et, comme lord B****, ouvrant la portière avec légèreté, regardait devant lui à combien d'ennemis il avait affaire, je lui fis signe de ne pas résister encore, ce qu'il comprit avec un admirable sang-froid. Il mit donc pied à terre en leur disant avec un sourire calme :

— Dépêchez-vous, mes bons amis : la diligence est derrière nous.

Cette menace parut ne pas les inquiéter, et, voyant qu'il n'y avait pas tentative de résistance, que les femmes ne criaient pas, et que, d'elles-mêmes, elles descendaient précipitamment pour leur abandonner la calèche, ils parlèrent d'accommodement il l'amiable ; et cela, dans des termes d'une courtoisie comique, rendant grâce à la gentilezza del cavalieri et hommage à la beauté des dames.

En ce moment, j'étais sur leurs talons, et, m'adressant au grand chenapan, qui ne disait rien et tenait son bâlon levé sur la tête de lord B''' par manière d'intimidation, je déchargeai sur la sienne un si bon coup de ma canne, qu'il tomba comme mort.

Ramasser le bâton qui s'échappait de cette main défaillante, et en assommer le bandit obséquieux qui traitait avec lord B*** fut pour ce dernier l'affaire d'un instant. Le troisième larron, qui tenait les chevaux, ne m'attendit pas : Il prit la fuite. Le quatrième ne fit guère mieux, et, après avoir essayé de montrer son couteau, disparut également.

Nous restions là avec un homme qui demandait grâce, un autre, étendu à terre, qui ne donnait pas signe de vie, un postillon, toujours prosterné, qui ne voulait rien voir de ce qui se passait, et trois femmes plus ou moins évanouies sur les bras.

Quand le drôle terrassé par lord B*** vit qu'il ne lui restait aucun espoir de sortir de ses mains, il prit le parti ingénieux du s'évanouir aussi. C'était nous créer un embarras, dans le cas où nous eussions voulu le faire prisonnier.

— Je connais ces histoires-là, me dit lord B***, qui ne me parut nullement ému : si nous nous arrêtons à attendre la diligence, qui est encore loin et au pas, nous risquons de voir arriver du renfort à ces gens-ci, et alors, la vengeance se mêlant de l'affaire, nous n'en sortirons pas vivants. Si nous avançons, nous laissons échapper ces messieurs, qui ne sont peut-être pas si morts qu'ils en ont l'air. Le mieux est de retourner vers la diligence et de la forcer à marcher vite jusqu'ici, où nous aviserons à faire constater le fait et à nous emparer de ces deux blessés avant qu'ils aient pu se relever.

C était le meilleur avis possible. Il fallut rosser le postillon pour le faire revenir de son émotion. Dans l'opinion de son mari, lady Harriet aurait peut-être eu besoin du même stimulant pour retrouver le marchepied de la voiture. Elle avait la tête perdue. La nièce était d'un calme héroïque. Lord B*** voulut me Riiie monter avec elle. Je m'y refusai. Après avoir remis sur son cheval le postillon éperdu, et lui avoir fait tourner bride je sautai sur le siège auprès de la soubrette, dont la frayeur ne se manifestait que par des torrents de larmes.

Je n eus guère le temps de m'occuper de ses nerfs.

Rencontrer la diligence, l'arrêter, raconter l'aventure, et reprendre les devants pour montrer au conducteur et aux voyageurs la preuve des faits déclarés, tout cela fut accompli en moins d'un quart d'heure. Mais, ô surprise ! comme on dit dans les romans ; quand nous Jûmes sur le lieu du combat, bien reconnaissable pour moi, grâce au fragment de ruine que j'avais exploré à dix pas du chemin, plus de morts, plus de blessés, plus de trace de l'aventure. Pas une goutte du sang de celui à qui j'avais fendu le crâne, pas un haillon enlevé dans la lutte à ses acolytes, pas même l'empreinte du piétinement des chevaux effrayés, ni celle des roues de la voiture sur le sable. 11 semblait qu'un coup de vent eût tout balayé, et pourtant il n'y avait pas un souille dans l'air.

Lord B*** était plus mortifié que surpris. Il était surtout blessé de l'air de doute du postillon de la diligence. Celui de la calèche était muet comme la tombe, défait, tremblant, peut-être désappointé. Brumières et quelques voyageurs ajoutaient fui à ma parole ; d'autres se disaient, tout bas, en riant; que nous avions rêvé bataille, et qu'une panique nous avait troublé la cervelle.

Quelques bergers, à la recherche de leurs troupeaux errants, riaient aussi et juraient n'avoir rien vu,

LA DANIELLA

rien entendu. Lord B*** avait fort envie de se mettre en colère et de se livrer à une minutieuse perquisition ; mais la nuit approchait, la diligence voulait arriver ; lady Ilarriet, nerveuse et malade, s'impalientait de l'obstination de son mari, l'irumière, enclianté de retrouver sa princesse, et jaloux du bonheur que j'avais eu de lui porter secours, profilait de l'occasion pour faire l'empresé autour d'elle. Quand on se remit en marche, je ne sais comment la chose s'était passée, mais j'étais dans la diligence et Brumières dans la calèche avec les dames, milord sur le siège avec la soubrette.

Cette soubrette est, par parenthèse, assez jolie, et, dans le peu de mots que j'avais échangés avec elle sur ce même siège de calèche, je lui avais trouvé la voix douce et un trèsagréable accent. Je lui avais laissé mon caban pour s'envelopper, car elle était peu vêtue pour affronter Yinfluenza, c'est-à-dire l'atmosphère de fièvre mortelle qui commence ici à la chute du jour et qui, comme le désert et le brigandage, règne jusqu'au mur d'enceinte de la ville des papes.

Le caban ne me revint en mémoire que lorsque cette jeune fille me le rapporta à la porte Cavalleggieri, où nous nous arrê tâmes tous pour exhiber une lois de plus nos passe-ports. Comme, pour reprendre mon vêtement, je tendais la main, j'y sentis avec beaucoup détonnement le baiser d'une bouche fraîche, et, avant que je me fusse rendu compte d'un fait si

étrange, la soubrette avait disparu. Brumières, qui arrivait à moi, ne fit que rire de ma stupéfaction.

— G est une chose toute simple, me dit-il ; c'est la manière du pays pour dire merci, et cela ne vous donne pas le droit d'exiger davantage.

G était plus que je n'aurais jamais songé à exiger d'une jolie femme.

On venait de visiter nos malles pendant une heure, lorsque le conducteur nous annonça que ceci n'était rien, et que nous allions subir une autre visite bien plus longue et bien plus minutieuse à la douane, mais qu'il pouvait nous en dispenser si nous voulions lui donner chacun deux pauls. Nous mourions de faim et nous donnâmes tous ; mais, quand nous fûmes à la douane, notre collecte ne servit de rien : le digne homme ne put s'entendre avec les douaniers. Un colloque, peu mystérieux et fort long, s'établit à deux pas de nous. Ils voulaient un paul et demi par tête, et lui, voulait partager seulement par moitié avec eux. On se querella beaucoup ; notre homme se piqua, garda le tout, et nous fumes visités.

Comme nous sortions enfin de ce purgatoire, riant, à force de dégoût, de toutes ces bouffonneries, et nous disposant à chercher un gîte, lord B*. qui, niui d'un laissez-passer, avait disparu depuis longtemps, me frappa amicalement sur l'épaule en me disant :

— Je viens de faire ma déclaration relativement à nos brigands, et de conduire ma femme et ma nièce au logement qui les attendait. A présent, je viens vous chercher de leur part. Est-ce que vous avez ici des parents ou des amis qui vous réclament ?

Je Ae songeai pas à mentir; mais je remis au lendemain ma visite à ces dames, pour cause de faim et de fatigue. ~ — Oh ! si vous avez faim et sommeil, reprit-il. vous n'irez pas à l'hôtel, où, quel qu'il soit, vous serez mal. Nous avons une bonne chambre pour vous au palais ***, et nous vous attendons pour manger avec nous un bon souper.

Toutes mes excuses furent vaines.

— Je ne rentrerai pas sans vous, me dit-il, et ces dames ne souperont pas tant que nous ne serons pas rentrés.

Je donnai pour prétexte que je ne voulais pas laisser seul mon ami Brumières.

— Qu'à cela ne tienne ! votre ami viendra aussi , dit lord B'**. .

Brumières ne se le fit pas répéter. Nous voilà aussitôt en route, à pied, dans les rues de Rome, suivis de fa'-rhiiii portant nos malles, et de Benvenuto, qui se regardait comme in\ité aussi.

Le palais en question me parut bien loin. J'aurais préféré la plus modeste auberge sous la main. C'est une maison trop grande, jadis très-nuignifique, aujourd'hui très-délabrée. Je n'ai pas eu le loisir d'en admirer l'architecture extérieure. J'ignore si elle est louée ou prêtée à mes Anglais. Leur m;ijordome se vante de l'avoir rendue aussi confortable qu'il est possible de le faire ici en peu de jours. Si cela est, le confortable n'abonde pas à Rome. Les meubles modernes disparaissent, d'ailleurs, dans ces salles immenses, où l'on gèle encore, en dépit des grands feux allumés depuis trois jours.

Lord B'** nous conduisit avec nos bagages dans une chambre dont il exigeait que je prisse possession : après quoi, nous al-

lâmes liûu\or ladv llarriet et miss .Medora dans un salon grand comme une église, et dont le plafond, surchargé de

dorures massives et de peintures confuses, elait lézardé eu mille endroits. Ces dames n'en admirent pas moins le grand caractère de ce local et semblent se plaire à vouloir rajeunir ce vieux luxe évanoui. Beaucoup de bougies, allumées dans des candélabres d'un grand style, éclairaient à peine une table immense copieusement servie, dernière circonstance qui me fut agréable, car j'étais l'être le plus stupidement affamé du monde. Vous connaissez pourtant ma sobriété; mais, j'ignore si c'était l'émotion du combat sur la via Aurélia, ou l'air de la mer avalé à pleins poumons depuis quatre jours, j'étais sourd et quasi muet. Quand cette abrutissante obsession fut calmée, je commençai à faire plus ample connaissance, à l'entremets, avec mes nobles hôteses et a m'élonner des amitiés et des prévenances dont j'étais l'objet. Ces dames, influencées apparemment par les fresques mythologiques de leur palais, voulaient absolument m'ériger en Jupiter libérateur, en Apollon vainqueur des monstres. Il y avait l'enthousiasme des nerfs chez lady Harriet. Elle a eu tellement peur! Chez miss Medora, il y avait quelque chose d'indéfinissable : une reconnaissance moqueuse, ou une acceptation maligne du service rendu. Peutêtre la digestion d'un si copieux dîner m'a-t-elle embrouillé la cervelle. Je n'ai rien compris à son air, à son regard, à son sourire, à ses éloges exagérés. Quand elle a vu que j'en étais plus étourdi que flatté, elle m'a laissé tranquille et s'est remise a causer peinture avec Brumières. Je la soupçonne de faire des ruines roses et bleues à l'aquarelle.

Quant à lord B*", ses remercîments m'ont été plus agréables, parce qu'ils m'ont paru plus sincères. Comme je lui faisais obser-

ver qu'avec sa présence d'esprit et sa manière d'euploier le bâton, il se serait probablement tiré d'affaire sans moi :

— Non, me dit-il, je ne crains pas un ou deux hommes, j'en crains trois ou quatre. Je n'ai que deux mains et deux yeux. Je sais que trois de nos adversaires n'en valaient peut-être pas un ; mais le quatrième, celui dont vous avez commencé par me débarrasser, en valait peut-être quatre.

Je répliquai que je n'y avais pas grand mérite, l'ayant abattu par surprise.

— Je ne suis pas fort, ajoutai-je. Je n'ai jamais eu l'occasion de savoir si je suis brave. Pour la première fois de ma vie, j'ai reconnu la nécessité de la trahison, et je n'en suis pas plus fier pour cela.

— C'est répondre en homme modeste, reprit lord B"*, en lançant à sa nièce un regard sévère qui me confirma dans la pensée du mauvais vouloir de la jeune personne à mon égard. Mais. moi. poursuivit-il en me regardant, je sais que je su': fort et hardi, et que pourtant, sans vous, je ne me serais pas défendu.

— ^ Oh ! shamer murmura lady Harriet.

— .Ma femme dit que c'est une honte, reprit-il. Les femmes trouvent tout naturel qu'on se fasse égorger pour sauver leurs diamants, pendant qu'elles se trouvent mal sur vos bras.

— Je ne me suis pas trouvée mal, dit fièrement miss Medora, je cherchais les pistolets dans la voiture, et, si je les avais trouvés...

— Mais vous ne les trouviez pas, répondit lord B^{'''}. Donc, vous n'aviez pas les idées bien nettes. Quant à moi, reprit-il en se retournant encore vers moi, je vous disais donc que je ne suis pas poltron. Pourtant, je n'engage jamais de lutte inégale pour peu de chose, et je ne tiens pas assez à l'argent pour exposer, par mesure d'économie, les personnes que j'accompagne à être tuées. On peut croire, si l'on veut, que c'est à ma vie que je tien; Je n'ai pas de grandes raisons pour aimer la vie, n'avant pas sujet de m'aimer beaucoup moi-même. Pourtant il y a une chose qui me blesse beaucoup dans ces occasions-la : c'est de faire la volonté de ceux qui me mettent le couteau sur la gorge. J'aime à faire ma volonté à moi, et je ne la fais pas toujours". J'y renonce parfois de bonne grâce, parfois avec beaucoup d'humeur. J'étais dans cette dernière disposition quand vous êtes venu à mon secours. Vous m'avez donc, non pas rendu un service dont je voudrais vous récompenser : c'était votre devoir et j'en eusse fait autant à votre place sans prétendre à votre reconnaissance ; mais vous m'avez délivré à propos et avec beaucoup de jugement, d'une contrariété, la plus vive que je connaisse. Par là, vous avez gagné mon amitié, et je veux avoir la vôtre.

Ayant ainsi parlé sans regarder sa femme, bien que la moitié de ce discours fût évidemment à son adresse, il me tendit la main avec une franchise irrésistible.

En ce moment, l'affreux chien jaune que j'en avais vu caresser sur le bateau à vapeur, s'élança dans l'appartement et vint se jeter dans ses jambes.

— .4h! ciel! s'écria lady Harriet, encore cette odieuse bête ! Elle vous a suivi !

— C'est malgré moi. répondit-il en soupirant.

LA DAÏMELLA

— Non, vous dis-je ; c'est un chien que vous avez acheté ou qu'on vous a donné... Vous me trompez toujours! Vous disiez qu'il appartenait à quelque passager; mais c'est à vous qu'il appartient. Conveuez-en doue !

Milord jeta sur moi instinctivement un regard de détresse. Instinctivement entraîné, de mon côté, à prendre en pitié le chien et son maître, je m'imaginai de dire que l'animal était à moi. J'avais entendu le nom que milord lui donnait.

— Buffalo! m'écriai-je, venez ici. Pourquoi êtes-vous sorti de ma chambre? Venez !

Et, conune si l'intelligente bête eût compris ce qui se passait, elle vint à moi la tête basse et l'air suppliant. J'allais remmener, lorsque miss Medora demanda grâce à sa tante pour le chien, et la tante, excellente femme en somme, me pria de le faire manger et de le laisser s'installer dans un coin.

— Il ne me gêne pas, dit-elle ; il a l'air bonne personne, et il n'est pas si laid que je croyais.

— Je vous demande pardon, dit lord B"* , il est fort laid, et vous détestez les chiens.

— Où prenez-vous cela? reprit-elle. Je ne les déteste pas du tout

— Ah! oui, pardon! c'est vrai, murmura-t-il avec son mélancolique sourire : vous ne détestez que mes chiens.

Lady Harriet leva les yeux au ciel comme une victime prenant les dieux à témoin d'une grande injustice. On se levait de table. Lord B*" m'emmena dans un coin.

— Vous êtes un bon garçon, me dit-il; vous avez compris que j'aime ce chien. Grâce à vous, il restera dans la maison. Voilà deux fois aujourd'hui que vous me faites faire ma volonté.

— Pourquoi, milord, aimez-vous tant ce chien? Il n'est réellement pas beau.

— Je l'aime parce que, me promenant en barque dans le port de Gênes, je lai vu au bout d'une corde, prêt à rendre au diable sa pauvre âme de chien. C'était une bête perdue qui, sautant de barque en barque, était venue se réfugier à bord d'un bateau de pêcheurs, et ces brutes trouvaient plaisant de le pendre à une de leurs vergues. Je l'ai réclamé. Il a l'air de comprendre qu'il me doit la vie, et je crois qu'il m'aime.

— En ce cas, je m'en dirai propriétaire tant que ce sera utile, et je ferai en sorte que milady vous conseille de m'en débarrasser.

— Voyez, dit-il, ce que c'est que le caprice d'une femme ! Si milady avait vu ce chien avec la cordeau cou, et que je fusse passé sans songer à le sauver, elle m'eût traité d'insouciant et de cruel! Elle est très-bonne, je vous jure, et très-douce; seulement... seulement, je suis son mari. C'est un grand défaut d'être le mari d'une femme!

A son tour, milady, toujours très-émue, m'appela pour me parler à l'écart.

— Nous vous devons plus que la vie, me dit-elle d'un air exalié. La vie n'est rien; mais, dans ces histoires de brigands, les femmes

peuvent être exposées à des insultes. Si les choses en fussent venues là, je suis sûre, j'aime à croire que lord B^{'''} se fût fait tuer pour nous donner le temps de fuir; mais une seule parole malhonnête est un fer rouge pour des femmes de notre rang, de notre caractère et de notre nation. Je vous dirai donc, comme lord B^{'''}, et plus chaleureusement, que vous avez notre amitié, et que nous vous demandons la vôtre. Nous nous connaissons, d'ailleurs, par votre ami monsieur... Comment l'appellez-vous?

Je trouvai fort plaisant que l'on me demandât le nom de l'homme qui me servait de caution, et je me hâtai de dire que Brumières ne me connaissait guère plus que lady Harriet elle-même.

— C'est égal, reprit-elle sans se déconcerter, il nous a dit que vous étiez peintre comme lui, et que vous aviez beaucoup de talent.

— 11 n'en sait rien, milady ; il n'a pas vu de moi la moindre chose.

— Oh ! c'est égal ! Il dit que vous parlez si bien de l'art ! et il en parle si bien lui-même ! Il a tant d'esprit, et il est de si bonne compagnie ! C'est un jeune homme charmant ! et il dit que vous êtes charmant aussi !

— Ce qui est bien la preuve, répondis-je en toute humilité, que nous sommes charmants tous les deux ! Mais permettez, milady, vous êtes bienveillante, et votre gratitude pour moi fait honneur à la générosité de votre âme. Pourtant, je ne dois pas...

Milady m'interrompit en .s' écrivant :

-^ Ali! monsieur, je vois, à votre discrétion et à votre fierté, que ma confiance est bien placée, et que je n'uur;ii jamais à m'en repentir. Vous n'êtes pas riche, je le suis, et vous allez, en quelques jours, dépenser à Rome, où l'on est

affreusement volé, tout ce qui pourrait vous en rendre le séjour possible. Nous, nous avons plus de fortune que nous n'en pouvons dépenser; et, d'ailleurs, nous ne louons pas. Si on nous prèle cet hôtel, dont nous n'occupons pas la moitié. Vous pouvez donc être libre et seul dans tout un étage, qui ne communique même pas avec le nôtre, si l'on veut faire vie à part. Vous n'accepterez notre table et notre société qu'autant qu'il vous plaira, pas du tout si nous vous ennuyons. Mais, pour ne pas nous causer un chagrin réel, vous serez sous notre toit, et, dans le cas où vous seriez malade, ce qui peut fort bien vous arriver dans ce climat, nous serons plus à portée de vous distraire ou de vous secourir. C'est donc dans notre intérêt que je vous demande de rester ici; car, en quelque lieu que vous soyez, vous nous serez désormais un objet de sollicitude ou un sujet d'inquiétude. Choisissez généreusement.

J'étais fort embarrassé. L'offre était si gracieusement tournée, que je me trouvais maussade d'y résister. Lord B", plus pénétrant que sa femme, devina mes scrupules et vint à mon secours.

— Elle vous a rappelé qu'elle était riche et que vous ne l'étiez pas, me dit-il de manière à être entendu de lady Harriet. C'est une maladresse ; mais l'intention était bonne, et, quant à vous, vous sortirez d'affaire à votre honneur en payant votre chambre ce qu'elle nous coûte ; ça n'ira pas à deux écus par mois. Vous nous permettrez bien de vous prêter les autres salles dont nous ne nous servons pas, pour faire de la peinture et pour fumer voire

cigare les jours de pluie. Consentez à cet arrangement, ajouta-t-il tout bas. Sinon, je serai accusé de froideur, d'impolitesse, de maladresse et d'ingratitude envers vous.

Voilà donc mon gîte réglé. Restait à régler celui de Brumières. Je mourais de peur qu'il n'acceptât l'offre qui lui fut faite de partager l'hospitalité que l'on m'imposait. Avec ses prétentions sur le cœur et sur la main de miss Medora, je craignais d'avoir à endosser quelque responsabilité ridicule ou fâcheuse. Heureusement, l'offre fui fut faite avec moins de chaleur qu'à moi, et il eut le bon goût de refuser. Mais il est invité à revenir dîner souvent, ce qui indique l'intention de l'admettre à l'intimité des mœurs françaises. Ce n'est pas la première fois que je remarque combien les Anglais, quand ils sont aimables, le sont complètement. Sont-ils ainsi chez eux? Je ne sais.

Nous prîmes congé des dames, qui étaient fatiguées, et lord B"" me reconduisit à ma chambre pour me montrer le plan de la maison, ainsi qu'à Brumières, afin qu'il pût venir me voir, disait-il, sans être forcé de rendre chaque fois visite à ces dames ; mais, comme nous traversions l'antichambre, suivis de Buffalo, qui doit rester sous ma protection jusqu'à nouvel ordre, je vis que je n'en avais pas fini avec toute ma suite. Au milieu de cet antichambre, ou plutôt de ce corps de garde, je trouvai messire Benvenuto se livrant à une danse de caractère avec la gentille suivante qui m'avait baisé la main. Ils sautaient, au son d'une guitare magistralement raclée par un gros cuisinier à moustaches noires, une superbe caricature de Caracalla, récemment engagé au service de Leurs Excellences britanniques.

Ah! pour le coup, dis-je à mon hôte, voici un acolyte

que je désavoue absolument. C'est un bohémien qui s'est attaché à mes pas et que je n'ai aucun motif de vous recommander.

Qui ? Tartaglia ? répondit lord B"" en souriant, autrement dit Benvenuto, Antonuccio, et cent autres noms que nous ne saurons jamais? Soyez tranquille ; ce n'est pas vous qu'il a suivi ; c'est l'odeur de' la cuisine qui l'a attiré. Nous le connaissons beaucoup. C'est l'ancien loueur d'ânes et l'ancien ménétrier de Frascati, le compatriote et le parent de la Daniella.

En parlant ainsi, milord me montrait la gentille soubrette, qui continuait à danser en riant et en faisant briller ses dents blanches. Un coup de sonnette ne l'arrêta pas, mais l'enleva adroitement, par une dernière pirouette, jusqu'à la porte de sa maîtresse, miss Medora, à qui elle est particulièrement attachée en qualité de coiffeuse.

— Avez-vous besoin de lui ? reprit lord B*" en me montrant Benvenuto-Tartaglia ;

Et, sur ma réponse négative :

Va te coucher, dit-il au bohémien ; tu reviendras demain

matin savoir si milady a quelque course à te faire faire, et nous te donnerons unhabit, car tu en as besoin.

Tartaglia, enchanté, vint nous baiser la main à tous trois.

— Triple coquin ! lui dit Brumières à voix basse, pourquoi faisais-tu semblant de ne connaître ni Leurs Excellences ni la Daniella?

— Eli! KOissiwe monsieur, répondit-il elfronlément . ipie ' m'auriez-vous donné si j'avais contenté votre désir tout de

LA DANIELLA

suite? Quelques baïoques! Au lieu que vous m'avez nourri en voyage aussi longtemps que j'ai laissé jeûner votre curiosité !

A demain, cher ami, pour vous parler de Rome, que j'ai traversée, ce soir, à peu près dans les ténèbres. Jamais ville ne consumma moins d'éclairage dans ses rues étroites et croisées d'angles infinis. Cela m'a paru interminable et empesté de cette odeur de graisse cliuae qui s'exhale d'une multitude de frittorie en plein air, ornées de feuillages et de banderoles. J'ai longé la base de la colonnade de la place Saint-Pierre, qui paraît une chose puissante, même vue ainsi en courant. J'ai passé au pied du château Saint-Ange ; j'ai traversé le Tibre, et puis je ne sais plus où j'ai été. oii je suis. Tout est confus pour moi, tant je me sens fatigué. A demain ! oui, demain, au lever du soleil, je penserai à vous qui me disiez : « J'ai tant étudié la Rome païenne et catholique, que je la connais, je la vois ; je rêve quelquefois que j'y suis, et je m'y promène comme dans Paris. Au réveil, il me reste une impression de bien-être et d'enthousiasme, de lumière et de grandeur. »

C'est donc demain que je Nais m'éveiller, moi, dans ce beau réveil Je ne le crois pas encore. Le morne silence qui règne déjà au dehws me fait douter si je ne suis pas encore dans la campagne romaine.

Ruine, 19 mais, ilix heures Ju iiiiali

Je viens de passer une heure à ma fenêtre. Je suis sur le monte Pincio, et j'ai une des plus belles vues de Rome. Oui, c'est ce qu'on appelle une vue, un grand espace rempli de maisons et de monuments bien éclairés, probablement quand le soleil s'en mêle ; mais le ciel est gris, et il fait froid. La coupe de ce vallon, où Ro-

mes'enfonce pourse relever sur ses illustres collines affaissées par le temps, est très-gracieuse ; mais la ligne environnante est froide, l'horizon trop près, et pauvre malgré les grands pins qui se découpent sur le ciel, du côté de la villa Pamphili, et qui sont trop clair-semés, trop secs de contours. Je sais bien que ces monuments, ces palais, ces églises innombrables sont à voir de près, et que cette ville renferme des trésors pour l'artiste. Mais quelle laide, triste et sale grande ville! Les colosses d'arcliitecture qui s'en détachent la font paraître encore plus misérable... pis que cela, prosaïque, sans caractère. Rome sans caractère 1 qui pouvait s'at tendre à pareille déception I Tartaglia (car, décidément, c'est le nom qui prédomine ici) est derrière moi, me disant qu'il ne faut pas regarder Rome par un temps sombre; que ce n'est, d'ailleurs, pas par l'ensemble qu'elle brille...; que la Rome moderne ne sert qu'à avilir l'ancienne. Je ne le vois que trop ! Mais, moi qui ne comprends pas le détail avant d'avoir saisi la physionomie générale,^e cherche en vain à quoi ceci ressemble, tant ceci ressemble i^ne ville mal bâtie quelconque. Des^uartiers entiers de vilaines maisons déjetées qui ne sont d'aucune époque, les unes d'un blanc criard, les autres d'un brun sale ; aucune intention, aucun lien, aucune époque précise dans toutes ces constructions, et la monotonie, cependant; comment arranger cela? Est-ce l'uniiormité de l'incurie, du mal-être, de l'abandon de soi-même? Il semble que cette population ne se soit pas douté qu'elle venait bâtir sur l'emplacement où fut Rome, ou bien que, prenant en liaine sa splendeur passée, cause de tant d'invasions et source de tant de maux, elle te soit hâtée d'en cacher les vestiges sous un amas de rues étroites et de bâtisses misérables Quoi! ceci n'a même pas !a fantaisie de Gènes et la solennité de Pise! Si Ion prenait li ente ou quarante de nos laides et crasseuses

petites villes du centre de la France, et si l'on en semait le sol bien serré, pour étouffer et cacher, autant que possible, les beaux restes de la Rom > des Césars et des papes, on aurait ce que j'ai sous les yeux ! Je SUIS consterné et indigné!

Il paraît que c'est jour de lessive, car je n'aperçois pas une maison, pas un palais même, qui ne soient couverts de haillons pendus à toutes les fenêtres. Et notez que ce ne sont pas les capes rouges des marins génois, ni les bi illants iwwzafi bariolés semant de points Uunincux et chauds les harmonieuses profondeurs des ruelles de Gênes. Ce sont des guenilles incolores

sur des murs décolorés, ou des amas de chiffons blafards couvrant les ruines, jurant auprès des édifices, masquant les détails de la composition, la seule belle chose qu'il y aurait à laisser voir!

o déception! déception! Allons! cela passera sans doute. C'est l'effet du temps gris et des mauvais rêves que j'ai faits cette nuit. Je m'étais couché tranquille, ne sentant aucun remords et aucun regret, je vous jure, d'avoir frappé, mortellement peut-être, un voleur ou un assassin de grand chemin; et \oila que, dans mon sommeil, ce gibier de potence est revenu dix lois se faire assommer! Cela me met mal avec l'Italie dans mon for intérieur, de m'être trouvé forcé, dès mon premier pas sur cette terre sacrée, de la priver d'un de ses habitants. Cela me convient si peu. à moi, paisible et patient amoureux des fleurs des champs et des petits ruisseaux, de me frayer passage, comme un paladin, à travers des embuscades "do mélodrame !

J en suis tout triste, tout honteux, tout irrité. J'en \evx à cette race de postillons insolents, de conducteurs filous, de mendiants obscènes, qui m'avaient rendu méchant, et qui sont peut-être

cause que j'ai trop réellement cassé la tête du premier bandit offert à ma vengeance. Faisait-il le mort?ra-t-on emporté? s'est-il sauvé lui-même? Cela me fiit penser que j'ai promis hier à lord B""^ de ne pas sortir pour mon compte avant d'avoir été avec lui faire ma déposition. Si j'en crevais Tartaglia, nous nous tiendrions tranquilles. Il assure que cela ce servira de rien; qu'on va nous ennuyer pendant six mois en nous confrontant avec tous les bélîtres arrêtés pour d'autres méfaits; enfin, que nos poursuites vont nous exposer à de pires aventures dès que nous quitterons Rome, et même dans Rome, peut-être. Il a l'air assez sûr de son fait. Peut-être aussi fait-il partie de quelque respectable société en commandite pour le détrousseuientdes voyageurs. Je ferai ce que lordB*** jugera convenable.

Puisque je vous transmets l'opinion de Tartaglia, il faut que je vous dise de quelle merveilleuse apparition il a charmé l'instant de mon réveil.

— Il est huit heures, Excellence. C'est moi que vous avez chargé de vous faire lever.

~ Tu en as menti. Je n'ai pas besoin et je ne veux pas de domestique.

— Moi, domestique, mossiou? Vous n'y songez pas! Un Romain domestique! Cela rie s'est jamais vu et ne se verra jamais.

— En vérité? C'est donc comme ami que tu t'occupes de u;j personne? Eh bien, je n'ai pas besoin d'ami pour le iiiuiënt. Va te promener!

— Vous avez tort, mossiou ! Tu as souvent besoin d'un plus petit que SOI !

— Diantre! nous sommes érudits, même en français! Mais quel diable de costume as-tu là?

— Un joli costume, n'est-ce pas, Excellence ? J'ai mis ce que j'ai de mieux en toilette du malin, et je vais vous dire pourquoi. Lord B***" m'a promis hier un habillement. Je fais les commissions de la maison, et qüilady ne veut pas que j'aie l'air d'un malheureux.

— Eh bleu, est-ce là le goût de milady, cette toilette du matin?

— Je ne sais pas, mossiou; mais n'importe. On m'a promis des habits, on m'en donnera. Seulement, si je me montre dénué de tout, on me jettera une vieille redingote de domestique; au lieu que, si on me voit comme me voilà, un peu élégant, on m'offrira un habit noir, encore bon, de la garde-robe de milord.

Vous voyez que Tartaglia raisonne serré. Mais imaginez-vous son élégante toilette : un habit de ouracan vert-olive gansé de noir, rapiécé de vert-bouteille aux coudes ; un pantalon pareil, rapiécé de vert-billard aux çenoux. Cela fait la gamme de tons la plus étrange et la plus fausse. Ajoutez à cela un jabot de mousseline et des manchettes énormes, très-blanches, bien-plissées, mais percées de trous gigantesques; une corde grasse, qui fut jadis une cravate de soie, et une sorte de berret, autrefois blanc, aujourd'hui couleur des murailles de Rome, objet de yoût, qu'il a rapporté de ses voyages ; enfin, une épingle de i orail de Gènes au jabot et une bague de lave du Vésuve au doigt. Cet ajustement de sa petite personne à crosse tête, ornée "d'une affreuse barbe dure et grisonnante achève do le rendre hideux, et le contentement avec lequel il se posait devant la glace me le fit paraître si bouffon, que je partis d'un immense éclat de rire.

Je crus voir que je l'avais blessé, car il me regarda d'un air de tristesse et de reproche, et j'eus la niaiserie de me repentir d'avoir un homme qui me rendait le service de m'égayer, c'était de ringralitiide. Quand il vil ma simplicité :

— C'est bien aisé de se moquer des pauvres, dit-il, quand

LA DANIELLA

on ne manque de rien ; quand on a trois ou quatre cravates à choisir tous les matins!

Je compris l'apologue, et lui lis don d'une cravate. 11 retrouva aussitôt sa bonne humeur, qu'il avait fait semblant de perdre.

— Excellence, me dit-il, je vous aime, et je m'intéresse à un cavalier qui sait ce que c'est que, la via! (G est là son éloge favori, éloge mystérieux, profond poit-être dans sa pensée.) Je veux vous donner un bon conseil. Il faut épouser la signorina. C'est moi que je vous le dis!

— Ah ! nh ! tu veux me marier ! Avec quelle àpior'ma ?

— La Medora, l'héritière future de Leurs Excellences britanniques.

— En vérité? Pourquoi faut-il l'épouser? Est-ce qu'elle est en peine d'un mari?

— Non, elle est riche et belle. Oh! la belle femme! n'est-ce pas?

— Oui, après?

— Eh bien, elle a refusé ici, l'an dernier, les plus beaux partis de la contrée : des neveux de famille papale, des fils de cardinaux,

tout ce qu'il y a de plus huppé.

— "n es sûr qu'elle a refusé tout cela pour m'allendre?

— Non ; mais qui sait l'avenir? Puisque vous êtes amoureux d'elle, pourquoi ne serait-elle pas amoureuse de vous?

— Ah 1 je suis amoureux d'elle? Oui t'a dit cela?

— Elle.

— Comment, elle ? à toi ?

— A la Daniella, ma cousine ; c'est la même chose.

— Ah ! oui-da, vraiment I voilà un amour dont je ne me serais pas avisé! . .

— Voyons, voyons, mossiou, c'est moi que je m'y connais I vous êtes amoureux. La Daniella vous le dira comme moi. Elle n'est pas sottre : je suis son oncle.

— Tu disais son cousin?

— N'importe. Tenez, la voilà.

En effet, la Daniella entrait avec un immense plateau chargé, sous prétexte de thé, d'un déjeuner complet.

— Eh! bon Dieu! qui m'envoie cela? m'écriai-je. Je n'ai rien demandé; je ne veux pas être nourri ici, moi, que diable !

— Ça ne me regarde pas, répondit la jeune ûlle. Je fais ce que l'on m'a commandé.

— Qml

— Milord, milady et la signorina. Je vous prie de manger, monsieur, ou Je serai grondée.

— Est-ce que l'on vous gronde quelquefois, Daniella ?

— Oui, depuis hier! répondit-elle d'un air singulier. Mais mangez donc!

Brumières est survenu et s'est moqué de ma contrariété. Il prétend que je fais des façons ridicules; qu'il n'y a rien de plus contraire au bon goût que cette petite fierié bourgeoise en révolte contre la facile libéralité des grands ; que ces genslà font leur devoir et leur bonheur en caressant et en gâtant ainsi les artistes; enfin, qu'à ma place, il se laisserait faire ; et il a ajouté que justement, pour être à cette place dans les bonnes grâces d'une certaine personne de la famille, il aurait tué dix brigands et, au besoin, trois honnêtes gens par-dessus le marché.

Son entrain et sa gaieté ont charmé Tartaglia et la soubrette; de sorte que la conversation s'est établie sur les sujets les plus délicats avec un abandon extraordinaire. Comme je suis seul maintenant (il est midi, et je vous écris à bâtons rompus, en attendant toujours lord B^{^*}, qui m'a fait dire qu'il allait venir me prendre;, je veux vous la transcrire comme une peinture de mœurs. Peut-être resterai-je ensuite quelques jours sans |ioiivoir vous tenir ainsi au courant de mes faits et gestes; car il faudra voir Rome et digérer mieux les réllexions que je me permets aujourd'hui de mettre étourdiment et crûment sous vos yeux. Je profiterai donc du moment que je tiens eticore. pour vous in^taller avec moi, par la pensée, dans ce nouveau monde oii je viens d'être jeté par lehasard.

LA DANIELLA, à Brumières, pendant que je me résigne à avaler une côtelette assez bonne ciii n'est ni movton ni opieau. (La Daniella parle facilement le français, mais non correctement, et je supprime les contre-sens et les pataquès). — Je savais bien, Excellence, que, vous aussi, vous soupiriez pour la signorina.

BRUMIÈRES. — Moi n«ssi? Qui donc est l'autre?

VOTRE SERVITEUR, la boiiche 'pleine. — Il paraît que c'est moi !

BRUMIÈRES. — Coquin de paysagiste, vous ne me disiez pas ça ! N'en croyez rien, charmante Daniella, et dites bien à votre jeune maîtresse qu'elle ne fasse pas d'erreur. C'est moi, moi seul qui soupire pour elle.

LA DAXIBLLA. — Vous sfiul? Un scul amourcux à une si^ belle fille? Elle ne le croirait pasl N'est-ce pas que vous aussi, sijmir Giovanni dl Val-lieggio, vous aimez ma maîtresse?

VOTRE SERVITEUR, toujouTS la bouclie pleine, — Hélas! non, pas encore I

[Stupéfaction de l'auditoire].

TARTAGLIA, indigné. — Cristo ! yo\is hii^s l'imprudence àe vous méfier de nous I Vous êtes un enfant, c'est moi que je vous le dis I

LA DANIELLA, dédoigneuse. — Monâieur n'a peut^tre pas regardé la signorina?

BRUMIÈRES, triomphant. — Vous voyez, ma chère, il ue l'a pas seulement regardée!

VOTRE SERVITEUR. — J'ai fait mieux, je l'ai vue.

LA DANIELLA, étonnée. — Et elle ne vous plaît pas?

VOTRE SERVITEUR, résolûment. — Non, de par tous les diables, elle ne me plaît pas !

BRUMIÈRES, me serrant la main avec une iolennité comique.
— Grand cœur! noble ami! Je te revaudrai ça quand tu seras amoureux d'une autre.

LA DANIELLA, o Tartaglia, me désignant. — C'est un facétieux {mm buffonné) !

TARTAGLIA , haussaiit Us épaules. — Non 1 il est fou {matto)
!

LA DANIELLA, à votrc seroiteuT. — Est-ce qu'il faudra dire à la Medora qu'elle vous déplaît?

TARTAGLIA, Vivement. — Non! je le protège! [A part, probablement.) Il m'a donné une cravate!

BRUMIÈRES, à la Daniella. — Vous direz poliment qu'il est amoureux d'une autre. Vous y consentez, Vaireg?

VOTRE SERVITEUR, d'un air magnanime. — Je l'exige 1

LA DANIELLA. — Tant pis ! je vous aimais mieux que l'autre.

BRUMIÈRES. — Qui, l'autio?

LA DANIELLA. — VoUS.

BRUMIÈRES. — Tu me fais penser que je ne t'ai rien donné.
Veux-tu un baiser, charmante fille?

LA DANIELLA, oprés iao'o'tr regardé. — Non, vous ne mo plaisez pas, vous !

VOTRE SERVITEUR. — Et moi ?

LA DANIELLA. — Vous o16 plairiez I VOUS avez l'air senti-mental. Mais vous aimez quelqu'un.

BRUMIÈRES. — C est peul-ètrec vous.

VOTRE SERVITEUR. — Qui Sait? Ça pourrait venir I

LA DANIELLA. — Alors, VOUS u'aimez personne et vous vous moquez de nous. Je dirai cela à ma maîtresse.

BRUMIÈRES. — Ah ça ! ta maîtresse tient donc beaucoup à être aimée de monsieur?

LA DANIELLA. — Elle? Pas du tout.

VOTRE SERVITEUR. — Tu voïs donc blou que je suis trcsiieu-reux de ne pas la trouver jolie ! Tu me plais cent fois davantage.

LA DANIELLA, levoM ks yeux au ciel. — Sainte Madone! peut-on se moquer ainsi !

Je dois vous dire que, tout en ine posant de la sorte, je disais jusqu'à un certain point la vérité. Seulement, je la disais sans pié-méditation aucune, et, vous pouvez m'en croire, sans dépit contre la Medora, comme sans projet de séduction sur la Daniella. Je trouve bien la première un peu impertinente à mou égard, de s'imaginer que je n'ai pu la voir sans perdre la tête ; mais elle est assez belle pour qu'on prenne en considération son orgueil d'enfant gâtée. Je le liJi pardonne. Le fait est qu'elle ne m'est pas sympathique, qu'elle me semble étrange, trop occupée d'elle-

même, trop jwseuse de courage martial et de goût raphaélesque. Si j'avais quelque raison pour aimer sa soubrette, ce dont le ciel me préserve, car je la crois Irès-déluréo, je m'arrangerais beaucoup mieux avec l'expression de sa figure et le type de sa beauté ; je dis beauté, quoiqu'elle soit tout au plus jolie. Vous me direz si vous la voyez telle, d'après le portrait que je vais vous faire.

Je voudrais vous montrer une de ces puissantes beautés du Transtevère, ou une de ces élégantes filles d'Albano, que vous connaissez en peinture, avec leur costume pittoresque, leur taille de reine, leur majesté sculpturale. Rien de tout cela n'a encore frappé mes regards La Daniella est une Fra[^]icatine pur sang, à ce cpie m'assurent Brumières et Tartaglia, c'est-à-dire une jolie femme selon nos idées françaises, bien plus qu'une belle femme selon le goût italien. Elle est très-brune, un peu pâle; elle a des yeux, des dents et des cheveux magnifiques; le nez est passable, la bouche un peu grande, le menton un peu court et avancé ; les plans du visage sont plus fermes que gracieux; le regard est passionné, peut-éii-e hardi. Est-ce fi-anchise ou impudeur? Je ne sais. La taille est charmante, lluelle sans maigreur et souple sans débilité. Les pieds et les mains sont petits, qualité rare en Italie, à ce que j'ai pu remarquer jusqu'ici. Elle est vive, adroite, et m'a paru danser avec

so

LA DANIELLA

grâce. Quoique civilisée par un voyage en France et en Angleterre (elle est depuis deux ans au service de lady Harriet), elle a conservé je ne sais quoi de hautain dans le sourire et de sauvage dans le geste qui sent la villageoise méfiante, à idées étroites et

obstinées. Je ne l'avais guère regardée en voyaee : elle avait un châle et un chapeau qui l'enlaidissaient beaucoup, et qu'elle portait assez mal; mais, depuis ce matin, elle a re-

firis son costume local, qui n'est pas des plus beaux, mais qui ui sied : une robe brune à manches demi-courtes, un tablier dont la pièce de corsage baleinée lui sert de corset, et un mouchoir de mousseline blanche sur le chignon, noué très lâche sous le menton.

Telle est la personne dont je suis censé amoureux, car il faut vous raconter la suite de l'intrigue.

A peine la Frascatine (car, en dépit de Tartaglia, je crois que c'est ainsi qu'il faut dire) était-elle sortie, emportant les restes de mon déjeuner, que Tartaglia, se posant devant moi d'un air solennel et un peu tragique, m adressa celte réprimande :

— Prenez garde à vous, mossiou I (Je découvre que mossiou est son terme de mécontentement, tandis qu'excellence i n terme de satisfaction.) Prenez garde aux yeux de laDaniella! C'est une Frascatine et une fille aiiparentée.

— Qu'enlends-tu par ces paroles?

BRUMIÈRES. — Je vas vous le dire, moi. J'ai failli y être pris, à l'occasion d'une certaine... TARTAGLIA. — Je sais !

BRUMIÈRES. — Comment, tu sais?

TARTAGLIA. — Eh! oui ; vous ne vous souvenez pas de moi ; mais je vous ai remis tout d« Suite sur le vapeur. H y a deux ans, quand, par occasion et faute de mieux, je tenais des cines à Frascati, vous fîtes la cour à la Vincenza.

BRUMIÈRES. — C est possible ; mais j'y renonçai vite en voyant qu'elle était apparentée ; c'est-à-dire, mon cher, ajoutat-il en s'adressant à moi, qu'elle avait une famille établie au pays. On vous expliquera peu il peu comment, dans certains villages de la Campanie, et à Frascati particulièrement, il y a une population nomade, la caste des contadini (paysans), qui ne tient pas au sol, et une population stable, la caste des artisans. Ces derniers ont l'humeur austère à l'endroit des étrangers, et, dès qu'une fille de la tribu est recherchée par un touriste, un peintre, un amateur quelconque sans grande protection ni crédit, on lui impose le mariage... ou le duel au couteau. Seulement, on ne lui prête aucune espèce de couteau pour se défendre, et on le force à épouser ou à fuir. C'est le sage parti que j'ai pris et que je vous conseille de prendre si jamais vous avez affaire, à Frascati, avec une fille ayant beaucoup de parents. Je crois que la Vincenza avait quelque chose comme vingt-trois "cousins.

VOTRE SERVITEUR, à Tartaglia. — Et, comme tu prétends être le parent de la Daniella, tu m'avertis et me menaces? Tu me donnes envie de lui faire la cour !

TARTAGLIA. — Non, Excellence ; je ne suis ni son parent ni son amoureux. Je ne suis pas un Frascatino ; je suis un Romain, moi! La Daniella, qui est une bonne fille, m'a fait passer ici pour son parent, ce qui m'a assuré les bonnes grâces de milady. Un petit mensonge, c'est une bonne action quelquefois. Mais je vous dis : Excellence, ne pensez pas à cette petite fille, quand même vous ne devriez jamais mettre les pieds à Frascati.

BRUMIÈRES. — C'est donc...?

TARTAGLIA. — Non, non, rien de mauvais! Une bonne fille. Excellence, je vous dis! Mais quoi! une fille de rien!

Et, me prenant à part, il ajouta :

— Regardez plus haut; faites-vous aimer de l'héritière, c'est moi que je vous le dis !

— Laisse-nous tranquille avec ton héritière et tes avis. Nous a\ons assez de ta conversation.

— A votre service, quand il plaira à. mossiou! dit-il en souriant de travers et en emportant sa cravate.

— Ne le fâchez pas, me dit Burnières dès que nous fûmes seuls; ces abominables coquins-là sont utiles ou dangereux; il faut opter. Dès que vous avez accepté d'eux le plus petit service, même en le payant bien, et surtout si vous l'avez bien payé , vous leur appartenez, vous devenez leur ami, c'està-dire leur proie. N'espérez plus leur échapper, tant que vous aurez un pied dans Rome ou aux environs. Et même, s'ils ont quelque intérêt sérieux à vous épier ou à vous suivre, vous les verrez sortir de terre en quelque lieu de l'Italie que vous vous trouviez. Dès qu'ils ont pénétré ou cru pénétrer votre caractère, vos goûts, vos besoins ou vos passions, ils s'arrangent pour les exploiter. Vous avez l'air de ne pas me croire? Eh bien, vous verrez ! Je vous attends à la première amourette que

ou> aurez ici. Fût-ce la nuit, au fond des catacombes, et sous i
Inple cadenas, vous me direz si vous ne trouvez pas ce Tarta- 1

glia sur vos talons, et s'il ne s'arrangera pas pour que vous ayez absolument besoin de lui. Au reste, ne vous en chagrinez pas. Si l'obsession de ce genre de démon familial est "quelquefois

irritante, elle a aussi bien des avantages, et le mieux est de l'accepter franchement. Ils ont les qualités de leur emploi ; ils sont aussi discrets pour garder votre secret qu'ils le sont peu pour vous l'arracher. Ils connaissent toutes gens et toutes choses; ils ont l'esprit subtil, pénétrant, agréable'à l'occasion. Ils vous donnent des conseils infâmes dans l'intérêt de vos passions; mais ils vous en donnent aussi de fort bons dans l'intérêt de votre sécurité. Ils vous avertissent de tout danger et vous préservent de toute école. On les connaît, on les emploie, on les ménage. A mesure que vous prendrez langue ici, vous apprendrez bien des choses et serez émerveillé de voir à quel point, sur cette terre classique de la caste, le diable rapproche, dans une mystérieuse intimité, les individus placés aux points extrêmes de l'échelle sociale. Souvenez-vous que Rome est le pays de la liberté par excellence. Entendons-nous : la liberté de faire le mail II y a plus de deux mille ans que c'est ainsi.

— Je crois ce que vous me dites en voyant un vagabond comme ce Tartaglia prendre possession de ce palais et de cette famille, comme ferait un homme de confiance. Et pourtant nous sommes chez des Anglais qui devraient avoir en exécution un pareil spécimen des mœurs locales !

— Rien de plus tolérant que les Anglais hors de chez eux, mon cher. Voyager est pour eux une débauche d'imagination qui les soulage de la roideur de leurs habitudes. Ceux-ci sont venus plusieurs fois en Italie, et, si je ne les ai jamais rencontrés à Rome, c'est que je ne m'y suis pas trouvé aux mêmes époques, ou qu'ils n'avaient pas, pour se faire remarquer, cette belle nièce avec eux. Mais je vois bien que lord B*** connaît le terrain, et, quand je l'ai vu, hier au soir, accueillir le Tartaglia si amicalement, je me suis

dit que lady B*** était jalouse, et que milord avait souvent besoin d'un éclaireur, d'un factionnaire ou d'une vigie. Peut-être bien aussi Tartaglia sert-il à la fois d'espion à la femme et de confident au mari ; mais je vous réponds qu'il satisfait aux exigences de l'un et de l'autre sans en trahir aucun, son affaire étant de vivre de leurs bonnes grâces, et de vivre sans travailler, ce qui est tout le problème à résoudre dans l'existence du prolétaire romain.

— Ainsi, par fierté, ils refusent d'être laquais ; mais, par goût, ils sont...

— Hommes d'intrigues! Ceux qui ne le sont pas sont forcés de voler ou de mendier. Si ce n'est par goût que beaucoup d'entre eux cherchent à vivre des vices des classes riches, c'est au moins par besoin. Que voulez-vous que fasse un peuple qui n'a ni commerce, ni industrie, ni agriculture, ni relations avec le reste du monde? Il faut bien qu'il se luetto à sucer, comme un parasite, la sève de ces grands arbres qui étouffent les plantes basses sous leur ombre. Cela vous indigna ou vous attriste? Bah! c'est Rome, la merveille du monde, la ville éternelle de Satan, le grand festin où, parasites nous»memes, nous venons chercher, selon nos aptitudes, l'art, le mystère, la fortune ou le plaisir. A bon entendeur, salut ! Pourvu que vous ne fassiez pas de scandale, tout ira bien pour vous. Et, pour ma part, excepté de prétendre à l'enthousiasme de miss Medora, je suis disposé à vous aider en toute honnête entreprise, ou à vous pardonner toute aventure agréable. Et, sur ce, je m'en vas trouver il signor Tartaglia ; car il m'a semblé que le drôle avait pour vous une préférence inquiétante, et je veux que, par l'intermédiaire de la Daniella, il me fasse mousser auprès de la céleste Medora. A propos, ajouta-t-il en s'en allant, permettez-moi, au premier dîner que j'accepterai ici, de glisser

dans l'oreille de la princesse que vous êtes épris... en tout bien tout honneur (je sais comment il faut parler à une Anglaise !) de sa piquante camériste.

— Dites que c'est une idée de peintre!

— Oui, c'est ça! une tocade! Ce sera bien assez pour voua faire mépriser profondément. A demain! Je viendrai vous chercher pour vous montrer un peu les principales masses de la ville. Mais je vous avertis qu'il vous faudra bien un an pour voir tous les détails! Adieu!

A présent, j'entends la voix de lord B***, qui vient me chercher. Il m'a dit qu'il se chargeait d'envoyer mes lettres en France par l'ambassade anglaise, sans qu'elles eussent à passer par les mains de la police papale, qui ne les laisserait point passer du tout.

LA DANIELLA

Rome, U man 185. c

Je crois que je ne resterai pas ici; j'y suis abattu, faible; une tristesse de mort me pénètre par tous les pores. Est-ce de Rome, est-ce de moi que cela vient? Ces entretiens de chaque jour avec vous m'arrachaient à des réflexions trop personnelles et me faisaient vivre en dehors de mon spleen. Je vais tâcher de les reprendre, ne dussé-je pas vous envoyer toutes ces écritures.

Mais si, pourtant ; il faut que je vous promène avec moi dans ce cimetière plus vaste, mais moins imposant mille fois que celui de Pise. Il faut vous montrer Rome comme elle m'apparaît, dussé-je vous faire partager ma désillusion.

Par où commencerai-je? Par le Colisée. Vous connaissez, par la peinture, la gravure et la photographie, tous les monuments de l'Italie. Je ne vous en décrirai aucun. Je vous dirai seulement l'impression que j'en ai reçue. Celui-ci, quoique beaucoup plus vaste, en fait, que ceux de Nîmes et d'Arles, que j'ai vus dans mon enfance, est moins saisissant. La partie des gradins manque, et c'est ce revêtement qui donne à ces vastes arènes leur caractère solennel, et qui aide l'imagination à y reconstruire les terribles scènes du passé. Ici, ce n'est plus qu'une carcasse gigantesque, des constructions superposées dont on ne devinerait pas l'usage si on ne le savait pas d'avance. Et puis n'a-t-on pas imaginé de sanctifier ce lieu funeste par un chemin de croix, c'est-à-dire par un entourage intérieur de petites chapelles uniformes, microscopiques, il est vrai, mais, en revanche, d'un nu et d'un blanc si criard, qu'elles s'emparent de l'œil et le crèvent, quelque effort qu'il fasse pour s'en détacher ! Entre ces chapelles, des échafaudages de planches semblent destinés à un étalage forain ; c'est là que des capucins viennent prêcher pendant le carême. Ce que l'on nous racontait chez vous des incroyables bouffonneries de ces énergumènes, et des scènes burlesques que présentent ces prédications en plein vent, reste beaucoup audessous de la réalité. Il faut l'avoir vu et entendu, pour croire que cela existe encore. On dit que le haut clergé en rit, mais qu'il le tolère, et ne pourrait s'y opposer sans mécontenter le peuple.

Je ne m'en fâcherais pas si ces saltimbanques emportaient leurs baraques et la décoration de petits frontons badigeonnés dont ils ont enlaidi l'arène du Colisée; mais cette décoration bérnite et consacrée durera peut-être plus que le Colisée lui-même. Il faut en prendre son parti, et ne pas s'arrêter sous ces puissantes arcades ruisselantes de végétation, au fond desquelles, au milieu

d'une perspective magique de couleur, on aperçoit, de quelque côté qu'on s'y prenne, un de ces objets disparates qui tuent tout effet, en bannissant toute émotion sérieuse.

— Passons, me dit lord B***, qui avait voulu me servir de guide. Ce n'est rien de plus qu'un tas de pierres bien grand. Il avait presque raison.

Le Forum, les temples, toute cette série de vestiges magnifiques qui s'étend le long du Campo Vaccina, depuis le Capitole jusqu'au Colisée, n'est réellement très-intéressante que pour les antiquaires. Les arcs de triomphe sont seuls assez entiers pour qu'on puisse les appeler des monuments. On est enchanté, cependant, au premier abord, de voir tant d'ossements du grand cadavre montrer encore l'étendue et l'importance de sa vie et de son histoire. Les fragments relevés ou gisants sont beaux, ou riches, ou énormes. Ce qui est resté debout fait encore grande figure à côté des constructions qui ont été accolées ou qui touchent de trop près, à côté surtout d'édifices modernes tels que le Capitole, qui est une jolie chose trop petite pour sa base. Mais, à part l'intérêt historique qui est incontestable, qu'est-ce qui manque donc pour que ces ruines ne produisent pas plus d'effet sérieux sur le commun des mortels comme votre serviteur? Pourquoi n'éprouve-t-il qu'un saisissement de malaise et de regret plutôt que de surprise et d'admiration? Pourquoi lui faut-il faire un notable effort pour se représenter le spectre du passé planant sur ces restes dont l'attitude est encore significative et la pensée lisible»

J en cherche la raison, et je trouve celle-ci, qui est fort banale, mais fort vraie : c'est que les ruines ne sont pas à leur place au beau milieu d'une ville. Plus elles sont belles, plus elles font pa-

raître laid tout ce qui n'est pas elles. La mort et la vie ne peuvent pas trouver un lien, une transition. Elles émettent mutuellement leur empreinte. On se demande ici où est Rome, SI elle existe, ou si elle a existé. C'est l'un ou l'autre, et pourtant je ne vois bien ni l'un ni l'autre. La Rome du passé n'existe plus assez pour m'écraser de sa majesté. Celle du présent existe trop peu pour me la faire oublier, et beaucoup trop pour me la laisser voir. Je sais bien qu'il n'y a pas moyen de relever la Rome antique; mais il m'est venu un projet à l'état de vision qui arrangerait toutes choses à ma guise : ce serait de faire disparaître la Rome moderne et de la transporter ailleurs. Nous laisserions sur place ses palais et ses églises, ses obélisques, ses statues, ses fontaines et ses grands "escaliers ; et, au lieu de ses vilaines rues et de ses affreuses maisons, nous apporterions de beaux arbres et de belles fleurs que nous grouperions assez habilement pour isoler un peu les édifices des diverses époques sans les masquer. Mais nous ne planterions qu'après avoir bien fouillé ce sol immense qui nous rendrait autant de richesses que nous en avons déjà à fleur de terre. Oh! alors, ce serait un beau jardin, un beau temple dédié au génie des siècles, la véritable Rome de nos rêves d'enfant, le musée de l'univers !

Quant à transporter la population dans un air viable et sur une terre cultivée, la chose faite, elle ne s'en plaindrait pas. Elle n'aurait certes pas lieu, même en supposant qu'elle restât sous le joug des prêtres, de regretter l'atmosphère où elle végète et le foyer de pestilence qui l'environne.

Mais assainir cette Rome d'aujourd'hui, au moral et au physique, me paraît plus difficile que le rêve de la transplanter ailleurs.

Disons donc, pour en revenir à l'aspect des choses ici. qu'elles sont mal situées relativement au cadre qui les environne ; un cadre de constructions laides, pauvres, bêtes ou choquantes ; et, par malheur, rien qui puisse être dégagé pour l'oeil, de ces accessoires déplorables, à moins de grands partis pris, de grandes dépenses, de grands moyens et de grandes idées par conséquent. Sans aller aussi loin que moi" tout à l'heure (il ne m'en coûtait rien!), le formidable travail de démolition et de reconstruction auquel se livre aujourd'hui l'édilité parisienne serait ici aux prises avec des éléments grandioses, des rêves magnifiques, sans compter les besoins impérieux d'assainissement que réclame au plus vite une population décimée par la fièvre , même au sein des quartiers réputés les mieux aérés et les mieux entretenus.

Si vous saviez en quoi consiste le nettoyage d'une ville qui possède à chaque coin de rue ce que l'on appelle un immondiziario, c'est-à-dire une borne, souvent décorée d'un fragment antique très-curieux, d'un torse innommé ou d'un pied colossal, sur lequel s'entassent toutes les ordures imaginables! Cela sert à enterrer des chiens morts sous des trognons de choux et beaucoup d'autres choses que je ne vous dirai pas. Comme les rues sont étroites et les dépôts considérables, il faut y marcher à mi-jambe ou rebrousser chemin. Ajoutez à cela l'aimable abandon du peuple romain, qui, en quelque lieu qu'il se trouve, sur les marches des palais ou des églises, sous le balai même des custodes irrités, sous les yeux des femmes et des prêtres, s'accroupit, grave, cynique, le cigare à la bouche, ou chantant à pleine voix. Je me demande comment les poètes contemplatifs dont je vous parlais l'autre jour ont tant pleuré sur les ruines et se sont assis sur tant de fûts de colonnes sans être asphyxiés, car les ruines sacrées sont presque aussi polluées que les rues fréquentées et les

places publiques; et, l'autre jour, j'ai vu la belle Medora au bras de mon ami Brumières, levant les yeux vers le fronton de Sainte-Marie-Majeure, et s'extasiant sur les délices intellectuelles de Rome..., mais promenant sa longue robe de soie et ses immensurables jupons brodés... J'avoue que je n'ai pu retenir un fou rire, et que, ne pouvant plus songer à cette romantique beauté sans me représenter le spectacle de cette distraction, je sens que je ne pourrai jamais devenir amoureux d'elle.

Je vous demande bien pardon d'associer dans votre pensée l'image de Rome à celle de la révoltante obscénité de ses coutumes et franchises; mais c'est le trait caractéristique qui, du premier moment, vous donne la clef de l'ensemble. L'abandon absolu de toute pudeur, l'absence de répression, la magistrale insouciance du passant, la fièvre et la mort planant sur le tout malgré une incessante pluie d'eau bénite, cela explique bien des choses, et il ne faut pas s'étonner si l'on a pu bâtir tant de cahuttes avec les pierres des édifices sacrés, si des guenilles immondes flottent sur les précieux bas-reliefs incrustés dans tous les murs, et si, dans le monde moral que cet extérieur

LA DÂNIELLÂ

V a (les vices iitâmes vainement arrosés d'eaux des vertus natives écrasées sous d'effroyables

représente, il lustrales, et

"^'je'^mè «uis relevé de l'abattement moral où m'avait plongé cette première impression, au milieu des Tiiermes de Laracalla Ceci est une ruine srandiose et dans des proportions colos-aïes-c'est renfermé,\-est isolé, silencieux et respecte. Là, on sent la

terrifiante puissance des Césars et l'opulence d'une nation enivrée de sa rovaute sur le monde.

Mais ce (lui, pour mon usage personnel, me semble préférable à tout, ici, ce qui est unique dans l'univers, c'est le coup d'œil que, par un ciel sombre et rougeâtre, présente la via Appia, cette route des tombeaux dont on parle moms^dans les livres 'aue de tout le reste, et dont je ''

n'avais vif aucune

marchez est, en , et les roues des

ima^e Je crois que cela est en grande partie nouvellement exhSmé et n'a pas encore eu trop de larmes de poètes. Je Yois qu'on fouille encore et que, tous les jours, on découvre de nouvelles tombes. Cette étroite, mais incommensurable perspective de ruines tumultueuses, est d'un effet que vous pouvez rêver incomparable, sans crainte d'aller trop lom. L est une route bordée, sans interruption, de monuments antiques de toute dimension et de toutes formes, avec un caractere harmonieux et une profusion de débris d une grande beauté. On a rassemblé tous ces fragments épars et enfouis; on a réussi à rétablir assez chaque tombeau pour qu'ils aient tous un sens, Tine physionomie, et la plupart de leurs inscriptions solennelles ou facétieuses. Cela s'étend dans la campagne de Rome pendant plus d'une lieue; et, si l'on fouille toujours, on trouvera peut-être tous les monuments de cette route-cimetière qui allait jusqu'à Capoue.

Le pave de lave basaltique sur lequel vous beaucoup d'endroits, la voie basaltique même voitures s'enfoncent dans les mêmes rainures qui furent creusées par le passaae des chars. A droite et a gauche de cette voie qui coupe a vol d'oiseau dans la

campagne de Rome Uinùà Albano, vous voyez s'élever, dans le désert, les doubles et triples lignes de ces aqueducs monumentaux dont la rupture et l'abandon font la beauté du tableau et, en partie, l'insalubrité du pays. Les souvenirs abondent : le tombeau de Sénèque, le champ de bataille des Horaces, le temple d'Hercule le cirque de Romulus, et, ce qui est encore un monument debout et imposant, le mausolée splendide de Cecilia Metella ■ mais je ne suis qu'un pauvre peintre, et je ne vous parle que de ce qui frappe les yeux. C'est beau, c'est grand, c'est coloré, c'est étrange surtout, cette via Appia, et d'un caractère de désolation que ne trouble aucune construction moderne, aucun accident vulgaire.

Je suis descendu d'un degré de plus dans le mépris de misp Wedoi-a en avouant, après une journée de courses avec lord B** ' i, que la plus vive sensation rie cette journée avait été le tableau que 'C vais vous dépeindre.

Tartaslia, qui, bon gré mal gré, nous suit partout, et qui, en dépit du silence que nous lui imposons, trouve moyen de nous faire faire sa volonté, nous avait conduits au fond d'un abominable égout placé sous des jardins, dans un coin tout rustique du Vélabbre; car il faut vous dire qu'à chaque pas et sans transition, cette ville est une ruine antique, une cité chrétienne, un quartier noble, et une campagne. Nous avons descendu un petit chemin malpropre, et vu, dans une sorte de précipice infect, un bonhomme lancer les charognes dont sa charrette était chargée. Cette voirie, c'est la Chava maxima; cela a plus de deux mille ans d'existence. Ce fut un grand ouvrage pour assainir Rome, et c'est si solidement construit en blocs de travertin et de pépérin, que cela sert encore à recevoir les eaux des égouts du quartier et à les

porter dans le Tibre. Mais je doute que la police s'en occupe beaucoup, puisqu'il est maintenant à moitié comblé par les immondices, et qu'on trouve plus simple d'y jeter des chevaux morts que de faire un Irou pour les enterrer.

Lord B*^', qui est fort las d'antiquités, jurait après Tartaglia. lorsqu'on revenant sur nos pas, nous remarquâmes un détail qui nous avait échappé ■. c'est une exca\ation dans le tuf où, au fond d'un petit antre noir, coule VAqna arge.ntina, flot de cristal dont on ianore l'origine. Cette eau, si belle et si précieuse dans une ville où les eaux sont presque toutes funestes, est à la merci de la première lavandière venue. Il y en avait là une que je n'oublierai jamais. Seule dans cet antre, grande, maigre, jadis belle, hideusement sale, velue do haillons couleur de terre, ses longs cheveux, encore noirs, épars sur son sein nu, pendant comme celui d'une vieille Euménide, elle lavait, battait et tordait avec une sorte de rage qui m'a fait penser aux fantastiques lavandières de nuit de nos légendes gauloise.^ ; mais elle n'en avait que l'activité : c'était une Romaine ou plulùl une Latine. Elle chaulait quelque chose

d'inou'i. avec une voix haute, nasillarde et plaintive,- dans un patois dont je ne saisisais que ces rimes souvent répétées : mnr, amar. J'aurais été désolé que Tartaglia me traduisit la reste ou qu'il m'apprît quel était ce dialecte. On sent en soi le besoin de respecter les mystères de certaines sensations. J'aurais été également fâché de songer seulement à faire un croquis de cette pythonis détronée, qui se trouvait là comme sortie de terre," frappant l'eau en cadence et essayant sa voix enrouée après deux ou trois mille ans d'inhumation sous les ruines de Rome. Non, ce n'est pas moi qui dirai maintenant cette formule classique que

l'on trouve dans les romans: // ctit failli à cette scène le pinceau d'tin grand maître! Non, certes, il ne fallait rien que voir entendre et se souvenir. Il y a des choses qu'on ne prend sur le fait par aucun moyen matériel : l'âme seule s'en empare. J'aurais bien défié le plus habile musicien de noter ce que chantait la sibylle. Cela n'avait aucun rhj thme, aucune tonalité appréciables d'après nos règles musicales. Et cependant elle ne chantait pas au hasard, elle no chantait pas faux selon sa méthode, car je l'écoutai longtemps, je vis que chaque couplet repassait exactement dans ^ les mêmes modulations et la même mesure. Mais que cela était étrange, lugubre, funéraire! Ce thème peut être unetradition aussi ancienne que la Chaca maxima C'était peut-être là le chant primitif des Latins, et ce serait peut-être beau si nos oreilles, faussées par un système inflexible, pouvait l'admettre ou le comprendre.

Voilà comment je peux vous expliquer, à vous, l'émotion qui m'avait gagné, et que lord B'^*' voulut ensuite me faire traduire en paroles convenables à sa précieuse nièce. Je n'aurais pu en venir à bout; je m'en lirai par des plaisanteries, et il en résulta quelque aigreur entre nous, au grand contentement de Brumières, qui était là à prendre le thé, et qui ine pousse le coude pour encourager, chaque fois que l'occasion se présente de me rendre insupportable à l'objet de son culte.

Zi mars.

Je vous ai bien assez promené aujourd'hui chez les nlorts. Auus serons forcés d'y retourner, car ici il n'y a pas moyen d'en sortir; mais, pour aujourd'hui, il faut que je vous parle un peu des vivants.

Miss Medora est donc tout à fait persuadée que j'ai l'horreur du beau, et j'ai bien senti, dans ses paroles, que, la Daniella aidant, Tartaglia avait fait les affaires de mon camarade. On sait que je me défends d'adorer les charmes irrésistibles de miss Medora, et que j'ose trouver plus piquants ceux de la soubrette. La soubrette elle-même a l'air de croire à mon amour, vu que je continue mon rôle et que je l'accable de compliments exagérés. Brumières pouasse sa pointe et se nourrit d'espérances que" je crois tout aussi folles que celles dont Tartaglia persiste à vouloir m'enSévrer.

Cela fait une situation assez piquante et qui m'égayerait si je pouvais secouer je ne sais quel manteau de glace tombé sur mes épaules et sur mon esprit depuis que je suis à Rome. 11 faut pourtant que je lâche de ne pas vous ennuyer aussi, et je veux vous dire quelle singulière conversation j'ai entendue avant-hier ; cela fera la suite, et, à certains égards, la contrepartie de celle que j'ai surprise à la Uèserce. Il paraît que je suis destiné à m'emparer, comme malgré moi, des secrets d'autrui. Ne me dites pas que je fais métier d'écouler aux portes ou au travers des cloisons. Vous allez voir combien la chose est arrivée.

Pour vous la faire comprendre, il faut que je vous dise où et comment je suis logé. ,,.,.,.

11 arrive qu'liuelois, dans ces grands palais d'Italie, que les deux étages principaux sont la propriété de personnages différents, il en a été ainsi dans celui où je me trouve, car ces deux habitations juxtaposées ont été arrangées de manière à être bien distinctes l'une de l'autre. Nulle communication entre le premier et le second. Quand je vais dîner avec mes Anglais, j'ai à descendre jusque dans la rue pour remonter chez eux

L^ nANIF.I.LA

par une autre porte située sur une autre façade de l'édifice.

Mais cette disposition particulière n'a pas été prise lors de la construction du palais, et il se trouve dans mon appartement, dans ma chambre même, une porte donnant sur un petit escalier qui aboutit à une impasse. C'était autrefois, sans doute, une des communications pour le service intérieur de la maison, et elle est parfaitement fermée. J'avais exploré cet escalier le jour de mon installation, et, voyant qu'il n'aboutissait qu'à un gros pilier pris dans la maçonnerie, j'avais jugé par là inutile d'en demander la clef.

Avant-hier donc, vers six heures, comme je venais de rentrer pour faire un peu de toilette (car il est à peu près impossible de songer à dîner dehors, lady Harriet m'envoyant dire sept fois tous les matins qu'elle couvrait sur moi pour le soir), je fus surpris de trouver cette porte ouverte et le très-remarquable (|ualilo berret basque de Tartaglia sur la première marche. Je l'appelai, il ne répondit pas; mais il me sembla entendre remuer au fond de l'impasse, et j'y descendis dans l'obscurité. Quand je fus à la dernière marche, je sentis une main se poser sur mon bras.

— Que fais-tu là, coquin? lui dis-je reconnaissant le sangsûge de mon drôle.

— Cliut ! chut! tout bas! me répondit-il d'un ton mystérieux. Écoutez-la, elle parle de vous'

Et, m'attirant avec lui contre la muraille, il m'y retint par le bras, et j'entendis, en effet, prononcer mon nom. _ .

C'était la voix de miss Medora qui m'arrivait à l'oreille, comme au moyen d'un cornet acoustique, et qui disait :

— Tu déraisonnes ; il le trouve laide, et c'est une coquetterie à mon adresse, de faire semblant...

Un éclat de rire de la Daniella interrompit la jeune lady J'aurais dû n'en pas écouler davantage. Oh! cela, j'en conviens, et voilà que, suivant la prédiction de Brumières, je subissais fatalement la mauvaise influence de cette canaille de Tartaglia; mais croyez-vous qu'un homme de mon âge, quelque sérieux que l'ait rendu sa destinée, puisse entendre deux jolies femmes parler de lui, et résister à la tentation de prêter l'oreille?

La Medora avait, à son tour, interrompu le rire de la Frascattine par une réprimande assez aigre.

— Vous devenez sotte, lui disait-elle, et prenez garde à vous ! Je ne souffrirais pas auprès de moi une fille qui aurait de vilaines aventures.

— ^Qu'est-ce que Votre Seigneurie appelle vilaines aventures? reprit vivement la Daniella. Qu'yaurait-il de vilain à être aimée de ce jeune garçon? Il n'est ni riche ni noble, et il me conviendrait beaucoup mieux qu'à Votre Seigneurie.

Là-dessus, miss Medora fit une moiale à sa femme de chambre, essayant de lui prouver qu'un homme de ma condition, bien élevé comme je le paraissais, ne pouvait prendre l'amour au sérieux avec une grisette, avec une artigiana de Frascati; qu'elle serait trompée, abandonnée, et que, pour un moment de vanité satisfaite, elle aurait à pleurer tout le reste de ses jours.

La Daniella ne me semble pas fille à tant se désespérer, le cas échéant, car elle continua sur un ton (rès-décidé :

— Laissez-moi penser de tout cela ce que je veux, signera, et renvoyez-moi si je me conduis mal. Le reste ne vous regarde pas, et les sentiments c'a ce jeune homme pour moi ne peuvent que vous diverlir, puisqu'il vous déplaît encore plus que vous ne lui déplaisez.

La discussion alla quelque moment ainsi; mais, d'aigredouce, elle devint tout à coup violente. Miss Medora se plaignait d'être mal coiffée (il paraît qu'on la coiliait pendant ce colloque) ; et, conjme la Daniella assurait avoir fait de son mieux et aussi bien qu'à l'ordinaire, l'autre s'emporta, lui dit qu'elle le faisait exprès, et, s'élant apparemment décoiffée, elle donna l'ordre de recommencer. Il v eut des larmes de la Daniella ; car, après un moment de silence. l'Anglaise reprit :

— Allons, sottte, pourquoi pleures-tu ?

— A'ous ne m'aimez plus, dit l'autre. Non! depuis que ce jeune homme est ici, vous n'êtes plus la même : vous avez du dépit, et je vous dis, moi, que vous l'aimez.

— Si je ne vous savais folle, répondit l'Anglaisé irritée, je vous chasserais pour les impertinences que vous dites à tout propos; mais je vous prends pour ce que vous êtes, une sauvage I Allons, venez me mettre ma robe.

Le bruit d'une porte, brusquement fermée, mit fin à cette querelle et ii mon péché de curiosité. En cherchant à retrouver l'escalier, je m'aperçus que Tartaglia était toujours près de moi vi qu'il n'avait pas dû perdre un mot de tout ceci. Je l'avais oublie.

— Mais, insupportable espioii, lui dis-je, pourquoi es-tu

venu-là, et comment oses-tu le permetlre de surprendre les secrets d'une maison qui t'accueille et te nourrit?

— En cela, répondit l'impudent personnage, nous sommes à deux de jeu, mossiou !

— Fort bien, pensai-je, j'ai ce que je mérite.

Et, pour ne pas faire avec lui le pendant de la scène des deux jeunes tilles, je remis ma réplique à un autre moment.

— .4vant de remonter, me dit-il en me retenant avec son incorrigible familiarité, donnez-vous donc le plaisir de regarder la jolie invention !

Et, frottant sur le mur une allumette qui prit feu, pour nous éclairer sutlisanunent, il me montra, sous le renforcement de la muraille, contre le pilier, une petite ouverture simulant l'absence d'une brique. J'y collai mon œil, et ne vis pas le plus petit rayon de lumièi-e.

— Il n'y a rien là pour la vue, continua le cicérone de cet arcane domestiiiae. Cela serpente dans le mur; c'est arrangé pour entendre. C'est comme une oreille de Denys.

— Et l'invention est de toi ?

— Oh ! non, certes ! Je n'étais pas né quand celui qui a imaginé ça est mort. C'était un cardinal jaloux de sa bellesœur, qui...

Je remontai à ma chambre. J'ai peu de goût pour les historiettes scandaleuses de Tartaglia. Vraies ou fausses, elles sont une satire si sanglante des mœurs des princes de l'Église, et, en

même temps, je le vois tellement dévot, que je me tiens avec lui sur mes gardes. Il est trop libre dans son langage pour n'être pas mouchard, et agent provocateur par-dessus le marché.

— Mossiou! mossicm! dit-il en riant quand j'eus refermé la porte en lui promettant beaucoup de coups de pied quelque part si je l'y reprenais; vous ne feriez point cela! Je suis uu Romain, moi, et, au contraire de la Medora, qui fait l'indifférente parce qu'elle est lâchée, vous tintes le fâché pour cacher que vous êtes content. J'espère que vous en êtes sûr, à présent, que j'avais raison? Vous êtes aimé ! Je ne me trompe jamais, moi! .Allez, allez. Excellence, n'ayez pas peur. En écoutant souvent par là, vous saurez comment il faut vous conduire, et je vois, à présent, que vous vous y prenez bien. Vous poussez au dépit pour faire pousser la passion. C'est bien, je suis content de vous ; mais vous, quand vous serez milord, souvenezvous du pauvre Tartaglia.

Là-dessus, il sortit plus enchanté que j'aurais de lui-même.

La première parole que j'adressai à Medora, au moment du dîner, fut une louange exorbitante sur l'admirable arrangement de ses cheveux. J'étais, vous le voyez, dans une disposition d'esprit profondément scélérate ; mais il est certain que cette Daniela a un goût exquis et qu'elle est pour moitié dans ses triomphes de beauté de sa maîtresse.

— Pauvre fille, pensais-je , elle aussi , elle a des cheveux magnifiques qui sont peut-être plus à elle que ceux de cette Anglaise, et on ne les aperçoit que quand son mouchoir blanc se dérange.

Dans la querelle que j'avais entendue, certes la provoquée, la méconnue et l'humiliée était cette pauvre Frascatine. N'estce pas

une chose contre nature pour une jeune fille d'avoir à s'elfacer pour faire place à une autre, et de consacrer sa vie à orner une idole en s'oubliant soi-même? Et, parce que cette humble prêtresse de la Medora se permettait de croire à mes hommages, la déesse courroucée l'avait menacée de la chasser de son sanctuaire '

— Certainement, lui dis-je, je ne vous ai jamais vue si bien arrangée. "

— Vous croyez? répondit-elle du ton d'une femme au-dessus de ces misères. Je m'arrange toujours moi-même, et j'y mets si peu de temps !

— Ah! vraiment? Vous avez l'adresse d'une fée et le goût d'une véritable artiste.

Nous étions seuls, elle en profita pour être coquette, et même un peu lourdement, comme le sont, je crois, les Anglaises quand elles s'en mêlent.

— Ne faites donc pas semblant de me regarder, dit-elle; je ne suis pas belle du tout dans votre opinion.

— C'est vrai, répondis-je en i-Jant; vous êtes laide, mais bien coiffée, et j'envie votre habileté.

— Ah ! et pourquoi faire? Voulez-vous donc natter et crêper vos cheveux?

— Je voudrais, dans l'occasion, savoir dire à un modèle comment il faut s'arranger. Est-ce que vous me permettez de regarder de près?

— Oui, regardez bien, et vous direz à la fameuse lavandière de VAqiia argentina de s'arranger comme moi. Ah çà! vous touchez à mes cheveux? Savez-vous qu'on ne doit pas loucher à un seul cheveu d'une Anglaise?

LA DANIELLA

— J'ai cp (li-oil-là, ne vous semble-t-il pas?

— Vous? et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Parce que, auprès de vous, je suis absolutaenl calme et indifférent Je suis ie seul homme au monde capable d une pareille imbécillité ! donc, le seul homme qui ne puisse vous inquiéter et vous offenser en aucune façon.

il faut vous dire que j'avais senti, au toucher, en elleu- " rant la grosse tresse de son chignon, la diflerence des cheveux niorts avec les vivants, et cela me donna 1 aplomb

d'aiouter' . ,

— Croyez-vous qu'une femme qui n aurait pas, comme vous, cette profusion de cheveux, pourrait imiter votre coitluie?

— Je n'en sais rien, répondit-elle brusquement en me lançant un regard d'aversion où je crus lire clairement ces paroles • « Vous savez que ma grosse tresse n'est pas à moi, parce que la Daniella vous l'a dit, ou qu'elle m'a coiffée de manière à rendre l'artihce visible. » j „ • . ■ ■

Elle sortit au bout d'un instant, et, quand elle revint, je vis que l'on avait retouché à la coiffure. Je me repentis de mon impei ti-

nence ; ceci avait du causer de nouvelles larmes a la pauvre Frascatine.

Je vois que je suis' une pomme de discorde et que je dois cesser absolument de taquiner lune ou l'autre. J'espère être quille envers Brumières et m'être consciencieusement assure l'antipathie de Medora. Les impertinences de la soubrette m'ont bien aidé à obtenir ce résultat; mais les choses ne doivent pas aller plus loin, si je ne veux pas que l'orage retombe sur la pauvre fille.

,

Savez-vous que je m'attache réellement a la personne la moins aimable de la maison ? Je ne parle pas de ce pauvre Bullalo qui a réellement beaucoup d'esprit et de savoir-vivre, mais au véritable chien galeux de la famille, a lord B"-, le prosaïque, le petit esprit, le vulgaire, lignorani, I homme nul, sans cœur et sans intelligence? Car telle est I opinion bien arrêtée désormais de lady Harriet sur le compte de 1 homme qu'elle a aimé jusqu'à la consomp-tion, jusqu'à l'étiisie. Quand je regarde cette courte et ronde personne, si bien guérie, si fraîche dans son soleil d'automne, et si aimable quand elle oublie de déplorer la médiocrité de son mari, je ne puis m'ompécher de m effrayer à la pensée de l'amour. Est-ce donc la une des réactions' inévitables des grandes passions, et faut-il absolument, quand on a été adoré, tomber dans ce mépris que les délicatesses d'un grand savoir-vivre peuvent à peine dissimuler chez lady B""", mais qui navrent son orgueil comme un poison lent ii dose continue? Ceci ne serait rien encore, et vous me direz que je ne cours pas si grand risque d'inspirer de grandes passions. C'est bien mon avis; mais, si, par hasard, j'étais capable d'en ressentir une et d'obtenir, pour compagne de ma vie, une femme adorée, serais-je donc condamné, un jour ou l'autre, à

éprouver les angoisses et les écœurements d'une désillusion comme celle dont lady B*** me montre le triste exemple?

Il y a une chose certaine, cependant, c'est que lady B*** est dans l'erreur sur le compte de son mari et sur le sien propre. Lord B" lui est infiniment supérieur sous tous les rapports sérieux. Sans avoir beaucoup d'instruction ni d'esprit, il en a infiniment plus qu'elle; et, quant au caractère, il y a en lui une loyauté, une chasteté, une candeur, une philosophie, une générosité à la fois spontanées et raisonnées qui laissent bien loin derrière elles la douceur naturelle, la libéralité insouciant et la sensiblerie exaltée de sa femme. En somme, ce sont deux bonnes et honnêtes natures; mais ici le mari a toutes les qualités essentielles de l'homme, et l'épouse n'a que les agréments vulgaires de la femme. Lady Harriet est un type que l'on voit partout; lord B**^ est une précieuse originalité, et, dans le cercle obscur des vertus privées, une supériorité réelle.

Au fond, je crois voir que ces deux âmes froissées ne se haïssent point, et que, tout en maudissant le joug qui les lie, elles ne le verraient pas se rompre sans douleur et sans effroi. Quelle est donc la cause du désenchantement de l'une et du découragement de l'autre? Peut-être une fausse appréciation du monde extérieur, trop de dédain pour ce monde, de la part du mari, trop d'estime, de la part de la femme. Mais le dédain, chez lord B**, vient d'un excès de modestie personnelle, et, chez lady Harriet, l'engouement résulte d'un fonds de vanité frivole.

Voilà donc un ménage à jamais troublé, deux existences profondément gâtées et stériles, parce qu'une femme manque de bon sens, et un homme de présomption !

Je suis arrivé vile à parler de cette plaie secrète avec lord B'^*. Son seul défaut, c'est de la laisser voir trop facilement. Il y a si longtemps qu'elle le rongel Peul-élre aussi n'est-il pas né avec beaucoup d'énergie. Je lui ai appris que

j'avais entendu sa conversation avec l'officier de marine, à la Réserve, et que j'avais résolu de lui en garder le secret, même avant de prévoir que nous serions liés ensemble. 11 m'en sait un gré infini et me tient pour un homme excessivement délicat. Il ne s'aperçoit pas que ma discrétion ne sert pas à grand'chose, et que son attitude pénible, mélancolique et un peu railleuse auprès de sa femme, fait deviner à tout le monde ce que je sais avec plus de détail seulement. Je me suis permis de le lui dire, et il m'a remercié de ma franchise, en promettant de s'observer ; mais lady Harriet a, dans ses indignations rentrées ou dans ses soupirs de compassion, quelque chose de si blessant pour lui, que je doute de l'utilité de mes humbles avis. Il semble, d'ailleurs, que tous deux soient tellement habitués à ne pas s'accepter, qu'ils périraient d'ennui et ne sauraient plus que faire d'eux-mêmes, si on arrivait à les mettre d'accord.

La belle Medora devrait être un trait d'union entre eux; mais il ne paraît pas qu'elle y ait jamais songé. C'est, je le crains bien, une tête éventée, sous son air grave et pensif. Élevée à travers champs par une mère voyageuse, ensuite orpheline et promenée de famille en famille, elle a fait acte d'indépendance dès sa majorité (car elle a déjà quelque chose comme vingt-cinq ans), en choisissant sa tante Harriet pour chaperon définitif. Cette préférence s'explique peut-être par des affinités de goût et d'habitudes ; amour de la parure, de la paresse et de l'apparence en toutes choses. Elles nous font l'honneur d'appeler cela des goûts d'ar-

tistes. Et puis la jeune personne a fait cause commune de plaintes et de dénigrements moqueurs avec la chère tante contre le pauvre oncle. Lord B*** en souffre et le supporte.

— Elle a doublé ma part de blâme, dit-il, en apportant son contingent de remarques défavorables sur mon compte ; mais, d'autre part, elle a allégé mes ennuis en réussissant à faire rire Harriet. C'est presque toujours à mes dépens; mais, du moment qu'elle rit, elle est un peu désarmée, et si on me méprise davantage, du moins on me laisse plus tranquille.

Nous avons retiré du journal de Jean 'Valreg quelques chapitres que nous nous proposons de publier à part. Les impressions de voyage l'emportaient trop sur le roman de sa vie, et, dans le choix que nous avons fait, nous désirons rétablir un peu l'équilibre auquel il ne songeait nullement à s'astreindre, en nous écrivant ces réflexions.

Nous ne le suivrons donc ni dans les musées, ni dans les églises, ni dans les palais de Bome, et c'est à Frascati que nous reprendrons le fil de ses aventures.

Frascati, 31 mars.

Je crains, mon ami, d'avoir été bien spleenétique ces jours derniers. Mon dégoût de Rome s'est terminé par quelques jours de maladie. J'ai quitté Rome et j'espère être mieux ici.

La principale cause de mon mal, c'est le froid que j'ai éprouvé à Tivoli. C'est bien beau, Tivoli ! Je vous en parlerai un autre jour. Je sais que vous voulez, avant tout, que je vous parle de moi. La bonne lady Harriet, me voyant trembler la fièvre, — cela m'avait pris comme un état convulsif eu rentrant de cette course,

— a prétendu me soigner et me veiller elle-même. Son mari a eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que cela me gênait et me contrariait au point de me rendre beaucoup plus malade, et c'est lui qui s'est chargé de moi. Mais avec quelle délicatesse et quelle bonté ! Cet homme est réellement excellent ! Voyant que j'éprouvais comme les chats, le besoin de me cacher d'être malade, il s'est caché lui-même derrière mon lit et ne s'est montré que quand, battant la compagne, j'ai été hors d'état de comprendre la sollicitude dont j'étais l'objet.

Je suis resté ainsi deux fois douze heures, avec un intervalle de douze heures entre les deux accès. Un bien habile et bien digne médecin français m'a soigné à propos et sauvé, je crois, d'une plus grave maladie. Je dois dire que la petite Daniella m'a montré aussi beaucoup d'intérêt, et que, dans

mes moments lucides, je l'ai vue autour de moi, aidant lord B*^* à me dorloter. Et puis je ne l'ai plus revue, et même, lorsque je l'ai cherchée dans le palais pour lui faire mes remerciements et mes adieux au moment du départ, il m'a été impossible de l'apercevoir.

C'est qu'il faut vous dire que je me suis enfui à la sourdine. Aussitôt que j'ai été sur mes pieds, je me suis fait conseiller la campagne pour quelques ours, par le docteur Mayer. J'aurais voulu retourner à Tivoli; mais l'air y est mauvais, et c'est Frascati qui m'a été désigné. Lord B*^* voulait m'y amener et s'occuper de mon installation ; mais je déteste tant occuper les autres de ma sotte personne, encore nerveuse et irascible comme on l'est quand on se sent affaibli, que je me suis sauvé avant le jour désigné pour le voyage. J'ai pris une petite voiture de louage, et me voilà enfin libre, c'est-à-dire seul.

Frascati est à six lieues de Rome, sur les monts Tusculans, petite chaîne volcanique qui fait partie du système des montagnes du Latium. C'est encore la campagne de Rome, mais c'est la fin de l'horrible désert qui environne la capitale du monde catholique. Ici, la terre cesse d'être inculte et la fièvre s'arrête. Il faut monter pendant une demi-heure, au pas des chevaux, pour atteindre la ligne d'air pur qui circule audessus de la région empestée de la plaine immense ; mais cet air pur est moins dû à l'élévation du sol qu'à la culture de la terre et à l'écoulement des eaux ; car Tivoli, plus haut perché du double que Frascati, n'est pas à l'abri de l'influence maudite.

Aux approches de ces petites montagnes , quand on a laissé derrière soi les longs aqueducs rainés et trois ou quatre lieues de terrains ondulés sans caractère et sans étendue pour le regard, on traverse de nouveau une partie de la plaine dont le nivellement absolu présente enfin un aspect particulier assez grandiose. C'est un lac de pâle verdure qui s'étend sur la gauche jusqu'au pied du massif du mont Gennaro. Au jour du soleil, quand l'herbe fine et maigre de ce gigantesque ■ «jue pâturage est un peu échauffée par l'or du couchant et l'adoucée par les ombres portées des montagnes, le sentiment de la grandeur se révèle. Les petits accidents perdus dans ce cadre immense, les troupeaux et leurs chiens, seuls bergers qui, en de certaines parties du steppe, osent braver la chaleur, toute la journée, se dessinent et s'enlèvent en couleur ■ avec une netteté comparable à celle des objets lointains sur la mer. Au fond de cette nappe de verdure, si unie que l'on a peine à se rendre compte de son étendue, la base des montagnes semble nager dans une brume mouvante, tandis que leurs sommets se dressent immobiles et nets dans le ciel. Mais, en résumé, voici la critique qui se présente à mon esprit sur l'effet

bien souvent manqué de la plaine de Rome. Je dis manqué par la nature sur l'œil des coloristes, et peut-être aussi sur l'âme des poètes. C'est un défaut de proportion dans les choses. La plaine est trop grande pour les montagnes. C'est une étoile énorme avec un petit cadre. Il y a trop de ciel, et rien ne se compose pour arrêter la pensée. C'est solennel et ennuyeux, comme en mer un calme plat. Et puis le genre de civilisation de ce pays-ci trouve moyen de tout gâter, même le désert. Puisque désert il y a, on voudrait le voir absolu, comme la prairie indienne de Cooper, dont les défauts naturels me semblent, d'après ses descriptions et les images que j'ai vues, assez comparables à ceux d'ici ; de trop petites lignes de montagnes autour de trop grands espaces planes; mais, au moins," la prairie indienne exhale le parfum de la solitude. et l'œil du peintre qui voit, quoiqu'il fasse, à travers sa pensée, peut se reposer sur une sensation d'isolement complet et d'abandon solennel.

Ici, n'espérez pas oublier les maux passés ou présents de l'état social. Cette plaine est parsemée de détails criards, d'une multitude de petites ruines antiques plus ou moins illustres ; de tours guelfes ou gibelines, très-grandes de près, mais microscopiques sur cette vaste arène ; de cahutes de paille, assez vastes pour abriter, la nuit, les troupeaux errants pendant le jour, mais si petites à distance, qu'on se demande si un homme peut y loger. Ce semis de détails toujours trop noirs ou trop blancs, selon l'heure et l'effet, est insupportable, et fait ressembler la plaine à un camp abandonné.

Pardonnez-moi cette critique froide de lieux qu'on est forcé par l'usage de trouver admirables de lignes et ruisselants de poésie. Il faut bien que je vous explique pourquoi, sauf de rares ins-

tants où l'œil saisit un détail par hasard harmonieux (les troupeaux le sont toujours et partout) et une échappée entre deux buttes où, par bonheur, il n'y a pas de ruines tranchantes, je m'écrie intérieurement :

— Laid, trois fois laid et stupide le steppe de Rome! o mes belles landes plantureuses de la Marche et du Bourbonnais,

personne ne parle de vous! Voilà ce que c'est que de manquer de peste, de cadavres, de rapins et de larmes de po'ète !

Enfin, ici, à Frascati, on entre dans un autre monde, un petit monde de jardins dans les rochers, qui, grâce au ciel, ne ressemble à rien et vous fait comprendre les délices de la vie antique. Je tâcherai de vous en donner peu à peu l'idée ; car c'est un cachet bien tranché, et voici la première fois que je me sens vraiment loin de la France et dans un pays nouveau. Pour aujourd'hui, je ne vous parlerai que de mon installation dans un domicile étrange comme le reste.

Oubliez vite ce mot que je viens de dire : les délices de la vie antique, en parlant de la villégiature romaine. La campagne qui m'environne mérite le titre de délicieuse ; mais la civilisation n'y a point de part pour le pauvre voyageur, et, si les villas princières que je vois de ma fenêtre attestent un reste de magnificence, la population ouvrière et bourgeoise qui végète à leur pied ne me paraît pas s'en ressentir le moins du monde.

La ville est pourtant jolie, non-seulement par sa situation pittoresque et son côté de ruines pendant sur le ravin, mais encore par elle-même. Elle est bien coupée et assez bien bâtie. On y arrive par une porte fortifiée qui a du caractère ; la place, bien italienne avec sa fontaine et sa basilique, annonce une importance,

une étendue et une aisance qui n'existent pas; mais c'est comme cela dans toutes ces petites villes des Etats de l'Église : toujours une belle entrée, des monuments, quelques grandes maisons d'aspect seigneurial, quelque villa élégante ou quelque riche monastère ayant à vous montrer quelques tableaux de maîtres; et puis, pour cité, une bourgade d'assez bon air, peuplée de gueuilles et recelant à l'intérieur une misère sordide ou une insigne malpropreté.

Je SUIS entré dans vingt maisons pour trouver un coin où je pusse m'établir, et Dieu sait qu'élevé dans un pauvre village de paysans, je n'apportais pas là de prétentions aristocratiques. J'ai trouvé partout le contraste particulier à ce pays : un luxe de décoration inutile au milieu d'un dénûment absolu des choses les plus nécessaires à la vie. Dans la plus pauvre demeure, des sculptures et des peintures : nulle part, à moins de prix exorbitants, un lit propre, une chaise ayant ses quatre pieds, une fenêtre ayant toutes ses vitres. J'entrais dans ces maisons sur leur mine. Bien bâties et tenues fraîches, au dehors, par un air pur, elles annonçaient l'aisance. On est tout surpris de trouver, dès l'entrée, une sorte de vestibule voûté qui sert de latrines aux passants; un escalier noir, étroit, avec des marches de deux pieds de haut, conduisant à un bouge infâme dont l'odeur vous fait reculer. Il est vrai que l'on a du marbre sous les pieds et des fresques telles quelles sur la tête. Le superflu est le nécessaire pour le Romain, et réciproquement.

L'intérieur de VAlbergo Nobile de Frascati , ancien palais vendu et revendu, est une curiosité sous ce rapport. On traverse de vastes salles remplies de statues de marbre blanc, copiées sur des antiques. Dans un grand hémicycle qui sert de salon principal, il

y a tout un Olympe d'une colossale bêtise. Ailleurs, ce sont des chambres représentant des paysages vus à travers des colonnes, des salles de bain fort agréables, avec des baignoires de marbre blanc sur le modèle des vasques antiques; d'autres endroits plus secrets encore sont aussi en marbre blanc et décorés de sculptures. Puis sur tout ce luxe de parois, des loques de tapis rapiécés, des fauteuils dépareillés, si gras et si vermoulus, qu'on n'ose s'y asseoir; des lits rembourrés d'ardoises, et, pour ornements, des vases en cartonnage fané, rouge et or, contenant des bouquets de plumes de paon. Je m'imagine que le roi de Tombouctou, ou le grand chef des Têtes-Plates, se pâmerait d'aise devant un pareil goût de décoration.

Ce que j'ai enfin trouvé de plus confortable et de moins cher, c'est la villa Piccolomini, où me voilà installé. C'est une grande maison carrée, largement bâtie, et qui, malgré son dénûment et son état de dégradation, mérite encore le titre de palais. Un perron, à marches brisées et disjointes, où il faut se baisser pour passer sous le linge qui sèche sur des cordes, donne entrée à un vestibule fermé, qui, rempli de fleurs, ferait une jolie serre. Au rez-de-chaussée s'étendent d'immenses appartements voûtés, d'une élévation disproportionnée, et percés de petites fenêtres qui ont terme jadis. Tout cela est disposé pour le frais en été; mais, au temps où nous sommes, c'est glacial. La fresque qui garnit tout, de la base au faite de ces chambres-édifices, est d'un goût insupportable. Tantôt cela veut imiter les arabesques de Raphaël et n'imité absolument rien; tantôt d'atroces bonshommes nus, soi-disant divinités mythologiques, se tordent au plafond dans des poses terribles qui imitent grotesquement les Michel-Ange. Les portes sont à fond d'or, rehaussées du chapeau et des

cordelièreâ du cardinalat, emblèmes qui vous poursuivent dans toutes ces

LA DANIELLA

demeures seigneuriales, puisqu'il n'esl pas d'ancienne lamille qui n'ait eu queîques-uns de ses membres pourvusdes haules dis-nités de l'Église. , _

Tout celaestsale, crevasse, raoïsi, terni d une croûte de piqûres de mouches. De lourdes consoles dorées, à dessus de riches et laides mosaïques, et menaçantes de vétusté, garnissent les coins. Les glaces, de quinze pieds de haut, sont dépolies par l'humidité, et raccommodées, dans leurs brisures, avec des guirlandes de papier bleu. Le pavé de petites briques s'égrène sous les pieds. Les lits de fer, sans rideaux, disparaissent dans l'immensité. Le reste du mobilier est à l'avenant de celte misérable opulence. Une pauvre cheminée pour tout un apparlément de cinq jiièces énormes, est à peu près inutile : on ne trouve de bois à acheter à aucun prix à Frascati, bien que ses collines soient couvertes d'une magnifique végétation; mais tout cela appariienl à trois ou quatre familles qui, à bon droit, respectent leurs antiques ombrages, et n'ont rien de superflu à vendre do leur bois mort. Le pauvre monde et les étrangers qui s'imaginent, comme moi, qu'il faut aller chercher un hiver dou,\ "et un printemps chaud en Italie, se dégèlent le bout des doigts à la llanmie rapide de quelques tiges de bambous pourris qui ne peuvent plus servir d'échalias aux vignes, et qu'on daigne leur vendre aussi cher que, chez nous^ des bûches de Noël.

Au-dessus de ce rez-de-chaussée qui, sur l'autre face de la maison, bâtie à mi-cote, est un premier étage, s'étendent des ap-

partements encore plus vastes, habiles en été par une lamille suisse, aujourd'hui propriétaire de la villa Piccolomini. ilainte-
nant la maisuii serait entièrement vide sans la présence de quatio
ouvriers qui viennent passer la miil dans une cave, et celle de la
Mariuccia, qui demeure dans les combles.

La Mariuccia, c'est-a-dire la Marion ou la Mariette (j'avoue
que j'ai été influencé par cette similitude de nom avec la vieille
gouvernante de mon oncle le curé), la Mariuccia est la gardienne,
la servante, la gouvernante, la cuisinière, le régisseur, le factotum
de cette grande habitation et des terres qui en dépendent. C'est
un être assez singulier et assez remarquable : petite, maigre,
plate, édentée, malpropre, hérissée, elle s'attribue una trentasct-
lesina d'années. J'ai été fort effrayé quand elle m'a offert de fiiire
mon ménage et ma cuisine ; mais, en causant avec elle, j'ai recon-
nu qu'elle était excessivement intelligente, spirituelle même, et
qu'elle me serait une ressource dans ces heures de spleen où l'on
a besoin d'échanger quelques paroles, quelques idées avec une
créature humaine, si bizarre qu'elle soit.

Elle m'a promené et piloté minutieusement dans sou palais en
commençant par les plus belles chambres et en finissant par les
plus humbles, et débattant les prix avec une âpreté énergique.
Comme ces prix étaient, en somme, les plus raisonnables que
j'eusse encore rencontrés, je ne les discutais que pour me divertir
de sa physionomie et de sa parole, étourdissantes de vivacité. Je
m'attendais à être rançonné comme partout et mis au pillage
comme une proie acquise aux e.xigences de détail d'une servante-
maitresse. J'y étais tout résigné; mais à peine eus-je lait choix de
mon gîte, que les choses changèrent subitement. La Mariuccia,
soit qu'elle m'eût pris en amitié, soit qu'elle ait dans le caractère

un fonds de bonté réelle, couimença à me dorloter comme si elle m'eût connu toute sa \ie. Elle s'inquiéta de ma pâleur et se mit en quatre pour réchauffer ma chambre, défaire ma malle et préparer mon diner. Elle apporta chez moi le meilleur fauteuil* et les meilleurs matelas de la maison, fouilla l'appartement de ses maîtres pour me trouver des livres, une lampe, un tapis propre ; bouie\ersale grenier pour me choisir un paravent, et courut au jardin jjour me procurer quelques poignées de bois mort. Eohn, elle llxa le prix de ma consommation et celui de son service avec une discrétion remarquable.

Cela m'a mis fort à l'aise a\ec elle, non que je sois d'humeur à regimber contre le système d'exploitation auquel tout voyageur doit se soumettre en Italie pour avoir la paix, mais parce qu'on. se sent vraiment soulagé, dès que l'on peut voir dans un être de son espèce, quoiqu'il soit, un égal sous le niveau de la probité.

Me voilà donc dans un appartement situé au troisième; un troisième qui, en raison de la hauteur des étages inférieurs serait un sixième à Paris. De là, j'ai la plus admirable vue qui se puisse imaginer. Je devrais ilire les deux plus admirables vues, car les deux_ pièces que j'occupe, faisant l'angle de la maison, j'ai, d'un côté la chaîne des montagnes depuis le Gennaro jusqu'au Socrale, la campagne de Rome et Rome tout entière, visible à lueil nu, malgré les treize milles de plaines qui m'en séparent à vol d'oiseau ; de mon autre fenêtre, c'est plus beau encore : au delà de la plaine immense, je vois la mer, les rivages d'Oslie, la forêt de Laurentum, l'embouchure du Tibre, et, au-dessus de tout cela, mmilant romuie des spec-

tres dans le ciel, les pâles silhouettes de la Sardaigne. C'est immense, comme vous voyez, et un rayon de soleil m'a fait paraître

tout cela subUme. Je peux donc être ici languissant de santé, paresseux ou enfermé par la pluie. J'ai le vivre et le couvert assurés, une bonne femme pour me montrer de temps en temps une figure comique et bienveillante, deux pièces trèsbasses, mais assez vastes, trop mal closes et trop haut perchées d'ailleurs pour n'être pas suffisamment aérées; quelques livres propres à me renseigner sur le pays, et, n'eussé-je que quelques rares éclaircies de soleil, un des plus beaux spectacles que j'aie jamais contemplés.

En ce moment, tenez, c'est splendide. Les montagnes sont d'un ton d'opale si fin, si doux, qu'on les croirait transparentes. Tout ce côté de l'est se baigne dans des reflets d'une exquise suavité. Le couchant, au contraire, est embrasé d'un rouge terrible. Le soleil, abaissé sur l'horizon, éclate d'autant plus ardent que des masses opaques de nuages violets s'amoncellent autour de lui. Les méandres marécageux du Tibre se dessinent en lignes étincelantes sur des masses de forêts encore plus violettes que le ciel. La mer est une nappe de feu, et, comme pour rendre le tableau plus lumineux et plus binaire, une riche fontaine, située sur la terrasse d'une villa voisine, semble faire jaillir, aux premiers plans, une pluie d'or fondu qui se détache sur un fond de sombre verdure.

Mes deux chambres sont, à mon sens, les moins laides de la maison, parce qu'elles n'ont aucune espèce d'ornement. C'est pour cela que la Mariuccia me les a cédées au moindre prix possible, estimant que je devais être bien pauvre, puisque je consentais à me passer de fresques et de bustes. C'est peut-être aussi pour cela qu'elle m'apporte les meubles les plus propres de rétablissement, compensation qui lui paraît probablement moins sérieuse qu'à moi.

Vous voilà tranquille sur le compte de votre serviteur et ami, qui, un peu fatigué de sa journée, va se coucher avec le soleil, comme les poules.

FrtsCALL, villa Plc«ol<imini, Icr jvril.

Les nuées violettes du coucliant n'avaient pas menti: il a fiiit. cette nuit, une tempête comme je n'en ai jamais entendu. Malgré l'épaisseur des murs et la petitesse des fenêtres, circonstances qui me semblaient devoir assourdir le vacarme extérieur, j'ai cru que I» villa Piccolomini s'envolerait à travers ces espaces sans bornes que mon œil contemplait hier au soir. J'ai dormi malgré tout; mais j'ai rêvé dix fois que j'étais en pleine mer sur un navire qui volait en éclats. Il pleut fin et serré, ce matin. Le colossal paysage que je vous décrivais n'existe plus. Plus de mont Janvier, plus de Soracte, plus de Saint-Pierre, plus de Tibre, plus de mer. C'est gris comme une matinée de Paris. Je ne distingue que les maisons de Frascati sous mes pieds; car la villa Piccolomini, placée à une extrémité de la ville, occupe le premier plan d'un système de terrasses naturelles verdoyantes qu'il me tarde d'explorer.

La Mariuccia vient de m'apporter une tasse de lait passable ; et, en attendant que je puisse sortir, je vais vous raconter les circonstances que j'ai omises dans mon bulletin d'hier.

Il s'agit d'une course à Tivoli que je vous ai sommairement indiquée et dont les faits me paraissent si étranges aujourd'hui, que j'ai besoin de me bien tâler pour m'assurer que je n'ai pas rêvé cela pendant ma fièvre.

J'aime bien à être seul, ou tout au moins avec des artistes, pour aller à la découverte des belles choses ; mais la famille B"*

avait décrété, le 26 du mois dernier, qu'elle irait à Tivoli et que je serais de la partie. On n'invita pas Brumières, quoiqu'il eût pu y avoir place pour lui dans la calèche. J'offrais de me mettre sur le siège avec le cocher ; mais ma proposition fut comme éludée, et, croyant m'apercevoir d'une certaine opposition, surtout de la part de lady B***, je n'osai pas insister, et je m'abstins de prévenir Brumières de la possibilité de son admission.

La route m'ennuya beaucoup jusqu'à la solfatare, où l'inlé-

LA DANIELLA

rêt géologique commence. Il faisait tour à tour trop chaud, et trop froid ; lady Harriet et sa nièce ne cessaient de vouloir forcer lord B***, et moi, par contre-coup, à nous extasier sur la poésie, sur la beauté de la plaine, et, par toutes les raisons que je vous en ai données, je trouvais cette interminable solitude sans caractère, insupportable à traverser. Nous allions pourtant aussi vite que possible, lord B -* ayant fait l'acquisition de quatre magnifiques chevaux du pays. C'est une race précieuse. Ils ne sont pas très-grands, mais assez doublés sans être lourds; ils trottent vite; ils ont de l'ardeur et de la solidité. Leur robe est d'un beau noir, leur poil très-fin et brillant. La tête est un peu commune, le pied un peu vache, mais les formes sont belles quant au reste. Ils ont le caractère hargneux, et il ne se passe pas d'heure où l'on ne voie, à Rome ou autour de Rome, des querelles sérieuses entre hommes et bêtes. Cavaliers et cochers sont intrépides, mais généralement équitent ou conduisent avec plus de hardiesse, de violence et d'obstination que de véritable adresse et de raisonnement. Pourtant, les accidents sont rares, les chevaux ne manquent jamais par les jambes et descendent à fond de train, sur les dalles, les pentes les plus rapides des collines de la métropole.

Je remarquai, avec lord B***', qui essayait cet attelage avec attention pour la première fois, que le type de ces animaux était exactement celui du cheval de bronze doré de Marc-Aurèle dans la cour du Capitole. Il m'a dit, et je l'ai oublié, de quelle partie des États de l'Église ils proviennent. Ce n'est pas de l'apv ro.nano, je présume, car tous les élèves que l'on voit couru- dans le steppe sont rachitiques et d'une race vulgaire, ainsi que les juments qui les produisent. Les bœufs y sont également petits et laids, bien qu'ils apparlieurent à cette belle espèce d'un blanc de lait, aux cornes démesurées, que l'on voit employée aux transports sur les routes, et aux travaux des champs dans la région des montagnes. Cette espèce est fort étrange. Elle est encore très-petite relativement à nos espèces de France; mais la finesse de ses formes et de son poil, la beauté de ses jambes et de sa face devraient en faire, pour les artistes, le type de la race bovine. On emploie pourtant le buffle de préférence dans les tableaux de l'école romaine, sans doute à cause de son étrangeté ; mais le buffle est un hideux animal.

Cette race de bœufs blancs est, m'a-t-on dit, originaire de la Vénétie ; mais le développement vraiment fantastique des cornes me paraît une dégénérescence due au sol romain, et une preuve de faiblesse plutôt que de vigueur. On laboure ici avec tout ce qui tombe sous la main dans la prairie : bœufs, vaches, ânes ou chevaux ; mais on laboure très-mal , sans s'occuper de l'écouler des eaux, sans assainir ni unir le terrain. La terre est légère et le climat favorable; mais la grande question pour les laboureurs est de se dépêcher, et de séjourner le moins possible sur ces terrains pestilentiels. Tous sont étrangers au terroir. Journaliers nomades, ils couchent, pendant la quinzaine des travaux, dans ces ruines ou ces paillis qui servent de point de repère dans l'étendue

; puis ils disparaissent en toute hâte et vont chercher de l'ouvrage dans des lieux plus salubres, jusqu'à ce qu'ils reviennent faire la moisson de ces semences abandonnées aux influences naturelles, et totalement privées de soins jusqu'à leur maturité.

Les animaux, abandonnés avec presque autant d'incurie que les végétaux, se ressentent aussi du mauvais air. Dès que l'on s'élève au-dessus de ces régions funestes, les races grandissent et embellissent comme les plantes.

Les plus jolis animaux que l'on voie ici sont les chèvres. Un vaste troupeau de race cachcrairienne était littéralement couché et endormi comme un seul être sur le bord du chemin, et, au milieu de ce troupeau, dormait aussi un enfant vêtu de la peau d'une de ses chèvres et couché pêle-mêle avec les petits chevreaux. Au bruit de la voiture tout s'éveilla en sursaut, tout Londit à la fois sous le coup d'une terreur indicible. Ce fut comme un nuage de soie blanche qui s'envolait en rasant le sol, les cabris se livrant à des cabrioles échevelées, les mères faisant flotter leurs franges éclatantes à la brise, le petit berger, propre et blanc aussi, parce qu'il n'a\ail d'autre vêtement que sa toison neuve, courant éperdu, tombant et se relevant pour fuir avec ses bêtes effarouchées

On arrêta la calèche pour jouir de cette scène. Je descendis et parvins à rassurer le petit sauvage, qui consentit à me laisser prendre un de ses chevreaux pour le montrer de près à miss Medora.

C'est ici, mon ami, que commence l'étrange aventure. La -belle Medora prit le petit animal sur ses genoux, le caressa, lui fit manger du pain, le dorlota jusqu'à" ce que lord B'^', impatienté, lui

eût rappelé que le temps s'écoulait et que nous n'avions pas trop de la journée pour voir Tivoli à la hâte et revenir à Rome. Puis, lorsqu'elle me rendit le chevreau, après avoir attaché sur moi un regard tout à fait inexplicable, elle

se rejeta dans le fond de la voiture et couvrit son visage de son mouchoir.

Ce mouvement me fit croire que le cabri sentait mauvais et que miss Medora, s'en apercevant tout à coup, respirait son mouchoir parfumé.

Je me lidtai de porter le chevreau au chevrier, qui ne manqua pas de me tendre la main avant que j'eusse eu le temps de porter la mienne à ma poche pour y prendre, à son intention, quelques baioques. Mais, quand je remontai en voiture, je vis Medora sanglotant, sa tante s'efloix'anl de la calmer, et milnrd sillant entre ses dents un lila barello quelconque, de l'air d'un homme embarrassé d'une scène ridicule. Cette situtioii incompréhensible me mit fort mal à l'aise. Je me hasardai à demander si miss Medora était malade. Aussitôt le mouchoir cessa de cacher son visage, et, à travers de grosses larmes qui coulaient encore, elle me regarda d'un air étrange, en me répondant, d'un ton enjoué, qu'elle ne s'était jamais sentie si bien.

— Oui, oui, se hâta de dire lady B***. Ce n'est rien, qu'un peu de mal aux nerfs.

Et lord B'-'- ajouta :

— Certainement, certainement, des nerfs, et rien de plus.

— Cela m'est égal, pensai-je.

Et, au bout de peu d'instants, je trouvai un prétexte pour monter sur le siège à côté du cocher, liberté à laquelle j'aspirais depuis longtemps, et plus vivement encore depuis cette scène mystérieuse où mon rôle était nécessairement celui d'un indifférent incommode ou d'un indiscret mal appris.

Un peu plus loin, on s'arrêta pour voir les petits lacs dei tartari¹ et la curieuse cristallisation sulfureuse qui les environne. Figurez-vous plusieurs millions de petits cônes volcaniques s'élevant de quelques pieds au-dessus du sol, ayant chacun sa cheminée principale et ses bouches adjacentes, plusieurs millions d'Elnas en miniature. Au premier abord, cela ressemble à une végétation étrange, pétrifiée sur pied. Et puis cela vous apparaît comme un liquide en fusion qui se serait candi tout à coup au milieu d'une ébullition violente. Autour de ce champ de cratères, et sur les bords de ces flaques d'eau sédimenteuses que l'on nomme des lacs, s'étendent des haies d'autres cristallisations incompréhensibles, que l'on dit être des plantes pétrifiées; mais je n'en suis pas sûr, et j'éciois voir là, comme dans les cônes voisins, les caprices du bouillonnement refroidi d'un volcan de boue et de soufre.

Je parcourais tout cela ave.", beaucoup de curiosité, me hâtant de casser quelques échantillons, lorsque je vis recoranier les larmes de Medora. Sa tante la gronda un peu et se dépêcha de la ramener à la voiture. Lord B "*** me dit :

— Venezl nous reviendrons ici tous les deux, si cet endroit vous intéresse. En ce moment, vous voyez que ma chère nièce a un accès de folie.

— Vraiment! m' écriai-je consterné, cette belle personne est sujette...?

— Non, non, reprit en riant lord B***, elle n'est pas aliénée; elle n'est que folle à la manière de ma femme, qui prend cela au sérieux, et vous savez bien la cause de toutes ces bizarreries.

— Moi? Je ne sais rien, je vous le jure!

Vous n'en savez rien? dit lord B"* en ra'arrétant et en me regardant fixement; vous en donneriez votre parole d'honneur?

— Je vous la donne! répondis-je avec la plus parfaite simplicité.

— Tiens! c'est singulier, reprit-il. Eh bien, nous reparlerons de cela plus tard, s'il y a lieu.

Et, sans me donner le temps de l'interroger, il me ramena à la voiture, et me força de lui céder ma place sur le siège, voulant, disait-il, conduire lui-même, pour essayer la bouche de ses chevaux.

Mon malaise recommença, comme vous pouvez croire. Les deux Anglaises' furent d'abord muettes. Lady B'* paraissait aussi embarrassée que moi. Sa nièce pleurait toujours. Forcé par les assertions de lady Harriet à regarder ces larmes comme une crise de nerfs, je ne savais quelles idées suggérer pour y remédier. J'ouvrais et refermais les glaces, ne trouvant rien de mieux que de donner de l'air ou de préserver de la poussière. Enfin, nous commençâmes à gravir au pas une montagne couverte d'oliviers millénaires, et je conseillai de marcher un peu.

On accepta avec empressement; mais, au bout de quelques pas, lady Harriet, essouffée et replète, remonta en voilure. Lord B'*' resta sur le siège, le cocher mit pied à terre, et

(t) C'tsl-à-diro des tartres, et non pas des Tartares, comme Iri-diiisent quelques Tojageuis.

miss Medorii, qui sotait Irairiée d'un air dolont, prit sa course comme si elle eut éld piquée de la tarentule, et s'élança, légère, lorte et gracieuse, sur le chemin rapide et sinueux.

Une belle femme 1 dit naïvement le cocher, avec cet abandon propre aux Italiens de toutes les classes, en se tournant vers luoi d'un air tout fraternel; j'en fais mon compliment à Votre

J'Àcellence. .,.,. „ , „

Vous vous trompez, mon ami, lui dis-je. Cette belle

femme est une demoiselle, et je n'ai aucun lien avec elle.

— Je sais bien ! reprit-il tranquillement, en m'otant sans façon mon cigare de la bouche pour allumer le sien. Je suis au service de ces Anglais pour la saison ; mais on sait bien, dans la maison et dans Rome, que vous épousez la belle Anglaise.

Eh bien, mon cher, vous direz, s'il vous plaît, dans la maison et dans Rome, que ce que vous croyez là est un mensonge et une stupidité.

Je doublai le pas, peu curieux de constater l'effet des bavardages insensés de la Daniella ou du Tarlaglia son compère, et, fort ennuyé du rôle absurde que ces valets voulaient ni'attribuer, je lis un effort pour n'y plus songer en marchant.

Cette préoccupation venait mal à propos m'arracher au charme qui s'emparait de moi dans cette région vraiment admirable. La montagne était jonchée d'herbe d'un vert éclatant, et les antiques oliviers adoucissaient leurs formes fantastiques et la torsion insensée de leurs tiges, sous des robes de mousses veloutées d'une adorable fraîcheur. L'olivier est un vilain arbre tant qu'il n'est pas arrivé à cet aspect de décrépitude colossale qu'il conserve pendant plusieurs siècles sans cesser d'être productif. En Provence, il est grêle et n'offre qu'une boule de feuillage blanchâtre qui rampe sur les champs comme des flocons de brume. Ici, il atteint des proportions énormes et donne un ombrage clair qui tamise le soleil en pluie d'or sur son branchage échevelé. Son tronc crevassé finit par éclater en huit ou dix segments monstrueux, autour desquels les rejets -plus jeunes s'enroulent comme des boas pris de fureur.

Cette forêt de Tivoli fait penser à la forêt enchantée du Tasse. On ne sait pas bien si ces arbres ne sont pas des monstres qui vont se mouvoir et rugir ou parler. Mais, pas plus que dans le génie tout italien du poète, il n'y a, dans cette nature, de terreurs réelles. La verdure est trop belle, et les profondeurs bleuâtres que l'on aperçoit à travers ces entrelacements infinis sont d'un ton trop doux pour que l'imagination s'y assombrisse. Comme dans les aventures de la *Ji'ru sah'in*, on sent toujours la main des fées prête à changer tes dragons de feu en guirlandes de fleurs, et les buissons d'épines en nymphes décevantes.

J'en étais là de ma rêverie, lorsque la belle Medora, qui avait pris les devants, et que j'avais oubliée, m'apparut tout à coup à un détour de la montée, sortant d'un de ces fantastiques oliviers creux où elle s'était amusée à se cacher. Je tressaillis de surprise,

et elle s'élança vers moi, aussi gaie, aussi rieuse que si elle n'eût jamais eu de vapeurs. Elle était vraiment plus belle que je ne lui avais encore accordé de l'être. Un trop grand soin, que je ne peux m'empêcher d'attribuer à un trop grand amour de sa personne, me la gâte presque toujours. Elle est toujours trop habillée, trop bien coiffée, et d'un ton trop reposé, trop inaltérable. C'est une beauté de nacre et d'ivoire, qui change sans cesse de robes, de bijoux et de rubans sans que sa physionomie change jamais, et c'est de bonne foi, je vous assure, que j'ai dit souvent à Brumières que cette invariable perfection in('t;ut insupportable.

En ce moment, elle était toute différente de sa manière d'être habituelle. Les larmes avaient un peu creusé ses beaux yeux et ses joues, animées par la course, étaient d'un ton moins pur et plus chaud que de coutume. Il y avait enfin de la vie et comme de la moiteur sur sa peau et dans son regard. Elle avait perdu son peigne en courant. J'ignore si elle avait mis sa fausse tresse dans sa poche ; mais elle avait encore une assez belle chevelure pour se passer d'artifice et pour encadrer magnifiquement sa tête. Ce n'était plus cet inflexible diadème lissé comme du marbre noir sur un front de marbre blanc. C'était une auréole de vrais cheveux, souples et fins, voltigeant sur une chair rose frémissante.

Probablement elle vit dans mon regard que je lui faisais amende honorable, car elle vint à moi amicalement et passa son bras sous le mien avec une familiarité bien différente de ses dédains accoutumés, en me demandant à quoi je pensais et pourquoi j'avais eu l'air si surpris en la voyant sortir de son arbre.

Je lui racontai comme quoi la forêt du Tasse s'était présentée à mon imagination, et comment son apparition, à elle avait coïncidé avec le souvenir de ces enchantements bénévoles.

— C'est-à-dire que vous m'avez comparée tout bonnement

Pourquoi ne l'avez-vous pas

à une sorcière ! Il ne faut pas que je m'en plaigne, puisque décidément il faut avoir cet air-là pour vous plaire.

— Où prenez - vous cette singulière assertion sur mon compte?

— Dans votre enthousiasme pour la vivandière de VAgua avr-jenliua. La seule créature de mon sexe qui vous ait ému depuis votre arrivée à Rome, a été qualifiée par vous de sibylle.

— Alors, vous pensez que je cherche à établir une comparaison, sur le terrain de la magie, entre vous et une pauvre septuagénaire?

— Que dites-vous là? s'écria-t-elle en roidissant ses doigts effilés sur mon bras; c'était une femme de soixante et dix ans?

— Tout au moins I Ne l'ai-je pas dit, en faisant la description de ses charmes ?

— Vous ne l'avez pas dit.

dit?

Cette brusque interrogation, faite d'un ton de reproche, me laissa stupéfait au point de ne savoir quoi répondre. Elle m'en épargna le soin en ajoutant :

— Et la Daniella? Que dites-vous de la Daniella? N'a-t-elle pas aussi un petit air de sorcière ?

— Je ne m'en suis jamais avisé, répondis-je; et, en tout cas, je n'y tiendrais pas essentiellement pour la trouver jolie.

— Ah ! vous convenez que celle-ci vous plaît? Je le disais bien, il faut être laide pour vous plaire!

— Selon vous, la Daniella est donc laide?

— Affreuse! répondit-elle avec une candeur de souveraine jalouse du moindre objet supportable sur les terres de son royaume.

— Allons, vous êtes trop despote, lui dis-je en riant. Vous voulez qu'à moins de trouver une beauté supérieure à la vôtre, on ne daigne pas seulement ouvrir les yeux. Alors, il faut se les crever pour jamais, et renoncer à la peinture.

— Est-ce un compliment? demanda-t-elle avec une animation extraordinaire. Un compliment équivaut à une raillerie, par conséquent à une injure.

— V'ous avez raison ; aussi n'est-ce pas un compliment, mais une vérité banale que j'aurais dû ne pas formuler, car vous devez être lasse de l'entendre.

— Vous ne m'avez pas gâtée sous ce rapport, vous! Dites donc toute votre pensée ! Vous savez que je ne suis pas laide ; mais vous n'aimez pas ma figure.

— Je crois que je l'aimerais autant que je l'admire, si elle était toujours naïvement belle comme elle l'est dans ce moment-ci.

Pressé de questions à cet égard, je fus entraîné à lui dire que, selon moi, elle était ordinairement trop arrangée, trop encadrée, trop rehaussée, et qu'au lieu de ressembler à elle-même, c'est-à-

dire à une femme superbe et ravissante, elle se condamnait à un travail perpétuel pour ressembler à n'importe quelle femme pimpante, à n'importe quel type de fashion aristocratique, à n'importe quelle poupée servant de montre à un étalage de chiffons et de bijoux.

— Je crois que vous avez raison, répondit-elle après un moment de silence attentif.

Et, arrachant tout à coup sa broche et ses bracelets de Froment Meurice, véritables objets d'art que précisément je n'étais nullement disposé à critiquer, elle les lança à travers le bois avec une gaieté de Sardanapale.

— Voilà un étonnant coup de tête ! lui dis-je en quittant son bras sans galanterie pour aller ramasser ces précieux objets. Vous permettrez qu'en qualité d'artiste, je vous reproche ce mépris pour de si beaux ouvrages.

Je retrouvai les bijoux, non sans peine, et, quand je les lui rapportai :

— Gardez-les, me dit-elle avec colère : je n'en veux plus.

— Et pour qui diable les garderais-je ?

— Pour qui vous voudrez ; pour la Daniella ! quand elle sera ornée et parée, elle commencera à vous déplaire autant que moi.

— Je les lui remettrai ce soir, pour qu'elle les replace dans votre écrin, répondis-je en mettant les bijoux dans ma poche.

— Ah ! vous êtes cruel ! Vous n'avez pas une réponse qui ne soit de glace !

Et, me quittant brusquement, elle reprit sa course en avant de la voiture, me laissant là assez stupidement ébahi de sa véhémence.

Que se passait-il donc dans cette étrange cervelle de jeune fille? Voilà le problème que je ne pouvais, que je ne peux pas encore résoudre. Quand la voiture la rejoignit, elle était calme

et enjouée. Ses émotions s'apaisent vite. Elles viennent et s'en vont comme des mouches qui volent.

Frascali, i" avil.

Tivoli est une ville charmante au point de vue pittoresque ; mais la fièvre et la misère ou l'incurie régissent là comme à Rome. La population était cependant en grande activité pour rentrer les olives, dont la récolte, tardive dans cette région fraîche, vient de s'achever. Hommes , femmes et enfants offraient, comme à Rome, une exhibition de guenilles à nulle autre pareille; à ce point que l'on ne sait plus si c'est la détresse ou le goût du haillon qui généralisent ainsi cette livrée repoussante. Aux jours de fête, les femmes de la campagne romaine sont pourtant d'un luxe exorbitant. Chaque localité a son costume tout chamarré d'or et de pourpre, les robes et les , tabliers de damas de soie, les chaînes et les boucles d'oreilles ' d'un grand pris. Cela n'empêche pas qu'on ne soit hideusement "sale dans la semaine et qu'on ne tende la main aux passants.

Vous avez le dessin du joli petit temple de la Sibylle, perché sur le sommet d'un abîme ; mais cela ne vous donne pas la moindre idée de cet abîme, où je vous ferai descendre tout à l'heure.

Lord B*** avait envoyé Tartaglia, la veille, en éclaireur, pour commander notre déjeuner. Nous trouvâmes la table dressée sur une terrasse escarpée, au pied du temple même, et en face de l'étirant rocher dont le sommet fut le principal couronnement des grottes de Neptune. Le couronnement s'est écroulé il y a quelques années; \ Anio a été détourné en partie pour passer sous des tunnels à quelque distance de là, et former la grande cascade. Mais ce qui est resté des eaux du fleuve pour alimenter le torrent du goutfre naturel, est encore splendide. et les monstrueux débris de la principale grotte, gisant au pied du roc. ont donné un autre genre de beauté à la scène que nous dominions. D'ailleurs, grâce aux pluies de ces derniers jours, le rocher de Neptune était arrosé d'une fine cataracte qui tombait en nappe d'argent sur sa brisure à pic.

Nous ne pouvions voir, sous l'abondante végétation qui remplit le gouffre, l'autre bras du torrent qui forme d'autres chutes plus importantes vers le fond de cet entonnoir. Nous en entendions le bruit formidable, ainsi que celui de la grande cataracte du tunnel, placée derrière d'autres masses de rochers. Toutes ces voix del'abime, mugissant sous des arbres dont nous respirions les cimes fleuries, avaient un charme extraordinaire.

Le déjeuner fut excellent, grâce à la prévoyance de lord B*** et aux soins de Tartaglia, qui s'entend à la cuisine comme à toutes choses. Lord B*** fut aussi enjoué que sa nature le comporte. Il déteste le séjour des villes, celui de Rome en particulier. 11 aime les lieux sauvages, les grandes scènes de la nature. Un peu excité par une pointe de vin d'Asti , boisson agréable et capiteuse dont je sentis bientôt qu'il fallait se métier, il parla des ouvrages de Dieu avec une sorte de poésie d'autant plus remarquable chez lui,

qu'elle s'appuyait sur le large fond de bon sens qui fait la base de son caractère. Sa femme était, comme de coutume, disposée à dénigrer ce rare moment d'expansion. J'eus le bonheur de l'en empêcher en écoutant lord B*** avec intérêt, et en l'aidant à développer ses pensées lorsque sa timidité naturelle ou son découragement de lui-même tendaient à les laisser obscures et incomplètes. 11 arriva ainsi à dire d'excellentes choses, très-senties et empreintes d'une certaine originalité. Medora, beaucoup plus intelligente que sa tante, en fut peu à peu frappée, et, regardant alternativement lui et moi avec quelque surprise, elle arriva à daigner causer avec ce pauvre oncle comme avec un être de quelque valeur. Cette espèce d'adhésion gagna insensiblement lady Harriet, qui cessa de sauter comme une carpe à chaque paVole de son mari, et qui voulut bien, par deux ou trois fois, dire en l'écoutant: Juste, extrêmement juste !

Quand on nous eut servi le café, les femmes se levèrent pour mettre leur manteau, car le ciel s'était couvert et le froid se faisait sentir. Lord B^" les relint.

— Attendez encore un peu, leur dit-il. Prenez un verre do bordeaux et trinquez avec moi, à la française.

Cette proposition révolta sa femme; mais Medora, -qui a beaucoup d'ascendant sur elle, prit un verre, et, après y avoir mouillé ses lèvres, demanda quelle santé sou oncle voulait porter.

— Buvons à Famitié, répondit-il avec une émotion concentrée. Lady Harriet, faites-moi la grâce de boire à l'amitié.

— A quelle amitié? dit-elle ; à celle que nous avons pour M. Jean Valreg, notre sauveur ? A l'amitié et à la reconnaissance ! Je ne demande pas mieux !

— Non, non, reprit lord B"**, Valreg n'a pas besoin do témoignages particuliers, et ce que je vous propose a un sens général.

— Expliquez-vous, dit Medora. Je suis siire que vous allez vous expliquer très-bien.

— Je bois, dit-il en élevant son verre, à cette pauvre bonne personne de déesse, veuve de messer Cupidon, laquelle demeure au fond du carquois épuisé de flèches, comme Pandore au fond de la boîte des afflictions et des malices. C'est une indigente que les jeunes gens méprisent parce qu'elle est vieillotte et modeste; mais njus, milady...

Je vis qu'il allait gâter son exorde par quelque maladroite allusion à la beauté automnale de sa femme, et je profitai d'un de ces points d'orgue spasmodiques, moitié soupir, moitié bâillement, dont il parsème ses périodes, pour couvrir sa conclusion sous un robuste applaudissement. Puis j'ajoutai, avec une profondeur d'habileté dont je fus étonné moi-même :

— Bravo! milord, ceci est tout à fait dan-; le goiit de Shakspeare, que vous affectez de ne pas comprendre, et que vous pourriez commenter aussi bien que Malone ou... milady.

— Serait-il vrai ? dit lady Harriet surprise et flattée. En effet, je crois quelquefois que l'ignorance de milord est une affectation, et qu'il a plus de goût et de sensibihté qu'il n'en veut avouer.

C'était sans doute la première parole un peu aimable que lady Harriet disait à son mari depuis bien longtemps. Le pauvre homme fit un mouvement comme pour lui prendre la main ; mais, arrêté par une habitude de doute et de crainle, ce fut ma

main qu'il prit dans la sienne, et c'est à moi que le remerciement fut adressé.

— Valreg. dit-il écoutez-moi et devinez-moi I Voilà vingt ans que je n'ai fait un repas aussi agréable.

— C'est vrai, dit milady ; depuis ce déjeuner sur la mer de glace, à Chamounix,-avec... avec qui donc"? Je ne meraj)pelle pas...

— Avec personne, répliqua lord B***. Nos guides s'étaient éloignés, et vous me fîtes la grâce de boire avec moi, comme aujourd'hui... à l'amitié!

Une vive rougeur avait monté au front de lady Harriet. Un instant, elle avait craint l'évocation de quelque tendre souvenir, imprudemment éveillé par elle. IL est aisé de voir qu'outre le plus léger froissement de sa pudeur britannique, rien ne lui est plus désagréable que les imperceptibles fatuités rétrospectives de son mari à son égard. Elle lui sut donc un gré infini de s'être arrêté à temps dans sa commémoration de tête-à-tête de Chamounis.

— Nest-il pas très-plaisant, me dit tout bas miss Medora, que le dernier jour de tendresse de mon cher oncle et de ma chère tante soit daté de ce lieu symbolique, la mer de glace ?

Comme elle s'était appuyée, en me parlant, sur la barre de fer qui entoure la plate-forme du temple de la Sibylle, et que le bruit des eaux du gouffre couvrait nos voix, je pus, à deux pas de la table où lord B*** était encore assis avec sa femme, m'expliquer rapidement sans en être entendu.

— Je ne trouve rien de plaisant, dis-je à la railleuse Medora, dans la situation maussade et douloureuse de ces deux person-

nages, si charmants et si parfaits individuellement, si différents d'eux-mêmes quand ils sont réunis. 11 me semble que rien ne serait plus facile à qui joindrait un peu d'adresse à beaucoup de cœur, de rendre leur désaccord moins pénible.

— Et je vois que vous avez entrepris cette tâche méritoire ?

— Ce n'est pas à moi, qui suis auprès d'eux un passant étranger, qu'il appartiendrait de l'entreprendre avec chance de succès. Ce devoir est naturellement indiqué à la délicatesse d'un esprit de femme...

— Et à la générosité de ses instincts ? Je vous comprends, merci! J'ai été légère dans ma conduite vis-à-vis de mes parents, je le reconnais ; mais, à partir de ce jour, vous verrez que je sais profiter d'une bonne leçon

— Uue leçon?

— Oui. oui, c'en est une, et vous voyez (jueje la reçois avec reconnaissance.

LA DANIELLA

Elle me tendit, ou plutôt me glissa sa belle main, le long f'c la barre do fer sur laquelle nos coudes étaient appuyés, et, sans songer à y mettre du mystère, je la portai à mes lèvres par un retour bien naturel de gratitude. Mais, comme si cet échange amical eut été une audace furtive de sa pari et de la mienne, elle relira vivement sa main. et. se retournant vers sa tante, qui ne songeait, pas plus que son oncle, à nous observer, elle prélevait, comme pour motiver auprès d'eux sa rougeur et sa précipitation, que ce rocher à pic lui donnait le vertige.

Ce mouvement, qui gâtait la spontanéité de ses intentions et qui semblait vouloir incriminer la simplicité des miennes, me défilul un peu. Je m'éloignai sans rien dire, espérant méchapper et pouvoir aller explorer le gouffre avant mes compagnons moins alertes, Mais ce puits de verdure est fermé par une solide barrière dont un gardien spécial a la clef. 11 était là, attendant notre bon plaisir ; mais il refusa de me laisser passer tout seul.

— Non, monsieur, me dit-il, cet endroit est irès-dangereux, et je suis responsable de la 'vie des personnes que je conduis. Trois .4nglais ont. il y a quelques années, disparu dans le gouffre, pour" avoir voulu le visiter sans moi, et, comme je dois attendre les dames qui sont avec'vous, je ne peux pas vous conduire seul.

— Oli I oh ! ajouta-t-il en s'adressant a Tartaglia. qui passait auprès de nous, portant deux bouteilles qu'il venait de prendre dans la voiture de mes Anglais, est-ce que nilord va encore boire ces deux-là?

— Bah ! ce n'est rien, répondit Tartaglia ; du vin de France, du bordeaux ! Les Anglais boivent ça comme de l'eau.

Ça m'est égal, reprit le gardien : si railord est nbbtiaco. je ne le laisserai pas descendre.

Je pensai devoir empêcher lord B*^* de s'exposer à une discussion de ce genre. Je l'ai toujours vu très-sobre ; mais qui sait ce qu'un rayon de bonne intelligence avec sa femme pouvait apporter de changement à ses habitudes ? Je retournai donc à la table, où le bordeaux était déjà versé, bien que les femmes fussent levées et en train de s'équiper pour la promenade. Je remarquai que mon Anglais était redevenu Iroid et sérieux comme à son ordinaire. Déjà quelque parole aigre avait été échangée

entre sa femme et lui, et déjà iMedora avait oublié ses beaux projets de conciliation, car elle riait de la triste figure de son oncle.

— Allons! disait-elle en attachant sa coiffe de makintosh, vous avez fait assez de poésie pour un jour. Le soleil s'en va, le temps marche, et nous ne sommes pas venus ici pour porter des santés à tous les dieux de i'Olympe.

— Vous savez que l'endroit est dangereux, dit lady Harriet à son mari ; si la pluie vient, il le sera encore davantage. Venez donc ou restez seul tout à fait !

— Eh bien, je reste, répondit-il avec une sorte de désespoir comique, en remplissant son verre. Allez voir couler l'eau ; moi, je vas faire couler le vini

C'était une révolte flagrante.

— Adieu donc! dit lady Harriet avec indignation, en prenant le bras de sa nièce.

— Valreg ! buvez à ma santé, je le veux, s'écria milord en me retenant)ar le bras.

— Moi, je ne le veux pas, répondis-je. Ce bordeaux, pardessus le café, serait pour moi une médecine ; et je ne comprendrais pas, d'ailleurs, que nous pussions laisser aller sans nous, dans un endroit dangereux, les femmes que nous accompagnons.

— Vous avez raison ! dit-il en faisant un effort pour repousser son verre. Tartaglia. viens ici. Bois ce vin! bois tout ce qu'il y a dans la voiture, je te le commande; et, si tu n'es pas ivre-mort quand je reviendrai, tu n'auras jamais plus un bai'oque de ma main.

Cette singulière fantaisie chez un homme aussi sensé me parut suspecte. Je vis que Tartaglia suivait, comme moi, des yeux, la démarche alanguie de niilord. Il y avait trop de laisser aller dans ses jambes pour qu'il n'y eut pas quelque chose à craindre du côté de la télé.

— Soyez tranquille, me dit l'intelligent et utile Tartaglia : c'est moi que je vous réponds de lui I

E(, sans oublier de prendre possession du vin qu'il désigna comme sien en faisant à l'hôte de la Sibylle un signe rapide, il emboîta le pas derrière l'Anglais sans faire semblant de s'occuper de lui. L'hôte avait compris que Tartaglia aimait mieux lui vendre cet excellent bordeaux que de le boire, et, avec cette perspicacité su|ériure dont les Italiens de cette classe sont doués à la vue d'une affaire, il donna à ses garçons des ordres en conséquence.

liassuré sur le compte de mon pauvre ami, je le dépassai pour aller rejoindre les femme?, qui, sous la conduite du guide. des-cendaient déjà le sentier. Jiedura était, comme de coutume

en avant, la tête en l'air, affectant le mépris du danger e' déchirant sa robe à tous les buissons, sans daigner faire un mouvement pour s'en préserver. En toutes choses et en tous lieux, elle marche d'un air d'impératrice à qui l'univers apparlienl et doit céder; et, .s'il lui prenait envie de traverser l'épaisseur des murs, elle serait, je gage, étonnée que les murs ne s'ouvrissent pas d eux-mêmes à son approche.

Ces allures de reine .Mab ne me rassuraient pas plus que la démarche avinée de lord B"- ; mais je crus devoir offrir mon bras à la tante.

—Non, me dit-elle, j'irai prudemment, je connais le sentier, et le guide ne me quittera pas; mais prenez garde à Medora, qui est fort téméraire.

Je doublai le pas et remarquai, avec un certain effroi, que j'avais pour mon compte un peu de vertige. C'était comme une folle envie de courir sus à Medora, de lui prendre le bras et de ni'élancer en riant avec elle dans ces ravissantes profondeurs de verdure et de rocifiers. Comme le sentier était des plus faciles, et que rien ne justifiait les appréhensions du gardien, je vis bien que nio.T vertige était plus moral que physique, et qu'en m'occupant à empêcher les toasts trop rèpt'té* de lord B'*". j'avais perdu la conscience de mon propre état. J'avais pourtant bien discrètement fêté le vin d'Asti et le bordeaux de la voiture, mais j'a\ais eu chaud et soif; peut-être avais-je été étourdi par le soleil qui nous tombait d'aplomb sur la tête, par le rugissement et le mouvement de la cascade placée verticalement devant nos yeux, par les singularités de Medora, p;ii les expansions de lord B'*^". Bref, quelle qu'en fût la cause, et quelle que fût la tranquillité de ma conscience, je sentis que j'étais gris, mais gris à faire de sàngroid les plu* splendides extravagances! •

Fnscati, <« avril.

J'étais gris, vous dis-je, et je sentis cela en courant après miss Medora. Dans le peu d'instantsqui s'écoulèrent ■ avant que je fusse près d'elle, j'éprouvai une surexcitation qui développa dans ma tête un degré de lucidité extraordinaire.

— Cette fille est riche et belle, me disais-je à moi-même. Elle se jette de gaieté de cœur dans un système de provocations qui pourrait la perdre si tu étais un lâche, ou l'unir à toi fi tu étais un

ambitieux. Tout cela n'est rien; il n'y a ici de danger ni pour toi ni pour elle, si tu as la conscience de les paroles et la netteté de tes idées ; mais te voilà gris, c'est-à-dire fou, por:é violemment à l'audace vis-à-vis de la destinée, à l'enthousiasme pour la beauté, à l'enivrement de la gaieté, de la jeunesse et de la poésie devant cette scène grandiose de ta plus chère maîtresse, la naturel Te voilà disposé à l'expansion délirante quand il faut que tu veilles, même sur tes regards, et que tu pèses tous les mots que tu vas dire pour n'être ni sot, ni méchant, ni fourbe, ni léger !

Comment toutes ces réûexions se pressèrent en moi dans l'espace de deux ou trois minutes tout au plus, c'est ce qu'il m'est impossible de vous expliquer ; mais elles s'y formulèrent si nettement, que je sentis la nécessité d'un violent effort sur moi-même pour me dégriser. Vous avez rêvé souvent, n'est-ce pas, que cous rêmez, cl vous êtes venu à bout de vous arracher à des images pénibles et de vous réveiller par le seul fait de votre volonté "? Voilà précisément ce qui se passa en moi ; mais je ne saurais vous dire combien fut énergique et par conséquent douloureux ce combat contre les fumées du vin. J'en sortis vainqueur cependant , car, après ra'êlre arrêté court à un tournant à angle vif qui me cachait .Medora, je pris seulement le temps de me dire :

— Où est-elle? Je ne la vois plus. Peut-être est-elle tombée dans quelque précipice. Eh bien, pourquoi pas? Cela vaudrait beaucoup mieux pour elle que d'être le jouet d'un engouement déplace et passager de sa part et de la mienne.

Après m'être dit ces sages paroles, je me sentis complètement rendu à mon état naturel, et seulement fatigué comme si j'eusse fait une longue course. Je rejoignis .Medora, je labuKliiii avec

calme, et, au lieu des véhéments reproches que j'ai eus tenté de lui adresser sur son imprudence, je lui dis, en

LA DANIELLA

souriant, que je courais après elle pour l'accompagner, par ciure de lady Harriet.

— Je n'en doute pas, répondit-elle. Certes, vous n'y seriez pas venu de vous-même.

— Non, en vérité, lui dis-je. Pourquoi vous aurais-je importunée de ma présence, quand ce sentier est le plus joli et le plus commode qui se puisse imaginer dans un lieu semblable? On peut coïncider ici comme dans sa chambre, et, pour tomber, il faudrait être d'une maladresse ridicule ou d'une présomption stupide.

Cette observation lui fit tout à coup ralentir son allure.

— Avez-vous pensé donc, me dit-elle avec un regard pénétrant, que je voulais vous éblouir par mon audace, que vous preniez ces précautions oratoires pour me dire...

— Pour vous dire quoi?

— Que mon effet serait manqué! C'est fort inutile : je sais que je ne pourrais même pas avoir un moment de gaieté bien naturelle, me sentir enfant et oublier que vous êtes là à m'épiloguer, sans être accusée de poser l'Atalante ou la Diana Yernon. Vous avouerez que vous êtes un compagnon de promenade fort inconmode, et qu'autant vaudrait être sous une cloche que sous votre regard éplucheur et malveillant.

— Puisque nous voilà aux injures, je vous dirai que j'aimerais bien autant que vous me trouver seul ici, pour admirer à mon aise et sans préoccupation une des plus belles choses que j'aie jamais vues; mais comment faire pour nous délivrer du tête-à-tête qu'on nous impose ? Voulez-vous que nous descendions jusqu'en bas sans nous dire un seul mot?

— Soit, dit-elle ; passez devant, pour que ma tante, qui nous regarde de là-haut, en venant tout doucement, voie bien que vous faites votre office de garde-fou ! Si j'ai la ridicule maladresse ou l'absurde présomption de tomber, vous m'empêcherez de rouler jusqu'en bas ; hormis ce cas invraisemblable, je vous défends de vous retourner.

— C'est fort bien ; mais, si vous roulez par le côté du précipice, si je ne vous entends pas marcher sur mes talons, il faudra que je me retourne ou que je sois inquiet, ce qui me dérangera dans ma contemplation, et m'ennuiera beaucoup, je vous en avertis.

— Voyons, dit-elle en riant, il y a moyen de s'arranger. Elle détacha le long ruban de son chapeau de paille et m'en

donna un bout pendant qu'elle prenait l'autre. 11 fut convenu que, quand je ne la sentirais plus au bout du ruban, j'aurais le droit et le devoir de me retourner.

Cet arrangement facétieux (Hait bien facile à prendre sur le délicieux sentier qui conduit au fond de l'entonnoir. S'il est parfois rapide et escarpé, nulle part il n'offre le moindre péril pour qui ne cherche pas le péril. C'est l'ouvrage de soldais Français, sous la direction du général Miollis, et, grâce à ce travail ingénieux, l'abime est devenu un adorable jardin anglais où l'on court avec sérénité au milieu d'épais massifs de myrtes et d'arbustes

variés et vigoureux. Cette belle végétation vous fait perdre souvent de vue l'ensemble de la scène, mais c'est pour le retrouver à chaque instant avec plus de plaisir.

L'unique vous me dites que vous avez sous les yeux tous les guides et itinéraires de l'Italie pour suivre mon humble pérégrination, je dois vous prévenir que, dans aucun, vous ne trouverez une description exacte de ces grottes, par la raison que les éboulements, les tremblements de terre et les travaux indispensables à la sécurité de la ville, menacée de s'écrouler aussi, ou d'être emportée par l'Anio, ont souvent changé leur aspect. Je vais lâcher de vous en donner succinctement une idée exacte ; car, en dépit des nouveaux itinéraires qui prétendent que ces lieux ont perdu leur principal intérêt, ils sont encore une des plus ravissantes merveilles de la terre (4).

Je vous ai parlé d'un puits de verdure; c'est ce bocage, d'environ un mille de tour à son sonnet, que l'on a arrangé dans l'entonnoir d'un ancien cratère. L'abîme est donc tapissé de plantations vigoureuses, bien libres et bien sauvages, descendant sur des lianes de montagne presque à pic, au moyen des zigzags d'un sentier doux aux pieds, tout bordé d'herbes et de Heurs rustiques, soutenu par les terrasses naturelles du roc pittoresque, et se dégageant à chaque instant des bosquets qui l'ombragent pour vous laisser regarder le torrent sous vos pieds, le rocher perpendiculaire à votre droite et le

(1) Un itinéraire sans dû-faults, c'est la pierre pliilosopliale, et il faut dire aux personnes éprises de voyaRCs que l'exaclilude aljso-lue des renseiGnemenls sur les localilcs intéressantes est absolument impossible. Ces ouvrages se loul Bénéralenienl à coups de ciseaux, vu que le rédacteur ne peut aller imrwul lui-même. 11 le

ferait en vain. L'aspect des lieux change d'une année à l'autre. J'ai sous les yeux une relation qui déplore l'écroulement complet et la coïncidence sécheresse des grottes de Tivoli, que je viens de voir telles que les décrit Jean Valéry - l'un des meilleurs voyageurs, je le recommande ceux de MM. Adolphe Jouanne et A.-J. Dupays, en Suisse et en Italie. Ce sont de véritables manuels pratiques et de savoir encyclopédique, sous une forme excellente.

Joli temple de la Sybille au-dessus de votre tête. C'est à la fois d'une grâce et d'une majesté, d'une âpreté et d'une fraîcheur qui résument bien les caractères de la nature italienne. Il me semble qu'il n'y a ici rien d'austère et de terrible qui ne soit tout à coup tempéré ou dissimulé par des voluptés souriantes.

Quand on a descendu environ les deux tiers du sentier, il vous conduit à l'entrée d'une grotte latérale complètement inaperçue jusque-là. Cette grotte est un couloir, une galerie naturelle que le torrent a rencontrée dans la roche, et qui semble avoir été une des bouches du cratère dont le puits de verdure tout entier aurait été le foyer principal. On s'explique plus difficilement la cause première des gigantesques macaroni (je ne puis les appeler autrement) qui se tordent sous les voûtes et sur les parois de cette galerie souterraine. C'est exactement, en grand, les mêmes formes et les mêmes attitudes que les prétendues herbes pétrifiées de la petite solfatare de l'étang des tartres. Les gens du pays affirment que ces entrelacements et ces enroulements de pierres sont, dans les grottes de Tivoli, comme à la solfatare, des pétrifications de plantes inconnues. Je ne demanderais pas mieux ; mais, comme elles sont percées, dans toute leur étendue, d'un tube intérieur parfaitement rond et lisse, cette perforation me fait bien l'effet d'être le résultat d'un dégagement de gaz et de

souilles ^ impétueux partant de l'abîme et se faisant des tuyaux de flûte ' de toutes ces matières en fusion. Ce travail a pu être régulier d'abord comme le crible ignivome de la solfatare; mais une convulsion subséquente de la masse volcanique les a tordues, embrouillées et dojetées en tous sens, avant qu'elles fussent entièrement l'efroidies. Voilà mon explication. Prenez-la pour celle d'un rêveur et d'un ignorant ; je n'y tiens pas ; mais elle a satisfait au besoin que j'éprouve toujours de me rendre compte des bizarreries géologiques, bizarreries pures dans la solfatare à fleur de terre que j'avais vue le matin, mais mystères grandioses dans la grotte de Tivoli, comme sur le chemin de Marseille à Roquefavour.

De quelles scènes effroyables, de quelles dévorantes éjaculations, de quels craquements, de quels rugissements, de quels bouillonnements affreux cette ravissante cavité de Tivoli a dû être le théâtre ! Il me semblait qu'elle devait son charme actuel à la pensée, j'allais presque dire au souvenir évoqué en moi, des ténébreuses horreurs de sa formation première. C'est là une ruine du passé autrement imposante que les débris des temples et des aqueducs; mais les ruines de la nature ont encore sur celles de nos œuvres cette supériorité que le temps bâtit sur elles, comme des monuments nouveaux, les merveilles de la végétation, les frais édiices de la forme et de la couleur, les véritables temples de la vie.

Par cette caverne, un bras de l'Anio se précipite et roule, avec un bruit magnifique, sur des lames de rocher qu'il s'est chargé d'aplanir et de creuser à son usage A deux cents pieds plus haut, il traverse tranquillement la ville et met en mouvement plusieurs usines; mais, tout au beau milieu des maisons et des jardins, il

rencontre cette coulée volcanique, s'y engouffre, et vient se briser au bas du grand rocher, sur les débris de son couronnement détaché, qui gisent là dans un désordre grandiose.

Il me fallut, en cet endroit, me retourner, comme Orphée à la porte de l'enfer, pour regarder mon Eurydice, car elle avait malicieusement lâché le ruban et s'était vivement aventurée sur une planche jetée au liane du sentier par-dessus le vide, et appuyée sur une faible saillie du grand rocher. C'était une pure forfanterie, car cette planche ne conduisait à rien, ne tenait à rien, et présentait le plus épouvantable danger. Je vis qu'en eflèl ma princesse était brave et affrontait le vertige avec une surprenante tranquillité. Mais quoil c'est une Anglaise, et je -me persuade toujours qu'il y a plus de fer et de bois que de sentiment et de volonté dans ces belles machines qui se donnent pour des femmes. Je crois bien que, si elle était tombée, elle aurait pu se casser, mais qu'on eût pu la raccommoder, et qu'elle eiit été miss Medora comme devant.

Néanmoins, mon premier mouvement fut une grande terreur et puis un accès de colère irréfrénable. Je courus à elle, je la pris très-rudement par le bras et je l'entraînai sous la voûte de la caverne, où je la forçai de s'asseoir, pour l'empêcher de recommencer quelque inutile expérience de son courage insensé. •■

Pour que vous compreniez comment je pouvais entrer dans une caverne où coule un bras de rivière impétueuse, il faut vous représenter la large ouverture de cette caverne, dont une moitié seulement sert de lit à la course des eaux ; celle moitié est nécessairement la plus creuse ; l'autre également pavée de grands feuillets ondulés et bosselés par les soulèvements volcaniques,

vous permet de monter, en tournant, jusque vers l'ouverture supérieure par laquelle le flot s'engage sous la

LA I. ANIELLA

voûte. Ainsi vous remontez, aisément et à couvert, la pente fortement inclinée et tourmentée (l'un cours d'eau qui forme une cascade devant vous, et une autre cascade derrière vous. Cela m'expliquait la formidable basse continue que, du temple de la Sibille, nous entendions monter de l'abîme invisible, tandis que la claire nappe argentée, qui léchait la perpendiculaire du grand rocher, dominait la sauvage harmonie par un chant plus frais et plus élevé.

L'endroit où j'avais fait asseoir, bon gré mal gré, Medora, forme une imposante et bizarre excavation, où pénètre, de l'issue supérieure invisible encore, une lueur bleue d'un effet fantastique. Les voûtes de la caverne où s'enroulent furieusement ces étranges formations minérales dont je vous ai parlé ces prétendues plantes d'un monde antérieur colossal), prennent là le dessin et l'apparence d'un ciel de pierre labouré de ces lourdes nuées moutonneuses qu'imitèrent les statues italiens du xvii^e siècle, dans les niches dont ils entourèrent leurs Madones ou leurs saints équestres. En sculpture, c'est fort laid et fort bête ; mais, dans ce jeu de la nature, dans ce plafond de caverne éclairé d'un jour frisant et blafard qui en dessine les groupes fuyants et insensés, c'est étrange au point d'être sublime ; et, comme si la matière, dans ses transformations successives, se plaisait à conserver les apparences de couleur et de forme de ses premières opérations, on peut très bien se figurer là, au lieu d'un fleuve d'eau qui descend, un fleuve délavé qui monte, et, au lieu d'une voûte de ro-

chers, une voûte de lourdes vapeurs tordues et dispersées par les vents d» l'enfer volcanique.

Je fus tellement saisi par l'aspect et le bruit de ce cercle dantesque, qu'à peine eus-je fait asseoir Medora, je l'oubliai complètement. Ma main, crispée par l'émotion qu'elle m'avait causée, tenait pourtant encore la sienne ; mais c'était une sollicitude toute machinale, et je restai pétrifié comme le ciel de la grotte, curieux d'abord de comprendre à mu manière la scène étrange qui m'environnait, et puis ravi, pénétré, transporté dans le rêve d'un monde inconnu, enclainé comme on Test quand on n'a pas une parole pour formuler ce que l'on éprouve, et que l'on n'a pas auprès de soi un être vraiment sympathique, avec qui l'on puisse échanger le regard qui dii tout ce que l'on peut se dire.

Je ne sais pas si mon examen extatique dura une minute ou un quart d'heure. Lorsque je retrouvai la notion de moi-même, je vis que je tenais toujours la main do Medora, et qu'à force d'être comprimée dans la mienne, cette pauvre belle main, un vrai modèle de forme et de tissu, était devenue bleuâtre. Je fus honteux de ma préoccupation, et, me retournant vers ma victime, je voulus lui demander pardon. Je ne sais ce que je lui dis ni ce qu'elle me répondit. Le bruit du torrent roulant devant nous, ne nous permettait pas d'entendre le son de notre propre voix ; mais je fus frappé de l'expression froide et hautaine de ces grands yeux d'un bleu sombre attachés sur les miens. Je ne pouvais exprimer mon repentir que par une pantomime, et je pliai un genou pour me faire comprendre. Elle sourit et se le\ a. Sa figure avait encore une expression ironique et courroucée, du moins à ce qu'il me sembla. Elle ne retira pourtant pas sa main, que je tenais toujours, mais non plus de manière à la meurtrir, et, comme son re-

gard se portait vers le torrent, le mien s'y reporta aussi. On a beau se dire qu'on reviendra voir à loisir ces belles choses; on se dit aussi qu'on sera peut-être empêché d'y revenir jamais, et qu'on ne retrouvera pas l'instant qu'on possède.

J'étais resté tombé sur mes genoux, non plus pour faire amende honorable à la beauté, mais pour regarder le dessous de l'excavation plus à mon aise. Comment vous dire ma surprise, lorsqu'au bout d'un instant, je sentis sur mon front, glacé par la vapeur du torrent, quelque chose de doux et de chaud comme un baiser? EUh, je retournai la tête, et je vis, à l'attitude de Medora, que ce n'était pas une hallucination.

Un cri de surprise, de colère réelle et de plaisir stupide tout à fait involontaire, sortit de moi et se perdit dans le vacarme du torrent. Je me reculai précipitamment, averti par ma conscience que tout élan de joie et de reconnaissance serait un men^onge de la vanité ou de la sensualité. La victoire eut peu de mérite ; cette belle créature parlait médiocrement à mes sens, et nullement à mon cœur. Je ne saurais m'empêcher d'elle que par l'imagination, et j'en suis défendu par la certitude que son imagination seule s'est follement éprise de moi.

Eh quoi! j'ai même son imagination; je devrais dire son amour-propre, son dépit de mon indifférence, sa puérile jalousie de jolie femme contre la Daniella. Je me souvins, en cet instant, que celle-ci m'avait provoqué plus singulièrement en me baisant la nuque ; mais, de sa part, c'était elle, l'actrice

d'une servante qui croit, à tort, devoir s'humilier devant une supériorité sociale, et cette caresse, naïvement servile, m'avait donné envie de lui rendre la pareille pour rétablir la logique des

choses. Rien de semblable ne me fut suggéré par la provocation de Medora.

Celaït pourtant une provocation -haste à force d'être hardie. Je la crois même aussi froide qu'exaltée, cette Anglaise à passions de parti pris. Il n'y a place en elle, je l'ai senti à première vue, ni pour l'amitié tendre, ni pour l'amour ardent. Elle procède par coups de tête ; elle veut, ou vaincre ma résistance pour se moquer de moi ensuite, ou se persuader à elle-même qu'elle éprouve les émotions violentes d'un amour irrésistible. Elle veut peut-être recommencer le roman d'amour de sa tante Itarriet, sauf à me mépriser le lendemain comme on méprise le pauvre lord B***.

— Ah! grand merci! me disais-)e. Je ne serai pas si faible que lui. Je garderai ma liberté et ma fierté. Je ne deviendrai pas amoureux de cette beauté dangereuse et décevante, à qui ses millions persuaderaient bientôt qu'elle a le droit de m'avilir.

Je me disais tout cela, dégrisé de tout vin et de toute vanité, comme vous voyez; et, malgré tout cela, j'étais tremblant de la tête aux pieds, comme on l'est à la suite d'une commotion violente ; car tout appel à l'amour remue en nous la source profonde, sinon des plus vives émotions de l'animal, du moins celle des plus hautes aspirations de l'âme.

Sottement troublé, follement éperdu, j'entraînai Medora hors de la caverne. J'avais besoin de l'air plein et du jour brillant pour me retrouver tout entier. A l'entrée de la grotte, nous vîmes lady T' niet et le guide qui faisaient une pause. Lady Harriet suivit son Tivoli par cœur et ne daigna pas entrer dans la caverne, dont elle craignait la fraîcheur, ce qui ne l'empêcha pas de m'en parler avec enthousiasme, en phrases toutes faites, et en si beau style,

que rien n'y manquait pour déguster à jamais de l'expansion admirative.

Comme tout danger était franchi, à ce que nous assura le guide, je feignis de vouloir aller au-devant de lord B*»"-, qui n'arrivait pas, et je me mis à courir, résolu à ne plus échanger un mot ni un regard avec Medora. Je vis lord B*** beaucoup au-dessous de nous. Il nous avait dépassés et devisait avec Tartaglia, trop familièrement sans doute au gré de sa femme.

Pour les atteindre, je n'avais qu'à suivre le sentier qui s'enfonce en long corridor, taillé de main d'homme dans la roche. Cette galerie , percée de jours carrés comme des fenêtres, ne gêne rien dans le tableau. Elle vous fait tourner de plain-pied une face abrupte de la montagne, et, quand on la voit du dehors, ses ouvertures ombragées de lianes ressemblent à une suite d'ermitages abandonnés et devenus inaccessibles. Elle est propre et sèche dans toute son étendue ; c'est là dedans qu'on voudrait demeurer si on pouvait choisir son gîte à Tivoli. On nous a dit que ce travail était beaucoup plus ancien que celui du général Miollis, et qu'il avait été fait pour les plaisirs d'un pape amoureux des grottes de Neptune.

J'allais sortir de ce défilé lorsqu'un frôlement de robe m'avertit que j'étais suivi. Je fis la sottise de me retourner, et je vis Medora, pâle et comme désespérée, qui courait littéralement après moi.

— Laissez-moi, lui dis-je résolument, vous êtes folle !

— Oui, je le sais, répondit-elle avec énergie ; c'est même pour vous en convaincre tout à fait que me voilà encore près de vous.

Si vous trouvez là quelque chose de plaisant, vous pouvez en rire avec M. Brumières et tous ses amis de l'école de Rome...

— Vous me prenez pour un lâche ou pour un sot ! Vous voyez donc bien que vous étiez folle de vous confier à ce point à un homme que vous ne connaissez pas.

— Si I je vous connais, s'écria-t-elle. Ce n'est pas votre méchanceté ni votre indiscretion que je crains; c'est votre fierté puritaine. Vous savez que je vous aime, et moi, je sais que vous m'aimez; mais vous avez peur de mes millions, et vous croiriez vous abaisser en faisant la cour à une femme riche. Eh bien, moi, je suis lasse d'être Te but des ambitieux et l'effroi des hommes désintéressés. Je me suis dit que, lo jour où je me sentirais aimée pour moi-même par un homme délicat, je l'aimerais aussi et le lui dirais sans détour. Vous êtes celui que j'ai résolu d'aimer et que je choisis. Il y a assez longtemps que vous résistez à vos sentiments et que vous vous faites souffrir vous-même en me tourmentant de votre prétendue antipathie. Finissons-en ; dites-moi la vérité, puisque je désire l'entendre, puisque je le veux.

J'espère, mon ami, que vous riez en vous représentant la fi'-ure ébahie de votre serviteur. Je me sentis l'air si bête, que

LA DANIELLA

j'en fus honteux ; mais il me fut impossible de dire autre chose (|ue ceci :

— En vérité!... je jure, sur l'honneur mademoiselle, que je ne me savais pas amoureux de vnusl

— Mais, à présent, vous le savez, s'écrit-elle ; vous le sentez, vous ne vous en défendez plus"? Est-ce là ce que vous voulez

dire?

— Non , non ! répondis -je avec effroi ; je ne dis pas cela.

— Non ? vous dites non ? Alors je vous hais et vous méprise 1

Elle était si belle, avec ses yeux secs enflammés, ses lèvres pâles et cette sorte de puissance que donne la douleur ou l'indignation, que je me sentis redevenir ivre. La beauté a un prestige contre lequel échouent tous les raisonnements, et, en ce moment, celle de Medora réalisait tout ce que peut rêver, tout ce qui peut faire battre un ccnir de jeune homme ! car enfin, je suis homme, je suis jeune, et j'ai un cœur comme un autre! Je la contemplais tout éperdu, et il me semblait qu'elle avait raison d'être furieuse; que je n'étais qu'un sot, un poltron, un butor, un petit esprit, un cœur glacé. Je ne pouvais lui répondre. J'entendais, au fond de la galerie, la voix de lady Harriet qui s'approchait.

— Continuez la promenade sans moi, je vous en supplie, lui dis-je. Je suis trop troublé, je deviens fou ; laissez-moi me remettre, me recueillir, avant de vous répondre... Tenez, on vient, nous causerons plus tard...

— Oui, oui, j'entends, dit-elle; vous ferez vos réflexions, et vous nous quitterez sans me dire seulement adieu !

— De grâce, baissez la voix, votre tante.,, cet homme qui l'accompagne...

— Que m'importe! s'écria-t-elle, comme décidée à tenter un effort suprême pour vaincre ma résistance. Ma tante sait que je vous aime ; je suis libre d'aimer, je suis libre de me perdre, je suis libre de mourir!.,.

En disant ces derniers mots, elle pâlit. Ses yeux se voilèrent; il me sembla qu'elle allait tomber évanouie; je la retins dans mes bras. Sa belle tête se pencha sur mon épaule, sa chevelure de soie inonda, enveloppa mon visage. Le sang gronda dans ma tête et reflua vers mon cœur; je ne sais ce que je lui dis ; je ne sais si ma bouche rencontra ses lèvres : ce fut un délire rapide comme l'éclair. Lady Harriet, arrivant à l'angle du chemin couvert, n'avait plus qu'un pas à faire pour nous surprendre. Saisi de honte et de terreur, je pris la fuite, seul, cette fois, et j'aurais été me cacher je ne sais au fond de quel antre, si je n'eusse rencontré, au bas du sentier, lord B***, qui, redevenu le plus sage de nous deux, m'arrêta au passage.

Fra[^]cati, 1^o avrit.

— C'est moi, me dit lord B***, de cet air mystérieux et profond que donne l'ivresse, c'est moi qui veux vous faire les honneurs de la grotte des Sirènes,

Je me laissai conduire, et, pendant quelques instants, me sentant de nouveau très-gris, je vis toutes choses d'un œil très-vague. Cependant je fus remis et calmé plus vite que je ne l'espérais.

Nous gagnâmes le fond resserré de l'entonnoir, qui on est la partie la plus délicieuse. Il est semé de blocs de rochers et de massifs d'arbres, et traversé par le bras de l'Anio, qui, arrivé à l'extrémité de ce petit cirque naturel, se précipite, s'engouffre et disparaît entièrement dans une dernière grotte tellement belle, qu'on la rendrait pour un ouvrage d'art. Le sentier n'a eu pour tant qu'à côtoyer son rebord pour faire pont sur le torrent. Là, en sûreté derrière un parapet de foches à peine dégrossies, qui ne gêne pas la délicieuse sauvagerie du lieu, on plonge de l'œil dans

la profondeur d'un nouvel abîme qui est comme la clef du dernier déversoir de cette onde fougueuse, car elle s'y perd avec une dernière clameur efl'royable, dans des cavités dont on ne connaît pas l'issue.

-5^'est ici, me dit lord B***, que deux Anglais se soni fait

avaler par cette bouche béante. On prétend qu'ils sont descendus sur celte corniche étroite, mais parfaitement praticable, que vous vovez là-dessous, et que le pied leur a glissé. Moi, je trouve qu^il faut être bien maladroit pour ne pas s'y promener les deux mains dans ses poches, et vous remarquerez que la chute de l'eau est si nette et si absolue dans son puits naturel, qu'elle n'envoie pas une goutte de pluie sur ses margelles de rocher.

— Alors, vous croyez qu'ils se sont précipités volontairement.

— Et naturellement! dit-il en fixant sur le gouffre son œil mélancolique, terni par un reste d'ivresse.

— L'aventure n'est pas authentique, dis-je à Tartaglia ; car le guide m'a parlé de trois Anglais, et voilà railord qui parle de deux,

— 11 n'y en a peut-être eu qu'un seul, répondit Tartaglia avec son insouciance habituelle sur le chapitre de la vérité ; c'est un suicide qui aura fait des petits.

Ce trait d'esprit produisit sur lord B*** un effet qui m'eût fait frémir si j'eusse été seulement à trois pas de lui, car il enfourcha le parapet avec l'aisance d'un bon cavalier, et parut un instant disposé à descendre sur la corniche ; mais j'avais été à temps de passer mon bras sous le sien, et je le tenais encore mieux que je n'avais tenu Medora quelques instants auparavant. Cette cor-

niche me paraît aussi, à moi, très-praticable; mais, au milieu de la foudre de la cataracte qui la rase, je n'y voudrais pas voir marcher un Anglais sortant de table."

— Qu'est-ce que vous avez? me dit-il tranquillement en restant à cheval sur le parapet, 'S'ous croyez que je veux aller faire une promenade dans les entrailles de la terre? Non! la vie est si courte, qu'elle ne vaut pas la peine qu'on l'abrège. Donnez-moi du feu pour rallumer mon cigare! quant à l'immoralité du suicide, en ma qualité d'Anglais de race pure. Je proteste. Quand on se sent décidément et irrévocablement à charge aux autres...

Il s'interrompit pour rappeler son chien jaune, qui était sauté sur le parapet et qui aboyait à la cascade.

— A bas. Butâlo! s'écria-t-il d'un ton de sollicitude. Descendez I ne faites pas de ces imprudences-là !

Et, en voulant repousser l'animal, il tourna ses deux jambes du côté du gouffre, avec une mollesse et une insouciance de mouvement qui me forcèrent à le prendre de nouveau à bras le corps.

— Bah ! reprit-il. vous croyez que je suis gris? Pas plus que vous, mon cher! Je vous disais donc que, quand on n'est agréable ni utile à personne, aimer et préserver sa vie est une lâcheté; mais, tant qu'on a un ami, ne fût-ce qu'un chien, on ne doit pas l'abandonner. Seulement., écoutez! S'il est vrai pour moi qu'on ne soit pas forcé d'exister à tout prix, le suicide n'en est pas moins une faute, parce qu'il est toujours le résultat d'un mauvais emploi de la vie. La vie n'est une chose insupportable que parce que nous l'avons faite ainsi. Il dépend de tout homme sage et intelligent de bien conduire la sienne, et, pour cela, il faut préserver

sa liberté et ne pas tomber dans les pièges d'un amour mal assorti.

Je sentis le rouge me monter au front; la leçon m'arrivait si directe et si méritée, que je la crus à mon adresse. Je me trompais. Lord B*** ne songeait qu'à se juger lui-même; mais son attitude brisée sur le bord de l'abîme, sa figure décomposée par l'ennui, et sa tendresse de célibataire pour son chien parlaient si éloquemment, que je me jurai à moi-même de ne jamais revoir Medora.

Cependant, comme lord B*** était réellement pris de sommeil au milieu de ses réflexions mélancoliques, et qu'il parlait de s'étendre, là où il était, pour dormir au bruit de la cataracte, il me fut impossible de le quitter, et les femmes nous eurent bientôt rejoints. Aussitôt que milord entendit la voix sèchement douce-reuse de milady, qui lui demandait compte de son attitude négligée, il se remit sur ses pieds, et parla de poursuivre l'exploration, car nous n'avions encore vu, en lait de chutes d'eaux, que les moindres curiosités de l'endroit; mais la pluie commençait à tomber sérieusement, le ciel était envahi, le soleil éteint, et, bien que Medora insistât pour continuer, lady Harriet, qui se croit souffreteuse et délicate, voulut retourner à Rome. J'appuyai vivement cette idée. On amena les ânes, qui attendaient au fond du cratère, et les femmes remontèrent sans fatigue jusqu'au temple de la Sybille, où, en peu d'instant, la voilure fut prête à les ramener.

C'est alors seulement que je manifestai l'intention de rester à Tivoli jusqu'au lendemain soir.

— Je comprends, dit lady Harriet, que vous désiriez voir tout ce que nous n'avons pu voir aujourd'hui ; mais ne vaudrait il pas

mieux revenir par un beau temps que de vous iiiouilieJ

LA DANIELIi/i

ce soir, et peul-étio encore demain, pour voir un paysage sans soleil?

J'insistai. Lord B"" voulut alors rester avec moi, ce (jue j'aurais accepte- s'il eût été convenable et prudent de laisser le» femmes lra\crs«- sans lui la campagne de Rome. En dernier ressort, lad y Harriet pronon^^a, malgré mes refus et ma résistance, qu'elle me renverrait la voilure le lendemain; et je fus obligé, pour conquérir ma libellé, de prononcer à mon tour que je resterais peul-éto plusieurs jours à Tivoli pour dessiner.

Pendant ce débat, Mcdora demeura muette et les yeux attachés sur moi avec une ex[]ression d'anxiété d'abord, puis de reproche et de dédain qui me fut fort pénible à supporter. Enfin, la voiture partit, et je me sentis allégé du poids d'une montagne.

Voilà, mon ami, un récit bien long, et peul-être trop circonstancié de l'aventure (jui me pousse à la solitude de Frascati. Je vous demande pardon de me laisser aller à vous tout dire ; mais il me semble que,' si je vous cachais quelque chose, il vaudrait mieux ne rien vous dire du tout.

Quand je me retrouvai seul à Tivoli, au lieu d'aller voir les autres cascades, je redescendis vers celles que je connaissais déjà. Le gardien, ancien soldat au service de lu France, voulut bien avoir confiance en ma parole de ac pas attenter à mes jours (car, décidément, cet abîme est regardé comme tentateur), et j'eus la liberté d'aller rêver seul, à l'abri delà pluie, dans les cavernes.

Je no rentraï pas sans remords dans celle où j'avais rendu ce maudit baiser. J'en ressentais encore le frémissement dangereux; mais, au lieu de m'y complaire, je me condamnai à un sévère examen de conscience, et je reconnus que j'avais été coupable d'imprudence. N'aurais-jo pas dû, depuis les larmes bizarres que le soin d'apporter un chevreau avait fait répandre, et toutes les singularités du reste de la route, deviner, comprendre que j'étais l'objet d'un dépit tout prôl à se changer en caprice et à se faire baptiser du nom de passion? Eh bien, non I je ne m'en étais pas douté, apparemment ! J'avais observé, sans grand intérêt et comme malgré moi, celte étrange organisation. J'expliquais les premières larmes par quelque souvenir, peut-être un souvenir d'amour, réveillé en elle par une circonstance fortuite. J'expliquais la scène des bijoux jetés dans le bois par une colère de reine, échouant devant un Mijet déterminé à ne pas être un cour-tisan. J'expliquais même le baiser sur le front, par une hallucination de sa part ou de la mienne. Jusque-là, jusqu'au moment où elle m'avait poursuivi pour me dire : Je vous amie, je m'étais obstiné à croire à je ne sais quelle méprise, ou, passez-mr^i le mot, à je no sais quelle fumée d'hystérie nerveuse.

— Me voilà donc, pensai-je, en' présence d'un amour bon ou mauvais, senti ou rêvé, mais sincère à coup sur, et aussi résolu que le mien serait timide et involontaire ! Le mien I

En me disant cola, je me tâtais le cœur, j'y appuyais les mains et j'en comptais les battements comme le médecin interroge le pouls d'un malade, et je découvrais, tantôt avec joie, tantôt avec elTrois, qu'il n'y avait pas là d'amour vrai, c'est-àdire pas de foi, pas d'enthousiasme pour cette incomparablement belle créature.

Le trouble que j'avais ressenti était donc tout simplement dans mes sens, et pouvais-je me croire engagé, pour un baiser involontaire, pour un mot que mes lèvres avaient prononcé, que mes oreilles n'avaient pas entendu, que mon esprit ne pouvait même pas ressaisir?

— Il y aurait là, pensais-je, une question d'honneur vis-à-vis de lord B*** et de sa femme, qui m'ont témoigné la confiance que l'on doit à un homme de cœur. La moindre apparence, la moindre velléité de séduction auprès de leur héritière me ferait rougir à mes propres yeux, et la moindre expression, le moindre témoignage d'amour envers elle, serait tentative de séduction, puisque je sens que je ne l'aime pas. Je n'ai pas eu cette pensée, l'ombre même de cette lâche pensée, un seul instant. Je la repousserais avec dégoût, si elle osait me venir; mais il y a eu une seconde, un éclair d'égarement des sens, et, puis-je dans de telles occasions (la première, à coup sûr, dans mon inexpérience des grandes aventures), je ne suis pas maître de moi, il faut que je m'en préserve avec la prudence d'un vieillard.

Cependant j'éprouvais encore un malaise dont j'eus peine à trouver la cause au fond de mon âme. Je me sentais honteux et comme avili d'être si froid de raisonnement et si décidément vertueux en présence d'une passion aussi échevelée que celle dont j'étais l'objet. Il me semblait que Medora; avec sa folie et son audace, mettait son vaillant pied de poutre sur ma pauvre tête d'esclave craintif, et que mes scrupules me faisaient un rôle misérable au prix du sien. Je me confessai obsti-

nément et je reconnus qu'il n'y avait, dans le sentiment de mon humiliation, rien de plus que la suggestion d'un sot amour-propre. Que venait donc faire l'amour-propre entre elle et moi?

Pouniuoi cet ennemi du juste el du vrai se glisse-t-il dans les cœurs à leur insu, et quel est ce besoin égoïste et vulgaire de jouer le premier rôle dans une partie qui ne devrait avoir que le ciel pour témoin et pour juge?

J'aime à croire que, quand je ressentirai le véritable amour, j;' n'aurai pas à lutter contre cette vanité funeste, que je mo sentirai complètement généreux et désarmé devant l'objet de mon adoration, complètement naïf vis-à-vis do moi-même. Mais cette simplicité de cœur et cette loyauté d'intentions, ne les dois-je pas également à la femme dont je repousse les sacrLlees?

— Va donc pour l'injuste mépris de cette amante superbe l m'écriai-je.

Et, débarrassé de toute hésitation, comme de tout mécontentement vis-à-vis de moi-même, je m'enveloppai de mon caban et j'allai voir les autres gambades fanta-tinnes de l'Aiiio, le long du mont Catillo.

L'Anio, ou Teverone, ou Aniene, car il a tous ces noms, arrive ici des vallées élevées qui servent de hases aux groupes du mont Janvier. Il y rencontre la brusque coupure d'une gorge qui, par un détour, doit l'emmener, triste et souillé de toutes les eaux corrompues du steppe de Rome, jusqu'au Tibre. Avant d'entrer dans l'atîreux désert, il s'élance fier, bruyant et limpide, comme pour faire ses adieux à la vie, à l'air pur, aux splendeurs des hautes régions ; mais cet emportement de puissance mettait en danger la montagne où est Tivoli. Par un très-beau travail, on a divisé son cours en plusieurs bras, et, laissant aux usines, aux ruines et aux touristes de Tivoli le courant mystérieux des grottes de Neptune et les ravissantes cascadeUes et cascattellines qui s'épanchent plus

loin en ruisseaux d'argent sur le flanc de la montagne, on a contraint la plus forte masse des eaux à suivre paisiblement doux magnifiques tunnels situés à peu de distance de l'entonnoir naturel dont je vous ai parlé. C'est de ces tunnels jumeaux que le fleuve se laisse tomber dans son lit intérieur en cataracte tonnante, et cependant avec une effroyable tranquillité. On descend ensuite dans la gorge pour voir d'en bas toutes ces chutes. La gorge est charmante; elle n'a qu'un défaut: c'est d'être couverte et remplie d'une végétation si splendide, qu'il est presque impossible de trouver un endroit d'où l'on puisse voir l'ensemble de cette corniche si merveilleusement arrosée.

Les ruines de toutes les villas antiques dont les noms sont célèbres ne m'attirèrent nullement. Je suis las des ruines, et, devant la nature, à moins qu'elles ne lui servent d'ornement, comme ce charmant temple de la Sibylle au-dessus du gouff're de Tivoli, ou de la villa de Sécènes, qui couronne les cascades, elles me deviennent honteusement indifférentes.

Je passai la nuit dans le plus affreux lit et dans la plus affreuse chambre de l'alVreuse auberge de la Sybille, un vrai coupe-gorge d'opéra-comique. Pourtant, je ne fus point assassiné, et les gens de la maison, malgré leur mauvaise mine, paraissent d'excellentes gens.

Le lendemain, malgré la pluie et un commencement de fièvre, je recommençai mes excursions; mais rien de ce (que je vis ne valait pour moi la grotte des Sirènes, et c'est là ([uo je retournai contempler, pendant deux heures, le lorreilt engouffré dans son puits sans issue. Ce devait être là, certainement, l'ancre favori de la fameuse sibylle tiburtine, lorsque ces abîmes n'étaient accessibles que par des voies mystérieuses, et que les pâles mortels

n'en approchaient qu'en tremblant, effrayés du déchaînement des cataractes autant que des oracles du destin.

Aujourd'hui, c'est un lieu de délices. Ces tapis de violettes et ces buissons de myrtes par lesquels on descend mollement et sans danger jusqu'au milieu de cette grande scène ; ce torrent diminué qui ne menace plus personne et qui n'a gardé de sa fureur que ce qu'il en faut pour donner une émotion puissante sans lassitude et sans anéantissement ; cette grotte, dont les rudes anfractuosités s'embellissent de guirlandes de lierre et de chèvrefeuille, et qui, percée de larges crevasses, vous laisse voir, comme à travers un cadre, les profondeurs d'un paysage magique, tout cela exerça sur moi un magnétisme étrange, et j'ai rêvé là un bonheur que je demande à tout paradis au Dieu bon. Oui, ce creux de rochers, d'eaux agitées et de plantes vigoureuses, avec du soleil et un air salubre, si c'était possible ; une grotte pour abriter une femme selon mon cœur, et je consens à être prisonnier sur parole durant l'éternité.

Ma contemplation était si douce et mon corps si fatigué, que je m'endormis comme lord B*** avait voulu s'endormir là

LA DAMELLA-

veille, au bruit de la cataracte. Quand je m'éveillai, Tartaglia était auprès de moi.

— Vous avez tort de dormir là à l'humidité, me dit-il. Il y a de quoi être malade.

Il avait raison: je me sentais mal partout. J'eus peine à remonter au temple. Chemin faisant, Tartaglia, qui était retourné là \

eille à Rome, m'apprit qu'il venait me chercher avec une voiture fâr ĩ ordre d\$ laMedora.

— C'est fort bien, lui répondis-je; tu vas t'en retourner comme tu es venu. Je compte rester ici huit ou dix jours.

— Vous n'y songez pas, mossiou. Vous êtes dans l'endroit le plus malsain de l'Italie, et vous allez y mourir. Prenez garde d'ailleurs à ce qui va arriver. Dès que la Jledora vous saura malade, elle viendra avec sa famille, car ils font tous sa volonté, et elle est folle de vous...

— En voilà assez , répondis-je avec colère. Vous me portez sur les nerfs avec vos sottises. Il faut que tout cela finisse I

Et, prenant mon parti, je montai dans la voilure et donnai au cocher l'ordre de me conduire à Rome chez Brumières.

Je croyais être délivré du Tartaglia, qui, me voyant irrité et un peu en délire, avait fait mine de rester à Tivoli; mais, à mi-chemin, m'éveillant d'un nouvel assoupissement fébrile, je vis qu'il était sur" le siège avec le cocher. Je renouveliii à celui-ci l'injonction de me conduire chez Brumières. Mon intention était d'écrire, de chez lui, une lettre dâdieus à la famille B***, de faire prendre mes effets par Tartaglia et de quitter Rome à l'instant même. Le cocher fit un signe d'assentiment respectueux, et je me rendormis, vaincu par uête torpeur insurmontable.

Quand je m'éveillai, j'étais si accablé, que je ne compris pas où j'étais, et qu'il fallut les empressements de l'excellent lord B*^* autour de moi pour m'éclairer sur la trahison de Taitaglia et du cocher. J'étais au palais *** ; je montais l'escalier de ma chambre, soutenu par l'Anglais et la Daiilella. Vous savez le reste ; je dois

ajouter que je me suis si bien arrangé pour ne pas sortir de ma chambre jusqu'au moment du départ, que je n'ai pas revu Medora. J'espère doue que son caprice est passé; j'espère même qu'il n'y a pas eu caprice, et, quand j'y songe, je reconnais que j'ai servi de titre à un roman dont elle avait fait le plan avant de me connaître. Elle a vingtemq ans, elle est froide, elle a refusé beaucoup de bons partis, à ce que l'on assure. Puis l'ennui est venu, les sens peut-être; elle a résolu, dit-elle, d'épouser le premier homme délicat qui l'aimerait sans le lui dire. Pourquoi s'est-elle imaginé que j'étais cet homme-là, moi qui ne l'aimais pas du tout? Ou elle a le ridicule de se croire irrésistible, ou il y a là-dessous l'intrigue impertinente de Tartaglia, qui a eu plus d'effet que je ne pensais.

Quoi qu'il en soit, me voilà loin de Rome, par un temps à ne pas mettre un chien dehors, et, dans quelques jotirs, quand mes forces seront revenues, s'il y a encore géril en la demeure comme disent les légistes, je me sauverai plus loin encore. .

Mais ne trouvez-vous pas que nia terreur de casto Ghiseppe, comme dit Tartaglia, dont je vous épargne les dernières remontrances, est d'une fatuité ridicule ?

A propos de Tartaglia, je dois vous dire que le drôle m'a soigné paternellement, et que, maître de fouiller dans mes efléts à toute heure, il a pleinement justifié ce que lord B*** me disait de lui :

— C'est un vrai gredin, capable de vous arracher, par prières ou par intrigue, votre dernier écu ; mais c'est un valet fidèle, incapable de vous dérober une épingle si vous n'avez pas l'air de vous méfier de lui. En Italie, beaucoup de gens de cette classe sont ainsi faits : ils pillent ceux qu'ils détestent ; ils se font un

plaisir de dévaliser ceux qui veulent lutter de finesse pour se garantir ; mais ils voleraient volontiers, pour enrichir ceux qui, par leur confiance absolue, obtiennent leur amitié. Ayez des serrures Ficliet à vos coffres ; cachez votre bourse dans les trous de mur les plus invraisemblables : ils déjoueront toutes vos ruses. Laissez la clef à la porte et l'argent sur la table, ce sera chose sacrée pour eux. Ce vaurien a donc du bon comme tous les vauriens... de même que tous les gens vertueux ont un coin de perversité.

C'est toujours lord B*'^ qui parle, et je vous fais grâce des blasphèmes de sa misanthropie. Tant il v a que le Tartaglia me fatiguait, et qu'après avoir bien payé, malgré lui, je dois le dire, ses bons services, je suis charmé d'être délivré de son babil, de sa protection et de ses suggestions matrimoniales.

Voici enfin un peu d'éclaircie dans le temps, et j'en vais profiter pour visiter les jardins Piccolomini et faire le tour de mes domaines.

i avril, à Frascati.

Depuis deux jours, bien que le soleil ne se montre pas plus qu'à_ Londres, je me goberge de la douceur du temps. Les soirées sont froides dans l'intérieur de Piccolomini ; ma cheminée se garderait bien de ne pas fumer; et d'ailleurs, le bois manque; mais quelqu'un qui me choie m'a apporté un brasero (4), et cela me permet de me réchauffer les doigts pour vous écrire. Le reste du temps, je suis dehors jusqu'à l'heure de dormir, et je m'en trouve fort bien.

Ce quelqu'un vous intrigue un peu, j'espère? Patience ! je vous raconterai. Il faut que je vous dise d'abord que je suis au beau milieu d'un paradis terrestre, moyennant quelque chose comme

trois francs par jour, toutes dépenses comprises, ce qui me permettra de passer ici plusieurs mois sans me préoccuper de ma pau\reté.

J'ignore ce que deviendra le climat. On m'annonce des chaleurs qui me feront revenir de mes doutes sur le beau ciel de l'Italie. Dans l'état de faiblesse où je suis encore, le temps doux et voilé que nous tenons m'est fort agréable ; mais il n'y aurait guère moyen de faire de la peinture sans soleil, et il faut que ce pays-ci soit bien beau puisqu'il l'est encore à travers son manteau de brouillards. Brumières, qui voulait que je l'attendisse pour venir ici, m'annonçait bien que je n'y trouverais pas encore le moindre effet pittoresque; mais je suis peut-être moins peintre que contemplatif, et, quand je ne peux pas essayer d'être un interprète quelconque de la nature, je n'en reste pas moins son amant fidèle et ra'vi.

Figurez-vous que, sans sortir de mon jardin, j'ai la campagne, le verger, la solitude et le désert. Le parterre qui s'étend devant la maison n'annonce guère ce luxe : c'est un carré de légumes et de vigne, enfermé dans des haies de buis taillé. Au bout, la vue est terminée par une grande fontaine murale eu hémicycle avec les niches et les bustes classiques. L'eau est limpide, les plantes grimpantes abondent, et, sur la terrasse dont cette architecture est le contre-fort, de beaux arbres inclinent leurs branches touffues. Mais là n'est pas le charme de cet enclos dont l'ancienne splendeur a fait place, d'une part à l'abandon, de l'autre aux soins vulgaires de l'utilité domestique. Une belle allée d'arbres centenaires s'en va en montant rapidement vers des terres ensemencées et plantées d'oliviers. Heureusement, on a laissé subsister ces arbres , et on n'a pu songer à niveler le terrain, de sorte que

l'ancien parc des Piccolomini, sacrifié au prosaïsme de l'exploitation, a gardé ses chênes verts courbes en berceaux impénétrables au soleil et à la pluie, ses aspérités de montagne et son clair ruisseau qui court en bouillonnant sous des masses de fleurs sauvages. Il y a même un coin, tout à fait inculte, qui forme ravin et qui se compose tout aussi bien qu'un grand paysage. Le ruisseau qui sort d'une belle source dans la villa voisine, nous arrive de la hauteur et forme une cascadelte charmante qui, de son amphithéâtre de rochers et de verdure, arrose une petite prairie tout à fait naturelle, traverse l'enclos et s'en va réjouir une troisième villa contiguë à celle-ci. On voit qu'ici l'on ne s'est pas disputé l'eau courante. Bien au contraire, on se l'est libéralement distribuée, et, comme elle abonde partout, ceux qui ont bien voulu lui permettre de rire et de sauter à travers leurs jardins ont rendu à leurs voisins un véritable service.

Les collines Tusculanes ne sont, d'ici à leur point le plus élevé (Tusculum), qu'un immense jardin partagé entre quatre ou cinq familles princières. Et quels jardins ! celui de Piccolomini ne compte plus. Vendu à des bourgeois qui font argent de leur propriété, il n'a de beau que ce que l'on n'a pu lui ôter. Mais la villa Falconieri, qui le borne à l'est, et la villa Aldobrandini, qui le borne au couchant, la villa Conti, qui louche à cette dernière; plus haut, la Ruiliuella, et, en jevenant vers l'est, la Taverna et Mondragone, tout cela se lient et communique si bien, que j'en aurais pour trois heures à vous décrier

\\) Brasero est le mot esiaguol, aiip'aïemmet familier à Jean Vafres,

LA DAMELLA

ces lieux enchantés, ces futaies monstrueuses, ces fontaines, ces bosquets et ces escarpements sennes de ruines romaines et pélasgiques; ces ravins de lierre, de liseron et de vigne sauvage, où pendent des rester de temple, et où tombent des eaux cristallines. Je renonce au détail, qui viendra peut-être par le menu ; je ne peux que vous donner une notion de l'ensemble.

Le caractère général est de Ueux sortes : celui de l'ancien goût italien, et celui de la nature locale qui a repris le dessus, grâce à l'indlirérence ou à la décadence pécuniaire des maîtres de ces folles et magnifiques résidences. Si vous voulez une exacte description de ces résidences, telles qu'elles étaient encore il v a cent ans, vous la trouverez dans les spirituelles lettres du président de Brosses, l'homme qui, malgré son apparente légèreté, a le mieux vu l'Italie de son temps. Il s'est beaucoup moqué des jeuyc d'eaux et girandes, des statues grotesques et des concerts hydrauliques de ces villégiatures de Frascati. Il a eu raison. Lorsqu'il voyait dépenser des sommes folles et des efforts d'imagination puérile pour créer ces choses insensées, il s'indignait de cette décadence du goût dans le pays de l'art, et il riait au nez de tous ces vilains faunes et de toutes ces grimaçantes naïades outrageusement mêlés aux débris de la statuaire antique. Il appelait cela gâter l'art et la nature à grands frais d'argent et de bêtise, et je m'imagine que, dans ce temps-là, quand tous ces fétiches étaient encore frais, quand ces eaux sifûaienl dans des flûtes, que les arbres étaient taillés en poire, les gazons bien tondus et les allées bien tracées, un homme de sens et de liberté, comme lui, devait à bon droit s'indigner et se moquer.

Mais, s'il revenait ici, il y trouverait un grand et heureux changement : les Pans n'ont plus de flûte, les nymphes n'ont plus ide

nez. A beaucoup de dieux badins, il manque davantage encore, puisqu'il n'en reste qu'une jambe sur le socle. Le reste git au fond des bassins. Les eaux ne soufflent plus dans des tuyaux d'orgue; elles bondissent encore dans des conques de marbre et le long des grandes girandes; mais elles y chantent de leur voix naturelle. Les rocailles se sont tapissées de vertes chevelures, qui les rendent à la vérité. Les arbres ont repris leur essor puissant sous un climat énergique, et sont devenus des colosses encore jeunes et pleins de santé. Ceux qui sont morts ont dérangé la symétrie des allées; les parterres se sont remplis de folles herbes ; les fraises et les violettes ont tracé des arabesques aux contours des tapis verts ; la mousse a mis du velours sur les mosaïques criardes : tout a pris un air de révolte, un cachet d'abandon, un ton de ruine et un chant de solitude.

Et maintenant, ces grands parcs jetés aux flancs des montagnes, forment, dans leurs plis verdoyants, des vallées de Tempe, où les ruines rococo et les ruines antiques dévorées par la même végétation parasite donnent à la victoire de la nature un air de gaieté extraordinaire. Comme, en somme, les palais sont d'une coquetterie princière ou d'un goût charmant; que ces jardins, surchargés de détails puérils, avaient été dessinés avec beaucoup d'intelligence sur les ondulations gracieuses du sol, et plantés avec un grand sentiment de la beauté des sites ; enfin, comme les sources abondantes y ont été habilement dirigées pour assainir et vivifier cette région bocagère, il ne serait pas rigoureusement vrai de dire que la nature y ait été mutilée et insultée. Les brimborions fragiles y tombent en poussière; mais les longues terrasses d'où l'on dominait l'immense tableau de la plaine, des montagnes et de la mer ; les gigantesques perrons de marbre et de lave qui soutiennent les ressauts du terrain, et qui

ont, certes, un grand caractère , les allées couvertes qui rendent ces vieux Édens praticables en tout temps; enfin, tout ce qui, travail élégant, utile ou solide, a survécu au caprice de la mode, ajoute au charme de ces solitudes, et sert à conserver, comme dans des sanctuaires, les heureuses combinaisons de la nature et la monumentale beauté des ombrages. Il suffit de voir, autour des collines de Frascati, l'aride nudité des monts Tusculans, ou l'humidité malsaine des vallées, pour reconnaître que l'art est parfois bien nécessaire à l'œuvre de la création.

Maw \ (nx'z flonc, mon ami, comme je défends mes rillns contre les injures du président de lirosses, et peut-être i-ontio les critiques que j'appréhende de votre part ! C'est que l'amour de la propriété s'est emparé de moi, quand je me suis vu ici seul , absolument seul de mon espèce artiste , jouissant de toutes ces résidences désertes. D'ici à un ou deux mois me dit-on, il ne viendra à Frascati ni seigneurs indigènes ni forestieri, et, sous ce dernier titre, on confond les artiste^ les touristes et les malades de tout genre qui cherchent l'air 4lubre au commencement des grandes chaleurs. En attendant les villas ne sont habitées que par leurs gardiens, de bons vieux serviteurs (jui me confient les clefs des parcs a\ec une bonne grâce charmante; ce qui me permet de choisir chaque jour

celui qui me plaît, ou de les parcourir tous dans une grande excursion, si j'aide bonnes jambes.

Quelle douce manière déposséder, n'est-ce pas? n'avoir rien à surveiller, rien à ordonner, rien à réparer; quitter quand bon me semblera, sans me soucier de ce que les choses deviendront en mon absence; revenir de même, sans que personne fasse attention à moi; jouir sans contrôle et sans contestation de plusieurs

Trianons de caractères différents ; me promener en pantoufles dans tous les paysages de l'atteau, sans risquer de rencontrer personne à qui je doive mes égards et ma conversation ! Vraiment, je suis trop heureux, et" j'ai peur que ce ne soit un rêve. Tout cela à moi, pauvre diable qui ai vécu trois ans à Paris, triste et courbé sous la préoccupation de payer la vue des gouttières et les bottes à tremper dans la boue liquide des rues! A moi tout cela pour trois francs par jour, .sans que j'aie à me tourmenter de cette responsabilité de soimême, si rigoureuse pour la dignité de l'individu, mais si funeste à la poésie et à l'indépendance, dans les grands centres de civilisation! Par quelles vertus ai-je mérité d'être gâté à ce point! Et la Mariuccia, qui plaint ma figure absorbée, mon air nonchiant, et qui regarde avec une maternelle pitié mon mince bagage, et ma bourse plus mince encore !

Cette Mariuccia est un être excellent et divertissant au possible. Elle est rieuse et bavarde comme le ruisseau de son jardin, et, pour peu qu'on l'excite par des questions, elle arrive à une éloquence pétulante, accompagnée d'une mimique exaltée qui la transfigure en une sorte de pythonisse rustique. Elle est un spécimen si complet et si naïf de sa classe et de sa localité, que je vois, mieux que dans un livre, à travers ses descriptions, ses préjugés et ses raisonnements, le caractère du milieu où je me louve jeté.

Mais un autre type plus étrange encore aux yeux d'un homme naïf tel que moi, c'est ce quelqu'un dont il faut enfin que je vous entretienne. Aussi, je reprends mon récit où je l'ai laissé.

Hier matin, je demandai à la Mariuccia si elle avait fait blanchir mon linge.

— Certainement, dit-elle en apportant une corbeille de linge blanc, humide et frippé. La vieille femme qui m'aide à mes lessives s'en est chargée.

— C'est fort bien ; mais je ne peux pas porter ce linge sans qu'il soit repassé.

Le mot repasser m'embarrassa; car, si je sais un peu ma littérature italienne, je n'ai pas encore à mon service tout le vocabulaire de la vie pratique, et la Mariuccia n'entend pas un mot de français. J'appelai la pantomime à mon secours, et, comme si un gueux de mon espèce eût prétendu à un grand luxe en exigeant du linge passé au fer, elle s'écria d'un air stupéfait :

— Vous voulez la stiratrice ?

— C'est cela! la repasseuse! Est-ce une industrie inusitée à Frascati ?

— Oh ! oui-da, reprit-elle avec orgueil ; il n'y a pas de pays au monde où l'on trouve des meilleures artisanes.

— Eh bien, confiez ceci à une de vos merveilleuses ouvrières.

— Voulez-vous que ce soit ma nièce ?

— Je ne demande pas mieux, répondis-je, étonné du regard clair et pénétrant que son petit œil gris attachait sur le mien.

Elle remporta la corbeille, et, à l'heure où je rentrais pour souper, car je me suis arrangé pour rester dehors le plus tard possible, je trouvai installées autour d'un brasero, dans une grande pièce du rez-de-chaussée, où la Mariuccia juge plus commode de me servir mes repas, trois personnes qui causaient, les pieds sur la cendre chaude et les coudes sur les genoux : c'était la vieille

femme en haillons qui fait la perpétuelle i/anc/iccia de Mariucia, un gros capucin de bonne mine, et une fille mince dont un grand mouchoir de laine rouge enveloppait la tête et les épaules. Les deux femmes ne se dérangèrent pas. Le capucin seul se leva et me fit des politesses qui aboutirent à l'humble demande d'un baiioqiic, un son du pays, pour les bo.-ioins de son ordre. Je lui en doniKii cinq, qu'il reçut a\ec une profonde reconnaissance.

Cristo ! s'écria la vieille femme, à laquelle il montra,

d'un air naïf, cette grosse pièce de cuivre dans sa main crasseuse, quelle générosité !

Et, se tournant vers moi, elle m'accabla d'une grêle d'épithètes élogieuses. Pour n'être pas enivré de ses flatteries, je lui donnai vite deux baiïques qui restaient dans ma poche, et elle se confondit en révérences et en tentatives de baisements de mains auxquelles je me hàlai de me soustraire.

Mais, voulant sa\oir jusqu'où allait cette misère ou cette passion pour la mendicité, je m'adressai à la jeune fille, dont

LA DANIELLA

je ne voyais pas la ligure cachée sous son châle, et qui me semblait très-proprement habillée.

— Et vous, mademoiselle, lui dis-je en ra'asseyant sur l'esca-beau qu'avait laissé libre le frère quêteur à côté d'elle, est-ce que vous ne me demandez rien ?

Elle releva la tête, écarta son châle rouge, et me tendit la main sans rien dire.

— Daniella ! m'ocriai-je en la reconnaissant à la pâle lueur que le brasero renvoyait à sa figure; Daniella à Frascati ! Daniella qui tend la main...

— Pour que vous y mettiez la vôtre, répondit-elle en souriant. Vous êtes cause que j'ai perdu une bonne place; mais je ne la regrette pas, s'il me reste votre amitié.

— Parlez plus bas, lui dis-je ; expliquez-moi...

— Oh ! je n'ai pas besoin d'en faire un secret, reprit-elle ; je n'ai rien fait de mal ; et, d'ailleurs, le frère Cyprien est mon oncle, et la Mariuccia est ma tante. C'est moi qui suis la stirutrice, et je vous rapporte votre bianrheria.

— Oui, oui, dit la Mariuccia, qui venait d'entrer et qui posait mon humble dîner sur la table, nous sommes tous parents : le capucin est mon frère, la vieille femme est ma tante, à moi, et vous pouvez parler tous les deux devant nous; c'est en famille, rien ne sortira d'ici.

— C'est très-bien, pensai-je; il n'y manque que le cousin Tartaglia pour que tout Frascati sache les particularités sérieuses ou ridicules de ma retraite à Frascati.

— Daniella, dis-je à la jeune fille, je vous prie de ne pas...

— C'est bien, c'est bien, dit la vieille femme en sortant ; causez ensemble ; nous savons toute l'histoire. Pauvre Daniella ! ce n'est pas sa faute, c'est une bonne fille qui nous a tout dit.

— Et moi, dit le capucin en ramassant sa besace et son bâton, je vous présente mes révérences, seigneur étranger... Danieluc-

cia, je prierai pour toi, afin que l'orgueil de cette Anglaise soit vaincu par la miséricorde divine!

Je vous laisse à penser si j'étais de bonne humeur de voir ébruiter ainsi ce qui avait pu se passer à propos de moi dans la famille B***. Je voulus faire expliquer la Daniella.

— Non, pas à présent, me répondit-elle; vous me paraissez en colère. Je vas porter votre linge dans votre chambre et je reviendrai.

3 avril.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? demandai-je à la Mariuccia. Que vous a-t-elle donc dit, à tous tant que vous êtes?

— Les choses comme elles se sont passées, répondit-elle ; cette Anglaise, la grosse dame, je la connais bien ! Elle vient presque tous les ans à Frascati ; mais je n'ai jamais pu dire son nom...

— Eh bien?

— Eh bien, il y a deux ans, elle a pris ma nièce en amitié et elle l'a emmenée. Elle la payait bien et la rendait très-heureuse ; et puis, quand elles ont été là-bas, en Angleterre, je crois, lady Bo..., lady Bi..., au diable son nom! a pris une nièce, la... la...

— N'importe!

— La Medora! Voilà son nom, à elle! Il paraît qu'elle est belle : comment la trouvez-vous?

— Je n'en sais rien ; allez toujours.

— Eh ! vous savez bien qu'elle est belle et riche, mais méchante... Non : la Daniella dit qu'elle est bonne, mais folle. Elle a

commencé par aimer ma nièce comme si la pauvre fille eût été sa sœur. Elle a voulu l'avoir à elle seule pour son service. Elle lui donnait des robes de soie, des bijoux, de l'argent. Oh! dans une année, la Daniella a plus gagné qu'elle ne gagnera dans tout le reste de sa vie, à moins qu'elle ne veuille encore quitter le pays et suivre d'autres foresiieri: mais je ne le lui conseille pas : vous autres étrangers, vous êtes tous maniaques, bizarres I

— Merci; après?

— Après, après I Vous savez bien que vous avez dit à ma nièce qu'elle était plus jolie que sa maîtresse. Depuis ce moment-là, la signorina n'a plus voulu la supporter ; elle l'a tourmentée, chagrinée, ofl'ensée. La petite a répondu deux ou trois paroles un peu vives, et, pendant que vous étiez encore malade, on l'a renvoyée. Allons, il n'y a pas grand mal ; on lui a fait un beau cadeau, et elle pourra bien se marier ici avec qui elle voudra. On est toujours mieux dans son pays que sur les chemins; et, si vous l'aimez, ma nièce, si elle vous plaît, et que vous souhaitiez rester chez nous, il ne tient qu'à vous d'être son mari. Vous êtes peintre, vous trouverez de l'ouvrage dans les villas. Justement, la princesse Borglièso veut faire réparer Mondragoue. Vous ferez de la fresque et vous gagnerez bien de quoi élever vos enfants.

— Ainsi, ropondis-je, émervdtié du plan rapide de la Mariuccia, TOUS avez arrangé lout cela en tainille, avec la vieille femme, le ca)ucin et... la Daniella ?

— La Daniella ne dit rien du tout; on ne sait pas si elle vous aime; mais...

— Mais vous le pensez, puisque vous me mariez avec elle?

— Eh! qui sait?

Lechi lo sa de la Mariuccia est son grand et dernier argument. Elle le dit si souvent tout propos, quej'ai déjà compris que cela signifiait en certaines occasions : Laissez-moi faire, et en certaines autres ; Je n'y tiens pas.

— Cette fois, l'accent était problématique, et je dus insister pour savoir si j'étais tombé dans une de ces intrigues dont Brumières et Tartaglia m'avaient signalé les fâcheuses conséquences; mais l'œil clair et la figure enjouée de Mariuccia ne permettaient pas le soupçon, et, dans ses réponses subséquentes, je ne vis que l'empressement d'une bienveillance irréfléchie pour sa nièce et pour moi.

— S'il en est ainsi, pensai-je, je dois avoir une franchise égale.

Et, comme la Daniella ne reparaisait pas, je priai sa tante de monter avec moi dans ma chambre, où nous la trouvâmes occupée à brosser mes habits et à ranger mes ustensiles de toilette, comme si elle eût été à mon service.

— Que faites-vous là? lui dis-je en entrant, avec un peu de dureté.

Elle me regarda avec un mélange de décision et de douceur qui paraît être dans son caractère comme sur sa physionomie.

— Je nettoie et je range votre appartement, répondit-elle, comme je faisais à Rome, pendant que vous étiez malade.

Le souvenir des soins empressés et intelligents de cette bonne fille me fit rougir de ma brusquerie.

— Ma chère enfant, lui dis-je, asseyez-vous, et causons. Je veux savoir comment je suis la cause de votre séparation d'avec la famille B[^]**. Vous avez dit, à ce sujet, ce que vous avez cru devoir dire ; il faut que je le sache, afin de redresser la iférité si vous vous êtes trompée en ce qui me concerne.

— C'est aisé à dire, répondit-elle avec assurance. Vous avez I fait le projet d'épouser la Medora. Comme vous avez beaucoup

d'esprit, vous avez deviné que, pour la rendre amoureuse de ' vous, elle qui n'a jamais pu être amoureuse de personne, il ' fallait faire semblant de devenir amoureux d'une autre, sous son nez, et vous avez réussi à le lui persuader. Moi, j'aurais été sacrifiée à ce jeu-là, si j'avais eu affaire à de mauvais maître ; mais lady Harriet est généreuse, et, avec ce qu'elle m'a donné en me congédiant, j'aurais tort de me plaindre. N'est-ce pas là ce que j'ai dit, ma tanle Mariuccia?

— Peut-être, répondit la tante; mais j'avais compris que Je si-gnore te plaisait, et je pensais que tu lui avais plu. A présent, si les choses vont autrement, s'il doit épouser l'Anglaise et que ton dos lui ait servi d'échelle, il te devra un beau cadeau de noces, et tout est dit.

Bien que l'expUcation de la Daniella diût couper court à toute pensée d'alliance entre elle et moi dans l'esprit de ses parents, je ne pus supporter le plan ridiculement fourbe qu'elle m'attribuait à l'égard de sa maîtresse. Je crus devoir m'en expliquer avec elle.

— Ma chère, lui dis-je, il vous a plu d'interpréter ma conduite dans un sens que je désavoue absolument. Je n'ai pas fait semblant d'être épris de vos charmes. C'a été une plaisanterie dont j'étais loin de prévoir les conséquences et que personne, je l'es-

père encore, n'a prise au sérieux. Quoi qu'il en soit, j'ai eu un grand tort, puisque le résultat de ceci a été une mésintelligence momentanée entre vous et des personnes auxquelles vous deviez être attachée. Je suis assez coupable sans que vous me prêtiez un projet aussi absurde et aussi cupide que celui de vouloir me faire aimer d'une personne trop riche pour moi et que je ne connais pas assez pour l'aimer moi-même. Je vous prie donc, dans vos épanchements

LA DAIiJIELLA

avec votre nombreuse famille, de ne pas me faire jouer inutilement ce vilain rôle. ',,,,

— Inulilenicnt! reprit-elle en français, français qu'il me flmt vous traduire plus que si c'était de l'italien. Vous consentiriez cependant à ce que je le fisse utilement?

— Voulez-vous bien vous expliquer?

— Si ma famille se persuadait que nous nous aimons, vous et moi, il y aurait pour vous quelque inconvénient à le laisser croire,' et il vaudrait mieux donner à penser que vous ne songez qu'à la Mcdoru. •

— Et quel serait l'inconvénient dont vous parlez?

— Des coups de couteau pour vous et des coups de poing pour moi.

— De la part de qui? Je veux tout savoir.

— De la part de mon frore, un méchant homme, je vous avertis... Je ne dépends que de lui , je n'ai plus ni père ni mère.

— Alors, c'est une menace sous laquelle il vous a plu de me placer, en faisant vos confidences...

— J'ai vu, vous menacer et vous exposer ! s'écria la Daniella en levant au ciel ses yeux étincelants. Cristo! croyez-vous que j'aurais dit seulement que je vous connaissais, si Tartaglia ne fut venu ici ce matin?

— Tartaglia? Bon ! voici le bouquet ! Et gu' est-il venu faire à Frascati?

— Il est venu savoir de vos nouvelles de la part de la Medora, mais en secret, et en se servant d'un prétexte, car il paraît qu'elle est inquiète de vous et qu'elle s'en cache, parce qu'elle craint de vous avoir fâché par ses refus. Alors, comme ce pauvre garçon s'est mis en tête de faire réussir votre mariage avec elle, il a dit à la Mariuccia qu'il fallait m'enipêcher de vous voir, parce que vous me feriez la cour et que vous ne m'épouseriez pas. Voilà comment, en venant ici rapporter votre linge, j'ai été forcée de répondre à des questions, et, si tout cela s'est embrouillé dans la cervelle de ma tante, ce n'est pas de ma faute ; mais le capucin est prudent, la vieille femme est bonne, la Mariuccia est excellente, et les choses en resteront là, pourvu que vous me permettiez de leur dire que vous ne pensez qu'à la Medora. Autrement...

— Autrement ?

— Autrement, des idées viendront à mon frère, et il vous fera un mauvais parti.

— C'est assez revenir sur ce danger-là, ma chère, lui dis-je avec impatience. Je ne suis pas habitué à me battre au couteau ; mais, de quelque façon que je m'y prenne, gare à votre frère et à tous

vos parents et amis, s'ils me cherchent noise. Je suis d'un naturel très-doux ; mais je sens qu'avec des exploiteurs comme avec des bandits, je peux devenir très-méchant et vendre ma peau extrêmement cher à quelques-uns.

lîn parlant ainsi à Daniella, en italien, afin que la Mariuccia l'enlondit, je lesobservais attentivement l'une et l'autre, la première surtout, que je crois assez rusée et qui pourrait bien avoir pour moi, non pas une passion de keepsake, comme miss Medora, mais un sentiment londé sur des vues intéressées. La Mai iuccia, quoique fine, me parut n'avoir que de bonnes intentions. Quand a la sliralrice, il me fut difficile de pénétrer ses sentiments. Elle semblait épier les miens propres : nous restions donc tous deux sur la défensive

Quand j'eus fini de parler, elle garda un instant le silence, coiiiine pour chercher une solution à une situation qu'il lui plaisait apparemment de croire embarrassante ou périlleuse ; et, tout a coup, au lieu de me répondre elle s'adressa à sa tante.

— Je vous ai raconté, lui dit-elle, que le sicjnore avait tué un voleur et mis deux autres en fuite auprès de Casalinorte. Je sais comme il est hardi, et plus fort qu'il n'en a l'air : je l'ai vu se battre avec ces mauvaises gens. Si quelqu'un doit avoir peui , ce n'est pas lui, et Masolino fera bien de se tenir tranquille.

Puis, se retournant vers moi, elle ajouta en français :

— Mais pourquoi donc, pour éviler des querelles, ne voulez-vous point passer pour amoureux de la Medora ?

— l'arec que cela n'est pas vrai, et que je déleste le menspn.Lie, répondis-je avec impatience. Il vous a plu d'inventer cela ; mais

soyez sûre que, si j'établis ici quelque relation qui me mette à même de vous démentir, je n'y manquerai dans aucune occasion.

Ses yeux brillèrent d'une satisfaction si vive, que je compris qu'entre la maîtresse et la suivante, il y avait un duel de vanité féminine en règle, dont le hasard m'avait rendu l'objet litigieux.

— C'est étonnant, cela ! dit-elle en se maniérant avec beaucoup de gentillesse, il faut l'avouer. Comment est-il possible que vous ne vouliez pas d'elle qui vous aime tant ?

Sur ce mol-la, je me fâchai tout rouge. Que Medora se soit

rollement confiée à mon honneur, cela n'est pas douteux ; mais il ne sera pas dit qu'elle s'y soit confiée en vain ; et, fût-elle tout à fait indigne de ma loyauté, il me resterait encore à la disculper pour l'honneur de l'adv Harriet et de l'excellent lord B***, J'imposai donc silence aux malices de la soubrette avec tant de sévérité, qu'elle baissa les yeux comme effrayée, et se relira bientôt avec une confusion feinte ou nulle.

Je regrettai qu'elle n'eût pas témoigné quelque regret qui me permit de la congédier plus amicalement. Elle m'a soigné si bien, que je lui dois de la reconnaissance, et je n'ai pu encore trouver le moment de la lui exprimer, puisqu'elle avait disparu du palais *** avant mon départ de Rome.

En outre, bien que j'aie d'elle une médiocre opinion, je dois reconnaître que j'ai pour sa figure et ses manières des moments de sympathie réelle. Je l'entendis causer jusqu'à minuit avec la Mariuccia dans le grenier voisin de ma chambre. Je ne voyais ni ne pouvais saisir un mot de leurs longs discours ; mais je vis bien à l'intonation tantôt narrative, tantôt gaie de leur dialogue, que Da-

niella n'était pas très-inquiète de son sort. La durée de ce tranquille babillage, qui accompagnait je ne sais quel travail, me prouvait aussi qu'elle n'était pas sous le coup d'une surveillance bien redoutable. Enfin, j'entendis ouvrir les portes, descendre l'escalier de bois de l'étage que nous occupons, Mariuccia et moi, et grincer sur ses gonds la grille de l'enclos qui donne sur la ruelle malpropre et montueuse illicorée du nom emphatique de via L'iaolomini.

1^{er} avril.

Ce matin, vers six heures, je fus éveillé par une voix douce et pleine qui, du dehors, appelait Rosa : c'est le nom de la vieille femme, tante et servante de la Mariuccia. Cette manière d'appeler résumait tout le chant de la langue italienne. Tandis que nous autres, quand nous venions nous faire entendre au loin, nous escamotons la première syllabe et prolongeons le son sur la dernière, on fait ici tout l'opposé ; et le nom de Rosa, crié, ou plutôt chanté en octave descendante, avait une euphonie très-agréable. En me frottant les yeux pour m'éveiller - Ici tout à fait, je reconnus que c'était la voix de la stira-trke. Je me levai pour regarder à travers ma persienne ; je la vis dans la rue apportant un très-joli brasero de forme ancienne et d'un poli étincelant. Au bout de quelques instants, la Mariuccia mit la tête à sa fenêtre et tira successivement deux cordes. La grille du jardin s'ouvrit, puis la porte d'entrée de la maison, pour donner passage à la Daniella.

Une demi-heure après, la Mariuccia entra chez moi avec ce brasero tout allumé.

— J'espère que vous n'aurez plus froid, me dit-elle. Le brasier d'en bas est trop grand pour votre chambre ; il vous aurait donné

mal à la tête, et ma nièce m'a empêché hier au soir de vous le monter; mais elle en avait un plus petit, que voilà.

— Elle s'en prive pour moi ? C'est ce que je ne veux pas. Et j'appelai la Daniella, qui chantait dans le grenier voisin.

— Vous êtes beaucoup trop bonne pour nioi, lui dis-je, pour moi qui ne suis plus malade, et qui n'ai été dans votre vie qu'un incident fâcheux et désagréable. Je vous remercie bien amicalement et bien fraternellement; mais je vous prie de garder pour vous ce meuble, encore utile dans la saison où nous sommes.

— Et qu'en ferais-je? répondit-elle : je ne rentre dans ma chambre que pour dormir.

Et, sans attendre ma réponse, elle dit à la Mariuccia que mon déjeuner était prêt, et qu'elle allait nie le servir.

— Ne lardez pas à descendre, ajouta-t-elle en s' adressant à moi avec gaieté, si vous ne voulez pas que vos œufs frais soient durs, comme hier!

Et elle descendit légèrement le dédale d'escaliers rapides qui conduit aux degrés de pierre des étages inférieurs.

— Comme hier? dis-je à ja Mariuccia, qui cumiiienyait à ranger ma chambre. Votre nièce était donc ici déjà hier malin? Elle V vient donc tous les jours?

J.A DAiSIELLA

— Mais cerlainement. Elle n'a pas encore beaucoup d'ou-
\Tns;e dans le pays. Elle a un peu perdu sa clientèle, mais elle la retrouvera vite ; elle est si aimée et si bonne ouvrière ! En attendant, elle m'aidera à mon ouvrage comme elle faisait souvent au-

trefois. C'est une bonne fille qui m'aime bien et qui est vive comme un papillon, douce comme un ëniknt, complaisante comme un muje. Est-ce que cela vous gêne, qu'elle trotte dans là maison autour de moi ? Ça ne vous couLei'a pas un sou de plus; c'est moi qu'elle sert, et non pas vous.

Les choses me paraissant arraogées ainsi, il ne .me restait qu'à le^ accepter dans la mesure oii elles me sembleraient, acceptables. 5lon déjeuner me fut servi par la jeune fille, dont la propreté, beaucoup moins suspecte que celle de sa tante,)a

{ivacifé et les délicates atlenlioiis m'eussent été très-agréalé^, si je ne sais quelle méfiance ne m'eût tenu sur la défensive. 11 y avait, dans ses manières avec moi, une provocation éyidente, mais une provocation tendre et comme maternelle tloiit je ne pouvais me défendre d'être encore plus touché que .flatté. Je résolus d'en avoir le cœur net, et, comme, en se baissant vers moi pour me servir du calé, sa joue effleurait, II. liienne plus que de raison, je lui donnai de grand cœur le ^piser qu'elle semblait appeler;

Je fus étonné de la voir rougir et frissonner, comme si cette liberté l'eût prise au dépourvu. Je suppose pourtant qu'elle n'est pas grisette, Italienne et jolie, et qu'elle n'a pas couru ie monde deux ans en qualité de soubrette élégante, sans avoir eu bon nombre d'aventures plus sérieuses. Aussi, pour en unir avec toute comédie de sa part ou de la mienne, je crus devoir lui poser nettement la question.

— Vous ai-je offensée? lui dis-je en l'attirant près de moi. — ^ Non, répondit-elle sans hésiter, et en me caressant de son plus beau regard.^

— Vous ai-je déplu?

— Non.

— Vous me permettez d'espérer...?

— Tout, si vous m'aimez; rien^ si vous ne m'aimez pas. Cela était dit si nettement, que j'en fus tout abasourdi.

— Qu'entendez-vous par là aimer? repris-je.

— Si vous le demandez, vous ne savez donc pas ce que c'est?

— Je n'ai jamais aimé.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rencontré apparemment aucune femme qui me parût digne d'un amour comme je l'entendais.

— Vous n'avez donc pas cherché?

— L'amour ne se trouve pas en le cherchant. On le rencontre peut-être au moment où l'on ne s'y attend pas.

— Suis-je celle qui vous paraît digne de l'amour comme vous l'entendez?

— Comment le savoir ?

— Il y a quinze jours que vous me connaissez !

— Je ne vous connais pas plus que vous ne me connaissez vous-même.

— Vous croyez donc qu'il faut se connaître depuis quinze ans pour s'aimer? Il y en a qui disent le contraire.

— Vous ne m'avez pas répondu. Qu'entendez-vous par aimer, vous?

— Être l'un à l'autre.

— Pour combien de temps?

— Pour tout le temps qu'on s'aime.

— Chacun a sa mesure de Cc'élité. Je ne connais pas la mienne. Quelle est la vôtre?

— Je ne la connais pas non plus.

— Ah bah! vous ne l'avez jamais mise à l'épreuve? lui dis-jed'un air sérieux.

Et, en moi-même, je pensais : « Ad'autre5,ma mignonne! » 1!
— Je ne l'ai pas mise à l'épreuve, dit-elle, parce que je n'ai jamais connu l'amour partagé.

— Voyons, soyons amis ; ça ue vous engage à rien, et contez-moi ça.

- I.a première fois, c'était ici; j'avais quatorze ans. J'ai aimé... Tartaelia

— Merci de moi ! j'aurais dû m'en douter !

— Non! C'était si bèio de ma part, et d était déjà si laid I Mais j'avais besoin d'aimer. Il était le premier qui me parlait d'amour comme à une jeune fille, et j'étais lasse d'être une enfant ? ' v

— Fort bien, au moins vous êtes franche. Et... il fut votre amant ?

— Il aurait pu l'être s'il eût su mieux me tromper; mais j'avais une amie qu'il courtisait en même temps que moi et qui m'en fit la confidence. A nous deux, après avoir bien pleuré ensemble, nous fîmes le serment de ne jamais se moquer de lui ; et, à nous deux, à force de nous faire remarquer l'une à l'autre, par suite d'un reste de jalousie, sa

laideur et sa sottise, nous en vîmes à nous guérir si bien que l'aimer, que nous ne pouvions le regarder, ni même parler d'elle sans rire.

— Allons, maintenant à celui-là, je respire! Elle second?

— Le second vint beaucoup plus tard. A quelque chose malheur est bon. Le dépit et la confusion d'avoir rêvé d'être aimée me rendirent plus méfiante et plus patiente. Beaucoup de garçons me firent la cour; aucun ne me plaisait. Je méprisais l'homme, et comme cela me posait en fille fière et difficile, ma coquetterie et mon orgueil y trouvaient leur compte. Cela m'ennuyait bien quelquefois, d'être si hautaine ; mais c'était encore heureux pour moi de persister à l'être. N'ayant rien, si je m'étais mariée toute jeune, je serais aujourd'hui dans la misère, avec des enfants, peut-être avec un mari brutal, un paresseux par-dessus le marché. " : ', -'. ■. ' ; , " " , ' "

-T- Et le second amour?

— Attendez ! Ce fut lord B***.

— Aïe ! moi qui le croyais vertueux !

— Il est vertueux. Il ne m'a jamais fait la cour, et il n'a jamais su qu'il eût pu me la faire.

— Encore un amour pur?

— Un amour est toujours pur quand il est sincère, et, puisque lady Harriet ne veut pas entendre parler de son mari, bien quelle en soit jalouse pour le qu'en dira-i-on, j'aurais pu être honnêtement sa rivale en secret et sans troubler le ménage; mais cela ne fut pas, parce que... un jour, à Paris, je vis milord ivre. Cela ne lui arrive pas souvent : c'est quanti il a un surcroit de chagrin. J'eus à le soigner pour que sfi femme ne s'aperçût de rien. Je le trouvai si laid dans le vin, si vieux avec sa figure pâle et son front sans perruque, si drôle enfin dans son malheur, qu'il ne me fut plus possible de le prendre au sérieux. C'est un homme excellent que j'aimerai toujours, le seul que je regrette dans la famille; mais, si on me l'ollrait pour père ou pour mari, je le choisirais pour père.

— Allons! et (le oeux avec qui vous avez eu la bonne chance de vous désillusionner à temps; mais le troisième?

— Le troisième ? C'est vous.

Cette parole aimable méritait encore un baiser.

— Attendez ! dit-elle après me l'avoir laissé prendre. Puisque vous êtes un homme sincère, je dois tout vous dire. Je vous ai aimé à la folie, mais cela a beaucoup diminué, et, d présent, je pourrais m'en guérir comme je me suis guérie des autres.

— Dites-moi ce qu'il faudrait faire pour cela, afin que je ne le fasse pas.

— 11 Jaudrait essayer de me tromper, et, comme vous n'en viendriez pas à bout..., je me dégoûterais de vous tout de suite.

— Qu'appellez-vous donc tromper?

— Aimer la Jledora et vouloir me faire croire le contraire.

— Sur l'honneur, je ne l'aime pas ! A présent, m'aimezvous ?

— Oui, dit-elle avec résolution, mais en s'échappent de mes bras. Cependant, écoutez ce que je veux vous dire encore.

— Je le sais, lui dis-je avec humeur ; vous voulez que je vous épouse ?

— Non I je ne veux pas me marier sans avoir éprouvé la constance de mon amant et la mienne pendant plusieurs années; et, comme à cet égard vous ne me promettez rien, comme je ne veux rien vous promettre non plus, je ne songe pas avec vous au mariage.

— Alors, qui vous fait hésiter?

— C'est que vous ne m'avez pas encore dit que vous m'ainiez.

— D'après votre définition de l'amour, qui est d'être l'un à l'autre, nous ne pouvons pas encore nous aimer l'un l'autre.

— Oh! attendez, signor miol s'écria-t-elle en iii'enveloppant de son regard limpide, comme d'un flot de volupté, mais en me retirant ses mains que j'avais prises par-des?us la table. Vous êtes subtil, et je ne suis pas sottte. Au point où nous en sommes, s'aimer, c'est avoir en\ie de s'aimer. Il faut que le désir soit grand de part et d'autre. Celui d'une femme n'est jamais douteux, puisqu'elle y risque son honneur. Celui d'un homme peut bien n'être qu'un petit moment de caprice, puisqu'il n'y risque rien.

— Il paraît pourtant que j'y risque ma vie, si ce que vous m'avez dit de votre frère et de vos autres parents est vrai?

— C'est maUicuimissement très-vrai. Mon frère, presque toujours ivre ou absent, ne me surveille pas; mais, qu'une méchante langue lui monte la tête, il peut vous assassiner.

— Eh bien," tant mieux, Danielia! Je suis charmé d'avoir ce risque à courir pour vous promener...

— Que vous n'êtes pas poltron? Ça ne prouve, pas autre

LA DANIELLA

chose ! Il me faut une certitude de votre amour en échange de mon honneur. . , ... , , .

— Ah 1 ma chère, m'écriai-je impatienté, voilà deux fois que vous prononcez ce gros mot; ne le dites pas une troisième, car tout serait lini entre nous. _ , , . <

Elle me ret;ardaavec surprise; puis, haussant les épaules.

— Je comprends, dit-elle, vous n'y croyez pas? Et pourfluoi n'y croyez-vous pas ?

^ _ >!e vous fichez pas ! Si je savais ce que vous entendez parla, peut-être y croirais-je, , , „ c,,

— 11 n'y a pas deux manières de 1 entendre. Une hlle qui aime hors de la pensée du mariage est déçue. Tous les hommes se croient le droit de lui demander d'être à eux, et si elle leur résiste, ils la décrient et l'insultent.

— Vous me parlez, ma chère, comme si vous n'aviez jamais appartenu à aucun homme. S'il en était ainsi, je vous donne ma parole d'honneur que je ne chercherais point à être le premier,

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis trop jeune et trop pauvre pour devenir votre soutien, dans le cas où noire amour prendrait de la durée ; et parce que, s'il n'en devait point avoir, je me reprocherais de nuire à une personne qui m'a donné des soins et témoigné de l'amitié.

— C'est bien, dit-elle après avoir réfléchi.

Et, quand elle réfléchit ainsi, sa figure, hardie et sensuelle, prend une singulière expression d'énergie.

Puis elle se leva et se mit en devoir d'enlever le couvert pour rompre notre entretien. Je voulus le renouer ; elle secoua la tête en silence et descendit légèrement l'escalier du jardin. J'eus fort envie de l'y suivre pour la forcer à me pardonner, car, de la fenêtre, je vis qu'elle y était seule. Je la rappelai, elle ne bougea pas. J'hésitai quelques moments, en proie à une agitation dont la vivacité m'effraya moi-même- Ce n'était pas seulement, comme avec Medora, une tentation des sens ; c'était un attrait plus vif, et que la réflexion ne venait ni démentir ni calmer.

Eh ! que m'importait que cette Daniella fût menteuse et gaillarde ? Elle ne m'en plaisait pas moins J'avais été bien sot de vouloir la confesser. Il y a en nous un fond de pédanterie qui nous gâte toute la spontanéité de l'existence.

Mais elle avait eu la maladresse de parler de son honneur : c'était faire appel au mien ; la folie d'exiger de l'amour. Honneur et amour ! ces deux mots n'avaient certainement pas la même portée, le même sens pour elle et pour moi. Ah ! s'il était vrai qu'elle eût le droit de les invoquer, combien peu je me souciera

de ce que l'on en pourrait dire et penser I combien il me serait facile de purifier, par mon dévouement et ma sincérité, le charme vulgaire que je subis!... Mais, s'il était vrai, combien ma manière d'être avec elle aurait été grossière et indigne d'elle jusqu'à ce moment ! Quelles mauvaises pensées et quelle injurieuse familiarité j'aurais à me faire pardonner, avant d'accepter ce premier amour si vaillamment et si naïvement offert !

La crainte de faire une erreur stupide en sollicitant grossièrement une vierge, s'empara de moi au milieu du délire qui me gagnait. Partagé entre cette terreur et celle, _ beaucoup moins vive, d'être pris pour dupe, je résolus d'attendre à mieux connaître cette fille pour reprendre un entretien si délicat, et je me sauvai dans la campagne. J'y promenai d'abord une émotion chagrine, une inquiétude pénible. Enfin, la beauté de ces solitudes, où je suis roi, me calma, et je vins à bout d'oublier une tentation beaucoup trop soudaine pour ne pas créer quelque danger nouveau à ma raison ou à ma conscience.

Je suis rentré, comme de coutume, à huit heures du 'soir. • J'emporte dans ces excursions un morceau de pain pour ne pas soutl'rir de la faim entre mes deux repas, distants d'environ douze heures. Veau pure des fontaines ne me manque pas, et su-lut parfaitement à ma sensualité, car elle est délicieuse.

Quand je pense au peu de besoins de bien-être auquel peut se réduire un homme qui vit beaucoup par l'esprit, la soif des richesses et le désir du luxe me jettent toujours dans un grand élonnement. Me voici dans un pays où l'insouciance d'une part, et la pauvreté de l'autre, rendent inconnues les mille recherches de nos climats et de notre civilisation. Le premier aspect de ce déïumienl étonne, parce qu'il fait un contraste violent et

comi(|uo avec le goût de l'ornementation ; mais on s'y luibilue bien vite, et même on est tenté de cherchera simplilier encore celte vie d'Arabe sous la lente.

Quand je me rap|)ello ce que, dans la limite du plus humble nécessaire, il faut penser à se procurer chez nous pour arranger son existence, soit dans une grande ville, soit à la

campagne, je reconnais que la vie de campement est, pour les pauvres, la seule lalionniello libre et vraie. Peut-être les riches

font-ils le même rêve. Je m'imagine que les devoirs se multiplient en raison des ressources, et que le riche libéral a tout autant de sollicitude, de soucis, par conséquent, pour dépenser noblement ses richesses, que l'avare en a pour les conserver et les cacher. Si la propreté, qui est la grande volupté de la vie animale, et dont les bêtes elles-mêmes nous donnent l'exemple, était compatible avec la sobriété d'habitudes de ces peuples méridionaux , il faudrait reconnaître que c'est nous qui sommes insensés d'avoir compliqué las embarras de ce court voyage sur la terre, où nous nous installons comme si nous étions sûrs d'y voir lever le soleil qui se couche.

Mais la malpropreté et le dénùment vont ensemble presque partout, et l'homme semble fait de manière à ne pas trouver de milieu entre le nécessaire et le superflu. Au fait, n'en est-il pas ainsi dans toutes les manifestations de sa vie intellectuelle, morale et sociale?

Je n'ai pas revu la Daniella ce soir. Toujours partagé entre la crainte de me livrer à elle plus ou moins qu'elle ne le mérite, j'ai eu sur moi assez d'empire pour ne pas m'informer d'elle. Mariuc-

cia n'est pas venue, comme les autres jours, au devant de mon expansion, et je suis rentré chez moi sans apercevoir d'autre visage que le sien et sans échanger une parole avec elle. Pourtant, voilà sur ma table deux vases de fleurs qui n'y étaient pas ce matin. Ce sont de grands iris d'un blanc de lait, bien plus beaux que des lis, et d'un parfum plus fin. Je me suis hasardé, tout à l'heure, à demander la Mariuccia, au moment où elle m'apportait ma petite lampe, si ces fleurs venaient du jardin de Piccolomini. Je savais bien que non ; mais j'espérais qu'elle me dirait d'où elles venaient. Elle a fait d'abord semblant de ne pas m'entendre ; puis elle m'a dit d'un air terriblement narquois :

— C'est mon frère le capucin qui vous envoie cela.

Je n'ai pas osé faire semblant d'en douter ; seulement, quand elle est sortie, je lui ai crié en riant :

— Vous l'embrasserez pour moi.

— Qui ? a-t-elle répondu.

Et, voyant que je lui montrais les fleurs :

— Cristo ! s'est-elle écriée avec sa mimique expressive . embrasser pour vous le capucin ?

Faut-il conclure vis-à-vis de moi-même? Faut-il prononcer, avant de m'endormir, ce mot joyeux ou terrible : « Je suis amoureux ? » Non, pas encore. C'est peut-être une folle brise qui passe et dont je ferai aussi bien de ne pas m'enivrer. Si c'est un vent d'orage... Que le ciel m'en préserve, moi qui, pour la première fois depuis les années du presbytère, me trouve dans des conditions où le calme de l'esprit et l'oubli de ma personnalité me seraient si salutaires et si doux '

I avril.

Je me suis distrait forcément aujourd'hui de la préoccupation d'hier. Brumières m'est arrivé vers dix heures avec un appétit d'enfer. La Mariuccia a trouvé moyen de le faire déjeuner, et nous avons loué deux rosses efflariquées qui nous ont portés, tant bien que mal, à Albano. Notre première station a jté au couvent de Grotta-Ferrata, que je pris d'abord pour une forteresse. C'est une communauté très-riche de l'ordre de saint Basile. Nous nous y arrê tâmes pour voir les fresques de la ^'icnstiG

Ces fresques sont du Dominiquin et très-bien conservées. C'est là qu'est la composition célèbre du Jeune Possédé, une très-belle chose comme sentiment, quoique d'une exécution un peu trop naïve. En repassant dans l'église, je vis une cérémonie bizarre. Une confrérie de paysans revêtus de robes jadis blanches, à revers rouges, et la tête couverte de leurs mouchoirs saies, étalés de manière à leur couvrir le visage, entourait une sorte de lit noir et or, en psalmodiant des prières. .A.U bout d'un instant, ils remirent précipitamment leurs mouchoirs dans leurs poches, jetèrent ça et là leurs costumes, et s'enfuirent en causant et en riant, comme pressés de se débarrasser d'une corvée dégoûtante.

Je m'approchai du lit, qui restait au milieu de l'église aeserle et j'y vis un objet que j'eus besoin de toucher pour le

LA DANIF.LL\

comprendre. Brtimières, qui était resté dans la sacristie, approcha à son tour, et s'y méprit.

— Qu'est-ce que cela"? dit-il. Je ne connaissais pas cela. C'est magnifique! quelle vérité, quel caractère! Voyez! on a imité lus-

qu'à la bouffissure des mains malades.

— Que cro\ez-vous donc que ce soit '? lui demandai-je une figure de cire ou de bois peint?

Il eut alors quelque doute, et appuya son doigt sur la main enflée, qui se creusa sous cette empreinte.

— Pouah! fit-il, c'est une morte pour de bon! Que ne le disait-elle?

C'était une petite vieille qui devait rester exposée sur le catafalque funéraire jusqu'au moment de la sépulture. Elle paraissait au moins centenaire, et pourtant elle était très-belle dans le calme de la mort : sa peau avait le ton mat et uni de la cire vierge ; ses traits, fortement accentués, n'avaient pas de sexe, car un duvet, blanc comme la neige, ombrageait ses lèvres rigidelement fermées. Vêtue d'une robe de linge blanc nouée au cou et aux poignets par des rubans noirs, la tête ombragée d'un voile de mouseline, qui lui donnait l'aspect d'une religieuse, elle semblait dormir dans une attitude aisée, les mains "pendantes sur le bord du lit mortuaire. Elle paraissait si recueillie et si satisfaite dans son éternel sommeil ; son mouvement semblait si bien dire, comme le Sonno de Michel- Ange ; Ne m'éveillez pas! qu'elle donnait envie d'être mort comme elle, sans convulsion, sans regret, semblable au voyageur qui trouve enfin un bon lit après les fatigues d'une longue route.

Comme je m'étonnais de l'abandon de ce cadavre si proprement arrangé et apporté là en cérémonie, puis tout à coup laissé sans surveillance et sans prières dans l'église ouverte à la curiosité des passants :

— C'est toujours comme cela, me dit Brumières. La mort, en Italie, n'a rien de sérieux, les honneurs qu'on lui rend ont plutôt un air de fête; les larmes des parents et des amis n'accompagnent le défunt que jusqu'à la porte de la maison. Le reste est pour le coup d'œil, et même quelquefois pour la larce. J'ai vu autrefois, sur la grande route de la Spezia, un pauvre diable que deux hommes portaient au cimetière. Le prêtre marchait d'un air allègre, regardant les filles qui passaient et leur souriant, tout en marmottant les prières d'usage. Derrière lui et autour de lui, sautait et gambadait, sans qu'il en parut choqué ou seulement étonné, un jeune gars, vêtu de la robe noire et masqué de la hideuse cagoule, portant une grande croix de bois noir et remplissant l'office de frère de la mort. Ce garçon faisait mille contorsions burlesques, courait après les filles pour les étirayer, et les embrassait bel et bien sous le nez du prêtre, qui paraissait trouver la chose fort plaisante. Je demandai aux passants ce que cela signifiait. Cela ne fait pas de mal aux morts, me fut-il philosophiquement répondu. Et, comme je demandais si on en usait aussi cavalièrement avec tous, un bourgeois me dit :

a — Non, sans doute; mais celui-ci n'est pas du pays. » Une autre fois, à Naples, continua Brumières, j'ai vu porter à l'église le cadavre d'un gros vieux cardinal, en grande pompe et à visage découvert, comme c'est l'usage. On lui avait mis une couronne de roses, et, le croiriez-vous? du fard sur les joues, pour réjouir la vue des assistants.

A Castel-Gandolfo, en longeant à pied les murs extérieurs d'un autre couvent :

— Tenez, me dit Brumières en s'arrêtant devant une petite fenêtre grillée, voici autre chose qui vous fera voir comme on joue

ici avec la mort.

Je m'approchai, et je vis dans l'intérieur d'une petite chapelle, une hideuse boutl'onnerie : un squelette tombant en poussière était agenouillé dans une attitude suppliante, devant un autel fait d'ossements humains. La croix, les flambeaux, un lustre en roue suspendu à la voûte, étaient composés de tibias, de côtes, de mâchoires et de vertèbres artistement agencés, dans l'intention, à la fois lugubre et facétieuse, d'appeler l'attention des passants. C'était un appel à la charité publique, et, dans ce pays de misère, la dévotion trouvait le moyen d'y répondre, car le pavé de la chapelle était littéralement jonché de gros sous.

C'était, en etl'et, quelque chose de bien caractéristique que ce squelette agenouillé qui représentait, non la prière, mais la mendicité.

— Vous le voyez, me dit Brumières, ici, les morts mêmes tendent la main aux passants.

Nous nous retournâmes pour voir, d'une terrasse ombragée de grands arbres, le lac d'Albano. Pour un lac, c'est bien peu de chose, et, comme les collines environnantes sont sans liaute végétation et sans caractère, il me fut impossible de partager l'admiration de mon compagnon. C'est un garçon d'esprit et un artiste intelligent devant le» choses d'art; mais,

tout littérateur qu'il est en même temps que peintre, car il écrit des articles très-spirituels pour ce que l'on appelle, à

tou

écrit des articles très-spirituels pour ce que l'on appelle à Paris, la petite presse, je crois qu'il n'aime pas la nature, ou, du moins,

qu'il ne porte, dans son amour pour elle, aucune délicatesse, aucun discernement. Il l'accepte partout ici telle qu'elle est, comme un écolier ou comme un moine cloîtré accepterait n'importe quelle femme, vieille ou jeune, noire ou blanche. Pourvu qu'il y ait de l'air vif du ciel bleu, des lignes crues, et surtout des noms et des souvenirs, il croit que le plus pauvre coin de la nature méridionale est préférable aux plus beaux sites et aux plus beaux aspects de celle du Nord. Nous sommes en discussion perpétuelle sur ce point. Il est, du reste, comme beaucoup de touristes qui ne croient qu'aux choses lointaines ou célèbres. Les humbles beautés de leurs champs paternels n'existent pas pour eux, et l'amour des pays de tradition et de soleil est chez eux à l'état de fétichisme.

— Au fait, me répondait-il en riant, quelle description oserait-on faire de Chùteau-Chinon ou de toute autre bourgade de votre Franco centrale? Qui dit Auvergne, Marche ou Limousin, dit quelque chose que tout le monde est censé connaître.

— Et que personne ne connaît!

— J'en conviens ; mais, vous-même, vous voilà ici cherchant un beau ciel et de beaux sites ?

— Oui, je les cherche, et je trouve un ciel gris et des sites très au-dessous de leur réputation. Maintenant que je me rappelle certains aspects des environs de Marseille, où vous n'avez pas voulu me suivre, je me demande si ce que j'ai vu de la Provence n'est pas infiniment plus beau que ce que je vois de l'Italie. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pas encore rencontré ici une aussi belle journée que celle que j'ai passée sur les hauteurs de Saint-Joseph, et cependant c'était jour de mistral. Tout à l'heure, dans

la gorge boisée de Marino, ajoutai-je, je vous disais que j'avais été élevé dans des ravins cent fois plus pittoresques, et que cette gorge rocailleuse, avec son ruisseau maigre et son village perché sur la colline, me paraissaient jolis, mais tout petits.

— Mais la tristesse de ce site, mais son caractère à nul autre semblable ?

— Il n'est pas un coin de l'univers, si vulgaire qu'il paraîsse, qui n'ait son caractère unique au monde, pour qui est disposé à le comprendre ou à le sentir. Mais avouez que l'imagination est souvent pour beaucoup dans nos impressions, et que, si l'on ne vous disait pas que Marino est un ancien repaire de brigands, sur cette route de Terracine féconde en sujets de mélodrames ; enfin, que, si vous rencontriez ce village et ce site sur un chemin de fer, à vingt-cinq lieues de Paris, vous n'y feriez pas la moindre attention ?

— J'en conviens de tout mon cœur. Il n'a pour moi des airs de drame et de roman que parce qu'il est sur la terre du roman et du drame. Donc, je suis un voyageur naïf, tandis que vous, avec votre prétention de voir les choses par elles-mêmes, et de ne les juger que par ce qu'elles sont, vous vous ôtez tout le plaisir qu'elles vous donneraient, si vous les acceptiez pour ce qu'elles paraissent ou pour ce qu'elles rappellent.

Tout en cheminant, à grand renfort d'éperons, pour soutenir le trot de nos montures, je me demandais si Brumières avait raison, et si, avec sa nature parisienne irréfléchie, à la fois moutonnière et fantaisiste, il n'était pas plus aisément satisfait, par conséquent plus heureux que moi. Après y avoir réfléchi et fait

un notable effort pour suivre vos conseils, c'est-à-dire pour me rendre compte de moi-même, je fus en mesure de lui répondre.

Nous étions arrivés à l'Arícia, l'antique Arícia des Latins, aujourd'hui une toute petite bourgade gracieusement située. Nos chevaux se reposaient, et, appuyés sur le parapet d'un magnifique pont à trois rangées d'arches superposées, ouvrage moderne digne des anciens Romains, nous reprîmes la conversation. Ce site-là était vraiment bien joli. Le pont monumental remplit un profond ravin pour mettre de plain-pied la route d' Arícia à Albano. Il passe donc par-dessus tout un jaysage vu en profondeur, et ce paysage est rempli par une forêt vierge jetée dans un abîme. Une forêt vierge fermée de murs, c'est là une de ces fantaisies que des princes peuvent seuls se passer. Il y a cinquante ans que la main de 1 homme n'a abattu une branche et que son pied n'a tracé un sentier dans la forêt Chigi. Pourquoi? Clu lo sa? vous disent les indigènes.

Cela m'a rappelé ce que vous me racontiez d'un palais aux portes et aux fenêtres murées depuis vingt ans. sur le boulevard de Palma, à l'île Majorque, par suite d'une volonté testamentaire dont nul ne savait la cause. Il y a. dans ces contrées de vieille aristocratie omnipotente, des mystères qui défrayeraient nos romanciers, et qui excitent en vain nos imaginations inquiètes. Les murs se taisent, et les gens du pays s'étonnent

LA DANIELLA

moins nue nous habitués qu'ils sont à ne pas savoir la cause de faits bien plus graves dans leur existence sociale

Au reste ce caprice-là, qui serait bien concevable de la part d'un propriétaire artiste, est une agréable surprise pour l'article

qui passe. Sur les flancs du ravin s'échelonnent les têtes vénérables des vieux chênes soutenant dans leur robuste branchage les squelettes penchés de leurs voisins morts, qui tombent en poussière sous une mousse desséchée d'un blanc livide. Le lierre court sur ces ruines végétales, et, sous l'impénétrable abri de ces réseaux de verdure vigoureuse et de pâles ossements, un pêle-mêle de ronces, d'herbes et de rochers va se balancer dans un ruisseau sans rivages praticables. Si l'on n'était sur une grande route, avec une ville derrière soi, on se croirait dans une forêt du nouveau monde.

En fait d'arbres, je n'ai jamais rien vu d'aussi monstrueux que les chênes verts des galeries d'Albano. On appelle ainsi les chemins qui entourent cette localité célèbre en suite une corniche faite de main d'homme, au-dessus de la plaine immense qui dentelle la Méditerranée. Ce pays du Latium est largement ouvert, fertile, plantureux et pittoresque. Je vous dirai, par le menu, ce qui manque à cette riche nature; mais je n'oublie pas que je suis sur le pont gigantesque d'Aricia, planant sur la forêt Chigi, et causant avec Biumières.

— J'étends votre raisonnement et le mien à toutes choses, lui disais-je, et cela n'en prouve qu'une seule, c'est que chaque organisation suit sa logique personnelle et croit tenir la vraie notion, la vraie jouissance des biens terrestres. Je vous avoue donc humblement que je me crois infiniment mieux partagé que vous. Je n'ai pas cette bienveillance sans bornes et sans conteste que vous accordez à tout ce qui est réputé précieux. Je suis privé, en effet, de cette expansion continuelle d'une âme continuellement satisfaite; mais j'ai en moi des trésors de volupté pour les joies qui s'adaptent bien à mon cœur et à mon intelligence. J'ai l'esprit un

peu critique peut-être, ou un peu rebelle à l'admiration de commande; mais, quand je rencontre ce que je peux considérer comme mien, par la parfaite concordance de l'objet avec mon sentiment intérieur, je suis si heureux dans mon silence, que je ne peux m'en arracher. J'ai toujours pensé que, le jour où je rencontrerai le coin de terre dont je me sentirai véritablement épris, je n'en sortirai jamais, cela fût-il aux antipodes ou à Nanterre, cela s'appelât-il Carthage ou Pézénas; de même que...

J'achevai ma phrase en moi-même, comme vous m'avez souvent reproché de le faire ; mais Brumières, perspicace en ce moment, l'acheva tout haut.

— De même, dit-il, que, le jour où vous rencontrerez la femme dont vous vous sentirez complètement amoureux, qu'elle soit reine de Golconde ou laveuse de vaisselle, vous serez à elle éternellement... mais non pas exclusivement, j'espère?

— Exclusivement, je vous le jure ; ne voyez-vous pas, par mes continuelles restrictions, que je porte en moi, dans le sentiment de la nature et de la vie, un idéal qui n'a pas encore été satisfait et que je ne serai pas assez sot pour laisser échapper s'il se présente?

— Diantre! s'écria mon compagnon, je suis heureux que ma prinxse (c'est ainsi qu'il persiste à appeler Medora) ne vous entende pas parler de la sorte. Je serais enfoncé à cent pieds au-dessous du niveau de la mer! D'autant plus que depuis cette course, sans moi, à Tivoli, c'est étonnant comme mes actions ont baissé !

— Allons donc !

— Je ne plaisante pas. Soit que vous ayez été délicieux durant cette promenade, soit que votre maladie vous ait rendu ensuite très-intéressant, ou enfin que votre exploit sur la via Aurélia ait laissé un souvenir ineffaçable, je trouve, surtout depuis votre départ, que vous faites des progrès effrayants, tandis que j'en fais à reculons dans le cœur de cette belle. Jean Valreg, ajouta-t-il moitié riant, moitié menaçant, si je pensais que vous vous moquez de moi, et que vous agissiez pour votre propre compte...

— Si vous me demandez cela avec des yeux flamboyants et le ton terrible, je vas vous envoyer promener, mon cher ami ! mais, si vous faites sérieusement un dernier appel à ma loyauté, avec la volonté de prendre ma parole pour une chose sérieuse... dites, est-ce ainsi que vous m'interrogez?

— Oui, sur votre honneur et sur le mien !

— Eh bien, sur mon honneur et sur le vôtre, je vous renouvelle mon serment de ne jamais songer à miss Medora.

— Vous êtes donc bien sûr de pouvoir le tenir? Voyons, cher ami, ne vous fâchez pas; je suis rhominc du doute, puisque je doute de moi-même; puisque, moi, je n'oserais pas vous faire, en pareille circonstance, le serment que vous me faites si résolument.

— Alors, gardez vos soupçons. Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Non ! non ! j'accepte votre parole ! Je la tiens pour sacrée quant à présent ; mais songez que, d'un jour à l'autre, vous pouvez regretter de me l'avoir donnée !

— Pourquoi, et comment cela ?

— Eh I mon Dieu ! on ne sait ce qui peut se passer dans la cervelle d'une jeune fille aussi exaltée que Medora le paraît dans de certains moments. Si elle concevait pour vous... une fantaisie, je suppose ; si elle vous avouait une préférence...

— En sommes-nous là ? lui dis-je pour couper court à des suppositions qui m'embarrassaient un peu : venez-vous, rival débonnaire, me signaler les dangers, c'est-à-dire les avantages de ma situation ?

Brumières sentit la crainte du ridicule et s'empressa de me rassurer, mais, au retour, tout le long du chemin, il ne put se défendre de revenir sur ce sujet, et j'eus bien de la peine à me préserver des questions directes ; questions auxquelles je n'aurais pas hésité à répondre par autant de mensonges effrontés. Cette éventualité me prouve bien que la vérité absolue n'est pas possible quand il s'agit de femmes.

Je vins à bout de calmer Brumières par une vérité, qui est la déclaration obstinée de mon absence de penchant pour Medora. Mais, quand cela fut bien posé, sa satisfaction se changea en un certain dépit contre l'insulte que ce dédain faisait à son idole, et il épuisa toutes les formules de l'admiration pour me prouver que j'étais aveugle et que je ne me connaissais en femmes comme un croque-mort en baptêmes.

Cette conversation m'ennuya considérablement, car elle m'empêcha de donner aux objets extérieurs l'attention que j'aime à leur donner quand je me mets en route dans ce but. Décidément, il vaut mieux être seul que dans un tête-à-tête où le cœur n'a rien à voir. Je n'avais pas mis dans les prévisions de ma journée, en m'éveillant, que je passerais cette journée de loisir à par-

ler de miss Medora. Pouah, la discussion! pouah, l'esprit ! pouah, les préoccupations d'avenir et de fortune 1 Je ne suis bon à rien de tout cela, et il me lardait de me retrouver seul ; je me disais involontairement tout bas :

— J'ai assez vu Brumières aujourd'hui.

4 av il.

Comme nous rentrions à FfflPcati, nous nous trouvâmes, sur la place extérieure, face à l'aco avec la Daniella, belle comme un astre. Elle avait une robe de soie aventurine, un tablier tourterelle, un châle de crêpe de Chine écarlate sur la tête, du corail en collier et en pendants d'oreilles ; enfin tou^ attifée de la défroque de lady Harriel, mélanpée et rajustée à la mode de Frascati, elle avait l'air d'une perdrix rouge.

Je ne sais trop pourquoi je fis semblant de ne pas la voir, peut-être par un sentiment de jalousie que je n'eus pas Id temps de raisonner. J'espérais peut-être que Brumières ne 1^ verrait pas ; mais il la vil, jeta la bride sur le cou de son cheval, et, courant à elle, il lui iit fête comme à une amie favorable à sa cause. Je vis alors qu'il ne savait rien du renvoi de 1;^ soubrette, et que, dans la famille B""", on disait avoir accorde à celle-ci la permission d'aller passer quelques jours dans sa famille.

— Vous allez sans doute revenir bientôt, lui disait Brumières : voulez- vous que je vous remmène ce soir à Kome ?

— Jamais I répliqua la stiratrice d'un air de reine, après l'avoir laissé jusque-là dans son erreur, comme par malice.

— Comment, jamais ? s'écria Brumières ; vous êtes donc brouillée avec votre belle maîtresse?

— A jamais ! répéta Daniella avec le même accent d'orgueil indomptable.

— ConteZ-moi donc ça? dit Brumières, curieux de tout-ce qui pou\ait lui révéler quelque particularité du caractère do Medora.

Jamais! répéta la Frascatine pour la troisième fois en tournant lès talons.

Brumières la retint.

— Faudra-t-il lui faire cette réponse de votre part, Si elle m'interroge sur votre compte ? ■•■ "■• • '

LA DANtELLA

— Si YO}|S lui dites que voua m'avez vue, et si elle vous demande comment je parle d'elle, vous lui direz que je lui pardonne, mais que je ne retournerai jamais avec elle, quand elle me donnerait mon pesant d'or.

Elle s'cloiyna sans m'accorder im regard, et Brumières m'accabla de questions. C'est ce que je redoutais, étant las de toute cette diplomatie. Je m'en tirai comme je pus, en feignant do ne rien savoir et de n'avoir échangé que quelques Mots avec la Daniella depuis mon retour à Frascati. .(e me gardai de lui dire sa parenté avec la Mariuccia et ses habitudes à la villa Piccolomini.

En me taisant ainsi et en feignant la plus profonde indifférence, je sentis que je devenais de plus en plus mécontent de la façon légère dont Brumières parlait d'elle.

— Que se sera-t-il donc passé entre la maîtresse et la servante? disait-il. Je donnerais gros pour le savoir. Voyons, vous ne l'ignorez pas, vous qui avez été au mieux à Rome avec cette fille I

Et, comme je m'en défendais, il se moqua de moi.

— Vous me faites posei\ dit-il tout à coup, comme frappé d'un trait de lumière. Elle est votre maîtresse! C'est pour cela qu'on l'a renvoyée, et c'est parce qu'on l'a renvoyée que vous êtes ici !

— Je serais très-honteux que vous eussiez deviné juste, lui répondis-je. Ce serait bien grossier de ma part, d'avoir pris ainsi mes aises dans une maison respectable et d'en avoir fait chasser cette pauvre fille, qui, après tout, peut être fort honnête, quoi que vous en pensiez.

Le voiturin qui va tous les jours de Frascati à Rome, sous le titre usurpé de diligence, arriva sur la place, et Brumières n'eut que le temps de me dire adieu.

Pour revenir à Piccolomini, je fis undétour, suivant au hasard, et comme malgré moi, la direction que, quelques moments auparavant, j'avais vu prendre à la stiratrice.

La ruelle dans laquelle je m'engageai me conduisit au faubourg qui forme ravin , du côté des anciennes constructions romaines. Tout cet escarpement est très-pittoresque. De vieilles maisons démesurément hautes, et plongeant a pic dans le précipice, sont assises sur des masses qui se confondent avec les rochers et qui sont d'énormes blocs de ruines antiques. Sous la gigantesque végétation qui les recouvre, on reconnaît des pans de murailles colossales, revêtues de mattoni, des escaliers et des portes qui, liés à des fragments entiers d'édifices par l'indestructible ciment des anciens, sont tombés là sur le flanc ou à la renverse. Et, pour soutenir tout cet éboulement, qui lui-même soutient les constructions modernes, on a fiché, çà et là, de vieilles poutres qui portent le tout tant bien que mal, jusqu'à ce qu'un de

ces petits et fréquents tremblements de terre, dont ou ne s'occupe guère ici, achève de tout emporter dans la plaine. Il y a de la place en bas; c'est apparemment tout ce qu'il faut.

Parmi ces décombres, dont plusieurs laissent à nu de profondes excavations pleines d'eau, les habitants du faubourg ont établi des caves, des lavoirs, des celliers et des terrasses. Sur le couronnement d'une petite tour ruinée, je vis, au milieu du splendide revêtement de mousse qui miroitait sur tout ce tableau au soleil couchant, de grosses touffes d'iris blancs sortant des fentes du ciment. Quelque chose de mystérieux m'avertit que c'était là le jardin de la Daniella, et je m'imaginai que je devais la trouver elle-même dans cette maison, ou plutôt dans cette tour carrée que flanquent, jusqu'à la moitié, deux restes de tourelles rondes de construction plus ancienne. Cette habitation est la plus étrange et la plus démesurée du faubourg. Elle a une porte en arc ceau qui donne sur la rue basse, et dont la largeur occupe presque toute la façade d'entrée, si toutefois on peut appeler façade un long tuyau de maçonnerie perpendiculaire. Un sale ruisseau passe sous le seuil et va se perdre, tout à côté, dans un de ces cloaques antiques qui sont des abîmes.

J'entrai d'autant plus aisément que cette ouverture n'avait aucune espèce de porte. Je montai un grand escalier malpropre et usé qui me parut être le chemin commun à plusieurs des habitations superposées le long du précipice. Celle-ci présente sur la rue une face d'environ vingt pieds de large sur au moins cent pieds de hauteur, percée irrégulièrement, et comme au hasard, de petites ouvertures qu'on n'oserait appeler des fenêtres. Quand j'eus gravi à peu près soixante marches, je trouvai une autre porte sur le liane de la maison, et je me vis de niveau avec le som-

met des tourelles antiques, par conséquent avec le parterre de deux mètres carrés où croissaient les iris blancs. Je ne pus résister à l'envie de sortir de la cage de l'escalier où, jusque-là, je n'avais été vu de personne, pour exploi-LM- cette petite plate-forme, que couvrait un berceau de roses grimpantes.

Il n'y a rien de plus joli que ces grappes de petites roses

jaunes; le feuillage, ressemblant à celui du frêne, est superbe, et la tige prend les proportions sans fin du lierre et de la vigne. Ce rosier se plaît beaucoup ici, et celui-ci a toute l'élévation des tours, c'est-à-dire une cinquantaine de pieds. Ses rameaux, entrelacés sur des cannes de roseau, ombragent la petite plateforme et reprennent leur ascension sur le flanc de la maison, bien décidés à grimper aussi haut qu'il y aura du mur pour les porter.

Sous ce berceau, un petit tombeau de marbre blanc, on forme d'autel antique, ramassé dans les décombres et couché sur le flanc, sert de siège. Quelques giroflées gagnent irrégulièrement le pourtour ébréché de la plate-forme, et, sur la terre j'apportée qui les nourrit, je vis la trace d'un tout petit pied dont le talon, creusé plus que le reste, indiquait une bottine de femme, chaussure plus élégante que celle des pauvres artisanes de Frascati, et qui m'avait paru n'être portée que par la Daniella. Cette trace approchait du bord de la plate-forme, et une empreinte plus arrondie me fit deviner qu'on s'était agenouillé là, tout au bord, pour atteindre, en se penchant sur l'abîme, les fleurs d'iris blancs sortant du mur, deux pieds plus bas.

Comme ce jardin, ou plutôt cette tonnelle, n'a aucune espèce de rebord, et que le ciment des pierres ébranlées criait sous le pied, il me passa un frisson par tout le corps, en songeant à ce

que j'éprouverais en voyant là une femme aimée se pencher en dehors, ou seulement' s'asseoir sur le tombeau adossé au fragile édifice de bambous romains qui porte les branches légères du rosier.

Je m'y assis un instant pour me rendre compte, ou plutôt pour me" rendre maître d'une émotion si soudaine et si vive ; car je me ferais en vain illusion, chaque minute qui s'écoule accélère les battements de mon cœur, et, désir ou affectioB, sympathie ou caprice, je me sens envahi par quelque chose d'irrésistible.

Je vins à bout, cependant, de me raisonner. Si c'était là, en effet, la résidence de la stiratrice et que cette jeune fille fût honnête, devais-je m'engager plus avant dans une visite qui pouvait lui attirer des chagrins ou des dangers"? Et, si elle n'était qu'une vulgaire intrigante, qu'allais-je faire en donnant, bien que dûment averti, tête baissée dans un guêpier? Do toutes manières, la raison me disait de fuir avant que les commères du voisinage m'eussent aperçu.

Je m'arrêtai à une solution passablement absurde, qui était d'explorer consciencieusement l'intérieur de cette grande vilaine bâtisse, où je supposais que la pimpante soubrette de miss Medora devait habiter quelque affreux bouge. Quand j'aurai surpris là, pensai-je, la hideuse malpropreté qui m'a fait reculer devant aes maisons de meilleure apparence, je serai si bien guéri de ma fantaisie, qu'elle ne mettra plus en péril ni le repos de celte fille ni le mien.

Je quittai donc la plate-forme ; je rentrai dans l'intérieur; je commençai à gravir l'escalier, qui, jusque-là, n'était, en effet, qu'un passage public, c'est-à-dire une sernilucle commune à huit

ou dix maisons adjacentes, posées trop -au bord de l'escarpement pour avoir d'autre issue.

L'escalier, tout en moellons, dont plusieurs portaient des traces d'inscriptions romaines, dei-euail de plus en plus rapide, étroit et sombre. De temps en temps, je rencontrais un palier ou une échelle conduisant à des portes cadénassées. Plusieurs étaient en si mauvais état, que je pus regarder à travers: c'étaient des chambres hideuses, meublées d'un ou de plusieurs grabats énormes, de quelques chaises de paille plus ou moins cassées, et de celte multitude de pots et de cruchies de toute matière elde toute diruension qui sont ici le fonds du mobilier.

Dans une pièce plus vaste, également déserte et cadénassée, je vis une grande table et un attirail de fer et de fourneaux.

— Boni pensai-je, voilà l'atelier de h. stiratrice. Le local était tellement nu, qu'il n'y avait rien à conclure pour ou contre la propreté qui pouvait y régner d'habitude.

Je montai encore. îlais comment se faisait-il que cette maison, évidemment habitée, n'eût pas, en ce moment, une seule figure humaine à me montrer, une seule parole humaine" à me faire entendre? En passant la tête par un des jours de l'escalier, je plont;pais dans toutes les fenêtres ouvertes des maisons voisines, et je voyais ces maisons également désertes et silencieuses , bien que les chiffons pendus à des cordes et les vases égueulés sur les fenêtres me prouvassent qu'elles n'étaient pas abandonnées à la ruine qui les menace. Enfin, je me rappelai que la Mariuccia m'avait parlé d'un fameux capucin qui devait prêcher, à cette heure-là précisément, dans une des églises de la ville, et je m'expliquai le désert qui m'environnait et la brillante toilette de la Daniella.

Sans aucun doute, toute la population était au sermon, et je pouvais continuer sans danger mon

LA nAN\FLI.A

exploration. Le hou lio la cloche m'avertirait du moment où je ferais bien de (léijuerpir . j „» i.

Aillai ra-i^uri', j'iiirivai au dernier étage. Une porte, dont la cache ne mordait plus, s'ouvrit comme d'elle-même quand j'y lînpuviii la main. L'escalier continuait, mais ce n'cMait plus (iM une vis en bois sans rampe, une sorte d'échelle. Si je n'étais l'as chez la stiratria-, j'étais du moins chez quelque personnage mystérieux dont les haliiludes ou les besoins d'élégance contrastaient singulièrement avec le reste de ce taudis; car les degrés de bois étaient couverts d'une natte de jonc très- propre, et "la porte à laquelle ils s'arrêtaient était fermée, en guise de lequel, par un bout de ruban rose passé dans deux pitons.

Je me résolus à frapper. Personne ne n'pondit. J'hésilait à dénouer le ruban, qui me semblait une marque de confiance respectable ; mais ce pouvait bien être aussi l'enseigne d'une demeure suspecte. Je cédaï à la curositè : j'entrai.

C'était une assez grande pièce, puisqu'elle occupait tout le carré du faite de la maison. Les murs, récemment blanchis au lait de chaux, n'avaient pourornements qu'un crucifix, un joli bénitier de faïence ancienne et quelques gravures de dévotion. Une statuette d'ange moulée en plâtre, était posée dans une petite niche, à la tête du lit. Une grande palme bénite de la fête des Rameaux, toute fraîche encore, ombrageait l'oreiller. Le lit blanc, d'un aspect virginal, le carreau recouvert de nattes, les deux chaises de fabrique frascatine, en paille tressée et en bois orné de dorures

naïves : la table de toilette avec sa nappe garnie de grosses dentelles de coton, sa glace brillante, et tous les petits ustensiles qui attestent un soin consciencieux et même recherché de la personne , de gros bouquets de cyclamens roses dans des vases de terre cuite, qui étaient peut-être des urnes cinéraires , un rideau de mousseline, non encore ourlé, à l'unique fenêtre : je ne sais quel air embaumé de propreté scrupuleuse et de sensualité chaste, voilà quel était l'intérieur, tout fraîchement arrangé de la stiratrice.

Mais éiais-je bien chez elle ? Et, si j'étais chez elle, en effet, ne pouvais-je pas m'attendre à voir arriver quelque chaland initié à la honteuse signification du ruban rose ? Était-il possible, encore une fois, qu'une jolie fille, libre d'allures et de principes comme elle paraissait l'être, comme elle l'avait été en me disant : « Espérez tout si vous m'aimez, « vécût là saintement dans un sanctuaire d'innocence, au milieu des humbles recherches féminines d'une coquetterie bien entendue, sans songer à tirer parti de sa supériorité d'esprit, de luxe et de manières sur toutes ses compagnes ? Imaginer une grisette de Frascati vertueuse ou seulement désintéressée, n'était-ce pas, selon Brumières, le comble du don quichottisme ?

Que m'importait, après tout ? Et pourquoi cette dévorante inquiétude ? Pourquoi vouloir trouver une vestale dans une fillette à l'œil provoquant et à la démarche voluptueuse ? N'était-ce pas assez de voir qu'elle avait, relativement, autant de soin de sa jeunesse et de ses charmes que miss Medora elle-même ? Rencontrer cette initiation à la vie civilisée chez une Italienne de cette classe, n'était-ce pas une bonne fortune à ne pas dédaigner ?

Au beau milieu de ces réflexions d'une grossière philosophie, je devins d'une tristesse mortelle, .sans trop savoir pourquoi. J'étais assis sur la chaise peinte et dorée, auprès de la fenêlre. A travers les fleurs d'une grosse toutie de pétunia blanche, qui poussait d'elle-même dans les fentes d'une pierre, comme chez nous les violiers jaunes, je pouvais plonger de l'œil dans lo goulfre immonde de la CUxua. où se précipitaient des ruisseaux d'eau de lessive et de fumier. Et pourtant, un air vif passant, à la hauteur où j'étais, sur toutes ces émanations pestilentiellees, ne s'imprégnait autour de moi que des parfums de ces fleurs et de cette chambre. La splendide verdure des rochers et des ruines tendait à couvrir et à cacher la sentine impure, et, dans le ciel immense qui s'étendait sur la campagne de Rome et sur les montagnes lileues de l'horizon, il \ avait quelque chose de si doux et de si pur, qu'on ne pouvait allier la pensée du \ ice avec celle de lliabilante de cette cellule aérienne.

— Mais quoi! pensais-je en m'arrachant au charme qui me dominait; ce vaste ciel et ces sales décombres, ces fleurs luxuriantes et ces égouts infects, ces yeux enivrants et ces cœurs souillés, n'est-ce pas là toute l'Italie, vierge prostituée à tous les bandits de l'univers, immortelle beauté que rien ne peut détruire, mais qu'aussi lien no saurait purifier?

Le son de la cloche m'avertit que l'on sortait de l'église. Coin nie j'allais quitter cette chambre, incertain encore de la réalité de ma découverte, un objet^qui n'avait pas encore frappé mes regards me prou\ a que j'étais bien chez la Daniella, el celte iireuve fut en même temps une révélation émouvante. Dans la niche qui contenait la statuette de l'ange gardien, jiremaiiui uni" pierre

d'une forme étrange: c'était un de Vi's petits coïes do lave suUù-reuso que j'avais cassés ù la soll'aluiû

sur la route de Tivoli. J'aurais hésité à le reconnaître si, dans le tube qui perfore ces petits cratères, on n'eût planté une Heur de pervenche desséchée, et cette fleur, je la reconnus pour l'avoir cueillie auprès du temple de la sibylle. Medora l'avait prise et mise avec soin dans du papier, circonstance qu'en ce moment-là je n'avais attribuée qu'à une sentimentalité anglaise pour le sol de l'Italie. Elle m'avait aussi demandé un de mes échantillons de la solfatare, et j'y vis une petite étiquette marquant la date de cette promenade. Daniella lui avait-elle volé ce souvenir, ou l'avait-elle ramassé dans les balayures? C'est ce que je me promis de savoir. Quoi qu'il en soit, je fus touché de le voir là, posé au chevet de son lit comme une relique, et j'y crus trouver une réponse éloquente à tous mes soupçons, tant il est vrai que la femme qui nous aime se purifie, par ce seul fait, dans notre ombreuse imagination.

Des voix lointaines, qui chantaient horriblement faux je no sais quels cantiques, me donnèrent un second avertissement. Je renouai le ruban rose à la porte; puis, entraîné par ma fantaisie de cœur, je le dénouai, et je rentrai dans la chambre pour placer sur la pierre de soufre un petite bague antitiue assez jolie , que j'avais achetée à Rome, au columbarium do Pietro. Enfin, je me hâtai do sortir, de descendre et de regagner l'intérieur de la ville, avant que les habitants du faubourg eussent reparu sur les hauteurs.

En traversant la rue de la Tomba-di-Lundlo (on dit qu'une vieille tour qui est encastrée dans une des maisons de la ville, est le tombeau de Lucullus), je me rendis compte des chants discor-

dants que j'avais entendus. Une cinquantaine d'enfants des deux sexes, agenouillés dans la crotte, glapissaient un cantique devant irois petites bougies allumées autour d'une madone peinte à fresque sur le mur. J'allais passer insoucieux, quand je vis arriver une douzaine de jeunes filles portant des fleurs dont elles voilèrent complètement la madone, en les piquant, une à une, dans le petit grillage de laiton qui la protégeait. La Daniella était parmi elles, et chantait aussi ; mais sa voix était perdue dans ce vacarme, et je ne pus savoir si elle chantait plus ou moins faux que les autres. Elle me vit, et me suivit des yeux en souriant, mais sans cesser de chanter et sans se déranger de la cérémonie.

Je n'osai m'arrêter, car on me regardait curieusement, et l'acte de dévotion qu'on accomplissait n'empêchait pas les chuchoteries des jeunes filles.

Je rentrai donc sans avoir pu échanger un mot avec la stira-trice, et cela fait maintenant deux jours passés ainsi ; ce qui est étrange après la conversation que nous avons eue ensemble. Je crois bien qu'elle me boude sérieusement, car j'ai fait le coup de tête de demander à la Mariuccia pourquoi sa nièce ne venait plus la voir, et elle m'a répondu :

— Elle vient aux heures où vous n'y êtes pa?.

5 avril. — Frascati.

Il a fait aujourd'hui un temps délicieux, clair et presque chaud. C'était bien le cas de faire enfin, hors des villas, une belle promenade à ma guise, et pourtant je n'en avais nulle envie. Après mon déjeuner, je suis remonté à mon grenier. Grenier est le mot, car je suis de plain-pied avec celui de la maison, et il faut même que

je le traverse pour arriver à mon logement; cela me fait une situation isolée qui ne me déplaît pas.

La Mariuccia est arrivée pour faire mon ménage, et m'a poussé dehors pour balayer. Je me tenais dans le grenier; elle m'a grondé parce que j'y fumais mon cigare et risquais, selon elle, d'y mettre le feu.

— Est-ce que vous n'allez pas courir aujourd'hui? Il n'a pas fait si beau depuis un mois!

Et, comme je trouvais des prétextes pour ne pas sortir :

— Eh bien! a-t-elle ajouté, vous n'aurez pas besoin de moi, et, si vous restez, je vous confierai la garde de la maison.

— Vous allez donc sortir, Jlaiuccia?

— Eh! n'est-ce pas aujourd'hui le jeudi saint? Il faut que je m'occupe de mes di-votions.

LA DANIEL LA

— Dites-moi à qui je dois ouvrir si l'on sonne.

— Per.-ionne ne sonnera.

— Pas même la Daniella ?

— Elle moins que tout autre.

— Pouniuoi ça?

— Parer" qu'elle a fait un vœu hier, en sortant du sermon. Oli! le beau sermon! Jamais je n'ai entendu mieux prêcher! Vous a\ez eu giand tort de ne pas venir entendre cela. La Daniella a tant

pleuré, qu'elle a juré de faire ses pâques plus chrétiennement qu'elle ne les a encore faites, et, pour s'y disposer, elle a été mettre des fleurs à la madone de Lucullo.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Ou'elle faisait un vœu.

— Lequel"?

— Ah! dame! vous êtes curieux?

— Très-curieux, vous voyez !

— Eh bi-n ! voici ce que je leur ai conseillé à toutes, à la Daniella et à une douzaine d'autres jeunes filles, qui me demandaient par qw-l vœu elles devaient se sanctifier avant le jour cie Pàquti : « Portez des fleurs à la Vierge, leur ai-je dit, et promettez-ui de ne pas parlera vos amants avant d'avoir reçu l'absolution et la communion. »

— Vû"s a-eîeu là une belle idée, Mariuccia!

— Elles font trouvée belle, puisqu'elles l'ont suivie. Ainsi, \Otis ne verrez ma nièce ni aujourd'hui, ni demain, ni samedi.

— Votre nièce a donc un amant dans la maison ?

— Eh\ chi lo sa? dit la vieille fille en me regardant avec malice.

Puis elle rangea son balai et courut se faire belle pour aller çntendre les offices à l'église des Capucins. Je pensai que la Daniella l'y rejoindrait, et je guettaï sa sortie pour la suivre à distance.

Elle traversa l'enclos et en sortit par le petit chemin rapide qui sépare les villas Piccolomini et Aldobrandini. Quand on a grimpé

un quart d'heure, on tourne à gauche et on grimpe encore l'avenue du couvent, qui est vaste et ombragée. L'édifice est mi-côte, tapi comme un nid sous la verdure. Quand l. de Lamennais vint demeurer ici en 1832, il demeura chez ces capucins, dont il pensait beaucoup de bien. Il aimait aussi, m'a-t-on dit, celle retraite cachée dans la riche végétation de la montagne, thébaïde charmante, entourée de villas désertes et silencieuses.

Je regardai dans toute l'église; la Daniella n'y était pas, et, comme les petits yeux malins de la Mariuccia m'observaient, je fus forcé de me retirer. J'attendis un peu sur le chemin; ce hil en vain. Rien ne prouvait que Daniella dût venir là. Je monlai au-dessus du couvent et vis ouverte la porte d'une villa que je n'avais pas encore explorée. C'est la Ruffinella, qui successivement appartenu à Lucien Bonaparte, aux jésuites et à la reine de Sardaigne. Les jardins sont vastes et dominant, de plus haut que tous les autres, la belle vue que j'ai déjà de ma fenêtre de Piccolomini, à une demi-lieue plus bas. Le palais n'est qu'une grande vilaine maison de plaisance, où la reine de Sardaigne n'est, je crois, jamais venue. Cependant elle a fait faire des fouilles aux environs, et, comme ce palais se nomme aussi villa Tusculana, je pensai que les ruines de Tusculum devaient être par-là quelque part, et je les cherchai, sans demander de renseignements aux jardiniers, voulant garder le plaisir d'aller seul à la découverte.

J'escaladai le jardin, qui monte toujours, par une allée fort extraordinaire. C'est encore un de ces caprices italiens dont on n'a point d'idée chez nous. Sur un terrain en pente « verticale, on a écrit, c'est-à-dire planté en buis nain et en caractères d'un mètre de haut, cent noms de poètes et d'écrivains illustres. Cela commence vers Hésiode et Homère, et finit vers Chateaubriand

et Byron. Voltaire et Rousseau n'ont pas été oubliés sur cette liste, qui a été dressée avec goût et sans partialité, par Lucien probablement. Les jésuites l'ont respectée. Un petit sentier passe transversalement entre chaque nom, et, au milieu de l'abandon général des choses de luxe de ce jardin, cette fantaisie est encore entretenue avec soin.

- Je parvins au sommet' de la montagne, en m'égarant dans de superbes bosquets. Puis je me trouvai sur un long plateau dont le versant est aussi nu et aussi désert que celui que l'on monte depuis Frascati est ombragé et habité. De^ant moi se présentait une petite voie antique, bordée d'arbres, qui, suivant à plat la crête douce de la montagne, devait me conduire à Tusculum.

J'arrivai bientôt en vue d'un petit cirque de fin gazon, bordé de \eslignes de constructions romaines. Un peu au-dessous, je pénétrai, à travers les ronces, dans la galerie souterraine par laquelle, au moyen de trappes, les animaux féroces, destinés au.\ combats, surgissaient tout à coup dans l'arène, aux yeu\ des spectateurs impatients. Ce cirque n'a de remarquable que

sa situation. .4ssis sur le roc, au bout le plus élevé d'une étroite gorge en pente, qui s'en va rejoindre, en sauts gracieux et verdoyants, les collines plus basses de Frascati et ensuite la plaine' il est là comme un beau siège de gazon, installé pour offrir au voyageur le plaisir de contempler à l'aise cette triste vue de la campagne de Rome, qui devient magnifique, encadrée ainsi. Le renflement de la colline autour du cirque le préserve des vents maritimes. Ce serait un emplacement délicieux pour une villa d'hiver.

J y pris quelques moments de repos. Pour la première fois depuis que j'ai quitté Gênes, il fai-'^ait un temps clair. Les montagnes lointaines étaient d'un ton superbe, et Rome se voyait distinctement au fond de la plaine. Je fus étonné de l'emplacement énorme qu'elle occupe, el de l'importance du dôme de Saint-Pierre, qui. tout le monde vous l'a dit, ne fait pas grand eftêt, vu de plus près.

Un bruit mystérieux s'empara de ma rêverie. C'était comme une plainte, ou plutôt comme un soupir harmonieux et plaintif de la voix humaine. Comme tout était désert autour de moi, j'eus quelque peine à découvrir la cause de ce bruit intermittent, toujours répété et toujours le même. Enfin, je m'assurai qu'il sortait de la galerie souterraine, où le bruit de mes pas m'avait empêché de l'entendre quand j'y avais pénétré. J'y retournai. Ce n'était que le murmure d'une goutte d'eau filtrant de la voûte el tombant dans une petite flaque perdue dans les ténèbres. L'écho du souterrain lui donnait cette rare sonorité, qui ressemblait au gémissement d'une divinité captive et mourante, ou plutôt à l'âme de quelque vierge martyre s'exhalant sous l'horrible étreinte des bêtes du cirque.

En quittant cet amphithéâtre, je suivis, dans le désert, uu chemin jonché de mosaïques des marbres les plus précieux, de verroteries, de tessons de vases étrusques et de gravats de plâtre encore revêtus des tons de là fresque antique. Je ramassai un assez beau fragment de terre cuite, représentant le combat d'un lion el d'un dragon. Je dédaignai de remplir mes poches d'autres débris : il y en avait trop pour me tenter. La colline n'est qu'un amas de ces débris, et la pluie qui lave les chemins en met chaque jour à

nu de nouvelles couches. Ce sol, quoique souvent fouillé en divers endroits, doit cacher encore des richesses.

Le plateau supérieur est une vaste bruyère. C'était jadis, probablement, le beau quartier de la ville, car ce steppe est semé de dalles ou de moellons de marbre blanc. Le chemin était, sans doute, la belle rue patricienne. Des fondations de maisons des deux côtés attestent qu'elle était étroite, comme toutes celles des villes antiques. Au bout de cette plaine, le chemin aboutit au théâtre. Il est petit, mais d'une jolie coupe romaine. L'orchestre, les degrés de l'hémicycle sont entiers, ainsi que la base des constructions de la scène et les marches latérales pour y monter. L'avant-scène et les voies de dégagement nécessaires à l'action scénique sont sur place et suffisamment indiquées par leurs bases, pour faire comprendre l'usage de ces théâtres, la place des chœurs et même celle du décor.

Derrière le théâtre est une piscine parfaitement entière sauf la voûte. On est là en pleine ville romaine. On n'a plus qu'à atteindre le faite de la montagne pour trouver la partie pélagique, la ville de Télégone, fils d'Ulysse et de Circé.

Là, ces ruines prennent un autre caractère, un autre intérêt. C'est la cité primitive, c'est-à-dire la citadelle escarpée, repaire d'une bande d'aventuriers, berceau d'une société future. Les temples et les tombeaux des ancêtres y étaient sous la protection du fort. La montagne, semée de bases de colonnes qui indiquent l'emplacement des édifices sacrés, et bordée de blocs bruts dont l'arrangement dessine encore des remparts, des poternes et des portes, s'incline rapidement vers d'autres gorges bientôt relevées en collines et en montagnes plus hautes. Ce sont les monts Albains. Dans une de ces prairies humides où paissent les trou-

peaux, était le lac Régille, on ne sait pas où précisément. Le sort de la jeune Rome, aux prises avec celui des antiques nationalités du Latium, a été décidé là, quelque part, dans ces agrestes solitudes. Soixante et dix mille hommes ont combattu pour être ou n'être pas, et le destin de Rome, qui, en ce terrible jour, écrasa les forces de trente cités aiines, a passé sur \'(i)ro Tnsndaii. comme l'orage, dont la trace est vite effacée par l'herbe et les fleurs nouvelles.

Vous savez l'histoire de Tusculum? Elle se résume en quelques mots comme celles de toutes les petites sociétés antiques du Latium : établissements hasardeux, quelquefois à main armée, sur des terres mal défendues, puis fortifiées par l'esprit d'association civique, par la fertilité du sol, et souvent par la situation inexpugnable; extension de l'association par la ligue avec les établissements voisins; allègement de l'existence et commencements de civilisation, aussitôt que cessent le pillage et l'hostilité entre les membres de cette race d'aventuriers fondateurs de villes; puis, les grandes luttes contre l'ennemi

LA DANIELLA

commun. Rome, qui, née la première, grandit à pas de géant, comme un fléau \engeur des premières spoliations du sol antique; défaites tantôt partielles, tantôt générales de la confédération latine; alliances subies plutôt qu'acceptées avec le vainqueur; conspirations et révoltes, toujours écrasées par l'implacable droit du plus fort; effacement final des nationalités partielles, et fusion politique dans la grande nationalité romaine.

Mais c'est ici que l'histoire très-confuse de ces nationalités vaincues prendrait de l'intérêt si elle avait de plus grandes pro-

portions, et si elle n'était bouleversée à chaque instant par le flot des invasions barbares. Ces peuples d'origines différentes, qui, tantôt, faisaient alliance avec les Romains contre leurs voisins, et tantôt revenaient à l'alliance naturelle contre Rome, conservèrent toujours un sentiment de patriotisme étroit, ou plutôt un secret orgueil de race qui leur fit même préférer le joug de l'étranger à celui de Rome. Tusculum persista, jusqu'au ^{xviii} siècle, à trahir en toute occasion la cause romaine, aimant mieux épouser celle des Allemands que celle des papes, comme si l'affront subi au lac de Régille n'eût pas été effacé après un millier d'années d'apparentes réconciliations. Enfin, les haines du moyen âge rallumèrent, dans toute sa rudesse barbare, l'antique inimitié. Les Romains fondirent sur Tusculum, la pillèrent et la détruisirent de fond en comble sous le pontificat du pape Célestin III. Une circonstance caractéristique, c'est que le pape avait fait de l'abandon de la citadelle de Tusculum la condition du couronnement de l'empereur, et qu'à peine les Allemands étaient-ils sortis par une porte, les Romains entrèrent par l'autre, livrant cette pauvre ville à toutes les horreurs de la guerre. Et pourtant, Jésus avait passé dans l'histoire des hommes; ses autels avaient remplacé ceux des Néréides païennes. Le vainqueur ne s'appelait plus Furius, mais Célestin.

La société tusculane disparut avec sa ville, avec sa citadelle ses temples et ses théâtres. Les fugitifs se dispersèrent. Quelques-uns se groupèrent autour d'une chapelle située dans des bosquets naturels, sur les gradins inférieurs de leur racontano, et qu'on appelait la Madone des Feuillages (Frasche). De là le nom, de là la ville de Frascati ; de là le dédain et l'aversion de tout véritable Frascati pour Rome et ses habitants.

— Tulli laJri! tiitli birbanti! s'écrie à chaque instant la Tusculane Mariuccia, quand on réveille le levain de ses passions latines.

Et pourtant, la Mariuccia sait si peu l'histoire de son pays, qu'elle prend Lucullus pour un pape, et la villa Piccolomini pour le berceau de la race pélagique. Elle n'eſt jamais allée jusqu'à Tusculum, bien qu'il n'y ait guère plus d'une lieue de distance ; mais elle a des dictons flétrissants pour toutes les autres villes du Latium, dictons qui semblent le reflet d'antiques traditions de rivalité, au temps où les Èques, les Sabins, les Albains, les Erniques et les Tuscules ravageaient, à tour de rôle, leurs établissements naissants, et s'enlevaient leurs troupeaux errants sur des terrains en litige.

La vue que l'on embrasse du sommet de Varx de Tusculum est des plus romantiques. Là, on tourne le dos à l'éternelle Rome. Quand les bois de châtaigniers sont feuillus, cette vue doit être plus belle encore ; mais, alors, des caravanes de peintres et de touristes envahissent ces solitudes, et je m'applaudis d'être venu ici avant le beau temps, puisque je possède ces lieux célèbres dans tout leur caractère de mélancolique austérité. Les dévotions de la semaine sainte concentrent la population indigène, déjà si clair-semée, dans les couvents et dans les églises. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, il n'y avait sous le ciel d'autre créature humaine que moi et un berger assis sur la bruyère entre ses deux chiens.

Je m'approchai de lui et lui offris de partager mon repas, c'est-à-dire mon morceau de pain, et quelques amandes de jujubes grillées, que la Mariuccia avait mises dans ma gibecière de promenade.

— Non, merci, me dit-il; c'est jour de jeûne, et je ne peux accepter; mais je causerai avec vous, si vous vous ennuyez d'être seul.

Celaït un robuste paysan de la marche d'Ancône, d'une quarantaine d'années et d'une figure douce et sérieuse. Son nez acpiiliu ne manquait pas de race; mais sa haute taille, ses cheveux blonds, ses manières calmes, son parler lent et judicieux no répondaient pas à l'idée que je me serais faite d'un type de pâtre dans la campagne de Rome. Des pieds à la tête. il était vêtu de cuir cl de peaux comme un Mohican. Il fait ses habits lui-même et les porte un an sans les quitter. Alors il^ sont usés et il s'en fabrique d'autres.

Après m' avoir donné quelques détails sur son genre de vie il mo parla du lieu où nous étions. " "

— Il n'y a pas, dans tout Rome, mo dit-il, un théâtre aussi entier et aussi intéressant que celui de Tusculum. Kt puis c'est

plus agréable, n'est-ce pas, de regarder des ruines dans un endroit comme celui-ci, où personne ne vous gêne, et où il n'y a pas de maisons nouvelles pour vous déranger vos souvenirs ?

J'étais fort de son avis. C'étaient là, en eflèt, les premières ruines qui m'avaient ému réellement. A des vestiges illustres, à des souvenirs historiques , il faut un cadre austère, des montagnes, du ciel, de la solitude surtout. Ce berger est érudit; c'est, à l'occasion, une espèce de cicérone; mais il est discret, sobre de paroles, et bienveillant sans familiarité importune et sans mendicité, n passe sa vie à gratter la terre, et il a chez lui, dans une cabane qu'il me montra au fond du vallon, un petit musée d'antiquités ramassées à Tusculum. Je montai avec lui sur la roche la

plus élevée, et il me décrivit la vaste étendue déployée autour de nous comme une carte géographique. Grâce à lui, je sais maintenant mon Latium sur le bout du doigt, et je pourrai aller partout sans guide. Rien n'est plus facile, aussitôt que l'on connaît les principales montagnes [wr leur nom et par leur forme.

Je me suis donc promené avec les yeux et j'ai parcouru, en désir et en espérance, des sites ravissants ou sévères. J'ai oublié, dans ce voyage, mes préoccupations de ce matin. La locomotion, l'amour des découvertes, ce que je ne sais quoi d'enivrant dans la solitude inexplorée, ce sont là d'exqu^{is} jouissances, et je me demande quelle société de femme m'en donnerait de plus vraies.

Oui ! voilà ce qu'on se dit tant que la femme est loin !

— Où est la maison où Cicéron composa ses Tusculan^{es}? demandai-je au pâtre, pour voir jusqu'où allait son érudition.

— Chi lo sa f répondit-il en me montrant, non l^om Au cirque où j'avais fait ma première station, un édifice assez bien conservé. Les uns disent que c'est ici ; d'autres disent que c'est le jardin où est maintenant la RulTinella. Toutes les fois qu'on déterre une nouvelle ruine, les savants décident que c'est la chose tant cherchée, et que toutes les anciennes ne valent plus rien. Mais qu'est-ce que cela vous fait? Il n'y a pas, sur toute cette montagne, un endroit où Annibal, Pompée, Camille, Pline, Cicéron et cent autres personnages puissants, rois, empereurs, généraux, consuls, savants ou papes, n'aient foulé la bruyère où voilà vos pieds, et respiré l'air que vous respirerez maintenant.

— Je ne crois pas, répondis-je ; la bruyère est jeune, l'air est vieux et corrompu. Il était pur et salubre quand Romo était puis-

sante. Croyez-vous qu'un État pareil eût pu avoir son siège dans ce marécage empesté qui est là-bas derrière nous?

— Eh bien, du moins, les gens célèbres que vous savez ont regardé les montagnes que vous regardez, et, quand ils vinrent ici pour la première fois, ils demandèrent peut-être les noms des cimes et des vallées à quelque pauvre diable comme moi, de même que vous m'avez demandé maintenant. 'Vous me direz qu'ils ont aussi regardé le même soleil et la même lune que vous pouvez regarder à toute heure du jour et de la nuit. C'est tS que je me suis dit souvent.

— Il y a cette différence entre eux et moi que je ne suis qu'un pauvre diable comme vous.

— Eh! chi lo sa? Il paraît qu'il vient ici, tous les ans, des personnes célèbres qui aiment à voir Tusculum, et dont on m'a dit les noms; mais je n'en ai pas retenu un seul. Dans mille ans d'ici, les bergers de Tusculum les auront appris par la tradition et les diront comme je vous dirais ceux de Galba, de Mamilius ou de Sulpicius.

— Vous en concluez donc que les hommes célèbres ne font pas tant d'effet de près que de loin?

— Toutes choses sont ainsi. Voyez, ce pays est assez beau ; mais j'en connais bien qui sont plus beaux, et où personne ne va. Cependant on dit qu'il vient ici des voyageurs du fond de l'Amérique, le plus éloigné de tous les pays, si je ne me trompe, pour voir ces morceaux de marbre que je retourne avec mon pied. Ils y ramassent des briques, des cassures de verre et des mosaïques, et les emportent chez eux. On dit qu'il n'y a pas un coin sur la terre où quelqu'un ne conserve précieusement un petit morceau de ce

qui traîne à terre dans la campagne de Rome. Vous voyez donc bien que ce qui est ancien et lointain paraît plus précieux que ce qui est nouveau et proche.

— Vous dites vrai ; mais la raison de cela ?

Il haussa les épaules, et je vis qu'il allait, encore une fois, se tirer d'affaire par l'éternel *chi lo sa*, si commode à la paresse italienne.

— *Chi lo sa*, lui dis-je bien vite, n'est pas une réponse qui convienne à un homme de réflexion comme vous. Cherchez-en une meilleure, et, quelle qu'elle soit, dites-la-moi.

— Eh bien ! reprit-il, voilà ce que je m'imagine : quand nous vivons, nous vivons ; c'est-à-dire que, grands ou petits, nous sommes sujets aux mêmes besoins ; et les grands ne peuvent

LA DANrErj.A

pas so faire passer pour des dieux. Quand ils n'y !<ont plus depuis longtemps, on s'imagine qu'ils étaient laits autrement que les autr(?s ; mais, moi, je ne m'imagine pas cela, et je dis qu'un vivant que personne ne connaît est plus heureux qu'un mort dont tout le monde parle.

— Vivre vous paraît donc bien doux ?

— Eh ! la vie est dure, et cependant on la trouve toujours trop courte. Elle pèse, mais on l'aime. C'est comme l'amour : on donne la femme au diable, mais on ne peut se passer d'elle.

— Êtes-vous donc marié ?

— Quant à moi , non. Un pâtre ne peut guère se marier tant qu'il court les pâturages. Mais vous, vous devez avoir femme et enfants?

— Mais non ! Je n'ai que vingt-quatre ans !

— Eh bien ! voulez-vous attendre que vous soyez vieux ? Quel est le plus grand bonheur de l'homme? C'est la femme qui lui plaît, et, quand on est riche, je ne comprends pas qu'on vive seul.

— Je vous ai dit que j'étais pauvre.

— Pauvre avec des habits de drap, de bons souliers et des chemises fines? Si j'avais de quoi acheter ce que vous avez là sur le corps, je garderais mon argent pour avoir un lit. Quand on a le lit, on est vite marié. Si vous couchiez, comme moi, en toute saison sur la paille, je vous permettrais de dire que vous êtes forcé de rester garçon. Tenez, regardez ce désert, nous n'y sommes que trois, et deux de nous sont forcés à la solitude !

Je suivis la direction de mon regard, et je vis un moine noir et blanc qui traversait le théâtre de Tusculum.

— Celui-ci, reprit le pâtre, est esclave de son vœu, comme je suis esclave de ma pauvreté. Vous, vous êtes libre, et ce n'est ni au moine ni à moi de vous plaindre. Mais voilà que le soleil baisse. La bergerie est loin ; il faut que je vous quitte. Reviendrez-vous ici?

— Certainement, quand ce ne serait que pour causer avec vous. Comment vous nommez-vous, pour que je vous appelle, si vous êtes dans une de ces gorges?

— Je m'appelle Onofrio. Et vous?

— Valreg. Au revoir !

Nous nous serrâmes la main et je redescendis vers le théâtre, regardant l'attitude pensive du moine qui s'était arrêté au milieu des ruines. Le coucher du soleil était adnurable. Ces terrains, à coupures brusques et à plateaux superposés couverts de verdure, prenaient des tons éblouissants éclairés ainsi de retlcls obliques. Les courts gazons brillaient tantôt comme l'énieraude et tantôt comme la topaze. Au loin, U mer était une zone d'or pâle sous un ciel de feu clair et doux, Les montagnes lointaines étaient d'un ton si fin, qu'on les eût priscpour des nuages, tandis que les déchirures et les ruines de-; premiers plans accusaient nettement leurs masses noires sur le sol brillant. Le moine, immobile comme une colonne, projetait une ombre gigantesctie.

Je passai tout près de lai, comptant qu'il me tendrait la main, et que, pour un sou, j'aurais de lui quelque parole qui serait le résultat de sa méditation. Jlais, soit qu'il n'appartint pas à un ordre mendiant, soit qu'il eût peur de se trouver seul a-\ ec un inconnu dans ce lieu désert, il me regarda avec méfiance et appuya la main sur son bâton. Ce geste m'étonna, et je le saluai pour le tranquilliser. Il me rendit mon salut, mâis se détourna de manière à me cacher sa figure, qui m'axail paru belle et fortement caractérisée.

Je passai outre, non sans me retourner pour me rendre compte de l'inquiétude de cet homme , dont le vœu de pauvreté devrait être au moins une source d'insouciance et de sécurité. Il avait disparu précipitamment vers les gradins de l'hémicycle.

Je m'en allai, pensant aux paroles na'îves et sensées du pâtre philosophe : « Le plus grand bonheur de l'homme, c'est la liberté

d'aimer. »

En effet, tout le monde n'a pas cette liberté. Et moi qui la possède, j'ai déjà laissé passer des années qui eussent pu être pleines de bonheur. A quoi les ai-je employées? A interroger mes forces, mon intelligence, mon avenir, et à sacrifier à cette attente de l'inconnu les plus beaux jours de ma jeunesse. Moi qui me croyais parfois un peu plus sage que mon siècle, j'ai fait comme lui : j'ai lâché la proie pour l'ombre, le certain pour le douteux, le temps qui s'écoulait pour un temps qui ne sera [leul-ètre pas. Qu'est-ce que cette chimère du ti'avail, ce besoin de dévelopi^er l'intelligence au détriment des forces du co^ur? Ne les use-t-on pas à les laisser dans l'inaction? Et pourquoi, pour qui cette tension de la volonté vers un but aussi incertain que le talent? Comment se fait-il que je n'aie pas encore rencontré l'amour sur mon chemin ? Est-ce parce que je suis plus difficile, plus exigeant qu'un autre? Non, car

mon idéal a toujours été vague en moi-même. Je ne me suis jamais fait le portrait de la femmo à qui je dois me livrer sans réserve. Je me promettais de la reconnaître en la rencontrant; mais je ne me disais pas qu'elle dût être grande ou petite, blonde ou brune.

— Elle viendra, me disais-jo, quand je serai digne d'être aimé; c'est-à-diro quand j'aurai fait do grands efforts de courage, de [ja-lience et de sobriété pour être tout ce que je puis être en ce monde.

Il me semblait suivre un bon raisoimetnent, cultiver ma \ 'iè comme un jardin d'espéranca; mais n'était-ce pas là une sug-' gestion de l'orgueil? Apparemment je comptais, comme Brii-

nières, trouver une des merveilles de ce monde, puisque j'appliquais à faire une merveille de moi-même. J'ai pu me contenter d'une humble fille de ma classe, qui m'eût accepté tel que je suis, et qui m'eût aimé naïvement, saintement, et sans rien concevoir de mieux que mon amour ?

Et j'aurais été heureux ! tandis que je n'ai été que prudent et raisonnable ; vous aviez mille fois raison de le penser. J'ai, mille fois peut-être, étouffé le cri démon cœur, peut-être ai-je passé mille fois auprès de la femme qui m'eût révélé le vrai de la vie. Je me suis acharné à voir les dangers d'une passion pré-maturée ; je n'ai pas compris l'ivresse de ces dangers, et ce vaillant, ce généreux sacrifice de la raison qui accepte la grande folie de l'amour, telle que Dieu nous l'a donnée.

Je songeais ainsi en descendant de Tusculum, à travers les taillis de chênes. Le rapide sentier, tout pavé en polygones de lave, était encore une rue de la ville antique, et, sous les racines des arbres, je voyais apparaître des restes de constructions enfouies. Je passai devant le couvent des Camaldules et devant la villa Mondragone, qui était fermée, et je rentrai à Piccolomini par des chemins étroits, encaissés, où je devins tout rêveur, tout agité de mon problème personnel.

Les objets extérieurs agissent sur moi d'une manière souveraine. Devant un beau site, je m'oublie, je m'absente pour ainsi dire de moi-même ; mais, quand je marche dans un endroit sombre et monotone, je m'interroge et me querelle. Cela m'arrive, du moins, depuis quelque temps. Je n'avais jamais tant pensé à moi. Sera-ce un bien ou un mal ? La solitude que je suis venu chercher me rendra-t-elle sage ou insensé ? C'est-à-dire, étais-je insensé ou sage avant cette épreuve ? Je crois que nous nous ac-

climatons rapidement, au moral comme au physique, et que je deviens déjà Romain, c'est-à-dire porté à la vie de sensation plus qu'à la vie de réflexion. Quand j'ai fait un effort pour savoir si j'appartiendrai à l'une ou à l'autre, je suis bien tenté de me tranquilliser avec le cid lo sa de la Malii.ccia et du b'erger de Tusculuna.

9 aviil, villa Muutltraùonti.

Je vous écris au crayon dans des ruines. Toujours des ruines ! J'aime beaucoup l'endroit où je suis ; j'y peux passer la journée entière dans un immense palais abandonné, dont j'ai les clefs à ma ceinture. Mais j'ai bien des choses à voua raconter, et je reprends mou récit où je l'ai laissé l'autre jour.

En dînant, pour ainsi dke, avec la iMariuccia, qui s'assied auprès de ma chaise pendant que je uuui;;e, j'arrivai, je ne sais comment, à reparler du vœu de la Daniella.

— Ainsi, disais-je, elle ne pariera à aucun homme avant le jour de Pâques?

— Je n'ai pas dit comme cela. J'ai dit qu'elle ne pai'lerait pas à son amant avant d'avoir fait toutes ses dévotions; mais jo n'ai pas dit que, tout de suite après, elle recommencerait à lui [larler.

— Ah! oui-dal Ainsi ce pauvre amant est condamné à attendre son bon plaisir ?

— Ou celui de la madone.

— Ah I il arrivera un moment où la madone fera savoir qu'elle autorise...? " .

— Quand toutes les fleurs seront séchées et tombées... Mais

LA DANIELLA

je vous en dis trop; vous êtes un hérétique, un païen, un mahomclan ! Vous ne devez rien savoir de tout cela.

Je pressai la bonne fille de s'expliquer. Elle aime à causer, et elle céda. J'appris donc que les rigueurs de la Daniella dureraient aussi longtemps que les fleurs piquées par elle dans le grdiage qui protège la madone de la Tomba-di-Lucullo ne seraient pas entièrement tombées en poussière ou emportées par le vent, disparues, en un mot.

11 me vint à l'esprit de faire une folie des plus innocentes. Sur le minuit, je mis le nez à la fenêtre : il pleuvait, la nuit était noire. Le vent souillait avec force. Toute la ville de Frascati dormait. Je m'enveloppai de mon caban, je sortis facilement de l'enclos. En escaladant les rochers au-dessus de la petite cascade, je me trouvais de plain-pied sur le chemin, visa-vis le parc de la villa Aldobrandini. Redescendre jusqu'à la tombe de Lucullus fut l'affaire de quelques instants. Je n'avais pas rencontré une ânie. Sans la lampe qui l'éclairé toute la nuit, j'aurais eu quelque peine à retrouver, dans les ténèbres, la petite fresque de la madone. Ce pâle layon me permit de reconnaître les jonquilles que j'avais très-bien remarquées, la veille, dans les mains de la Daniella, au moment où, avec son sourire mystérieux, elle avait accompli cette dévotion devant moi. Je respectai les violettes et les anémones des autres jeunes filles, mais j'enlevai avec soin, jusqu'à la dernière, les jonquilles flétries de mon amoureuse, et je les mis dans ma poche. Ce larcin perpétré, je descendais de la borne sur laquelle j'étais grimpé pour atteindre le grillage, lorsqu'une voix d'homme fit entendre l'exclamation suivante .

— Cristo ! quel est le brigand qui profane la sainte image de la Vierge ?

Dans ce pays d'espionnage et de délation , mon espièglerie sentimentale pouvait être incriminée et m'attirer quelque désagrément. J'eus la présence d'esprit de ne pas me retourner et de souffler rapidement la petite lampe. Enhardi par ma prudence, l'inconnu m'accabla d'un déluge d'injures pieuses : j'étais un chien, un fils de chien, un Turc, un juif, un Lucifer; je méritais d'être pendu, écartelé. et mille autres douceurs. J'avais bonne envie de régaler le dos du saint homme, quel qu'il fût, d'une série de répliques muettes proportionnées à l'éloquence de son indignation : mais la raison me conseillait de profiter des ténèbres pour m'esquiver sans l'attirer sur mes traces.

C'est le parti que j'allais prendre, lorsque je me sentis saisir lo bras par une main incertaine, qui m'avait cherché à tâtons contre le mur. Je n'hésitai plus alors à me débarrasser du curieux par un mirifique coup de poing, accompagné d'un plantureux coup de pied qui l'atteignit n'importe où. Je l'entendis trébucher contre la borne, glisser et tomber n'importe dans quoi ; ce qui me permit de jouer des jambes et de rentrer chez moi sans m'être trahi par une seule parole. Comme le quidam m'avait paru passablement ivre, je ne pensai pas qu'après avoir fait un somme dans la boue où je l'avais décidé à se coucher, il se souvint de l'aventure.

La journée du vendredi saint s'annonçant pluvieuse et sombre; je me permis de dormir la grasse matinée. Lallariuccia, s'impatiantant contre ma paresse, entra dans ma chambre, et, quand je m'éveillai, je la vis, méditant sur ma chaussure crottée et sur mon caban encore humide.

— Eh bien ! Mariuccia, qu'y a-t-il? lui dis-je en me frottant les yeux.

— Il y a que vous êtes sorti cette nuit! répondit-elle d'un air de consternation si comique, que je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Oui, oui, riez! reprit-elle : vous avez fait là une belle affaire!

Et, comme j'essayais de nier, elle me montra les jonquilles flétries, que j'avais mises sur la cheminée.

— Eh bien! après? que voulez-vous?

— Que ces fleurs-là étaient sur le grillage de la sainte madone, et que vous avez été, cette nuit, les' retirer, pour empêcher ma nièce de tenir son vœu. Voilà les amoureux! Mais, malheureux enfant, vous avez fait là un péché mortel ; vous avez outragé la sainte madone ; vous avez éteint la lampe, et, ce qu'il y a de pis, c'est que vous avez été vu.

— Par qui?

— Par mon neveu Masolino, le frère de la Daniella, le plus méchant homme (ju'il y ait à Frascati. Heureusement, il avait bu, selon sa coutume, et il ne vous a pas reconnu ; mais il a déjà fait son rapport, et je suis sûre que les soupçons pèseront sur vous, parce que vous êtes le seul étranger qu'il y ait maintenant dans le pays. On enverra des espions ici pour me questionner. Donnez-moi ce caban que je le cache, et brûlez-moi bien vite ces maudites fleurs.

— .V <iu(ii bon? Dites la vérité. Je n'ai fait aucune profanation. J'ai plis ces fleurs pour taquiner une jeune fille qu'il n'est pas iiécps.<aire de nommer,...

— El vous croyez que l'on ne se doutera pas de son nom ? On prétend que l'on vous a vu entrer avant-hier dans la maison qu'habite ma nièce. Est-ce vrai, cela?

La Slariuccia est si brave femme, que je n'hésitai pas à me confesser. Elle fut touchée de ma sincérité, et je vis, du reste, qu'elle était flattée de mon goût pour sa nièce.

— Allons, allons, dit-elle, il ne faut phis faire de pareilles imprudences. Si Masolino vous eût surpris dans la chambre de sa sœur, il vous eût tué.

— Je ne crois pas, ma chère!, Sans me piquer d'être un champion bien robuste, je le suis assez pour me défendre d'un ivrogne; et il est heureux pour votre neveu que je ne l'aie pas rencontré, cette nuit, en haut de l'escalier de la maison dont vous parlez.

— C/-is(o.M'auriez-vous frappé, cette nuit?

— J'espère que oui. Il m'avait beaucoup insulté, et il mettait la main sur moi. Je me suis débarrassé de lui sans peine.

— 11 ne s'est pas vanté de cela! Peut-être ne l'a-t-il pas senti : les i\Tognes ont le corps si souple! Mais il n'était pas assez ivre, cependant, pour ne pas voir et entendre. Avez-vous parlé ?

— Non.

— Pas un mot?

— Pas une syllabe?

— C'est bien! mais, pour l'amour de Dieu et de vousmême, n'avouez rien à jiersonne... S'il se souvient d'avoir été battu, et s'il apprend que c'est par vous, il s'en vengera !

— Je l'attends de pied ferme; mais je veux tout savoir, Mariuccia! Votre neveu est-il homme à vouloir exploiter mon inclination pour sa sœur?

— Masolino Belli est capable de tout.

— Mais quel intérêt peut-il avoir à me vouloir pour beaufrère? Je ne suis pas riche, vous le voyez bien I

— Allons donc! Vous savez peindre, et, avec cela, on gagne toujours de quoi être bien habillé, bien logé et bien nourri comme vous voilà. Tout est relatif. Vous êtes très-riche en comparaison de n'importe quel artisan de Frascati, et, si Masolino se mettait dans la tête de vous faire épouser sa sœur, ou de vous forcer à donner de l'argent, il sait bien qu'un cavalière comme vous trouve toujours à gagner ou à emprunter une centaine de ducats romains pour sauver sa vie d'un guetapens.

— Merci, ma chère Mariuccia! Me voilà renseigné, et je sais à qui j'ai affaire. Messire Masolino Belli n'a qu'à bien se tenir; j'aurai toujours une centaine de coups de bâton français à son service.

— Ne riez pas avec cela. Ils peuvent se mettre dix contre vous. Le mieux, mon cher enfant, sera de vous bien cacher dans vos amours, et de ne jamais voir la petite hors de cette maison-ci, où mon neveu ne met jamais les pieds.

— Et qui l'en empêche?

— Moi, qui le lui ai défendu une fois pour toutes. Il ne se gênerait pas pour me désobéir et me frapper, s'il ne me devait quelque argent ; mais je le tiens par la crainte d'avoir à me payer.

Par la suite de la conversation, j'appris, sur ce fameux Masolino, des détails assez curieux. Cet homme n'est peut-être pas toujours aussi réellement ivre qu'il le paraît. Son existence est mystérieuse. Il est censé demeurer à Frascati ; mais on ne sait jamais précisément où il est. Sa famille passe fort bien un mois et plus sans l'apercevoir. Il occupe une chambre dans la maison où Daniella est établie ; mais personne n'entre jamais dans cette chambre, et, si l'on frappe à la porte, qu'il y soit ou non, il ne répond jamais. Ses absences et ses apparitions sont tout à fait imprévues. Il est toujours censé boire en secret dans quelque cabaret du lieu ou des environs, avec des amis. C'est une habitude de cachotterie qu'il a prise pour échapper aux réprimandes de sa femme, et qu'il a gardée depuis qu'il est veuf ; mais sa femme disait autrefois qu'il devait cacher ses orgies dans quelque souterrain inconnu, dans quelque lieu inaccessible, car elle l'avait maintes fois cherché des semaines entières, jusque dans les égouts de la ville, sans retrouver aucune trace de lui. Quand il reparaissait, il lui échappait des paroles qui pouvaient faire croire qu'il venait de loin ; mais, quelque pris de vin qu'il fût ou qu'il parût être, jamais son secret ne s'était formulé clairement. Il a exercé dans sa jeunesse la profession de corroyeur ; mais, depuis une dizaine d'années, il n'a fait œuvre de ses bras, et on ne sait de quoi il a vécu.

— Il faut pourtant, ajoute la Mariuccia, qu'il aille plus que le nécessaire, puisqu'il trouve moyen de boire plus que sa soif

D'après tous ces renseignements, je soupçonne ce yalnnlnomo d'être un faux i\ rogne, ou de s'adonner à la boisson dans ses moments perdus. Je pense que le fond de son existence est le brigandage ou l'espionnage ; peut-être l'un et l'autre, car i'

LA DANIELLA

paraît qu'ailour de Rome ces deux professions ne sont pas inconipalibles.

Ce qui m'importait plus que tout ceci, cY'lait de savoir si la Daniella se croirait suffisamment relevée de son vœu pour reparaître à Piccolomini, et je l'attendais avec une vivo impalience. Chaque fois que sonnait la cloche de la grille, je courais à ma croisée; mais c'était une suite de visites de commères ou de voisines, qui venaient s'entretenir avec la Mariuccia des affaires de la maison et de la propriété Piccolomini, de la taille des oliviers ou de la vigne, de la lessive, de l'emmagasinaient des pois, du sermon de fra Sinforiano, et, par occasion, de la iirofanation de la madone. J'entendais les conversations établies sur le perron, et il me sembla que plusieurs de ces personnages él^aient [ilus curieux que de raison. La Mariuccia m'avait dit ; (' Dans notre pays, on ne sait jamais qui est espion ou qui ne l'est pas. » J'adniirai l'adresse et le sang-froid des réponses de la bonne fille, et j'entendis même qu'elle me faisait passer pour malade depuis la veille.

— Le pauvre enfant, disait-elle, a eu la fièvre cette nuit, et je l'ai veillé, sans le quitter, jusqu'au jour.

Mon alibi ainsi constaté, les questionneurs se retiraient plus ou moins persuadés.

Enfin, la Mariuccia vint m'annoncer qu'elle allait visiter les chapelles du saint-sépulcre, et qu'elle me priaait de n'ouvrir à personne, pas même à sa nièce, si je la voyais paraître à la grille.

— Oh! pour cela, je ne vous le promets pas du tout, lui dis-je.

— Il faut me le promettre, reprit-elle. La Daniella a une clef, et, si elle veut venir, elle viendra sans que vousiriez la corde de ma fenêtre. Dans votre impatience, il ne faut pas vous montrer à ceux qui pourraient passer devant la grille dans ce moment-là.

Quand la Mariuccia fut sortie, je descendis au jardin, malgré la pluie, pour examiner le local sous un rapport que je n'avais pas encore songé à constater, à savoir si on pouvait y entretenir une intrigue avec mystère et sécurité. Je vis que cela était impossible, à moins que les gens de la maison, c'est-à-dire la Mariuccia, la vieille Rosa, et les quatre ouvriers employés au jardin et aux terres adjacentes fussent dans la confidence; pourvu que le jardin eût une clôture réelle au delà du potager; pourvu que l'on n'entrât et ne sortit point par la grille à clairevoie qui donne en pleine rue; pouivu, enfin, que l'on ne risquât point de rendez-vous tous les jours de fête et les dimanches, parce que, ces jours-là, l'autre grille de Piccolomini, qui donne sur la via Aldobrandini, est ouverte au public, et que le haut du jardin sert de promenade ou de passage aux gens de la ville.

Je conclus de mes observations que le secret de mes relations futures avec la stiratrice était une plaisanterie, elj'avoue que l'entr'ai en méfiance contre les avertissements et les précautions illusoires de la bonne Mariuccia.

Je remontai à mon grenier, bien résolu, quand même, à risquer l'aventure, dès que je serais assuré du courage et de la résolution de ma complice.

Mais quoi! elle était là, dans ma chambre, elle m'attendait. Elle était entrée par une porte de dégagement que je ne connaissais pas et qui aboutit aux caves de la maison. Elle avait ma

bague au doigt. Ses beaux cheveux étaient ondes avec soin. Malgré une robe noire et une tenue de dévote, elle avait l'œil brillant et le sourire voluptueux d'une fiancée vivement épri.-e. Je me sentais violemment épris pour mon compte. J'avais soif de ses baisers ; mais elle se déroba à mes caresses.

— Vous m'avez relevée de mon vœu, dit-elle ; vous êtes venu jusque dans ma chambre m'apporter l'anneau du mariage... Laissez-moi faire mes pâques ; après cela, nous serons unis.

Je retombai du ciel en terre.

— Le mariage? m'écriai-je; le mariage?...

Elle m'interrompit par son beau rire harmonieux et frais.

Puis elle reprit sérieusement :

- — Le mariage des cœurs, le mariage devant Dieu. Je sais bien que c'est un péché de se passer de prêtre et de témoins, mais j'estime que c'est un péché que Dieu pardonne quand on s'aime.

— Il est donc bien vrai que vous m'aimez, chère enfant?

^ — Vous verrez ! Je ne puis vous rien dire encore. Il faut que j'aie pensé à mon salut, et que je tourne mon cœur vers Dieu si ardemment, qu'il bénisse nos amours et nous pardonne d'avance la faute que nous voulons commettre. Je prierai pour nous ; deux, et je prierai si bien, qu'il ne nous arrivera [rien de mal] : rien. Mais, pour aujourd'hui, ne me dites rien, ne me tentez ! Il faut que je me confesse, que je me repente et que je reçoive l'absolution pour le passé et pour l'avenir.

Tel fut le résumé de l'étrange système de piété de cette Italienne. J'avais bien ouï dire que ces femmes-là voilaient l'image de la Vierge en ouvrant la porte à leurs amants ; mais je ri'a-

vais pas l'idée d'un repentir par anticipation et d'un péché réserve, comme ceux dont j'entendais parler avec tant d'assurance et de conviction. J'essayai de combattre cette religion facile ; mais je la trouvai très-obstinée, et je fus véhémentement accusé de manquer d'amour, parce que je manquais de foi.

— Adieu, me dit-elle ; l'heure du sermon sonne, et j'ai encore trois chapelles à visiter aujourd'hui. Demain, vous ne me verrez pas, ni dimanche non plus. Je ne suis venue que pour vous dire de ne pas faire d'imprudence, et de ne pas chercher à me voir, parce que, d'une part, je dois me sanctifier, et que, de l'autre, mon frère est à Frascati.

— Dites-moi, Daniella, est-il vrai que votre frère vous maltraiterait s'il me voyait occupé de vous ?

— Oui, quand ce ne serait que pour savoir s'il peut vous effrayer.

— Vous avez donc l'expérience de ce qu'il peut faire en pareil cas ?

— Oui, à propos de vous. Il a déjà entendu dire que le Français de Piccolomini était venu dans notre maison, et il m'a fait, ce matin, de terribles menaces. Vous me défendriez contre lui, je le sais ; mais vous ne serez pas toujours là, et les coups seraient pour moi.

— Alors, je serai prudent, je vous le iurel

Le roulement d'une voiture et le sonue la cloche interrompirent la conversation.

— C'est lord B*** qui vient vous voir, dit-elle après avoir regardé furtivement par la fenêtre; je reconnais son chien jaune. Lord B*** vient sûrement vous chercher pour vous faire voir le jour de Pâques à Rome ; allez-y, vous me rendrez service; mais revenez le soir!

— Vous n'êtes donc plus jalouse de...?

— De la Medora?... N'ai-je pas votre anneau? Si, après cela, vous étiez capable de me tromper, je vous mépriserais tant, que je ne vous aimerais plus.

XXIY

9 arril.

On sonnait à casser la cloche. La jeune fille se sauva par où elle était venue en me criant :

— A dimanche soir !

Et j'allai ouvrir à lord B***, qui venait effectivement me chercher. Je me laissai emmener.

— Tout va au plus mal depuis que vous n'êtes plus chez nous, me dit-il quand nous fûmes sur la route de Rome. Lady llarriet me trouvait moins maussade quand vous étiez là pour me faire valoir, en m'aidant à développer mes idées. J'ai eu le malheur de recourir au moyen extrême contre l'ennui et la tristesse : je me suis enivré tous les soirs, seul dans ma chaiiibre. Cela m'arrive rarement; mais il y a des temps si sombres dans ma vie, qu'il faut

bien que cela arrive. Ma femme n'en sait rien; mais, comme je suis plus calme et plus abattu aux heures où elle me voit, elle s'impatiente davantage. J'y gagne seulement d'être plus indifférent à ses impatiences.

— Et votre nièce? n'est-elle pas un peu meilleure pour vous que par le passé? Il m'avait semblé, le jour de notre promenade à Tivoli, qu'elle y était disposée?

— Vous vous serez trompé. Ma nièce, c'est-à-dire la nièce de ma femme, est d'une humeur massacrante depuis votre départ. C'est à croire, Dieu me damne! qu'elle était amoureuse de vous... et, s'il faut vous dire tout...

Je me hâtai d'interrompre lord B***. Il a des moments de trop grande expansion, comme doit les avoir un cœur trop souvent refoulé, et je ne veux pas savoir par lui ce que je sais par moi-même.

— Si une pareille maladie avait pu s'emparer du cerveau de miss Medora, lui dis-je, il est à croire que cela n'aurait pas survécu à mon départ.

— C'est ce que je me suis dit. Elle a, d'ailleurs, tant monté à cheval avec un de nos cousins qui est arrivé cette semaine, qu'elle doit avoir secoué rudement ses vapeurs. A vous dire vrai, c'est aujourd'hui seulement, depuis cinq jours, que je suis un peu lucide. Il se pourrait que, pendant mon absence intellectuelle, Medora fût devenue amoureuse de ce cousin, qui est

LA DANIELLA

bien, riche et grand amateur de chevaux et de voyages. Il m'avait semblé, ce matin, qu'elle était fort impatiente de sortir avec lui, et

que, de son côté, Richard B*** se faisait attendre avec l'impertinence d'un homme aimé.

— A la bonne heure ! pensai-je; la crise de Tivoli est oubliée, et il m'est permis de l'oublier aussi.

Quoique, jusque-là, j'eusse résisté au désir de lord B*** en refusant d'aller demeurer chez lui, je cédai à ses instances, n'y voyant plus d'inconvénients, et pensant qu'il y en aurait, au contraire, à paraître fuir son hospitalité.

J'employai le reste du voyage à le sermonner sur son désespoir bachique, et à le supplier de renoncer à ce funeste moyen de combattre le dégoût de la vie.

— Aimez-vous donc mieux, disait-il, que je me brûle la cervelle, un jour que le spleen sera trop violent?

Cependant il avouait qu'après avoir eu recours à ce contrespleen pendant quelques jours, il re'ombait dans une tristesse plus profonde et contre laquelle il sentait en lui-même moins de force pour réagir. 11 parut surpris et touché de l'intérêt avec lequel je le prêchais.

— Vous avez donc encore de l'amitié pour moi? me dit-il ; je croyais vous avoir paru si ennuyeux et si nul, que vous quittiez Rome à cause de moi plus encore qu'à cause de Rome. Eh bien I puisque j'ai un ami en ce monde, je lâcherai de ne pas devenir indienne de son estime, et je sens bien que cela m'arriverait si je cédaï à la tentation de m'abrulir.

— 11 faut faire plus que de tâcher, il faut vouloir. J'obtins de lui la promesse formelle, et sur l'honneur,

qu'il passerait un mois entier sans boire. Je ne pus obtenir davantage.

Nous approchions de Rome, lorsque nous vîmes déboucher devant nous, sur la route, trois cavaliers dans un nuage, non de poussière, il pleuvait toujours, mais de sable liquide soulevé par le pied des chevaux. J'eus quelque peine à reconnaître miss Medora en amazone, mouillée, crottée, jaunie, jusque sur son voile et ses cheveux, par celle bouillie des chemins de traverse où elle semblait clapoter avec délices. Cela ne l'empêchait pas d'être admirablement belle avec sa figure animée et son attitude impérieuse.

Les Anglaises que je vois ici montent bien à cheval ; mais presque toujours elles sont mal arrangées et manquent de grâce. Medora, qui n'est qu'à moitié Anglaise, est admirablement souple et bien posée. Son vêtement de cheval dessinait sa belle taille, et elle maniait sa monture ardente et magnifique avec une maestria véritable. Le cousin est un Anglais blond vif, avec beaucoup de barbe et une riche chevelure éparée en deux masses, rigide et égales, par une raie qui va du milieu du front à la nuque, il est d'une incontestable et splendide beauté, comme lignes et comme ton ; mais je ne sais comment il se fait que, pour nos yeux français, la plupart des Anglais, quelque beaux qu'ils puissent être, ont toujours quelque chose de singulier qui tourne au comique ; je ne sais quelle gaucherie type dans la physionomie ou dans l'habillement, qui ne s'efface pas, même après beaucoup d'années passées sur le continent.

^ Derrière ce beau couple, au galop trottaient, avec autant d'agilité que de disgrâce, deux laquais de pure race anglaise. Tout cela pas si près de nous comme la foudre, sans que la belle Me-

dora daignât tourner la tête do notre côté, bien que Bujfah, perché sur le siège et aboyant de tous ses poumons, rendit notre véhicule assez reconndissable.

Deux heures plus tard, nous étions tous à table dans la triste et mimense salle du palais '***. Lord B*** buvait de l'eau ; lady Ilarriet m'accablait de tendres reproches sur ma fuiteàFrascati ; le cousin mangeait et buvait comme quatre ; IMedora, richement parée, et belle comme elle sait que je ne l'aime pas, m'axait à peine honoré d'un froid bonjour et parlait anglais à sir Richard B*** avec autant d'affectation que de volubilité. Je n'entends pas l'anglais et je n'en aime pas la musique. Medora s'en est maintes fois aperrue; je vis donc que j'étais au plus bas dans son estime, et cela me mit fort à l'aise.

Après- le dessert, les deux Anglais restèrent à table, et je funis les femmes au salon. Nous y trouvâmes Brumières et plusieurs Anglais des deux sexes, avec lesquels Medora se remit a biaiser et à silller de plus belle dans la langue de ses pères. °

ir T- '^" l'^^'^' '° '"" Brumières, vous avez vu le cousin? \oila un BoiiiiijloH qui nous fait bien du tort!

— Parlez pour vous; moi qui ne suis pas sur les rangs, je m arrange très bien de la présence du cousin.

— Ah! vous persistez à soupirer pour la petite Frascatane? Je crois, à présent, que j'aurais mieux fait de penser comme vous. Celle-là doit être moins cruelle et moins capricieuse.

Comme nous plaisantions depuis quelques instants sur ce

ton, Brumières me menaçant de venir à Frascati me taquiner, et moi atiectant la plus superbe indiiférence pour toutes les beau-

tés de l'Angleterre et de l'Italie, le nom de Daniella, prononcé par lui un peu trop haut, parvint jusqu'à l'oreille de miss Medora, et je la vis tressaillir comme si elle avait été piquée d'une guêpe. Une minute ne s'était pas écoulée, qu'elle était auprès de nous, dans notre coin, daignant se montrer lort aimable, à seule fin de ramener adroitement la conversation sur la compte de la pauvre stiralrice. J'éludais de mon mieux ses questions sur l'emploi de mon temps et de mes pensées dans la solitude de Frascati ; mais le perfide Brumières, toujours soigneux de me rendre haïssable, eut l'art de seconder la belle Anglaise, si bien que la question me fut carrément posée par elle :

— Avez-vous revu ma femme de chambre, à Frascati?

Il y avait, dans l'accent dont cela fut dit, tant d'aigreur et de dédain, que j'en sentis la morsure et répondis avec un empressement qui devança celui de Brumières :

— Oui, je l'ai revue plusieurs fois, et ce matin encore.

— Pourquoi dites-vous cela d'un ton de triomphe? répliqua-t-elle avec un regard d'insolence foudroyant. Nous savions bien pourquoi vous aviez choisi Frascati pour votre séjour. Mais il n'y a pas tant de quoi vous vanter! Vous succédez à Tartaglia et il beaucoup d'autres du même genre.

Je répondis, avec aigreur, que, si cela était, je trouvais étrange de l'apprendre de la bouche pudique d'une jeune Anglaise ; et la querelle fût devenue encore plus amère sans l'arrivée du cousin Richard, qui, s'approchant de nous, changea forcément le cours de nos paroles. Medora trouva pourtant moyen d'essayer, à mots-couverts, de me mortifier encore; mais j'avais repris assez d'empire sur moi-même pour faire semblant de ne plus comprendre.

Je passai la journée du lendemain à visiter les églises et à regarder l'aspect de la population. Toutes mes impressions se trouvèrent résumées, le jour suivant, à la grande cérémonie du dimanche de Pâques. Je vous parlerai de ce que j'ai vu et de ce que j'ai pensé de tout cela. Maintenant, je ne veux pas, je ne peux pas interrompre mon récit.

— Écoutez, me dit lord B'** en revenant à pied de Saint- Pierre par le pont Saint-Ange, j'ai entendu, avant-hier au soir, des mots aigres échangés, à propos de la petite Daniella, entre ma nièce et vous. Je vois que vous avez furieusement blessé l'amour-propre de cette reine de beauté en ayant des yeux pour la gentillesse de sa suivante ; c'était votre droit; mais, cependant, prenez garde aux conséquences d'une amourette, dans un pays où les étrangers sont regardés comme une proie, et où, d'ailleurs, tout est sujet de spéculation. Celle jeune fille est bonne et cliarmante; je la crois honnête, mais non pas désintéressée; sincère, mais non pas chaste... Je crois qu'elle a ou beaucoup d'amants, bien que je n'aie pas la certitude du fait ; mais, enfin, telle que je la juge, je ne voudrais pas qu'elle vous en imposât par ces mensonges que la plupart de ses pareilles soutiennent avec une grande audace.

— Voyons, milord, répondis -je, hasardant moi-même un mensonge pour m'emparer de la vérité : elle a été votre maîtresse, je le sais.

— Vous vous trompez, répondit-il avec calme ; je n'ai jamais eu cette pensée. Une maîtresse dans la maison de ma femme? Jamais! Fi donc!

— Alors. . . pour avoir l'opinion qu'elle est de mœurs faciles, il faut que vous ayez des preuves...

— Je vous l'ai dit, je n'en ai pas; mais sa figure est si provocante, elle a si bien l'air d'une fieffée coquette de village ou d'antichambre, que, si j'eusse été tenté d'elle, je ne l'aurais jamais prise au sérieux. Nous autres, qui avons beaucoup de domestiques et qui changeons souvent de résidence, nous ne pouvons ni ne voulons surveiller des mœurs dont nous n'endossons pas la responsabilité. Voilà tout ce que j'avais à vous dire.

— Absolument tout?

— Sur l'honneur!

Il était six heures : lady Harriet voulait me garder à dîner pour que je pusse voir ensuite l'ilkmination de Saint-Pierre. J'avais bien autre chose en tête que des lampions. Je prétendis avoir donné ma parole de dîner avec Brumières, lequel me démentit avec étourderie ou avec malice. Dans les deux cas, je lui en sus mauvais gré et lui témoignai de l'humeur.

— Vous êtes un drôle de corps, me dit-il en aparté, comme je lui reprochais sa desobligeance; vous êtes méfiant comme un Italien et mystérieux comme l'amant d'une princesse. Tout cela pour cette petite fille de Frascati! Vous pouxie.; bien me dire que vous vouliez retourner passer la nuit auprès d'elle, et je vous aurais aidé à vous esquiver. Que diable! je comprends qu'il y aurait mausais goût de votre part à laisser pressentir

LA DANIELLA

à nos Anglaises une aventure si naturelle; mais, avec moi, pourquoi vous caclier comme s'il s'agissait d'une madone"?

J'étais blessé, et il me fallait paraître indilférent. Mon rôle était de nier mes relations avec la Daniella, et pourtant ^'avais

envie de chercher querelle à Brumicres pour la façon dont il me parlait d'elle. De quel droit oulrageail-il la femme objet de mes désirs? Quelle que fût cette femme, je sentais le besoin et comme le devoir de la défendre; mais céder à ce besoin, c'était avouer des droits que je n'avais pas encore.

Ma colère tomba sur Tartaglia, qui me poursuivait dans ma chambre avec sa rengaine accoutumée sur l'amour de Medora pour moi, et sur l'indignité relative de la petite Frascatane, cette fille de rien, qui n'était pas digne d'un mossioi comme moi. A mon impatience se mêlait je ne sais quelle sourde fureur devant l'idée humiliante que ce drôle, objet des premières pensées de la Daniella, avait dû abuser de son innocence. Je sentis que je perdais la tête et qu'il s'apercevait de ma ridicule jalousie.

— Allons, allons, mossiou, me dit-il en prenant vivement la porte, dont il mit le battant entre lui et moi fort à propos, vous pouvez bien vous passer la fantaisie de cette petite tille, il n'y a pas de mal ; mais il ne faut pas que cela vous empêche de viser plus haut. Vous pensez bien que ce que je vous en dis, ce n'est pas par jalousie, moi ! Je ne prétends plus rien sur la Daniella; il y a longtemps que...

Il s'enfuit en achevant sa phrase, que le bruit de la porte, refermée en même temps par lui, ra'empêcha d'entendre.

Je restai en proie à une agitation que je sentais déraisonnable, et que je ne pouvais cependant pas vaincre.

— Mon Dieu, mon Dieu, me disais-je, suis-je donc amoureux à ce point-là? Amoureux de qui? D'une courtisane de bas étage, peut-être ! Peut-être ont-ils tous raison de se moquer de moi ! Depuis quand donc un garçon de mon âge doit-il rougir de sentir

ses sens émus par une fille oui a appartenu à cent autres? Et pourquoi ne pas avouer ingénument que je la désire quand même? Je sais bien qu'il faut savoir gouverner la brutalité de i areilles convoitises, et, en homme du monde, remettre au len<ie-main des plaisirs doit on ne peut pas seulement évoquer la pensée devant des femmes honnêtes. Mais pourquoi diable cette Medora, qui s'est si follement jetée dans mes bras, ose-t-elle me parler de mes sens, puisque c'est m'en parler que de nommer cette Daniella?

Et, en songeant ainsi, j'avais quitté le palais, je traversais la foule bruyante rassemblée autour des frittoïie pavoisées, et j'étais devant Saint-Jean-de-Latran, sans avoir songé à me précautionner d'un moyen de transport pour Krascali, raai;^ résolu à m'y rendre le soir même, dussé-je faire la route à pied.

J'arrivai à la porte Saint-Jean, me souvenant qu'il y avait par là, hors les murs, des cabarets où j'avais vu des cnevaux de louage; mais, quand je parlai de me faire conduire à Frascati à huit heures du soir, un cri de surprise et presque d'ironie indignée s'éleva autour de moi.

— Oui, oui, la malaria el les brigands! répondis-je en toute hâte, je sais tout cela ! mais il y a aussi de l'argent à gagner. Combien me demandez-vous pour me conduire?

— Ah 1 Excellence, à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas un cheval et un homme pour quatre écus romains.

— Mais pour cinq?

— Pour cinq, un jour de la semaine, peut-être; mais, aujourd'hui, la fête de Pâques; Non, non, pas pour six!

J'allais en offrir sept, quelque chose comme quarante francs. Pour un gueux comme moi, c'est vous dire combien la fantaisie de tenir parole à ma conquête me gouvernait en ce moment-là. Lord B*** offrant cinq cents livres sterling n'aurait pas été plus prodigue.

Heureusement pour mon humble bourse, je sentis une main toucher furtivement mon coude, et, me retournant, je vis Tartaglia.

— Que faites-vous ici. Excellence? me dit-il en italien. Les chevaux que vous avez demandés sont là. C'est milord qui vous les envoie, et j'ai ordre de vous accompagner.

— Excellent lord B-M pensais-je en suivant Tartaglia jusqu'aux chevaux, qui étaient elleclivement à dix pas de là, tenus par un mendiant; il me blâme, et pourtant il se prête è mon indomptable caprice 1

M'élancer sur le magrrique cheval anglais qui piaffait, impatient de dévorer l'espace, fut pour moi l'alTaire d'un instant. Je ne me demandai même pas s'il ne me casserait pas le cou ; car je suis le plus ignorant des écuxers, et il y a bien quatre ans que je n'ai enfourché une mouline quelconque ; mais j'ai monté sans selo et sans bride tant de poulains farouches dans les prairies où j'ai passé mon enfance, que j'ai l'instinct nécessaire pour rester solide sans faire de maladresse qui exaspère l'animal le plus irritable et le plus chatouilleux. Les choses se

passèrent donc très-bien, et, quand j'eus fait une lieue au grand trot pour satisfaire la première ardeur de mon cheval, je sentfs que j'en étais maître et que je pourrais, à mon gré, ralentir son allure.

Je me retournai alors vers Tartaglia, qui montait aussi une magnifique bête, et qui, cavalier à ma manière, se tenait victorieusement en selle, malgré ses jambes courtes et l'énorme manteau dont il s'était affublé.

— Ah ça ! lui dis-je, tu as été assez loin. Il n'est pas nécessaire que tu t'exposes, pour moi, à la fièvre et aux bandits. Retourne au palais, et dis à lord B*** que je n'ai pas besoin de toi. Demain, je lui ramènerai son cheval.

— Non pas, non pas, *mossio* ! *io* ne vous quitterai pas. *Jo* ne crains pas la fièvre avec ce bon manteau, et, quant aux bandits, *quo* voulez-vous qu'ils fassent à un pauvre homme qui n'a pas dix *baioques* dans sa poche ?

— Mais ce bon manteau pourrait les tenter, d'autant plus que tu l'étalés avec une majesté...

— Croyez-moi, Excellence, avec des chevaux qui courent comme ceux-ci, on ne craint guère les voleurs. Tout ce que *jo* vous demande, c'est de ne pas être fier, et de jouer des talons si nous faisons quelque mauvaise rencontre.

— Daniella, je le le promets ! m'écriai-je intérieurement. Puis je ne pus résister au désir de savoir comment les

choses s'étaient passées au palais***, pour que lord B**^eût deviné que je m'échappais encore une fois, et, malgré ma répugnance à causer avec Tartaglia, je l'interrogeai ; mais il éluda mes questions.

— Non, non, *mossio*, répondit-il, pas à présent. *Jo* vous dirai tout ce que vous voudrez, quand nous verrons les premières maisons de Frascati ; mais, croyez-moi, c'est moi que je vous dis qu'il

ne fait pas bon aller au pas el causer dans la campagne de Rome quand le jour est fini. Marchons, et, si vous voyez du monde sur le chemin, ne vous gênez pas pour prendre un joli petit galop.

J'insistai pour le renvoyer :

— C'est impossible, reprit-il, ne parlez pas de cela. Milord me mettrait à la porte si je lui manquais de parole.

Nous reprîmes donc le trot. La journée avait été magnifique et le ciel était clair. Nous avions dépassé Tor-di-Mezza-Via, grande tour isolée au milieu des champs, qui marque la moitié du chemin entre Rome et Frascati, lorsque Tartaglia, qui avait jusque-là trotté respectueusement derrière moi^ me dépassa au galop, en me criant de ne pas le suivre de trop près, mais de maintenir mon allure.

Ceci me donna à penser qu'il avait accointance avec quelques rôdeurs de nuit, et qu'il avait été averti de leur présence par un signe insaisissable à ma vue ou à mon oreille. Je ne doutai plus du fait lorsque, l'ayant rejoint au trot, je le vis remonter précipitamment sur "son cheval et prendre congé d'un groupe d'hommes, parmi lesquels j'en remarquai un de haute taille, qu'il ne me sembla pas voir pour la première fois, el qui parut éviter mes regards en se tournant vers le fossé de la roule. Les autres avaient l'air misérable de tous les gens du pays.

— Coquin! dis-je à Tartaglia, quand nous les eûmes dépassés, lu as tes raisons, je crois, pour ne pas craindre les bandits.

— Mossiou I mossiou ! fit-il en mettant le doigt sur ses lèvres, ne parlez pas de ce que vous ne savez pas! 11 y a de mauvaises gens dans la campagne de Rome; mais il y en a aussi d'honnêtes,

et il est bon d'avoir un ami comme moi, qui sait comment il faut parler aux uns et aux autres.

— Puis-je te demander, au moins, si ceux dont tu prétends me préserver en ce moment sont de mauvais ou d'honnêtes bandits?

— Vous demandez ce qu'il ne vous servirait à rien de savoir, el jo ne prétends rien, puisque je ne vous demande rien ni pour eux ni pour moi. Marchons, marchons, je vous prie : je ne crains que les surprises.

Nous arrivâmes sans encombre au pied de la montagne. Je voulus mettre mon cheval au pas pour le ménager. Tartaglia s'y opposa énergiquement.

— Eh ! mossiou, vous n'y songez pas! La nuit est tout à fait tombée, el c'est ici le plus mauvais endroit, à cause de la moulée. Tenez, vnilà une fontaine où bien des gens sont restés pour avoir voulu y faire boire leurs chevaux; et, là, tout le long de ce petit mur, est-ce que vous n'avez pas reaiaiqué, dans le jour, les têtes de mort el les ossements en croix, qui parlent assez clairement?

Enfin nousarriâmes à la porte de la ville, et Tartaglia consentit à me parler de lord B***.

— Voyons, mossiou, dit-il, ne vous fâchez pas! Lord B*** ne sait probablement pas que vous êtes à Frascati. Il s'imaune que vous courez la ville de Rome pour voir les illumiuations.

LA DANIELL\

Et tenez nous voici sur une hauteur d'où vous pouvez juger rie la beauté du spectacle que vous avez perdu. Retournezvous, et arrêtez-vous un moment. u -i, •. j - Je m'arrêtai Le spectacle était

splendide. Rome brillait dans la nuit comme une pléiade d'étoiles. Dix heures sonnaient à la cathédrale de Frascati. . . . •

— Attention! s'écria Tartaglia enthousiasme : regardez bien le dôme de Saint-Pierre ; le changement va se faire! Ah! l'horloge de Frascati avance d'une minute... de deux... Attendez! voilà! Est-ce beau?

En effet, toutes les lumières qui, à cette distance de treize milles, éclataient de blancheur, changèrent subitement de ton et devinrent d'un rouge étincelant. L'énorme fanal placé au «îom-mel du dôme ravonnait dans une brume couleur d'incendie. Les Romains sont très-friands de ce coup d'œil. Cinq cents ouvriers sont employés, ce jour-là, à le leur procurer; et, quand le changement n'est pas général et instantané sur tous les points de l'ijii-mensç édifice, basilique, dôme, colonnades et fontaines, la population siffle à outrance les machinistes. Aussi ces derniers y mettent-ils tout leur amour-propre, et Tartaglia s'écria philosophiquement :

— A l'heure qu'il est, cinq ou six de ces pauvres diables déerlingolent de là-haut pour s'être pressés comme il convenait, car le changement me paraît très-bien réussi, cl le public doit être content. Bah ! il n'y a point de beau changement sans cela! Le dôme est si dangereux!

— A présent, j'ai assez vu les lampions. Dis-moi comment il se fait que je sois ici sur le cheval de lord B'**, sans que lord B*** me l'ait envoyé?

— C'est que vous n'êtes point sur le cheval de lord B***, mais bien sur celui de la Medoia. Quant à moi, j'ai choisi le mien parmi

ceux des domestiques. J'ai pris celui dont je savais l'allure douce et les jambes sûres.

Pendant quelques instants, Tartaglia me laissa croire que Medora l'avait envoyé courir après moi avec ces chevaux. Enfin, quand j'eus mis pied à terre, il m'avoua la vérité :

— C'est moi que j'ai pris sur moi, dit-il, de seller ces chevaux et de leur mettre, aller et retour, une petite douzaine de lieues dans les jarrets. Bah! de si bonnes jambes! ajouta, en riant, l'effronté bohémien. Miss Medora trouvera peut-être que son Otello a un peu moins d'ardeur que de coutume; elle fera un peu moins de folies, voilà tout! D'ailleurs, il pleuvra, le temps se brouille ; miss ne sortira pas, et Otello se reposera. Allons, mossiou, ne soyez pas fâché. J'ai tout fait pour le mieux : quand j'ai vu qu'au lieu de vous calmer, je vous rendais plus volontaire, et que vous preniez votre portemanteau pour sortir du palais sans rien dire à personne, je me suis dit, moi : « Ce pauvre garçon ne va pas trouver de voiture, s'il en trouve une, ce sera pire que d'aller à pied ; il sera arrêté sur le chemin ; il est fou, il voudra se défendre ; on me le tuera. »

— Mais quel diable d'intérêt prends-tu à moi? lui criai-je en lui jetant vingt francs qu'il relusa obstinément.

— Je prends intérêt au futur mari de la Medora, répondit-il, au futur héritier de lady B***; car, voyez-vous, c'est moi que je vous le dis, vous serez ce mari et cet héritier. Pour le moment, vous êtes coiffé de cette brunetie de Frascati; iiiiaï^; avant huit jours, vous en serez las, et vous reviendrez à Rome. La signorina n'aime pas son cousin Richard. Elle l'aime d'autant moins qu'elle fait son possible pour l'aimer; mais il est sot, et elle s'en aperçoit

bien. Bonsoir, Excellence; gardez votre argent; vous êtes généreux, je le sais : c'est pour cela que j'attends, pour accepter, que vous soyez riche. En faisant votre fortune, je fais la mienne.

En parlant ainsi, il sauta à cheval et prit Otello par la bride. Je voulais qu'il entrât dans la ville pour laisser reposer ces deux braves bêtes.

— Non, non, dit-il, les domestiques courent les rues de Rome, celle nuit ; ils m'ont confié le soin des écuries ; mais, au point du jour, ils y donneront un coup d'œil, et il faut que ces deux bêtes-ci soient séchées et pansées, pour qu'ils ne se doutent de rien.

Il partit au galop, et je me mis à gravir la via Piccolomini, un peu honteux de penser que le cheval favori de Medora n'ait porté à ce rendez-vous, cause indubitable de son éternel mépris. Je voyais aussi se réaliser la prédiction de Bnimières relativement à Tartaglia : « En quelque lieu et à quvkiue heure que ce soit, vous le verrez apparaître au moiiierii où ses services vous seront indispensables, et il saura élre l'homme nécessaire dans vos plaisirs ou dans vos dangers. »

l'ondaut que je faisais ces réflexions, la grille ne s'ouvrait p.is; et la cloche placée en dehors de la maison faisail un tel nruit, que je n'osais la secouer trop fort.

— Elle est là, sans doute, me disais-je. C'est elle qui va m'ouviir furtivement la porto.

i avril.

Comme j'étais là, attendant avec le plus de patience possible, il m'arriva une aventure énigmatique dont je n'ai pas encore, dont je n'aurai peut-être jamais le mol. Un moine sortait de la via Pic-

colomini, c'est-à-dire de l'extrémité de la ville, et semblait se diriger vers la via Falconieri, un de ces petits chemins enfoncés qui circulent entre les parcs et qui portent le nom de celui auquel ils aboutissent. Cet homme passa si près de moi, que je pensai qu'il ne me voyait pas et que je fis un mouvement pour n'en être pas heurté; mais il me voyait, et, en m'ellleuranl, il me mit rapidement dans la main un objet qui me parut être une petite plaque de métal carré; puis aussitôt, sans attendre la moindre question, il s'enfonça dans le chemin creux et disparut. Ce n'était pas le capucin oncle de la Daniella ; c'était un grand moine noir et blanc, qui me rappela celui que j'avais rencontré dans les ruines du théâtre de Tusculum, et qui m'avait semblé vouloir éviter mes regards. Pourtant celui-ci me parut beaucoup plus mince.

Je m'assurai que l'objet mystérieux était une tabletterie fer battu de la grandeur d'une carte de visite et percée deplusieurs trous incompréhensibles au toucher. Je me demandai si c'était quelque symbole de dévotion distribué aux passants, ou un avis quelconque donné par Daniella. Mais comment et pourquoi ce moine serait-il intervenu dans une histoire d'aniourî

Averli pourtant comme je l'avais été par Brumières et par lord B*** que, dans ce pays-ci, il faut s'attendre aux choses les plus surprenantes, je crus devoir ne pas m'obstiner à secouer la cloche de Piccolomini, et je m'enfonçai, à mon lour, dans la via Falconieri, sans dessein d'y suivre les traces du moine, mais de manière à dérouter les espions, si espions il y avait, en me perdant dans l'obscurité.

Quand j'eus atteint un endroit complètement ombragé par les grands arbres des deux parcs liinilrophes, je me hasardai à frotter une allumette comme pour allumer mon cigare, mais, en ef-

fet, pour constater que j'étais bien seul, et pour regarder le talisman du moine. Ce ne peut être qu'un talisman, en effet, mais à quelle religion il peut appartenir, voila ce qu'il m'est impossible de présumer. Les jours percés dans le métal n'ont aucune signification que je sois capable de traduire. Après les avoir bien examinés, je mis, à tout événement, l'amulette dans ma poche, et, poursuivant mon chemin, je pénétrai dans l'enclos de Piccolomini par un des talus qui bordent le plant d'oliviers, au delà de la petite porte qui fait face à la grille de la villa Falconieri. La nuit était chaude et sombre, et de Frascati parlaient mille bruits joyeux qui étaient une nouveauté pour mon oreille. Pendant le carême, et pendant la semaine sainte surtout, sauf la voix des cloches et des horloges, c'est un silence de mort. Quiconque ferait entendre le son d'un instrument ou d'une cliaison indiquant la pensée de boire ou de danser, risquerait de cadere in pena, c'est-à-dire de subir l'amende ou la prison. Aussi, dès le jour de Pâques, tout ressuscite, tout chante, tout crie, tout danse dans les Étals du pape. Les cabarets sont rouverts, les lumières brillent, tout hangar devient salle de bal, et on s'étonne de voir ce pauvre peuple condamné, de par le sbire et le geôlier, à une austérité toujours abrutissante quand elle n'est pas volontaire, reprendre, avec tant d'énergie et de naïveté, sa gaieté d'oiseau, ses gambades et ses cris d'enfant en récréation.

Quand je fus dans le palais, je reconnus que j'aurais eu beau sonner, il était complètement désert, et je sentis quelque dépit de voir que ma résolution désespérée d'arriver là à l'heure dite n'aboutissait qu'à une déception. J'attendis en vain un quart d'heure; puis, l'impatience et l'humeur me cagnant, je pris le parti de ressortir pour aller voir la physionomie de Frascati en fête, et probablement la Daniella en danse, oubliant le rendez-vous

qu'elle m'avait donné; mais je lis en vain le lour de la ville et du faubourg, jetant un regard furiif »ur toutes les guinguettes, je n'aperçus que la Wariuccia,

LA DANIELLA

qui prenait grand plaisir à voir sauter les jeunes filles, et qui ne fit pas la moindre attention à moi.

Je rentrai, en proie à une véritable colère, une mauvaise et honteuse colère, en vérité, et je trouvai la Daniella, dans ma chambre, à genoux contre un fauteuil et disant sa prière, qu'elle n'interrompit nullement en me voyant entrer; ce qui me donna le temps de me repentir, de me calmer, et enfin de m'émerveiller du sang-froid héroïque avec lequel cette étrange fille, murmurant un reste do patenôtres et se signant dévotement, alla retirer la clef de ma porte et pousser le verrou.

Alors seulement elle me regarda, et pâlit tout à coup.

— Qu'est-ce que vous avez? me dit-elle. Vous m'e.\aminez d'un air moqueur et froid !

— Et vous qui ne me regardez pas du tout depuis cinq minutes que je suis là, vous que j'attends et que je cherche depuis une grande heure...

— Ah ! c'est là ce qui vous a fâché? Vous croyez donc que c'est une chose bien facile pour moi de me trouver ici à l'heure qu'il est, q\iand mon frère est à Frascati et quand tout Fracasti est debout ? Allons, sachez comment j'ai pu arranger les choses sans que ma tante se doutât de rien ; car il ne faut pas vous imaginer qu'elle m'approuverait de venir vous trouver sans avoir exigé de vous une promesse de fidélité. Je suis censée passer cette nuit à

la villa Taverna- Borghèse, à un quart de lieue d'ici, dans les jardins. Je me suis engagée à y travailler pendant un mois, et, sous prétexte que la course 'est longue quand il pleut, j'ai demandé à la femme de charge Olivia de me loger pour tout ce temps. C'est une affaire arrangée. Cette femme-là est de mes amies ; elle m'a donné une chambre placée de manière à ce que je puisse sortir et rentrer sans que les autres gardiens du palais Taverna s'en aperçoivent. Ainsi, je suis partie, ce soir, avec elle, en présence de mon frère et de ma tante, et j'ai attendu le moment de pouvoir me glisser de la villa Taverna dans la villa Falconieri, et de la villa Falconieri jusqu'ici, tout cela par les petits sentiers que je connais, et me voilà.

Ce dernier mot me voilà, fut dit avec un charme inexprimable. Il y avait, dans la belle voix et dans le beau regard de cette fille, je ne sais quelle candeur angélique dont j'aurais dû être frappé, mais dont je subis l'entraînement sans réflexion. Je la piis dans mes bras, et tout aussitôt je m'arrêtai, étonné et inquiet : mes lèvres avaient senti de grosses larmes sur ses joues.

— Qu'est-ce donc, Daniella mia ? lui dis-je. Est-ce à regret que tu te livres à mon amour ?

— Tais-toi, dit-elle ; ne mens pas I Tu n'as pas d'amour pour moi I

Ce reproche m'irrita.

— Eh ! mon Dieu ! allons-nous recommencer à dire des subtilités et à faire des conditions?...

— Des conditions I... M'avez-vous promis seulement deux jours d'attachement? Et pourtant, je suis làl

— Tu es là tout en larmes... C'est comme si tu n'y étais pas; car je le jure que je ne veux rien devoir à une résolution que tu regrettes. Si je te déplais, ou si tu te repens de ta confiance, va-l'en donc 1

— Non, je suis venue et je reste ; car je vous aime, moi ! C'est la seule chose dont je sois sûre. Et, là-dessus, elle cacha sa figure dans ses mains, et pleura avec tant d'effusion, que mes premiers transports firent place à de secrètes angoisses.

— Voyons, Daniella, repris-je, si vous êtes une fille sérieuse et passionnée, quittons-nous ; car je suis un homme d'honneur, et je ne peux ni rester dans votre pays ni vous emmener dans le mien ; et, si vous êtes encore pure, comme vous avez voulu me le faire entendre, sortez, sortez ! Je ne veux pas vous séduire et me créer un devoir au-dessus de mes forces. Je suis pauvre et ne peux vivre honorablement que dans une situation indépendante, je vous l'ai dit. Adieu donc. Allons, partez, pendant que j'ai encore le courage de le vouloir.

— Vous vous feriez donc un grand crime de séduire une fille dont vous seriez le premier amant ?

— Oui, si elle avait, comme vos larmes me le font croire, la conscience de son sacrifice. Or, je ne veux pas accepter de sacrifice, n'en pouvant offrir aucun en échange.

— Vous dites cela bien sérieusement ?

— Je vous le dis sur mon honneur.

— Rien en échange ! répéta-t-elle en se dirigeant vers la porte. Pas un jour, pas une heure de fidélité, peut-être !

Elle ouvrit la porte et sortit lentement, comme pour me donner le temps de la rappeler ; mais j'eus la force de n'en rien faire, car je m'étais senti, et je me sentais encore si étrangement ému, que je me voyais perdu, dominé à jamais, si

j'acceptais le plaisir d'une nuit à litre d'immolation de toute une vie de chasteté.

Quelques instants de silence me firent croire qu'elle était partie, en effet. J'avais les nerfs si excités, la tête si malade, que je sentis des larmes de dépit ou de regret couler aussi sur mon visage. J'en fus indigné contre moi-même ; je me trouvais absurde et stupide. Je pris mon chapeau et j'allais sortir.

— Où allez-vous? me dit-elle impétueusement en me barrant le passage dans le grenier qui précède ma chambre.

— Je vas courir les guinguettes de Fracasti, et, comme, tout à l'heure, j'ai vu là beaucoup de jolies figures très-agaçantes, j'espère rencontrer facilement une conquête à qui je ne ferai pas verser de pleurs.

— Ainsi, reprit-elle, voilà tout ce que vous voulez? Une nuit d'amour sans lendemain ?

— Sans lendemain, je n'en sais rien; mais sans conditions et sans regrets, à coup sur, voilà tout ce que je veux !

— Allez I dit-elle, je ne vous retiens pas

Et elle s'assit sur la première marche de l'escalier, lequel est si étroit dans ce taudis, que, pour le descendre, il me fallait la repousser de propos délibéré et l'obliger à me faire place. Elle ne pleurait plus, elle avait la voix sèche et l'attitude dédaigneuse.

— Daniella, lui dis-je en la relevant, à quel jeu puéril et douloureux perdons-nous des heures qui nous sont comptées et qui ne reviendront peut-être plus? S'il est vrai que vous m'aimiez, pourquoi ne pas prendre l'amour que je peux vous donner et qu'il dépend de vous de rendre d'un poids si léger dans votre vie? Soyez sincère si vous êtes folle, et soyez forte si vous êtes sage. Partez ou restez ; mais ne me faites pas souffrir et divaguer plus longtemps.

— Tu as raison, me cria-t-elle en ine jetant ses bras autour du cou. Il vaut mieux être sincère. Eh bien, oui, je suis une folle, et mes sens me gouvernent !

— A la bonne heure! J'en remercie ma bonne destinée. Donc, je ne suis pas ton premier amour?

— Non, non ! je mentais ! Ne te reproche rien, et aime-moi comme je suis, comme tu peux, n'importe comment ! Mais silence ! Éteins cette bougie, j'entends la Mariuccia qui rentre. Elle va venir voir si tu es rentré aussi; fais semblant d'être endormi ; ne bouge pas ; si elle parle, ne réponds pas.

Quand le jour parut, je n'étais plus dans les bras de Daniella, j'étais à ses pieds. Ah ! mon ami, je pleurais comme un enfant, et ce n'était plus de dépit, ce n'était plus de crispation nerveuse, c'étaient des larmes du fond de mon cœur, des larmes de reconnaissance et de repentir surtout. Chère et charmante jeune fille ! Elle m'avait trompé; elle avait voulu être à moi à tout prix, méconnue, calomniée, avilie par ma méfiance, par ma passion égoïste et brutale. Et j'étais châtié comme j'avais craint de l'être : une fille pure avait assouvi ma soif de voluptés, et j'avais été le possesseur inepte et indigne d'un trésor d'amour et de candeur!

— Ofil pardonne-moi, pardonne-moi! lui disais-je. Je t'ai désirée comme on désire une chose de peu prix; j'ai rougi en moi-même du sentiment qui me poussait vers toi ; je l'ai combattu, je l'ai souillé tant que j'ai pu dans ma pensée. J'ai fait comme les enfants qui ne voient que l'éclat des fleurs, et qui les brisent sans se douter de leur parfum. J'ai été indigne de mon bonheur, de ton dévouement, de ton sacrifice, et me voilà à tes pieds, rougissant de moi, car tu méritais des hommages, des prières, de longues aspirations, et j'ai profané l'amour pur que je te devais avant de te posséder : mais, va, je réparerai mon crime; jet'aimeraujourd'hui comme j'aurais dû l'aimer hier, et je serai ton adorateur, ton cavalier servant. Ton esclave aussi longtemps que tu le voudras, avant de redevenir ton amant. Commande-moi ce que tu veux, éprouve-moi, punis-moi, venge ta fierté outragée ; car je t'aime, oh! oui, je t'aime, à présent, mille fois plus que tu ne peux et ne dois m'aimer!

Et puis je tombai dans le silence et dans une enivrante rêverie, en contemplant cette créature si séduisante et si naïve, si coquette et si chaste, si impétueuse et si humble, assez lière pour avoir pleuré en se livrant, assez dévouée et assez passionnée pour s'être livrée quand même.

— Une vierge sage calomniant sa pureté, éteignant sa lampe comme une vierge folle, pour rassurer la mauvaise et lâche conscience de celui qu'elle aime et qui la méconnaît ! Mais c'est le monde renversé, pensai-je ; c'est un bonheur invraisemblable qui m'arrive ; c'est un rêve que je fais

Et je pressais ses genoux contre ma poitrine soulagée et purifiée. Je me prosternais devant elle ; je me donnais corps et âme. J'offrais mon cœur sans réserve et ma vie pour toujours. J'étais

exalté, j'étais fou ; et, à l'heure où je vous écris, je le suis encore. Bien que seul dans des ruines, depuis cinq ou six heures, j'éprouve toujours la même ivresse et je ne

LA DANIELLA

étais quelle joie intérieure, mêlée de repentir et de pandrisme, qui est, certainement, ce que j'ai ressenti de plus énergique et en même temps de plus doux, depuis que j'existe

O Daniella, Daniella! devrais-je dire que ceci est une folie ? Devrais-je dire que j'ai existé avant aujourd'hui ? Non, certes ; car l'aimer pour la première fois, et je sens que, dusse-je payer ce jour-là de ma vie, ou, ce qui est pire, des souffrances d'une longue vie, je remercierais Dieu avec enthousiasme de me l'avoir donné ! Oh ! vivre de toute la puissance de son être ; se sentir inondé de voluptés, esprit et matière ; ne plus compter pour rien ces misérables préoccupations, ces montagnes et ces abîmes de si et de mais qui se dressent et se creusent autour des plus vulgaires existences, pour les tourmenter bêtement de rêves sinistres et vains ; se sentir fort, à soulever le monde sur son épaule, calme, à défier la chute des étoiles, ardent, à escalader le ciel, tendre comme une mère et faible comme une femme, ému comme une eau qui frissonne au moindre souffle, jaloux comme un tigre, confiant comme un petit enfant, orgueilleux devant tout ce qui est, humble devant le seul être qui compte désormais pour quelque chose, agité de transports inconnus, apaisé par une langue délicate... et tout cela à la fois ! toutes les situations, toutes les sensations, toutes les forces morales et physiques se révélant avec une intensité, une clarté et une plénitude suprêmes !

C'est donc là l'amour ! Ah ! j'avais bien raison d'y aspirer comme au souverain bien, dans mes premières heures de jeunesse ! Mais que j'étais loin de savoir ce qu'un pareil sentiment, quand il se réveille tout entier, renferme de joies et de puissance ! Il me semble que, d'aujourd'hui, je suis un homme. Hier, je n'étais qu'un fantôme. Un voile est tombé de devant mes yeux. Toutes choses m'apparaissaient troubles et fantasques. J'attribuais à la solitude et à la liberté une valeur qu'elles n'ont pas. J'avais, de mon repos, de mon indépendance, de mon avenir, des convenances de ma situation, de mon petit bien-être intellectuel, de ma raison vaine et vulgaire, un soin ridicule. Je voyais faux. C'est tout simple : j'étais seul dans la vie ! Quiconque est seul est fou, et cette sagesse qui se préserve et se défend de la vie complète est un véritable état d'aliénation.

Mais vivre à deux, sentir qu'il y a sous le ciel un être qui vous préfère à lui-même et qui vous force à lui rendre tout ce qu'il se retire pour vous le donner ; sortir absolument de ce triste « loi pour vivre dans une autre âme, pour s'isoler avec elle de tout ce qui n'est pas l'amour, mon Dieu ! quelle étrange et mystérieuse félicité !

El pourquoi cela ainsi ? Autre mystère ! Pourquoi cette femme, et non pas toute autre plus belle peut-être et meilleure, ou j'en suis éprise encore ? La raison, la fausse raison d'hier se débattait vainement de rabaisser mon choix et de me montrer l'image d'une maîtresse plus désirable. La raison souveraine d'aujourd'hui, cette extase, cette vision du vrai absolu, répondrait victorieusement que la seule maîtresse qu'on puisse désirer est celle qu'on a, et que la seule femme qu'on puisse adorer est celle qui vous a jeté dans l'état surnaturel où me voici.

Oui, je me sens, en ce moment, au-dessus de la nature humaine ; c'est-à-dire hors de moi, et plus grand, et plus fort, et plus jeune que moi-même. Je m'estime plus que je ne croyais pouvoir m'estimer jamais ; car mes préjugés et mes méfiances, mon aveuglement et mon ingratitude ne me semblent plus venir de moi, mais d'un rôle que j'étais forcé déjouer dans la comédie sociale. J'ai dépouillé ce costume d'emprunt ; j'ai oublié ces paroles de routine et ces raisonnements de commande. Je me trouve tel que Dieu m'a fait. L'amour primordial, la principale effluve de la divinité, s'est répandu dans l'air que je respire ; ma poitrine s'en est remplie. C'est comme un fluide nouveau qui me pénètre et me vivifie. Le temps, l'espace, les besoins, les usages, les dangers, les ennuis, l'opinion, tous ces liens où je me débattais sans pouvoir faire un pas, sont maintenant des notions erronées, des songes qui fuient dans le vide. Je suis éveillé, je ne rêve plus ; j'aime et je suis aimé. Je vis ! je vis dans celle région que je prenais pour un idéal nuageux, pour une création "de ma fantaisie, et que je louche, respire et possède comme une réalité ! Je vis par tous mes organes, et surtout par ce sixième sens qui résume et dépasse tous les autres, ce sens intellectuel qui voit, entend et comprend un ordre de choses immuable, qui coopère sciemment à l'œuvre sans fin et sans limites de la vie supérieure, de la vie en Dieu !

Ah ! le positivisme, le convenu, le prouvé, le prétendu réalisme de la vie humaine dans la société ! Quel entassement de soléilismes qui, à notre réveil dans la vie éternelle, nous paraî- ■
ront risibles et bizarres, si nous daignons alors nous en souvenir ! Mais j'espère que cette mémoire sera confuse, car elle nous pèserait comme un liliex de divagations notées pendant 1» fièvre.

J'espère que les seuls jours, les seules heures de cette courte et tronmeuse existence dont il nous sera possib'e rfo

nous souvenir, seront les jours et les heures où nous aurons ressenti l'extase de l'amour dans tout son rayonnement divin I o mon Dieu ! je vous demande de me laisser, dans l'éternité, le souvenir de l'heure où je suisl

■ Villa Mondrajone, 10 »TrU.

Je reviens vous écrire aujourd'hui dans la même solitude où j'ai passé la journée d'hier à vous raconter l'événement de ma vie, la transformation de mon être. Seulement, hier, il faisait un temps affreux, et je vous écrivais assis sur des décombres, dans une des salles désertes et délabrées de ce noble manoir. Aujourd'hui, je suis en plein air, par un temps délicieux, dans un jardin abandonné, où do magnifiques asphodèles croissent librement sur les margelles disjointes des bassins taris et ensablés. Je suis encore pjlus heureux qu'hier, bien qu'hier cela ne me parût pas possible, bien que je n'eusse pas conscience, et cela pour la première fois de ma vie, de l'absence du soleil. Je ne m'en suis aperçu qu'en revenant à Frascati, en voyant l'herbe mouillée et le ciel noir. Ah ! qu'est-ce que cela me fait, à présent, qu'il y ait de la lumière et de la chaleur sur la terre? J'ai mon soleil dans l'âme, mon foyer de vie est dans l'amour qui brûle en moi.

Ne soyons pas ingrat pourtant ; le soleil de là-haut est un bel éclairage pour le splentlide décor qui m'environne, et jo vais chérir exclusivement cet endroit-ci, parce que je suis aussi près d'elle que possible. Je rêve à trouver le moyen de m'y établir le jour et la nuit. Comment cela se pourra-t-il? Se ne sais. C'est, comme je

vous l'ai dit, une ruine abandonnée; mais il faudra réussir à m'y faire un nid.

C'est que, voyez-vous, la villa Taverna et la villa Mondragone sont situées dans le même parc. Toutes deux appartiennent à une princesse Borghèse qui ne songe pas à en faire lieux lots séparés. De la villa Taverna, belle maison de plaisance à mi-côte, on suit un stradone, c'est-à-dire une vaste allée couverte d'arbres séculaires, si longue et si rapide, qu'il ne faut pas moins de vingt minutes pour la monter. Enfin, tout en haut et tout à coup, en tournant dans des bosquets sur la gauche, on se trouve devant une masse de constructions incompréhensibles : c'est Mondragone, villa immense et pleine de caractère, bien qu'elle n'ait rien d'imposant. Le style italien des derniers temps de la renaissance est toujours petit de proportions, quelle que soit sa dimension réelle, et l'œil s'y trompe absolument au premier aspect.

C'est dans cette vaste résidence déserte que je peux pénétrer et m'enfermer, sous prétexte de faire des études de dessin. La femme de charge de la villa Taverna, celle Olivia, amie de ma Daniella, qui me connaît déjà depuis quelques jours, me confie une clef qui ne pèse pas moins d'un kilo, et que je dois rapporter à six heures. Cela me permet d'échanger deux fois par jour, en passant à Taverna, quelques regards avec Daniella qui, dans une salle basse des communs, travaille à une formidable lessive; mais j'ai tant de respect pour elle, à présent qu'afin de ne pas l'exposer aux plaisanteries des gens de la maison, je fais semblant de ne pas la connaître. La nuit elle se glisse furtivement dans les sentiers couverts et vient me trouver à Piccolomini; mais il lui faut traverser Falconieri où elle risque de rencontrer des gardiens mal disposés, ou bien descendre de Taverna à Frascati, et se faire voir aux gens

du faubourg. En outre, nous ne pourrons plus tromper longtemps la Mariuccia. C'est par miracle q le, depuis deux nuits, nous échappons à sa clairvoyance, cl nous ne savons pas encore si, au point où nous en sommes, elle nous sera favorable.

Ici dans cette résidence déserte, entourée de grandes constructions dont le faite s'écroule, mais dont toutes les issues extérieures sont bien closes, je pourrais voir ma chère comiw'Mie à toute heure si j'avais un logement quelconque, et jo mp suis mis aujourd'hui à tout explorer dans le plus grand détail. Il me semble que quelque bonne idée va me venir en vous faisant part de mes découvertes.

Tmasmez-vous un château qui a trois cent soixante et qua-

LA DANIELLA

torze fenêtres (1), un château compliqué comme ceux d'Anne Rudcliïie, un monde d'énigmes à débrouillier, un enchaînement de surprises, un rêve de Piranose; mais d'abord il faut que je vous fasse succinctement l'historique de la villa Mondragone, pour que vous compreniez quelque chose à ce mélange d'a- LarKlon misérable et de luxe princier où je. cherche un gîte.

Ce palais fut bâti par Grégoire Xlil, au xvio siècle. On y entre par un vaste corps de logis, sorte de caserne destinée à la suite armée du pontife. Lorsque, plus tard, le pape Paul Y en fit une simple villégiature, il relia un des côtés de ce corps de garde au palais par une longue galerie de plaiupied avec la cour intérieure, dont les arcades élégantes s'ouvrent, au couchant, sur un escarpement assez considérable, et laissent aujourd'hui passer le vent et la puiue. Les voûtes suintent, la fresque est devenue une croule de stalactites bigarrées; des ronces et des orties poussent dans le

pavé disjoint; les deux étages superposés au-dessus de cette galerie s'écroulent tranquillement. Il n'y a plus de toiture; les entablements du dernier étage se penchent et s'affaissent aux risques et périls des passants, quand passant il y a, autour de cette Ithébaïde.

Cependant, la villa Mondragone, restée dans la famille Borghèse, à laquelle appartenait Paul Y, était encore une demeure splendide, il y a une cinquantaine d'années, et elle revêt aujourd'hui un caractère de désolation riante, tout à fait particulier à ces ruines prématurées. C'est durant nos guerres d'Italie, au commencement du siècle, que les Autrichiens l'ont ravagée, bombardée et pillée. Il en est résulté ce qui arrive toujours en ce pays-ci après une secousse politique : le dégoût et l'abandon. Pourtant la majeure partie du corps de logis principal, la partie média, est assez saine pour qu'en supprimant les dépendances inutiles, on puisse encore trouver de quoi restaurer une délicieuse villégiature. C'est le parti que voulait prendre et que prendra peut-être la princesse propriétaire actuelle. Des réparations avaient même été entreprises sur un pied de luxe qui peint très-bien l'esprit local. On a commencé par l'inutile, comme toujours. Sans se préoccuper de la couverture à jour, ni des bièches faites par le canon aux étages supérieurs, on a fait des parquets, des peintures et des volets richement montés aux premiers étages. Ces volets, par parenthèse, m'ont frappé comme une chose charmante que je n'ai encore vue nulle part. Ils sont d'un bois résineux veiné de rouge vil qui laisse passer l'éclat du soleil au travers. Cela remplit l'appartement d'un ton rose très-gai. J'ai pu en juger, cette partie du local n'étant pas si bien fermée, qu'en cherchant un peu je n'aie trouvé moyen d'y pénétrer.

Au-dessus, s'étendent des salles magnifiques encombrées de poutres et de décombres, et, un détail bien caractéristique, c'est une sorte de boudoir ou chapelle dont le plafond est fraîchement point, et assez joliment peint par un artiste indigène, dans le goût traditionnel du pays. Ce sont des personnages tout roses nageant dans un ciel bleu turquin, d'un propre et d'un gracieux à donner des idées de bal; mais, dans le mur latéral, une grande fente que l'on n'a pas encore songé à fermer, bien qu'elle menace d'emporter un pan de l'édifice, sert de passage à une famille d'oiseaux de proie qui ont tiou\é là, pour perchoir, un bout de solive sortant à l'intérieur. Ils s'y établissent paisiblement chaque nuit, ainsi que l'atteste un monceau de traces toutes récentes. Les amours du vautour ou de l'orfraie sont donc encore abrités par un ciel de chérubins ou de cupidons enguirlandés tout fiambanl neufs.

C'est que les embellissements, précurseurs accoutumés des ' réparations urgentes, sont restés en route. A la dernière révolution, ce palais a été, encore une fois, occupé militairement, et les énormes tas de litière qui jonchèrent les terrasses n'ont pas encore disparu. Était-ce un poste de cavalerie française ou Italienne? Les nombreuses sentences, d'un patriotisme ardent et naïf, charbonnées sur les murs, me font pencher pour la dernière hypothèse.

Va-t-on, comme on le dit aux environs, reprendre les travaux abandonnés? Là, pour moi, est la question piessante. Si on ne les reprenait pas, la solitude durerait ici, et j'y pourrais peut-être louer un coin où je vivrais inaperçu. Il y a une portion très-bizarre qui semble la plus moderne et la moins endommagée, dans laquelle il m'a été impossible de me glisser. C'est comme une petite villa mystérieuse perchée sur un des côtés de la villa princi-

pale. C'est probablement le logement de caprice personnel que, dans ces palais italiens, qu'il soit en haut ou en bas, caché ou apparent, on appelle le *casiHO*. Ici, c'est un assemblage de petits pavillons, dont les ouvei turcs annoncent des appartements lilliputiens. C'est assez laid, mais curieusement agencé autour d'une toute petite terrasse, d'où

(I) Nombre qui, dans l'architecture de *cpUc* époque, représente une étendue immense de constructions.

la vue domine une étendue prodigieuse à travers des balustres massifs dont la destination semble être do cacher ce sanctuaire aux regards du dehors. Était-ce une fantaisie de retraite cénobitique? Un campanile à jour, planté sur celle terrassOi semble avoir été une chapelle, ou une sorte d'oratoire aérien, propre à stimuler le bien-être moral par le bien-être physique du beau site cl du vent frais. Mais on peut, tout aussi bien, se représenter, dans ce casino, de mystérieuses amours, retranch 'es en toute sécurité contre la curiosité d'une suite nombreuse ou de visiteurs inattendus.

Quoi qu'il en soit, cela fait une demeure réservée que l'on n'aperçoit de nulle part, si ce n'est par son entrée principale qui donne sur l'ancien parterre clos de murs festonnés et ornés de boules. Celle entrée est masquée par un beau portique attribué au Yignole, où l'on peut se promener dans un isolement complet.

J'aime beaucoup cet abri élégant avec ses arcades ornées do dragons, ses degrés do marbre brisés, et son fond percé de portes et de fenêtres mystérieuses barricadées' solidement. C'est au travers des fentes de ces huis jaloux, qui semblent vouloir garder les secrets du passé, que je vois la petite terrasse, les petits pavillons

et le clocheton arrondi du casino. De superbes graminées poussent entre les dalles, et des moineaux, aussi sauvages que ceux de nos villes sont familiers, y prennent leurs ébats sans se douter que, séparé d'eux par une cloison de planches, j'écoute et commente leur caquet. Si je pouvais pénétrer dans cette villa secrète, il me semble que j'y trouverais une demeure close et habitable, car j'y vois des portes et des fenêtres en bon étal ; mais il faudrait y entrer par ePTraction, et je ne dois par abuser de la confiance des. gardiens.

En cherchant un passage vers ce casino, je viens de faire une autre découverte : c'est un recoin encore plus bizarre, encore plus caché, et beaucoup plus joli. Après avoir erré dans je ne sais combien d'églises souterraines, de salles aux gardes ou d'écuries situées beaucoup plus bas que le niveau de la cour, et d'une si puissante architecture, qu'on ne sait ce que font là, dans les ténèbres, ces belles et vastes salles, je me suis trouvé en face d'un escalier tournant que j'ai descendu.

C'est là que le château, creusé dans le cœur de la montagne, devient singulièrement fantastique; c'est encore une autre résidence qui ne peut pas avoir servi à loger des domestiques, ils eussent été trop loin de leurs maîtres. Cela ressemble à un quartier réservé à quelque pénitent volontaire, ou à quelque prisonnier d'Étal. Figurez-vous un tout petit préau profond, à ciel ouvert, avec des constructions situées autour comme les parois d'un puits, et, sous les arcades de ce préau, un autre escalier rapide qui s'enfonce à perle de vue, on ne sait où.

Je l'ai descendu, et je me croyais bien, cette fois, dans les entrailles de la terre : aussi ai-jn été encore plus surpris que je ne l'avais été dans le préau, en voyant entrer l'éclat du soleil à cette

profondeur. Probablement, j'étais tout simplement arrivé au niveau de la base de ce massif de rocher où Mondragone est assis en face de Rome, au-dessus d'elle de toute la région des premiers étages de la chaîne Tusculane. Une sortie doit avoir existé au bas de cet escalier profond où j'étais parvenu; mais elle a été murée apparemment, car je ne recevais que par une petite fente, à laquelle je ne pouvais atteindre, li's boudées d'un air frais et l'éblouissement d'un brillant rayon de lumière.

Une nouvelle série de salles souterraines s'ouvrait à ma gauche. Je m'y hasardai dans les ténèbres. Je manquais d'allumettes pour me diriger, et je dus renoncer à cette dangereuse exploration, au milieu des décombres, des excavations imprévues et des casse-cou de toutes sortes.

Je suis donc remonté au petit cloître que je venais de découvrir, et, dans ma fantaisie, j'ai donné à cet endroit un nom quelconque. Je vous le désignerai sous celui de cloître del Fianto, ou, si vous voulez, du Pianto tout court. Ce nom me vient de l'idée que ce lieu isolé, et invisible du dehors, a dû servir à quelque longue et douloureuse expiation.

Le casino aérien dont je vous ai parlé auparavant, et qui est à l'autre extrémité du grand pavillon, gardera son nom de casino. Je devrais l'appeler la damnation, perdizione. Je ne sais pourquoi cette petite terrasse retranchée, d'où l'on voit sans être vu, ces clochetons païens et ces petites fenêtres qui regardent dans les yeux les unes des autres, ont l'air de raconter une aventure galante, cachée là sous prétexte de bréviaire.

Si ces vieux murs pouvaient parler, ils révéleraient peut-être bien plus d'intrigues que je ne leur en attribue. Dans tous les cas,

ils ont un air de chronique à la fois sinistre et licencieuse, et il m'est bien permis d'en faire, dans ma pensée, le théâtre de romans quelconques.

Le Pianto a cela de particulier qu'il est difficile, à première

LA DANIELLA

vue, de fixer, sur un plan imaginaire, le point exact où il est situé. C'est peut-être le noyau primitif de toute la construction. C'est peut-être tout uniment une petite cour intérieure nécessaire pour aérer les appartements, qui ne remplissent pas, comme ceux du milieu, tout l'énorme vaisseau du pavillon central. Des fenêtres d'un style plus ancien que le reste, et en partie murées remplissent ses parois supérieures. Celles qui s'enfoncent sous la galerie du cloître sont mystérieusement closes, et j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé l'entrée des appartements qu'elles éclairaient. On n'arrive à ce cloître que par des détours dont je ne me rends pas encore un compte exact.

J'ai trouvé, malgré l'obscurité, car la plupart des ouvertures extérieures sont murées au nord, le milieu de l'édifice. C'est une salle d'entrée, ou plutôt une cour voûtée, dans laquelle pénétraient, je crois, les voitures et les cavaliers. L'immense porte est murée également. Je l'ai cherchée au dehors et retrouvée au milieu de la plus belle terrasse qu'il soit possible d'imaginer. Je dis belle quant à la situation et l'étendue. C'est un immense hémicycle dentelé d'un parapet de marbre et d'une riche balustrade en partie rompue aujourd'hui. Au milieu s'élève, en champignon, une lourde fontaine dont la vasque brisée est à sec; une partie des eaux errantes se perdent au hasard dans les fondations; le reste

s'échappe en dehors, dans une grande niche située au bas du talus monumental de la terrasse.

Mais l'ornement le plus bizarre de cette terrasse, que, pour me conformer à l'usage de la localité, j'appellerai le ten-az-one (la grande terrasse), consiste en quatre colonnes gigantesques déjetées par les boulets et surmontées de girouettes et de croix papales brisées ou tordues, ces colonnes qui sont les tuyaux des cheminées de cuisines pantagruélesques situées sous la terrasse même, et probablement de plain-pied avec le bas de l'escalier du Pianto, ont la forme de télescopes démesurés et portent, en guise de couronnement, des masques grimaçants qui vomissaient la fumée des festins, bien loin au-dessus des cimes des arbres du parc.

Tout cela est d'un goût par trop italien de la décadence ; mais c'est d'un fastueux étrange, et la situation est splendide. C'est la même vue découverte et incommensurable que j'ai de ma fenêtre à Piccolomini; mais l'œil va plus loin encore, parce qu'on est à un mille plus haut, et c'est plus beau, parce qu'au lieu des masures de Frascati pour repoussoir de premier plan, on a une riche étendue de jardins plantureux d'un grand style. L'allée de cyprès, en pente rapide, qui, du bas du terrazzone, traverse tout ce domaine, parallèlement au stand de chênes verts en berceaux qui descend à la villa Taverna, est véritablement monumentale. Ces arbres ont quelque chose comme quatre-vingts ou cent pieds de haut. Leur tige est un faisceau de colonnettes grêles autour d'un pivot central. C'est bizarre, c'est humide, noir et sépulcral, au milieu du paysage, je ne dirai pas le plus riant, car le steppe de Rome n'est jamais gai, mais le plus étincelant qu'il soit possible d'imaginer.

Mais le Piaailo, avec ses festons de ronces et de vignes sauvages qui pendent des crevasses ou qui se traînent sur les débris de sculptures entassés en désordre, est mon petit coin de prédilection. Les étroites dimensions du tableau assez théâtral qu'il présente donnent le sentiment d'une sécurité profonde. Il me semble, seul comme je suis, et enterré vivant dans ces massifs d'architecture où ne pénètre pas le moindre bruit du dehors, que l'on pourrait vivre et mourir là, de bonheur ou de désespoir, sans que personne s'en inquiât. Certes, à l'heure qu'il est, quelque isolé que vous me supposiez, vous ne pouvez vous représenter une cachette aussi secrète et une solitude aussi absolue que celle d'où je vous écris, au crayon, sur un *nihum ad lioc*.

À Tivoli, j'avais déjà rêvé une solitude à deux, une retraite à jamais cachée, dans la galerie taillée au cœur du roc qui domine la cascade. Certes, c'était mille fois plus beau que la ruine muette et sourde où me voilà enfoui; mais je ne désire plus Tivoli : la folle Mcdora et la fièvre m'en ont fait un souvenir Dénible, et, d'ailleurs, l'amour vrai n'a pas tant besoin des splendeurs de la nature. Il aime l'ombre et le silence. Le chant terrible des cascades me gênerait aujourd'hui, s'il me dérobaient une des paroles de ma bien-aimée.

Puisque je suis là à vous parler d'elle, il faut que je vous raconte qu'hier au soir, m'en retournant par la pluie à Piccolomini, pluie que, du reste, je ne recevais guère, car ces stradoiii d'yeuses antiques sont de véritables voûtes de feuilles persistantes et de monstrueuses branches entrelacées, j'entendis partir, de la villa Taverna, un bruit de voix et de rires où il me semblait reconnaître le rire et la voix de Daniella. J'avais à remettre à Olivia la majestueuse clef de Mondrasone, et je vis cette aimable femme à

une fenêtre de rez-de-chiuissée des bà ■ liments do service qu'elle occupe avec sa famille. Elle me fil signe d'approcher, et me montra, dans la grande salle où Da-

niella a élabli son atelier de sliratum, un bal improvisé. A la fin-de leur journée de travail, les ouvrières qu'elle emploie et l,?s autres jeunes filles de la ferme et de la maison se livraient entre elles à la danse, en attendant qu'on leur servit le souper.

— C'est tous les jours ainsi, me dit Olivia, qui tenait le tambour de bnsque, uni(que orchestre de celte bande joyeuse; et qui le passa à une autre pour me parler; — la Diniella est folle de la danse, et, quand elle vient travailler ici. il faut, bon gré mal gré, que toutes nos filles sautent, ne fut-ce qu'un quart d'heure. Est-ce que vous n'avez pas encore vu danser la Daniella?

— Une seule fois et un seul inslant!

— Oh! alors, vous ne savez pas que c'est la plus heîle danseuse du pays. Dans le temps, on venait de Gensano, et de plus loin encore, pour la voir au bal, et, çiuoiqu'elle nous ait quittés pendant deux ans, elle n'a rien oublié et rien perdu... Tenez, la voilà qui va reprendre; regardez-la I

Je montai sur une borne et regardai dans l'intérieur, qu'éclairait une de ces hautes lampes romaines à trois becs, exactement pareilles à celles des anciens et très -élégantes de forme, mais qui donnent une très- médiocre lumière. D'abord je ne vis qu'un pélc-mêle de jeunes filles ébouriffées qui se livraient à une sorte de valse effrénée; mais l'une d'elles cria : ■

— La fraschetana I

C'est la danse de caractère, et comme qui dirait la gavotte de Frascati. Toutes s'arrêtèrent et firent cercle pour voir Daniella ouvrir cette danse avec une vieille femme de la campagne, qui passe pour avoir gardé la véritable tradition. Olivia me fit signe d'entrer par la fenêtre : je ne me fis pas prier, et me mêlai à l'assistance sans éveiller la moindre surprise; toutes ces fillettes étaient absorbée^ par les deux grands modèles de l'art chorégraphique indigène qu'elles avaient à contempler.

Cette danse est charmante : les femmes tiennent leur (aWier, et le balancent gracieusement devant elles en minaudant vis-à-vis l'une de l'autre. La vieille matrone, à figure austère, se livrant à ces chatteries d'enfant, était d'un comique achevé, qui ne faisait pourtant rire personne et qui ne déconcertait nullement Daniella. En regardant celle-ci, je ne sais quel frisson de jalousie me passa dans tout le sang. Je crois que, s'il y avait eu là quelque autre homme que moi, je lui aurais cherché querelle. Je ne sais pas si je pourrai jamais me résoudre à la voir danser ailleurs que dans son cénacle de petites filles. Elle est trop belle quand elle s'anime ainsi. Elle avait retroussé sa longue jupe brune, qui se drapait tout naturellement sur un court jupon de flanelle rouge assez rustique, mais d'un ton de coquelicot éblouissant. Le fichu blanc qui couvre ordinairement ses cheveux était relevé carrément, comme le capulet de linge des paysannes romaines, et les grandes pendeloque d'or de ses boucles d'oreilles sautillaient comme des feux follets sur les ondes lustrées de ses cheveux noirs.

Je ne vous dirai pas que sa danse est de l'art et de la grâce : c'est de l'inspiration et du délire, mais un délire sacré comme celui qu'éprouverait une sibylle; c'est une verve et une énergie à faire trembler; c'est un regard qui brûle, un sourire qui éblouit,

et, tout à coup, des langueurs qui énervent. Quand elle eut dansé dix minutes, elle céda généreusement la place.

— Aux autres I s'écria-t-elle en prenant le tamburello, qu'elle se mit à faire résonner avec une vigueur étrange.

Il n'y a rien de joli au monde comme le toucher rapide de ces petits doigts sur la peau rebondissante de l'instrument rustique. Elle ne le tient pas élevé au-dessus de sa tête et ne le frappe pas du dos de la main, comme on le fait ailleurs. Ici, les femmes tiennent le tambourin ferme, et le touchent comme si c'était un clavier. Le bruit qu'elles en tirent, en ayant l'air de l'entretenir, est formidable et marque un rythme si accusé et si accentué, que rien n'y résiste, et que la plus médiocre danseuse prend de l'élan et comme de la fureur.

Pourtant, la danse n'était pas enlevée au gré de Daniella, et, pour lui imprimer plus de feu, elle se mit à chanter l'air à pleine voix, avec un accent de colère, des paroles de reproche et d'excitation à ses compagnes endormies, et cette facilité d'improvisation à laquelle se prête la langue italienne, dont toutes les classes de la population manient le mètre et la rime presque aussi aisément que la prose. Toute parole chantée de cette façon on a le privilège de produire une grande animation ou une grande gaieté sur les auditeurs. On cessa de danser pour écouter Daniella, qui, au milieu des rires de ses compagnes et des siens propres, débitait une kyrielle de couplets mordants et plaisants. On lui criait, dès qu'elle voulait s'arrêter :

— Encore, encore!

LA DANIELLA

L'air qu'elle chanUit est sauvage et original. Elle a une voix admirable, la plus puissante et, en ma me temps, la plus douce et la plus suave que j'aie jamais entendue, quelque chose qui va au cœur et aux sens, même en jetant follement des badinages enfantins et en affectant un accent courroucé.

— Mon Dieu I pensais-je, qu'elle est belle et complète, cette organisation méridionale qui se joue de toutes les ciioses enseignées, et qui trouve en elle-même le sens vivant du beau dans toutes ses nianifi'stations !

J'éiais comme honteux, comme effrayé de posséder cette femme que la foule couronnerait et acclamerait, si elle était en ce moment sur un théâtre avec cet abandon et cette inspiration qui n'ont vraiment ici que moi pour public.

Elle était si enivrée de sa danse, de son chant et de son tambour de basque, qu'elle semblait ne pas m'avoir aperçu encore. J'en fus piqué, et, m'approchant d'elle, je lui dis un mot à l'oreille. Elle jeta en l'air le tainbtirelto, et, abaissant sur moi ses beaux yeux humides de plaisir, elle étendit les bras comme si elle allait m'embrasser devant tout le monde. Je m'échappai pour l'empêcher de se trahir, et courus pour l'attendre a Piccolomini, où je la trouvai dans ma chambre. Elle était arrivée avant moi, et la Muriuccia ne l'avait pas vue entrer. Je suis tenté de croire qu'elle a des ailes, ou qu'elle parvient à se rendre invisible quand il lui plaît.

Villa MoiiJrajjoue, 12 avril.

J'ai bien des choses nouvelles à vous raconter. Après vous avoir quitté avant-hier, vers cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire après avoir fermé mon album, comme je me disposais à par-

tir, j'ai vu apparaître ma chère maîtresse à l'entrée supérieure du Pianto. Elle était très-émue.

— Je vous cherche partout, me dit-elle; il y a une grande heure que je cours dans ces ruines sans oser vous appeler!

— Eh quoi ! une heure que j'aurais pu passer à tes genoux, une heure de délices que j'ai perdue! Il fallait m'appeler !

— Non I il faut plus de prudence que jamais. Mon frère...

— Ah ! s'il ne s'agit que de ton frère, moquons-nous de lui I Que peut-il vouloir de moi ?

— De l'argent, probablement.

— Je n'en ai pas pour lui.

— Ou le mariage, peut-être I

— Eh bien, soit ; si c'est là ce que tu veux, toi, nous serons vite d'accord.

Daniella se jeta à mon cou en fondant en larmes

— Et quoi I lui dis-je, es-tu étonnée d'une chose si simple? Ne te l'ai-je pas dit, que j'étais à toi, corps et âme, pour toujours ?

— Non 1 tu ne me l'avais pas dit !

— Je t'ai dit : Je t'aime I et je le l'ai dit du fond de l'âme. Pour moi, toute ma vie est dans ce mot-là. S'il te faut d'autres serments, des témoins et des écritures, tout cela est si peu de chose en comparaison de ce que je sens en moi de force et de passion, que je ne veux même pas que tu m'en saches gré. Dis un mot, et je t'épouse demain, si c'est possible demain.

— Ce serait possible demain ; mais je ne le veux pas. Nous re-
parlerons peut-être de cela plus tard ; mais, maintenant, je veux
avoir le mérite d'une conûance aveugle. Ne m'ôte pas l'orgueil de
ma faute ! Nous avons fait un péché en nous passant de prêtre
pour nous unir; je le sais, et j'accepte pour pénitence le mai qui
pourra m'en arriver de la part des hommes. Ce sera bien peu de
chose, et je méritais d'être punie par ton mépris. Puisqu'au lieu
de ce que j'attendais de toi, il arrive que tu m'e.-titiues et me ché-
ris pour ma faiblesse, je suis mille fois trop heureuse, et les autres
peuvent bien me couper par morceaux sans que je m'en plaigne
et sans que je fasse entendre un seul cri. La faute est commise, et
ce n'est pas d'être mariée un jour ou l'autre qui m'empêchera
d'être notée au livre de Dieu.

— Eh quoi ! ma bien-aimée, des terreurs et des remords !

— Non, non 1 j'ai trop de bonheur pour sentir l'épine du re-
pentir, et, dusses-tu me repousser ou me fuir demain, je ne pour-
rais pas regretter les deux jours qui viennent de m'être donnés.
Qu'importe que l'on pleure dix ans si, en quelques heures, on a
goûté plus de joies que toute une vie de malheur ne peut nous
donner de souteTrances ?

— Ah ! tu as raison, fille du ciel! la souffrance est un fait Im-
main qui peut s'évaluer et se mesurer : la joie, comme nous
l'avons savourée, est au-dessus de tous les calculs, puisqu'elle
vient de Dieu.

— Elle vient de Dieu, c'est vrai I L'amour est comme le soleil,
qui luit pour les coupables aussi beau que pour les justes. Je ne
peux donc pas rougir de t'aimer, ni m'en repentir en aucune fa-
çon. Seulement, je compte avec mon juge, et je sais qu'il me fera

expier mon ivresse. J'attends donc quelque grand châtement en cette vie ou en l'autre, et, puisque je l'accepte d'avance, nous sommes quittes, lui et moi ! — C'est-à-dire, ajouta-t-elle après m'avoir embrassé avec ardeur, nous sommes quittes, si c'est moi seule qui ai à souffrir en ce monde ou en l'autre, car, si c'était toi, si tu devais être puni à ma place..., je me révolterais, je maudirais le ciel, qui m'aurait envoyé une punition cent fois plus grande que mon péché. Voilà pourquoi je viens te trouver et te dire qu'il faut de la prudence, car c'est toi qu'on menace en ce moment à cause de moi.

— Qui me menace ?

— La police pontificale a été saisie d'une plainte contre toi, déposée par mon frère, à propos de ces maudites fleurs que tu as ôtées du grillage de la madone. En éteignant la petite lampe, il paraît que tu as fait tomber d'abord le grillage, et puis de l'huile sur la fresque ; et ensuite mon frère, frappé et jeté à terre par toi, ivre comme il l'était, a promené, en se relevant et en tâtant la muraille, ses mains remplies de fange sur la sainte image. Voilà comment je peux expliquer les taches et les souillures qu'elle portait le lendemain de cette aventure; car, quelque méchant homme que soit Masolino, je ne veux pas l'accuser d'avoir fait exprès une profanation aussi abominable. Il t'en accuse, lui, et il prétend l'avoir surpris occupé à cette sélératesse. Il ne sait certainement pas quelle personne il a vue; mais, ayant entendu dire que lu es entré une fois dans la maison que j'habite à Frascati, il te soupçonne elle désigne. On ne le croit pas dans la ville; mais les aulorilés, qui devraient bien savoir, comme tout le iiiioide, à quoi s'en tenir sur le compte d'un ivrogne comme

.i, le protègent singulièrement et ont commencé une espèce I enquête. On a été aujourd'hui à Piccolomini pour t'inler- I oger et pour interroger ma tante Mariuccia, qui a tout nié, la chère brave femme, et qui est venue tout de suite me trouver. i< Si tu sais où il est, m'a-t-elle dit, fais-le vite avertir de ne pas rentrer ce soir à la maison; car mon frère le capucin, qui est toujours bien informé, m'a dit en confidence qu'il allait être arrêté et emprisonné. » Or, vois-tu, dans notre pays, il n'y a pas de petites affaires dès que le saint-office s'en mêle, si l'on n'a pas la protection particulière de quelque personnage d'Église. Avec cela, le malheur veut que tu ne sois pas très-pieux. Interrogé, tu te défendras de manière à te perdre...

— Je ne me défendrai pas du tout; car rien au monde ne me fera dire dans quelle intention j'ai volé tes jonquilles. Je me bornerai à dire qu'il n'entre pas dans mes idées de profaner une image, fut-elle païenne, et je réclamerai la protection de mon gouvernement.

— Quand tu seras dans un cachot sans communiquer avec personne pendant plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être ton gouvernement aura l'oreille fine s'il entend tes plaintes. Si tu dis que lu respectes les images païennes à l'égal de celles de la vraie religion, on te fera tout le mal possible, avec ou sans jugement, et, si tu caches la circonstance qui te rend innocent, le vol des fleurs de ta maîtresse, ta maîtresse ira elle-même raconter la vérité et te réclamer comme elle pourra, au risque du scandale. Ne t'imaginer pas que je te laisserai mettre dans ces affreuses prisons d'où l'on ne sait jamais quand et comment on sortira. La seule idée de t'y voir conduire me rend furieuse, et je serais prête à m'en_ aller criant par les rues : « Rendez-moi celui que j'aime et

à qui j'appartiens sans condition ! » Tout le monde dirait : « Elle est folle, » et mon frère me tuerait. Peu importe ! Voilà ce qui arrivera si tu t'exposes à être pris.

Je combattis' en vain les appréhensions probablement chimériques et les résolutions extrêmes de cette chère fille. Elle était si désolée et si agitée, que je dus céder à ses prières et lui promettre de passer la nuit à Jlongdragone.

— Puisque c'est un si grand tourment pour toi, lui dis-je, de me voir retourner à Piccolomini, je me sou mets, dusse -ja périr ici de froid et de faim.

LA DANIELLA

— 11 n'en sera pas ainsi, me dit-elle : j'ai songé à tout. Tuisque lu promels (Je m'obi'ir, viens avec moi.

Elle me conduisit, par un dédale d'escaliers et de couloirs dont elle avait les clefs, au casino dont je vous parlais hier, et me fit enirer dans un peiit appartement, peint d'une vieille fresque assez galante et meublé d'un grabat, de quelques chaises boiteuses et de deux ou trois cruches égueulées.

Ceci est misérable, me dit-elle; c'est là que couchait le

gardien, quand il y avait des ouvriers travaillaot aux réparations; mais, avec de l'eau saine et de la paille fraîche, on est bien partout, parce qu'on peut y être proprement. Prends patience ici pendant deux heures, et, dès qu'il fera nuit, je t'apporterai de quoi te réchauffer et de quoi dincr.

— Tu reviendras donc ce soir?...

— Certainement, et je n'aurais pas pu retourner à Piccolomini, qui doit être surveillé par mon fièro en personne.

— Oh! alors! que ne le disais-tu tout de suite! Tache que mon danger et ma captivité ne finissent pas de sitôt; car voilà mon rêve réalisé! J'aime tant la sécurité et le mystère de ces rume?, que je me creusais la tête pour trouver le moyen d'y transporter nos rendez-vous. Tu vois que le ciel ne nous est pas si contraire, puisqu'il fait de ma fantaisie une sorte de nécessité.

— Une nécessité très-réelle! Mais voyons! il y a de la poussière ici... je sais où trouver un balai. Promène-toi sur la terrasse; personne ne peut te voir d'en bas si lu ne penches pas la tête en dehors des balustrades. J'irai laver et remplir ces cruches dans la belle eau de la fontaine qui est au bout du parterre. Quant à la paille, lu viendras tout à l'heure la chercher avec moi dans un cellier où je sais que le fermier met le trop-plein de ses greniers.

Tout cela était très-bien combiné, sauf l'article du balayage cl des cruches portées à la fontaine, et il me fallut entrer en révolte pour que ma maîtresse renonçât à être ma servante. Elle l'avait été à Rome, à Piccolomini dans les premiers jours, et c'était son plaisir, disait-elle, de l'être toute sa vie; mais voilà ce qu'il m'est impossible d'admettre. La jeune fille chaste qui s'est donnée à moi doit me commander et non m'obéir. Je comprends de reste, aujourd'hui, que l'on aime et que l'on épouse sa ménagère, mais à la condition que, si elle est digne de cette union, on la traitera désormais comme son égale.

— Ah ! je le vois bien, dit-elle en me laissant arracher le balai de ses jolies petites mains brunes et rondelettes, tu ne me traites pas comme la femme!

— Je te demande pardon ! Ma femme fera le ménage quand je travaillerai dehors pour la famille; mais, quand j'aurai, comme aujourd'hui, les bras croisés, elle ne fera que ce que je ne saurai pas faire pour l'empêcher de se fatiguer.

— Mais justement, lu ne sais pas balayer ! tu balayes très-mal.

— J'apprendrai! Sors d'ici, car je ne veux pas que tes beaux cheveux récoltent ces nuages de poussière.

Quand le ménage fut fini, je lui demandai si le fermier dont elle m'avait parlé, et à qui nous venions de dérober deux belles douilles pour me faire un lit, ne venait jamais dans le palais. J'appris qu'il demeurait dans les constructions semirustiques que j'apercevais au bout de la grande allée de cyprès. C'est l'usage, dans les anciennes propriétés italiennes, de planter une vraie ferme et de vrais bestiaux tout au beau milieu des jardins. C'est la véritable villeggiatura, et c'est très-bien vu. Les bœufs avec leurs chars puissant dans les allées, les chevaux et les vaches broutant les lapis verts des pelouses, ne gâtent rien dans ces paysages arrangés, qui ont leur place dans l'ensemble, comme la rocaille dans les parterres et la girande sur les terrasses. Ces fermes choisies n'affectent pas des airs suisses comme la laiterie de Trianon. Ce sont de jolies fabriques d'un goût bien local, où l'on a incrusté tous les débris de marbres antiques que l'on a eus de reste après avoir bâti les palais. Ces marbres blancs, irrégulièrement encadrés dans la brique rose, sont d'un très-joli effet.

Le fermier de la laiterie ou ferme-jardinière de Mondragone est un beau paysan que j'ai rencontré quelquefois dans le stradaou, et qui a toute la confiance des gens d'affaires de la propriété. Mais il ne vit pas en très-bonne intelligence avec Olivia, qui

voulait avoir le monopole des bonnes mains des promeneurs et des touristes. Elle a réclamé; il y a eu de graves contestations, et le jugement souverain de l'intendant a partagé les intérêts en tranchant ainsi la question :

— Tout ce qui est en dehors du paiais, annexes, terrassés extérieures, jardins et bâtiments d'exploitation, est placé sous a gouverne et responsabilité du fernner Felipone; tout ce qui est château, cours ceintes de murs, pavillons, galeries et corps de logis attenant au palais, est du ressoit d'Olivia. Chacun" des pai lies a son trousseau de clefs cl réclame aux curieux une manda particulière.

La paix s est faite, mais une paix armée, où chacun, jaloux de ses droits, observe son adversaire et surveille les libéralités de la clientèle, clientèle nulle en ce temps-ci, mais assez fructueuse quand Frascati se remplit d'étrangers.

Je m'uitéressai à ce détail par la crainte d'être dérangé, rançonné ou trahi par Felipone. Danieila m'assura que, ne pénétrant jamais dans l'enceinte, dont il n'a pas les clefs, il ne se douterait seulement pas de ma présence.

— Mais ces deux bottes de paille que nous venons de lui prendre, et qui se trouvaient en nombreuse compagnie dans une des salles du manoir?

— Ceci est une tolérance d'Olivia, à qui il paye quelque chose comme loyer de ce fourrage. Il le relirera' quand la consommation de ses bêtes aura fait de la place dans sa grange ; mais, pour cela, il faudra qu'Olivia s'y prête en ouvrant eilemême la porte à ses chariots. Donc, tu es seul ici comme le pape sur sa chaise gestatoria, et tu pourras y dormir^ celte nuit, sur les deux oreilles.

Elle partit pour me chercher à manger. Je ne voulais qu'un morceau de pain caché dans sa poche, pourvu qu'elle revint bien vile. Elle me promit de ne pas perdre le temps en inutiles gâteries.

Pendant son absence, j'explorai attentivement mon domicile. Il y faisait passablement froid ; mais il y a une cheminée, elle bois ne manque pas dans les appartements en réparation. J'allai chercher une provision de copeaux, après m'être assuré qu'il y avait chez moi des volets pleins qui me perracliaient d'éclairer l'appartement sans que celle clarté fût aperçue du dehors. La nuit s'annonçait noire et pluvieuse comme celle d'hier.

— Quand elle sera tout à fait venue, me disais-je, les nuages qui rasant cette cime où me voilà niché, me permettront d'allumer mon feu sans crainte d'être trahi par la fumée.

J'étais devenu d'une extrême méfiance. Dès qu'il s'agissait de recevoir là ma chère compagne, je voulais qu'elle y fut en sûreté. Je me rais donc à faire le tour de ma forteresse, examinant les issues avec un soin minutieux. Il y en a deux principales au midi, tout près l'une de l'autre : celle de la grande cour et celle du parterre qui lui est parallèle; toutes deux sont en bois de charpente, traversées de lourds madriers et ferrées solidement. Sous les bâtiments de la cour, à l'ouest, et sur le terrazzone, au nord, plusieurs ouvertures manquent de portes, et beaucoup de fenêtres sont sans menuiserie; en outre, toute la grande galerie de l'ouest est complètement à jour; mais toutes ces ouvertures sont situées à une hauteur considérable au-dessus du sol extérieur, à cause des gradins de la montagne, et toutes les portes de dégagement sont bouillies par des tas de moellons ou par des piles de bois de char- [lente qui braveraient un assaut. Tout cela est au moins à

i'abri d'une surprise. Il n'y a pas une seule brèche qui ne soit hors de portée, à moins d'échelles de siège, dont je ne présume pas que Frascati soit bien riche. A supposer que l'on envoyât de la gendarmerie pour abattre une de ces clôtures, cela ne pourrait pas se passer sans un grand bruit; les assiégés auraient tout le temps de déguerpir d'un autre côté et de se cacher dans une de ces mille retraites qu'offrent les montagnes, les ruines, les couvents et les bois voisins. Ce pays semble disposé tout exprès pour que jamais le pouvoir officiel ne puisse avoir raison de ceux qui veulent se soustraire à ses volontés, et la preuve, c'est que le brigandage y règne en tout temps et y semble indestructible.

Je faisais ces réilesions en traversant la petite galerie sombre du Pianto. La nuit était venue, et je m'arrêtais de temps en temps pour étudier tous les bruits étranges de ces ruines. Tantôt, c'étaient les cris aigus des oiseaux de proie cherchant un abri, tantôt des rafales de vent engouffrées sous les voûtes; mais, dans le Pianto, c'était un silence de mort, tant cette construction est isolée dans un épais massif d'architecture.

J'eus donc un tressaillement de joie en croyant entendre des pas sur l'escalier supérieur. Ce ne pouvait être que Danieila, dont le pied léger faisait crier le gravier sur les dalles. Je m'élançai à sa rencontre; mais, en remontant à la salle du grand arceau je donne des noms à tous ces lieux dont j'ignore l'histoire], je me trouvai seul dans les ténèbres. J'appelai à voix basse : ma voix se perdit comme dans une tombe. J'avançai en tâtonnant; je m'arrêtai au moment de passer dans une autre salle; j'écoutai encore : il me semblait que l'on marchait derrière moi et que l'on descendait l'escalier du Pianto, (lue je venais de remonter. Quelqu'un s'était croisé avec moi dans l'obscurité; quelqu'un qui m'avait entendu

appeler, sans nul doute, et qui n'avait pas voulu me répondre; quelqu'uti en qui marchait furtivement, mais dont le pas, plus accusé que celui d'une femme, ne pouvait plus être attribué à Daniella.

Voilà, du moins, ce que je me persuadai un instant. J'écoutai allentiment le Client. Je me ligurai entendre sous mes pieds le grin-

LA DANIELLA

cernent d'une porte qui se ferme. Je relournai au Pianlo. Tout était morne et sombre, et je n'entendais que l'écho de mes pas sous les voûtes du petit cloître. J'avais pris pour des^ pas humains un de ces bruits de la nuit qui restent souvent à l'état d'énigme, bien que la cause en soit des plus simples et fasse sourire quand, par hasard, on la découvre. J'avais eu peur, la peur d'un avare qui a un trésor à enfouir.

Je trouvai Daniella installée dans le casino, et mettant à l'abri couvert aussi tranquillement et aussi gaiement que si c'eût été là une demeure comme une autre. Elle avait trouvé une table, elle avait apporté des bougies, du pain, du jambon, du fromage, des châlâignes, du linge et une couverture de laine. Le feu brillait dans la cheminée" et faisait danser follement les fleurs et les oiseaux de la fresque. Le taudis avait un air de fête et un fond de propreté réjouissante. Je sentis une joie rendue plus vive par le moment de terreur que je venais d'éprouver. Émotions charmantes qui redoublent en nous l'intensité de la vie, je ne vous connaissais pas avant d'aimer ! Je ne songeai plus qu'à m'enfermer avec ma Daniella et à souper avec elle pour la première fois, en lui disant mille fois pour une : « Je t'aime, et je suis heureux!

»

Il était déjà se[il heures, et, tous deux, nous mourions de faim. Jamais chère ne me parut plus délicieuse que ce modeste souper.

— Laisse faire, disait Daniella, ceci n'est qu'un repas improvisé. Demain, je veux que tu sois mieux que tu ne l'étais chez lord B***, à Rome.

— Dieu me garde de ce bien-être qui te fait arriver ici embarrassée et ^chargée comme un facchino, et qui attirera l'attention sur ces allées et venues!

— Non, non; dès que la nuit se fait, les grilles des deux parcs sont fermées, et aucun étranger n'y pénètre. Les fermiers et les gardiens rentrent chez eux pour souper, dormir ou causer. D'ailleurs, je ne m'amuse pas à suivre le stradone. Je me glisse par des taillis de buis et de lauriers où il est impossible d'être vu, et je pourrais même venir par là en plein jour sans aucun risque, comme je l'ai fait tantôt, comme je le ferai demain matin pour l'apporter des nouvelles de ton affaire, et un déjeuner avec du café!

Cette idée de café dans les ruines de Mondragone me fit rire, et la sécurité de ma compagne me rappela les pas que j'avais cru entendre. Je songeai alors à lui en faire part.

— C'est quelque -^at, me dit-elle en riant. Il est impossible que, sans les clefs, personne entre dans l'endroit que tu appelles le Pianto.

— Il v a pourtant là, sous les arcades, un appartement clos de volets et de grilles où je n'ai jamais pu entrer ce matin, et où quelqu'un pourrait s'être installé comme je le suis ici.

— Et Olivia ne le saurait pas? A d'autres! Olivia fait sa tournée trop souvent pour qu'on "la trompe; et, d'ailleurs, ses clefs ne la quittent jamais. Je suis la seule personne au monde à qui elles les ait jamais confiées. Quant à ce qu'il te plait d'appeler un appartement, c'est-à-dire aux caves qui sont audessous du petit cloître, et qui communiquaient autrefois avec les grandes cuisines situées sous le terrazzone, précisément Olivia m'en parlait ce matin. « Ne va pas là sans lumière, me disait-elle, car il y a des chambres souterraines dont les escaliers sont compléèiiient rompus, et, si tu te souviens, il y a de quoi se tuer. » Moi, je connais très-bien tous les coins et recoins de ce palais. J'y venais autrefois avec Olivia tous les dimanches, et je peux te dire que ces fenêtres qui t'intriguent donnent sur une galerie située beaucoup plus bas que le cloître, et dont on ne sortirait pas sans échelle si l'on y tombait; car il n'y a plus d'autre issue que ces mêmes fenêtres. Je ne sais même pas s'il y en a jamais eu.

— C'était donc une prison?

— Peut-être! je n'en sais rien; mais crois bien que, si je ne te savais pas en sûreté ici, je ne serais pas si gaie, si heureuse de l'y voir seul avec moi.

Elle ranima le feu, et un grillon, apporté par moi sans doute avec les copeaux, se mit à chanter d'une voix délirante.

— Oh! c'est signe de bonheur! s'écria Daniella ; c'est signe que le foyer allumé par nous ici est béni et consacré I

Mondtacooe, tî avril.

Cette veillée s'écoula comme un instant, et pourtant elle ferma pour nous un siècle de bonheur ; car, à un certain de^ré

d'épanouissement, l'âme perd la véritable notion' du temps. Et ne croyez pas, mon ami, qu'un amour sensuel et aveugle fasse de mon existence actuelle une pure débauche de jeunesse. Certes, Daniella est un trésor de voluptés; mais c'est dans toute l'acception de ce mol divin qu'il faut l'entendre. Elle n'a, il est vrai, en dehors de la passion, qu'un esprit enjoué, prompt à la riposte dans une guerre de paroles taquines, et des notions assez fausses sur toutes. les choses sociales, malgré ses excursions en France et en Angleterre, qui l'ont rendue beaucoup plus intelligente que la plupart de ses compagnes ; mais tout cela m'importe peu, et je ne vois plus en elle que cet être intérieur que moi seul connais et savoure, cette âme ardente jusqu'à la folie dans le dévouement exclusif, dans l'abandon fougueux et absolu de tout intérêt personnel, dans l'adoration naïve et généreuse de l'objet de son choix. C'est à la fois mon enfant et ma mère, ma femme et ma sœur. Elle est tout pour moi, et quelque chose de plus encore que tout. Elle a vraiment le génie de l'amour, et, parmi des préjugés, des enfantillages et des inconséquences qui lient son éducation, à sa race et à son milieu, elle élève tout à coup son sentiment aux plus sublimes régions que l'âme humaine puisse aborder.

Quand elle s'abandonne ainsi à son inspiration passionnée, elle" se transfigure. Je ne sais quelle pâleur extatique se répand sur tous ses traits. Émue et surexcitée, elle blanchit subitement comme les autres rougissent. Ses yeux noirs, si francs et d'un regard si ferme, deviennent vagues et semblent nager dans un liliide mystérieux ; ses narines exquises se dilatent ; un étrange sourire qui n'exprime plus rien des plaisirs matériels de ce monde et qui se mêle aux larmes comme par une harmonie naturelle dans ses pensées, la fait ressembler à ces saintes des pein-

tures italiennes, qui, blêmes et contractées par le martyre, ont, en regardant le ciel, une expression d'ineffable

Qu'elle est belle dans ces moments-là! Qu'elle était belle assise près de moi, les mains dans les miennes, la tête tantôt; penchée vers moi pour me parler d'amour, tantôt renversée sur le marbre de la cheminée comme pour parler d'elle et de moi à quelque esprit supérieur planant au-dessus de nous deux ¹ La flamme vacillante dessinait les fins contours de cette bouche où l'expression du plaisir arrive à quelque chose d'austère, et se reflétait dans ces yeux dont l'éclat s'éteint parfois dans une fixité redoutable, comme si la vie humaine faisait place à un mode d'existence où je ne puis pénétrer.

Oui, elle est encore pour moi tout surprise et tout mystère. Je la possède tout entière sans la connaître entièrement, et, en la contemplant, je l'étudie comme une abstraction. Elle a des divagations où je l'écoute sans la comprendre, jusqu'à ce qu'un grand trait de lumière jaillisse de ses paroles confuses, moitié italiennes et moitié françaises, auxquelles, pour trouver une nuance qu'elle ne sait comment exprimer, elle mêle des mots d'anglais prononcés avec un effort enfantin et sauvage. Mais quand elle a réussi à formuler sa pensée brûlante, elle se tait elle pleure d'enthousiasme et tombe à mes pieds comme devant une idole, pour prier mentalement. Et moi, je n'ose enchaîner celle fougue qui me gagne, et je parle aussi cette langue du délire qui n'aurait plus aucun sens si nous nous la rappelions de sang-froid. . . , .../.

Ne vous moquez pas de moi ; cet amour, qui s'est révélée moi par une rage brutale, m'emporte à présent dans des régions que j'appellerais métaphysiques, si je savais bien ce que c'est que la métaphysique; mais je ne le sais guère; je sens seulement que,

dans les bras de celle puissante maîtresse, mon âme quitte les sens et aspire à quelque chose d'inconnu qui n'est plus de leur domaine. Quand je l'ai embrassée sur la terre, loin d'être assouvi et calmé, je voudrais 1 embrasser dans le ciel, et je ne trouve plus ni caresses m paroles suasantes Dour lui exprimer cet insatiable désir de l'esprit et du cœur,

LA DANIELLA

qu'elle partage et que nous ne savons nous dire que par des larmes de douleur et de joie.

Après CCS expansions insensées, je reste un peu ivre, et il me faut un certain elïori pour me rappeler qui je suis, où je suis, ce qui m'intéressait hier, ce qui pourra me préoccuper demain. Il y eut un moment, cette nuit, où j'avais si complètement oublié toute réalité, que je ne n'étais plus nulle part. La pluie tombait par torrents, droite, lourde, relenlissante, sur les toits très-bas qui nous environnent, et notre petite terrasse écoulait sur le ter-razzone, en cascade continue et monotone, son trop-plein par les gargouilles brisées. Tout autre bruit avait cessé : plus de vent dans les girouettes, plus de vol ni de cris d'oiseaux de nuit. Le feu no pétillait plus dansTâlro, le grillon s'était endormi. C'était un silence absolu, au milieu d'un bruissement soutenu comme celui d'une pluie de sable. Et j'avais unesensation de bien-être astraor-dinaire, àcomparermachinalement la douce chaleur de la chambre où j'étais, avec l'idée du froid humide et noir qui régnait dehors. Mais dire sur quelle campagne tombait cette averse opi-niâtre, et dans quelle retraite je nie trou-ais si bien abrité, avec mon trésor le plus cher, voilà ce qu'il n'eût pas fallu me deman-der, ce que j'étais heureux de ne plus sa\oir. C'était le déluge, et nous étions dans l'arche, flottant sur des mers inconnues, dans

l'immensité des ténèbres, ignorant sur quels sommets de montagnes ou sur quels profonds abîmes nous poursuivions au hasard notre voyage dans l'inconnu. Cela était terrible et délicieux. La nature sedérobail à notre appréciation comme à notre action ; mais lange du salut poussait notre lit tranquille sur les eaux décliiaiiées, et tenait le gouvernail en nous disant : « Dormez I » Et je me rendormis sans bien savoir si je m'étais éveillé.

Vers deux heures du matin, je me réveillai tout à fait, saisi par le froid. Je fis sonner la vieille montre à répétition que mon oncle le curé me donna jadis pour étrenncs. Je ne touche jamais cette respectable bassinoire sans qu'elle me rappelle un de ces jours d'orgueil et d'ivresse qui comptent dans la vie des enfants. Tout mon passé et tout mon présent me revinrent en mémoire, et je recouvrai ma lucidité. Daniella dormait sans paraître souffrir du froid; ses mains étaient tièdes. Pourtant je craignis qu'elle n'éprouvât les effets de l'humidité, et je me levai pour rallumer le feu.

La pluie tombait toujours avec la même persistance. Je souffris à l'idée que ma chère compagne se lèverait avant le jour et traverserait ce déluge pour retourner à la villa Taverna.

— II faut absolument changer cette manière de vivre, me disais-je ; voilà la troisième matinée qui me brise le cœur en exposant la santé et la vie de ma bien-aimée. Il est impossibl. que je continue à l'attendre quand c'est moi ([ui devrais l'alln trouver, me mouiller, marcher dans les ténèbres, affionter les mauvaises rencontres; et, puisqu'on me recevant chez elle ou chez Olivia, il est impossible qu'elle ne soit pas diffamée ou menacée, il faut que je l'emmène ou que je l'épouse. Ce mystère était plein de

charmes; mais il a de trop graves inconvénients, il me coûte trop d'inquiétudes et de remords.

J'oubliais que j'étais sous le coup d'une arrestation, et que, mon emprisonnement devant faire le désespoir de Daniella, je lui avais donné ma parole de ne rien négliger pour m'y soustraire. Je me rappelai cette circonstance; mais n'était-il pas plus facile de fuir ensemble que de se cacher à deux pas de nos ennemis, dans les ruines de Mondragone?

— Oui, oui, il faut fuir, me disais-je, et fuir dès demain. Il faut que cette soirée charmante et cette nuit poétique ne me portent pas à m'endormir dans les délices de l'égoïsme. Eh bien, ce souvenir restera en nous comme une date romanesque dans l'histoire de nos amours; mais, la nuit prochaine, il faut, à tout prix, sortir des Étais du pape.

Mêlant arrêté à cette résolution, je restai près du feu, absorbé dans une douce rêverie, voulant savourer toutes les impressions de cette nuit d'aventures à laquelle je ne devais pas vouloir de lendemain. La flamme montait dans l'âtre et projetait une vive clarté sur Daniella endormie. Quel bon sommeil que le sien! Je n'en ai jamais vu de semblable; c'est un des contrastes de cette organisation en qui toute chose touche à l'extrême. Autant elle est agissante et d'une vie énergique dans la veille, autant elle est calme et comme ensevelie dans le repos. Elle ne rêve pas; on l'entend à peine respirer. Elle est comme changée en statue dans sa pose simple et chaste. Sa physionomie est grave, impassible, recueillie comme dans une contemplation sereine du monde supérieur.

Pourtant ces formes gracieuses et délicates n'annoncent extérieurement ni l'énergie dont elle est douée, ni le sang-froid dont elle est capable. Il faut loucher son poignet fin et sa jambe déliée pour sentir la force de ces muscles qui ne reculent devant aucun effort de travail. Elle a tant de souplesse dans les mouvements qu'on la croirait frêle; mais, en réalité, soit vo-

lonté, soit race, soit habitude, elle a, pour marcher, pour courir, pour porter des fardeaux, une aisance et une vigueur peu communes chez une femme. Elle dit avoir été si passionnée pour la danse, - avant de quitter Fiascati, qu'elle dansait six heures de suite sans respirer, et s'en allait, en sortant du bat, se mettre à l'ouvrage au point du jour, sans qu'il lui en coûtât le moindre effort. Aussi se moque-t-elle de moi quand je la plains de ne pouvoir rester près de moi à dormir pendant que le soleil commence à luire. Elle dit que si elle avait sans fatigue et sans émotion, elle serait bientôt morte.

Qu'y a-t-il donc en elle de si solide comme force physique, que l'exubérance de la force morale ne l'ait pas déjà usée? Quand elle est forcée de reprendre le soin de la vie matérielle, c'est une agilité, une gaieté, une présence d'esprit, une netteté . de vouloir et une promptitude d'action qui font d'elle une ménagère, une servante et une ouvrière modèles. Qui croirait, à la voir se livrer à cette maestria aux occupations les plus vulgaires, qu'elle a ces extases de colombe mystique?

J'étais heureux de ne pas dormir et de regarder son front pur, inondé de cheveux noirs, et ses longs cils fins projetant des ombres si douces sur ses joues veloutées. Comment ne l'ai-je pas remarquée, cette beauté pénétrante, à nulle autre comparable, le premier jour où elle m'est apparue? Comment, lorsque je l'ai re-

gardée pour la première fois, l'ai-je trouvée seulement singulière et agréable? Comment, lorsque, me sentant vaguement épris d'elle, je vous traçai son portrait à Rome, n'osai-je pas prononcer qu'elle était jolie? Comment, dans ce teni|)s-là, pouvais-je dire que Medora était remarquablement belle? Dans mon souvenir, à présent, Medora est laide et ne peut être que laide, puisqu'on elle tout est l'opposé de ce chef-d'œuvre de l'an divin que j'ai là dans le cœur et dans les yeux.

Ma montre marqua trois heures. Son vieux bruit sec était le seul bruit saisissable autour de moi. La sonorité s'était faite au dehors, la pluie avait cessé. Quel fut donc mon étonnement d'entendre, comme une mélodie aérienne passant dans l'air, au-dessus du tuyau de la cheminée, le son d'un instrument qui me parut être celui d'un piano! Je prêtai l'oreille, et je reconnus une étude de Berlioz que l'on sabrait avec un aplomb révoltant. Cela avait quelque chose de si étrange et de si follement invraisemblable à pareille heure et en pareil lieu, que je crus être halluciné. D'où diable pouvait venir cette musique? Elle m'arrivait trop nette pour être supposée partir du dehors; et, d'ailleurs, à un mille à la ronde, il n'y a pas une habitation que l'on puisse supposer en possession d'un piano et d'un pianiste.

Étais-je trompé par le son de l'insurment? Celui-ci provient-il d'un de ces petits ccmhali jio ta ils que les artistes bo- !émiens promènent sur leur dos de pcr.,' en porte? Mais, si cela venait du dehors, à qui donnait-on celle aubade par un temps pareil et en plein désert? D'ailleurs, c'était un piano, un véritable piano, assez faux et assez sec, mais piano s'il en fut, avec toutes ses octaves et ses deux pédales.

— Il y a de quoi devenir fou ici, dis-je à Daniella, que l'agitation de ma surprise avait éveillée. Écoule, et dis-moi si cela est concevable!

— Cela ne peut venir, dit-elle après avoir écouté, que du couvent des Camaldules, qui est à un quart de lieue d'ici. Je ne sache pas qu'il y ait là d'autre instrument que l'orgue de l'église : il faut que quelque moine artiste soit en train d'étudier une messe pour dimanche prochain.

— Une messe sur une étude de Bertini !

— Pourquoi non?

— Mais ce n'est pas plus là le son de l'orgue qu'une crécelle n'est une cloche.

— Ehl mon Dieu, la nuit, et quand l'air est détendu par la pluie, les sons lointains nous arrivent quelquefois si déguisés, que l'on jurerait entendre tout autre chose que ce qui est.

Il fallut nous arrêter à celle suiiposilion. Il n'y en a pas d'autre admissible. Nous nous rendormîmes au son du piano fanlaslique, dans cette mesure, que l'on pourrait appeler le château du diable.

A mon tour, je fus vaincu par le sommeil, à tel point, que Daniella, iini.L^nant mon chagrin el mon inquiétude ordinaires, se leva sans bruit, au point du jour, et s'échappa furtivement, après m'av(iir bien enfermé dans le casino, car elle craignait qu'élant hbre d'errer dans les ruines, je ne me fisse voir par quehpie ouverture.

Elle ne fut pas plus tôt partie, qu'une sollicitude instinctive m'éveilla, el que je voulus courir après elle pour lui dire mon pro-

jet d'évasion; mais j'étais sous clef et je me résignai à reprendre mon somme. Le temps s'annonçait magnifique, et le soleil envoyait déjà une lueur rose derrière les montagnes bleuâtres. Sur ces lorrains inclinés, où la roche volcanique s'égrenait en sable doré à la surface, la pluie ne laisse ni fange ni humidité, et, une heure après la plus forte averse, on n'en

LA DANIELLA

retrouve la trace que sur les herbes plus vertes et les fleurs plus riantes. Je me consolai donc un peu, en pensant que ma chère Daniella n'avait à faire, ce matin-là, qu'une promenade agréable à travers le parc.

Ce fut elle qui m'éveilla à neuf heures. Elle avait couru pour moi toute la matinée. Elle avait été à Frascati comme pour acheter du fil, mais, en fait, pour savoir ce qui se passait à propos de moi. Elle avait causé avec la Mariuccia, et m'apportait, de Piccolomini, ma valise, mon nécessaire de toilette, mes albums et mon argent. Ceci me parut très-bien vu ; nous étions libres de partir. En outre, elle apportait des provisions de bouche pour deux jours, de la bougie, des cigares, et ce fameux café dont elle tenait tant à ne pas me sevrer.

Elle avait trouvé moyen de faire grimper tout ce fardeau, dans une brouette poussée par un des journaliers de Piccolomini, jusqu'au haut du stradone, le tout recouvert de pois secs que la Mariuccia était censée vendre à Olivia, et que celle-ci faisait remiser dans un de ses fourre-tout de Mondragone, où, selon elle, on allait envoyer encore une fois des ouvriers pour réparer le château. Le paysan avait laissé la brouette à l'entrée de la cour, et, renvoyé de suite, il n'avait rien vu débiller.

Quoique ma chère maîtresse fût tout essoufflée de cette expédition, je me réjouis de la bonne idée qu'elle avait eue.

— Il faut maintenant, lui dis-je, puisque tu es si ingénieuse et si active, que tu arranges toutes choses pour notre fuile. Je t'enlève, à moins que tu ne me dises que mon affaire avec le Saint-Office n'aura pas de suites et que je peux t'épouser dans ce pays-ci, sans trop de retard.

— Tu songes à l'impossible, répondit-elle en secouant la tête. Ton affaire prend une mauvaise tournure. Mon frère, qui, par bonheur, ne te soupçonne pas du tout d'être mon amant, a conçu pourtant contre toi une haine effroyable, à cause des coups que tu lui as donnés. Il prétend maintenant qu'en le frappant, tu l'as traité d'espion et que tu as injurié et maudit, en termes révolutionnaires, le gouvernement de l'Église. Il dit l'avoir reconnu, et il produit un témoin qui serait accouru trop tard pour le secourir, mais qui aurait entendu tes paroles et vu ta figure. Ce témoin n'a jamais été vu à Frascati, et pourtant la police paraît le connaître et a pris acte de sa déposition. On a été encore hier au soir à Piccolomini, probablement pour t'arrêter, et, ne te trouvant pas, on a fait ouvrir ta chambre pour s'emparer de tes papiers; car on assure maintenant que tu es affilié à l'éternelle conspiration que l'on découvre toutes les semaines contre le pouvoir temporel du saint-père. Heureusement, ma tante avait prévu le cas : elle avait retiré de la chambre tout tes effets, et jusqu'au moindre bout de papier chiffonné. Tout cela était bien caché dans la maison. Elle a dit que tu étais parti la veille pour Tivoli, à pied, avec ton attirail de peintre, et que tes autres effets étaient restés à Rome le jour de Pâques. Aussitôt qu'elle s'est vue débarrassée de ces inquisiteurs, elle est partie elle-même pour Rome, où elle va consulter

lord B*** sur ce qu'il y a à faire pour te tirer de là. Il faut donc que tu attendes patiemment ici le résultat de ses démarches; car de songer à voyager, de jour ou de nuit, sans tes passe-ports, qui sont à la police française à Rome, c'est impossible. Tu serais arrêté à la première ville, et, \ouloir passer la frontière par les sentiers, comme font les brigands et les déserteurs, en supposant que je pusse te servir de guide, ce qui n'est pas, c'est mille fois plus pénible et plus dangereux que de rester ici. où, lors même qu'on te soupçonnerait d'y être, on ne se déciderait pas aisément à venir te prendre.

— Et pourquoi cela?

-^ Parce que ceci est une ancienne résidence papale et qu'il y avait autrefois droit d'asile. Les Borghèse avaient hérité de ce droit, et, bien que tout cela soit aboli, la coutume et le respect des anciens droits subsistent encore. Pour se faire ouvrir ces portes qui te défendent, il faudrait que l'autorité locale se décidât à faire une grave injure à la princesse, et on ne l'osera jamais sans sapermission.

— Mais pourquoi n'obtiendrait-on pas cette permission?

— Parce que Olivia aussi est partie pour Rome, et qu'elle va tout confier à sa maîtresse, laquelle est généreuse et s'intéressera à nous. Tu vois que les femmes sont bonnes à quelque chose, et je crois même que, dans notre pays romain, il n'y a que nous qui valions quelque chose en effet.

J't tais bien de cet avis, et, me rappelant que, sans passeport, il n'y avait moyen de s'embarquer sur aucune rive d'Italie, à moins de se'iancer dans ces aventures trop pénibles ou trop périlleuses pour la chère compagne que je ne veux pas laisser derrière moi,

je me suis résigné à suivre son conseil et à m'abandonner à la protection des femmes; car je suis profondément touché du dévouement de la Mariuccia et d'Olivia.

J'admire la prévoyance et l'activité de ce sexe généreux et intelligent, qui, en tout temps et en tout pays, mais en Italie surtout, a été la providence des persécutés.

— Prends-en donc ton parti, disait Daniella en rangeant la chambre et en plaçant un petit crucifix à mon chevet et un vase à fleurs sur ma cheminée, comme s'il se fût agi d'installer là un ménage dans les conditions les plus régulières et les plus naturelles : tu en seras quitte pour t'ennuyer ici huit jours au plus. Il est impossible que milord et la princesse ne trouvent pas le moyen de te délivrer avant une semaine.

— M'ennuyer! tu ne viendras donc plus me voir?

— Et comment vivrais-je si je ne venais pas? Oh! si tu voyais un jour s'écouler sans moi, tu pourrais bien dire : « La Daniella est mortel »

— ?Iais la Daniella ne peut pas mourir!

— -Non, puisque tu l'aimes!... Donc, tu te soumets?

— Avec une joie dont tu n'as pas d'idée; car je me suis tourmenté tout un jour du désir d'être enfermé ici avec toi. Une seule chose me gêne mon rêve, c'est le métier que tu fais pour venir et t'en aller. Cela est un vrai supplice pour moi.

— Et tu as tort. Voilà le beau temps ; le vent souffle de l'Apennin, tous les nuages s'en vont à la mer. Nous avons du soleil au moins pour huit jours ; mes promenades seront douces très-jolies,

et, puisque nous avons inventé, Olivia et moi, l'arrivée prochaine d'ouvriers dans ce château, nous aurons mille prétextes pour qu'elle m'y envoie avec des paquets. D'ailleurs, le plus lourd est transporté ; je n'ai plus qu'à m'occuper de te nourrir. Si ce beau temps nous amène quelques étrangers à Frascati, les soirées sont encore trop fraîches pour qu'ils ne retournent pas à Rome avant la nuit. Or, comme la journée suffit à peine pour leur faire voir les villas qui touchent à la ville, et Tusculum, qui attire plus que tout le reste, tu ne seras pas dérangé ici. Mondragone est toujours ce que l'on visite le moins, et, s'il arrivait que, pour ne pas éveiller les soupçons, Olivia fût forcée d'amener ici quelque promeneur, souviens-toi de ce que je vais te dire de sa part. Elle aurait le soin de frapper très-longtemps et très-fort à la grande porte avant d'ouvrir elle-même. Elle ferait semblant de compter sur un ouvrier occupé dans la cour, et, ne le voyant pas venir, elle essaierait une prétendue autre clef, qui sei-ait la véritable et qui ouvrirait comme par hasard. Tu aurais eu tout le temps de rentrer dans ton casino et de t'y enfermer. On n'est forcé d'y conduire personne, puisque les étrangers ne savent pas qu'il existe, et on peut toujours dire qu'il tombe et qu'on n'y va plus.

— Ah ça! mon Dieu, ne tombera-t-il pas, pendant que tu es avec moi? Je deviens bête et peureux comme un enfant. Je SU!-si heureux, que je me demande si le ciel ne va pas s'écrouler sur nos têtes, ou si la terre ne va pas fuir sous nos pieds.

— Rien ne tombera, rien ne bougera; nous nous aimons!

— Tu as raison ! Il doit y avoir pour les vrais amants une Providence particulière.

— Il V a plus que cela : il y a en eux une vertu magique et une force surnaturelle qui vaincraient le diable, si le diable s'altaquait à eux.

Elle déjeuna avec moi, et me quitta pour aller travailler à la villa Taverna, car il faut qu'elle soit vue faisant sa besogne, et nous décidâmes qu'à paitir du lendemain, elle ne reviendrait plus dans la journée, à moins de quelque événement imprévu. Elle m'arriverait tous les jours, à six heures du soir, et ne partirait plus qu'à huit heures du matin. Il lui était indifférent de rencontrer des ouvriers dans fe parc à celte heure-là. Elle serait censée avoir été faire pour Olivia une commission au couvent des Camaldules, et, quant à la course du soir, elle trouverait des raisons non moins plausibles.

— De quoi t'inquiètes-tu? disait-elle. Les raisons ne manquent jamais. Cela se trouve, juste au moment où l'on en a besoin, et celle qui reste court, ou qui fait un mensonge iivraisemblabe, n'est pas digne d'être femme et d'avoir un amant.

Je m'étais souvent imaginé, moi, que, quand une femme me dirait si ingénument sa supériorité en fait de ruse, je me méfie-rais d'elle pour mon compte ; mais, depuis que j'aime celleci. tout est changé en moi, tout est renversé dans mon esprit. Du moment que c'est elle qui ment, je trouve que le mensonge est une des grâces de son sexe.

Toutes choses réglées ainsi, je l'ai vue partir sans angoisse. Il me semblait que je ne la quittais pas : j'allais penser à elle tout le jour en travaillaut.

if

LA DANIELLA

Mondra^onc, ii avril.

Car il est bien temps de travailler, n'est-ce pas? Depuis que j'ai
iiii le pied en Italie, je me délie les jambes et je me croise les
bras. 11 est temps aussi, non plus de savoir si j'aurai du talent,
mais de songer' à en acquérir. En tout cas, il faut que j'aie une in-
dustrie qui m'aide a me constituer une sécurité, un intérieur, une
famille. Cette industrie pourra toujours cire un gagne-pain, sans
aucun honneur artistique; c'est le pisaller de la situation ; mais
on doit se dégoûter d'un métier où l'on ne met pas tout l'effort ds
son être moral, et je veux, puisque la question de métier est jugée
et acceptée par ma conscience, porter dans le mien tout l'idéal
dont je suis capable, tout le feu que je dois puiser dans l'amour.
Allons, allons ! oui : je dois à la femme qui m'a inilié à la vie supé-
rieure, de manifester celte vie par une distinction et une valeur
quelconques, t J'aurai donc du talent, il le faut, et ce problème de
ma destinée et de ma pensée, qui me paraissait si effiayanl à son-
der, c'est une chose claire comme le jour, à pré.-ent. Vouloir, es-
pérer, tenter ! Non ! Quelque chose de plus i ncore ; quelque
chose comme ce qui fait la grandeur et la beaut" d' ma maîtresse :
Croire et pouvoir ! Je commençai donc sur-lj-champ à déballer et
à préparer mon sac d'éludé; après quoi, je cherchai un sujet pour
commencer quelque chose. J'avais si bien juré d être prudent,
que Daniella m'avait laissé la liberté de me promener dans mon
vaste domaine.

11 y a là, quand le soleil brille, dans ces accidents d'architec-
ture disloquée, dans cette végétation folle qui a tout envahi, dans
ce contraste d'un reste d'opulence souriante avec la solennité de
l'abandon, des motifs pour loute la vie d'un peintre. Ces ruines

n'ont rien qui rappelle celles de nos manoirs féodaux. 11 n'y faudrait chercher ni les grandes lignes austères, ni la sombre couleur, ni le caractère effrayant. Le Pianto lui-même n'a rien de lugubre. C'est toujours l'Italie qui rit et chante jusque sous l'herbe du tombeau. Mais, par cela même que de telles ruines ont une physionomie que les littérateurs et les peintres n'ont pas usée , soit qu'ils en l'aient pas regardée, soit qu'ils ne l'aient pas comprise, elles sont pour moi une trouvaille. Ce n'est pas seulement un fait à étudier, c'est un certain aspect à rendre, un sentiment particulier à exprimer ; c'est une interprétation originale d'objets qui ont leur manière d'exister.

J'ai appris avec soin la perspective et j'ai étudié l'architecture, ne voulant pas être arrêté par des obstacles matériels qui gênent même les maîtres aujourd'hui. On s'est moqué de moi à l'atelier, et ie me suis obstiné à croire qu'en attendant la révélation de la syntaxe des choses, il était bon d'en connaître la grammaire élémentaire. Nous n'avons pas toujours à notre service les conditions de l'inspiration, et les tons froids dominant dans le tableau de la vie ; c'est donc une immense perte de temps que d'attendre les beaux jours de l'exubérance. Si nous n'avons qu'accidentellement du soleil dans l'âme, nous avons toujours, quand nous la cultivons un peu, cette tranquille et laborieuse petite volonté dont vous aussi, mon ami, vous m'avez raillé quelquefois. Tant il y a qu'aujourd'hui me voilà prisonnier dans des murailles, c'est-à-dire dans des lignes, des aplombs, des angles et des parallèles ; que tout cela produit, dans l'ombre et dans la lumière, des effets magiques, et que je suis bien content d'être adroit et habile, en attendant mieux.

J'ai donc passé deux heures à me promener dans tous les sens et à contempler les effets. Je n'avais que l'embarras du choix. Il s'agit de commencer par quelque chose, et je suis fl\é pour demain ; mais vous savez, mon ami, que l'on ne peut pas travailler exclusivement devant la nature. Elle ne pose pas toujours devant nous, et même elle pose si peu, qu'elle nous désespère. C'est un modèle qui ne reste pas un instant éclairé comme l'instant d'au-paravant. Il faut prendre l'effet au vol, et interpréter ensuite avec le sentiment. J'avais donc besoin d'un atelier pour travailler (la me, comme on dit ici, et je me suis mis à le chercher.

Certes, le local ne manque pas, cl,^ pour cela aussi, je n'avais que l'embarras du choix. Je me suis décidé pour une salle immense et d'une fort belle coupe, située au premier, du côté sud ; au troisième, du côté nord, tout au beau milieu du grand pavillon. Ce doit avoir été là, jadis, la chapelle papale. Elle n'a plus que quatre murs, et pas mal de trous que je suis occupé à boucher avec des planches, laissant à découvert les ouvertures qui me donnent un beau jour et qui sont placées trop haut pour inquiéter ma Daniella. 11 y a ici, à discrétion, du bois de travail en partie débité, des échelles, des planches et des tréteaux de toute dimension. J'ai trouvé même quelques vieux outils élémentaires laissés par les ouvriers, une scie, un marteau, des tenailles, etc., et j'ai choisi, dans le bois dépecé pour la menuiserie, les matériaux au moyen desquels je pourrai me fabriquer, tant bien que mal, une espèce de clieialet. Élevé à la campagne, je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, et il ne me faudra pas beaucoup de temps pour devenir le Robinson de ma solitude.

Je suis sûr, pourtant, que vous riez de mes préoccupations d'installation et d'outillage dans mes ruines. Moi aussi, j'en ris

; ce qui ne m'empêche pas de m'en amuser sérieusement. Daniel-la songe bien à mon café ! Je trouve charmant de m'établir comme un artiste paisible et bourgeois, dans les conditions qui semblent le plus exclure le bien-être du corps et de l'esprit. Et, si vous y réfléchissez, vous verrez combien ce sentiment-là est naturel, et comme l'idée d'un certain arrangement des choses, fût-ce dans une grotte de rochers, égayé la vie et provoque l'activité humaine.

Quand je me suis vu muni de tout ce qui m'était nécessaire, j'ai songé au moyen de scier et de clouer sans faire do bruit. J'ai essayé mon marteau, enveloppé d'un lambeau de tablier de cuir abandonné par les charpentiers; mais, de mon atelier, je domine tous les environs, et, bien que les jardins soient presque toujours déserts autour de Mondraeone, U petite ferme située tout au bas de l'allée de cyprès, c'est-à-dire à un quart de lieue environ, doit entendre chanter les grandes girouettes de la terrasse. Donc, je dois renoncer au inarteau, et demander à Daniella de m'apporter des clous à vis et des vrilles. Quant au bruit moins retentissant de la scie, j'irai me servir de cet outil dans le Pianto, où j'ai remarqué qu'aucun bruit du dehors ne pénètre ; d'où je conclus qu'aucun bruit n'en doit sortir.

Ne pouvant rien commencer aujourd'hui, j'ai fait une nouvelle tournée à un autre point de vue. Il s'agit de savoir si, en collant l'œil aux fentes dos huis ou en grim pant aux murs d'enceinte, on peut m'apercevoir du dehors quand je ne suis pas dans mon casino. Je me suis assuré que les portes sont neuves et bien jointes ; que les murs, qui me paraissaient médiocrement élevés, dominant, à l'extérieur, des escarpements formidables ; enfin, que ma forteresse, avec son air bénin, est très-difficile à escalader.

Pourtant je dois regarder le casino comme une citadelle de réserve, en cas d'envahissement des autres parties de mon domaine par les curieux; et j'ai avisé à boucher les fentes des portes et fenêtres qui relient ma petite terrasse avec le fond du portique de Vignole, lequel sera mon promenoir les jours de pluie, et mon chemin de retraite rapide en cas d'alerte. Me voilà donc à l'abri de tout espionnage et de toute surprise. 11 ne reste plus à redouter que le cas de sommation légale à la bonne Olivia, et le casino n'est garanti, du côté des appartements, que par des portes assez minces. En outre, il n'y a aucun moyen de s'en échapper sans courir grand' risque de se casser le cou, et cette idée me fait frémir quand je songe que je peux être surpris avec Daniella, et qu'elle tenterait probablement de s'échapper avec moi.

Pourtant, tous ces palais italiens ont quelque ingénieuse cachette ou quelque issue mystérieuse, et je serais bien étonné si je ne découvrais pas l'une ou l'autre quelque part.

C'est toujours vers le Pianto que mon esprit va cherchant le mystère de Mon.lragone. Il est évident qu'Olivia et Daniella l'ignorent ; mais si l'écroulement de quelque passage secret a effacé le souvenir de la tradition, est-il possible d'en retrouver la trace?

Je suis donc retourné au Pianto, et j'ai vainement tâché d'explorer les cuisines, sous le terrazzone. Après quelques pièces insignifiantes, j'ai trouvé des murs et des amas de moellons placés récemment pour soutenir les voûtes qui menaçaient ruine. Cette partie est condamnée absolument. Remontant alors au cloître, je suis venu à bout, avec mon ciseau, de forcer le volet d'une de ces petites fenêtres plus larges que hautes, sortes de soupiraux qui me loinnentaient. J'ai lancé par là, d'abord de petites pierres que

j'ai entendues tomber assez profondi'ment, et puis des morceaux do papier enflammés que j'ai pu -suivre de l'œil. Le premier^ que j'ai ' risqué a été le seul qui menaçât d'incendier le château. En

LA DANIELLA

le regardant descendre lentement et brûler à terre, je me suis assuré qu'il n'y avait là aucun amas de bois et aucun débris combustible ; rien que le sol, semé de pierres et de briques cassées. Les autres papiers enflammés m'ont permis de distinguer parfaitement le local. C'est une cave assez spacieuse, bien voûtée, très-sèche, et qui communiquait à une cave coniuguè par une arcade maintenant comblée de débris jusqu'au cintre.

Tout cela me serait bien facile à explorer au moyen d'une corde à nœuds fixée au soupirail, si ce soupirail n'était défendu par des barres de 1er très-rapprochées et très-bien scellées dans la pierre. Il faudrait donc arracher cette grille, ce qui ne serait pas impossible avec les outils convenables ; mais le bruit ! 11 ne m'est pas bien prouvé qu'il soit absolument étouffé dans cet entonnoir. Au premier ouragan, je profiterai du vacarme général pour risquer ce travail.

N'ayant plus rien à tenter aujourd'hui, je suis revenu sur ma petite terrasse pour vous écrire tout ce qui précède. J'ai, de là, cette magnifique vue dont je vous ai parlé, et, avec la jouissance des yeux, celle de l'ouïe ; car, excepté le berger qui garde ses moutons sur les sommets de Tusculum, je suis riiaitant le plus haut perché de tout ce massif de montagnes. Tous les bruits des collines et des vallées montent donc jusqu'à moi, et j'ai eu le loisir, en vous écrivant, d'étudier cette musique produite par la ren-

contre fortuite des sons épars qui constitue, en chaque pays, ce que l'on pourrait appeler la musique naturelle locale.

il y a des endroits comme cela qui chantent toujours, et celui-ci est le plus mélodieux où je me sois jamais trouvé. En première ligne, il faut mettre la chanson des grandes girouettes de la terrasse extérieure. Il est si régulièrement phrase à son début, que j'ai pu écrire six mesures parfaitement musicales, lesquelles reviennent invariablement à chaque souffle du vent d'est, qui règne depuis ce matin. Ce vent procède, sur la première girouette, par une phrase de deux mesures plaintives à laquelle répond la seconde girouette par une phrase pareille de forme, mais d'une modulation plus triste ; la troisième continue le même motif, en le modifiant par un changement de ton très-heureux.

La quatrième girouette est cassée, par conséquent muette, ce qui est fort à propos, vu que son silence permet à la première de reprendre son thème dans le ton où il vient d'être porté par l'augmentation du vent ; alors, pour peu que la bouffée continue, les trois- girouettes chantent une sorte de canon à trois voix qui est fort étrange et fort pénétrant, jusqu'à ce que le souffle qui les pousse tombe peu à peu et les ramène, par des intervalles inappréciables à nos conventions musicales, c'est-à-dire plus ou moins faux, à leur justesse première.

Ces girouettes pleurardes et radoteuses, avec leurs notes d'une ténuité impossible, sont comme les ténors aigus qui dominent l'ensemble. Je ne sais quel esprit de l'air les met d'accord avec le son des cloches des Camaldules ; mais il arrive, à chaque instant, que ces cloches leur font une très-belle harmonie. J'entends aussi, par moments, les phrases entrecoupées des orgues de ce couvent, ou de l'église de Monte-Porzio, village que j'aperçois sur ma

droite, "au delà des Camaldules. Est-ce de l'une ou de l'autre église que partaient, cette nuit, les sons que j'ai cru être ceux d'un piano? En ce moment, rien n'y ressemble, rien ne m'explique ce phénomène d'acoustique.

D'autres chants se mêlent encore à ceux des girouettes : ce sont les refrains des paysans épars dans la campagne. Ils chantent fort mal; ils crient du nez, et je n'en entends pas un sur cent qui me paraisse tant soit peu bien organisé pour la musique. Ils semblent avoir beaucoup moins conscience de ce qu'ils chantent que les girouettes de Mondragone. Néanmoins, je saisis parfois des phrases d'un caractère sauvage qui ne déparent pas le sentiment répandu dans l'ensemble.

Les basses continues sont dans le bruissement lourd des pins démesurés qui se dressent du côté de la villa Taverna comme des parasols ouverts au-dessus du stradone de chênes, et dans une cascade que je ne puis apercevoir, mais que je me rappelle avoir remarquée le long de l'énorme massif de maçonnerie qui soutient le terrazzone. Ces eaux perdues des ruines >ont très mystérieuses. Les fontaines d'où elles jaillissaient étant brisées et taries, elles se sont frayé des passages inconnus dans les fondations et s'échappent par les fissures qu'elles rencontrent, au milieu de rideaux de plantes pariétales qui font des cheveux et de la barbe aux grands raascarons béants au fond des niches.

Et puis, il y a les cris des oiseaux, bien que les oiseaux

■ soient beaucoup plus rares ici que dans nos climats. Ce sont les vautours et les aigles qui dominent. Le menu peuple des petits chanteurs mystérieux des buissons me paraît en mino-

' rite. Il y a donc peu de doux gazouillements dans l'air, raah de grandes voix aigres qui semblent chanter une messe des morts, en se moquant de ce qu'elles disent.

En écoutant tout cela, je poursuis et tourmente une idée qui m'a bien souvent frappé dans ces harmonies naturelles que produit le hasard. Le vent, l'eau courante, les portes qui grincent sur leurs gonds, les chiens qui hurlent et les enfants qui crient, toutes ces voix qui sont censées chanter faux, produisent quelquefois, par cela même qu'elles échappent aux règles tracées, des effets d'une puissance et d'une signification extraordinaires. C'est peut-être bien à tort que les musiciens s'en offensent. Dans le faux, il y aurait à choisir, et, si nous n'avions le sens de l'ouïe oblitéré par la convention de la méthode, nous découvririons des beautés inconnues, des expressions souverainement vraies et nécessaires dans des dissonances réputées inadmissibles. Dans ce nombre, il faudrait ranger surtout la fantaisie éolique que ces girouettes rouillées me font entendre en ce moment. Elles pleurent et soupirent, dans leurs folles discordances, avec une énergie dont aucune définition musicale ne saurait rendre le déchirement. C'est quand elles sortent de leurs thèmes possibles, c'est quand je ne trouve plus le moyen de noter leurs vibrations délirantes avec des signes convenus, qu'elles remplissent l'air d'une symphonie fantastique qui ressemble à la langue mystérieuse de l'infini.

Et nous, hélas! dans tous nos arts comme dans toutes nos manifestations de sentiment, nous touchons à la limite du possible avec une effrayante rapidité. Oh! comme je sens cela, maintenant que le sens de l'infini est entré avec l'amour dans mon âme ! Comme je sens que les paroles sont vaines et les expansions bornées ! je n'ose relire ce que je vous écrivais il y a une heure, dans

la crainte d'être indigné d'avoir osé tenter de l'écrire! Et pourtant, mon cœur déborde, et j'ai comme un besoin de crier ma joie aux hirondelles qui passent sur ma tête et aux brises qui couchent les herbes sur les flancs des ruines. Mais je m'arrête, parce que je ne la sais pas, cette langue de l'inlini qui me mettrait en rapport avec, tout ce qui aime et respire dans l'univers. Le langage humain est court et grossier. Plus il s'alambique, plus il est cynique quand il veut raconter l'amour. L'amour! Il n'a qu'un mol, j'aime I et, quand il ajoute j'adore ! il ne sait déjà plus ce qu'il dit. Aimer est tout ; et ce qu'il y a de divin et d'ineffable dans cet acte immatériel de l'union des âmes, rien ne peut l'exprimer en plus ou en moins.

C'est qu'à un certain degré d'intensité de l'émotion, l'esprit rencontre un obstacle qui est comme le seuil du sanctuaire de la vie divine. Tu n'irai pas plus loin! voilà ce qui a été dit au flot de notre passion terrestre; au delà de certains cris de la céleste volupté, tu ne pourras plus rien dire; car tu serais Dieu si tu savais manifester le sixième sens, et il faut rester ce que lu es.

Le soleil baisse, et je n'ai, d'ailleurs, plus le cœur à écrire. Quand l'heure approche où je vais la revoir, je ne me rends plus compte que d'une impatience dévorante. Mais la voilà, je l'entends ouvrir la porte de la cour

Ce n'était pas elle ! C'était un de ces bruits qu'il me faut étudier un à un avec soin pour en découvrir la cause. La grande caserne du fond de la cour laisse pleuvoir ses ardoises, qui, en se détachant avec leurs clous du bois pourri, grattent le toit avant de tomber. — Elle est venue tard : j'ai été bien inquiet. Enfin, la voilà, et, pendant qu'elle met notre couvert, je veux vous dire ce qui se passe dehors à propos de moi.

Olivia et Mariuccia sont revenues de Rome ; c'est pour les attendre et pour me rapporter le résultat de leur voyage que Daniella n'est venue qu'à sept heures. Lord B**' et sa famille sont à Florence et ne rentreront à Rome que la semaine prochaine. La princesse Borghèse est absente aussi ; mais son intendant général , sûr des sentiments généreux de sa maîtresse, a parlé à un personnage puissant qui s'est engagé à paralyser les poursuites en ce qui concerne l'intégrité de mon asile, à la condition que je n'en sortirai pas sans sa permission écrite. Voilà donc un protecteur qui se constitue mon geôlier, et, pour un peu, je serais ici prisonnier sur parole. Mais c'est ma Daniella qui seule exige de moi ce serment. Le cardinal *** se contente de me faire savoir qu'en me tenant caché à Mondragone, je ne cours aucun danger. Il ne répond de rien si j'en sors seulement une heure.

Tout cela m'arrange on ne peut mieux, et je crois bien que, dans l'état des choses, il faudrait beaucoup de sbires et de gendarmes pour me faire quitter ma chère prison.

LA DANIELLA

Moniiiagon?, 18 avril.

Jo suis vraitnonl ici le plus heureux des hommes, et je sens bien que ce sont là les plus beaux jours fie ma vie. Chaque moment augmente ma passion pour celte adorable femme qui, bien réellement, ne respire que pour moi. Cette ivresse d'amour ne sera-t-elle qu'une lune rie miel? Non, c'est impossible, car je ne comprends plus comment j'acce|)lerais la vie si cette ferveur se refi'oiriissait de part ou d'autre. Elle me semble inépuisable. Ce ipii est grand et beau peut-il donc nous lasser? On dit pourtant

qu'il faut un miracle pour que l'amour dure; je crois plutôt qu'il en faut un bien terrible pour qu'il finisse.

C'est une existence bizarre, mais délicieuse pour moi, que celle que je mène ici. Mes dix heures de solitude absolue sur vingt-quatre s'envolent comme un instant, et, loin de m'inquiéter de ce dicton vulgaire que le temps paraît long quand on s'ennuie, je m'aperçois que c'est le contraire absolument qui m'arrive. Les heures que la Daniella passe auprès de moi me semblent longues comme des siècles, parce qu'elles sont remplies d'émotions et de joies indicibles. Je remercie Dieu de l'illusion où je suis que j'ai vécu déjà, avec cette compagne venue du ciel, une éternité de bonheur.

Où je suis seul, je m'occupe et me rends compte des heures qui fuient trop vite pour mes besoins de travail. Quand elle est là, j'entre dans une phase sur laquelle il me semble que la course du temps n'a pas de prise, puisque chaque instant me rend plus vivant, plus épris, plus naïf, plus jeune que je ne j'étais l'instant d'après. Oh oui, oui, nous sommes immortels : l'amour nous en donne la claire révélation !

J'ai mis de l'ordre dans mes journées pour les rendre aussi profitables que possible; nous nous levons à cinq heures, nous déjeunons ensemble, je ?a reconduis jusqu'à la porte du parterre, et je m'enferme; nous avons chacun une clef de cette porte-là. Je cours à mon atelier faire ma palette et peindre, car j'ai esquissé mon tableau, et j'y travaille assidûment. A midi, je prends, sur ma terrasse du casino, ma très-frugale collation. Je fume et lis un peu dans les livres classiques que Daniella m'a apportés de la villa Taverna, où il y a un reste de bibliothèque dans les greniers. Quelques pages chaque jour me suffisent pour retremper ce coin

du cerveau qu'il ne faut pas laisser atrophier. Les choses écrites, bonnes ou médiocres, vraies ou fausses, entretiennent toujours un lien de souvenir ou de raisonnement entre nous et ce non-moi des métaphysiciens qui est encore nous, quoi qu'ils en disent. Je fais ma promenade en continuant mon cigare et mes réflexions sur ma lecture; puis, je travaille d'après nature, jusqu'au moment où le soleil m'avertit qu'il faut rentrer au casino pour faire le ménage avec un soin extrême, en attendant ma Daniella.

J'ai déjà ici toutes mes habitudes et toutes mes aises. J'ai trouvé, dans un coin noir, sous des copeaux, doux fauteuils dorés très-misérables, que j'ai recloué-! et solidifiés, car la surdité du Piinlo me permet décidément de m« servir du marteau, avec un peu de précaution seulement. J'ai rétabli l'équilibre de la table et je l'ai frottée et cirée pour la rendre appétissante. J'ai rendu les vitres claires, et, pour entretenir les fleurs dans le vase de la cheminée, je sais dans quels coins humides fleurissent les iris de velours noir à cœur jaune, et le long de quels murs poussent encore des giroflées d'un beau ton de carmin. Il y a bien cinquante ans que ces plantes n'ont reçu aucune culture; elles sont devenues simples, de doubles qu'elles étaient; mais elles n'en sont ni plus tristes ni moins parfumées. Le réséda de nos jardins pousse ici sur les vieux murs comme l'ortie chez nous. L'asphodèle blanc doublé de vert, qui pousse en quantité dans le parterre, est une espèce magnifique que je n'ai pas rencontrée ailleurs, et que je crois exotique. Elle serait aussi un vestige de l'ancienne culture de ce terrain, maintenant abandonné à lui-même. Le cyclamen, qui ne se plaît que sous les arbres, est plus rare dans ces ruines. Pourtant j'en ai découvert dans ton nid dans la rocaille de la fontaine qui est au bout du parterre, et je les ménage religieusement; j'en sais le compte.

Cette fontaine, la seule qui ait conservé de l'eau vive dans l'inférieur l'Ui château, est l'objet divertissant de mon enclos. Elle est placée sur une sorte de théâtre où l'on monte par un

perron à bas reliefs de mosaïques représentant des dragons, et ■ surmonté de vases ventru-; qui nourrissent une végétation de plantes sauvages assez semblables à des artichauts. Ces vilaines |)lantes sont tout à fait en harmonie avec ces vilains pots. La fontaine est une grande coupe posée sur un gros piédestal et garnie des mêmes gros vases de marbre blanc. Un lit ri'herbes aquatiques Mii-rnontées de petites étoiles blanches d'une fraîcheur exquise, ■ i'est installé au fond de cette vasque, qui occupe le milieu d'une espèce de proscenium d'un faux goût antique. Tout autour sont des niches vides; de leurs personnages mythologiques et dans l'une desquelles l'eau arrive du dehors et remplit un bassin assez vaste, au ras du pavé de mosaïque. Car tout est marbre précieux dans cette futile décoration, et les échantillons de lapis, de porphyre, de jaspe, de vert et de rouille antiques craquent partout sous les pieds. Il y en a, près de la porte, un grand tas destiné à sabler le slradone, et sur ce tas dans un coin du mur, la tête à moitié cachée par les bardanes et les chardons, gît une pauvre bacchante rococo couronnée de raisins. Elle est là, avec son rire pétrifié sur une bouche en cœur, étalant au soleil ses seins nus, tandis que ses jambes, plantées debout à côté d'elle, semblent attendre qu'elle se relève.

Je goûte dans cette captivité, dans cette solitude absolue, des plaisirs que je ne connaissais pas. Ce matin, je regardais au-dessous de moi, par les balustrades de ma terrasse, les enfants de la ferme jouer sur la grande terrasse aux girouettes (le terrazzone), dont l'enceinte ne fait pas partie de mon domaine. J'écoutais

leurs discours, et je me plaisais à l'emphase toute romaine avec laquelle un petit garçon maigre a figure de singe racontait qu'une foison sa vie il avait mangé le cioccolatacXwz le curé de Monle-Porzio. L'histoire de ce chocolat ne finissait pas, et, pour en raviver le doux souvenir, il invitait ses camarades à en prendre ficlivement dans des coquilles que l'on arrangeait en dinefie sur une grande ardoise. Il imitait alors les manières accortes et majestueuses du curé, et pendant une grande heure, au milieu d'un bavardage impossible à suivre, j'entendais le mot de ciocrolata revenir avec une intonation de volupté indéfinissable, les autres marmots savouvourant, en imagination, cette ambroisie inconnue, vantée par leur camarade.

Je me rappelai que j'avais quelques tablettes de chocolat apportées par Daniella, et il me fallutungrandeffort de prudence pour ne pas les leur jeter à travers les balustres. Quelle eût été leur surprise et leur joie de voir tomber à leur pieds cette tuile précieuse, envoyée, certes, par la fée de girouettes I Je crois que j'allais succomber à la tentation, lorsqu'une jeune femme, que je crois être la femme de Fehpone, arriva et les gronda beaucoup d'être si près du cliàleau, exposés, disaitelle, à recevoir sur la tête les pierres et les ardoises qui pleuvaient incessamment. Cette crainte m'étonna un peu, car, de ce côté-là, rien ne s'écroule quand le temps est calme, et l'empressement qu'elle mit à emmener sa marmaille me fit penser qu'elle me savait là, et qu'elle protégeait le mystère qui m'abrite. Pourtant Daniella assure qu'elle ne peut se douter de ma présence.

J'ai compris, en voyant partir ces enfants qui m'amusaient, les joies mélancoliques des prisonniers, le besoin d'entendre le son de la voix humaine et de contempler les ébats des êtres libres;

mais j'ai compris cela seulement par la réflexion, car je suis le ca|iiii le plus docile et le plus satisfait qui existe. Je resterais certes ici toute ma vie avec joie dans les conditions où je m'y trouve. La pensée que Daniella doit infailliblement arrivera une heure fixe fait pour moi de l'isolement une volupté perpétuelle. Je suis la du matin au soir, dans l'attente d'un rendez-vous d'amour, dont je savoure le souvenir en même temps que l'espérance. Ma passion a ses heures de profond recueillement. C'est comi uo une i Jce religieuse méditée dans la solennité d'une vie d'anachorète.

J'écoute aussi avec plaisir des paroles lointaines que m'appor- rient les bouffées du vent, et j'aime à interpréter les situations auxquelles ces lambeaux de conversation peuvent se rapporter. Le chemin des Camaldules à Frascati passe très-près d'ici, et j'entends les bouviers crier après leurs bœufs, et les paysans s'entretenir ensemble à voix haute sur leurs chars à quatre roues. C'est, chaque fois, un petit évéueuieit pour moi, car ces chemins sont peu fréquentés, et ces bruits rares rompent la monotonie des bruits continus de la cascade et des girouettes.

Mais ce qui m'intéresse davantage, c'est ce qui peut arriver à mon oreille et à ma vue du côté de la villa Taverna. La végétation est si épaisse autour de cette résidence, que je n'en aperçois que les toits. Aussi Daniella a-t-elle imaginé de monter à une fenêie en mansarde d'où je peux voir le point blanc de son fichu de tête, et distinguer le signe qu'elle me l.iit à midi, en allant sonner le goûter des gens de la maison. liUe a

LA DANIELLA

ca?sé exprès la corde pour avoir le prétexte d'aller dans ce gre- nier secouer la cloche. Klle aime à pouvoir ra'avertir elle-même

de l'heure de ma collation.

Quelquefois aussi, en allant et venant sous les yeux de ses ouvrières, elle a. aite et frappe son tambour de basque, comme prise d'un vertige de gaieté. Quant le vent vient du couchant, il m'apporte cet appel amoureux qui me fait tressaillir et trembler de bonheur.

Le temps se maintient magnifique, et ce climat est délicieux au moment où nous sommes. Pourtant, il ne faut pas se faire trop d'illusions : c'est à peu de chose près, quant à présent, la température du centre de la France; il y a tout au plus huit jours d'avance sur la floraison des arbres fruitiers, et j'ai laissé la Provence plus avancée, sous ce rapport, que ne l'est la campagne de Rome aujourd'hui. Ce qui trompe la sensation dans ce pays-ci, c'est l'éternelle verdure des arbres à feuilles persis'antes. Dans l'immense parc que j'ai sous les yeux, tout est chênes verts, pins, oliviers, buis et myrtes. Les acres parfums des diverses espèces de lauriers qui abondent à l'état d'arbres en fleur montent jusqu'à moi au point d'être quelquefois incommodes. C'est une très-bonne senteur d'amande amère, mais trop violente. Des milliers d'abeilles bourdonnent au soleil. Le ciel est d'un bleu étincelant. A midi, on se croirait en plein été; mais la mer et les montagnes amènent incessamment des nuages superbes, qui, tout à coup, rendent l'air très-frais. Les oiseaux ne songent pas encore à bâtir leurs nids ; les papillons de ces climats ne sont pas en avance et ne ■ font pas leur arprarilion plus tôt que chez nous. Les châlagniers I et les platanes ne font que bourgeonner ; les taillis de chênes ne songent pas encore à dépouiller leur feuillage sec de l'année dernière. Mon oncle le curé avait donc raison en me disant qu'à Rome les arbres ne poussa i>Ht pas les racines en l'air

ei que notie pays en valait bien un autre. Mais, fût-il ici, il ne pourrait comprendre combien la physionomie du moindre caillou diffère de celle d'un caillou de chez nous. Toute chose a son air particulier, son expression, son accent, sa gamme pour ainsi dire, et je me sens réellement bien loin de la France, bien absent du milieu. qui faisait comme partie de moi-même, bien voyageur, bien surpris, bien badaud et bien intéressé par le moindre brin d'herbe que je rencontre.

Les nuits sont excessivement froides. Heureusement, nous avons découvert, dans certaines salles basses, des lits de charbon, provenant de l'incendie des boiseries ou des meubles du château, lors de l'occupation par les Autrichiens. Nous pouvons donc réchauffer nos petites chambres du casino sans produire de fumée dans les cheminées, et nous avons, dans l'appartement complet dont nous nous sommes emparés, une petite cuisine avec des fourneaux où un fujer de biaise, constamment allumé sous la cendre, nous permet de puiser à toute heure.

Tout cet appartement s'est rempli et meublé, comme par magie, des ustensiles nécessaires à une véritable installation. Daniella trouve moyen d'apporter tous les jours quelque chose, et moi, en furetant dans les appartements du château, je découvre des vases brisés. S. des meubles éclopés ou des débris d'objets d'art, qu'avec quelque réparation, je fais servir au confort ou à l'ornement de notre intérieur.

Je n'ai qu'un souci en tête, c'est la crainte que cette douce existence ne prenne fin trop vite. On n'a aucune nouvelle certaine de mon affaire. Le capucin Cyprien, oncle de Djniella, qui sa la voir tous les jours à la villa Taverna, lui dit que l'on me cherche, et que les carahinieri (ce sont les gendarmes du pays) s'informent

de moi dans tous les environs. On sait que, malgré l'assertion de la Mariuccia, je n'ai pas paru à Tivoli. On a parlé de fouiller les villas, mais on y a renoncé, ce qui ferait croire que mon mystérieux protecteur a agi. Dans tout ceci, j'ignore si la police française a reçu avis de ce qui me concerne. Si cela est, elle me cherche peut-être à Rome pour me donner mes passe-ports et l'ordre de quitter les États romains. J'imagine que ce serait là le parti qu'elle croirait devoir prendre à mon égard : aussi je me garderai bien de réclamer la protection de mon gouvernement en cette circonstance.

Un lait bizarre complique ma situation. Frère Cyprien a oui dire que les agenis de poiice, en furetant dans ma chambre de Piccolomini, d'où la Mariuccia s'était trèsprudeiument empressée de retirer mes bagages, avaient trouvé par terre un petit carré de métal percé de signes cabalistiques. On a demandé à la Mariuccia si cet objet m'appartenait. Elle n'en savait rien; mais, à tout hasard, elle a répondu que cela avait été laissé dans cette chambre par un voxageur qui m'y avait précédé de quelques mois, et dont elle a feint de ne pouvoir retrouver le nom. On n'a pas ajouté tout à fait foi à cette réponse, et on s'ejt empare de l'objet mystérieux, que l'on parait rconnaître pour un signe de ralliement léso.utiunnaire. S'il en est ainsi, j'ai reçu ce signe de la main d'un agent provocateur déguisé en capu-

cin ou capucin pour tout de bon, et je n'aurais pas beau jeu devant le saint-office contre un mouchard de cette espèce.

Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que, deux fois déjà, depuis huit jours que je suis caché ici, j'ai vu ce même moine noir et blanc, que j'avais remarqué dans les ruines de Tusculum, rôder sur le Terrazzone. Ces gens-là entrent partout, et je

ne serais pas étonné qu'il eût fait part de ses méfiances au fermier Felipone, car celui-ci passe de temps en temps sous le casino d'un air inquiet et les yeux atachés sur les balustres, d'où je puis suivre tous ses mouvements. Quant au moine, qui est, je crois, un dominicain ou un individu caché sous le costume de cet ordre, il ne m'a même pas paru examiner le palais. Le plus souvent, il me tournait le dos et semblait contempler le paysage immense que domine la terrasse. .Mais peut-être observait-ilavec l'oreille, et moi, instinctivement, malgré la hauteur d'où je plongeais sur lui, je retenais ma respiration. J'ai demandé à D.iniella si elle l'avait quelquefois rencontré dans les environs. Elle m'a dit ne connaître et n'avoir jamais remarqué aucun dominicain en particulier dans les environs.

Je suis environné ici d'êtres beaucoup moin? inquiétants que ce moine. Ce sont de petits serpents qui ont des pattes, mais si peu de pattes que je ne puis me décider à les runger parmi les lézards. Ils courraient mal avec ces rudiments "de jambes, s'ils ne rampaient en même temps avec beaucoup de prestesse et de grâce. Ce sont de charmants petits animaux tout à fait inoffensifs. J'avais fait connaissance avec eux le jour où j'ai été à Tusculum; le berger Onofrio m'avait appris à les toucher sans crainte. J'ai eu la tentation d'essayer d'en apprivoiser un q'ii me seinblait d'un naturel moins poltron que les autres , mais Daniella. voyant mon goût pour les 'oêtes, m'en a amené une plus aimable et plus utile. C'est une belle chèvre blanche qui me donne d'excellent lait et qui me tient compagnie en broutant à mes côtés pendant que je dessine. Je la soigne comme une personne; et elle parnit se plaire ici, où elle entre jusqu'au ventre dans l'herbe et les fleurs. J'ai, en outre, quatre lapins domestiques dans le parterre, et il est question de m'apporter des oiseaux en cage. Il ne faut pas songer à un

chien, cela aboie; ni à des poules, leur voix nous aUirerait des amateurs qui monteraient à l'assaut pour les voler.

Les scorpions abondent. Dès qu'on soulève une pierre, on en trouve un ou deux, blottis et engourdis dessous. Ils ne sont pas dangereux en ce temps-ci, et on peut les tuer par milliers ; mais personne ne s'occupe de les détruire. Ils ne piquent que lorsqu'on les irrite, et les accidents sont rares, à ce que l'on m'a dit.

Du reste, la rareté des insectes me frappe dans ce pays de jardins. Aujourd'hui, pour la première fois, je vois voler, autour du casino, un papillon qui n'est pas de nos climats. Il est extrêmement joli. Je crois qu'on l'appelle tha'is; mais je n'en suis pas sûr. Je n'ai que la mémoire des yeux. Je connais de vue tout ce qui fleurit ou voltige dans les endroits que j'ai habités quelque temps; je ne retiens aucun nom...

J'en étais là de mon journal lorsqu'il me... Mais je suis encore interrompu, et ce qui m'arrive demande un autre chapitre que je vous écrirai demain, si je puis.

Mondra^ne, 20 avril.

Tout en écrivant, avant-hier, je regardais tranquillement le vol mou et comme indécis du papillon thaïs égaré sur les herbes inodores de la muraille. J'étais sur la terrasse du casino, le dos tourné au portique de Vignole, lorsqu'un léger bruit me fit tressaillir et tourner la tête : Tartaglia était debout derrière moi.

— o Brumières, Brumières, pensai-je, vous me l'aviez prédit! nulle part je ne serai à l'abri de l'espionnage de cet homme!

Un instant, j'eus la pensée de le prendre à bras le corps, sans lui rien dire, et de le précipiter par-dessus la balustrade de la ter-

rasse. Il vit le tremblement convulsif qui contractait mes lèvres, au point de m'empêcher de parler, et pâlit un instant; mais, reprenant vite son audace habituelle :

— N'ayez pas d'idées sinistres, Excellence, me dit-il, vous n'êtes pas trahi; je viens ici avec la clef, voyez, et de la part
^"i K n'vu ! pourquoi ne vient-elle pas elle-même? Il M

"^t:ï";S-'^ï'Excellence Une entorse qu'e.^ a prise en descendant trop vite l'escalier du grand «y^f» '^^ , ' Taverna, où elle va tous les jours sonner pour le dîner des gens de la maison et pour le vôtre surtout ! ^

.- Je veux aller la voir tout de suite, j'y cours!

- Non, non! Il y a des espions dans le parc: vous seriez pris tout de suite. Masolino a des doutes sur sa sœur; il la surveille depuis ce matin, il est à la villa Taverna. Le médecin est venu avec lui : il dit que l'accident de la Daniella "est rien, mais qu'il faut qu'elle reste huit jours sans bouger du lit où Olivia l'a mise et la soigne comme sa propre fille Ne soyez donc pas inquiet; patientez, ou vous vous perdrez en PeTM"; «^ Daniella. Si on vous arrêtait, elle se lèverait, elle maigrirait, elle courrait, dût-elle en mourir. Elle a une lèze que vous ne connaissez pas! Le bon Dieu a voulu que je fusse là où «^ la chose est arrivée, et que, voyant son chagrin, j'aie pu venir à l'oreille : Je sais tout. J'irai avertir notre père, et je le prierai de rester ici et d'être à ses ordres tout le temps que l'on sera retenue par cet accident. Je ferai plus, n'est-ce pas / Bien que vous n'ayez pas en moi la confiance que je mérite, je vous en donnerai mieux que la pauvre fille ne pouvait le

faire; je dérouterais les espions; j'enverrai les carabiniers ou vous n'êtes pas

Je ferai en sorte' que vous soyez ici aussi en sûreté que si vous étiez au château Saint-Ange. „„„„„,ni=

Je n'é.ouais plus Tartaglia que machinalement. Je songea s à Daniella soutirant au moral et au physique. Je craignais la brutalité de son frère envers elle; je voyais les obstacles se dresser entre nous, et la première brèche se faire a notre inaccessible paradis. Je regardais, ébahi et consterne, I insupportable figure du bohémien, que j'étais désormais condamne a attendre"el à désirer, ii la plaie de l'idéale aiiparilion de ma maîtresse. Le seriienta\ait pénélré dans l'Eden.

Et à ma douleur, se mêlait une secrète irrilation. Pourquoi, au lieu d'Olivia, de JIariiiccia ou du frère Cyprien, qui étaient tous trois dans sa confiance, Daniella m'eivoyait-elle cette canaille de Tartaglia, qui m'a toujours lait l'etlel de I espion par excellence? Je ne pensais |ias à lui demander comment, iinsi qu'il le prétendait, il avait pu, d'avance, savoir notre secret. Je pen^ai-saux premières confessions deniamaitresse, nie racontant, avec une humble candeur, que le pieraier homme qui lui avait parlé d'amour et causé quelque vertige, celait ce même bandit ii fiizure de polichinelle. Elle ne le lui avait jamais avoué; il ne l'avait peul-ère pas deviné. Elle avait rougi, elle avait ri de sa propre folie. Elle eu riait encore, elle le trouvait affreux, elle le savait libertin ; mais elle avait conservé pour lui de l'amitié, disait-elle, et une sorte d'estime relative que je ne comijrenais pas et dont je lui aurais volontiers fait reproche, si, depuis les jours de notre ivresse, j'eusse pu me rappeler le niim et l'existence de ce drôle. Cette estime surprenante étail donc bien plus grande que je ne m'en étais

avisé, puisqu'elle allait jusqu'à la confiance la plus absolue, jusqu'au secret le plus intime.

Et voilà que notre bonheur idéal avait un confident, un commentateur, une sorte de témoin! Et quel témoin! le plus salissant de tous ceux qu'on pouvait choisir I Tout me semblait dévoilé et profané maintenant. Un flot d'amertume contre ma divine Daniella se mêlait donc à la douleur d'être si brusquement et si tristement séparé d'elle. Je sentais mon ciel s'obscurcir, mon enivrement se glacer, et des larmes, dont jo n'avais pas conscience, couler sur mes joues, pendant que le Tartaglia- Benvenuto m'exposait avec aplomb et volubilité, tous les motifs de consolation que je devais puiser en lui.

— Allons, dil-il en saisissant et en baisant la main dont j'étais tenlé/de le souffleter, voilà que le chagrin vous prend et que vous pleurez comme une femme! Soyez un homine, mossiou I Ceci n'est rien et passera vite. Je vois que vous aime/, follement cette petite fille. Vous avez bien tort, pouvant prétendre encqre à un si beau mariage... Mais ne vous fâchez pas! je ne dis rien. Il faut, quand le diable nous tient, le laisser taire, et je sais bien que si l'on contrariait votre opinion du moment, on la ferait durer plus qu'elle ne doit raisonnablementdurer. Ne craignez donc pas que je vous dise du mai de la petite stiratrice. D'abord, il n'y a pas de mal à en dire : c'est une fille aimable et que j'ai lailli aimer, moi qui vous parle.

Pour le coup, je perdis patience, et sentant que j'allais me porter à quelque stupide fureur, je me levai et courus m'enfermer dans ma chambre. Là, je lâchai de soitir de l'étourdissement oii toul ceci m'avait jeté. Je parvins à me calmer el à raisonner ma

situation. La première pensée qui eut dû se présenter d moi, c'est que Tartaglia me trompait; c'est qu'il

avait dérobé la clef du parterre à Daniell; i évanouie. Je ne pouvais malheureusement pas douter d'un accident quelconque arrivé à cette chère créature, car l'heure du dîner était passée et elle n'était pas là. Donc, Tartaglia était un espion chargé de découvrir le lieu de mon refuge; il avait procédé par indueliui, ^le hasard avait pu l'aider. On allait venir m'arrêter, ou bien, si la protection d'un certain cardinal était réelle et souver.iine à Mon-dragone intrn muros, on avait déjà coupé les communications enire Daniella et moi, el on se proposait de me prendre par lamine.

— Eh bien, cela ne sera pas nécessaire, pensai -je; la chose impossible pour moi, c'est d'ignorer dans quelle situation est Daniella, A tout risque, j'irai à Taverna dès que la nuit sera sombre. Je viendrai à bout de la voir ; je lui laisserai toul ce que je possède, à l'exception de ce qu'il me faut pour fuir, et jo fuirai. J'irai l'attendre hors des Etats de l'Église, pour l'épouser et l'emmener en France.

Je commençai donc par m'assurerdela solidité de ma canne à t'Ste de plomb, car j'étais résolu à me défendre en cas de surprise. Je mis mon argent sur moi, dans une ceinture ad hoc. Je fis un petit paquet du linge le plus strictement nécessaire, et de l'album qui contient ce récit. Je pris en guise de passeport, au besoin, divers papiers pouvant constater mon identité auprès des autorités françaises. Je m'enseloppai de mon caban qui est presque à l'épreuve de la balle, et, résolu à braver toutes choses, je me dirigeai vers la porte de mon appartement qui communique avec l'intérieur du palais.

Mais au moment où je posais la main sur la serrure, on frappait à cette porte. Je m'arrêtai indécis.

— Si l'on vient me prendre, pensai-je, je sais le moyen de fuir, au moins de cette chambre.

El je me hâtai de sortir par l'autre porte et d'attacher à un balustre de la petite terrasse, la corde à nœuds que j'ai faite avec celle qui liait ma malle, et qui peut, avec quelques chances de succès, me faire descendre jusqu'au lei-razzone. Je me hâtai, pensant que l'on allait enfoncer la porte ; mais on se contentait de frapper doucement et discrètement. J'entendis même, en revenant au seuil de ma chambre, la voix piteuse de Tartaglia qui me disait :

— Eh! mossiou ! c'est votre dîner qui va se refroidir. Ne vous méfiez donc pas de moi !

Ce pouvait être un piège, mais la crainte du ridicule l'emporta sur ma prudence. Si Tartaglia ne me trahissait pas, mes précautions étaient absurdes; s'il venait avec des estafliers, il y avait autant de chances de salut à me frayer résolument un passage au milieu d'eux à coups de casse-tête, qu'à me risquer le long de la corde, exposé au feu de quelque ennemi caché sous ma terrasse.

J'ouvris donc, l'arme au point, et ne pus m'empêcher d'avoir envie de rire en voyant Tartaglia assis par terre devant la porte, avec un plat couvert entre ses jambes, et attendant avec résignation mon bon plaisir.

— Je vois bien ce que c'est, dit-il en entrant courtoisement, sans oublier de jeter sous son bras son béret crasseux; vous croyez que je suis un cocpiin'? Allons, allons, vous en reviendrez

sur mon compte, mossiou l'ingrat I Voilà du macaroni que j'ai préparé dans votre cui:;ine, car je conni-iis les êtres de longue date, et je me pique de vous faire mieux diiier que jamais n'aurait su l'imaginer la Daniella. La pauvre fille ! elle n'a jamais eu le moindre goût pour la cuisine, tandis que moi, mossiou, j'ai le génie du vrai cuisinier, qui consiste à faire de rien quelque chose, el à trouver le moyen de bien nourrir ses' maîtres au milieu d'un désert.

Le plat fumant qu'il posait sur la table donnait un_ tel démentiamessuppositions, que je me trouvai toul honteux. Certes, depuis une heure qu'il était au cœur de ma forteresse, il aurait eu mieux à faire, s'il eût voulu me livrer à mes ennemis, que de s'occuper à me préparer an macaroni au parmesan.

Je suis sobre comme un Bédouin; je vivrais de dattes et d'une once de farine, et, depuis huit jours, je me nourris de pain, de viandes fioides et de fruits secs, ne voulant pas souffrir que Daniella perde, à me faire des ragoûts et des soupes, le temps qu'elle peut passer à mes côtés. Pourtant la jeunesse a des instincts de voracité toujours prêts à se réveiller, et l'air vit de Moiidragono aiguise terriblement l'ajipétit. Je ne saurais donc affirmer que, malgré mon chagrin, mes agitations et mes dangers, la vue et l'odeur de ce macaroni brûlant me fassent précisément désagréables.

— Mangez, disait Tartaglia, et ne craignez rien. La Daniella ne mourra pas pour une entorse. Quand je l'ai laissée, elle ne soutiendrait déjà plus que du chagrin d'être séparée de vous. La première chose qu'elle me demandera quand je la verrai, ce soir, c'est si vous avez consenti à dîner, à ne pas vous désoler et à prendre en patience son mal et votre ennui.

LA DAMELLÂ

— Ah! mon ennui, qu'importe? Mais son mail Et ce frère qui la menace! Est-ce vrai? tout ce flue lu m'as dit?

— C'est vrai, Excellence, vrai comme voilà un bon macaroni ; mais les menaces de l'ivrogne Masolino, la Dimiollay est habituée et s'en moque. 11 a beau se douter de quelque chose, il ne sait rien, il ne peut rien savoir. Et, d'ailleurs, s'il voulait maltraiter la pauvrete, les gens de la villa Taverna ne le souffriraient pas. 11 a beau rôder dans le parc, s'il ne vous rencontre pas, il ne peut rien prouver contre elle.

— Prouver! elle serait donc impliquée dans mes contrariantes affaires, si l'on supposait qu'elle a des rapports d'amitié avec moi ?

— Eh ! mais oui, Excellence. Vous faites partie d'une société secrète...

— Cela est faux.

— Je le sais bien ! mais on le croit ; et Daniella, si son frère la dénonçait, comme votre complice, au provincial des dominicains, ou seulement au curé de sa paroisse, comme mauvaise chrétienne, amoureuse d'un hérétique et d'un iconoclaste, pourrait bien aussj tâterde la prison.

— Ah! ciell je serai prudent, je me soumets! mais ne rae troinpes-lu pas?

— Eh pourquoi vous tromperais-je, vous que je voudrais conserver comme la prunelle de mes yeux pour de meilleures destinées?

Je m'étais assis et me laissais servir par lui, lorsqu'au milieu de ses protestations de dévouement, j'entendis secouer à ma fenêtre le petit grelot de la chèvre, dont nous avons fait une espèce de sonnette, Daniella et moi, au moyen d'un système de Ocelles qui longent le mur du parterre.

— Tiens! m'écriai-je en me relevant, tu es un indigne coquin ! Tu as menti, grâce au ciel ! Voilà la Daniella !

— Eh ! non, viossiou ! dit-il en se disposant à aller ouvrir ; c'est l'Olivia, ou bien c'est la Mariuccia qui vient vous donner des nouvelles de sa nièce.

J'étais si impatient d'en recevoir de vraies que, sans m'inquiéter davantage de Tarlaglia, je m'élançai, je franchis comme une flèche la longueur du parterre, et ouvris la porte du dehors sans aucune précaution. Ce n'était ni Mariuccia ni Olivia, mais bien le frère Cyprien, qui se glissa rapidement par la fente de la porte avant que j'eusse eu le temps de l'ouvrir toute grande et qui la repoussa derrière lui en me faisant signe de tirer les gros verrous.

— Silence! me dit-il à voix basse; j'ai pu être suivi malgré mes précautions!

Nous avançâmes dans le parterre, et il me parla d'une manière assez embrouillée : c'est sa manière. Ce que je compris clairement, c'est que le jardin était occupé, non pas ostensiblement, mais très-certainement par des gens de la police, et que le capucin courait des risques en venant me voir.

— Allons chez vous, dit-il; je vous parlerai plus librement. Quand il fut seul avec moi dans le casino, il me confirma le récit de Tartaglia. L'entorse de Daniella n'avait rien d'inquiétant, mais

exigeait le plus complet repos. Son frère, installé chez les fermiers de la villa Taverna, avait l'œil sur la porte et sur les fenêtres de sa chambre. Je devais renoncer à la voir jusqu'à nouvel ordre. Elle exigeait de nouveau ma parole d'honneur qu'à moins d'être poursuivi jusque dans l'intérieur de Mondragone, je m'y tinsse enfermé et tranquille.

— Donnez-moi cette parole, mon cher hère, dit le capucin, car elle est capable de tout risquer et de venir ici en se traînant sur les genoux.

— Je vous la donne, m'écriai-je ; mais ne peut-elle m'écrire? —
- Llle le voulait, j'ai lefuié de me cliarger de sa lettie. Je

pouvais être arrêté ei. fouillé. C'était nouspeidre tous. Voyons, calmez-vous, et causons ; mais donnez-moi quelque chose à manger, car c'est l'heure de mon souper, et j'ai une belle trotte à faire pour regagner mon couvent.

Je me hâtai de servir le bonhomme, qui dégusta sa part de macaroni avec un appétit remarquable. Tout agité qu'il était, je vis qu'il prenait grand plaisir à manger, et cela me gênait beaucoup pour obtenir des réponses nettes aux mille questions que je lui adressais. Le pauvre liomme n'est peut-être pas gourmand, mais il est affamé. Ce fut bien pis quand Tartaglia, que j'avais oublié, reparut avec un jeune esturgeon cuit au vin, et un plat d'artichauts frits dans la graisse. Il n'y eut plus moyen de tirer du moine un mot de bon sens, et, pendant plus d'une heure, il fallut me résigner à le voir engloutir ces mets, et à manger moi-même pour satisfaire Tartaglia, que je ne pouvais plus regarder comme un ennemi, et dont le dévouement méritait mieux de moi que des soupçons et des rebuffades.

Ma situation devenait de plus en plus étrange avec ces hôtes riou\eaux. Mon chagrin et mon inquiétude se heurtaient aux contrastes d'un appétit de capucin qui prohtait d'une rare

circonstance pour s'assouvir, et d'une servilité de valet comique dont, en ce moment, l'unique préoccupalioit était de me prouver ses talents culinaires.

— Slangez, mangez. Excellence, me disait-il; vous aurez du café succulent pour digérer, car la Daniella m'a dit : s Surtout, soigne-lui son café; il n'a pas d'autre gourmandise. »

Ce détail était si bien dans les habitudes de gâterie féminine de Daniella, que je me rendis tout à fait à la sincérité de Tartaglia, attestée d'ailleurs par la confiance et l'espèce d'amitié que le capucin lui témoignait. Il me restait bien une épinedans le cœur, en songeant que celte amitié était réelle et sérieuse chez Daniella, et je me sentais profondément humilié, non pas d'accepter les services de cet homme (je pouvais les payer un' jour), mais de le voir immiscé dans les secrets de cœur de Daniella, et comme initié aux mystères de mon bonheur.

Je ne pus me retenir d'en témoigner quelque chose à frère Cyprien.

— Vous n'étiez donc pas là quand elle a fait cette chute? lui demandai-je pendant que Tarlaglia allait chercher le café.

— Eh! vraiment, non, dit-il; mais, quand même j'y aurais été, ce n'est ni moi, ni Olivia, ni ma sœur Mariuccia qui aurions pu nous charger de veiller sur vous et de vous empêcher de mourir de faim. Ces deux femmes sont trop surveillées dans ce moment-ci; et, quant à moi. je suis un pauvre homme trop assujetti à la

rè^le de son ordre. Cniyez-moi, Tartaglia est l'ami qu'il vous fallait, et il ne sera jamais arriété en venant vous voir, lui!

— Ah! ah! et pourquoi cela?

— Je ne sais pas, mais c'est ainsi. Tout le monde le connaît, et il est bien avec tout le monde.

— Même avec la police?

— Eh! chi lo sa\ répondit le moine, du même ton que prenait sa sœur Mariuccia quand elle voulait dire : « Ne m'en demandez pas davantage, je ne veux pas le savoir. »

Tout en prenant le café, j'essayai de me distraire de mes pré-occupations en faisant la conversation avec ce moine. Je fus surpris de sa nullité et même de sa stupidité. D'après les avertissements qu'il avait su donner à sa famille à propos de moi, et d'après la visite généreuse qu'il me laissait en ce moment, je devais le croire pi'-nétrant, hardi et actif. Rien de tout cela! Il est ignorant, timide et paresseux. En outre, il est dépourvu de toute notion, même élémentaire, sur quoi que ce soit au monde, et complètement abruti par la règle de son ordre et par la mendicité. C'est pourtant une bonne et douce créature, qui n'a conservé de facultés aimantes que pour sa sœur et pour sa nièce, et qui, malgré la sincérité de sa dévotion, manquera tant qu'elles voudront à l'esprit de corps monastique pour les servir et les obliger ; mais son ineptie doit rendre son assistance à peu près nulle. Sa cervelle est une tête de pavot percée de trous, par où, depuis longtemps, le vent a fait tomber toute la graine. Il n'a ni ordre dans les idées, ni mémoire, ni lucidité sur aucun sujet. Il sait à peine le nom, l'âge et la profession des êtres avec lesquels il se trouve en relations fréquentes, et quand, par hasard, il s'en sou-

vient, il en est si enchanté qu'il répète son dire cinq ou six fois avec une complaisance hébétée. Quant à la nature qui l'environne et dont il vante, à tout propos, la beauté et la fertilité par un phrase banale stéréotypée, il les voit à travers un crêpe, et ne distinguerait pas, j'en répons un chardon d'avec une rose. Uien de particulier ne frappe cette organisation énioussée, très-inférieure à celle du paysaii le plus fiévreux et le plus indolent de la Campagne de Rome. En fait de religion, il est impossible de savoir s'il a la notion de Dieu à quelque degré que ce soit. Il parle chapelle, reliques, cierges, offices et chapelet; mais je ne crois pas qu'au-dessus du matériel du culte, il ait une idée, un seutiment religieux quelconques.

Quant à la société religieuse et politique de son pays, ce sont lettres closes pour lui. h confond dans la même soumission béate et souriante tout ce qu'il peut avoir de respect et de foi pour le pape de 1848 et pour le pape d'aujourd'hui; et nonseulement il approuve et bénit le pape passant d'un système au système opposé, mais encore il admire et bénit, parmi les princes de l'Eglise, les plus ardents ennemis de tout système émanant du pape. Pourvu qu'on soit cardinal, évêque ou seulement abbote, on est un personnage nimbé, qui l'éblouit et le subjuge. Biei, on ne peut rien tirer de lui, et Dieu sait bien ijue je ne voulais en tirer autre chose que des renseignements a mon usage sur ma situation personnelle ; mais cela même fus impossible : tout aboutissait à cet éternel Chi lo sa? qui est arrivé à rae porter sur les nerfs. Mesquestions l'etiiaaienl; il ne les comprenait même pas. Il ne savait pas si le cardinal a\ait agi réellement; il ne savait pas si mon ali'aire était pour- ^ul\ie au civil Ou au religieux, si j'avais allaire au giudice processante, juge d'instruction du pays, ou à l'inqmsitmr de droit,

LA DAN'FELLA

président du tribunal ecclésiastique, ou enfin au saint-office proprement dit; car ces trois juridictions fonctionnent tour à tour et peut-être simultanément dans les poursuites politiques, civiles et religieuses. Or, dans ce pays-ci, l'accusation portée contre moi peut être envisagée sous ces trois faces.

Quand je vis que mes questions étaient superflues, j'engageai Tartaglia à reconduire le capucin à son couvent ; mais celui-ci, pris de terreur, refusa de sortir avant deux heures du matin.

— A l'heure qu'il est, dit-il (il était dix heures), mon couvent est fermé, et il ne sera rouvert que lorsqu'on sonnera matines. Ne vous inquiétez pas de moi ; je m'éveillerai de moi-même à ce moment-là; je vais m'étendre sur votre lit et faire un somme.

Cette proposition me révolta, car le bonhomme était d'une malpropreté classique. Tartaglia m'en préserva en lui disant qu'il ne fallait pas risquer d'être surpris dans ma chambre, et il l'emmena coucher dans le cellier à la paille, où, en cas d'événement, il pourrait se tenir coi et n'être pas découvert.

Hondragone, 30 avril.

Comme il m'eût été impossible de dormir, j'enlevai le souper et le donnai de l'air à ma chambre, puis je m'enfermai et rallumai la bougie afin de tromper l'inquiétude et la tristesse en reprenant ce journal. Mais je n'avais pas écrit une ligne que l'on frappa de nouveau à ma porte. Un pareil incident m'eut bouleversé hier, lorsque je me sentais seul au monde avec Daniella, Aujourd'hui que je ne l'attends plus et que toutes mes précautions pour conjurer le destin seraient à peu près inutiles, je me sens préparé à

tout el déjà habitué à celle vie d'éventualités plus ou moins sérieuses.

Je répondis donc : « Entrez! » sans me déranger.

C'était encore Tarlaglia.

— Tout va bien, mossiou! me dit-il. Le capucin ronûe déjà dans la paille, el tout est tranquille au dehors. Je vais vous SOI. ...lier una felicissima notie, el faire moi-même un somme. Je sortirai avec fra Cipriano à l'heure de matines, el pourrai revenir avant le jour avec vos provisions de bouche pour la journée. C'est le moment où les plus éveillés se sentent fatigués, el où l'on peut espérer de tromper la surveillance.

— Tu crois donc que, réellement, les jardins sont occupés par la police ; le moine n'a pas rêvé cela?

— Il n'a pas rêvé, ni moi non plus. Rien n'est plus certain.

— Avoue-moi que tu en es toi-même, de la police?

— Je ne l'avoue pas, cela n'est pas; mais, si cela était, vous devriez en remercier le ciel?

— Tu pourrais donc en être et ne pas vouloir me livrer?

— On peut tout ce qu'on veut, amico mio, et quand on est à même de servir plusieurs maîtres, c'est le cœur et la conscience qui choisissent celui qu'on doit protéger contre les autres. Ah! mossiou, cela vous semble malhonnête, el vous riez de tout! Mais vous n'êtes pas Italien, el vous ne savez pas ce qui' \;n!i un Italien! Vous êtes d'un pays où toutes choses sont réglées par une espèce de droit apparent qui enchaîne la liberté du cœur et de l'esprit. Chacun pense à soi, chez vous autres, el chacun se sent

ou se croit en sûreté chez lui. C'est cela qui vous rend égoïstes et froids. Ici, où nous avons l'air d'être esclaves, nous travaillons en-dessous de la légalité, et nous faisons ce que nous voulons pour nous et pour nos amis. L'obligation de se cacher de ce qui est bien comme de ce qui est mal, fut pousser des vertus que vous apprécierez pkis tard : le dévouement et la discrétion. Vous devriez croire en moi, qui vous ai déjà rendu de grands services et qui vous en rendrai encore.

— Il est vrai que tu m'as fait traverser à cheval la campagne de Rome pour venir ici...

— Le dimanche de Pâques? En cela j'ai eu tort. J'aurais dû inventer quelque chose de mieux et vous empêcher de quitter Rome ! .Mais j'ai de la faiblesse pour vous, et je vous gâte comme un père gâte son enfant.

— Alors, mon tendre père, quels sont, en dehors de la présence ici en ce moment et du très-bon illicite que tu m'as servi, les autres bienfaits dont j'ai à te récompenser?

— Nous parierons de récompense plus tard. Pour le moment, sachez que tous les avertissements et renseignements que la Daniella et la Mariuccia t'en ont reçus à temps pour vous faire cacher, et pour soustraire vos états aux recherches, viennent de moi, et non de ce capucin, qui est une huître au soleil.

— De loi? J'aurais dû m'en douter? Mais pourquoi m'a-t-on dit les tenir du capucin?

— C'est la Daniella qui vous a dit ça? Je comprends! Elle sait que vous vous méfiez de moi. Heureusement, elle n'est pas

comme vous ; elle m'estime, elle sait qui je suis... sous tous les rapports! Car si, dans le temps, j'avais voulu abuser de son innocence... mais je ne l'ai pas voulu, vwssiou!

Il s'arrêta, voyant qu'il rouvrait ma blessure, et que, lié par la reconnaissance qu'il me fallait lui devoir, je résistais avec peine à l'envie de le jeter à la porte. Je crois que le drôle sait le défaut de la cuirasse et qu'il se venge ainsi, par le menu, du peu de cas que je fais de lui. Mais il est poltron en face de moi, et le moindre froncement de sourcil coupe court à ses vellités de représailles.

Il détourna la conversation en essayant de me parler de Medora.

— On dit à Rome, reprit-il, qu'elle est allée à Florence pour épouser son cousin ; mais je sais qu'il n'y a rien de vrai. Elle ne l'aime pas.

— Comment sais-tu cela, maintenant que la Daniella n'est plus auprès d'elle pour le révéler ses pensées?

— En ! mon Dieu! je le sais par niilord B""*, qui croit être bien réservé, et à qui je fais dire tout ce que je veux... après diner.

— Et comment sais-tu ce qui me concerne dans l'affaire de l'image de la madone?

— Vous allez me dire encore que je suis dans la police? Cela n'est pas ! mais on a des amis partout. Je sais tout ce qui vous concerne, et bien plus de choses que je ne vous en dis.

— Il faudrait cependant, si lu as tant de zèle pour moi, me mettre à même de lutter contre mes ennemis.

— Cela viendra en temps et en lien ; rien ne presse. Mai vous êtes fatigué, mossiou! Comme on ne sait jamais ce qu peut arriver, vous feriez bien de dormir un peu el de vous tenir en force et santé devant les événements

J'étais fatigué, en effet. La brusque tr.msition de ma belle vie de roman el d'amour à ce nouvel étal de choses déplaisantes m'avait accablé comme si je fusse tombé matériellement au fond d'un abîme.

— Voulez-vous que j'emporte la clef de votre chambre? dit Tartaglia d'un ton léger, en me souhaitant le bonsoir.

La question était grave : il pouvait s'être chargé de me faire empoigner sans bruit, el de manière à laisser croire à mon protecteur que je m'étais rendu de bonne grâce, par ennui de la solitude. Jusque-là, il m'avait vu disposé à vendre ma liberté le plus cher possible. S'il me trahissait, il devait vouloir me surprendre endormi.

Mais, comme je vous l'ai dit, j'étais déjà las de me méfier (H de me préserver d'événements que je n'ai pu promettre à Daniela d'éviter, et d'ailleurs, si je devais être vendu par Tarlaglia, je trouvais une sorte de plaisir amer à pouvoir dire un jour à ma maîtresse imprudente : « Voila l'effel de votre amitié pour ce coquin. » Si, au contraire, le coquin était loyal envers moi, je lui devais réparation formelle de mes injustices.

— Prends la clef, lui dis-je, et bonne nuit I

Il me parut enchanté de celle réponse. Ses yeux de Scapin brillèrent soit d'une joie de chat qui happe sa proie, soit de reconnaissance pour mon bon procédé.

— Dormez en paix, Excellence, me dit-il, et sachez que personne au monde ne viendra vous troubler! Il y a défense absolue d'entrer ici, où l'on sait que vous êtes et où vous voyez qu'on vous laisse tranquille.

— On le sait donc positivement? Tu ne me l'avais pas dit!

— On le sait positivement. Excellence ! et on espère que vous ferez une tentative d'évasion, ce qui serait une imprudence et une folie. On croit que vous serez chassé du gîte par la faim; mais ils ont compté sans Tartaglia, ces bons messieurs!

Il prit mes habits et se mit à les broser dans l'alcôve. J'étais si fatigué, que je m'en dormis à demi, au bruit de sa vergette.

Je m'éveillai au bout d'une heure, et je vis mon drôle assis devant mon feu, occupé à lire tranquillement, et se chauffant les pieds, l'album qui contient ce récit depuis le jour de Pâques. (Vous avez dû recevoir tout ce qui précède; je vous l'ai envoyé de Rome, ce jour-là, par Brumieres, qui a un ami à l'ambassade française.)

En voyant ce coquin feuilleter mon journal et s'arrêter sur quelques pages qui semblaient l'intéresser, je fus sur le point de me lever pour lui adresser à l'improvise une grêle de soulèvements. Si j'eusse eu cette réflexion lue en tête :

LA DANIELLA

— S'il est; comme je n'en peux guère douter, de là police, il va me convaincre que je n'ai pas la plus petite préoccupation politique, et mon principal moyen de salut est dans ses mains. Laissons-le faire.

Il y avait, d'ailleurs, dans la tranquillité de sa lecture, quelque chose qui me rassurait sur ses projets immédiat-; ; il n'avait nullement l'air et l'attitude d'un homme qui se dispose à un coup de main. Tout à coup, il fut pris d'un fou rire qu'il contint pendant quelques instants en se tenant le ventre, et qui linit par éclater. C'était un motif suffisant pour m'éveiller ostensiblement. Je me soulevai sur mon lit et le regardai en fñce. Le rire se figea sur sa figure burlesque. Ce fut une scène muette comme dans les pantomimes italiennes.

Son premier mouvement avait été de cacher l'album ; mais, voyairt qu'il était trop tard, il prit bravement son parti.

— Mon Dieu, mossjfiu, s'écria-t-il, que c'est donc joli et amusant de se voir raconté comme ça jour par jour et mot pour mot! Je vous demande bien pardon si j'ai été indiscret; mais j'aime tant les arts, qu'en voyant là votre album, je n'ai pas pu résister à l'envie de l'ouvrir ; je croyais y trouver des dessi ns, dts vases du pays, et pas du tout, le nom de Tartaglia m'est sauté aux yeux. Ça m'est égal, mossiou, d'être là dedans trait pour trait; Tartnglia n'est pas mon vrai nom, pas plus que Benvenuto, et ça ne peut pas me compromettre. Et puis vous avez tant d'esprit et vous dites si bien les choses, que je suis content de me les rappeler comme ça en détail, telles qu'elles se sont passées. Oui, voilà notre promenade de nuit sur les chevaux de la Medora, et toutes mes paroles, comme je vous les disais, sur les brigands, sur l'illumination de Saint-Pierre et sur la manière habile dont je vous ai forcé à vous servir de ces chevaux dérobés par moi pour la circonstance. Avouez, mossiou, que \ous avez beau vous métier de moi, vous êtes content de reconnaître que je ne suis pas un engourdi ni un imbécile?

— Comme tu es charmé de mon opinion sur ton compte, tout est pour le mieux, et nous sommes satisfaits l'un de l'autre, n'est-il pas vrai?

— Excellence, je vous l'ai dit, s'écria-t-il avec conviction en se levant, et je ne m'en dédis pas, je vous aime ! Vous me traitez de canaille et de gredin en écrit et en paroles; mais, avec la certitude d'avoir un jour votre amitié comme vous avez la mienne, je prends tous ces mots-là pour des facéties qu'on peut se permettre. entre amis.

— A la bonne heure, ami de mon cœur! A présent, tu es bien sûr que je ne conspire pas contre le pape, et tu voudras bien ne plus toucher à ce que j'écris, à moins qu'il ne te plaise recevoir...

, — Bahl vous menacez toujours et ne frappez jamais. Vous êtes bon, Excellence, et jamais vous ne maltraitez un pauvre homme qui n'aime pas les querelles et qui vous est attaché. Pour moi, je ne me repens pas d'avoir lu tout ce qui vous est arrivé dans ce pays, et surtout l'histoire étonnante de ce maudit petit carré de fer-blanc que l'on a trouvé dans votre chambre à Piecolomini. C'était là une chose qui me tourmentait bien. Comment diable, me disais-je, a-t-il pu se procurer cette chose-la? Et quand on l'a reçue, comment est-on assez étourdi pour la laisser traîner?

— C'est donc bien précieux ?

— Non, mais c'est dangereux.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un signe de ralliement ; vous l'avez bien deviné, puisque vous l'avez écrit.

— Un ralliement politique?

— Eh ! chi lo sa ?

— Qui le sait? Toi!

— Et pas vous, je le vois bien! Allons, pensez que c'est un agent provocateur qui vous a fait prendre cela; moi, je dis que c'est un ennemi personnel.

— Qui? Masohno ?

— Non, il n a pas assez d'invention pour ça ; et, d'ailleurs, pour oser revêtir un habit de dominicain, il faut être plus [tiilégé qu'il ne l'est; c'est un ivrogne qui ne fera jamais son l'i.L'iiiiin. Avez-vous vu la hguie de ce faux moine?

— Oui, si c'est le même que j'avais remarqué à Tusculum ; mais je n'en suis pas certain.

— Et celui qui vient rôder par ici depuis quelques jours ? — C'est celui de Tusculum, j'en suis presque sûr.

— Et vous recoiiiiailriez sa figure ?

— Oui, je crois pouvoir l'allirmer.

— Faites-y bien iftention si vous l'apercevez encore, et méliez-vous! Est-ce qu'il est grand?

— Assez.

— El gros?

— Aussi.

— Ahl s'il est gros; ce n'est pas lui.

— Qui. lu

— Celui que je m'imaginai; mais nous verrons bien; il faudra que je découvre ce qui en est. Allons, dormez, Excellence. Tartaglia veille.

Il sortit en prenant la clef, et je me rendormis.

Je m'éveillai comme d'habitude, à cinq heures. Un instant je cherchai ma compagne à mes côtés. J'étais seul, je me souvins. Je soupirai amèrement.

Je m'habillai et donnai, de ma terrasse, un coup d'oeil aux environs. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je ne vis pas une âme. J'entendis seulement quelques bruits lointains du départ pour le travail des champs. Tartaglia vint à six heures m'apporter des côtelettes et des œufs frais. Il avait un air soucieux qui m'effraya.

— Daniella est plus malade? m'écriai-je.

— Non, au contraire, elle va mieux. Voilà une lettre d'elle. Je la lui arrachai des mains.

« Aie confiance et patience, me disait-elle. Je te reverrai, j'espère, dans peu de jours, malgré les obstacles. Ne sois pas de Mondragone, et ne te montre pas. Espère, et attends celle qui t'aime. »

— Elle me prescrit de ne pas me montrer, dis-je à Tartaglia, et tu m'assurais pourtant que l'on me sait ici !

— Ah ! mossiou, répondit-il avec un geste d'impatience, je ne sais plus rien. Ne vous montrez pas, ce sera toujours plus prudent ; mais il se passe des choses que je ne peux plus

m'expliquer... Aussi, je me disais bien : « Pourquoi se donner tant de soins pour s'emparer de ce pauvre petit artiste qui ne peut point passer pour dangereux ? Il faut qu'il serve de prétexte à autre chose .. » et il y a autre chose, mossiou, ou bien l'on s'imagine qu'il y a autre chose.

— Explique-toi !

— Non ! vous n'avez pas de confiance en moi.

— Si fait! j'ai confiance en toi aujourd'hui ; j'ai été à fa merci toute cette nuit, j'ai dormi tranquillement ; je suis persuadé que tu ne veux me faire arrêter ni dedans ni dehors ; parle !

— Eh bien ! mossiou, dites-moi : êtes-vous seul ici ?

— Comment? si je suis seul à Mondragone ? Tu en doutes?

— Oui, mossiou.

— Eh bien, lui répondis-je, frappé de la même idée, si tu m'avais dit cela le premier jour de mon installation, j'aurais été de ton avis. Ce jour-là et la nuit suivante, j'ai pensé que nous étions deux ou plusieurs réfugiés dans ces ruines ; mais voici le huitième jour que j'y passe, et, depuis ce temps, je suis bien certain d'être seul.

— Eh ! eh I voilà déjà quelque chose. Quelqu'un de plus important et de plus dangereux que vous a passé par ici ; on le sait, on croit qu'il y est encore, et, si on vous surveille, c'est par-dessus le marché, ou parce que l'on vous suppose affilié à cette personne ou à ces personnes... car vous dites que vous étiez peut-être plusieurs ?

Oh I cela, je le dis au hasard, et je peux fort bien te

raconter ce qui m'est arrivé. J'ai cru entendre marcher dans le Pianto.

— Qu'est-ce que c'est que le Pianto f

— Le petit cloître...

Je sais, je sais ! Vous avez entendu ?...

— Ou cru entendre le pas d'un homme.

— D'un seul?

— D'un seul.

— Et après ?

Après ? Pendant la nuit j'ai entendu, oh 1 mais cela trèsdistinctement, jouer du piano.

— Du piano? dans celte mesure? Ne rôviez-vous pas, mossiou ?

— J étais debout et bien éveillé.

— Et la Daniella, l'a-t-elle entendu aussi ?

Parfauement. Elle supposait que cela venait des Camal-dulcs, et que c'était l'orgue, dont le son était dénaturé par l'éluignementl.

— Ce ne pouvait pas être autre chose. Donc, mossiou, vous ne savez rien de plus ?

— Rien. Et toi ?

— Moi, je saurai ! Dites-moi encore, mossiou, avez-vous été partout dans cette grande carcasse de château ?

— Partout où l'on peut aller.

— Jusque dans les caves sous le terrazzone ?

— Jusque dans la partie de ces caves qui n'est pas murée.

— Il \ a grand danger à y aller, à ce qu'on dit ?

— Oui, à y aller sans lumière et sans précautions.

— Mais il n'y a pas de précautions et pas de chandelle qui empêcheraient celle grande terrasse de crouler, et elle ne tient a rien.

— Qui t'a dit cela?

LA DANIELLA

— Felipone, le fermier de la laiterie des Cyprès?.

— Il est vrai que sa femme empêche les enfants de venir jouer dessus; mais cette crainte me paraît nne rêverie. Un pareil massif, assis sur un pareil roc, est à l'abri du tertips.

— Mais non pas des tremblements de terre, et ils ne sont pas rares ici. On dit que des \nûtes immenses se sont écroulées, et qu'un beau jour le ternizzone se crèvera tout au moins s'il ne dégringole pas tout à fait. Il y a, sur cette terrasse, des endroits où l'eau séjourne, où il pousse du jonc et où l'on enfonce comme dans un marécage. C'est pour cela que l'on a muré l'entrée du l'winone (la grande cuisine), dont les colonnes à girouettes étaient les cheminées, et qui était elle-même, à ce que l'on m'a

dit, une des plus belles choses qu'il y ait dans le pays. Du temps que j'étais ânier et guide à Frascoli, j'ai essayée deux ou trois fois d'y pénétrer. Découvrir une entrée praticable, c'eut été une bonne affaire J'en aurais sollicité le monopole auprès de l'intendant de la princesse, et j'y aurais conduit les voyageurs; mais impossible, mossioil Sitôt que l'on donne seulement un coup de pioche-dans ces vieux murs souterrains, on entend des bruits, des éboulements et des craquements sourds ^ui font dresser les cheveux sur la tête. C'est au point que les gens du pays croient qu'il y a quelque diablerie là dedans, et que les enfants disent que c'est le logis de la Befana.

— Qu'est-ce que c'est que la Befana ?

— Une chose dont on a peur et qu'on ne voit jamais; un esprit-bête qui fait le bien et le mal.

— Le nom me plaît. Nous appellerons cet endroit-là la Befana.

— Jo veux bien, mossiou, mais je n'y crois pas.

•^ Et tu ne crois pas non plus qu'il puisse y avoir quelqu'un de caché dans ce logis de la Befana ?

— N^n certes, mossiou, mais la cave qui est sous le petit cloître aue vous appelez le Piantof

— Je m'en suis inquiété, car j'aurais voulu découvrir une sortie souterraine en cas d'invasion ; mais cela me paraît également fermé par les éboulements, et d'ailleurs il y a des grilles massives aux soupiraux.

— Je le saisi J'ai voulu limer ça dans le temps, dans l'idée, de retrouver l'entrée des cuisines ; mais la peur m'a pris parce que

cette grille soutenait une partie lézardée dont la fente s'agrandissait à vue d'oeil, à mesure que je travaillais. Si vous aviez bien regardé, vous auriez vu une barre de fer qui est déjà bien entamée, et avec ça, mossiou, ajouta-t-il en me montrant une lime anglaise très-fine, avec ce petit instrument qu'un homme de bon sens doit toujours avoir sur lui à tout événement, on pourrait continuer, si on était sur de ne pas se faire écraser par la galerie du cloître I

— Pourquoi faire? Espères-tu que, par là, nous trouverions une issue?

— Chi lu sa?

— Mais puisqu'on restant ici je ne peux pas être pris! Puisque j'ai juré à la Daniella de ne pas bouger I

— Vous avez raison, mossiou, quanta vous; mais, quanta moi, si je trouvais le secret du château, j'en tirerais quelques sous à l'occasion. Un jour que j'aurai le temps... et le couragel je veux essayer encore!

J'avais fini de déjeuner. Je laissai Tartaglia déjeuner à son tour, et je me rendis à mon atelier, où je viens de vous écrire ce chapitre et où je vais essayer de IruvaiUer pour dissiper ma mélancolie.

S beurcs.

Je reprends pour vous dire que, pendant que j'étais à peindre, j'ai entendu frapper violemment, à plusieurs reprises, à la porte de la grande cour. Tartaglia, tout effaré, est venu à moi en me disant :

— Cachez-vous quelque part, mossiou; on enfonce les portes!

— Non, lui dis-je, c'est Olivia qui est forcée d'amener quelque voyageur pour ne pas éveiller les soupçons, et qui m'avertit par un signal convenu.

Je ne me trompais pas. A peine m'étais-je réfugié dans le casino, que je vis, par la lente de la porte de ma terrasse, Olivia plisser sous le portique de Vignole et regarder de mon côté avec inquiétude. (Quand elle se fut assurée que mon sanctuaire était bien fermé, elle alla rejoindre ses voyageurs, qu'elle sut tenir à quelque distance. C'étaient des bourgeois marseillais qui décrétèrent, à voix haute et retentissante, que cette ruine était horrible et déplorable, et qui, effrayés de voir cou-

rir autour d'eux ces petits serpents dont je vous ai parlé, parurent peu disposés à explorer l'intérieur du palais. Mais ils étaient escortés d'un grand homme sec, vêtu, en revanche d'un habit noir très-gras, qui éveilla l'attention de Tartaglia.

— Voyez celui-ci, mossiou, me dit-il dans l'oreille. Il n'est pas de cette compagnie ; il fait le cicérone, mais ce n'est pas son état, et il trompe Olivia qui rie le connaît pas. Je le connais, moi ; regardez-le bien : l'avez-vous vu quelque part ?

— Oui certainement ; mais où ? je ne saurais le dire.

— Est-ce lui qui vous a montré l'amulette ?

— Peut-être. Il est de la taille du moins que j'ai vu ce soir-là ; mais il faisait nuit.

— Est-ce le moine de Tusculum ?

— Non, à coup sûr ! Le moine de Tusculum était gras et beau ; celui-ci est maigre et laid.

— Et le moine de la terrasse aux girouettes?

— C'était celui de "Tuscijum et non celui-ci.

— Klais enfin, où avez-vous Vu celui que vous voyez maintenant ? Cherchez bien !

— Attends! j'y suis!

JJy étais en effet : c'est le bandit que j'ai assommé sur la via Aurélia.

— Regarde bien, dis-je à Tartaglia, s'il u au front une cicatrice.

— Et une belle! répondit mou rusé compagnon, qui me comprit sans autre ex|)lir;iti:)n. C'est bien lui! Alors, ça va mal, mos-siou. C'e^t veniMa,'. Et vendetta romaine est pire que vendetta corse!.,.

HonJragonc, le.

Toujours à Mnndragonel Mais je ne date pas \ 'en-tête de ce chapitre, ne sachant si je vous écrirai, en ce moment, une ligue ou un volume. Je vais reprendre mon récit où je l'ai laissé.

Le bandit fit plusieurs tentatives pour quitter la compagnie, qu'il escortait et pour se glisser dans l'intérieur; mais Olivia, qui s'était fait accompagner de son fils aîné, et qui apparemment avait conçu quelque soupçon, ne le perdit pas de vue et l'obligea de sortir, au bout de quelques instants, avec la famille marseillaise à laquelle il s'était donné pour guide. Elle retérma les portes à grand bruit pour m'avertir que le danger était passé, et Tartaglia me servit mon diner comme si de rien n'était.

— Tu penses donc, lui dis-je, que cet honnête personnage est de la police?

— J'en suis sur, mossiou. Vous allez dire que j'en suis aussi; mais cela n'est pas. Je sais que celui-ci en est, parce que c'est lui le témoin qu'a déposé pour Masolino, affirmant qu'il vous avait vu souiller et profaner l'image de la madone, et parce que son témoignage a été admis tout de suite, sur quelques mots échangés entre lui et le commissaire.

— tu étais donc là, toi, que tu sais comment les choses se sont passées?

Tartaglia se mordit les lèvres et reprit :

— Eli bien, quand j'y aurais été? Que savez-vous si l'on ne m'a pas appelé, comme citoyen honorable, pour donner des renseignements sur votre compte?

— Et qu'as-tu dit de moi?

— Que vous étiez un jeune homme incapable de conspirer, un artiste un peu sot, un peu fou, un peu bête.

— Merci!

— C'était le moyen de détourner les soupçons, et vous voyez que je ne me conduisais guère en mouchard, puisqu'on sortant de cet interrogatoire, j'ai couru avertir la Mariuccia de vous l'aire cacher. Vous vous demandiez comment je vous savais ici, je devais le savoir, puisque l'idée était de moi.

Cette explication me fit du bien. Elle justifiait Daniella de l'excès de confiance que je me sentais porté à lui reprocher. TartH-

giia avait provoqué cette contiance par son zèle, el, du reste, il la ju>tiliait pleinement désormais à mes yeux.

— Aliçâl lui dis-je, louché de son assistance, ne cours- lu aucun danger à te dévouer ainsi à moi?

— Eh! mossiou, répondit-il, il y a du danger à faire le bien, il y en a à faire le mal, il y en a encore à ne faire ni bien ni mal. Donc, celui qui pense au danger perd son temps et

LA DANIELLA

sa prévoyance. 11 Tant faire, en ce monde, ce que l'on veut faire. Je ne me donne pas à vous pour brave devant la pneule d'une carabine, non! mais, devant une intrigre, si épineuse qu'elle soit, vous ne me verrez jamais reculer. Là où l'esprit sert à quelque chose, je ne crains rien ; je ne crains que les forces brutales, comme la mer ou le canon, les balles ou la foudre, toutes choses qui ne raisonnent pas et n'écoutent rien.

Comme il en était là, le grelot se fit entendre. Je courus à la porte du parterre. C'était le capucin qui m'apportait des nouvelles de sa nièce. Elle continuait à me recommander la patience. En outre, Olivia me faisait dire qu'un des pbs grands dangers était pa-sé. En quoi consistait ce danger? C'est ce que le bonhomme ne sut pas me dire, mais Tartaglia fut, comme moi, d'avis qu'il s'agissait de la visite de Campani, c'est le nom qu'il donne à mon bandit de la via Aurélia.

Le capucin nous avait suivis ju"qu'au casino, et je vis avec déplaisir qu'il se disposait à s'y installer comme la veille. Il avait trouvé le souper bon, et, sans raisonnement ni préméditation de gourmandise, il y revenait, poussé par l'instinct, comme un chien

qui flairer une cuisine. Or je ne connais pas d'être plus ennuyeux que ce bonhomme avec ses trois ou quatre phrases banales, ses redites stupides et son sourire hébété.

— Bourrer-lui sa besace, dis-je à Tartaglia, en français, et trouve moyen de m'en délivrer tout de suite.

— Ça n'est pas difficile, répondit le Frontin de Mondragone; et même sans nous dégarnir de nos vivres, dont nous avons plus besoin que lui. — Mon cher frère, dit-il au capucin, il ne faut pas rester ici. J'ai appris qu'on allait poser des sentinelles à sept lieues, c'est-à-dire dans dix minutes.

— Des sentinelles! dit le moine effaré.

— Oui, pour nous prendre par famine, et, si vous ne voulez pas partager noire sort...

— Tais-toi donc, lui dis-je à l'oreille, il va effrayer Daniella en lui portant cette fausse nouvelle.

Mais le capucin était déjà en fuite, et il nous fallut courir après lui pour lui ouvrir la porte du parterre. Alors seulement! Tartaglia se disposa à le déromper, mais il n'en eut pas le temps. Au reflet de la lune qui argentait la base des murailles, nous vîmes briller deux baïonnettes qui se croisèrent devant le capucin, et une voix forte prononça en italien :

— On ne passe pas.

La facétie de Tartaglia se trouvait être une réalité. Nous étions bloqués à Mondragone.

Fra Cyprien recula avec tant d'effroi et de précipitation qu'il alla tomber dans les bras de la bacchante couchée parmi les

orties.

— Diantre ! me dit Tartaglia en refermant la porte avec plus de présence d'esprit, mais non avec moins de frayeur; les carabini-
niers! voilà du nouveau! Mais, ajouta-l-il après un un moment de
réflexion, ceci ne me regards las; c'est impossible ou bien ce n'est
que provisoire. Restons tranquilles jusqu'à demain.

— Non, repris-je, sachons tout de suite à quoi nous en tenir.
Ouvre le guichet et demande passage pour le capucin. Je vais
m'elTacer pour qu'on ne me voie pas.

— Au fait, pourquoi pas? répondit Tartaglia. Les agents de po-
lice m'ont vu entrer ce matin. Ils me connaissent, ils ne m'ont
rien dit. Voyons, essayons!

Il ouvrit le guichet et présenta sa réclamation. Un sousofBcier
de carabiniers s'approcha, et le dialogue suivant s'é! biit eriire
eux :

— Ah!. c'est vous? dit la voix du dehors.

—C'est moi, ami, répondit courtoisement Targialia; je vous
salue.

— Vous demandez à sortir.

— Pour un pauvre frère quêteur qui, me voyant ici, m'a de-
mandé l'aumône. Je lui ai ouvert parce que...

— Épargnez-nous les mensonges. Ce frère quêteur est là, qu'il
y reste.

— C'est impossible.

— C'est la consigne.

— Elle ne me concerne pas, je suppose, moi qui suis venu ici pour tendre des lacets aux lapins... Vous savez qu'il y en a beaucoup dans ces ruines...

— Lapin vous-même; c'est assez, taisez-vous.

— Mais... ami... songez à qui vous parlez; c'est moi!... c'est moi qui...

— C'est vous qui trahissez. Attention, vous autres! apprêtez armes !

— Quoi donc? vous prétendez... Laissez-moi vous parler bas. Approchez!...

— Je n'approcherai pas. Je veux bien vous dire la consigne. Personne n'entrera ici, personne n'en sortira, d'ici à quinze jours... et plus!

— J'entends, s'écria Tartaglia effaré. Cristo I vous n'êtes pas des chrétiens I Vous voulez nous faire mourir de faim?

— Vous avez porté des vivres ce matin; il fallait en porter davantage : tant pis pour vous!

— Mais...

— Mais c'est assez. Fermez votre guichet ou je commande le feu sur cette porte. Carabiniers! en joue!

Tartaglia n'attendit pas que l'on commandât le feu, il ferma précipitamment le guichet.

— Ça va mal ! ça va bien mal, mossiou! me dit-il quand nous eûmes ramené au casino le capucin éperdu. Je n'aurais pas cru qu'on en viendrait là. Avec les gens de la police... (il y a là dedans

tant d'espèces d'originaux!) nous nous en serions tirés ; mais ces démons de carabiniers n'entendent à rien et ne connaissent que leur damnée consigne. Snneto Diot que faire pour leur persuader de laisser sortir ce moine et de me permettre d'aller aux vivres demain matin?

— Tu as pu regarder dehors : sont-ils beaucoup?

— Environ une douzaine, campés dans le gros massif de fortification antique qui est en dehors, juste en face de la grande porte de la cour. Il y a là de grandes voûtes où ils ont, établi leur poste. J'ai vu les chevaux. De là, ils surveillent à l'entrée portant, pour ainsi dire, les deux portes.

— Attends, lui dis-je; laissons le capucin ici se remettre, et allons faire une ronde.

— A quoi bon, monsieur J'ai tout exploré et vous savez très-bien que, sur la face nord, tout est muré. D'ailleurs, tenez, ajoutez-il en sortant avec précaution sur la petite terrasse du casino, voyez! ils sont là aussi. Ils allument même un feu de bivouac pour passer la nuit!

En effet, douze autres carabiniers occupaient la grande terrasse au-dessous de celle où nous étions ; nous fîmes l'exploration de tous les côtés du château, par où une descente, au moyen de la corde à nœuds, nous eût été tant soit peu possible. Tout était gardé. Nous comptâmes cinquante hommes autour de notre citadelle. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous bloquer. La grille de l'esplanade, dont, au reste, nous n'avions pas les clefs (cela est du domaine de Felipone), et qui se trouve très-voisine des portes du parterre et de la grande cour, était gardée aussi; précaution

assez inutile, puisque nous ne pouvions pas aller sur l'esplanade dite le terrazzohe.

— Ah! mossioul s'écria Tartaglia en rentrant de nouveau dans le casino avec moi, nous sommes pris! Il est évident que l'on respectera notre asile, en prenant à la lettre la défense du cardinal de franchir les portes du château; car il n'est pas besoin de cinquante hommes pour faire sauter les gonds ou pour mettre le feu aux battants; mais on nous fera dessécher ici tout doucement, ou bien on tirera sur nous au premier mouvement que nous ferons pour sortir. N'avancez pas comme ça la tête au-dessus des balustres, mossiou ! ils sont capables de vous envoyer des balles, sous prétexte que vous avez la tête estramuros.

Le pauvre Tartaglia était démoralisé ; d'autant plus que, pendant notre ronde, le capucin, pour se remettre de son épouvante, avait avalé les" restes copieux de mon souper.

— Ogni santi'. (Par tous les saints!) s'écria Tartaglia en lui arrachant le plat des mains, nous avons là un joli convive I J'ai beau être un cuisinier de génie et un homme de ressources, que ferons-nous, mossiou, de ce capucin qui mange comme six, de cet estomac à'autriche (Tartaglia voulait sans doute dire autruche), de cette sangsue qui sera capable de nous sucer vivants pendant notre sommeil? Va-t'en au diable, capucino! ajoJta-t-il en italien, je ne me charge pas de toi. Tu t'arrangeras pour faire cuire à ton usage les herbes de la cour. C'est bien bon pour un homme dont l'état est de se mortifier; mais, si tu touches à nos vivres, tiens, vois-tu, je te mets à la broche, quelque osseux et peu appétissant que tu sois.

Le pauvre capucin tomba sur ses genoux en demandant grâce ; il pleurait comme un enfant.

— Rassurez-vous, frère Cyprien, lui dis-je, et rassure-toi aussi, Tartaglia. La position n'est pas si mauvaise qu'elle vous semble. Avant tout, sachez que, le jour où nous manquerons de vivres, et où toute tentative d'évasion sera reconnue impossible, je ne vous laisserai pas souffrir inutilement une heure de plus. J'irai me livrer, en franchissant le seuil de la porte, et vous serez immédiatement délivrés.

— Je ne le souffrirai pas, mossiou ! s'écria Tartaglia avec une emphase héroïque ; nous tiendrons ici jusqu'à ce qu'il nous rebte un chardon à mettre sous la dent à un souille de vie dans les mâchoires.

— Bon, bon ! merci, mon pauvre garçon ; mais ceci me regrette. Du moment que votre vie serait en danger, je me croirais relevé de mon serment envers Daniella.

— Je vous en relève ! murmura le capucin avec effusion ; je vous absous de tout parjure et de tout péché.

LA DANIELLA

— Voyez-vous ce poltron et cet égoïste de moine ! reprit Tartaglia avec mépris. Eh ! je me moque bien de sa peau, à lui ! mais « achei !, mossiou, qu'en vous livrant vous ne me sauveriez pas. Vous avez bien entendu que l'on m'accuse de trahir .. ceux qui me croyaient leur compère pour vous persécuter ! Vous engager à sortir d'ici ! Mon affaire, à présent, n'est donc pas meilleure que la vôtre, et j'aimerais mieux devenir aussi sec qu'une pierre de ces ruines que d'avoir maille à débattre avec le saint-of-

Tice. Ce n'est pas la première fois que je soute de la prison... el je sais ce qui en est! Ne songez donc pas à une générosité inutile. Quant à ce moine, j'espère bien que, pour l'empêcher de jeûner et de maigrir, comme c'est son devoir, vous n'irez pas nous exposer...

— Je ne t'exposerai pas ; lu seras toujours libre de rester; mais je ne le laisserai pas souffrir ce pauvre homme qui est venu ici ..

Pour manger notre soupe! Il n'avait pas d'autre souci!

N'importe! c'est l'oncle de ma chère Daniella, c'est le

frère de la bonne Mariuccia, et, d'ailleurs, c'est un homme!

Non, non ! s'écria Tarlaglia oubliant ses habituelles sima-

érées de respect pour tout ce qui porte la livrée de l'Église; un capucin n'est pas un homme! Et pluiôt que de vous laisser prendre pour sauver celui-là, je vous débarrasserais tout ■ de suie de vos scrupules en le faisant soriir... n'importe par où!

Le capucin était tellement horriPié de ces menaces, qu'il était comme pélritié sur sa chaise. J'imposai silence à Tartaglia. Je priai le pauvre moine de se tranquilliser el de compter sur moi. Il m'écoulait sans avoir l'air de comprendre. Il était au bout de ses facultés d'émotion et de raisonnement. Et, d'ailleurs, il avait pris un tel à-compte de macaroni sur la famine à venir, qu'il n'éprouvait plus que la pesanteur de la digestion. Il s'endoimait sur la table. Je le conduisis à sa paille, en lui donnant, pour s'envelopper, ma couverture de laine, sacrifice dont il ne songea pas même à me remercier.

Je retrouvai Tartaglia livré à ses réflexions et plus tranquille que je ne l'avais laissé.

— Voyons, mossiou, dit-il, il faut raisonner, et, quand on raisonne, on se console toujours un peu. Il est impossible que la Daniella, sachant comme on nous traque...

— Hélas! voilà ce tjue je crains? C'est son inquiétude et son agitation! Elle voudra se lever, aller à Rome...

— Non, non! elle ne le pourrait pas. Son frère est là pour l'en empêcher; et, d'ailleurs, si Olivia voit qu'il y a du danger à lui faire savoir où nous en sommes, elle le lui cachera; mais Olivia agira, ou bien la Mariuccia ! On ne peut empêcher ni lune ni l'autre d'aller à Rome. Lord B*** est peut-être revenu de Florence. Le cardinal, quand il saura de quelle manière on interprète sa défense, fera évacuer les parcs et jardins. Enfin, tout ceci est l'affaire de quelques jours et il s'agit de patienter avec une maigre chère.

— Avons-nous des vivres pour quelques jours?

— Certainement! Nousavons les lapins apprivoisés; il y en a quatre. On peut vivre à deux avec un lapin par jour.

— Nous sommes trois!

— Le capucin aura les os : il a de si bonnes dents, des dents de requin! et puis, nous avons la chèvre!

— Pauvre chèvre ! Mieux vaut la garder; elle donne du lait, et, avec du lait, on vit.

— C'est vrai, gardons la chèvre. La pâture ne lui manquera pas. Par ce temps printanier, ce qu'elle tond d'un côté repousse

de l'autre. Seulement, il faudiaïl l'empêcher d'aller dans le parterre, où elle dévaste certaines racines qui m'ont bien l'au- d'être mangeables, faute de mieux.

— Présisément. j'ai vu là des asperges sauvages. Nous lui interdirons le parterre.

— Et que diiiez-vous, mossiott, d'une brochette de moineaux de temps en temps?

— Eh! eh! cela peut être agréable à l'occasion.

— Avec une petite barde de lard autour! j'ai eu la bonne idée d'en apporter un beau morceau que nous ferons durer loneiemps. Et puis, avec des trappes, comme je le disais au carabinier, on prend des lapins sauvages, mossiou / Et il y en a ici, je vous en réponds !

— Je n'en ai jamais vu un seul ; mais, en revanche, il y a des rats mai;ni(iques.

— Fi, wosiiou/ avant d'en venir là, nous aurons épuisé tous les oiseaux du ciel I

— Mais comment les prendras-tu, ces oiseaux? Nous n'avons m fusil ni poudre.

— Nous ferons des arcs et des flèclies, mossiou! Je n'y suis pas maladroit, non plus qu'à la fronde.

— Je songea quelque chose de plussûr, lui dis-je en riant : c'est à faire des épinards avec des orties. J'ai lu ipielque part que c'était absolument la même chose.

Tartaglia fil la grimace.

— Possible! dit-il ; mais je crois que je laisserai ma part oe ce mets-là au capucin.

Vous voyez que la gaieté nous était revenue, et j'aidais mon compagnon à faire des projets gastronomiques, puisque c'était là sa préoccupation dominante. La mienne était de trouver moyen de faire évader le moifie, afin qu'il pût au moins dire à Daniella que je prenais patience, et que j'étais pourvu de vivres pour longtemps.

— Écoute, dis-je à Tartaglia, tout cela est réglé, et nous voilà bien sûrs de pouvoir attendre environ une semaine; mais nous croiserons-nous les bras, el ne chercherons-nous pas cette issue souterraine qui a certainement existé el qui doit exister encore?

— Ah! voilà, fit-il en soupirant, a-t-elle jamais existé?

— Mais on sortait de ces cuisines où lu as tant cherché à entrer! On y entrait par le palais, et on en sortait par le jardin au bas du terrazzone.

— Je vous entends, mossiou, dit Tartaglia, dont l'esprit actif se réveille dès qu'on fait appel à sa sagacité. Si nous pouvions sortir de cette cuisine, que nous appelons la Befana, nous nous trouverions au bas du terrazzone, tandis que les carabiniers sont dessus, et nous entrerions tout de suite dans un fourré de lauriers qui est là, el, de là, dans l'allée de cyprès; el, de là, dans la cour de Felipone, qui nous laisserait certainement évader. C'est un bravo homme, je le connais.

. — Eh bien?

— Eh bien, oui, on sortirait par les cuisines, s'il y avait une sortie; mais je ne la connais pas, jko.mîo" ; elle doit être souter-

raïne, car je n'entends pas le cri des sentmellesau b;is 'in grand contre fort sans yeux du terrazzone, ce qui prouve bien qu'on regarde comme impossible une évacion de ce côté- là.

— Raison de plus pour diriger nos efforts de ce côté-là. Il y a toujours moyen de percer un mur, eût-il dix pieds d'épaisleirr; et, d'ailleurs, je compte comme loi sur la découverte d'un passage souterrain.

— Comme moi, vous dites? Eh! je n'y comptedéjà pas tant, quoique j'en aie ouï parler. Mais, mossiou, vous oubliez une chose, c'est que la grande affaire, ce n'est pas encore tant de sortir de cette fameuse Befana que d'y entrer !

— Eh bien! la cave du Pianto? Et ton barreau entamé il y a si longtemps? el la lime angJàise quine te quitte jamais? et nos quatre bras pour travailler?

— Elles pierres qui se disjoignent, mossiou? et la lézarde qui s'agrandit dès qu'on ébranle la grille du soupirail?

— Bahl nous étayerons !

— Nous étayerons une construction de peut-être cent pieds de haut, à nous deux, mossiou? ...

— Oui quelques briques bien placées suffiraient pour empêcher le dôme de Saint-Pierre de s'écrouler. Voyons, il n'est que neuf heures; voilà le vent qui s'élève, et qui couvrira le bruit de notre travail. C'est une circontance rare depuis quelque temps, et dont il faut profiler. Nous sommes lestés d'un bon souper, nous sommes dispos, nous sommes de bonne humeur; allendrons-nous la faim, la tristesse, le découragement?...

— AUoiis-y, mossiou, s'écria Tartaglia en se levant, et, à la française, allons-y gaiement!

Mais au moment de prendre la bougie, il s'arrêta.

— Nous ferions mieux, dit-il, de nous coucher de bonne heure el de ménager le luminaire. Le jour où nous manquerons de bougie et de chandelle... Cela peut devenir bien incommode et bien dangereux, mossiou, de ne pas voir clair dans co taudis!

— Bah! nous sommes approvisionnés de cela aussi pour une semaine, et, d'ailleurs, la question est maintenant de sortir d'ici.

Quand Tartagliam'eutfaitvoir labarre limée par lui, je rc"--inus avec chagrin qu'en réussissant à scier la grille, nous fei ions indubitablement tomber le petit cintre de pierres du soupirail; et comment savoir où s'arrôler.iii récou.eiiienL tle cet édilioe, abandonné depuis plus de cinquante ans à toutes les influences de la destruction?

Mais, après mûr examen, je crus pouvoir affirmer qu'en étayant le milieu avec une pile de briques sur champ, t-t en soutenant les bas-côtés avec deux grosses boules de pierre qui servaient d'ornement autrefois à je ne sais quelle construction dans ce préau, et qui gisent maintenant dans les ronces, nous pouvions enlever la grille sans danger, el nous glisser encore par l'ouverture du soupirail.

Les mesures étant prises et les matériaux rassemblés, nous mimes à l'oeuvre, el les pléiades étaient sur nos têtes, c'est à-dire qu'il était enviioii minuit, quand deux barres enlevées sans accident, nous laissèrent le passage libre. Mait nous étions fati-

gués, nous avions chaud, et Tartaglia éprouvai une wxlrême ré-pugnance à risquer l'aventure. Il avait des ver-

LA DANIF.LLA

liges, il lui semblait que le pavé oscillait sous ses pieds. Il me supplia d'attendre au lendemain.

— Si rien n'a bougé demain matin,dit-il, je vous jure d'être gai comme un merle, et de descendre là dedans en sifflant la cachucha.

Je céдай, et, une heure après, nous étions endormis, en déidt de la voix des sentinelles qui s'appelaient et se répondaient autour des murailles, et de la lueur du feu du bivouac, qui projetait un reflet rouge jusque sur les dalles de la terrasse du rasiuo.

Mondragone, 2S avril.

Hier matin, nous avons dèjeiiné copieusement ; malgré mes recommandations de sobriété et de prudence, Tartaglia a la passion de la cuisine. Faire de bons plats et en manger sa bonne part, voilà pour lui une jouissance intellectuelle et physique du premier ordre. Il aurait aussi le goût de l'économat; son rêve serait de devenir majordome dans une prande maison. En attendant, il est fier et comme charmé, malgré notre situa tion précaire, de commander, dans les ruines de .Mondragone, à une valetaille imaginaire, et d'y ordonner toutes choses en vue du bien et la satisfaction de ses seigneurs. Je crois qu'il y a des moments où il me prend pour l'ombre d'un ancien pape, car il sollicite mes éloges avec une ardeur naïve, et je suis forcé de l'en accabler et de paraître très-sensible à ses soins,

i sous peine de le voir s'affecter et se démoraliser.

' Il semble aussi que, de son côté, il soutienne son personnage facétieux et comique dans l'intention de me conserver en belle humeur; mais c'est peut-être tout simplement le résultat d'une habitude invétérée de po-ei ie burlesque. Ainsi, ce matm, je l'ai trouvé dans le parterre avec le capucin, qu'il avait aflublé d'un torchon en guise de tablier de cuisine, et qu'il employait à la recherche des asperges sauvages. Il Un avait donné un nom. Ce n'était plus frère Cyprien; c'éiaïl Carcioffo (artichaut).

— 11 n'y a plus de moine ici, disaii-il. I! n'y a plus qu'un marmiton, un éplucheur rie légumes, un plumeur de volaille, sous les ordres du chef Tartaglia; et, si Carcioffo ne travaille pas, Carcioffo ne mangera pas.

— Tu n'oublies qu'une chose, lui dis-je, c'est que nous n'avons ni légumes ni volaille.

— Pardon, Excellence, voilà des asperges, petites, mais succulentes; et, quant à la volaille..., regardez!

11 me montrait une poule morte dans son panier.

— Tu es donc sorti:'

— Hélas! non. J'ai essayé, et comme hier, au moment où j'appelais par le guichet, on a répondu par ce mot stupide et brutal : Eji joue! Moi, j'ai répondu : Feut en fermant le guichet, et je les ai entendus rire.

— Rue? c'est bon signe pour toi. Ils s'adouciront peut-être en ta faveur.

— Non, mossiou. L'Italien, ça rit toujours, mais ça ne se radoucît point pour ça!

— Mais cette poule, d'où vient-elle?

— G'est eux, mossiou, c'est les carabiniers qui me l'ont donnée.

— Ah bah! ils consentent à nous faire passer des vivres? Oh 1 alors...

— Non, non! ils ne nous font rien passer du tout ; pas si sots! mais ils sont sots quand même, car cette pauvre bête, qui vient je ne sais d'où, s'étant approchée apparemment de l'avoine de leurs chevaux, ils ont voulu la prendre; ils l'ont manquée, effrayée, ei, comme elle vole bien, elle est venue se percher sur notre mur. où... crac! d'un coup de pierre, je l'ai abattue a mes pieds. Ehl ce n'est pas maladroit, ça, mossiou!

— Non certes!

— Mais, dit le capucin, elle n'est pas tombée d'un coup de pierre; elle a volé de mon côté, et c'est moi qui vous ai aidé à la prendre et à lui tordre le cou.

— Taisez-vous, Carcioffo, reprit Tartaglia; vous ne devez jamais contredire votre supérieur 1

Voyant que le capucin ?e prêtait en riant à être l'esclave et le jouet de Tartaglia, pourvu que celui-ci consentit à le nourrir, je crus devoir ne pas me mêler de leurs relations. Seulement, je les observais sans en avoir l'air, afin d'intervenir s'il ariivait que le pauvre frère devint victime de la malice de notre Scapin ou de sa propre cupidité. Mais je fus bientôt à même de constater que Tartaglia, au milieu de tous ses vices de bohémien, est naturellement bon et même charitable et généreux.

Tout en accablant le moine de menaces et de quolibets, il le ^nignait fort bien, et je vis que ce régime convenait très-fort au capucin, qui, abandonné à lui-même, se serait laissé complètement abrutir par l'effroi et la tristesse de la situation.

Après le déjeuner, je surpris Tartaglia rangeant et cachant avec soin, certains paquets. C'était une provision de lazagni-'S et de capellini, autre pâte de même gt'nre. qu'il avait apportée avant-hier matin, et dont il ne voulut pas me dire la quantité.

— Non, non! s'écria-t-il en couvrant cette réserve de son tablier de cuisine; iious vous laisseriez aller à en donner au capucin, qui mangerait plus que sa faim. Il nwngera comme nous, ni plus, ni moins.

— A la bonne heure; mais voici le moment de travailler au Pianto. Viens-tu?

— Oui, oui, partons! Mais cachons tout, et fermons bien le casino.

Nous laissâmes le capucin en prières devant une Vierge Louis XV qui est sous le portique, et nous retournâmes à notre -oupi-rail, munis de la corde à nœuds et de deux bougies.

Tout allait bien ; la petite votite n'avait pas bougé : aucune partie de l'édifice n'avait fléchi. Nous descendîmes sans peine rians la cave. Nous montâmes sur le tas de décombres qui obstrue l'arcade, et nous parvînmes, en un quart d'heure de travail, à en déblayer assez pournous faire un passage. Tartaglia cause plus qu'il ne travaille. La fatigue du pionnier lui est très-antipathique; mais il m'anime par son babil, que j'arrive à trouver très-divertissant.

L'arcade, devenue praticable, me semble être une découverte assez sérieuse. Elle s'ouvre sur une galerie qui tourne en demi-cercle et qui a dû servir de lit artificiel à un courant d'eau destiné à alimenter cette fameuse cuisine que nous cherchons.

Cette galerie est large de cinq pieds et haute de quinze ou ^ingl. G'est un ouvrage magnifique. La voûte est en très-bon état. Des dépôts séflimenteux sur les parois attestent le passage et le séjour des eaux. Pourtant l'élévation de la voûte fe'-ait croire que c'était un passage pour des cavaliers lansquenets.

Nous marchâmes à la lueur de nos bougies pendant environ cin] minutes, et, autant que j'en puis juger, nous étions sous le tcrnzzone; nous en suivions le mouvement demi-circulaire. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous.

Nous chantions déjà victoire, lorsque nous fûmes arrêtés net par un écroulement qui me parut dater de plusieurs années. La voûte avait cédé. L'eau filtrant, du terrazzone probablement, avait à la longue causé ce désastre. Le sol était inondé d'une flaque où nous l'entendions tomber goutte à goutte.

— Ou bien encore, me dit: Tartaglia, c'est un craquement souterrain, résultat d'un tremblement de terre.

— Peu importe la cause, répondis-je. Il s'agit de savoir si nous pourrions triompher de l'accident.

Je revins sur mes pas, je les comptai, j'observai le mouvement de la galerie, je consultai les souvenirs et les observations de mon compagnon sur la forme et l'étendue extérieure de la terrasse. Nous n'en pouvions plus douter, nous étions tout près de la face extérieure centrale. La voûte qui nous abritait supportait l'im-

mense et magnifique balustrade qui entoure l'esplanade. Une porte, une issue, une bouche quelconque devait être là, devant nous, sous cet éboulement. Il fallait le traverser.

— Nous le pourrons, dis-je à Tartaglia; il faut le pouvoir! Nous étudierons avec soin la superposition des blocs écroulés. Nous ne toucherons pas à ceux qui nous préservent d'un prolongement de rupture dans la voûte; nous touirons pierre à pierre, et nous creuserons, parmi ces débris, un couloir suffisant!

— C'est bien dangereux, dit-il en secouant la tête, et cela peut durer plus d'un mois!

— Mais cela peut n'être ni long ni dangereux, nous n'en savons rien.

— De même que notre blocus peut n'être ni l'un ni l'autre, si nous en attendons la fin sans nous éreinter et nous exposer!

— De même qu'il peut être l'un et l'autre, si nous en attendons la fin sans rien faire!

— Vous avez raison, mossiou/ Allons! j'aime les gens qui raisonnent juste. D'ailleurs, vous avez une confiance et un courage qui me plaisent, et, avec vous, je sens que je ferais des choses que je n'aurais jamais tentées tout seul! Oui, oui, avec vous, je descendrais dans un volcan, dans un enter.

Nous nous tournâmes chercher des outils, c'est-à-dire nous en fabriquer tant bien que mal avec ceux que les ouvriers ont laissés ici pour d'autres usages. Comme il les ont abandonnés hors de service, nous étions d'abord assez mal outillés; mais la découverte d'un pic énorme et d'une pioche en assez bon état nous per-

mettent, depuis ce matin, de travailler utilement. Nous avons ouvert dans la journée trois pieds de tranchée.

Aux heures de repos, nous surveillons nos caïabinieis, qui
ti

LA DANIELLA

paraissent se df^plaire beaucoup autour de cette ruine menaçante en certains cnriroils. Tiirtaglia a imaginé de faire tomber de temps en temps des pierres pour les inquiéter; mais ce jeu est dangereux, et, quelque doute leur étant venu, l'officier a commandé de faire feu à tout hasard sur la première brèche qui s'ouvrirait aux murailles.

J'examine ces gendaimes, et je vois qu'ils sont beaucoup plus fins que les nôtres. Ils sont italien! Ce n'est pas ici que l'idéi' viendrait de tes chansonner comme on le faisait chez nous, il y a quelques années, sur la candeur proverbiale de leur institution, ie crois bien qu'ils ne doivent pas être aussi incorruptibles; mais je ne suis pas assez muni d'argent pour espérer de les séduire, quand même je pourrais m'aboucher avec eux, c^ que la surveillance de leurs chefs rend ji;squ'ici tout à fait impossible.

Je ne m'ennuie ni ne me décourage. Sans le chagrin que j'éprouve en songeant aux anxiétés de ma D^miella, et le serrement de cœur qui me saisit au souvenir de ma trop courte félicité, je prendrais gaiïnent- l'étrange existence qui m'est faite. Tartaglia m'amuse malgré moi, el le capucin paraît s'acooulumei- sans effort à son rôle de Carciojfo. 11 dort à genoux devant la madone du portique, son chapelet enlacé aux doigts, tout le temps que nous p'assons à travailler. La prévoyance n'est pas le lléau de son ima-

gination, et, tant qu'il aura quelque chose à mettre sous la dent, il conservera son sourire de crétinisme béat.

J'en étais là, vous écrivant ces choses, pendant que Tartaglia mettait mon couvert, quand une circonstance inouïe me fit courir sur la [D]etite tenasse du casino.

— MossioHi mossioul disait Tartaglia criant à voix basse, comme on s'habitue à le faire dans notre situation : voyez, voyez! Pouvez-vous expliquer pareille chose? Est-que je rêve? Est-que vous la voyez aussi ? Regardez donc le haut desgrandes clari-nettes du terrazzonel

Je levai la tête et vis les tnascarons grotesques de ces grands tuyaux de cheminée se détacher en noir sur un fond rougeâtre, en' même temps que, de leurs vastes bouches, sortaient des tourbillons de fumée.

— Tout est perdu, mon pauvre Tartaglia, m'écriai-je. Les carabiniers ont trouvé l'entrée de cette fameuse cuisine: ils y sont installés, ils s'y réchauffent et y ont établi leur cantine.

— Non, non, mossiou. Voyez! ils sont aussi étonnés que nous! Ils regardent et s'interrogent; ils cherchent de tous côtés, ils croient que nous avons mis le feu au château. Le feu à quoi, dans ces caves, je vous le demande? Qu'ils sont sots! Mais les voilà aussi en peine que nous, je vous jure, et même davantage, car ils n'osent pas rester sur la terrasse.

En etiet, une piinique s'était emparée de nos gardes, et leurs officiers avaient beaucoup de peine ii les calmer.

— Au fait! disJjeii Tartaglia absorbé, la chose est assez importante! Comment l'expliques-tu?

— Je ne l'explique pas, mossiou! dit-il en faisant le signe de la croix. On me l'avait toujours dit, que le diable revenait ici, el que l'on y voyait le feu des cuisines briller comme du temps où les papes y donnaient des festins de Lucullus! Mais je ne le croyais pas, je ne l'aurais jamais cru, et je vous avoue qu'à cette heure je me repens de mes fautes et reconnuifmde mon âme à Uienl

Mondrajôno, le...

Je continue k ne pas dater avant d'avoir écrit la série d'aventures que j'ai à vous apprendre, et que je vous raconte quand et comme je peux.

Je continue pourtant aussi à suivre une division par chapitres, qui me sert à régulariser les moments que je vous consacre. Vuussavcz que je suis un homme d'ordre, et cela me revient en dépit de la vie agitée que je mène.

Je vous ai laissé faisant peut-être vos commentaires sur Celte fumée fantastique qui s'échappait des longs tuyaux du terrazzone.

Je ne cherchais pas à expliquer ce que je voyais, mais je ne partageais pas la consternation de Tartaglia. Bien au contraire.

je ne sais quel espoir vague m'était suggéré par cette circonstance inexplicable. Je partis même d'un éclat de rire, en entendant mon Scapin mêler aux patenôtres qu'il débitait pour recommander à Dieu sa pauvre âme pécheresse, l'observation suivante :

— Mon Dieu, comme ça sent la graisse fondue 1

Puis il reprit du même ton dolent, moitié dévot, moitié ironique :

— Ayez pitié de moi, Seigneur ! Douze cierges à mon saint patron si vous me sauvez de cette diablerie et de cette damnée odeur de cuisine qui me réjouit malgré moi; car, depuis deux jours je n'ai pas mangé ma faim, el, en ce moment, je serais capable d'avalier le diable en personnel

— Mais c'est ([ue tu as raison, m'écriai-je frappé de la justesse de Sa re narque : ça sent la cuisine !

— Et la bonne cuisine, je vous jure, mossioul Ça nous : rrive ici à bout portant. Ils ne sentent pas ça en bas, les carabiniers ! Je parie qu'ils s'imaginent sentir la poudre ! Ils croient que nousavons miné la terrasseet que nousallons les faire sauter.

— Crois-tu? Eh bien, la première chose dont il faut nous occuper, c'est de voir si nous ne pourrions pas profiter de cette panique pour nousévader. Voyons! regarde bien, toi qui asdes yeux de lynx, s'ils sont assez loin pour nous permettre de descendre par la corde.

— Non, mossiou : ils sont là, à droite et à gauche, sur les allées qui aboutissent au terrazzone, et ils nous verraient comme je vous vois, par ce beau clair de lune.

— Eh bien, ils tireront surnous, mais ils nous manqueront; la terrasse est si grande I

— Beaucoup trop grande dans tous les sens pour que je sois tenté de la traverser sous leur feu! D'ailleurs, que ferons-nous quand nous aurons atteint la balustrade? Encore la corde à nœuds pour descendre dans les lauriers? Et le temps de

l'attacher?... et les balustres qui ne tiennent à rien! Et puis croyez-vous que l'allée de cyprès ne soit pas gardée?

— Il est bien question d'allée! Une fois au bas de l'esplanade, nous avons, pour fuir et nous cacher, plus d'une lieue carrée de jardins et de parcs remplis de massifs d'arbres, de buissons et de fourrés !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà que ça sent le poisson ! Oui ! je vous jure que ces clarinettes de la Befana nous envoient une délicieuse odeur de poisson frais!

— C'est vrai mais que nous importent les mystères de cette cuisine de sorciers? Il s'agit de fuir.

— Il est trop tard, mon Dieu voilà les carabiniers qui reviennent et la fumée qui se dissipe. Allons! monseigneur Lucifer est servi, et nous sommes toujours prisonniers.

Nous observâmes quelques instants nos gardiens. Nous vîmes les officiers arpenter bravement le terrazzone et s'efforcer d'y ramener leurs hommes; puis capituler avec l'idée que cet espace ne serait tout aussi bien gardé par des sentinelles - Dolles posées à chaque extrémité.

— Ces gens ont peur, dis-je à Tartaglia; le moindre bruit un peu ressemblant à une explosion souterraine, que nous viendrions à bout de produire dans les salles basses du château, les mettrait en fuite, car il est certain qu'ils rêvent mine, l'effondrement.

— Moi, je rêve quelque chose de plus raisonnable, mon Dieu, reprit Tartaglia sortant de sa méditation. Écoutez-moi, et si je suis fou, ne me croyez jamais!

— Voyons ton idée !

— Nous ne sommes pas seuls cachés ici : en doutez-vous maintenant ?

— Pas plus que loi... Alors î

— Alors, mossiou, les gens qui font si belle cuisine sous le terrazzone, sans s'inquiéter de montrer leur fumée, et sans ivinords de nous envoyer cruellement la bonne odeur de leur npaille...

— Tais-toi, écoute! lui dis-je en l'interrompant. A présent crois-tu que j'aie rêvé le son d'un piano V

— Oui, mossiou, je l'entends ! Je ne suis pas sourd I bon piano ! belle iiiu»ique I Tiens I c'est l'air de la Norma ! Ali I si j'avais ma harpe, je vous ferais entendie un joli duo, viossiou.

Nous restâmes quelques instants silencieux, écoutant le piano fantastique, qui n'était ni aussi bon ni aussi bien joué que le prétendait Tartaglia, mais qui, maigie nos anxiétés, nous donnait des idées de gaieté folle, comme on en a dans les rêves, au milieu dos plus de.-agréables situations.

Nous ne lûmes pas moins étonnés de voir que les carabiniers restaient pirfaitement indilférenls a cette nouvelle bizarrerie. Il était évident qu'ils ne l'enivudaient pas, et que, comme des cornets acoustiques, les colonnes creuses du terrazzone nous apportaient ces sons mystérieux, aussitôt perdus dans les régions supérieures de l'air, et insaisissables

LA DANIELLÂ

pour nos gardiens, placés à une centaine de pieds plus bas que nous.

— Dune, reprit Tartaglia, ils demeurent là-dessous, les autres ! ils y ont de bons appartements, ils y font bonne chère, et belle musique au dessert '. El ils ne se doutent pas qu'ils ont des carabiniers sur la tête !

— Celaj nous n'en savons rien ; mais nous savons que, tout à l'heure, les carabiniers ne se doutaient pas qu'ils eussent des prisonniers sous les pieds.

— C'est vrai, puisqu'ils ont eu une si belle peur de cette fumée ! Or, comme je vous le disais, mossiou, nous avons là des camarades d'infortune ; mais par où sont-ils entrés ?

— Par une issue extérieure qui existe, et que les carabiniers ne connaissent pas.

— Ni la police non plus, je vous en réponds !

— Ni Daniella, ni Olivia non plus, car elles m'en eussent fait part.

— El elles ne savent pas non plus qu'il y a ici d'autres réfugiés que nous, car elles nous en eussent avertis !

— Eh bien !

— Eh bien... mais, s'il y avait une sortie à ce château du diable, par-dessous le contre fort de la grande terrasse..., ces prisonniers sei aient partis ou en train de partir. Ils songeraient à filer, et non à manger en étudiant la Norma de Bellini.

— C'est ce que je me dis, et je vois leur captivité dans ces caves bien plus effrayante que la noire.

— Ah I voilà ce qui m'intrigue, reprit Tartaglia en secouant la tête ; vous avez entendu ouvrir et fermer des portes. Il y a une communication, entre eux et nous, plus facile que votio diable de galerie qui nous ensevelira si nous continuons à la fouiller. Nous avons mal cherché, mossiout

— 11 faut chercher encore !

— C'est ce que j'allais due.

— Prenons toujours le pic el la pioche, et allume la lanterne.

— Mais dinez d'abord, mossiou, que diable I

— Non, nous dînerons après ! Il faut suivre l'inspiration quand on la tienl. Je ne sais pas pourquoi je suis persuadé que nous allons réussir, maintenant que nous avons la certitude de la présence des autres, comme tu dis.

— Laissez-moi prendre beaucoup d'allumettes, «nossioM. Tant que je vois clair, je suis assez brave.

— Passons par mon atelier, j'ai là tout ce qu'il faut.

Je pris la clef de l'ancienne chapelle papale, que je me permets d'appeler, sans façon, mon atelier, et nous y fîmes nos préparatifs. En voyant, sur le chevalet, mon élude presque finie, dont, par parentlièse, Je ne suis pas trop mécontmt, l'idée me vinlque quelque accident nouveau pourrait bien m'empêcher de l'achever, ainsi quelalbum sur lequel je vous écris mes aventures. Un instant d'attachement puéril pour ces deux objets qui m'ont aidé à savourer mes joies, et à me distraire de mes peines, s'empara de moi, el je grimpai à une échelle, au moyen de laquelle je peux atteindre un creux de la muraille formant une sorte de cachette que

j'ai découverte par hasard, ces jours ci. J y déposai ma petite toile el mon manuscrit. Je me disais qu'en cas de départ forcé je les y retrouverais peutêtre un jour.

— Que faites-vous la, mossiou ? me dit Tartaglia inquiet ; avez-vous quelque pressentiment ? Vous me rendez triste, moi qui avais bonne idée de noire expédition de ce soir I

J'étais encore sur l'échelle, mais je ne songeais ni à descendre ni à lui répondre. Nous nous regardâmes tous deux avec la même expression de doute el de surprise : il nous semblait qu'on venait de frapper légèrement à la porte du fond de la chapelle.

Tartaglia, sans dire un mol, ôta ses souliers el alla coller son oreille a celte porte. On y frappa disci ètement une seconde fois.

Je lui fis signe d'ouvrir. La curiosité l'emportait en moi sur la méfiance. Il subissait l'impulsion contraire, car il me fit signe, avec énergie, de garder le silence, et, regardant à ses pii'ds, il ramassa une lettre qu'on venait de passer sous la porte.

Ju m'emparai de celte missive et la décachetai avec empressement. Elle contenait ce qui suit, en français :

« Le prince de Mondragone vous prie de lui faire l'honneur de diner et de passer la soirée chez lui. On fera de la musique. >

H y avait sur l'adresse : « A monsieur Jean Valreg, peintre, en son attlier de Mondragone. » Le papier rose, satiné et parfumé, ttait découpé, enguilandé et orne, au coin, d'un écussoii armoriai dore et enluminé.

J'examinais avec stupéfaction cet étrange billet, pendant que Tartaglia se tenait les côtes pour s'einpécier de rue tout liaut,

tant il trouvait la chose plaisante et l'idée du diner agréable ; mais quand je voulus aller ouvrir au porteur de cette courtoise

invitation, Tartaglia, revenant à ses craintes, se miten travers.

— Non, non ! disait-il tout bas, c'est peut-être un piège ; n'y allez pas, mossiou. C'est comme le souper du Commandeur I

On frappait pour la troisième fois: c'était demander la réponse. Je repoussai Tartaglia en lui reprochant tout haut sa meliince, et j'ouvris à un groom très-bien mis el d'une figure intelligente, dont les habits élégants étaient seulement un peu poudreux et rayés ç4 et là de toiles d'araignées, ornement indispensable de quiconque se promène dans les salles de notre niiniiûir.

— Qu'est-ce que le prince dà Mondi-agonè ? lui demandai-je sans préambule, en regardant derrière lui pour me convaincre qu'il était seul.

— C'est mon maître, répondit l'enfant en italien sans hésiter, et en retenant une intention gaie ou moqueuse, sous l'air respectueux d'un valet bien stylé.

— Belle réponse! s'écria Tartaglia. Cela ne nous apprend rien ! Moi qui connais la noblesse d'Italie, je vous jure, mossiou, que je n'ai jamais entendu parler d'un prince de Mondragone !

— Monsieur veut-il faire réponse au prince ? reprit le groom sans se déconcerter.

Je crus devoir montrer le même sang-froid el prendre cette fantasmagorie comme une chose toute naturelle.

— Dites à votre maître que j'irais bien volontiers si j 'avais un habit ; mais...

— Oh I ça ne fait rien, monsieur ! Il n'y a que des hommes. D'ailleurs, on sait bien que vous êtes en voyage.

— Il appelle ça être en voyage! dit Tartaglia d'un ton pileux ; mais suis-je invité aussi, moi ? car du diable si je reste seul I...

— Moi, je vous invite, répondit le groom ; il y a repas et soirée aussi à l'ofDce.

— Mais..., reprit Tartaglia singeant ma réponse, c'est que je ne suis pas en livrée !

— Ça ne fait rien, vous êtes aussi en voyage !

— Oui, oui, en voyage ! Je ne m'en souvenais plus 1

— El à euL-lle heure cette soirée ? demandai-je.

— Tout de suite, monsieur ; on n'attend plus que vous.

— Ah ! on m'attendait? Fort bien I Et où demeure le prince, s'il vous plail ?

— Sous le terrazzone, monsieur.

— Je le sais bien ; mais par où y va-t-on d'ici?

— Si vous voulez bien me suivre..., dit l'enfant en ramassant une petite lanterne sourde qu'il avait déposée au seuil de la chappelle.

— Ah I mossiou I s'écria Tartaglia, à qui la gaieté élnit revenue, si au moins j'avais eu le temps de brosser votre [laletot et de

donner un coup de fer à vos cheveux ! Mais qui pouvait s'attendre à cela?

Nous suivîmes le groom, qui nous conduisit droit au Pianto, descendit le petit escalier, pénétra dans une des caves que j'avais explorées, traversa des las de décombres, en nous éclairant avec courtoisie et nous averti-sant à chaque obstacle qu'il semblait parfaitement connaître. Eililn, il se glissa dans un couloir étroit, et s'arrêta devant une petite niche creusée dans le mur, où je m'étais arrêté dans mes recherches des jours précédents. Alors, il posa le doigt sur je ne sais quelle tête de clou qui mit en mouvement une clochette, el se plaça debout dans la niche, ôta poliment son chapeau en nous disant : « Excusez-moi si je passe le premier pour vous annoncer, » tourna lentement sur lui-même et disparut.

C'était un tour comme ceux qui servent, dans les couvents cloîtrés, à faire entrer des paquets, el qui ont dû quelquefois servir à favoriser des communications clandestines sans violer la lettre des règlements. Celui-ci est en bois massif, mais couvert d'un débris de peinture qui me l'avait fait confondre avec la vieille he.-que qui l'encadre. Au bruit sourd qu'il remlit en tournant sur son pivot de fer, je reconnus celui qui m'avait inquiété. Il obéit à une impulsion donnée par derrière, où des verrous massifs le tiennent assujetti el fermé comme une porte véritable.

Cette machine, ingénieuse parce qu'elle est des plus simples, est à peu pi es impossible à découvrir. Quand elle eut escamoté Je groom en nous présentant sa face convexe, elle se retourna pour nous ramener sa face concave, où je me plaçai, pour me trouver tout à coup vis-à-vis d'un lionune en veste el tablier lilans, qui me salua en me baisant la niain^ el s'empressa de cuir-

ner le demi-cylindre, où Tartaglia parut à son tour en liant des niams et faisant des cris d'admiration. Il était dans la fameuse cuisine gigaiitesque de Mondragone, dans la cuisine de ses rê-
es, dans la Befana.

Je vais vous décrire ce local peut-être unique nu monde, sur-
tout dans les circonstances ou il se présentait a mes regards, et
vous le dépeindre comme si, du premier coup d'oeil.

j'avai, pu me rendre compte des détails que j'eus le loi.ir d'exa-
miner peu a peu ^ ^ ^ ^ . ^ comparlimentls, par

Cesl une ^ « " < ' J , ' ^ " f ^ a , , if , quadran£ulairL.sXeU ressemble ?
^ " ^ " " " ft ^ Je pain ^ ; c ^ esl aussi grand. Un des côtés, a une egl.se
^ o ^ ^ er ^ ^ ; " ^ ; ; ^ ^ ^ ^ f ^ ^ fléchi, m.is parait a ^ se / .

T / ° \ 7 a ^ cTs eM qui àvoisine le P.anlo el prohasnhdement
etaye ^ t eM le h découverte avec

tXiL : 7r " " eaT ' o nou ? aSs lencUtrée pénètre dans Tarlaglia. car '
f ^ " 4 réservoir au ras du pave. Celte

cette nef el y / ° TM « ^ ^ , V bouUlonne parmi les fragments de
^ ne ^ et s'enfnt d'nrun enfoncemenr sombre avec un b,u > t

mystérieux. , , , , naiprale aue fonctionnaient, en ce mo-

" T H ' ^ ripauatScWnéL - Monumentales dont nous

ment, deux ^ ^ ^ ^ T ^ lll l ^ ^ ^ , 3 petite terrasse du casmo. Les

avons vu la fu.nee ff ^ J ^ " ^ ta , , , ? a % - éiait délecté se trouvaient
réjouissantes odeurs doT.lTarta « l.a s et ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ _

^ : ^ ; : : SuuLSnriüu; neü.; , ^ ^ r4iiLtu , , edôuzaine

'%'^rne'e%èce't poXa"c"une croisée apparente ne trahit

Aucune espèce " ^ H ■ sujïijamment cliauffi- el aei e

""T^vatschemS Toutes les anciennes issues sont

par les vastes "■^7- ^ j^geur égale à la profonde.;

de leurs ^^"brasures seuleme^u ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ,

du n-.ilieu un larg J^ ^ ca e de en, p ^ ^ j ^ ^ ^

Pay;" :t^îteVons ch^ ^ au"; y étaient attaches co.ume dans

""M^ifl^délail le plus curieux de celte résidence c'était le
boû'de ceue nef du mdieu, réservé pour le pnnc.pal l>ab,lant

"Cste"dTm.'rolon"e ^un peu plus élevée sur le sol que le - rené
de l^duïœ, une grande vasque de marbre cot-respondanl resle ae
1 ^omLc, „ /,• ^lérieure située au bas des
contrerisirtër^aeïàisra^ n^er irrégulièrement un peut jet ?pau
tout récemn^ent remis en exercice au moyen d une tige de ro'-
seau u'^ ingtaine de pots à fleurs enlouraieïl cette ae roseau. <j
11c ç „ j g froide as?ez communes,

fonla.ne. « ^ ^ f " ^ .f ^ ^ rifer objelfde luxe bourgeois, >ci toul
roIm^rPam^s il maigri parfum de ces plantes était

T.Lona • ceux du poisson cuit au vin el de la graisse Td^e
qm'avatent chato^uïlé lodoral deTartaglia s. agréablement et qui
remplissaïenl énergiquemenl 1 atmospuere ou nniis 'nous trou-
vions introduits. „ . ^ . . . ,

nn reste la demi-rolonde où l'on etail en tram de servir le re-
pas oî^ail un aspect de confortable ingénieusement conquis snr
iVtristesse et le délabrement de 1 ediUce. Les froides parois

étaient tendues de vieilles tapisseries, jusqu'à la hauteur d'une étaient leu recouvert de nattes, et, sous la

les peaux de chèvres à long poils. Un grand sofa, dont la vétusté était cachée par plusieurs manteaux et tapis dessus, ainsi nue quatre fauteuils sur lesquels on avait jeté des napperons blancs en guise de housses; un piano assez laid placé sur une estrade de planches bielles, pour le préserver de l'humidité; un vase, sur une braserie allumée qui cuisait le pauvre instrument d'un côté tandis qu'il se morfondait de l'autre au bruitage de la fômaine, circonstances qui m'expliquèrent bien pourquoi l'homme avait paru si faux, un magnifique bureau Pompadour, dont le bois, marqueté de bois de rose était à moitié tombée et dont les étagères étaient verdis par l'oxyde; une table de nécessaire de voyage très-élégante, étalée sur une table recouverte d'un grand cache-nez de cachemire, en guise de tapis; un fauteuil orné d'une courbe-pomme d'indienne à fleurs, et entouré d'un vieux paravent; une guitare qui n'avait plus que trois cordes la table, dressée au milieu de l'hémicycle et toute servie en vieille faïence ébréchée et dépareillée, mais dont quelques pièces étaient fort précieuses quand même; enfin, un ambon en marbre blanc, placé dans un pot de myrte en caissette, la table de berceau, objet de gôut qui, sans la prétention d'être un surtout ■ tels étaient l'ameublement et la décoration de cet appartement complet, improvisé dans un compartiment de

'Toute l'este était à la fois la cuisine, le lavoire, l'écurie et le dortoir des valets, dont les lits composés chacun d'une planche d'une balle de paille et d'un manteau, étaient très-ordonnément disposés sur les bases colossales des piliers.

Je vous répète que ceci est un inventaire dressé après coup et à loisir - car, dans le premier moment, passant de l'obscurité à la

vive lumière des torches qui éclairaient l'ensemble, et des bougies qui brillaient dans la partie réservée au repas, si je vis quelque chose, je ne compris absolument rien, sinon que j'avais à répondre aux politesses d'un personnage accouru à

ma rencontre, lequel se hâta de me dire qu'il n'était pas mon hôte, mais un ami du prince, et qu'il allait me conduire au salon.

Ce salon, vous le connaissez déjà. C'était l'espace compris entre le sofa, les fauteuils, le pianino, la fontaine et le brasero.

Mon guide, dont la figure me tourmentait d'une vive réminiscence, et devant lequel les valets se rangèrent en l'appelant signor dottore, me demanda gaiement pardon de me faire passer par la cuisine, par l'écurie et par l'office.

— La maison du prince est si mal distribuée, dit-il en riant, qu'il n'y a pas d'autre entrée; mais ce qui corrige cet inconvénient, ajouta-t-il d'un air expressif, en s'arrêtant au centre du bâtiment et en me montrant l'escalier qui descendait à l'arcade fermée seulement par un tas de paille, c'est qu'il y a une sortie!

Comme preuve de cette assertion, un palefrenier entrant en cet instant, en écartant la clôture de fourrage, et apportait de l'avoine aux chevaux installés dans le péristyle au bas de l'escalier. J'allais exprimer l'agréable surprise que me causait cette révélation, lorsque le prince en personne, descendant les deux marches de son sanctuaire, vint au devant de moi.

— Vous le voyez, monsieur, me dit-il, vous êtes libre, et, si vous avez une grande impatience de prendre la clef des champs, je ne vous retiens pas ici malgré vous ; mais, comme je me dispose moi-même au départ (vous voyez mes chevaux), j'ai pensé

qu'il vous serait agréable de dîner d'abord et d'attendre, en bonne compagnie, l'heure de minuit, préférable à toute autre pour les gens qui ont, comme nous, quelque démêlé avec la police locale. Mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Tartaglia, qui me suivait comme un chien, allez trouver mes gens il leur est enjoint d'avoir grand soin de vous.

— Mossiou! 7nossioiil me dit Tartaglia en me retenant par mon vêlement, n'acceptez pas ce dîner, ne parlez pas à cet homme -là. Je le connais, moi! c'est le prince de...

Celui qu'on appelait le docteur me prit par le bras, comme l'Our m'encouragea à suivre le prince qui nous ouvrait la marche. Tartaglia, passant de l'autre côté, me dit à l'oreille ;

— Ceci gâte notre affaire et nous compromet! Nous voici affiliés à...

— Eh bien, venez-vous! dit le docteur, qui me supposait intimidé. Ne craignez pas de parler au prince : c'est le plus aimable homme du monde.

— Je le vois bien, répondis-je; mais permettez-moi de dire un mot à mon compagnon d'aventures.

— Ah I pardon 1 faites.

Je fis deux pas en arrière avec Tartaglia. Il voulait parler, je l'en empêchai.

— Il ne s'agit pas de ni'apprendre avec qui je me trouve : on va certainement me le dire. D'ailleurs, ce mystère m'amuse. Mais toi, lu es libre, on te l'a dit. Si tu veux fuir...

— Seul et à jeun, mos, si O!i? Oh ! non certes! Nous voilà chez lo dialile, je veux l,àler de son ordinaire.

. Mais, si tu étais mon ami, comme lu le prétends, tu irais d'abord flairer ce passage souterrain, el tu viendrais à bout d'aller dire à la villa Taverna que...

Je suis votre ami, répondit-il et je vais tâcher de faire savoir a la Daniella que nous fuyons cette nuit.

— Non pas! non pas! Dis-lui que je veux partir, mais que je ne partirai pas sans elle. J'attendrai^ qu'elle soit guérie.

— Cristo I vous ne voulez pas profiter..."?

— Ah! pas de discussion! N'es-tu pas libre, loi, dès à présent? Va, si tu m'aimes!

Je sais maintenant qu'avec ce mol-la je gouverne mon pauvre diable. 11 s'élança dans l'escalier; mais le docteur qui, sans nous écouter, ne nous perdait pas de vue, revint vers nous en me disant avec politesse, mais d'un ton sérieux:

'f^e donnez pas encore de commissions dehors, monsieur; ce sérail pour nous et pour vous une grave imprudence. Attendez minuit... ■ „ „ . ,

Il fallut se résigner et rappeler Tartaglia, qui alla flairer les casseroles et faire connaissance avec les ciisimiers. Mui, je uivis le docteur et le prince au salon, où Ion m'offrit un fauteuil. Le prince était déjà étendu nonchalauiment sur le ^•rand sofa, et il entama la conveisalion avec aisance en me pariant peinture, en

me demandant ce que je pensais de l'influence de l'Italie sur les artistes des autres pays, en me

LA DAME

questionnant, enfin, sur mes opinions à l'égard des divers maîtres de la France moderne : tout cela sans faire la moindre allusion à ma situation présente, non plus qu'à la sienne, et en discourant avec esprit et légèreté sur toutes choses, hormis celle qui devait le plus me préoccuper.

Pendant cette causerie étrangement calme et qui semblait beaucoup plus faite pour un salon de Paris que pour le lieu où nous étions, le docteur s'occupait du service, ex professa, et s'ingéniait avec le valet de chambre pour suppléer à ce qui pouvait manquer à l'élégance et au confort de la table. Le groom n'avait qu'une idée, c'était de faire monter le jet d'eau, et, en changeant les becs de roseau, il lui arrivait à tout instant de nous arroser, ce que le prince soutirait avec une grande patience, se contentant de lui dire de temps en temps : — Carlino, fais donc attention ! Il fait déjà assez humide

Alors, il se mettait à parler de son habitation comme un homme qui en discute avec désintéressement les inconvénients et les avantages.

— C'est fort laid, disait-il; mais c'est si bien situé ! La vue est magnifique, de la terrasse du casino.

Je ne pus m'empêcher de lui dire que j'étais beaucoup mieux logé que lui, et qu'il devait beaucoup souffrir dans cette grande cave.

— Mais ce n'est pas une cave, répondit-il. Nous sommes en contre-bas de la montagne, voilà tout; et, sans les infiltrations des eaux égarées dans les murs par suite de la rupture de plusieurs canaux, il ferait ici aussi sec que chrz vous; mais, avec beaucoup de braise on s'en tire, vous vovez.

— Pourtant, ces fenêtres et ces portes murées... Le soleil n'entre jamais dans cette grande salle?

— Aussi, à l'exception de ces deux derniers jours, ne l'avons-nous habitée que la nuit. Les cours du château sont si vastes et si belles, et le petit cioitre est si charmant! Nous n'avions que quelques pas à faire pour respirer un air pur; et puis, par ici, ajoula-t-il en montrant le milieu de l'édifice où est situé l'escalier, nous avons le chemin des champs. C'est là le principal avantage du logement qne j'ai choisi.

Chaque mot de ce tranquille personnage semblait appeler de ma part une foule de questions; mais, comme il s'abstenait de m'en adresser de personnelles, je crus convenable de montrer la même réserve ou la luèuie indUiéience, et de parler de Tusculum et des environs, comme ferait un touriste dans une auberge.

Pendant que l'on sert le repas, je veux vous décrire ce fabuleux prince dont je sais maintenant le nom, mais que, par j)rudence, je vous désignerai ici sous un nom de fantaisie, Monte-Corona, par exemple. C'est le premier qui tombe sous ma plume.

Ce personnage est âgé d'une cinquantaine d'années. Il appartient à un type plutôt napolitain que romain. Il parle français, si non avec une correction parfaite, du moins avec une facilité complète et toutes les nuances de l'actualité familière.

Il a pu être beau, mais de cette beauté italienne exagérée qui devient laideur avec les années. Il est beaucoup trop petit pour son nez, ((ui s'avance droit et sans courbure au devant de sa face, comme une lame d'épée. Sa peau, mate et fine, tourne au livide; ses dents sont éblouissantes, indice d'une disposition à la phlhisie pulmonaire, ainsi que ses épaules étroites et sa poitrine rentrée. Une masse de cheveux, trop noirs et trop bouclés pour n'être pas un effet de l'art, tombe sur sl'.^ joues creuses et se mêle au noir de sa barbe trop bien plantée, en ce sens qu'elle fait tache d'encre et masse disproportionnée avec les"plans blêmes et malingres de sa figure. Vous avez vu celte tête-là partout : un vieux Antinous malade croisé de Pohchinelle dégénéré.

L'œil superbe quand même, la physonomie douce et agréable en dépit de celte chevelure de brigand calabrais, une grande distinction de manières et de très-petits pieds ridiculement bien chaussés : voilà le souvenir qu'il rn'a laissé.

Quand le valet de chambre eut annoncé (pie ie diner était servi, bien que, cela se passant sous nos yeux, celle formalité fût fort inutile, le prince se leva, étira ses' bras et ses jambes comme un lévrier, bâilla trois ou quatre fois en disant au docteur, d'un air profondément affligé, qu'il n'avait [las d'appétit, et se plaça au milieu de la table. Le docteur se mil en face de lui pour taire les honneurs, soin beaucoup trop pénible pour un homme aussi indolent et aussi maladroit que Son Altesse, laquelle me fil asseoir à sa droite. La quatrième place resta vide provisoirement, ce qui semblait un cas prévu.

Quand je vis le docteur bien en face et bien éclairé (jusquelà il n'avait fait que remuer), je le reconnu-, piisili\euient; c'cla.t lo moine de Tusculuiu : un itouuuue magniiiique, d'une

très-haute taille, gros à proportion, mais plutôt large qu'épais de carrure et point chargé d'obésité ventrue. Il est de l'âge du prince et paraît plus jeune, bien qu'il ait les cheveux gris ; mais cette abondante chevelure, toute bouclée naturellement, semble brûlée par le soleil plus que par les années. Tous les traits sont admirables et rappellent le marbre de Vilellius, moins l'engoncement du cou et l'amollissement des chairs; car, si cet homme a les goûts, les instincts ou les besoins; d'une vie exubérante, il a la force de les satisfaire, et l'excès n'a pas encore dépassé la puissance. Son œil est étincelant, ses dents irréprochables, sa voix pleine et vibrante, et l'agilité de cette stature colossale indique une vigueur et une souplesse qui n'ont encore rien perdu des ressources de la jeunesse.

Frappé de l'intérêt d'artiste avec lequel je le regardais, il se prit à rire.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas? me dit-il comme pour aider mes souvenirs.

— Une figure comme la vôtre ne s'oublie pas, surtout quand elle vous apparaît sous un costume pittoresque, par un coucher du soleil splendide, et au milieu des ruines de Tusculum.

— Ah! ah! reprit-il en souriant, voilà les peintres! Ils ont des yeux auxquels on ne peut échapper. Heureusement, leur attention et leur mémoire sont exceptionnelles, car on ne pourrait pas se promener en sûreté sous un froc, même dans les endroits où l'on croit trouver la solitude; mais j'espère que vous ne jugez pas indispensable à ma physionomie ce déguisement que je n'endosse jamais sans une atroce répugnance?

Je lui répondis que sa phvsionomie était remarquable sous tous les déguisements possibles, et je me disais, à part moi, qu'il était peut-être dominicain et non médecin; que peut-être encore n'était-il ni l'un ni l'autre. Le prince vit (pie je me tenais sur mes gardes, et, avec beaucoup de délicatesse, il atlécta, de nouveau, de généraliser la conversation, afin de n'avoir pas l'air de m'interroger sur mes opinions ou sur nies circonstances.

Le dîner était succulent, bien que composé d'éléments (m l simples. Mes hôtes se mirent à parler de cuisine en maîtres.

— Ce pays-ci n'offre guère de ressources, dit le prince, surtout dans la saison où nous sommes; mais, quand on voyage, il ne faut jamais s'inquiéter de ce que l'on trouvera, mais bien de la préparation des mets, quels qu'ils soient. Toute la science de la vie consiste à avoir un cuisinier intelligent. Il en est de forts savants dont je ne fais pas le moindre cas; ils ne peuvent fom-tionner que dans les grands centres de civilisation. Je [iréfère un artiste comme l'hoïnme d'imagination que vous voyez là-bas. C'est un Calabrais, et c'est tout dire. La Calabre, où j'ai vécu longtemps, est un pays dépourvu de tout, pour peu que l'on s'éloigne des rivages. Mais, avec cet Oi lando, je n'ai jamais fait un mauvais repas. Peu m'importe qu'il m'ait fait nunger des rats ou des hérissons quand il n'avait pas autre chose à fricasser. Je ne lui demande jamais ce qu'il me servira ni ce qu'il m'a servi. Tout ce qui passe par ses mains devient mangeable, et, pourvu qu'on puisse manger, on ne doit pas souhaiter de friandises. Je ne suis pas gourmand, et je ne comprends pas qu'un homme soit l'esclave de son ventre, surtout lorsque, comme moi, il n'a plus jamais d'appétit.

En parlant ainsi, le prince goûtait, avec un sérieux extraordinaire, tous les plats qui passaient devant lui. Il mangeait peu, en effet ; mais le bien manger devait être une des préoccupations dominantes de sa vie , puisqu'elle n'était point détournée par la situation probablement assez grave où il se trouvait.

Les vins furent à l'avenant des plats, c'est-à-dire exquis, et le docteur y fit largement honneur, sans en paraître ènm le moins du monde. Auprès de ce grand cotîre béant que rien ne semblait pouvoir déborder, j'étais le plus pitoyable convive. Des le premier service, j'étais rassasié, tandis qu'il ne faisait que se mettre en train, et je compaiais intérieurement ma petite organisation avec celle de ce descendant des Romains de la décadence. Je remarquais en lui la sensualité italienne, protestation si frappante contre le régime d'appauvrissement et de slérililé dont est frappée celle terre fa^tueuse, et l'un me paraissait la conséquence de l'autre, (juand il y a de telles capacités pour consommer, l'esprit ou les bras doivent se lasser de produire.

Interrogé par le dootenr, je me défendis de lui dire à (Juoi je songeais et combien j'étais étonné de voir de pareilles préoccupations de bien-être et de pareilles jouissances de réfection dans un pareil lieu de refuge, sous les pieds mêmes de gens armés, prêts à s'emparer peut-être de nos personnes.

— D'abord, quant au dernier point, me répondit le docteur.

LA DANIELLA

cela est tout à fait impossible. Il laudait que ces gens armés eu^ppnl diîcnuvprl noire retraite. - . c .■ i

— Ouoi! m'prri:ii-jp, qnanH la fnmeio de votre festin les enve-
loonP vous crnvP7 qu'il-; ignorent où vous êtes?

— Ils ne l'isnôront pas, dit le prince. Nous n'avons pas la prë-
tentinn d'être iri sans(|u'on lesaehe; mais il est temps que vous
siiclieez vous-même dans quelle situation nous sommes. Voici le
docteur qui a fait partie autrefois de la gui^rilla des frères Mura-
lori, lorsque eux el lui étaient encore enlants. Pour ce fait, il fut
condamné à mort, et je ne sache pas que la sentence soit révo-
quée ; mais sa mère est à Frascati ; il ne l'a pas vue depuis quinze
ans. Il a su que je venais à Rome, il a voulu m'accompagner.
Quant à moi, qui S'iis de la terre d'Otrante, et par conséquent",
sujet du roi de Naples ; j'ai été compromis dans les derniers évé-
nements de mon pays, pour avoir parlé un peu librement de mon
aimable monarque el bâtonné un de ses insolents lazzaroni. Me-
nacé de la prison et d'un procès criminel, je vins me n^fugier à
Rome, où j'ai un frère cardinal, mais ('u j'eus l'imoruriénce de dé-
blatérer un peu contre un autre prince de l'Église, qui m'avait
volé une amante, et de donner des coups de pied dans le dos d'un
mouchard qui m'ennuyait. Après quoi, je fus forcé d'aller m'éla-
blir à Florence; mais, là, j'eus le malheur de me plaindre de la
garnison allemande et de me battre avec un olficier que je tuai en
duel. Je m'en allai en Piémont, où je fus plus sage et plus tran-
quille; mais, ayant appris que mon frère le cardinal était griève-
ment malade,' je revins secrètement à Rome pour veiller à mes
intérêts dans la succession, .le trouvai mon frère guéri et peu sen-
sible au plaisir très-réel que j'en ressentais. Il me pria de m'en al-
ler, pour ne pas le compromettre, et, comme, retenu par une pe-
tite aflaie de cœur qui m'était survenue, j'hésitais à suivre son
conseil, il laissa dénoncer ma présence chez lui, non dans l'inten-
tion de me livrer, mais avec celle de me forcer de déguerpir; car il

me prévint à temps de la nécessité de le faire. Or, cela ne m'était pas possible, au point où j'en étais avec certaine dame, et je la décidai à venir passer incoijnla quelques jours à Frascati, où je reçus asile chez la mèie du docteur, ici présent; mais je n'étais pas caché là depuis vingtquatre heures, que mon frère mit à mes trousses des espions à lui, chargés de nous inquiéter, et, parmi ces braves gens, il y avait un.cerlain Masolino et un certain Campani, deux coquins dont il paraît que vous avez entendu parler... Donnez moi un peu de ce jambon, docteur, car il y a longtenips que je parle sans essjyer de manger, etj« me sens faible 1

En disant ces paroles, il passa le jambon au docteur chargé de le couper en menues tranches, puis il continua :

— On ne voulait pas nous arrêter; mais on me menaçait de compromettre la personne qui m'intéressait, et de faire sérieusement au cher docteur un mauvais parti. Le docteur connaissait particulièrement le fermier Felipone; il avait sauvé la vie d'un de ses neveux sans vouloir être payé. Il le pria de nous cacher dans une des chambres délabrées de ce manoir. Felipone se montra reconnaissanl et dévoué. 11 ne pouvait nous loger dans l'intérieur du château dont il n'est pas le gardien ; mais la partie extérieure, la terrasse, où nous voici, est contiée à sa garde, ainsi que les jardins dont elle est censée faire partie. Lui seul savait que ce lieu est habitable et encore solide, niabré l'accident dont vous voyez là-bas les effets, et qui avait décidé l'inlendant, il y a une douzaine d'années, à faire étayer le fond, puis murer solidement toutes les ouvertures, afin de condamner cette partie compromise de l'édifice. On ne savait déjà plus, dès lors, qu'une sortie souterraine avait existé au centre : elle avait été murée aussi, nous ne savons à quelle époque, peut-être après le saccage du

château par les Autrichiens, uUm que ceci ne devint pas un repaire de voleurs. Mais je suis fatigué de raconter ; aidez-moi dune, docteur, vous ne laites que manger! Que vous êtes heureux d'avoir toujours faim! Est-ce que les faisans sont passables? me conseillezvous d'en manger une aile "?

— Je vous eu conseille deux, répondit le docteur; ils sont excellents!

Ayant servi le prince, il continua la narration ;

— Le local que vous voyez était donc et est encore réputé inaboi dablo. dangereux, condamné, impossible. Mais voila qu'un beau matin, Felipone, en plantant un arbre devant sa maison, découvrit une voûle. Le coupipôre se crut possesseur d'un temple antique, ou tout au moins d'un columbarium. Co n'était pas cela, mais bien une galerie qu'il ouvrit secrèleiuenl, et en Ua\ailant de nuit, pour nôtre [las troublé dans la possession des trésors qu'il espérait découvrir. 11 suivit ce vaste couloir, el, après avoir marché longtemps en droite ligne et en montant assez lapideiuen;, il se tiou\ a dans le joli péristyle où vous avez vu nos chevaux. Seulement, l'issue en était bouchée, et il s'imagina de la percer et de la débayer, car il ne savait pas bien où il était. Le temps lui avait paru long • il se

flattait peut-être d'avoir retrouvé une dix-septième maison d'Horace, la seule, la vraie, celle des Tusculanes.

» Quand il se vit dans la cuisine papale de Mondragone, il se sentit très-désappointé. Néanmoins il se fit un malin plaisir de posséder là un monument qu'il pouvait exploiter auprès des touristes sous le nez de madame Olivia, gouvernante et gardienne du reste du château. A force de ifureter, il découvrit également la cu-

rieuse machine par où vous êtes entré ici, et qui, depuis longtemps, était une tradition perdue. Elle ne tournait plus ; il la répara lui-même, et, maître désormais de faire pénétrer ses voyageurs dans tout le manoir, sans la permission de sa rivale, il se promettait d'en tirer parti, lorsque ma demande d'asile lui arriva et le décida à garder le silence sur cette trouvaille, tant qu'elle pourrait m'être utile. Il se hâta de lui apporter ici tous les objets nécessaires à notre installation, et voici ce qui vous explique ce mobilier, ces ustensiles, cette vaisselle, vestiges vénérables échappés au sac et à l'incendie du château par les Autrichiens. Ces tapisseries ont peut-être orné jadis la chambre de Paullin. Quant à ces fleurs, à ce myrte taillé et à la statuette qui ornent cette table, c'est une grâce de madame Felipone, laquelle, non contente de se charger de nos provisions et de nos emplettes, s'ingénie à nous entourer d'un luxe naïf. La donna I s'écria-t-il avec un enthousiasme enjoué, en avalant un grand verre d'orvietto, c'est la providence de l'homme, c'est l'ange du proscrit et le salut du condamné.

Le prince plaisanta un peu le docteur sur l'ardente sympathie de madame Felipone. Il y eut entre eux, en italien, un colloque assez curieux et plein de caractère indigène. Par un côté, celui de la charité du docteur sauveur de l'enfant, et par la gratitude des parents sauveurs, à leur tour, du bienfaisant médecin, la situation était logique et touchante; mais, par un autre côté, celui des idées trop philosophiques du docteur usant et abusant de cette reconnaissance jusqu'à tromper le bon et dévoué Felipone, cette situation redevenait toute réaliste, toute italienne.

Je fis une sourde oreille pour ne pas avoir à faire hors de propos et sans utilité, le puritain et le pédant. Je comprends tous les en-

traînements possibles ; mais j'étais choqué de les entendre avouer devant moi avec si peu de scrupule et de retenue.

rcxxYii

— A présent que vous connaissez nos ciir.bnstances, continua le docteur, il faut vous avouer que voire arrivée à Mondragone nous a passablement gênes et contrariés. Nous y étions depuis huit jours, et nous y étions bien. Pouvant pénétrer à toute heure dans l'intérieur du château, sauf à battre en retraite par le petit cloître, en cas d'une ronde de madame Olivia, nous étions plus libres et plus gais. Depuis que vous vous êtes emparé de notre promenoir, il nous a fallu aller prendre l'air, à nos risques et périls, sous divers déguisements, dans les jardins et dans la campagne ; mais tout allait passablement encore, et le prince avait décidé la signera qui s'intéresse à lui à fuir avec nous, lorsque le cardinal s'est imaginé de s'opposer à une visite domiciliaire que l'on voulait faire à Mondragone et que nous appelions de tous nos vœux, n'ayant rien à en redouter dans ce sanctuaire du terrazzone.

J'interrompis le docteur pour m'excuser d'être encore la cause innocente de cette contrariété.

— Non, non, reprit-il, le cardinal n'est pas homme à s'intéresser à vous à ce point-là. Il aune trop les Allemands et les Russes pour ne pas détester les Français. Il n'a étendu sur vous sa protection que parce que vous pouviez lui servir à cacher le véritable motif de sa conduite. Mais cet ordre de respecter l'intérieur du palais aurait pu vous coûter cher, puisque, nesactiant nullement que nous étions à même de fuir par des chemins iu\isibles, il nous a tous exposés à un blocus interminable de la part de l'auto-

rité locale, laquelle comptait bC venger de la privation de nous coffrer par le plaisir de nous affamer.

Les choses en étant venues à ce point, nous n'avons pas voulu que vous lussiez victime de nos méfaits. Les vôtres ne nous regardent pas, el nous avons résolu de fêter avec vous la eérémomo des adieux à ce respectable asile de Mondragone, (lue nous ne re\ errons peut-être jamais, et où, en somme, nous n'avons pas beaucoup souffert. J'ai d.t. Ament Kt à votre santé! hl-il en élevant gaïement un grand verre qu'il vida d'un trait

LA DANIELLA

— Jp ne saurais dire avec vous, observai-je au docteur, que je n'ai pas souffert du tout. Depuis quelques jours, je m'ennuyais effroyablement dans ma solitude et si j"avi)is été assuié de votre voisinage, j'aurais travaillé plu^ assidûment à me frayer un passage jusqu'à vous.

— Ah! vous y avez travaillé plus que nous ne voulions! Nous vous avons fort bien entendu miner du coté de l'écroulement. « Ce diable de Français, disions-nous, est capable de nous enterrer tous sous la grande voûte, o On ne sait pas ce que, dans l'étal où elle est, un caillou dérangé dans son équilibre accidentel peut nous causer d'embarras. Heureusement, la mesure a résisté à vos coups, de pic ou de pioche ; mais peut-être était-il grand temps de vous ouvrir la porte.

— C'est vous dire, ajouta le prince, que vous ne nous devez aucun remerciement pour notre invitation, puisque nous ne pouvions ni vous laisser exposé à mourir de faim, ni vous permettre de continuer à piocher dans nos vieux murs. C'est à nous, à nous

seuls, d'être reconnaissants de la confiance avec laquelle vous êtes venu à nous et du plaisir que nous procure votre société.

Cette confiance que l'on me témoignait, à moi, me mit plus à l'aise que je ne l'avais encore été : aussi je pensai devoir me montrer plus expansif, et j'y étais disposé pour le ras où l'on m'interrogerait ; mais on me parut savoir tout ce qui me concerne, et le docteur m'adressa une seule question, à laquelle précisément je ne pus répondre avec sincérité.

— Pourquoi diable, me dit-il un peu brusquement, avez-vous été vous imaginer de toucher à cette madone de Lucullus?

— Et comment diable, répondis-je pour éluder la réponse, êtes-vous informé de cette sotte histoire?

— Parce que nos gens ont été à Frascati tous les jours avant notre blocus, dit le prince, et que, d'ailleurs, Felipone nous tient au courant des contes et nouvelles du pays.

— Rangez donc parmi les contes cette absurde aventure : je ne sais pas moi-même ce qu'elle signifie.

— Vraiment? , eprit le docteur. Eh bien, moi, je l'avais expliquée d'une manière ingénieuse, toute conforme à un souvenir qui m'est personnel, et j'en serai, à ce qu'il paraît, pour mes frais d'intelligence. Figurez-vous que, dans ma petite jeunesse, à Ravenne, j'avais une petite amoureuse à qui son confesseur défendit de se laisser embrasser. Comme elle retombait plus souvent que de raison dans ce péché mortel, elle crut se fortifier contre le tentateur par un vœu. En conséquence, elle passa son chapelet au cou d'une vierge- de faïence émaillée (c'était, Dieu me pardonne, un ouvrage précieux de Luca délia Robbia!) et elle fit serment de ne

pas me laisser baiser ses lèvres tant (ue ce chapelet resterait là. Elle me laissait prendre d'autres libertés innocentes, comme de baiser ses mains, ses joues et même sa petite épaule rose; mais la bouche se détournait de la mienne avec éliroi, et cela dura bien trois jours, au bout desquels elle m'avoua l'engagement qu'elle avait pris. Aussitôt, sans lui rien dire, je courus à la chapelle en plein vent, où le chapelet flottait au coude la madone, et, dans ma précipitation, je ne vis pas que l'émail était fêlé; je lirai le collier un peu brusquement : la tête tomba, et je pris la fuite. Heureusement, je n'avais pas été vu, et je pus embrasser ma maîtresse sans avoir affaire à l'Inquisition.

Je ne fis point d'éloges au docteur sur sa perspicacité. Je me bornai à trouver l'histoire très-intéressante, et il n'insista pas pour faire un rapprochement. Le vin lui déliait la langue, et il était plus pressé de me raconter vingt anecdotes pour son propre compte que de m'arracher l'aveu de la mienne. Pourtant, j'aurais bien désiré, en ce moment, qu'il sût quelque chose de Daniella, et qu'incidemment il pût me donner de ses nouvelles; mais, pour rien au monde, je n'aurais voulu parler d'elle à un homme qui parlait si follement de l'amour.

— Vous devriez bien, me dit le prince, quand nous aurons fini de dîner, esquisser un souvenir de cette grande salle et de ce campement comique, éclairés comme les voilà. Plus tard, si vous voulez bien me permettre de vous faire une commande, je vous prie de m'en faire un tableau. Ce lieu me sera toujours cher. J'y ai été heureux dans mes pensées, bien que tourmenté d'esprit et malade de corps. Quant à vous, malgré vos ennuis, vous devez le chérir aussi... Je ne vous demande rien... pas même son nom; mais elle m'a semblé bien jolie.

— Vous l'avez donc vue? s'écria le docteur.

— Oui ! le jour où j'ai failli être surpris dans le cloître par M. Vaireg. J'avais vu entrer... Mais tenez, docteur, il est comme moi ; il a un sentiment sérieux dans le cœur, et nous ne devons pas lui parler de celle à qui nous avons eu l'obligation de pouvoir fumer nos cigiïres dans les cours et les galeries du chàieau presque tous les soirs. N'est-il pas vrai, ajouta-l-il en s'adreîS:iiit à moi, que, de six heures de laprès-midi à si\ heures du lendemain, vous ne sortiez pas du casino, puisqu'elle y était? Mais, depuis le blocus, il paraît qu'elle n'a pu venir,

car vous avez été sur pied, trottant partout et à toute heure avec une insistance..,

— Je vois que vous étiez très au courant de mes habitudes ; mais pourquoi vous êtes-vous méfié de moi au point de me cacher les vôtres?

— Nullement, mon cher; j'avais de la sympathie pour vous sans vous connaître. J'aimais votre talent..".

— .Mon talent? Je n'ai pas encore de talent ; et, d'ailleurs...

— Vous croyez que je n'ai rien vu de vous? Eh bien, sachez que, tous les soirs, nous nojs amusions, nous qui nous couchons tard, à aller voir, dans votre atelier, ce que vous aviez fait dans la journée.

— Moi qui me croyais si seul!

^ — On n'est jamais seul ; mais vous avez cru l'être, et nous n'avons pas voulu troubler les délices de vos tête-à (ête; j'aurais peut être été moins discret et plus taquin, dans d'autres moments

de ma vie; mais, étant passionnément amoureux pour mon compte... -

Un bâillement de digestion laborieuse coupa si drôlement le mot passionnément articulé par le prince, que j'eus peine à m'empêcher de rire. Le docteur s'en aperçut.

— Vous croyez qu'il plaisante? dit-il. Éh bien, pas du tout. Ce paresseux, ce gourmand, ce malade, ce blasé, ce voluptueux, cet excellent prince a encore des passions romanesques: et, pour le moment... D'ailleurs, en voici bien la preuve, ajouta-t-il en me montrant les voûtes fendues et crevassées : nous sommes là dans une cave qui suinte et qui craque ; moi, j'y suis venu pour pouvoir embrasser ma mère ; il n'y a pas d'autre femme au monde pour qui je me résignerais à passer trois jours sans voir le soleil. Mais lui, avec son mauvais estomac, son lumbago, ses habitudes de mollesse et de luxe, il aurait été capable d'y passer trois ans pour attendre la décision de la dame de ses pensées. Dieu merci, la voilà résignée à l'enlèvement ; car c'en est un, mon cher, et vous allez être enrôlé dans la garde de la princesse voilée ! J'allais dire volée! Vivons, prince; quel grade donnerons-nous à notre jeune artiste dans le corps d'armée de la divine..,

— Ne buvez plus, docteur, dit le prince avec un mouvement d'humour ; vous avez failli la nommer !

— Oh ! que non ! dit le docteur en faisant la pantomime de cadencasser ses lèvres. Depuis quand donc le docteur ne peut-il pas boire impunément tout ce qu'une table peut porter de bouteilles ?

— Quant au grade à donner à notre nouvel ami, reprit le prince, je le nommerai colonel d'emblée ; car il a fait ses preuves.

Savez-vous, M. Vaireg. que votre aventure sur la via Aurélia a fait du bruit, je ne dirai pas dans Rome, c'est une grande cave qui étoutie, plus que celle où nous \oici. le son de la voix humaine, mais dans la région privilégiée où l'on peut parler de quelque chose, voire de ce qui se passe sur les chemins? Il paraît que vous avez endommagé la cervelle d'un sujet utile à la police, qui, en ce moment-là, commettait l'indiscrétion de travailler pour son compte à dérouter les voyageurs. Il a été réprimandé, menacé et pardonné. C'est, à ce qu'il paraît, un homme précieux pour découvrir les transfuges. C'est lui qu'on a mis sur nos traces ; mais, là encore, il a voulu travailler pour son propre compte en se vengeant de vous par de fausses dénonciations.

— On nous a parlé au^si, dit le docteur, d'un certain Masolino et d'un autre animal ejusdem farina, qui vous guettait, vous, et que nous sommes venus à bout, nous autres, de dépister en ce qui nous concerne. On l'appelle, je crois, Tanaglia.

— Excellence f dit Tartaglia, qui était officieusement occupé à laver les verres dans la fontaine et qui, entendant prononcer son nom, crut qu'on l'appelait.

— Ah bah ! c'est lui ? s'écrièrent le prince et le docteur en éclatant de rire. Ah ! mais vous êtes dupe, M. Vaireg, et vous a\ez là, à vos trousser, la pire canaille du pays.

J'eus beau vouloir défendre la bonne foi" du pauvre Tartaglia à l'égard, l'exclamation du docteur avait été entendue du cuisinier Orlando, qui s'écria à son tour :

— Cristo ! si je ne craignais de manquer mon omelette soufflée, je ferais vite du feu avec la carcasse de ce traître !

- Un espion I un espion I hurla le marmiton en bassetaille.
- Un espion I reprit, d'une voix de ténor, le valet de chambre.
- Un bain I un bain pour monsieur ! ajouta en fausset le groom Carlino.

L'idée eut un grand succès. L'homme q';e j'avais vu auprès des chevaux, et qui n'était autre que le do:iiestîquedu docteur, se mit de la partie, et, en un clin d'œil, Tartaglia fut saisi et emporté comme un paquet pour être baigne, noyé peut-être, dans le grand réservoir. Je fus forcé d'intervenir et de l'ar-

LA DAM ELLA

racher, non sans peine, à ce danger. Je vins à bout d'expliquer n de motiver la conliance que j'avais en lui, et le prince prononça sa sentence de grâce, ce qui fil murmurer sa maison contre moi.

— Eh I que vous importe ? leur dit le docteur. Dans deux heures, nous ne serons plus ici, et qu'il le veuille ou non, ce vaurien sera forcé de nous suivre jusqu'à ce que nous ayons passé la frontière.

— Oui, oui, passons la frontière, mes benoîtes Excellences I s'écria Tartaiilia égaré, et plus transi par la peur qu'il ne l'eût été par le bain dont on l'avait menacé. Il parvint à désarmer le docteur, qui avait envie de lui administrer au moins (Juelque5 coups de cravac lie pour contenter les i^ens du prince. 'Tartagliiii li^ fil rire par sa mine burlesque et ses lamentalious à la Sancho.

— Hélas I mon doux Sauveur Jésus 1 disait-il d'une voix élrangli'^ moi qui me promettais de si bien dîner! Ces chers mes-

sieurs, que le ciel bénisse, m'ont tout à fait coupé l'appétit, et vni-là que je jeûnerai ce soir, moi qui ne songeais pas à me mortifier I

— Je vous promets, dis-je au prince, que, s'il tient parole, il sera bien assez puni. Quant aux inquiétudes qu'il peut causer à vos compagnons, je désire les faire cesser, et je donne ici ma parole d'honneur de lui casser la tête encore mieux qu'au signor Canipani, si, pendant votre fuite, il comu'u'l la moindre perlidie, ou seulement la moindre imprudence.

Malgré mes promesses, dont on paraissait ne pas se méfier, il fallut souscrire à un arrangement. ĩartaglia fut, par l'ordre du docteur, hissé dans une niclie de la muraille qui avait autrefois ser\i de garde-manger ou de chapelle, à vingt pieds au-dessus du sol. Puis on retira l'échelle. Il prit assez bien la plaisanterie ; il pouvait s'asseoir conimudeménl et ne craignait guère le vertige. Au bout d'une heure, il avait réussi, par ses lazzis et ses supplications comiques, à égayer les valets, qui lui passèrent les relietsde leur festin au boul d'une broche.

Cet incident avait fait manquer l'omelette soullléfe, au grand désespoir d'Orlando ; mais il s'en consola, au dessert, par le succès d'une pièce montée, au sommet de laquelle se balançait un perroquet en sucre.

Le fermier Felipone arriva pour en prendre sa part. C'est lui qu'attendait le quatrième couvert. Il refusa de faire revenir les plats : il a\ail dîné. Sa femme était auprès de la siyiwra, qui fais, il ses apprêts pour partir et qui viendrait, au dernier moment, prendre seulement une tasse de thé. J'appris ainsi qua la dame enlH\ée, ou sur le point de l'être, était domiciliée secrètement d.ms une des petites villas situées au bas de l'allée de cyprès, de

l'autre côté du chemin qui mène à Frascati, ce qui avait permis au prince de la voir tous les jours chez Felipone; mais, depuis le blocus, leurs entrevues avaient été plus rares et plus difficiles, Felipone étant, non pas soupçonné, mais surveillé.

Felipone marquant quelque élonnement de me voir, on lui expliqua ma présence, et on me présenta à lui comme un ami de plus à faire é\aiier.

— Ah oui-da I dit-il en me regardant avec bienveillance : c'est noire jeune peintre, l'habitant du casino, le bien-ainié de...

Je mis ma main sur la sienne, il sourit et se tut. Un instant après, comme le prince et le docteur causaient ensemble, je pus dire à l'oreille du fermier :

— Comment va-t-elle'? pouvez-vous me le dire ?

— Bien, bien, jusqu'à présent, répondit-il; mais elle ira mal demain, quand elle vous saura parti.

— Croyez-vous que je puisse la voir ce soir ?

— Non 1 Impossible de circuler dans les jardins; les carabinières sont partout.

— Mais vous, êle's-vous bloqué aussi?

— Non ; je pourrai aller demain à la villa Taverna. Que lui dirai-je de sot/e part?

— (Que je reste et que j'attends sa guérison, car elle est ma loi devant Dieu !

— A la bonne heure I mais si j'y consens, dit l'aimable homme en riant, car je suis la clef du terra-zone, moi, et pour que vous ne

mouriez pas d'étesie, il faudra bien que je \ous lasse passer des vivres. Allons! c'est une affaire arrangée. Je n'aime pas madame Olivia, qui est une personne sufistica ; mais vous, je vous aime, à cause de la Daniella, qui est ma filleule, et une sainte fille, monsieur, une fille que le monde ne coiinait pas, et que vous faites bien d'aimer en galant homme.

Je vous laisse a penser si, a partir de ce moment, je me sentis de l'amitié pour le bon Felipone. C'est un homme gias el court, a fii;uie ronde et à chevelure crépue et frisottée. Sa lace lil toujours, même en disant des choses séricusi-s ; mais ce rire nesl pas celui de rhébétéiaout ; c'e»L une gaielé oplunisle el

sympathique. J'en voulus intérieurement au docteur de tromper cette ànie ouverte et confiante. Il est vrai qu'il pouvait pallier son tort à sa manière, en alléguant l'impossibilité de troubler, par des soupçons, la quiétude bienveillante de celle heureuse nature d homme.

— Allons prendre le café au salon, nous dit le prince en se levant. Et vous, mes amis, dit-il à ses gens, mangez bien el ne buvez pas beaucoup ; nous avons des précautions à prendre pour sortir d'ici, et une longue roule à faire sans débrider.

— Ah ça ! dit Felipone en s'asseyant sur un des fauteuils qu'il avait prêtés à ses hôtes, tout est bien convenu ? J'ai amené moi-même le cheval de la signora , elle viendra ici sur mon bidet, que je prendrai ensuite pour vous accompagner, tir je ne veux pas vous quitter avant que vous soyez hors de danger.

El, comme je m'étonnais de la présence de ces chevaux qu'il me semblait plus logique de ne prendre que dans la campagne on m'expliqua qu'au bas de la galerie souterraine qui descend sous

l'allée de cyprès, il y avait de l'eau, en ce moment, jusqu'à mi-jambes.

— Quand nous serons là, je vous prendrai en croupe sur mon bidet, dit Felipone; il est de force à porter double charge.

— Vous oubliez, lui dis-je, que je ne pars pas. moi I

— Vous ne parlez pas? répéta le docteur.

— Vous ne parlez pas? s'écria le prince.

— Non, reprit Felipone, el il a raison. Je me charge de lui jusqu'à nouvel ordre ; mais il ne refuse pas de vous accompagner avec moi un bon bout de chemin, car les amis sont les amis, et, s'il y a quelque groupe de carabiniers en travers de votre fuite, il est bon d'être en force.

— Non, non I dit le prince. Pourquoi l'exposer à des dangers ?... Je ne veux pas 1

Je le priai de ne pas formuler un refus blessant pour moi. Je sentais bien que l'honneur me déliait de mon .^ermentl envers Daniella. L'amour ne peul pas prescrire une lâcheté. Je m'expliquai si nettement sur le plaisir que j'éprouvais à faire l'ion devoir en celle circonstance, que le prmce céda, en me serrant cordialement la main.

— Je vous \errai avec regret revenir ici, me dit-il. La situation n'est pas bonne pour vous. Tant que nous y sommes, mon frère le cardinal maintient sa défense de laisser pénéirer dans le château ; mais dès -qu'il nous saura partis, il se fera • lontiers arracher la permission de faire ouvrir les portes. On s'emparera de vous, et il entrera fort bien dans les idées de mon frère de vous sacrifier.

Vous pourrez bien alors expier, par une captivité plus dure que celle de Mondragone, le hasard qui nous y rassemble.

— Ne craignez rien. Excellence, dit Felipone ; je le logerai ici ; il gardera les meubles, et je m'arrangerai, d'ailleurs pour qu'on le croie parti avec vous. Si on fait alors une visite de police dans le château, tant mieux ; je réponds de lui, s'il quitte le casino pour le terrazzone.

— Je m'abandonne à vous, répondis-je ; je ferai ce que vous voudrez, pourvu que je resle.

Le café fut exquis et les cigares de contrebande de premier choix. Tout en fumant, nous échangeâmes quelques mois sur la politique, chapitre qu'il est impossible de ne pas aborder, dès qu'un lien de sympathie met quelques hommes en rapport les uns avec les autres. J'évitai pourtant d'avoir une opinion qui pût blesser celle de mes hôtes. J'étais plus curieux de savoir la pensée de ces Italiens bannis et persécutés que désireux de faire prévaloir la mienne.

Je remarquai, au bout d'un instant, que le prince et le docteur n'étaient nullement d'accord sur les moyens de sauver l'Italie. Plus logique et plus courageux d'esprit que son ami, le docteur ■■ voulait renverser les vieux pouvoirs. Le prince, aussi hardi de caractère que timide de principes, ne s'en prenait qu'aux abus, et ne rêvait un retour à l'Italie de Léon X et des Médicis, sans vouloir avouer que ces abus avaient pris d'autant plus d'essor et de licence que Rome et Florence avaient eu plus d'éclat, d'artistes, de luxe et d'aristocratie. Quant à son gouvernement impérial, il en parlait avec horreur et mépris, mais sans pou-

voir admettre l'idée de remplacer l'autorité absolue par une conslitution démocratique. Il avait vu la populace de son pays se faire l'exécuteur des haules œuvres de la tyrannie, et il no pouvait sacrifier la répugnance trop fondée du fait à l'enthousiasme du principe. J'en concluais, en moi-même, que là où des natures bienveillantes et sincères comme celle de ce prince avaient le peuple en aversion, c'était la faute du peuple et qu'un critérium de l'état de maturité de la démocratie d'un pays devrait être la confiance qu'elle inspire aux esprits élevés ou aux cœurs aimants. On pourrait dire à un peuple : « Dis-moi de qui tu es aimé, et je te dirai qui tu es. » Je crois que de Maistreadit« qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il monte d'avoir. »

Du reste, en défendant la légitimité des droits et privilèges de la noblesse et de la royauté, le prince tombait dans l'inconséquence de faire gracieusement bon marché des siens propres, devant la supériorité de l'esprit, du talent et de l'ascience.il alla même jusqu'à dire avec un air de candeur modeste, que j'é. tais quelque chose de plus que lui, parce que j'avais du talent, tandis qu'il ne savait que danser, improviser sur la guitare et monter à cheval. Je ne me laissai pas enivrer à la fumée de cet hommage que j'ai entendu déjà décerner par les nobles et les riches bien élevés, aux moindres artistes. C'est une banalité de bon goût, dont ils ne pensent pas un mot, et qui ne leur coûte pas plus que do dire des choses galantes aux femmes laides et vieilles. Cela fait partie de leur savoir-vivre et du charme de leurs grandes manières.

Il serait possible, pourtant, que ce prince fût debonne foi jusqu'à un certain point dans sa modestie. Il n'a rien de la perfidie moqueuse contre laquelle un plébéienprudent doit toujours être

en garde. Il est d'une inconséquence naïve et me (a)il assez l'eflet de ces grands seigneurs fiançais du siècle dernier, qui perlaient aux nues les écrivains philosophiques, mais qui ne devaient jamais accepter la résultante de leurs idées. Quant au docteur, c'était une autre théorie, plus logique à certains égards, mais qui péchait en sens inverse. Démocrate par naissance et par sentiment, il avait eu, dès sa première jeunesse, son rêve d'héroïsme, et il avait fait ses preuves de bravoure et de dévouement absolu à la patrie; mais, dans son âge mûr, il me semble avoir contracté ce que j'ose appeler les vices des héros : l'intempérance dans la volupté et l'immoralité égoïste des passions brutales. Le prince impatient de l'entendre parler des vertus républicaines, lui reprochait, en homme qui le connaissait bien, d'être bon, vaillant et dévoué par tempérament et non par principe; d'avoir la conscience large à certains égards; par exemple d'être capable de trahir son meilleur ami pour lui prendre sa maîtresse ou lui débaucher sa femme; de préférer la table à l'étude de la science; de ■ croire à peine en Dieu; enfin, de ne pas valoir mieux que lui-même.

A quoi le docteur répondait que les vertus républicaines n'avaient rien de commun avec les vertus privées; que l'on ne devait même pas exiger d'un glorieux patriote l'étroite moralité d'un bon bourgeois; qu'il fallait tout pardonner (il disait presque tout permettre) à celui qui sauvait la patrie avec l'épée ou avec la parole; enfin que la grande affaire des Italiens n'était pas d'être sages et réguliers dans leurs mœurs, mais d'être braves et de chasser l'étranger. Soyons Italiens d'abord, et puis nous tâcherons d'être hommes!

Il me semblait qu'il mettait la charrue devant les bœufs et que pour reconstituer une patrie, il eût fallu d'abord être capable de constituer une société.

La discussion ne fut pas assez longue pour m'ennuyer; elle le fut assez pour me permettre de lire clairement dans l'âme de ces deux hommes à qui l'excitation d'un bon repas donnait le besoin de se résumer. Le prince, après avoir fumé son cigare, sortit de son sofa et de sa position horizontale pour s'inquiéter de l'heure, des apprêts du départ et delà dame de ses pensées qui n'arrivait pas, et pour laquelle il avait fait servir une espèce d'ambigusurla table nettoyée et couverte de fleurs.

— il n'est que dix heures, lui répondit le docteur en s'asseyant au piano. Elle viendra dans une heure au plus tôt. Voulez-vous, pour vous faire prendre patience, que je vous joue mon étude de Btrtini?

— Allez, je vous écoute, dit le prince, qui se recoucha et s'endormit.

Felipone, qui admire le docteur en toutes choses, s'approcha elcuila son oreillesur l'instruinenlpour mieuxeulendre. Le docteur joua avec aplomb, avec un bou rhyLhme et un bon sentiment, mais en faisant, sans sourciller, les plus épouvantables jlâutes d'harinoiue, le tout avec la spontanéité d'in=tinct et l'absencede-melhodequi caractéiiseut beaucoup d'Italiens, et lui en particulier. Jo ne pus m'empêcher de lui dire qu'il avait un talent merveilleux pour uu homme qui ne se doutait pas de la musique. Il prit fort bien la chose, se mit à rire, avoua qu'il

avait la passion d'entendre des sons et de taper en mesure sur quelque chose qui fait du bruit; puis il se mil à chanter avec volu-

bilité tous les récitatifs comiques de la Ceiiarentola, passa au Don Juan, de Mozart, et, emporté par le menuet du finale du premier acte, il dansa et mima avec Felipone, qui se prêtait à sa fantaisie sans y entendre malice, la scène de Mazetto avec Leporello. Le bon paysan essayait de sauter et de faire des passes, le docteur le bousculait, l'étourdissait et pensait à la Zeiline dont il était le don Juan.

Tarlaglia qui, malgré le pilori où on l'avait perché, avait réussi à manger comme Gargantua, se sentit tellement électrisé par la belle musique et la belle danse du docteur, qu'il se mit à imiter tantôt la clarinette, et tantôt le basson, avec un grand succès. On l'applaudit, mais on lui refusa l'échelle pour descendre.

J'avais quitté le salon, où le prince dormait au bruit des chants et de la danse, pour crayonner, selon son désir, un aperçu de la scène bizarre à laquelle les lourds piliers blafards et sombres voûtes déjetées de l'édifice servaient de cadre. Je cherchais un endroit d'où je pusse voir les groupes principaux bien éclairés, les valets assis par terre autour d'un dîner copieux dont on ne devait pas conserver les restes, les maîtres groupés au fond, et Tarlaglia enchâssé comme un saint dans sa niche. J'aurais voulu pouvoir arranger les choses de manière à compléter l'originalité presque énigmatique de cette composition, par la présence des chevaux au premier plan; mais c'était impossible, ils étaient placés trop au-dessous du sol.

Comme je les regardais du haut de l'escalier, je vis qu'il y en avait maintenant une douzaine. Je fus frappé de la beauté de la tête et des jambes de l'un de ces animaux, et je descendis quelques marches pour l'examiner. Il me semblait l'avoir déjà vu; mais la physionomie d'un cheval ne vous reste pas présente

comme celle d'un homme, et, d'ailleurs, il avait le corps couvert d'un grand manteau. Je ne cherchai pas beaucoup à débrouiller ce souvenir. Je me mis à dessiner ce que mon œil pouvait embrasser dans la composition fortuite du tableau.

Pendant que j'étais ainsi occupé, deux femmes étaient arrivées : l'une était la fermière des Cyprès, l'épou-e de Felipone, la Zerline du docteur, et, comme je le savais déjà par Danielela, l'ancienne amie, la Vincenza de Brumières; une petite femme brune, pâle et dodue, assez jolie et très-décidée.

L'autre était la dame voilée, tout en noir, la taille cachée sous un mantelet court, et relevant sur son bras une longue jupe d'amazone qu'elle devait rabattre pour chevaucher. Son petit chapeau de velours noir, couvert d'un voile de dentelle mis en double, était un chapeau de ville ordinaire. Elle paraissait arrangée de manière à pouvoir fournir une course à cheval et voyager ensuite en voiture sans être forcée de changer de costume. Elle était donc si bien empaquetée, qu'il me fut impossible de voir si elle était belle ou laide, vieille ou jeune. Son nom ne fut pas prononcé une seule fois autour de moi. Les domestiques et Felipone lui-même semblaient feindre de l'ignorer: c'était la signera, rien de plus.

Le prince l'avait conduite au fond de la Befana et la servait lui-même. Elle mangeait, la face tournée vers la fontaine. Sans doute elle avait relevé son voile; mais, eussé-je été curieux de voir ses traits, la délicatesse me prescrivait de ne plus remettre les pieds au salon, et de rester à la distance où j'étais, distance assez considérable pour ne pas me permettre de distinguer le son de sa voix au milieu de celle des autres.

Le prince apprécia mon savoir-vivre et vint m'en remercier. Il attendit que mon croquis fût terminé, puis il me demanda si j'avais des armes au casino et si je ne jugeais pas à propos d'aller les chercher.

— Vous savez le chemin, à présent, me dit-il, et vous n'aurez qu'à sonner pour rentrer dans notre citadelle. Je vais vous montrer le secret de la clochette.

Je lui montrai, moi, la seule arme que je possède, mon fidèle casse-tête, qui, dans une lutte corps à corps, me semblait la défense la plus sûre.

— Vous savez pourtant vous servir d'un fusil ou de pistolets, au besoin?

— Oui, j'ai chassé.

— Eh bien, au besoin nous vous donnerons des armes. Mais êtes-vous bien décidé à nous escorter!' Felipone dit qu'inafailliblement nous rencontrerons au moins quelques gens armés avant de gagner les taillis qui conduisent à Tusculum, et il lait un clair de lune désespérant. Il nous faudra passer au milieu de l'ennemi, coûte que coûte. . .

— C'est pour cela que, pouvant vous être utile, moi qui vous dois la liberté, et peut-être la vie, je suis très- décidé à vous escorter, que vous le désiriez ou non.

— Mais il y a pour vous un autre péril à prévoir. Il vous faudra revenir et rentrer ici. Felipone répond de vous ramener sans encombre à votre gîte; mais je crains, moi.. .

LA DANIELLA

— Mais alors ceci regarde Felipone et non Votre Excellence. Il est inutile qu'elle s'en préoccupe. J'irai seulement reconduire au casino ce pauvre diable do Tarlaglia, a qui je rendrai la liberté quand vous serez partis, puisque sa présence autour de vous cause quelque inquiétude.

— Oui je l'avoue, je ne saurais partager votre confiance. Qu'il vous soit attaché, c'est possible, mais il n'a pas de raisons pour ne pas nous glisser entre les jambes et aller avertir l'ennemi de nous poursuivre. Il aurait même de fort bonnes raisons pour le faire; d'abord la récompense attachée à notre capture, ensuite le plaisir de se venger de la triste figure qu'il fait en ce moment parmi nous. . _

— Pourtant, le danger auquel il m'exposerait moi-même en vous trahissant, serait une garantie de sa fidélité. Mais je n'insiste pas, car, après tout, il n'est pas de ceux dont on peut répondre sur son propre honneur. Ainsi, je vais le conduire au casino?

— Konpas! Du casino, il pourrait avertir ceux qui nous gardent.

— Il est brouillé avec la police, qu'il a mal servie en me servant trop bien!

— Oh! alors, raison de plus pour lui de rentrer dans ses bonnes grâces. de parlementer, et de mettre l'ennemi sur nos traces, sauf peut-être à se faire promettre votre liberté en même temps que la sienne. Il nous a entendus causer, il sait quelle route nous prenons. Non, croyez-moi, il est bien où il est! Il passera quelques heures dans sa niche; il peut s'y coucher, et il au-

rait beau crier, personne ne pourrait l'entendre articuler une parole.

— Ne vous y fiez pas, on entend chaque note de votre piano. — Oui, du 'casino, mais non pas du (errazzone. Il faut être

placé plus haut que l'ouverture supérieure des cheminées; et, comme en ce moment nous devons faire un bruit qui attire et concentre l'attention des carabiniers de ce côté-ci, pendant que nous quitterons la place, vous allez voir qu'il faut un grand vacarme pour qu'il s'en échappe seulement un peu au dehors. Voyons il est bientôt minuit, préparons-nous! — Mes amis, criait-il à ses gens, voici le moment de plier bagage et de brider les chevaux. .

— Oui oui, s'écria le docteur en arrivant vers nous. Orlando, mon bijou, beaucoup de feu et de fumée dans les cheminées; et vous, mes amours, Antonio, Carlino, Giuseppe, <H((i/ concert d'instruments, chants, danses et tapage!

En parlant ainsi, le docteur s'empara de deux couvercles de casseroles, dont il se fit des cymbales.

— Tapasel tapage! s'écrièrent les valets en s'armant, qui d'un tonnelier défoncé dont il se faisait une grosse caisse, qui d'un sifflet et qui du reste de la batterie de cuisine. On chantait on criait, et tout cela en s'agitant pour fermer les portemanteaux et seller les montures que ce vacarme mettait en daai-e surtout le beau cheval noir que j'avais remarqué. En un instant, ce charivari d'adieux à la Bcfana de Mondragone devint une ivresse. Tous ces Italiens sont adroits, agiles et doués de ces grâces comiques, si rares chez nous, où le grotesque est presque toujours laid. La scène des derniers préparatifs fut un ballet général de toute la

force des jambes, accompagné de chœurs de toute la force des poumons.

Felipone riait à se tenir les flancs, tandis que le docteur embrassait la Vincenza plus qu'il n'était besoin pour prendre con"é Le prince chantait la messe en se faisant mettre son paleloiet ses grandes bottes par Giuseppe, qui l'habillait en mesure et en sautant d'un pied sur l'autre. Le docteur soufflait dans une tige de roseau en imitant la flûte et en s'arrosant fréquemment le gosier d'un reste de liqueur. La signora, ellemême comme prise de vertige, frappait le piano d'une mazourque échevelée. Tartaglia, voyant qu'on le laissait la, se lamentait avec de grands gestes qui lui donnaient l'air d'un capucin en chaire; mais sa voix, étouffée par le bruit général, réduisait son éloquence à l'effet d'une pantomime pathe-

Je n'étais pas bien persuadé de l'utilité de cette bachanale. Je savais que la fumée des cuisines donnait aux carabiniers l'envie de fuir et de se disperser, plutôt que l'idée de se resserrer autour du château. C'était une imprudence gratuite que de leur apprendre l'existence d'un refuge réputé, jusqu'à ce moment, inaccessible; mais il n'y avait pas moyen de se faire entendre, et je pris mon parti de chanter comme les autres rumeurs du départ. J'étais électrisé par cette gaieté, à l'approche (l'un combat regardé comme inévitable.

Enfin, le silence se fit. Tout élan prêt.

Maintenant, dit le docteur, pas un mot, et en route.

Je pus m'approcher de Tartaglia et lui dire de compter sur mon prompt retour. Nous descendîmes l'escalier, et le prince,

ayam mis son héroïne en selle, fit la revue de sa petite troupe. Il lui convenu qu'on se placerait de suite dans l'ordre de mar-

che, et que chaque cavalier s'y tiendrait et garderait ses distances avec une précision militaire. Le docteur se plaça en tête avec le cuisinier Orlando, qui réclamait ce périlleux honneur par droit d'ancienneté. Giuseppe, valet de chambre du prince, avec Antonio, domestique du docteur, se mirent au second rang. Le prince et la signora marchaient ensuite; puis le petit groom Carlino et le gros marmiton suivaient comme deux pages. Je venais le dernier, portant en croupe Felipone, qui devait nous quitter à la ferme et prendre de là, à ciel ouvert, un chemin plus court pour s'en aller devant en éclaireur. Sa femme eut l'honneur de faire le trajet, jusque chez elle, en croupe derrière le docteur. Nous étions donc dix, en comptant la dame voilée, et en ne comptant pas la Vincenza, qui no devait paj nous suivre au-delà de la ferme.

Ne connaissant pas les êtres, je ne compris pas beaucoup le plan que j'entendais adopter. Nous nous engageâmes, sans bruit et au pas, dans la galerie qui était jonchée de litière. C'est un couloir assez large et assez haut pour donner librement passage à deux cavaliers de front. Il est tout entier cj-eusé dans le tuf tendre et compacte, comme les catacombes romaines. Sa pente, qui suit celle ou terrain, est si rapide, que, sans la paille, nos chevaux eussent eu de la peine à ne pas glisser; mais leur marche devint plus difficile quand nous rencontrâmes les longues flaques d'eau dont Felipone nous avait parlé. C'était la fin de l'inclinaison du terrain. Felipone sauta dans l'eau, prit sa grosse petite femme dans ses bras, et disparut par une ouverture latérale qui aboutit à la cave de sa maison. Nous continuâmes à avancer lentement dans le chemin couvert qui se prolonge en dehors du parc, assez

loin sous la campagne. Orlando portait une torche en avant. Malgré l'humidité de certaines parties de la galerie, la rareté de l'air rendait la chaleur étouffante; le trajet durait depuis un grand quart d'heure.

Tout à coup nous nous trouvâmes dans l'obscurité. Orlando avait éteint le flambeau; il avait aperçu au loin devant lui un faible rayon de lune, qui fut bientôt visible pour nous tous. On fit halte. On était arrivé à une petite chapelle abandonnée, à demi-cachée sous les atterrissements et qui s'ouvre sur la campagne, dans une prairie située entre Mondragone et les Camaldules.

Cette immense galerie souterraine, récemment découverte et déblayée par Felipone, avait donc pour portique une construction fermée, dépendante de sa régie et dont il avait les clefs, sans que personne soupçonnât encore la brèche qu'il y avait faite à l'intérieur pour communiquer avec le souterrain. Il se trouvait arrivé là avant nous, et tenait le passage ouvert, tandis que Gianino, l'ainé de ses neveux, montait la garde ; dans la prairie.

Nous mimes pied à terre, et nous traversâmes la chapelle en tenant nos chevaux par la bride. Le pavé était, la aussi, couvert de litière. Cette sortie s'effectuait sans bruit, sous les ; grands arbres fruitiers qui ombragent le petit édifice.

'< On se remit en selle dans le plus grand silence. Felipone

! prit, dans les buissons, un petit cheval pareil à celui que je

! montais, et qui avait été amené là d'avance, sous apparence de

j pâture. Il n'avait pour selle qu'une couverture, avec des étriers

de corde attachés au surfaix. Le fermier l'enfourcha lestement

I et passa devant, après nous avoir dit de lui laisser environ dix

1 minutes d'avance sur le chemin. Lo docteur connaissait parfait-

! tement la direction à suivre.

Jusque-là, je ne m'étais guère rendu compte de ce que nous faisions. S'échapper un à un, ou deux à deux, sans bruit, en se donnant rendez-vous quelque part pour monter à cheval et fuir ensemble loin de la portée des carabiniers, m'eût semblé plus raisonnable que de sortir en corps de cavalerie; mais, en recardant le site que nous traversions, et en me rappelant celui que nous avions à iraver, je vis que nous agissions pour le mieux.

D'abord, notre évasion à cheval était un fait si invraisemblable, que, même en rencontrant de près notre petite troupe, les surveillants devaient hésiter à reconnaître en nous les captifs de Mondragone. Et puis, le lieu que nous traversions était la circonstance la plus favorable du chemin couvert. Ce n'était probablement pas par hasard que la chapelle s'ouvrait au seuil

LA DANIELLA

de cette petite gorge étroite et ombragée, dont le fond était envahi par une lièze marécageuse où le pas des chevaux ne foulevait pas de bruit et ne devait pas laisser de traces. Ces circons-

tances avaient dû être mises à iirofif, au temps où l'on avait ménagé cette sortie mystérieuse à la Ibrleresse de Mondragone.

A cette époque, tout le trajet que nous avions à faire avant de sortir du territoire de Monte-Porzio était probalement couvert d'arbres. Je me souvins que nous devions passer par Tusculum, dont les sommets sont maintenant entièrement nus, et que làj probablement, nous aurions à traverser, à toute bride et de vive force, un poste de gendarmerie. Je portai la main aux fontes de ma selle et m'assurai qu'elles étaient garnies de pistolets. Je m'arrangeai de manière à m'en servir librement au premier signal.

Felipone, parti en éclaireur, revint nous dire de continuer au pas sur le chemin sablonneux qui laisse les Camaldules à gauche et qui monte en droite ligne sur Tusculum. 11 n'avait rencontré ni aperçu personne ; le passage était libre, et l'allure lente et calme était préférable à l'irruption brusque au galop, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Nous traversâmes donc, sans hâte et sans encombre, la partie découverte du chemin frayed qui s'ouvrait devant nous, et nous gagnâmes, sans être signalés, le taillis à [lic do la gorge située sur les derrières du théâtre de Tusculum.

Là, nous étions de nouveau complètement à couvert; le chemin étroit, très-uni, mais rapide, ne nous permettait plus d'aller deux de front. Chacun arma le pistolet ou la carabine dont il était muni et eut l'œil sur sa droite; à gauche, il n'y avait que le ravin.

Le paysage étroit et tourmenté que nous arrivâmes à dominer était, à la clarté voilée de la lune, d'une tristesse morne. Ce che-

min, déjà si mélancolique durant le jour, prend, la nuit, un air de coupe-gorge qui eût pleinement satisfait Brumières.

Ce bois a été le faubourg de Tusculum, et le chemin qui le traverse est, comme je vous l'ai dit ailleurs, une voie antique; circonstance assez grave pour nous, car les pieds de nos chevaux commencèrent à résonner sur les polygones de lave, qui furent jadis le pavé des rues de la ville latine. Nous parvînmes néanmoins au pied de la croix qui marque le sommet de la citadelle tusculane, au milieu d'une solitude absolue. Là, nous nous arrê tâmes pour examiner le revers de la montagne que nous avions à descendre. Sur ce plateau découvert, nous étions abrités par l'ombre épaisse du massif de roches qui supporte la croix.

Je regardai la magnifique vue que j'avais contemplée au soleil couchant, le théâtre antique où, pour la première fois, J'avais rencontré sous un habit de moine, ce docteur qui m'entraînait maintenant dans les périls de sa vie aventureuse, et les silhouettes, argentées par la lune, qui dentelaient l'horizon. C'étaient les sommets et les vallées que le berger Onofrio m'avait nommés, et, pour ne les avoir examinés qu'une fois, je connaissais déjà si bien le relief géographique du pays environnant, que j'eusse pu m'orienter tout seul et m'égarer fort peu.

Nous avons forcément rompu nos rangs pour nous abriter le long du rocher, pendant que Felipone descendait en avant pour faire une nouvelle reconnaissance. Je soullVais de voir cet excellent homme s'exposer tout seul pour les autres, et je demandai à l'accompagner. Le prince s'y opposa.

— Nous ne prenons pas ces précautions pour nous, dit-il à voix basse. Nous avons une femme avec nous; c'est pour elle

seule que nous sommes si prudents; c'est pour elle que je consens à exposer Felipone. Si je connaissais les ciemins, je prendrais sa place; mais je ne les connais pas, et c'est assez d'un homme en danger.

— Felipone sert la patrie, dit le docteur, puisqu'il favorise l'évasion d'un patriote comme moi. S'il est assassiné, co sera mourir au champ d'honneur!

Lt, après ce mouvement d'égoïste enthousiasme, le beau gros docteur ajouta, avec un cynisme sentimental :

— S'il ne revient pas, je jure de ne pas abandonner sa femme.

— Ne parlons plus, dit le prince. Malgré nous, nos voix s'élèvent. Silence tous, je vous en prie!

— Il serait désagréable d'être surpris et massacrés, pensaije, pour d'aussi mauvaises paroles que celles que le docteur vient de dire.

Nous restâmes immobiles. Je me trouvai auprès de la dame voilée, dont le cheval, peu soucieux de l'ordre qui venait d'être donné, chassait avec bruit l'air de ses naseaux. Je pensais aussi, à propos de celte dame, qu'elle ne valait peut-être pas le mal que nous nous donnions et le péril qu'all'rontait en cet instant le brave feimier des Cyprès. Pour nouer un intrigue avec un ex-viveur qui n'était ni beau, ni jeune, ni bien por-

tant, il fallait qu'elle fût un peu dans les mêmes conditions, ou qu'elle eût un intérêt de vanité ou de cupidité à s'enfuir avec lui.

Cette mystérieuse amazone me parut une personne nerveuse, impatiente de l'immobilité où il fallait se tenir. Elle tourmentait

la bouche de son cheval et l'empêchait de se rasseoir. Deux ou trois fois elle le fit sortir de la ligne d'ombre qui nous protégeait, et cette inquiétude hors do propos m'impatienta moi-même.

Dans l'attente d'un absent en péril, les minutes semblent des lieures. Je pouvais me condamner au rôle de statue, mais non empêcher mon cœur de battre et mon oreille de s'alarmer des moindres bruits. La nuit était si caïmo et l'air si sonore, quo nous entendîmes sonner la demie après minuit à l'horloge des' Camaldules. La chouette, perchée sur une colonne du théâtre antique, répondait d'un ton aigre à un appel plus éloigné et plus aigre encore. Puis nous entendîmes une voix d'homme qui' chantait vers le fond de l'humide vallée noyée dans la brune. Ce n'était pas la chanson du voyageur attardé qui éprouve le besoin de rompre autour de lui l'effrayant silence de la solitude: c'était comme un cantique lentement phrasé par une personno en prières. Aucune émotion dans cette voix mâle et douce dont le calme contrastait avec nos muettes perplexités.

Enfin Felipone reparut.

— Tout va bien, nous dit-il. Marchons.

— Mais ce chanteur de cantiques, lui dit le prince, l'entends-tu? f >

— Très- bien, et je connais sa voix. C'est un pieux berger qui chante sa prière, comme les coqs, à minuit. Mais écoutezmoi. J'espérais que le brouillard monterait, et nous permettrait de prendre le galop sur la grande route ; mais il no fait quo ramper à un pied de terre, et il nous nuit plus qu'il ne nous rend service. Je vous engage donc à ne point passer par Marine, mais à descendre par la traverse à Grotta-Ferrata. De là, nous gagnerons Albano

par la rive du lac qui sera à notre gauche. Le chemin sera plus long, quoique plus direct. Il est moins uni, et vous irez moins vite ; mais nous serons presque toujours à couvert, et le pays est si sauvage, que, si nous y faisons quelque rencontre, ce sera avec les voleurs, gens bien [j]récérables, pour nous, aux carabiniers.

— Accordé, dit lo printo ; marchons I

Nous descendîmes Tusculum à vol d'oiseau, à travers un vaste champ en jachère ([ui s'est couvert de réséda, et dont lo parfum violent commençait à donner des étourdissements au prince lorsque nous en sortîmes, en passant dans un ruisseau qui nous remit sur le chemin frayé.

Ces petits chemins encaissés, bordés de haies en pleine liberté de croissance, rappellent assez, au clair de lune, les traînes do mon pays. Au jour, cette pensée ne m'était pas venue, à cause de la différence des plantes fleuries qui eu tapissent les talus ; mais, la nuit, les mouvements de ces petits sentiers ondulés, souvent traversés d'eaux courantes à fleur de terre, et ombragés de folles branches qui vous fouettent la ligure, mo rappelèrent ceux où, dans mon enfance, je faisais délicieusement et littéralement l'école buissonnière.

Nous marchions un à un, trottant, galopant ou reprenant le pas, selon les facilités ou les dillicultés du terrain. Après Grotta-Ferrata, nous nous engageâmes dans une voie de traverse, au milieu des bois de châtaigniers, assez profondément encaissée entre les hauteurs de Monte-Cavo {Mons Albaiius) et celles qui encadrent le lac d'Albano. Dans cette région sauvage, nous ne fîmes d'autres rencontres que celles de couleuvres monstrueuses, qui s'ébattaient sur le sable des sentiers et qui fuyaient à notre ap-

proche. Le docteur, dont l'humeur guerroyante s'irritait de n'avoir eu aucune prouesse à faire, descendait de temps en temps de cheval, en dépit des représentations du prince, pour couper en deux, avec son coutelas de voyage, ces reptiles inoffensifs.

Au bout d'une heure de marche environ, il nous fallut, pour aller plus vile, mettre tous pied à terre dans une descente presque à pic. Chacun conduisait et soutenait son cheval par la bouche. Seule, la dame voilée, resta sur le sien, dont le prince prit la bride. J'étais en ce moment derrière eux et pour, ainsi dire sur leurs talons, le terrain ne me permettant pas de faire reculer mon poney romain, déjà très-impatient de ce mauvais chemin.

La dame, penchée sur le pommeau de sa selle, parlait à voix basse avec son illustre amant. La voix de celui-ci étant moins souple et ne pouvant se tenir à ce diapason, j'entendis qu'il s'obstinait à la conduire, et je compris qu'elle insistait pour aller seule. Je compris aussi pourquoi elle désirait le dispenser de cette fatigue. Il n'en avait pas la force; la vigueur de ses bras et de ses jambes n'était pas en rapport avec son dévouement. En outre, il a la vue basse et les allures gauches. Il

LA DAMELLA

Irébidiait à diaqipaset menaçait d'entraîner, dans sa chute, l'lieval aunu.-l il se pondait plutôt qu'il ne le soutenait.

Je n'osais offrir de le remplacer, et pourtant je voyais approcher le moment de la catastrophe. Elle fut "heureusement sans gravité ; le prince tomba assis sur un talus; le cheval cherchia un instant son équilibre, le retrouva par un écart, et, presse par l'amazone habile qui le dirigeait, arriva au fond du ravin, pour re-

partir, en bondissant, sur une montée aussi rapide que la descente. , , •

— Non! non! je n'ai aucun mal, me dit le prince, que je m'étais empressé de remettre sur ses pieds. La signora eil d'une pétulance
I Je vous en prie, mon cher, suivez-la. Ces chemins sont très-difficiles, et elle ne s'en méfie pas assez.

Je rendis la main à Vulcanus, c'est le nom du poney que Felipone m'avait prêté, et, dépassant ceux qui marchaient devant, j'atteignis la dame voilée et lui fis part, sans trop me soucier de lui être agréable ou non, des inquiétudes du prince. Elle ne me répondit pas; mais son cheval, comme s'il eût reconnu ma voix, se mit à me parler par ce demi-hennissement qui expriment la satisfaction chez ces nobles bêtes; et, chose très-bizarre, comme si le langage des animaux m'eût été soudainement ré\élé, comme si j'eusse compris par une intuition mystérieuse ce que me rappelait celui-là, je le reconnus enfin, et retrouvai tout à coup son nom et le souvenir du service qu'il m'avait rendu. Auss^i lui répondis-je gaiement, sans hésiter et sans me soucier d'être très-ridicule :

— Tiens, c'est toi, brave Oletlo f

— Oui, c'est Otello, répondit la dame voilée : n'aviez-vous donc pas reconnu celle qui le monte?

— Miss Medoral ni'ériai-je stupéfait.

— Approchez-vous davantage, dit-elle, et causons pendant que nous le pouvons. Les autres sont loin derrière nous. Ne me faites pas de sermons, c'est inutile. Je suis déjà assez mécontente de ma situation. Sachez, en deux mots, mon histoire, comme je sais la

vous. Je vous ai aimé, vous êtes le seul homme que j'aie aimé. Vous m'avez haïe ; par dépit, j'ai voulu aimer mon cousin Richard. Cela m'a été impossible. 11 s'en est aperçu, il s'est piqué, il s'est éloigné. Nous avons quitté Florence au bout de quelques jours, et nous avons reçu, à Rome, la visite du prince, alors caché à Frascati, ce qui ne l'empêchait pas de venir me voir avec beaucoup de hardiesse. Cette hardiesse, cette situation aventureuse où il se trouvait, ont aïçiiienté l'intérêt et l'amitié que j'avais pour lui, car il y a deux ou trois ans que je le connais et qu'il me fait la cour quand nous nous rencontrons. Je voulais, je veux nie marier, et surtout me marier sans amour, uniquement pour avoir une position sociale et m'élourdir dans le inonde. Je n'étais plus heureuse avec ma tante. Elle est folle; elle était devenue jalouse de la très-mince aniitic filiale que j'accorde à son mari. Je n'ai pu supporter l'ombi-e d'un soupçon. J'ai quitté sa maison au premier mot d'aigreur. Le prince était, de nouveau, passionnément épris de moi. Il est moins riche que je ne le suis; mais il a un nom magnifique, do l'espiit, de l'usage et du cœur. Je ne dépends que de moi-même; mais, par égard pour lord et lady B'", je leur en écrivis. Ma tante vint me voir, me supplia de relourner chez elle et d'abandonner ce projet de niari;ige. Elle trouvait le prince trop vieux et trop laid ; elle parlait même d'user, pour m'en détourner, d'une auloraé qu'elle n'a pas. C'est ce qui acheva de me décider. Le tjir même de cette explication, qui avait été assez vive, je fis dire secrètement au prince que j'allais le rejoindre à Frascati. J'espérais vous y voir. Je ne savais rien de vos aventures, je ne les ai apprises que parle prince, qui les tenait de Felipone. J'aurais pu les apprendre de Tartaglia, si je ne m'étais tenue assez bien cachée a Frascati pour me soustraire à la vue de ce bavard. Je sus, au bout de quelques jours, que lord B'" agissait en vain. Vous

deviez, par l'ordre du cardinal "", rester prisonnier' à Mondragone ainsi que son frère. C'est une leçon qu'il voulait donner à ce dernier, pour le dégoûter de revenir à Rome, et dont vous receviez le contre-coup. Quand je reconnus l'impossibilité de communiquer avec vous et de vous porter secours, mémo au moral, puisque vous étiez toujours engoué de cette pelile Danielia, je me confirmai dans la résolution d'épouser le prince et de fuir avec lui. Afin que lady Ilarnet et son mari ne vinssent pas à compromettre cette fuite en me cher chani, je leur ai écrit, ce matin, que nous partions pour lo l'iemonl, uè nous devons nous marier, et j'ai confirmé le pi ince dans le dcMr qu'il avait de favoriser votre évasion, en le priant toutefois de ne pas me faire reconnaître de vous. Il ignore et doit ignorer les senlimeiits que j'ai eus pour vous, et qui, jo vous prie de le croire, se sont dissipés coauue un accès do lièvre.

Puis, elle ajouta d*ane voix claire et d'un ton aisé : — L'amour est une sottie maladie que les personnes les plus raisonnables sont obligées de subir, ne fut-ce tju'une fois en

leur vie. Il est fort heureux pour moi que vous ayez été par hasard, l'objet de mon rêve d'un jour. Vous m'avez empêchée de céder à une fantaisie de mariage d'inclination qui eut certes fait mon malheur, com.iie il a fait celri de ma pauvre tante Ilarriet. J'ai donc pour vous une véritable reconnaissance, et nous serons toujours amis, si vous le voulez bien.

Je remerciai Medoia de sa franchise. J'étais dans une situation à ne pas me permettre d'observations sur le choix qu'elle avait fait d'un mari si peu enivrant. D'ailleurs, les eùl-elles comprises? Il paraît que le titre de prince efface les rides et les années. Je me rappelai aussi, en ce moment, que Medora n'était pas d'une très-

illustre naissance; que la sœur de lady Harriet avait fait un mariage, non d'amour, mais d'argent, et que l'ambition de remonter à l'échelon social dont elle était descendue par cette mésalliance de sa mère devait être ce que MeJora apoeilait le côté logique et raisonnable de sa vie.

Il lui était échappé un mot qui ne s'accordait pourtant pas avec sa conclusion : « Je suis assez mécontente de ma situation, ne me faites pas de sermons. » Je crus ne devoir pas relever cet aveu, et je la félicitai, au contraire, du succès de son escapade. Je ne voyais pas que cela dût causer ni chagrin sérieux ni dommage sensible à lord B"* ou à sa femme. S'ils eussent été là, je crois que je les aurais félicités eux-mêmes d'être dégagés de la responsabilité que leur imposait la tutelle d'une personne aussi tranchée et aussi extrême en ses résolutions que la belle Medora.

Nous causâmes donc, tranquillement d'abord, de ses projets. Elle voulait s'établir sur la côte de Gênes, et m'invitait à aller la voir; mais elle ajouta tout à coup assez Lirutalement :

— A condition pourtant que vous serez débarrassé de mademoiselle Danielia.

— En ce cas, répondis-je avec la même netteté, recevez aujourd'hui mes adieux définitifs; car je compte épouser mademoiselle Danielia aussitôt que je pourrai l'emmener hors de ce pays, où j'aurais, fussé-je libre, quelque mortification de paraître céder aux menaces de monsieur son frère.

— En vérité, s'écria Medora, vous en êtes là? Vous tombez dans ce piège grossier de croire qu'elle est menacée par son frère, qui l'a laissée voyager avec nous Suus jamais lui donner signe de vie?

— Je sais maintenant qu'elle n'a voyagé avec vous que pour échapper aux continuelles persécutions de ce frère qui voulait naturellement l'exploiter, et qui l'eût suivie, si sa double profession d'espion et de bandit ne le tenait attaché au sol romain.

— Très-bien! Ainsi, vous connaissez ces détails dont je n'osais vous parler, et vous allez avoir pour beau-frère un mouchard, voleur de grands chemins par-dessus le marché?

— C'est un désagrément prévu, et je passe outre. Elle garda un instant le silence et reprit :

— Je me demande lequel de nous deux fait une folie : celle qui épouse sans amour un homme comme il faut, ou celui qui veut épouser une femme qu'il aime, en dépit de sa honteuse situation.

— Vous croyez, répondis-je, que la raison est de votre côté comme jecrois qu'elle est du mien; et, tous deux, nous sommes très-contents de nous-mêmes. C'est ainsi que se résument tous les antagonismes de l'opinion, et, comme c'est le résultat inévitable de toutes les discussions possibles, on devrait se les épargner comme inutiles, à moins qu'on ne les considère comme un moyen sûr de se confirmer et de se fortifier dans ses propres tendances.

— C'est bien dit, mais ce n'est pas toujours certain. Il y a des convictions entières qui ébranlent les demi-convictions, et je vous avoue qu'en vous voyant si absolu dans la logique de votre théorie, je me demande si je suis dans le vrai chemin de la mienne. Tenez, l'amour est une puissance maudite, puisque celui qui se fait son apôtre est toujours plus fort dans son délire que l'apôtre de la raison ne l'est dans sa quiétude.

Voici le prince qui nous rejoint, et c'est à lui de vous convaincre de la puissance de l'amour, puisqu'il vous aime et vous implore.

Attendez! un mot encore! J'espère que vous ne pensez

pas que je ne sois plus parfaitement libre de rompre avec lui?

— Pardon ! je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que je ne suis pas plus sa maîtresse que je ne suis encore sa femme, et que c'est tout au plus si je lui ai (l'ermis, jusqu'à présent, de me baiser la main. Si vous aviez d'autres idées, elles m'outrageraient bien gratuitement.

(Ju'est-ce que cela me fait? pensai-je pendant que le

prince passait entre nous pour me remercier et pour taire à Medora de timides reproches. J'enlendis qu'elle lui répondait sèchement et je me hâtai d'aller reprendre mou rang dans la caravane.

LA DANMELLA

11 était deux heures du matin quand nous arrivâmes à une petite villa près d'Albano. Là, nos fugitifs devaient [i]rendre, chez une personne amie qui les attendait, une petite voilure, où le prince, le docteur et la signora feraient le reste du trajet jusqu'à la mer, par les chemins de traverse. Tous les chevaux étaient loués ou prêtés, et devaient être dispersés et laissés à certaines stations convenues sur la côte. Otello seul devait être embarqué, comme l'inséparable serviteur de Medora. Je fus donc très-étonné lorsqu'elle m'offrit de me le laisser.

— Cette bête gênera et retardera notre embarquement, ditelle au prince, qui ne s'étonnait pas moins que moi. Ce sera, dans un aussi petit bâtiment que celui qui doit nous emporter, un compagnon très-incommode et peut-être dangereux.

— Tout a été prévu, répondit-il, et tout doit être disposé en conséquence. J'aimerais mieux me jeter à la mer que d'être cause pour vous d'un petit chagrin, et, puisque vous ne regrettiez dans votre fuite que ce beau compagnon...

— Je regrette autre chose, dit Jledora d'un ton singulier, c'est de n'avoir pas réfléchi... à l'ennui qu'il nous causera. Décidément, monsieur Vaireg, je vous le laisse, je vous le donne; acceptez -le comme un souvenir de moi.

— Ehl bon Dieu I qu'en ferais-je à Mondragone? m'écriaije naïvement.

— Felipone le logera et le soignera ; ou bien il restera dans cette maison, où je vais dire qu'il vous appartient et que vous viendrez le reprendre. ^

— Vous oubliez, madame, que, soit à Mondragone, soit partout ailleurs, le boin de me nourrir moi-même I emportera nécessairement sur celui de nourrir un quadrupède de cette taille...

— Eh bien, reprit-elle avec impatience, si c'est un embarras pour vous, vous le vendrez, il est à vous!

— Je n'ai rien fait qui vous autorise à m'ofl'rir un présent, répondis-je, un peu impatienté moi-même de ce nouveau caprice.

Nous étions entrédanslejardinde la petite villa, oùlavoiture était tout attelée et prête à partir, et le prince pressait Medora d'y

monter. Il crut comprendre qu'elle désirait me récompenser de lui avoir servi de garde du corps, et il eut la malheureuse idée de me demander si je n'avais pas besoin d'argent. Il ajouta, voyant que j'étais peu disposé à avoir recours à lui, qu'il m'offrirait un à-compte sur le tableau qu'il m'avait commandé.

Je répondis que ce n'était pas le moment de parler d'affaires; que la nuit s'avancait, et que nous avions tous à faire diligemce, pour être hors de danger avant le jour, Medora était sur le marchepied de la voiture, et semblait vouloir prolonger cette inopportune discussion.

— Pardon mille fois, lui dis-je en la saluant; mais Felipone m'attend, et je ne puis souffrir qu'il s'expose pour moi à rentrer trop tard.

Je pris congé du prince et du docteur, qui me pressèrent encore de partir avec eux. Je me pressai, moi, de remonter sur Vulkanus et de reprendre avec Felipone le chemin de Mondragone.

Dès que nous fûmes seuls ensemble, notre marche n'étant plus embarrassée par les précautions à prendre pour une femme, et nos chevaux s'animant à l'idée de retourner chez eux, nous marchâmes si vite, qu'en moins d'une heure nous nous trouvâmes au pied des hauteurs de Tusculum.

La lune était couchée, le temps se voilait, et nous éprouvions ce sentiment de sécurité que l'on trouve dans la protection de l'ombre et de la nuit. Nous commençons à gravir au pas l'escarpement de l'antique citadelle latine, lorsque Felipone, avec qui je causais tranquillement, posa sa main sur mon bras pour m'imposer silence, en me disant tout bas : — Regardez... là-haut!

Plusieurs ombres noires se dessinaient sur le ciel auprès des rochers de la croix, au beau milieu du chemin qu'il nous fallait suivre.

Felipone n'hésita pas un instant sur le parti que nous avions à prendre. Sans perdre le temps à me l'expliquer.

— Suivez-moi, me dit-il.

Et, tournant bride, il s'enfonça dans une prairie en pente rapide qui s'étendait à notre droite, et dont nous suivîmes la lisière ombragée jusqu'à une masse sombre que je reconnus être

un paillis, c'est-à-dire une de ces bergeries en paille et en bauge dont est semé Vagabond romain.

— Arrêtons-nous ici et ne bougeons pas, me dit Felipone à voix basse. Ne réveillons pas inutilement les bergers et les chiens des autres cabanes. Leur bruit nous trahirait. Il y a, par ici, plusieurs de ces paillis. Je sais qu'en voilà un abandonné. N'y entrons pas, nous pourrions y être bloqués. Si les gens de là-haut ne nous ont pas vus, tout va bien; nous pourrions tout à l'heure traverser la prairie. S'ils nous ont vus, observons-les pour jouer à cache-cache avec eux.

— Observer me paraît difficile dans cette obscurité.

— Quand on ne peut pas se servir de ses yeux, on se sert de ses oreilles. Taisons-nous, écoutons. Un quart d'heure de patience, et nous saurons à quoi nous en tenir.

— Mais ces chevaux, impatients de rentrer chez eux, nous trahiront, et nous empêcheront d'entendre.

— Je le sais bien : voyez ce que je fais, et faites-en autant Te-nez, voilà un bout de courroie.

Il mettait un tord-nez à son bidet et l'attachait à une branche J'avais vu pratiquer ce moyen expéditif de réduire à l'immobilité le cheval le plus impétueux. Je tordis la lèvre supérieure du bon Vulkanus avec la courroie, que je fixai court à un arbre. Dans cette situation, l'animal, dont chaque mouvement devient douloureux, se permet à peine de respirer.

Condamné, par la volonté, à un silence et à une immobilité semblables à ceux que j'imposais à mon cheval, je crois que je souffris plus que lui. On ne se figure pas ce que c'est que la gêne et l'ennui de s'annihiler ainsi, pour se soustraire à un péril quel'on n'aimeraituieuxbrusquer. Cela est si contraire au tempérament français, que je me sentis pris de spasmes. Felipone, autrement trempé que moi à cet égard, écoutait et guettait. Placé tout près de lui, je voyais son petit œil rond étinceler dans l'ombre comme celui d'un chat, et il me semblait voir aussi sur sa bouche l'éternel sourire de bienveillance et de contentement qui anime ses traits vulgaires, mais agréables.

La confiance que m'inspirait son expérience calma l'irritation de mes nerfs; debout, les bras appuyés sur le bord du toit de paille, qui ressemblait à une hutte de sauvages je ne sentis pas que je m'endormais.

Je dormis si bien, que je rêvai. Il me sembla voir Daniella et Medora assises sur ce chaume, et jouant avec leurs mouchoirs à qui me mettrait un tord-nez comme à Vulkanus. Puis, je me trouvais transporté dans mon village, au presbytère. Mon oncle se mourait, et la Marion me reprochait d'arriver trop tard.

D'autres images plus confuses se pressèrent dans mon cerveau durant ce" court sommeil. Je fus réveillé par la main de Felipone- qui se posait sur mon épaule.

— Est-ce que vousdorniez? me dit-il tout bas. Allons! vous voi- là bien étonné? vous ne savez plus où vousêtes'f .Moi, je n'ai pas été aussi tranquille : j'ai eu une belle peur! J'ai cru un instant voir un homme tout debout, à deux pas de moi : mais c'était ce tèleau que je n'avais pas encore remarqué; et puis quejque chose a passé là, dans les herbes; mais c'était quelque bête, car il n'en est rien résulté ; et, à présent, je suis sûr que nous avons déjoué les es- pions, ou que l'ennemi ne nous avait pas aperçus. Il n'y a pas eu le moindre bruit dans les environs.

— Pourtant, lui dis-je, qu'est-ce que ces vois là-bas?

— C'est le cri des sentinelles autour de la villa Mondragone : Sentinelks, prenez garde à vous! Hein, dites donc, ces bons cara- biniers qui croient vous garder encore! Mais il s'agit de rentrer dans la place sans qu'ils s'en doutent, et c'est plus difficile peut- être que d'en sortir. Nous ne sommes plus dans le chemin.

— Reprenons-le.

— Oh! que non! le poste de la croix de Tusculum est sans doute occupé, quoique je n'entende plus rien.

— Ce ne sont pas des carabiniers que nous avons vus là; j'en suis sûr.

Et moi aussi, mais des limiers de police : c'est pire!

Il ne s'agit plus, comme au départ du prince, de passer coule que coûie, il s'agit de ne pas faire donner l'alarme et de rentrer

sans qu'on puisse s'imaginer que nous sommes sortis.

— Eh bien, ne pouvons-nous gagner avec précaution la petite chapelle qui donne entrée au souterrain?

— C'est justement ce qu'il faut faire.

— .Mais nos chevaux nous gêneront maintenant plus qu'ils ne nous serviront?

— Ils ne nous gêneront plus; voyez.

En effet, les chevaux avaient disparu. Pendant mon sommeil, qui avait duré une demi-heure, Felipone les avait dépouillés et mis en liberté. Il avait caché dans les paillis les bridons,

LA DANIELLA

les couvertures, les diriers et les sangles, objets faciles à venir reprendre en temps opportun. Ma selle, mes fontes et les pistolets avaient été laissés à dessein à la villetta d Albano. Nous n'avions eu pour arme que deux petits fusils en bandoulière, équipement permis à tout habitant d'un pays où la chasse n'est pas gardée. Les chevaux nus venaient d'être ivres à leur instinct; ils s'en étaient allés, en paissant, au pâturage où ils avaient l'habitude d'être conduits à la pointe du jour ; et, bien que le jour ne parut pas encore, Felipone était certain qu'ils s'y rendraient d'eux-mêmes, malgré ce point de départ inusité. •

— Allons, dit-il après avoir écouté encore, en route ! Le temps voudra s'éclaircir aux approches de l'aube, profitons de ce reste de nuit et de brouillard pour traverser la prairie ; nous passerons cette fois derrière les Camaldules ; ce sera plus long, mais plus sûr.

Nous prîmes la prairie en biais; mais nous n'y avions pas fait cinquante pas qu'un projectile passa entre nous en sifflant à nos oreilles.

— Qu'est-ce que cela? dis-je à Felipone, qui s'arrêta surpris.

— Une pierre, répondit-il; ça a dû partir de ce buisson-la; oht oh! Campani est par ici. Il lui est défendu d'avoir des armes à feu, parce qu'il s'en sert pour arrêter les passants; mais il est si adroit à la fronde, qu'il se passe de balles. Il nous a vus! Avançons! Courez comme moi, en zig-zag!

— Non I tombons sur le buisson et faisons une fin de ce coquin-là.

— Et s'il a une bande avec lui? Vous voyez bien que ceci est une provocation.

En effet, les pierres nous poursuivaient à intervalles réguliers et tombaient presque à nos pieds, dans l'herbe, avec un bruit mat.

— Mauvaise grêle! dit Felipone en s'arrêtant indécis; il en vient de ces autres buissons devant nous! Il paraît que Campani a appris à ses compères à se servir de la corde; mais ils travaillent pour leur compte et non pour celui de la police; car ils n'ont pas de fusils; ils craignent le bruit autant que nous. Avançons! ils ne sont pas tous aussi adroits que leur maître; et d'ailleurs, ils nous entendent plus qu'ils ne nous voient et tirent au juger. Sans cela, l'un de nous aurait déjà son affaire.

Nous avançâmes encore; mais, tout à coup, Felipone s'arrêta de nouveau.

— Nous sommes cernés, dit-il ; nous nous sommes enfournés dans un cercle de buissons éparpillés, qui est pour eux un poste meilleur que pour nous. Il va falloir soutenir un siège... Eli bien, à la grâce de Dieu! suivez-moi.

Il prit sa course résolument, el, au milieu des pierres qui coilli-nuiicnt à sifflâr de tous côtés, ^ il se jeta derrière un willis jilus petit que celui où nous iious étions abrités d'ajord, cl d'où pai-taient les aboiements hurlés de plusieurs cliiens réveillés depuis le commencement de l'assaut que nous subissions.

— Que faire? dit Felipone; voilà ce que je craignais! Les ber-gers vont prendre l'alarme, nous confondre peut-être avec les bri-gands et tirer sur nous. Je ne sais pas s'ils sont plusieurs ou un seul en ce moment dans la prairie. Depuis quinze jours je ne sors pas de Mondragonel Nous voilà tombés dans un mauvais traque-nard. Je regrette nos chevaux, à présent.

Les chiens enfermes dans le paillis redoublaient de rage.

— Qui va là? cria de l'intérieur une voix grave. El nous enlei-i-dimes claquer la batterie d'un fusil que l'on

armait pour nous recevoir.

— C'est vous, Onofrio? répondit le fermier en approchant sa bouche de la fente de la porte. Je suis Felipone, poursuivi par des bandits. Ouvrez-moi I

— Silence, Lupo! silence, Télégone! dit la voix du berger. La porte s'ouvrit aussitôt et se referma sur nous, au moyen

d'une barre transversale. Nous nous trouNâuiies dans les té-nèbres, dans la chaleur grasse d'une atmosphère chargée des

miasmes de la toison des brebis et d'une forte odeur de fromage aigre.

— Vous n'êtes que deux? nous dit le berger avec calme et douceur. Vous a-t-on vus entrer?

— A coup sur! répondit Felipono.

— Sont-ils beaucoup?

— Je n'en sais rien.

— Avez-vous des armes?

— Deux fusils de chasse.

— Avec le mien, ça fait trois. Ont-ils des fusils aussi, ces coquins?

— Ils ont des pierres. C'est Campani.

— Avec ses frondeurs? Croyez-vous que l'assommoir en soit?

— Clui lo sa ? répondit Felipone.

— Vos armes sont chargées? demanda encore Onofrio.

— Sicin-o! répondit le fermier.

— Votre camarade n'a pas peur ?

— Pas plus que toi et moi.

— Eh bien, défendons-nous! Mais il faut voir clair. Attendez! Il alluma une petite lampe qu'il plaça au milieu des trois

dalles de pierre qui lui servaient de cheminée, et nous vîmes l'intérieur du chjlel qu'il s'était bâti lui-même à sa guise. Pour sol,

un plancher élevé de terre sur des blocs de roche et sablé; pour lambris, un mur bas, assez solidement crépi à l'intérieur; pour toit, une couverture de paille Irès-artistement faite, avec des branches pour charpente el des bambous romains pour voligo; pour lit, une caisse pleine do feuilles de maïs; pour siège, un tronçon de pin; pour table, un superbe chapiteau de colonne antique; pour ornements, une quantité de chapelets, de reliques, mêlés à des fragments d'antiquités païennes de toutes sortes; pour compagnie, deux chiens maigres, qui, avec une incomparable docilité, s'étaient tus à son premier commandement, el trois moutons malades qu'il avait pris dans sa cabane pour les médicamenter. Le reste du troupeau était dans un second paillis plus vaste, situé à dix pas delà, et gardé, à l'intérieur, par d'autres cliens qui faisaient assaut de hurlements furieux et désespérés.

— La cabane est solide, tne dit Onofrio, qui, en rno reconnaissant, me sourit autant que son lourd masque cuivré, encadré d'une barbe blonde, peut sourire ; à moins qu'ils n'y niellent le feu, nous y sommes à l'abri de leurs cailloux, et mes paillassons sont à l'épreuve de la balle. El puis, tenez, ajoutat-il en retirant du mur certains gros bouchons de paille, voilà, sur chaque face, un trou pour passer le fusil et voir où l'on vise : c'est de mon invention, il est bon (ju'un berger soit fortifié comme cela pour défendre ses brebis. A présent, ajoutat-il quand il nous cul postés, mon avis est de ne pas laisser approcher l'entiemî. Faisons feu aussitôt que nous pourrons viser.

— Non I dit le fermier, ne faisons feu qu'à la dernière extrémité.

— Pourquoi ça? reprit Onofrio. Le bruit attirera les carabiniers de Mondragone qui viendront à notre secours. Il parait, Felipone,

qu'ils vous gardent là dedans un jeune homme bien dangereux, un ennemi de la religion qui a tiré sur le pape?

C'est ainsi que mon aventure était racontée dans les prairie de Tusculum. Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à l'effroi du bon berger, s'il eût pu reconnaître ce scélérat dans le pauvre peintre dont il avait serré la main quelque temps auparavant, et auquel il donnait maintenant asile et protection au péril de sa vie. . . , ,

— Oui, oui, c'est un grand misérable que ce prisonnier, dit Felipone, sans se départir un seul instant de sa belle, et joyeuse humeur. Mais songeons à ceux qui sont là. Je commence à les voir, et voilà vos chiens qui recommencent à être furieux. Si nous les lâchions sur cette canaille?

— Ils me les tueront, avec leurs pierres, dit Onofrio avec un soupir. Je crois que j'aimerais mieux être tué moi-même. Pourtant, s'il le faut, nous verrons!

Tout à coup, une voix âpre, une voix blanche, fêlée comme celle de beaucoup d'Italiens à formes athlétiques, retentit à la porte de la cabane, comme si elle partait de dessous terre.

— Berger disait-elle, ne craignez rien ; faites taire vos chiens; rcoutez-moi. ^ . . , • . .

C'est la VOIX de Campani; le serpent s'est glissé dans

L'herbe me dit vivement Felipone, pendant qu'Onofrio calmait S'ichî* avec plus de prudence, celle fois, que la première. Il se blottit sous la cabane enroulé sur le sol et les pierres qui supportent la devanture ; nous ne pouvons pas tirer sur lui !

_ Oue voulez-vous? Parlez! dit Onofrio.

— Nous n'en voulons ni à vos ni à vous moutons, mais à uno I léchante bête qui est entrée chez vous. C'est lo prisonnier de Mondragone, l'assassin du saint-père.

— Non! dit Onol'rio en me regardant avec bienveillance; vous meniez !Alloz-vous-en! , ... , ... , , ^.

— Jb jure sur l'Évangile que c est lui, répondit le bandit.

— si c'est lui, vousn'avez pas mission de l'arrêter. Avertissez les carabiniers. , r,' Il 1

— Oui ! pendant que vous le ferez sauver ! D ailleurs les carabiniers le mettraient en prison, et ce n'est pas ce que je

_ C'c=t cela! dit Felipone à mon oreille; c'est la vengeance loiiiaine.'llveutvoustuer lui même. .

_ Vous ne voulez pas le livrer/ reprit Campani.

— Non !

— Une fois? Je vous avertis que nous sommes quinze, et uu'au picnuer sii;iiial, en un clin d'oeil, votre baraque va être euloncée el vos trois carcasses déloncées. Nous nietlrons le feu

LA UANIELLA

ensuite, et on croira que vous vous êtes endormi trop près de voire lampe en cliantynl vos prières.

Onofrio frémit de la tête aux pieds, porta à sa bouche le scapulaire qu'il avait au cou, et, avec sa voix sans inflexion et son vi-

sage de pierre, il répondit encore non, avec une tranquille et grandiose résignation.

Il se fit une minute de silence; puis la voix de Campani reprit :

— Deux fois ? Je vas donner le signal ; il faudra bien que le loup sorte du trou!

Je n'attendis pas le troisième refus du brave berger. Incapable de maîtriser plus longtemps ma colère, je déchargeai ma carabine sur la tête du bandit, qui avait eu l'imprudence de se relever à demi sans se douter de l'existence de la meurtrière d'où je le guettais, et sa cervelle, fracassée à bout portant, jaillit sanalante sur le mur de la cabane et jusque sur le canon de mon fusil.

— iMaiivaise chance pour luji dit Felipone, en qui l'horreur SG traduisit par un éclat de rire nerveux.

— Vous l'avez tué? dit l'impassible Onofrio. C'est un de moins! Attention aux autres I et ne nous laissons plus approcher, s'il est possible!

J'étais résolu à ne pas compromettre plus longtemps les deux hommes généreux qui se dévouaient pour moi. Je m'élançai vers la porte.

— Que faites- vous? s'écria le fermier en me repoussant avec vigueur.

— Je vais me battre tout seul contre ces bandits, et leur vendre ma vie le plus cher que je pourrai. Ils n'en veulen'. qu'à moi.

— Cela ne sera pas, je ne le veux pas, diront à la fois le fermier et le berger. Si vous sortez, nous sortirons aussi.

La situation ne permettait pas un long combat de générosité. D'ailleurs, Felipone n'espérait pas être plus épargné que moi par ces bandits.

— Masolino doit être parmi eux, dit-il; c'est mon en personnel. Il faut que l'un de nous deux en finisse cette nuit avec l'autre!

Quant à Onofrio, il paraissait porter jusqu'à l'héroïsme la religion de l'hospitalité.

— Si noiisi nous séparons, disait-il, nous sommes perdus. Nous pouvons nous sauver en restant ensemble. Allons, allons, pas de mots inutiles. Que chacun de nous soit à son poste!

Felipone be plaça à la meurtrière qui regardait Tusculum, moi à celle qui regardait Blondragono. Onofrio surveillait les autres meurtrières, allant de l'une à l'autre. Il avait mis son tronçon de sapin dans la petite lucarne ronde qui lui servait de fenêtre, afin de nous barricader. La porte formée se gardait elle-même en attendant que nous eussions à réunir nos efforts pour la défendre, si nous ne pouvions tenir l'ennemi à distjnco.

Un silence effrayant avait succédé au dehors à la chute du corps de Campani. Pas un cri ne s'était échappé de sa bouche. Tout à coup, Onofrio arma à son tour le long fusil qu'il avait désiïrmé en nous ouvrant la porte.

— En voilà un qui va vers vous, Felipone, dit-il sans se déconcerter; ne vous pressez pas!

Felipone tira ses deux coups; la fumée ne lui permit pas de voir s'ils avaient porté, et, d'ailleurs, "il n'avait pas une seconde à perdre pour recharger.

Ce qui devait arriver arriva. Les bandits qui nous cernaient se voyant repoussés de deux côtés à la fois, se réunirent pour se porter sur les deux faces de la cabane, qu'ils supposaient dépourvues du moyen de défense des meurtrières. Cela fit à moi de les recevoir, et Onofrio, devant leurs mouvements se porta à la quatrième ouverture, orientée vers Monte-Cassino

Quand les assaillants virent que nous avions ouvert le feu ils nous firent voir, à leur tour, que plusieurs d'entre eux avaient des fusils. Ils essayèrent une décharge sur la peignée lénôtre à travers laquelle s'échappait peut-être un faible rayon de la clarté de la lampe. Mais leur plomb rencontra la étroite bûche, que le berger se contenta de recroquer pour fermer plus hermétiquement l'embrasure, nous pûmes en compter cinq réunis un instant. Ils se dispersèrent aussitôt, et leurs ombres, opaques dans le brouillard, parurent se multiplier

tournant autour de la cabane; mais peut-être n'étaient-ils réellement que cinq changeant de place.

Leur obstination était le seul indice à peu près certain de la perpénenté marquée de leur nombre sur le nôtre. Ils semblaient déterminés à venir chercher, sous notre feu leurs compagnons morts ou blessés, ou à les venger en nous exterminant; car, entre chaque décharge, ils gagnaient évidemment du terrain, et, si nos coups portaient, nous ne pouvions plus le savoir. Nos ennemis approchaient en rampant dans l'herbe haute et serrée qui environnait la cabane. Nous usions peut-être nos munitions en pure perte, car il nous fallait tirer et recharger sans relâche. Nous sentions bien qu'une fois collés aux murs et accrochés à un toit si facile à escalader, ils étaient maîtres de la situation. Qu'ils pussent mettre le feu à notre abri de pierre et nous étions perdus. Sans

l'humidité des dernières heures de la nuit, la bourre de leurs fusils eût suffi pour incendier notre pauvre forteresse

Ce siège dura au moins un quart d'heure, pendant lequel il nous fut impossible de savoir où nous étions. Si nos ennemis eussent été plus résolus et plus braves, il est à croire que nous n'eussions pu nous préserver aussi longtemps; mais ils agissaient sous le coup d'une préoccupation qui nous fut soudaine- 'J'Z^rh^ ' '«^«l^'^J»" milieu d'un de ces silences plus voïïcriï deTiïl"" os- tensibles, nous entendîmes une

— Les voilà

ni^rTl^'it^""^^' """"f""^: ^'^^^^ '« 'o"^d galop des carabini-
ers sur les pavés volcaniques de la voie latine.

— Nous sommes sauvés! dit le berger en faisant le signe de la croix. \ oïla du secours ; notre bataille a été entendue"

— Nous sommes perdus ! dit Felipone

— Non, non reprit Onofrio; nos bandits prennent la fuite; voyez, voyez! Je le savais bien qu'ils agissaient sans ordres! Pour- suivons-les I a moi, Lupol à moi, Télegone!

-Amil s'écria Felipone en l'arrêtant, les carabiniers ne doivent pas savoir que vous m'avez vu cette nuit, non plus que mon camarade. Restez ici, nous fuyons!

— Je ne vous ai pas vus? demanda le berger sans curiosité m surprise hors de propos, mais du ton et deTair d'un homme qui reçoit aveuglement sa consigne.

— Non! adieu! Les bandits ont voulu vous dévaliser; vous vous êtes défendu tout seul. Si on les prend, et s'ils vous contredisent,

vous tiendrez bon. On vous connaît, on vous croira p ailleurs. Dieu vous récompensera, ami, et vous savez que telipone n est pas ingrat! Au revoir!

-- La paix soit avec vous! répondit le berger. Si vous ne voulez pas qu on vous voie, entrez dans les châtaigniers, et lieez jusqu au buco de Rocca-di-Papa.

— Il a raison, me dit le fermier, car voici le jour, et il est trop tard pour rentrer a Mondragone. Venez!

Nous nous élançâmes dehors. Il nous fallut enjamber la face hideuse de Campani, qui était tombé sur le dos en travers de la porte. Un peu plus loin, sous les châtaigniers, un cadavre liisait, la poitrine criblée de chevrotines.

— Ah! il s'est irainé jusque-là? dit Felipone, qui s'était baisse pour le voir; c'est bien lui! et c'est moi qui l'ai touché! Voila mes deux coups de fusil! Voyons s'il est bien mort... Oui ; il est déjà froid !

— Marchons! marchons! lui dis-je, les carabiniers paraissent.
^

— A cette dislance, je ne les crains pas à la course quoique j'aie un peu de ventre. Et vous, savez-vous courir? '

— Je l'espère I allons I Mais que faites- vous?

— Je cherche sur ce chien mort quelque chose, que ie lions! Attendez! il faut que je lui crache à la figuré' C'est fait.

Nous nous enfonçâmes dans le bois, en suivant d'abord la même direction qui nous avait menés à Grotta-Ferrata. Puis inclinant sur la gauche, nous entrâmes dans un sentier ondulé qui

se rétrécissait et s'eflaçait toujours davantage, jusqu'à ce qu'il disparût entièrement sur les bords d'un ruisseau admirablement accidenté. Il faisait jour, et les bois prenaient les reflets rosés de l'aurore.

— Nous voilà aussi en sûreté que possible, dit le fermier en se jetant sur la mousse. Ah ! si j'avais su que je devais fournir une pareille course, je me serais mis à la diète la semaine dernière. C'est égal, le jarret est encore bon. Et vous, mon garçon ça va bien ? A quoi pensez-vous ? Est-ce que vous n'êtes pas content d'être enfin débarrassé de Masolino ?

— Débarrassé ! Qu'en savons-nous ? Vous pensez donc qu'il était là ? ^

— Eh bien, et vous ? Est-ce que vous ne l'aviez jamais vu ?

— Au jour ? Non.

— Alors votre connaissance ne sera pas longue ; c'est le cadavre que j'ai sué tout à l'heure.

LA DANIELLA

— Le frère de Daniolla ?

— C'est moi qui l'ai tué, et je prends ça sur moi avec plaisir... et, orgueil ! Le Satan ! Je lui devais ça pour avoir voulu violer ma femme, un jour qu'elle lavait seule à la fontaine. La Daniellurrra va prendre le deuil ; elle n'en sera que plus jolie : ça sied bien aux femmes, et elle me devra un beau cierge devant la madone de Lucullus pour l'avoir débarrassée d'une pareille crapule de frère.

Telle fut l'oraison funèbre du bandit. La figure animée de Felipone exprimait une satisfaction si franche, que, brisé de fatigue et d'émotion, je me sentis machinalement enclin à la partager.

— Ah ça! dit-il, quand, tout en parlant, il eut repris haleine, nous ne sommes pas au bout de notre fuite ; il faut que je m'occupe de vous cacher, et, pour cela, il nous faut grimper dans un vilain endroit; mais vous êtes capable de trouver ça joli, vous qui êtes peintre et qui ne voyez pas comme les gens raisonnables.

— Avant tout, lui dis-je, je veux savoir ce qui doit résulter pour vous de la peine que vous prenez pour moi.

— Pour vous, à présent que Campani et Masolino ont rendu au diable leurs âmes de chien, je ne risque pas grand'chose. Voire affaire s'arrangera ou bien vous fuirez avec votre maîtresse. Vous savez, maintenant, que vous n'étiez pas la principale pièce de gibier traqué à Mondragone. Pour le prince, je ne cours pas non plus grand danger. A l'occasion, même, son frère le cardinal me saura gré de l'avoir fait partir, et, s'il faut tout vous dire... je vous dirai ça plus tard !

— Il vous a aidé, sous main, à favoriser son évasion?

— Chi lo sa ? Mais, pour avoir servi celle du docteur, si l'on découvre jamais qu'il était de la partie, je pourrais bien tjter de la prison plus lon;lemps qu'il ne convient à mon tempérament. Donc, mon affaire, à présent, est de vous sauver (par amitié pour Daniella et pour vous-même, qui me plaisez) sans me compromettre. C'est bien facile, si on ne découvre pas it on souterrain. Voilà pourquoi je ne veux pas m'y fourrer en plein jour. Je vas reparaître à la lumière des cieux, en pleine campagne, les mains dans mes poches, comme un bon régisseur que je suis. Les cara-

biniers me demanderont d'où je viens. J'ai ma réponse toute prèle, mon alibi tout préparé, mes compères tout avertis. Ce serait trop long et inutile à vous dire. Sachez seulement qu'il vaut mieux pour moi, à présent qu'il fait jour, rentrer dans deux heures que tout de suite. Ainsi, n'ayez pas d'inquiétude pour moi, et gagnons un endroit où vous pourrez m'attendre jusqu'à la nuit prochaine.

— Pourquoi ne resterais-je pas ici? L'endroit me plaît et me paraît absolument désert.

— Il ne l'est pas assez ! Dans une heure il y aura par là des bergers ou des bûcherons. Il faut aller où les troupeaux ne vont pas et où les bûcherons ne travaillent jamais ; là surtout où les carabiniers ne se risqueraient pas volontiers, même sur leurs jambes. Allons, mon camarade, venez 1 un peu de courage encore!

— Je conviens que je suis fatigué, surtout depuis... depuis que j'ai vu ce Masolino! Il me semble, à prosent, qu'il avait de la ressemblance avec Duniella, et cela me fait mal. Leurs âmes n'avaient aucun rapport; mais le sang parlera malgré elle; elle le pleurera I

— C'est son devoir, la chère enfant! mais elle sera vite consolée. deu;ain peut-être, quand vous la presserez dans vos bras!

— Demain? Croye/-voub donc qu'elle soit assez guérie pour sortir de la villa Taverna?

— Vous voulez tout savoir, et, à présent, on peut tout vous dire. Elle n'a jamais été malade, elle n'a jamais eu d'entorse; on a inventé çj pour vous empêcher de vous exposer. Llle était en prison, la pauvrette!

— Eu prison?

— Oui, dans sa chambre, à Frascati, tout en haut de cette grande carcasse de maison que vous connaissez. Son frère l'avait barricadée là, et Dieu sait ce qu'elle a soullérll

— Oh! mon Dieu! Et, à présent, elle n'est pas encore libre?

— Elle le sera dans dei;x heures. Dans deux heures, j'irai, sans bruit, lui ouvrir la porte. Vous n'avez donc pas vu qu'en retournant la carcasse de Masolino, j'ai pris celle grosse clef dans sa poche?

Felipone me montrait une clef massive toute tachée de sang.

— Lavez-la, lui dis-je en songeant à l'horreur de cette circonstance pour Daniella.

— Et mes mains aussi, dit-il en se penchant sur le ruisseau, car le sang de celte vermine me répugne. Je dirai à ma filleule: « Ma chère petite, verse des larmes, c'est ton devoir; mais réjouis-loi, car je t'apporte une bonne nouvelle. Onofio a tué ton coquin de hère qui voulait piller son musée d'antiquités tusculanes ; ton amant est libre, et, de lui-même, il va

revenir s'emprisonner à Mondragone pour partir avec toi quand f..ire se pourra. »

— Mais alors, cher ami, pourquoi ne viendrait-elle pas me trouver ici pour fuir dès la nuit prochaine ? Je sais les chemins, à présent.

— Eh I mon bon ami, avezvois une dizaine de mille francs en poche pour fréter un petit bâtiment de contrebande qui viendra

vous attendre, à ses risques et périls, à Torre di Paterno ou à Torre di Vajanica ?

— Hélas! non. J'oublie que je ne suis pas un prince et que je n'enlève pas une héritière. Il me faudrait passer par le chemin de tout le monde, et ce serait plus long et plus difficile. Donc, faites-moi rentrer dans ma cage la nuit prochaine. Partez! courez délivrer Daniella! Je saurai bien me cacher tout seul ! D'ailleurs, à quoi servent nos précautions? Puis-je compter sur autre chose que sur la Providence, dans le position où me voici? Ni^ vais-je pas rencontrer, dans la cachette où vous voulez me conduire, quelques-uns des bandits que nous avons étrillés et qui, fuyant comme nous les carabiniers, s'y seront rendus ou s'y rendront de leur côté?

— Je ne serais pas si novice que de vous exposer à refaire connaissance avec leurs pierres. Soyez tranquille ! la bande qui accompagnait nos deux coquins n'est pas de ce pays-ci. Les gens de Frascati ne sont pas si mauvais que ça, ni si hardis non plus ; ils connaissaient trop bien Masolino pour s'entendre avec lui. Nos assassins sont d'ailleurs ; et je gagerais que ce sont tous gens de Marine, le bourg du Diable! A l'heure qu'il est, ils rentrent chez eux par le bois Ferentino ; ils se déshabillent et se couchent comme feraient des chrétiens, et, si l'on fait par là des perquisitions, leurs femmes crieront Jésus-Dieu et jureront sur le sang du Christ qu'ils n'ont pas découché. D'ailleurs, voyez-vous, ma cachette est une cachette. Elle n'est connue que d'Onofrio qui l'a découverte, de moi, du docteur et de ma femme. La chère âme y a nourri notre ami ^pendant vingt-quatre heures, avant que l'entrée de mon souterrain fut tout à fait déblayée. Venez donc, et sachez d'ailleurs que c'est mou chemin, car je ne veux pas risquer

d'être vu revenant par les fourrés. Je vas m'en retourner chez nous par Rocca-di- Papa.

Nous nous remîmes en route en remontant le ^ cours rapide du petit ruisseau, à travers les roches, tantôt enjambant d'une rive à l'autre, afin d'y trouver [dace pour nos pieds sur les blocs qui le resserraient, tantôt, quand il s'élargissait sur un sable sans profondeur, marchant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, faute d'une berge praticable.

L'insinct paysagiste est si fort, je dirai presque sf animal en moi, que, malgré ma lassitude et les sérieuses difficultés d'une pareille marche, malgré les pensées à la fois lugubres et enivrantes qui me traversaient l'esprit comme des songes fiévreux, je me surprénais admirant les mille accidents imprévus et les mille grâces sauvages de ce ruisseau mystérieux caché dans les déchirures d'une terre luxuriante de fleurs et de roches éclatantes do mousses satinées. Nous passions comme deux sangliers à travers les lianes de celle forêt vierge, et j'avais un regret, un chagrin instinctif de briser ces guirlandes de lierre et de liserons, de souiller sous mes pieds ces tapis d'iris et de narcisses, de déranger enfin cette splendide et délicate décoration, où la nature semblait savourer les délices de son libre essor, en cachette du travail spoliateur de l'homme.

Il y eut enfin un moment où les parois do rocs et de buissons qui nous pressaient s'écartèrent assez pour me laisser voir le |)ays où nous rampions comme dans un fossé. Ce fut un coup d'œil magique aux premières lueurs du soleil. Nous étions dans le fond d'une étroite gorge couverte de taillis épais, semée de monticules et tourmentée de ces mouvements brusques et variés qui sont propres aux terrains volcaniques. Les nombreux reliefs de

ces petites masses, que protégeait une enceinte d^ masses plus élevées, rendaient cette solitude particulièrement favorable au genre de retraite que nous cherchions. Derrière nous les terrains onduleux, d'un vert splendide, semés de buissons brillants de rosée, s'enfuyaient en bonds rapides vers les basses vallées de Tusculum. Un petit aqueduc ruiné, perdu dans les arbres et dans les plantes grimpantes, fermait la vue de ce côté-là. Devant nous se dressait une gigantesque muraille de rocher à pic qu'un reste de brume faisait paraître plus éloignée qu'elle ne l'était réellement, et d'où tombait une cascade perpendiculaire, tranquille comme une nappe d'argent, ou comme un rayon du matin.

Cette cascade, qui me parut plus belle que toutes celles de Tivoli, parce qu'elle est dans un cadre plus grandiose et plus austère, n'a ni célébrité, ni reproductions, ni touristes. Elle n'a, comme même de nom: c'est le grotto, le trou, de Rocca-di-Papa, .111 \i lage bâti sur un cône volcanique, à peu de distance, et que, d'où nous étions, il est impossible d'apercevoir ni de presleinter. L'inconnu de cette belle cataracte s'explique par son

LA DANIELLA

absence durant la saison des voyages et des promenades. La source qui l'alimente s'échappe en filets invisibles dans une coupure voisine dès que la saison des pluies, et la splendeur de son développement aux premiers jours du printemps est encore une recherche que cette sauvage localité garde pour elle-même et pour les rares promeneurs des jours d'avril.

Je l'avais vue de loin, le jour de ma conversation avec Onofrio sur Varx de Tusculum, et il m'avait dit : « On ne peut pas aller auprès ; c'est trop difficile. » En effet, c'est impossible à première

vue, à travers le taillis serré de noisetiers et de chênes nains qui couvrent les seuls endroits accessibles. Pourlant nous y parvînmes, et je trouvai même cette dure ascension moins pénible que ne le sont certains parcours dans les petits bois ravinés de mon pays. Ce pays-ci a une défense de moins, la défense la plus sérieuse que les fourrés d'Europe puissent offrir : il ne produit pas de ronces. On ne s'y trouve pas enfermé et comme mis en cage par ces énormes réseaux d'églantiers et de mûres sauvages qui s'installent chez nous dans les taillis, et que les chiens de chasse les plus intrépides renoncent quelquefois à traverser.

Ici, la nature n'est pas méchante, malgré son grand air de résistance. Elle menace plus qu'elle ne blesse. Elle est en harmonie avec le tempérament hardi et aventureux, mais peu résistant et rarement stoïque de ses habitants.

En cette circonstance, je dois pourtant dire que Felipone fut plus robuste, c'est-à-dire plus gai et plus insouciant que moi. J'étais harassé; j'avais des nerfs et il n'avait que des muscles. Nous ne marchions plus que sur les mains et sur les genoux, lorsque enfin nous gagnâmes un sol à peu près vierge de pas humains, au flanc du grand mur de rocher. Il n'y avait même pas de traces d'animaux dans cette impasse. La cascade, tombait à notre droite, et une coupure aiguë sillonnait le massif volcanique devant nous.

C'est là que bondissait, sur un escalier naturel, le véritable courant de la source, la cascade à grande nappe n'étant que le résultat des eaux pluviales et d'un torrent accidentel. Cet escalier se trouve enfoncé en retrait dans le roc et devient invisible à mesure qu'il s'élève.

— Suivez cette échelle de roches et de cascates, me dit Felipone. Il y a partout moyen d'y grimper à sec avec un peu d'adresse. Ma femme y a passé pour aller voir notre ami le docteur, un jour qu'un grand mal de dents m'empêchait de sortir; pauvre petite femniel elle est si bonne pour moi! Je vous quitte ici. J'ai encore un peu de chemin à faire à la manière des chèvres, et je gagnerai le bourg de Rocca-di-Papa, qui est là-haut tout près; vous ne vous en douteriez guère, car ceci ressemble au bout du monde.

— C'est donc à ce village que je dois grimper de mon côté?

Non pas! quand vous aurez grimpé, vous trouverez une drôle de construction, une vilaine bâtisse, et vous y resterez jusqu'à ce que je vienne vous chercher. Vous serez là tout seul avec le vertige, mais la tête pourra vous tourner sans inconvénient : il y a encore un rebord à la p'ate-forme.

Ne craignez rien pour moi ; courez chez Daniella.

— Oui, je commencerai par elle ; après quoi, je tirerai de sa niche ce pauvre Tartaglia, qui doit s'ennuyer beaucoup, et lui sera bien aise de déjeuner pour chasser les idées noires. Ça me fait penser que vous allez jeûner là-haut!

Cela m'est fort égal : je n'ai envie que de dormir.

Quand vous aurez dormi, la faim viendra. Diable! Voilà

un peu de tabac et ma pipe, et ma tôle d'anisetle avec une tasse de cuir pour puiser l'eau, qui ne vous manquera pas.

— Non, non. Gardez tout cela ; vous en aurez Besoin pour retourner, car vous avez encore de la fatigue devant

vous.

— Bahl ce n'est rien. Depuis que j'ai vu Masolino salé avec mes chevrotines, je me sens reposé. Je vas seulement boire un coup à votre santé, pour chasser l'envie de faire un somme en m'en retournant.

Il remplit d'eau sa tasse de cuir, y versa quelques gouttes d'eau-de-vie anisée, et me la présenta en disant : Après vous t avec une courtoisie enjouée.

Oh ! mais, s'écria-t-il quand nous fûmes désaltérés,

qu'est-ce que je vois là? La Providence est avec vous, mon camarade. Prenez ce qu'elle vous envoie. C'est mauvais, mais ça nourrit, et me voila tranquille sur votre compte.

En parlant ainsi, il ramassait dans le Qot de la cascade un petit sac de toile grossière accroché à une pointe de rocher.

Ce sac contenait quelques livres de graine de lupin. C'est une semence coriace et d'une amertume impossible, qui fait le fond de la culture de certaines régions de la Campagne de Rome, et le fond de la nourriture des pauvres. La plante est brlle et la graine abondante. Pour la rendre comestible, on lui retire son amertume en la plaçant dans une eau courante où elle reste au moins huit jours, après l'avoir fait cuire à moitié pour soulever l'épaisse pellicule; on la recuit encore et on la mange croquante. Beaucoup d'ouvriers et de paysans ne connaissent pas d'autre régal.

— Ce sac vient de là-haut, dit le fermier en montrant la cime du rocher. Quelque pauvre diable du village aura mal assujetti les pierres en le mettant tremper dans la source, et l'eau l'a emporté. Prenez-le sans scrupule, il eût été perdu. Voyons s'il a trempé assez longtemps!

Il goûta la graine et fit la grimace.

— Ça ne vaut pas le souper d'hier, dit-il en riant; mais un peu de* mortification peut faire du bien à notre âme, à ce que disent les croyants. Et puis il y a quelque chose de bon dans cette trouvaille. Puisqu'on n'est pas venu chercher ici ce qu'on avait perdu, c'est qu'on croit le passage impossible, et vous serez là en sûreté. Allons, à la garde de Dieu! mon garçon. Je suis content d'avoir fait votre connaissance, et j'espère la renouveler dans une douzaine et demie d'heures employées à votre service. |

Nous nous embrassâmes cordialement. Il s'obstina à me laisser sa fiole et sa tasse. Je découvris que j'avais la poche encore pleine d'excellents cigares que le prince m'avait forcé de prendre la veille. Felipone alluma donc sa pipe, en aspira quelques bouffées pour se donner des forces, et s'éloigna en me jurant de ne pas s'arrêter tant qu'il ne serait pas auprès de Daniella. Son pas était encore si ferme et sa figure ronde si peu altérée par la fatigue et l'insomnie, que l'espérance me resta au cœur.

J'escaladai sans trop de peine les rochers de la cascabelle, et arrivai à me trouver tout à coup en face de la construction la plus étrangement située que j'aie jamais vue. C'est une tour guelfe, à ouvertures ogivales et à créneaux découpés en dents de scie, comme toutes celles qui défendaient jadis les défiles du pays, au temps des querelles des Orsini et des Colonna, et assez semblable

à celle qui ferme le ravin du torrent de Alarino. La roche se creuse en flanc, comme une coulisse de théâtre, et s'arrondit en plate-forme pour porter et pour cacher entièrement ce gueltoir inaccessible sur la face interne du | r cipice; je dis inaccessible (bien que j'y fusse arrivé par là}, parce que le passage par la cascade pouvait et pourrait être encore rendu impraticable par une masse d'eau plus forte, dirigée dans cette fêlure. Une arche, dans les fondations maintenant à jour de l'édifice, me fit penser que l'eau de la source avait dû être mise à profil jadis pour cet usage. 11 n'en sort aujourd'hui qu'une petite quantité à travers les décombres. Là où je me trouvais quand j'atteignis la plate-forint-, il eût peut-être suffi d'un déblaiement subit de ces décombres pour m'isoler entièrement de toute ressource, dans une sorte de tour de la faim.

De la plate-forme, j'entrai de plain-pied dans une petite salle demi-circulaire qui n'avait pas d'issue à l'intérieur. Est-ce là que l'on mettait des prisonniers? Par où les y laissait-on entrer? Je n'eus pas le loisir de chercher une réponse à ces questions. J'étais au bout de mes forces. Je me jetai par terre, sur des débris de brique et de ciment, et je m'y endormis comme si j'eusse été sur le duvet.

Je me réveillai sans avoir souvenir d'aucune chose, pas plus des rêves que j'avais pu faire en dormant que des événements qui m'avaient conduit dans ce lieu étrange. Je ne me rendis compte de ma situation qu'en voyant mon fusil à côté de moi. Je cherchai l'heure. Ma montre marquait midi ; mais elle n'avait pas été remontée, et il pouvait être davantage. Je ne pouvais voir le soleil, le mur de rochers que j'avais pour tout horizon dépassant encore les créneaux de la tour. J'avais seulement une échappée de vue en

biais sur une petite portion du ravin, et je m'assurai par la position et la longueur di-s ombres de quelques arbres grêles qui dépassaient le taillis que je pouvais, ea remontant ma monire, placer l'aiguille sur deux heures aprèsiiii'ii, sans me tromper beaucoup. J'avais dormi cinq ou six heures, en dépit d'uu froid assez vif et d'une faim dévorante.

LA DANIELLA

Je crus mo souvenir que j'avais rêvé que je mangeais, et je me mis h fiHor les craines demi-crues et passablement amercs que le ciel m'avait envoyées. L'eau anisée et un bon cigare me firent trouver ce repas supportable. Je me sentis rocliauffé et d'aussi bonne liumeur que possible après des aventures si peu réjouissantes. Mes forces étaient revenues. Je grimpai sur les décombres de ma logette pour voir jusqu'à quel point j'y étais en sûreté, car je savais être à deux pas du village, et je m'étonnai? que les enfants qui trouvent tout n'eussent pas trouvé le chemin de cette tour qu'Onofrio prétendait avoir découvert. Je parvins à une brèche, et je reconnus que la tour était pjrf.iilnment encaissée dans un gouffre, et absolument isolée sur son bloc, peut-être par la rupture de quelque arclie autrefois jetée comme un pont d'enfer sur l'abîme. La tour avait sans doute été dès lors condamnée à s'écrouler aussi d'elle-même cl réputée dangereuse. D'ailleurs, cette mesure n'était plus d'aucun usage, et le fond de la gorge par où j'étais venu étant impraticable, même aux bergers, personne ne devait s'aviser de l'ascension de la cascabelle, à moins d'être traqué comme une bêlo fauve ou d'avoir un guide comme celui qui m'avait amené là.

Eu me demandant de quelle utilité pouvait avoir été une construction située ainsi dans une impasse, et tellement enfouie

dans une crevasse, qu'elle n'oll'rait même pas l'avantage de la vue sur le pays environnant, il me vint une idée que de nombreux exemples du même genre dans les pays sujets aux tremblements de terre ne rendent pas très-invraisemblable : c'ett que celte tour avait dû être bâtie à cent pieds plus haui, sur le sommet de la muraille de rochers, et que le subit écroulement d'un bord de celle corniche l'avait fait descendre toute disloquée, au plan où elle se trouve arrêtée maintenant, jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine secousse qui la précipitera tout à fait dans l'abime. Ce ne serait, en somme, qu'un accident semblable à celui du détachement des voûtes naturelles de la grotte de Neptune à Tivoli, où la violence des eaux a suffi pour tout changer de place.

Il n'y aurait donc eu ici, dans le principe, qu'une tour d'observation sur la cime d'un précipice, à coté d'une cascade. L'événement que je suppose aurait diminué le volume de cette cascade, en créant au torrent un lit voisin plus accidenté, et en ouvrant l'entaille immense où la tour est descendue avec le bloc qui la supportait. Tout cela a pu se passer au quinzième siècle, peu de temps après la construction irrétléchie de celte malcdetta; c'est le nom que je veux donner à cette tour, pour ia désigner d'un seul mot.

Le bruit des cliules d'eau ne me permit pas d'entendre si le plateau do rochers qui s'élevait au-dessus de moi était fréquenté. Il devait l'être, puisque j'étais si près de la bourgade; mais comme je ne pouvais rien voir, je conclus naturellcmeul que je ne pouvais être vu de personne.

Je ne sais si vous vous figurez l'horreur grandiose d'un pareil domicile. Les chouettes elles-mêmes ont craint de s'en emparer.

Au-dessus de la salle où j'étais, la tour évenirée n'offrait que crevasses et débris supportés tant bien que mal par la peut' voûte de mon assile. Un tas de sable, apporté sur la plate-forme par les courants accidentels des grandes pluies, servait de logement à de nombreux reptiles que je lis déguerpir. Je n'étais protégé dans mon bouge par aucune espèce déporte; mais, l'ouverlure étant fort petite, j'étais à couvert et à l'abri du vent.

Je m'arrangeai pour passer la journée, sinon gaiement, du moins patiemment. Je m'assis sur la petite plate-forme et m'exerçai à) uiaver le vertige que Felipone m'avait annoncé et qui est très-réel. Imaginez-vous une poivrière accrochée à l'oi iQce d'un puits de plusieurs centaines de pieds de profondeur, le long d'une cascade qui a l'air de vous tomber sur la tête et qui se perd sous vos pieds, dans l'espace invisible. Le calme de cette eau brillante qui lèche le rocher en so laissant précipiter nonchalamment, a quelque chose de magniliquo et de désespérant. Ce n'est pas l'enivrant fracas des chutes du Tivoli; on est i-i trop haut perché pour entendre autre choie qu'une voix d'argent claire et monotone qui semble vous dire : Je passe, je yassc, et jamais rien de plus.

Moi aussi, j'aurais voulu passer, me laisser tomber, et arriver d'un saut au fond de la gorge, pour me niellie à courir comme l'onde vers Frascati. La pensée de revoir bientôt Daniella me donnait des suffocations d'impatience, et je ne pou vais plus me raisonner et me dominer, comme je l'avais fait à Wondragone dans ces derniers temps. 11 me semblait que j'avais payé ma dette au sort contraire, à féraolion, au péril, a la fatigue, et que j'avais le droit de vouloir être heureux, ne lût-ce qu'un jour, aprèstant de jours sombres et mauvais. Je marchandais avec la destinée, je

voulais secouer cette série d'épreuves, j'en réclamaï la lin avec humeur.

El puis j'étais triste, faible, effrayé; Je voyais la rervellQ fraccassée de Campani sur le mur de' la cabane, et les chiens d'Onofrio léchant le sang encore chaud sur les pierres. Je croyais en voir encore les hideuses éclaboussures sur le canon de mon fusil, et j'avais envie de le jeter dans la cascade. Je voyais le regard fixe de Masolino et cette ressemblance avec Diniella qui m'avait serré le cœur. Je ne suis pas un soldat, moi; je suis un artiste; je n'ai ni le goût ni l'habitude de tuer, et je trouve atroce un pays où la loi ne sait pas ou ne p Hit pas sévir contre ses véritables ennemis. C'est un coupegorge perpétuel où il faut qu'à l'occasion le premier passant venu se fasse, en dépit de la douceur de ses instmcts, l'exécuteur des hautes œuvres d'une société en dissolution et en ruine.

Je sentais un autre vertige que le vertige physique de l'abîme : celui de l'âme aux prises avec une tentation de haine brutale et de mépris féroce pour les membres pourris de l'humanité. Je songeais à l'œil pur et brillant, au sourire vermeil do Felipone saluant l'aube après ce massacre nocturne, et je me disais :

— Voilà donc ce que l'on devient tout naturellement avec des instincts de bienveillance et des facultés de dévouement, dans ces vieilles sociétés finies, où il faut se faire justice soimome et casser la tête à un homme avec autant de satisfaction qu'à un chien enragé.

Décidément, je ne suis pas fait pour ce genre de délassement. J'ai chassé autrefois sans pouvoir aimer la chasse, et s'il me fallait guillotiner moi-même les poulets que je mange, j'aimerais mieux

ne manger que des graines et des herbes. Aller à la chasse aux hommes sera toujours un cauchemar pour moi, et il me fallut, dans ce lieu sinistre où j'étais réfugié, faire un grand effort de raisonnement et de volonté pour ne pas me laisser aller à quelque sottise hallucination.

Heureusement , je trouvai au fond de la poche de mon caban un [letit album de promenade et un crayon. Je pus étudier un peu le profil de la cascade et les silhouettes du rocher; après quoi, pour me dégourdir et me réchauffer, je fis une promenade de descente gymnastique dans la cascabelle. La gorge était si déserte, que je fus bien tenté de pousser plus loin que mon mur de rocher: mais la crainte de compromettre mon bonheur me rendit tout à fait poltron, et je restai caché dans cette brèche qu'il est impossible de voir du dehors, tant qu'on n'a pas gagné, à ses risques et périls, le pied même de la montagne.

Mon souper fut impossible; le lupin, que je n'avais pas eu la précaution de remettre tremper dans l'eau, était tout à fait desséché. Je fis mon repas d'un cigare, après avoir broyé siui les dents quelques graines pour empêLher la laiui do revenir trop vite. En me livrant à cette maigre chère, et en me comparant aux céno bites des temps anciens, je me rappelai tout a coup ce pauvre moine que j'avais laisséaMondraguno, cl i,ur n'avait pas dû manger depuis la veille, à moins que Tarlaglia, q;ji cachait et enfermait ses provisions avec tant de soin, n eût songé à lui; mais Tarlaglia ravi de retrouver sa liberic n'aur.ût-il pas fait comme niui? n'aurait-il pas oublié son ami Carciolfo aussi radicalement que j'avais eu le tort de le faire en prenant congé de Felipone?

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce pauvre frère Cyprien avait été annihilé dans ma pensée comme s'il se fût agi d'un vêlement

laissé dans une armoire. On ne meurt pas pour un jour de jeûne ; mais, en songeant à la capacité de cet estomac d'autruche (d'autruche, comme disait Tarlaglia), et à ces doctes de requin dont nous avions tant redouté la puissante mastication, je me fis de grands reproches, et j'eus encore à demander intérieurement pardon à Daniella des mauvais traitements occasionnés par moi aux membres de sa famille.

La nuit étant tout à fait close, comme je n'avais aucune espèce de lumière et que je n'attendais pas Feliione avant onze heures ou minuit, j'essayai d'engourdir mon impatience par le sommeil ; mais je ne fis que penser à Daniella. Je me disais avec bonheur qu'après ce qui m'était arrivé à cause d'elle, j'en serais senti dégrisé de tout autre amour, tandis que le sien m'apparaissait toujours plus précieux et plus désirable à mesure qu'il entraînait ma vie obscure et mon humeur paisible dans des hasards étranges et dans des aventures répulsives. Je trouvai tant de consolation et de douceur à l'idée de souffrir un peu pour celle qui avait déjà tant souffert pour moi, que je ne sentis presque plus le froid et les mouvements fébriles qui m'avaient agité durant tout le jour.

J'avais trouvé moyen de me faire une espèce de lit avec le sable recueilli sur la plate-forme, et quelques feuilles sèches que j'avais arrachées à la cime d'un jeune arbre tombé, la tête en bas, du haut du rocher dans la cascade. C'était une espèce de platane dont les branches s'étaient épaissies sur la plate-forme de la tour, et celle rencontre l'avait empêché d'être entraîné par l'eau, qui tendait au contraire à le rejeter du mon

LA DANIELLA

côk^ . Ses racines retenaient encore une molle de terre humide, et son feuillage de l'année dernière était resté attaché aux rameaux, tandis que les bourgeons pointaient à l'extrémité. Il pai. issait vouloir vivre dans cotte position le plus longtemps possible, et je lui avais presque demandé pardon de dépouiller ses maîtresses branches pour satisfaire mon sybarilisme.

En dépit des douceurs de celte couche improvisée, je ne dormais pas, je tâchais de me rendre compte de ce problèTie : la marche du temps. Le temps qui marche, qu'est-ce que cela'? me disais-je ; il n'y a pas de temps pour celui qui n'a ni commencement ni fin : l'éternité semble être l'antithèse du temps. Dieu voit, pense et sent des choses et des êtres qui passent en lui, comme cette cascade dont le bruit tranquille ne finit ni ne commence, à mon oreille, son chant inflexible et fatal. Les révolutions des mondes do l'univers ne dérangent pas plus l'universelle palpitation de la vie que le grain de sable ne dérange et ne trouble ce flot monotone. Et me voilà pourtant ici comptant les battements de mon cœur, et voulant, de toute la puissance de mon être, accélérer les secondes et les minutes qui ne reviendront plus pour le moi que je connais, mais qui recommenceront dans toute l'cternité pour le moi immortel que je suis.

Quelle est donc cette fièvre, celte ébullition de la pensée humaine qui s'élance toujours au delà de l'heure présente, comme si elle pouvait échapper à l'heure permanente de Dieu? Ce qui est le propre de notre nature Icrrestre est tout ce qu'il y a de plus contraire à la nature universelle, à la loi de la vie qui marche sans repos comme sans lassitude, et qui ne connaît pas la division arbitraire du temps, puisqu'elle ne connaît pas de limites.

Ne serait-ce pas parce que l'homme n'est que la moitié d'un être, cherchant toujours, non à presser le cours d'une existence qu'il craint toujours de perdre, mais à se compléter par une société sans laquelle sa vie ne lui est rien? L'autre moitié de son âme est pour lui le dispensateur de l'être et le régulateur du temps. Elle lui donne un moment de joie qui vaut un siècle. Son absence le fait languir dans un état qui n'est pas la vie, il a beau compter les instants, ces instants là ne marchent pas, puisqu'ils sont nuls, ils ne devraient représenter que des phases de néant, et tomber pour lui comme une poussière inerte dans un sablier insensible.

J'en étais là de cette divagation, quand une main, qui cherchait dans les ténèbres, passa sur mon visage et se posa sur ma poitrine. L'obscurité était complète dans le coin où je m'étais blotti. Le bruit de la cascade m'avait empêché d'entendre venir un être humain ([ui était là près de moi.

— Felipoue I m'écriai-je en bondissant, est-ce vous?

On ne répondait pas. Je saisis mon fusil à côté de moi, je l'armai. Deux bras m'entourèrent, des lèvres ardentes cherchèrent les miennes.

— ODaniella! c'est donc toi? m'écriai-je. Enfin! enfin! C'était elle, aussi \ ivante, aussi animée, aussi peu lasse après

avoir gravi cette rampe escarpée, que si elle eût dansé la frastatana sur un parquet.

— Et tu es venue par ce taillis impossible, par ce ruisseau plein de pièges, par ce torrent qui peut renverser à cha(|ue pas? Seule, dans la nuit? Mais n'as-tu pas été malade? Tu as peut-être jeûné dans ta prison? Et peut-être ton frère t'a-t-il frappée? et tu n'as ja-

mais perdu l'espoir? Tu avais de mes nouvelles? Tu m'aimes toujours, lu savais bien que je ne pensais à rien au monde qu'à loi, que je ne vivais que pour toi? Et, à présent, nous ne nous quitterons plus d'une heure, plus d'un instant.

Je lui faisais cent questions à la fois. Elle ne répondait que par des questions sur> moi-même; et, dans l'angoisse de nos inquiétudes rétrospectives, comme dans l'ivresse de notre réunion, nous ne pouvions pas venir à bout de nous répondre. Je la tenais serrée contre mon cœur, comme si on dût me l'arracher encore, et les sens n'étaient pas le but de cette extase supérieure à toutes les joies de la terre. C'était la moitié de mon âme qui m'était rendue; je retrouvais la notion de la vie, le sentiment placide et sublime de l'éternelle possession.

Il fallut renoncer à nous expliquer, à nous raconter quoi que ce soit pour le moment. D'ailleurs, elle s'occupait, tout en me parlant, de je ne sais quelle tentative d'installation. Elle étendit sa cape devant l'étroite ogive qui servait de porte et de fenêtre, et alluma une bougie.

— Won Dieu, comme lu as froid ici! disait-elle; je vois bien que lu as eu l'industrie de te faire un lit; mais lu n'as pas eu la malice de trouver le moyen de faire du feu. Je sais qu'un jiroscrit a passé ici il n'y a pas longtemps. Felipoue m'a dit de chercher le charbon et les autres choses qu'il y a laissées, sous les pierres, du côté où le mur est noirci ; cherche donc avec moi 1

Je ne voulais pas chercher, je ne voulais pas entendre, je

ne savais pas s'il faisait froid. Je m'employai pourtant, en la voyant fouiller dans les briques et dans les pierres avec ses pe-

tites mains intrépides. Nous trouvâmes un tas de menu charbon et des cendres sous les décombres.

— Fais la cheminée, me dit-elle , voilà les trois pierres plates qui ont déjà servi.

— Mon Dieu, tu as donc froid?

— Non, j'ai chaud; mais il nous faudra passer la nuit ici.

— Passons-y toute la vie, si tu veux. A présent, c'est mon Vatican.

Elle alluma la braise avec cette adresse des femmes du Midi, qui savent la disfonner de manière à ce que le gaz carboiii(pio soit absorbé entièrement sous la couche en combustion. Puis elle chercha encore et trouva une lanterne sourde, un grand morceau de vieille tapisserie et deux volumes de prières en latin dont les feuillets avaient en partie servi à allumer le feu. Elle accrocha la tapisserie à l'ogive en guise de porte, mit la bougie dans la lanterne, plaça devant nous, en guise de table, le panier qu'elle avait apporté et dont elle avait déjà tiré du pain, du beurre et du jambon. Elle servit ce repas avec beaucoup de soin, sur les grandes feuilles du platane. Assis sur des pierres, nous essayâmes enfin de causer en mangeant. Voici ce que j'appris de notre situation:

Daniella ne savait ni le nom du prince, ni celui du docteur, ni celui de la dame voilée. Felipoue lui avait raconté l'évasion de personnages importants et le refus que j'avais fait de les suivre hors du tenitoire. Cette évasion n'était pas ébruitée, mais probablement le cardinal en avait été averti à l'avance, car il était venu à Prascati incognito dans la journée. Il avait ordonné que Mondragone fût ouvert, dès le lendemain, aux recherches de la police.

Le secret du souten-ain pouvait être découvert, mais Felipone ne le pensait pas, et sa complicité dans notre évasion ne l'inquiétait que médiocrement.

L'affaire de Campani restait un incident à part, il avait voulu dévaliser le berger de Tusculum, qui est connu dans lo pavs pour avoir trouvé des choses précieuses, et qui I avait tué en se défendant. Ses complices avaient disparu.

— El ton frère, demandai-je, étonné de ne pas entendre Daniella prononcer son nom.

— Mon frère était avec eux, à ce qu'il paraît, répondit-elle en pâlisant. Le malheureux ! je ne l'aurais pas cru si fou que de recommencer si vile, après...

— Recommencer quoi? après quoi?

— Eh ! mon Dieu! il était de ceux que tu as mis en fuite sur la via Aureluil Tu ne te souviens donc pas que je pleurais, après cette bataille I II ne m'avait pas reconnue sur le siégo de la voiture, parce que j'avais un chapeau et un voile; mais moi je l'avais vu; et voilà pourquoi je t'ai dit ensuite que cet homme-là était capable de tout.

— Mais... cette nuit? qu'esl-il devenu?

— Tu le sais bien, dit-elle en baissant la tête. Ne parlons pas de lui.

— Mais tu sais que ce n'est pas moi?...

— Si, c'est loi... n'imporlol Dieu l'a voulu ainsi.

— Non 1 Dieu a permis que ce no fût pas moi.

— Felipone m'a dit cela, cl j'espère que c'est vrai.

— Il t'a dit la vérité. Masolino a été tué avec des chevrotines, et mon fusil était chargé à balle.

— Que Dieu en soit béni! Mais ne crois pas que, s'il en eût été autrement, j'eus cessé de l'appartenir. Quand même il eût été le meilleur des frères, quand même tu l'aurais assassiné par méchanceté, il ne dépendrait pas de moi de l'aimer moins pour cela. Tu pourrais bien faire un crime et mériter la mort, je te suivrais sur l'échafaud. Oh! oui, j'aimerais mieux mourir avec toi que de cesser de t'aimer.

Je devais donc rester caché à la il/«Me«a jusqu'à ce que l'on eût fait une perquisition à Mondragone. Si la galerie souterraine n'était pas découverte, j'y rentrerais la nuit suivante. Dans le cas contraire, on aviserait à me trouver un autre refuge ou un moyen de fuir. Mais la meilleure éventualité était celle de pouvoir rentrer ensemble dans notre chère prison de Mondragone, jusqu'à ce qu'on se fût lassé de faire des rechor- ".hes aux environs, car le désappointement de ne trouver personne dans le château amènerait certainement des ordres jJûur que les recherches fussent réelles et sévères.

LA DÂNIELLA

— Felipone m'a chars(*e, ajouta Daniella de 1 excuser auprès de toi de son manque de parole 11 n aura Pas l^P de cette nuit pour faire disparaître toutes les rares du sfjour des ses hôles dans la grande cuisine, bien qu i dise que l;,'sagen de police seront fm^ s'ils y pénètrent. 1 m a tout confie , il est cûr de moi. Quant à ton séjour dans le casino, i n en rele pas vestige, non plus que dans l'atelier. Tarlaglia s est charge de tout cela.

— Mais lui, où se cacliera-t-il? .

— C'est son affaire; il m'a dit de n'être pas on peine de lui.

— Ah! mon dieu, m'écriai-je, frappé pour la seconde fois d'un souvenir qui arrivait immanquablement après tous les autres. Et ton oncle le capucin? . .

— Tarlasiia l'a fait mander et lui a laissé des provisions pour la joui née. On ne veut pas lui confier le secret du passage de la terrasse; il ne saurait peut-être pas le garder devant les menaces de ses supérieurs. On avait bien songé de le faire sortir par là les yeux bandés; mais cela eût pris trop de temps. On aime mieux le laisser saisir demain par les carabiniers, qui seront bien sots de n'avoir pas d'autre capluie a faire que celle d'un pauvre moine effrayé, et qui le reconduiront sain et sauf à son couvent. On l'interrogera : tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'est prêté à le porter de mes nouvelles. 11 ne sait absolument rien des autres réfugiés.

— Ainsi, nous restons ici encore vingt-quatre heures? lu ne me quiiitos pas. , , ■

— Je ne le quitterai plus jamais, excepté demain matin, pour aller à l'enterrement do mon frère; après quoi, je dirai adieu à Frascali pour toujours, si tu veux.

— Sansrigrel?

— S-ins aucun regret. Je n'y aime plus personne que la ilariucia et Olivia, et aussi un peu ce pauvre Tartuglia, qui t'a ficle-nienl servi.

— Et Felipone? et OnofrioT

— Oui, ceux qui se sont bien conduits avec toi I il y a, chez nous, des gens qui .sont si bons et si dévoués qu'il faut bien pardonner aux autres; mais le plus grand nombre est lâche et mauvais. Croirais-tu que personne ne m'a porté secours quand mon frère m'a enfermée dans ma chambre? Le premier jour, on venait me parler à travers la porte; on me plaignait, mais personne n'avait le courage de faire sauter l'énorme serrure qu'il avait mise lui-même à la place de mon ruban rose. J'y ai mis mes mains en sang; j'y ai brisé tous les ustensiles de mon petit mobilier, j'y ai épuisé mes forces des nuits entières. Quand il m'entendait faire trop de bruit, il entrait et me frappait. J'ai lutté corps à corps avec lui jusqu'à tomber évanouie. Olivia et Mariuccia sont venues dix fois sans pouvoir décider aucun homme à les accompagner. D'ailleurs, Masolino était presque toujours là. Il couchait dans le coiridor, et il menaçait d'aller chercher l'autorité pour me mettre en prison tout à fait.

— Je la dénoncerai plutôt complice des conspirateurs qui sont à Mondragone, disait-il ; je veux que ces chiens de révolutionnaires meurent de faim, et je sais que c'est elle qui leur portait des vivres. , . .

Que pouvaient faire mes amis? Ils aimaient mieux attendre que de le pousser aux dernières extrémités. Les autres se réjouissaient de mon chagrin et de ma colère.

— C'est bien fait, disaient-ils; pourquoi aime-t-elle un impie? . , ... , ,

Ils disaient cela pour paraître bons catholiques et n'être pas dénoncés par Masolino. Comme il ne se méfiait pas d'eux, ils eussent pu me délivrer, mais aucun ne l'a osé. Tarlaglia l'eût ten-

té par adresse, mais quand j'ai pu échanger des lettres avec lui sous la porto, et savoir que tu te souiiiellais et ne manquais de rien, j'ai cru devoir me soumettre aussi. Quand je no l'ai plus vu revenir, j'ai cru que je deviendrais folle, et j'avais commencé à couper mes draps pour me sauver par la fenêtre. Je m'y serais tuée.

Heureusement, mon parrain Felipone a pu me faire passer un mot où il médisait : Tout va bien, jialience! J'ai pris patience. Toute la nuit dernière, n'entendant pas remuer Masolino, je me suis doutée qu'il ne renonça, t pas à me garder sans avoir quelque mauvais dessein contre toi, et j'ai travaillé jusqu'au jour à me délivrer. J'avais réussi à entamer le mur de ma chambre auprès de la porte, dans l'esprance de faire tomber les gonds. Mais la fatigue m'a forcée de dormir une heure. Quand j'ai ouvert les yeux, Vincenza était auprès de

T'on lit- , , , , , -

— Lève-toi vite, m a-t-elle dit, cache-toi la figure avec mon châle, et cours la ferme des Cypiès. Dans quelques moments, je sortirai ; je refermerai ta porte comme si de rien n'était, et je m'en irai te rejoindre. »

Voilà comment j'ai été sauvée. J ai fait avertir Olivia et Mariuccia; j'ai passé la journée à Mondragone, que l'on garde

toujours avec grand soin. J'ai ri et sauté de joie avec Tartaglia; j'ai fait danser mon oncle le capucin, malgré lui; j'ai oublié que j'étais en deuil de mon frère. Quand je m'en suis souvenue, j'ai pleuré de repentir. Je lui ai commandé un enterrement honorable et beaucoup de messes. Puis, ayant pris, de Felipone, toutes les informations nécessaires sur le lieu de ta retraite... me voilà!

— Mais tu connaissais donc tous les recoins de ce désert? Comment, sans voir clair, as-tu pu arriver ici ?

— J'ai pris le chemin de Roeca-di-Papa, qui est facile, et puis, au moment de monter la côte, j'ai observé un gros rocher que Felipone m'avait indiqué, qui se trouve placé sur deux autres. Il ne fait pas si noir dehors que cela te semble d'ici. La lune est voilée celte nuit, mais on voit. Je savais qu'avec un peu (le mémoire et d'adresse, on peut entrer par là dans la gorge del buco. Il n'y a pas de sentier; mais la distance est courte, et tu vois, je ne suis pas fatiguée.

— i\lais tu n'as pas dormi la nuit dernière?

— J'ai dormi une heure; il y avait presque une semaine que cela ne m'était arrivé.

Elle me montra, sur ses épaules et sur ses bras, les marques bleues des coups qu'elle avait reçus. Elle souriait en me racontant ses tortures.

— Pauvre Masolino, disait-elle, je le pardonne, c'est tout ce que je peux faire. Cela me dispensera de le regretter. A présent que je retrouve ce que j'aime, je suis fâchée de n'avoir pas souffert davantage ; mon mal n'est pas en proportion de mon bien!

Je la forçai de prendre du repos. Étendue sur le lit de sable et de feuilles, la tête appuée sur mes genoux, elle s'endormit (le beau sommeil tranquille que je contemple toujours avec ravissement. Je passai la nuit à la regarder, dans une muelle béatitude; je ne j'ensais pas; je vivais de celle seule idée: elle est à moi maintenant et pour toujours! Le lieu où nous étions me semblait délicieux, la voix claire de la cascade était devenue une musique cé-

leste. La faible lueur de la lanterne dessinait des silhouettes d'architecture bizarres et réjouissantes sur la muraille crevassée. Le morceau de la tenture assujetti, au bas de l'ogive, par des pierres, se gonflait comme une voile, à l'air vif refoulé vers nous par la chute d'eau. Ce vestige de quelque antique décoration (lu manoir de Mondragone, apporté là sans doute par Vincenza pour préserver le docteur, n'était pas en tapisserie, comme je l'avais cru d'abord; c'était tout bonnement une ancienne peinture sur toile arrachée de son caire, une mauvaise imitation de la mauvaise manière de l'Albane, usée, frottée, disparue, mais au centre de laquelle un amorino blême et maniéré avait résisté à la destruction et se découpait encore sur un fond d'arbres noirs et opaques. Il me sembla que ce pauvre Cupidon se réchauffait à la douce atmosphère (le notre braise, et que, ravi de revoir la lumière, il essayait de se détacher du fond où l'artiste l'avait si cruellement incrusté, pour venir, comme un papillon de nuit, brûler ses ailes éraillées à ta bougie.

Dès la pointe du jour, ma chère maîtresse s'éveilla et voulut partir [pour Grotta-Ferrata, où l'on avait porté les corps des deux bandits chez les religieux basiliens. Morts sans confession, en état de péché mortel, ils devaient n'avoir de prières que celles de la piété individuelle, et ne recevoir la sépulture que dans un lieu à part du cimetière consacré.

Ce fut un nouveau déchirement de cœur pour moi que de quitter encore ma Daniella. 11 me semble maintenant, dès qu'elle est seulement à deux pas de moi, que je vais la perdre de nouveau, et je m'inquiète comme la mère la plus nerveuse et la plus puérile pour son unique enfant.

Je la reconduisis jusque vers les trois rochers où elle devait reprendre la route. En avançant avec précaution dans ces inextricables taillis ondulés et semés de blocs de lave, comme la forêt de Fontainebleau est semée de grès, nous vîmes combien il y est facile d'échapper à des poursuites. Daniella examinant la localité au jour, se rassura au point de me permettre de laisser l'école buissonnière pour retourner à ma poivrière de la MakdMa.

En étudiant les sinuosités du terrain le long des ruisseaux, je m'exerçai à savoir me rendre aussi invisible, en cas d'alerte, que si je n'eusse l'ail autre chose en ma vie que ce métier (le chevreuil).

Je fis donc une promenade de deux heures, et plusieurs croquis de ces charmantes retraites, sans m'éloigner notablement de mon refuge et sans apercevoir bêtes ni gens. Après quoi, je relis le chemin que j'avais fait avec Daniella, afin d'aller l'attendre dans le voisinage des trois pierres.

Rassuré par l'impunité de la solitude, j'approchais, sans trop de précautions, de la lisière un peu plus éclaircie du chemin, lorsque j'entendis un galop (le cheval sur le sable). Je me blottis dans les broussailles pour regarder passer les cavaliers,

LA DAINELLA

Un moment après. Quelle fut ma surprise de reconnaître Otello partant avec une orgueilleuse aisance la dame voilée. Elle était suivie du groom du prince, chevauchant à distance respectueuse, comme il eût fait dans les allées du bois de Boulogne.

Je ne baissai davantage, car il me sembla qu'elle avait tourné la tête avec insistance de mon côté. Elle fit environ vingt pas en

me dépassant, et, tout à coup, sautant légèrement à terre, presque sans arrêter son cheval, elle jeta la bride à son jockey, et, relevant adroitement sa jupe d'amazone, elle vint à moi en courant.

Quand elle fut tout près du buisson où je restais immobile, espérant encore que sa fantaisie la pousserait dans un autre sens, elle m'appela à voix basse en me donnant du Valreg tout court. Étonné de la rencontrer dans cette forêt quand je la croyais en mer, je pensai que quelque événement fâcheux était arrivé à ses compagnons de voyage, et lui faisant signe de ne pas s'arrêter et de ne pas parler, je la conduisis à quelque distance dans les blocs de rochers.

Quand nous fûmes en sûreté :

— Ne craignez rien, dit-elle en s'asseyant résolument et en jetant son chapeau comme pour respirer. Je vois que vous vous cachez mal, et je suis plus prudente que vous; car vous vous laissez apercevoir et moi j'ai dit au groom de se cacher un peu plus loin avec les chevaux, pour ne pas éveiller l'attention des passants. Nous pouvons causer cinq minutes, j'imagine. Dites-moi pourquoi vous êtes-là ! Vous n'avez donc pas pu rentrer encore à Jloiidragone?

— Non, madame; ce ne sera que pour la nuit prochaine.

— Vous êtes là tout seul ?

— Oui, pour quelques instants.

— Qui attendez-vous ? Daniella, je parie ? Je viens de la rencontrer à Grotta-Ferrata, à la porte du monastère, au milieu d'un enterrement. J'ai eu une émotion affreuse; j'ai cru qu'il vous était

arrivé malheur et que c'était vous qu'elle conduisait au cimetière. J'ai failli m'arrêter pour lui parler, à cette fille t mais elle ne me voyait pas, elle était absorbée. Il aurait fallu app.'-ocher trop, et attirer tous les regards sur moi. J'a: espéré que les passants me diraient quelque chose; je n'ai pas rencontré une âme jusqu'ici, où, en regardant toujours avec attention, pour tâcher de découvrir un paysan qui me renseignerait sur ce mort, je vous ai aperçu. Ah! Valreg, que je suis heureuse de vous voir là vivant!

Ces dernières paroles furent dites avec l'accent saccadé et la physionomie nerveuse qu'elle avait à Tivoli, et je crus devoir la remercier avec un très-froid respect de l'intérêt qu'elle prenait à moi.

— Je ne me serais jamais consolée d'un pareil événement, dit-elle d'un air préoccupé. Mais est-ce que c'est Felipone qui a été tué?

— Non, Dieu merci, ce n'est personne qui vous intéresse.

— Mais, pardon, peut-être! Ce n'était pas pour un inconnu que la Daniella se trouvait là en prières?

— Parlons brièvement; le temps me presse. Masolino Belli a été tué cette nuit par Felipone, en cherchant à nous assassiner, lloi, j'ai tué Campani.

— Pour tout de bon, cette fois?

— Pour tout de bon. Si vous eussiez bien regardé, Masolino n'était probablement pas seul à la porte du cimetière.

— Vous avez tué ce brigand vous-même ? Donnez-moi votre main, Valreg 1 J'aime à serrer la main d'un homme qui vient de

tuer son ennemi. C'est si rare, au temps où nous vivons, de faire acte d'énergie et de vengeance!

— Cet homme n'était pas plus mon ennemi qu'un loup ou un serpent qui se jetterait sur moi, lui dis-je en touchant froidement la main qu'elle me tendait, et en examinant la singulière expression de férocité exaltée que prenait cette tête fantasque. Je suis le mortel le moins vindicatif qui se puisse imaginer.

— Valreg! reprit-elle en s'animant, vous ne vous connaissez pas! Vous êtes, avec votre sang-froid modeste, de la trempe des héros 1

— Moi?

— Ne riez pas, je parle sérieusement. Ce que vous avez fait pour moi en vous exposant à de pareilles aventures vous assure à jamais mon admiration et ma reconnaissance.

11 n'était ni galant ni habile de la détromper; mais elle parlait avec une telle vivacité, que je me hâtai de dire la vérité, à savoir, que je m'étais exposé par reconnaissance pour ses compagnons, et non pour elle, que je n'avais pas même pressentie i-ous son voile, dans la Befana.

— C'est impossible, dit-elle en riant; vous m'aviez reconnue!

— Je ne vous avais pas seulement regardée, je vous en donne ma parole d'honneur.

— C'est prendre beaucoup de peine pour repousser un sentiment de reconnaissance bien pur et bien calme de ma part, reprit-elle en se levant avec une agitation qui démentait ses paroles. J'avais cru, en vous voyant enrôlé tout gratuitement dans

mon escorte, pouvoir attribuer ce dévouement à une sn'jtié chevaleresque. 11 me semblait que vous me deviez cette amitié-là, à moi qui vous ai si courageusement offert mon amour, et qui, malgré l'outrage que vous m'avez fait de le dédaigner, vous ai gardé un attachement, une estime sincères.

— Si ce sont là vos sentiments pour moi, c'est moi, en effet qui vous dois de la reconnaissance, mais je n'ai pas eu l'occasion de vous la montrer. Voilà tout ce que je voulais dire. Et, à présent, voulez-vous me permettre de vous demander où sont vos amis, et comment il se fait que vous erriez séparée d'eux et seule dans ce pays sauvage?

— Ce pays n'est sauvage qu'en apparence. Il y a, à mi-côte de ce rocher et tout près de ce village, de petites villas où j'ai demeuré l'année dernière avec ma tante; j'en vais louer une pour quelques jours avant de me décider à prendre un parti.

— Mais le prince?...

— Eh bien, le prince!... dit-elle en riant, le prince et le docteur, avec leurs cuisiniers et leurs marmitons, font, en ce moment, voile vers Livourne ou vers Ajaccio; que sais-je? Cela dépend du vent qu'il fait, et je ne m'en soucie guère. Est-ce que j'aime le prince, moi? est-ce que je lui appartiens? e^t-ce qu'il a le moindre droit sur moi? Je suis libre: j'ai eu envie de me marier, je lui ai fait l'honneur de le choisir, je me suis ravisée; après?

— Je ne rne suis permis aucune réQpxion ; je vous demandais seulement si ces aimables et braves personnes étaient en sûreté.

— Parfaitement, puisqu'elles se sont embarquées hier à la pointn du jour. Vous voulez savoir nos aventures! Oh! elles sont

moins brillantes que les vôtres. Nous avons traversé en voiture un affreux pays plat où j'aurais dormi de grand cœur si le prince ne m'en eût empêchée en dormant lui-même. Imaginez, mon cher, la plus utile et la plus opportune découverte! Le prince ronfle à couvrir le bruit d'une voiture lancée à fond rie train ! J'ai une horreur particulière pour cette infirmité. Mon cher oncle, lord B'", s'endort tous les soirs dans un coin du salon de sa femme, et il ronfle ! Le prince ronfle absolument de la même manière que lui ; une manière si ridicule, si inconvenante, si irritante et à la fin si effrayante, qu'en traversant Id forêt de Laurentium, je crus que tous les buffles des marécages couraient après nous. Je me jurai de n'être jamais la femme d'un homme qui ronfle, et j'éveillai le docteur pour le lui déci irer, pendant que son ami continuait à ronûer. Le docteur essaya de me ramener à ce qu'il appelait la raison ; mais quand il eut épuisé son éloquence pour me convaincre, savezvous c « qu'il imagina? Je vous le donne en cent!

— Il voulut vous retenir malgré vous?

— Mieux que ça! il m'offrit son cœur et ses cinquante-cinq ans! Vous me direz qu'il est plus beau que le prince; mais il n'est pas prince : il est roturier et républicain, et il mange deux fois plus que le prince, qui mange déjà deux fois trop puisque ça le fait ronfler.

J'avais fort envie de rire, continua Medora, mais je préférâi me fâcher, afin d'en finir plus vite. Le prince n'entendit rien, ce qui donna à son lourd sommeil un ridicule de [ilus. Quand nous fûmes sur la grève, il bailla d'une manière indécente et remplit la voiture d'une odeur de vieux cigare, mêlée à je ne sais quels vieux parfums de lavande attachés à sa barbe. Se parfumer de lavande!

c'est tout ce que j'exècre! Je le pris en horreur, et, sautant sur le sable, je déclarai que j'avais réfléchi et changé d'idée ; que je ne voulais plus me marier ni m'enfuir, mais retourner sur l'heure chez ma tante Harriet.

Mon pauvre prince parla de se brûler la cervelle; le docteur se chargea de l'en erapêclier dans le cas où il en aurait réellement envie, et, comme ledit docteur était fort piqué de mes dédains pour lui, il voulut démontrera son ami que j'étais une tête folle et un démon. Le pauvre prince prenait moa parti et s'accusait, la disussion menaçait de se prolonger, mais le jour grandissait. Les gardes-côtes paraissaient au loin. Le patron de l'affreuse petite chaloupe, où je n'eusse pas voulu embarquer seulement un de mes souliers, s'impatientait et menaçait de prendre le large sans passagers. Je coupai court à la situation en raélançanl sur Otello, que le groom avait amené sur nos traces, et en disant des choses désagréables à mes vieux Lindors pour les dégoûter de me retenir. Puis, je saisis un moment où le prince, surpris par une quinte de toux, ne pouvait plus se pendre à la bride d'Otello, pour Ijire un temps de galop comme je n'en ai fait de ma vie. Le prince eut la générosité de vouloir me laisser un de ses domestiques pour me ramener à Rome; mais tous étaient compromis, sauf le groom, qui consentit à suivre ma destinée. Je

LA DANIELLA

le vis courir après moi, mais je ne me laissai rejoindre par lui que lorsqu' j'eus vu, de mes propres yeux, la chaloupe en mer et la grève déferle.

Alors j'ai élé prendre du repos à Albano ; et, comme aucun mandat d'arrêt ne menace ma liberlc', mais que j'aime autant ne

pas affTiclier mes soties velléités de mariage et le risiblo dénouement de mon aventure romanesque, je suis partie d'Albano, ce matin avant le jour, pour aller, comme je vous l'ai dit, à Rocca-di-Papa, où je suis certaine de no trouver en cette saison aucun être civilisé qui me connaisse, et où la solitude ne conseillera ma conduite à venir.

Après avoir raconté son escapade avec cette sorte de candeur propre aux êtres qui n'ont pas beaucoup de religion morale, la belle Medora remit tranquillement son chapeau et, voulant l'assujettir dans ses cheveux pour reprendre son voyage, elle m'ordonna de chercher dans la mousse une grande épingle d'acier qu'elle y avait laissée tomber en se décoiffant brusquement.

Son aventure, quoique gaiement racontée, m'avait paru longue, dans la siahialion précaire où je me trouvais. Ce n'est pas quand il faut avoir l'œi! et l'oreille aux aguets, se rendre compte du moindre bruit et du moindre mouvement autour de soi, que l'on se sent bien disposé à prendre la vie par le côté léger et facile, comme cette Anglaise capricieuse semblait résolue à le faire. La circonstance de l'épingle qu'elle mo faisait chercher me parut un raffinement de bravade égoïste, d'autant plus qu'elle se mita rire tout haut, je ne sais de quoi; peut-être de l'idée qu'il serait fort plaisant pour moi, après avoir surmonté des dangers sérieux, d'être surpris par mes ennemis, pour m'être obstiné, hors de saison, à chercher une épingle.

L'amour-propre dont, quoi qu'on fasse, on ne se débarrasse jamais enlièrement quand on se sent ou quand on se croit mis au défi par une jolie femme, m'empêcha de laisser voir mon impatience, et j'arrivai à retrouver la perfide épingle sans me départir du plus convenable sang-froid.

— C'est bien I me dit-elle en la recevant d'un air de bizarre triomphe ; vous êtes véritablement le seul homme que j'aurais pu aimer ! Mais je n'aimerai plus personne, si ce n'est d'amitié. Au revoir donc, et bonne chance pour rentrer à Mondragone I

Elle fit deux pas et se retourna en disant :

— Vous ne venez pas m'aider à remonter sur mon cheval ?

— Non ! répondis-je, révolté de cette nouvelle exigence j'entends venir. '

— Tiens ! c'est vrai ! reprit-elle après un moment de silence. Je me sauve ! à bientôt !

Et, sans attendre une réponse que j'étais peii disposé à lui faire, elle disparut.

Je me baissai dans les rochers et prêtai l'oreille, étonné d'avoir dit vrai en parlant au hasard pour couper court à cette pé] illeuse entrevue. Les branches mortes criaient sous des pas rapides, et ce n'était pas seulement sous ceux de Jledora fuyant vers ma gauche. Une autre personne venait vers moi par une autre direction. Mon cœur et mes sens reconnurent Daniella. Je m'élançai joyeux à sa rencontre.

Elle était pâle et tremblante ; je crus qu'elle était poursuivie et voulus armer mon fusil ; mais elle me fit signe que cela n'était pas nécessaire, et s'enfonça dans le taillis avec une sorte d'impétuosité désespérée, en se retournant de temps en temps pour s'assurer que je la suivais. Sa figure était bouleversée non d'effroi, mais de colère.

Quand nous eûmes gagné le pied du rocher del buco, je voulus la faire expliquer. Elle ne répondit pas et se mit à gravir avec l'agilité et la force d'un chamois, les gradins inégaux eî par endroits gigantesques de la cascabelle. °

Elle entra la première dans la tour, et, se jetant par terre elle fondit en larmes. '

mes

— Daniella, ma bien-aimée, m'écriai-je en la saisissant dan-; es bras, qu'est-ce donc? que t'est-il arrivé? Est-ce l'émotion

de cet enterrement? sommes-nous en danger? Vais-je encore être forcé de me séparer de loi? Non! je ne le veux pa> c'est impossible! J'aime mieux être tué à tes côtés. Mais réponds donc! Quelqu'un t'a-t-il offensée à cause de moi? As-tu reçu quelque reproche, quelque outrage? Parle, ou je deviens lou!

Vous me demandez ce que j'ai? dit-elle enfin d'

une voix

étouffée par l'indignation. Vous doutez que je sois outragée, avilie, désespérée! Vous croyez donc que je ne l'ai pas vue, cette femme qui s'enfuyait tout à l'heure d'auprès de vous en m'entendant venir?

— Cette femme! Comment, c'e?t là la cause de ton chagrin? Cette femme est celle qui doit moins que toute autre, to porter ombrage : c'est miss...

— Miss Medora?

— Précisément !

— Vous l'avouez, parce que vous sentez bien que je l'avais reconnue! Oh! elle ne se cachait pas! Au contraire, elle a relevé son voile en passant à dix pas de moi, et elle s'est mise ;\ rire avec insolence. Elle me brave, elle m'avilit. C'est bien la preuve que vous me trahissez.

Je voulus en vain me justifier: la terrible enfant ne m'écoutait pas. Même lorsqu'elle faisait un effort pour recueillir et comprendre mes paroles, il semblait qu'il lui fût impossible d'y saisir aucun sens. Elle marchait avec agitation ou se jetait avec des poses d'une insouciance effrayante sur les frêles rebords de la terrasse. Dix fois je crus qu'elle allait s'élancer dans le précipice. Elle était tragiquement belle dans ce paroxysme de la passion et de la douleur, avec ses cheveux noirs épars, sa pâleur de marbre, ses yeux creusés d'un cercle bleuâtre, ses lèvres frémissantes ; elle me faisait peur et me remplissait d'admiration. Rien ne pouvait la calmer, car rien ne pouvait la convaincre. En proie à une idée fixe qui semblait paralyser toute faculté de raisonnement, elle trouvait une éloquence effrénée pour se plaindre, pour m'accuser, pour maudire et outrager sa rivale; elle avrait comme des trésors de haine, amassés depuis longtemps au fond du cœur et retenus au bord des lèvres. Elle rugissait comme une lionne blessée ; elle avait des hallucinations de vengeance atroce; elle était folle.

Je la regardais avec stupeur en me disant que toute ceKo rage et toute cette souffrance venaient de la chute d'une épingle; une minute plus tard, notre bonheur n'eût pas été troublé. Pour une minute, pour une épingle, il l'était peut-être sans retour.

Je me défendis longtemps de la contagion de ce délire. Enfin, ne pouvant l'apaiser, je sentis qu'il me gagnait, que je ne trouvais

plus de paroles pour me justifier, que mes nerfs se crispaient aussi, et que l'impassible bruissement de la cascade m'entraînait comme un vertige. L'amour de Daniella cliangé en mépris, son âme profanée par le soupçon, ses lèvres fouillées par le blasphème, c'était pour moi comme un rêve affreux. Je ne pouvais pas supporter l'idée de survivre à un bonheur trop grand sans doute pour durer sur la terre où nous sommes. Je sentis le froid du désespoir paralyser mes facultés, et je devins comme hébété devant ses reproches.

Lorsqu'elle vit enfin ce qui se passait en moi, elle se jeta dans mes bras. Ce fut à mon tour de ne pas comprendre ce qu'elle me disait : mon âme avait descendu trop avant dans l'abîme, j'avais la gorge serrée comme par une main de fer et de glace. Je restai condamné à un farouche silence qui lui fit croire que j'étais irrité contre elle.

Pauvre chère âme ! elle me demandait pardon, elle se roulait à mes pieds, elle couvrait mes mains de baisers, et je ne pus la consoler et la tranquilliser qu'après une réaction nerveuse où je crus que ma poitrine et mon cerveau allaient se briser dans les sanglots.

Quand je pus lui raconter tout ce qui s'était passé à propos de Medora, je la vis prête à retomber dans sa crise. Elle ne me pardonnait pas de lui avoir caché le nom de la dame voilée, et ses réflexions me prouvaient à moi-même qu'en effet, aux yeux d'une femme jalouse, les apparences étaient contre moi. J'avais vu Medora à Mondragone, et je pouvais être devenu jaloux de la bonne fortune du prince. Je l'avais escortée dans cette fuite qui m'avait exposé ensuite à de graves périls, et cela pouvait être l'effet d'une passion qui ne recule devant rien. J'avais parlé avec elle, cette

nuît-là, et je l'avais peut-être décidée, par mes prières, à quitter son sigisbée. J'avais peut-être concerté, avec elle le rendez-vous que Daniella venait de surprendre. De plus, Daniella m'avait aperçu, de loin, agenouillé devant elle pour chercher l'épingle. Elle pouvait avoir dérangé une déclaration, comme dans les pièces de théâtre, où la pantomime classique de plier un genou exprime tout au plus, aux yeux du spectateur, les circonstances atténuantes d'une criminelle conversation.

Endépit de la sincérité de ma justification, il restait d'ailleurs un point mystérieux que ma pauvre Daniella s'efforçait de me faire avouer et que l'honneur me prescrivait de taire. L'amour que Medora se figure avoir eu pour moi, et qu'elle n'avait pas craint de me rappeler avec un air de détachement superbe; la scène de Tivoli et les paroles qui, depuis, dans sa bouche, avaient eu rapport à cette folle circonstance, c'était là un se-

LA DANIELLA

cret que, même vis-à-vis de la maîtresse la plus chère, je devais ne jamais trahir, sous peine d'être un fat et un lâche à mes propres vœux. Il me suffisait d'établir et de jurer, en toute loyauté, que je n'avais jamais eu un moment d'amour pour Medora. Je ne devais à personne au monde la confession d'un moment d'égarement de la part d'une femme qui s'était fiée à mon honneur.

Malheureusement, les questions de Daniella s'acharnaient tellement à ce cas réservé de ma conscience, qu'elle me contraignait à mentir. Elle poussa la rudesse de sa passion jusqu'à vouloir me faire jurer sur l'honneur que jamais Medora n'avait cherché à provoquer mon cœur, mon imagination ou mes sens.

C'est en disant toute la vérité que j'aurais pu victorieusement me disculper. Ma vie, ma conduite, depuis l'aventure de Tivoli, étaient bien la preuve d'une sorte d'antipathie pour la belle Anglaise, si j'eusse pu avouer qu'elle m'avait offert sa main; mais Daniella ne croyait pas qu'elle eût été jusque-là. Elle pensait, au contraire, que j'avais pu être rebuté le jour de la promenade à Tivoli ; que ma fièvre n'avait pas eu d'autre cause que cette contrariété; enfin, qu'elle-même n'avait été pour moi qu'un pis-aller. C'était donc ma justification pleine et entière qu'elle me demandait, et je vous jure que j'étais stoïque de lui résister, en refusant de lui livrer Medora, provocante et déçue.

Quand elle vit qu'en me défendant d'avoir jamais senti le moindre attrait pour cette beauté, la moindre sympathie pour ce caractère, je m'abstenais de railler et de mépriser la conduite de miss "*, l'orage recommença. La colère était épuisée, mais ce fut un déluge de pleurs.

— Pourquoi ne pas me dire ce que je croyais savoir et ce que je voulais croire"? s'écria-t-elle en tordant ses petites mains comme si elle eût voulu les briser. Cette infâme coquette m'a dit elle-même que vous ne l'aimiez pas, mais qu'elle saurait bien se faire aimer 1

— Elle disait cette sottise ou cette folie?

— Oui, par moments, car tous les soirs, à Rome, quand tu étais dans la maison, elle avait des crises de nerfs et des accès de dépit, où elle disait ce qu'elle avait dans la tête; mais quand elle s'apercevait du plaisir que me causait son chagrin, elle disait autrement. Elle prétendait que, dès le premier jour où tu l'as vu sur le bateau à vapeur, lu l'avais regardée avec extase; qu'elle ne pou-

vait pas faire un mouvement ni lever les yeux sans rencontrer les tiens. Elle était persuadée qu'en courant au-devant de la diligence sur la via Aurélia, tu n'avais pas eu d'autre idée que de savoir si elle allait droit à Rome, ou si elle s'arrêtait aux environs dans quelque villa; et enfin, que tu ne te serais pas jeté si bravement sur les brigands quand tu pouvais te tenir caché, sans un grand désir de te faire distinguer par elle. Que veux-tu? toutes ces vanteries me brisaient le cœur, à moi qui t'aimais déjà 1 Je ne t'ai jamais dit ce que cette fille injuste et despote m'a fait souffrir à cause de toi; quel dédain elle affectait pour ma pauvre condition et pour ma pauvre figure, et comme elle aimait à répéter devant moi qu'avec sa beauté, son esprit et sa fortune, elle ne devait jamais trouver de cœur qui lui fût réellement fermé. « 11 n'osera jamais me déclarer qu'il m'aime, disait-elle pendant ta maladie; il se croit trop au-dessous de moi ; mais je lui tiens compte de cette fierté modeste, et moins il parle, mieux je le comprends, j

— S'il est vrai qu'elle t'ait dit tout cela, elle manque de clairvoyance et de jugement.

— Elle manque tout à fait d'esprit, comme elle manque de cœur. Je la connais bien, moi ! Une femme de chambre connaît mieux sa maîtresse que tous les hommes qui lui font la cour. De même qu'elle sait tous les défauts et tous les artifices de sa personne, elle sait toutes les pauvretés de son caractère et toutes les sottises de son imagination. Ces poupées que nous habillons pour vous se tiennent devant vous comme des marionnettes dont on ne voit que le dessus ; mais, quand elles quittent leur costume, elles quittent aussi leur rôle, elles ont besoin de redevenir elles-mêmes et de se vanter devant nous des succès qu'elles ont eus et de ceux qu'elles n'ont pas pu avoir.

Daniella, dont le dépit et l'aversion déliaient la langue, ne manqua pas en véritable fille d'Eve qu'elle se sentait redevenir, cette occasion de déprécier les charmes de Medora et de me révéler les artifices, vrais ou supposés, de son teint et de sa taille. Je l'écoutais d'abord en riant de cette malice qui la soulageait ; puis tout cela me rendit trîte. Je n'avais jamais voulu parler de Medora avec elle, et eUe avait compris ou paru comprendre que, dans le divin concert de notre bonheur, ce souvenir étranger arrivait pour moi comme une fausse note. Elle avait été si belle dans sa confiance, si grande en me disant :

— Si je pouvais douter de toi, c'est que je ne t'aimerais plus! ,

Et je la voyais maintenant s'acharner à enlaidir et à ridiculiser un fantôme de rivale, sans plus tenir aucun compte de ma parole et de ma loyauté.

Je ne pus m'empêcher de le lui dire, et ce fut encore une blessure pour elle, tant il est vrai qu'un peu de foi et d'idéal qui se détache entraîne une avalanche de troubles et d'amertumes. Elle me fit un crime de ne pas me complaire à lui voir exhaler sa haine, et m'accusa de défendre, dans mon cœur, celle qui lui ôtait son bonlieu et son repos.

Je _ m'assoupis pendant qu'elle continuait à me parier avec une énergie qui dépassait la mienne. Je n'avais pas dormi de la nuit. Trop de joie et trop de douleur m'avaient épuisé. Je succombais à la fatigue et au dégoût d'une querelle qui me faisait l'effet d'un mauvais rêve dont le sens vous échappe à chaque instant.

Je crois que je dormis une heure. Quand je m'éveillai, je la VIS assise auprès de moi, chassant les cousins de ma figure et me re-

gardant avec une expression si tendre et si triste que j'en fus navré.

— Pardonne-moi, lui dis-je en l'attirant sur mon cœur; tu soutrais, et, moi, j'ai dormi ! C'est la première fois que cela m'arrive, et je ne croyais pas que cela pût m'arriver jamais, de me trouver anéanti devant tes larmes, et de n'avoir pas en moi la force de te consoler. C'est donc que ta douleur est, pour moi, une chose impossible à soutenir, et qu'il faudra que je m'endorme dans la mort si elle continue! Tiens! si notre bonheur est fini, si je dois ne plus te faire que du mal, cesse de m'aimer, toi qui es forte, et laisse-moi me tuer, car je me sens faible et incapable de réagir contre tes reproches.

— Non, non! s'écria-t-elle, il n'en sera pas ainsi! Tu sauras souffrir, s'il m'arrive de souffrir encore. Que puis-je te promettre? Rien, puisque je deviens folle à l'idée d'être trahie. Oui, folle! Tu l'as bien vu, il m'était impossible de t'entendre et de m'entendre moi-même. Mon cœur te défendait et me criait que tu étais sincère ; mais je ne sais quel démon criait encore plus fort dans mes oreilles. Ah! ne me dis pas que notre bonheur est fini, car je me poignarderais tout de suite si tu croyais cela! Non! non! Je te jure que je ne suis plus jalouse et que je ne veux plus l'être. Si cela m'arrive encore, eh bien! dis-lui que j'ai un terrible accès de fièvre, et ne m'abandonne pas plus que tu ne le ferais si je tom-
bais malade. Est-ce que tu ne comprends pas cela, mon Dieu, qu'on soit jaloux avec rage de ce qu'on aime avec passion? Serais-tu tranquille et raisonnable si tu me voyais courir ou me cacher pour causer avec ce prince ou avec ce docteur dont tu me parlais hier? Non certes, toi aussi tu perdrais l'esprit, tu ne m'écouteras pas, et tu serais peut-être aussi injuste que je l'étais tout à

l'heure. D'ailleurs, est-ce ([ue l'amour est tout entier dans le bonheur qu'on goûta enseiible? Est-ce qu'il n'est pas aussi dans le chagrin, dans le délire, dans l'inquiétude que l'on se cause l'un à l'autre? Est-ce que nous n'avons pas déjà bien souffert de notre passion ? S'estelle refroidie pour cela?

— Tu as raison! 11 ne s'agit pas d'être heureux, mais d'aimer ! Eh bien, fais-moi tout le mai que tu voudras, pourvu que je vois renaître ton sourire et que je retrouve l'ardeur do ton baiser.

La journée s'acheva dans les célestes vœux d'une tendresse plus vive et plus délicate que nous ne l'avions encore ressentie. Il s'était fait en Daniella comme une transformation à la suite de cette crise terrible. Elle parlait avec plus d'élévation et de clarté; elle trouvait des mots plus nets et plus profonds pour exprimer son amour. Elle voyait presque en artiste et en poète les grandeurs do la nature qui nous environnait. Sa beauté même me semblait avoir pris un caractère plus touchant et plus intelligible. Son expansion ne m'étonnait plus par des réticences et des élans impiévus. Elle était intelligente comme un être cultivé dès l'enfance, et tendre comme la femme la plus douce et la plus pieuse. Je n'osais lui dire combien j'étais frappé de cette sorte de transfiguration soudaine. Peut-être ni'apparaissait-elle ainsi parce que j'avais vu éclater la violence cachée sous son calme habituel, et que, la connaissant enûn tout à fait, je me sentais épris de l'excès même de son redoutable amour.

Peut-être aussi ce prompt retour à une complète sérénité et cette révélation d'une beauté morale plus exquise, étaient-ils tout simplement le résultat d'une organisation qui a besoin quelquefois d'exhaler un excès de puissance pour se remettre dans son progrès naturel. Les âmes méridionales sont sans doute comme

leur ciel, qui, après des orages formidables, verse tout à coup de si bénignes influences sur terre et fait pousser tant de fleurs sur le sol, meurtri et dévasté une heure auparavant.

A onze heures nous commençâmes à plier bagage. La toilo

LA DANIELLA

qui nous servait dn porte fut roulée et cacliéo sous les décombres avec les autres ustensiles; le feu et la lumière furent éteints. Je renouvelai l'amorre de mon fusil. Daniella releva sa jupe de dessus dans ses agrafes. Nous nous donnâmes un dernier baiser en envoyant un adieu amical à la vieille tour et à la cascade argentée. Puis nous descendîmes la cascabelle pour être prêts à'^recevpir Felipone, qui devait se trouver là à miiiU,

Nous n'attendîmes pas longtemps ; mais les pas qui vinrent vers nous, par le côté des trois pierres, nous causèrent un moment d'inquiétude. Il nous semblait entendre marcher deux personnes au lieu d'une. Daniella, attenlive, et, sinon calme, du moins toujours pleine de présence d'esprit, ayant remonté un peu le roclier pour se rend.re mieux compte de ces bruits mystérieux, redescendit vers moi en me disant :

— Je sais qui vient avec mon parrain. Ils ont échangé deux ou trois mois. J'ai reconnu la voix et l'accent : c'est M. Brumières.

C'était lui en effet.

— Je vous amène un ami, me dit Felipone en s'avançant le premier pour nous reconnaître ; un ami qui vous apporte des nouvelles de Uome. Je ne le connais pas; mais ma femme a répondu de lui. Seulement, j'aurais autant aimé qu'il ne s'obstinât pas à m'accompagner ici. C'est un homme qui ne peut pas rester

cinq minutes sans vouloir faire la conversation; et vous savez si c'est facile de causer sur un chemin comme celui qui nous amène; outre que c'est assez dangereux pour moi. Il est aimable, gai, gentil ; mais il parle trop quand il faudrait se taire. Peut-être qu'il se lait quand il faudrait parler : il y a des gens comme ça.

Brumières nous rejoignit, et, après m'avoir embrassé avec une véritable effusion de cœur :

— Puis-je parler ici? dit il à Felipone, sans voir Daniella, qui, cachée sous sa mante, était à deux pas de nous.

— Si vous avez quelque chose qu'il faille absolument lui dire ici, faites vite, dit Felipone, pendant que je me reposerai un moment auprès de ma filleule.

— Sa filleule? médit Bruniières à l'oreille, en essayant de voir ma compagne. Eil-ce réellement Daniella qui est avec vous?

— Pourquoi en doutez-vous donc?

— Je vais vous le dire; mais venez plus loin... encore plus loin! ajouta-t-il quand nous eûmes fait quelques pas : le bruit de cette cascade est agaçant...

— Il faut en prendre noire parti. C'est ce bruit qui nous permet de causer sans crainte. Voyons, cher ami, pourquoi et comment êtes-vous ici?

— Mon cher ami, c'est pour vous, si vous voulez; c'est afin de vous aider en cas de mauvaise rencontre. Voyons, pensez-vous avoir besoin de moi? Je vous jure sur l'honneur que je suis prêt à vous assister.

— Je n'en doute pas, et je vous en remercie; mais, si vous avez quelque autre projet, ne vous dérangez pas. Si Felipone vient me chercher, c'est que je peux abandonner sans danger mon asile.

— Eh bien, soyez sincère avec moi, et je m'en vas de ce pas à Rocca-di-Papa. La femme qui est avec vous est-elle bien Daniella Belii?

— Oui. Après?

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur!

— Et l'autre, où est-elle?

— Quelle autre?

— Vous savez bien! la dame de mes pensées, la céleste et extravagante nièce de lady Harriett.

— En vérité, mon ami, je ne sais pas si je dois vous le dire. De quelle part la cherchez-vous?

— De la mienne, d'abord ; ensuite, de la part de son oncle et de sa tante, qui sont arrivés ce soir à Frascati, et qui, avec la prudence indispensable en pareil cas, la font chercher, ne pouvant le faire eux-mêmes. Lady Harriett est malade, et son mari n'ose la quitter. Elle a une fièvre nerveuse dans le genre de celle que vous avez eue, la fièvre romaine; et, quand les accès viennent, on ne sait jamais si c'est peu de chose ou si c'est mortel.

— Si c'est de la part de lady Harriett que vous agissez, je crois qu'il est de mon devoir de vous dire que miss Medura doit être

très-près d'ici, dans une des villas à mi-côte de Roccadi-Papa ou de Monte-Cavo.

— Vous ne savez pas laquelle de ces villas?

— Non, je ne le lui ai pas demandé; et, d'ailleurs, elle ne paraissait pas savoir elle-même où elle descendrait.

— Mais avec qui est-elle?

— Seule avec un jockey.

— Un jockey ? Le prince dont m'a parlé lord B"* a au moins quarante ans. Il ne peut pas s'être déguisé en groom I

— Ledit prince est parti sans elle, à moins qu'il ne soit redébarqué quelque part pour courir après elle; mais elle m'a dit l'avoir vu prendre le large hier matin.

— Ainsi vous l'avez donc vue depuis?

— Oui, aujourd'hui.

— Ah! traditore t i'en étais bien sûr que vous étiez d'accord avec elle, et qu'elle faisait semblant de se sauver avec un vieux sigisbée pour courir après vous et avec vous dans les montagnes!

— Est-ce là la pensée de lady Harriett et de son mari?

— Je n'en sais rien, mais c'est la mienne.

— Il vous faut donc toujours des serments? Eh bien, je vous jure encore, sur l'honneur, que je ne suis pour rien dans les résolutions excentriques de miss Medora.

— Vaireg, je vous crois. Quand je suis auprès de vous, votre air de franchise me persuade. Quand je n'y suis plus, je vous

confesse que je me défie même de vos serments. Voyons, mettez-vous à ma place! Je ne vous connais que parce que j'ai senti pour vous une vive sympathie dès le premier jour ; car

; je pourrais compter le petit nombre d'heures que nous avons [assées ensemble depuis notre rencontre à Marseille. Je vois que vous avez aux yeux des femmes, je ne sais quel altrait. C'e^t peut-être parce que vous êtes un drôle de garçon senti-

] tifiantal, et que vos théories sur le parfait amour les enchantent; mais c'est peut-être aussi parce que vous êtes un petit jésuite, ne reculant devant aucun mensonge et aucune perfidie. Vous avez été élevé par un prêtre, que diable! et peut-être vous a-t-il enseigné l'art des restrictions mentales, qui annulent les serments les plus sérieux.

— Si vous avez de si agréables soupçons sur mon compte, ne m'adressez donc plus jamais de questions, car je me jure à moi-même que je ne vous répondrai plus.

— Voyons! ne nous brouillons pas I Que vous soyez sincère ou non, vous voyez bien que je suis très-naïf, moi, puisque je m'avoue dominé et convaincu par votre air et vos paroles. Si je suis dupe, je me réserve de vous proposer l'échange de quelques balles quand je serai sûr d'avoir posé. En attendant, soyons comme si cela ne devait jamais arriver, et aidez-moi.

— A quoi, s'il vous plaît?

— A mettre à profil la folie que miss Medora vient de faire, et que je sais innocente de tous points. Je vas la dépister et me présenter à elle comme son chevalier dans cette solitude où elle se réfugie, comme l'envoyé de paix, la colombe de l'arche de lady

Harriett. Je vas faire de mon mieux pour la dédommager, par une passion franchement déclarée, de votre superbe indifférence et de l'outrage que vous lui avez fait en lui préférant sa suivante; car voilà sa fantaisie est là, je le sais ! Dérpit de femme qui cherche à se venger par une fantaisie nouvelle! Pounpioi ne serais-je pas l'objet de celle fantaisie aussi bien que le personnage qui a failli l'enlever et qu'on dit peu jeune et peu beau ? Elle s'est donc ravisée à temps, puisqu'elle l'a laissé partir seul ?

— Apparemment; mais par quelle inspiration veniez-vous la chercher par ici?

— Parce que la Providence me sert toujours bien. Je suis un de ses enfants chéris. Figurez-vous, mon cher, que ce malin, en m'inturmant de vous et d'elle auprès de mon ancienne amie Vincenza, aujourd'hui madame Felipone, laquelle m'a tout raconté, j'ai vu accourir en liberté le cheval noir de Medora ; il avait cassé sa bride et arrivait gaiement à Fiascati, où il paraît qu'il a ses alloues ou ses aises. Comme il avait la selle de femme sur le dos, j'ai été effrayé, en songeant que quelque accident avait pu arriver à l'assistance: mais Vincenza ne partageait pas mes inquiétudes. « Ce cheval les aura égarés à un moment donné, disait-elle, ils l'auront lâché, et il a retrouvé le chemin de sa plus récente demeure. » J'ai pris des informations en me promenant, et des paysans, qui avaient rencontré Otello, m'ont dit qu'il était venu par le chemin de Rocca-di-Papa. Voilà comment j'ai fait, dans mon esprit, un rapprochement entre la retraite au buco et la présence de mon étoile aux environs. Vous voyez que, moi aussi, j'ai ma malice. Abandonnez la vôtre, et dites-moi, puisque vous avez vu Medora...

— Allons allons ! nous cria Felipone, il faut partir !

LA DANIELLA

Il s'impatientait, et il fallut que Brumières se remit en route avec nous, en silence. Il nous quitta aux trois pierres, après n'avoir encore offert ses services, et prit le chemin de Roceadi-Pipa, qu'il ne connaissait pas beaucoup, mais qui est facile à suivre.

Nous rejoignîmes les Camaldules par un nouveau sentier moins fréquenté et plus court que le lit du ruisseau qui nous avait amenés, la veille, au huco, et nous pûmes pénétrer, sans aucune mauvaise rencontre, dans la chapelle de Santa-Galla : c'est le nom du petit édifice qui donne entrée au souterrain. • Quand je me vis enfin dans la mystérieuse galerie avec ma Danielki, je ne pus me défendre de la presser dans mes bras.

— Vous êtes contents de vous retrouver ensemble sous terre ? dit Felipone, qui nous regardait en souriant, tout en allumant une lanterne pour nous diriger dans ces ténèbres. Allons ! c'est bien, mon garçon, d'avoir préféré l'amour à la liberté. Moi, je comprends cela. La femme est tout pour celui qui mérite le nom d'homme. Pour ma Vincenza, je consentirais à demeurer dans un souterrain toute ma vie. Elle est mon soleil et mes étoiles, et celui qui lui ôterait son cœur pourrait bien dire vite son tour.

Je pensai au docteur et à Brumières, lequel, dans la causerie dont je vous ai donné l'abrégé, m'avait fait entendre qu'il consolait déjà la Vincenza du départ de son dernier amant. Il y a des dupes intéressantes, et j'avoue qu'au lieu d'avoir envie de rire de la confiance du fermier, je me sens porté à m'indigner de la trahison qui l'environne. Cet homme est jeune, agréable, beau de santé et de physionomie. Il se pique, avec un peu de vanterie vul-

gaire, de ne croire à rien au delà de vie, et traite de préjugés les croyances les plus sérieuses; mais sa charilé, sa bravoure, son dévouement et sa bienveillance donnent des démentis continuels à ce prétendu athéisme. Il a cette demiéducation qui ouvre l'esprit du paysan à des notions de progrès, sans lui ôter l'originalité naïve de ses formes. Si j'étais femme, je le préférerais beaucoup à Brumières et au docteur, M'un qui fait do l'amour une satisfactian d'appétit, l'autre un 't chemin de fortune ou de vanité. Cslte généreuse nature de Felipone n'est pointant qu'un manteau pour couvrir les caprices de sa femme, et cet homme, qui nie Dieu et qui croit en elle, ne lui inspire ni respect, ni reconnaissance véritable. il n'y a pas là le plus petit mol pour rire, selon moi, et, sous ce joyeux cocuage, je m'imagine sentir gronder je ne sais quel drame déchirant ou terrible.

— A présent, nous pouvons causer, dit Felipone en nous éclairant. Marchons doucement, je suis un peu las. Apprenez où nous en sommes, mes enfants. Les perquisitions ont eu lieu aujourd'hui. On a découvert dix anciennes cachettes dans le château. Un architecte, que l'on avait amené là, a très-bien expliqué comment les personnes réfugiées dans Mondnigone avaient dû s'enfuir ; mais quand on a examiné de près ces prétendues issues, on a reconnu que le diable seul avait pu y passer; et la seule chose vraisemblable, la comununication du petit cloître avec le tevrazsone, et celle du terrazzone avec Sauta- Galla, ont été celles que personne n'a su pressentir ni trouver. Si bien que mon secret me reste et que madame Olivia s'en mord les poings. Lo capucin ne pouvait rien dire et n'a rien ditj sinon qu'il avait bien faim, et on l'a misen liberté, atteint et convaincu d'imbécillité; je te demande pardon de l'expression, ma filleule! iartaglia, comptant que j'aurais soin de non cher maître, — c'est comme cela qu'il appelle

Valreg, — a pris la traverse, pour n'avoir pasde désagrément avec la police locale. Les carabiniers sont partis; ils ont porté leurs recherches du côté de la mer, trop lard, bien entendu. Le seigneur cardinal a défendu que l'on s'occupât davantage de la sottie histoire de la madone de Luculliis, et je l'ai entendu dire au giudice processante: C'est a^sez attirer l'attention sur une proianalion qui n'a été faite que par les auteurs de l'accusation. Ils ont été tués, et vous ne trouverez personne pour la soutenir. Rien n'est misérable et fâcheux comme d insister sur un grief que l'on ne peut pas prouver. Laissez donc tomber cette invention misérable, et si l'artiste français reparait dans le pays, oii l'on dit qu'il a une maîtresse, contentez-vous de le mettre en prison, sans bruit et pour longtemps, à moins qu'il ne lui plaise de révéler, tout de suite, d'où lui vient le signe de ralliement trouvé dans sa chambre.

Quant à Onofrio, Son Éminence l'a mandé devant elle pour l'interroger elle-même en particulier. Il paraît qu'on a voulu lui faire avouer qu'il avait donné asile et secours au prince dans son paillis, et qu'une bonne récompense lui a été ollèrte s'il voulait en convenir. Mais, je vous l'ai dit, Onofno est un saint. Il aurait pu nous servir et se bien servir luimême, en laissant croire qu'il avait secouru le prince; mais je lui avais dit de se taire, et, no comprenant pas, il s'est tu. Alors, le cardinal, émerveillé d'une vertu si rare chez un pauvre

paysan, lui a proposé de l'envoyer pâître des troupeaux à di\ heues d'ici, dans une do ses terres, pour le soustraire à la vengeance des bandits; mais Onofrio, regardant cette oïïre comme un piège, a encore refusé cela. 11 a dit qu'il était engagé, pour deux an% encore, aux pâturages de Borghèso, et qu'il aimait Tus-

culum, où les étrangers lui faisaient toujours gagner quelque chose avec sa pelile vente d'antiquités. 11 assure, du reste, qu'il ne craint aucune vengeance, et que ceux qu'il soupçonne d'avoir accompagné Campani et Masolino dans leur tentative sont trop lâches pour revenir se mettre au bout de son fusil. En cela, il ne se trompe pas : morte la bête, morte lo venin; et n'ayant plus de chef, ces canailles quitteront lo pays, si ce n'est déjà fait. Bref, le cardinal a renvoyé le berger de Tusculum, en se recommandant à ses prières, et en disant do fort belles choses sur la fui et le désintéressement des âmes simples et vraiment pieuses. Moi, c'est mon avis aussi, que le berger de Tusculum est un saint, vu qu'il a menti comme un chien pour la bonne cause, et c'est ainsi que j'entends la religion.

Au reste, le brave garçon est bien récompensé do sa discrétion. Tout le pays lui attribue la gloire d'avoir débarrassé Frascoli de ce Campani, qui faisait peur aux femmes enceintes par sa laideur, et de Ion coquin de frère, ma pauvre Daniella ! A présent qu'il est mort, il n'a plus d'amis, et ceux qui lui payaient à boire, il y a deux jours, pour n'être pas dénoncés, disent aujourd'hui que c'était un falllore, et ne lui payeraient pas pour un baïoque d'eau bénite. On va en promenade à Tusculum pour complimenter le berger, voir le lieu du combat et se faire raconter l'aventure, qu'il arrange de son mieux.

Pour conclure, continua le fermier quand nous eûmes pénétré dans la Befana, où nous trouvâmes Vincenza occupée à nous préparer une sommaire installation, vous allez encore rester ici cette nuit; après quoi, vous pourrez, je pense, reprendre possession de voire casino, et passer quelque temps à attendre prudemment les événements.

— D'autant plus, dit la Vincenza, qu'il y a, à Frascati, un Anglais et une Anglaise, les anciens maîtres de la Daniella, qui auraient voulu voir aujourd'hui le cardinal, et qui auraient tout arrangé avec lui pour monsieur Valreg, si la dame ne s'était trouvée malade en arrivant. Mais ils disent qu'ils répondent de tout, pourvu qu'il ne se montre pas. Ainsi, soyez tranquille et prenez patience.

11 m'était bien facile de suivre ce conseil. Je rentrais dans ma prison comme Adam fût rentré dans l'Éden, s'il lui eût été]ermis d'y retourner après quelques jours d'exil sur la terre. Mon Eve avait péché contre Dieu, il est vrai, en péchant contre l'amour. Elle avait cueilli le fruit amer du doute et de la jalousie; mais, en dépit de cette crise terrible, nous étions si heureux de nous retrouver ensemble avec l'espoir de ne plus nous quitter, que nous ne pensions pas avoir payé ce bonheur trop cher par quelques jours d'effroi et de soulTrance.

11 était cinq heures du matin quand nous pûmes nous reposer, et ce repos dura jusqu'à midi. Le réveil dans les ténèbres effraya ma compagne. Notre lampe s'étant éteinte, elle ne savait plus où nous étions; mais elle reprit sa gaieté quand nous eûmes fait de la lumière, et elle me ferma labouch3avec ses baisers en m'entendant plaindre la triste vie où je l'entraînais. Elle s'habilla en chantant, tt, pour se reposer de ses fatigues des jours précédents, elle se mit à danser autour de moi. Certes, le lieu n'était pas gai, vu ainsi à la clarté d'une seule lampe, et délaissé par l'active et bruyante compagnie qui m'y avait accueilli trente-six heures auparavant. Mais, en dépit de l'eau qui coule à travers ce vaste édifice et des fenêtres murées de toutes parts, il y fait chaud et sec comme dans toutes les constructions établies dans le sol volca-

nique, comme dans les catacombes romaines, et comme dans toutes ces caves des vieux palais, où les pauvres ouvriers de la campagne sont heureux qu'on leur permette de se réfugier pendant l'hiver.

Mais nous sommes en plein printemps, et il nous tardait de revoir le ciel. Nous portâmes notre déjeuner dans le Pianto, où le soleil nous rendit tout à fait la confiance et la joie.

MondiaQODe, 30 avril.

Felipone vint nous y trouver. Il m'annonça que je devais, par considération pour lui, ne recevoir personne, pas même lord ii", qui était venu lui demander de mes nouvelles, et U

LA DAMELLA

MHriit-cia qui était fort inquiète de sa nièce. Il ne voulait pas révéler le «ecrot du pas>aë, inutilement, à trop de personne^!, el il s'était contenté de dire à nos amis que nous étions dans Ja rampaene. en lieu sur.

Ma femme, ajouta- t-il, s'occupera de vous apporter des

•vivre>:. Moi, il faut que je me tienne chez nous, car il y a bien des curieux sur pied à la suite de ces aventures que chacun e:^plique et raconte à sa manière, et, parmi eux, des mou- i chards qui voudraient bien me confesser. Il est bon que je montre ii ces gens-là ma figure simple et mes yeux étonnés, car mon rôle est de paraître e hébété de surprise (fuand on me parle de eens cachés ici, qui se seraient envolés par les grands tuyaux 0.1 Urrazzone. On voudra rôder aujourd'hui, et deiiiuin encore, autour du château, et, malgré les portes des jar- ! dins fermées, il se glissera toujours quelques enfants entre nies jambes. Faites attention à

ne point vous laisser voir en replantant votre tente dans le casino. Olivia n'amènera personne dans les cours. Je lui ai donné avis de votre présence. Elle dira que la police défend de visiter Mondragone jusqu'à nouvel ordre. Vous trouverez tous vos effets de campement dans la Urfana où je viens de les rapporter. Et sur ce, mes beaux enfants, l'amour et l'espoir soient avec vous !

Je ne le laissai pas partir sans lui demander ce qu'il savait de la santé de lady B^{me}. Elle allait mieux. Son mari espérait pouvoir aller à Rome le lendemain pour tâcher de mettre fin aux soupçons absurdes dont j'étais l'objet, et qui devaient, selon lui, tomber d'eux-mêmes après le départ des personnages auxquels on m'avait supposé appartenir.

Nous passâmes donc la journée à remeubler le casino. Comme on n'y avait rien trouvé, on n'avait rien dévasté. Je refis mon établissement de travail dans la chapelle où je retrouvai avec plaisir mon tableau et mon albi; ni d'écritures, dans le trou où je les avais cachés. Il fait tout à fait chaud, et le soin d'entretenir le feu ne complique plus l'embarras de notre existence. Je ne regrette pas les savantes ressources culinaires de Tartaglia, ni la société de Fra Cipriano. La chèvre nous a été ramenée par Olivia, et nos lapins courent de plus belle dans les grandes herbes de la cour. Je n'ai pas pu décider Daniella à me laisser perdre l'habitude du calé, mais je lui ai persuadé que je l'aimais mieux fait à froid, et que je détestais les ragoûts. Nous vivons donc de quelques viandes froides, de salade, d'œufs et de laitage. Elle s'occupe de moi, à côté de moi, toute la journée, et voilà trois jours que je vous griffonne mon récit à la veillée, lisant, à mesure, à ma chère compagne, tout ce qui peut l'intéresser dans cette relation de notre humble épopée.

Je suis bien plus heureux, depuis ces trois jours, que je ne l'ai encore été. Daniella ne me quitte plus! On la croit partie avec moi, et s'il me devient possible de prolonger ostensiblement mon séjour en ce pa\s-ci, je voudrais ne sortir de ma cachette que pour conduire ma fiancée à l'autel. Je voudrais avoir l'agrément de mon oncle, et des papiers qui me missent à même de contracter, en présence des représentants de la légalité française, un engagement inviolable. J'ai donc écrit à lubtie Valreg, et j'ai en\o\é ma lettre à lor.i B'" pour qu'il la fit partir. Je m'attends bien à des questions, à des représentations, à des lenteurs rie la pari de mon digne oncle; mais ma résolution est inébranlable. Daniella a assez souffert pour moi, et, bien que mon serment devant Dieu seul lui suffise, je ne veux pas qu'autour d'elle on puisse douter de l'éternel dévouement dont je la juge et dont je la sais digne.

Je vous ai envoyé aussi une lettre plus abrégée que ce volume, mais résumant les mêmes faits. La connaissance que vous en prendrez vous mettra à même d'agir auprès de mon oncle. Je sais qu'une démarche de votre part pour approuver et appuyer ma demande filiale aura du poids dans son opinion.

Et maintenant, je vas me remettre à la peinture. Je m'aperçois avec plaisir que ces agitations, ces joies, ces dangers et ces td-tigues, loin de in\énervier, me font sentir plus vivement le besoin, le désir, et, qui sait? peut-être la faculté du travail, l'ar le temps de civilisaion qui court, les artistes sont légitimement avides d'un certain bien-être, à un moment donné. Et moi aussi, je m'arrangerais bien d'une situation faite et de condi- lons d existence assez stables et assez douces pour me permettre de laire, de mon talent, le résumé de ma valeur intellectuelle et morale. Mais, d'une part, je n'ai pas encore le droit d'aspirer à ces (ranijuilles

satisfactions et à ces saines habitudes de la maturité. D'autre part, je ne suis peut-être pas destiné à y arriver jamais, et les jours de foi, de santé, d'émotion que je traverse, ne me sont pas envoyés pour que j'en attende le résultat, incertain par rapport à "mon progrès futur. C'est à présent, c'est dans le moment où je me plonge, c'est dans l'amour qui m'exalte et dans la pauvreté que j'épouse résolument, qu'il ne faut chercher le calme et la force de mon âme. Je songe

à tous ces vaillants artistes du passé qui traversèrent des maux si grands, des revers si tragiques ou des souffrances si amères, sans jamais trouver l'heure bienfaisante où ils eussent savouré la fortune et la gloire. Ils ont produit quand même ; ils ont été féconds et inspirés dans la tourmente. Eh bien, marchons dans ce chemin de torrents et de précipices, puisqu'il a été frayé par tant d'autres qui étaient plus et qui valaient sans doute mieux que moi !

Du 10 au 15 mai.

Il s'est passé encore bien des choses depuis mes dernières écritures. Comme j'aime mieux en faire davantage à la fois, ceci devient récit plutôt que journal.

Le lendemain du jour où je terminais ce qui précède, Benjamin me fit demander par la Vincenza à me parler en particulier, et, bien que Felipone ait défendu, c'est-à-dire demandé à sa femme de ne pas lui révéler l'existence du souterrain, elle l'avait amené dans la Befana, où j'allai le recevoir.

— Je vous apporte des nouvelles, me dit-il gaiement ; mais d'abord laissez-moi vous presser sur mon cœur de jeune homme, car je reconnais que vous êtes un honnête et un bon garçon. Vous

ne m'avez pas trompé : Medora... Mais parlons de vous d'abord, ce sera moins égoïste.

Vous êtes libre. Lord B*" m'envoie vous le dire, et ce que je vous dirai malgré lui, c'est qu'en attendant un sembla-', d'examen judiciaire des faits qui vous ont été imputés, ce bon Anglais, qui vous aime, a déposé, pour vous servir de caution, une somme que je crois fabuleuse, vu qu'on a de grands besoins dans ce gouvernement, et que le régime du bon plaisir autorise à beaucoup exiger, mais dont lord B"*** refuse de dire le chiffre, affectant, au contraire, avec sa générosité de grand seigneur, d'avoir arrangé facilement touteschoses. i^unc, mon cher ami, allez le remercier et le consoler de l'étal de sa femme, qui devient inquiétant. , Attendez cependant que je vous parle un peu de mes af-| faires, à moi ! J'ai découvert aisément, aux environs de Roccadi-Papa, ma céleste extravagante. J'ai enfourché le noble Otelio,' qui a bien manqué me rompre les os dix fois plutôt qu'une, et, grâce à ce passe-port, je suis entré dans la citadelle avec tous les honneurs de la guerre. La joie de retrouver la bête a fait rejallir un peu de sympathie et de bon accueil sur le cavalier. .!e crois aussi qu'après vingt-quatre heures, la solitude des montagnes pesait déjà un peu à mon héroïne.

D'ailleurs, en apprenant la maladie de sa tante, elle n'a pas hésité à ajourner ses projets de retraite et d'indépendance pour venir la voir et la soigner. Si bien qu'elle est à Frascati depuis deux jours, où j'ai eu la gloire de la ramener, elle sur "■in noble coursier, moi sur un affreux mulet galeux, ia seule monture que j'ai pu trouver dans cette abominable bicoque de Rocca. Heureusement, il avait des jambes, et J'ai pu ne pas rester trop en arrière. Chemin faisant, nous avons parlé de vous, et même nous n'avons

parlé que de vous et j'ai vu que la lantaisie de ma princesse pour vous était à l'état de souvenir antédiluvien. C'est un plaisir d'avoir affaire à ces heureuses cervelles de souveraines, qui changent subitement toutes leurs batteries et font, de leur existence accidentée, une féerie avec changements à vue. Elle se moque de vous et de votre amour pour la Daniella avec une aisance qui réjouit l'âme. C'est à tel point que je me vois forcé maintenant de vous défendre, d'autant plus que je souhaiterais bien lui prouver que vous agissez le plus raisonnablement du monde, et que le comble de la sagesse est de se marier selon son cœur, quelle que soit l'infériorité sociale ou pécuniaire de l'objet aimé. Vous m'avez donc servi à l'entretenir de théories qui me font franchir beaucoup de chemin, et qui me permettront, au premier jour, d'appeler son attention sur un charmant garçon pauvre, de votre connaissance.

Sur ce, mon cher, je compte plus que jamais sur vous pour m'aider à plaire, résultat que vous favoriserez en déplaissant vous-même le plus possible.

— Ah ça! lui dis-je, cette plaisanterie dure donc encore, et vous voulez absolument vous persuader que je risquerais de plaire trop, si je ne faisais de grands efforts pour me readro moins délicieux/

— Ah 1 tenez, mon brave Valreg, vous parlez comme vous le devez, et je me plais à reconnaître que, malgré mes persécutions, je n'ai pas pu vous arracher le plus petit sourire de vanité. Je n'aurais peut-être pas été si austère et si religieux, si j'avais été à votre place. Mais le fait est que je sais tout. Ne dites rien, c'est inutile, je sais tout! Medoia m'a tout raconté elle-même, avec une

insolence de franchise qui m'a mis d'abord en fureur contre elle, et qui a fini par me faire beaucoup de

LA DANIKLLA

Enfin, car cet abandon de confiance me prouve un désir de mériter mon dévouement à l'empereur et me donne le droit de me dire le conseiller et l'ami de ma princesse. Je sais donc qu'elle vous a aimé* par dépit et qu'elle vous l'a laissé voir, .Je sais qu'un lien a été échangé dans les grottes de Tivoli... Sapristi! si je ne puis voyager, à présent, des folies pour la Daniella, je croirais que vous êtes un nouveau saint Antoine. Il faut que cette Daniella soit dérangé, etc pour vous inspirer une telle vertu I

— Ne parlons pas d'elle, je vous prie, répondis-je brusquement, je vais lui dire que je sors; je vais m'habiller, et je vais rejoindre chez lord B dans un quart d'heure. Où demeure-t-il?

— A Piccolomini ; je cours vous annoncer.

Daniella reçut avec transport la nouvelle de ma liberté. Elle voyait finir ses dangers et arriver l'heure de notre union religieuse, qu'elle avait toujours affecté de ne pas juger nécessaire à notre bonheur, mais que ses scrupules religieux appelaient en secret comme une absolution de son péché.

— Nous allons sortir ensemble, me dit-elle en préparant ma toilette de visite, je veux aussi remercier lord B, ton ami et ton sauveur I

Quoique je sentisse l'inconvenance de cette démarche, je fut vite décidé à en accepter toutes les conséquences. Mais la pauvre enfant lut dans mes yeux la rapide expression de ma première

surprise. Elle attacha son regard profond sur le uiion, et s'assit en silence, tenant mon habit noir sur ses genoux.

— Eh bien, lui dis-je, tu ne t'habilles pas?

— Non, répondit- elle d'un air abattu; je n'irai pas, je ne dois pas y aller? Je ne peux pas entrer chez eux comme ta femme, et on me ferait sentir que ma place est dans l'anlichenibie.

— Il faudra pourtant bien, si l'on tient à me voir, que l'on s'habitue à te recevoir comme mon égale.

— Quand nous serons mariés... peut-être. Mais non, va, jamais! lady Ilairiet est trop grande dame anglaise pour se résigner à faire asseoir devant elle la pauvre fille qui lui a tant de Ibis lacé ses bottines. Non, non! jamais! J'étais folle de l'oublier 1

— Eh bien, c'est possible. Qu'importe? Je vais remercier ces personnes généreuses et leur laire en même temps mes adieux.

— Tu ne peux pas quitter Frascati tant que la somme déposée pour ta caution...

— Je le sais, je ne quitterai pas Frascati ; mais je ne reverrai pas lady B'*, car je vais lui annoncer notre mariage, et elle sera probablement charmée de ma résolution de ne plus me présenter chez elle.

— Ainsi, je serai cause que tes amis les plus utiles, ceux ù qui tu dois le plus, le chasseront de chez eux?.. . Ah! c'est affreux de réfiéchir, et voilà que je réfléchis! Eh bien, écoute, ne leur dis rien de moi, c'est inutile, et va vite. Ce soir, je te dirai comment je veux me conduire il leur égard ; j'y penserai. Passe ton habit et va-t-en. Tarder serait mal : on t'accuserait d'ingratitude. Va!

Elle me conduisit jusqu'à la porte de la cour et me poussa presque dans le strndone, comme si elle eût craint de se raviser et de me retenir. En me rendant seul à la liberté, il semblait qu'elle eût la soudaine révélation d'un état de choses douloureux pour elle et malheureux pour nous deux. Elle était absorbée, et, quand, après l'avoir embrassée, j'eus fait quelques pas, je me retournais et la vis debout au seuil du manoir, immobile, pâle, avec un regard sombre qui me suivait attentivement.

En ce moment, je me rappelai que Medora était à la villa Piccolomini, et que j'allais probablement la revoir. La pensée d'un nouvel accès de jalousie, lorsque Daniella viendrait à savoir cette rencontre, me donna froid par tout le corps. Je retournai vers elle avec la résolution de lui dire la vérité; mais, en même teinps, je compris que si elle m'empêchait d'aller remercier loid B"" et m'informer moi-même de laj santé de sa femme, je commettais une lâcheté impardonnable.

On eût dit que Daniella devinait mes secrètes perplexités. Son bol œil lerrible interrogeait ma physionomie et tous mes mouvements. J'avais commencé à marcher vers elle, je ne pou\ais plus m'en dédire.

— As-tu oublié quelque chose? me dit-elle sans faire un pas dehors.

— Non! je veux t'embrasser encore!

Je l'embrassai en frémissant; je sentais que je la trompais et qu'elle mêle reprocherait ensuite, comme si mon silence couvrait une infidélité. Et pourtant, si la scène de la mulcdetta recouvrait en ce moment, si elle se prolongeait jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, j'étais avili et, pour ainsi dire, désho-

noré aux yeux des amis les plus respectables et les plus sérieux.

Je me confiai à la Providence, à la loyauté de mon cœur, et je partis en courant, me disant bien que cet empressement, qui n'était de ma part que le désir d'être bien vile revenu, serait peut être traduit plus tard comme une impatience de revoir Medora.

Les réflexions pénibles qui m'assiégeaient m'empêchèrent de goûter le plaisir instinctif de la liberté. Nous avions fait, Daniella et moi, de si doux rêves et do si beaux projets de promenade pour le jour où il nous serait peut-être permis do sortir au grand soleil, appuyés sur le bras l'un de l'autre I Nous devions éire mariés le même jour; nous ne complii.ns pas(]ue je serais délivré si vite et si inopinément Et voilà qu'elle restait seule et tristement prisonnière, tandis que je courais, sans les voir, à travers ces délicieux jardins où nous nous étions promis de cueillir ensemble sa couronne de mariéol

Comme je franchissais celte porte do la villa Falconieri par le cintre à jour de laquelle un vieux chêne passe au dehors une branche énorme, semblable à un bras qui appelle et repousse les passants, la .Mariuccia, qui venait à ma rencontre, se jelaà mon cou et m'embrassa avec effusion en demandant sa nieco et mêlant des doutes et des reproches à ses amitiés.

— Attendez quelques jours, lui dis-je, et vous serez sûre do moi, car Daniella sera ma femme. Allez la trouver à Mondragmip, distrayez-la d'une heure de mon absence, et surtout ne lui dites pas...

La parole fut suspendue sur mes lèvres par un accès de mauvaise honte. Je venais d'apercevoir, à dix pas devant moi, .Medo-

ra, 'qui venait aussi à ma rencontre, appuyée sur le bras de Brumières, dans le slradoneûe Piccolomini.

— J'entends I dit la Mariuccia, qui vit la contrariété sur ma ligure. Il ne faut pas dire que la Sledora est chez nous? Ce sera dil-Ticile ; c'est la première question qu'elle va me faire.

— Attendez que je sois de reloue pour lui répondre. Je ne tarderai pas.

Comme la Mariuccia s'éloignait sur le chemin que je venais de faire, je fus salué par un éclat de rire moqueur de Meilura, et je l'entendis dire, exprès, tout haut à Brunnère.s :

— C'est une jolie tante à embrasser que la Mariuccia! 1! fera bien de se peigner en rentrant chez lui!

— Je vois, à votre gaieté, lui dii-je en la saluant, que lady Harriet est moins malade que je ne le craignais?

— Pardonnez-moi, répondit-elle, en prenant tout à coup l'air d'une tristesse de commande; ma pauvre tante va mal, et nous la perdrons peut-être!

Le son de sa voix était si sec, que j'en fus révolté.

-^ Daniella, pensais-je, que ne peux- lu lire en moi l'antipathie croissante que celle belle poupée m'inspire.

Je saluai de nouveau et passai outre, sans même excuser mon impatience. J'entendis encore ces mots : <i il eĩ^l déjà devenu grossier! » dits à Brumières avec l'intention évidente que je les entendisse. Je levai mon chapeau sans me détourner, comme pour remercier de celte douceur à mon adresse, et je descendis l'allée en courant.

Lord B''' m'attendait sur le perron. Il était affreusement changé.

— Eh bien I vous voilà enfin ? me dit-il en me prenant les mains. J'avais bien besoin de vous! Elle est mal! On ne me dit pas toute la vérité, mais je la sens là, dans mon cœur qui s'en va avec sa vie! Je l'aimais, Valreg I Vous ne croiriez pas cela? C'est pourtant la vérité, je l'aime toujours. Mon ami, je vous prie de rester avec moi cette nuit. Si l'accès de lièvre recommence, ce sera le dernier. Je ne sais pas comment je supporterais cela. Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas me quitter.

MonJi-aïfoi". du {^ ûu îô mai.

— Je ne veux, ni ne dois vous quitter, répondis-je; laissez-moi aller avertir ma femme.

— Votre femme? Vous êtes donc marié?

— Oui, je suis lié par une parole qui vaut un acte.

— Eh bien, allez chercher la Danieila, dites-lui que je la prie de venir soigner ma femme. Je sais que, maintenant, elle ne servira plus personne pour de l'argent. C'est donc une marque d'amitié que je lui demande. Lady Hjinetlena toujours eu pour elle, et l'eût gardée si Medora n'eût déclaré qu'elle qu'elle quittait la maison si on ne laissait partir la pauvre fille. A présent, si Medora veut partir encore, qu'elle parte ! C'est un être qui n'a

LA DANIELLA

ni cœur ni lèle. et je ne tiens pas, moi, à empêcher de nouvelles folies de sa part. Allô, mon ami; dites à Daniella que mil-

dy est mal soignée, mi-contente de ses autres femmes, et que nous avons besoin d'elle. Elle est généreuse, elle viendra !

— Oui certes, elle va venir ! m'écriai-je en reprenant ma course vers Mondragone.

Il était toujours que je vinsse au secours de la Mariuccia. Daniela devinait la présence de Jledora à Piccolomini. L'orage allait écarter. J'allai au-devant du coup.

— Si Wedora est là en effet, lui dis-je, et très-indifférente à l'état inquiétant de lady Harriet. Il faut, auprès de cette pauvre femme et auprès de son mari, deux cœurs dévoués. On nous demande, toi et moi ; mets ton cliâtre et viens !

Elle n'eut pas un moment d'hésitation, et, une demi-heure après, nous arrivâmes tous trois à Piccolomini.

— Nous trouvâmes lady Harriet dans la grande chambre du rez-de-châssée entourée de son mari, de sa nièce et de Brumierpf. qui causaient tranquillement avec elle. Lady Harriet n'était ni maigre ni sérieusement changée. Sauf un éclat singulier dans le regard, sa maladie, rapide et violente, la laissait parfaitement calme même enjouée dans l'intervalle des accès. Elle était loin de se douter qu'elle n'eût peut-être que quelques heures ; à vivre.

En me voyant, elle me tendit les mains, et, regardant derrière moi, elle chercha des yeux Daniela, qui restait à la porte, en proie à un étouffement occasionné, non par la course, mais par la présence de Medora.

— Eh bien, dit lady B'', pourquoi n'approche-t-elle pas ? Je la verrai avec plaisir.

Je compris qu'elle ignorait le but de la visite de Daniella et qu'elle ne pensait pas avoir besoin d'être soignée. Daniella, à qui lord B"* avait été donner rapidement l'avertissement nécessaire, s'approcha et lui baisa la main en pliant un genou devant elle, à la manière italienne.

— Ma chère enfant, lui dit lady B"*, je suis contente de te retrouver bien portante. Moi, je suis un peu indisposée, mais ce n'est rien. Je t'ai fait demander pour causer avec toi de choses sérieuses, tout à l'heure, quand nous serons seules.

— Nous vous laissons! dit Medora sans se déranger, en toisant Daniella, qui restait debout, elle assise, et plus nonchalamment étendue que si elle eut été la malade.

Lord B'" comprit la situation. Il avança un fauteuil auprès de sa femme, et y conduisit D.miclla, qui hésita à s'y asseoir. Elle était partagée entre le désir de braver sa rivale "et le ress pect qu'elle était habituée à témoigner à lady B*".

— Oui , oui, assieds-toi, dit celle-ci avec une bonhomie dont elle ne sentit pas la cruauté : cela me fatiguera moins pour te parler.

— Et vous ne devez pas parler beaucoup, clière tante, dit Medora en se levant, comme si un ressort d'opposition eût existé entre elle et Daniella. Vous savez que, quand vous vouagilcz, vous avez un peu niai aux nerfs le soir.

Elle sortit avec Brumières, qui a trouvé moyen de s'installer à Piccolomini dans mon ancienne chambre, et de faire l'utile et l'empressé autour de la famille. Lord B'" m'emmena dans le jar-

din pendant que sa nièce remontait le stradone avec son nouveau cavalier servant.

— .Ma fi-mme. dit il, veut confesser Daniella. Elle admet l'idée de voire mariage sans trop d'éloignement ni de révolte. Il n'en eût pas été ainsi sans celte teirible fièvre qui l'exaspère durant la nuit, mais qui la laisse épuisée, adoucie et comme s/'oprtto durant le jour. Son caractère et ses opinions redeviennent alors ce qu'ils étaient autrefois... quand elle m'aimait! Elle comprend que l'on se maïie par amour, et elle s'intéresse à ceuxqui recommencent sonbijtoire. Une seule chose l'inquiète pour vous "> elle sait, elle aliïinie que Daniella est une Olle fière et froide; mais elle craint qu'elle n'ait eu pour moi une faiblesse, la seule faiblesse de sa vie. Je l'ai fait rire ce malin, en lui disant qu'avec ma figure et mon âge, il faudrait appeler cela wie force, c'e^t-ii-dire une fièvre d'ambition ou de curiosité de la part d'une jeune fille sage. « N'importe, a-t-elle répondu, vous ne me diriez pas la vérilé. Elle me la dira, à moi, car j'ui de l'empire sur ell?; et si elle a celte faute sur la conscience, je lui Icrai une bonne morale pour qu'elle n'en ait jamais d'autres à i^e reprocher, et pour qu'elle devienne digne de l'amour de M. Valreg. »

— Or, mon ami, continua !or,l B*'*', si cette j'eune fille n'a jamais commi~de péché qu'axcii moi, je vous jure...

— Je le sais; je suis tranquille, puisque j'en fais ma femme.

— Votre feiuiiie! Avez-\ous bien réliéchi à cela?

— J'ai lait mieux que de réfléchir : j'ai laissé mon âme ouverte à la foi.

— Mais la différence d'éducation, l'entourage, les anlénérienls lie position sociale, votre famille, ii vous!

— Je n ai pensé à lien de tout cela.

— (j est c^ que je suiiS ii.pi oculo. li faudrait \ |)eiiser. i

— Non ! J'ai mieux à faire, c'est d'aimer et de vivre 1

Il soupira et garda le silence comme pour chercher des argu-nienls nouveaux; mais il était si absorbé par sa propre situation qu'il n'en trouva pas. Il fut même étonné quand je le remerciai de ce qu'il avait fait pour moi. 11 l'avait presque oublié.

— Ah! oui, dit-il en passant sa main sur son front chauve et flétri : vous m'avez donné beaucoup d'inquiétude. Je n'en a vais pas absolument alors pour milady ;mais, depuis deux jours, j'ai vécu un siècle. Voyons, dites-moi donc vos avenluies.

Je les lui racontai succinctement, dansl'espoir de le distraire, niais je vis bien que, s'il faisait l'effort de m'écouter, il ne pouvait pas faire celui de m'entendre; et, avant que j'eusse fini :

— Retournons auprès de lady Ilarriet, me dit-il; il ne faut pas qu'elle se fatigue à parler.

Nous la retrouvâmes très-animée.

— Je suis contente d'elle, dit-elle à son mari en lui montrant Daniella ; c'est vraiment une belle âme et une intelligence bien supérieure à ce que je croyais. Voilà comme nous sommes, nous autres gens riches et dissipés ; nous ne connaisons pas les èlies qui nous entourent. M. Valreg n'aura pas de peine à lui donner des manières et de l'éducation. Il en fera une femme cliarmante, car elle l'aime véritablement. D'ailleurs, il n'en serait pas ainsi,

que j'accepterais encore celle qui portera son nom. Je ferais pour lui exception à tout usage et à toute opinion reçue. Je ne pourrai jamais oublier qu'il m'a sauvé la vie, et peut-être l'honneur ! A présent, ajouta-t-elle, je me sens lasse et je voudrais me coucher. Mais je ne voudrais pas Êanny; elle m'est devenue antipathique. Cette Mariuccia, qui est ici, est bonne, mais trop bruyante. Ma nièce est trop parfumée... et, d'ailleurs, il ne serait pas convenable qu'elle me servit.

— Je vous servirai, moi! dit lord B". De quoi vous inquiétez-vous?

— Oh! ce serait encore plus inconvenant!

— Et moi, milady? lui dit Daniella en lui offrant son bras; voulez-vous me permettre de vous servir encore?

— Mais... c'est impossible ! M. Valreg ne te le permettrait pas?

— M. Valreg, répondis-je, la chérira encore plus, s'il est possible, pour les soins qu'elle vous a donnés.

— Eh bien, vous me faites plaisir, et je vous en remercie. Viens, ma chère, je ne serai pas ingrate envers toi !

— Laissez-la parler ainsi, médit lord B" quand elles furent sorties, et, si elle offre de l'argent à Daniella, dites-lui de ne pas le refuser, sauf à le jeter dans le tronc d'une église, si, comme je le pense, la chose vous blesse. Là, Harriet ne comprend pas assez la fierté des pauvres. Elle croit que les riches ont toujours le droit de payer. Voici l'heure où il ne faut rien discuter avec elle. Allez donc voir, je vous en prie, si le docteur M" est arrivé de Rome. Il vient tous les jours à cette heure-ci.

Le médecin arrivait au moment même et voulut voir la malade. Mais elle était couchée, et, soit pudeur anglaise, soit coquetterie, elle refusa de le recevoir. Elle ne se sentait ni ne savait assez malade pour justifier l'inconvenance qu'on lui proposait. Comme, avant tout, il ne fallait pas la contrarier, le docteur s'installa avec nous dans le salon attendant à la chambre de la malade. Au bout de quelques instants, Daniella vint rouvrir la porte. Lady Harriet, à peine couchée, s'était endormie subitement.

Le mari et le médecin purent alors entrer pour observer les symptômes de la fièvre, qui se déclarait avec des caractères nouveaux.

Je restais seul au salon ; j'entendis remuer des assiettes dans la salle à manger. On niellait le couvert. Le flegme de ces domestiques anglais, qui vaquaient à leurs fonctions avec la régularité méthodique de l'habitude, faisait un douloureux contraste aux agitations poignantes qui absorbaient leur maître, de l'autre côté de la cloison.

Au bout d'un quart d'heure, un de ces valets vint annoncer que le dîner était servi," et Fanny, la femme de chambre en tenue, traversa le salon pour transmettre cet avis à lord B".

■^ Je ne dînerai pas, dit-il en venant ; sur la porte de la chambre de sa femme. Mon cher Valreg, allez dîner, je vous prie, avec ma nièce et M. Brumières, qui veut bien rester près de nous dans ces tristes circonstances.

— J'ai mangé il y a deux heures, répondis-je ; si vous le permettez, je resterai ici, ou je me tiendrai dans la chambre de la malade à votre place.

Je l'engageai à essayer de manger quelque chose. Il secoua la tête sans répondre.

— Elle est déjà réveillée, dit-il, et c'est tout au plus si elle veut .-ouffrir le docteur et moi auprès d'elle. Restez ici, si vous en sentez le besoin; je vous verrai de temps en

LA DA.MELLA

temps. Cela me soutiendra jusqu'au bout.

— Le médecin est-il donc très-inquiet?

— Oui

Et lord B*** entra dans la chambre de la malade.

En ce moment, Medora entra au salon par l'autre porte et arrangeait ses cheveux devant la glace, en quittant son chapeau de paille.

— Est-ce que lady Harriet est déjà recouchée? me demandât-elle négligemment. Ce n'est pas son heure. Je croyais qu'elle essayerait de se mettre à table avec nous?

— La fièvre s'est déclarée plus tôt que les autres jours.

— Ah! vraiment! Je vais la voir.

Elle alla jusqu'au lit de la malade; mais lord B*** lui offrit aussitôt le bras et la ramena vers moi, en lui disant :

— Il n'y a encore rien de certain à augurer de cette crise. Vous savez que votre présence irrite milady quand elle souffre. Allez donc dîner, et ne vous tourmentez de rien jusqu'à nouvel ordre.

Il rentra chez sa femme et ferma la porte! J'offris aussitôt mon bras à Medora pour la conduire à la salle à manger, où Bruniières l'attendait. Puis je la saluai pour retourner au salon.

Ce qu'elle déploya, en ce moment, de coquetterie et d'amertume, d'ironie et de gracieuseté pour me retenir et me fûire au moins assister au repas, m'émeiveilla un peu. Je ne l'avais jamais vue si adroite et si tenace. Bruniières se croyait obligé, pour lui complaire, d'insister aussi, malgré le dépit que lui causait, par moments, ce caprice. Lorsqu'il laissait voir ce dépit, elle le regardait ou lançait un mot vague, de manière à lui laire croire qu'elle se moquait de moi.

Il devenait cependant bien (>vilent pour moi qu'elle voulait me faire asseoir à ses côtés; pendant que ûaniella remplirait l'office de garde-malade, et, dans l'opinion de miss, de servante auprès de lady Harriet. Elle s'acharnait à sa vengeance, au milieu de la plus douloureuse situation domestique, avec une présence d'esprit et une liberté de vouloir qui m indignaient. Je dois dir-e que j'avais grand'faim, n'ayant rien pris depuis le matin el venant de faire trois fois, en courant, le trajet assez long entre Piccolomini et Mondragone; mais, pour lien au monde, je n'eusse accepté un morceau de pain à celle taljle, et j'allai trouver la Mariuccia, qui mangeait un plat de lasagne dans le casino, et qui le partagea joyeusement avec moi.

Je ne sais pas si je vous ai dit que le casino de la villa Piccolomini est célèbre. C'est un petit pavillon qui se relie au palais comme une aile très-basse, el où le savant Baronius écrivit ses Annales ecclésiastiques. C'est aujourd'hui un appartement meublé, en location comme les autres. La Mariuccia y avait dressé un lit pour moi, dans le cas où l'étal de la malade me permettrait de

nie coucher. Elle s'étonna de mon refus de manger avec les maîtres; mais, quand elle sut mes raisons d'agir, elle me dit en souriant:

— Je vois que vous aimez ma nièce et que vous savez ménager la susceptibilité d'une femme de cœur. Allons, Dieu vous bénira, et j'ai confiance en vous pour l'avenir.

Je la laissai avec son frère le capucin, qui avait ffairé de loin la pauvre lazagne, et qui venait, avec une écuelle de bois, recueillir les restes de ce festin. Il s'étonna de nre voir là, et tandis que la bonne (ille lui donnait les explications qu'il était capable de coiii-piemlre, je retournai au salon.

11 me fallut traverser la salie à manger et subir un nouvel assaut de Medora, qui voulait me faire prendre le café. Quand elle eut encore échoué, elle donna à Bruniières je ne sais quelle commission au dehors et vint me rejoindre au salon, où Daniella était entrée un instant pour me dire que lady Harriet allait mieux, en ce sens que la lièvre n'augmentait pas.

Quand Daniella vit sa rivale approcher de moi et s'asseoir Iranquillement sur le sofa sans daigner s'apercevoir de sa présence, son bras s'enroula autour- du mien comme un serpent.

— Peut-on vous parler un instant? me dit Medora, qui vit ce mouvement mal dissimulé, au coin de la cheminée.

Ma position entre ces deux femmes était la plus ridicule du monde ; mais il vaut beaucoup mieux, selon moi, mériter toutes les lailleries de celle que l'on n'aime pas que le nioindie reproche de celle que l'on aime. Je relins donc Daniella du regard, el répondis à Medora que j'étais a ses ordres.

— Mais je veux ne parler qu'à vous seul, reprit-elle avec une superbe assurance. Dauella, ma chère, je vous prie de nous laisser. D'ailleurs, vous êtes nécessaire auprès de milady.

— Et moi, répondis-je, j'ai une commission à faire pour milord. J'aurai l'honneur de vous entendre dans un moment moins grave pour votre famille.

J'allais sortir, lorsque Daniella, satisfaite de sa victoire, me retint en disant :

— Ce que demandait milord, on l'a trouvé. Rien ne vous empêche de rester ici et de parler avec la signera. Qui donc

pourrait s'en inquiéter? ajouta-t-elle à demi-voix, mais d'une

manière à être entendue de sa rivale.

■-t elle poussa l'orgueil du triomphe jusqu'à refermer la porte entre elle et nous.

-^ Cette fille est toujours folle I dit Medora, dissimulant sa colère.

Et, sans me donner le temps de répliquer, elle reprit :

— Voyons, mon cher Valreg, donnez-moi donc, à propos de M. Briimiores, un bon conseil; j'en ai besoin, et, dans la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, vous ne pouvez pas me le refuser.

— Je pense, répondis-je, que vous vous moquez de moi en me prenant pour conseil, moi qui ne sais rien des convenances du monde où vous vivez ; et, quand à notre mutuelle situation, je ne sais pas qu'elle nous crée aucun devoir vis-à-vis l'un de l'autre.

— Pardonnez-moi, c'est une situation sérieuse, et je n'ai rien fait pour me la dissimuler. Je l'ai acceptée, au contraire, en me mettant à votre service; et, ce qui est, à la merci de mademoiselle Daniella, qui ne se gêne pas pour me le faire comprendre.

— Je pensais que vous aviez assez bonne opinion de moi pour ne pas craindre que Daniella fût ma confidente en ce qui vous concerne.

— Quoi! vous ne lui avez rien raconté de Tivoli ?

— Rien. J'ai eu plus de discrétion que vous, qui avez tout raconté à Brunnières.

— Vous me jurez que vous me dites la vérité ?

— Oui, madame.

— Voilà un étrange otti, madame! Je sens que vous êtes irrité et offensé de mon doute ; je vous en fais pardon ; mais ne pourriez-vous être moins lier et moins froid ?

— Cela m'est impossible.

— Pourquoi? Voyons! il faut s'expliquer. Vous avez été effrayé de mon amour, et j'ai compris cela. Vous êtes méfiant et pénétrant; vous avez deviné que ce coup de tête n'amènerait rien de bon; mais, que vous ayez la même peur de mon amitié, voilà ce que je trouve inouï, et ce qui m'est plus pénible encore. Soyez donc sincère tout à fait, et même avec brutalité, puisque c'est votre caractère. Je suis lasse d'aller au-devant de votre sympathie, et l'effort que je tente aujourd'hui sera le dernier.

Tel est le résumé des préliminaires de l'explication que je fus sommé de donner et que je donnai enfin, résumée ainsi qu'il suit. C'est à vous, surtout, que je la donne nettement formulée, pour que vous puissiez juger mes sentimens et ma conduite dans cette situation extrêmement délicate.

Entre personnes sincères ou sérieuses, l'amitié naît de l'estime mutuelle ou de l'altruisme réciproque, soit des esprits, soit des caractères. Mais les natures légères, aussi bien que les natures calculées, font un étrange abus du nom et des privilèges apparents de l'amitié. Je crois que les femmes, et surtout certaines femmes à la fois astucieuses et frivoles, se servent de ce mot sacré d'amitié comme d'un éventail de plumes qu'elles font jouer entre elles et la vérité. Je sens que celle-ci me hait et voudrait me faire souffrir. Elle invente l'amitié pour me retenir sous sa main, à portée de sa vengeance; de même que, pour épouser un titre, elle avait inventé d'avoir de l'amour pour ce pauvre prince, raillé, méprisé, outragé et abandonné tout à coup pour avoir rompu en voiture et parfumé ses habits de la poudre : de même que, pour avoir un nouvel esclave à tourmenter en attendant mieux, elle invente d'avoir de l'amitié et de faire ses plus intimes confidences à Brunelles.

La facilité avec laquelle les hommes se laissent prendre à ces prétendues amitiés de jeunes femmes s'explique très-naturellement par la vanité. Si humble et si sensé que l'on soit, on se sent flatté, avant, pendant ou après l'amour-, d'inspirer un sentiment qui se donne pour sérieux, une confiance qui semble être une marque de haute estime. Les privilèges d'une certaine intimité chaste flattent les sens quand même, et je comprends très-bien que, si je n'aimais pas exclusivement et passionnément une autre

lemme, celle-ci, avec ses airs de respect pour mon caractère et de docilité devant mes avis, pourrait se moquer de moi et me conduire adroitement à ses fins, lesquels ne sont autres que de me rendre amoureux d'elle pour avoir le plaisir de me dire: « A présent, mon cher, il est trop tard. »

Ce n'est pas que Medora soit une de ces femmes tigresses ou ;erpenls, comme on en voit dans certains romans modernes. Oh! mon Dieu non! C'est une lemme comme beaucoup d'aulies, une vraie femmelette de tous les mondes et de tous les temps; je veux dire une de celles qui n'ont pas grand esprit ni grand cœur et qui, favorisées de la nature et de la fortune, jouent à leur aise le rôle d'enfant gâté avec tous les gens simples ou vains qu'elles peuvent accaparer. Ces femmes-là font volontiers des perfidies sans être précisément lâusses, des

LA DANIELLA

coups de léfi pans être fortes, et de la diplomatie sans être habiles. Elle* s'aiment beaucoup elles-mêmes, d'un amour maladroit et mal entendu, mais exclusif et persistant, qui leur en scisne et leur inspire la rouerie nécessaire à leurs desseins. Elle.'ffi rompromelienl sans se perdre et s'offrent sans se liNror. Elles se foni beaucoup d - tort et reprennent le dessus routinuel-leiiienl, tant est eraiido la doulile puissance de l'argent et de la beauté. Des jiommes plus forts et meilleurs que c.'s femmes là' sont sou\ent leur dupes, et Brumières, qui a infiniment plus d'esprit, de ptindtralion, de suite dans les idées et dans le ^.^racl^e que n'en a Medora, me parait destiné à être mené par file haut la main, et planté l.'i axec le doux litre d'ami excellent et fidèle, dès qu'un serviteur plus brillant ou plus utile se présentera.

MondragoDC, 15 mai.

Tout ce que je viens de vous exposer, je l'exprimai franchement à Medora, au courant de la conversation, et ma conclusion fut que je ne pouvais pas plus croire à son amitié qu'elle ne devait désirer la mienne. Je ne voyais pas que l'aventure de Tivoli m'eût créé, d'autre chose que celui d'une discrétion dont tout homme d'honneur est capable sans grand effort, et l'espèce de reconnaissance qu'elle prétendait m'imposer pour un baiser et quelques folles paroles ne me clarifiait ni la conscience ni le cœur. Ma vanité pouvait seule lui en tenir un compte sérieux, car j'étais décidé à terrasser ce mauvais petit démon sot, plein d'équivoques et de subterfuges. Quand à la reconnaissance que ma délicatesse lui inspirait, je l'en tenais quitte et la priais de ne plus m'en parler; car, en y revenant sans cesse, elle me ferait croire qu'elle doutait de sa durée.

Étonnée, à la hâte et comme brisée des vains efforts qu'elle venait de faire pour trouver le défaut de la cuirassé, elle restait penivo et muette. Lord B* vint me dire que la malade était assez Calme et que la potion avait agi.

-- En ce cas, dit Medora en souriant, vous pouvez peut-être vous passer de la Daniella pendant quelques minutes; je voudrais lui parler.

Daniella vint au bout d'un instant. Sa figure était naïvement radieuse. Je vis bien qu'elle avait profité du moment de répit que lui donnait le mieux de la malade pour écouter ce que je disais à Medora. Celle-ci le devina en jetant un regard d'inquiétude sur la fenêtre entr'ouverte. Du jardin de la maison, ou du casino de

Baronius, Daniella, sortant par le fond de la chambre do lady Harriet, avait pu tout entendre.

— Vous avez l'air triomphant! lui dit Medora en frémissant do colère ou de crainte.

— Parce que madame va mieux, répondit Daniella avec une douceur à laquelle je ne m'attendais pas.

— Voulez-vous me suivre dans ma chambre? reprit Medora agitée. Il faut absolument que je vous paile.

Je remontrai que, d'un moment à l'autre, on pouvait lapper Daniella pour la malade, et je passai dans la salle à mander, cil B.umières venait d'entrer. Je l'ennnai fumer un cigare au jardin, et j'entendis que l'on fermait la I nêtre du salon.

Biumières n'a aucun doute sur la loyauté do Medora à son <*gaid. Il ne me demanda [las compte de l'entretien que j'avais eu avec elle, et je le vis plein d espoir et de joie.

— Savez-vous, me dit-il, que mes affaires marchent bien ? Dii'u conserve la bonne lady Harriet! Mais, si sa volonté est de la rappeler à lui, Medora, n'asaiit plus de parenle chez qui elle puisse vivre (elio a usé toutes les autres), \a certaiuemtut 60 décider au mariage. Elle y était décidée lécemmeal, puisqu'elle choissait le vieux |)iince. Cette folie s'est dissipée à temps, et, puisque la luule des soupirants se réduit à moi seul pour le quart ti"aiirc; puisque le destin me jette la auprès d'elle, dans cette étape de Eratcati, entre le dégoût de son dernier calirice et la mort de son dernier l'iiaperun, j'ai des chances que je ne retrouverai jamais. C'est donc à moi d'en profiler. Mais que fait-elle a\ec \olre Daniella?

— Je pourrais m'in,s[irer de l'air du pays pour vous répondre : C'/ti lu sa ! Mai?, quand ou u'est pas Italien, ou se donne loujuuis la peine ue supposer quelque l'huso, elje m'imagiiu qu'elle se lé-concihe avec la peisuniii injusliment mallraitée par elle.

— Oui, ça doit-être, car elle est bonne, nest-ce pas? C'est une noble créature; violente, mais généreuse, folle à ses heuics, et comme i\re de fantaisies d'artistes dans ses résolutions excen-triques, mais d'une raison et d'une logique admirables quand elle fait appel à sa propre intelligence. "C'est une femme supérieure (|ui s'ennuie, voilà tout. L'amour en fera une créature adorable, vous verrez!

Brumières s'attribuait si naïvement ce prochain miracle, qu'il n'eût pas été possible de le dissuader. A quoi bon, d'ailleurs? L'a-mour-propre exubérant est une si vive jouissance par elle-même, que les déceptions peuvent bien venir à la suite des rêves. Les compensations anticipées sont aussi réelles (|ue celles qui ar-rivent après un désastre. Je n'avais rien do mieux à faire que d'admirer celle faculté d'illusion, tout en filiilos'jphanl intérieure-ment sur la situation de cette famille : d'un coté, lord B"* au seuil d'un immense et incurable déses- |)oir; de l'autre, Medora faisant des projets; cl, à côté d'elle, Brumières disant : « Dieu conserve lady Harriet, mais sa mort me serait bien uVûa pour le quart d'heure I » . Quand je pus rejoindre Daniella cl lui demander compte de son entrevue avec Medora, je la trouvai rêveuse et ré-servée dans ses réponses.

— Mon Dieu 1 lui dis-je, tu parais attristée I T'a-t-elle dit quelque chose qui puisse te faire encore douter de moi?

— Non certes, bien au contraire! elle a été très-franche, très-bonne, très-grande. Elle m'a avoué, non pas qu'elle t'a aimé, mais que, par un dépit d'enfant, un orgueil de jolie feiim ', elle avait voulu te plaire. E'ie déclare qu'elle a échoué et qu'elle en est contente; qu'elle se condamne el se moque d elle-même pour ce mauvais sentiment qu; la fait m'offenser et mi chasser d'auprès d'elle. Elle me redemande mon amitié el veut que je lui J)iomette la tienne. Voilà ce qu'elle dit, ce qu'elle a l'air de penser. Je lui ai t jiil pardonné, et nous nous sommes embrassées, moi de bon cœur, elle... de bonne loi, je pense I

Daniella ne put m'en dire davantage; on l'appela auprès de lady Harriet. La soirée s'écoula dans des alternatives d'espoir el d'inquiétude. A iniuil, la lièvre tomba; l'accès avait été beaucoup moins grave que les piécédents. Le médecin, espérant que n.lady était sauvée, alla se coucher. Lord h" voulut envover reposer Daniella, qui aima mieux rester sur un fauteuil auprès de la malade. Meitora [iril le thé avec Brumières et se retira dans son a|iparleuient. Je deiueiu'ai au suKin avec lord B"*, qui, de quart d'heure en quart d'heure, allait, sur la pointe du |iied, écouler la respiration de sa femme.

— Vous devez me trou\er ridicule, dit-il dans un de ces in- ' ralles de causerie avec moi. Vous me mettez au nombre do ..es époux inconséquents qui se plaignent pendant vingt ans de leur lemuie, el qui ne trouvent jamais moyen de vivre avec elle, M cj n'est au moment de la quitter pour toujours. Je m'étonne moi-même de ce que j'éprou\e, car il y a eu des heures... des. heures où j'avais bu, des linires houleuses dans mon souvenir, oùjedisais, à moitié sérieusement : La mort rendra la liberté à l'uiide nous! Mais, en voyant arriver celle inurlqui la i)renaitde

piéleieiice à inui, elle jeane, et bjUe encore, tandis que je me sens vieux el l'aine usée, j'ai été saisi d'ellroi et de remords. C'est elle qui a droit à la vie après la triste existence qu'elle a eue avec moi, et j'ai trouvé le destin si injuste dans son choix, que je devenais fataliste. J'avais l'idée de me tuer pour le uésarmcr!

Je le laissai s'épancher, et j'attendis qu'il eût exhalé toute l'auierlume habiluellement refoulée en lui-même, pour le raisonner avec all'eclion et le réhabiliter à ses propres yeux sans accuser sa femme.

Il n'y a pas, dans notre action morale, de falalité que nous ijo puissions comlaaltre el vaincre presque radicalement; voila ma croyance, et je la lui exposais avec sincérité. J'ajoutais que, dans les faits collectifs que l'on appelle lois do la société, il v avait des soull'rances inévitables, fatales en apparence, sur le 'compte des- quelles nous pouvions mettre souvent nos douleurs personnelles el les torts de ceux qui nous entourent; mais que toute la force, toute la sagesse de 1 individu devaient être employées à combatue ces mauvais résul.als, autour comme au dedans de nous. Les moyens me paraissaient, non pas faciles, mais simples el netlc- ment tracés. Les vieilles vertus de la religion élerncUe sont res- tées vraies» malgré ditiérenles erreurs d'application, el uul so- phisme, nulle corruption sociale, nul mensonge de l'égoïsme n'euipccheronl le bien d'être, par luimême, en dépit de tous les maux extérieurs, une joie souvelame, une notion délicieus-e, une clarté sublime. Quand notre conscience est en paix, notre cœur vivant, et notre pensée saine, uous de\ons uuus estimer aussi heureux qu'il est donné a l'homme de l'élre. Demander plus, c'est vouloir idlleiuent renverser des lois divines qui devaient cire puisqu'elles sont, el que nos plaintes ne cbangerout pas.

LA DAINELLA

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, me dit lord B*** ; C'est parce que mon esprit ne s'est pas attaché à cette notion saine dont vous parlez, que mon cœur s'est aigri et que ma conscience s'est troublée. J'ai été coupable envers les autres en le devenant envers moi-même. J'ai manqué de volonté pour me faire apprécier, et j'ai cherché quelquefois, dans l'ivresse, des étourdissements qui m'ont fait descendre dans l'inertie, au lieu de me faire remonter dans l'espérance. J'ai manqué de foi, je le reconnais bien, et, si la femme qui m'aimait m'a pris en dégoût et en pitié, c'est ma faute bien plus que la sienne.

— Tenez, dit-il encore, après que nous eûmes longtemps causé sans que la malade se réveillât, si le ciel me la rend, il me semble que je deviendrai digne, rétrospectivement, de l'amour (qu'elle a eu pour moi. A nos âges, l'amour serait un sentiment ridicule s'il ne changeait pas de nature. Mais cette amitié qui lui survit, et à laquelle, s'il vous en souvient, je portais un toast mélancolique au pied du temple de la sibylle, c'est un pis-aller meilleur que l'amour même, plus rare et plus précieux mille fois. Voilà ce que j'aurais voulu et ce que je n'ai pas su inspirer à ma femme.

Puis, comme je lui disais qu'il fallait espérer la guérison d'Harriet et armer son cœur et sa raison pour cette belle conquête de l'amitié sainte, non pas veuve, mais fille de l'amour, il se jeta dans mes bras et versa des larmes qui décelèrent si peu sa physionomie sans mobilité, qu'elles semblaient couler comme un ruisseau sur une face de pierre.

— Vous me laidez du bien plus que vous ne pensez! me dit-il de cette voix morte et sans inflexion qui contraste avec ses paroles;

toutes les formules d'encouragement et de consolation sont des lieux communs, et je ne sais pas si les vôtres ont plus de sens que celles des autres. Il est possible que non ; il ne me semble pas que vous me di.-iez des choses nouvelles pour moi, des choses que je ne me sois pas dites à moi-même; mais je sens que vous me les dites avec une grande conviction et qu'il y a dans votre cœur un vrai désir de me persuader. Vous avez donc, malgré votre jeunesse et votre inexpérience, un ascendant particulier sur moi. Si j'en cherche la cause, je la trouve dans la sincérité particulière de votre nature, dans l'accord réel que je remarque entre votre conduite et vos idées. Pourtant, si vous voulez que je l'avoue, je n'avais pas compris d'abord votre amour pour Daniella. Je pensais que c'était une volupté, et que cela prenait trop d'empire sur vous, trop de place dans votre vie. A |)rése!it, je vois que c'est une passion envisagée et acceptée par vous autant que subie, et je vous tiouve dans le vrai; je suis certain que vous ne serez jamais malheurçux |iarceque vous ne serez jamais injuste ni faible.

Pourtant, écoutez- moi. Je vous dois une révélation qui peut avoir son importance. Il n'eût tenu, il ne tiendrait peutêtre encore qu'à vous d'épouser la nièce de ma femme. Medora vous a aimé, et je crois qu'elle vous aime encore, autant qu'elle peut aimer. Dans tous les cas, après les deux mariages de capiice ou de dépit qu'elle vient d'arranger et de rompre en si jieu de jours, je vois que son esprit détraqué ne demande qu'à subir une influence nouvelle, et que M. Brumières pourrait, tout comme un autre, profiter de la circonstance. Songez y, lâlez-vous bien; voyez si une grande fortune seiait pour vous un élément de force et de bonheur. Ni ma lèmiie ni moi ne pouvons nous opposer à n'importe quel mariage résolu par cette personne laniasque. Pour avoir essayéde la détourner de ce prince usé et malade (un excellent

homme, d'ailleurs), nous l'avons malheureusement poussée à l'inconcevable divertissement de se faire enlever par lui. Je crois. Dieu me damne, que c'est uniquement le danger d'être tuée en s'associant à sa fuite qui a réveillé son cerveau blasé, avide d'émotions inutiles. Elle vous a revu au moment de s'embarquer, nous a-t-elle dit, et j'ai cru deviner que vous étiez la cause involontaire de son revirement. Peut-être que vous lui faites un nouveau tort de cette trahison subite envers le prince: moi aussi, je pense que, le vin étant tiré, il fallait le boire; mais, quelle que soit votre opinion sur sa conduite, je vous dois un éclaircissement sur votre situation, en votre faveur, lady B^{'''} abjurera tous ses préjugés; elle vous l'a dit et cela est certain. Donc, vous pouvez obtenir la main de sa nièce sans lui déplaire, non plus qu'à moi, qui n'ai aucune espèce de préjugé sur la différence des conditions sociales et qui vous trouve, tel que vous êtes au moral, infiniment au-dessus de miss Medora.

Vous pensez bien que je n'hésitai pas à déclarer à lord B^{***} que j'avais une seule, mais invincible raison, pour ne pas vouloir plaire à sa nièce.

— Et cette raison, lui dis-je, c'est que je ne l'aime pas.

— C'est une raison, dit-il, et je ne vous inécherai pas, comme au lieu-là, la raison contraire. J'ai passé vingt ans à maudire les vianj^{es} d'iuclinuliuu, et, à présent, je vois que

l'amour dans le mariage est l'idéal de la vie humaine. Quand on le manque ou quand on le laisse envoler après l'avoir saisi, c'est qu'on ne méritait pas de le conserver.

Le médecin se releva à cinq heures du matin et jugea la malade hors de danger quant à cette fièvre alaxique, dont le ilernier

accès venait d'être paralysé par ses soins. Seulement il lui trouva la respiration progressivement embarrassée. Dans la journée, une pleurésie se déclara. C'était une maladie nouvelle qui devait suivre son cours, et qu'il promit de venir observer et soigner tous les jours durant quelques heures. Un autre médecin, dirigé par ses conseils, vint s'installer à Piccolomini pour suivre et combattre, heure par heure, les symptômes du mal. Toute une pharmacie de prévision fut envoyée de Rome le jour même.

Nous pûmes tous prendre un peu de repos, même lord B^{on}, qui avait passé déjà plusieurs nuits, et qui se jeta sur un lit dans la chambre de sa femme. Medora monta à cheval avec Brumfiere.

Deux jours après, tout symptôme alarmant avait disparu devant l'habile et prévoyante médication du docteur Mayer. Lord B^{on} me rendit ma liberté, et lady Harriet remercia très affectueusement Daniella, en la priant de venir la voir souvent. La Vinciguerra, présentée par Brumfiere, avait fait agréer ses soins en remplacement provisoire de l'Anglaise Fanny, qui avait déçu et qui passa le temps à prendre du thé, au grand scandale et au mépris de la Mariuccia.

Nous retournâmes à Mondragone en faisant des projets et en nous coisillant sur l'installation que nous étions désormais libres de rêver. La pensée de quitter nos lieux, où nous avions maintenant toute facilité de faire un établissement assez confortable dans le cas où, nous serrait le cœur à l'un et à l'autre. ' Nous nous arrêtâmes à la villa Taverna pour demander à Olivia Si elle avait le droit de nous louer le casino pour quelques semaines. Elle a ce droit ou elle le [prend. Les conditions de la location lui en paraissent minimes. Daniella envoya aussitôt Fehione avec une charrette pour chercher son petit mobilier à Frastati, où elle ne vou-

lait plus se montrer avant notre mariage. Par suite de la iiiéine résolution, elle Ut un arrangement avec le fermier pour que celui-ci lui apportai de la ville le pain et les modestes provisions de chaque jour, en même temps que celles de sa famille.

En somme, cette résidence, dont le choix paraît étrange au premier abord, est le seul endroit complètement favorable à notre situation. Elle nous met a dislance de tout commérage ' importun, et nous assure la fuite par le passage resté ignoré, si nos affaires avec l'inquisition n'arrivenl pas au résultai favorable sur lequel compte l'excellent lord B"*.

Dans l'état des choses, il se lait fort de me faire délivrer mes passeports, si je préfère ne pas allendre ce résultat. Mais je n'ai nullement envie de quitter Frascati maintenant. D'abord, je ferais perdre à lord B*" le cautionnement dont il a la délicatesse de ne pas vouloir que je m'occupe. Ensuite, je ne dois ni ne veux songer à le laisser dans l'inquiétude el le chagrin. Enfin, j'ai ici des affections, une sorle de-famille, un soleil splendide, des travaux en train, des sites qui m'appartiennent (It^à el qui me charment, d'autres que je n'ai fait qu'effleurer et dont il me tarde de prendre possession ; et, plus que tout cela, des aîtres témoins de mon bonheur et dont je sens que je ne sortirai pas sans un vif regret.

Ce vieux mol d'aitres, qui vient d'atrium, mais qui n'a plus un sens aussi intime el aussi patriarcal que dans l'anliquilé, représente pour moi tout un état de choses important dan's ma vie de campement. Je peux due que je connais les ailre^ de tous ces beaux jardins qui m'entourent, el ceux de Tusculum el ceux de la gorge del buco, el que cette belle nature, où l'éiais un passant ei un étranger dans les premiers jours, m'appiarlienl et me possède à préseul. Elle m'a ouvert ses sanctuaires el révélé ses grâces se-

ciètes. Il y a, entre elle et moi, un lien qui ne sera jamais détruit. Où que je sois, mon souvenir m'y transportera, et les grandes allées comme les petits sentiers, les croupes adoucies comme les roches ardues, les yeuses colossales comme les petites étoiles bleues des buissons, tout cela est à moi pour toujours.

Donc, nous revoici installés dans notre forteresse, et je peux jeter du chocolat par la terrasse du casino aux neveux de Felijone, quand ils viennent jouer sur la terrasse aux girouettes. Il ne sera plus jamais question de manger la chèvre. Nous ne dormons plus sur la paille. Daniella ne tremble plus aux bruits du dehors, et je travaille avec l'espoir d'achever mon tableau sans crainte de le voir troué par les baïonnettes. Le piano loué par Lé piiiice achève son mois de location dans ma chambre et Daniella s'esl imaginé d'apprendre la musique. A présent'

LA DÂNIELLA

io suis bien content de la savoir pour la lui enseigner. Elle a une facilité et une mémoire étonnantes, et je m'aperçois que, pour avoir beaucoup entendu chanter, bien et mal, quand j'étais violon à l'orchestre du théâtre *, je peux être un professeur passable. Sa voix est encore plus belle et plus étendue que je ne croyais, et l'instinct rythmique et mélodique est extraordinairement développée. Il me semble que je n'ai à lui enseigner que la raison des choses qu'elle sait faire, et que, dans un an, elle pourrait être une aussi grande cantatrice que qui que ce soit. ., , . , . ■ , • ,

Elle est, du reste, irôss-possédée de celle idée qui lui est venue tout à coup, en découvrant que j'étais musicien. _

— Ouand lu m'as dit que j'avais une voix si belle, j ai eu du chaî^rin en songeanl que je ne ^a ais rien, el que je n'aurais ia-
maisle temps et le moven d'apprendre. Qu'est-ce que c'est que
mon état de stiralrice ? 11 y a de quoi manger du pain, et rien de
plus. Il a un talent, lui, et il me donneia mes aises: niais je rousi-
rai de ne pouvoir lui donner les siennes et d'être une charije pour
lui. Voilà ce -lue je me disais, et à présent j'ai repris conlianco en
moi-mémc. Je ne serai plus une ouvrière, tme femme de chambre
pour ceux qui me verront arriver avec toi dans ton pays. Je serai
une artiste, t% pareille, ton égale, el lu n'auras jamais à rougir de
m'avoir aimée.

Onand elle parle ainsi, sa liguro prend une expression si .cér-
louse el son œil noir se fixe el se dilate avec une volonté si pro-
noncée, que je ne peux pas douter de l'avenir qu'elle rêve, ttiour-
tan't il me semble que j'aimerais mieux pouvoir en douter un
peu. Je vais vous expliquer cela.

<5 mai. — M^udragone,

Hier, Drumièrrs est venu nous rendre visite pendant qu'elle
étudiait. De loin, il avait entendu celte voix merveilleuse, et il ne
pouvait croire que ce fût celle de la Daniella. Quand il en fut
convaincu, et qu'elle lui eut chanté une Irès-bclle vocalise que j'ai
trouvé à la villa Taverna dans les léiilllets déchirés d'un vieux sol-
fège, el que jo crois être de liasse, il fit deux fois le tour de la cha-
pelle qui me sert d'atelier, en donnant ries marques d'une vive
préoccupation. Puis il revint vers moi et

me dit :

— Mais elle n'a aucune notion de musique, n est-ce pas? Elle a
appris cela comme un perroquet; elle ne le lit pas, vous !o lui avez

seriné ;'

Je me mis à rire.

— Kl pourquoi riez-vous, voyons?

Parce que vous faites des questions d'enfant. Il lui a fallu

deux jours pour comprendre ce que c'est que de la musique écrite. Dans quinze jours, elle lira à livre ouvert dans n'importe quelle partition. Dans un mois, avec l'intelligence et la volonté dont elle est douée, elle sera capable de faire sa part dans un ensemble. Mais tout ça de la pratique, dont vous faites une si grosse affaire, ne lui servirait absolument rien, si elle n'était pas douée comme elle l'est. Il y a des artistes qui ont étudié dix ans et qui ne se doutent pas "de ce qu'elle sait, sans qu'elle-même s'en doute.

C'est vrai, cela reprit-il naïvement, elle diable m'emporte si elle ne chante pas mieux que la"" cl la*" 1

Voilà que vous passez d'un excès à l'autre. Elle ne sait

pas le métier, et, en toutes choses, le métier est à l'art ce que le corps est à l'esprit. Elle doit apprendre à ménager ses moyens, afin de les trouver toujours à son service, même quand l'inspiration, qui est une chose si fugitive, lui fera défaut. Et puis, cette distinction naturelle, cette élévation instinctive, ont besoin d'un critérium du plus au moins en elle-même ; et c'est par le savoir, qui est la lumière du sentiment, qu'elle l'acquerra.

— Oui! le pourquoi et le comment! Mais croyez-vous qu'elle conserve cette fraîcheur de timbre, celle naïveté d'accent ?

Je l'espère, car je ne veux pas qu'elle ait d'autres professeurs que moi, el je m'imagine savoir comment il faut développer une individualité comme la sienne.

Ah ça I vous êtes donc un grand musicien, vous aussi ?

— Non certes. Je sais ce que c'est que la musique, voilà tout.

— El vous l'aimez passionnément?

— Depuis huit jours, oui !

— El votre femme sera une grande cantatrice

— Ouil lui cria Daniella moitié riant, moitié impatientée de ces questions, dont elle ne vovail pas venir le but.

Je le |)ressentais, el je voulus en détourner l'aveu.

— Voyons, dis-je à Daniella, veux-tu lui chanter un air du pays? Cela, c'est toi seule, loi tout entière, avec ce que la nature l'a donné, avec le caractère el l'accent que personne ne pourrait l'enseigner el que personne ne pourrait, eu ce sens, réaliser mieux que loi. Te rajipelles-tu ce que tu chantaïs un soir à la villa Taverna?

— Oui, oui, s'écria-t-elle. Oh ! cela me fera plaisir de me re-chauler cela !

Elle dit un ou deux cnnpiels ; mais, mécontente d'elle même et trouvant qu'elle mampiait de feu el d'entrain, elle prit le tamburrello, et, comme si elle se fül remontée à l'énergique iippel do ce grelot sauvage, elle chanta avec plus de nerf. Cependant elle S'-couait la tête d'un air de dépil.

— Qu'a-t-elle donc ? dit Brumières. Il me semble qu'elle va mettre le feu au château !

— Non, non, je ne suis ni en voix ni en âme, s'écria-t-elle. Ces choses-là ne se chantent pas, elles se dansent !

Elle s'élança au milieu de la chapelle, en sautant pardessus les planches et les copeaux qui en encombraient encore une partie, elle se mit à danser, à cliquer et à tambouriner en un temps, avec cette sorte de fureur sacrée qui m'avait fait déjà frissonner d'amour et de jalousie.

J'espérais que ce Irailleur ne se communiquerait pas à Uivrières; et d'ailleurs, je craignais d'être égoïste en m'opposant au besoin que cette fille de l'air éprouvait d'essayer un instant ses ailes. Mais Brumières était impressionnable autant qu'un enfant. Il se mit à crier d'admiration et à divaguer dans un enthousiasme d'artiste, de manière à me contrarier beaucoup. J'arrachai le tambourin des mains de Daniella, et l'emportant [presque elle-même dans mes bras, je la poussai au parterre en la grondant malgré moi.

— Mais pourquoi l'empêchez-vous d'être si belle? disait Brumières. Vous êtes un brutal, un pédant ! Laissez-la donc se révéler ! Encore, encore !

Je donnai pour prétexte à mon dépit que ce chant mêlé de danse pouvait casser la voix.

— Crois-tu cela ? me dit Daniella, qui, sans être essoufflée, s'était assise, accoudée sur le piano d'un air tout à coup grave et rêveur.

— Non! lui répondis-je tout bas; mais je te l'ai dit, tu ne danseras jamais que pour moi, si lu m'aimes.

— Eh bien, mon cher, s'écria Brumières, comme s'il eût deviné mes paroles, vous auriez tqrl de vouloir faire mystère de telles aiititudes I Voyez-vous, la sigiiora Daniella a cent mille livres de rente dans le gosier, dans les pieds, dans le cœur, dans les yeux, dans la tête. Ali ! vous n'éles pas maladroït, vous, d'avoir deviné el sai.-i au vol la sylphide déguisée en villageoise ! Quelle giâce, quelle verve, que d'enivrements réunis dans un seul être ! C'est trop, c'est trop ! El avant un an, vuilà un prodige qui effacera tou^ les prodiges de nos théâtres. La musique el la danse, au même degré de puissance...

Daniella l'inlerro:iip:l brusquement. Elle voyait que ces éloges à bout porlani me donnaient sur les nerfs, 'el elle tenait à liie iiiuntrer qu'elle n'en était pas enivrée.

— Vous vous moquez de moi, lui dit-elle, el c'est ma faute. La paysanne a tropreparu.il faudra qu'elle s'i-fface, car je veux être ce qu'ii voudra que je sois. En attendant, je vas vous montrer que je suis encore une bonne ménagé e en vous servant du café do ma façon.

Elle sortit cl ne revint pas, déliciillesse de cœur dont je lui sus un gré inlini. Sans s'apercevoir de mon émotion, Brumières continua à s'exlasier sur les séduçiions de ma femme et à me dire, sans troii gazer, que j'avais tiré "a la loterie de l'amour un meilleur nuiiiéro que le sien. Il m'avait pris pour un braque, pour un pliiloso|ilie, c'esl-à-dire pour un crétin ou un lou ; mais il voyait bien quej'ava'i de meilleurs yeux que lui el qu'en retour-

nant du fumier j aval.; trouvé un diamant ; tandis (lue lui, en retournant des perles unes, il n'avait ramassé qu'un lianneton.

Je saisis l'occasion tie le faire taire sur le compte de Oaniella en le faisant parler de Jledora, et, quoique peu curieux d'entendre un nouveau chapitre de ce roman qui ne m'intéresse pas énormément, je teignis d'y prendre beaucoup de part.

lîli bien, mon cher, répondil-il, je voudrais bien que nous

fussions dans une planète oii il serait possible cl convenable de dire ii un ami : « Changeons, prenez mon rêve el donnezmoi le vôtre. » Vrai ! je vous envie cette adorable et magnilique Romaine qui, en altendanl la gloire et la fortune, vous donne il la fuis livresse el la sécurité de l'amour. Oli 1 je vois bien maintenant quel bonheur est le votre 1 Moi, sachez que l'ai de celte Anglaise aussi éventée que glacée, cent pieds pardessus la lête, êi qu'il ine prend envie, cent lois par jour, uon

LA DANIELLA

pas de l'enlever, mais de m'eïilever moi-même d'auprès d'elle. Ah ! si j'avais seulement un petit ballon, comme je m'en servirais, dès ce soir !

— Voyons, qu'y a-l-il donc de nouveau, et comment depuis huit ji">urs, la scène a-t-eïle changé de face à ce point-là?

— .Mor\ chrr, vous êtes trop inexpérimenté pour savoir ce que c'eft qu'une coquette. C'est un miroir à prendre les alouettes. Ça brille, et tout à coup ça ne brille plus, car ça ne luit qu'à la condition de tourner toujours.

— Qui vous force au métier d'alouette ?

— Eli ! eli ! l'ambition ! Je ne fais pas la bégueule avec vous, moi, je dis la chose telle qu'elle est ; j'aimerais à avoir huit cent mille livres de rente: vrai, ça me ferait plaisir ! Je ne suis pas un Arabe du désert comme \ous ; je suis né satrape. Il n'y a pas de mal à ça quand on est bien décidé à ne jamais faire ni vilenie ni bassesse pour réaliser sa fantaisie. Vous me connaissez assez, j'espère, pour être bien certain que je ne voudrais ni d'une bos-sue, ni d'une vieille, ni d'une laide, ni d'une femme de mauvaise vie, eùl-elle la fortune des Rothschild il m'offrir ; mais Medora est belle, et, malgré le soin tout particulier qu'elle prend de se compromettre et de faire jaser, elle est pure. De plus, elle est adorable d'esprit et de caractère quand elle veut. EnGn, j'en suis fou !...

— Et vous n'avez pas de ballon pour vous soustraire à la fascination ? Allez donc votre train et suivez l'étoile qui vous luit. Pourquoi la blâmer et la maudire pour un jour de caprice ? Si elle était parfaite, seriez-vous parfait vous-même pour la mériter ?

— Ma foi, pourquoi pas ? répondit-il en riant-; je ne vois pas ce qui me manque pour être un garçon accompli. D'ailleurs, la question n'est pas de savoir si je dois continuer à la poursuivre; c'est de savoir si je ne perds pas mon temps et si je n'use pas mes dernières bottes fines pour n'aboutir qu'au titre flatteur de cher ami. Tenez! vous aviez plus de chances que moi pour réussir auprès d'elle ; pourquoi diable n'avez-vous pas pris ma place et moi la vôtre ? Daniella est plus belle, quand elle chante et danse, que n'importe qui. Et même quand elle rêve... elle a des yeux, des narines... je ne l'avais jamais regardée comme aujourd'hui. Elle est pauvre et méconnue ; mais il ne tient qu'à elle d'être riche et cé-

lèbre, et, comme vous avez le mérite de l'avoir découverte, elle vous sera peut-être fidèle.

— Ce peut-être est de trop, mon cher ami ; et, si vous voulez me faire plaisir, vous me laisserez apprécier tout seul les mérites de ma femme.

— Allons ! vous voilà jaloux ?

— Et pourquoi pas, je vous prie ?

— C'est juste. .Mais que diable faites-vous-là ! dit-il en me voyant retourner mon tableau sur le chevalet et reprendre ma palette.

— Ça veut être de la peinture, répondis-je.

— Eh! eh! s'écria-t-il en regardant avec une attention de plus en plus marquée : c'est de la peinture, en effet! Diable! mais savez-vous que c'est bien ça? Je ne \ ous croyais pas forll

— Vous aviez raison : je ne suis pas fort.

— Mais si, diantre! vous êtes un sournois; vous cachez volre-jeu. Drôle de corps, va 1 Est-ce que Medora a vu quelque chose de ce que vous savez faire?

— Rii.n du tout. Pourquoi?

— Ne lui laissez rien voir, hein? Si elle découvre que vous avez du talent, elle ne m'en trouvera plu^ du tout.

Il tourna longtemps autour de moi avec des compliments exagérés, mais naïfs comme tous ses premiers mouvements, et finit par me dire, avec chagrin, que, depuis son arrivée a Rome, il n'avait pas louché un pinceau.

— Et j'y venais pourtant avec la résolution de travailler; car, à Paris, voilà deux ans que je vas dans le monde et que je n'entre guère dans mon atelier. J'ai besoin d'avoir du talent, car je n'ai pas la moindre fortune, et la littérature d'agrément que je fais ne me rapporte rien. J'ai toujours rêvé des choses difficiles, et pendant que je suis aux prises avec mes rêves ambitieux, le temps se passe et les résultats s'éloignent.

— Vous êtes dans un jour de spleen; demain, vous parlerez autrement.

— J'ai peur du contraire. Medora me traite comme un domestique qu'on essaye.

— Ou comme un mari qu'on éprouve?

— Vous voulez me consoler; mais je suis tout démonté. On nous avait promis du café; voulez-vous que j'aille le chercher?

— Non, j'y va

— Je VOIS bien que vous êtes un tigre! reprit-il quand je revins avec le café que Danielia avait préparé et qu'elle savait bien que j'irais chercher moi-même. Je le comprends ; mais ne

vous inquiétez donc pas de moi. Je suis un homme trop occupé pour être dangereux. D'une part, mon état de chien fidèle et parfois grognon auprès de ma princesse; de l'autre, une petite sottise d'aventure pour passer le temps et prendre patience. Vous connaissez la Vierge?

— Oui. J'aime mieux son mari.

— Son mari n'est qu'un imbécile, parfaitement habitué au son que je lui procure.

Vous vous trompez, c'est une dupe aveugle; mais puisque vous me parlez deçà, je vous dois un avis. Prenez garde à cet homme gras et souriant : il aura un mauvais réveil!

— Je sais que je risquerais quelque chose avec lui. Je ne suis pas riche; il me rançonnerait, à coup sûr.

— Vous lui faites injure en supposant qu'il vous épargnerait si vous pouviez payer son déshonneur. C'est un homme audessus de ce qu'il "paraît. J'ai été à même de l'apprécier, et je cause avec lui tous les jours avec beaucoup d'intérêt. Il aime sa femme, il croit en elle, dans l'occasion, il sait se venger... Je ne peux rien vous dire de plus. Soyez averti.

— Bdh! je connais mon Frascati sur le bout du doigt! Les femmes y sont bien plus libres que les filles. Celte Vincenza, à laquelle j'ai dû renoncer autrefois parce que la partie était dangereuse, et qu'en somme je ne prenais pas la personne assez au sérieux pour tout risquer, à présent qu'elle est mariée et qu'elle demeure pour quelques jours à Piccolomini... Diable! n'allez pas dire cela à Daniella. Elle le répéterait peut-être à Medora. à présent qu'elles sont au mieux ensemble ! je serais perdu. D'autant plus que je tiens si peu à la fermière! Elle est gentille et propre, voilà tout. Et puis, j'ai remarqué une chose, c'est que, pour être un peu malin et un peu fort auprès d'une grande coquette, il ne fallait pas perdre un certain calme des sens qui réagit sur l'esprit. C'est en cela qu'une maîtresse sans conséquence, de l'autre côté de la cloison, est fort utile et très-appréciable ; mais je vois que je vous scandalise et que j'empêche votre femme de revenir auprès de vous. Moi, il faut que j'aille voir si on s'est aperçu de mon absence et de ma boudeillerie.

Je retrouvai Daniella préoccupée et presque triste.

— Tu m'en veux de ma jalousie ? lui dis-je en me mettant à ses genoux.

— Je n'ai pas le droit de t'en vouloir, répondit-elle. Je t'ai donné ce mauvais exemple et j'ai été bien plus mauvaise que toi !

— Oui, car tu doutais de moi, et moi, je te jure que je ne t'ai pas seulement supposé l'idée de vouloir plaire à Brumières.

— Bien vrai ?

— Aussi vrai que je t'aime.

— En ce cas, je te pardonne.

— Et pourtant, tu restes triste !

— Non, mais je réfléchis, et c'est d'autre chose que je me tourmente. M. Brumières croit que je peux faire fortune avec mes dispositions pour la musique ou la danse. Il a parlé de public et de théâtre... Tu ne m'avais jamais rien dit de pareil, toi ! Est-ce que tu serais jaloux, si, au lieu d'être seul bavard comme lui, j'avais plein une salle d'admirateurs et plein ma chambre de flatteurs ?

— Qu'en penses-tu ? réponds toi-même ?

— Je pense que tu serais très-jaloux, parce que je le serais à ta place.

— Et la jalousie fait beaucoup de mal, n'est-ce pas ?

— O Dio S'into ! quelle torture !

— Et, pour me l'épargner, tu renoncerais au rêve d'une vie brillante comme celle dont parlait Brumières ?

— Oui, tout de suite ! Si tu dois souffrir quand je saurai quelque chose, ne m'apprends plus rien.

— Ce serait mal. Nul n'a le droit de mettre un frein à la puissance d'un autre, quand c'est une belle et noble puissance. On serait d'autant plus coupable d'étouffer le feu sacré, que l'on aime d'avantage l'être qui le possède. Ainsi, quoi qu'il arrive, je te mettrai à même de te développer.

— Mais à quoi me servira d'être savante, si je cache mon savoir ?

— D'abord, je n'exige rien et je ne veux rien établir pour l'avenir. Il est possible que ton génie l'emporte sur un chemin de soleil et de feu; et, pourvu que tu m'aimes, je te suivrai. Il est possible aussi que, voyant plus de vraie clarté et de douce chaleur dans un sentier ombragé, tu préfères y rester avec moi. Ouiinl à dire ce que tu leiras alors de ton savoir, je ne saurais te l'expliquer que par une comparaison ; Écoute le rossignol; pour qui crois-tu qu'il chante ? Pour nous ou pour lui ?

— Ni pour l'un ni pour l'autre ; il chante pour ce qu'il aime?.

— Voilà une plus belle réponse que ce à quoi je songeais;

LA DANIELLA

mais saches que, privé de sa femelle et mis en cage, il chante-

"iXhanlerail pour chanter. Eh bien, je comprends cela C'est comme cela que j'ai toujours aimé les ^•l'an^ons et k dansp fl quand je disais à mes compagnes : « Je n'aime pas le hal' mais j'y vas pour danser: » elles comprenaient bien qu'ie n'allais pas pour les amoureux et pour les compliments, mais pour le be-

soin de me décoller l'esprit et les pieds de la terre où l'on marche.

, , ,

— Il faut que je l'embrasse pour cette métaphore, mon bel oiseau du ciel. Tu la sentiras encore plus claire et plus vraie à mesure que tu découvriras, dans l'art, des sources d'émotion, de rapprochement et d'enthousiasme que tu ne fais encore que

— Donc il faut que je travaille et que je ne me tourmente pas de ce qui en arrivera? Pourtant... Est-ce que tu as beaucoup de talent, toi?

— Je ne pense pas, mais je tâche d'en avoir.

— Et tu crois que tu en auras ?

— Oui, j'espère : espérer, c'est croire.

— Mais ce sera long?

— Peut-être que non.

— Et cela te fera riche? ■ . j..

— Cela est douteux. Je ne sais pas. Tu as donc besoin d'être riche ?

— Moi? Pourquoi aurais-je ce besoin-là ? J'ai toujours été pauvre: mais, tu es riche, toi !

— Tu trouves?

— Oui, par comparaison, et je pense toujours que tu vas manger ce que tu as pour me faire belle et paresseuse.

— Travaille donc et ne crains rien. Disons-nous, pour n'avoir pas de déception, qu'à nous deux nous gagnerons tomoursle nécessaire, et que nous pouvons nous passer du

stp: (lu. ■ o

— .Mais .. écoute encore ! Sais-lu que je n ai rien ?

' _ J • ne t'ai jamais demandé si tu avais quelque chose.

— Ma petite toilette, qui tient dans ce colfre, et le pauvre netit mobilier que tu vois, c'est tout ce que je possède. J'avais un peu d'argent et des bijoux donnés par lady Harnet; je n'ai rien voulu accepter de sa nièce en la quittant; mais Masolino. en m'enfermant dans ma chambre, a tout pillé sous prétexte de m'empêcher de secourir les conspirateurs, et je ne sais ce que (Ha est cevenu. On n'a rien tiou\é sur lui m chez lui,

— Kh bien, tant mieux ! Je t'aime mieux ainsi.

— Tu n'es pas inquiet?

— Et tu serais fâché peut-être que j'eusse gagné beaucoup d'argent au service de lady Uarriei?

—■^ Cela me serait indillèrent.

— Mais si j'avais accepté les dons que Medora voulait me

— J'en serais humilié. Je te sais un gré infini de les avoir si fièrement refusés. „ r ■

Elle m'embrassa, cl me pressa de dmer i)our aller faire notre visite de tous les soirs à la malade de Piccolomini. Je trouvais ma chère femme un peu a.i;iléet comme imi.aliento de sortir. J'attribuais sa préoccupation à ce que je lui avais dit de Vincenzael-

de Brumicres; je la voyais engagée à sermonner cette petite femme ou, tout au moins, à lui recommander la prudence. Daniella, qui est très attachée à son parrain Felipoue, était irritée de cette nouvelle trahison. „ . „

Lady Harriel va de mieux en mieux. Daniella passa une heure auprès d'elle, puis monta chez Medara, et, au retour, s'embrassa avec elTusiu sous les platanes de la villa Falco-

""!^"Tu m'as donné un bon conseil, dit-elle, et grâce à toi, je suis délivrée d'un tourment cruel. A présent, tu auras ma confession 1 Écoute 1

une peur affreuse de moi, elle voyait bien que j'avais entendu ce que vous aviez dit ensemble, et l'idée d'être bafouée- par une fille de rien comme moi, pour une chose qui n'est pas bien grave, lui faisait plus de mal que si une autre eût surpris le secret de quelque crime. Je t'assure que cela est comme je le dis. J'ai vu Medora faire des imprudences comme jamais une signora anglaise et une fille du grand monde n'oserait s'en permettre. Elle me racontait cela en riant et en dansant par la chambre; mais vouloir tourner la tête d'un homme et n'y pas réussir, voilà où je lui étais un témoin bien amer et une rivale qu'il lui eût été bien doux d'étrangler.

— Pourtant, repris-je, tu m'as dit qu'elle avait été douce, loyale et généreuse.

— Oui; elle n'avait que ce rôle-là à jouer, et elle l'a joué. Tout ce que je t'ai rapporté est vrai. Elle a bien parlé, et elle m'a embrassée.

— Kl pourquoi n'aurait-elle pas été sincère? Si les coquettes recevaient de temps en temps une leçon bien polie, bien discrète, mais bien nette...

— Elles se corrigeraient peut-être, je ne sais pas mais je sais que Medora a inventé quelque chose de perfide. Elle m'a offert de l'argent.

— Pour payer ton silence?

— Voilà ce que je lui ai dit en refusant. J'étais offensée de ses doutes; je lui avais tendu la main, je lui avais dit : » Ne craignez rien ; tout cela restera entre nous. » Elle devait me croire. Elle a juré alors qu'elle me croyait, qu'elle m'estimait, et elle a prétendu que je n'avais pas le droit de refuser ce qu'elle appelait une petite dot, vingt mille francs ! O Je sais par M. Brumieres, m'a-t-elle dit, que M. Valreg possède cela, ni plus ni moins. Je veux que tu sois son égale sous le rapport de la fortune. C'est une preuve de véritable amitié que je te donne, et, si tu ne comprends pas cela, c'est que tu n'aimes pas M. Valreg, qui va être bien puni et forcé de se faire ouvrier peut-être, quand il aura femme et enfants. » Enfin, elle m'en a tant dit, et l'idée de le réduire à la misère me faisait tant de mal, que j'ai accepté, et, pendant trois jours, j'ai eu cinquante vingt mille francs en bank-notes dans la poche de mon portefeuille.

— Et tu ne les as plus, j'espère?

— Non, je les ai rendus ce soir. Je n'ai gardé que le joli petit portefeuille de satin blanc, comme souvenir; et le voilà! Tiens, regarde, qu'il est bien vide!

J'embrassai encore ma chère Daniella en la bénissant d'avoir repoussé cette tentation.

— C'e^t moi qui te remercie, reprit-elle, de m'avoir fait sentir ce que je dois être en devenant la femme. J'étais pourtant bien contente d'avoir ces vingt mille francs! Je les comptais trois ou quatre fois par jour dans le pianto, quand lu étais dans ton atelier; mais, comme j'avais besoin de me cacher de toi pour les regarder, comme je ne pouvais pas me décider à te les montrer," je sentais bien qu'ils étaient mal ac juis et qu'ils me iiesalent comme s'ils eussent été de plomb. La Mariuccia m'a bien grondée, ce soir, de les avoir renlus! Elle prétend que nous som:nes fous ; mais, si lu es content de moi, je crois que j'ai fait la chose la plus sage du monde.

— Oui, oui, ma chère, ma bien-aimée, tu me rends bien heureux. Ne regrette donc rien. Laisse-moi le bonheur et la gloire de travailler pour toi, et s'il fallait, comme le prétend Medora, devenir ouvrier pour te nourrir, sois sûre que je m'v déciderais sans chagrin et sans honte. Vois-tu, je me s l's fait une devise qui dit toute ma foi et toute ma force : Tiiito j)cr l'amoie!

25 mai, Moodragone

L'autre jour, quand Medora, après avoir fait tout son

possible pour le plaire, m'a demandé à parler avec moi, elle était si tourmentée, si humiliée, sien peine de trouver un movcn de relever son orgueil, qu'elle me lai^ait de la peine à moi-même. Elle était si bieii sous mes [lieds après avoir échoué, niêmeen t'ol-Vranl ^un aiuilié, que je ne iui ciivoulai? plus du tout. J'éluïs assezvengée, je me seutais généreuse. Elle avait

Mes papiers n'arrivent pas, non plus que la réponse de l'abbé Valreg, et je suis décidé à procéder au mariage religieux, le seul légal en ce pays-ci. Je me marierai en France à la 'municipalité, ou bien, au premier jour, nous irons passer quelques heures en Corse pour satisfaire à la loi française. Je souffre de la situation de Daniella, d'autant plus que je la crois grosse, et que l'idée d'ajourner mon devoir de citoven envers "ce citoven futur qui me fait déjà battre le cœur d'émotion et de l'avisement n'est pas admissible pour moi. Encore deux jours d'at;enle, el, si nous n'avons pas de lettre, nons passerons outre. Medora semble croire encore que je me raviserai. Lady Ilaiiet se scandalise de noire établissement à Monuragoiie avant le sacrement. Elle a raison : on est respon-able devant Dieu et devant les homiues de la conscience et de la dignité de la feimue que l'on aime.

LA DANIELLA

lia formalité lente de la publication des bans s'expédie très vite en ce pays-ci et s'escamote en partie moyennant finance. J'a déjà envoyé Felipone chez le parochialc de Frascali à cet effet. Ce sera un mariage sans éclat et sans noce, comme il convient à notre position cl au deuil de Daiiella.

Ce matin, après avoir pris cette résolution et ces arrangements, je me suis rendu à Piccolomini pour en faire part à lord et à lady B*". J'ai trouvé lady Ilarriet levée pour la première fois depuis sa maladie. Elle ne doit pas sortir de chambre avant une quinzaine, par mesure de précaution. En apprenant que le mariage aurait lieu avant qu'elle fût en état d'y assister, elle a eu un trait de caractère féminin bien marqué. Elle se tourmente, depuis une semaine, de la nécessité pressante de ce mariage ; et, lorsqu'elle a un peu de fièvre, elle redevient dévote au point de dire

que si Daniella ou moi mourions en ce moment, nous serions damnés. Pourtant elle a été fort contrariée de mon empressement à la satisfaire. Elle avait résolu de mettre, ce jour-là, pour aller à l'église, une certaine robe du matin qu'elle n'a pas encore exhibée, et elle a été au moment de me prier de différer encore.

Cette robe a été, du reste, l'occasion d'une scène d'intérieur que je veux vous raconter, parce qu'elle m'a touché beaucoup.

Lord B"* était auprès de sa femme, qu'il ne quille plus d'un instant, et, quand elle a laissé voir son regret, il s'est mis à rire de cet enfantillage avec une bonhomie que je ne lui avais jamais vue auprès d'elle.

— Milord se moque de moi, me dit lady B"* avec un peu de dépit; c'est son habitude I

— Moi, je me moque? répondit-il en reprenant son sérieux à ressort. Vraiment non! Je suis content de vous voir songer à la toilette. C'est signe que vous êtes guérie. Elle est donc bien jolie, cette robe? Est-ce qu'on peut la voir?

— Non! vous ne la trouverez pas jolie; vous ne vous y connaissez pas!

— Mais 'l'alreg s'y connaît, un peintre!

— Je demande à voir la robe, m'écriai-je, pour prolonger le moment de gaieté des deux époux.

Fanny apporta la robe, que je ne trouvai pas jolie du tout par elle-même, mais dont je pus louer les enjolivements compliqués. Les Anglaises n'ont, je crois, pas de goût. Lady Harriel avait choisi, à Paris, une étoffe d'un ton cru que la couturière avait corrigé

par les garnitures. Lord B'*** trouva la robe laide, et reprocha a sa femme de ne plus porter de rose. Elle prétendit (avec raison) n'être plus assez jeune. Sur quoi le vieux mari prétendit qu'elle était toujours aussi belle qu'à vingt ans, et cela avec une conviction brusque et obstinée qui valait le mieux tourné des compliments. La bonne Harriet minaуда un peu, et linil par avoir l'air de convenir que son mari ne se trompait pas. Biais elle le pria de se taire, trouvant cette galanterie deilacée devant moi, et, comme il revenait on critiquant le bleu dur de la robe, elle lui imposa silence assez sèchement.

Lord B"* se lova et marcha mélancoliquement dans la chambre. J'avais pris un journal pour avoir l'air de ne pas entendre ce débat puéril. Toula coup lady Harriet me relira doucement le journal et me parla bas.

— Il a passé toutes les nuits depuis que je suis malade, me dit-elle; il n'a pas dormi une heure sur vingt-quatre. Il est fatigué, et il ne veut pas se reposer.

— Vous savez donc cela? lui dis-je. Je pensais que vous ne le saviez pas !

— 11 s'en cachait, mais Daniella me l'a dit. Elle est bien singulière, votre Daniella; elle est maintenant d'une hardiesse avec moi .. C'est donc vous qui l'avez rendue comme cela? Elle me gronde comme un petit enfant.

— Elle vous gronde?

— Oui, elle me dit que je n'aime pas lord B'***!

— Et elle se trompe? repris-je vivement en serrant sans façon les blanches mains de lady Harriet dans les miennes. !

— Oui, elle se trompe beaucoup, répoudit-elle eu élevant la voix. Je l'aime de toute mon âme.

— Qui ? dit lord B*** en s'arrêlant au milieu de la chambre.

— Le meilleur et le plus dévoué des hommes.

— Oui donc?

•— Ah ! je vous le demande.^

En parlant ainsi, ils se regardèrent; elle, souriante et attendie ; lui, naïvement étonné et ne comprenant pas qu'il lût question de lui. Je me levai, voyant que le pauvre homme allait manquer cette suprême occasion d'être compris, faute de comprendre lui-même. Je le poussai aux pieds de sa femme, qui, oubliant sa pruderie, et comme entraînée par mon émotion, lui jeta ses deux bras autour du cou, non pour l'embrasser-

ser, cela eût été un peu trop bourgeois pour elle, mais pour lui dire avec une sensibilité exaltée :

— Milord, vous avez été un ange pour moi, et je vous dois la vie

Lord B*** ne sut rien répondre. Il était si ému, qu'il devint comme une statue, et sortit au bout d'un instant sans avoir pu trouver une syllabe.

— Eh bien, vous voyez I me dit sa femme avec dépit. Il est jommm.' d'honneur et de conscience. Il m'a comblée de soins; il s'en administrait^nt conduit avec moi; mais il est tellement dépourvu de sensibilité, qu'il ne s'explique pas ma reconnaissance. Il la trouve ridicule; toute expansion lui semble affectée.

Je priai lady B''' de faire un effort pour marcher jusqu'à la fontaine, appuyée sur mon bras, et elle vit son mari assis derrière la petite pyramide qui décore la fontaine du casino. Il se croyait bien caché et ne se doutait pas que nous l'avions sous les yeux en profd. Il tenait son mouchoir sur sa figure, mais, au mouvement répété de ses épaules, il était facile de voir qu'il sanglotait.

Harriel fut très-émue et pleura elle-même en revenant à son fauteuil. ,

— Allez donc le chercher, me dit-elle; il faut enfin que nous nous expliquions ensemble. Il croit que je le dédaigne, et pourtant, depuis quelque temps... depuis surtout que Medora n'est plus entre nous, je fais mon possible pour lui donner confiance en moi.

— C'est de lui et non de vous qu'il se méfie, milady. Si je vais le chercher en ce moment, il refusera de se montrer, ou il viendra à bout de refouler son attendrissement devant vous.

— Mais pourquoi est-il ainsi?

— Eh! ne connaissez-vous pas encore cet homme sans expansion, dont vous avez exigé ce que vous seule pouviez lui enseigner? L'abandon est un don du ciel ; la faculté de traduire ce que l'on éprouve est un art inné chez ceux qui ont l'instinct artiste, mais qui se convertit en démonstrations gauches ou incomplètes chez les natures timides. Lord B''' a trop d'esprit et de fierté pour être ridicule. Il reste impassible en apparence, et vous ne voyez pas qu'il souffre. Au lieu de l'encourager et de lui donner le souffle de la vie par cet incessant magnétisme qu'exerce la volonté d'une femme aimée, vous attendez, depuis quinze ou vingt ans,

qu'il se révèle de lui-même, et vous attendez en vain. Il ne se révélera pas tant qu'il ne se sentira pas deviné.

— Ainsi, vous me grondez aussi? dit lady Harriet... comme Daniella! Voyons, est-ce vrai, tout ce qu'elle m'a raconté du désespoir de milord pendant que j'étais en danger?

Je rapportai tout ce qu'il m'avait dit dans la nuit du 1er au 2 de ce mois. Lady Harriet en fut profondément frappée, et sa bonne âme parut se relever d'un long abattement.

— J'ai fait fausse route, dit-elle, je le sens bien! J'ai mal pris ce caractère facile à froisser. Allons le chercher, vous dis-je, et, devant vous, je veux lui demander pardon de ma légèreté et de mon indécatesse.

Elle parlait comme une jeune fille qu'elle croit être. Elle s'imaginait réparer un tort d'hier et se corriger, ainsi qu'elle aimait à le promettre d'un air enfantin, naïvement maniéré. Elle accabla son mari d'un déluge de paroles affectées et de pleurs sincères. Il admira le tout, et son enthousiasme de reconnaissance se traduisit par des oh ! et des ah ! qui sont tout ce qu'on peut obtenir de son éloquence. Ils étaient bien un peu risibles, ces amoureux sur le retour, et pourtant, je fus d'autant plus heureux et attendri de leur réconciliation, que c'était, on me l'apprenait l'ouvrage de ma Daniella.

Le 26, au soir.

Il nous arrive une chose singulière et assez contrariante. Par un motif que je ne puis expliquer, le curé de Frasca li refuse de nous marier, jusqu'au moment et jusqu'à nouvel ordre. Pendant que j'étais sorti pour faire une étude, il a mandé Daniella devant lui et lui a dit

tout ce qu'il croyait propre à la faire renoncer à ce mariage; que j'étais un inconnu, peut-être un vagabond mal noté à la police, et sous le coup d'une accusation grave; que le moins qui m'en arriverait serait d'être expulsé à jamais du pays : qu'elle allait donc quitter sa famille et ses amis, sans espérer de les revoir jamais, pour suivre un homme suspect qui n'avait peut-être ni feu ni lieu, etc., etc.

LA DANIELLA

Daniella ayant persisté, il lui a déclaré qu'il lui donnait huit jours pour y réfléchir, et qu'à moins d'un ordre supérieur, il ne procéderait pas au mariage avant ce délai. Mis en demeure de lui-même au moins de s'exécuter dans huit jours, sans plus, elle lui a dit :

— Père-éternel. nous verrons. J'espère que, d'ici là, vous aurez renoncé l'un à l'autre.

Cette situation inquiète et irrite Daniella, d'autant plus que le curé va disant, dans son cénacle de dévotion, que le mariage n'est pas fait et ne se fera probablement plus. En mandant sa pauvre compagne devant lui, il l'a forcée à se montrer dans la ville, où elle a été accueillie par un empressement de curiosité désagréable pour elle, malveillant à mon endroit. Bien que l'on se soit réjoui tout haut de la mort de Masolino, on prétend maintenant que je l'ai tué pour tromper sa sœur plus aisément, et qu'elle charge son âme d'un grand péché en voulant épouser le meurtrier de son frère. Encore un jour de ces propos, et le curé aura beau jeu à s'en servir contre nous.

— Vous voilà, nous disait Felipone, qui est venu passer la soirée avec nous, comme les promessi sposi de notre Manzoni, et

notre parrcchiale me fait l'effet de don Abbondio. Vous serez donc forcé de lui jouer le même tour que Renzo voulut luijouer?

— Je n'y aurais pas de scrupule, répondis-je, si la chose était encore possible au temps où nous vivons.

— Comment ? reprit Felipone, vous doutez qu'elle soit possible? Voulez-vous être mariés demain matin?

— Oui, certes!

— Oui? bien vrai? Et toi, ma filleule?

— Oui, oui, s'écria-t-elle en frappant des mains; c'est celui le mariage alla pianeta I

Je vais vous expliquer ce qui me fut expliqué à l'instant même. Le mariage clandestin est encore valide dans les États romains. Les formalités sont à peu près aussi brusques et aussi simples que celles racontées par l'auteur des fiancés. Il y faut seulement un<" messe et deux témoins.

MondràBonc, 4 juin (83..

J'ai été interrompu par une visite très-inattendue, et j'ai à vous raconter avec ordre ce qui s'est passé. Je vous écrivais après avoir pesé avec Daniella et Fehpone le pour et le contre du mariage alla pianetta, lorsqu'on sonna à la porte de la grande cour. J'allai ouvrir laissant Daniella deviser avec son parrain dans le casino.

Mon étonnement fut extrême de voir Medora seule avec liuffalo, venant me rendre visite à dix heures du soir.

— Je ne veux voir que vous, me dit-elle; venez dehors sous ces arbres.

— Non, répondis-je. Que passerait-on si nous étions observés ou rencontrés? Venez chez moi, ma femme et Felipone y sont.

— C'est impossible. Vous n'êtes pas marié, et, comme vous ne l'êtes pas, je dois considérer Daniella comme votre maîtresse et rien de plus.

— Vous plaît-il de me dire d'où vous savez que nous ne serons pas mariés ?

— Je le sais par une lettre que votre oncle a écrite au mien. Il déclare s'opposer formellement à ce qu'il appelle une folie coupable.

— Alors, c'est par intérêt pour moi que vous daignez venir seule, la nuit, m'avertir de cette mésaventure?

— Je ne suis pas seule; M. Drumière est par là qui m'attend. (Quant à l'intérêt que je vous porte, il est réel, et, bien ou mal accueillie, je vous rendrai toujours tous les services qui dépendront de moi.

— Apporter une mauvaise nouvelle avec tant d'empressement, est-ce là un service?

— Oui sans doute, si elle est utile à quelque chose.

— Et si elle ne sert à rien ?

— L'intention reste bonne. Vous voilà averti ; c'est à vous de savoir si vous devez entretenir Daniella dans ses illusions que vous ne pouvez plus partager. Après la manière dont, en homme

de cœur et de principes, vous nous avez parlé de l'abbé Valreg, je ne peux pas supposer que vous songiez à lui désobéir.

— Ceci me regarde et ne saurait vous intéresser. Mais vous plaît-il encore de me dire quelles raisons mon oncle fait valoir pour s'opposer à ce mariage?

— Do très-bonnes raisons si elles sont fondées. Il aurait reçu, sur le compte de Daniella, des renseignements très-défavorables.

— Lord et lady B"" rectifieront son jugement.

— Moi aussi, certainement. Je ne puis rien alléguer de grave contre cette fille, tant qu'elle a été à mon service; mais je ne connais pas ses antécédents.

— Je les connais, moi, et ma parole sera prise en considération par mon oncle. Je vais vous conduire au bras de Drumière.

— C'est inutile. Bonsoir; réfléchissez!

Elle disparut, et j'avais à peine refermé la porte que Daniella, inquiète, vint à moi dans la cour.

— Qu'est-ce donc qui est venu? Je pensais que c'était Olivia.

— C'est Olivia, en effet, répondis-je, résolu à ne pas lui faire débiter de la grande communication de Medora; elle n'avait pas le temps d'entrer. Elle venait me demander, en passant, si nous n'avions besoin de rien.

Quand nous eûmes rejoint Felipe, qui s'en allait par le perron et par les souterrains (c'est le chemin le plus court, et il n'en veut pas prendre d'autre), je l'arrêtai en lui annonçant que j'étais résolu à me marier dès le lendemain matin.

— Eli bien! fiaï voliintas tuai dit-il avec sa bonne humeur et sa résolution accoutumées. Il ne s'agit que d'avoir deux témoins. En voilà un, fit-il en posant sa main sur sa large poitrine. Quant à l'autre, ça ne sera pas bien facile à trouver si vite : il y a peu de gens disposés à se mettre mal avec le curé. N'importe, on avisera, et on se lèvera de bon malin. Venez chez moi par le souterrain, à six heures précises. El bonsoir, car je veux être sur pied avant le jour.

— Et pourquoi n'irais-tu pas tout de suite à Frascati? lui dit Daniella. Il n'est pas tard, tu trouverais les gens chez eux.

— Non pas! reprit-il; quand on demande aux gens un service un peu délicat, il ne faut pas leur laisser une nuit de réflexion.

11 s'éloigna, et Daniella, se jetant dans mes bras, me supplia de réfléchir aussi, moi, à la détermination que je venais de prendre. Elle s'effrayait du silence de mon oncle et craignait de m'attirer des cliagiins.

— Attendons encore quelques jours, disait-elle; peut-être recevras-tu une bonne réponse qui nous mettra l'âme en joie et en repos pour ce beau jour de notre mariage.

— Ayons l'âme en repos et en joie tout de suite, lui répondis-je. Si j'ai quelque chagrin de famille, il ne sera pas à comparer à ce que tu as souffert pour moi. Mon oncle n'a aucune espèce de pouvoir ici;al pour s'opposer à mon mariage. Sa volonté, si elle était contraire à ma résolution, aurait beaucoup d'empire sur moi en toute autre circonstance; mais celle-ci est au-dessus de toute considération. Songe donc, Djaniella, tu portes déjà là, contre ton cœur, un être que j'aime déjà avec passion. Je peux déjà dire : C'est vous deux que j'aime plus que tout au monde! A qui me

duis-je, je te le demande ? Piu quoi attendrais-je des discussions qui ne peuvent rien changer entre nous, et dont l'issue sera toujours la même? L'autre i.uit j'ai rêvé que j'entendais une voix d'ange à mon oreille. C'éiUit celle de mon enfant qui médissait; « J'existe, je suis entré dans le cercle de ton existence; je suis là. Dieu me donne à Daniella pour toi. » El jo tarderais, moi, un seul jour, à prendre un engagement sans lequel cet enfant, cet ange, pourrait me dire demain dans mon sommeil: « Tu no veux donc pas do moi? •

— Oui, oui, demain! s'écria Daniella avec transport, marions-nous demain I Que rien ne puisse nous séparer ; que personne ne puisse dire un jour : « Voilà un pauvre petit ange qui n'a pas été aimé le jour où il est descendu vers eux I »

A six heures du nutin, nous étions chez Felipone. Sa femme était à l'iccolomini, où elle soigne toujours lady llarriel. Cetarrangement ne convientguère au fermier; mais la Vincenza l'a voulu, dit-il : elle ne manque purlant de rien ici! Elis veut gagner de l'argent, folie de jeune femme, pour avoir des bijoux !

— El notre second témoin, l'as-tu trouvé', parrain? lui dit Daniella préoccupée.

— Uui, répondit-il ; nous allons le prendre en passant, l'asse devant, toi, fujUoccina, et va-t'en à l'église de ta paroisse par le b.is du faubourg, 'l'on fiancé s'en ira seul par le chemin d'en h.uit. Moi, je ferai le tour par la porte de la ville. Au inonunt uù la messe sonnera, soyons chacun à l'une des trois portes de l'égiise. Je vous donnerai le signal pour entrer, en entrant le premier. Vous aurez l'œil sur moi, et vous me suivrez, chacun de votre côté, par les petites nefes. De cette manière, nous arriverons en-

semble à la porte de la sacristie sans avoir éveillé les soupçons du curé qui pourrait bien nous

LA DANIELLA

• jouer quelque mauvais tour pour nous empêcher de l'approcher à temps.

— Mais le second témoin, reprit Daniella, où sera-t-il?

— Il est fléjà à son poste, répondit Ftlipono. Vous verrez un homme bien dévot, prosterné devant la chapelle do Saint-Anloine. Touchez-lui l'épaalc en passant, Valreg. Il se rflevera et voiiS suivra. La chapelle en question sera la dernière à votre gauche.

Au moment de quitter mon bras, Daniella, effrayée, se mit à genoux et pria pour appeler sur notre entrepri<i' la protection de son saint patron. Puis elle cacha entièrement sa taille et son visage sous un grand châle blanc, et prit le chemin le plus long, ainsi qu'il était convenu.

— Toi, me .lit Felipone en me regardant tu es trop signor - étranger. On fera trop d'attention à toi. Prends-moi cette

cape et ce chapeau de ca.ïipagne et marche 1

An moment où la messe de six heures et demie commençait à sonner, j'étais à la porte do droite de 'l'église, et je la tenais enlre-baillée. Au bout de quelques instants, je vis celle qui me faisait face s'entr'ouvrir aussi, et la tête voilée de Daniella apparaître. On allait dire une ini'sse basse, et, dans la semaine, le troupeau des fidèles est fort restreint à cette heui'e-là. 11 n'y avait qu'une douzaine de vieillards des deux sexes da-ns l'église, et notre isole-

ment dans ce vaisseau désert était une circonstance assez défavorable.

Au bout d'une minute, qui me parut un siècle, Felipone entra par la porte principale, et, longeant les piliers massifs qui le protégeaient de leur ombre, il vint me rejoindre dans la petite nef que je remontais sans bruit, pendant que Daniella faisait le même mouvement le long de la nef opposée.

J'eus un moment d'émotion lorsque je la vis traverser pour venir nous joindre à la porte de la sacristie, et surtout quand Felipone me dit, en haussant les épaules d'impatience :

— Et l'autre témoin 1

Je l'avais oublié; j'avais passé près de lui sans le voir. Une seconde de retard faisait tout échouer. Nous entendions des pas traînants dans la sacristie. Je m'élançai vers la chapelle de Saint-Antoine, mais notre ami inconnu venait à ma rencontre. C'était un paysan qu'à son chapeau pointu et à son savon de peau de chèvre j'eusse pris pour Onofrio, s'il n'eût été plus petit d'une coudée.

Je ne perdis pas le temps à le regarder. Le curé sortait de la sacristie pour se rendre à l'autel. Nous étions collés contre la muraille, de chaque côté de la porte, Daniella avec son parrain, moi avec mon témoin. Nous saisîmes tous deux, en même temps, l'apanieta, c'est-à-dire la chasuble de l'olticiaut, et, parlant le premier, je lui dis en lui montrant Daniella voilée : l'oi7(i ma femme ; et Daniella dit de même en me montrant : Voilà mon ynar-i.

Le curé no m'avait jamais vu ; il m'adressa un sourire presque bienveillant comme pour me dire :

.Mieux vaut ce mariage-!a que rien.

1; regarda mon lé.i.oïn, et son sourire devint tont à fait enjoué. Mes yeux se portèrent rapirlement sur ce personnage, qui venait d'oler son chapeau respectueusement devant le prêtre... C'était Tartagial

Jusque-là tout allait bien. La tigure du prêtre ne rappelait en rien ce rorher poilu auquel l'auteur des Fiances compare la triste figure de don Abbondio. C'était une figure réjouie, •luisante de santé; l'œil était vif et hardi. Mais cette face épanouie se couvrit d'un nuage sombre lorsejue Daniella rejeta en arrière le châle qui cachait ses traits. Le cuie lit une grimace menaçante en voyant auprès d'elle l'athée Felipone. Mais il était trop tard, nous tenions la chasuble, nous avions dit les mots sacramentels qui appellent et forcent la protection de l'Église. L'officiant était obligé de prendre nos noms, de subir la consécration légale de nos témoins et de nous donner in petto la bénédiction nuptiale, en bénissant son troupeau durant la messe.

L attitude de Daniella durant cette cé."émonie me toucha vivement. Sa gravité extatique et son recueillement profond contrastaient avec les prosternations facélieasemenl hypociites de Tartaglia, et la campe audacieuse de l'incrédule Felipone. Couverte de son châle blanc, qui, do sa tête Jsruno, retombait sur sa robe de deuil, elle ollrait une harmonie de tous austères et de lignes pures qui rappelait la suave majesté dos vierges d'Uolbein.

Cette beauté délirante aux heures de l'expansion a une faculté étonnante de transformation complète lorsqu'elle se concentre,

puur ainsi dire, dans son ravissement intérieur. Elle porto tour a tour, au front et dans les yeux, l'éclair brûlant et la tranquille lumière des étoiles. Jamais encore je ne l'avais vue si chastement belle et si saintement heureuse.

Quand là messe fut finie et l'acte rédigé dans la sacristie, sans qu'une seule parole fût échangée entre nous et le cuio, nous sortîmes de l'église, Daniella et moi. Felipone regagna sa ferme sans vouloir ébruiter la part qu'il avait prise à notre mariage, et, pendant que nous lui adressions quelques remercîmenis rapides, Tartaglia avait disparu comme un rêve.

A peine étions-nous dans la rue, ma femme et moi, qu'une, deux, trois et bientôt vingt commères vinrent nous accoster et nous questionner. En un "quart d'lieure, tout Frascati sut que nous étions bel et bien mariés. Nous nous donnions le divertissement de l'annoncer en confidence à chaque curieuse, en la priant de garder le secret. C'était le plus sûr moyen de donner à notre mariage la consécration delà publicité.

Notre premier soin fut d'aller eu faire part aux habitants de la villa Piccolomini. Nous rencontrâmes en chemin la tante Mariuccia, qui pleura de joie, mais qui nous témoigna une certaine inquiétude.

— Vous allez avoir, dans le curé, un ennemi bien à craindre, dit-elle. Ce n'est pas un méchant homme; mais il sera fâché de perdre comme ça son autorité par surprise. Et puis, Dieu sait ce que c'est qu'un prêtre étranger qui est venu rendre visite à lord B", et qui est, je crois, encore avec lui à l'heure où je vous parle. Il a une figure noire i|ui m'a fait peur, et, si vous m'en croyez, vous n'irez pas à Piccolomini pendant qu'il y est.

Les inquiétudes de Mariuccia ne pouvaient m'atteindre. Marié avec Daniella, je me sentais libre et fier commesi j'eusse été le maître du monde. Nous passâmes la grille et vîmes, dans le stradone, lord B"* qui marchait lentement avec un prêtre. Tous deux nous tournaient le dos. Je voulus aller vers eux ; Daniella voulait m'en empêcher et aller d'abord saluer lady Harriet.

— Je ne sais pas pourquoi cet homme noir me fait pour, disai;-olle. Sachons de milady s'il vient ici pour nous, et ne nous montrons pas à lui. Viens vite, passons avant qu'il se retourne 1

Il était trop tard : les deux promeneurs se retournèrent, et ce prêtre, dont je ne m'étais pas donné la peine d'observer la démarche, me montra en plein sa figure. C'était l'abbé Vaireg!

Je courus me jeter dans ses bras, et, le ramenant vers Daniella interdite, je lui dis, comme au curé de Frascati:

— Voilà ma femme!

— Ta femme ! ta femme! dit-il avec moins d'humeur que je n'en attendais de sa part, ce n'est pas encore décidé I

— C'est décidé et conclu, repris-je nous sortons de l'église, et nous sommes mariés.

— Mariés! mariés sans mon consentement! quand j'avais écrit au curé de Frascati que je m'opposais... Ah ! je vois bien que tout va à la diabif^ dans ce pays du bon Dieu, et me voilà encore plus mécontent d'y être venu, quand tout cela aurait pu s'arranger aussi mal de loin que de près?

— C'est donc pour moi que vous avez fait ce voyage?

— Et pour qui, je t'en prie? Crois-tu que je sois comme toi, et que j'aime à perdre mon temps et mon argent sur les chemins?

— Je vois, dans cette démarche, une preuve d'affection si grande, que j'en suis heureux au delà de ce que je peux dire. Oui, oui, mon bon vieux!

Et, en l'appelant ainsi, comme au temps de mon enfance, je l'embrassais encore malgré lui...

— Oui, ce jour-la est le plus grand de ma ^je, grâce à elle et grâce à vous, puisque vous êtes là !

— C'est cela, reprit-il, moitié riant, moitié colère; je viens pour te donner ma malédiction, et tu trouves tout cela trèsgentil, très-drôle, très-amusant I

— Non, non, je trouve cela si bon et si généreux de votre part, que je sens que je vous aime mille fois plus qu'auparavant.

— C'est-à-dire que, m'aimant mille fois mieux depuis que tu m'as désobéi et traité comme une vieille marionnette au rebut, je dois m'attendre, |jar la suite, à un redoublement d'all'ection dans le même genre 1 ça promet!

Je le laissai exhaler son mécontentement. Lord B''' avait emmené Daniella auprès de sa femme, et nous marchions à grands pas, moi suivant docilement tous les mouvement- do mon bon onele, le long du stradone. 11 avait un dépit que j'eusse trou\é vraiment comique, si la crainte de l'avoir sérieusement affligé ne m'eût tenu dans l'alteute d'une explosion plus grave. Mais cette explosion n'arriva pas, et j'en fus mêiue étonné, sachant que l'abbé Vaireg, sans être vindicatif, est assez persistant dans ses ruptures avec ceu.x qu'il appelle des ingrats.

Il se contenta de me grogner pendant une demi-heure, me questionnant, n'écoutant pas mes réponses, puis me repro-

LA DANIELLA

tu tout

chant de ne pas lui répondre, et cherchant matière à facher dans les témoignages d'affection que je lui donnais; enUn 6'a.lou-ci<sant tout à coup avec une grande bonhomie pour repartir sur nouveaux frais, mais jamais avec beaucoup de justesse selon moi, car nos opinions sur toutes choses diffèrent si essentiellement qu'il me reprochait ce que je pensais avoir fait de bon et passait légèrement sur ce que je me affligais sérieusement d'en avoir pu éviter. Par exemple, il comprenait, disait-il. que j'eusse mis à néant son autorité, puisqu'en somme il n'en avait pas légalement sur moi. , ,

— Chacun pour soi, après tout, disait-il. Ainsi va le monde, et il n'en peut être autrement. Tu savais que je dirais non t'es dépêché de conclure. Je ne t'en veux pas pour ça autre eût été de même à la place. J'étais ce que j'ai trouvé fou et ' bête au dernier point, c'est d'avoir refusé une héritière pour épouser une fille qui n'avait rien ; car je sais toute ton histoire, vois-tu. J'ai causé avec cet Anglais, qui m'a l'air d'un brave homme, bien qu'il ait une drôle de manière de parler. Mot par mot je lui ai tiré les paroles du ventre, tout de même. Je ne suis pas encore si maladroit que tu t'imagines, et j'ai bien vu que tu n'avais fait, dans ce pays-ci, que des à,eries. C'est ta manière de voir, soit! Tu crois que tu as une fortune au bout de ton pinceau 1 Moi, je crois que tu n'auras rien sous la dent quand viendra la marmaille, et que, comme tu seras toujours un niais, j'aurai beau économiser sou par sou, je

ne le laisserai jamais ce qu'il faudrait pour contenir les caprices. Par exemple, voilà une jolie petite course que tu me fais faire, qui me coûtera au moins... cinquante francs de mon argent I heureusement rarche\éque de mon diocèse m'a payé les frais de route, vu qu'il avait justement une commission a me donner pour îe cardinal Antonelli, qui est de ses amis. Sans ça j'aurais été obligé de dépenser une année de mon casuel. Il est vrai que je ne serais pas venu: non, morbleu, je ne serais pas

venul , , , , ..

Tout en grondant, mon oncle m'apprit qu'il était arrive depuis qual'i-e jours à Rome, et qu'il avait employé ce temps a faire sa commissission et à solliciter de monseigneur Antonelli la rémission de mon péché :

— Car il paraît, ajouta-l-il, que tu t'amuses à crachersurles p.iintes images et à porter sur loi des signes de cabale maçonnique ou autres?

— Vous ne croyez pas cela, j'espère?

— Non, je ne le crois pas. J'ai même engagé ma parole; j'ai juré sur mon salut éternel que jamais l'idée n'avait pu te venir de profaner une image du culte. Quant à la cabale, lu m'avais écrit que tu ne savais pas même de quoi il était question, et j'ai répondu de loi. On a fait un peu de grimaces pour mettre hn à cette procédure : mais comme il paraît que j'avais apporté de bonnes nouveHes de mon archevêque, et qu'il m'avait bien recommandé dans ses lettres; comme, d'ailleurs, je suis têtû et que je ne crains pas de parler à n'importe quel grand personnage de l'Église je l'ai emporté. Tu es libre; le cautionnement sera rendu à ton Anglais,

qui est vraiment meilleur que tu ne mérites; et si tu ne te fais plus d'ennemis dans le pays, lu peux y faire quelques économies.

Il m'apprit au^si que ses lettres à lord 13"" et au curé de Frascali, pour retarder mon maiiage, a\aienl été écrites de Rome. C'était la cause du relard tenté en vain par ce dernier, Mon oncle availleu pour motif principal, disait-il, l'inconduite de Daniella.

— Mais on m'avait trompé, se hàta-l-il d'ajouter. L'Anglais m'a rassuré à cet égard; il parait que la fille est honnête, et qu'on m'avait mal parlé d'elle par jdlousie.

Pressé de me dire l'auteur de ces calomnies, il m'avoua avoir reçu à Mers une lettre anonyme où on l'engageait a s'opposer à mon mariage avec une fille intrigante et de mauvaise mœurs.

— Cela, dit-il, m'avait décidé à aller trouver mon archevèquu. Je le priais d'écrire dans ce maudit pays pour empêcher ton mariage. C'est alors qu'il m'a dit : « Pourquoi n'iriez-vous pasĭ J ai justement une communication secrète à adresser à Rome par un nio\en sûr. Vous êtes une personne sûre, vousl — Ahl paidié, oui, que je lui ai répondu: je suis un bonhomme tranquille, mui, et pas curieux de vos manigances de grands seigiieuisl » Ça la lait rire, a Allez-y, m'a-t-il dit, je me charge de vos dépell^es... «Tout de niême, il a mal lait son compte; il croyait, tomme moi que la vie n'était pas chère en Italie, et les hôtels sont des coupe-gorge. Ah ! oui, je me suis mis en colère avec lous ces écurcheurs, les bateliers, les conducteurs, les garçons d'auberge, les aubergistes el les facchunl Bien nommés, ma foil de vrais fatpiïnsl Plus de cent fois par jour j'en ai le sang à la tête. H lnul payer parloul, payer pour visiter les églises, qui sont fermées à clef comme des co1U'b=; payer pour demander sou chemin dans

la rue; payera la douane; t*l* des frais de passe-port 1 et des mendians! C'est honteux, tau*i*

de loqueteux dans les rues et sur les chemins I Si ma paroisse était administrée comme ça, je ne voudrais jamais y remettre les pieds! En voilà un élonnement*l* pour moi, de voir comment les choses se passent ici! Des prêtres qui vont à la comédie, des cardinaux qui donnent le br*is* aux dames pour traverser l'église de Saint-Pierre; et des Vénus, et des Comus, et des Bacchus plein le Vatican! des idoles païennes jusque dans les églises! Encore, si tout ça était joli à regan*Jer*; mais rien*i* c'est affreux*l* Des vieux las de pieres dans les plus beaux quartiers, des statues à qui il manque bras et jambes, un pays à l'abandon, une hrande de Va'udevant, une brenne do Mé/.ièros tout aulour do la ville sainte, des ai^ueducs qui n'amènent plus d'eau, des bœufs desséchés, des hommes (|ui ont lous l'air do brigands, qu'on est toujours à regarder derrière soi s'ils no reviennent pas vous assassiner après vous avoir ôté leur guenille de chapeau; des femmes sales qui ont l'air effronté, par dessus le marché ; des scorpions dans le pain, des cheveux dans la soupe... et quelle soupe! Je n'en voudrais pas chez nous pour laver les sabots de ma jument. Pouah! le vilain pays! Dépêche-toi de me regarder, car tu ne m'y verras pas longtemps, dans ta belle campagne de Rome!

Quand il eut exhalé son dépit, sa fatigue, ses déceptions et ses étonnements, il so senlit plus calme et con^enlit à venir déjeuner à Piccolomini, où lady llarriet nous réclamait. C'était la première fois qu'elle se remettait à table avec la famille, et je trouvai Daniella assise à côté d'elle, Medora entra quand nous pûmes lous pris place, et sa figure, animée par la promenade du malin, prit une expression de fureur quand elle \\'l l'accueil fait à ma

femme. Elle se calma aussitôt, et, après avoir souhaité le bonjour à sa tante, elle se retira chez elle, sous prétexte de migraine, mais bien évidemment pour ne pas manger avec Daniella.

Lady Ilarriet fut admirablement bonne et charmante en cette circonstance. Elle sauva l'impertinence de sa nièce en affirmant que Medora était réellement indisposée; mais elle l'affirma d'un air et d'un ton qui montraient que cette personne injuste et volontaire avait perdu toute influence sur elle, et qu'elle se souciait fort peu de la mécontenter. Elle avait fait improviser à son cuisinier, dès qu'elle avait su, par Daniella, notre mariage, un déjeuner plus recherché qu'à l'ordinaire; et Mariuccia avait couvert de fleurs les assiettes de dessert. C'était, disait lady Ilarriet, tout ce que l'on avait pu faire pour notre repas de noces; et l'abbé Valregui, sans être gourmand, a des habitudes de bien vivre très-contrariées depuis qu'il a quitté son pays; il recouvrera toute sa bonne humeur devant cette table propre et copieusement servie.

La bonne Mariuccia voulut aider dans l'office, bien qu'elle ne se mêle jamais du service de nos Anglais. Cette femme aimable et dévouée était heureuse de regarder, par la porte entrouverte, sa nièce assise à la table des invités. Lord B. l'aperçut au dessert et dit quelques mots à l'oreille de sa femme, qui la fit appeler pour la prier de boire avec elle à la santé des mariés. Elle lui versa elle-même du vin de Grèce dans un verre taillé, et le lui présenta sur une assiette avec force biscuits et confitures. Mariuccia ne l'eut pas invitée à s'asseoir. La conversion de milady ne pouvait aller jusque-là; et en somme, Mariuccia, qui n'était pas attendue à tant d'honneur et qui n'était pas en toilette, n'eut pas accepté avec plaisir de s'arrêter plus longtemps. Elle lit le tour de la table

pour trinciuer avec chacun de nous, embrassa sa nièce avec enthousiasme, et emporta les friandises pour le capucno, ce pauvre idiot de frère qu'elle aime ei qu'elle gâte, tout en disaut qu'il s'est fait moine parco qu'il n'était bon à tien.

Brumières fut aimable aussi. Il improvisa très-heureusement des vers qu'il écrivit au crayon sur le dos d'une assiette, et dans lesquels il vanta à propos le bon cœur et la vive pénétration do la noble dame qui accueillait maternellement la femme de génie, la future grande artiste. Lady Harriet voulut avoir l'explication do cette énigme. Daniella s'y refusait, en riant des exagérations de notre ami; mais celui-ci parla, malgré nous, avec tant defeu, de la voix et delinslincl musical de ma femino, et du grand tarent qu'il m'attribue comme musicien et cominj peintre, que, bon gré ml gré, il nous fallut passer pour îles aigles. Lddy llarriet, prompte à la crédulité età l'engouement, donna d'eaiblée dans ce rêve de nos glorieuses destinées et caressa, en elle-même, celui d'être notre première protectrice. Elle déclara que sa première sortie serait pour venir à Moiidragone entendre chanter Daniella et voir ma peinture.

Elle était viiiblement gaie et heureuse de l'ellorl qu'elle avait fait pour rompre, une lois en passant, avec ses habitudes da convenances et ses préjugés aristocratiques. Je sentais bien que celle rupture ne poinail être de longue durée, et que tout cela elail une petite débauche de bienveillance et de bonté, lavorì=ee par - la solitude de iMascati, les souvenirs de la \ia Auieia, la présence do mon oncle et le plaisir, toujours cher i

LA DANIEL[.A

L'Anglaise en voyage, de faire un peu d'excentricité. Mais, au milieu de ces considérations, j'en appréciais une plus puissante et plus agréable pour moi : c'était le désir de satisfaire le mari si longtemps méconnu et dédaigné. Lady Harriet était véritablement sensible à l'attachement qu'il lui avait prouvé, et si elle doit revenir à ses tristes erreurs sur le compte de cet excellent homme, ce qu'à Dieu ne plaise ! du moins, il aura eu, pendant cette convalescence où la joie de se sentir revivre a disposé Harriet à une appréciation plus équitable, quelques jours de repos et de bonheur.

LU

L'abbé Valreg voulut nous reconduire à Mondragone, pour voir comment nous y étions installés. À l'aspect de cette vaste ruine, son étonnement fut au comble, et, avant que nous eussions traversé le parterre en friche pour le conduire au casino, un nouveau spleen s'était emparé de lui. Il me trouvait de plus en plus fou de préférer cette demeure, selon lui lugubre, et cette vie, qu'il appelait misérable, à celle qu'il pourrait avoir en vivant chez nous, sur mes terres, Daiiella, avec !-a i;aie;é radieuse au milieu de cette solitude, le frappait de stupeur, et il se demandait tantôt si c'était une sainte, tantôt si c'était une maniaque comme moi.

Il causa avec elle et la trouva si croyante, que cette âme, pleine de foi et de feu, lui fit impression, sans qu'il se remît compte de l'ascendant qu'elle prenait sur lui.

— Décidément, me dit-il quand il parla de nous quitter, je crois que tu n'as pas mal choisi. C'est une femme de courage et de principes. Le malheur est que tu vas la gêner, lui mettre en tête

tes idées saugrenues et vouloir en faire une artiste, c'est-à-dire une paresseuse, au lieu d'une bonne ménagère qu'elle pourrait être. Mais tout ça te regarde, et je sais (il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. J'ai fait mon devoir auprès de toi, j'ai rempli ma mission auprès du cardinal Anlonelli, et je m'en vas un peu plus tranquille que je ne suis (larli, et beaucoup plus aise de quitter Rome que je ne l'étais de quitter mon endroit. Il fera chaud quand on [ne rattrapera aux voyages d'agrément ! Allons, tâche de revenir bientôt au pays, à moins que tu ne trouves à faire fortune ici, ce dont je doute bien fort. Mais je comprends aussi que tu doives faire honneur et compagnie à ces Anglais qui t'ont sauvé de la prison, et peut-être de la corde ! Tu méritais bien quelque chose comme ça pour ton peu de cervelle ! C'est égal, les choses ont bien tourné que je ne l'espérais, et je te laisse en assez bonne passe, en t'engageant à montrer aux amis qui te comblent, la reconnaissance que tu leur dois.

Il nous quitta sans nous permettre de l'accompagner au-delà de la porte. Il voulait voir le curé de Frascati et faire notre paix avec lui, comme il l'avait faite à Rome avec les cardinaux. Puis il voulait quitter Rome aussi vite que possible.

« J'y mourrais, disait-il, si j'étais forcé d'y passer un jour de plus. »

Et il était bien évident pour moi qu'avec sa nostalgie si prompte et son franc parler si peu diplomatique, il n'avait rien de mieux à faire que de se presser de partir.

Mondratone, 5 juin.

Je fus, cependant, vivement ému de le perdre sitôt, car il avait été aussi bon que de coutume, et, en outre, d'une douceur et

d'une indulgence dont je n'espérais pas si aisément le retour. Il y avait, dans ce dernier fait, beaucoup du désir de s'en aller, et d'autres raisons qui m'ont été expliquées plus tard.

Nous venons de passer huit jours de délices dans notre solitude. Danielia n'est nullement malade de sa grossesse, et nous avons profité de quelques beaux jours entremêlés de jours de pluie et d'orage, pour aller nous promener ensemble autour des lacs. Je donne la préférence au petit lac Némi, dont le cadre n'est guère plus grandiose que celui du lac Albano, mais dont les rives sont adorablement jolies. Il y avait là, le long d'une coulée de roches sombres, un temple dédié à Diane Nemorina, dont les itinéraires assurent qu'il ne reste aucune trace, un tremblement de terre ayant tout englouti dans le lac. Alors l'énorme fragment sur lequel nous nous sommes assis

serait récemment mis à nu par quelque autre secousse non encore mentionnée. C'est un bloc de construction antique colossale, qui s'est arrêté sur la margelle herbue du petit lac, et qu'un arbre renversé dans l'eau, un arbre également colossal, embrasse, étreint et semble soutenir dans ses racines énormes. L'arbre est bien portant quand même, et trempe sa longue chevelure verdoyante dans le Miroir de Diane, tel est le nom poétique que l'antiquaire a donné à ce diamant d'eau bleuâtre enchâssé dans le roc, dans les fleurs et dans le feuillage.

Couché sur ce gigantesque débris, autour duquel venaient se briser en faibles soupirs les petites lames de l'eau tranquille, je contemplais, heureux et recueilli, la beauté sereine et suave de ma Danielia, assise sur une des branches de l'arbre. Un vent léger faisait passer sur son front les ombres mouvantes du feuillage et les taches d'or du soleil. Puis elle s'étendit à son tour pour se re-

poser de l'ardente chaleur qui nous poursuivait jusque sous cet ombrage séculaire. Sa tête, penchée parmi les roseaux, se trouvait naturellement couronnée comme celle d'une naïade. Sa taille souple a déjà perdu de sa ténuité virginale, et je contemplais, avec une passion pleine d'attendrissement et de respect, ses épaules plus tombantes et sa hanche moins cambrée, légers indices, déjà visibles pour moi, du bonheur que Dieu nous envoie.

J'ai prié dans mon cœur avec une foi ardente, pendant qu'elle dormait là, souriante et comme ravie dans un rêve délicieux. Chaque fois que je la contemple, elle me semble toujours plus belle, et je crois découvrir en elle des trésors de grâces qui m'avaient pas encore été révélés. Peut-être n'est-elle pas belle pour les autres : voilà ce que j'aimerais à me persuader. Je me souviens maintenant avec plaisir d'avoir entendu dire à Medora qu'elle était laide, et à Brumières qu'elle était agréable seulement. Si cette beauté mystérieuse, qui me fascine et m'enivre, n'était visible et appréciable que pour moi, combien je serais fier d'avoir reçu d'en haut le don de la comprendre!

Lune de miel, direz-vous peut-être! Non, non, vie de miel et d'ambrosie pour l'éternité! Tout ce qui peut m'arriver en ce monde n'est rien que le cours inévitable d'une destinée fugitive. La mort même de l'un ne nous en serait que l'accident du voyage sur cette terre d'épreuves plus ou moins dures, car devant l'effroi dont une semblable pensée me glace, je sens lutter une foi, une certitude triomphantes: c'est que je suis déjà bien heureux d'avoir rencontré dans ce monde-ci l'être que je dois retrouver, aimer et posséder après, et toujours et partout. Je ne sais si déjà, dans une existence antérieure, j'ai goûté ce bonheur, ou si je l'ai mérité par une suite d'existences pures et triées. Je ne sais rien

du pissé, bien que parfois mes joies présentes ressemblent à de vagues et do'ix souvenirs; mais l'avenir, l'avenir sans fin, je le porte là dans mon cœur, comme le souille même de ma vie, et je * sens que je ne serai plus jamais seul, parce que je nauiai laniais d'autre amour sur la terre, et que, par là, j'en éternise la sainte possession.

Nous avons parlé de vous au bord de ce beau petit lac, cratère éteint dont les brisures sont devenues de véritables nids de lleurs sauvages. Danielia vous aime et mêle votre nom à ses prières. Elle a compris ce que je commence à comprendre moi-mêiie : c'est qu'en exigeant ma parole de vous écrire ma vie, autant que possible jour par jour et heure par heure, vous m'avez conduit à une Transfonuation sérieuse de mon individualité. Je ne me sens plus le mêiie qu'au temps où j'existais sans savoir pouniuoi ni couunent, perdu dans des rêveries vagues, et craignant toujours d'envisager le but de cette existence; m'ignorant, me négligeant, me dédaignant presque moi-même, et me laissant parfois envahir par ce découragement propre à ceux qui ont besoin d'un idéal que la société ne leur montre et ne leur promet pas. Aujourd'hui je m • sens exister; j'ai fouillé et interrogé, maigre moi, mon |irupre cœur, et je sais qu'il a été, sans peur, sans hé-itation et sans sophisme, droit au but qui lui était ullért pur la Providence : Tutlo per l'amorel

Et je m'inquiéierais, a présent, de la fortune que je n'ai pas, de la répuaiion que je n'aurai peut-être jamais, de la sécurité, des aises, des convenances, de l'opinion, de la mode, de ce que fait et pense et dit le monde à propos du but à poursui\re dans cette vie d'un jour'. Et que m'importe, quanta moi? De temps en temps mes yeux tombent sur des publications nouvelles où je vois l'ex-

pression du désir, du besoin ou du rêve de chacun. Li'uuucoup d'argent! Dans les romans mêmes, ijui sembleraient eue la peinture d'un idéal plus pur que les bulletins financiers des journaux, je vois souvent percer une aspiration impétueuse vers quelque trésor comme celui des grottes de Monte-Cristo. Je ne m'en étonne ni ne m'en scandalise. Je vois bien que, dans une société si incertaine et si irou-

LA DAINELLA

ble'e, dans une Europe qui frémit de crainte et d espoir entre dts lèves do prospérité fabuleuse et des terreurs de cataclysme social univeisel, les iuiaginiillions vives s'élancent, comme fait celle de Brumières, vers ce programme effrayant : Etre riche ou mourir! le crois que c'est là un malheur des temps où nous vivons, et que nous nous donnons un mal terrible [Pour nous bâtir un gros navire, là où nous n'aurions bcioin ([ue d'une pelile nacelle.

Au relour d'une de nos excursions nous avons trouvé Brumières à la porte de Mondragone, tout agilé^ tout transporté, nous attendant pour nous dire son étonnante aventure.

— Voilà, s'écria -t-il, ce qui vient de passer par la tête de Jldorra; un mariage comme le vôtre, un matrimonio segreto, un mariage alla pianeta !

— Et a\ec qui ? lui demanda en souriant Daniella.

— C'est ce que je me suis d'abord demandé à moi-même ; mais j'ai uni par me procurer l'agi éable persuasion que ce serait avec moi.

— ConteZ-nous ta-

— Je ne viens que pour vous le raconter. Sachez donc que, depuis votre mariage bizarre, ma princesse rêve sans cesse à la commodité, à la gaieté, au sans-gêne et à la promptitude d'un pareil moyen pour échapper, en cas de parti pris sur le coïjunga, aux ennuyeuses formalités, aux lenteurs, aux commenaies, aux cérémonies du mariage officiel. Elle dit qu'elle ne se mariera jamais si, entre le oui dit dans un salon et le oui dit à l'autel, elle a quinze jours de réflexion.

— « C'est ce qu'a fort bien senti M. Vaireg, ajoutait-elle. Il a craint les représentations de sa famille et ses propres objections; il a voulu se prendre lui-même par surprise; il m'a donné un exemple à suivre. Il faut que je me marie, c'est décidé; et comme je n'aime personne, je serai à qui voudra. Lien m'aimera passionnément, sans autre espoir que celui de mon amitié, sans autre garantie de bonheur que celle de ma vertu. Ma tante et mon oncle vont s'opposer, comme ils l'ont déjà fait, à ce qu'ils appelleront un coup de tête. Lady Ilarriet, qui s'est si bien trouvée, comme l'on sait, de son mariage d'amour, fait comme le renard de la fable, qui avait la queue COI. née, et ces bons parents, avec leur désir et l'entraînement de faire mon bonheur, ne s'occupent qu'à prolonger indéfiniment mon ennui et leurs tracasseries. Donc, au premier jour, je vas leur dire : « J'épouse Pierre ou Paul. » Ils répondront que ni Pierre ni Paul ne me conviennent, que je suis folle, compliment qu'on m'a déjà fait et qu'il ne me plaît pas d'entendre répéter trop souvent. Donc, au premier refus de leur adhésion au premier

comme le me repi ^~ - , ... - , -

manquées de perdre ma liberté; comme, tout bien considéré, cette liberté en est venue à m'ennuyer tout à fait, me voilà déci-

dée, à me jeter, la tête baissée, comme M. Vaireg, dans

le précipice. , ,

» Je vous demande bien pardon, chers amis, commua Brumières, e vous répéter ces légères paroles. Je sais que vous avez raisonné tout autrement ; mais je n ai eu garde de contredire ma divinité. Les dieux ont toujours raison. J'ai déclaré ma flamme avec une sincère éloquence, et on ne m'a encore dit ni oui ni non ; mais j ai vu que ma passion ne déplaisait pas, qu'on en attendait l'explosion depuis longtemps et (iii'on me permettait d'en dire bien long sans ra'inlenompre. On m'a laissé mettre à genoux, baiser les mains et même un peu les bras Bref j'attends une solution, et j'espere. Faites des vœux avec moi pour que ce mariage déplaie beaucoup a lady Harnet, car si elle cédaît il n'y aurait plus pour Medora le moindre prétexte au mariage clandestin, m le moindre plaisir, puisque c'est l'esprit de contradiction qui la pousse et, qu a cette imauinalion blasée, il faut des luttes. Faute de lul.tes, elle meurt d'ennui, vovez-vous, et j'ai parfois envie de lui dire tout a coup que je ne l'aime nas et qui je ne veux plus me marier. Si j'avais ce courage et cette habileté-là, je suis bien sur qu elle se persuaderait qu'elle est folle de moi, et qu elle m épouserait dans l'espoir de me faire enrager. ^ j .

Celte supposition de lirumières était si bien fondée, que j'eus un moment l'idée do l'v encourager, par le sentiment de ma propre expérience. Certes Medora ne m'a voulu pour mari qu'a cause de mon indilléience. Mais, trop naïf pour donner des conseils de perversité à un ami, j'essayai , au contraire, de lui prouver que, dans de paieilles conditions du hasard et de caprice, son union avec Jledora le rendrait infailliblement trèsmalheureux et quelque peu avili; mais cela fut impossible à lui laire en-

tendre. 11 ne voit dans Uut cela qu'une conquête difficile et rare, une lutte d'orgueil et de finesse, une allaire qui fera Louneur à son habileté et à sa pei'scévérance.

— Vous verrez, dit-il en parlant de lui-même, que le gaillard n'est pas malailloit, et que la grande aventure de sa vie, le roman rcvé, la fortune immense et la femme incomparable seront le prix de sa conûance en sa destinée et en lui-même : Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Bien, bien; j'admets que vous réussirez, que vous aurez cette merveilleuse beauté et cette merveilleuse dut. Après? si l'on vous hait, si l'on vous trompe?

— Al: ! voilà ce que je ne crains guèrel d'abord, parce qu'elle est froide et fière; ensuite, parce que je ne suis pas un sot et que je me ferai aimer d'elle. »

— Laisse-le donc faire, me dit Daniella quand nous fûmes seuls: il ne l'aime pas, il ne veut qu'être riche D'ailleurs, elle se moque do lui comme des autres. Est-ce qu'il est l'ait pour fljtler une vanité comme la sienne ? 11 n'a pas de litre, il monte mal à cheval, il n'a pas de réputation, enfin il n'a rien qui puisse tourner la lêle à une Medora.

— C'est vrai ; mais c'est déjà une vieille fille dont les sens se décident peut-être à parler. Il est très-beau garçon. Elle cherche un esclave, et il saura jouer ce rôle tout le temps qu'il faudra. Il a de l'esprit, un peu de talent, beaucoup d'aplomb...

— Eh bien, qu'elle l'épou.-el que t'importe?

Je vis que la jalousie de Daniella n'était pas si bien passée qu'elle ne fût prête à se rallumer au moindre soupçon. Je la cal-

mai en lui disant que je m'intéressais à Brumières et nullement à Medora.

Le lendemain, j'eus une conversation très-vive avec lord B"*, qui, de temps en temps, vient nous voir le matin. Imaginezvous que lady Harriet s'est mis en tête de doter Daniella; qu'elle a entretenu l'abbé Vaireg de ce projet et que c'est là la cause de son subit apaisement. Les papiers au moyen desquels je peux faire légaliser mon mariage sont arrivés, et je dois 1119 rendre demain à Home avec Daniella et mes témoins pour remplir cette formalité devant le consul de ma nation. Lady Harriet veut, en cette circonstance, constituer à ma femme une dot de cent mille francs, et il a fallu presque me lâcher |iour me soustraire à cette libéralité. Lord B"* comprend trèsbien que je répugne à recevoir de l'argent en récompense d'un acte d'humanité aussi simple que celui de la via Aurélia. Il convient qu'en me tenant caché pour voir tranquillement accomplir un vol et peut-être un meurtre, j'eusse été un lâche, et qu'il ne résulte pas de mon manque de lâcheté que l'on ma doive un salaire. Il reconnaît aussi qu'en venant soigner sa femme et en lui disant avec esprit et douceur des choses qui l'ont émue et persuadée jusqu'à ramener un peu de calme et de bonheur dans son ménage, ma Daniella n'a fait qu'obéir à une belle et bonne inspiration de sa nature, et que tout cela se paye. avec le ccBur, non avec la bourse.

Mais lady Hai riet l'eut, et milord est bien embarrassé pour la contredire. Je veux être pendu s'il n'est pas redevenu amoureux de sa femme, et même plus qu'il ne l'a jamais été, car il avait toujours résisté à son influinice quand elle était mauvaise, et aujourd'hui il la subit aveuglément. Jadis il disait . « Je l'aime, bien

qu'elle se trompe ; » maintenant il semble dire qu'elle ne peut pas se tromper.

L'excellente dame comprend si peu que je sois humilié de ses bienfaits, qu'elle aura un véritable chagrin, qu'elle sera humiliée elle-même, si je les repousse, et son mari ne sait comment s'y prendre pour lui porter ma réponse. Il a fallu transiger : il ne sera pas fait d'acte, Daniella recevra un portefeuille, et mylord voudra bien le reprendre sans récipissé, en disant à sa leinmo que nous l'avons prié d'être notre dépositaire.

Daniella, présente à cette discussion, a eu la générosité et la délicatesse de dire comme moi. Pourtant elle m'a fait quelques reproches ensuite. Elle a déjà l'instinct passionné de la maternité, et elle trouve que nous n'avons pas le droit de refuser ce qui assurerait à ses yeux l'indépendance et le bien-être de notre enfant dans l'avenir. Elle comprenait que nous ne dûssions rien accepter de Medora; mais elle n'a pas les mêmes scrupules vis-à-vis de lady Harriet, qui a toujours été bonne pour elle et devant qui elle ne s'est jamais sentie humiliée.

J'ai eu quelque peine à lui persuader que ce serait peut-être un malheur pour notre enfant de naître avec un héritage assuré, relativement trop brillant pour la condition où je voulais l'élever. C'a été déjà une sorte de malheur pour moi d'avoir un petit patrimoine, puisqu'en considération de l'oisiveté où j'avais le droit de vivre, l'abbé Vaireg ne m'a rien fait apprendre tant que j'ai été sous sa tutelle. Si je n'avais pas aimé la lecture, je serais devenu idiot, et si je n'avais pas eu ensuite un certain courage, je ne me serais pas mis à même d'avoir un état.

— Ta crainte d'avoir un enfant riche vient, me t'lisait-elle., de l'eidurcissement n'intelligence de ton oncle. Il a voulu le iciulro esclave de ton petit capital, et tu as pris en aversion un moyen de liberté dont on voulait te faire une chaîne ; mais

LA DANIËLLA

nous élèverons nos enfants tout autrement : nous leur dirons...

— Nous leur dirons, malgré nous, la vérité. On ne peut pas * se résoudre à tromper ses enfants, même pour leur bien. Et,

quand ils auront ces distractions et ces langueurs de l'enfance qu'il faut combattre doucement, mais sans se lasser, nous céderons, nous aurons peur de les contrarier, de les fatiguer, nous en ferons des indolents et des oisifs. Alors ils auront d'autres goûts que ceux de la frugalité et d'autres besoins que ceux de l'âme. Ils se trouveront pauvres, car cent mille francs, sachiez-le, ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer pour ceux qui ne les ont pas acquis par leur travail, et qui n'ont rien à faire que de les dépenser.

Daniella s'assit dans un coin et pleura.

— Pourquoi pleures-tu? lui dis-je en l'embrasant.

— Parce que tu as raison, répondit-elle. Tu m'as fait songer à la nécessité de contrarier notre bien-aimé, notre enfant, notre trésor, notre lout\ et voilà que nous commençons avant qu'il soit né! Mais c'est égal: il le faut! Tu m'apprendras à l'aimer sagement, à regarder ta flerlo, ton honneur et ton courage comme le plus bel héritage à lui laisser. Allons, n'y pensons plus. Voilà deux fois que je suis riche, et deux fois (que tu me fais comprendre que toute ma fortune est dans notre amour.

Lin

Mon3ragone, 7 juin.

Nous avons été hier à Romo, et nous voilà mariés indissolublement. Par surcroit de bonheur, j'ai une commande. Le rêve de la .Mariuccia s'ist réalisé. La princesse B" , s'étant fait raconter toute notre histoire et me voyant enQn à l'abri de toute périécution, m'a demandé d'aller la voir avec ma femme, à laquelle elle a fait l'accueil le plus gracieux. Nous sortions du consulat, et je venais d'échapper à l'acte par lequel lady Hjnet voulait nous enrichir. La Providence nous envoyait donc un soudain dédommagement et comme une récompense de notre confiance en elle. La princesse a vu une pochade de moi que j'avais laissée emporter par Brumières, et que celui-ci a eu l'obligeante idée de faire mettre, à mon insu, sous les yeux de l'illustre propriétaire de Mondragone. C'était précisément un projet de fresque, un entrelacement rie fleurs, de fruits et d entants, pour un joli petit plafond de salle de bain projetée et déjà mise, l'année? dernière, en état de recevoir nnc décoration quelconque. La forme élégante de cette petite pièce m'avait frappé, et, dans un moment de loisir, j'avais jeté mon idée sur du papier à aquarelle. Il paraît que cette idée a plu. On me charge de l'exécuter, et on me fournira un aide pour m'allérmir dans ma connaissance, un peu incomplète, des procédés de la (r ' [ue. Si l'on. est content de mon travail, cl que je ne désire pas quitter le pays, on me confiera d'autres décorations dans le palais, et on fera arranger alors le casino, pour me mettre, avec ma famille, à l'abri du froid en hiver. C'est la seule occasion où l'on ait paru songer à envoyer de nouveau des maçons et des charpentiers dans ce palais toujours en ruine, dont on s'occupe, avant tout, d'enjoliver les boudoirs. 11 est question de trois mille

francs pour mon travail de la saison, et il me semble que c'est déjà bien joli pour un commençant de mon importance.

Et maintenant, me voilà devant ma composition, prenant des mesures et débrouillant mon premier travail, afin d'entrer dans un rêve délicieux. Tous ces Amorini, que je vais faire les plus beaux possibles, auront certainement un air de lamille. Us ressembleront tous à Daniella, laquelle veut déjà choisir celui qui lui plaira le mieux, pour le regarder dit-elle, à toute heure, et pour que ses traits passent, de son âme, sur le visage de son enfant.

Lady B^{'''} se trouve si bien du séjour de Frascati, qu'elle songe à y acheter une villa, afin d'y revenir tous les ans, et qu'elle prend des arrangements pour passer tout l'été, soit dans sa propriété future, soit à Piccolomini, qu'elle parle de meubler convenablement. Le bon accord semble vouloir durer entre elle et son mari. Je crois qu'elle s'est aperçue de ce fait bizarre, qu'après vingt ans de mariage fort maussade lord B^{''*} entré dans une véritable lune de miel, et la satisfaction d'inspirer de l'amour dans son arrière-saison flatte réellement l'amour-propre de cette bonne et vertueuse dame. Elle a pris, avec son époux, des manières de pudique chatterie, et des embarras de jeune personne, et des coquetteries prudes qui seraient trèsamusantes à observer; mais la Medora raille tout cela avec tant

d'aigreur que nous; nous abstenons même d'en sourire, Daniella et moi.

Ce réveil du vieux cupidon préposé à la gouverne du ménage B^{''**}; cette réclamation de milady, qui en cachette de son lord teint ses cheveux un peu blanchis par la maladie qu'elle vient de guérir; la jalousie de Felipone, qui commence, dit-on, à faire des scènes

de passion à sa perfide Vincenza ; notre bonheur, a nous autres solitaires do Mondragone; le printemps, les oiseaux, l'éloquence de Bruir.ières, que sait-on? tout et rien, ont inspiré enfin à Medora une sorte de goût (lour son cavalier servant; et le (jaillard, comme il s'intitule lui-même, a eu l'adresse de rendre lady Ilariet assez contraire à ses espérances, ce qui leur donne plus d'assiette. En réalité, lady B*" trouve, avec raison, que sa nièce, use trop de la liberté accordée aux demoiselles anglaises et que celte succession de soupirants encouragés et éconduits commence à compromettre la dignité d'une tante et la bonne renommée nécessaire à une lille à marier. KHe tiendrait à honneur de lui faire faire un mariage convenable, à son point de vue, si elle avait le droit de chasser Brumières de Piccolomini, et elle l'eût déjà fait. Il senl très-bien qu'on l'admet à contre-cœur au rez-de-chaussée, et il s'en réjouit. Il aspire au moment où on lui lormeia la porte du salon au nez. Ce jour-là Medora sera décidée à être madame de Brumières, car noire ami a découvert, ou a bien voulu nous révéler, qu'il avait quelques petits aïeux en réserve pour laciliter son établissement.

Dans tout cela, nous cherchons Tartaglia sans retrouver sa trace. Le secours important qu'il nous a donné pour notre mariage, revirement inattendu de ses idées au sujet de mou union avec Jledora, l'emploi de son temps depuis sa disparition do Mondragone, rien ne nous a été expliqué. Après nous être apjiaru comme un revenant dans l'église de Frascati, il s'est évanoui comme une ombre avant (jue nous ayons pu le remercier. Felipojie prétend n'en savoir pas plus que nous sur son compte. Il nous a raconté qu'il s'était assuré d'abord, pour nous servir de témoin, Simone di Jllallia, traiteur de la Campana un de ses amis, habituellement ivre de la veille, et par conse- ;iuent incapable de ré-

fléchir aux conséquences d'une brouille avec le curé; mais, au moment de se mettre en roule, mailre Simone s'était ravisé prudemment, prouvant par la, disait Felipone, qu'il portait mieux son viu que celui des aunes. Si bien que notre ami le fermier s'Hait vu très en peine pendant quelques instants, et sur le point de nous faire abandonner l'enlreprise pour ce joui'-là, lor^^que Tartaglia, déguisé en berger de la montagne, s'était trouve comme tombe du ciel au coin de la rue. Il avait accepté l'oll're de nous assister, sans hésitation, disant qu'il m'aimait trop pour ne pas consentir à empirer ses relations déjà tres-mauvaises avec l'autorité. Felipone n'avait pas eu le temps de lui en demander davantage. La cloche de l'église était en branle.

Onofrio, que nous allons voir de temps en temps, nous a dit l'avoir vu rôder, le soir de ce jour-là, autour de iusculum ; il ne l'a pas aperçu depuis.

15j.aia, MoadiaGOao.

Nous l'avons enfin retrouvé, mêlé aux nouveaux événements que j'ai à vous raconter.

Ilfut décidé, le 8 de ce mois, que miss Medora épouserait M. de Brumières à la chasuble. Vo;ci ce qui s'était passé pour amener celle résolution : autorisé à faire sa demande à lady Harriel pour un mariage en règle, Brumières s'était arrangé pour déplaire, et pour s'entendre dire devant Medora, jusqu'à railleuse et comme prête à se dédire s'il était agréé, des choses assez blessantes, telles que: u J'espère que ma nièce réfléchira. — Je n'ai aucun autre droit sur elle que celui de l'inlérêt que je lui porte; mais si elle m'accordait la moindre autorité, j'en userais pour la détourner de

vous, qui n'avez pas les opinions et les sentiments du monde où elle est appelée à vivre. »

Il faut vous dire que Brumières, qui n'a aucune espèce d'opinions, s'était posé, ce jour-là, en homme très-avancé et même beaucoup trop avancé, en présence de lady B^{'''}, et que iMedora, qui, en fait d'indifférence absolue sur toute matière politique, est absolument dans le même cas que son adorateur, avait trouvé neuf et divertissant d'être excessivement philosophe, en paroles, à son exemple.

La chose prévue arriva : lady Harriet fut scandalisée, et Medora se déclara victime persécutée. Jour et heure furent pris pour l'union clandestine. Seulement, elle jugea à propos de Ida-t une légère modification au programme dont Daniella lui avait

114

LÀ DA.NifcH.A

Ersi-ard^S Hle décida qu'on se marierait à Uocca-di-Papa, où elle coïnciderait pas, et les premiers jours de son mariage.

C'est, dit-il, la règle. Brumières ne annonça le bonheur et la gloire, et même il eut la fantaisie d'en avoir pour un de ses lémoins, faveur dont je le remerciai naïvement, ne voulant rien faire qui put être désagréable à

lady B^{'''}.

C'est à Rocca-di-Papa précisément que nous reçûmes cette confiance en y rejoignant le futur. U s'y était rendu pour examiner la localité. Nous avions été là, nous autres, pour nous promener, et moi surtout pour regarder des enfants, car ils vivent en

(as dans cette petite ville, et ils y sont à peu près nus en cette saison. On y peut donc étudier leurs mouvements dans toute la liberté de la nature. _ .

Je n'ai rien vu d'aussi étrange et d'aussi pittoresque, en fait de construction, que cette bourgade de Rocca-di-Papa. Je vous ai décrit la gorge sauvagée meublée d'une sorte de forêt vierge qui occupe le fond du précipice (Ici buco. Nous avons laissé ce désert sur noire cauchemal suivi le chemin plus large et plus doux qui à travers les bois de châtaigniers, monte vers la ville. Daniella l'on passant auprès des trois pierres, détourna la tête pour ne pas voir l'endroit du fourré où elle m'avait surpris avec l'idoia. Ce lieu lui rappelait le seul chagrin que nous nous sommes causé l'un à l'autre.

Rocca-di-Papa est un concc volcanique couvert de maisons superposées jusqu'au faite, qui se termine par un vieux fort ruiné Les caves d'une zone d'habitations s'appuient sur les créniers de l'autre ; les maisons se tombent continuellement sur le dos; le moindre vent fait pleuvoir des tuiles et craquer des supports Les rues, peu à peu verticales, finissent par des escaliers qui Onissent eux-mêmes par des blocs de lave supportant une ruine difficile à aborder, et flanquée d'un vieil arbre qui se penche sur la ville, comme une bannière à la pointe d'un

clocher. ,,,.,• i i

Tout cela est vieux, crevassé, déjeté et noir comme la lave dont est sorti ce réceptacle de misère et de malpropiété. Mais, vous savez tout cela est superbe pour un peintre. Le soleil et l'ombre se heurtent vivement sur des angles de rochers qui percent de toutes parts à travers les maisons, sur des façades qui se

penchent l'une contre l'autre, et tout à coup se tournent le dos pour obéir aux mouvements du sol âpre et tourmenté, lui les supporte, les presse et les sépare. Comme dans les faubourgs de Gènes, des arceaux rampants reuent de temps en temps les deux côtés de la rue étroite, et ces ponts servent eux-mêmes de rues aux habitants du quartier supérieur.

Tout est donc précipice dans cette ville folle, refuge désespéré des temps de guerre, cherché dans le lieu le plus incommode et le plus impossible qui se puisse imaginer. Les collines de la steppe de Rome sont bordées, en plusieurs endroits, de ces petits cratères pointus, qui ont tous leur pelil fort démantelé et leur petite ville en pain de sucre, s'écroulant et se relevant sans cesse, grâce à l'acabnement de l'habitude et à l'amour

du clocher. ., ., ., •, ., ., i

Cette obstination s'explique par le bon air et la belle vue. Mais cette vue est achetée au prix d'un vertige perpétuel, et cet air est vicié par l'excès de salel et de bêtises. Femmes, enfants, vieillards, cochons et poules grouillent pêle-mêle sur le fumier. Ceci fait des croupes bien pittoresques, et ces pauvres (non !) nus au vent et au soleil, sont souvent beaux comme des Amours. Mais cela serre le cœur quand même. Je crois d'ailleurs que je ne m'habituerai jamais à les voir courir sur ces abîmes. L'incurie des mères, qui laissent leurs petits, à une âtre d'un an, marcher et rouler comme ils peuvent sur ces talus effrayants, est quelque chose d'inouï qui m'a semblé honnible. J'ai demandé s'il n'arrivait pas souvent des accidents.

— Oui m'a-t-on répondu avec tranquillité, il se tue beaucoup d'enfants et même de grandes personnes. Que voulez-vous In

ville eM dang-reusel .

.l'entrai dans' une des plus pauvres maisons pour me faire une idée de l'existence de ces ôlres. Je fus surpris de la quantité de provisions et d'ustensiles enlassés dans ce bouge inlecl. Jarres el tonneaux pleins de pois, de châtaignes, de grains et (le iruils secs ; solives garnies de maïs, d'oignons, de fromages, rl(>vianfle de porc salé; vases de Icrre^ de bois et de faïence; lii'ff.' dans le cuvier de lessive ; lil^ énormes; images de dévotion, chapelets bénits statuettes et reliq laires, tout était pèle ■ môle et si encombré, qu'autour de la cliemiué.e, de la lable el des lits il y avait à peine moyen de poser les pie Is et de passer les épaules sans fouler où renverser quelque chose.

Cette abondance en désordre, couverte de crasse ei. de ver-
'inine me donna à penser. Ces gens sonl donc pourvus de tout
ce iuu'i est nécessaire à la vie; le sol est fertile, et ils possèdent
flix lois plus d'aliments et de meubles que la plupart
dosjourna-

liers de mon pays, dont les maisonnettes, propres et bien
rin)s;ée.«, ne se remplissent jamais (^uedacé <\^ est Stricte-
ment nécessaire au jour le jour. Chez nous, le pauvre n'n pas de
pi-ovlsion.s dan< les mnuvai<esannées; il travaille pour le pain
du lendemain, il cvui.-ipics le fagot de la veillée, la fpmme lavo
■i racronim'Mle ?ans ces-e les pauvres vêlements dp U famille.
ici, il n'y a point de mauvaises années; on recueille et ou enlasse,
jusque sur son oreiller, des denrées variées; on engraisse desani-
maux domestiques jusque sous son lit; on paye des journaliers
pour cultiver la terre, et on ne raccommodepas les bardes; on no

travaille pas, on se laisse dévorer par la vermine; on se vautre au soleil et on tend la main aux passants: voilà l'existence des localités fertiles et saines. D'où vient?

Vous répondrez; moi, je reprends mon récit. Nous sortîmes de la ville, non sans peine, par une ruelle étroite, rapide et glissante d'eau de fumier, où passait une caravane de mulets chargés de genêts qui ne laissaient pas de place aux passants, et qui ne pouvaient s'arrêter à la descente. Nous avions hâte de fuir ce taudis navrant d'où, cependant, par la fenêtre de toute barajuo immonde, l'œil plonge sur des abîmes de verdure splendide, sur les brillants petits lacs, sur les ravins délicieux et sur les immenses horizons de montagnes d'opale. Nous marchâmes tout au plus dix minutes, et nous atteignîmes la source dei buco.

C'est une fontaine abondante qui s'épanche dans de grandes auges de pierre blanche, lavoir pittoresque dans les rochers, ■■■ir des cimes sauvages. Les eaux s'échappent en nombreux filets qui bouillonnent sur un sol de roche ondulée, et vont, à quelques pas delà, se réunir et s'engouffrer dans le buco. Nous étions sur les plateaux qui forment de immenses terrasses entre les monts Albains et les monts Tusculans, non loin du prétendu camp d'Annibal. Sous nos pieds, dans la fêlure gigantesque du mur de roches que nous tâchions en vain de côtoyer, tombait la cascade et se dressaient les créneaux brisés de la petite tour où j'ai passé des heures si heureuses et si tristes. Il n'y a là de frayeur qu'un sentier étroit. Je ne voulus pas laisser Daniella se hasarder. Je m'assurai que, d'en haut comme d'en bas, la belle cascade fantastique et ma tour sont à peu près impossibles à voir sans se casser le cou. Les formes étranges de ces plateaux, rehaussés de cônes aigus ou tronqués, et les formidables brisures de leurs flancs es-

carpés attestent les convulsions violentes des âges volcaniques. Sur un de ces plateaux, où un vent frais souillait avec impétuosité dans sa chevelure, Daniella ramassa pour vous des gentianes d'un bleu veiné de rose et de petites jacinthes sauvages qui sont des plantes adorable* de forme et de couleurs, mais dont malheureusement vous n'aurez que les squelettes.

Daniella était triste en cueillant ces fleurs et en regardant l'âpre paysage qui nous environnait: des plaines incultes, des laillis impraticables, des ruisseaux sans cours, formant maïécage jusque sur les cimes battues du vent ; tout cela s'étendant, d'un côté jusqu'à Monte Cervo {nions Albanusi, de l'autre jusqu'au revers de l'ar.t de Tusculum, qui vu de la hauteur, se trouvait beaucoup plus près que, de mon refuge dans le précipice, je ne l'avais imaginé.

— Alions-nous en, me dit Daniella ; mon corps et mon âme se refroidissent ici. Le bruit de cette cascade me fait mal. Tu n'as pas voulu me laisser apercevoir la tour maudite, et tu as bien foiré: je sens que je ne la reverrai jamais sans remords.

— Et moi j'aime quand même cette cascade qui chantait pendant ton sommeil, et cette ruine où, après tant d'heures d'inquiétude et de chagrin mortel, je t'ai enfin pressée dans mes bras et endormie sur mon cœur.

— Tu ne te souviens donc plus que j'ai été injuste, violente, folle et cruelle? C'est là le seul crime de ma vie, mais il est grand et il me fait trembler de froid quand j'y pense. Tu sais bien ce que je disais dans nos premiers jours de Mondragone : Dieu, que j'ai offensé quand je me suis donnée à toi sans sa permission, me punira; et il m'a punie plus sévèrement que je ne l'avais prévu. Une

j'aie été séparée do toi, mallrailép, insultée, battue, volée el tout cela avec de mortelles inquiétudes sur ton compte, je m'y attendais presque. La conscience de mon péché m'en donnait comme un avertisseiiienl; mais que, le premier jour où j'ai été réunie à loi, un jour que j'aurais dû pa^se^ en prières el à tes genoux pour adoier el remercier Dirii j'uic été coupable envers toi, que je t'aie odïeiisemenl lait soutfrirl... voilà un jour de l'enfer qui m'a été imposé, et quand je me souviens de mon délire, je me sens un vertige comme :-i le démon me serrait la gor^e el me tenaillait le cœur en me criant: « Ce n'est pas la seule fois que je t'aurai en ma puissance; je revien drai, el tu recomnienci rasl » o mon Dieu, mon Uicu! s'écria ma pauvre Daniella avec px<ilialion, faites que je ne recommence pas I faiies-nioi mourir plutùl que de me laisser vivre pour le malheur de ce que j'aime!

Je la consolai en lui piraiïl qu'elle pouvait retomber dans sa jalousie, sans danger désormais.

LA DANIELLA

— C'est ma faute, lui dis-jë si, fous dedx, nous avons tnnl souffert. J'ai été surpris par la douleur, j'ai manqué de foi el de force. J'aurais dû trouver des parnlos et des caresses poule détrnnippr et te rassurer, des formules sacrées pour clia<ser ton démon. J'étais fatigué et malade; et puis j'avais en moimènip. dans ce triste lieu, des pensées sinislres et lâches. J'avais boudé la providence comme un sol enfant boude sa mère. Je m'étais révolté contre les heures qui ne march;iiient pas assez vite; j'avais été fou! Je méritais donc uno punition et je l'ai fubie. A présent je n'en crains plus d'autre, j" n'en mériterai plus. Noire amour nous sanctifiera et chassera le mauvais esprit qui rôde autour des cœurs heureux. Nous ferons de notre passion une religion et une vertu. N'est-ce

pas déjà fait"? N'ai-je pas été bien inspiré fie braver pour toi tous les reproches eldo briser tous les obstacles, de refuser les dons delà richesse et do vouloir être tout pour toi, à moi tout seul? Tu vois bien que Dieu nous pardonne et nous bénit, puisque je suis sorti do tous mes dangers, et que tout ce que j'ai deinimdé au ciel se réalise: toi. un enfant, du travail el de la dignité

Elle essuya ses larmes, et, gagnée par ma fui, elle remercia Dieu avec enthousiasme.

Non, je ne crois pas qu'elle redevienne le jouet de la violence de ses instincts. Jo lui ai dit ce que je pense; je no la crains pas, cette femme que j'adore. Je sens que je l'amènerai doucement à combattre l'impéiunsilé de ses premières impressions, et que je lui apprendrai à èlre heureuse.

Nous nous remettions en roule pour Tusculum lorsque Brumières cria après nous et accourut pour nous accompagner, en nous faisant pari de son t.iomphp.

Il venait de Rocca-di-Papa, où il avait trouvé des témoins el pris connaissance des circonstances nécessaires au succès de son entreprise. Quand il eut bien bavardé, il s'aperçut qu'il me mettait dans une situation délicate : il me fallait, où abuser de sa confiance, ou tromper lord el lady B'" dans le cas où, ayant quelque soupçon, ils me questionneraient. Jo résolu de' no

fias les voir ce jour-là et de rentrer tard à Mondragouo, pour e ras où milord viendrait m'y rendre visite dans l'aprèsmidi.

— Puisque vous retournez par ce côté-ci de Tusculum, dit Brumières (el cela me paraît en effet le plus court}, je vais avec vous.

Il fut convenu qu'il nous laisserait chez Onofrio; mais, quand nous enlr;âraes chez le berger, ia curiosité de voir le petit musée qu'il s'est fait dans son paillis le retint. Brumières est flâneur, comme le sont les caractères enjoués et communicatifs.

Nous étions là depuis un quart d'heure lorsque je m'entendis appeler du dehors. Je sortis, croyant reconnai-lre la voix de Feh-pone. C'était lui, en effet, armé de son fusil, suivi de deux chiens de chasse et portant quelques perdris dans sa gibecière.

— Avec qui ôtes-vous là-dedans ? me demanda-t-il en me raontranl la cabane.

— Avec ma femme et Brumières. Pourquoi n'entrez-vous pas ?

— Je vais entrer. Je n'étais pas sûr que ce ne fût pas un étranger, et, vous savez, on est sot, ou est timide !

— Vous, timide?

— Jlais oui, avec les gens que je ne connais pas.

— l'h bien, vous connaissez Brumières, venez I

— Oh 1 certainement je le connais: un bon enfantj un charmant garçon !

Je le regardai pour voir s'il n'y avait pas d'amerlume dans cet flogé. La figure ronde et placide du fermier témoignait de la plus entière candeur.

Je pensai que la Vincenza avait, en femme supérieure qu'elle est dans l'ail du mensonge, endormi les soupçons de son mari, el je retournai vers la cabane, croyant que Felipone me suivait; mais il me rappela.

— Attendez donc, me dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. Appelez donc ma filleule, ça la regarde aussi.

J'appelai Daniella, qui fit quelques pas vers nous. En ce moment Onofrio était dehors aussi, occupé, à quelque distance, à penser un de ses chiens mordu par une vipère. Brumières était

sur le seuil, regardant avec intérêt une ^itia étrusque d'une grande beauté.

Daniella regarda Filipone, répondit avec calme :

— J'y vais.

Et, m'appelant:

— Je ne peux pas marcher, s'écria-t-elle, une épine vient d'entrer dans mon soulier, et je n'ose faire un pas de crainte de l'enfoncer.

Je volai à son secours.

— Baisse-toi, me dit-elle tout bas, et fais semblant de chercher. Il n'y a pas d'épine à mon pied, mais il y a là, devant nous, mon parrain qui veut tuer M. Brumières.

— Tu rêves ! Il est aussi tranquille et aussi gai que de coutume.

— Non ! Je te jure. Je l'observe depuis un moment, il veut nous éloigner d'ici. Tu vas voir qu'il nous fera un comte pour nous renvoyer.

— Eh bien, que faire?

Ne pas le perdre de vue et nous placer toujours entre lui et son but. Reste là, toi, ne quille pas ce pauvre garçon d'un pa>. Mon parrain l'aiuio et ne tirera pas au risque de te blesser. Moi, je tâcherai de le distraire, s-i c'est une mauvaise pensée qui vient de le surprendre, ou de le confesser et de le convertir, si c'est un parti pris d'avance.

Je ne croyais nullement au danger que supposait Daniella; je suivis néanmoins son conseil Jo m'approchai de Bramière, tandis qu'elle allait rejoindre Felipone, lequel, appuyé sur son long fusil, nous attendait d'un air calme, avec son éternel souririre aux deux coins d'une lèvre épaisse et vermeille.

— Voilà un bijou admirable, me dit Brumières, que je m'arrangeais pour masquer comme par hasard. Regardez comme cette petite tête do bélier est ciselée, el comme ces ornements de filigrane sont sobres et bien placés. Il est impossible que ce berger sache le prix d'une pareille chose, el il faut que vous m'aidiez à lui acheter ça, pas trop cher. Ce sera mon cadeau de noces pour demain, en attendant que je puisse faire mieux.

Jo m'approchai avec lui d'Onofrio, non pour aider à tromper celui-ci, mais pour continuer à interposer ma personne entre Brumières et Felipone. Onofrio est d'une probité rigide, ce qui ne veut pas dire qu'il ait un désintéressement aveugle et qu'il soit facile de le tromper. Brumières, en brocanteur exercé, lui demanda négligemment si c'était là une véritable antique, feignit de croire que cela pouvait être une imitation en or do Naples, comme il s'en fait beaucoup, ajouta que ces imilHlions lui plaisaient d'ailleurs autant que les originaux, et que, copie ou non, il en of-frait deux écus romains, voulant bien payer un brave homme instruit el hospitalier.

A cette proposition, la figure douce du berger prit une e.xpression de mépris austère.

Vous êtes un enfant, dit-il; rendez-moi ça. Ce n'est pas pour les gens qui no s'y connaissent pas, c'est pour les artistes.

Brumières, un peu piqué, s'obstina a dire qu'il était à pou près impossible de distinguer une copie bien faite d'un original,

— Je ne suis pas orfèvre, répondit froidement Onofrio ; je suis berger. Je no fais pas de bijoux, j'en trouve. Je n'ai jamais été dans les boutiques de Naples; je retourne et fouille les pierres de Tusculum. Ce n'est pas à moi que vous persuaderez que j'ai acheté ou fabriqué cette agrafe.

— Un voyageur peut l'avoir achetée à Florence ou à Naples, et l'avoir perdue à Tusculum.

— Comme vous voudrezl dit le berger en reprenant le bijou avec un profond dédain.

Brumières l'avait blessé, non-seulement dans sa probité, mais encore dans son amour-propre d'antiquaire. Je regardai du côté de Felipone, qui marchaita quelque distance avec Daniella. Je me disais qu'en cas de mauvais dez^ein de la part (lu mari de Vincenza, ce ne serait probablement pas Onolrio qui porterait grand secours à l'imprudent Brumières.

Ce dernier, qui n'avait rien à offrir à^a fiancée, el qui Irouvait-la la seule occasion de lui faire un présent, s'obslina à marchander el offrit jusqu'à deux cents francs do la brocha étrusque.

— Non, lui dit Onofrio; je ne la dor.nerais pas à M. Valreg pour ce prix-là; porir vous, ce sera cinq cents lianes.

— Merci do la préférence! s'écria Brumières. Vous m'en voulez donc?

— Vous ave?, voulu me tromper, je vous rançonne.

— Allez au diable I

— Prenez garde d'y aller avant moi, signoret

L'accent de cette réponse fut si nicirqué, relativement au flegme ordinaire d'Onofrio, que je commençai à croire Brumières en danger.

LA UAI MELLA

- — Allons-nous-en, lui dis-je à voix basse; il ne fait peutêtre pas bon pour \mis ici. Il me regarda avec éionnement, et je lui fis part de mes doutes.

Il n'en tint pas s:rand compte.

— Je sais par Vincenza, dit-il, que son mari, pour la première fois de sa vie, commence à la soupçonner; mais c'est lord B"" qu'il accuse de vouloir la séduire, parce que ie brave Anglais, reconnaissant des soins donnés par elle à lady llarriet, lui â fait de trop riches présents. Voilà ce que c'est que d'ôlre opulent et généreux. Moi qui, pour vingt-quatre heures encore, suis gueuxcomme un peintre, je ne cours pas le i i^que d'être accusé d'acheter le cœur des femmes à prix d'or. .Mais voyons, 710US perdons le temps; voulez-vous me rendre un service? J^larchandez et achetez pour moi ce bijou. 11 me le faut à tout prix.

— Onofrio ne le livrera pas sans argent comptant, même à moi son ami, car il voit bien que ce n'est pas moi qui achète, et je pré-

sume que, pas plus que moi, vous n'avez deux ou trois cents francs sur vous?

— Certes; non, mais je courrai à Frascati chercher l'argent.

— C'est inutile, venez jusqu'à Mondragone et prions Onofrio de nous suivre; je le payerai.

Onofrio me céda la broche pour trois cents francs, mais il refusa de venir se faire pavera Mondragone. Il ne pouvait pas s'absenter. Les autres paillis étaient trop éloignés, aucun berger ne pouvait venir surveiller ses bêtes et sa demeure. (Juand il s'absentait, il prenait ses arrangements dès la veille. Il nous offrait d'apporter le bijou le lendemain soir. C'était trop tard pour Brumières. J'imaginai de prier Felipone, qui s'était rapproché de nous, de garder le paillis jusqu'au retour du berger. C'était l'affaire d'une heure au plus. De cette manière je séparais les deux rivaux, et j'emmenais Bruuiières.

Felipone répondit courtoisement qu'en toute autre circonstance il se ferait un plaisir d'obliger M. Brumières, mais il était forcé de rentrer de suite à Mondragone.

— Daniella sait qu'il le faut, me dit-il ; vous n'avez pas voulu écouter ce que j'avais à vous dire là-dessus, mais elle vous en fera part.

En toute autre circonstance, comme disait Felipone, il eût été tout naturel de demander à celui-ci de répondre pour nous du paiement afin que Brumières put emperler le bijou ; mais je ne pus surmonter la répugnance que j'éprouvais à demander au fermier l'ombre d'un service d'argent pour l'homme qui le trahissait,

et Brumières lui-même, malgré son assurance ordinaire, ne s'en sentit pas le courage.

Il y avait, d'ailleurs, quelque chose de trop significatif, de la part "d'un homme aussi obligeant et aussi prévenant que Felipone à ne pas proposer, même à moi, sa garantie.]

— Eh bien, allons chez vous, me dit Bruinières. Vous me j prêterez, et je reviendrai payer. Je serai encore de retour à Frascati avant la nuit.

Je crus remarquer un sourire particulier sur les lèvres retroussées du fermier; mais, sur une ligure où l'enjouement est comme une contraction nerveuse habituelle, il est très-difficile de saisir un mouvement de l'âme.

Nous réprimés le chemin de Mondragone, Daniella, Brumières et moi. Felipone nous laissa passer devant et revint encore quelques moments à causer avec Onofrio; puis nous le vîmes nous suivre avec son fusil et ses chiens. Il marcha vite pour nous rejoindre, et Daniella nous engageait à doubler le pas, afin de sortir avant lui de la petite gorge encaissée et boisée qui descend de Tusculum aux Camaldules. Mais cet empressement me parut devoir exciter les émotions de Felipone plutôt que de les apaiser, et Brumières, d'ailleurs, s'y refusa à son obstination.

Quand nous nous trouvâmes engagés dans les zigzags ombragés de ce ravin, nous perdîmes de vue le fermier.

— Voilà un joli petit bois, nous dit Brumières; mais il faut convenir que c'est un vrai coupe-gorge.

Je lui répondis que j'en avais fait déjà la remarque lors de ma fuite nocturne avec le prince et Medora.

— Le fait est. dit Daniella, qu'il a été assassiné ici plus de gens qu'on n'en sait le compte, et que .M. Brumières ferait bien puisque mon parrain ne peut le voir, de prendre sa course et de s'en aller à Frascati sans s'inquiéter de ce bijou , qui ne vaut pas le danger qu'il lui cause.

Brumières regarda derrière lui et réfléchit un instant.

— A quoi pinsez-\ous? lui demandai-je. Ce n'est pas le moment de s'arrêter.

— Croyez-vous réellement, dit-il, que ce gros joufflu, avec son rire bête, ait, dans son front court, la lâcheuse pensée, et, dans le caractère, l'énergie désagréable de m'envoyer une balle.' ■"

—Moi, répoiidis-je, je ne crois pas qu'il ait celte pensée.

Quant à , énergie nécessaire pour se venger, je peux vous dire qu'il l'a à im degré très-prononcé.

Je .songeais, en ce moment, à l'espèce de rage atrocement jovi lie a-.ec laquelle Felipone avait craché à la figure de Masolino cr.-blé par lui de chevrolines et couché dans "le sang, à ses pieds.

— Et moi, dit Daniella, en prenant le bras de notre ami pour le forcer à avancer, je vous répète, je vous jure que mon parrain veut vous tuer.

— Il vous l'a dit?

— S'il me l'avait dit, c'est qu'il ne serait pas décidé à le faire. Ce que l'on veut faire, on n'en parle pas, et s'il avait laissé paraître quelque chosedeson dessien, c'est qu'il neserait pas encore mùr.

— Mais, s'il n'en dit rien et s'il n'en laisse rien paraître, comment pouvez-vous le supposer?

— Pour voir ce qu'un Italien a au fond des yeux, répondit Daniella marchant toujours, il faut des yeux italiens. J'ai vu ce que pensait mon parrain dans le redoublement de sa gaieté. Il souffie bien allez!

— Pa ivre cher homme! dit en riant Brumières.

— Voyons, lui dis-je, avouez-nous la vérité : Felipone ne vous a-t-i! pas surpris avec sa femme?

— Eh bien... oui et non! Ce matin nous étions dans un bosquet de la villa Falconieri, en tout bien tout honneur, celte fois, je vous jure! La Vincenza s'avisait, un peu tard, d'être jalouse de Medora, ce qui, par parenthèse, me fait beaucoup désirer d'aller planter ma tente conjugale à Rocca-di-Papa, car cette jalousie intempes-tive pourrait être fort incommode. Je la rassurais de mon mieux, et je mentais comme un arracheur de dents pour l'empêcher d'élever la voix, et, malgré tout, elle parlait un peu trop haut. Enfin, j'ai réussi à me débarrasser d'elle sans trop de criaileries; et, comme je revenais seul, par une de cesjolies allées de buis taillé qui sont comme flanquées de murailles vertes, je me suis trouvé nez à nez avec messer Felipone... Tenez, comme je m'y trouve eu-core, dit-il en baissant la voix et en nous montrant le fermier, qui, coupant le ravin en ligne perpendiculaire, venait en souriant à notre rencontre.

Et Brumières ajouta :

ilm.i)i-;.arléei salué gracieusement, comme il fait encore en ce moment-ci.

Bru.uieies parlait encore, qu'un coup de feu passa au-dessus de nos têtes. C'était Felipone, qui, plrvé maintenant à dix pas de nous, sur un rocher, \on.iil de tirer sur un lièvre.

— Cherche; cherche! cria-t-ilà ses chiens, qui s'élancèrent dans le raviu au-dessous de nous.

Il lessuivit, descendant cette pente verticale avec une Lgilité que n'eii.-sent pas fait supposer ses jambes courtes et son gros ventre, mais dont je lui avais déjà vu donner des preuves dans notre fuite \ ers le 6«co.

— Il tient à montrer son coup d'oeil et son jarret, dit Brumières, en le voyant ramasser son lièvre au fond de la gorge. Si c'est une menace facétieuse, elle est de bon goût, et cet lionune-là. commence à me plaire. Mais vous avez eu peur, bonne Daniella.

— Oui, pour vous, dit-elle. J'ai entendu le plomb siffler trop près do \ ous pour que cela n'ait pas été lait exprès. Il a voulu vous effrayer.

— Eh bien, c'est très-gentil de sa part, dit Brumières, et je ne le crojais pas si spirituel. Jlais ces gaietés-là pourraient devenir da"ngereuses pour vous, et, quant à moi, rester davantage à vos côtés serait une lâcheté insigne. D'ailleurs, il faut en avoir le cœur net. Si ce gailiard-là veut m'assassiner, il m'attendra, demain ou ce soir, au coin d'une haie: j'aime autant savoir à quoi m'en tenir tout de suite.

— N'y allez pas! dit Daniella eu essayant de le retenir; il a encore un canon de fusil chargé.

Brumières ne l'écouta pas; il s'élança dans le ravin en criant à Felipone

— Il n'est pas mort, ne le tuez pas ! je voudrais le voir vivant!

Il parlait du lièvre, que l'autre tenait par les oreilles.

Ce courage ou cette confiance imposèrent à Felipone; ou bien nous étions trop près pour qu'il voulût nous avoir pour témoins de sa vengeance; ou bien encore Daniella s'était trompée en lui supposant des pensées tragiques.

Nous les enienaimes causer ensemble do bon accord sur la manière dont le lièvre avait été tué.

— Vous l'avez massacré, disait Brumières, avec votre plomb a chevreuil.

— Bah! répondait Felipone, tout ce qui porte est bon! Nous les viiues longer le petit torrent sans eau qui parcoure

le fond de la gorge" Ils se dirigeaient vers Mondragone et pie-naient sur nous de l'avance. Bientôt nous les perdîmes de

LA DANÎEIIA

vue sous le taillis, et, après avoir marché vite pour ne pas perdre nos distances, nous nous arrê tâmes pour écouler.

— J'ai entendu comme un cri étouffé, dit Danieila.

Nous prêtâmes l'oreille : un gros rire, celui do Feliponej se fit entendre.

— Tu vois bien que Ui t'es trompée, dis-je à ma femme attentive et pâle.

— Je n'entends pas rire l'autre! repondit-olle.

Nous quittâmes le chemin pour lâcher de regarder vers le fond. C'était impossible. Nous nous égarions dans le robuste entrelacement des chênes nains, dont les finillles sèches tenaient encore ei interceptaient la vue. La nuit tombait, et quand nous nous retrouvâmes sur le chemin, non loin du couvent, nous avions perdu assez de temps pour que nos gens eussent regagné Jlongragone, si tant est qu'ils fussent sortie de la gorge. Nous n'osions appeler Brumières dans la crainte de hâter la résolution que Danieila attribuait au fermier.

Notre inquiétude cessa à la porte de Mondragone où nous attendaient Felipone toujours gai, et Brumières sain et sauf. Ils étaient les meilleurs amis du monde. Malgré ma joie de revoir l'amant de Vincenza hors de danger, je ne pus me défendre d'un mouvement de mépris pour le mari.

— Ce lièvre est jeune el encore chaud, nous dit ce dernier. Il sera tendre et vous allez le mangsr à votre diner. Je m'invite el me charge de le faire cuir*. Êtes-vous des nôtres, monsieur Brumières.

— Ce serait avec plaisir, répondit-il, mais c'est impossible. Il faut que je coure payer et chercher la fibbia, el que je retourne à Piccolomini à jeun. Plaignpz-moi el buvez à ma santé.

Je lui remis la petite somme , 11 partit en courant, el Feli pone se mil à débiter des facéties el du latin de moine, du latin de cuisine, comme on dit chez nous, en arrosant le lièvre au feu de la nôtre.

Nous ne le quitions pas, et Danieila, toujours inquiète de ses desseins, leignail de s'intéresser beaucoup aux talents culinaires de son parrain afin de l'empêcher de s'esquiver pour suivre ou attendre Brumières au coin du bois.

Tout à coup il essuya sa hgure ruisselante de sueur, en nous disant :

— Mes bons enfants, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous surprendra bien. Déjà j'ai dit la chose à Danieila sans vouloir nommer la personne! Elle a eu l'air de ne p.is me croire; mais vous allez voir! Un ami que l'on cioyaii peidu est retrouvé, el, si vous le voulez bien, je vas le chercher pour le faire souper avec nous!...

— Qui? demandai-je.

— N'importe, dis que non! murmura Danieila, à mon oreille. Il veut nous quitter ; c'est un prétexte.

— J'y Vins avec vous, répondis-je en m' adressant au fermier. J'en aurai plus tôt la surprise.

— Ça n'est pas la peine, répondit-il; je l'entends qui met le couvert. Il est là.

En effet, un bruit d'assiettes se faisait entendre dans la petite salle à manger. J'y entrai. Un domestique, en habit noir tout neuf el en manchettes d un blanc irréprochable, avait la figure tournée vers le bullel; mais sa petite taille el sa tournure hasardée étaient trop remarquables pour que je pusse hésiter à le reconnaître.

— Tarlaglia I m'écriai-je en courant à lui.

— Non plus Tarlaglia, mossiou, me dit-il en me saluant avec une grâce boullonne, mais Benvenulo, comme on me iionime dans les autres pays. Benvenulo, premier valet de chambre, homme de confiance, et, sous peu, intendant de la maison de Son Altesse le prince de Monle-Corona, à Gènes!

— Quoi! lu es entré au service de ce bon prince? Où est-il? comment va-l-il?

— Il se porte bien, et il réside à Gênes, comme je vous le dis.

— Mais toi? comment le trouves-tu ici?

— Il m'a chargé d'une mission de confiance (il baissa la voi.\). Je reviens incognito rapporter à la belle Medora des lellies compromellantes; le prince est grand el généreux.

— C'est bien; mais, dans le peu de temps qui s'est écoulé depuis le jour où lu m'as servi de témoin, lu n'as pas eu le temps d'aller à Gènes el d'en revenir?

— Je l'aurais eu, mais je n'ai pas fait un si long voyage. Le prince était encore à la ironlière des États romains quand il m'a doniK' jum dinitié, ma place auprès de lui, et la corauisMon dont je m'acquille.

Danieila était enchantée de revoir Tarlaglia et de le savoir heureux. ' '''

— Puisque tu veux mettre le couvert à ma place, lui dit-elle, tu vas au moins souper avec nous.

Mais à peine eut-elle fait cette invitation, qu'elle se tourna vers moi, comme pour me demander pardon d'avoir oublié mes an-

ciennes méfiances et mon peu de goût pour la société de ce singulier personnage.

Mais les événements m'avaient prouvé de reste que Tarlaglia était loyal en amitié, el j'étais trop son obligé pour hésiter à l'admettre sur le pied d'égalité où ma femme avait toujours été avec lui. Je confirmai l'invitation ce dont il parut extrêmement flatté.

— Vous êtes bon comme un homme d'esprit, me dit-il; vous avez raison, mossiou, de tendre la main à Tarlaglia pour l'élever à vous. Tarlaglia n'est pas un mauvais homme, vous le savez bien; mais, entre nous soit dit, c'était quelquefois une vraie canaille. Que voulez- vous! la jeunesse, les passions, la misère, un peu de vin par-ci, un peu de paresse par-là, et aussi le libertinage I Mais Tartaglia est devenu vieux, et, un beau jour, il s'est dit qu'il fallait faire une bonne fin. L'occasion l'a servi,^ c'est-à-dire que le ciel l'a aidé. Écoutez son aventure :

« En se sauvant des griffes de la police, qu'il avait trahie par dévouement à l'amitié, il s'est trouvé dans une petite bourgade de la maremme siennoise, où une méchante chaloupe pontée venait de déposer un plus illustre fugitif, notre cher susdit prince. Vous savez, mossiou, comment il avait laissé traiter le pauvre Tartaglia par ses gens, dans celle maudite befana où il faisait, on peut bien le dire, la figure d'un saint dans une niche. Eh bien, tout en passant la nuit ainsi enchâssé el béatifié, Tartaglia avait fait ses petites réflexions, par suite de ses petites remarques, el il s'était dit : Ce beau cheval noir que j'ai vu là, au bas de l'escalier, c'est Otel-lo, je le connais bien. Je l'ai pansé et promené assez souvent, ne (ùl-ce qu'une ciïiaine nuit sur la route de Frascati, où, par parenthèse (on |ieul tout dire à présent), je vous ai empêché de tomber dans les griffes de Campani (le diable ait son âme!) en vous fai-

sant passer pour M. Mangin, le prélet de police. .. Mais je continué Donc j'avais reconnu la dame voilée puisque j'avais reconnu Otello, et je me disais :

» — Medora ne partira pas avec le prince, puisqu'elle a revu M. Valreg....

» El puis je m'étais dit encore :

» — Voilà un bon prince, très-amoureux et très-libéral. Si, au lieu de me fouler aux pieds, il me demandait conseil, li pourrait bien s'apercevoir que je suis un homme dans l'occasion.

. Si bien que, voyez la destinée, mossiou t quand je l'ai retrouvé dans celle bourgade dont je vous parle (ça s'apoele Porto-Ercole), j'ai été droit à lui et je lui ai dit des choses qui lui ont fait ouvrir l'oreille, entre autres celle-ci :

» — La Medora est coiffée d'un garçon (je ne vois ai pas nommé) qui aime ailleurs el no veut point d'elle. Patientez et si je vous fais épouser cette belle, fdUes-moi votre intendant, je ne vous demande pas plus d'un mois pour y réussir. J'y risquerai ma peau; mais la place que vous me promettez vaut bien ça.

» — Je te l'ai donc promise? a dit le prince en riant. Eh bien, soit! Je n'y risque rien, puisque tu n'y réussiras pas.

» Et moi : ■

» — Nous verrons!

Or, mossiou, me voilà habillé en honnête homme, comme vous le voyez, el décidé à le devenir. Je commence bien, puisque j'ai donné au prince le bon conseil de rendre les lettres, ce qui est une chose noble el faite pour attendrir la Medora: qu'en pensez-

vous? Mais vous êtes préoccupé, et peut-être que mon bavardage vous ennuie?

— Nullement; mais je vois que ma femme veut te parler, et qu'elle ne lui a pas dit d'aller dans la cuisine.

En effet, Danieila avait eu l'inspiration de confier à Tartaglia le danger où elle croyait Brunielles si Felipone nous quittait avant deux heures, et il abrégéa toute explication on lui disant :

— Ah! ah! je sais! la Vincenza! Il est enfin jaloux!

Il se chargea de retenir Felipone, afin qu'il ne fit pas des vœux bien ardents pour la conservation des jours de Bru-

ti

LA DAINELLA

mières. Il savait, par le fermier, chez qui il était arrivé le matin même, que Brunielles était devenu le cavalier servant de Medora; mais il ne s'en inquiétait pas beaucoup. Il pensait qu'elle se moquait de lui. Danieila se garda bien de trahir le secret de Brunielles. Nous en étions, elle et moi, les seuls confidents. Les témoins, avertis à Pocradi-Pipa, ne savaient pas eux-mêmes pour quel office ils étaient requis et à moitié payés d'avance.

Pendant cette explication, j'aidais Felipone à désembrocher son lièvre, et chaque instant qui s'écoulait me donnait la conviction qu'il ne songeait qu'à manger, à rire et à babiller.

Quand nous eûmes apaisé la première faim, Tartaglia repartit devant le fermier le thème favori de ses projets de fortune, et celui-ci me parut très au courant de ses espérances religieusement à la réconciliation du prince avec la belle Anglaise. Il me sembla

même comprendre, à quelques monosyllabes écliangé» entre eux, que le prince était attendu à son ancienne résidence de la befà/ia d'un jour à l'autre. Je regrettais la peine inutile qu'il allait prendre el les nouveaux dangers qu'il venait braver; mais je ne pouvais dire un mot pour lui faire donner un meilleur a>is. Avec des gens aussi pénétrants que mes deux convives, la moindre réflexion eût pu conduire à la découverte du eecret de Brumières.

Je laissai donc Tarlaglia, je veux dire maintenant Benvenuto, se bercer de rêves quine me semblaient pas tout à fait illusoires, puisqu'en attendant il avait la confiance du prince. Il était évident qu'il lui avait plu et qu'il pouvait désormais tenir sa parole de devenir un honnête homme. 11 avait du linge magnifique; un passeport bien en règle; de l'or plein ses poches : trois choses que j'avais toujours entendu souhaiter à cet original, el moyennant lesquelles il assurait pouvoir rentrer dans le sentier de la vertu.

— Voyez-vous, mes amis, nous dit-il au dessert, après s'être, je dois le dire, très-conven.iblemeni tenu pendant le repas, il y a des pays où la boime conduite est assez encouragée pour qu'il y ait plaisir et profit à en faire métier; mais il y en a d'autres où la condition des gens de ma sorte est si dure el leur éducation si mau\aise, qu'ils ne peuvent pas sortir du boubier sans un secours extraordinaire. En Italie, où l'on est tibligné de tenir compte de la fatalité des choses, vous verrez, si vous regardez bien, que les antécédents n'empêchent pas la considération, et, tel que vous me voyez, je veux, avant qu'il soit deux ans, être M. Bt-nvenuto, intendant considéré, estimé de son maître, redouté de la vaille, marié à une gentille femme, et père d'un beau garçon qui sera un jour avocat ou médecin, à moins qu'il n'ait la vocation d'artiste, ce en quoi je ne \eux pas le contrarier. Pourquoi non?

Eh! monsieur Valreg, croyezvous donc que le métier de gredin soit agréable? el que celui d'homme de bien ne soit pas le plus amusant de tous, surtout pour le pauvre diable qui a vécu d'aumônes insultantes el de coups de pied dans les mollets"? Être homme de bien! c'était mon rêve, comme celui des cou^{tl}aDes folles est de devenir vieilles bourgeoises dé\oles. Quand on vient au monde avec la vocation de la vertu, on fait comme vous; on souffre, on ira- \adle, et l'on arrive par là au même but que l'enlail prodigue qui rentre tout d'un coup au bercail, moyeuilant qu'on lui oltVe du veau el des habits neufs. Seulement, vous ave/, pris lo chemin le plus long pour avoir une bonne renommée, car vous ne la tiendrez bien qu'après vingt ou trenie ans de sainteté, el encore vous pourrez la perdre pour une mince peccadille ; car le monde est ainsi fait : plus ou lui donne, plus il exige. Tandis que, si un coquin passe tout à coup honnête hommr, on lui en Sdil'un gré infini. Ça ctouno, ça amuse, el ceux qui s'attribuent le méiile de 1 avoir converti en ^Olll si fiers, qu'ils s'en vont le disant à tout le monde. Je suis sûr qu'avant trois mois mon prince me piônera à tous ses amis comme son ouvrage ; el pouilant, la venté est, monsieur Valreg, que si je dois quelque chose à quelqu'un, c'est a vous, parce que... ma loi, je ne saurais dire pourqoi! une sjnipaihie, une persuasion, votre amour pour celle Daniella, qui vaut quarante Mtdoia... Mjis cliuil avant peu il laudia Que à celle-ci Votre Altesse, el prendre ses ordres chapeau bas, l'épée au cote I

11 babilla ainsi jusque vers neuf heures, el ses manières étaient telles, que, si je ne l'eusse connu dans son abjection récente, j'aurais pu croire qu'il axait toujours vécu parmi des gens honorables.

A Ion e de regarder les personnes du grand monde en leur 6er\alil de rulliau el de bouUon, il savait a l'occas.on jouer le lôle d'un suballerne décent et bien appri,-. Sa toilette toigiée, sa barbe rasée, sa chevelure insensée, élaguée niainleiaail el collée aux tempes, chdngeaienl tellement sa figure et sa manière d'être, qu'il pouvait espérer de n'élie pas trop reconnu.

— ENplique-moi la présence a mon mariage, lui dis-je eu le reconduisoil jusqu'au pianlo avec le fermier qui, lepreûail par là le clieiiun oe sa uiaisouuetle.

— C'est bien facile. Co jour-là j'étais envové déjà par le prince pour tâier le terrain. J'avais revu miss Siedora, et j'avais été mal reçu. Mais le soir même j'y retournerai, el je fus mieux écoulé; votre mariage avait changé ses idées. Voilà pourquoi je suis reparti pour chercher les lettres.

— El as-tu vu Jledora aujourd'hui?

— Non, je vais la voir; j'ai rendez-vous avec elle chez Felipone pour opérer la restitution, et mon éloquence saura mettre l'entrevue à profit pour les intérêts de mon prince.

— A |irésent, dis-je à ma femme, quand je fus revenu auprès d'elle sur la terrasse du casino, tu n'est plus inquiète? Ft'lipone s'en va les yeux bouffis, et il compte dormir comme un homme qui a chassé toute la journé. Brumières a déposé son caêfeau aux pieds de sou idole; il est à Piccolomini maintetenant..,

— Oui, répondit-elle, tout cela parait ain^i ; mais je ne suis pas tranquille.

— Ah ça! sais. tu que tu me rendras jaloux de Brumières, avec tes pressentiments el l'exagération de tes craintes? •

— Mon Giovanni, répondit-elle avec candeur, ne sois pas jaloux de .M. Brumières; je me reprochais justement de ne pas assez penser ce pauvre garçon. Je ne puis songer qu'à mon parrain, qui est bien malheureux, je te le jure! Je sais ce que c'est que la jalousie! j'en ai eu le cœur mordu si cruellement! Je sais ce qu'il roule dans sa tête, ou ce qu'il roulera demain, car, je suppose qu'il ne sache encore rien ; si la Vincenza est, de son cillé, jalouse de Brumières, el'e fera des imprudences, et son mari ne pourra pas fermer les yeux plus longtemps.- S'il ne lue pas ce jeune homme, il tuera la Vincenza.

— Eh bien, répondis-je, co ne sera pas une si grande perle I

^ Cette femme-là est bien coupable et bien bornée! reprit Daniella; mais Felipone l'aime avec passion, el, quand il l'aura tuée, il se tuera lui-même, s'il n'en devient pas fou.

— J'espère, ma chère leiume, que tu crées avec ton cœur et ton imagination un roman plus noir que la réiilité. Felipone aime sa leiimie avec les sens. Tous ses traits indiquent la sen- ^ualité, rien de plus, et ils expriment aujourd'hui, comme toujours, la Sfosualilé salil'aile. Avec des caresses, sa femme le I amènera. Il n'y a ni assez d'enthousiasme ni assez de réflexion en lui -pour qu'il prenne en haine el en déguùl celle- chair souillée el cet amour flétri,

— Tu raisones à ton point de vue; mais, chez nous, les sens font faire plus de choses terribles que tu ne crois. El puis, tu ne juges pas assez bien le cœur de Felipone : il aime avec le cœur aussi. Il a été un père pour moi dans les derniers temps, et il a pour toi une amitié qui prouve qu'il est plus intelligent qu'il ne paraît. Va, nous perdrons beaucoup en le perdant!

Je parvins à écarter les idées sombres de cette chère créature, et à lui faire reprendre, avec assez d'attention, notre solfège; mais lorsqu'elle lut endormie, elle eut des rêves efl'rayanls, et, trois fois dans la nuit, elle se leva pour aller écouler sur la terrass'». Elle ne pouvait pas se persuader qu'elle n'eût pas réellement entendu des gémissements el les bruits lointains d'une lutte horrible.

Qaand le jour parut, elle s'habilla et me pria d'aller avec elle me promener autour de la ferme des Cypprès. Je la voyais si agitée que je cédaï. Elle voulait passer par le souterrain. Je lui remontrai que ïai taglia demeuiiai dans la befana, et que peut-être le prince y était arrivé déjà.

— 11 aura marche toute la nuit, lui dis-je, et il sera plus désireux de dormir que de recevoir notre visite.

Nous descendîmes la sombre allée de cyprès et fîmes le tour de la terme, oii les domestiques commençaiient à s'agiter autour de leurs bêtes.

— Je suis étonnée de ne pas voir mon parrain, me dit Daniella, il est toujours levé le premier.

Elle interrogea l'ainé des neveux, Gianino, un des orphelins qu'élève le yénéieux fermier, le petil singe alla cioccolata. Il nous apprit que Felipone était sorti avant le jour.

— Jloïile a sa chambre, me dit Daniella^ et \ois si son lit a été déiait. Sa femme couche encore à Piccolomini. Lady Harriet la garde jusqu'à la fin de la semaine.

Le lu de Felipone était intact, il ne s'était pas couché.

— Tu voisi me dit Daniella; il avait les yeux bouffis d'un chasseur qui tombe de sommeil. Saislu ce qu'il faut lairef Allons voir Onotrio; il saura quelque chose.

Nous n'eûmes pas la peine a'aller jusqu'au paillis. Nous trouvâmes le berger de Tuscuuiiu sur le plateau ou fui le centre de la cité latine, entre le cirque et le theàlie. Il écouta graveiuent nos questions el parut ne pas les comprendre.

— il est veuu hier au soir, nousdil-il; il m'a payé ; son argent est bon; il est reparti tout de suile.

— Vous parlez do Brumières, lui dis-je; mais Felipone?

LA DANIELLA

il no favait pas revu et paraissait de bonne foi. Fatigué de notre insistance, il cessa de nous répondre et finit par nous dire :

— EnTanfs, laisspz-moi (ranquille; c'est l'heure de prier Dieu au soleil levant, cl vous me dérangez.

Il ne nous postait plus qu'un moyen de savoir la vérité; c'était d'iiller à Piccolomini ou à Rocca-di-Piipa. Nous prîmes ce dormir parti. C'était à sept heures que le mariage devait avoir lieu, et Brumières nous avait dit qu'il irait le premier, avant la pointe du jour. Medora devait èlre en route, lîn nous rendant au plateau del Iniro [lar le révère de Tuscuhim, nous pouvions arriver à temps pour la messe.

Queliue dili;enre que nous pûmes faire, la messo finissait quand nous entrâmes d.ms la ville. Les précautions n'avaient pas été prises avec assez de soin pour que la curiosité ne fût pas éveillée par la dévotion matinale d'une jeune dame déj.i connue

dans l'endroit, cl qui arrivait au galop de son cheval pour entendre la messe ; Medora avait dédaigné de prendre un déguisement et de laisser Olello dans le bois. 11 piaffait, au beau milieu de la rue, avec deux autres chevaux de belle apparence que tenait le petit groom laissé par le prince à sa belle ingrate. La population se pressait autour de l'église, située sur la plus grande place de l'endroit, c'est-à-dire sur une petite plate-forme do rochers très-irrégulière, à laquelle on monte par quelques marches taillées dans la lave.

Nous vîmes alors sortir la petite foule qui avait pu pénétrer dans te sanctuaire, et une voix qui me fit tressaillir de surprise cria sous le portail :

— Place, place, rangez -vous donc!

C'était la voix de Tartaglia, et bientôt nous le vîmes apparaître en grande tenue de majordome, donnant le bra>!à FeliponS souriant et endimanché. C'étaient là les deux témoins du maîTJge de Medora avec...

Devinez I Pour moi . je crus rêver et ne pus trouver une parole pour exprimer ma surprise à Daniella, qui, malgré ses angoises récentes, partit d'un éclat de rire nerveux en voyant sortir de l'église, à leur tour, les deux nouveaux époux ; le prince et Jledora, désormais princesse de Monte-Corona.

J'étais sur le point de rire aussi; mais, revenant à moi, je courus à Felipone et lui saisis brusquement le bras en lui disant :

j.' — Felipc.ne! où est M. Brumières?

~ — Il n'est pas là, répondit-il en se dC, jagoant avec la force d'un taureau, mais sans montrer ni peur ni colère.

— Réponds! dis-je à Tartaglia; qu'avez-vous fait de lui?,

— Rien autre chose qu'un célibataire jusqu'à nouvel ordre, mossiou. Soyez tranquille! Tartaglia est homme d'honneur, à présent, et ne laisse faire de mal à personne. Vous retrouverez votre ami, sans une seule égrainure, dans la niche que l'on m'a appris à connaître, et d'où je sais, par expérience, qu'il est impossible de descendre sans échelle, à moins de vouloir se casser en plusieurs morceaux sur le pavé.

— Et qui a fait ce beau tour-là?

— Moi, mossiou ! C'est une idée de moi, et faites-m'en (orapli-ment, ajoula-l-il en m'emmenant à l'écart pendant que Felipone se perdait dans la foule : le fermier voulait le tuer. Oli ! Daniella avait vu clair! Mais j'ai fait comprendre à ce jaloux qu'un homme mort est plus tranquille qu'un homme vivant, et qu'il serait bien plus vengé en faisant manquer ce mariage qui était le but de l'ambition de son ennemi. 11 s'est donc chargé de l'attirer à la gueule du souterrain, sous prétexte que Medora, qui était, en effet, à la ferme avec le prince, le demandait. Alors, il l'a bâillonné adroitement sans lui faire de mal, et, comme il est fort (vous savez, c'est un bœuf!), il l'a porté à la befana et incrusté dans la niche, avec l'aide d'Orlando, le cuisinier du prince.

Pendant ce temps-là, le prince, que Medora (je dois dire à présent la princesse) ne s'attendait pas à trouver à la ferme avec moi, rendait lui-même les lettres, se soumettait, paidonnait, grondait, parlait, pleurait, disait adieu, revenait; si bien qu'au bout d'une heure miss"" se disait, avec raison, que son vieux soupirant était un galant homme et qu'il valait mieux pour elle être princesse que bourgeoise.

Une seule chose l'embarrassait, c'est comment elle allait rompre avec son Brumières. C'est alors que je suis intervenu pour révéler les amours du pauvre garçon avec la piquante fermière. Dès lors, la cause a été entendue, et, en apprenant où le mari jaloux avait niché son rival, elle en a eu un fou rire...

— Comment aviez-vous su le mariage concerté?

— Par Vincenza, vwssiou ; Vinceiiza avait écouté aux portes, et par elle je sa ais tout avant de vous voir.

Daniella, qui avait essayé en vain de rejoindre Felipone, vint à nous.

— PenH^t, qi'e tu bavardes, dit-elle à Tartaglia, sais-tu ce que devient M. Brumières, et si Felipone ne va pas...

— Ne craignez rien, répondit-il; Benvenuto pense à tout et ne veut pas Que celle noce, qui fait sa f iftune, soit enlachi'e d'un accident. D'abord, Felipone est satisfait, et puis Orlando est là qui gardo à vuo le pnsouier et qui en répond sur sa tête.

Pendant que je recevais ces révélations, Medora et son époux, environnés de pauvres, semaient <le l'or à poignées sur les marches de l'église, et, comme toute la population tendait les lieux mains en criant misère sur tous les tons, ils avaient grand'-peine à se frayer un pas-age vers nous. Le prince m'avait aperçu et il réussit à venir m'embras^er avec cff-ision. J'ai m'étonnais de le voir ainsi en public. 11 m'apprit qu'il avait la permission en rè.^le de passer trois jours sur le territoire romain. L'espoir de lui voir faire un riche mariage avait décidé son frère le cardinal à le couvrir momentanément de sa protection toute puissante , qui rejaillissait nécessairement sur Tartaglia.

— Maintenant, me dit-il, mon premier soin va être de courir avec ma femme chez lady B". Je veux qu'elle obtienne notre pardon, et qu'elle ne se sépare pas de sa tante et de son oncle sans s'être réconciliée avec eux. Je suis certain que, maintenant, lady Harriel, qui détestait M. Brumières, sera très contente de se voir alliée à un homme de son rang. Venez-vous avec nous? Vous plaiderez ma cause?

— Non, c'est impossible. D'abord , je suis à pied avec ma femme.

— Votre femme! s'écria-t-il avec empressement; présentez-moi donc à elle!

Il baisa la main de Daniella, et lui demanda sa sympathie, avec ces grâces courtoises qui siéent si bien aux grands seigneurs et qui leur coûtent si peu vis-à-vis des "femmes. II. était désolé de n'avoir pas de voiture à lui offrir; mais, à Rocca-di-Papa, c'est là un meuble aussi inconnu qu'inutile.

— Je comprends, dit-il en me baissant la tête, que vous soyez pressé d'aller délivrer ce pauvre M. Brumières. En le faisant, dites-lui de ma part que je jure sur l'honneur n'avoir eu connaissance du tour qui lui a été joué que lorsque c'était un fait accompli. Maintenant, s'il trouve que j'aurais dû aller le délivrer et lui céder ma place à l'église ce matin, dites-lui que j'y vais, trois jours à passer dans le pays et que je suis à ses ordres.

— Je ferai votre commission; mais je lui dirai en même temps qu'il aurait mauvaise grâce à ne pas ce témoignage,

Nous le retrouvâmes Brumières, non plus dans la niche, mais dans le Pianto, où Orlando, voyant l'heure du mariage écoulée,

l'avait conduit et laissé à lui-même, h"- pauvre garçon nous fit ijoaucoup de peine. Il s'était défendu avec tant de rage, qu'il était courbaturé à ne pouvoir bouger sans de vives douleurs. Déplus, le chagrin, la honte et la colère lui avaient donné la lièvre, Orlando, en le délivrant de l'humiliation de la niche, lui avait tout appris. Il était comme hébété do désespoir et d'étonniement.

Nous le conduisîmes chez nous, où nous lui fimesun lit et de la tisane. Il dormit quelques heures et se sentit mieux; mais il ne voulut pas laisser mettre le fauteuil où nous le finies asseoir, sur la terrasse du casino. Il semblait qu'il ne voulût pas voir le jour. 11 disait, moitié pleurant, moitié riant, que les nuages et les oiseaux se moqueraient de lui. Il traduisait la plaintive chanson des grandes girouettes en un rire satanique.

Quand il vit qu'il n'y avait aucune ironie dans l'intérêt que, ' nous lui exprimions, il se rasséra un peu, et nous nous con- ' vainquîmes bientôt que son dépit et sa contrariété passeraient aussi vite que son amour était venu. Il n'avait jamais aimé Medora avec le cœur. Il manquait une belle aft'aire et il la manquait ridiculement : il n'avait guère d'autre souci. '

Malgré cette mauvaise situation, il se montra homme d'esprit, et par consé()ueni équitable.

— Klle m'a joué, dil-il; elle a ri cruellement de ma mésaventure, cela devait être. Elle avait barre sur moi à cause de celle sottte liaison avec la Vincenza. Avec un peu de raison et de ju>tice, elle aurait pu se dire que je n'aimais qu'elle, cl que, si j'avais subi la fermière jusqu au dernier moment, c'était bien faute de savoir comment me débarrasser d'elle sans es-

clandre. Mais une femme orgueilleuse comme Me.lora ne pcnl
iiardonnor ce qui semble un outrage à sa beauté et à sa puis-
sance. Celait la féconde fois qu'elle se trouvait en livalilé avec une
de CCS femmes qu'elle considère comme appartenant à une race
inférieure à la sienne. Elle ne pouvait avaler cela. J'ai payé pour
deux! Quant au prince, il a fait ce que j'eusse fait sans scrupule à
sa place, cl je pense vous avoir prouvé liiw que, si je ne lui
cherche pas querelle, ce n'est pas par pollronnerie. Il me semble
qu'une provocation ferait croire à Medora que je suis inconsol-
lable. Or, il n'en est point ainsi. Ma colère se passe, et ma conso-
lation se trouvera.

Le [lersonnage à qui Brumières rendit encore plus de justice
fut Fcllpone. 11 nous raconta avec émotion, et avec plus de cou-
leur que je n'en puis mettre dans ce récit, ce qui s'était passé
cuire lui et le feruiier.

« — Cet Italien ventru est un homme, nous dit-il, un homme
de rare éneigie que j'aurais bien voulu étrangler, celle nuit, à
cause de sa force jibysique, inaisdonl, malgré tout, j'étais obligé
d'admirer la force morale. Je ne sais pas si c'e^t lui qui a eu l'idée
de m'atlirer dans ce piège, mais j'y ai donné complctemenl. C'est
la Vincenza, perlide ou résignée, qui est venue me dire, à Piccolo-
mini, que Medora me demandait. Celle-ci était monléo dans sa
chambre à Imit heures, après avoir reçu et agréé mon bijou
étrusque au jaidin. Moi, j'avais couru si vite sur les chemins à pic
de Tusculum, que je n'en pouvais plus. Devant me lever avant le
jour, je m'étais jeté sur mon lit. N'importe, je me relève, je m'ha-
bille, je crois que Medora m'attend au jardin ou dans le casino de
baronius, où nous avons coutume de babiller souvent jusque mi-
nuit. Je retrouve la Vincenza dans l'escalier.

B _ C'est chez mon mari qu'on vous attend, me dit-elle.

» Je soupire d'avance, et me voilà courant de plus belle. Arrivé à la ferme, je commence à me dire que Felipone veut, en effet, se débarrasser de moi. Mais le jockey de Medora vient à moi et me dit que sa maîtresse est dans la chandjre basse, celle qui communique avec le souterrain. Je sentais de plus en plus le piège; mais que faire? Si Medora était là, en ell'et, pouvais-je reculer? A peine entré dans cette maudite chaidjre, où je ne voyais pas la moindre lumière, je me sens pris dans une couverture qui m'enveloppe la tête, et j'ai beau crier et jurer, on m'importe dans le souterrain comme on ferait d'un petit enfant. Arrivé dans la fameuse cuisine, je suis lié et bâdionné par plusieurs personnages dont l'un m'est inconnu. Felipone était l'autre. Celle fois il y avait de la lumière.

I Je pensais qu'on allait m'égorger; aussi, je me défendais en désespéré, et j'essayais de hurler comme un diable. Une demi-heure de résistance enragée ne m'a servi de rien, sinon qu'il me laisser brisé et épuisé. Eh bien, pendant tout ce temps. Felipone était admirable de sang-froid, je devrais dire héroïque; il me terrassait encore plus par là que par la force de ses muscles. Au milieu de monexaspéralion, j'entendais les courtes phrases qu'il me jetait do temps en temps :

, Signore, vous êtes imprudent de vous tant défendre...

Vous me tentez sans pitié... J'ai juré de ne pas vous faire de mal... jugez si j'ai de la peine à tenir parole. Ne m'injuriez pas, ne me laites pas perdre patience. Il m'en faut beaucoup! »

Et, de temps en temps, il s'adressait a son acolyte :

o _ Tu vois, Orlando, si je le blesse cl si je le serre trop fort. A moins de l'embrasser et de lui dire que je l'aime, que puis- je faire de mieux?

» Quand ils m'eurent attaché comme une momie et porté dans la niche, au moyen d'une double échelle, Felipone resta au moins cinq minutes à me regarder allentivemeni. L'autre était descendu.

, Vous voilà bien couché, signore mio, me dil-il ; vous pouvez faire un somme et oublier ceux à qui vous avez ôié le sommeil pour toujours. On m'a dit que vous aimeriez mieux être mon que vexé comme vous voilà, pendant que votre maîtresse s'en va se marier avec un autre, et rit de vous savoir où vous êtes. Voilà pourquoi je ne vous ai pas enlevé un cheveu. Pourtant, je vous le dis, il faudra vous en aller; je ne réponds de moi que jusqu'à demain.

» El, en me parlant ainsi, il souriait toujours; mais je commençais à trouver sou hilarité pérliliée plus effrayante que celle des diables du Jugement deniicr de Michel-Ange. »

— Vous voyez, dit Uamella à Brumières, il faut vous en aller ! vous n'êtes pas hors de péril.

— Certes, je le sais bien ! cl dès que je pourrai mettre un pied dcxani l'autre, je quitterai ce maudit pays sans vouloir y rencontrer une figure humaine.

La Mariuccia vint nous voir dans la soirée. Brumières voulut eue présent au récit qu'elle nous ût de la réconciliation de Ml dura avec sa laiite, et pria notre petite tante, à nous, de ne pas lui épargner uu détail des railleries dont il avait du être

l'objet. Mais on n'avait rien su à Piccolomini de sa triste aventure. On pensait seulement qu'il avait été conoitié la veille et qu'il était parti dans la nuit. On s'en réjouissait. La Medora avait fait très-bien les choses. Elle était entrée chez sa tante au moment du déjeuner; elle s'était mise à genoux pour demander pardon de toutes ses révoltes. Lady Harriet lui avait fait un bon sermon sur sa manière de vivre, sur ses courses, le soir et le matin, à des heures indues, et, sur son intimité inconvenante avec M. Brumières. En ce moment, le prince, qui se faisait petit et gentil derrière la porte, s'était jeté aussi aux pieds de milady, en se déclarant l'heureux époux ; et l'on avait déjeuné ensemble de bonne amitié.

Le lendemain matin, le prince vint à Mondragone de très-bonne heure, et voulut voir Brumières.

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai fort contrarié et suis prêt à vous en rendre raison ; mais, avant tout, je veux vous tirer d'un danger que mon intendant Benvenuto m'a fait connaître, et qui s'aggrave d'un instant à l'autre. Je ne quitte ce pays-ci qu'après demain. Je vous prie donc d'accepter ma voiture et l'escorte d'Oriando et de Benvenuto, aujourd'hui même, jusqu'à Borne. De là, vous gagnerez Civita-Vecchia avec le même Orlando, qui m'y attendra pour l'embarquement. Vous pourrez, vous, vous embarquer dès demain. Nous nous reverrons ensuite où, quand et comme vous voudrez.

Brumières refusa; mais l'entrevue se termina par une poignée de main.

Une heure après, lord B*" vint, avec sa voiture, chercher Brumières pour le conduire jusqu'au bateau à vapeur. Felipone

n'avait pas reparu depuis que nous l'avions rencontré à Roccadi-Papa. Benvenuto, qui se démenait et s'ingéniait pour ne pas laisser ensanglanter le prologue de ses belles destinées, pensait que le fermier guettait sa proie, et il avait averti lord B'*

 de sauver au moins la vie au pauvre amoureux éconduit.

Brumières nous quitta en nous donnant de sincères témoignages d'affection et de gratitude, en nous priant de donner de sa part à la Vincenza le bijou étrusque que Medora venait de lui renvoyer.

— Voulez-vous donc faire tuer la Vincenza par son mari î lui dit Daniella. Gardez ce présent pour la première duchesse à qui vous ferez la cour.

Brumières pâlit à l'idée de la situation terrible où il laissait la Vincenza, et sojril à celle d'une plus brillante conquête. Nous vîmes bien que ses déceptions ne l'avaient pas guéri de la manie des grandes aventures.

Le prince et la princesse partirent pour Gênes le jour où expirait la permission de séjour du prince dans les États romains. Nous ne revîmes pas Medora. Le prince vint nous faire ses adieux, ses protestations d'amitié et ses offres dans le cas où je voudrais aller décorer son palais.

Benvenuto ne voulut accepter de moi aucune espèce de récompense pour les services qu'il m'avait rendus.

— Je suis plus riche que vous, maintenant, me dit-il, et si jamais vous êtes dans la gêne, souvenez-vous de l'ami Tartaglia, qui sera heureux de vous obliger.

Lady Harriet, se sentant tout à fait remise, congédia la Vincenza le jour même. Celle-ci vint nous trouver pour savoir si nous avions des nouvelles de son mari.

— Quoi ! lui dit ma femme indignée, tu nous demandes cela avec cette tranquillité?

— Je sais, répondit l'effrontée petite créature, que M. Brumières est en sûreté et que Felipone ne fera pas de malheur.

— Lequel des deux vous inquiète? lui demandais-je.

— Eh ! mon pauvre mari, puisque l'autre me trompait.

— Et tu ne crains rien pour toi-même? dit Daniella.

— Que veux-tu que je craigne? J'ai aidé Felipone à se venger en faisant manquer le mariage.

— Et pourquoi oses-tu le gouverner encore ?

— Lui dis-le ! répondit-elle; mais je suis sûre qu'il ne me fera punir de mal.

— Et tu ne crains pas qu'il ne s'en fasse à lui-même?

— Qu'il ne se tue ?/ Oh ! si tous les maris trompés se punissaient comme cela de leur confiance, nous serions toutes veuves !

Un y avait pas à la chapitrer. C'est une nature insouciante et audacieuse.

— Va, au moins, soigner les neveux de ton mari, lui dit Daniella. Si je ne m'étais occupée d'eux depuis quelques jours, je crois qu'ils auraient fait maigre chère.

— B..h! tu l'ijjiéieîses à ces petits singes? Moi, ils m'ennuient et me dégoutent !

— Alors je les plains, si ton mari ne revient pas. Pour qu'il oublie ainsi ces pauvres créatures, il faut qu'il soit bien loin ou bien tourmenté.

Daniella parlait encore lorsque Felipone entra dans le Plant?

où nous étions en ce moment. Sa femme alla à kù pour l'embrasser. Il la baisa sur les deux joues avec la même aisance que si rien ne se lut passé, el la pria doucement d'aller mettre un peu d'ordre à la maison.

— Passe devant, lui dit-il, et enlève les matelas et les couvertures restés dans la befana. Je vais t'aider.

Elle desceiidit l'escalier du Pianto en chantonnant, et en nous jelanl, à la dérobée, un regard do Irioniplie moqueur qui semblait dire : « Vous voyez ce pauvre homme I »

— Jles enfants, nous dit le fermier en nous serrant les mains, priez pour moi, vous qui croyez... Je suis un homme bien à plaindre I

Sa bouche no cessa pas de sourire eoi proférant ce premier et dernier aveu de son détespoir.

— C'en est fait de la Vincenza ! me dit Daniella.

— Suivons-le I

— A quoi bon? Aujourd'hui ou demain, elle est condamnée!

— Peut-être que non! Le premier moment est le plus à craindre.

Je m'élançai sur les pas du fermier : mais il avait pris si rapidement l'avance, que je trouvai la porte tournante déjà fermée et verrouillée en dedans. Je frappai en vain, on n'ouvrit pas. Cette porte massive a au moins six pouces d'épaisseur, et ne laisse point passer le bruit qui se fait dans la befana, nuisquée qu'elle est, de ce côté-là, par un second mur en briques et une autre porte bien jointe.

Je collai en vain mon oreille contre la fente imperceptible que le tour laissait entre le bois et l'encadrement de pierre. Plus de cinq minutes se passaient sans que j'entendisse d'autre bruit que celui des pas de ma femme, qui venait me rejoindre. Puis il nous sembla que quelqu'un se jetait dans l'intervalle des deux portes en murmurant des paroles confuses ; et aussitôt nous distinguâmes la voix claire du fermier qui disait : Baslal f'est assez). La seconde porte, en se refermant, nous sembla couvrir, de son bruit sourd, un cri étouffé, et tout rentra dans le silence.

— Ces agitations te font mal, dis-je à Daniella, qui tremblait et ne pouvait plus se soutenir. Je ne veux plus te voir suivre ce cauchemar. La vie de ton enfant est plus précieuse que celle de Vincenza. Va-t'en, et prends patience, si tu m'aimes. Je te jure que je vais faire tout ce qui sera humainement possible pour empêcher Felipone...

— Il n'est plus temps, va ! me dit Daniella. Je ferai ce que tu veux. Tâche de savoir ce que va devenir mon pauvre parlain.

Elle quitta ce lieu sinistre, et je sortis de Mondragone pour courir à la ferme, sans espoir de pénétrer par là dans le chemin souterrain (b'eliione avait dû prendre ses précautions), et sans beaucoup de chance d'arriver à temps, quand même le passage

serait libre. Le tour qu'il faut faire pour retourner à la porte des cours el redescendre la longueur du château en dehors, avant d'entrer sous les cyprès prend déjà au moins dix minutes; il en faut au moins autant pour descendre l'allée en courjyit, el je n'osais guère courir, dans la crainte d'être observé el d'attirer raltbiilion sur l'événement que je voulais conjurer.

ii depuis quelque temps el surtout depuis le jour où Felipone avait disparu, la ferme était à l'abandon. Les deux domesti(iues étaient aux champs ; les enfants jouaient dans la petite cour. Je demandai à Gianino si son oncle était revenu. 11 secoua la tête négativement, el je vis passer sur sa ligure jaune el camuse une expression de tristesse et d'inquiétude que l'insouciance de son âge n'emporta qu'avfc elfort. J'essayai, à tout hasard, d'entrer dans la salle basse : elle était solidement fermée, comme de coutume.

J'attendis une heure. J'allai, comme en me promenant, à la prairie où est la petite chapelle qui donne issue au souleirain dans la campagne. Elle était également fermée d'un énorme cadenas. Je retournai a Mondragone el redescendis aux caves do la porte tournante : rien que ténèbres el silence. J'allai consulter Daniella, qui priait devant la madone du portique.

— Que faut-il faire? lui dis-jo.

— Uien, s'il a ftiit ce qu'il voulait; nous devons paraître ne rien savoir. En le cherchant el en le demandant, nous l'en voyons à l'échalàud. Laissons passer encore une heure, el j'irai porter à manger à ces pauvres orphelins. Felipone les a oubliés lui SI bon pour eux! Ouaiid j ai vu lo cominencemenl de cet abandon, je me suis dit : « C'est bien mauvais signe I »

La journée s'écoula sans rien changer à nos angoisses. Vers le soir, Daniella me proposa d'aller voir Uaufrio.

— Si mon parrain ne s'est pas tué avec sa femme, il est là. Onofrio était son meilleur ami.

La pénétration de Daniella n'était pas en défaut. Sur les r.iiiws du cirque de l'usculum, nous trouvâmes Felipone assis

auprès du berger. Les moutons broutaient, autour d'eux, l'herbe fine de l'amphilhéâtre. Le soleil se couchait; une denice brise effleurait, sans les agiter, les cheveux rudes et frisés du fermier.

— Voilà une belle soirée, nous dit-il en venant à notre rencontre ; on est bien ici, el vous avez raison d'y venir voir coucher le soleil.

— C'est, dit Onofrio avec son calme habituel, un des plus beaux endroits do la Campagne de Rome, et, dans les plus mauvaises journées de l'hiver, on n'y sent point do froid. C'est là que je viens mo chaulferau mois de janvier. Ça ne fait de mal à personne, n'est-ce pas? Le bon Dieu ne trouve pas que ça use son soleil (|uand les pauvres gens, à qui l'on dispute un fagot dans ce monde, vont lui demander un peu de son grand feu.

Nous interrogions avec anxiété la figure de ces deux hommes; il n'} avait chez eux aucun elfort visible pour s'entretenir avec nous de la pluie el du beau temps. Us semblaient continuer une conversation paisible et rêveuse.

— C'est une pauvre vie que la vie de berger, dit Felipone; et pourtant moi qui, étant garçon, courais un peu les filles el le cabaret dans la ville, j'ai quelquefois désiré d'être seul el dévot ciin-

nie ce chrétien-là. Si j'avais cru en Dieu, je n'aurais pas l'ait les choses à demi : je me serais fait miine ou berger. Plutôt berger, car le moine s'abrulil à recommencer tous les jours la même promenade el à marnioter d'heure en heure les mêmes [irières, tandis que le berger va où il veut et dit à Dieu ce qu'il a envie de lui dire.

— Le berger a ses jours de peine el do plaisir, reprit lo sentencieux Onofrio. Dans ce temps-ci il n'est pas à plaindre, et le pays où me voilà fixé depuis dix ans est des meilleurs. Mais dans "ma jeunesse, j'ai eu de bien mauvaises saisons à passer, dans des endroits où je ne voyais jamais personne, el où la fiÔMO me tenait éveillé toute la nuit. Allez! la nuit est bien longue quand on n'a, pour se désennuyer, que le bruit du tonnerre el les grands éclairs qui vous font voir la plaine toute bleue. On dit son chapelet en comptant les gouttes de pluie qui tombent sur le toit de paille. Si on ne cro\ ait à rien. Felipone, on deviendrait aussi bête que les brebis que l'on garde.

— Je n'ai jamais dit que je ne croyais à rien, répondit le fermier ; je crois à la folie des hommes el à la matice des femmes.

En parlant ainsi, il fit un mouvement de la tête en arrière pour rire de son gros rire frais el sonore. Daniella me serra le bras pour mo faire remarquer, entre son menton et sa cravate, des traces d'ongles toutes récentes; la Vincenza s'était défendue.

— Où est ta femme? lui dit-elle quand le berger se leva pour rassembler son Iroupeau.

— Ma femme? dit-il d'un air étonné. Elle est à la maison, je pense.

Cela fut dit si naturellement, que j'en fus complètement dupe. Nous revînmes ensemble jusqu'à la ferme. Gianino, en apercevant son oncle, se mil à courir et se jeta à son cou. Cet enfant, laid et disgracieux, mais intelligent et sensible, se pendait à lui et l'étranglait de caresses.

— Pauvre petit, dit le fermier en l'asseyant sur son épaule, il s'ennuyait sans moi.

— Est-ce que tu vas encore t'en aller? dit l'enfant.

— Non, mon Gianinuccio; à présent, je vas rester à la maison : je suis las de me promener.

— Et ma tante ? est-ce ([u'elle ne va pas rentrer aussi ?

— Elle n'est donc pas revenue, ta tante?

— Cela l'étonné ? dit Daniella à son parrain en le regardant fixement.

— Non, répondit le fermier impassible, en posant l'enfant par terre, elle aura suivi son dernier amant.

. juin

C'est la seule explication que, depuis quinze jours, nous avons obtenue de Felipone. Nous avons reçu des nouvelles de Ijruralères. H est à Florence. Il nous dit qu'il se porte bien, et nous demande, en post scriptum, si le fermier n'a pas l'op battu sa petite femme.

LA DAMELLA

I.VII

.jum, .Mondra 50110.

Mai= ne pensez pas que, depuis ces quir.ze jour-., nous nous soyons tenus tranquilles, renonçant à retrouver la victime de celle terrible vengeance conjugale.

Dans la nuit qui suivit l'ésM'nement, Daniolla, ne pouvant dormir et en proie à un état fébrile qui m'inquiétait, me dit tout à coup :

— Lève-toi, amit II faut pénétrer dans cette befana maudiie. Oui sait s'il a eu le courage de tuer sa lemme? Elle n'est peut-être en punition que pour un temps...

— Je n'espère [ilus rien ; mais, [lour le calmer, me voilà prêt à essayer l'iuipossible. Que crois-tu que je doive faire? Lorsque j'ai cheiclié, avec Benvenuto, le chemin de celte befana, j'en ai a[iproché beaucoup, puisipie le docteur m'a dit avoir entendu notre travail et en avoir été inquiet.

— Cl' Ir.ivail était dangereux, je ne veux pas que tu le reprennes; mais, moi, je crois, je dis qu'il y a une autre enirée à la befana que celle que nous connaissons, une ent'ée queFelipone a découverte de[uiis le temps que le prince et le docteu." y élaïeni, et dont il se réserve le secret pour lui seul.

— Qui le donne celle pensée-là?

— Une esjièce de vision que je viens d'avoir. Oli ! ne me regarde pas d'un air inquiet, ne me crois pas en délire. Je dis une vision, ce n'est pas autre chose qu'un souvenir; mais un souvenir qui s'éiait elfaé tout à fait et qui vient de me revenir. Comme

j'étais là, moitié pensant, moitié rêvant. Écoute I Le jour où Feli-pone nous donna l'idée de nous marier en dépit du curé, je l'avais rencontré dans la partie tout abandonnée du parc qui est entre l'allée des cyprès et le mur de clôture. Il creusait une espèce de ru:lsé, et, comme ce n'est pas là son ouvrage, je m'en étonnai. Il ne me donna pas une bonne raison; mais je n'y Qs que peu d'attention, et tant de choses intéressantes m'ont occupée ce jour-là et le lendemain, que je n'ai pas gai dé souvenir d uue chose si inditléreiiite. Voilà qu'elle nie revient et c'est peut-être Uieu qui veut que je m'en sou- Vienne. Allons y.

— Resie tranquille, j'irai seul. Dis-moi où cela est.

— Non, lu ne trouverais pas. Prends tous tes outils; je porterai la lanterne souido.

Nous nous glissâmes parmi les lauriers et les oliviers jusqu'aux louires épais que Daniella n'avai 1 jamais exploiié.-. ailenlive-menl, m.ais où, avec un instinc. remarquable, eile retrouva l'em-placemeiit où elle avait vu fouiller. Au heu d un fossé il y avait une butte de terre qui ne paraissait pas de fiaiche date. Un épais tapis de mousse téaioigiail, au contraire, d'un long abandon.

Daniella, qui tenait la lanterne, se baissa et toucha celle croule de mousse qui se détiicha et vint presque tout entière à la main. Elle avait été placée la, elle n'y avait pas poussé ; et elle était si veite et si Iraiclie, qu'elle n'y avait été placée que peu d'heures auparavant.

A la suite de ces observations je n'hésitai pas à me servir de la pioche et de la bêche. La terre, légère et toute fiaichemenl remuée, fut écartée en moins de dix minutes. Je trouvai quelques

dalles disposées en forme de double escalier formant le toit d'une ouverture carrée à leur de terre.

Je me penchai sur le bord de celle ouverture, et je sentis le vide.

J'eus encore recours aux papiers enflammés jetés dans ce vide, et je vis l'intérieur d'un vaste puits qui s'évadait dans le fond. C'était une glacière. Je pus tixer la coï de à nœuds dont je mêlais muni, à la base d'un pelil aibrequi masquait en partie l'issue. Uaiiiiilla hi'éclaira en laL--ant lentement descendre la lanterne au iiijun d'une hcelle. Nous n'avions plu.d'hé^ talion, plus de douies; cet allen'i^seulenl artiliciel nous nieltail trop sûrement sur la voie.

Je n'eus à descomlre que la liauteur d'environ trois mèlres. Avant le fond de la glacière je trouvai un passage tres-bas el tres-étroit où je pen^ai que le gros I-Vlipone ne passait pas sans peine; el, ajiies un court trajet, je me trouvai uans la grande galerie qui conduil à la befana. Je revins sur nus pas po.,r calmer les inquiétudes de ma femme et lui dire de venir me rejoindre par le Pianlo. J'avais toute espérance de sortir par le lour, après avoir constaté le fait mystérieux, horrible probab""ment, que nous poursuivions.

Je pénétrai sans obstacle dans la befana. La faible clarté de ma bougie ne me permettait pas d'en voir l'ensemble, et, après l'avoir explorée dans tous les sens, je commençai à croire que nous avions rêvé une catastrophe. J'allai ouvrir à Daniella, qui arriva bientôt derrière la porte tournante, et que j'étais pressé de tranquill^er.

— Il n'y a rien, il n'y a personne, lui dis-je. S'il eût renfermé là sa victime il aurait cadenassé cette porto, par où elle pouvait sortir.

— Mais s'il l'a tuée! As-tu cherché partout! Tiens, voilà une chose nouvelle ici. La grande cheminée qui donne près du casino est murée.

— Gela n'a-t-il pas été fait pour nous empêcher d'entendre les cris de Brumières lorsqu'on l'a tenu ici toute une nuit ?

■ — Il nous a dit qu'on l'avait bâillonné. On n'aurait pas pris cette peinc-là si la cheminée eut été murée.

Je crevai, à coups de pioche, la cloison de briques qui fermait l'orifice de la cheminée. Et je vis qu'on avait entassé du foin derrière cette maçonnerie encore fraîche. Felipone avait donc pris ses précautions d'avance pour que l'on n'entendit pas, du casino, les cris de la victime.

— Puisqu'il a eu tant de préméditation, dis-je à ma femme, il n'y a pas d'espoir à conserver. Si l'a tuée, il a eu le sangfroid de l'enterrer quelque part, soit ici, soit ailleurs, dans les souterrains, peut-être dans la glacière par où je suis descendu, et dont il a eu le soin de masquer l'entrée.

Nous examinâmes toutes choses. Le lit où Tarlaglia avait couché une nuit, avant celle où il avait arrangé, à la ferme, le mariage du prince, était encore dans le fond de l'inunicycle avec les matelas et les traversins. Nous nous rappeliâmes que le fermier avait attiré sa femme dans la bafana en lui donnant pour prétexte qu'il fallait remporter cette garniture de lit, et le lit n'était pas dégarni. Les échelles qui avaient servi à porter Brumières dans la niche et

à l'en faire descendre étaient encore là. J'y montai, je ne retrouvai dans la niche qu'un boulon de manchette, que je reconnus appartenir à Brumières. 11 n'y avait aucune trace d'une lutte quelconque.

— N importe, dit Daniella, j'ai rêvé que je devais venir ici, et je n'en sortirai pas sans une cerlitude.

kt, toute pâle el frémissante, elle cria par trois fois, de sa voix pleine et accentuée, dans le sourd et morne édifice le nom de Vincenza.

Au troisième appel, un léger frémissement se fit entendre, et nous nous élançâmes vers les décombres d'où le son était parti.

Nous trouvâmes, dans le fond de la partie écroulée, la malheureuse femme assise el idinle. Ses vêtements déchirés, ses cheveux épars collés à son front par le sang coagulé sur son visage, la rendaient méconnaissable et si elfrayante, que Daniella, superstitieuse, reeula en disant :

— C'est la véritable bcfanal

La victime était hors d'état de nous répondre. Elle essaya de se lever et retomba. Je l'emportai dans le casino, où nos soins lui rendirent la raison, mais mm la force. Elle avait perdu tant de sang, qu'elle élail épuisée. Elle avait reçu à la lête un seul coup d'un assommoir quelconque. Elle n'avait rien vu. Elle avait une large ble>sure près de la tempe, mais elle ne la sentait |ias, et deaiaidait seulement si elle avait quelque chose au visage. Elle parut soulagée dès qu'elle sut qu'elle n'était pas défigurée.

Le sang était arrêté; les os du crâne ne me parurent point lésés. Il "élail évident que Felipone avait voulu tuer, qu'il croyait

avoir tué, mais que sa main avait manqué de force et qu'il n'avait pas eu le courage de porter un second coup. Cet homme si adroit et si fort n'avait pas pu tuer la femme qu'il aimait. La Vincenza se rappelait avoir iullé, avant d'être emmenée jusqu'au réservoir, où elle pensait qu'il avait voulu la noyer. Puis elle était tombée sous un choc violent et n'avait eu conscience de rien, jusqu'au moiiiioii-lou elle nous avait entendus parler, Daniella et moi. dans la bejana. Et le n'avait pas reconnu nos voix ; elle ne se rendait encore compte de rien en ce moment là. Mai-, en s'enteirlanl appeler par son nom, et [Kir une voix qui, disait elle, en lui avait pas fut peur, elle était venue à bout, par un elfort machinal, de nous réjondie.

Elle pensait avoir été poussée dans le réservoir après le coup qui lui avait ôté la connaissance, et elle ne se trompait probablement pas, car ses vêtements fripés paraisaient avoir été mouillés jusqu'à la ceinture. Mais elle avait du revenir à elle, étant seule, et se traîner jusqu'à la place où nous l'avions retrouvée. Ça avait été un effort tout instinctif, sa mémoire ne pouvait ressaisir ce fait.

Elle ne put même nous donner ces vagues détails qu'après quelques heures de repos. Daniella eut beaucoup de peine à la réchauffer, et passa le reste de la nuit à la soigner. J'avais de mon mieux pansé et fermé la blessure avec le collodion et la

IA MNIELLA

toile adhésive qu'à mon départ du presbytère l'abbé Valrei, grand remède pour sa paroi, avait fourrés dans ma mallo, en cas d'arcil'ont. Je lui ai vu faire tant, de pansement charitable, où je l'aillais naïvement, que je n'en suis pas trop naïadroit.

Grâce à lin tempérament peu irritable et à un saii;; très-pur, la malade n'eut pas la réaction nerveuse que je redoutais, et, au bout (le deux jours, la cicatrice éta:t fermée dans les meilleures conditions possibles. Il nous fallut agir avec beaucoup de my-lère : d'une part, pour no pas exposer helipone à des pournites; de l'autre, pour me pas exposer sa femme à une nonvello vengeance.

J'avais, dès la nuit même de celte recouvrance inespérée, fait disparaître les traces de mon entrée dans la clacière, après-! être remonté par là, afin do laisser le tour fermé en dedans. Je pouvais présumer que Felipnne n'aurait jamais la force de retourner dans la lefana, mais s'assurerait des issues, pour que personne ne put constater son crime. Je ne me trompais pas : il travaillait à murer et fi condamrer pour jamais l'entrée du souterrain dans sa cave. Je le sus par Gianino, qui l'entendait mdçonner et poiter des pierres durant la nuit; et, malgré ses précautions, je le vis, en outre, sortir un malin des massifs de la glacière. J'allai voir furtivement ce qu'd avait fait. Je trouvai la butte exhau-sée et complètement plantée d'arbres. Une autre fois, je vis Omifrio, sans chiens et sans troupeau, auprès de la chapelle de SantaGalla. Là aussi, probablement, on avait muré le passage.

Il nous larde beaucoup, comme vous pouvez croire, devoir la Vincetiz.i sur pied et de la faire évader. Nous sommes dans des ap]iréhensions continuelles que son mari no la découvre dans une des cliauibres do noire casino. Il est venu nous voir une seule fois depuis qu'elle y est, et s'est assis sur la marche de cotte chambre qui donne sur la petite terrasse, vis-à-vis de notre appartement. Appuyé sur les balnslres, je fumais en feignant de ne pas l'observer, car j'arrive forcément à être aussi dissimulé qu'un Italien de sa Irempe. Il était affaissé et comme abruti dans son

déchirant sourire. Peut-être que si j'eusse osé lui dire : « Elle vit. elle là tout près de toi! » Je lui eusse rendu à lui-même la vie et le repos. Mais Daniella m'a appris, par la justesse de sa divination, à ne pas me fier aux apparences. Peut-être l'expression de désespoir et de remords que je croyais lire sur la ligure de ce malheureux n'était-elle que la salisfacion morno et sombre d'une vengeance assouvie.

s juillet.

Il était temps que l'on vint nous délivrer de la présence de cette Vincenza. Ê!le me devenait insupportable. Sans cœur et sans raison, cette créature ne songeait qu'à recommencer une vie de désôn!ro. C'est une sensualité stupide qui la gouverne. Elle n'a d'autre cupidité que le goùl de la toilette, et sur son lit, avant à peine la force do parler, elle s'enquér!ait du bijou étrusque de Brumières, et reprochait à Daniella d'avoir refusé de le recevoir pour elle; du reste, prodigue, impré\oyante, ne se demandant jamais si elle aura du pain, mais bien une robe de soie et des lichus brodés. Ses habitudes de galanterie l'ont sollicitée avant même que ses forces physiques fussent revenues; car, en remerciement de mes secours et de mes soins elle m'a offert ses bonnes grâces avec un cynisme imbécile. C'est dans sa pensée, vous en conviendrez, une étrange manière de récompenser Daniella de son dévouement.

Sa société nous était de plus en plus répulsive. Elle troublait et souillait l'harmonie poétique de notre existence par son caquet puéril et le dévergondage de son étroite imagination. La seule chose qu'il y ait à louer en elle, c'est une grande douceur; mais il n'en faut chercher la cause que dans un manque d'énergie et dans l'absence de toute fierté. Elle reçoit en riant les plus dures leçons,

et son mari ne lui inspire que delà peur, sans aucune réaction de vengeance.

— Pauvre homme, dit-elle en parlant de lui, je suis sûre qu'il est bien fâché de ce qu'il a fait. Pourvu qu'il ne lui en ai rive pas malheur! Si je voulais, il me reprendrait et me demanderait pardon à genoux.

Mais quand on lui conseille d'essayer une réconciliation elle répond qu'elle s'y fierait bien, mais qu'il n'est pas agréable de vivre avec un homme devenu si jaloux. En un mot, elle trouve uuiien de dire des choses ri^ibles eu riant elle-même L'horreur de sa situation dans la befani et de la mort, par là faim, qui l'y attendait si nous nel'eûsiuns sauvée, ne lui a pas même lai,-se de terreur. Elle écarte ces souvenirs avec une merveilleuse facilité, en disant qu'il ne faut pas penser aux eUoses tristes, et prouvant qu'il est des natures douées de

l'heureuse impossibilité de souffrir, ce qui les assimile à certaine animaux à moitié inertes, qui remplissent aveuglément les fonctions de la vie dans les bas-fonds de la création.

Daniella a eu le granl sens do n'être pas jalouse en voyant les provocations, à peine voilées, qu'elle m'adressait.

— Je ne me sens pas d'indignation contre elle, m'a- t-ello dit ; je vois qu'elle n'a pas con^^cience d'elle-même. Elle a l'innocence des bêtes. Il faut que Felipone ail senti cela, puisqu'il l'a asommée avec aussi peu de remords qu'il eïil fait d'un de ses animaux.

El pourtant Felipone a des remords et un incurable chagrin. J'ai appris à lire sur sa figure le démenti secret que la passion

donne à son tempérament pléthorique.

La Vincenza commençant à pouvoir marcher, nous nous d&mandions comment nous la ferions évader secrètement, lorsque, par une nuit d'orage effroyable, nous entendîmes sonner à la perle de la grande cour. Une visite à pareille heure et par uii tem;i.-i pareil ne fut pas accueillie sans précaution. Un cavalier, enveloppé jusqu'aux yeux, me demandait à entrer un instant. Ce-lait le docteur R...

— Vous comprenez ce qui m'amène, me dit-il; je -viena cher-cher la Vincenza...

Il avait rencontré Brumif'jres à la Spezzia. Apprenant que ce voyageur venait de Frascali, le docteur, bien qu'il ne le connût pas, lui avait demandé des nouvelle-; des personnes qui l'ui/res-saient, de sa more, do moi et de Feli|)one. Brunnères, qui venait de recevoir une lettre de nous, où nous lui disions ipiè Vincenza avait couru et courait encore de grands dangers, avait fait part de ce paragraphe au docteur.

— J'ai compris, nous dit celui-ci, que M. Brumières, bien qu'il ne s'en vantât pas, était pour quelque chose dans les malheurs de ce ménage; mais il se pouvait que je fusse seul en cause dans l'esprit du mari; et, d'ailleurs, il me suffit qu'une femme m'ait apliar-tenu sans spéculation et sans perfidie pour que jo me regarde comme son défenseur en toute circonstance où je peux quelque chose. Je connais ce bon Felipone, un homme à passions exclu-sives, capable de haïr aulanl (Jue d'aimer. Je viens donc voir si je dois lui enlever sa femme, ou si je peux les réconcilier ensemble. Dans tous les cas, je viens attirer le danger sur moi, pour le dé-tourner d'elle.

Quand le docteur sut ce qui s'était passé, son parti fut pris à l'instant même.

— Donnez-moi celle pauvre femme, dit-il, je vais la mettre en croupe derrière moi, et je me fais fort de la conduire en lieu sûr. De là je l'expédierai en France, où un de mes amis me demande une cuisinière italienne. Elle sait faire le *ma^ aroni* comme personne. Peut être qu'un jour son mari pleurera *s.i \iolence* et sera heureux d'apprendre qu'elle *vil* encore; mais il ne sera jamais ni utile ni prudent de lui dire où elle est.

Daniella, avertie par moi, habilla et enveloppa la Vincenza dans ses propres vêtements, et je la plaçai sur le cheval du docteur, qui refusait de *nu-Ure* pied à terre et *quicmsaità VOIX* basse avec moi sous les voûtes de la caserne d'entrée. La Vincenza s'en alla *l* avec une *joio* d'enfant, ivre de l'idée de voir Paris et d'être morte pour Felipone. Le docteur lui défendit de lui dire une parole.

— Nous jouons gros jeu, me dit-il à l'oreille. Faiies-moi l'amitié de regarder par là, vers le chemin des *Caraaldules*, si personne n'a eu l'éveil de mon arrivée.

Quand je me fus assuré du fait, il me serra la main et partit au galop avec le dangereux fardeau dont il avait le courage de se charger. Ce qu'il taisait là, au péril de sa tête proscrite et mise à prix, pour une femme dont il ne se souciait plus, si tant est qu'il s'en fût soucié plus d'un instant dans sa vie de plaisirs faciles, était un acte d'humanité tout à fait dans sa nature, quelque chose d'héroïque, accompli avec une agréable rondeur et une crânerie sans ostentation. Grande âme, je ne dirai pas typique par rapport à l'Italie, où les types sont si *valiés*, mais *Dien* italienne, en ce

sens qu'elle résume des vertus providentielles et des exubérances latiales : rien à demi, et tout en grand. Là où le mal se fait petit et lâche, on peut dire que le type national est entièrement effacé. Par malheur, il l'est ici Oans une effrayante proportion. Hélas! 'lélasi quel compte auront à rendre a Dieu ceux qui tueln l'âme des générations et qui peuplent de spectres abjects les terres bénies où le ciel a\ait maguifiquemeni répandu ia beauté des idées avce celle des formes I

LA DANIELLA

CONCLUSION

Ici se termine le journal de Jean Yalre?. Des occupations assidue?, la peinture dont il (*tait chargé, les études musicales qu'il continuait avec sa femme, les promenades nécessaires à la santé de l'un et de l'autre, et les visites fréquentes à la villa Taverna, où lord et lady B"" passèrent l'été, rendirent si difficile le surcroît de besogne que je lui avais imposé, qu'il me demanda la pernj^sion de s'en tenir à do simples lettres de temps en temps. Voici le ràsuwÀ de sa situation à l'automne de la même année.

L'événement tragique de Ja befana n'avait pas éveillé le moindre soupçon, malgré l'absence indéfinie de la Vincenza. Felipone n'avait pas fait semblant de chercher sa femme. A ceux qui le questionnaient, il répondait qu'il était becco, beccône, berco cornuto; et il riait! La dispirilion de la Vmcenza coïncidant avec celle de Bruniièrcs, que personne n'avait vu partir, on ne doutait pas qu'il n'eût enlevé la fermière, dont les relations avec lui n'étaient un secret pour personne.

Les annexes de l'immense villa continuaient à dégringoler dans le ravin. Le pavillon central était toujours solide et s'embellissait de fresques et de lambris. Le casino était devenu une demeure délicieuse de fraîcheur, de poésie et de gaieté pour le modeste ménage. Les visites n'y manquaient pas. La curiosité qu'inspirait ce couple amoureux niché dans une ruine en attirait bien quelques-unes dont on se fût passé ; mais cette curiosité était lienneillante et le soir y mettait fin. Le dwer et la veillée lèle à (Ole, au sein d'une solitude absolue et grandiose, étaient toujours une fête pour Vaireg et Daniella. On y parlait du petit enfant comme s'il était déjà né, et en attendant on aimait Gianiiiio, on le tenait propre et on lui apprenait à lire.

Felipone n'avait pas laissé percer la moindre agitation. Il s'occupait de ses affaires, tenait mieux que jamais sa[^] ferme et sa laiterie, caressait ses neveux, vant.ut Giiinino (vmme un piodigo, ne s'occupait d'aucune femme et riait toujours des maris trompés et de lui-même.

a Seulement, nous nous apercevons, écrivait Valreg, qu'il maigrir et que ses yeux se plombent. Il boit heaucoi/p et commence 5 divaguer après souper. Il no lui échappe jamais un mot compromettant; mais son sourire éternel devient l'élrango expression d'une souffrance chronique. Je le crois atteint d'une maladie do foie, et il fait tout ce qu'il faut pour qu'elle ne soit pas longue. Il va souvent causer avec le berger de Tusculuin, qui cherche à le guéiir de son athéisme, mais qui n'y parvient pas encore. Pourtant, le fait de cette intimité entre deux hommes de caractères et d'opinions si opposés s'expli(lue peut-être, chez Felipone, par un vague besoin de croire. Il semble parfois qu'il défende avec acharnement son impiété pour se faire battre. Malheureusement,

le berger a, malgré son grand bon sens, trop de superstitions locales pour être un apôtre bien efficace. Onolrio croit aux sorciers. Un autre berger, son voisin de paillis, est gettatore, jeteur de sorts, et lui fait mourir ses moutons. Il le ménage dans la crainte qu'il ne lui donne une maladie dont il a fait mourir une vieille femme de Marino, et qui consistait à vomir des cheveux, « toujours et toujours des)) cheveux qui lui pesaient alf'eusement sur l'estomac, et qui » auraient pu couvrir le monte Cavo, tant ils étaient longs, » épais, inépuisables. » Vous voyez que le sage Onofrio, un érudit, un philosophe, un saint qi:ant à l'austérité, un homme de cœur à tous égards, est, malgré tout, un paysan assez semblable aux nôtres. Ses récits merveilleux font rire Felipone, et ses menaces dé l'enfer ne lui causent ni crainte ni remords. Une seule fois, je lui ai entendu regretter de ne pas croire au ciel; mais il a vite ajouté : « Le ciel et l'enfer sont sur la terre. » Quand on a eu l'un et l'autre, on n'en doit désirer ni craindre » davantage. »

Telle n'est pas la croyance de Daniella; mais elle a fini par se sentir pardonnée et par savourer sans effroi son amour et son bonheur, désormais sanctifiés par le prochain espoir de la maternité.

Medora se fait construire, aux environs de Gènes, une villa fabuleuse. Tartaglia y fait ses affaires honnêtement, à ce qu'il assure.

La bonne intelligence se soutient entre lord et lady B^{'''}. Quand cette dernière a quelque mouvement d'humeur, elle se borne à gronder Buffalo, qui, du reste, est admis au salon. Je sais par l'abbé Valieg, que j'ai vu en Berry, que la tjoïne Ilarriet a fait son testament, et qu'elle assure une petite fortune aux enfants à venir

de Jean Valreg; mais c'est un secret que i'uu garde au jeune ménage.

Clicli)-. - luiir. M. Loignon, TulI U"iiont elC-', rut du Boc-
d'Asnitn-s, 12.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/laguerreoosanduoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.